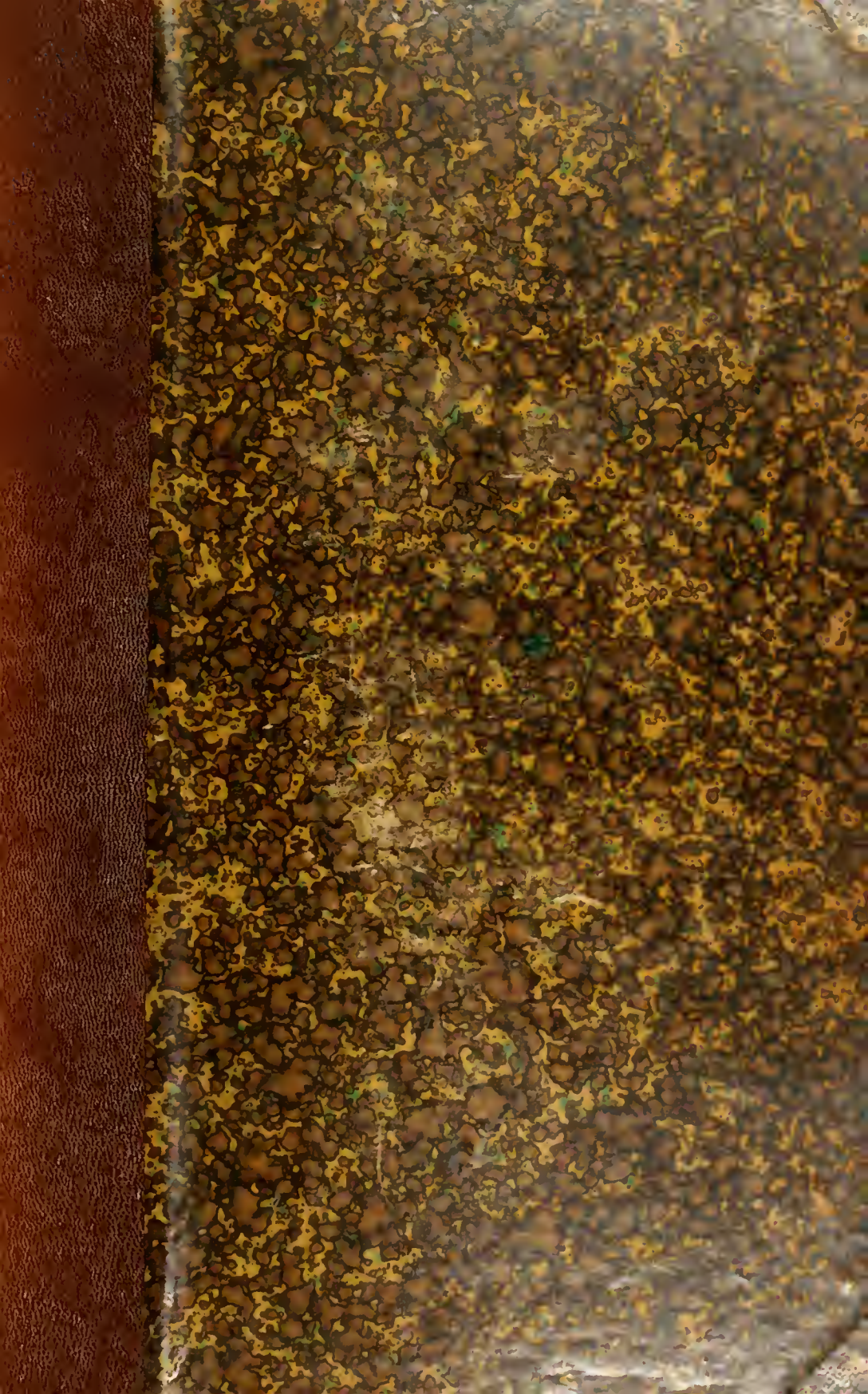




BIBLIOTHÈQUE
DE L'ÉCOLE
DES CHARTES.

TOME CINQUIÈME.

SIXIÈME SÉRIE.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

BIBLIOTHÈQUE

DE L'ÉCOLE

DES CHARTES

REVUE D'ÉRUDITION,

CONSACRÉE SPÉCIALEMENT A L'ÉTUDE DU MOYEN-ÂGE.

TRENTIÈME ANNÉE.

TOME CINQUIÈME.

SIXIÈME SÉRIE.

46660
99

PARIS

LIBRAIRIE A. FRANCK,

67, RUE DE RICHELIEU, 67

M DCCC LXIX.

D

III

B5

730

INVENTAIRE

DES MANUSCRITS LATINS

DE SAINT-VICTOR

CONSERVÉS A LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE SOUS
LES NUMÉROS 14232-15175.

GRAND FORMAT.

- ✓ 14232 Bible. Commencement du xiii s. Peint.
- ✓ 14233 Bible. xiii s.
- 14234-14237 Bible. xiii s. Peint. A la fin du t. I, Catalogue des ouvrages de Hugues de S. Victor. — Au commencement du t. III, épitaphes de Maurice et Étienne, évêques de Paris, et d'Étienne, archev. de Bourges. — A la fin du t. IV, Catalogue des ouvrages de Richard de S. Victor et vers de Guillaume de Saint-Lô.
- 14238 Bible. Commencement du xiv s.
- 14239 Première partie de la Bible. xi s. Au commencement tableau chronologique, à la marge duquel sont copiées les Annales de Liège.
- ✓ 14240 Livre de Job avec glose. xiii s.
- ✓ 14241-14242 Psautier avec les gloses de P. Lombard. xiii s. Deux exempl.
- ✓ 14243 Évangile de S. Matthieu. — Raban sur S. Matthieu (17). — Homélie pour la fête de Pâques (210). — Fin du xii s.

- 14244 Évangiles de S. Luc et S. Jean, et Apocalypse avec gloses. xiii s.
- 14245 I. Épîtres canoniques avec la glose. xiii s.
 II. Collations de Cassien (24). — S. Grégoire, sur le Cantique (432). — Bernardi liber de precepto et dispensatione (448). — xii s.
 III. Traité de Jacques le Grant sur les sept péchés capitaux, et autres livrets de dévotion, par Jean de Gerson et autres (457). xv s. Peint.
- 14246 Postilles sur le Pentateuque et sur d'autres livres de l'Ancien Testament. xiii s.
- 14247 Nicolas de Lire sur les premiers livres de la Bible. xiv s. Peint.
- 14248-14249 Raoul de Flay sur le Lévitique. xii s.
- 14250 Postilles sur Job. xiii s.
- 14251-14252 Postilles d'Albert le Grand sur le psautier. xiii s.
- 14253 Postilles de Nic. de Gorran sur le psautier. xiii s.
- 14254-14256 Postilles sur le psautier. xiii s.
- 14257 Exposition sur les psaumes. Fin du xiii s. Aux f. 258 et 259, fragment d'une enquête sur l'état de la paroisse de Cepet près Toulouse, en 1398.
- 14258 Postilles sur les livres de Salomon. xiii s.
- 14259 Scripta secundum fratrem Stephanum et secundum fratrem Johannem de Vardiaco super Parabolas, Ecclesiasten, Cantica et Sapientiam. xiii s.
- 14260 Postille super Cantica, Ecclesiasten (59), Sapientiam (433), Lamentationes Jeremie (205). — Introitus super epistolas Pauli (235) et Sententias (239). — xiii s.
- 14261 Postilles de Nicolas de Gorran sur l'Ecclésiastique. — Distinctions morales sur divers passages de l'Ecclésiastique et d'autres livres (299). — xiii s.
- 14262 Scripta super XII prophetas secundum fratrem G. de Militona. xiii s.
- 14263 Postilles d'un dominicain sur S. Matthieu. xiii s.
- 14264 Postilles sur S. Luc. xiii s.
- 14265 Postilles sur les Actes des Apôtres, S. Marc (445), Jérémie (313), les Lamentations de Jérémie (463 v°), et Baruch (487 v°). xiii s.

- 44266-44267 Pierre Lombard sur les épîtres de S. Paul. Fin du
xii s. Peint.
- 44268-44269 Postilles sur les épîtres de S. Paul. xiii s.
- 44270-44273 Répertoire moral de Pierre le Bercheur. xiv s. Peint.
- 44276 Livres 4-9 du Réductoire moral du même. Fin du
xiv s. Peint.
- 44277 Rupert, sur les divins offices. xii s. Gardes formées
de fragments des miracles de S. Victor.
- 44278 Rational de Guillaume Durand. xiv s.
- 44279 Bréviaire de S. Victor. 1392.
- 44280 Lectionnaire ou recueil d'homélies. xii s. Au commen-
cement, notes sur l'accent et l'orthographe de
certains mots.
- 44281 Lectionnaire de l'égl. de Faronville. xiii s.
- 44282 Missel de Paris. xv s. Peint.
- 44283 Missel de Remiremont. Fin du xv s.
- 44284 Heures, avec explications en vers français. Fin du
xiii s. Peint.
- 44285 Origène, sur l'Ancien Testament. xii s.
- 44286 Origène, sur S. Matthieu. xii s.
- 44287-44288 S. Jérôme, sur les prophètes. xiii s.
- 44289 I. S. Augustin, sur les psaumes 4-50. xii s. Peint.
II. Raban sur les louanges de la Croix (466 v°). —
Tableaux mystiques et moraux : l'arbre de vie, les
ailes du Chérubin et du Séraphin, etc. (242 v°). —
xv s.
- 44290 S. Augustin sur les 50 derniers psaumes. xii s.
- 44291 S. Aug. sur l'évangile de S. Jean. xii s.
- 44292 I. Sermons de S. Augustin. xii s.
II. Bède, sur l'évangile de S. Marc (445). — Notes
sur les différentes prises de Jérusalem (488 v°). —
xiii s.
- 44293 Confessions de S. Augustin. — Homélies de S. Au-
gustin sur l'épître de S. Jean (402). — Vitæ
S. Benedicti (456), S. Martini (462 v°), S. Dyonisii
(482), S. Katerine (240). — Homélies de Bède
(204 v°) et de S. Augustin (205 v° et 248). — xiii s.
— Sur la garde du commencement, on a ajouté, au
xv s., qq. pièces relatives à S. Victor de Marseille.
- 44294 Divers traités de S. Augustin, dont le premier est :

- liber contra adversarium legis et prophetarum. — Opuscles de S. Anselme (59), Hugues de S. Victor (78) et S. Ambroise (80 v°). — xiv et xv s.
- 44295 Divers traités de S. Augustin, commençant par : Sermo de oratione et jejunio. xiv s.
- 44296 Divers traités de S. Augustin, précédés des lettres et de la vie de Sidoine Apollinaire. xiv s.
- 44297 I. S. Augustini manuale sive speculum. xiii s.
II. Hugonis de S. Victore sententie (95). xii s.
III. Bestiarium (148). — Proprietates quarundam rerum (175). — De lapidibus (183 v°). — xiii s.
- 44298-44299 S. Grégoire sur Job. xii s.
- 44300 Lettres de S. Grégoire. xii s.
- 44301 I. Isidorus super Pentateucum (9 v°), librum Jesu Nave (71 v°), Judices (74 v°) et Reges (79 v°). — C^t du xii s. On y a ajouté les passions de S. Paul (4) et de S. Cyr (6 v°), des sermons (4), le récit d'un procès survenu entre les moines de S. Victor de Marseille et le chapitre d'Aix (94 v°).
II. S. Augustini libri II contra Manicheos (97 v°). — Ejusdem expositio de fide (119 v°). — Ejusdem vel Evodii liber adversus Manicheos (126 v°). — Augustini contra Maximinum (136). — C^t du xi s. On a ajouté l'office de S. Saturnin noté en neumes (96 v°).
- 44302 Homélies d'Alcuin. xii s.
- 44303 Recueil de divers traités de Hugues de Saint-Victor, commençant par les deux derniers livres de Archa Noe. C^t du xiii s.
- 44304 Sermons de S. Bernard. xii s.
- 44305 I. Sermons de S. Bernard sur le Cantique. — Liber Bernardi de diligendo Deo (140). — Ejusdem epistola de caritate ad fratres Cartusie (145). — xii s.
II. Fratris Ricardi [de Media Villa] questiones de quolibet (148). xiii s.
- 44306 Sentences de P. Lombard. xiii s.
- 44307-44308 Commentaires sur les Sentences. xiii s.
- 44309 Somme de Guill. d'Auxerre. xiii s.
- 44310 Guill. Paris. tractatus de universo. xiv s. et 4426.

- 14314 Guill. Paris. liber de fide et legibus. — G. de Fontibus quolibet (57). — xiv s.
- 14312 I. Henr. de Gandavo questiones ordinarie. C^t du xiv s.
II. Nic. de Gorran postille super Marcum. xiii s.
- 14313 Dialogue de Guill. Okam. 1389.
- 14314 Isidori canones. Vers 1140. Peint. En tête, notice des cités de la Gaule.
- 14315 Recueil de canons par Yves de Chartres. xii s.
- 14316 Décret de Gratien. — Versus Nicholai Maniacutu, ad incorrupta pontificum [Romanorum] nomina conservanda (288). — xii s.
- 14317 Décret de Gratien avec glose. xiii s.
- 14318 Le même avec glose. 1322 et 1335.
- 14319 Guid. de Basyo Rosarium super Decretum. xiv s.
- 14320 Notabilia decretorum. — Casus Guidonis (98). — Casus quartarum (120). — [Notata super extravagantes] (127). — Notabilia secundarum (135). — Notabilia de tertiis (140). — Summa super decretales (154). — Questiones magistri Damasii (172 v^o). — Tancredi libellus (192). — Ejusdem summa de sponsalibus (206). — Controversie quorundam jurium (213). — Margarita per alphabetum (222). — xiv s.
- 14321 Breviarium Bernardi, Papiensis prepositi. — [Secunda collectio decretalium, a Johanne Galensi compilata] (100). — Decretales Innocentii III a Petro Beneventano compilate (130 v^o). — Decretales ex concilio Lateranensi. — Decretalium liber sextus. — C^t du xiv s.
- 14322 Décrétales avec gloses. — Constitutions de divers papes et du légat Simon, en 1277 (344). — C^t du xiv s.
- 14323 Décrétales avec glose. xiv s.
- 14324 Décrétales de Grégoire IX, suivies des décrétales de divers papes du xiii s. et des constitutions du légat Simon, avec gloses. xiii s.
- 14325 Gofridi de Trano summa super rubricis decretalium. — Johannis Andree apparatus super Sexto (127). — xiv s.
- 14326 Nouvelle de Jean André sur les livres III-V des Décrétales. xiv s. Peint.

- 44327 Libri V apparatus Innocentii pape IV, prefixa Nicholai de Cavilla Janney Margareta sive repertorio. xiv s.
- 44328 Gregorii X constitutiones, cum glossa Willelmi Durandi. — Libellus electionum, editus a Guillelmo Mandagoto (43). — Summa de materia judiciorum possessoriorum edita a. 1304 ab Odone de Senonis (25). — Lamberti distinctiones in Digestum vetus (42). — Glose plurium decretalium (58). — xiv s.
- 44329 Liber sextus, cum apparatu Johannis monachi. — Johannis Andree apparatus super Clementinis (445). — Bonifacii VIII constitutio de sepulturis etc. (472). — Johannis XXII extravagantes (484). — Dini de Mugello repertorium (202). — Jacobini Albertoni de Bononia summula contrarietatum (205). — Johannis Fagelli Pisani opus summarie cognitionis (217). — xiv s.
- 44330 Nouvelle de Jean André sur le Sexte. Ct du xv s. Parch. et pap.
- 44331 Constitutiones Clementis V, cum apparatu Johannis Andree. — Constitutiones Johannis XXII, cum apparatu Jesselini de Cassianis (47). — Guillelmi de Monte Lauduno apparatus super constitutionibus Clementis V et Johannis XXII (79). — Gecellini de Cassanhis apparatus super eisdem (446). — xiv s. Peint.
- 44332 Somme de l'Astesan, précédée de tables relatives au droit civil et canon. xiv ou xv s.
- 44333 Guill. Duranti Speculum judiciale, et Repertorium (304 v^o). 1327.
- 44334 Additiones Joh. Andree ad Speculum juris. xiv s.
- 44335 Apparatus Johannis Andree super arbore consang. — Oldrandi de Laude Allegationes super diversis dubiis (7). — xiv s.
- 44336 Libelli Reinfredi super quibuslibet actionibus in jure civili consistentibus formatis. — Ejusdem libellus super jure canonico (204). — Fin du xiii s.
- 44337-44338 Compendium juris canonici a Petro de Braco editum. xv s. Pap.
- 44339-44341 Digeste, avec glose. xiii s. Peint.

- 44342 Livres I-IX du Code, avec glose. xiii s. Peint.
- 44343 Institutes et Authentiques de Justinien. — Livres X-XII du Code. — Coutumes des fiefs, avec glose. — xiii s. Peint.
- 44344 Digestum vetus. xiii s.
- 44345 Digestum novum. C^t du xiv s.
- 44346 Inforciatum. xiii s.
- 44347 Livres I-IX du Code. xiii s.
- 44348 Institutes, Nouvelles (64), Constitutions des fiefs (166), Livres X-XII du Code (194), avec gloses. xiv s. Au f. 60 v^o, formules d'actes anglais.
- 44349 Summa Azonis super Codice. — Materia ad pandectam secundum Job (195 v^o). — Huguelini summa extraordinaria (205). — Summa Azonis super Institutionibus (210). — Accursii summa super Novellis (229 v^o). — xiv s.
- 44350 Commentaires de Jacques de Ravenne sur le droit romain. xiv s.
- 44351-44353 Ad Abrahami Ortelii Theatrum geographicum index a Gregorio Mariette concinnatus.
- 44354-44355 Miroir historial de Vincent de Beauvais, avec la table de Jean Hautfuney. xiv s. Peint.
- 44356 Table du Miroir historial de Vincent de Beauvais par Jean Hautfuney. xv s.
- 44357 Chronique de frère Martin. — Satyre (31 v^o). — [Hugonis Falcandi liber de rebus in Sicilia gestis] (33). — Moralis expositio sompni Pharaonis, auctore Joh. Lemovicensi (59). — [Petri de Vineæ epistolæ] (68). — Libellus de dictamine et dictatorio sillogismo (123). — xiv s.
- 44358 Chronique de Guill. de Nangis, s'arrêtant à l'an 1300. xv s. Pap. et parch.
- 44359 I. Annales rédigées au xii s. par un chanoine régulier. — Excidium Aconis (20). — Chronique de la Terre Sainte attribuée à Raoul de Coggeshale, d'après le ms. latin 45076 (44). — Mémorial de Jean de S. Victor (180). — xvii s.
- II. Inventaire du mobilier de Catherine de Médicis à Paris, en 1589 (417). Original.
- 44360 Tite-Live. xv s. Peint.

- 14364 Josèphe, Antiquités et guerre des Juifs. XII s.
- 14362 Histoire ecclésiastique d'Eusèbe. — Rationes usus feudorum composite per dominum Odofredum vel Hubertum de Orto (86). — Casus Codicis (98). — Constitutiones Johannis XXII (175). — XIV s.
- 14363 Vies de Saints. — Abdon et Sennes (152). — Agapitus m. (173 v°). — Agatha (81 v°). — Agnes (74). — Alexânder, Eventius et Theodolus (104). — Anastasia (2). — Antonius de Padua (186). — Apollinaris (143 v°). — Arnulphus m. (135). — Barnabas (144 v°). — Bartholomeus (175). — Basilidis (117). — Basilus (27 v°). — Christophorus (148). — Ciriaceus et Julita (120). — Corona Domini (196). — Crucis inventio (99 v°). — Cucufas (150). — Dionysii inventio (95 v°). — Dominicus (179). — Felix, Simplicius, Faustinus et Beatrix (154 v°). — Genovefa (39 v°). — Georgius m. (93). — Germanus Autiss. (153). — Germanus Paris. (108 v°). — Gervasius et Prot. (122 v°). — Gordianus et Epyrn. (104). — Gregorius papa (88). — Hippolytus (166). — Jacobus apost. (146 v°). — Joh. evang. (8 v°). — Joh. et Paulus (125 v°). — Laurentius (164 v°). — Leufredus (124). — Marcellinus et Petrus (112). — Marcus (97 v°, 177). — Marie assumptio (167). — Maria Magdal. (142, 177 v°). — Mathias apost. (85). — Maurus (47). — Nereus et Achill. (104 v°). — Pauli cathedra (84 v°). — Pauli conversio (80 v°). — Petrus et Paulus (127). — Philippus et Jac. (98). — Praxedis (141 v°). — Primus et Felicianus (113). — Processus et Martinianus (133 v°). — Sebastianus (61). — Septem fratres (134 v°). — Silvester (12 v°). — Sixtus papa (163 v°). — Stephanus papa et m. (160 v°). — Valentinus (83). — Victor (139 v°). — Vincentius (76). — Vitalis m. (98). — Vitus et Modestus (118). — XII et XIII s.
- 14364 Vies de Saints. — Adrianus m. (23 v°). — Alexis (233 v°). — Ambrosius (134). — Andreas (92). — Audoenus (140 v°). — Aurea (63 v°). — Bartholomeus (2). — Bricius (83 v°). — Cecilia (84). — Chrisancius et Daria (202). — Clemens m. (89 v°).

— Clodowaldus (20 v°). — Columba (212). — Cornelius papa (34 v°). — Cosmas et Dam. (44). — Crucis exalt. (33). — Cyprianus ep. Carthag. (35). — Egidius (47 v°). — Eligius (456). — Eufemia (35 v°, 242). — Eufrosina (212 v°). — Eugenia (206). — Eulalia (214). — Eustachius (499). — Evurcius (442). — Exuperius (438). — Felix et germana ejus Regula (237 v°). — Franciscus (476). — Fuscianus, Gencianus et Victoricius (462 v°). — Genovefa (445). — Georgius, Aurelius et Natalia (4 v°). — Gorgonius (30). — Grisogonus (91). — Guill. archiepiscopus (407). — Hilarius Pict. auct. Fortunato (444). — Katherina (450). — Jacinthus m. (33). — Jeronimus (47 v°). — Joh. Bapt. decollatio (9). — Julianus m. (223 v°). — Laurentius conf. auct. Joh. Cardinali (488). — Leodegarius m. (58 v°). — Lucia (464). — Lupus ep. (45 v°). — Macra (222 v°). — Maglorius (68 v°). — Marcellus ep. (80). — Marie nativitas (28 v°). — Maria Egyptiaca (246 v°). — Martina (215 v°). — Matheus (39). — Mauricius (42 v°). — Medericus (42). — Michael (46). — Nicolaus ep. (94). — Pantaleo (238). — Pelagia (235). — Quintinus (77 v°). — Remigius (51). — Sabina (245). — Simeon (220 v°). — Simon et Judas (74). — Sulpicius (422). — Theodorus (82). — Thomas Cantuar. (465 v°). — Thomas apost. (400). — Undecim millia virg. (474). — Ursinus (447). — XII et XIII s.

14365 Vies des Saints : Abdon et Sennes (285 v°). — Agapitus (333). — Agatha (425 v°). — Agnes (440 v°). — Alexander, Ev. et Th. (468 v°). — Anastasia (4). — Antonius de ordine Minorum (362). — Apollinaris (267). — Arnulphus (246). — Barnabas (498 v°). — Bartholomeus (335 v°). — Basilidis (205). — Basilius (44 v°). — Christoforus (276 v°). — Ciricus et Julita (242). — Corona Domini (386). — Crucis inventio (464). — Cucufas (280). — Dionisius (455). — Dominicus (344). — Felix, Simplicius, Faustinus et Beatrix (284 v°). — Genovefa (64 v°). — Georgius (449). — Germanus Autiss. (288). —

Germanus Paris. (485). — Gervasius et Pr. (217). — Gordianus et Epym. (474). — Gregorius papa (439). — Hippolytus (345 v^o). — Jacobus major (273). — Jacobus minor (462 v^o). — Johannes evang. (42 v^o). — Joh. et Paulus (223 v^o). — Laurentius (312). — Leufredus (220 v^o). — Marcellinus et Petrus (492). — Marcus (459, 340). — Marie Assumptio (348). — Maria Magdal. (264 v^o, 342 v^o). — Mathias (433). — Maurus (73 v^o). — Nereus et Achilleus (476 v^o). — Petri cathedra (434 v^o). — Petrus et Paulus (227 v^o). — Philippus (464 v^o). — Praxedis (260 v^o). — Primus et Felicianus (495). — Processus et Martinianus (243). — Sebastianus et Fab. (80 v^o). — Septem fratres (244 v^o). — Silvester papa (49). — Sixtus papa et m. (340). — Stephanus papa et m. (304). — Valentinus (429). — Victor m. (256). — Vincentius (445). — Vitalis (460 v^o). — Vitus et Modestus (206 v^o). — Comm^t. du xiv s.

44366 Recueil composé en grande partie des papiers du P. Picard, et relatif aux chanoines réguliers, à l'abb. de S. Victor, etc. xvii s.

44367 Chronique de S. Pierre le Vif par Odoran. — Pièces sur le supplément que Nicolaus Perfortius, chanoine de S. Jean de Soissons, avait préparé au recueil de Surius (425). — Sur l'ordre des chanoines réguliers (454). — Vies des évêques de Metz (465). — Mémoire de Jean Picard contre les prétentions des moines de S. Martin (227). — Plaidoyers de M. Lemaistre (242). — Sur l'histoire de Florimond Robertet (428). — Sièges de Calais, Guines et Thionville, sous Henri II (429). — Sur le marquisat de Saluces (559). Recueil de lettres françaises du xvi s. (749). — xvi et xvii s.

44368-44374 Annales de l'abbaye de S. Victor par Jean de Thoulouse. xvii s. Cet ouvrage est divisé en sept tomes ; le I s'arrête en 4473 ; le II, en 4242 ; le III, en 4262 ; le IV, en 4344 ; le V, en 4412 ; le VI, en 4542 ; le VII, en 4642.

44375-44376 Antiquités de S. Victor, par Jean de Thoulouse. xviii s.

- 14377 Abrégé de l'hist. de S. Wandrille, par Alexis Bréard.
1685.
- 14378 Historiens de la Croisade (Foucher de Chartres et Raimond d'Agiles), présentés à Louis VII par W. Grassegals. XII s.
- 14379 Exeidii Aeonis gestorum collectio. XIV s. — Adenulphus super Actus Apostolorum. XIII s. — Commentum Averrois supra librum de anima (109). XIV s.
- 14380 Boetii liber de consolatione philosophiæ. X s. — [Linconiensis] commentum super dictum librum (66). XIV s.
- 14381 Consolation de Boèce. — Épigrammes de S. Prosper (21). — Caton (24). — Fables ésopiques (27). — Lucain (35 v°). — Enéide de Virgile (98 v°). — Epitaphe de Virgile (176 v°). — XIV s.
- 14382 Logica fratris Alberti. — Liber predicamentorum (36 v°). — Liber sex principiorum (74). — Liber divisionis [Boetii] (90 v°). — Liber peryermenias (98 v°). — [In Boetii topica] (116 v°). — 1293.
- 14383 Commentaires d'Albert sur les Ethiques et les Politiques d'Aristote. XV s.
- 14384 Expositio Catonis per Philippum de Pergamo. Comm^t. du XV s. Peint.
- 14385 Divers traités d'Averroès sur Aristote : de celo et mundo, interprete Michael Scoto, de sensu, interprete Geraldo (44 v°), de somno (46), de longitudine et brevitae vite (47), de substantia orbis (48), de physicis (54), de anima, interprete Mich. Scoto (133), de generatione (164), de animalibus (167), de extremis in loco et medio etc. (170), de meteoris (171), de metaphysicis (174 v°). — C^t. du XIV s.
- 14386 Commentaire d'Albert sur les Physiques d'Aristote. XV s.
- 14387 Livres 1-16 du Miroir naturel de Vincent de Beauvais. XIII s.
- 14388 Livres 17-33 du même ouvrage. XV s.
- 14389 Galeni tractatus de elementis; de complexionibus (11 v°); de naturalibus virtutibus (34 v°); de juvamentis et utilitatibus membrorum, interprete Johannis filio Ysaac (54); de accidenti et morbo

- (80) ; de interioribus (405) ; de pulsibus (444) ; de creticis diebus (456) ; de crisi, interprete Gerardo Cremonensi (477 v^o) ; de ingenio sanitatis (207) ; de simplicibus medicinis (280). — XIV s.
- 44390 Ysagoge Johannitii ad Tegni Galieni. — Tegni Galieni (5). — [Johannis Damasceni aphorismi] (46). — Ypocratis aphorismi (48). — Ypocratis pronostica (24). — [Regimen acutorum morborum] (27). — Liber Phylareti de pulsibus (34 v^o). — Liber urinarum Theophyli (36). — Liber urinarum Ysaac (40). — Ejusdem diete universales (54), et particulares (88). — Constantini Viaticus (446). — Liber in quo Haly^{*} filius Rodoan exponit Galieni artem parvam (469). — [Pronostica] (274 v^o). — Galieni liber de dieta acutarum egritudinum (306). — C^t du XIV s.
- 44391 Canon d'Avicenne. XIII s.
- 44392 Canon d'Avicenne. XIV s.
- 44393 Constantini theorica, et practica (62 v^o) ; liber stomachi (433) ; liber de melancolia (442) ; liber oculorum (445 v^o). — Liber Ysaac de elementis (453). — Liber diffinitionum Ysaac translatus a Ge. Cremonensi (460). — De differentia inter spiritum et animam (462 v^o). — Liber febrium translatus ex arabico a Constantino (469). — XIV s.
- 44394 Lettres de Pogge. Fin du XV s. Pap.

MOYEN FORMAT.

- ✓ 44395-44396 Bible. XII s.
- ✓ 44397 Bible donnée par la reine Blanche. XIII s.
- ✓ 44398-44399 Genèse avec glose. XII s. Deux ex.
- 44400 Exode avec glose. XII s.
- 44401 Job avec glose. XII s.
- 44402 Psautier glosé. XII s. — Au c^t on a ajouté : De septem regulis Tichonii. — A la fin, lettre de S. Augustin à Boniface (473).

- 14403 Psautier avec la glose de P. Lombard. XII s.
 14404 Pars secunda glosati psalterii M. Ivonis. XII s.
 14405 Livres de Salomon avec glose. XIII s.
 14406 Jérémie avec glose. XII s.
 14407 Evangiles. IX s.
 14408 S. Marc avec glose. XII s.
 14409 Épîtres de S. Paul et évangile de S. Matthieu, avec glose. XII s.
 14410 Apocalypse avec figures. Fin du XIII s.
 14411 Mamotretus. XIV s.
 14412 Livres 42 et 43 du Réductoire moral. 1437. Parch. et pap.
 14413 Roseum memoriale divinorum eloquiorum. — Vers sur les différents livres de la Bible (50). — Petri Aufunsi disciplina clericalis (72). — De Antichristo (405 v°). — Flores diversorum sanctorum collecti ex libris Vincentii Belvac. (440). — De fructu carnis et spiritus (466). — Guillelmi Alverniensis liber de clastro anime (472). — XIV et XV s.
 14414 Litteralis expositio bibliotece secundum archiep. Canthuariensem. — Moralitates super historias scolasticas (445). — Glose et moralitates quorundam librorum sacre scripture (443). — XIII s.
 14415 Exposition morale du Pentateuque. XIII s.
 14416 I. Postille sur la Genèse. XIII s.
 II. Postille de Helchot sur la Sagesse (424). — Commentaire sur la Consolation de Boèce (492). — XIV s.
 14417 I. Expositio mag. Hugonis, prioris de S. Jacobo Parisiacensis, super Genesim. — XIII s.
 II. Gloses de l'archev. de Cantorbéry sur l'Histoire scolastique (425). — [Hugonis de S. Victore exceptiones] (309). — [Ars refellendi hereticos] (342). — Questiones de ecclesiasticis officiis intitulate Quare (343 v°). — XIII s.
 14418 Gilbert de la Porée sur les psaumes. XII s.
 14419 Même ouvrage. XIII s.
 14420 Lietberti flores psalmodum. — Psalterium de S. Maria. — Sermo S. Augustini in annunciatione dominica. — XII s.

- 44421 Lietberti flores psalmodum. — XII s.
- ✓44422 Pierre Lombard sur le psautier. C^t du XIII s.
- 44423 Petri Pictavensis distinctiones psalterii, et glose super Sententias (41). XIII s.
- 44424 [Petri Pictavensis] distinctiones super psalmos. — Distinctiones super psalmos post Meldensem collecte (49). — Postilla super Matheum (99). — Postille super Genesim (164). — XIII s.
- 44425 [Odonis Astensis] distinctiones super psalterium. — E libris S. Bernardi (144). — XIII s.
- 44426 Notule magistri Petri Remensis, cantoris Parisiensis, super psalterium. XIII s.
- 44427 I. Tractatus super Beati Immaculati. XIV s.
II. Orti deliciarum partitiones 1 et 2. XIII s.
- 44428 Gloses sur les Proverbes. XIII s.
- 44429 Bonaventure scripta supra Ecclesiasten. — Nicholai de Gorran lectura super librum Sapientie (50). — Bestiarium (96). — Guillelmi de Militone postille super Ecclesiasten (149) et Sapientiam (155). — XIII s.
- 44430 Exposition sur Isaïe. XIII s.
- 44431 Deux postilles sur Isaïe, l'une par Nic. de Gorran. XIII s.
- 44432 Gloses sur Ezéchiel. — Lettres de S. Clément (82). — Extraits des œuvres de S. Jérôme, S. Augustin, S. Grégoire, S. Basile, S. Jean Chrysostôme, S. Césaire, Bède, S. Léon. — De nominibus difficilioribus (140). — Regula S. Augustini (159). — Gesta Salvatoris (186). — XII s.
- 44433 Tractatus Bruni episcopi super quatuor evangelistas. XII s.
- 44434 Gloses sur les évangiles. — Postilles sur S. Marc (67) et S. Jean (98). — Glose sur le Cantique des Cantiques (117 v^o). — XIII s.
- 44435 Postille super Matheum, Johannem (67), et Marcum (95). — Pictavensis compendium historie in genealogia Christi (136). — Cantica Canticorum secundum cancellarium Carnotensem (143). — Postille in Genesim (197). — XIII s.
- 44436 I. Exposition sur S. Matthieu. Fin du XII s.

- II. Livre I de l'histoire de Jac. de Vitry (447). xiv s.
 III. Extr. de la Cité de Dieu (194). — Translations de
 S. Etienne (225). — xiii s.
- 44437 Gloses sur S. Matthieu et sur Job (83). xiii s.
- 44438 I. Postilles sur l'évang. de S. Jean. xiii s.
 II. Vies des pères par S. Jérôme. Fin du xii s.
- 44439 Haimon sur S. Paul. xii s.
- 44440 Secunda pars expositionis Haimonis super epistolas
 Pauli apostoli. — Expositio Bede super Actus
 Apost. (453). — xii s.
- 44441 Gilbert de la Porée sur S. Paul. xii s.
- 44442 I. Glosule epistolarum Pauli ab illo ejus nomen
 Gratia Dei interpretatur, in anno quo consul Picta-
 vensis de Jherusolima rediit. xii s.
 II. Interpretationes nominum hebraicorum (86).
 xiii s.
- 44443 I. Postilles sur les épîtres de S. Paul. xiii s.
 II. Postilles sur les mêmes épîtres (254). — Gloses
 de l'archev. de Cantorbéry sur les épîtres cano-
 niques (434). — Préceptes synodaux (290). —
 xiii s.
- 44444 [Ruperti] liber de divinis officiis. — Innocentii III
 liber de missarum mysteriis (434), liber de miseria
 et vilitate humane nature (475 v^o). — [Theob.
 Lingonensis], de misteriis numerorum (487). —
 xii s.
- 44445 Summa de officiis ecclesiasticis secundum mag.
 Willelmum Altisiodorensem. — [Raimundi] summa
 penitentialis (84). — Summa de matrimonio (439).
 — Summa cantoris Parisiensis de sacramentis et
 anime consiliis (449). — Tractatus mag. P. Re-
 mensis, cantoris Parisiensis, de tropis theologicis
 (270). — Septem regule sanctarum scripturarum
 (296 v^o). — xiii s.
- 44446 Missel noté, p. e. à l'usage de Lisieux. xii s.
- 44447 Missel de Maguelonne, avec calendrier. xiv s.
- 44448 Missel de S. Victor. xv s. Peint.
- 44449 Epîtres. xiii s. sauf les additions.
- 44450 Epîtres des grandes fêtes. xvi s. Parch. pourpré.
- 44451 Evangiles des grandes fêtes. 4569. Parch.

- 14452 Graduel. xiii s.
- 14453 Propre des saints à l'usage de S. Victor. xvii s.
- 14454 I. Office de la Présentation. — Opuscul de Phil. de Maizières, relatif à Jean Roland, évêque d'Amiens (49). — Fin du xiv s.
- II. Primus Durandi super Sententias (34). — Questiones theologicæ (446). — xiv s.
- 14455 Ordre liturgique de S. Victor. xv s.
- 14456 Ordre liturgique de S. Victor. 1556. Parch.
- 14457 Actes du concile de Bâle et pièces diverses relatives à l'histoire de l'église au xiv et xv s. — Gloses sur divers textes de droit (446). — Liste des évêchés de la chrétienté (470). — Extraits des canons (484). — xv s. Pap.
- 14458 Exposition d'Albert le Grand sur les ouvrages de S. Denis. xv s.
- 14459 Origène sur les Nombres, Josué et les Juges. xii s.
- 14460 Lettres et opuscles de S. Cyprien. — Revelatio capitis S. Johannis (475). — Vita S. Hylarii, auct. Fortunato (478). — xii s.
- 14461 Divers traités de S. Cyprien. — Passio Cypriani. — Passio S. Jude cognomento Quiriaci. — xii s.
- 14462 S. Hilaire sur la Trinité. xii s.
- 14463 Athanasii libellus de passione ymaginis D. N. J. C. — Miracula B. Marie (5 et 90). — De transitu S. Marie (72 v°). — B. Bernardi expositio super Missus est Angelus (75). — Sermo b. Petri Damiani de ordine vite heremitice (98). — Ejusdem epistola ad Hildebrandum papam (403). — [Varia exempla et miracula.] — Petri, Cluniacensis abbatis, libri duo miraculorum (422). — xii s.
- 14464 Tractatus S. Ambrosii de interpellatione Job ; — de Helia et jejuniis (24 v°) ; — de Tobia (33). — Tractatus Origenis in Job (46 v°), et de initio evangelii S. Johannis (430 v°). — Translatio et miracula S. Jacobi (438). — Vita S. Albani (456 v°). — Cassiodori liber variarum formularum (462). — xii s.
- 14465 Ambrosius in psalmos ; — de lapsu virginis consecrate (420). — Ostensio sanctorum septem dor-

- mientium (423 v^o). — Editio Gaufridi Monemutensis de dictis Merlini (430). — XII s.
- 44466 S. Ambroise sur S. Luc. XII s.
- 44467 Liber b. Ambrosii de officiis. — S. Augustini liber de heresibus (458). — XII s.
- 44468 S. Jean Chrys. sur S. Matthieu. XII s.
- 44469 S. Jean Chrys. sur S. Matthieu. C^t. du XIII s.
- 44470 I. Sermo b. Johannis, Constant. episcopi, de nuptiis Christi et Ecclesiæ. — Liber lapidum, en vers latins et français (4 v^o). — XIII s.
- II. Casus decretalium (44). Fin du XIII s.
- III. Bulle Clericis laicos, etc. (445). XV s.
- IV. Sermons et extraits à l'usage des prédicateurs (447). XIII s.
- 44474 Divers traités de S. Jérôme sur l'Écriture sainte, précédés de notes sur le droit canon. XII s.
- 44472 S. Jérôme sur Osée et Johel (89 v^o). XII s.
- 44473 Traité de S. Jérôme sur S. Marc. Lettres et traités de S. Jérôme et S. Augustin. XII s.
- 44474 Lettres et opuscules de S. Jérôme. XII s.
- 44475 Augustinus super Genesin ad litteram. XII s. — Idem de ordine doctrine (97). — Excerpta de quibusdam opusculis S. Augustini, auct. Evipio (407). — De astrologia (445). — Lex Longobardorum (422). — XIII s.
- 44476 S. Augustin : de consensu evangelistarum ; Responsiones contra Pelagianos (402) ; de Trinitate (433). XII s.
- 44477 Divers ouvrages de S. Augustin ; le premier est le sermon de decem cordis. — Liber Cassiodori de anima (479). — XIII s.
- 44478 Divers traités de S. Augustin dont le premier est intitulé : liber de sermone Domini in monte. C^t. du XII s.
- 44479 Divers traités de S. Augustin, S. Ambroise, S. Isidore, etc. Le volume commence par le traité de mirabilibus Veteris et Novi Testamenti. XV s. Parch. et pap.
- 44480 Lettres et opuscules de S. Augustin. 4437.
- 44484 I. Libri S. Augustini de utilitate credendi ; de gratia Novi Testamenti (44 v^o) ; de natura boni (33 v^o) ; de doctrina christiana (45). XII s.

II. Tabule Alfonsi. xv s.

- 44482 Livres 11-22 de la Cité de Dieu. xii s.
- 44483 Exposition de Thomas Valois sur la Cité de Dieu. xiv s.
- 44484 Expositio Johannis de Bachone super quosdam libros Augustini de Civitate Dei. Fin du xiv s.
- 44485 Pars I milleloquii veritatis Augustini, compilati a Bartholomeo de Urbino. xv s.
- 44486 Institutions de Cassien. — Lettres de Pierre de Blois (49). — xv s. Pap.
- 44487 Les dix premières Collations de Cassien. — Vita S. Columbani (113). — Liber S. Augustini de XII abusioibus (134). — De nominibus apostolorum (138). — xii s.
- 44488 Ouvrages de S. Léon. xii s.
- 44489 Boetii liber de Trinitate, cum duplici expositione. — De Juda proditore (109 v^o). — Isidori expositio in Vetus Testamentum (111). — Beda de muliere forti (201 v^o). — xii s.
- 44490 Divers ouvrages de S. Fulgence. — Lettres de Sidoine (98). — xii s.
- 44491 Cassiodore sur les psaumes 1-50. ix s.
- 44492 S. Grégoire sur Job. xiii s.
- 44493 Compilationes XXXV librorum moralium S. Gregorii. — Gregorii pape Pastoralis (197). — C^t du xiii s.
- 44494 Extrait des Morales de S. Grégoire. xii s.
- 44495 Les quarante homélies de S. Grégoire. xii s.
- 44496 Les mêmes homélies et sermons divers de S. Augustin, Fulbert, S. Jérôme, S. Ambroise, S. Maxime et S. Fulgence. xii s.
- 44497 Homélies de S. Grégoire. — Homélies de S. Anselme (94), et de Bède (96 v^o). — Sur la pénitence (98). — Pastoral de S. Grégoire (101). — [Bede liber scintillarius] (137 v^o). — Libellus Martini de IV virtutibus (163 v^o). — Liber Cypriani de XII abusioibus gradibus (165 v^o). — Petri Blesensis tractatus de officio episcopali (168 v^o). — Vers sur Maurice, év. de Paris (170 v^o). — C^t du xiii s.
- 44498 S. Grégoire : Dialogues et homélies sur Ezéchiel (51). C^t du xii s.

- 44499 S. Gregorii Pastorale. — Liber Isidori de differentiis (88). — Liber Senece de institutione morum (406 v^o). — XII s.
- 44500 I. Liber epistolarum S. Gregorii. XI s.
 II. Meditationes S. Bernardi (403). — De Septuagesima et aliis ecclesie officiis quare fiunt (442). — Summa mag. Petri cancellarii Carnotensis (426). — Pièces sur l'église S. Jean le Rond de Paris (447 et v^o). — Traité mystique sur les ailes des Séraphins (450). — XIII s.
- 44504 Ysidori de summo bono libri tres. — Ejusdem synonyma (94 v^o). — XII s.
- 44502 I. Divers traités de S. Anselme. XIII s.
 II. Orationarium de vita Christi et de suffragiis sanctorum (484). XV s.
- 44503 Bernardi, monachi Clun., liber de contemptu mundi. — Marcilii de Padua Defensor pacis (24). — Nicolai de Lira questio utrum ex scripturis Judeorum possit probari Salvatorem nostrum fuisse Deum et hominem (444). — Liber Alchorani, translatus a Marcho, canonico Toletano (455). — [Varia de doctrina Mahometanorum] (248). — Secunda translatio Alchorani, per Petrum Toletanum (264). — Liber Nicholai qui dicitur Machumetus (352). — Littere imperatoris de Cathayo misse domino nostro pape (354). — Littere christianorum qui vivunt in Cambaleth (354 v^o). — Manifesta per conversos de secta Waldensium (354 v^o). — XIV s.
- 44504 I. Allégories de Hugues de S. Victor sur la Bible. Vers 4200.
 II. Exposition des prologues de la Bible par Adam le Breton. XV s.
- 44505 Hugues de S. Victor sur l'Ecclésiaste. XII s.
- 44506 Différents traités de Hugues de S. Victor, dont le premier est sur l'Arche de Noë. — Calendrier (264). — Ordo ecclesiasticus (267). — XIII s.
- 44507 Traités divers de Hugues de S. Victor. Le premier est intitulé : liber de anima. XV s.
- 44508 I. Traité de Hugues de S. Victor sur les Sacrements. XII s.

- II. Retractations et autres traités de S. Augustin (492). — Traités de S. Jérôme (244 v^o) et de Genade (250) sur les hommes illustres. — Articles condamnés à Paris en 1276 (257 v^o). — XIII s.
- 44509 Livre II de Hugues de S. Victor sur les Sacrements. XII s.
- 44510 S. Bernard, sur le Cantique des Cantiques. XII s.
- 44511 I. Petri Abaelardi expositio dominice orationis. — Expositio symboli (6). — XIII s.
- II. Problemata Heloise. — Sermo Petri Abaelardi ad virgines Paraclitenses de studio literarum (27 v^o). — Solutio 160 difficultatum sive apparentium contrarietatum in sacra scriptura repertarum, [auctore G.] (35). — XV s.
- III. Office de S. Charlemagne et de S. Louis. — Lettre de Phil. de Maizières sur la fête de la Présentation. — Fin du XIV s.
- 44512 Tractatus Hernaldi, Bonevallis abbatis, de operibus sex dierum. — Ejusdem tractatus de verbis Domini in cruce. — Sermo de laudibus S. Marie. — Hugonis de Folieto liber de medicina animæ. — Ejusdem libellus ad socium volentem nubere. — Ejusdem libellus de natura avium. — Cantica. — XII s.
- 44513 Sentences de Pierre Lombard. — Livre III de la somme d'Alexandre de Hales (153). — XIII s.
- 44514 I. Sentences de Pierre Lombard. XIII s.
- II. Primus Eliphath super sententias (245). — Questio disputata a Waltero Burley (346). — XIV s.
- 44515 Microcosmus Godefridi, canonici S. Victoris. — Sermones ejusdem Godefridi (407). — C^t du XIII s.
- 44516 Ouvrages de Richard de S. Victor : Benjamin major. — Benjamin minor (81). — De exterminatione mali (447 v^o). — De statu interioris hominis post lapsum (442). — Allegorie de tabernaculo federis (467 v^o). — Explanatio tabernaculi federis (475). — Super illud Memento creatoris (483). — Descriptio Templi Salomonis (489 v^o). — De concordantia temporum regum conregnantium super Judam et super Israel (202). — De templo Ezechielis (207). — XII s. Peint.

- 14517 Traités de Richard de S. Victor : super Quare fremuerunt; super Exiit edictum (63), etc. — Traités de S. Bernard (78), de consideratione (82), de Passione (115), de libero arbitrio (139 v°), de precepto (153), etc. — XII s.
- 14518 Divers traités de Richard de S. Victor, dont le premier est de exterminatione mali, etc. — XIII s.
- 14519 Divers traités de Richard de S. Victor, dont le premier a pour objet le texte : Ecce virgo concipiet. — *Moralis expositio mag. Hugonis super Abdiam* (291). — XII et XV s.
- 14520 Extraits de Richard de S. Victor, de Hugues de Foulloy (42), de S. Grégoire (28 et 83) et de Sénèque (48). — Amplification sur le *Veni Creator*, faite du temps d'Eudes, év. de Paris (78). — *Sermons* (84 v°, 84 et 148). — *Flores penitentie* (96). — XIII s.
- 14521 *Summa mag. Petri Remensis, cantoris Parisiensis, de Sacramentis et de anime consiliis*. XIII s. — *Ejusdem Verbum abbreviatum* (167). XIV s.
- 14522 *Summa mag. Rob. Meledunensis de theologia*. XIII s.
- 14523 *Innocentii pape liber de Sacramento altaris*. — *Gilonis liber VII Sacramentorum* (15). — *Summa confessionis*, auct. Berengario, Tuscul. episcopo (70). — *Libellus b. Augustini de conflictu vitiorum et virtutum* (83). — *Constitutiones cujusdam legati apostolici* (91). — *S. Bernardi sermo* (95). — *Compendium salutis* (106). — *Sermo S. Augustini* (134). — *Aymonis homelie super evangelia* (134). — *Elucidarius* (233 v°). — XIV et XV s. Pap.
- 14524 *Summa Roberti de Choreon*. XIII s.
- 14525 *Traité sur la confession par Pierre de Poitiers*. — *Constitutions d'Innocent III* (13). — *Sermons d'Absalon et de Jean, abbés de Saint-Victor* (29). — *Sermons d'Erneis, évêque d'Ely* (251 v°). — *Opuscules de S. Bernard* (261 et 288). — *Extraits de Hugues de S. Victor* (297). — *Privilèges de l'abb. de S. Victor, etc.* (285 v°). — XIII s.
- 14526 *Summa magistri Prepositini*. — *Questiones theologie secundum magistrum Martinum* (61). — [Ques-

- tiones theologicæ] (447). — Archiepiscopi Cantuarie [glosse] (464). — In actus Apostolorum (474 v°). — Egidii de Roma, ut fertur, quolibet (484). — xiii et c^t du xiv s.
- 44527 Summa Guillelmi Altissiodorensis. — Varii sermones (82). — Liber de laudibus b. Marie (444). — [Repertorium auctoritatum ad usum predicatorum] (275). — [Excepta e scriptis doctorum, e vitis patrum etc.] (322). — xiii s.
- 44528 Summa mag. Villelmi Altisiodorensis super sententiis. xiii s.
- 44529 Primus liber summe Alexandri de Hallis. — Ejusdem secunda pars quarti (457). — xiii s.
- 44530 I. Due prime partes quarti Alexandri de Halis. Fin du xiii s.
II. Tractatus Johannis de Parisius de potestate papali et regali (447). xv s.
- 44531 Guill. Parisiensis de vitiis et virtutibus. xiv s.
- 44532 Guillelmi Parisiensis liber de anima. — Brevis summa ad instructionem minorum (213). — Guillelmi Arvernensis tractatus super Passione (259). — xiii s.
- 44533 Guillelmi Parisiensis rethorica divina de oratione. — Ejusdem liber de collatione beneficiorum (65). — Nicolai Oresme tractatus de malis super ecclesiam venturis (77). — Nicolai Aymerici tractatus super demonum invocatione (85). — Alberti liber de laude b. Marie (433). — Liber de infantia Domini nostri J. C. (229). — Super Ave Maria (233 v°). — xiv s.
- 44534 Tractatus Guillelmi Parisiensis de fide et legibus. — [Ejusdem extracta super libros Sententiarum] (83). — Extractions libri Sententiarum (434). — Petri Plaoul lectura super libros Sententiarum (487). — C^t du xv s. Pap.
- 44535 Thome de Cantiprato Bonum universale de apibus. 1370? Pap.
- 44536 I. Collectio catholice et canonice scripture ad defensionem ecclesiastice ierarchie, auct. Guill. de S. Amore. xiii s.

II. S. Augustini libri de pastoribus (447), de ovibus (428), de baptismo (439), de peccatorum meritis et remissione (498), epistola ad Marcellinum (232 v°), de unico baptismo (238 v°), de spiritu et littera (246). XII s.

44537 Expositio S. Thome de Aquino super evangelia Luce et Johannis. 1394 et 1395. Pap.

44538 Liber secundus fratris Thome super Sententias. XIV s.

44539 Tertius fratris Thome de Aquino. Fin du XIII s.

44540 Liber primus summe fratris Thome de Aquino. C^t du XIV s.

44541 Secunda pars secundi libri summe edita a fratre Thoma de Aquino. XIV s.

44542 Tertia pars ejusdem summe. XIV s.

44543 Même partie. XV s. Parch. et pap.

44544 S. Thome tractatus de fide catholica contra gentiles. XIV s.

44545 Même ouvrage. XIV s.

44546 S. Thome opuscula. — Expositio libri Dionisii de divinis nominibus. — Liber ad fratrem Girardum Bisantinum (67). — De Ave Maria (70 v°). — Concordantia dictorum S. Thome (74 v°). — De entium quantitate (79). — De Angelis (84). — De intellectu (100 v°). — Contra doctrinam retrahentium a religione (110 v°). — De principiis (126 v°). — De mixtione elementorum (129). — De motu cordis (130). — De eternitate mundi (134). — De absoluteione (134 v°). — De ebdomadibus Boetii (137). — De rationibus fidei (144 v°). — De impressione corporum celestium (149 v° et 220). — Explanatio dubiorum (150 v°). — Responsio super quibusdam articulis (156 v°). — Liber de regimine principum (163 v°). — De spe (177). — De articulis fidei (182). — De Sacramentis (185). — Super symbolum etc. (187). — De oratione dominica (197 v°). — Contra errores Grecorum (203). — Expositio prime decretalis (215), et secunde (219). — Epistola ad ducissam Brebantie de judeis (224 v°). — Compendium theologie (225). — Questiones a. 1269 propositae (255 v°). — XIV s.

- 14547 S. Thome questiones de malo, de demonibus (107 v°), de anima (138), de virtutibus (178) et de spiritualibus creaturis (237). — C^t du xiv s., sauf les f. 107-137, qui sont du xv s.
- 14548 I. Quodlibet fratris Thome. xiv s.
 II. Ejusdem tractatus de genere (95); de principiis individuationis (110), de materia (111 v°), de dimensionibus (115 v°), de forma in homine (116 v°), de instanti (119 v°), de intellectu (124), de unitate et uno (125 v°), de verbo (127 v°), de natura Verbi (128 v°), de oppositionibus (131 v°), de generatione (138), de modalibus (154 v°). xv s.
 III. Ejusdem tractatus contra Guillelmum de Sancto Amore (157). xv s.
- 14549 I. Correctorium corruptorii Thome, ab Egidio de Roma. xv s. Parch. et pap.
 II. Johannis Vallensis comuniloquium. Fin du xiv s.
- 14550 Durandellus super quatuor libros Sententiarum contra corruptorium Thome. — Divers traités de S. Thomas. — xv s. Parch. et pap.
- 14551 Tabula super libros S. Thome, edita a fratre Herveo de Cauda. — Conclusiones in quibus S. Thomas videtur contradicere sibi ipsi (103). — Expositores librorum biblie (106 v°). — Opiniones magistri Sententiarum que a doctoribus modernis communiter non tenentur (107). — 1424.
- 14552 Liber IV Bonaventure super Sententias. Fin du xiv s.
- 14553 I. Bonaventure liber III super Sententiis. Fin du xiv s.
 II. Summa contra Cataros (247). — Compilatio auctoritatum (258 v°). — Liber fratris H. ad H. abbatem de Sartis, de purgatorio S. Patricii (273). — xiii s.
- 14554 Guillelmi Lugdunensis summa de vitiis. xiii s.
- 14555 [Guillelmi Lugdunensis] summa de virtutibus. xiii s.
- 14556 Pierre de Tarentaise sur les livres 1-2 des Sentences — Summa mag. Stephani, Cant. archiep. (164). — Questiones theologie secundum mag. Martinum (267). — xiii s.

- 14557 I. Questiones theologicæ. — Alberti liber de diversitate animarum post mortem (24). — In primum Sententiarum (445). — S. Thome expositio in librum Boetii de Trinitate (463). — Fin du XIII s.
- II. S. Johannis Damasceni liber de orthodoxa fide (483). XIII s.
- III. Questiones theologicæ (264). XIII s.
- 14558 Albertus Magnus de corpore Christi, et de mysterio misse (408 v°). — Hugonis de S. Victore Speculum ecclesie (484). — G. Pict. (?) episcopi liber ad instructionem sacerdotum (492). — S. Thome liber de officio sacerdotis (499). — S. Bernardi Meditationes (203). — xv s. Parch. et pap.
- 14559 Summa magistri Hugolini super Sententias. xv s.
- 14560 Traité sur les sept Sacrements, composé ou copié par frater Gerringus. 1285.
- 14561 [Jacobi Januensis] novum Mariale. xiv s.
- 14562 Petri de Alvernia quodlibeta. — Godefridi de Fontibus quodlibetum (87). — N. de Gorran postille super epistolas canonicas (428) et super Cantica (484). — Sermones Johannis de Moneiacio (209). — xiv s.
- 14563 Quartus liber super Sententias editus a Richardo de Media villa. xiv s.
- 14564 Johannis Scoti libri II et III. — Durandi de S. Porciano scriptum super secundum Sententiarum (203). — Fin du xiv s.
- 14565 Duo quolibet Jacobi, abbatis Karoli Loci. — Quolibet Johannis de Polliaco (58). — Fratris Nicholai minoris replicationes (473 v°). — Johannis de Polliaco questiones (478). — xiv s.
- 14566 I. Divisio sacre scripture a Petro Aureoli. — Ejusdem quolibeta (7). — xiv s.
- II. Valère Maxime (82). — Suétone (460). — xv s. Parch. et pap.
- 14567 Primus Sententiarum editus a fratre Egidio de Roma. xiv s.
- 14568 Divers traités de Gilles de Rome, dont le premier est intitulé : de laudibus divine sapientie. xiv s.
- 14569 Sex quolibet edita a fratre Egidio de Roma. —

Duo quolibet fratris Jacobi de Viterbio (449). — XIV s.

- 44570 I. Lectura supra primum Sententiarum compilata ex diversis lecturis, scilicet fratris Thome, Egidii, Hervei, Durandi (saltem in fine) et ex quibusdam aliis bonis lecturis, scilicet ex questionibus de quolibet quorundam doctorum, specialiter magistri Thome de Balliaco et quorundam aliorum, facta anno 1316.

II. [Altera lectura super eundem primum.] XIV s.

- 44571 Durandi secunda lectura super quartum Sententiarum. XIV s.

- 44572 I. Gloses de Durand sur les Sentences. XIV s.

II. Quolibet Joh. Parisiensis, D., Car., H., S. Thome, vel Hervei Natalis, etc. — Hervei Natalis tractatus de formis (446). — Samuelis liber de adventu et fide Christi, ab Alfonso Hispano in latinum translatus (234 v^o). — XIV s.

- 44573 Summa magistri Bartholomei de Pisis. XV s.

- 44574 Summa confessionum edita a Johanne de Saxonia. XIV s.

- 44575 Libri 3 et 4 Summe confessorum [a Johanne de Saxonia edite]. — Paragrafi summe Raymundi (409 v^o). — Statuta summe confessorum ex sexto decretalium addita (444 v^o). — Tabula super summa confessorum (434 v^o). — [Recommendationes sacre scripture] (498). — Sermones (240 v^o). — [De magnis indulgentiis] (252). — Argumenta tragediarum Senece (256). — [Varia de historia ecclesiastica et de magno schismate] (264). — Epistola Adsonis ad Gerebergam (276). — Varie auctoritates (287). — Opuscula Isidori (289) et S. Joh. Chrys. (294). — Concessio regni Sicilie Carolo, Provincie comiti, facta (344). — XV s. Parch. et pap.

- 44576 I. Commentaire de Holcot sur les Sentences. 1389.

II. Commentaire de Richard Cliqueton sur les Sentences (447). — Tractatus de proportionibus motuum, editus a mag. Thoma de Bradelbardin (255). — Questiones tractate per Bokikam et Eliphat (262). — XIV s.

- 44577 *Quartus Sententiarum* Thome de Argentina. — xiv s.
- 44578 Ricardi Radulphi, archiepiscopi Armacani, liber de questionibus Armenorum. — Nicolai Oresme liber de Antichristo (472). — Répertoire de textes des pères, à l'usage des prédicateurs (248). — Catalogue des ouvrages de divers auteurs ecclésiastiques (368 v°). — xiii, xiv et xv s.
- 44579 Divers traités de Petrus de Alliaeo (2, 88, 478), Henr. de Allemannia (8), Nic. Oresme (48, 334, 380), Henr. de Hassia (60), Jo. de Gersonio (74, 468), Guill. Okam (88, 345), Nic. de Lira (323), Albertus Magnus (339). — De potestate inquisitorum (255). — De compoto (309). — Discours des ambassadeurs du dauphin au pape, le 4 déc. 1449 (320). — xv s. Parch. et pap.
- 44580 Divers traités de Petrus de Alliaeo, Nic. Oresme (37, 400 v°, 243), Ric. archiep. Ardmachanus (65 v°), [Henr.] de Hassia (82 v°), [Guill.] Okam (440 v°), Rob. Helkot (444), Nic. de Lira (445), Joh. de Vippra (424), Alex. de S. Elpidio (475). — Ars predicandi (452). — xv s. Parch. et pap.
- 44584 Divers traités de Jean de Gerson, dont le premier est de vita spirituali anime. xv s.
- 44582 Opuscules divers de J. de Gerson. — Fr. Petrarcha de otio religiosorum (86). — Catalogus fratrum spectabilium ordinis fratrum Predicatorum (435 v°). — Homélies de S. Jean Chrysostôme (456). — Epitaphe de Cicéron (243). — Fr. Petrarche invec-tive (247) et epistole (247). — Johannis de Hisdino epistola (303). — Petrarche itinerarium (344), et orationes contra aereas tempestates (320). — xv s. Parch. et pap.
- 44583 Summa confessionis fratris Anthonini de Florentia. — Manipulus euratorum a Guidone de Monte Rocheri. — xv s. Pap.
- 44584 Orationarium in vita Domini nostri Jesu Christi et de suffragiis sanctorum et gloria regni Dei. xv s. Pap.
- 44585 I. Diadema monachorum auct. Smaragdo. — [Exhortatio pro juvenibus] (53 v°). — [Ex operibus S. Au-

gustini (67), et S. Gregorii] (68). — S. Gregorii dialogi (73). — XII s.

II. Tractatus S. Bernardi, inc. « Multi multa » (160).
XIII s.

III. Tabula moralium S. Gregorii (168) et librorum S. Augustini de civitate Dei (222). XIV s.

14586 Rigmus contemplative nobilitatis claustralium. — Utilis tractatus proficere volentibus, a quodam Carthusiensi compositus (2 v^o). — Metra de honestate vite (8 v^o). — Postulatio discipuli ad eternam sapientiam (9). — Soliloquium cujusdam regularis (41). — De quatuor novissimis (33 v^o). — Antonini de Florentia tractatus de modo audiendi confessiones (42). — Letania fratris Alberti (99). — Petri de Alliaco epilogus de quatuor exercitiis anime (106). — Liber de septem itineribus eternitatis (109). — Bonaventure tractatulus de septem gradibus contemplationis (184 v^o). — Brevis tractatulus per modum Donati pro novellis clericulis in dominica oratione instruendis (183). — Regula fratrum minorum (186). — Vita b. Francisci a Bonaventura composita (188). — Regula S. Basilii (220). — Vita Raymundi Lullii (250 v^o). — Passio S. Restitute (260). — Vita mag. Gherardi Magni (270). — Vita b. Guillelmi, comitis Pietavie (285). — Eugenii III et aliorum littere de ecclesia S. Genovefe Paris. (312). — XV s. Parch. et pap.

14587 Homélies de S. Augustin, S. Jean Chrys., Bède, Origène, S. Jérôme, S. Ambroise, S. Maxime et S. Léon. XII s.

14588 Sermones Gisleberti monachi super Cantica canticorum. — [Garini, abbatis S. Victoris, sermones.] — XII s.

14589 Sermons de divers religieux de S. Victor. — Extraits de Hugues de S. Victor (104). — Objectiones contra eos qui dicunt quod Christus non est aliquid secundum quod est homo (194 v^o). — Notes sur des épîtres de S. Paul (199). — Fin du XII s.

14590 Sermones G[alteri], Achardi, Petri Manducatoris, Achardi, Henrici, Mauricii, Gaufridi, Odonis.
XIII s.

- 44591 I. Sermones Elinandi. xiv s.
 II. Fragments de droit canon (50), de droit romain (83), et de théologie (90). — Divers traités de S. Anselme (444). — xiii s.
- 44592 Sermones mag. Stephani, abbatis B. Genovefæ. — xvii s.
44593. Petri Pictavensis sermones cum exceptionibus. — Chronique abrégée, depuis Abraham jusqu'à l'an 4274, écrite en Lorraine (228). — Généalogie de S. Arnoul (284). — Notes sur les Décrétales (284). — xiii s.
- 44594 Sermones cancellarii Parisiensis super psalterium. — Dictinctiones (495). — xiii s.
- 44595 Quedam memorialia sermonum fratris Bonaventure et aliorum. xiii s. — Extraits des Ethiques d'Aristote (254), et fragment sur la Passion (270). — xiv s.
- 44596 Sermons. 4282.
- 44597 I. Moralités sur les figures de la Bible, à l'usage des Prédicateurs. xiv s.
 II. Sommaire des chapitres de la bible (448). — Notes et concordances pour divers passages de la bible (433). — Explication des noms hébreux (487). — Dictinctions, rangées alphabétiquement (495), et recueil d'extraits (266), à l'usage des prédicateurs. — xiii s.
- 44598-44604 Tractatus de diversis materiis predicabilibus ordinatis et distinctis in vii partes secundum vii dona Spiritus Sancti. xiii et xv s. — Dans le dernier volume : de peccatis (445); de exemplis Sacre Scripture (455); Alb. Magnus, de muliere forti (494).
- 44602 Sermons ou matériaux de sermons pour les fêtes de l'année. — xiv s.
- 44603 Tables pour les livres de S. Anselme; la Consolation de Boèce, par Jean de Fait (34 v°); Végèce, par le même (50 v°); les confessions de S. Augustin (65 v°); les ouvrages de S. Thomas (85 v°). — Tractatus Guillelmi Okam de potestate pape (447). — xiv s.

- 44604 Tabula originalium. xiv s.
- 44605 Décret de Gratien. Comm^t du xiii s.
- 44606-44607 Somme de Jean Flaventin sur le Décret. xiii s. Deux exemplaires.
- 44608 Tabule decretorum et decretalium compile a fratre Martino. — [Alterum juris canonici repertorium] (134). — Breviarium ad omnes materias invenientas vel innovandas in jure canonico (176). — xiv s.
- 44609 Summa mag. Stephani, Tornacensis episcopi, de decretis. — Expositio legalium vocabulorum (93). — Tituli Damasi Ungarum super Decretales (109). — Summa mag. Johannis [Faventini, super Decreta] (126). — xiii s.
- 44610 Décrétales d'Innocent III. C^t du xiii s.
- 44611 Décrétales recueillies par Pierre de Bénévent, avec gloses. xiii s.
- 44612 Gloses sur le livre II des Décrétales. xiii s. — Commentaire sur quelques décrétales (57). Fin du xiv s. Pap. et parch. — Speculum vite (69). xiv s. — Odonis de Senonis summa de materia judiciorum possessoriorum (75). — Lectura Petri de Bella Pertica super titulo actionum, reportata per Guill. de Brandestona anglicum (103). xiv s. — Codicis summe a Placentino facte apud Montem Pessulanum (166). xiii s.
- 44613 Compilation de Samson de Chaumont en Bassigny sur les décrétales. xiv s.
- 44614 I. Lettres de Clément IV. — Modèles de lettres de Transmundus (114 v^o). — xiv s.
II. Dialectique d'Abélard. xii s.
- 44615 Lettres de Clément IV, suivies de diverses pièces relatives à l'histoire ecclésiastique du moyen âge et des temps modernes. — Lettres de l'archev. et du chapitre de Rouen à Innocent VI (243). — Conciles de Paris en 1212 (252), de Trèves en 1238 (272), et de Bourges en 1276 (277). — Lettres du xii s. relatives pour la plupart à S. Victor de Paris (289). — Catalogues des mss. de Cîteaux (579), d'Orval (583), et de Quincy (583 v^o). — xvii s. et xviii s.

- 44616 *Johannis XXII constitutiones*. — *Apparatus domni Jesselini de Cassanhis super constitutionibus Johannis pape XXII* (24). — *Instituta in concilio Bituricensi a. 1276 facta* (108). XIII s. — *Decretalis de sepulturis* (116). — *Brocardica juris canonici et civilis* (125). — *Breviarium ad omnes materias in jure canonico inveniendas* (143). — [Bernardi Compostellani glosse in decretales] (156). — XIII et XIV s.
- 44617 *Tables pour les recueils de décrétales*. — *Diverses lettres de Jean XXIII* (88). — *Mémoire sur le droit prétendu par les églises normandes d'acquérir sans payer finance, en 1328* (102). — *Question sur la séparation des deux puissances, traduite en français par Raoul de Prêles* (112). — *Protestation des ambassadeurs du roi de France au concile de Bâle* (124). — *De dignitate Dolensis ecclesie* (127). — *Tractatus de tiranno, [ex Somnio viridarii]* (130). — *Actes du concile de Constance* (134 v°). — *Chronique martinienne, continuée jusqu'au pape Benoit XIV* (162). — Parch. et pap. XIV et XV s.
- 44618 *Jarlandi candela*. XII s. — *Chronique de Girard de Frachet*. XV s.
- 44619 *Defensorium pacis, auct. Marcilio*. — *Guillelmi Okkam dialogus* (124 v°). — *Articuli erronei Johannis Wyclef* (167). — XV s. Pap.
- 44620 *Marsilii de Padua liber dictus Defensor pacis*. — *J. de Gersonno tractatulus de potestate ecclesiastica* (137 v°). — *Hervei Natalis tractatus de jurisdictione ecclesiastice potestatis* (153 v°). — XV s. Peint.
- 44621 *Augustini de Ancona summa de ecclesiastica potestate*. XV s. — Parch. et pap.
- 44622 *Ars notaria, a Salatielle Bononiensi composita*. — *Ordo judicarius per magistrum Egidium editus* (19 v°). — *Summa Rolandini* (21). — *Summa arboris actionum* (71). — Fin du XIII s.
44623. *Histoire de Justin*. C^t du XV s. Pap.
- 44624 *Chroniques d'Eusèbe, S. Jérôme, Prosper, et Sigebert*,

- avec la courte continuation dite de Beauvais.
xii s.
- 44625 Liber historiæ ecclesiasticæ [auct. Hugone Floriacensi]. — S. Augustini enchiridion (85). — [In evang. S. Matthei (146)]. — xii s.
- 44626 Memoriale historiarum. xiv s.
- 44627 Johannis Boecaeii libri de easibus virorum illustrium; de montibus, etc. (133). — Albertus Magnus in libros S. Dionysii (213). — Albericus Londoniensis de expositione fabularum (265). — xv s. Parch. et pap.
- 44628 Guidonis de Columnpnis historia Trojana. xiv s. — — Thome de Cantiprato Bonum universale de apibus (93). 1370?
- 44629 Quinte-Curce. xv s.
- 44630 Titi Livii de bello Macedonico libri 4-3. xv s.
- 44634 Commentaires de César. xv s.
- 44632 César, Guerre des Gaules. xv s.
- 44633 Valère Maxime. xii s. et 4425.
- 44634-44635 Explication de Valère-Maxime, par Denys du Bourg du S. Sépulcre. xv s. Pap. Deux exempl.
- 44636 Généalogie des Dieux, par J. Boccace. Fin du xiv s.
- 44637 Dissertations chronologiques de l'abbé de Longuerue.
- 44638-44639 Histoire seolastique. xiii s. Deux exempl.
- 44640 Petri historia seolastica. — [Hugonis de S. Victore] allegorie veteris ac novi Testamenti (230). — Summa mag. Alani de arte predicandi (287). — Summa Alani de penitentia (311 v^o). — xiii s.
- 44641 Ejhesippi liber de excidio Jherosolimorum. xii et xv s.
- 44642 Histoire tripartite. xii s.
- 44643 Pièces relatives aux affaires de l'église pendant le grand schisme. La première est un mémoire de Petrus de Ancorano. xv s. Pap.
- 44644 Pièces relatives aux affaires de l'église pendant le grand schisme. La première est un mémoire présenté à Urbain V de la part du roi de France. xv s. Parch. et pap.
- 44645 Mélanges sur l'histoire ecclésiastique moderne : le molinisme, le quiétisme, le probabilisme, l'église

des Maronites, les préadamistes, la mère Elizabeth de la Croix de Nancy, la guerre de Malte, le miracle de N. D. du Refuge d'Avignon en 1656. xvii et xviii s.

14646 Appellatio major interposita per fratrem Bonagrium contra omnes errores Johannis. XXII. xvii s.

14647 Vies des pères. — Deux lettres de S. Augustin (161 v°) et S. Anselme (162). — Vie de S. Vincent en vers (163 v°). — C^t du xiii s.

14648 Légende dorée de Jacques de Gènes. xiv s.

14649 Seconde partie du Sanctilogium de Gui, abbé de Saint-Denis. xv s. Pap.

14650 Vies de Saints : Albinus Andegav. (251 v°). — Alexander, Ev. et Theod. (333 v°). — Alexander ep. Alexandrie (243). — Amandus (194 v°). — Amator Autiss. (319 v°). — Ambrosius (290 v°). — Ananias (170 v°). — Ancolianus (206 v°). — Andeolus (314). — Archadius (32). — Athanasius (326 v°). — Austregisilus Bitur. (363). — Baltildis (135). — Baudelius (361). — Bonitus (38 v°). — Concordius (2). — Crucis inventio (332). — Decem millia mart. (239 v°). — Eufrasia (213). — Eutropius (313). — Faustinus et Jobitta (229 v°). — Felix, Fortunatus et Achilleus (296 v°). — Felix Nolanus (33 v°). — Felix Tubitanensis ep. (36 v°). — Fidolus (355). — Fileas (189). — Focas (255 v°). — Fructuosus, Aug. et Eul. (109 v°). — Fulgencius (7). — Gengulphus (343). — Gennulphus (74 v°). — Georgius (296). — Grisogonus (269 v°). — Honoratus Arelat. (54). — Hugo Gratianop. (273 v°). — Ignacius (178 v°). — Jacobus minor (313 v°). — Joh. Chrys. (145). — Joh. presb. et conf. (175 v°). — Juliana (236 v°). — Julianus Cenom. (138 v°). — Launomarus (101). — Leobardus reclusus (98). — Lucianus Antioch. (24 v°). — Lucianus Belvac. (26 v°). — Mapalicus (295). — Marcellus papa (48 v°). — Marciana (30 v°). — Marcus ev. (305). — Martina (2 v°). — Maurus (174). — Melanius Redon. (21 v°). — Pachomius (353 v°). — Pancracius (342). — Patroclus (111).

— Perpetua et Felicitas (260). — Petrus et Andreas, Paulus et Dion. (354). — Petrus Balsamus (19 v^o). — Philemon, Chor. et Arr. (262). — Policarpus (128, 130). — Poncius (347). — Prejectus et Marinus (124). — Quadraginta martyres (266 v^o). — Quiriacus ep. (339). — Richarius (309). — Ricmarus (94 v^o). — Robertus abbas (299). — Saturninus (223). — Savinianus (122). — Scolastica (207). — Severinus (210). — Sigismundus (318). — Siviardus (254). — Speusippus, El. et Mel. (67). — Theodosia (285). — Theogenes (20). — Timotheus (114). — Tirsus (161). — Torpes (357 v^o). — Trifon (183). — Victor et Corona (351 v^o). — Vincentius (115). — Vincentius, Oruncius et Victor (118). — xv s. Parch. et pap.

14654 Vies de Saints : Agericus Virdun. (71). — Aigulfus (134 v^o). — Albanus (220). — Alexander ep. et m. (184 v^o). — Amancius (212 v^o). — Ambrosius Cature. (69). — Andreas (140). — Antidius Bisunt. (79). — Attalus abbas (63). — Augustinus (228 v^o). — Baomirus (211 v^o). — Benedicta (283). — Bonifacius (35). — Calixtus (286 v^o). — Cantus, Cantianus et C. (252). — Caraunus (19). — Carilefus (188). — Catherina (173). — Chrisantus et Daria (199). — Christina (221). — Ciricus et Julita (44 v^o). — Clemens (255 v^o). — Crispinus (293 v^o). — Decem millia mart. (52). — Desiderius Lingon. (1). — Donatianus et Rog. (2 v^o). — Ebrulfus abbas (168). — Eulalia (239 v^o). — Eusebius presb. (215). — Felix et Adauctus (228). — Felix papa et m. (214 v^o). — Ferreolus et Ferrutio (218). — Fides (275 v^o). — Fides, Spes et Caritas (199 v^o). — Florentinus (95). — Fotinus et Blandina (26 v^o). — Fronto (295 v^o). — Germanus Par. (14, 87). — Gervasius et Pr. (48). — Gildardus (112 v^o). — Herasmus (31 v^o). — Honorina (195 v^o). — Isicius (210 v^o). — Januarius (288 v^o). — Julianus et Basilissa (203). — Justina et Ciprianus (262). — Lambertus (242). — Leonardus (303 v^o). — Lucas (253 v^o, 294). — Lupus Senon. (184). — Machutus

- (173 v°). — Maiolus (107). — Marcellus m. (57 v°). — Marcellus papa (224 v°). — Mauricius (203 v°, 248 v°, 256). — Maxentius (56). — Maximinus (22 v°). — Maximus m. (86 v°). — Medardus (38). — Mennas (312). — Nicolaus (99, 162 v°). — Pachomius (116 v°). — Parthenius et Cal. (217). — Petrus m. et ep. (203). — Piaton (273 v°). — Quintinus (202, 298 v°). — Sabina (227 v°). — Sanso (149 v°). — Saturninus (164). — Sergius et Bachus (277 v°). — Symphorianus (254 v°). — Thecla (208 v°, 264). — Theobaldus (59 v°). — Urbanus Lingon. (65 v°). — Urbanus papa (5). — Valerius Lingon. (83). — xv s. Parch. et pap.
- 14652 Vies de Saints. — Abraham reclusus (126). — Affra (24). — Alexander et Herculani (38). — Ascla (102). — Austremonius (65 v°). — Babillas (103 v°). — Benignus (57). — Cesarius (79). — Clemens papa (167). — Donatus ep. Ariciensis (26). — Euseb. Vercell. (11 v°). — Eusicius (169 v°). — Ferreolus (36 v°). — Fiacrius (231). — Fides (52 v°). — Fides, Spes, Caritas (9). — Florentinus et Hyl. (41 v°). — Furseus (94 v°). — Genesius Arelat. (31 v°). — Genovefa (225, 264). — Greg. papa, auct. Jo. diacono (266). — Greg. Turon. (119 v°). — Guill. subprior S. Genovefe (242). — Isicius (136). — Joh. evang. (81 v°). — Joh. Os Aureum (106). — Julianus (32 v°). — Justus (187). — Justus et Pastor (25). — Laurianus (75 v°). — Lucianus (188). — Ludovicus rex (220, 229 v°). — Marcellus Cabil. (33 v°). — Maria (236 v°). — Maria Magdal. (233). — Maurilius Andeg. (183). — Maurus (161). — Maximus (160 v°). — Maximus Regensis (162). — Nazarius et Celsus (4). — Odo Cluniac. (136 v°). — Petrus Celestinus (205 v°). — Priscus (74). — Romanus et Baralis (133 v°). — Savinianus (175). — Savinus (172 v°). — Silvester Cabilon. (161). — Simplicius ep. (167 v°). — Simpronius, Claudius, Nic. etc. (69 v°). — Taracus, Probus et Andronicus (44 v°). — Valentinus, Marius, etc. (98 v°). — Valerianus (35). — Veranus

- (145). — Viventius (195 v^o). — Sermon d'Etienne de Tournai sur les chanoines réguliers (262). — xv s. Parch. et pap.
- 14653 Vie et miracles de S. Martial. xiv s.
- 14654 Vie de S. Hilaire par Fortunat. — Office de S. Hilaire. — Extrait des Vies des Pères. — Homélies et opuscules de S. Césaire, S. Augustin, S. Jean Chrysostôme, S. Jérôme, S. Léon. — xii s.
- 14655 Vie et miracles de S. Bernard. xiii s.
- 14656 Gesta Barlaam et Josaphat. — Liber Pastoris (403). — Historia Aseneth filie Putipharis uxoris Joseph (454). — xii s.
- 14657 Miracles et exemples tirés de Pierre Damien et d'autres auteurs. Comm^t du xiii s.
- 14658 Exposition de la règle de S. Augustin, attribuée à Hugues de S. Victor. xiii s.
- 14659 Recueil historique, en grande partie formé par J. Picart et relatif aux chanoines réguliers. — Chronique de S. Pierre le Vif. — Mémoires sur l'Ordre de S. Ruf (39), S. Martin d'Amiens (54), S. Léon de Toul (55 v^o), et S. Maurice de Senlis (60). — Abrégé de philosophie par Hugues de S. Victor (66). — Statuts des chanoinesses régulières (79). — xvi et xvii s.
- 14660 Travaux de Jean Picart sur l'histoire des chanoines réguliers, sur l'abb. de S. Victor, sur les archevêques de Paris, sur la vie de Hugues de S. Victor. xvii s.
- 14661 Recueil historique sur diverses maisons de l'ordre de S. Augustin, formé par Nicolas le Jay d'après les papiers de J. Picart. xvii s.
- 14662 Venatorium Sanctorum ordinis canonici. Fin du xv s. Pap.
- 14663 Origine des comtes d'Anjou. — Succession des papes au xiv et xv s. (13). — Lois de Lycurgue (13 v^o). — Gestes des rois de France, en français, jusqu'à Phil. VI, avec une continuation (14 et 30). — Catalogues historiques (21); Archevêques de Sens (23) et de Rouen (24); Évêques d'Auxerre (23 v^o). — Abrégé de l'histoire sainte (25). —

Fragments de Raoul de Prêles, relatifs à Paris (31), et à la dignité de la couronne de France (38). — Poème latin sur l'origine des fleurs de lis (34). — Valeur numérale des lettres (36 v^o). — Catalogue des ordres religieux (37). — Généalogie des rois de France pour montrer leur droit à la couronne de Navarre, par Richard Scot (39). — Origine du royaume d'Yvetot (48). — Extrait de César (49). — Landulfe de Cologne, sur l'empire romain (52). — Vie de Charlemagne par Eginhard (59). — Histoire de Guill. de Jumièges (68). — Chronique de Robert du Mont de 1139 à 1168 (133), avec une continuation de 1169 à 1272 (158). — Chronique de Normandie, de 1087 à 1239 (168 v^o). — Épitaphes de Richard Cœur de Lion et de Rollon; Vers sur Gautier de Coutances (175). — Sur les comtes de Toulouse (175 v^o). — Traité entre S. Louis et Henri III (179 v^o). — Gestes des rois de France jusqu'en 1137 (181). — Sur les maires du Palais (193). — Coutumes d'Angleterre (193 v^o). — Histoire des rois de France, jusqu'à Phil. II (194). — Sur les hommes illustres (249 v^o). — Chroniques abrégées, en français, attribuées à G. de Nangis (254). — Extr. d'une chronique de S. Wandrille (275). — Noms des rois de France (276 v^o). — De la conté de Pontieu (277). — Histoire de Nithard (279). — Annales de Flodoard (289). — xv s. Parch. et pap. Tableaux astronomiques sur les gardes.

- 14664 Fragment d'une chronique rédigée en partie d'après Sigebert, de 991 à 1099. — Collection de lettres du xii s. dont plusieurs se rattachent à l'histoire de S. Victor (97). — Sur Otton, évêque de Padoue (159). — Sur les maires du Palais (164). — Chronique des rois de France de 985 à 1137 (165). — Lettres du xiii s. dont beaucoup sont de Clément IV, avec des statuts synodaux (172). — Liste des évêques ayant siégé au concile de Latran, en 1179 (266). — Raimundi arbor philosophie amoris (270). — Epitome super cognitione

- sui, auct. Petro Segulier (297). — Chronique de Normandie (364), copiée sur le ms. 14663, fol. 168 v°. — Fragment de la chronique de Girard de Frachet (392). — xvii s.
- 14665 Procès de condamnation et de justification de Jeanne d'Arc, précédés de la chronique du siège d'Orléans. Fin du xv s. Parch. et pap.
- 14666-14667 Chapitres de la congrégation des chanoines réguliers de France. xvi s.
- 14668 Extraits des Olim. xvii s.
- 14669 Ordonnances et pièces diverses relatives au gouvernement du royaume, aux rapports de Philippe le Bel avec le Saint Siège, au grand schisme etc. — De origine singularum gentium (1). — Notes sur divers événements du règne de Charles VI (104 v°). — Glosa abbatis Joachim super libro Cirilli (120). — Visio Johannis heremite (131 v°). — Pavo (137). — Vincentii Ferrarii epistola de Antichristo (140). — Ordre de procéder en la ville et viconté de Paris (167). — Stilus curie parlamenti, editus per G. de Brolio (194). — Divers arrêts du Parlement (255). — xv s. Pap.
- 14670 Copies d'actes relatifs à la Flandre. xvii s.
- 14671 Rob. Cœnalis hierarchia Parisiensis. xvi s.
- 14672 Cartul. de S. Victor de Paris. xvi s.
- 14673 Liber ordinis. — Pièces diverses sur l'abb. de S. Victor (62 v°, 63 v°, 66, 275). — Catalogue des év. de Paris (63). — Regula metrificata (64). — Comput (67 v°). — Calendrier (75). — Martyrologe (81). — Règle de S. Augustin (142 v°). — Leçons (158 v°). — Obituaire de S. Victor (166). — xiii s., sauf l'obituaire, qui est du xiv, et plusieurs articles additionnels.
- 14674 Statuts et obituaire de S. Victor. xv s. sauf les additions.
- 14675-14676 Statuts de S. Victor. xvi et xvii s. Parch. Deux exempl.
- 14677 Antiquités de S. Victor par Jean de Thoulouze. Ms. original.
- 14678 Même ouvrage. xvii s.

- 44679 Annales de S. Victor par J. de Thoulouze. xvii s.
- 44680-44683 Même ouvrage. xvii s.
- 44684 Congregatio Victorina, auct. Jo. de Thoulouze. xvii s.
- 44685 Extrait des Mémoires du P. Picart sur l'histoire de S. Victor. xvii s.
- 44686 Recueil historique sur l'abb. de S. Victor. Listes des prieurs, religieux, etc. xvii et xviii s.
- 44687 Copies de pièces relatives à l'histoire de S. Victor. xvii s.
- 44688 Bulles de l'évêché de Maguelonne. xiv s.
- 44689 Coutume de Normandie, précédée du livre des remèdes envoyé à Jules César par Hippocrate.
— Somme judiciaire d'Eudes de S. Denis (447).
— Compilation de droit romain, en français (424).
— V. 4300.
- 44690 Coutume de Normandie. C^t du xiv s.
- 44691 Copies de pièces relatives à l'histoire d'Italie : investiture du royaume de Sicile etc. xvii s.
- 44692 Sur l'histoire de la congrégation des chanoines réguliers de Sainte-Croix de Coimbre en Portugal. xvii s.
- 44693 Historie partium orientis, a Haytono compilata, a Nicolao Falconi in latinum translata. — Mémoires sur des projets de croisade, etc. (37). — Histoires d'Eutrope (53) et de Paul diacre (82). — Histoire des Lombards par Paul diacre (405). — xiv s.
- 44694 Métaphysique d'Aristote. xiv s.
- 44695 Morales d'Aristote. Fin du xiii s.
- 44696 Politique et rhétorique (88) d'Aristote. xiii s.
- 44697 Liber Porfirii. — Predicamenta (7 v^o). — Periarmenias (20). — Liber sex principiorum (28 v^o). — Liber divisionum Boetii (35). — Thopica Boetii (44). — Thopica Aristotilis (70). — Liber elenchorum (428). — Libri priorum (447). — Libri posteriorum (490). — De anima (249). — De memoria (246 v^o). — xiii s.
- 44698 Commentum Themistii super librum de anima. — Questiones super libro de anima a mag. Jacobo de Duaco (35). — Questiones in libros metheororum (62 v^o), in libros physicorum (83), in libros ethicorum (430). — xiv s.

- 44699 *Commentum Boetii in topica Ciceronis*. — *Ciceronis Cato major de senectute* (468 v°). — xi s.
- 44700 *Algazelis metaphysica, physica* (39 v°), et *logica* (62). — *De morte Aristotelis sive de pomo* (76 v°). — *De intelligentia Aristotelis* (84). — *Ironiarum informationum libri* (83). — *Ysaac de elementis* (432 v°), et *de diffinitionibus* (453). — *Liber fontis vite* (464). — *De vita Aristotelis* (229). — [De anima et de corde] (234). — *Liber Adam* (Alexandri, suivant l'ancien catalogue) *de arte dialectica* (246). — *Liber Adelardi Bathensis de quibusdam naturalibus questionibus* (273). — [Alpharabius] *de divisione philosophie* (297). — *Liber elementorum secundum Aristotelem* (334). — *Liber Jacob Alkindi de quinque essentiis* (337). — *Aristotelis libri posteriorum* (344). — *Johannis Damasceni logica* (374). — *Commentum Alkindi super librum Arist. de vegetabilibus* (394). — xiii s.
- 44701 *Policratique de Jean de Salisbury*. C^t du xv s. Parch. et pap.
- 44702 *Bartholomei Anglici liber de proprietatibus rerum*. xiv s.
- 44703 I. *Albertani libri de dicendo et tacendo, de consolatione et consilio* (7), *de dogmate philosophorum* (27), *de amore et dilectione Dei et proximi*, etc. (40). — *Jo. de Deo liber penitentialis* (84). — *Nomina episcopatum* (423). — *Jacobi de Vitriaco historia Jerosolimitana* (428). — [De locis circa Jerusalem] (472 v°). — *Exempla moralia* (202). — *Provinciale secundum usum curie Romane* (242). — xiv s.
- II. *Historia Karoli Magni a Turpino* (260). — *De corporibus sanctorum qui in itinere S. Jacobi requiescunt* (287). — *Versus Americi Picaudi de Partiniaco* (290). — *Versus Calixti pape* (290 v°). — *Miracula S. Jacobi* (292). — xiii s.
- 44704 I. *Roberti Linchoniensis commentum supra librum posteriorum, et super librum de bona fortuna* (29). — *Bartholomei de Brugis scripta supra librum yconomicorum Aristotelis* (64). — *Auctoritates ex*

diversis libris philosophie naturalis Aristotelis (75).
 — Compendiosa extractio omnium propositionum
 notabilium librorum ethicorum, etc. (404). — E
 commento Alberti in libros metheororum (423). —
 Summa dictaminis composita per Laurentium de
 civitate Rome (435). — Proverbia sive notabilia
 juris canonici et civilis (442 v^o). — XIV s.

II. Traité d'astronomie composé à Marseille en 1444
 (444). — Major introductorius Abumasar astrologi
 (470). — Liber nativitatum (234). — Liber Alfargani
 de differentia circulorum (248). — XII s.

14705 Expositio libri posteriorum a Thoma de Aquino. —
 Radulphi Britonis questiones supra libros priorum
 (45) et posteriorum (73). — Questio Hugonis de
 Trageto (96 v^o). — Questiones supra librum de
 anima. — C^t du XIV s.

14706 Thome de Aquino opus super metaphysicam. —
 Ejusdem liber de causis (483 v^o). — Alberti trac-
 tatus super metaphysicam (204). — Ejusdem liber
 de comparatione animarum, etc. (228 v^o). —
 XIII s.

14707 Liber priorum analeticorum, editus ab Alberto Magno.
 — Liber thopicorum, editus ab eodem (97). —
 Liber divisionum, expositus ab eodem (474). —
 Compilation de Louis de Valladolid sur la vie et les
 ouvrages d'Albert le Grand, de S. Thomas et de
 divers dominicains, sur l'histoire du couvent de
 Paris, etc. (483 v^o). — C^t du XV s.

14708 Liber posteriorum analeticorum Aristotelis secundum
 Albertum Magnum. — Alberti liber elenchorum
 (65). — 1408.

14709 Alberti commentum super metaphysicam Aristotelis,
 et super libros de generatione (287). — S. Thome
 opuscula de natura accidentis (349), de sensu com-
 muni (320), de fato (325), de natura loci (329 v^o),
 de predicamentis (334), de intellectu respectu uni-
 versalium, etc. (332), de natura universalis (333),
 de suppositionibus (336 v^o), de potissimo medio
 demonstrationis (338 v^o), de sillogismis (343 v^o). —
 XV s. Parch. et pap.

- 14740 *Ethica fratris Alberti*. — [Ejusdem] *expositio in celestem ierarchiam* (239). — Fin du xiv s. Parch. et pap.
- 14741 *Alberti liber de homine*. — Ejusdem *commentum super libros Aristotelis de anima* (252). — C^t du xv s. Parch. et pap.
- 14742 *Alberti Magni tractatus de causis, de intellectu* (97), *de comparatione animarum* (144), *de natura et origine anime* (133), *de motibus animalium* (161), *de principiis motus progressivi* (179), *de somno et vigilia* (197). — C^t du xv s.
- 14743 *Raimundi Lullii opera*. — *Liber de arte Dei*. — Le livre d'ami et d'ame, en français (63). — *Ars de inventione juris* (72). — *Regule introductorie ad practicam artis demonstrative* (97). — *Liber de modo naturali intelligendi* (97 v^o). — *Liber clericorum* (104). — *Liber de e signis Dei* (111). — *Liber de perversione entis removenda* (119). — *Liber novus physicorum et compendiosus* (124). — *Liber de ente infinito* (127). — *Liber de predestinatione et prescientia* (131). — *Disputatio Raymundi christiani et Homeri sarraceni* (133). — *Liber de consilio* (147). — *Liber de venatione substantie et accidentis et compositi* (167). — xiv s. Pap.
- 14744 I. *Egidii Romani sententia super libro elencorum*. — *Nonnulla de mathematicis* (54 v^o). — *Sophisma determinatum a Galtero de Alliaco* (55 v^o). — xiv s.
- II. [Simplicius super Aristotelis predicamenta]. — *Commentum Alexandri de sensu* (97). — *Egidius, de generatione* (117). — *Thomas, de sensu et sensato* (163), *de memoria* (182), *de juventute* (189). — *Petrus de Alvernia, de morte et vita* (200 v^o), *de motibus animalium* (203). — *Sententie super libros de somno et vigilia* (213), *de differentia spiritus et anime* (224 v^o). — *Jacobi de Duaco questiones et sententia super librum de longitudine et brevitate vite* (233). — C^t du xiv s.
- 14745 *Traité de logique par Albert de Saxe*. — *Commentaire du même sur un traité des Conséquences* (60 v^o).

- Ricardi Belingam anglici tractatus de sensu composito et diviso (79). — G. Oeccham anglici tractatus de predestinatione (82 v^o). — Obligationes Jo. Swimsed de Anglia (86 v^o). — xiv s.
- 44746 [Petri Hispani] expositio summularum. — Ejusdem questiones de metaphysica (447). — Tabula genealogiarum Deorum secundum Jo. Boecacium (493). — Tabula librorum Alberti de animalibus (237). — Glose in Ciceronis rhetorica (257), et in Platonis Timeum (273). — Metaphysica Boneti (297). — xv s. Pap.
- 44747 Ouvrages d'Aristote: Physica; de celo et mundo (45); de generatione (70); Metheororum libri (83); de anima (442); de sensu (428 v^o); de memoria (435); de sompno (437); de morte (442 v^o); de spiritu (444); de bona fortuna (448); de morte Aristotelis sive de pomo (449 v^o); de intelligentia Aristotelis (453 v^o); de causa motuum animalium (455); de longitudine et brevitae vite (458 v^o); de juventute (460); de physionomia (464 v^o); de signis particularibus (463 v^o); de progressu animalium (467); de causis cum commento (472); de mondo (480 v^o); de inundatione Nili (487); de coloribus (488 v^o); de lineis indivisibilibus (493 v^o); de differentia spiritus et anime (496 v^o); epistola ad Alexandrum (200 v^o); de causis proprietatum elementorum (204 v^o); de vita Aristotelis (208); de vegetabilibus (209 v^o). Fin du xiii s.
- 44748 Tabula librorum naturalium Aristotelis. — Aristoteles, de celo et mundo (424), de meteoris (487), metaphysica (226). — xiii s.
- 44749 Tituli singulorum capitulorum omnium tractatuum quos edidit Albertus Magnus super singulos libros philosophie naturalis (4) et logice (342). — Aristotelis libri de proprietatibus elementorum (34 v^o), de coloribus (38), quomodo elementa sunt in mixto (40 v^o), de physionomia (44 v^o), de inundatione fluviorum (45). — Physica (47). — De celo et mundo (405). — De generatione (437). — Metheora (455 v^o). — De anima (495). — De sensu (249). —

- De memoria (226 v^o). — De somno (229 v^o). — De motu animalium (237). — De longitudine et brevitate vite (244 v^o). — De juventute (243 v^o). — De spiritu et respiratione (245 v^o). — De morte et vita (251). — De bona fortuna (252). — De causis (255). — Metaphysica (264 v^o). — xiv et xv s.
- 44720 Alberti liber de naturis rerum. — Sermones duo (477). — Fin du xiii s.
- 44724 I. Alberti metheora. xiv s.
- II. [Guill. Okam] in librum Porfurii in librum predicamentorum (9 v^o), super periermenias (49), super librum elenchorum (37 v^o). — Ex libro Porphirii de communitatibus proprietatum (67 v^o). — Summa Jacobi [de Duaco] super librum priorum. — xiv s.
- 44722 Thome de Aquino et Petri de Alvernia commentum in libros de celo et mundo. — Summa Petri de Alvernia super libros Metheororum Aristotelis (76). — — Thome de Aquino commentum in libros de anima (480), de sensu (242 v^o), de memoria (227), posteriorum (233). — Auctoritates omnium librorum philosophie (255). — xiv s.
- 44723 Joh. Buridani questiones in Aristotelis physica et in libros metheororum (464). — Alberti de Saxonia questiones in librum de celo et mundo (443). — xiv s. Pap.
- 44724 Aristotelis libri de animalibus. xiii s.
- 44725 Aristotelis libri de animalibus. — Ejusdem problemata (45). — Sententia libri pronosticorum secundum J. de Sancto Amando (68). — 4327.
- 44726 Abreviatio ex sermonibus Aristotelis in libro de natura animalium. — Ex verbis Solini de mirabilibus mundi (48). — Ex verbis b. Ysidori de naturis animalium (37 v^o). — Joachim abbatis prophetie (50). — Hildegardis prophetie (426). — Quodlibeta et questiones theologicæ (430). — xiii et xv s.
- 44727-44728 Libri Alberti Magni de animalibus. xv s. — Au f. 277 du second volume, Problemata Aristotelis abbreviata.
- 44729 Albertus Magnus de vegetabilibus; de spiritu (465 v^o);

- de sensu (187 v°); de memoria (252 v°); de juventute (267 v°). xv s. Parch. et pap.
- 14730 Liber ruralium commodorum a Petro de Crescentiis compilatus. xiv s.
- 14731 Chirurgia magistri Guilielmi Placentini. — Tractatus de ponderibus. — xiv s. Peint.
- 14732 I. Speculum medicine compilatum per Arnaldum de Villa nova. 1412.
- II. Regimen sanitatis ab eodem compositum. xiv s.
- 14733 Guidonis de Cauliaco inventarium seu collectorium in parte chirurgicali medicine. Fin du xiv s. Pap.
- 14734 Colliget flores medicine, per Petrum de Sancto Floro. xv s. Pap.
- 14735 Geometria Euclidis, cum commento Campani. xv s. Parch. et pap.
- 14736 Theorica numerorum auct. Jo. de Muris. — Ejusdem epistola metrica ad Philippum de Vitriaco, episcopum Meldensem (87). — De arte mensurandi (111). — xv s. Pap.
- 14737 Proportiones Thome Anglici. — Spera solida vel astrolabium spericum (34). — Jordani de Nemore elementa arismetice (42). — Campani Compotus (90). — Ptolemei cosmographia, præfixa Jacobi Angeli epistola ad Alexandrum V (125). — Le livre des histoires de la terre d'Orient par Haiton (229). — xv s.
- 14738 Ptolemei liber Almagesti. Fin du xii s.
- 14739 Witelonis perspectiva. xiv s.
- 14740 Même ouvrage. xvi s.
- 14741 Musica super modos et prolaciones cujuscunque temporis. — L'art de deschant. — Guill. Parisiensis dialogus de sacramentis (1). — Instructions pour les curés, attribuées à S. Anselme (56). — Office de la conception (73). — Leçons sur S. Matthieu (82). — Introductiones sermonum super evangelia de tempore per Symonem de Cremona (211). — Articuli Parisius condemnati (223). — Johannis de Blesis postilla super evangelia dominicalia (231). — xv s. Pap.
- 14742 Priscien. Comm^t du xii s.

- 14743 Isidori etymologie. — Civitates gallicane (203). — Nomina omnium provinciarum (203 v^o). — Notitia locorum urbis Rome (204). — Fin du XII s.
- 14744 Papie elementarium. — [Summa grammaticæ] (228). — Regule magistri Guillermi de mediis sillabis (256 v^o). — XIII s.
- 14745 Ebrardi grecismus. — Alexandri de Villa Dei doctrinale (47). — Glossarium metricum (85). — Versus de computo (124). — XIII s. Il y a dans ce ms. des gloses, avec des mots français et anglais.
- 14746 Grécisme glosé. Fin du XIV s.
- 14747 Commentaire sur le Doctrinal d'Alexandre de Ville-dieu. XV s. Pap.
- 14748 Dictionnaire latin français, intitulé le Miroir des nouveaux écoliers. XV s. Pap.
- 14749 Discours de Cicéron. XV s.
- 14750 Ciceronis Philippice. — Trois lettres relatives au retour d'Urbain V à Rome (71). — Tabula morum et bene vivendi, auctore G. Mar. (85). — Fin du XIV s. ou XV s.
- 14751 Commentaire de Victorin sur la rhétorique de Cicéron. XI s.
- 14752 Macrobiani Saturnalia. — Ciceronis Academica (175), et liber de divinatione (199). — XV s.
- 14753 Marciani Capellæ libri IX de nuptiis Mercurii et philologiæ. XII s.
- 14754 Commentaire sur Marcianus Capella. — Texte de Marcianus Capella (95). — Astronomie de Nemrod (207). — Figures des constellations, etc. (233 v^o). — Canons de Ptolémée (237). — Tables astronomiques (249). — XII s.
- 14755 Térence. XII s.
- 14756 Térence. XV s.
- 14757 Tragédies de Sénèque. Fin du XIV s.
- 14758 Poésies de Sedulius, Arator (49 v^o), Prosper (35), Juvenius, S. Hilaire (65), S. Cyprien (68, 83 v^o), S. Avit (69), Dracontius (80); Hildebert, de sacramento misse (85). — Les livres des rois mis en vers latins et dédiés à un évêque de Chartres (94). — XIII s.

- 14759 Leonii historie veteris Testamenti. — Ejusdem varii versus (447 v°). — XIII s.
- 14760 Poëme de Leonius sur le Pentateuque, Josué, les Juges et Ruth. Vers 1200. Peint.
- 14761 Ciceronis epistole familiares; de finibus bonorum et malorum (248); academica prima (292 v°). xv s. Parch. et pap.
- 14762 I. Lettres de S. Anselme. — Règle de Grammont (205). — Institutions de Prémontré (223). — XIII s.
II. Expositio Isidori super V libros Moysi (241). — Beda in libros regum (317). — XII s.
- 14763 Arnulfi, Lexov. ep., epistole et carmina. — Speculum ecclesie (73). — De sacramento altaris (87 v°). — Expositio symboli (99). — C^t du XIII s.
- 14764 Lettres de Pierre de Blois. — Fin du XII s.
- 14765 Petri de Vineis epistole. — Ex summa Petri de Capua (114). — Gregorii X constitutiones et varie epistole (123). — Littere Roberti, comitis Attreb. (134). — XIV s.
- 14766 Summa dictaminis composita per Thomam de Capua. — [Formule litterarum et instrumentorum] (408). — Riccardi de Posis dictamina (126). — Littere cleri Rotomag. ad Innocentium papam VI (256 v°). — De constitutione et statu urbis Rome (260 v°). — XIV s.
- 14767 Catalogue de la bibliothèque de Saint-Victor, par Claude de Grandrue. Comm^t du XVI s. Parch. et pap.
- 14768 Table alphab. de ce catalogue. XVI s.
- 14769 Mélange de pièces latines et françaises, cahiers de classe, extraits divers, pièces satyriques. — Fons philosophiæ, auct. Godefrido (256). — XVII et XVIII s.

PETIT FORMAT.

- ✓ 14770 Bible. XIII s. Peint.
- 14771 Lévitique avec glose. XII s.
- 14772 Esdras, la Sagesse et les Actes des apôtres. XII s.

- 14773 Job avec glose. XII s.
- 14774 Psautier glosé. XIII s.
- 14775 Psautier. — Prologues de S. Jérôme sur les livres de la bible (48). — Sermons et homélies, dont plusieurs de S. Jérôme, S. Maxime, S. Léon, S. Augustin, S. Jean Chrysostôme et S. Fulgence. — Comm^t du XIII s.
- 14776-14777 Proverbes, Ecclésiaste et Cantique, avec glose. XII s. Deux exempl.
- 14778 Cantique, Apocalypse et épîtres canoniques, avec glose. XII s.
- 14779 Ecclésiastique avec glose. XII s.
- 14780 Isaïe avec glose. XII s.
- 14781 Daniel, Ruth, Lamentations de Jérémie et Job, avec glose. XII s.
- 14782 Evangiles. XI s.
- 14783 S. Matthieu, avec glose. XIII s.
- 14784 S. Marc, avec glose. XII s.
- 14785-14786 Epîtres de S. Paul, avec glose. XII s. Deux exempl.
- 14787 Epîtres de S. Paul, Cantique des Cantiques (66 v^o), épîtres de S. Jacques (72), S. Pierre (84), S. Jean (96) et S. Jude (107 v^o), en partie avec glose. XII s.
- 14788 Epîtres canoniques. XII s.
- 14789-14790 Les mêmes, avec glose. XII et XIII s. Deux exempl.
- 14791-14792 Deux concordances de la bible. XIII s.
- 14793 Petri Abelardi liber super sacram scripturam. XV s.
- 14794 Liber mag. Alani qui Quot modis intitulatur de diversis vocabulorum significationibus. — Comm^t du XIII s.
- 14795 Ade Britonis summa de vocabulis biblie. XIII s.
- 14796 Petri Aureoli divisio sacre scripture. — Henrici de Hassya tractatus de discretione spirituum (43). — Petri de Ailliaco liber de septem gradibus scale (26). — Speculum anime editum a Henrico de Hassya (34). — Ejusdem tractatus de intelligentia illius passus evangelici : Qui non ex sanguinibus, etc. (63). — Ejusdem tractatus de Verbo incarnato (69). — Questio utrum secundum naturalem philosophiam sint aliquæ substantie separate

- preter motores orbium celestium (84 v°). — H. de Witilo tractatus de primaria causa penitendi (86 v°), et questio de substantia demonum (89 v°). — Bernardi liber de precepto et dispensatione (98). — Exhortatio de memoria mortis (443). — xv s.
- 44797 Fragment sur la dédicace de l'Église. — Fin du traité de Bède sur les lieux saints (49). — Explication des noms hébreux, etc. (23). — Sur les livres des rois (34 v°). — Liber acinedon, id est contrapositionum interrogatio (74 v°). — xii s.
- 44798 Recueil de gloses sur divers livres de la Bible; quelques-unes par Jacques de Lausanne et par Jean. xii, xiii et xiv s.
- 44799 Commentaires de Jacques de Lausanne sur divers livres de la bible. — Sermons (428), dont plusieurs par Durandus, P. de Pal., Jo. de Neapoli, Jo. de Palma, Girardus de S. Dyonisio, P. de S. Dyonisio, A. lector biblie, Jacobus de Losanna, A. de Insula. — Proverbes français (278 v°). — xiv s.
- 44800 Exposition de l'Ecclesiaste d'après Nicolas de Lire. — Commentaire sur S. Marc (34). — Notes sur le livre des Sentences (56). — Fin du xiv s. Pap.
- 44804 Commentaire sur le Cantique attribué à S. Anselme; Exposition des douze patriarches (34). xii s. — Lettres de S. Paul (42). xi s. — Hugonis Cardinalis tractatus de ordine misse (434). xiv s.
- 44802 Exposition de S. Grégoire, ou plutôt de frère Robert, sur le Cantique. 4453.
- 44803 Thome Vacellensis Cantica canticorum. — In libros Regum (446). — Abreviate historie antiquorum regum (474). — Extraits et distinctions à l'usage des prédicateurs (494). — Notes sur les psaumes (208). — xiii s.
- 44804 Notes sur Johel. — Sermons et recueils à l'usage des prédicateurs (26). — xiii s.
- 44805 I. In S. Matheum. — S. Augustinus de conjugiiis adulterinis, de natura vel qualitate et quantitate anime (49). — Libellus Servati Lupi de tribus questionibus (38 v°). — xii s.
- II. Opusculs de S. Jérôme (54). ix s.

III. Ovidii Vetula (99). xiv s.

14806 Double glose sur les épîtres de S. Paul. xii s. — Opuscles de Nicolas Orême (174). — Milleloquium veritatis Augustini a Bartholomeo de Urbino compilatum (193). — xiv s.

14807 I. Questiones super epistolas Pauli. — Questiones theologicæ (99). — Objectiones contra eos qui dicunt quod Christus non est aliquid secundum quod est homo (115). — xiii s.

II. Isidori Soliloquia (125). — Bonaventure itinerarium mentis (155). — S. Augustini manuale (176 v°). — De conflictu virtutum et vitiorum secundum B. (186 v°). — xiv s.

14808 Summa mag. Joh. Belet de ecclesiasticis officiis. — Speculum ecclesie (122). — Liber dictus Quare (161). — Sermo b. Augustini (210 v°). — Comm^t du xiii s.

14809 Tractatus Odonis, Camerac. episcopi, de canone altaris. — Carmen ad Astralabum (23 v°). — Epistola S. Bernardi de diligendo Deo (25). — Varia theologica. — Sermones (71). — Massa compoti (142). — Calendarium (152 v°). — Algorismus (155). — Secreta Aristotelis (296 v°). — Disputatio de generatione humana (298 v°). — Ivonis decreta (314). — Ex Ricardo de S. Victore (395). — Presque tout du xiii s.

14810 Bréviaire et constitutions de S. Victor. xiii-xv s.

14811 Bréviaire de S. Victor. xiv s.

14812 Bréviaire. xiv s.

14813 Bréviaire. xiv et xv s.

14814 Bréviaire. Fin du xv s.

14815 Bréviaire : propre du temps. Fin du xv s.

14816 Antiphonaire. xiii s., sauf les additions.

14817 Calendrier, psaumes, antiennes, oraisons, etc., à l'usage de S. Victor. V. 1500. Parch.

14818 Messes des principales fêtes. Fin du xv s. Peint.

14819 Graduel. xii s. — Proses notées. xiii s.

14820-14823 Parties de graduel et d'antiphonaire, à l'usage de l'abb. de S. Victor. xvi et xvii s. Parch., sauf le n. 14823 qui est en papier.

- 14824 Processional. 1558. Parch. Peint.
- 14825 Office des morts. XIII s.
- 14826-14831 Heures. xv et comm^t du xvi s. Peint. Le n. 14830 est à l'usage de Rouen.
- 14832 Pontifical, suivi de pièces relatives au Mont-Saint-Michel. XII s.
- 14833 Pontifical. — Cérémonies des épreuves (42 v^o). — Liber [poenitentialis] qui Corrector vocatur (50). — XII s.
- 14834 Ordinaire de S. Lo de Bourg-Achard. xv s.
- 14835 Hymnes et prières. Comm^t du xvi s. Parch.
- 14836-14837 Recueil d'hymnes. xvii ou xviii s.
- 14838 Recueil de proses. xvii ou xviii s.
- 14839-14841 Hymnes et proses du P. Simon Gourdan, mort en 1729.
- 14842 Extrait des livres de S. Denis. — Guill. de Paris sur les Sacraments. — Gloses sur le Grécisme. — XIII s.
- 14843 I. Traités de Lactance. xv s.
II. Traités de S. Ephrem, etc. — Vers sur S^{te} Marie l'Égyptienne. — XII s.
- 14844 Plures libri S. Effrem. — Liber Hugonis, prioris S. Laurentii, de clauastro materiali, etc. (77). — XIII s.
- 14845 Gregorii Nazanzeni Apologeticum. — Aristotelis economica (38). — Rufi Sexti liber rerum populi Romani gestarum (55 v^o). — Poggii liber de infelicitate principum (63). — Vita et miracula b. Petri, ordinis Fratrum Predicatorum (83). — Sermones (112 v^o). — Vers sur les psaumes (125), le Cantique (146) et divers sujets de piété. — Vers français (186). — Scacarium de prodizione (192 v^o). — De ecclesiis Rome (196), etc. — Ordonnance de Guillaume, évêque de Paris, sur la célébration de la fête de Pâques en 1454 (212 v^o). — Exposition d'une lettre de Pétrarque (219). — Lettre de Barbatius Salmonensis à Pierre de Montfort (252 v^o). — Utrum hereticum sit dicere quod liceat pro docendi licentia pecuniam dare vel recipere (257). — Epistola S. Bernardi ad gentem Anglorum (287). — Altercatio inter corpus et animam (289). — Bulle

- d'Eugène IV sur les Grecs (299). — Lettre de Thomas de Courselles pour le concile de Bâle (305). — Bulle d'Eugène IV pour les mendiants (345 v°). — S. Augustin sur les psaumes (348). — xv s. Parch. et pap.
- 44846 S. Ambroise : de officiis. xi s.
- 44847 S. Ambroise : de officiis; apologia David (403); de excessu fratris (432); de fide resurrectionis (442); exameron (463). — xii s.
- 44848 Ambrosius de incarnatione Domini, de fuga seculi (47), et de Jacob (33). — Epistolæ Paschalis II ad G., Vienn. archiepiscopum (46 v°), et ad R. Mogontinum episcopum (30). — Glosule veteris et novi Testamenti (56). — Ex S. Hieronimo et Gennadio (425). — De ecclesiasticis officiis (427 v°). — xii s.
- 44849 Iheronimi expositio super Daniele. — Augustini enchiridion (88). — S. Johannis Chrysostomi liber de compunctione cordis (449). — S. Augustini exhortatoria ad quemdam comitem (438 v°). — Liber Bacharii episcopi de penitentia (462). — Epistola consolatoria (467). — Liber Ysidori de summo bono (473). — Fin du xii s.
- 44850 Hieronimus in epistola ad Galathas. — Epistola Hieronimi ad Principiam (403). — Adversus Helvidium (409). — Decreta Alexandri et Lucii (426). — Sermons et opuscles de S. Augustin (427). — ix, xii et xiii s.
- 44854 Hieronimi hebraice questiones, et liber locorum (408). xii s. — Ars predicandi, auct. Alano (464). — Sermons (496). — xiii s.
- 44852 Hieronimus contra Jovinianum. — Liber Juliani ad Demetriadem (84). — Beda in Cantica (404). — Liber qui vocatur Totus (409). — Liber de evangelis (444). — xii s.
- 44853 Liber Augustini de sermone Domini in monte. — Constitutiones Cistercienses (405). — Isidori liber in Vetus Testamentum (453). — xiii s.
- 44854 S. Augustini liber de anime quantitate. — Liber Avicenne de anima (32). — Fin du xiii s.

- 14855 S. Augustini enchiridion, et liber de fide rerum invisibilium (49). — Liber de diffinitionibus recte fidei (58). — Fin du XII s.
- 14856 Traités de S. Augustin, dont le premier est le livre sur le libre arbitre. — Traités de S. Grégoire de Naziance. — Traité de Hugues de S. Victor sur les œuvres des trois jours (112). — XII s.
- 14857 S. Augustini soliloquia. — Chapitres X à XII du Doctrinal (78). — Miracles de la Vierge en vers (104 v°). — Articles arrêtés en 1428 pour la réforme des monastères (114). — Divers traités des pères, opuscules religieux et extraits divers. — Synonymes d'Isidore (248). — XV s. Pap.
- 14858 Divers traités de S. Augustin et de S. Anselme. — Le Cantique des Cantiques en vers (47). — Dispute de Gilbert Crespin contre un juif (239). — XII s.
- 14859 Extraits de S. Augustin, de S. Bernard, de Hugues de S. Victor. — Allégories sur les évangiles (188). — Sermons divers par Nicolaus de Pressorio, Petrus cantor Paris., M. Prevostin, Stephanus de Langetona, Petrus cancellarius Carnot., abbas Cisterciensis (interprete mag. Alano), mag. Alanus, Joh. de Abevilla. — Petri, cancell. Carnot., speculum ecclesie (288). — Liber penitentialis exceptus de libris penitentialibus M. Roberti confessoris et M. Roberti et aliorum (304). — XIII s.
- 14860 Cassiani liber de incarnatione Christi. — Hylarii liber de essentia patris et filii (69). — Objectiones contra eos qui dicunt quod Christus non est aliquid secundum quod est homo (77 v°). — Epistole S. Leonis (94 v°). — Liber Anselmi de incarnatione (114 v°). — Excepta e doctoribus de corpore Christi (127). — Regula S. Benedicti (133). — Regula S. Augustini (158). — Summa Johannis Beleth de ecclesiasticis officiis (163). — Comm^t du XIII s.
- 14861 Extraits de S. Grégoire par Paterius. Homélies de S. Maxime, S. Léon, S. Fulgence et S. Jean Chrysostôme. XII s.
- 14862 Gregorianum Garnerii, subprioris b. Victoris. — Homelia S. Anselmi (204). — Fin du XII s.

- 14863 Climaci tabule spirituales. — Vita S. Joh. Climaci a Daniele scripta (92). — Glose super textibus Climaci (94). — Fragments de Hugues de S. Victor (111). — Correctorium corruptorii S. Thome (118). — Liber Alchuini ad Widonem comitem (222). — XIII, XIV et XV s.
- 14864 Odonis collationes. — Augustinus de singularitate clericorum (49). — Ambrosius de officiis divinis (74). — Paralipome non degestis Domini Nostri Jesu Christi (109). — Sermo S. Fulgentii (129). — XII s.
- 14865 Exceptiones et tractatus Ivonis de Sacramentis. — Liber Isidori de institutione ecclesiastica (68). — Ejusdem synonyma (137). — Smaragdi Diadema monachorum (158). — In S. Matthei cap. I (200). — Liber de incesta copulatione consanguinitatis (204). — Expositio dominice orationis (207). — Expositio sequentie de angelis Ad celebres (208). — Fin du XII s.
- 14866 Bernardi liber de contemptu mundi. XII s. — Ambrosii exameron (41). XIII s. — Moralia e sacris scripturis sumpta (166). XIII s.
- 14867 Hildeberti liber de querimonia et conflictu spiritus et carnis, epistole (12 v°), sermones (122 v°); carmina de vita b. Marie Egyptiace (137), de missa (154), etc. — XII s.
- 14868 [Hug. de S. Victore] allegorie veteris Testamenti. — Varia theologica. — XII s.
- 14869 [Hug. de S. Victore] allegorie de Veteri Testamento. — Ordo constitutionis ecclesie (57). — De horis canonicis (62). — Anselmi tractatus de corpore Christi (65). — Ejusdem epistola de prohibitione conjugiorum in consanguinitate (73 v°). — De missa (75). — Remigii Altiss. epistola de missa (78 v°). — De sacramento penitentie (86). — Excerpta canonum (95). — Liber penitentialis (112 v°). — In psalmum 118 (126). — XIII s.
- 14870 Hug. de S. Victore libri de archa Noe. Fin du XII s.
- 14871 Hugonis soliloquium de arra anime. XIII s.

- 14872 I. Quatuor libri de claustro anime. — Catalogues, tableaux et notes historiques et géographiques, attribuées à Hugues de S. Victor (45). — V. 1200.
- II. Proses d'Adam de S. Victor (88). xiv s.
- III. Proses de N. Hamel (122). 1575. Parch.
- 14873 Ex libro Hugonis de claustro anime. — S. Cesarii sermones (56). — Epistola S. Bernardi ad Ogerum (106). — Guillermi de Perault tractatus super regulam S. Benedicti (115). — Petri Manducatoris sermones (189). — xiii s. et xv s.
- 14874 S. Bernardi tractatus de consideratione. — Ejusdem liber de precepto et dispensatione. — xiii s.
- 14875 Lettres de S. Bernard. xiii s.
- 14876 I. S. Bernardi epistola de vita solitaria. — Psalterium Mariale (94). — xv s. Pap.
- II. Henrici II, regis Anglorum, epistola de morte Thome Beket (116). xiii s.
- III. Miracula S. Jacobi metrica (1). — Questiones magistri Boecii super majus volumen Prisciani (64). — xiii s.
- 14877 I. S. Bernardi homilie de laudibus b. Marie. — Ejusdem dicta de gradibus humilitatis (38), et superbie (54). — Ejusdem epistola (67). — xii s.
- II. Abbreviatio Decreti (84). — De compoto (93). — Varia. — Jacobi de Noviano epitaphium (136). — Gloses explicatives de mots (138). — Dieta vel via salutis (155). — Distinctiones (267). — Hildeberti carmen de Maria Egyptiaca (284). — xiii et xiv s.
- 14878 Flores S. Bernardi. — Speculum anime (148). — xiv s.
- 14879 Extraits de S. Bernard, etc. — Lettres de S. Paul et de Sénèque (112). — Lettres de Pierre de Blois (114). — xiii s.
- 14880 Odonis abbatis liber de significationibus numerorum. — Articuli super quibus accusatus fuit Guillelmus de S. Amore (81). — Liber de miseria conditionis humane, editus a Lothario (95). — xiii s.

- 14881 *Microcosmus Godefridi, canonici S. Victoris.* — *Ejusdem sermones* (104). — xiii s.
- 14882 [Ric. de S. Victore] *tractatus de mystico sompno Nabogodonosor regis, etc.* xiii s.
- 14883 *Mélanges de théologie, commençant par plusieurs traités de Richard de S. Victor.* — *Comput* (27). — *Epistola ad Heliodorum* (37). — *Summa mag. Pauli fratris S. Nicolai de penitentia* (43). — *De confessione* (53 v°). — *De articulis fidei* (59). — *De vii petitionibus orationis dominice* (63). — *De x preceptis* (65). — *De vii sacramentis* (69). — *De vii virtutibus, etc.* (84). — *Sermo* (103 v°). — *Extraits divers* (113), en marge desquels sont des notes pour indiquer les noms des auteurs : Corb., Can., Piet., Doai, Gallond., Magister Scol., Edua, Seneca, Magnus Basilius, Tullius, Branf, Persenna, Preposit., Aug., Titus Livius, Cenomanensis. — *Tractatus de tribus dietis vie paradisi* (130). — *Liber conscientie* (204). — *De vii speciebus homicidii interficientibus animas hominum* (233 v°). — xiii et xiv s.
- 14884 *Petri, Cellensis abbatis, liber de panibus sacre scripture.* — *Distinctiones* (89). — *De penitentia* (97). — *Liber qui Corrector vocatur* (106 v°). — *Glose in epistolas canonicas* (129). — *Sermones* (165). — *Jo. de Genduno tractatus de laudibus Parisius* (170). — xii, xiii et xiv s.
- 14885 *Somme de Robert de Melun.* xiii s.
- 14886 *Summæ Symonis Tornac. et Petri Pictavensis.* — *Expositio hymnorum* (181). — *Ars predicandi* (209). — *De auditione confessionum* (254). — xiii s.
- 14887 *Guillelmi Parisiensis liber de immortalitate anime.* — *Cur Deus homo* (13 v°). — *Henrici de Hassia tractatus de habitudine causarum, etc.* (42 v°). — *Tractatus de reductione effectuum spiritualium in causas communes, etc.* (65 v°). — *Meditationes* (88). — xv s.
- 14888 *Raymundi summa de casibus.* — *Confessio Roberti de Sorbonia* (171 v°). — Fin du xiii s.
- 14889 *Tractatus Vincentii Belvac de oratione dominica et*

de salutatione b. Marie (20). — Sermones (34). — Determinatio fratris Johannis de Parisius, de modo existendi corpus Christi in sacramento altaris (70). — XIV s.

14890 Distinctiones fratris Nicholai de Byard. — Regula S. Augustini abbreviata (475). — Speculum sacerdotum (494). — Summa Raymundi, metrica (239 v^o). — XIII, XIV et XV s.

14894 Joh. de Rupella summa de anima. — De divisione gratie, etc. (57 v^o). — Liber S. Augustini de anima et spiritu (78 v^o). — Bonaventure breviloquium (404). — Summa Guidonis, abbatis Cisterc., de diversis questionibus theologie (476). — Libellus Hugonis de disciplina ad canonicos (242). — De penitentia (268). — Le livre d'Ysaac, abbé de Syrie, de l'ame amant Dieu, en français (308). — XIII et XIV s.

14892 [Bonaventure] Pharetra. — Summa Petri cantoris de tropis loquendi (89). — Extraits divers et mélanges de théologie (427). — XIII et XIV s.

14893 Bonaventure liber de profectu religiosorum. — XV s.

14894-14895 Stimulus amoris, auct. Bonaventura. XV s. Deux exempl.

14896 [Guillelmi Peraldi] summa virtutum. XIII s.

14897 Guillelmi Lugdunensis summa de vitiis. XIII s.

14898 I. Guillelmi de Peraut liber eruditionis religiosorum. XIII s.

II. Georgii de Slavonia liber ad Izabellem de Villaabba, religiosam de conventu dominarum de Bello Monte prope Turonis (454). XV s.

14899 Petri de Tarentaise questiones super quartum Sententiarum. — Sermones S. de Monsi (43), — Joh. de Aurelianis (46 v^o), — Salvacii (58, 408 v^o, 454), — Episcopi Parisiensis (82), — Joh. quondam cancellarii (83, 86, 432), — Nich. de Gorham (96, 98 v^o), — Subprioris (446 v^o, 448), — Simonis, (449, 420, 422 v^o), — Jo. de Abbativilla (423 v^o), — Jo. de Gorham (426 v^o, 428), — Magistri nostri (429, 439), — Remundi (435 v^o), — Joh. l'Aloue

(172). — Questiones de quolibet a preposito
S. Odomari (142), ab Eustachio et Salvatio (162).

— XIII s.

14900 Distinctions de Nicolas de Gorran. XIV s.

14901 Jac. Magni Sophilogium. XV s. Parch. et pap.

14902 Divers opuscles de Jean de Gerson. XV s.

14903 Traités du même. — Sur la mort de S. Jérôme (224).

— XV s.

14904 Traités de J. de Gerson, N. de Clémangis et Vincent
Ferrier. — La danse macabre, en vers français,
telle qu'elle était à Paris au cimetière de S. Innocent
(64). — XV s. Parch. et pap.

14905 Opuscles de J. de Gerson et de N. de Clémangis.
XV s. Parch. et pap.

14906 Consolation de la théologie par J. de Gerson. XV s.

14907 Sermons et opuscles de Jean de Gerson. — Pièces
pour l'histoire du grand schisme. — Sermon de
Pierre d'Ailly sur S. Joseph (109). — Lettres
de Jean de Varennes (157). — XV s. Parch.
et pap.

14908 Traité de Jean de Gerson sur le cantique de la Vierge.
XV s.

14909 Opuscles et lettres de Nicolas de Clémangis. —
Homerus Smirnensis (64). — Determinatio termi-
norum primi libri Sententiarum (83). — De
communicatione idiomatum (89). — Tractatus
Guillermi Ocham de predestinatione (102 v°). —
Robertus de Evromodio in Catonem (107). —
Ars ad faciendum sermones (125). — XV s. Parch.
et pap.

14910 Commentaire sur les deux premiers livres des Sen-
tences. — Fin du XIII s.

14911 Leçons sur le premier livre des Sentences. — Con-
clusions tirées des livres II, III et IV des Sentences
(108). — Extraits de la somme de Guillaume
d'Auxerre (166). — Fin du XIV s. Parch et pap.

14912 Compendium theologicæ veritatis. — Tractatus
Innocentii pape de sacramento altaris (148). —
1335.

14913-14918 Vie de J.-C. par Ludolfe. 1430-1433.

- 14919 Recueil de pièces sur le dogme de l'Immaculée-Conception. xvii s.
- 14920 Traités sur la confession, etc., par Jean de Fribourg, Jean de Gerson et S. Thomas. xv s.
- 14921 Traité de la confession. — Extraits divers. — Sermons (91), dont quelques-uns en français. — Facet en vers français (123). — Les proverbes des saiges (131 v°). — Est-il permis au roi d'augmenter le nombre de ses officiers (147)? — Sermons de Guillaume de Saint-Lo (180). — xv s. Pap.
- 14922 Manipulus curatorum, auct. Guidone de Monte Rocherii. — Dialogus inter Petrum et Gilonem, de Sacramentis (113). — xv s. Parch. et pap.
- 14923 I. Traité sur les vices. xiii s.
 II. Angelica expositio a mag. Girardo Remensi (16). — Sermones ejusdem (20 v°), Thome Haquin (22 v°), fratris Auberti minoris (23 v°), fratris Eustachii (38), Guillelmi de Luxi (53 v°), Johannis de S. Benedicto (79 v°). — Sermo penitentialis (90). — Manuale Petri, cancellarii Carnotensis, de ecclesiasticis officiis super historias (144). — xiii s.
 III. Réflexions morales, méditations, extraits ascétiques, exemples pieux, etc. (170). xv s.
 IV. Summa mag. Joh. Beleti (357). — Allegorie mag. Petri (420). — Distinctiones morales (443 v°). — xiii s.
- 14924 Somme des vertus et des vices, précédée de quelques fragments de Richard de S. Victor. xiii s.
- 14925 Alani summa de arte predicandi. — Sermones (57). — xiii s.
- 14926 Alanus, de arte predicandi. — Penitentialia secundum mag. Alanum (36 v°). — Libellus Alcuini levite ad comitem Widonem (47 v°). — Hug. de S. Victore, super Genesim (56). — Tableaux de comput (63) et calendrier (66 v°). — Fragments d'arithmétique (69 v°). — xiii et xiv s.
- 14927 I. Extraits et notes pour réfuter les hérésies et préparer des sermons. xiii s.
 II. Flos medicine compilatus in studio Salerni a mag.

- Jo. de Salerno (87). — Daretis historia Trojanorum (442). — Pomponii de corographia libri tres (424). — In Senece tragedias (445). — xv s.
- III. Summa Reymundi metrificata (459). — Ecclesiale Alexandri de Villa Dei (464 v^o). — De confessione (475). — De grammatica (494). — Michaelis de Marbaix tractatus de modis significandi. — xiii s.
- 44928 Répertoires alphabétiques à l'usage des prédicateurs. Le premier de ces répertoires est attribué à Martinus. xiii s.
- 44929 Répertoire alphabétique à l'usage des prédicateurs, contenant des proverbes français, etc. — Fin du xiii s.
- 44930 Ars introducendi sermonum themata. — Tabula auctoritatum et sententiarum biblie inductarum in compilationibus decretorum et decretalium, auct. Jo. Caldarino (54). — Practica super inquisitione hereticorum (204). — Appellatio de morte Jesu Christi (234). — xv s.
- 44931 Courtes homélies sur les évangiles. — Manuel d'Alcuin (60). — Extrait du traité de Remi d'Auxerre sur la messe (90). — Homélie de S. Augustin sur Joseph (448). — xii s.
- 44932 Sermons de Hugues de S. Victor, de Pierre le Mangeur (454), de Gautier, prieur de S. Victor (456 v^o), de Baudouin, abbé de Fordes (485). — Traité de S. Bernard sur Missus est angelus (256). — Règle de S. Augustin (266 v^o), avec l'exposition de Hugues de S. Victor (268). — xii s.
- 44933 Sermons de Pierre le Mangeur et de Geoffroi Babuin. xiii s.
- 44934 Sermons de Pierre le Mangeur, de Hugues de S. Victor, de Geoffroi Babuin et de Maurice, évêque de Paris. — Interpretationes hebreorum nominum secundum magistrum Remigium (203). — xiii s.
- 44935 I. Sermones mag. Stephani, abbatis B. Genovefe, et aliorum. xiii s.
- II. Dicta Antimi medici (82). — Liber dietarum Theodori (89 v^o). — Epistola Venditiani ad Penta-

- dium (406 v^o). — Yppocratis epistola de incisione flebothomi (444). — Epistola Antimi (446). — XII s.
- 14936 Sermones Absalonis. — Gregorianus abbreviatus (99). — Comm^t du XIII s.
- 14937 Sermons de Maurice, évêque de Paris, de Pierre le Mangeur, de Gebbain de Troyes, etc — Miroir de l'église, par Hugues de S. Victor (82 v^o). — Commencement du XIII s.
- 14938 Innocentii III sermones. — Auctoritates e variis Aristotelis libris sumpte (426). — Alexandri III epistole (226). — Epistola Radulfi, penitentiarii pape, ad Menandum, S. Victoris, canonicum et penitentiary (266 v^o). — Anathomia corporis Christi, auct. Gaufrido (268). — Sermo in nativitate B. Marie (274). — XIII s.
- 14939 Somme de Jean d'Abbeville. XIII s.
- 14940-14941 Sermons de Jean de S. Géminien. xv s. Pap.
- 14942 Distinctions de frère Maurice. XIII s.
- 14943 Giberti de Tornaco sermones ad status. XIII s.
- 14944 Sermons de Gui d'Evreux. XIV s.
- 14945 Jac. de Voragine sermones quadragesimales. 1445. Parch. et pap.
- 14946 Jac. de Voragine sermones dominicales. xv s. Parch. et pap.
- 14947 Sermons prêchés à Paris en 1281, 1282 et 1283. XIII s.
- 14948 Sermons attribués à des chanoines de S. Victor. XIII s.
- 14949 Sermons latins et français, la plupart de Guill. de S. Lo. — xv s. Pap.
- 14950-14953 Sermons. XIII s.
- 14954 Sermons. — Somme des décrets (54). — Distinctions sur les épîtres et les évangiles. — XIII s.
- 14955 Sermons. — Proverbes français (449) — Traité sur la tribulation (424 v^o). — Extraits de S. Augustin (433). — Notes sur les Proverbes (457). — XIII s.
- 14956 Gerardi liber de doctrina cordis. — Sermones (437). — XIII s.

- 14957 Sermons et traités théologiques. — Sentences morales (233). — XIII s.
- 14958 Sermones. — Vers de Thibaud de Marly sur la mort (2). — Exempla moralia (7 v^o et 156 v^o). — Sermones (114). — Vincentii Belvac. expositio in orationem dominicam (122), et in Salutationem b. Marie (141 v^o). — [Dictamen de nomine Jesu] (153). — Sermo decani Parisiensis factus in capitulo S. Victoris (169 v^o). — Expositio b. Gregorii super Cantica (187). — [Carmina pia] (245). — Versus de penitentia glosati (288). — Sermo magistri W. de Monte (289 v^o). — XIII s.
- 14959 Sermons et distinctions à l'usage des prédicateurs. — XIII s.
- 14960 Distinctiones quorundam sermonum. — Liber afforismorum Ypocratis (184). — Calendarium (228). — Helperici compotus (233). — Compotus Hermannii (257). — XIII et XIV s.
- 14961 Sermons et recueil de fables, d'anecdotes, etc., à l'usage des prédicateurs. — XIII s.
- 14962-14968 Sermons. XIV s.
- 14969 Sermons, dont plusieurs en français. XIV et XV s. Parch. et pap.
- 14970 Sermons et extraits divers. — Complactus lamentabilis status et morum clericorum modernorum (65). — Tabula magistri Ade de S. Victore (72 v^o). — Commentaire sur Job (97). — XIV s. Pap.
- 14971 Sermons. Vers 1400.
- 14972 Sermons. — Collatio habita in publico conventu Cluniacensium per Johannem Raulin. — XV s. Parch. et pap.
- 14973 Sermons. XV s. Pap.
- 14974 Sermons. — Tractatus de oculo morali (121). — Sermons français, dont plusieurs attribués à J. de Gerson (197). — La Passion traduite en français à la requête de la reine Ysabelle (286) — XV s. Pap.
- 14975 Sermons. XV s. Pap. Dans les gardes, fragments du tableau chronologique qui devait être fixé sur un cierge pascal.

- 14976 *Lignum vite*. — *Ordinarium sive alphabetum vite religiose* (49). — *Parvum bonum fratris Bonaventure* (96). — *Tractatus octo de articulis fidei, de 7 petitionibus, de 10 preceptis, etc.* (113 v°). — XIII s.
- 14977 Règle de S. Augustin et opuscles relatifs à la vie religieuse. xv s. Pap.
- 14978 I. *Revelationes cuidam facte in cenobio Enigsaviensi*. — *Regula vere vite* (85). — *Bonaventure liber de vita et conversatione Christi* (115). — *Henrici de Balma tractatus de triplici via* (133). — *Guidonis de Ponte tractatus de contemplatione* (216). — *Bernardi gradus ad humilitatem et ad superbiam* (278). — xv s.
- II. *Contentio vite private et tirannice, auct. Xenophonte, interprete Leonardo Aretino* (279). — *Pogii scriptum contra delatores* (295). — *Dialogus veritatis et philalitis ad Thomam Franchum, christianissimi regis prothophsicum* (303). — *Comparatio Alexandri, Hanibalis et Scipionis, auct. Luciano, interprete Aurispa* (319). — *Orationes Heschinis, Demosthenis, etc., interprete Leonardo Aretino* (223). — xv s. Pap.
- 14979 *Speculum christianorum*. — *Lectiones et meditationes* (113). — *De computo* (165). — xv s. Pap.
- 14980 *Horologium sapientie fratris Amandi*. — *Liber Richardi de patriarchis* (86). — xv s.
- 14981 *La glenne des quatre estas de devocion par Jean de Blois*. xv s.
- 14982 *Liber de consideratione novissimorum*. — *Contemplationes XII de remuneratione sanctorum* (197). — xv s.
- 14983 *Summa fratris Raynerii de Catharis et Leonistis seu pauperibus de Lugduno*. xvii s.
- 14984 *Libellus de doctrina puerorum et correctione morum*. — *Liber pronosticorum* (29). — *Prose en l'honneur de la Vierge* (67). — *Comput* (86). — S. Grégoire, sur le Cantique (118). — xii et xiii s.
- 14985 *Elucidarius*. — *Extraits théologiques en forme de dictionnaire* (107). — xiv s.

- 44986 Extraits des Pères, homélies, leçons et hymnes. —
Traité de comput (89 v°). — x s.
- 44987-44989 Divers traités, et extraits des Pères et sermons.
Questions sur la Genèse (348). — Petits prophètes
(446). — xii et xiii s. Ms. coupé en 3 vol.
- 44990-44994 Manipulus florum sive extractiones originalium a
mag. Thoma de Hybernia. xiv s. Deux exempl.
- 44992 Recueil de canons. — Extraits de S. Grégoire. —
Confession de Bérenger. — xii s.
- 44993 Extraits de canons. — Livre pénitentiel (79). — Liber
Bachiarrii (403). — Vita S. Eustachii (433). — En
tête, vers et sermons. — xii et xiii s.
- 44994-44995 Ivonis panormia. xii s. Deux exempl.
- 44996 Summa Sichardi super Decretum. — Summa de
matrimonio (447). — xiii s.
- 44997 Summa decretorum a fratre Godefrido compilata.
xiii s.
- 44998 Margarita Decreti a fratre Martino compilata. xv s.
- 44999 Casus decretalium mag. Bernardi. xiii s. — Quedam
decreta (246 v°). xii s. — Summa de casibus alpha-
betica (248). xiv s. — Bartholomei Brixiensis bro-
cardica super jure canonico (280). xiv s.
- 45000 Summa mag. Damasi super titulos decretalium. —
Mag. Bernardi tituli decretalium abbreviati (437).
— Curiale (208). — Varia de jure canonico. —
xiv s.
- 45004 I. Benedicti XII constitutiones pro canonicis regulari-
bus. xiv s.
II. Décrets et extraits de Gratien (424). xii s., sauf les
additions.
- 45002 Summa de casibus quam scripsit Petrus de Mondavilla.
— Curiale (244). — xiii s.
- 45003 Libellus a mag. Guillelmo de Mandagoto compositus
super electionibus. — Nicolai pape epistola decre-
talis de electionibus (56). — xiv s.
- 45004 Recueil de pièces sur les deux puissances, sur le dif-
férend de Boniface VIII et de Philippe le Bel. —
Dialogue entre un clerc et un chevalier (5). —
Traité de Jean de Paris (43). — Question discutée
par Gilles de Rome (53). — Traité commençant

par les mots *Rex pacificus* (95). — *Traité chronologique sur les conciles* (405). — *Traité de la perfection de la vie spirituelle* par S. Thomas d'Aquin (429). — *Divers traités de Jean de Gerson*. — *Articles contre Pierre de Luna* (202). — *Question traitée par Jean Courte Cuisse* (244). — xv s.

45005 *Fragment d'un Ordre judiciaire ecclésiastique*. — *Distinctions théologiques* (40). — *Summa magistri A[lani]* (24). — *Allegoriarum liber XVI* (46). — *Table de la bible, en vers* (54). — *Passio S. Guigneri, auct. Anselmo* (68). — *Odonis, Paris. ep., statuta synodalia* (75). — *Ars predicandi* (79 et 494). — *Sermones* (87). — *Traités de Porphyre et d'Aristote sur la logique* (206). — *Commentaire sur les livres de l'âme* (249). — *Hymnes avec glose* (277). — *Poème de Claudien* (303). — xiii s.

45006 *Ars notarie mag. Rainerii Peruxini*. xiv s.

45007 *Histoire d'Orose*. xi s.

45008 *Bède, de temporibus*. x s.

45009 *Catalogues, tableaux et notes historiques et géographiques, attribués à Hugues de Saint-Victor*. — *Annales s'arrêtant à l'année 4490 et composées par un chanoine régulier* (42). — *Extraits de Hugues de S. Victor* (48 v^o). — *De locis circa Jerusalem* (86). — *Annotatio provinciarum atque urbium gallicanarum* (99). — *Nomina omnium provinciarum* (400 v^o). — *Loca urbis Rome* (404). — *Viri illustres* (404 v^o). — *Extrait des Etymologies d'Isidore* (406). — *Imago mundi* (444). — *De Anglia secundum Gildam sapientem* (460 v^o). — *Magistri Bernardi megacosmus etc.* (487). — *Libri Petri Alfinsi contra Judeos* (205). — *Catalogue des rois de France* (255 v^o). — *Satyre contre l'ordre de Grammont* (257 v^o). — xii et xiii s.

45040 *Memorialis historiarum pars I*. — *E Speculo historiali* (463). — *De ultimis Christi verbis* (343). — *Sermo Stephani Tornacensis* (335 v^o). — xiv s.

45044 *Memoriale historiarum*. xiv s. — *Finis memorialis historiarum usque ad papam Paulum II* (495).
xv s.

- 45042 *Memoriale historiarum*. xvii s.
- 45043 *Extrait du Mémorial des histoires*. xvii s.
- 45044 *Ranulfi polycronica*. xv s. Parch. et pap.
- 45045 *Notule Phrigii Daretis Yliados*. — *Laurentii de Aquilegia usus dictaminis* (42 v^o) — *Massa compoti* (26). — *Historia Daretis* (54). — *Prosperi epigrammata* (90). — [Glose super periermenias] (480). — *De firmamento, de elementis, etc.* (200). — *Augustini enchiridion* (224). — xiii s., sauf les f^{os} 225-260, qui sont du ix s.
- 45046 *Guidonis de Columpnis Historia Trojana*. xv s. Pap.
- 45047 *Catilina et Jugurtha de Salluste*. Commencement du xv s.
- 45048 I. *Historie scolastice abbreviate*. — *Liber qui Corrector vocatur vel penitentie* (452). — xiii s.
II. *Juvenalis satyre* (490). xiv s.
- 45049 *Chronologie de l'Écriture Sainte*. xviii s.
- 45020-45024 *Mélanges sur l'histoire sainte et l'histoire ecclésiastique*. xvii ou xviii s.
- 45022 *De Nestorianis, Melchitis et Maronitis*. xvii s.
- 45023 *Taxes des évêchés et des abbayes en cour de Rome*. — *Catalogue des évêchés de la chrétienté*. — Fin du xv s.
- 45024 *Martyrologe d'Usuard et règle de saint Benoît*. xiii s.
- 45025 *Calendrier*. — *Martyrologe d'Usuard* (7). — *Leçons sur les évangiles* (44 v^o). — *Règle de S. Augustin* (74), avec l'exposition de Hugues de S. Victor (43 v^o). — *Règles de S. Benoît* (99). — *Sentences de Hugues de S. Victor* (447). — *Philosophie de Guill. de Conches* (472). — *S. Jérôme sur Daniel* (495 v^o). — *Sentences* (204). — *Prologues sur les livres de la bible* (203). — *Vers sur la bible* (207). — *Vie de sainte Marie l'Égyptienne, en vers, par Hildebert* (208 v^o). — *Mélanges de théologie, extraits des Pères*. — *Lettres de Sénèque et de S. Paul* (232). — *Extraits de Sénèque* (233 v^o). — *Traités sur l'enfer et le paradis* (238), attribués à Guillaume de Paris. — xiii s.
- 45026 *Légende dorée*. xiv s.

- 45027 Miracles de N.-D. xvi s.
- 45028 Extr. des actes des martyrs. xviii s.
- 45029 Translation de S. Etienne (2). — Vie de S. Maximin de Trèves (44). — Abrégé de quelques vies de saints (22). — Règle de S. Augustin (88), avec l'exposition de Hugues de S. Victor (90 v^o). — Table des chapitres de la bible (444). — xii, xiii et xiv s.
- 45030 Vies de saints. — Agatha (432). — Agnes (84). — Andreas (73). — Barnabas (469). — Bartholomeus (476 v^o). — Blasius (425 v^o). — Bricius (240). — Catherina (25). — Crucis inventio (460 v^o) et exaltatio (465 v^o). — Dionisius (44 v^o, 94). — Elizabeth (48 v^o). — Gendulfus (244 v^o). — Georgius (453 v^o). — Germanus Paris. (248 v^o). — Jacob major (472 v^o). — Jacobus minor (458 v^o). — Joh. apostolus (450). — Leufredus (220 v^o). — Lucia (437). — Marcellus (244 v^o). — Maria Egyptiaca (4). — Marcus (455 v^o). — Martinus (489 v^o). — Matheus (482). — Nicholaus (94 v^o). — Paulus ap. (69). — Petrus ap. (64 v^o). — Philippus (457). — Sebastianus (409). — Simon et Juda (485). — Thomas ap. (79 v^o). — Thomas Cant. (444). — Vincentius (444 v^o). — xv s. Pap.
- 45034 Vie, translation et miracles de sainte Marie-Madeleine par Philippe, évêque de Cavaillon. — Processus per hominem interiorem habitus contra diabolum ante tribunal Christi (98). — xiv s.
- 45032 Traités de Sulpice Sévère et autres opuscules relatifs à S. Martin. — Vie de S. Brice (57). — Second livre des Dialogues de S. Grégoire (64). — Règle de S. Benoît (88). — x et xi s.
- 45033 I. Vita S. Evurtii. xii s.
 II. Miracula S. Ricardi (29), et de S. Edwardo rege (37). Ecriture anglaise de la fin du xiii s.
 III. Flores evangeliorum (38). — Tractatus mag. Achardi, abbatis S. Victoris (464). — S. Anselmi proslogion (475 v^o). — Ex monologio (484). — Varia theologica. — xii s.

- IV. Liber Arnaldi de Villano de cymbalis ecclesie (200). xiv s.
- 15034 Vie et miracles de S. Marcouf. — Sermons, dont quelques-uns par S. Thomas d'Aquin et S. Bonaventure. — De tribus dietis (72). — Bonaventure liber de X preceptis (95). — Roberti de Sorbona tractatus de conditionibus matrimonii (106). — Liber conscientie (116). — xiii s.
- 15035 I. Vie et miracles de S. Robert. xiv s.
II. Commentaire sur Priscien attribué à maître de Guiliverby. 1294.
- 15036 Vie de S. Bernard par Alain. Fin du xii s.
- 15037 De S. Lupo Senon. — De gestis Barlaam. — Vita Pauli heremite (41). — Ex vitis patrum (47 et 103). — Excerpta varia (89). — Sermones (98). — Liber hymnorum glosatus (142). — Questiones Jo. de Wolue (156). — Distigius Cornutus (169). — Bede expositio super Cantica (177). — xiii et xiv s.
- 15038 Liber gestorum Barlaam et Josaphat, editus a Joh. Damasceno. — Gesta Francorum Hierusalem cum armis peregrinantium, [auct. Fulcherio] (97). — [De locis circa Jerusalem] (172 v°). — Ex libro Regum (175). — Commencé du xii s.
- 15039 Règle de S. Augustin, avec l'exposition de Hugues de S. Victor (6 v°). — Vie de S. Malachie, par S. Bernard (47). — Sermons (99). — xiii s.
- 15040 Exposition sur la règle de S. Augustin, attribuée à Hugues de S. Victor. — Lettre de S. Anselme à Lazon. — xiii s.
- 15041 Règle de S. Augustin, en vers français, avec un commentaire de Thomas Benoit. — La même règle en latin, avec l'exposition de Hugues de S. Victor (25). — xv s.
- 15042 Excerptiones ex libro Nicolai Grenierii in regulam S. Augustini. xvii s.
- 15043 Familiaris in S. Augustini regulam elucidatio. xvi s.
- 15044 Joh. Monburni Bruxellensis venatorium sanctorum ordinis canonici. xvi s.
- 15045 Regula pauperum commilitonum Christi templique

Salomonici. — Sermo Bernardi, abbatis Clarevallis, ad milites templi. — Meditationes S. Anselmi, etc. — Sequentia de S. Victore. — Fin du XII s.

45046 Gesta Francorum, auct. Aimoino. XIII s.

45047 Proverbia Alexandreidos. — Historie Hugonis Floriacensis (9). — Historia Francorum (149). — Genealogia regum Francorum (180). — Fragmentum historie francice ab a. 688 ad a. 1015 (180 v^o). — Guillelmi Gemet. Chronicon (187). — XIII s.

45048 Nicolai Proustii, d. des Carneaulx, liber de obsidione Rupellæ. XVII s.

45049 Origo reformationis canonicorum regularium in Francia. — Institutum ordinis S. Victoris innovatum pro abbatissis, etc. — XVII s.

45050 Pièces relatives à la réforme de plusieurs maisons de la congrégation des chanoines de France. XVI s.

45051 Règle de S. Augustin. — Institutions des chanoines de la congrégation de France. — XVI s.

45052 Institutions des chanoines réguliers de S. Augustin, de la congrégation de France. XVI et XVII s.

45053 Chapitres généraux de la congrégation des chanoines réguliers de France, de 1502 à 1549.

45054 Martyrologe d'Usuard, obituaire des Templiers de Reims, règle de S. Augustin, etc. XIII s.

45055 Annales ecclesiæ S. Victoris, ab a. 1110 ad a. 1658, auct. d. Le Tonnellier. XVII s.

45056 Ancien répertoire des chartes de S. Victor, copié par Le Tonnellier. XVII s.

45057 Cartulaire des prébendes de S. Victor. XIII s., avec additions postérieures.

45058 Chartes et documents, en prose et en vers, sur l'histoire de l'abb. de S. Victor. XVI s.

45059 Liber ordinis. XIII s.

45060 Liber ordinis. XV s.

45061 Statuts de S. Victor de Paris. 1697.

45062 Statuts de S. Victor de Paris. 1714.

45063 Statuts des chanoines réguliers, et documents divers sur l'abb. de S. Victor. XVI et XVII s.

45064 Poème sur le comput. — Calendrier (11). — Ordre

- des offices et constitutions des chanoines de S. Victor. — 1467. Pap.
- 15065 Pièces relatives à l'hist. de l'abb. et des hommes illustres de S. Victor. — Traités de Hugues de S. Victor sur la prière (45) et sur l'arrhe de l'âme (27). — xv s.
- 15066 Statuts synodaux de Pierre, évêque de Mirepoix. xiv s.
- 15067 Traités relatifs à l'histoire de l'abb. de Marmoutier et des comtes d'Anjou. — Liber Aristotelis de secretis secretorum (56). — Vita virginis Marie (80). — Contre l'espîdémie (98 v°). — xiv s.
- 15068 Coutume de Normandie. xiii s.
- 15069 Règle de Fontevraud, suivie de préceptes sur la vie religieuse. xv s. Pap.
- 15070 De bello a Gothis in Italia gesto. xv s.
- 15071 Leonardi Arretini de bello italico adversus Gotos libri III. — Ejusdem commentarium rerum grecarum (72). — xv s.
- 15072 Vita Hieronymi Savonarolæ, auct. Pico, Mirandulæ domino. xvi s.
- 15073 Histoire des rois bretons par Geoffroi de Monmouth. Vers 1500. Pap.
- 15074 Roberti monachi historia Hierosolimitana. — Alexandri et Dindimi epistole (72). — In libros Regum (74). — Questiuuncule de Genesi ab Albino collecte (443). — Etymologie sive interpretationes nominum et difficilium partium (150 v°). — Fin du xii s.
- 15075 Histoire de la croisade, par Baudri. xv s. Pap.
- 15076 I. Chronique de la Terre-Sainte et chronique d'Angleterre, attribuées à Raoul de Coggeshale. xiii s.
- II. Passio S. Juliani Vienn. (80). — Vita S. Brendani (88). — xii s.
- III. Vegetii liber de re militari (103). xiv s.
- 15077 Mélange de pièces historiques et théologiques. xvii s.
- Chronicon terræ sanctæ, auct. Rad. de Coggeshale. — Testament de Philippe de Mézières. — Lettres adressées au P. Rainssant. — Chapitres généraux des Chartreux depuis 1444. — Droits

- de l'évêque de Pamiers. — Constitutions des chanoines de la congrégation de Sainte-Croix de Coimbre en Portugal. — xvii s.
- 45078 Tymeus Platonis. — Hermannus de astrolabio (33). — Prepnon fisicon (111). — xii s.
- 45079 Métaphysique d'Aristote. xiii s.
- 45080 Ethiques d'Aristote, trad. par Léonard l'Arétin. xv s. Pap.
- 45081 Problemata Aristotelis. — Aristotelis liber de secretis secretorum (64). — De naturis mulierum (86 v^o). — Anatomia (89 v^o). — xiii s.
- 45082 Liber Aristotelis de secretis secretorum. — Formule collationum, etc. (10). — Ricardi de S. Victore liber de septem tentationibus, etc. (18). — Liber de arte dictaminis dictus Candelabrum (42). — Jo. Bridlingtonensis carmina (138). — S. Augustini speculum (152). — xii, xiii et xv s.
- 45083 Cicero, de officiis. — Dictamen (76). — Libellus elegantiarum, auct. Augustino Dacho (86). — Themata epistolarum (101 v^o). — Ciceronis epistole (108), et oratio pro Flacco (120 v^o). — Gasparini Pergam. epistole (135). — Invectiva Alani Aurige contra ingratum amicum (159 v^o). — Horatii carminum liber I (170). — xv s. Pap.
- 45084 Ciceronis libri tres de legibus. — Platonis Phedon, præfixa Leonardi Aretini epistola (41). — Tullius de fato (83). — xv s.
- 45085 Lettres et divers traités de Sénèque. — Traité de Cicéron sur les devoirs (150) et la nature des Dieux (190). — Fin du xii s.
- 45086 Senece liber de beneficiis. — Grillii liber super rhetoricam Ciceronis (30). — Alani Anticlaudianus (65). — Senece varii tractatus (129). — xii, xiii et xiv s.
- 45087 Liber Senece de quatuor virtutibus. — Epistola de lamentabili statu Francie (6 v^o). — Epistole Pauli et Senece (10). — Exclamationes Collucii Purii de violatione Lucretie (14). — Invectiva Tullii Ciceronis contra Kathilinam (32 v^o). — Invectiva Katheline contra Tullium (34). — xv s.

- 45088 Liber Porfirii. — Liber predicamentorum (43). — Liber sex principiorum (33 v°). — Liber periermenias (44). — Boecii topica (56). — Boetii divisiones (92 v°). — Libri elencorum (405), topicorum (434), priorum (248 v°), et posteriorum (288). — XIII s.
- 45089 Traités de dialectique de Porphyre, d'Aristote et de Boèce. XIII s.
- 45090 Consolation de Boèce. X s.
- 45094 Albertani tractatus de doctrina dicendi et tacendi, etc. XIV s. — De virginitate, de singularitate clericorum, etc. XIII s. — De bestiis (453). XIII s. — Senecæ epistole (464). XIII s.
- 45092 S. Thomas, sur les Ethiques. XIV s.
- 45093 Jacobi de Cesulis liber de moribus hominum et officiis nobilium super ludo scachorum. XV s. Pap.
- 45094 Même ouvrage. XV s. Parch. et pap.
- 45095-45099 Recueil d'ouvrages de Raimond Lulle. XVII s.
- 45100 Memoriale collationis seu comprobationis centum articulorum Lullianorum per f. Nicolaum Eimeric, etc. XVII s.
- 45104 Egidii Romani liber de regimine principum. — Petri, cantoris Paris., Verbum abbreviatum (452). — XIII s.
- 45102 Fr. Petrarque libri de remediis utriusque fortune. XV s. Parch. et pap.
- 45103 Fr. Petrarce libri de vita solitaria. XV s. — Quintilianus de causis (65). XII s. — Ciceronis libri de officiis (459), de senectute (205), de amicitia (246 v°), de paradoxis (229). XIII s.
- 45104 Commentaire sur le periermenias d'Aristote. — Fragment du traité d'Hali sur les jugements (462). — Fragment d'un commentaire sur la Consolation de Boèce (494). — Pronosticationes mag. Firmini de Bella valle (48) et mag. Johannis de Muris (48 v°). — Johannis de Lineriis et F. de Bella Valle libellus de reformatione calendarii (50 v°). — Canons d'astrologie (442). — XIII et XIV s.
- 45105 Proportiones mag. Thome de Barderoardin anglici. — Floretus (25). — Prose cum glosis (60). — Henrici de Crisseio glossæ in Jo. Joscii de Marvilla

- carmen de modis significandi (449). — Principia grammaticæ ab eodem compilata (494). — 4402.
- 45406 Questiones supra libros Ethicorum. — Scintille scripturarum (76). — xiii s.
- 45407 Larcastus de regimine principum. — De S. Yvone (442). — Nonnulla de magno scismate et de concilio Constantiensi (452, 240, 233). — De libris inquirendis (460). — Aphorismi de memoria secundum Arnaldum de Villa Nova (470). — J. de Gerson scripta contra... de Montesono (494). — xv s. Parch. et pap.
- 45408 Exposition des préceptes de Caton (3 et 264). — Sur la confession (486). — Sur la messe (304). — Noms d'ustensiles, etc., en latin et en français (344). — xv s. Pap.
- 45409-45440 Cahiers de philosophie. xvii s.
- 45444 Traités alchimiques. xvii s.
- 45442 Palladii agricultura. xiv s.
- 45443 Traités de médecine parmi lesquels : Liber dinamidorum Galieni quem fecit Mecenati simplicium medicaminum (42); liber passionarius (439). — xiii s.
- 45444 Libri Avicenne de philosophia prima; — [de interioribus egritudinibus] (79); — medicinalis scarsanus (443 v^o). — xiii s.
- 45445 Liber febrium Ysaac, a Constantino translatus. — Liber de regimine acutorum, secundum Ypocratem (64). — Commentum mag. Giraudi Bituricensis super Viaticum (67). — Breviarium mag. Platearii in passionibus curandis (208 v^o). — xiv s.
- 45446 Viaticum Constantini, cum expositione Gerardi Bituricensis. — Magistri Nicolai antidotarius (435). — Synonima antidotarii (434 v^o). — xiv s.
- 45447 Lilium medicine editum a Bernardo de Guordonio. — Ejusdem tractatus de flebotomia (84 v^o). — xiv s.
- 45448 Helprici calculatoria ars. — Calendrier (20 v^o). — Comput (26 v^o). — Algorismus (60). — Kalendarium Gaufridi de Meldis (74). — Compotus Johannis de Sacro Bosco (83). — xii et xiv s.
- 45449 Tractatus Gerlandi de abaco. — Notule de arithmetica (44). — Regule abaci (34). — Fin du xii s.

- 45420 Liber Radulfi Laudunensis de abaco. — De semitonio (42). — Problemata mathematica (78). — Liber algorismi (93). — XIII s.
- 45424 I. Algorismus. — Compotus manualis (8). — Calendarium (44 v^o). — Tractatus spere (23). — Tractatus quadrantis (37). — Theorica planetarum (49). — De septem artibus liberalibus (58). — XIV s.
- II. Commentaire de Pierre Hélie sur Priscien (424). — Opuscles grammaticaux, parmi lesquels poëme sur les prétérits et les supins, attribué à Pierre Riga (450 v^o). — XIII s.
- 45422 Algorismus. — Liber de precepto et dispensatione (36). — Poëme sur la grammaire, composé en 1322 par Jean Josse de Merville (54). — Canones tabularum Alphonsi a Joh. Danekow de Saxonia compilati (152). — Longitudines stellarum a terra secundum Thebith (171). — Campani epistola ad Clementem IV (174). — Nicholai Aymerici tractatus super demonum invocatione (228). — Johannis de Deo Decretum abbreviatum (306). — Fin du XIV s. Pap.
- 45423 Liber Albumazar de floribus astronomie. — Liber Messehalath de interrogatione cogitationis (47 v^o). — De nativitatibus (26). — Comm^t du XIV s.
- 45424 Traité de comput. — Sur les nombres (25). — Alphabet grec (44 v^o). — Titres des psaumes (42). — Extrait de vies de saints (50). — Timée de Platon (160). — XIII et XIV s.
- 45425 Comput en vers. — Table d'éclipses (7). — Petri de Dacia canon super kalendarium (8). — Calendriers (9). — Règles et tables astronomiques et astrologiques. — Géométrie (49). — Chiromancie (56 v^o). — XIV s.
- 45426 Questions de Nicolas Orême sur l'astrologie et la philosophie. XV s. Parch. et pap.
- 45427 Toz græci philosophi nominatissimi expositio super libros Salomonis de secretis secretorum ad Roboam. XVII s.
- 45428 Ars cantus. XIV s. — Liste de mots avec les autorités des poètes pour la quantité (439). XII s.

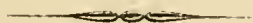
- 45429 [Petri de Cruce] *Ars discantandi*. — *Algorismus* (9).
— *Computus metrificatus* (40 v^o). — *Calendarium*
(45 v^o). — *Summa de virtutibus* (49), et de vitiis
(444 v^o). — *Sermones* (450). — *Liber de VII donis*
(222). — *De tribus dietis paradisi* (268). — XIII
et XIV s.
- 45430 *Commentaire sur Priscien*. Comm^t du XIII s.
- 45431 *Scripta super majus volumen Prisciani*. — *Comment.*
in *Boetii Consolationem* (54). — *Notule supra*
librum sex principiorum (75 v^o). — *De claustro*
anime (200). — *Formule litterarum* (477). —
XIII s.
- 45432 *Priscianus minor*. XII s.
- 45433 *Grécisme glosé*. 1270.
- 45434 I. *Doctrinal d'Alexandre de Villedieu*. XV s.
II. *Livres 4-16 de Priscien, avec gloses marginales*
tirées de Pierre Hélie (84). — *Traité de Donat*
sur les barbarismes (494). — *Énumération de*
diverses figures (496 v^o). — *Priscien sur les vers*
de Virgile (497). — XII s.
- 45435 *De grammatica*. — *Versus* (44). — *Translatio*
S. Nicholai (43). — *Passio S. Cyrici* (36). — *Mag.*
Gosuini de Marbais tractatus de constructione (72).
— *Varie epistole* (86). — *Esopus* (443). — *Recueil*
de vers choisis pour montrer la quantité de divers
mots (433). — *Nova poetria Gaufredi* (463). —
Poëme sur les différentes acceptions des mots (204).
— XIII, XIV et XV s.
- 45436 *Mich. de Marbais, de modis significandi*. XV s. —
Gloses sur des ouvrages d'Ovide (434). XIII s.
- 45437 *Prima pars abbreviationis dictionarii, auct. Jacobo*
Magni. XV s.
- 45438 *Discours de Cicéron*. XV s.
- 45439 *L'Orateur de Cicéron*. — *Plusieurs traités de Hugues*
de Saint-Victor (499). — *Chronique des évêques de*
Térouanne (247 v^o). — *Sur l'Oraison dominicale*
(249), *le Symbole, etc.* — *Traité de musique par*
Francon de Paris (255). — XII et XIII s.
- 45440 *Les deux rhétoriques de Cicéron*. XII s.
- 45444 I. *Sophistica edita a magistro*. XIII s.

- II. Ciceronis rethorica ars de inventione (405). —
Ejusdem rethorica ad Herennium (442). — XII s.
- 45442 Virgile. xv s. — A la fin des Bucoliques : Versus de Strozza fugato a. 1555.
- 45443 Horace, Art poétique, épîtres et satyres. — Lettres et tristes d'Ovide. — XIII s.
- 45444 Métamorphoses d'Ovide. XIII s.
- 45445 Ovidius moralizatus, scilicet metamorphoseos secundum expositionem Traveti. — Consolatio Venetorum et totius gentis desolate (206). — 1430.
- 45446 Lucain, et Héroïdes d'Ovide (463). XIII s. — Liber S. Augustini de XII abusivis (233). — S. Basilii ammonitio (237). — Isidori synonyma (253). — Gennadii ecclesiasticum dogma (285). — Confessio Berengarii (296 v^o). — Sermo b. Augustini de penitentia (297). — Epistola Petri Damiani ad Alexandrum II (299). — Sermo S. Augustini de sacramento altaris (303 v^o). — Fin du XI s.
- 45447 Gloses sur Lucain. XIII s. — Textes de droit romain (38). XIV s. — Petri Rige Aurora (62). XIII s.
- 45448 Poésies de Sedulius. XIII s.
- 45449 Hildeberti versus de missa. XII s. — Oddonis liber de vita b. Geraldi (47). XIV s. — Passio S. Catharine (46). XIII s. — Hieronymus, de interpretatione hebraicorum nominum (66), de viris illustribus (403), de XII lectionibus (435). XIII s. — Catalogus paparum (437). XIII s. — Sedulii carmen (445). XII s.
- 45450 Galleri Alexandreis. — Poetria novella Gaufredi Anglici (88). — Poésies morales (424). — Vers sur le Décret (463 v^o). — Extrait des dialogues de S. Grégoire (473). — XIII et XIV s.
- 45451-45452 Petri Rige Aurora. XIII s. Deux exempl.
- 45453 Petri Rige Aurora. XIII s. — Distinctiones psalterii (422). XII s. — Glose super psalterium (444). XIII s.
- 45454 Fons philosophie fratris Godefridi, canonici S. Victoris. — Preconium Augustini (54). — XII s.
- 45455 Extraits de divers poètes de l'antiquité et du moyen-âge. — Flores proverbiorum (468 v^o). — XIII s.
- 45456 Vers, dont les premiers sont sur Richard Cœur de Lion. — Questions théologiques (34). — Traité des

- conséquences (482). — Questions sur le livre des Météores (226). — xiv s. Pap.
- 15457 Poème de Mathieu de Vendôme sur Tobie, suivi de quelques poésies et pièces en prose. — Vers sur quelques abbés de Riévaux (43 v°), sur l'interdit de l'Angleterre (46 v°), sur Jean sans Terre (48, 62), sur Etienne, archevêque de Cantorbéry (49 v°), sur Guillaume des Monts (52), sur Guillaume le Bâtard (55), sur Jean Otuy (58 v°). — Lettres de N., moine de Riévaux (85 v°). — Extraits des Pères (404). — Sur la prise de Jérusalem (408 v°). — Commencement du xiii s.
- 15458 Catonis disticha. — Liber Theodoli (44). — Liber Ovidii de remedio amoris (34). — Prudentii psychomachia (48). — 1289. Dessins.
- 15459 Libellus de articulis fidei. — Catonis ethica (9 v°). — Theodolus (25 v°). — Memoriale nominum (38). — Sedulius (48). — Johannis de Garlandia Penitentiaris (424 et 492). — Horatii epistole (434). — Calendarium (484). — Mag. Aniani compotus manualis ecclesiasticus (204). — 1490. Pap.
- 15460 Florifronidium mag. Francisci de Sarzana. — Vers sur la bible (29). — Vers sur le sens de divers mots latins (42). — Floretus (83). — Carmen de contemptu mundi (403). — Aviani fabule (445). — Facetia Johannis de Gallandia (434). — xv s. Pap.
- 15461 Liber magistri Ademaris, Senonensis arch., vocatus speculum sacerdotum. xiv s.
- 15462 Speculum sacerdotum. — Summa Raymundi, metrice (56). — Confessio (85). — Summa penitentie (96). — De decem preceptis decalogi, etc. (452). — 1456. Pap.
- 15463 Vers en l'honneur de la Vierge. — Miracles de la Vierge en prose et en vers (444 v°). — Sur le nom de Jésus (494). — Règle de S. Augustin en vers (244). — Bernardi dictamina (248). — Summa seu prosa de angelis (226). — Canticum b. Marie studio Godefridi, subprioris S. Victoris, extensum, etc. (227). — xv s. Pap.
- 15464 Extraits des poètes latins, etc. xvii s.

- 45465 Lettres d'Yves de Chartres. XII s.
- 45466 Lettres d'Arnoul de Lisieux et de Hildebert. Fin du XII s.
- 45467 Summa dictaminum mag. Guidonis Fabe. — Compotus metrificatus (98). — Calendarium (140). — XIII s.
- 45468 I. Richardi de Bury Philobiblon. XIV s.
 II. Méditations de S. Bernard (47). — Institution des novices par Hugues de S. Victor (64). — Sermons, etc. (78). — Summa de officiis ecclesiasticis secundum mag. Willelmum Altissiodorensem (83). — Bartholomei Brixienensis questiones (135). — XIII s.
- 45469 Catalogue de la biblioth. de S. Victor de Paris par Etienne Regnard. 1623.
- 45470 Fragments de mss. — Préceptes moraux en vers. — Sermon latin commençant par Bele Aaliz men se leva. — Traités sur la manière de résoudre les sophismes (40, 24, 60, 65). — Traité de théologie mystique (29). — Commencement d'une glose sur le Doctrinal (44 v°). — Magistri J. Pag. syncategoremata (48). — Hervici sophiste abstractiones (50 v°). — Fragments sur les sophismes (54 v°). — Traité de logique (63). — Le songe de Scipion, à la fin duquel est une petite mappemonde. — Calendrier, précédé d'un grand dessin, et tableaux de comput. — Gerlandus usualis. — Helprici compotus. — XII et XIII s.
- 45471 Fragments de mss. — Alberti Magni liber de natura locorum. — Petri de Alliaco exhortatio super kalendarii reformatione (36). — Tables d'astronomie et de comput (48 et 78). — Liber Affragani (64). — Kalendarium regine (88). — Catalogues des évêques de diverses églises de Normandie et d'Angleterre (102). — Tabula fleubotomie, tradita per Rasim, etc. (113). — Flos medicine, compilatus in studio Salerni a Johanne de Mediolano (122). — Astrologia (136). — Liste des évêchés de la chrétienté (158). — Algorismus de minuciis (167). — Gerlandi tabule (170 v°). — Alexandri Nequam liber de utensilibus (176). — Joh. de Garlandia

- Dictionarius (495). — Isidori liber de natura rerum (200). — XIII, XIV et XV s.
- 45472 Fragments de mss. — Sur les indulgences de l'année 1300. — Sermons et extraits pour des sermons (9, 20 v^o). — Statuts de l'ordre de S. Victor (15). — Vers contre les moines (48). — Epitaphe d'Yves de Chartres et poésies diverses (403 v^o). — Prophétie de Merlin (406 v^o). — Recueil de sentences (422 v^o). — Sentences des philosophes (425 v^o). — Extraits de Plaute (426 v^o), de Sénèque (427), etc. — Statuts de l'évêque de Lisieux en 1324 (437). — Comput (489). — XII, XIII et XIV s.
- 45473 Fragments. — De arte rhetorica. — Ars faciendi sermones (42). — Libellus artis predicatorie editus a quodam fratre ordinis Predicatorum (25). — Petri Blesensis opusculum contra perfidiam Judeorum de fide (53). — Tabula de Alberto Magno posita in choro Fratrum Predicatorum Parisius (84). — Quodlibeta (96). — Petri de Ailliaco tractatus de anima (464). — Gloses sur les bucoliques de Virgile (220). — Lettre de Jean, duc de Berry, de Charles, duc d'Orléans, de Jean, duc de Bourbon, et de Philippe, comte de Vertus, au roi Sigismond (234). — Autre lettre de Charles, duc d'Orléans (237). — Notes sur l'histoire de Brut (240) et sur Térence (246). — XIII et XIV s. Pap.
- 45474 Recueil de pièces de théologie, d'histoire et de littérature formé par Pierre Lamacque. Il y a des notes sur l'hist. de l'abb de S. Victor. XVI s.
- 45475 Mélanges. La Bauval mourante, parodie. — Vie de Rose de Sainte Marie Chériot. — Vie de Louise-Marie Peuvret. — Joachim Stegmani liber de controversiarum fidei iudice. — Liber mirabilis providentiæ divinæ in historia Timureis, id est Tamerlanis. — XVIII s.



ESSAI
SUR L'ORGANISATION
DE
L'INDUSTRIE A PARIS
AUX XIII^e ET XIV^e SIÈCLES ¹.

(DEUXIÈME ARTICLE).

Nous avons envisagé le corps de métier dans l'ordre civil; étudions-en maintenant le caractère moral et religieux. La pratique de la dévotion et de la charité venait, en effet, resserrer entre les artisans de même profession les liens formés par la communauté d'intérêts. Le *Livre des métiers* contient déjà des dispositions pieuses et charitables. Ainsi les statuts des tréfiliers d'archal condamnent le contrevenant à payer 4 deniers pour l'entretien du luminaire de l'église des frères Sachets ². Le boulanger, qui cuisait un jour de fête chôme, encourait, par fournée, une amende de 2 s. de pain qui était convertie en aumône, et le pain trop petit (les règlements ne permettaient pas d'en faire de plus petit que celui d'une obole), était confisqué au profit des pauvres ³. Chez les tapissiers de tapis *sarrazinois* ⁴, la moitié des amendes était, par les soins des gardes du métier, distribuée aux pauvres de la paroisse des Saints-Innocents ⁵. Les tailleurs de robes, les cordonniers et les gantiers en consacraient une partie au soutien de leurs confrères indigents ⁶. La volaille et le gibier (*sauvagine*), saisis dans certains cas sur les poulaillers, revenaient à l'Hôtel-Dieu et aux prisonniers du

1. Voyez le premier art., 6^e série, t. IV, p. 1 et suiv.

2. *Livre des métiers*, p. 63.

3. *Ibid.* pp. 11 et 12.

4. C'est-à-dire de tapis façon d'Orient.

5. *Livre des métiers*, p. 128.

6. *Ibid.* pp. 143, 229, 242.

Châtelet ¹. Le droit payé par l'apprenti à son entrée en apprentissage recevait parfois un emploi charitable ². Chez les fabricants de courroies, il servait, ainsi que le droit de réception à la maîtrise, à mettre en apprentissage les fils de maîtres devenus orphelins et privés de ressources ³. Chez les *boucliers* de fer (fabricants de boucles), il subvenait également aux frais d'apprentissage des fils de maîtres tombés dans la misère ⁴. Nous croyons, avec Jaillot⁵, qu'il faut attribuer aux monnayeurs de la monnaie de Paris, ou au moins à l'un d'eux, la fondation de la léproserie du Roule dont on trouve la première mention dans des lettres de Pierre de Nemours, évêque de Paris, du mois d'Avril 1217-18 ⁶. C'est sans doute à titre de fondateurs qu'ils avaient, sur l'administration de cet hospice, des prétentions qui furent, jusqu'à un certain point, reconnues par une transaction faite entre eux et l'évêque de Paris, Fouques de Chanac, le 12 mars 1343 (n. s.). D'après cet accord, le *gouverneur* de l'hospice était nommé et révoqué par l'évêque qui pouvait y faire entrer quatre personnes, en comptant le chapelain, et davantage si les revenus de la maison le permettaient. De leur côté, les monnayeurs avaient le droit d'y placer quatre de leurs confrères et de commettre quelques-uns d'entre eux pour recevoir, avec des délégués de l'évêque, les comptes de l'administrateur. En revanche, ils s'engagèrent à contribuer aux dépenses pour une somme de 220 livres parisis jusqu'à la Saint-Jean-Baptiste et, à partir de cette époque, à y consacrer le montant des *boîtes* des monnaies de Paris, Rouen, Troyes et Montdidier, où chaque ouvrier versait 1 denier tournois par 20 marcs convertis en espèces, et chaque monnayer un denier tournois par semaine ⁷. Si les faits que nous venons de

1. *Ibid.* p. 180.

2. *Ibid.* p. 248.

3. *Ibid.* p. 234.

4. *Ibid.* p. 57.

5. T. 1, Quart. du Palais-Royal, p. 70-71.

6. Ger. Dubois, *Hist. ecclesiæ. Parisiensis*, éd. 1710, II, 262.

7. « Et pour faire les réparations, charges du dit hostel et ses appartenances, avecques ce nous ouvriers et monnoyers baudrons, tant du nostre comme de ce qui peut estre ès boistes; et sera, dedens la Saint-Jehan-Baptiste prouchain venant, onze vins livres parisis, avecques les émolumens de nos boistes acoutumées, qui depuis la dicté Saint-Jehan ou prouffit du dit hostel tourneront d'ores en avant des monnoies de Paris, de Rouen, de Troyes, de Moudidier, qui jadis fu de Saint-Quentin, c'est assavoir, de chascun vint mars, que lesdiz

citer ne prouvent pas nécessairement que les corporations formassent, dès le XIII^e siècle, des confréries religieuses, ils peuvent en être considérés du moins comme le germe. Les statuts du *Livre des métiers* ne sont pas assez explicites à cet égard pour nous permettre de juger exactement du développement que les confréries pouvaient avoir atteint dès cette époque. Ils nous font cependant connaître celle de Saint-Léonard, fondée à Saint-Merry par les *boucliers* d'archal et de cuivre¹, et celle de Saint-Blaise, érigée par les maçons dans une chapelle de ce vocable, voisine de Saint-Julien-le-Pauvre². Un article du statut des orfèvres nous autorise à faire remonter au même temps la confrérie de Saint-Éloi. D'après cet article, l'argent versé dans la caisse de la confrérie des orfèvres était destiné à un dîner offert, le jour de Pâques, aux pauvres de l'Hôtel-Dieu. Il est évident qu'il s'agit ici, non du corps de métier, dont tous les revenus ne pouvaient être applicables à ce dîner, mais de la caisse particulière de la confrérie de Saint-Éloi; cela ressort d'ailleurs de la comparaison de cet article avec un article des statuts de 1355, qui, malgré certaines différences, a été fait sur le premier, et nous en révèle le véritable sens³. En dehors de ces cas, le mot *confrérie*, qui se présente souvent dans le recueil d'E. Boileau, nous paraît y désigner le corps de métier, plutôt que la confrérie proprement dite. Quoi qu'il en soit, les confréries étaient déjà nombreuses quand Philippe-le-Bel les abolit, c'est-

ouvriers feront esdietes monnoies, un tournois, et desdiz monnoiers un tournois, la sepmaine, de chascun, se ieueuls monnoiers ouvrent plus de un jour en la sepmaine. »

Cartul. de Notre-Dame, III, 334.

1. *Livre des mét.*, p. 60 et Lebeuf, *Hist. de la ville et du dioc. de Paris*, éd. Cocheris, II, 201 et 216.

2. *Livre des mét.*, p. 107 et Lebeuf, I, 390 et 422.

3. *Livre des mét.*, p. 39 et *Ordonn.* III, 10, art. 25. Ce n'est pas le seul rapprochement qu'on puisse faire entre les deux statuts : ceux du mois d'août 1355 ont emprunté textuellement plusieurs articles aux statuts d'E. Boileau. Le préambule de l'ordonnance par laquelle le roi Jean promulgua les nouveaux statuts, dit du reste que les commissaires chargés de les examiner, les ont soigneusement comparés avec les anciens. Ni les uns ni les autres ne parlent d'une confrérie formée en 1202 par plusieurs orfèvres dans la chapelle de Saint-Denis et de ses compagnons à Montmartre. C'est Leroy, qui nous en apprend l'existence (pp. 30 et 31); mais son témoignage, appuyé sur des titres des archives de la corporation, a presque autant d'autorité que ces titres eux-mêmes, qui ne nous sont pas parvenus.

à-dire, probablement au commencement du xiv^e siècle ¹. C'est en partie à l'aide des lettres-patentes par lesquelles ses successeurs autorisèrent le rétablissement de plusieurs d'entre elles, que nous essaierons de donner une idée de leur organisation; mais, pour suppléer à l'insuffisance de ces documents, et en général de ceux qui rentrent strictement dans les limites de notre sujet, nous avons dû quelquefois en sortir, soit en descendant jusqu'au xv^e siècle, soit en consultant les statuts des confréries de province, ou de celles qui n'avaient pas un caractère professionnel.

La composition de la confrérie n'était pas toujours la même que celle de la corporation. Tantôt elle ne comprenait qu'une partie des gens du métier, tantôt, au contraire, elle admettait des personnes qui y étaient étrangères. Ainsi les pourpointiers de la rue des Lombards formaient une confrérie à part qui se tenait dans l'église voisine de Sainte-Catherine ². Les valets merciers avaient aussi leur confrérie particulière en l'honneur de saint Louis ³. Il en était de même des ouvriers cordonniers, qui naturellement avaient pris pour patrons saint Crépin et saint Crépinien ⁴. Un certain nombre de boursiers, originaires pour la plupart de Bretagne, avaient établi une confrérie sous l'invocation de saint Brieuc, patron de leur pays ⁵. Plusieurs cardeurs de laine, fixés à Paris où ils avaient cherché un refuge contre les guerres qui désolaient le pays au xiv^e siècle, s'étaient unis en confrérie sous la protection de la Trinité, de la Vierge et de saint Jean-Baptiste ⁶. Les orfèvres se partageaient entre plusieurs confréries, parmi lesquelles nous avons déjà signalé celle de Saint-Éloi et celle de Saint-Denis et de ses compagnons. Il faut y joindre la confrérie de Notre-Dame-du-Blanc-Mesnil,

1. « Quedam confratria.... quam felicis memorie carissimus dominus et genitor noster aliquibus ex causis, *sicut et ceteras confratrias quorumcunque ministeriorum ville predicte Paris*, prohibuit non teneri. » Lettres-pat. de Philippe V du mois d'Avril 1320-21. *Trésor des Ch.*, JJ. reg. 60, n° 92.

2. *Ordonn.*, IX, 167.

3. *Trésor des Ch.*, JJ reg. 58, f. 60 v°.

4. *Trésor des Ch.*, JJ reg. 118, n° 456.

5. *Ordonn.* VIII, 316.

6. « Nonnulli lane operarii, vocati gallice *cardeurs*, qui, propter guerrarum incomodum, ad nostram villam Parisius necessitatis coacti articulo confugerunt, et in eadem villa suam eligisse (*sic*) perpetuam se asserunt mentionem (*sic*), etc. » *Trésor des Ch.*, JJ reg. 107, n° 72.

instituée, pendant le xiv^e siècle, au village de ce nom, pour ne pas parler de celle de Sainte-Anne et de Saint-Marcel, dont la création ne date que de 1447 ¹.

D'un autre côté, la confrérie de Sainte-Véronique, à Saint-Eustache, composée en majorité de marchands et de marchandes de toile des Halles, comptait, parmi ses membres, des personnes qui n'appartenaient pas à cette profession ². La confrérie des drapiers recevait également des personnes n'exerçant pas le commerce des draps ³. Les bouchers de la Grande-Boucherie, qui célébraient le jour de leur confrérie la Nativité de Notre-Seigneur, y admettaient tous ceux qui désiraient en faire partie ⁴. Tout le monde enfin pouvait entrer dans la confrérie fondée à Saint-Germain-l'Auxerrois par des paroissiens de cette église, dont la plupart étaient ouvriers pelletiers ⁵.

Mais, en général, la confrérie, par la façon dont elle était composée, se confondait avec le corps de métier et ne s'en distinguait que par son but et son organisation.

La célébration d'offices religieux, l'assistance mutuelle, les bonnes œuvres, les repas de corps, tel était l'objet multiple des confréries. La dévotion, la charité, le plaisir, s'y unissaient si intimement qu'il est impossible de nous en occuper successivement à ces divers points de vue, comme l'exigerait un ordre rigoureux. Chaque confrérie, on le sait, se plaçait sous l'invocation d'un saint qui était considéré comme le patron du métier, et dont elle prenait le nom. La Grande-Boucherie et la maison commune des orfèvres renfermaient une chapelle ⁶, mais, le plus souvent, les confrères se réunissaient à l'église pour assister aux cérémonies religieuses. Chaque semaine, la confrérie de Saint-Brieuc faisait célébrer une messe en l'honneur du patron ⁷. Tous les lundis, le service divin était célébré à Notre-Dame devant les images des saints Crépin et Créprien pour les compagnons cor-

1. Leroy, *ubi supra*.

2. *Trésor des Ch.*, JJ reg. 121, n° 117 bis, et Lebeuf, I, 125 et note 94.

3. « *Le confrère, qui ne marchandera, doit chascun an huit soulz par....* » *Ordonn.* III, 583.

4. *Trésor des Ch.*, JJ reg. 161, n° 70.

5. *Ordonn.* VII, 688.

6. *Ordonn.* VII, 179. Leroy, p. 27. Jaillot, I, *Quart. Ste-Opportune*, p. 46. Lebeuf, I, p. 96 et note 39.

7. *Ordonn.* VIII, 316.

donniers ¹. Le même jour, la confrérie des cardeurs faisait dire une messe dans l'hôpital du Saint-Esprit ². Au mois d'août 1336, Philippe de Valois amortit une rente de 20 livres parisis, destinée par les orfèvres de la confrérie Saint-Éloi à la fondation d'une chapellenie, à charge de chanter chaque jour l'office des morts ³. Les drapiers achetèrent aussi une rente amortie avec l'intention de fonder une chapelle ou un hôpital ⁴.

Les confréries rendaient à leurs membres les derniers devoirs. Celui qui n'assistait pas aux obsèques d'un confrère était mis à l'amende. Le tabletier, qui n'accompagnait pas le corps en personne, devait du moins envoyer quelqu'un de sa maison, sous peine de payer une demi-livre de cire à la confrérie ⁵. Dans la confrérie des boulangers et pâtisseries d'Amiens, le maître ou la maîtresse qui, n'étant pas absent de la ville et ayant reçu une convocation, n'allait pas à l'enterrement ou même au mariage d'un confrère, encourait une amende de 4 deniers parisis, mais, si l'un des époux s'y rendait, l'autre pouvait s'en dispenser ⁶. La confrérie fournissait quatre torches pour ces cérémonies, ainsi que pour le baptême des enfants des confrères ⁷. A Soissons, lorsqu'un tailleur mourait, les quatre compagnons les plus voisins du défunt veillaient le corps toute la nuit et, le lendemain, tous les confrères assistaient au service et à l'enterrement; ceux qui manquaient à ces devoirs de confraternité étaient punis d'une amende. Si le défunt ne laissait pas de quoi se faire enterrer, la confrérie faisait les frais du linceuil et des cierges ⁸. La confrérie de Saint-Paul donnait, pour l'enterrement de ses membres,

1. *Trésor des Ch.*, JJ reg. 118, n° 456.

2. *Ibid.* reg. 107, n° 72.

3. *Ibid.* reg. 70, n° 36.

4. *Ordonn.* III, 584, art. 12.

5. « Derechief nous disons que, se il muert home ou une fame du mestier, nous voulons que il i ait de chascun ostel une persone avec le corps, et quiconques soit defaillant, il paie demie livre de cire à la confrarie. » *Bibl. imp. Sorb.* 350, f. 145 v°.

6. « Que chacun maistre ou maistresse dud. mestier ou l'un d'eulx sera tenus de aler aux honneurs de corps ou de nopces, ou cas qu'ilz seront tous deuz en le ville ou qu'ilz soient sur ce somméz deuement, et ou cas que eulx ou l'un d'eulx en seront defaillans, il seront tenus de paier pour ce et pour chacune fois.... IIII d. par. » *Mon. inéd. de l'hist. du Tiers-Etat*, II, 48, art. 7.

7. *Ibid.* art. 8.

8. *Ordonn.* VII, 397.

quatre torches, quatre cierges, la croix et le poêle, et, le lundi qui suivait le décès, elle faisait chanter, pour l'âme du défunt, une messe de *Requiem* avec diacre et sous-diacre ¹. Les boursiers de la confrérie de Saint-Brieuc faisaient également chanter une messe de *Requiem* le jour des obsèques d'un confrère ².

La confrérie se tenait généralement le jour de la fête du patron; par exception, celle des bouchers de la Grande-Boucherie, en l'honneur de la Nativité de Jésus-Christ, était fixée au dimanche après Noël ³. Un crieur parcourait les rues, une clochette à la main, en annonçant le lieu et l'heure de la réunion ⁴. Les confrères, parés de leurs plus beaux habits, se réunissaient à l'église pour entendre une grand'messe en l'honneur du patron, accompagnée quelquefois d'un sermon et d'une procession, et suivie des vêpres ⁵. C'était après ou même pendant les vêpres que le *bâtonnier* en exercice était remplacé. Dans ce dernier cas, au moment où l'on chantait le verset du *Magnificat* :

1. « Item, quant il trespasse aucun de la dite confrarie, il a quatre torches, quatre cierges, la crois et le poile de la dite confrarie... Item le lundi prochain qu'il sont trespasés, il ont messe de *Requien* à dyacre et à surdiacre aus couz de la dictie confrarie, exceptéz pain et vin et pointes ou chandèles, que les amis des trespasés paient. » *Trésor des Ch. JJ reg.* 66, n° IX^e XXIII.

2. *Ordonn.* VIII, 316.

3. *Trésor des Ch. JJ. reg.* 161, n° 70.

4. « La veille du siège, est acoustumé que l'abbé, le prévost, doyen et greffier, et les asmonniers eslus, commendent au crieur de la confrarie que il voyse parmi la ville de Paris, et qu'il crie : à tel jour et en tel lieu sera le siège de la grant confrérie... » *Stat. de la grande confrérie Notre-Dame*, à la suite des *Recherches* sur cette confrérie insérées par M. L. de Lincy dans le t. XVII des *Mém. des Antiq. de Fr.* p. 280, art. 64.

« Item ceste présente année ensuivant IIII^e IIII^{xx} et XI, a esté donné à lad. confrarie par Katherine, femme de Robert Bonnevire, une cotte ou corset pour vestir au erieur qui crie lad. confrarie, laquelle cotte est d'escarlate vermeille, semée de rosiers à roses blanches et les deux ymages de sainte Anne devant et derrière, et lesd. rosiers tout fait de bonne broderie à soye et or, et les franges de fine soie jaunes, vertes et rouges, et doublée de toille de Hollende noire. » *Arch. de l'Emp. Reg. de la conf. de Sainte-Anne*, K 999, f. 22 r°. Voyez aussi *Trésor des Ch. JJ. reg.* 118, n° 456 et *reg.* 121, n° 117 bis.

5. « ... et le jour de la feste, messe solempnelle, où il aura preschement et ce jour vespres... » *Ordonn.* XIII, 77, art. 1. « Que tous lesd. boulenguiers. pasticiers et fourniers, seront tenus d'estre en estat et habit honnourable, selon leur faculté et puissance, à la pourcession le jour S. Honnoré... » *Mon. inéd. de l'hist. du Tiers-État*, II, 48. « Nul ne puet estre de la d. confrarie, ne estre en aucun service d'icelle, s'il n'est souffisaument peléz. *Trésor des Ch., JJ reg.* 66, n° 923.

Deposuit potentes de sede, le *bâtonnier* sortait de charge et, aux mots suivants : *et exaltavit humiles*, on installait son successeur. C'est ce qu'on appelait *faire le deposuit*, soit que l'installation eût lieu par les soins du clergé, soit que le nouveau bâtonnier reçût le bâton des mains de son prédécesseur. Cette cérémonie, qui mettait en action les paroles du psaume, était suivie d'un *Te Deum*, après lequel on terminait les vêpres¹. Le nouveau dignitaire faisait un don à la confrérie².

Les cérémonies religieuses, plus ou moins nombreuses suivant les confréries, duraient parfois plusieurs jours ; d'un autre côté, elles ne remplissaient pas exclusivement le jour de la fête patronale, qui était souvent aussi consacré à un repas de corps³. Dans ce repas, où chaque convive payait son écot, les pauvres avaient leur part. La confrérie de Saint-Paul leur réservait quinze places à son banquet et les y traitait avec de touchants égards, les faisant asseoir et servir les premiers, à côté des plus riches confrères, exigeant seulement qu'ils se présentassent avec une tenue convenable⁴. Le repas de la confrérie des drapiers était l'occasion d'abondantes aumônes en nature. Il avait lieu le dimanche après les Étrennes, à moins que la confrérie de Notre-Dame ne tombât ce jour-là. Les pauvres de l'Hôtel-Dieu recevaient chacun un pain, un morceau de bœuf ou de porc et une pinte de vin, et les femmes de l'Hospice, nouvellement accouchées, un plat (mez) entier. La même quantité de pain et de viande, avec le double de vin (une quarte au lieu d'une pinte), était distribuée aux prisonniers du Châtelet ; les gentilshommes, qui se trouvaient parmi eux, avaient deux plats. Tous les Jaco-

1. *Ordonn.* XIX, 114, art. 19. Louandre, *Hist. d'Abbeville*, II, 196, et Lebeuf, *Lettre sur cette expression : faire le deposuit et sur les bâtons de confréries* dans le *Mercur de France* d'août 1733.

2. « Que à la feste du dit saint Pol a un bastonnier qui y donne ce qui li plait, et ce qu'il donne est converti au profit de la dicte confrarie. » *Trésor des Ch.* JJ reg. 66, n° 923.

3. « et aussi que les diz confrères se puissent assembler chascun an une foiz pour le fait de lad. confrarie et disner ensemble ainsi qu'il est acoustumé es autres confraries de nostre dicte ville... » *Ordonn.* VII, 686. Le religieux de S. Denis semble même dire qu'à la fin du XIV^e siècle, les confréries ne se réunissaient plus que dans de joyeux banquets, I, 212.

4. « Item au dit siège a quinze pources souffisaument peléz qui sont les premiers assis et servis à un doys des plus riches hommes. »

Trésor des Ch., JJ reg. 66, n° 923.

bins et les Cordeliers étaient gratifiés d'un pain d'un denier fort. On donnait à tous les pauvres qui se présentaient un pain, et, lorsque le pain était épuisé, une bonne maille. Le pain et le vin de reste revenaient aux maladreries et aux Hôtels-Dieu de la banlieue qui le demandaient. Les sains et les oings appartenaient aux religieuses de l'abbaye de Valprofond¹. Les confrères n'étaient admis au banquet que sur la présentation du méréau qui leur avait été délivré en échange de leur cotisation². Quand la fête patronale tombait un jour maigre, le dîner était remis³.

On voit que la charité avait sa place dans des réunions dont le plaisir semblait être le seul but ; elle s'exerçait encore en temps ordinaire, soit au sein même de la confrérie, soit en dehors. Les ouvriers pourpointiers avaient l'habitude, en entrant chez un patron, de payer à leurs camarades d'atelier une bienvenue de 2 ou 3 sous parisis, qu'ils allaient dépenser ensemble au cabaret ; ils la remplacèrent par une cotisation de 8 deniers, payable au cas seulement où l'ouvrier, à la fin de la première semaine, restait au service du patron, et dont le produit devait être consacré aux dépenses de la confrérie, notamment à secourir les pauvres du métier et à fonder en leur faveur deux lits garnis à l'hôpital Sainte-Catherine⁴. Chez les tailleurs de Soissons, le confrère pauvre qui tombait malade recevait des secours sur la caisse de la confrérie⁵. La maison commune des orfèvres comprenait un hospice pour les vieillards et les pauvres de la communauté, et c'est même sous le titre d'hôpital qu'on la trouve le plus souvent désignée⁶. Nous avons déjà parlé du dîner que la confrérie de Saint-Éloi donnait, le jour de Pâques, aux pauvres de l'Hôtel-Dieu. Au xiv^e siècle, cette bonne œuvre s'étendit à tous les prisonniers de Paris⁷. Les drapiers, on l'a vu, avaient

1. *Ordonn.* III, 581.

2. *Ibid.* XIX, 114, *art.* 16.

3. « Et pour ce que souvent led. jour de la Magdalène peult escheoir au vendredy ou samedy que on ne mange point de char, a esté délibéré que ce néantmoins, lad. feste sera solennisée solennellement à son jour... mais, pour faire le disner, sera différé jusques au dimanche ensuivant... » *Ibid.* *art.* 17.

4. *Ordonn.* IX, 167.

5. « et tout cil deniers seront mis en la bourse Notre-Dame.... et s'il y a povre confrère qui soit malade, on l'en donra pour Dieu... » *Ibid.* VII, 397.

6. Jaillot, I, *Quart. Ste Opportune*, p. 44. Leroy, pp. 27 et 34.

7. *Ordonn.* III, 10, *art.* 25.

acheté une rente amortie avec la pensée de fonder, soit une chapellenie, soit un hôpital ¹. Les aumônes reçues par la confrérie de Saint-Louis aux valets merciers profitaient exclusivement à l'hospice des Quinze-Vingts, où elle se tenait ².

A côté de ces confréries, qui ne se distinguaient pas moins par leur caractère religieux que par leur caractère charitable, signalons une véritable société de secours mutuels, fondée par les corroyeurs de robes de vair, en dehors de toute préoccupation religieuse, afin de venir en aide à ceux d'entre eux que la maladie réduisait au chômage. Les ouvriers, qui voulaient participer aux avantages de cette société, payaient un droit d'entrée de 10 s., avec 6 d. pour le clerc, et versaient une cotisation d'un denier par semaine ou de deux deniers par quinzaine. Les membres, qui se trouvaient débiteurs de plus de 6 d., ne pouvaient obtenir l'assistance de la société qu'après s'être libérés. Le droit d'entrée et les cotisations étaient reçus par six personnes du métier, élues annuellement, ainsi que le clerc, par la corporation, à laquelle elles rendaient compte. Ces fonds étaient exclusivement employés à secourir les ouvriers malades; pendant la maladie, on leur donnait 3 s. par semaine, 3 s. pour la semaine où ils entraient en convalescence (pour la semaine qu'il relèvera), 3 s. enfin pour « soy efforcer, » c'est-à-dire pour leur permettre de se rétablir entièrement, mais aucun secours n'était accordé à ceux qui s'étaient attiré des blessures par leur humeur querelleuse (par leur diversité) ³.

La caisse de la confrérie était alimentée par les droits d'entrée, les cotisations, les amendes, les donations et les legs. Dans la confrérie de Saint-Brieuc, le droit d'entrée était fixé à 12 d.; en outre, chaque membre acquittait, à la fête du patron, une cotisation de même valeur, et laissait à l'association, lorsqu'il cessait d'en faire partie, soit par la mort, soit volontairement,

1. *Ordonn.* III, 584, *art.* 12.

2. « ... ottoions aus diz merciers... que il puissent tenir une foiz touz les anz leur diete confrarie, c'est assavoir en la maison des aveugles à Paris, et non ailleurs, en tèle manière que les oblacions, les offerendes, les aumônes et touz autres bienfaiz et quelcunques dépendances et remanans qui demourront de lad. conf., en quelcunque manière que ce soit, ne puissent estre convertiz fors en la maison desd. aveugles et pour leur neecessitéz. »

Trésor des Ch. JJ reg. 58, f. 60, v°.

3. *Trésor des Ch.*, JJ reg. 65², n° VIII^{xx} XVIII.

une livre de cire en nature ou en argent ¹. La confrérie de Saint-Paul laissait ses membres libres de léguer ce qu'ils voulaient, mais en revanche le droit d'entrée s'élevait à 5 sous, sans compter 1 sou pour les pauvres et 2 deniers pour le clerc; il faut y joindre une cotisation annuelle d'un sou ². Après sa réception à la maîtrise, le tailleur faisait à la confrérie un don en rapport avec sa fortune, et ne pouvait exercer sa profession que lorsque les jurés du métier s'étaient déclarés satisfaits de sa générosité ³. L'ouvrier foulon, qui s'établissait, payait 60 sous à la confrérie érigée par les foulons en l'église Saint-Paul ⁴. Nous avons vu que l'ouvrier pourpointier, qui passait au service d'un nouveau patron, versait 8 deniers dans la caisse de la confrérie ⁵. Les savetiers acquittaient, au profit de leur confrérie établie à Saint-Pierre-des-Arcis, une cotisation annuelle dont le taux était généralement de 12 deniers, mais n'avait cependant rien d'obligatoire; la dépopulation de Paris et des environs ayant fait perdre à la corporation beaucoup de ses membres, et les survivants étant ruinés par les charges qui pesaient sur eux, plusieurs ouvriers se dispensèrent d'entrer dans la confrérie qui ne se trouva plus, dès lors, en état d'entretenir le mobilier sacré de sa chapelle et d'y continuer la célébration du service divin. Pour prévenir sa ruine, les savetiers prirent les mesures suivantes qui obtinrent l'approbation royale. Désormais, personne ne put être admis à la maîtrise qu'à la condition de faire partie de la confrérie et de lui payer une livre de cire. Chaque apprenti, à son entrée en apprentissage, dut payer 4 sous parisis. Enfin

1. *Ordonn.* VIII, 316.

2. « Qui est de lad. confrarie.... paie cinq soulz d'entrées, douze deniers d'aumones..., II deniers au clerc pour l'entrée et chascun an doze deniers d'aumosnes... quant il trespasse aucun de lad. conf., il a quatre torches... et laisse du sien ce qui li plait à lad. confrarie. » *Trésor des Ch.*, JJ reg. 66, n° 923.

3. « Toutes et quanteffoiz que par lesd. juréz et gardes d'icellui mestier.. sera fait, passé et créé aucun maistre d'icellui mestier, que chascun maistre passé nous paie dix solz par... avec tel don volontaire qu'il vouldra faire à lad. conf. selon sa puissance et faculté... desquelz dix solz nostre receveur du demayne à Paris ou son commant... baillera aud. maistre passé quictance souffisant, ou cas... que lesd. juréz soient contenz et satisfais du don qu'il aura fait à lad. confrarie. » *Arch. de l'Emp. Reg. des bannières*, Y 7, f. XIII, v°.

4. *Ibid.* f. XXI, r°.

5. *Ordonn.* IX, 167.

les patrons et ouvriers furent soumis à une cotisation d'un denier par semaine ¹. Le drapier payait, sur chaque pièce de drap qu'il achetait, un droit d'un denier parisis, dont le produit servait à l'acquisition de blé pour les pauvres. Pour le confrère non-commerçant, ce droit était remplacé par une cotisation de 8 sous, payable à Noël et destinée au même usage ². Les arrhes que le drapier recevait de l'acheteur étaient exclusivement consacrées aux aumônes en nature faites à l'occasion du repas de corps, et celui qui en disposait autrement était obligé de les remplacer de sa bourse. Le vendeur devait rappeler à l'acheteur le paiement des arrhes ³. Chez les orfèvres, elles étaient également versées dans la caisse de la confrérie, ainsi que les bénéfices réalisés par celui qui, son tour venu, avait ouvert boutique un jour chômé ⁴.

A la tête de la confrérie se trouvaient des administrateurs particuliers, appartenant au métier, élus pour un an par les confrères auxquels ils rendaient leurs comptes en sortant de charge. L'élection avait lieu quelquefois à l'église même, en présence de deux clercs notaires du Châtelet, délégués par le prévôt de Paris ⁵. Des actes relatifs à une maison de la rue aux

1. *Reg. des bann.* Y 7, f. LXX, r°.

2 « Que de chacun drap ou pièce de drap que le confrère achète, il doit un denier par., lequel est pour acheter blé pour faire aumosne. Item, le confrère qui ne marchaudera doit chacun an huit soubz par., au gist de Noël pour la dite aumosne. » *Ordonn.* III, 583.

3. « Que aucuns confrères ne puet donner le denier-Dieu de sa marchandise autre part que à ladite aumosne, et, se il le donne, il le doit restablir du sien, et est tenuz à ramentevoir à l'acheteur de le bailler : et tout est converti à la dite aumosne. » *Ibid.* 584, art. 11.

4. *Livre des mét.* p. 39 et *Ordonn.* III, 10, art. 25 et 29.

5. « A tous ceuls qui ces lettres verront, Jehan, seigneur de Foleville... garde de la prévosté de Paris, salut. Savoir faisons que pardevant Guillaume le Préffé et Andry le Preux, clers notaires du Roy nostre seigneur ou Chastellet de Paris, furent personnellement establis honorables hommes et sages maistres Jehan Maulin, etc. marchans et bourgeois de Paris, confrères et conseillers avecques plusieurs autres de l'église, hospital et confrarie du S. Sépulcre de Jhérusalem fondé à Paris en la grant rue S. Denis, assembléz de nostre congïé et liscence en plain siège d'icelle confrarie tenu en lad. église le dimanche XXVIII^e jour de juing, l'an mil trois cens quatre-vins et quatorze, et là comme faisans la plus saine partie des confrères et conseillers de lad. confrarie du Sépulcre, consentans et non contredisans les confrères et conseillers estans ou dit siège, firent et constituèrent pardevant les diz notaires comme pardevant nous pour eulx et pour les diz confrères et conseurs conjointement et

deux portes, dite l'*hôtel des trois pas de degré*, sur l'emplacement de laquelle les orfèvres construisirent leur maison commune, montrent bien que l'administration de la confrérie était distincte de celle du corps de métier. En effet, dans l'acte de vente, en date du 17 décembre 1399, la confrérie de Saint-Éloi est représentée par ses maîtres ou gouverneurs, comme le corps de métier par ses gardes. Les maîtres ou gouverneurs figurent également à côté des gardes du métier dans l'acte d'ensaisinement, et dans les lettres d'amortissement accordées par l'évêque de Paris en qualité de seigneur censier ¹.

§ II.

LE CORPS DE MÉTIER CONSIDÉRÉ DANS SON RÔLE PUBLIC.

Jusqu'ici, nous avons considéré le corps de métier en lui-même, abstraction faite de la place qu'il occupait dans l'organisation sociale; nous allons étudier maintenant la part qu'il prenait à la vie publique. A ce point de vue, il y a lieu de distinguer : 1° son rôle politique; 2° ses fonctions de police; 3° sa participation aux fêtes et aux cérémonies publiques.

Dans un assez grand nombre de villes, les corporations d'arts et métiers concouraient, à des degrés divers, au gouvernement municipal. Nous ne citerons de ce fait que quelques exemples, empruntés au nord comme au midi, aux communes jurées comme aux anciens municipes. A Amiens, les chefs des corporations ou *majeurs des bannières* choisissaient le maire sur une liste de trois personnes présentée par les magistrats sortant de charge, et éalisaient douze échevins qui complétaient l'échevinage en s'adjoignant douze collègues. Les quatre officiers municipaux les

diviseement, maistres, gouverneurs, pourvéeurs et administrateurs pour ceste présente année... c'est assavoir Jehan Falle, etc... » Arch. de l'Emp. L 592, 2^e liasse.

1. « aux gardes du mestier de l'orfavrerie et maistres de la confrarie aus orfèvres de Paris pour et ou nom de la comunaulté dud. mestier et confrarie... » — « ... custodes operis seu ministerii aurifabrorum Paris. ac magistri seu gubernatores confratrie S^{ci} Eligii ad aurifabros Par... »

Arch. de l'Emp. T 1490² liasse 6, pièces 1, 3 et 4.

plus importants après le maire, à savoir : le *grand compteur*, le *receveur des rentes*, le *faiseur des présents*, le *faiseur des chaussées* ou *maître des ouvrages*, étaient aussi élus par les mayeurs. Or, ceux-ci tenaient leur titre des suffrages de leurs confrères qui peuvent donc, jusqu'à un certain point, être considérés comme les électeurs au premier degré du corps de ville¹. L'élection du maire et des échevins de Péronne avait lieu de la manière suivante : Chacune des douze *mairies* ou corporations de métiers nommait deux de ses membres. Ces vingt-quatre personnes choisissaient parmi tous les habitants, en dehors d'elles-mêmes, dix *jurés*, ainsi nommés à cause du serment qu'ils prêtaient. Tel était le noyau des électeurs de l'échevinage dont le nombre était porté à trente par l'adjonction de dix autres *jurés* qui, réunis aux dix premiers, se donnaient encore dix collègues. Ce corps électoral prenait dans son propre sein un maire et sept échevins; aussi ne devait-il, autant que possible, exister entre les trente *jurés* qui le composaient aucun lien de parenté. Le maire et les échevins ne pouvaient lever une taille sans l'avis de six personnes désignées par les *maires* ou chefs de leurs corporations respectives. Elles conservaient le produit de la taille avec six *jurés* commis par le maire et les échevins, auxquels ces douze trésoriers rendaient compte et dont ils obtenaient décharge². En confirmant la charte communale de Péronne, le 28 janvier 1369 (n. s.), Charles V, considérant que la population de la ville avait diminué, réduisit de moitié le nombre des *mairies*, celui de leurs élus et celui des *jurés*³. Les maires et gardes des corporations de Saint-Quentin recevaient, avec le maire et les échevins, les comptes de l'argentier⁴. La municipalité de Beauvais se recrutait parmi les vingt-deux corporations de cette ville. Celle des changeurs, quoique peu nombreuse, fournissait un maire et six échevins, autant à elle seule que toutes les autres ensemble. Un arrêt du Parlement

1. Art. 13. 14, 15 et 16 de la seconde Coutume d'Amiens, et estat de la ville d'Amiens. *Monum inéd. de l'hist. du Tiers-Etat*. 1, 159 et 512.

2. « Tallia vero servabitur ab illis sex hominibus, et juratis sex, quos major et jurati ad hoc apponent, et illam servabunt super sacramentum suum. De illa eciam illi duodecim rationem et quitationem facient majori et juratis. » *Ordonn.* V, 156, art. 25.

3. *Ibid.* et art. 5 de la confirmation.

4. *Ibid.* IV, 549.

de la Saint-Martin 1282 lui enleva ce privilège et décida qu'à l'avenir les charges municipales seraient remplies par des gens capables, appartenant à tous les métiers indifféremment, comme cela avait lieu dans les autres villes du royaume¹. Les douze consuls de Montpellier étaient élus par le concours de leurs prédécesseurs et de sept citoyens représentant les sept *échelles* entre lesquelles la population se répartissait, suivant la diversité des professions. Ces sept citoyens étaient tirés au sort sur une liste de trente-cinq personnes, formée par les chefs des métiers, qui y faisaient entrer cinq personnes de chaque *échelle*². Les chefs des métiers d'Arles, assistés d'un conseil que l'on trouve désigné sous les titres de *consilium capitum mysteriorum*, *consilium secretum*, siégeaient dans les assemblées publiques à côté du conseil général, *consilium majus*, *consilium generale*, qui se composait des représentants de la noblesse et de la bourgeoisie³. A Marseille, les chefs des métiers se réunissaient au son de la cloche pour délibérer sur les affaires publiques et transmettaient leurs résolutions au gouverneur (*rectori*), chargé de les exécuter. Ils étaient en outre investis d'importantes attributions de police⁴. Les consuls et les conseillers de Perpignan devaient consulter les chefs de métiers dans les affaires graves et délicates⁵. Quant à Paris, dont l'échevinage n'exerça jamais qu'une juridiction civile et commerciale, si les corporations industrielles n'y avaient légalement aucune influence politique, elles nommaient un ou plusieurs de leurs membres pour remplir les fonctions de répartiteurs et de vérificateurs de la taille⁶, et elles furent activement mêlées aux troubles qui agiterent la capitale

1. *Olim*, II, 206.

2. Germain, *Hist. de la comm. de Montpellier*. 1851, in-8°, pp. 155 et 156.

3. Anibert, *Mém. histor. et crit. sur l'anc. républ. d'Arles*. 1779-81, in-12, 1^{re} partie, p. 126, 3^e partie, p. 150 et suiv.

4. Du Cange, v^o *ministeriorum capita*.

5. Henry, *Rech. sur l'anc. const. munic. de Perpignan*. *Mém. de divers savants*, 2^e série, t. I, p. 230.

6. « Ce sunt les XVI preudeshomes qui sunt esleus à assaar la taille de X mille livres par. por la chevalerie monseigneur Looys, roy de Navarre, ainzné fuilz nostre sire le roy de France, l'an de grace M CCC et XIII, le lundî après feste seinte Luce. *Por drapiers*, Symon de S. Benoast, etc. Ce sunt les XXIII preudommes que le commun de la ville de Paris a esleu pour ouïr le conte de la taille des cent mille livres. Robert de Sernay, Thomas Lami, *por talemeliers*, etc. » Arch. de l'Emp. KK 1337, f. XLVII, v^o, et LI, v^o.

au XIV^e siècle. L'organisation industrielle du moyen-âge, créant entre les artisans de même profession des rapports constants, leur permettait de se concerter et d'agir avec discipline sous la direction de leurs gardes jurés. Ils abusèrent quelquefois de cette facilité contre l'Etat. L'émeute qui éclata en 1306, par suite du rétablissement de la forte monnaie, fut l'œuvre de la population ouvrière et marchande. Les propriétaires voulurent être payés de leurs loyers en bonne monnaie; cette prétention légitime n'en irrita pas moins les petits locataires qui voyaient tripler brusquement les loyers qu'ils payaient depuis onze ans ¹. Des gens du peuple, foulons, tisserands, taverniers et autres, envahirent la maison de campagne d'Étienne Barbète, voyer de Paris et maître de la monnaie ², la brûlèrent, saccagèrent le jardin, enfoncèrent les portes de son hôtel de la rue Saint-Martin, mirent le mobilier en pièces, enfin poussèrent l'audace jusqu'à bloquer le roi dans le Temple. C'est le jeudi avant l'Épiphanie que se commettaient ces excès. La veille de cette fête, vingt-huit des séditieux furent pendus aux quatre portes de la ville ³. Un autre chroniqueur porte à quatre-vingts personnes le nombre des gens de métier qui subirent ce supplice ⁴. D'après un troisième, le ressentiment de Philippe-le-Bel ne fut satisfait que par la mort d'un maître de chaque métier ⁵. Quoi qu'il en soit, le caractère de la répression ne laisse pas de doute sur la classe à laquelle appartenaient les coupables. Est-ce, comme le pense M. Leroux de Lincy ⁶, à la suite de cette sédition que Philippe-le-Bel abolit les confréries religieuses, ou ne faut-il pas plutôt faire remonter leur suppression à un mandement royal du mercredi après la Quasimodo 1305, adressé au prévôt de Paris et interdisant dans cette ville aux personnes de toute classe et de toute profession les réunions de plus de cinq personnes, publiques ou clandestines, pendant

1. N. de Wailly, *Mém. sur les variat. de la livre iourn. Mem. de l'Acad.* t. XXI, 2^e partie, p. 209-211.

2. *Hist. de Fr.* XXI, 27, J.

3. *Chron. de S. Denis*, éd. P. Paris, V, 171-174.

4. *Ibid.* p. 174 en note.

5. *Hist. de Fr.* XXI, 139, H.

6. *Rech. sur la grande confrérie Notre-Dame. Mém. des Antiq. de Fr.* XVII, 232.

le jour ou la nuit, sous n'importe quelle forme et quel prétexte ¹. Il semble impossible que les confréries religieuses aient échappé à une mesure d'un caractère aussi général. Du reste, elle paraît n'avoir été que transitoire; dès le 12 octobre 1307, Philippe-le-Bel lui-même autorisait les *marchands de l'eau* à célébrer annuellement leur confrérie comme ils le faisaient avant sa défense ², et le 21 avril 1309, il rétablit celle des drapiers, après s'être assuré par une enquête qu'elle ne présentait aucun danger ³. Ses successeurs recoururent quelquefois à cette précaution avant de permettre le rétablissement d'une confrérie, et ils ne le permirent généralement qu'à la condition que les réunions auraient lieu en présence d'un délégué du prévôt de Paris ⁴.

Cinquante ans environ après l'émeute que nous venons de mentionner, on voit les corps de métiers engagés dans le parti d'Étienne Marcel, et formant une véritable armée à ses ordres. Le jeudi 22 février 1358 (n. s.), au matin, le prévôt des marchands les réunit tous en armes à l'abbaye de Saint-Éloi, près du Palais. Ils formaient une réunion d'environ 3,000 personnes. C'est cette foule qui massacra Regnaut d'Acy, avocat au Parlement, au moment où il se rendait du Palais chez lui, c'est elle qui fournit des instruments dévoués à Marcel pour l'exécution de ses sanglants projets contre les maréchaux de Champagne et de Normandie ⁵. La population laborieuse, qui obéit, en 1306, à un mouvement tout spontané, agit ici au contraire avec une discipline et un ensemble qui s'expliquent certainement par le système d'associations où elle était comme enrégimentée. Le 10 août 1358, le régent accorda une amnistie presque générale aux Parisiens compromis dans la révolte contre son autorité. Au nombre des délits et des crimes énumérés par les lettres d'abolition figure le fait de s'être affilié par serment et sans la per-

1. « ne aliqui, cujuscumque sint conditionis vel ministerii aut status, in villa nostra predicta ultra quinque insimul per diem vel noctem, palam vel occulte congregationes aliquas sub quibuscumque forma, modo vel simulatione, post preconisationem predictam de cetero facere presumant. »

Ordonn., I, 428.

2. La pièce est citée par M. Le Roux de Lincy, p. 233.

3. *Ordonn.* III, 583.

4. *Trésor des Ch.* JJ *reg.* 56, n° VIc II, *reg.* 58, f. 60 v°, *reg.* 60, n° 3 et IIII^{xx} XII.

5. *Chron. de S. Denis*, éd. P. Paris, VI, 86-88.

mission du dauphin à une association illicite qui n'est autre que la confrérie Notre-Dame¹. Cet exemple montre bien le danger que pouvaient offrir, à un moment donné, les associations les plus étrangères à la politique; on sait, en effet, que la grande confrérie aux prêtres et aux bourgeois de Notre-Dame, objet de la clémence royale, n'avait d'autre but avoué que la pratique de la dévotion et de la charité, et qu'elle avait compté la reine Blanche parmi ses membres². La sédition des Maillottins, qui eut lieu le 1 mars 1382 (n. s.), et les troubles dont elle fut suivie jusqu'à la rentrée de Charles VI à Paris, le 11 janvier 1383 (n. s.), se joignant au souvenir de la conduite factieuse des Parisiens sous le règne précédent³, déterminèrent ce prince à priver la ville de son échevinage, dont il transporta les attributions au prévôt de Paris⁴, et à dissoudre les corporations d'arts et métiers; il remplaça les *maîtres* électifs des métiers par des *visiteurs* à la nomination du prévôt, supprima la juridiction professionnelle exercée par plusieurs de ces corporations⁵, et défendit d'une façon générale, et notamment aux confréries, de se réunir ailleurs qu'à l'église sans son autorisation ou celle du prévôt, et en l'absence de cet officier ou de son délégué. Cette défense était sanctionnée par la confiscation et la peine capitale⁶. Les biens des corporations passèrent entre

1. « de faire par manière de monopole une grant compaignie appelée la confrérie Nostre-Dame, à laquelle il avoient fait plusieurs sermens, conventions et alliance sans l'autorité et licence de nous... » *Ordonn.*, IV, 346.

2. Voyez les recherches déjà citées de M. Le Roux de Lincy.

3. « et en oultre aient par plusieurs fois mesprins des le temps de nostre dit seigneur et père.... » *Ordonn.* VI, 686.

4. Celui-ci ne put suffire à l'exercice de sa double charge, et le conseil royal confia l'administration municipale à un *garde de la prévôté des marchands* qui était, comme l'indique son titre, nommé par le roi. Cette charge, créée en 1388, fut donnée à Jean Juvénal des Ursins, père de l'historien. Juv. des Ursins, *Hist. de Charles VI*, éd. Denis Godefroy, 1653, pp. 69-70.

5. Cette suppression résulte implicitement du rapprochement de l'art. 3, qui déclare le prévôt seul compétent pour connaître des délits et contraventions professionnels, avec l'art. 6, d'après lequel l'ordonnance ne porte pas atteinte à la juridiction des grands officiers de la couronne ni des seigneurs justiciers de la capitale. Si l'art. 3 ne s'applique pas à ces derniers, il ne peut avoir d'autre portée que celle que nous lui attribuons.

6. L'ordonnance est du 27 Janvier 1383 (n. s.). *Ordonn.* VI, 685. Le religieux de Saint-Denis commet donc une erreur en plaçant au mois de Février l'aboli-

les mains du roi; telle dut être au moins la conséquence de leur dissolution, et nous avons la preuve qu'en exécution de son ordonnance Charles VI confisqua la Grande-Boucherie. Du reste, elle lui rapporta si peu, et le défaut d'entretien y nécessita des réparations si urgentes et si considérables qu'il s'en dessaisit en 1388 (n. s.), pour la restituer aux bouchers¹. On ne saurait fixer l'époque précise à laquelle les autres communautés se reformèrent, mais cela ne tarda pas.

C'est au sein de ces corporations si remuantes que se recrutait la milice bourgeoise à laquelle était en partie confiée la police de la ville. Les artisans de certains métiers s'étaient spontanément chargés de faire le guet à leurs frais et à tour de rôle de trois semaines en trois semaines. On voit, par l'ordonnance du mois de décembre 1254, qu'il existait déjà un guet soldé par le roi et composé de vingt sergents à cheval et de quarante sergents à pied, sous le commandement d'un officier nommé le *chevalier du guet*². A la différence de celui-ci, qui parcourait les rues en patrouille, le guet bourgeois était à poste fixe³. Les métiers soumis au service étaient un peu plus de vingt et un. On en compterait vingt et un juste si l'on s'en tenait à ce fait que le tour de chacun d'eux venait une fois en trois semaines, mais on voit que plusieurs se réunissaient quelquefois pour former le contingent qu'un seul d'entre eux n'aurait pu fournir. Ainsi, on ne comptait parmi les batteurs d'or que six maîtres tenus au guet, et ils invoquaient ce petit nombre comme motif de dispense⁴. Un arrêt du Parlement, de la Pentecôte 1271, nous montre qu'il faut ajouter à ces vingt et un métiers les changeurs, les orfèvres,

tion de l'échevinage et la suspension des confréries, *vetut celuum iniquorum prestantes occasionem* (I, 242).

1. *Ordonn.* VII, 179. Les bouchers ayant prétendu que cette restitution comprenait la rue percée par Hugues Aubriot, prévôt de Paris, sur l'emplacement d'une partie de la Grande-Boucherie, et qui allait de Saint-Jacques-de-la-Boucherie au Grand-Pont, Charles VI déclara, le 3 mars 1394 (n. s.), qu'elle ne s'appliquait qu'à la boucherie telle qu'elle existait en 1388, et ne s'étendait pas à la partie supprimée par Aubriot. *Ibid.* XII, 183, et Sauval, I, 634.

2. Delamare, I, 236.

3. C'est à cause de cela qu'il était appelé *guet dormant*, *guet assis*.

4. « quar leur mestier n'est pas molt efforsaus à la ville de gent, quar el mestier devant dit ne sont que VI preudome qui guet doivent au Roy... » *Livre des mét.* p. 78.

les drapiers, les taverniers¹. Une ordonnance du roi Jean, du 6 mars 1364 (n. s.), parle de la convocation des gens du métier ou *des métiers* dont le tour est arrivé. Cette convocation devait être faite en temps opportun par deux officiers portant le titre de *clercs du guet*, et chargés d'enregistrer les noms de ceux qui se présentaient au Châtelet avant le couvre-feu, de remplacer le défaillant à ses frais, et de distribuer le guet par escouades de six hommes entre les différents postes. Il y en avait deux près du Châtelet; les autres étaient établies dans la cour du Palais, près de l'église Sainte-Marie-Madeleine de la cité, à la place aux Chats, devant la fontaine des Innocents, sous les piliers de la place de Grève et à la porte Baudoyer, ce qui constitue un effectif de quarante-huit hommes. Quelquefois il y en avait davantage, et alors l'excédant était envoyé aux carrefours où les *clercs* jugeaient qu'il serait le plus utilement placé. Le service durait depuis le couvre-feu jusqu'au jour. Les bourgeois s'armaient eux-mêmes et servaient généralement en personne. Cependant les cordonniers pouvaient, dès le temps de la reine Blanche, se faire remplacer par leurs ouvriers², et les couteliers jouissaient depuis Philippe-Auguste du même privilège³. Plusieurs métiers avaient affirmé du roi les revenus du guet auquel ils étaient soumis et dont ils se déchargeaient sur des remplaçants. De ce nombre étaient les tisserands. Chaque fois que leur tour était arrivé, ils fournissaient soixante hommes et payaient 20 s. parisis au roi, et en outre 10 s. qui se répartissaient entre leurs remplaçants, les *clercs du guet* et les *veilleurs* (*gaites*) du grand et du petit pont. Le maître du métier était chargé de convoquer le guet et, à ce titre, sergent juré du roi⁴. Il forçait même les fabricants de tapis de luxe à guetter en

1. « Conquerentibus scambitoribus, aurifabris, drapariis, tabernariis... de preposito Paris. quod eorum vadia ceperat, respondit idem prepositus... dicta vadia se cepisse eo quod guettare nolebant per villam Paris. sicut et viginti unum ministeria ville Par. ad suum mandatum... » *Olim*, I, 865.

2. *Livre des mét.*, p. 230.

3. *Ibid.*, p. 51.

4. « Li gais des toisserans est au mestre et as toisserans par xx s. de Paris. que li mestres des toisserans paie, toutes les nuiz que leur gais siet, au Roy et x s. de Paris à ceus qui le reçoivent, pour leur gages et pour les gages aus gaites du petit pont et du grant pont, et pour lx homes que il livrent toutes les nuiz gaitant que leur gais afiert. Li mestres du mestier des toisserans doit semondre le gait, quel que il soit, et en est sergens lou Roy de ce service faire, et le doit faire bien et loiaument par son serement. » *Ibid.* p. 125.

violation de leur privilège, et ceux-ci l'accusaient de s'approprier les revenus du guet au détriment du trésor royal¹. Au xiv^e siècle, les tisserands, appauvris et décimés par les guerres et les épidémies, se trouvèrent hors d'état de payer la redevance moyennant laquelle ils affermaient le guet. La plupart quittèrent la terre du roi pour aller s'établir dans les seigneuries ecclésiastiques, dont les habitants jouissaient de l'immunité. Il ne resta environ que seize familles de tisserands dans le domaine royal. A la requête du maître et des jurés du métier qui avaient déterminé le retour d'un certain nombre de familles et qui faisaient espérer que les autres suivraient cet exemple, Charles V, au mois d'avril 1372-73, affranchit de cette redevance les tisserands qui viendraient s'établir sous sa juridiction immédiate et leur remit même les arrérages échus, à la charge de faire le guet comme les autres corporations². Ainsi, ils obtinrent comme une faveur de quitter une situation privilégiée, que les circonstances avaient rendue onéreuse, pour rentrer dans la condition commune. Plusieurs corporations cependant se rachetaient du service par une redevance en nature ou en argent. Tel était le cas des tonneliers et des *esculliers* (fabricants d'écuellles, de hanaps, d'auges, etc.). Chaque *escullier* fournissait annuellement au cellier royal sept auges de deux pieds de long³, et chaque tonnelier obtenait son exemption depuis la Madeleine (22 Juillet) jusqu'à la Saint-Martin d'hiver (11 novembre), en payant au

Ce sont les noms des personnes qui reçoivent le guet hors la main du Roy.

...Item les tixerans qui ont mestres et rendent au Roy xxxii s. xi d. et le guet accoustumé par les quarrefours par trois sepmaines. » *Ord. relat. aux mét.*, pp. 426-27.

1. « ...Et soloient estre (quitte du guet) tuit li autre del mestier devant dit, fors puis III anz en ça que Jehans de Champieus, mestre des toisserranz, les a fait guetier contre droit et contre reson, si come il semble aus preudeshomes du mestier, car leur mestier n'apartient qu'aus yglises et aus gentis homes et aus haus homes, come au Roy et à contes, et par tèle raison avoient-il esté frans de si au tens devant dit que icil Jehans de Champiaus, à qui le guet des toisserranz est, les a fait guetier contre reson, si come il est dit devant, et met le pourfit en sa bourse, et non pas en la bourse lou Roy. » *Liv. des mét.*, p. 128. Le maître des maréchaux convoquait les gens du métier par l'intermédiaire de six d'entre eux qu'il nommait chaque année à cet effet, et qui, à raison de leurs fonctions, étaient exemptés. *Ibid.*, p. 45.

2. *Trésor des Ch.*, JJ, reg. 103, n° 57.

3. *Livre des mét.*, p. 113.

roi la valeur d'une journée de travail ¹. L'expression *payer*, que nous trouvons appliquée au guet dans les statuts de plusieurs métiers, suppose qu'à leur égard le service avait été converti en une prestation pécuniaire ². L'usage de s'en affranchir à prix d'argent se généralisa même abusivement par la prévarication des clercs du guet, dont les bourgeois achetaient la tolérance, si bien que la ville fut privée pendant quelque temps de la garde de nuit qui veillait à sa sûreté. Le 6 mars 1364 (n. s.), le roi Jean, voulant remettre en vigueur une institution aussi utile, destitua les coupables et décida qu'à l'avenir leur office serait rempli par deux notaires du Châtelet, qui l'exerceraient concurremment avec leurs premières fonctions. Comme plusieurs s'esquivaient après avoir fait inscrire leurs noms, il ordonna que le guet des sergents visiterait les postes et prendrait les noms des absents afin de les faire connaître au prévôt de Paris, enfin il défendit aux clercs de profiter de leur position pour faire des gains illégitimes ³.

Le guet bourgeois était commandé par le prévôt ou par son lieutenant. Les changeurs, les orfèvres, les drapiers, les taverniers, revendiquaient le privilège de ne guetter que sous le commandement personnel du prévôt, mais la jurisprudence constante du Parlement se montra contraire à cette prétention. Dans sa session de l'octave de la Toussaint 1264, il jugea à l'unanimité que les drapiers étaient tenus de guetter en l'absence comme en la présence de cet officier, et ce n'était pas la première fois qu'il se prononçait en ce sens ⁴. Un arrêt du lundi après la Saint-Barnabé (11 juin) 1265, apprend que la même chose avait été décidée à plusieurs reprises à l'égard des bourgeois de Paris en général ⁵, et la question posée de nouveau à l'occasion des changeurs, des orfèvres, des drapiers, des

1. « ...touz les tonneliers de la ville de Paris, ne doivent point de guet entre la Magdeleine et la Saint-Martin d'yver, pour une journée que chascun poie au Roy. » *Ord. rel. aux mét.* p. 426.

2. « Li escriniers paieront le guet et la taille et les autres costumes, ausi come li autres bourgeois de Paris. » *Ibid.*, p. 376.

3. *Ordonn.*, III, 669 et suiv.

4. « Determinatum est concorditer quod drapparii Parisienses guettent et cum preposito et sine preposito Par., sicut et alii, et alias fuerat similiter determinatum. » *Olim*, I, 584.

5. « ...Burgenses Paris. de quibus pluries determinatum est quod cum preposito et sine eo guettare debent, quociens fuerint requisiti. » *Ibid.*, 609.

taverniers, etc., fut résolue de même en 1271, conformément à un arrêt du Parlement, de la Saint-Martin d'hiver 1258, dont l'existence fut établie par un record de cour ¹.

Le privilège des corporations exemptes du guet se fondait généralement sur ce qu'elles exerçaient une industrie de luxe; travaillant surtout pour la noblesse et le clergé, elles participaient en quelque sorte à la faveur dont ces classes élevées étaient l'objet. C'est à ce titre que les haubergiers², les barilliers³, les imagiers⁴, les chapeliers de paon⁵, les archiers⁶, jouissaient de l'immunité, et que les lapidaires⁷, les tapissiers de tapis imités de ceux de l'Orient⁸, les tailleurs de robes⁹, y prétendaient. Une tradition, transmise de père en fils chez les mortelliers et tailleurs de pierre, faisait remonter leur privilège à cet égard au temps de Charles-Martel ¹⁰. Les maîtres et clercs du guet obligeaient les barbiers à guetter, bien que le registre des métiers ne leur imposât pas cette charge. Les barbiers s'en plaignirent à Charles V; ils représentèrent que quatorze d'entre eux sur quarante étaient exempts, soit à cause de leur âge, soit parce qu'ils demeuraient sur des terres franches ou seigneuriales; ils ajoutèrent qu'ils étaient souvent appelés la nuit par les malades à défaut des médecins et chirurgiens. Le roi manda au prévôt de Paris de consulter les registres des métiers conservés au Châtelet et à la chambre des comptes et de faire droit, s'il y avait lieu, à la requête des barbiers. C'est ce que fit le prévôt après avoir vérifié que les registres ne contenaient rien qui s'y opposât ¹¹. Un document qui paraît avoir été rédigé à la suite d'une enquête ordonnée par le Parlement ¹² nous offre la

1. *Olim.* I, 865.

2. *Livre des mét.*, p. 66.

3. *Ibid.*, p. 104. Fabricants de barils en cœur de chêne, poirier, alisier, érable, tamaris, brésil pour les vins fins, les eaux de senteur, etc. Voyez leur statut dans le *Livre des mét.*, et de Laborde, *Gloss. et Répert.* au mot *barris*.

4. *Livre des mét.*, pp. 157, 158.

5. *Ibid.*, p. 253.

6. *Ibid.*, p. 260.

7. *Ibid.*, p. 74.

8. *Ibid.* p. 128.

9. *Ibid.* p. 144.

10. « Li mortelliers sont quite du gueit, et tout tailleur de pierre, très le taus Charles Martel, si come li preudome l'en oï dire de père en fils. » *Ibid.*, p. 111.

11. *Ordonn.* IV, 609.

12. « Ce sont les mestiers frans de la ville de Paris qui ne doivent point

liste complète des corporations et des personnes exemptes du guet. Elle comprend, outre celles que nous avons déjà citées, les chasubliers, les graveurs de sceaux (seelleurs), les libraires, les parcheminiers, les enlumineurs, les écrivains, les tondeurs de draps, les bateliers, les buffetiers, les fabricants de gants de laine, de chapeaux en *bonnet*¹, de nattes, de haubergeons, de braies, de bijoux en verre (voirriers), les déchargeurs de vin, les sauniers, les corroyeurs de robes de vair, les corroyeurs de cordouan, les monnayeurs, les brodeurs de soie, les courte-pointiers, les vanniers, les tapissiers qui se servaient de la navette, les marchands de fil (fillandriers), les calendriers, les marchands d'oublies, les écorcheurs, les orfèvres, les étuveurs, les apothicaires, les habitants de l'enceinte des églises et des monastères, les mesureurs, les *rafreschisseurs de robes non marchans*, les petits marchands qui étalaient leurs denrées sur une fenêtre (touz fenestriers), les courtiers de commerce, les marchands de vin étalliers, les artisans attachés au service du roi, des princes du sang et des seigneurs, les boîteux, les estropiés, les fous, les maîtres et jurés des métiers². Les sexagénaires, les absents qui n'avaient pas quitté la ville après avoir eu connaissance de la convocation, les malades, ceux dont la femme était en couches, qui avaient été saignés le jour même, pourvu que la convocation n'eût pas précédé la saignée, ceux enfin qui montaient la garde sur les murs de la ville, étaient dispensés, à la condition de faire, sous serment, leur déclaration aux clercs du guet³. Ceux-ci, paraît-il, n'acceptaient les excuses des fripiers que lorsqu'elles étaient présentées par leur femme. Les fripiers représentèrent l'inconvénient qu'il y avait pour elles à attendre au Châtelet l'heure du couvre-feu et à en revenir le soir par des rues écartées et désertes, et ils sollicitèrent du roi la permission de se faire excuser par leur ouvrier, leur servante ou leur voisin⁴.

de guet au Roy, *si come il dient. Tamen non constal curie quare debeant esse quitti.* » *Ord. relat. aux mét.* p. 425.

1. Nom d'une étoffe, qui est devenu ensuite celui de la coiffure qui en était faite. « Un chapel ot de bonet en sa teste » *Li charois de Nymes*, v. 1047. G. de Nangis, parlant de saint Louis, dit : « Ab illo tempore numquam indutus est squarleta vel panno viridi seu bonneta. » Voyez Littré à ce mot et Du Cange v° *bonetus*.

2. *Ord. relat. aux mét.* p. 425.

3. *Ibid.* p. 426, *Ordonn.* III, 670, et *Livre des mét.*, *pass.*

4. « Et dient li preudome du mestier qu'il sont grevé de ce que, puis X ans

Nous terminerons ce tableau de la vie sociale des corporations par quelques mots sur le rôle qu'elles remplissaient dans les fêtes et les cérémonies publiques. Les descriptions que les chroniqueurs nous en ont laissées passent généralement sous silence la part qu'y prenaient les corps de métiers, mais celles qui en parlent prouvent qu'ils ne s'y confondaient pas avec le reste de la bourgeoisie et qu'ils y occupaient une place distincte.

Chacun d'eux était rangé à part et portait un uniforme neuf, en étoffe de prix, tel que le prévôt de Paris le lui avait assigné ¹. L'intervention du prévôt en pareille matière montre bien que leur assistance aux cérémonies publiques faisait partie du programme officiel de ces cérémonies. Mais ils ne se bornaient pas

en ça, ceus qui gardent le gueit de par lon Roy ne voelent pas recevoir l'essoigne des choses desus dites, pour ceus du mestier, par leur voisins ou par leur sergens; ançois voelent et font venir leur fames en propre parsons, soient bèles, soient lèdes, soient vielles ou jeunes, ou foibles ou grosses, pour leur seigneur essoignier. Laquèle chose est moult laide et moult vilaine, que une fame soit et siée en Chasteleit dessi à queuvre-feu tant que li gueiz est livre. Et dont s'en veit à tel eure parmi tel ville comme Paris est, toute seule entre li et son garçon ou sa garce, ou sanz l'un ou sanz l'autre, parmi rues foraines, dessi à son ostel. Et en on esté aucun mal, aucun péchié, aucune vilonie faite par la reison del tel essoignement. Pour laquel chose li preudome du mestier devant dit voudroient déprier et requerre la déboneireté du Roy, se il li pleust, que li essoigne feust essoigné par leur vallès, par leur chamberière ou par leur voisin. » *Livre des mét.* p. 203.

1 « In festo Pentecostes eodem anno Philippus primogenitus filius Ludovici regis Francorum, fit miles Parisius, cum tanto urbis et civium apparatu, ut retroactis temporibus vix [tam] solenne festum Parisius factum vel alibi reperitur. Unde et tota civitas sericis pannis et cortinis extitit ornata, et omnia civitatis ministeria novis vestimentis induta de pannis brodati, sericis, cendali, aut vestibis aliis secundum præceptum et dispositionem præpositi Parisius. » *Chron. Normanniæ, sub anno 1254*, ap. Duchesne, *Hist. Norm. script. antiqui*, p. 1011.

« Le jeudi ensuivant d'icelle sepmaine de la Penthecouste, tous les bourgeois et mestiers de la ville de Paris firent très-belle feste : et vindrent les uns en paremens riches et de noble euvre fais, les autres en robes neuves, à pié et à cheval, chascun mestier par soy ordené, au-dessus dit isle Nostre-Dame, à trompes, tabours, buisines, timbres et nacaires, à grant joie et grant noise demenant et de très biaux jeux jouant, etc. » *Chron. de S. Denis*, éd. P. Paris, V, 198-99. « Et quant le roy [Jean] entra à Paris, au retour de son joyeux avenement, la ville de Paris et grant pont estoient enourtinés de divers draps; et toutes manieres de gens de mestier estoient vestus, chascun mestier d'unes robes pareilles, et les bourgeois de la dicte ville d'unes autres robes pareilles... » *Ibid.* VI, 2.

à y assister, ils contribuaient aux divertissements offerts à la foule. Jean de Saint-Victor, décrivant les fêtes célébrées à Paris, en 1313, à l'occasion de la chevalerie des trois fils de Philippe-le-Bel, parle du cortège formé par tous les artisans, et dans lequel chaque métier se distinguait par ses insignes particuliers, ainsi que de la mascarade où les uns représentaient l'enfer, les autres le paradis, d'autres la procession de Renard ¹. Nous savons, par un autre chroniqueur, que les fabricants de courroies représentèrent la vie de ce personnage alors si populaire, tandis que les tisserands jouèrent des scènes empruntées surtout au Nouveau-Testament ². A l'époque qui nous occupe, les gens de métier assistaient en corps aux cérémonies et aux fêtes publiques et n'y étaient pas représentés, comme ils le furent plus tard, par cette espèce d'aristocratie commerciale, composée de six corporations, dont l'existence ne paraît pas remonter au-delà du xvi^e siècle ³.

GUSTAVE FAGNIEZ.

1. « Omnes artifices processionaliter incedebant, et illi de singulis artificiis habebant distincta ornamenta ab aliis. Quidam cum hoc infernum effingebant, alii paradisum, alii processionem vulpis, in qua singula animalia effigiata singula officia exercebant. » *Hist. de Fr.* XXI, 656, J.

2. *Chron. rimée attrib. à Geffroi de Paris.* vers 4975-5005 ap. *Hist. de Fr.* XXII.

3. Sauval, II, 468.



BIBLIOGRAPHIE.

HISTOIRE de l'Université de Paris au XVII^e et au XVIII^e siècles, par Charles Jourdain, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), chef de division au Ministère de l'instruction publique. Paris, Hachette et C^{ie}, 1862 à 1866. VIII, 516 et 293 pages in-folio.

Index chronologicus chartarum pertinentium ad historiam Universitatis Parisiensis ab ejus originibus ad finem decimi sexti sæculi, adjectis insuper pluribus instrumentis quæ nondum in lucem edita erant, studio et cura Caroli Jourdain, in Academia Parisiensi philosophiæ olim professoris. Paris, Hachette et C^{ie}, 1862. VIII et 433 p. in-folio.

En annonçant, il y a quelques années, dans ce recueil ¹ la première livraison de l'*Histoire de l'Université de Paris*, par M. Charles Jourdain, j'exprimais le vœu de voir terminer sans trop de retards ce travail de longue haleine, destiné à achever et à compléter l'œuvre classique du vieux Duboulay. M. Jourdain a répondu à ce désir plus promptement même qu'on n'était en droit de l'espérer, et son bel ouvrage se trouve dès aujourd'hui achevé, comme un digne monument élevé par l'Université du XIX^e siècle à l'alma mater de la vieille France.

Les trois dernières livraisons contiennent à la fois les livres II à IV de l'Histoire de l'Université de Paris au XVII^e et au XVIII^e siècles, et la table chronologique des chartes des XIV^e, XV^e et XVI^e siècles, relatives à notre grande école. Comme dans le premier fascicule, de nombreuses pièces justificatives, à pagination distincte, viennent s'ajouter au récit aussi érudit qu'élégamment écrit des vicissitudes de l'Université pendant les deux derniers siècles, tandis que dans la table chronologique, se trouvent intercalés in extenso de non moins nombreux documents inédits, relatifs à l'Université parisienne du moyen-âge. Enfin des tables détaillées facilitent l'usage de l'une et l'autre moitié de cette œuvre magistrale.

Je ne puis songer à examiner par le détail les trois derniers livres de l'histoire de l'Université de Paris, qui la mènent successivement depuis l'avènement de Louis XIV jusqu'à la fin du XVII^e siècle, depuis le commencement du XVIII^e siècle jusqu'à l'expulsion des Jésuites, et depuis l'expulsion des Jésuites jusqu'à la suppression de

1. Bibliothèque de l'Ecole des Chartes, cinquième série, t. III, p. 256-267.

l'Université ; il me suffira de donner une idée sommaire des principales matières qui y sont traitées. Il y a d'abord tout ce qui se rapporte tant à l'établissement extérieur, aux prérogatives et aux finances, qu'à l'administration intérieure et aux querelles intestines du corps universitaire. Procès ou contestations de l'Université avec les fermiers des postes, avec les libraires, avec les parcheminiers, avec le chantre de Notre-Dame, avec les deux chanceliers de Notre-Dame et de Sainte-Geneviève ; de la faculté de médecine avec les chirurgiens, avec la chambre royale des médecins étrangers, avec la société royale de médecine établie en 1778 ; de la faculté des arts avec les facultés supérieures et avec les maîtres de pensions : autant de questions qui s'imposaient sans cesse à M. Jourdain, par cela même qu'elles ont fait trop souvent la principale préoccupation de nos prédécesseurs, mais qui, pour nous, n'ont plus qu'un intérêt fort médiocre. Il n'en est plus de même quand il s'agit, soit de l'enseignement lui-même, de ses méthodes, de ses livres, de ses professeurs, soit des luttes théologiques et philosophiques qui agitaient la Sorbonne et l'Université tout entière. Pour me borner à quelques exemples, les ouvrages classiques de Port-Royal et le traité des études de Rollin, les progrès de la philosophie de Descartes et l'introduction en France de celle de Locke, l'établissement de l'instruction gratuite en 1719 et l'institution du concours général en 1747, les grandes querelles du jansénisme surtout, et la réforme générale de l'instruction publique après la suppression des Jésuites, ont fourni à M. Jourdain ample matière, non-seulement à des récits attachants, mais aussi à des considérations fort instructives. Il est plus que tiède pour les appelants jansénistes de l'Université, qu'ils s'appellent Rollin ou Gibert, Coffin ou Demontempuys ; il qualifie de tristement fameux l'arrêt qui supprime la compagnie de Jésus ; mais il ne refuse pas son approbation au règlement général de 1763 et aux mesures subséquentes, qui, en fixant le chef-lieu de l'Université à Louis-le-Grand, où se trouvèrent réunis dès lors les boursiers des petits collèges ainsi que la bibliothèque de l'Université, en créant d'autre part soixante places de docteurs agrégés dans la faculté des arts, tâchèrent de renouveler l'enseignement universitaire. Les deux discours de Turgot en Sorbonne, comme prier des bacheliers de la maison, les mémoires de La Chalotais et de Guyton de Morveau sur l'éducation nationale, le compte-rendu sur l'instruction publique présenté au parlement par le président Rolland, comme plus tard les rapports de même nature de Talleyrand et de Condorcet à la Constituante et à la Législative, sont soigneusement exposés et discutés. Enfin, nous assistons à l'agonie de l'antique institution : on persécute ses membres engagés dans les ordres qui, moins complaisants que le recteur Dumouchel, député aux Etats généraux et évêque constitutionnel du Gard, refusent les serments exigés ; on ferme les cours de

théologie, on confisque les biens appartenant aux collèges et, après une dernière distribution de prix du concours général, faite non plus à la Sorbonne, mais dans la salle même du club des Jacobins, parut le 15 septembre 1793 le décret de la Convention qui supprime les collèges et facultés de tout ordre, sans que Robespierre, qui pourtant avait obtenu en 1781 une gratification universitaire de 600 livres, pour prix de ses talents éminents et de sa bonne conduite, songe à intervenir en faveur de l'Université.

Parmi les pièces inédites de la table chronologique, je signalerai sous le n° CCCLVI, la liste officielle des livres autorisés en 1304 dans l'Université, avec le prix de chaque volume; au n° CDXXXII, la reconnaissance de Philippe V, par un acte spécial du 3 février 1317¹; au n° DLXVII un statut de 1340 pour protéger les nouveaux venus, les béjauni, contre les exactions de leurs anciens; au n° CMXLVI, un calendrier universitaire de la fin du XIV^e siècle probablement, mais en tout cas fort riche en congés; sous le n° MCLXVII, une lettre de janvier 1421, adressée à Henri V, roi d'Angleterre et régent de France, où il est question de l'enseignement de l'hébreu à Paris par un Juif converti; au n° MCCCXXII enfin, les modifications apportées en 1458 par le cardinal Alain de Coëtivy aux statuts de la faculté de droit, où l'on apprend ce que coûtaient les grades universitaires. Il y en a d'autres par centaines, mais il faut reconnaître que Duboulay, d'Argentré, Sauval et Félibien n'avaient laissé échapper qu'un nombre assez restreint de pièces importantes.

Un dernier rapprochement, et je termine. En 1667, Duboulay vit condamner par la faculté de théologie les premiers volumes de sa laborieuse histoire; deux siècles plus tard, en 1863, l'Académie des inscriptions et belles-lettres a ouvert les portes de l'Institut à son docte continuateur.

Auguste HIRLY.

MÉMOIRE *sur quelques nouveaux fragments inédits de l'orateur Hypéride*, par M. Egger. Paris, Imprimerie impériale. 1868. In-4° de 48 pages, avec trois planches (Extrait des Mémoires de l'Académie des inscriptions, tome XXVI).

M. Egger ayant eu communication d'une douzaine de petits fragments de papyrus, rapportés d'Égypte, et acquis par M. Michel Chasles, a constaté que ces fragments appartenaient au même rouleau que les morceaux plus considérables publiés pour la première fois en 1848 à Londres par M. A. C. Harris. Le mémoire dont nous venons de transcrire le titre contient le fac-simile et le déchiffrement des nou-

1. A ce propos, M. Jourdain a laissé subsister un lapsus à la p. 69, où il fait, de Philippe V, le successeur immédiat de Philippe IV.

veaux fragments, avec des observations philologiques et historiques dont l'importance sera surtout appréciée par les savants qui consacrent leurs études à la littérature grecque, mais qui méritent d'être signalées aux lecteurs de la *Bibliothèque de l'Ecole des chartes*, puisqu'elles éclaircissent plusieurs points de l'histoire des livres dans l'antiquité. — Outre les fragments possédés par M. Chasles, M. Egger a fait connaître cinq petits fragments rapportés d'Egypte par M. Henri Pereire. Il y a reconnu quelques restes d'un discours grec dont il est impossible de déterminer maintenant l'auteur et le sujet.

LA MADELEINE, *maison de lépreux lez-Bergues (Saint-Winoc)*, par E. de Coussemaker. Lille, 1868. In-8° de 23 p. — (Extrait du *Bulletin du Comité flamand de France*, t. IV.)

Ce mémoire se recommande par les qualités qu'on est habitué à trouver dans les travaux de M. de Coussemaker; il renferme en peu de pages tout ce qu'on peut espérer savoir sur un petit établissement dont les archives ont disparu en grande partie, mais dont l'histoire a pu cependant être reconstituée sans trop de lacunes depuis le XIII^e siècle. Parmi les documents, au nombre de onze, qui remplissent la seconde partie de la brochure de M. de Coussemaker, il faut remarquer une lettre d'Innocent IV, du 19 septembre 1246, une lettre sans date d'un pape nommé Urbain, qui doit être Urbain IV, et surtout les statuts que Jean, abbé de Saint-Winoc, commissaire délégué par le comte de Flandre, promulgua le 22 janvier 1315 (v. s.), pour la réformation de la maladrerie de Bergues.

PUBLICATIONS *historiques de l'Académie impériale de Vienne pendant les années 1865 à 1867.*

Les publications historiques de l'Académie de Vienne, dont nous avons rendu compte pour la dernière fois il y a deux ans¹, ont suivi depuis lors leur cours habituel : nous avons à annoncer aujourd'hui quatre nouveaux volumes des *Fontes rerum austriacarum*, plus un certain nombre de mémoires insérés, tant dans les *Archives pour l'histoire autrichienne* (qui ont pris la place des Archives pour la connaissance des sources historiques autrichiennes), que dans les *Comptes-rendus des séances de la classe philosophico-historique de l'Académie*.

M. Constantin Hoefler a achevé sa publication des *Historiens contemporains du mouvement hussite en Bohême* par un troisième volume (Fontes, 1^{re} section, Scriptores, t. VII; Vienne, 1866, 280 p.), qui, sauf quelques appendices et une table générale des matières, est entièrement rempli par une volumineuse introduction. Ce travail s'annonce

1. Bibliothèque de l'Ecole des Chartes, sixième série, t. III, p. 377.

comme une exposition historique de la vie de Huss et une appréciation critique des documents relatifs au mouvement provoqué par lui : en réalité ce n'est guère qu'un réquisitoire en forme contre le réformateur tchèque. Loin de voir en lui un propagateur d'idées libérales, M. Hoefler en fait un suppôt de l'absolutisme royal; il lui reproche incessamment ses contradictions théologiques, sa fourberie, sa violence et surtout (en bon Allemand qu'il est), son désir de faire jouer un grand rôle à la nationalité slave; la mort même du grand hypocrite ne parvient pas à le désarmer : elle n'est selon lui qu'une dernière preuve de sa vanité, de son orgueil et de son obstination. Cette fâcheuse préoccupation a porté malheur à M. Hoefler : à force de discuter, de dissenter et de récriminer, il n'est pas arrivé à faire ressortir tant soit peu nettement la physionomie du plus important des précurseurs de Luther, et son analyse des sources hussites manque à la fois de clarté et de méthode.

Les deux volumes de *Relations des ambassadeurs vénitiens sur l'Allemagne et l'Autriche au XVII^e siècle*, publiés par M. Joseph Fiedler (Fontes, 2^e section, Diplomataria et Acta, t. XXVI et XXVII; Vienne, 1866 et 1867, xlvj et 424, xxj et 461 p.) font suite ou, pour mieux dire, font préface aux relations du XVIII^e siècle, précédemment mises au jour. On y trouve 23 relations finales (dont 19 inédites) des ambassadeurs de la sérénissime république à la cour impériale, données d'après les originaux ou d'après les copies authentiques des archives impériales et royales, et accompagnées de sommaires détaillés et de tables. Les 11 rapports du premier volume (1614 à 1654) sont distribués entre les règnes de Matthias, Ferdinand II et Ferdinand III; les plus curieux pour nous sont le n° 9 déjà publié à Venise en 1864 et dû à Alvisé Contarini, l'ambassadeur vénitien au congrès de Münster, où l'on peut suivre l'influence exercée sur la conclusion de la paix par les premiers événements de la Fronde; puis le n° 10, écrit probablement par un autre des négociateurs vénitiens de 1648, où, au milieu d'autres détails sur la position politique et financière de la France, on lit ce fait caractéristique pour l'administration de Mazarin, que la cour avait dû faire suivre jusqu'à Lyon une chaîne d'or destinée à Contarini, que l'absence complète d'argent et de crédit n'avait pas permis de lui offrir à son passage par Paris. Il est souvent question aussi de la France dans les 12 relations du second volume (1658 à 1699), qui toutes appartiennent au long règne de Léopold I; mais ce n'est que pour faire mieux ressortir le triste état des finances, de l'armée et de l'administration de la monarchie autrichienne par l'opposition des ressources tout autrement formidables accumulées entre les mains de Louis XIV.

Le livre de formules de Baumgartenberg, source pour l'histoire du XIII^e siècle, principalement à l'époque de Rodolphe de Habsbourg, pour la première fois publié et commenté par M. Hermann Baerwald

(Fontes, 2^e section, Diplomataria et Acta, t. XXV; Vienne, 1866, xiiij et 493 p.) nous reporte en plein moyen-âge. Écrit au commencement du xiv^e siècle, dans le couvent cistercien de Baumgartenberg, près Linz, ce formulaire, depuis longtemps connu grâce à Herrgott, Martin Gerbert, Palacky, Riedel, Huillard-Bréholles, Wattenbach, Rockinger, n'avait pas encore été intégralement publié malgré son importance; M. Baerwald le donne d'après deux manuscrits complets de Vienne et de Zwetl, du xiv^e siècle tous les deux, auxquels il a comparé quatre manuscrits partiels. L'auteur anonyme qui avait sous les yeux, outre les deux collections allemandes du xiii^e siècle, Summa prosarum dictaminis de Gernand de Brandebourg et Summa dictaminum de Ludolf de Hildesheim, d'autres livres encore, d'origine allemande et italienne, a fait précéder sa collection d'épîtres présentées comme modèles de style, d'un traité complet de l'art de composer des lettres et diplômes, avec exemples à l'appui. Le livre se compose, par suite, de six chapitres :

1. La théorie des *litere missiles*, selon leurs cinq parties (*salutatio*, *exordium*, *narratio*, *petitio*, *conclusio*);

2. Une instruction à la fois théorique (*tractatus*) et pratique (*exempla*) en 17 distinctions, pour rédiger les diplômes, « que dantur in curiis principum; »

3. Une instruction « de quibusdam incidentiis » (testament, dot, arbitrage, etc.), suivie de la théorie des privilèges, avec exemples;

4 et 5. Un double « *tractatus exordiorum et proverbiorum*, » accompagné d'une série de beaux exordes et de belles sentences qui doivent orner une lettre comme la perle orne la bague;

Enfin 6. La grande collection modèle. Cette dernière comprend, en quatre sections, 52 lettres papales ou spirituelles, 81 lettres d'empereurs et rois des Romains ou séculières, 45 privilèges et exemptions, 61 lettres de papes, empereurs et rois ou générales, en tout 239 pièces, dont la plus ancienne à date certaine est de 1198, la plus récente de 1290. Selon l'habitude en effet, il n'y a ni dates, ni noms; mais leur authenticité à toutes est suffisamment prouvée par la collation d'un certain nombre d'entre elles avec les lettres complètes conservées ailleurs, et, telles qu'elles sont, elles donnent de précieux renseignements sur les grands événements du xiii^e siècle, comme la lutte du sacerdoce et de l'empire, la querelle de Rodolphe de Habsbourg avec Ottocar de Bohême, etc. L'éditeur a discuté chaque lettre à part, la complétant, autant que possible, d'après les textes imprimés ou manuscrits quand ils existent, par conjecture là où ils font défaut, puis il a ajouté en appendice, d'après le manuscrit de Vienne, des fragments d'un autre livre de formules du xiv^e siècle, ainsi que divers exercices de style; un index alphabétique des formules et un index chronologique des lettres datées terminent le volume.

Les travaux et documents contenus dans les *Archives pour l'histoire*

autrichienne n'ont en majeure partie qu'un intérêt local ; aussi ne nous arrêterons-nous un instant qu'à bien peu d'entre eux. M. Poeppelmann a longuement exposé (t. XXXV, p. 247-456) les vicissitudes de la fortune de *Jean de Bohême en Italie*, 1330 à 1333, en y rattachant des considérations générales sur l'état de la péninsule, tirailée entre les Français et les Allemands, les papes d'Avignon et les nouveaux dynastes italiens. Il explique comment ce fils de Henri VII, son Ascagne d'après la prédiction de Dante, appelé en Italie après l'expulsion de l'empereur Louis le Bavaois, par la cité guelfe de Brescia, contre les Della Scala et les Visconti, peut d'abord, comme par enchantement, réunir sous sa signorie Bergame, Crémone, Milan, Mantoue, Come, Pavie, Verceil, Novarre, Lucques, Parme, Reggio, Modène ; mais aussi comment Guelfes et Gibelins ne tardent pas à se réunir contre lui, lui résistent quand, muni de la bénédiction pontificale, il revient à la tête d'une brillante armée française, et l'obligent bientôt à quitter honteusement la partie. La discussion de la *lettre de Pétrarque à Charles IV sur le privilège autrichien de 1058* (t. XXXVIII, p. 437-483) a fourni à M. Jaeger l'occasion de revenir sur la question, si vivement débattue de nos jours, de la date de la falsification des chartes autrichiennes d'immunité à l'égard de l'empire. Comme de Sade avant lui, M. Fracassetti place cette épître, dans laquelle Pétrarque démontre sans peine la fausseté des lettres d'exemption de Jules César et de Néron intercalées dans le privilège autrichien du 4 octobre 1058, en l'année 1355, date qui se concilie fort mal avec l'opinion assez généralement reçue aujourd'hui que le faux des privilèges autrichiens incombe au duc Rodolphe IV, en 1358 ou 1359. M. Jaeger démontre péremptoirement, tout en le regrettant, que la lettre de Pétrarque n'est que de 1361 et ne prouve donc rien à la décharge de Rodolphe ; néanmoins il hésite à voir en lui le faussaire ; il le croit trompé plutôt que trompeur, et est très-disposé à admettre, avec Filippo Villani, qu'il avait trouvé dans ses archives les pièces, indubitablement fausses, mais plus anciennes que lui, qu'il fut le premier à produire. Citons encore l'étude sur la discipline des *Utraquistes en Bohême*, faite d'après les sources tchèques, latines et allemandes par M. Borovy (t. XXXVI, p. 239-289), et la publication de M. Baur des *rapports et du journal de l'envoyé hessois Just. Eberh. Passer sur la cour impériale de 1680 à 1683* (t. XXXVII, p. 271-409). Dans la première on apprend à connaître la position singulièrement délicate, à travers tout le xvi^e siècle, des « communicantes sub utraque, » comme on les appelait, entre les catholiques et les protestants, jusqu'au jour où ils se rallièrent franchement à ces derniers (1609), en attendant qu'avec eux ils fussent exterminés, expulsés ou ramenés au giron de l'église par Ferdinand II, le vainqueur de la Montagne-Blanche. La seconde tire son intérêt principal de la description pittoresque, heure par heure, de la terreur panique qui, à

l'approche des Turcs, le 27 juin 1683 et jours suivants, fit évacuer la ville de Vienne en toute hâte et dans le plus affreux désordre, tant par l'empereur, sa famille et sa cour que par la majeure partie des habitants aisés; en sa qualité de luthérien, Passer, au milieu des émotions de cette fuite à laquelle il prend part, ne peut s'empêcher d'éprouver une maligne joie de ce que les paysans assomment les Jésuites fugitifs, pour les punir de leur propagande fanatique en Hongrie, cause première de tout le mal.

Quant aux mémoires insérés dans les *Comptes-rendus des séances de la classe philosophico-historique de l'Académie*, nous en signalerons brièvement un plus grand nombre. M. Schulte discute (avril 1867), principalement d'après les manuscrits de Prague, *les décrétales entre les décrétales de Grégoire IX et le livre VI de Boniface VIII*, et analyse (octobre 1867) *trois collections de canons*, contenues dans des manuscrits de la même ville, du XII^e et du XIII^e siècle. M. Maassen, préluant à sa future histoire des sources et de la bibliographie du droit canonique en Occident jusqu'à la fin du moyen-âge par une *Bibliotheca latina juris canonici manuscripta*, c'est-à-dire par un relevé méthodique des sources manuscrites du droit canonique, tant de celles qu'il a vues lui-même que de celles qui ont été antérieurement signalées, fait successivement l'inventaire des collections de canons antérieures au pseudo-Isidore, en Italie (juin 1866), en France (novembre 1866), en Espagne, Angleterre, Belgique et Suisse (juin 1867). M. Aschbach, dans un mémoire beaucoup plus affirmatif que concluant sur *Roswitha et Conrad Celtes* (mai 1867), prétend enlever à la nonne de Gandersheim du X^e siècle, pour la faire passer au premier poète lauréat allemand de la renaissance et aux humanistes ses amis, la paternité des poèmes dramatiques et autres que Celtes publia, en 1501, à Nuremberg sous le nom de Roswitha. M. Mussafia publie in extenso ou par extraits une *version rimée italienne de la légende de Crescentia*, d'après un manuscrit de Goetteweih (décembre 1865), une *version en prose en vieil espagnol de la même légende*, d'après un manuscrit de l'Escorial (juillet 1866), et des *documents latins relatifs au livre des sept sages*, d'après des manuscrits de Vienne et de Prague (octobre 1867), en comparant ces textes nouveaux aux innombrables versions en toutes langues qui existent de ces deux thèmes, chers entre tous au moyen-âge. Le même analyse dans ses *Compléments à la bibliographie des Cancioneros* (octobre 1866) un manuscrit vénitien du cancionero de Stuniga, du XV^e siècle comme celui de Madrid; puis (février 1867) *le codex estensis de poésies provençales* dont la plus ancienne partie est de 1254, et (mai 1867) *un manuscrit espagnol de la bibliothèque de Trévise* du XVI^e siècle, qui, outre la chronique du fou de Charles V El Conde don Frances de Zuniga, contient diverses autres pièces humoristiques et satiriques. M. Bolza publie, avec leurs mélodies, *les chan-*

sons populaires du pays de Côme, recueillies par lui (juillet 1866). M. Zingerle a dépouillé (décembre 1866) un *manuscrit de Sterzing* de la fin du xiv^e siècle contenant un mélange de poésies latines et allemandes, de recettes et de sentences, de choses sacrées et profanes; d'autre part, dans ses *Jeux d'enfants au moyen-âge allemand* (octobre 1867), il démontre sans peine, à grand renfort de citations, que les enfants d'aujourd'hui jouent à peu près aux mêmes jeux que ceux d'il y a cinq cents ans, lesquels eux-mêmes en avaient de renouvelés des Grecs. M. Brunner expose dans une dissertation volumineuse (novembre 1865) *la preuve par témoins et par enquête dans le système judiciaire germanique de l'époque carlovingienne*. M. Lorenz, à propos de *l'élection du roi Adolphe de Nassau*, examine (janvier 1867), après avoir raconté les négociations laborieuses avec les électeurs, la question électorale en elle-même au point de vue des prétentions contradictoires de Bavière, Palatinat et Bohême. Enfin, l'étude à la fois historique et linguistique de M. Roesler sur *les Daces et les Roumains* (mai 1866) aboutit à des conclusions fort différentes de celles que proclame le patriotisme valaque; il admet, il est vrai, que les Romains ont expulsé la population indigène et colonisé complètement la province de Dacie; mais d'après lui cette population romaine s'est tout entière repliée au sud du Danube sous Aurélien; elle a pendant des siècles parcouru la péninsule grecque, où on la retrouve en partie jusqu'aujourd'hui à l'état nomade, et ce n'est qu'au xiii^e siècle que ses représentants, les Valaques ou Roumains, ont recolonisé la Valachie, la Moldavie et la Transylvanie, où toute trace du séjour des Romains avait disparu; c'est ainsi qu'il explique l'existence de nombreux éléments slaves et l'absence complète de vestiges germaniques et cumans dans la langue roumaine.

AUGUSTE HIMLY.

ARCHIVES seigneuriales du Poitou. Inventaire analytique des archives du château de la Barre, par Alfred Richard. Saint-Maixent, Ch. Reversé; Paris, Dumoulin; Niort, Clouzot, 1868. Deux volumes in-8°, de ccv, 292 et 506 pages.

M. Alfred Richard, ayant reçu de M. Failly communication des archives du château de la Barre, les a mises en ordre et en a publié un inventaire détaillé qui remplit deux beaux volumes in-octavo. Il a voulu par là mettre à la disposition de tous des documents dont l'existence même était inconnue, et que fort peu de personnes auraient jamais pu consulter puisqu'ils ne font pas partie d'un dépôt public. On ne saurait trop encourager les travaux de cette nature; mais la publication de M. Richard a un mérite tout particulier. L'auteur y a proposé pour les archives seigneuriales un plan de classification et de

dépouillement qui me paraît bien conçu et qui, modifié suivant les circonstances, pourrait s'appliquer aux archives de beaucoup de châteaux. En voici le résumé.

Les archives de la Barre sont divisées en six séries :

A. *Titres de famille*. Contrats de mariages, testaments, partages, constitutions de rentes, procès au sujet de ces matières. Les familles sont rangées par ordre alphabétique. En tête des articles consacrés à une famille, tableau généalogique de celle-ci, fourni uniquement par les documents analysés dans l'inventaire et suivi d'une liste des noms isolés appartenant à la même famille.

B. *Titres féodaux*. A chaque fief dominant ont été rattachés les fiefs qui en dépendaient. Les fiefs dominants se succèdent par ordre alphabétique. En tête de chaque chapitre et de chaque subdivision, liste des possesseurs du fief, d'après les titres inventoriés.

C. *Titres judiciaires*. Ces titres sont rangés par seigneuries. Les pièces judiciaires de chaque seigneurie forment, quand il y a lieu, plusieurs groupes distincts : greffe, assise, personnel, etc.

D. *Titres de propriété*, rangés suivant l'ordre alphabétique des noms des domaines.

E. *Titres religieux*, rangés suivant l'ordre hiérarchique des établissements auxquels se rapportent ces titres. Les établissements de même ordre sont classés alphabétiquement.

F. *Titres divers*, ne rentrant dans aucune des séries précédentes.

Après avoir distribué dans ce cadre les documents conservés au château de la Barre, l'auteur a soigneusement décrit tous les dossiers et, le plus souvent, analysé dans les moindres détails chacune des pièces qui les composent. Il a même textuellement reproduit les passages les plus importants. Tout ce que les archives de la Barre renferment d'intéressant est donc passé dans l'ouvrage que nous avons sous les yeux, et l'auteur en a rendu l'usage très-facile d'abord par une table alphabétique très-complète et très-abondante en renseignements topographiques, puis par une introduction dans laquelle sont méthodiquement exposées les données les plus curieuses fournies par la collection. Les observations de M. Richard ont été groupées sous les titres suivants : Etat et composition du dépôt, — Topographie, — Personnes, — Usages funèbres, — Fiefs, — Devoirs roturiers, — Droits féodaux, — Justices seigneuriales, — Actes relatifs aux personnes, — Actes relatifs aux choses, — Biens, — Mesures, — Salaires et prix des objets, — Château de la Barre. Ces observations jettent beaucoup de lumière sur divers usages du Poitou, principalement du ^{xv}^e au ^{xviii}^e siècle.

Nous n'avons donc que des éloges à donner au travail de M. Richard. Le seul regret que nous ayons éprouvé en le parcourant c'est qu'il ait pour objet une collection d'un ordre tout à fait secondaire et composée

de pièces relativement modernes. La même méthode, appliquée à un dépôt important, aurait produit un livre fort utile, même pour l'histoire générale de la France. Toutefois, on peut encore signaler dans le chartrier de la Barre plusieurs documents qui n'offrent pas seulement un intérêt local et qui feront rechercher l'ouvrage de M. Richard même en dehors du Poitou. Je citerai quelques exemples en suivant l'ordre chronologique.

T. II, p. 152. Charte de 1218 réglant les droits de Charles de Rochefort, du vicomte de Melun, de Geoffroi d'Argenton et de Guillaume de Mairé sur la seigneurie de la Saisine. — Texte important, conservé dans un vidimus de 1489 et dont plusieurs passages, altérés par le copiste, auraient dû être rétablis ou expliqués dans des notes.

T. II, p. 444. Actes relatifs à la collégiale de Saint-Jean-Baptiste de Menigoute, savoir : Donation faite par Amauri, sire de Craon, par Maurice, son fils aîné, et par Marguerite de Mello, femme de celui-ci, le 24 novembre 1324 ; — Confirmation de Charles IV, datée de Breteuil en Normandie, juillet 1327 ; — Confirmation de Philippe VI, datée de Paris, octobre 1328. — Le fondateur de la collégiale était Jean Cherchemont qui est qualifié de doyen de Poitiers en 1324 ; professeur en lois en 1325 ; clerc et conseiller du roi en 1327 ; chancelier la même année.

T. I, p. 269. Testament de Guillaume de Vauconcourt, bourgeois et échevin de Poitiers, en date du 1 février 1444 (n. s.).

T. I, p. 433. Lettres de Ferrand, abbé de Notre-Dame-de-Colombes, au diocèse de Chartres, pour François Légier, en date du 24 février 1445 (v. s.). Cette pièce montre que Ferrand de Montreuil n'est pas mort en 1442 comme le pensaient les auteurs du *Gallia christiana* (VIII, 1256).

T. I, p. 259. Lettres patentes de Louis XI, en faveur de Jean Tudert, premier président du Parlement à Poitiers, en date du 9 mars 1472 (n. s.).

T. II, p. 425. Sentence prononcée aux grandes assises de Poitiers, le 1 juin 1481, par Philippe de Commynes.

T. II, p. 486. Testament de Maurice Buignon, procureur au parlement, reçu par le curé de Saint-Jacques-de-la-Boucherie, à Paris, le 13 juillet 1482.

T. II, p. 474. Lettres patentes de Charles VIII, datées de Laval en octobre 1491, et de Tours le 8 décembre 1492, pour des chapelles fondées par Catherine Eschallarde, dame de Daillon et de la Roulière, tante de Christophe Aisse, chevalier, seigneur de la Rollière, conseiller et chambellan du roi.

T. I, p. 206. Testament de Jacques Louet, conseiller du roi, général sur le fait de la justice des aides à Paris, en date du 10 août 1505. A l'aide de ce testament et de plusieurs autres pièces analysées par

M. Richard, on pourra compléter la biographie d'un magistrat bien connu par ses travaux sur le Trésor des Chartes et dont se sont déjà occupés M. Dessalles (*Mém. de l'Acad. des Inscr. savants étrangers*, 1^{re} série, I, 439-446), et M. Teulet (*Layettes du Trésor des Chartes*, t. I, p. XVI). L. D.

ETUDES HISTORIQUES *sur la ville de Bayonne*, par Jules Balasque, avec la collaboration d'E. Dulaurens, archiviste de la ville. — Bayonne, Lasserre, 1869, in-8°, t. II.

Il y a six ans, à cette même place, nous rendions compte du tome I^{er} de cet ouvrage; le second vient de paraître, on ne dira donc pas que c'est un travail fait avec précipitation, d'autant plus que ce volume n'embrasse que les événements arrivés de 1216 à 1311, c'est-à-dire l'histoire de Bayonne au XIII^e siècle.

Sur les sept cents pages du livre, deux cents environ sont consacrées à la publication du texte roman de la *coutume* de 1273, à une savante dissertation et à un petit glossaire. C'est le morceau capital qui doit attirer l'attention des érudits et de tous ceux qu'intéresse l'étude du droit. L'on sent que c'est la partie de l'ouvrage que M. Balasque a entourée de plus de soins. Ce travail aurait pu faire l'objet d'une publication spéciale, mais tel qu'il est, il rehausse singulièrement les *Etudes historiques*.

L'auteur a divisé son commentaire sur la *coutume* en trois chapitres, le premier traite de la famille à Bayonne, le second de la propriété, le troisième de la justice. Chacun de ces trois chapitres est subdivisé en sections qui fournissent les renseignements les plus curieux et les plus détaillés sur l'état social des Bayonnais du XIII^e siècle.

Outre les collections imprimées que l'auteur a consultées, il a mis à profit et en lumière une foule de documents tirés d'un précieus cartulaire, le Livre d'or de Bayonne, et des archives de l'ancien évêché.

Les pièces justificatives, au nombre de douze, toutes de la plus grande importance pour l'histoire locale, remplissent les deux cents dernières pages.

Incidemment, les *Etudes historiques* représentent une race maudite, les *crestiaas* ou *cagots*, comme des lépreux (page 219); c'est une assertion que nous nous permettons de réfuter. Cette erreur est assez commune, et l'on ne saurait trop la combattre. Les *crestiaas* n'étaient pas des lépreux, et nous ne pouvons en donner de meilleures preuves qu'en disant qu'il existe de nombreux actes où les individus de cette caste figurent comme médecins (*medge*). Il est peu probable que les malades aient appelé auprès d'eux des lépreux pour les guérir, ou mieux encore que des officiers municipaux aient chargé des lépreux de constater les blessures reçues dans des rixes. Nous venons de dire

que cette confusion des cagots et des lépreux est assez commune, nous ajoutons qu'elle est ancienne : dès le commencement du ^{xv}^e siècle, on voit des jurats défendre aux filles des cagots de danser pieds nus, et à tous ces parias de boire en amont dans les fontaines et d'y laver leur linge.

Nous croyons ne pas être démenti par tous ceux qui s'occupent de l'histoire du sud-ouest de la France, ou y prennent intérêt, en disant que l'œuvre de MM. Balasque et Dulaurens est consciencieuse, qu'elle est bien exécutée et qu'on leur doit une grande reconnaissance d'avoir consacré leurs veilles à un labeur aussi utile. Nous n'exprimons qu'un vœu : celui de ne pas attendre six années pour chaque volume. Nous ne sommes encore qu'au ^{xiv}^e siècle.

P. RAYMOND.

LIVRES NOUVEAUX.

1. BACHELIN. — Description du livre d'heures du cardinal Albert de Brandebourg (archevêque de Mayence, né en 1490, mort en 1545), ayant appartenu depuis à la maison de Schœnborn. Grand in-8°, 47 p. Paris, Bachelin-Deflorenne.

2. BERTRANDY. — Deuxième lettre sur les campagnes du comte de Derby, en Guyenne, Saintonge et Poitou. In-8°, 60 p. Bordeaux, imp. Lavertujon.

Extrait de la Revue d'Aquitaine.

3. BERTY et LEGRAND. — Topographie historique du vieux Paris, par feu A. Berty, continuée par H. Legrand, architecte topographe. Région du Louvre et des Tuileries. T. 2. In-4°, XII-323 p. et 40 pl. Paris, imp. impériale.

Histoire générale de Paris.

4. BIELAWSKI. — Histoire de la comté d'Auvergne et de sa capitale Vic-le-Comte. In-8°, 386 p. et 12 pl. Moulins, imp. Desrosiers; Clermont-Ferrand, lib. Morand.

5. BRUNNER. — Wort u. Form im altfranzösischen Process (le formalisme dans l'ancienne procédure française). Wien, Gerold, in-8° (Prix : 2 fr. 70).

6. CASATI (C. G.). — Richard li biaux. Roman inédit du ^{xiii}^e siècle en vers. Analyse et fragments publiés pour la première fois, d'après un manuscrit de la bibliothèque de l'Université de Turin. In-18, 37 p. Nogent-le-Rotrou, imp. Gouverneur; Paris, lib. Franck.

7. COCHET (Abbé). — Note sur des fouilles archéologiques faites à Héricourt-en-Caux (Seine-Inférieure). Rouen, 1868. In-8° de 11 p.

Extrait de la Revue de la Normandie.

8. COCHET (Abbé). — Notice sur des antiquités mérovingiennes découvertes en 1866 à Avesnes, près Gournay en Bray. Evreux, 1869. In-8° de 24 p.

9. CORBLET (Abbé J.). — Origines royennes de l'institut des Filles-de-la-Croix, d'après des documents inédits. Paris, Dumoulin, 1869. In-8° de 45 pages.

Extrait de la Revue de l'Art chrétien.

10. CUCHERAT. — Triptique de Notre-Dame-Abbesse de Marcigny, peint sur bois au ^{xv}^e siècle par les moines artistes de Cluny. In-8°, 14 p. Lyon, imp. Vingtrinier.

11. DELISLE (Léopold). — Le cabinet des manuscrits de la Bibliothèque impériale, étude sur la formation de ce dépôt, comprenant les éléments d'une histoire de la calligraphie, de la miniature, de la reliure et du commerce des livres à Paris avant l'invention de l'imprimerie. T. I. In-4°, xxiv-577 p. Paris, imp. impériale.

Histoire générale de Paris.

12. Description d'un ancien plan du monastère de Saint-Gall au ^{ix}^e siècle; par M. ***. Traduit de l'anglais par M. A. Campion. In-8°, 48 p. et plan. Caen, imp. et lib. Le Blanc-Hardel.

Extrait du Bulletin monumental.

13. DUBORD. — Département du Gers. Etudes historiques sur la ville et la communauté d'Aubiet. In-8°, 344 p. Toulouse, imp. Caillol et Baylac; château de Pompignan, 5 fr.

14. DUMESNIL. — Histoire de Sixte-Quint, sa vie et son pontificat. In-8°, vii-524 pages. Paris, lib. V^e Renouard.

15. FRANQUINET (Mr. G. D.). — Beredeneerde inventaris der oorkonden en bescheiden van de abdij Kloosterrade en van de adellijke vrouwenkloosters Marienthal en Sennich, berustende op 't provinciaal

archieff van Limburg. Uitgegeven op last der Provinciale Staten. Maastricht, Gebr. Muller. In-8° (311 blz.). 1 fl. 50 cts.

16. GAUTHIER (Jules). — Charte d'affranchissement du bourg d'Oiselay (Franche-Comté). In-8°, 20 p. Besançon, imp. Dodivers et C^e.

Extrait des Mémoires de la Société d'émulation du Doubs.

17. GERSDORF (E. G.) und POSERN-KLETT (K. Fr. von). — Codex diplomaticus Saxoniae regiae; 2^e section, t. VIII : Urkundenbuch d. Stadt Leipzig, hgg. von K. Fr. v. POSERN-KLETT, t. 1. Leipzig, Giesecke et Devrient. In-4°, 449 p. (36 fr. 75).

18. HÉROARD. — Journal de Jean Héroard sur l'enfance et la jeunesse de Louis XIII (1601-1628), extrait des manuscrits originaux et publié par MM. Eud. Soulié et Ed. de Barthélemy. 2 vol. in-8°, LXXI-900 p. Paris, lib. Firmin Didot frères, fils et C^e.

19. Histoire littéraire de la France. Ouvrage commencé par les religieux bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, et continué par des membres de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres). T. 25. XIV^e s. In-4°, LXXII-666 p. Paris, imp. Lainé et Havard, lib. Firmin Didot frères, fils et C^e.

20. JOINVILLE. — Histoire de saint Louis par Jean, sire de Joinville, suivie du Credo et de la lettre à Louis X, texte ramené à l'orthographe des chartes du sire de Joinville et publié pour la Société de l'histoire de France, par M. Natalis de Wailly. Paris, V^e Jules Renouard. 1868. In-8° de XLIII et 410 p.

21. KOHLSCHUTTER. — Venedig unter dem Herzog Peter II Orseolo; 991-1009 (Venise sous le duc Pierre II Orseolo). Göttingue, Vandenhœck, In-8° (Prix : 1 fr. 65).

22. LAPIERRE (E.) — Simple note sur le fonds judiciaire des archives départementales: série B. Parlement de Toulouse. In-8°, 19 p. Toulouse, imp. Bonnal et Gibrac.

23. LUZEL. — Gwerziou Breiz-Izel. Chants populaires de la Basse-Bretagne, recueillis et traduits par F. M. Luzel, 1^{re} partie. Gwerz. In-8°, 559 p. Lorient, imp. et lib. Corfmatt; Paris, lib. Franck, 8 fr.

24. MICHEL (Francisque). — Attendez-moi sous l'orme, dissertation sur un ancien proverbe. Paris, imp. Imp., 1868. In-8° de 42 p.

Extr. des Lectures faites à la Sorbonne en 1867.

25. MILLER (E.). — Pierre Taisand. Lettres inédites de Bossuet et de mademoiselle de Scudéry. Paris, Douniol. 1869. In-8° de 29 p.

Extr. du Correspondant.

26. Miracle de monseigneur saint Nicolas : dung iuif qui presta cent escus a ung crestien a xviii personnages. In-12, 92 pages. Lille, lib. Baillieu.

27. MOLTZHEIM (de). — Esquisse historique de l'artillerie française, depuis le moyen-âge jusqu'à nos jours, avec un atlas de 64 pl. In-folio, viii-61 p. Strasbourg, imp. Simon.

28. NILSSON. — Les habitants primitifs de la Scandinavie, essai d'ethnographie comparée... 1^{re} partie, l'âge de pierre. Traduit du suédois sur le manuscrit de la 3^e édition. Paris, Reinwald, In-8° xxij-323 p. et 16 pl.

29. PALERMO. — I manoscritti palatini di Firenze ordinati ed esposti. Vol. III ed ultimo. Firenze, in-4°, xxvj-716 p. (50 fr.)

30. PIERRE DE LANGTOFT'S. — Chronicle, in french verse, edited by Th. Wright; vol. II. London, Longmans. Gr. in-8° (12 fr. 50).

31. REUSS. — La destruction du protestantisme en Bohême. Episode de la guerre de Trente ans. *Nouvelle édition*, revue et augmentée. In-8°, iv-142 p. Strasbourg, imp. Heitz; lib. Treuttel et Wurtz; Paris, lib. Cherbuliez.

32. ROGERI DE HOVEDEN Chronica, edited by W. Stubbs. London, Longmans. Gr. in-8° (12 fr. 50).

33. SAUVAGE (Hipp.). — Etudes diverses. III. Etude sur la signification des noms de lieux du département de la Mayenne. In-8°. 30 p. Angers, imp. et lib. Barassé.

Extrait de la Revue de l'Anjou.

34. SIFFER (Jér. Ans.). — Notice sur quelques cimetières des temps mérovingiens et gallo-romains, découverts dans la basse Alsace. In-8°, 15 p. Strasbourg, imp. V^e Berger-Levrault.

Extrait du Bulletin de la Société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace.

35. TEISSIER (Octave). — Le suffrage universel et le vote obligatoire à Toulon en 1354. Paris, Dumoulin, 1868. In-8° de 19 p.

36. THIERFELDER (A.). — De Christianorum psalmis et hymnis usque ad Ambrosii tempora, dissertatio inauguralis. Leipzig, Teubner. In-8°, 41 p. (1 fr. 65 c.)

37. THILLIER. — Un budget municipal au xvi^e siècle; par Joseph Thillier. In-8°, 24 p. Vendôme, imp. Lemercier.

Extrait du Bulletin de la Société archéologique, etc., du Vendômois.

38. TOUBIN (Ch.). — Recherches sur la langue Bellau, argot des peigneurs de chanvre du haut Jura. In-8°, 11 p. Besançon, imprimerie Dodivers et C^e.

Extrait des Mémoires de la Société d'émulation du Doubs.

39. TOUGARD (A.) — Nouveaux documents inédits sur le patrimoine de Pierre Corneille. Rouen, 1868. In-8° de 12 p.

Extr. de la Revue de la Normandie.

40. TROUDE. — Nouveau Dictionnaire français et breton du dialecte de Léon, avec les acceptions diverses dans les dialectes de Vannes, de Tréguier et de Cornouailles, et la prononciation des mots quand elle peut paraître douteuse. In-8°, xxxvi-940 p. Brest, imp. et lib. Lefournier.

41. VAN HENDE (Ed.). — Supplément à la numismatique lilloise : partie monétaire. Lille, imp. Danel, 1868. In-8° de 28 p. avec 3 planches.

Extr. des Mém. de la Soc. imp. des sciences de Lille.

42. VIGNERAL (de). — Ruines romaines de l'Algérie, Kabylie du Djurdjura. Gr. in-8°, 195 p. inscriptions et 17 pl. Paris, imprimerie Claye ; les principaux libraires.

ZONARÆ Epitome historiarum, cum C. Ducangii suisque annotationibus ed. Dindorfius. Vol. I. Leipsig, Teubner. In-8°, 402 p. (5 fr.).

CHRONIQUE.

Janvier-Février 1869.

Le *Journal officiel* du 2 février contient, sur l'École des Chartes, un rapport de M. le Ministre de l'instruction publique et un décret dont nous reproduisons le texte :

RAPPORT A L'EMPEREUR.

SIRE,

Au moment où la situation de l'enseignement supérieur est l'objet de la sollicitude toute particulière de Votre Majesté, et où les fonc-

tionnaires de ce grand service reçoivent, avec de nouveaux avantages personnels, des moyens d'action plus complets, il m'a semblé opportun d'appeler l'attention de l'Empereur sur l'École impériale des Chartes.

La nécessité de donner à chacune des chaires de cette école un titre bien défini, de mieux régler leurs attributions, comme aussi de les répartir entre les trois années d'études d'une manière plus favorable aux travaux des élèves, m'avait été signalée à diverses reprises par le conseil de perfectionnement de l'école. Après un examen approfondi des réformes dont la convenance m'était indiquée, j'ai invité le conseil à préparer un rapport où seraient exposés les motifs de ces modifications. L'enquête que j'avais demandée a eu lieu, et je me borne à en résumer ici les résultats.

Il a paru nécessaire, en premier lieu, de ne former qu'une seule et même chaire des deux cours d'*institutions politiques*, de consacrer une chaire spéciale à la *paléographie* et de former une chaire distincte de la *diplomatie*. Le principe de l'unité de l'enseignement ainsi posé, le conseil a jugé non moins utile de donner un titre à chacune des chaires qui jusqu'ici n'avaient été désignées que par les matières de leur enseignement. Il a été unanime avec MM. les professeurs pour proposer les dénominations qui sont l'objet de l'article 1^{er} du projet de décret ci-joint.

L'ordre suivi dans l'énumération des cours est conforme à celui qui devrait être adopté pour leur répartition entre les trois années. Les élèves de première année recevraient chaque semaine deux leçons sur la paléographie, deux leçons sur les langues romanes, une cinquième leçon étant réservée à la bibliographie et au classement des bibliothèques. Il est indispensable, en effet, de former d'abord les élèves au déchiffrement des chartes et à l'intelligence des textes qu'elles renferment.

Il importe également de les initier dès le début, à la connaissance des grands recueils d'érudition et des ouvrages spéciaux qu'ils doivent apprendre à manier pour en apprécier toutes les ressources. Des notions exactes sur le classement des bibliothèques et sur le régime administratif de ces établissements les prépareront en outre à l'une des fonctions auxquelles le titre d'archiviste-paléographe leur assure des droits.

Le professeur, qui serait chargé de faire une leçon sur la bibliographie et le classement des bibliothèques aux élèves de première année, ferait aux élèves de seconde année une leçon sur le classement plus difficile des archives. Cet enseignement pratique, et conforme aux instructions émanées du ministère de l'intérieur, leur permettrait de remplir utilement les emplois qu'un décret impérial a réservés aux élèves diplômés. Indépendamment de cette leçon, dont je viens d'indiquer le caractère et le but essentiel, les élèves de seconde

année entendraient deux leçons sur la Diplomatie et deux leçons sur les Institutions.

L'expérience a démontré que les élèves de troisième année ne peuvent suivre avec fruit cinq leçons par semaine, et préparer en même temps leur examen et leur thèse. Le nombre de leçons serait donc réduit de cinq à quatre : deux leçons de Droit civil et canonique du moyen âge, deux leçons d'Archéologie du moyen âge. Ce dernier cours ne figure actuellement au tableau que pour une seule leçon.

L'article 3 du projet supprime la division des professeurs en deux classes. Le conseil de perfectionnement a été d'avis que cette division, qui n'existe dans aucune des grandes écoles de Paris, est également sans objet à l'Ecole impériale des Chartes. Il ne subsisterait donc, entre les professeurs, d'autres différences que celles que le budget a déterminées dans les traitements, suivant que les professeurs occupent ou non d'autres emplois.

Je suis, etc.

Le Ministre de l'Instruction publique ,
V. DURUY.

DÉCRET.

NAPOLÉON, par la grâce de Dieu et la volonté nationale, Empereur des Français,

A tous présents et à venir, salut :

Sur le rapport de notre ministre de l'instruction publique;

Vu l'ordonnance du 31 décembre 1846;

Vu le décret du 18 août 1866;

Vu l'avis du conseil de perfectionnement de l'Ecole impériale des Chartes;

Avons décrété et décrétons ce qui suit :

Art. 1^{er}. L'enseignement de l'Ecole impériale des Chartes comprend les cours suivants :

Paléographie.

Langues romanes.

Bibliographie, classement des bibliothèques et des archives.

Diplomatique.

Institutions politiques, administratives et judiciaires de la France.

Droit civil et droit canonique du moyen âge.

Archéologie du moyen âge.

Art. 2. Les cours sont répartis ainsi qu'il suit entre les trois années d'études :

Première année.

Paléographie, deux leçons par semaine.

Langues romanes, deux leçons par semaine.

Bibliographie et classement des bibliothèques, une leçon par semaine.

Deuxième année.

Diplomatique, deux leçons par semaine.

Institutions politiques, administratives et judiciaires de la France, deux leçons par semaine.

Classement des archives, une leçon.

Troisième année.

Droit civil et droit canonique du moyen âge, deux leçons par semaine.

Archéologie du moyen âge, deux leçons par semaine.

Art. 3. La division des professeurs en deux classes est supprimée.

Art. 4. Notre ministre secrétaire d'Etat au département de l'instruction publique est chargé de l'exécution du présent décret.

Fait au Palais des Tuileries, le 30 janvier 1869.

NAPOLÉON.

Par l'Empereur :

Le Ministre de l'Instruction publique,

V. DURUY.

— Par arrêté de M. le Ministre de l'instruction publique, notre confrère, M. Boutaric, a été nommé professeur à l'Ecole des chartes (chaire des Institutions), en remplacement de feu M. Bourquelot.

— Le 1^{er} février 1869, les élèves de l'École des chartes ont soutenu leurs thèses, qui portaient sur les sujets suivants :

Guiraut Riquier de Narbonne et les derniers temps de la poésie provençale, par Eug. Aubry-Vitet.

Des charges du clergé au moyen-âge, par G. Cerise.

Essai sur l'administration de Louis XI en Dauphiné avant son avènement au trône, par Etienne Charavay.

Recherches sur l'introduction du christianisme dans les campagnes et l'origine des paroisses rurales en Normandie, par F. Dolbet.

De l'apostolicité de l'église de Reims et de ses principales dignités, par A. Donceur.

Recherches sur l'office de connétable, par Paul Guérin.

Le roman de Mélusine, essai de bibliographie et de critique, par Félix Herbet.

Essai sur l'agriculture en Brie au XIII^e et au XIV^e siècle, par Antoine Héron de Villefosse.

Recherches historiques sur les comtes héréditaires de Vermandois, IX^e siècle-XIII^e siècle, avec un catalogue de leurs actes, par Fern. Le Proux.

Le Songe de Vergier, par Arthur Loth.

Le prêt à intérêt en France jusqu'au xv^e siècle, par Ernest Meunier.

Pierre Bersuire et sa traduction de Tite-Live considérée comme monument de la formation savante de la langue française au xiv^e siècle, par Léopold Pannier.

De la forme et de la composition des chansons de geste, par Camille Pelletan.

La réaction féodale sous Louis X, par Guy du Pontavice.

De la législation du vol pendant la période féodale, par Henri de Pontmartin.

Essai historique sur la législation du douaire dans le droit germanique, le droit féodal, le droit coutumier, par Jules Rimasson.

— A la suite de l'épreuve des thèses, le Conseil de perfectionnement a proposé à M. le Ministre de l'instruction publique de conférer le diplôme d'archiviste paléographe dans l'ordre suivant :

à MM. 1. Aubry-Vitet.

2. Pontmartin.

3. Pelletan.

4. Héron de Villefosse.

5. Pannier.

6. Herbet.

7. Le Proux.

8. Loth.

9. Rimasson.

10. Meunier.

11. Calmettes.

12. Cerise.

13. Charavay.

Et hors rang à MM. Dolbet.

Doncœur.

Guérin.

du Pontavice.

— Notre confrère, M. Bonnardot, vient d'être attaché au bureau des travaux historiques de la ville de Paris.

— Notre confrère, M. Auger, a été nommé avocat-général à la cour de Toulouse.

— Sur la proposition du Comité des travaux historiques, notre confrère, M. Bruel, a été chargé par M. le Ministre de l'instruction publique d'achever le premier volume du Cartulaire de Cluny, dont la publication a été arrêtée par la mort de l'éditeur, M. Auguste Bernard.

— Sur la liste des Membres non résidents du Comité impérial des travaux historiques et des Sociétés savantes, arrêtée par M. le Ministre de l'instruction publique le 12 octobre 1868, sont portés deux de nos confrères : M. d'Arbois de Jubainville, à Troyes, et Marchegay, aux Roches-Baritaud (Vendée).

Sur la liste des correspondants du Ministère de l'instruction publique, pour les travaux historiques et archéologiques, arrêtée à la même date, figurent vingt-trois anciens élèves de l'Ecole des chartes, savoir :

MM. de Beaurepaire, à Rouen.
 Blancard, à Marseille.
 Bonnardot, à Orléans.
 Castan, à Besançon.
 Chatel, à Caen.
 Deloye, à Avignon.
 Desjardins, à Beauvais.
 Desplanque, à Lille.
 Duhamel, à Epinal.
 de Fleury, à Blois.
 Grandmaison, à Tours.
 Guigue, à Champagne-en-Valromay (Ain).
 de Lamothe, à Nîmes.
 Lebeurier, à Evreux.
 Merlet, à Chartres.
 Port, à Angers.
 Raymond, à Pau.
 Rédet, à Poitiers.
 Rosenzweig, à Vannes.
 Tholin, à Agen.
 Dareste, à Lyon.
 Guignard, à Dijon.
 de La Borderie, à Vitré.

Ces trois derniers noms sont inscrits sur la liste des correspondants honoraires.

— L'Académie des sciences morales et politiques propose, pour le concours de 1870, le sujet suivant :

- « Rechercher quelles ont été en France, pendant la dernière moitié
- » du ^{xiv}^e siècle et au commencement du ^{xv}^e, les tendances démocra-
- » tiques des populations urbaines, notamment dans la ville de Paris;
- » En indiquer les origines et en montrer les principales manifesta-
- » tions dans les événements de l'histoire et dans les actes mêmes de
- » la royauté;
- » Suivre ce mouvement démocratique depuis les Etats généraux de
- » 1356 et l'insurrection de Paris sous le prévôt des marchands, Etienne

» Marcel, après la bataille de Poitiers et pendant la captivité du roi
 » Jean, jusqu'à la célèbre ordonnance de 1413, sous Charles VI;
 » En apprécier les vrais caractères, en rappeler les divers effets, en
 » assigner la portée et faire voir à quel moment et pourquoi il a été
 » arrêté. »

Le prix est de la valeur de *quinze cents francs*. Les Mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1870, *terme de rigueur*.

La même Académie propose, pour le concours de 1871, le sujet suivant :

« Histoire critique des doctrines sur l'éducation en France depuis le
 » xvi^e siècle. »

Le prix est de la valeur de *deux mille cinq cents francs*. Les Mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut, le 31 décembre 1871, *terme de rigueur*.

— M. Marchand, imprimeur à Blois, entreprend de publier, sous les auspices de la Société des sciences et lettres de Blois, l'*Histoire du monastère de Saint-Lomer*, composée au xvi^e siècle par Dom Noël Mars. Le travail du savant bénédictin sera complété par M. A. Dupré, bibliothécaire de la ville de Blois, qui se propose de joindre à l'Histoire de Saint-Lomer une notice sur la vie de Dom Noël Mars, des chartes inédites, des notes, une table et des renseignements bibliographiques. Le tout formera un beau volume in-8°, dont le prix est fixé à 12 francs pour les exemplaires sur papier vélin, et à 20 francs pour les exemplaires sur papier vergé.



NOTE

SUR

LE VÉRITABLE TEXTE

DES

INSTRUCTIONS DE SAINT LOUIS

A SA FILLE ISABELLE ET A SON FILS

PHILIPPE-LE-HARDI.



Les conseils laissés par saint Louis à sa fille Isabelle, femme de Thibault, comte de Champagne et roi de Navarre, et à son fils Philippe-le-Hardi, doivent être mis au nombre des monuments les plus précieux qui nous restent sur l'histoire de saint Louis. Ces textes nous apprennent, il est vrai, peu de chose touchant les institutions et les événements de cette grande époque; mais ils nous font pénétrer dans la pensée intime du saint roi; ils nous permettent, si j'ose ainsi parler, de lire dans son âme, et, à ce titre, ils offrent un très-grand intérêt.

Pour que l'historien puisse faire, avec confiance, usage de ces documents, il est nécessaire que le texte en soit bien fixé; il importe que la pensée de saint Louis soit dégagée, autant que possible, de tout élément étranger; travail de critique d'autant plus utile que, si je ne m'abuse, le texte le plus usuel et le plus souvent cité des instructions de saint Louis à son fils, c'est-à-dire le texte de Joinville et des Grandes chroniques, est précisément le moins sûr et présente plusieurs passages très-suspects.

Telle est, du moins, la conclusion à laquelle m'a conduit l'étude critique des documents en question. Cette conclusion est-elle légitime? Je ne saurais mieux faire, pour en vérifier l'exactitude, que de soumettre mon travail aux lecteurs de la *Bibliothèque de l'École des chartes* et, en particulier, aux personnes qui font, du règne de saint Louis, l'objet plus particulier de leurs études.

Je m'occuperai d'abord des instructions de saint Louis à sa fille, dont le texte n'offre pas, d'ailleurs, de difficultés sérieuses; j'aborderai ensuite l'étude plus délicate du texte des instructions de saint Louis à son fils.

I.

INSTRUCTIONS DE SAINT LOUIS A SA FILLE ISABELLE.

Ce document nous est fourni :

1° Par le confesseur de la reine Marguerite (Ms. fr. 5722, fol. 30 et suiv.)¹.

2° Par le manuscrit N. D. 272, aujourd'hui 25462 du fonds français.

Il n'existe pas de différence importante entre ces manuscrits : toutefois, la comparaison de quelques passages me porte à préférer le manuscrit N. D. 272. Le Confesseur présente, çà et là, un texte moins satisfaisant et quelque peu altéré : peut-être ce texte du Confesseur a-t-il été traduit du latin; quelques tournures sembleraient l'indiquer. L'historien anonyme connu sous le nom de confesseur de la reine Marguerite écrivit en français la vie de saint Louis d'après les pièces latines du procès de canonisation, pièces qui, malheureusement, ne nous sont pas parvenues. Il est naturel de supposer que, parmi les pièces du procès, il trouva les instructions de saint Louis à sa fille, traduites du français en latin, et que lui-même en fit une nouvelle traduction du latin en français².

1. Conf. Dom Bouquet, t. XX, p. 82.

2. Ce n'est là d'ailleurs qu'une hypothèse : peut-être le texte du Confesseur est-il simplement rajeuni et non pas traduit du latin.

Notre appréciation s'appuie sur les rapprochements suivants :

1°.

MANUSCRIT N. D. 272.

CONFESSEUR.

Et le livra à mort *pour nous* Et l'offri à mort *pour ce qu'il*
délivrer de la mort d'infer. *nos délivrast* des poines d'enfer.

Pour ce qu'il nos délivrast n'est-il pas traduit du latin
ut liberaret?

2°.

MANUSCRIT N. D. 272.

CONFESSEUR.

Acoustumés-vous souvent à Acoustumez-vous à confesser
 confesser, et eslisiés tousjours vos souvent et eslisiez tozjors
 confessours qui soient de sainte confesseur qui soit de sainte vie
 vie et *de souffisant lettrure*, par et *qui soit soufisamment lettré*,
 qui vous soiés enseignie et doe- si que vos soiez par lui ensei-
 trinée *des coses ke vous devés* gniée es choses que vos devez
eschiever et des coses que vous fère.
 devés faire.

Et qui soit soufisamment lettré au lieu de *Et de souf-
 fisante lettrure* est un tour traînant, peut-être dû à un traduc-
 teur qui n'aura pas retrouvé la formule plus rapide de saint
 Louis. Enfin, ce paragraphe est incomplet dans le confesseur :
 les mots *des coses ke vous devés eschiever* sont omis.

3°.

MANUSCRIT N. D. 272.

CONFESSEUR.

Gardés-vous *de muser* et *de* Gardez *que vous ne musiez* et
dire vaines paroles. *que vous ne diez* vaines paroles.

Que vous ne musiez : trace du subjonctif latin.

MANUSCRIT N. D. 272.

CONFESSEUR.

Et espéciaument intrues con Et espéciaument quant li cors
 li cors nostre Signour Jhésu Jhésu Crist sera présenz à la
 Cris sera présens à la messe, messe, et *par l'espace de tens*
 soiés plus en pais et plus enten- *avant*, soiez plus en pes et plus
 tieve à orison et *une pièche* entendible à oroison.
devant.

Par l'espace de tens avant n'est-il pas une traduction

inexacte de *per spatium temporis*? *Per spatium temporis* traduisait exactement *une pièche devant*; mais il aurait fallu rendre *spatium* par *un espace de temps* et non *l'espace de temps*.

4°.

MANUSCRIT N. D. 272.

CONFESSEUR.

Car chou est mout grans Car c'est moult grant péchié
péchiés de *guerroier nostre si-* que *fere guerre à nostre seigneur*
gnour pour l'ocoison de ses dons. par l'achaison de ses dons.

L'énergie de cette expression *guerroier nostre signour* s'est perdue.

5°.

J'aurai, si je ne me trompe, à constater ici une altération de sens assez grave dans le confesseur de la reine Marguerite. Reportons-nous d'abord au ms. de N. D.; on y lit cette phrase :

« Se vous avés aucun malaise de cuer ou d'autre cose, dites-le
» à vostre confessour ou à aucune autre persoune ke vous quidiés
» qui soit loiaus et ki vous doive bien chéler, pour chou ke vous le
» portés plus en pais, *se ch'est cose ke vous puissiés dire.* »

Cette restriction *se ch'est cose ke vous puissiés dire* s'applique évidemment à la seconde hypothèse et non à la première, car il n'est chose qu'on ne puisse dire à son confesseur. Dans le texte du confesseur de la reine Marguerite, la restriction a changé de place et s'applique aux deux hypothèses :

« Se vos avez aucune tribulacion de cuer, *se ele est tele que vo*
» *la puissiez* et doiez *dire à vostre confesseur*, dites-li ou à autre
» persone, etc. »

Voilà une petite erreur spirituelle dont saint Louis ne saurait être responsable et qu'il faut imputer à un copiste ou à un traducteur.

Il me semble qu'on peut se rendre compte assez facilement de ce qui a dû se passer.

La phrase, telle que, dans mon opinion, saint Louis l'a écrite : *se ch'est cose*, etc., est assez mal placée à la fin du

paragraphe, car plusieurs propositions la séparent de la pensée qu'elle est destinée à modifier. Un traducteur ou un copiste essaya de corriger ce vice de style en transposant la proposition, mais il ne lui assigna pas sa véritable place et, voulant corriger le style, il déforma la pensée.

Plus tard, un second copiste fut choqué à son tour de cette singulière restriction : « se vos avez aucune tribulacion de cuer, » *« se ele est tele que vos la puissiez dire à vostre confes- »* *« seur, dites li, etc. »* « Se ele est tele que vos la puissiez » *« dire à vostre confesseur ! »* pensa-t-il ; mais il y a là une erreur manifeste : on peut et on doit tout dire à un confesseur, et il ajouta, en conséquence, les mots « et doiez » que saint Louis n'avait pas écrits. Malheureusement, cette correction ne sert qu'à embrouiller la pensée et la rend même contradictoire ; quel est, en effet, le résultat de ces corrections successives ? C'est que saint Louis, donnant à Isabelle, sa fille, le conseil évidemment facultatif d'ouvrir entièrement son âme à son confesseur, considère, dans le même paragraphe, cette pratique facultative comme obligatoire.

6°.

MANUSCRIT N. D. 272.

CONFESSEUR.

Aiés le cuer piteus vers toutes gens que vous entenderez qui soient à meschief <i>ou de cuer ou</i> <i>de cors.</i>	Aiez le cuer debonnere vers les genz que vos entendez qui sont à mesese <i>de cuer et de cors.</i>
--	---

La version du manuscrit N. D. est évidemment préférable à celle du confesseur.

7°.

Je reviens ici sur mes pas et je relis, dans le ms. N. D. le début des instructions de saint Louis à sa fille. J'y trouve cette phrase :

« Nule cose ne puet *bien* estre amée ne si droiturièrement ne si »
» pourfitablement. »

Cet adverbe *bien* qui n'a d'autre fonction que d'ajouter une certaine force à la pensée était à peu près intraduisible en latin,

et l'on peut supposer *à priori* qu'il manquera dans une version française traduite du latin.

En effet, le mot *bien* ne se trouve pas dans le texte du Confesseur.

Ces observations suffisent, ce me semble, pour établir que les deux sources par lesquelles le texte des instructions de saint Louis à sa fille nous a été transmis ont chacune une origine distincte et sont d'inégale valeur; l'une et l'autre de ces sources devront néanmoins être mises à profit pour une édition critique des instructions de saint Louis à sa fille, car le confesseur offre parfois de bonnes variantes.

J'ajouterai, pour compléter ces renseignements, que le ms. N. D. 272 est l'œuvre d'un copiste picard qui écrit *chou* pour *cé*, *cose* pour *chose* : cela défigure légèrement la langue de saint Louis, très régulière, d'ailleurs, dans cet ancien manuscrit.

J'ai eu sous les yeux un troisième manuscrit, celui de Saint-Victor 886, aujourd'hui n° 22921 du fonds français. C'est le texte de N. D. 272 en un langage un peu plus moderne : le manuscrit Saint-Victor 886 a été exécuté au xiv^e siècle.

II.

INSTRUCTIONS DE SAINT LOUIS A SON FILS.

Saint Louis avait écrit, de sa propre main, en français, les instructions destinées à son fils Philippe-le-Hardi, mais ces instructions précieuses ne sont parvenues jusqu'à nous que par l'intermédiaire des chroniqueurs ou des copistes; les versions qui nous restent diffèrent sensiblement entre elles et n'ont point une égale valeur. Voici la liste de ces divers textes :

1° Texte de la chambre des comptes que nous appellerons texte A. Ce texte a survécu à l'incendie de la chambre des comptes, grâce à l'édition qui en avait été donnée par Thève-neau en 1627. Paris. Petit-Pas, in-8^o, p. 534 et suiv. Moreau l'a aussi publié (*Discours sur l'Histoire de France*, t. xx, p. III, à la fin du vol.)

2° Texte du confesseur de la reine Marguerite ou texte B. On le retrouve en latin dans le moine de Saint-Denis ¹.

3° Autres textes que nous grouperons sous le nom de textes C, savoir :

C 1. Texte latin de G. de Beaulieu, reproduit par G. de Nangis ².

C 2. Texte français de Primat ³.

C 3. Texte français placé à la suite de G. de Beaulieu ⁴.

C 4. Texte français de G. de Nangis ⁵.

C 5. Texte français de Joinville ⁶.

C 6. Texte français des Grandes chroniques ⁷ de Saint-Denis.

Nous accordons la préférence aux textes A et B; les autres textes, d'une étendue moitié moins considérable, nous semblent porter, çà et là, la trace de divers procédés d'abréviation; nous pensons qu'ils ont subi certaines modifications ou corrections encore reconnaissables. C'est ce que nous essaierons de faire sentir au lecteur par quelques rapprochements entre les textes A et B d'une part et les textes C d'autre part.

1°

Les textes A et B commencent par ce préambule ou plutôt par ce fragment de préambule :

« A son chier fils aîné Philippe, salut et amitié de père. Chier
» fils, pour ce que je désire de tout mon cuer que tu soyes bien
» enseigné en toutes choses, je pense que te face aucun enseigne-
» ment par cest escript, car je t'oy dire aucunes fois, que tu reten-
» drois plus de moy que d'autrui. »

Les textes C ne donnent pas cette formule initiale.

1. Manuscrit fr. 5722, f° 33, v°, et suiv. cf. Dom Bouquet, t. XX, p. 84 et s., p. 48.

2. D. Bouquet, t. XX, pp. 8, 458.

3. Ms. fr. nouv. acq. 470, ch. 41.

4. D. Bouquet, t. XX, pp. 26, 27.

5. *Ibid.*, pp. 459, 461.

6. *Ibid.*, p. 300. Ed. N. de Wailly, Le Clère, 1867, p. 490 et suiv.

7. Manuscrit Sainte-Geneviève LF 2, in-f°, p. 373, manuscrit français 2813. Cf. Edit. Paulin Paris, t. IV, p. 424.

Je lis dans les textes C 1, 2, 3, 4, 5, cette phrase ou une phrase tout-à-fait analogue :

« Garde-toi de fere chose qui à Dieu desplese, c'est (ou c'est assa-
» voir) mortel péchié. Ainçois devroies souffrir toutes manières de
» tourmens que péchier mortellement. »

Ce passage ne présente pas à l'esprit un sens satisfaisant : *garde-toi de fère chose qui à Dieu desplese, c'est à savoir mortel pechié.*

Le péché véniel ne déplairait-il pas à Dieu, ou bien saint Louis s'abstiendrait-il d'engager son fils à éviter les fautes vénielles? Sans doute, on ne voudra attribuer à saint Louis ni une erreur aussi grossière ni une défaillance aussi choquante, et, dès lors, il faudra conjecturer avec nous que le texte est ici altéré et probablement abrégé; car dans les textes A et B, les paroles du roi plus développées ne soulèvent pas la moindre objection :

« Et te dois garder de toutes choses qui li doivent desplaire à ton
» pooir, et espécialement tu dois avoir ceste volenté, que tu ne faces
» pechié mortel pour nulle chose que puist avenir, et que tu te lai-
» roies avant tous les membres tranchier, et l'âme tolir par cruel
» martyre, que tu le feisse à escient. » ¹

À la vérité, le texte C 6 donne, lui aussi, un sens satisfaisant :

« Garde-toy de faire pechié; avant, devroies souffrir toutes
» manières de tourmens que faire péchié mortel. »

Préférons-nous, à la version un peu longue des textes A et B, la version, fort courte mais satisfaisante, du texte C 6?

L'hésitation n'est pas permise. Les textes A et B sont préférables, et cela pour deux raisons : la première, c'est que ce paragraphe sur le péché se retrouve dans les instructions de

1. Le texte B présente quelques variantes de style : il est sans intérêt de les noter en ce moment. Tant que nous continuerons cette comparaison entre les textes C et les textes A et B, nous nous abstiendrons le plus souvent de relever les variantes secondaires qui différencient entre eux d'une part les textes C, d'autre part les textes A et B.

saint Louis à sa fille et qu'il s'y retrouve, non pas dans la forme abrégée du texte C 6, mais presque mot pour mot dans la forme plus développée des textes A et B.

La seconde, c'est que, si l'on compare le texte C 6 aux autres textes C, on ne tarde pas à s'apercevoir que C 6 est le résultat de l'abréviation des autres textes C.

C 4, 2, 3, 4, 5.

Garde-toi de fère chose qui à Dieu desplése, c'est (ou c'est assavoir) mortel péchié. Ainçoies devroies souffrir toutes manières de tourmens que péchier mortellement.

C 6.

Garde-toy de faire pechié : avant, devroies souffrir toutes manières de tourmens que faire péchié mortel.

C 6, on le voit, est l'abrégé de C 1 ou, dans tous les cas, est plus court que C 1. Cela suffirait au besoin pour nous empêcher de préférer C 6, car le rédacteur de C 1, Geoffroi de Beaulieu, a eu soin de nous prévenir qu'il entendait donner en général un texte plus court que l'original : il aurait ici allongé l'original au lieu de l'abrégé, supposition inadmissible.

Il est évident qu'en présence des textes C 1, C 2, C 3, C 4 ou C 5, les copistes ou les historiens éprouvèrent le besoin d'améliorer cette rédaction fautive : chacun fit subir au texte sa petite correction. Citons un manuscrit du ^{xiv}^e siècle qui nous fournit cette leçon :

« Garde-toy de faire chose et de penser sur toutes choses qui » desplaire li puet; car c'est *trop outrageus* péchié ¹. »

A l'exemple de ses devanciers, M. Henri Martin a corrigé le texte dans le sens de l'orthodoxie; il a compris que saint Louis ne pouvait pas tolérer même le péché véniel, et il a écrit :

« Garde-toi de faire chose qui lui déplaît, à savoir *péchés* ². »

3°.

Les textes A et B portent :

« Se nostre sires t'envoie aucune persécution ou de maladie ou

1. St. Vict. 886, f° 213 et s.

2. *Hist. de France*, t. IV, éd. de 1839, p. 582.

» d'autre chose, tu la dois souffrir débonnairement, et l'en dois
 » mercier et sçavoir bon gré, car tu dois penser qu'il le fet pour
 » ton bien, et si dois penser que tu as bien desservy *et ce, et plus se*
 » *il volsist*, pour ce que tu l'as pou amé, et pou servy, et pour ce
 » que tu as maintes choses faictes contre sa volenté. »

Les textes C portent :

« Et se nostre Seigneur t'envoie aucune persécution, tu la dois
 » soustenir débonnérement et sanz murmurer, et rendre li graces
 » de tout quanques il t'envoie, car tu te dois penser que il te ren-
 » dra à bien et que tu l'as bien déservi par tes péchiez. »

Cette pensée *et ce et plus se il volsist*, qui manque dans les textes C, se retrouve dans les instructions de saint Louis à sa fille, lesquelles contiennent un paragraphe conforme presque mot pour mot aux textes A et B, et non aux textes C.

4°.

Comparons le conseil de saint Louis à son fils au sujet de la confession dans les textes A et B et dans les textes C.

A et B.

C.

Chier fils, je t'enseigne que tu t'accoustumes à souvent confesser et que tu eslises tousjours les confesseurs *qui soient de sainte vie et de souffisante lettrure*.

Je te ammoneste fermement que tu confesses souvent tes péchiez et que tu aies *sages confessours et honnestes*.

Les mots *qui soient de sainte vie et de souffisante lettrure* manquent, comme on voit dans C. Ils se retrouvent dans les instructions de saint Louis à sa fille et, par conséquent, il faut donner, ici encore, la préférence aux textes A et B.

5°.

A et B.

Chier fils, je t'enseigne que tu oyes volentiers le service de sainte église, et quand tu seras ou moustier, garde-toy de muser,

et parler vaines parolles; tes oraisons di en pes, ou par bouche ou par penser, et espécialement soies plus en pes, et plus ententis à l'oraison, tant comme li corps nostre sire Jésus Christ sera présens à la messe, *et une pièce devant*.

Cette pensée *et une pièce devant* manque dans tous les textes C, lesquels sont en outre pour tout ce qui précède plus courts que A et B.

Le texte des instructions de saint Louis à sa fille reproduit, à peu près mot pour mot A et B, et notamment cette dernière pensée *et une pièce devant*. L'avantage reste donc aux textes A et B.

6°.

A et B.

Ayes le cuer piteux envers les povres et envers *tous ceux que tu cuideras que vient meschief, ou de cuer ou de corps*, et selon le pooir que tu auras les soigne volentiers ou de confort ou d'aucune aumosne.

C.

Le cuer aies doulz et piteux aux povres et *aux mésaisiez* et les aide et conforte selon ce que tu pourras.

Ainsi, dans C, la formule abrégée *aux mésaisiez* remplace la phrase *tous ceux que tu cuideras que vient meschief ou de cuer ou de corps* : phrase qu'il faut maintenir car elle se retrouve dans les instructions de saint Louis à sa fille.

7°.

Partout, dans les textes A et B, le roi s'adresse directement à son fils : *ayes le cuer piteux; si tu as aucune mesese; n'escoute pas, pren toy garde*, etc. Mêmes habitudes de langage dans les textes C 2, 3, 4, 5, à l'exception pourtant du passage suivant :

« Nuns ne soit si hardi que die devant toi parole qui atraie ou » esmeuve à péchié. »

Ce passage fait disparate avec le reste du texte, car le roi semble prendre à partie non plus son fils mais les tiers. C'est à eux qu'il paraît s'adresser plutôt qu'à son fils. On ne devine pas pourquoi saint Louis aurait abandonné dans ce paragraphe une tournure à laquelle il va revenir immédiatement.

Les textes A et B ne donnent pas lieu aux mêmes critiques :

« Ne suefre mic que l'on die devant toy parolles, etc. »

Le rédacteur de C 1 a conservé dans sa traduction latine cette tournure directe. Le passage manque dans C 6.

8°.

Dans les textes A et B, saint Louis parle ainsi à son fils :

« Chier fils, pren toy garde que tu soies si bon, et en toutes
» choses, par quoy il appère que tu reconnoisses les bontez et les
» honneurs que nostre Seigneur t'a faictes, en telle manière, que
» s'il plaisoit à nostre Seigneur que tu veinsses au fez et à l'honneur
» de gouverner le royaume, que tu fusses digne de recevoir la
» sainte onction dont li Rois de France sont sacrez. »

A la place de ce paragraphe les textes C nous donnent ceci :

« Rent graces à Dieu souvent de tous les biens qu'il t'a fais, si
» *que tu soies digne encore de plus avoir.* »

Version inacceptable. Saint Louis n'a pu proposer au jeune Philippe un mobile aussi grossier. Comment donc engagerait-il son fils à honorer Dieu afin de mériter des biens temporels celui qui, parlant des récompenses éternelles, écrivait à sa fille?

« Metés vostre cuer à chou ke se vous estiés chertaine que vous
» ne fuissiés jamais guerredounée de bien que vous fésissiés ne
» punie de mal que vous fésissiés, si vous devriés vous garder de
» faire cose ki despleut à nostre signour et entendre à faire les
» coses qui li plairoient, à vostre pooir, purement pour l'amour
» de lui. »

Tenons donc pour certain que, dans ce passage, G. de Beaulieu n'a pas seulement abrégé mais dénaturé complètement la pensée du pieux roi.

Dans les textes A et B, saint Louis commence ainsi le récit d'une anecdote qui concerne son aïeul Philippe-Auguste :

« Li rois estoit un jour avec son conseil privé, *et y estoit cil qui là me recorda.* »

Ce détail est caractéristique et tout à fait personnel ; le bon roi, avant de raconter l'anecdote, cite son auteur : « *et y estoit cil qui là me recorda.* » Le besoin d'abrégé a fait supprimer ce trait dans les textes C.

Je lis dans les textes A et B :

« Chier fils, je t'enseigne que tu aimes *ta mère*, et honeures, et » que tu retiegnes volentiers et faces ses bons enseignemens. »

Il n'est pas question du père, et cette omission apparente s'explique fort bien. Comment le roi recommanderait-il à Philippe le Hardi d'honorer son père puisqu'il lui laisse des instructions qui ont tout particulièrement en vue l'époque où le jeune homme sera orphelin. Dans A et B le roi termine précisément ce paragraphe en recommandant à Philippe de servir de père à ses frères.

Je lis dans les textes C :

« *A ton père et à ta mère* dois-tu honeur et révérence porter et » garder leurs commandemens. »

Ainsi, tandis qu'ailleurs on abrégait le texte, ici, on a cherché maladroitement à le compléter ; on l'a d'ailleurs aussi abrégé dans le même paragraphe, car, dans les textes C, la fin de l'alinéa, c'est-à-dire la phrase dans laquelle saint Louis recommande à son fils de servir de père à ses frères, manque complètement. Cette phrase rappelait tout naturellement au copiste que dans ce paragraphe, écrit en vue de la mort de saint Louis, le roi ne pouvait parler au jeune Philippe du respect et de l'amour dus par un fils à son père. Dès qu'elle vint à disparaître, on fut amené assez facilement à considérer les premières lignes comme

incomplètes, et on remplaça ces mots : « Je t'enseigne que tu
« aimes ta mère et honeures » par ceux-ci : « A ton père et à ta
« mère dois-tu honeur et révérence. »

11°.

CONSEILS AU SUJET DE DIVERS PÉCHÉS ET DU PÉCHÉ D'HÉRÉSIE.

A et B.

Mect grant peine à ce que le pechié soient osté en ta terre, c'est à dire li vilain serment en toutes choses, qui se faict ou dit à despit de Dieu, ou de Nostre-Dame, ou des saints, péchié de corps, jeu de dez, taverniers et les autres pechiés : fay ce abatre en ta terre sagement et en bonne manière; les hérétiques à ton pooir fay chacier de ta terre et les autres males gens, si que ta terre en soit bien purgée, si comme tu entendras que il sera à faire par saige conseil de bonnes gens.

C.

Travaille que touz vilains pechiez soient ostés de ta terre; espécialment vilains seremens et hérésie fai abatre à ton pooir.

Qui ne voit encore ici que les textes C sont des abrégés des textes A, B? On n'y trouve absolument rien qui rappelle la fin du paragraphe *si comme tu entendras que il sera à faire par saige conseil de bones gens*, membre de phrase important qui vient modérer la pensée et qui accuse, si je ne me trompe, une certaine hésitation dans l'esprit du saint roi.

Je pourrais facilement multiplier ces observations. Elles suffisent, ce me semble, pour établir :

1° La supériorité des textes A et B.

2° La commune origine des textes C. Je dis la commune origine des textes C. Comment supposer, en effet, que deux esprits se soient rencontrés si souvent pour abrégér le texte primitif d'une manière identique? Prenez au hasard un paragraphe des textes A et B et comparez-le au paragraphe correspondant de

l'un des textes C; si une nuance de la pensée manque dans ce texte, vous pouvez à l'avance être certain qu'elle manquera dans tous les autres textes C. Il est sans doute inutile de prouver cette assertion par des comparaisons de textes : ce serait répéter, sous une forme presque identique, le travail auquel nous venons de nous livrer.

La double conclusion que j'ai indiquée est donc légitime, et je la formule de nouveau dans les termes suivants :

Le meilleur texte des instructions de saint Louis à son fils nous est parvenu par les sources A et B : de ce texte est née une version abrégée que nous fournissent les textes C.

Mais il y a plus : nous pouvons nommer l'auteur commun auquel remontent ces abrégés. On se rappelle, en effet, que G. de Beaulieu a traduit en latin et abrégé de son propre aveu les instructions de saint Louis à son fils. Cet abrégé de Geoffroi de Beaulieu, nous l'avons appelé le texte C 1, mais nous venons de faire voir l'étroite parenté qui réunit entre eux les textes C, et nous avons, par là même, démontré qu'ils se rattachent tous à l'abrégé de Beaulieu.

Si les textes français C relèvent de Geoffroi de Beaulieu, faut-il en conclure que ces textes soient traduits en français sur le texte latin de Beaulieu? Je ne le pense pas; Geoffroi de Beaulieu a pu faire deux abrégés, l'un en latin, l'autre en français : la présence d'un abrégé français à la suite de l'histoire latine de Beaulieu vient fortifier cette supposition. Il est d'ailleurs impossible de ne pas être frappé de l'originalité de style des textes abrégés français. On s'expliquerait difficilement qu'ils fussent le résultat d'une traduction.

Un texte qui pourrait bien n'être autre chose qu'une traduction, c'est le texte B; le texte A paraît généralement se rapprocher davantage de l'original. Quelques comparaisons entre les textes A et B sont ici nécessaires : elles nous feront voir, sinon que le texte B est l'œuvre d'un traducteur, du moins qu'il est généralement inférieur au texte A.

COMPARAISON DES TEXTES A ET B.

1°.

A.

CHAMBRE DES COMPTES.

Et espécialement tu dois avoir ceste volenté, que tu ne faces péchié mortel pour *nulle chose que puist avenir*, et que *tu te lairoies avant tous les membres trenchier, et l'ame tolir par cruel martyre, que tu le feisse à escient.*

B.

CONFESSEUR.

Et especiaument tu dois avoir volenté que tu ne feroies *por nule chose du monde* pechié mortel, et *que tu souferroies avant que touz tes membres te fussent trenchiez et que l'en te tolist la vie par cruel martire que tu feisses à escient péchié mortel.*

Tu souferroies que, au lieu de *tu te lairoies* (et l'infinif), serait-il amené par le latin *patereris quod?*

2°.

CHAMBRE DES COMPTES.

Se nostre seigneur t'envoye aucune prospérité *ou de santé de corps ou d'autres choses.*

CONFESSEUR.

Se nostre Seigneur t'envoye aucune prospérité, (les mots *de santé*, etc., manquent).

Ces derniers mots ont été remplacés dans Primat par « quelle qu'elle soit. »

3°.

CHAMBRE DES COMPTES.

Car c'est moult grand pechié de *guerroyer nostre sires* de ses dons.

CONFESSEUR.

Car c'est mout grant péchié que *fere guerre* à nostre Seigneur pour ses dons meesmes.

4°.

CHAMBRE DES COMPTES.

Gardes-toy de muser.

CONFESSEUR.

Garde que tu ne muses.

(tournure latine : *cave ne*).

5°.

CHAMBRE DES COMPTES.

Tant comme li cors nostre sire
Jesus Christ sera présens à la
messe, et une pièce devant.

CONFESSEUR.

Tant comme li cors nostre
Seigneur Jhésu Crist sera pré-
sent à la messe et encore devant
par une espace de tens.

*Ce par un espace de tens fait songer à per spatium
temporis.*

6°.

CHAMBRE DES COMPTES.

Si tu as aucune mésèse de
cuer, di la à ton confesseur ou
à aucun autre, que tu cuides que
soient loyaux, et qui te sçaichent
bien sceller, pour ce que tu la
porte plus en pais, *si ce est chose
que tu puisses dire.*

CONFESSEUR

Ces mots *si ce est chose que tu
puisses dire* manquent.

En d'autres parties, le texte B est, au contraire, préférable
au texte A.

Il convient donc, pour bien établir le texte des instructions de
saint Louis à son fils de s'aider tout à la fois des textes A et B :
la meilleure leçon sera fournie le plus souvent par le texte de la
chambre des comptes, quelquefois par celui du Confesseur.

Ainsi, nous sommes amenés à constater entre les deux sources
A et B une relation identique à celle qui existe entre les deux
manuscrits des instructions de saint Louis à sa fille; A et B
doivent être considérés comme deux sources distinctes et indé-

pendantes qui ne peuvent être négligées ni l'une ni l'autre pour une édition critique des instructions de saint Louis à son fils. Quant aux manuscrits C, rien de ce que j'ai dit jusqu'ici ne laisse supposer qu'il y ait lieu d'en faire usage. La question s'élève cependant, et voici comment :

Les textes C 5 et C 6 renferment divers passages qui ne se trouvent dans aucun autre texte, pas plus dans les textes A et B que dans les autres textes C.

Voici ces passages ; nous avons soin d'indiquer entre parenthèses s'ils nous sont fournis par les deux textes C 5 et C 6, ou seulement par l'un de ces textes :

« Maintiens les bones costumes de ton royaume et les mauvèses » abesse. Ne convoite pas sus ton pople, ne le charge pas de toutes » ne de tailles. » (C 5 et C 6).

« (Garde que tu aies en ta compaignie preudommes et loiaus) qui » ne soient pas plein de convoitise. » (C 5).

« Garde que cil de ton hostel soient preud'ommes et loiaux, et te » souviene de l'escripture qui dit : *Elige viros timentes Deum, in* » *quibus sit justitia et qui oderint avaritiam*, c'est-à-dire : *Aime* » *gent qui doubtent Dieu et qui font droite justice et qui héent ava-* » *rice*, et tu profiteras et garderas bien ton royaume. » (C 6).

« Meismement les bones villes et les costumes de ton royaume » garde en l'estat et en la franchise où tes devanciers les ont gar- » dées ; et se il y a aucune chose à amender, si l'amende et adresce » et les tien en faveur et en amour : car par la force et par les » richesses des grosses villes doubteront les privez, les estranges de » mesprendre vers toy, spécialement tes pers et tes barons. »

(C 5 et C 6).

« Il me souvient moult bien de Paris et des bonnes villes de mon » royaume qui me aidèrent contre les barons quant je fu nouvel- » lement couronné. »

(C 6).

Ces passages doivent-ils être intercalés dans le texte des instructions de saint Louis à son fils ou bien considérés comme des interpolations et rejetés comme tels ?

Ce dernier parti me semble le plus sage.

En effet, si je néglige pour un moment les textes C 5 et C 6, je remarque que pas une seule des trois sources par lesquelles la pensée de saint Louis nous a été transmise ne fournit rien qui ait quelque rapport avec les passages en question.

Ces passages appartiennent aux seuls textes C 5 et C 6, mais C 5 et C 6 ne forment pas une famille de textes distincts : ils procèdent de l'abrégé de Beaulieu comme les autres textes C, puisqu'ils reproduisent les abréviations caractéristiques que j'ai signalées. On ne s'explique donc pas facilement comment ces textes se sont enrichis des passages en question ; que si les textes C 5 et C 6 nous révélaient un système d'abréviation différent de celui de Beaulieu, il serait plus facile de supposer l'existence d'une quatrième source perdue, mais dont les textes C 5 et C 6 nous révéleraient l'existence. Cette hypothèse est beaucoup plus difficile à admettre du moment que les textes C 5 et C 6 se rattachent étroitement à Geoffroi de Beaulieu.

Mais voici un fait qu'on sera peut-être tenté d'invoquer en faveur des passages dont j'examine l'authenticité : Joinville a emprunté le texte C 5 et plusieurs chapitres de son histoire de saint Louis à un ouvrage en langue vulgaire qu'il désigne lui-même sous le nom de *romant*. Cet ouvrage ne peut guère être autre chose, suivant la conjecture de M. de Wailly, qu'une ancienne chronique de Saint-Denis. Faudrait-il donc penser que l'on conservait dans l'abbaye de Saint-Denis un quatrième texte des instructions de saint Louis à son fils, texte duquel dériveraient les textes C 5 et C 6.

Une pareille supposition se concilierait très-difficilement avec ce que j'ai dit sur l'étroite parenté des textes C 5 et C 6 avec les autres textes C. Mais je veux bien négliger pour un moment cette objection ; l'hypothèse n'en sera pas plus solide, car je m'aperçois qu'elle se trouve en complet désaccord avec ce que nous savons sur l'histoire des chroniques de Saint-Denis.

Voici en peu de mots l'état de la critique sur ce sujet :

Pour les règnes de saint Louis et de Philippe le Hardi, le plus ancien texte des chroniques de Saint-Denis n'était autre que le texte même de l'historien Primat ou du moins un texte composé d'après Primat. Cette ancienne rédaction des chroniques de Saint-Denis n'existe plus, en tant que chronique de Saint-Denis, mais l'ouvrage de Primat vient d'être retrouvé en Angleterre par M. Meyer. Nous pouvons donc, par ce texte de Primat, nous faire une idée de ce qu'était la plus ancienne rédaction des chroniques de Saint-Denis pour les deux règnes de saint Louis et de son fils et savoir, notamment, quel était, dans cette ancienne chronique le texte des instructions de saint Louis à son fils. Or, Primat

ne nous fournit autre chose que le texte de G. de Beaulieu. C'est donc le texte pur de G. de Beaulieu qui, à l'origine, figurait dans les chroniques de Saint-Denis; les passages douteux des textes C 5 et C 6 ne s'y sont introduits qu'assez tardivement.

On le voit, plus on approfondit la question et plus les fragments cités paraissent suspects. Ils ne devront pas figurer dans une édition critique des instructions de saint Louis à son fils, ou du moins ils devront être signalés comme des interpolations; car il importe que les historiens ne soient plus exposés à apercevoir tout le programme de la politique de saint Louis dans ces lignes « d'une haute portée ¹, » sans doute, mais que le pieux roi, tout concourt à l'indiquer, n'a jamais écrites ².

Paul VIOLLET.

1. « *Ce passage est d'une haute portée; il y a là toute une politique* » (Henri Martin, *Histoire de France*, IV, éd. de 1855, p. 329, note 2).

2. Il existe à la bibliothèque de Bruxelles (n° 10,406) un texte des instructions de saint Louis à son fils, que je ne connais que par quelques citations, mais qui me paraît devoir se rattacher aux textes A et B, et non aux textes C. Ce texte a donné lieu à une singulière méprise historique. M. Marchal, de l'Académie de Bruxelles, l'ayant trouvé sous ce titre vague : *Conseils d'un roi de France à son fils*, s'est donné beaucoup de peine pour établir que ces conseils avaient été écrits par Charles V, et devaient être considérés en quelque sorte comme un commentaire de l'ordonnance de 1374, sur la majorité des rois (Voyez les *Bulletins de l'Académie royale des sciences et belles-lettres de Bruxelles*, année 1839, t. VI, 1^{re} part., p. 345 et suiv.).

Déjà M. Kervyn de Lettenhove a signalé le texte de la chambre des comptes comme le meilleur texte des instructions de saint Louis à son fils, et il a rejeté avec raison, comme interpolée, cette phrase : *Il me souvient moult bien de Paris et des bonnes villes de mon royaume qui me aidèrent contre les barons quant je fu nouvellement couronné.*

(*Compte-rendu des séances de la commission royale d'histoire*, 2^e série, t. XI, 1858, art. de M. Kervyn de Lettenhove sur les instructions de saint Louis à sa fille Agnès, p. 449.)



LES

INVASIONS NORMANDES

DANS LA LOIRE

ET LES PÉRÉGRINATIONS

DU CORPS DE SAINT MARTIN.

Les invasions normandes sont un des faits les plus importants du ix^e siècle. Leur influence ne s'est pas seulement fait sentir sur les mœurs, les usages, l'organisation sociale du moyen-âge, elles ont aussi profondément altéré la nomenclature géographique, bouleversé la répartition des habitants sur le sol, élevé de simples hameaux au rang de villes importantes, et tellement effacé les traces de cités jadis florissantes, qu'on en est réduit à discuter sur le lieu de leur emplacement. On sait maintenant que les hommes du Nord, naturellement portés par leur esprit d'aventure à demander au brigandage leurs moyens d'existence, n'étaient pas aussi barbares que l'ont prétendu de pauvres moines, chassés de leurs cloîtres incendiés et de leurs champs dévastés. Non-seulement leur tactique était supérieure à celle des francs Carlovingiens; eux seuls du côté du Nord surent mettre des bornes à l'empire de Charlemagne, mais leurs institutions civiles et politiques n'étaient point inférieures à celles des nations qui passent pour plus civilisées. Dans toutes les contrées où ils s'établissent, on ne tarde pas à constater une promptre reconstitution sociale, une organisation particulière jointe à un remarquable esprit d'initiative, amenant comme conséquences la richesse et la prospérité. On soupçonne que leur contact avec les races de l'occident n'a pas été sans influence sur notre ancienne littérature, et le jour n'est peut-être pas éloigné où

l'archéologue pourra déterminer exactement la part qui doit leur être faite dans l'art du moyen-âge.

Malheureusement, les historiens qui nous ont tracé le récit des incursions des Normands en Occident, n'ont fait usage que des chroniques latines, qui, sauf de rares exceptions, se copient toutes les unes les autres; ils ont même suivi de préférence les écrits des compilateurs du ^{xii}^e siècle, sortes de romans historiques, qui donnent sur ces événements de nombreux détails inconnus aux écrivains antérieurs. Il en résulte que si l'on possède des faits auxquels ces invasions ont donné lieu, un tableau satisfaisant au point de vue de l'ensemble et des circonstances générales où elles se sont produites, on ne trouve plus qu'obscurité et contradictions quand on veut se rendre compte de la marche successive des hommes du Nord, de leur passage ou de leur séjour dans telle ou telle localité.

Il en serait autrement si on avait apporté plus de critique dans l'emploi des chroniques, si on avait surtout contrôlé ou complété leurs allégations par l'étude d'un genre de documents, dont les indications ont renouvelé depuis quelque temps la méthode historique. Nous voulons parler des actes tirés des archives des anciennes abbayes, qui plus d'une fois nous révèlent la présence ou les gestes des terribles envahisseurs; il est vrai que l'historien regrettera souvent l'extrême concision des chartes et des diplômes, leur rareté ou leur disparition, mais il suffit aussi d'un mot ou du simple rapprochement chronologique de deux chartes pour constater un fait important altéré ou négligé par les chroniqueurs.

Nous essayerons de montrer le secours que l'on peut tirer des documents diplomatiques, pour éclaircir l'histoire du ^{ix}^e siècle, en retraçant un simple épisode des invasions normandes, l'histoire des pérégrinations du corps de saint Martin, causées par l'arrivée et le séjour des hommes du Nord dans l'Anjou et la Touraine¹. On croit généralement que le corps de saint Martin, transporté en Bourgogne en 853, ne revint à Tours que trente et un an plus tard; que, remis alors dans son tombeau, il ne fut

1. Il a été publié dans le premier volume de la Bibliothèque de l'École des chartes, un travail de M. Paillard de Saint-Aiglan, intitulé : *Fragment d'un mémoire sur les invasions des Northmans sur les bords et au midi de la Loire*, mais ce fragment n'est relatif qu'au siège d'Angers en 873.

plus déplacé. C'est une erreur : contrairement aux assertions des chroniqueurs, nous démontrerons que les reliques de celui qu'on a appelé l'apôtre des Gaules, ont été, au ix^e siècle, transportées cinq ou six fois hors de la province et rapportées autant de fois ; nous nommerons les localités où elles furent successivement déposées, et nous prouverons qu'après leur dernier retour en Touraine, elles ont séjourné trente-deux ans dans la cité, dans une petite église appelée Saint-Martin de la Basoche, fait qui, jusqu'ici, n'a pas encore été signalé ¹. Enfin, nous rectifierons en passant quelques erreurs qui n'ont été que trop longtemps propagées par tous ceux qui se sont occupés de l'histoire de la Touraine.

§ I.

Nous commencerons par énumérer les chroniques Angevines et Tourangelles, qui peuvent fournir des renseignements sur l'époque qui nous occupe, et par rechercher les sources où leurs auteurs ont puisé. Nous apprécierons ensuite la valeur de ces sources et le degré de confiance qu'elles méritent.

La Chronique de Pierre, fils de Bechin, dont l'édition la plus récente a été donnée par André Salmon, dans son *Recueil des Chroniques de Touraine* ², a été écrite sous le règne de Louis-le-Gros, elle s'arrête à l'année 1138. Pierre Bechin, chanoine et écolâtre de Saint-Martin de Tours, de 1143 à 1160, a rédigé cette chronique de la manière la plus brève et la plus sèche, mais ses renseignements sont en général exacts pour ce qui concerne la Touraine et la collégiale de Saint-Martin, dont il a eu les riches archives à sa disposition ; il nous donne pour le ix^e siècle quelques détails qui semblent lui appartenir en propre, du moins différent-ils de ceux rapportés par les autres chroniques. Pierre Bechin a connu l'ouvrage de Radbode, évêque d'Utrecht, intitulé : *De quodam miraculo sancti Martini*, il lui a emprunté un paragraphe entier sur les Normands.

1. Nous avons déjà indiqué ce fait dans notre notice sur les divisions territoriales de la Touraine.

2. Tours, 1851, in-8°, p. 1-63.

Une chronique très-importante par son intérêt et son étendue est celle qui porte le titre de *Gesta consulum Andegavorum* ¹. Cet ouvrage est divisé en trois livres : le premier, rempli de fables, traite de l'origine de la ville et du château d'Amboise ; le second de l'origine et de l'histoire des comtes d'Anjou ; et le troisième des gestes des seigneurs d'Amboise. Dom Luc d'Achery, qui l'a édité le premier dans son spicilège, l'avait mal à propos confondu avec l'histoire abrégée des comtes d'Anjou, par Jean, moine de Marmontier, histoire rédigée postérieurement comme celle de Thomas Paccius, et qui n'en est guère qu'un résumé. L'auteur des *Gesta* écrivait en 1154, il raconte plusieurs choses dont il a été témoin, et ses renseignements sont en général exacts pour les faits qui se rapportent à la seconde moitié du XI^e siècle et à la première moitié du XII^e ; pour ce qui est antérieur à cette époque, il a presque exclusivement puisé dans le livre de Radbode, dans le Traité du retour du corps de saint Martin de Bourgogne en Touraine, longtemps attribué à Odon, abbé de Cluni ², et dans le Récit des miracles de saint Martin après le retour d'Auxerre, ouvrage faussement attribué à Herberne, archevêque de Tours ³.

La Chronique dite de Saint-Julien ⁴, rédigée vraisemblablement au commencement du XII^e siècle, par un religieux de cette abbaye, offre une certaine autorité pour les faits relatifs au monastère et puisés dans ses archives depuis sa reconstruction par l'archevêque Théotolon. Elle fournit peu de détails et est fort inexacte pour l'époque antérieure. Ainsi, quand elle mentionne la destruction du premier monastère par les Normands, son récit n'est qu'une pâle réminiscence de celui de Radbode ⁵.

Le Traité de l'éloge de la Touraine et de l'abbaye de Marmou-

1. Imprimée d'abord par d'Achery, puis par MM. Marchegay et Salmon, dans leurs *Chroniques des comtes d'Anjou*, publiées pour la Société de l'histoire de France, Paris, 1856, in-8°, p. 1-225.

2. André Salmon, *Supplément aux Chroniques de Touraine*, 1856, in-8°, p. 14.

3. Baluze, *Miscellanea*, Paris, 1715, in-8°, VII, 169.

4. André Salmon, *Recueil des chroniques de Touraine*, p. 218-234.

5. Cette chronique, néanmoins, diffère des autres en un point. Elle nomme Harold, parmi les chefs normands qui vinrent en Touraine, « il y eut, dit-elle, trois grandes invasions normandes commandées par Hasting, par Harold et par Rollon, qui depuis s'établit en Normandie. » *Chroniques de Touraine*, édit. Salmon, p. 222.

tier, par le moine Jean ¹, a été écrit vers l'année 1208 ou 1209, c'est une description fort élogieuse et ampoulée du pays de Touraine, dans laquelle des événements réels sont mêlés à de nombreuses erreurs. Pour le ix^e siècle, l'auteur a pris les éléments de son récit dans le traité du retour de Bourgogne, qu'il indique formellement en l'attribuant à saint Odon; il s'est inspiré, comme les autres chroniqueurs, du livre de Radbode et du récit des miracles attribué à Herberne.

La Grande Chronique de Tours ², rédigée dans les premières années du xiii^e siècle par un chanoine de Saint-Martin, s'arrête à l'année 1227. C'est, avec les *Gesta consulum Andegavorum*, la source la plus considérable à laquelle les historiens de l'Anjou et de la Touraine ont eu recours jusqu'ici. Ce n'est cependant qu'une vaste compilation. Ainsi jusqu'à l'année 1129, pour tout ce qui est étranger à l'histoire de Touraine, l'auteur n'a fait que copier mot à mot la chronique d'Auxerre de Robert Aboland. Il n'est pas jusqu'à sa préface qu'il ne lui ait empruntée. Les auteurs consultés par Robert Aboland, et par conséquent reproduits par la grande chronique, sont pour la chronologie Hugues de Saint-Victor, pour les faits Eusèbe de Césarée et saint Jérôme, son continuateur jusqu'à l'année 378, puis Sigebert de Gemblou jusqu'en 1172. Les renseignements fournis par ces historiens ont été complétés par des extraits de Gennadius, de Cassiodore, d'Isidore de Séville, d'Hugues de Fleuri et de Reginon. L'auteur de la grande chronique a raconté les faits relatifs à l'histoire de la Touraine d'après Sulpice Severe et Grégoire de Tours. Pour les temps postérieurs, il a fait de nombreux emprunts au *Tractatus de reversione*, à l'histoire de l'abbaye de Saint-Julien et aux gestes des comtes d'Anjou. Enfin il a puisé la connaissance de quelques événements importants dans les archives de Saint-Martin. Le peu d'originalité de cette chronique n'a pas empêché Guillaume de Nangis de la copier presque en entier, à partir de l'année 1113, et elle a eu au xiii^e siècle une assez grande réputation pour qu'on en ait fait un abrégé connu sous le nom de petite chronique ou chronique abrégée de Tours ³.

1. *Recueil des Chroniques de Touraine*, p. 294-317.

2. *Ibidem*, p. 64-161.

3. *Ibidem*, p. 162-200.

L'Histoire de Saint-Florent de Saumur est l'œuvre de plusieurs auteurs ¹. Le premier en date raconte la ruine du Montglonne ou de Saint-Florent-le-Vieil par les Normands, et la translation du corps de saint Florent à Tournus, en Bourgogne. Cet auteur dit avoir puisé les principaux faits de son récit à des sources authentiques ; mais il y mêle tant de circonstances merveilleuses qu'il devient difficile de distinguer la vérité au milieu des fables où il lui a plu de l'envelopper.

Il commence par rapporter la prise de Nantes par les Normands le jour de la Saint-Jean (843) ². Peu d'années après, dit-il, arriva la destruction du Montglonne par les barbares. Ce monastère était demeuré intact depuis l'incendie allumé par Noménoé (847), mais devant cette invasion, les religieux furent obligés de fuir et de chercher un asile à l'étranger, « *silenter* » apud advenas exules ipsi magis et advenæ commorandi vestigant hospitium. » Jusqu'ici, l'auteur semble n'avoir reproduit que les documents authentiques conservés dans les archives du monastère, mais on ne peut admettre avec la même confiance les faits qui vont suivre. Les religieux de Saint-Florent rencontrent dans leur fuite ceux de Saint-Philibert qui, réfugiés depuis quelques années à une faible distance du Montglonne, se trouvaient aussi dans l'obligation de chercher un nouvel asile ³. Les deux troupes conviennent de faire route ensemble et de se diriger vers la Bourgogne, en associant leur bonne et leur mauvaise fortune ⁴ ; ils se rendent à Tournus et déposent côte à côte, dans l'église, le corps de saint Philibert et celui de saint Florent ⁵.

1. Voir la nouvelle édition publiée par la Société de l'histoire de France dans ses *Chroniques des abbayes d'Anjou*.

2. Il ne fait que résumer les faits rapportés par le fragment historique, inserit au cartulaire noir de Saint-Maurice d'Angers et reproduit sous l'année 843 dans la chronique de Saint-Serge.

3. Ils sont désignés dans le texte sous le nom de *monachi Sancti Philiberti de Bolonnia*. La Boulogne est une petite rivière qui tombe dans le lac de Grandlieu, et que Louis-le-Débonnaire permit de détourner de son cours en 819 (Dom Bouquet, VI, 516), pour la construction de la celle de *Deas*.

4. Historia S. Florentii Salmurensis. *Recueil cité*, p. 221-224.

5. L'histoire de la fuite commune des religieux de Saint-Philibert et de ceux de Saint Florent et le transport du corps de saint Florent à Tournus pourraient bien n'être qu'une fable. Il est facile de suivre l'itinéraire des religieux de Saint Philibert jusqu'à leur arrivée à Tournus (en 875 seulement). Forcés de quitter le monastère de Noirmoutier, l'antique *Herio*, trop exposé aux incur-

Quelques années plus tard, les moines de Saint-Florent, apprenant que les barbares ont abandonné les bords de la Loire se décident à retourner chez eux avec le corps de leur patron. Ils font part de cette résolution aux religieux de Saint-Philibert, les anciens compagnons de leur fuite. Ceux-ci qui, à Tournus, se trouvaient chez eux et ne se souciaient plus de s'exposer aux dangers que pouvait leur faire éprouver un nouveau déplacement, déclarent que leur intention est de rester où ils sont, que les religieux du Montglonne sont libres de retourner sur les bords de la Loire, mais qu'ils ne peuvent songer à reprendre le corps de saint Florent, ce trésor appartenant au monastère de Tournus et ses religieux en étant responsables vis-à-vis des populations voisines, qui ont pour lui la plus grande vénération¹; ni les prières, ni les menaces ne purent vaincre cette

sions des Normands, les moines transportèrent le corps de leur fondateur au monastère de *Deas*, aujourd'hui Saint Philbert de Grandlieu, le 7 juin 836 (*Historia translationis S. Filiberti abbatis*, auctore Ermentario abbate). Cette nouvelle demeure fut incendiée par les Normands le 30 mars 847, et les religieux obligés de fuir en abandonnant les reliques de leur saint, ensevelies sous les ruines du monastère. Dix ans plus tard, en 857, ils revinrent chercher le corps de leur patron et le transportèrent à Cunault-sur-Loire, qui leur avait été donné comme retraite en 845, par le comte Vivien (voir passim et *diplôme de Charles-le-Chauve*; dom Bouquet, VIII, 460). En 862, les religieux obligés de fuir de nouveau devant les hommes du Nord, partirent de Cunault le premier jour du mois de mai et se dirigèrent du côté du Poitou, où ils avaient obtenu de la libéralité de Charles-le-Chauve un domaine et les villes de Marnes, de Messai, etc. (voir passim et *dipl. de Charles-le-Chauve*, dom Bouq. VIII, p. 524). C'est à Messai, « *Messiacus*, » qu'ils vinrent se réfugier, en suivant l'antique voie romaine, qui desservait le palais carlovingien de Doné et qui passait à Forges « *Fabricæ*, » près Doné, à Taizé « *Taizacum*, » etc. (voir passim). Là ne se borna point leur fuite. En 870, un nouveau diplôme de Charles-le-Chauve accorda à l'abbé Geilon et aux religieux de Saint-Philibert la celle de Saint-Porcien, en Auvergne, pour s'y réfugier et ne plus être obligés d'errer de côté et d'autre comme ils l'avaient fait jusque-là (dom Bouquet, VIII, 630). Enfin en 875, le même prince, sur une nouvelle demande de l'abbé Geilon, ayant égard à ce que, depuis longues années, les religieux de Saint-Philibert n'avaient aucun lieu convenable pour se retirer, leur accorda la celle de Saint-Valérien située sur la Saone, à côté du château de Tournus où le bienheureux saint Valérien était enterré. D'après la chronique de Foulque, moine de Tournus, les religieux de Saint-Philibert avaient recueilli sur leur route d'autres reliques, entre autres celles de saint Veterin et de saint Léonard, qu'ils déposèrent à côté du corps de leur patron; mais il n'est fait aucune mention du corps de saint Florent qui, en 866, se trouvait encore à Saint-Gondon en Berri.

1. *Historia S. Florentii Salmurensis*, passim, p. 223-224.

obstination; c'est alors que par ruse et artifice, un clerc, natif du Mans, nommé Absalon, parvint à enlever subrepticement de Tournus le corps de saint Florent et à le ramener à Saumur.

On aperçoit dans ce récit, sinon une réminiscence formelle du traité du retour du corps de saint Martin, de Bourgogne en Touraine, du moins un thème emprunté à la même source. Dans les deux cas figurent des moines dépositaires infidèles : dans le premier, les religieux dépouillés ont recours à la force pour reprendre leur bien, à la ruse dans le second ¹.

Il résulte de ce qui précède que les anciens chroniqueurs Angevins et Tourangeaux ont généralement emprunté leurs renseignements sur l'histoire du ix^e siècle aux trois ouvrages suivants :

1^o Le livre de Radbode appelé : *Libellus cujusdam episcopi trajectensis Radbodi nomine de quodam sancti Martini miraculo* ²;

2^o Le traité intitulé : *Tractatus de reversione beati Martini a Burgundia* ³;

3^o Le récit faussement attribué à Herberne, archevêque de Tours, qui a pour titre : *Miracula beati Martini post ejus reversionem sive corporis ipsius depositionem facta, edita ab Herberno, prius abbate Majoris Monasterii, post archiepiscopo Turonis civitatis* ⁴;

Le premier de ces ouvrages, le livre de Radbode, est contemporain des événements qu'il raconte, l'auteur ayant été évêque

1. La chronique de Saint-Maixent ne doit être citée ici que pour mémoire. En ce qui concerne les expéditions des Normands, cette chronique n'a fait qu'emprunter différents passages des *Miracles de saint Benoît*, écrits par Adrovald, moine de Fleuri (voir Mabillon, *Acta ss. o. s. B.*, II, 387-388) et quelques faits à Guillaume de Jumièges.

La chronique de Saint-Serge d'Angers donne de précieux renseignements sur deux épisodes importants des invasions normandes; la première prise de Nantes, en 843, et le siège d'Angers par Charles-le-Chauve en 873; mais ces récits ne sont que la reproduction textuelle de deux notices, conservées dans le cartulaire noir de Saint-Maurice d'Angers, notices composées à une époque peu éloignée des faits qu'elles racontent et qui, par cela même, méritent toute confiance (voir la chronique de Saint-Serge, éditée par la Société de l'Histoire de France dans les *Chroniques des abbayes d'Anjou*).

2. André Salmon, *Supplément aux chroniques de Touraine*, p. 1-13.

3. *Ibidem*, p. 14-34.

4. Baluze, *Miscellanea*, Paris, 1715, in-8°, VII, 169.

d'Utrecht de 899 à 918. C'est une espèce de sermon écrit plutôt pour exalter les mérites et la puissance du Saint que dans un but historique; l'événement qui fait le fonds de ce sermon, le siège de la cité de Tours, vainement entrepris par les Normands, doit être considéré comme vrai, il est important pour l'histoire de la Touraine.

« Les Normands, dit Radbode, qui parurent pour la première fois en France l'année de la bataille de Fontenai (842), désolaient depuis plus de soixante ans les rives de la Seine et de la Loire, portant partout le fer et la flamme, lorsqu'enfin Dieu permit que de nos jours ils apprissent à leurs dépens quelle était la puissance de saint Martin ¹, ayant dans une de leurs expéditions entièrement dévasté les contrées situées entre la Seine et la Loire, ne trouvant plus de butin à faire, ils se dirigèrent en grand nombre vers la Touraine, détruisant tout sur leur passage. Après avoir brûlé les faubourgs de Tours, ils mirent le siège devant la ville. Les habitants, qui avaient pris les armes, coururent à la défense de leurs murailles, mais comparant bientôt leur petit nombre à la multitude des assiégeants, ils ne tardèrent pas à se considérer comme perdus : ils avaient encore, néanmoins, l'espoir que saint Martin ne les abandonnerait pas, et tandis que les plus résolus s'opposent aux attaques des assaillants, le reste de la population court à l'église qui renferme le tombeau du saint et fait retentir les voûtes de ses cris et de ses prières. On tire du sépulcre la châsse qui renferme les précieuses reliques et on l'amène devant la porte de la ville, qui cédait déjà sous les efforts impétueux des Normands. A la vue du corps, les Tourangeaux se sentent

1. C'est ainsi qu'il faut entendre ce passage de Radbode. « Dani... subinde Galliarum provincias usque adeo depopulati sunt... hæc siquidem deprædatio supradictæ gentis effecerat, quæ ipso, ut ferunt, anno quo reges quatuor, uno geniti patre, inter se cum suis exercitibus dimicantes, Fontanidos campos multo christianorum sanguine fœdaverunt.... cum igitur jam per sexaginta aut amplius annos, memorata Danorum classis, nunc Ligeris, nunc Sequanæ, nunc utriusque fluminis navigio ripas opplesset, tandem nostris diebus quanti beatissimus Martinus apud deum meriti esset, experta est. » — Plus de soixante ans après la bataille de Fontenai nous portent à l'année 903 environ, qui est la véritable date du siège de Tours par les Normands. André Salmon et ses prédécesseurs, pour n'avoir pas assez remarqué le sens de ce passage, fixent arbitrairement la date du siège à l'année 813; c'est une erreur commise par la grande et la petite chronique de Tours, et qui en a engendré bien d'autres.

animés d'une force nouvelle et reprennent l'offensive. Les Normands, au contraire, frappés de terreur et de vertige, reculent; le désordre se met dans leurs rangs, ils fuient et tombent les uns sur les autres comme s'ils eussent marché sur de la glace. Les assiégés sortent de la ville, les poursuivent et en tuent plus de neuf cents; ils reviennent alors et reportent avec pompe les reliques de saint Martin dans son tombeau.»

Tel est, dégagé de l'emphase et de toutes les fleurs de rhétorique dont il est surchargé, le récit de Radbode. On voit que sans préciser exactement l'époque du siège de Tours, cet auteur le dit arrivé de son temps, c'est-à-dire sous le règne de Charles-le-Chauve, et plus de soixante ans après la bataille de Fontenai (842). Notons en passant le silence qu'il garde sur la fête de la subvention de saint Martin, qui, selon le récit du retour d'Auxerre, fut instituée à l'occasion de ce miracle, et sur la construction de l'église de la Basoche, élevée, au dire du même ouvrage, sur les murailles de la ville, à l'endroit même où avait été momentanément déposée la châsse du Saint, lors de l'assaut donné par les Normands.

Le Traité ou récit du retour du corps de saint Martin de Bourgogne en Touraine, a longtemps été attribué à Odon, abbé de Cluni. L'abbé Claude du Moulinet des Thuilleries, dans une dissertation insérée en tête de son mémoire sur la mouvance de Bretagne, a établi le premier qu'il était l'œuvre d'un faussaire¹. André Salmon, son dernier éditeur, a montré le peu de confiance qu'on doit lui accorder, tant sous le rapport de la chronologie que sous celui des faits; il est à supposer qu'il a été rédigé au

1. *Dissertation où l'on fait voir que l'histoire de la translation et du retour du corps de Saint-Martin à Tours, attribuée à Odon, abbé de Cluni, est une pièce supposée.* — Cette dissertation de Claude du Moulinet des Thuilleries, est imprimée avec celle du même auteur sur la mouvance de Bretagne, Paris, 1711, in-12.

L'abbé des Thuilleries a aussi écrit un *mémoire où l'on prouve que le livre des miracles de Saint-Martin, attribué à Herberne, est d'un imposteur*; il est imprimé dans l'article lxxii des mémoires de Trévoux, juin 1716, page 1149. Les auteurs de l'Histoire littéraire (VI, 146.) avaient d'abord considéré, avec Mabillon et Baluze, ces miracles comme pouvant avoir été réellement écrits par Herberne; ce n'est que plus tard, après un nouvel examen, qu'ils se prononcèrent pour la dubitative; mais, comme on le voit, c'est à l'abbé des Thuilleries qu'appartient le mérite d'avoir, le premier, attiré l'attention sur ce point d'histoire littéraire.

commencement du ^{xii}^e siècle. Pierre Bechin, qui écrivait sa chronique en 1138, ne semble pas l'avoir connu, du moins ne lui fait-il aucun emprunt, mais il est cité pour la première fois par Guillaume de Malmesbury, vers l'année 1143. L'auteur anonyme, en se mettant sous le couvert d'Odon, abbé de Cluni, prétend avoir écrit son récit vers le milieu du ^x^e siècle, à la demande de Foulque-le-Bon, comte d'Anjou (938-958), mais il est facile de voir par le contexte de l'œuvre et par son style, que cette prétention est inadmissible; on ne pouvait, en 950, avoir si complètement perdu le souvenir des événements qui avaient signalé le ^{ix}^e siècle, qu'on en fut réduit à la légende, et l'auteur, qui prétend n'avoir fait que donner une rédaction plus nouvelle à une ancienne narration de la translation du corps de saint Martin en Bourgogne, écrite en style barbare, ne se fut point exprimé de la sorte en parlant d'un ouvrage qui n'aurait eu que cinquante ou soixante ans d'existence. D'ailleurs cette allégation d'un récit antérieur, ne peut être prise au sérieux, c'est là une de ces formules banales dont se sont trop souvent servi les auteurs du ^{xii}^e siècle, lorsqu'ils ont voulu donner du poids à leurs paroles. Un fait certain c'est que l'anonyme a connu le sermon de Radbode, qu'il se l'est assimilé en le copiant et en y ajoutant des circonstances dont son imagination semble avoir fait tous les frais.

Voici, en résumé, les faits racontés par cet auteur :

Le pays, qu'habitaient les Normands, étant trop restreint pour la population, c'était une coutume chez eux de désigner tous les cinq ans, par le sort, ceux qui devaient aller s'établir dans d'autres contrées. C'est pour cette raison qu'Hasting, à la tête d'une innombrable armée, envahit la France, détruisant tout sur son passage. Après avoir ravagé le nord du pays, il s'avança vers la Touraine pour lui faire subir le même sort, il brûla d'abord Amboise et tout ce qu'il trouva entre la Loire et le Cher, puis vint mettre le siège devant la ville de Tours, dont il fit garder soigneusement les issues pour que personne ne put s'échapper; il éleva ensuite des retranchements, aplanit le terrain et se prépara à donner l'assaut; ici le *Tractatus de reversione* copie mot pour mot le sermon de Radbode, rattachant contrairement au dire de ce dernier l'épisode du siège de Tours à la première des invasions normandes en Touraine, anachronisme qui a fait tomber les chroniqueurs qui l'ont suivi

dans les erreurs les plus graves. Il ajoute à ce récit plusieurs détails que ne donne point l'évêque d'Utrech. Ainsi, après avoir raconté la sortie victorieuse opérée par les assiégés, il dit que les Tourangeaux poursuivirent les Normands jusqu'à la sixième borne milliaire où, en mémoire de cet événement, on éleva une église, qui prit le nom de Saint-Martin de la Guerre « *Sanctus-Martinus de Bello*, » aujourd'hui Saint-Martin le Beau, que, dans cet endroit de la ville de Tours, où les reliques placées sur le mur avaient déterminé la victoire, existaient des ruines de murailles antiques, restes, disait-on, du palais dans lequel l'empereur Valentinien, dédaignant de se lever devant saint Martin, fut forcé tout à coup de le faire par le feu qui prit sous son siège; que sur cet emplacement l'archevêque de Tours fit construire l'église de la Basoche. Enfin que, dans un synode tenu à cette occasion, l'archevêque et les évêques présents firent un statut ordonnant de célébrer chaque année, dans tout le diocèse, le 12 de mai, une fête qu'à raison du secours donné par le Saint on appellerait la fête de la Subvention.

Quinze ans après l'invasion d'Hasting, Rollon, autre chef de Normands, obéissant aux mêmes nécessités, vint de nouveau ravager la France; il désola successivement la Flandre, la Neustrie, la Bretagne, et vint mettre le siège devant Le Mans. Il envoya en même temps une partie de sa bande à Tours pour piller la ville et réduire les habitants en captivité, mais une crue subite de la Loire et du Cher sauva la cité. Les barbares tombèrent alors sur Marmoutier, qu'ils détruisirent de fond en comble. Cent seize moines de cette abbaye furent massacrés, vingt-quatre religieux seulement et l'abbé Herberne échappèrent au désastre en se cachant dans des cavernes. Encore Herberne, qui d'abord avait été pris, eut-il à supporter d'affreuses tortures, les Normands voulant l'obliger à révéler la retraite de ses moines et l'endroit où étaient enfouis les trésors de l'abbaye; mais n'ayant pu vaincre sa constance, ils se retirèrent en l'abandonnant sur leur route. Dès que le fleuve fut rentré dans son lit, les Tourangeaux vinrent retirer de leurs cavernes Herberne et ses vingt-quatre moines auxquels on assigna pour retraite une maison près de l'église de Saint-Martin.

Six mois plus tard, les chanoines, apprenant que Rollon, après s'être emparé du Mans, se disposait à venir faire lui-même

le siège de Tours, envoyèrent le corps de saint Martin à Orléans, chargeant de ce précieux fardeau douze d'entre eux, l'abbé Herberne et les religieux de Marmoutier. Les fugitifs étaient accompagnés de douze bourgeois de Châteauneuf, chargés de subvenir à leur entretien. Apprenant bientôt que de Tours Rollon marchait sur Orléans, Herberne et ses compagnons transportèrent les reliques dont ils avaient la garde à Saint-Benoît-sur-Loire, de là à Chablis et enfin à Auxerre, où l'évêque, suivi de tout le peuple, s'empressa d'aller les recevoir et de les déposer dans l'église de Saint-Germain, auprès de la chässe du patron d'Auxerre.

Les nombreux miracles opérés par l'intercession de saint Martin, ne tardèrent pas à attirer à Auxerre une foule de malades et de pèlerins dont les abondantes aumônes, partagées seulement entre ceux qui avaient accompagné son corps, excitèrent l'envie des clercs d'Auxerre. Après quelques contestations, on convint, pour finir toute querelle, de tenter une épreuve : il fut décidé qu'un lépreux serait placé entre les deux saints, et que l'on attribuerait le miracle et l'offrande au saint dont les reliques auraient guéri la partie de son corps avec laquelle elles seraient en contact ; après une nuit passée dans les prières, on trouva guéri le côté du lépreux qui avait touché la chässe de saint Martin, tandis que l'autre était encore recouvert de lèpre ; alors on tourna du côté de saint Martin la partie restée malade, et après une seconde nuit passée en prières, elle fut aussi guérie par un nouveau prodige.

La présence du corps de saint Martin à Auxerre finit cependant par être profitable aux clercs de Saint-Germain, car après de longues années la paix ayant été rendue à l'église et Rollon s'étant converti au christianisme, les Tourangeaux voulurent ramener chez eux le corps de leur patron ; ils le réclamèrent à l'évêque Aimar, qui refusa de rendre un trésor dont son église était en possession lorsqu'il était monté sur le siège d'Auxerre ; ils s'adressèrent alors au roi de France, qui refusa de se mêler de la querelle, le cas lui étant indifférent, que le corps de saint Martin fût à Tours ou à Auxerre. Revenus chez eux, les Tourangeaux consultèrent Adalaud, archevêque de Tours, Rainon, évêque d'Orléans, Mainolde, évêque du Mans, et saint Loup, évêque d'Angers, sur les mesures à prendre pour rentrer en possession de reliques qu'ils considéraient comme leur bien ; le

résultat de cette consultation fut qu'on devait reprendre par la force le corps de saint Martin et confier la direction de l'entreprise au comte Ingelger.

Ingelger, petit-fils par sa mère d'Hugues, duc de Bourgogne, était alors comte de Gatinais, seigneur d'Amboise et de Loches, il était aussi comte d'Anjou et possédait à Auxerre une maison et de grands biens; il accepta avec joie la proposition des Tourangeaux, et prenant, à la tête de six mille hommes, la route d'Auxerre, il vint camper dans la ville. Le lendemain de son arrivée, après avoir été dès l'aurore prier devant les reliques de saint Martin, il fut trouver l'évêque et réclama de lui la restitution du corps. Aymar demanda un jour pour se décider; il consulta Siagrius, évêque d'Autun, et Domnole, évêque de Troyes, qui lui conseillèrent de rendre immédiatement le dépôt confié à son église; il y consentit, et le lendemain il remit les reliques entre les mains d'Ingelger et d'Herberne. Celui-ci avait convoqué les moines, anciens compagnons de son exil, qui depuis lors étaient tous devenus abbés ou évêques, et les avait invités à venir servir d'escorte à saint Martin pour le reporter en Touraine, comme ils avaient fait lors de sa fuite devant les Barbares.

Le jour du départ arrivé, Ingelger et l'évêque d'Auxerre portent la châsse sur leurs épaules et partent suivis des évêques, du clergé et du peuple chantant les louanges du saint. L'armée sert d'escorte au pieux cortège, et tous les jours on célèbre la messe. La rentrée du corps de saint Martin dans son diocèse fut signalée par de nombreux miracles et des guérisons de malades. Pour échapper à la vertu du saint, deux paralytiques, qui habitaient Dierre¹ et préféraient leur infirmité, au moyen de laquelle ils sollicitaient la charité des fidèles, à une guérison qui les forcerait à travailler, s'efforcent de prendre la fuite et veulent sortir de la contrée; mais la puissance du saint les atteint dans leur route et les guérit malgré eux. Convertis par un tel miracle, ils se rendent à l'église de Saint-Martin, y

1. Le lieu appelé *Edera* ou *Hedera*, par le récit des miracles, ne peut être que Dierre sur les bords du Cher, qui est nommé dans des documents plus anciens *Dedra*, *Dedera*, etc. Le lieu ainsi désigné ne pouvait être d'ailleurs très-éloigné de la Chapelle-Blanche. Il résulte de là que dans la pensée de l'auteur, qui écrivait à la fin du XI^e siècle, le cortège, pour venir d'Auxerre, avait dû prendre l'ancienne voie romaine de Bourges à Tours, ce qui est fort vraisemblable.

déposent leurs béquilles et racontent leur aventure. La pieuse reconnaissance des habitants du lieu où ce fait arriva, fit élever en l'honneur de saint Martin une église, qui est encore appelée aujourd'hui la Chapelle-Blanche. Cette église est la troisième dont le récit de la réversion se charge de nous expliquer l'origine. Cependant, ajoute son auteur, à la nouvelle de l'arrivée du corps, Adalaud, archevêque de Tours, Rainon son frère, évêque d'Orléans, Mainolde, évêque du Mans, saint Loup, évêque d'Angers, et les autres évêques de la province, accompagnés du peuple et des barons, s'avancent au-devant de la châsse et la conduisent, en chantant des hymnes sacrées, dans son église où elle fut déposée avec solennité.

Cette réception du corps de saint Martin eut lieu l'an 887 de Jésus-Christ, la trente et unième année après sa sortie de Touraine, le 13 décembre. Adalaud dans un synode tenu avec les évêques de la province, ordonna qu'à l'avenir on célébrerait tous les ans, à pareil jour, une fête connue sous le nom de la Réversion « *Reversio* » de Saint-Martin.

Le troisième ouvrage, dans lequel les chroniques Tourangelles ont été puiser les éléments de l'histoire du ix^e siècle, le Récit des miracles opérés après le retour du corps de saint Martin, si l'on en croyait son auteur qui a voulu se cacher sous le nom de l'archevêque Herberne, devrait, comme ancienneté, prendre place avant le récit du retour, puisque Herberne est mort en 912. Considéré d'après l'ordre des événements, il fait immédiatement suite à ce dernier. L'un finit au moment où le corps de saint Martin, rentré en Touraine, vient d'être déposé dans son tombeau, l'autre commence par raconter la manière dont fut fermée l'abside après cette déposition. L'idée qui a présidé à la rédaction des deux récits est tellement la même qu'on serait porté à croire que dans l'origine ils n'ont fait qu'un seul et même ouvrage; il est certain qu'ils ont été écrits à la même époque et probablement par le même auteur. L'un et l'autre ont pour but d'exalter les mérites de saint Martin. Le premier raconte les miracles qui se sont opérés avant et pendant le retour du corps en Touraine, le second les miracles opérés depuis ce retour. Les mêmes personnages figurent dans les deux traités, on peut y signaler les mêmes erreurs. Le récit de la réversion qui paraît avoir eu le mérite de l'invention du comte Ingelger, avait oublié de le récompenser du service rendu aux chanoines,

c'est la tâche que s'impose le narrateur des miracles. Le style enfin offre les plus grandes analogies et dénote évidemment, par le choix des expressions, la fin du ^x^e siècle ou les premières années du ^{xii}^e.

Le récit des miracles nous donne d'abord la description de la châsse qui renfermait le corps de saint Martin pendant son séjour en Bourgogne et son retour en Touraine. C'était, dit-il, celle-là même qu'avait fait faire saint Perpet, lorsqu'il avait levé de terre le corps de saint Martin. Elle était composée d'un alliage d'or et d'argent de deux doigts d'épaisseur. On n'y voyait ni fente, ni porte, ni ouverture d'aucune sorte. Le comte Ingelger, Adalaudus, archevêque de Tours, Loup, évêque d'Angers, Mainolde, évêque du Mans, déposèrent cette châsse dans une abside placée sous l'autel, et en fermèrent l'entrée de façon qu'on ne pût y pénétrer.

Le rédacteur anonyme de ces miracles raconte ensuite plusieurs faits que les auteurs de la grande chronique de Tours et des *Gesta consulum Andegavorum* ont rapporté tout au long, savoir : qu'en reconnaissance du service qu'Ingelger venait de leur rendre, les chanoines de Saint-Martin accordèrent à ce comte et à ses successeurs une des prébendes de l'église ; que les fonctions de trésorier étant vacantes ils le nommèrent trésorier du chapitre, le constituant en même temps le défenseur et le protecteur de tous leurs biens, fonctions qu'Ingelger garda jusqu'à sa mort. En effet, après avoir vécu plusieurs années en paix et couvert de gloire, le comte Ingelger mourut et fut enterré dans l'église de Saint-Martin. Nous terminerons ici l'analyse de cet ouvrage, qui ne renferme plus que le récit de simples miracles étrangers au sujet qui nous occupe.

Apprécions maintenant la valeur historique des trois opuscules que nous venons d'analyser. Cités, copiés ou interpolés par la plupart des chroniqueurs, ils ont fait loi jusqu'ici pour l'histoire du ^{ix}^e siècle ; les faits qu'ils racontent ont été acceptés par les historiens ; on les trouve consignés dans les ouvrages les plus accrédités, tel que l'*Art de vérifier les dates*, et cependant, comme le démontrera la fin de ce travail, à l'exception du premier, qui nous a conservé le souvenir d'un événement réel, il n'est pas une de leurs allégations qui ne soit contredite par les documents diplomatiques ou par les chroniqueurs plus anciens et mieux informés.

Un seul fait, disons-nous, doit être considéré comme vrai, c'est le fond du sermon de Radbode, le siège mis inutilement par les Normands devant la ville de Tours et la date qu'il assigne à cet événement. De graves témoignages viennent ici corroborer l'affirmation d'un auteur contemporain.

Quant au récit du retour d'Auxerre, André Salmon avait déjà prouvé¹, que la destruction de l'église de Saint-Martin et la prise de la ville de Tours par les Normands avaient eu lieu le 8 novembre 853, et non en 856, comme le prétend l'anonyme qui en est l'auteur;

Que les reliques de saint Martin n'ont pas été rapportées de Bourgogne en 887, mais avant cette époque;

Que l'évêque d'Auxerre s'appelait alors Wibaudus et non Aimarius ou Armarius; que Mainolde, évêque du Mans, Siagrius, évêque d'Autun, et Domnole, évêque de Troyes, n'ont jamais existé;

Que Rainon, frère d'Adalard, archevêque de Tours, était évêque d'Angers et non d'Orléans;

Enfin, que le retour du corps de saint Martin de Bourgogne n'eut point lieu après la conversion de Rollon au christianisme, puisque cette conversion n'eut lieu qu'en 911.

Il aurait pu relever encore bien d'autres erreurs et déclarer que ce traité n'était, depuis la première jusqu'à la dernière ligne, qu'un long tissu de fables et d'erreurs.

Il est faux que les Normands aient été obligés de lever le siège de Tours en 842. Cet événement n'est arrivé qu'en 903.

Il est faux qu'à raison de la levée de ce siège, on ait construit une église sur les murailles de la ville, appelée église de Saint-Martin de la Basoche; cette église existait avant l'époque du siège, seulement elle portait un autre nom.

La fête de la Subvention n'a pas été instituée au ix^e siècle, autrement Radbode n'eût pas manqué d'en parler.

Elle n'était pas destinée à rappeler le souvenir du miracle attribué à saint Martin, lors de la levée du siège par les Normands; elle fut instituée en 919 seulement, nous verrons plus loin à quelle occasion.

Il est faux que les Normands aient pénétré en Touraine avant 853.

1. Supplément aux chroniques de Touraine, *Mém. de la Société archéol. de Touraine*, 1857.

Le récit du retour ne mentionne que trois invasions normandes dans ce pays; celle d'Hasting et les deux attribuées à Rollon. De 853 à 903 il y en eut un bien plus grand nombre, comme il est facile de l'établir à l'aide des annales de Saint-Bertin et des documents diplomatiques.

Le corps de saint Martin n'est jamais resté trente et un ans hors de Touraine; le plus long séjour qu'il ait fait au dehors est d'environ treize ans (872-885).

Ce n'est point à Auxerre que le corps a résidé pendant ces treize années, mais à Chablis.

Ce n'est point à Auxerre que le comte Ingelger est allé le chercher à la tête de six mille hommes, car il n'y a jamais eu de comte d'Anjou du nom d'Ingelger; d'ailleurs c'est de Chablis et non d'Auxerre que le corps a été rapporté à Tours.

Ingelger n'a donc pu être nommé trésorier de la collégiale de Saint-Martin, ni être enterré dans cette église après sa mort, comme l'avance le récit des miracles attribué à l'archevêque Herberne ¹.

1. On peut s'étonner, à bon droit, du nombre considérable de pièces fausses et d'écrits supposés qu'a vu naître le XI^e siècle. Les archives de Saint-Martin n'étaient point dépourvues de ce genre de documents, nous en avons signalé plusieurs dans la *Pancarte noire restituée*, mais il en est un que, dans ce travail, nous avons considéré à tort comme authentique, et qui cependant ne peut supporter le plus faible examen. C'est une charte imprimée par le père Lemire (*Opera diplomatica*, etc., I, p. 653), dans laquelle Eracle, évêque de Liège, raconte comment il fut miraculeusement guéri d'un affreux cancer, par l'intercession de saint Martin, et comment, en reconnaissance de ce bienfait, de retour à Liège, il établit dans cette ville une collégiale de 30 chanoines en l'honneur du saint patron des Gaules. Elle a pour titre : « S. Eraclius, Leodiensis episcopus, a gravi infirmitate sanatus intercessione S. Martini Turonensis episcopi, cujus sepulchrum supplex visitaverat, in ejus honorem Leodii instituit collegium trigenta canonicorum circa annum 963, simulque statuit confraternitatem mutuam inter hos canonicos et Turonenses in Gallia. » Cette charte qui, dans le *Gallia christiana*, sert à établir la durée de l'épiscopat d'Eracle, est entièrement apocryphe. C'est une amplification, sous forme de récit à la première personne, d'un des miracles racontés par l'auteur des *Miracula beati Martini, post ejus reversionem*, faussement attribués à l'archevêque Herberne. Seulement, dans ce dernier ouvrage, le récit est à la troisième personne, et l'évêque de Liège s'appelle Hildric et non Heracle. On ne peut donc être surpris si dans cette pièce, fabriquée au XI^e siècle, et que le père Lemire et les auteurs du *Gallia christiana* ont eu le tort d'attribuer à l'année 963, il est question du comte Ingelger, et si le retour du corps de saint Martin d'Auxerre est placé au X^e siècle au lieu du IX^e.

Enfin, ce n'est point en 856 (quinze ans après la première apparition des Normands) que l'abbaye de Marmoutier fut détruite par les hommes du Nord, mais en 853, lors de leur première expédition en Touraine.

§ II.

Nous allons essayer maintenant de rétablir les faits si étrangement dénaturés. Lorsque les chroniqueurs nous feront défaut, nous aurons recours à des textes plus dignes de foi et principalement aux documents diplomatiques puisés dans les archives de nos anciennes abbayes ; on verra que ces sources sont encore assez abondantes, pour permettre de restituer à l'histoire de la Touraine une page inédite, qui remplacera sans désavantage celle qui n'a pu supporter les atteintes de la critique.

On sait qu'à l'approche des Normands les populations se retiraient dans l'intérieur des terres et que les moines fuyaient de leurs demeures emportant avec eux les reliques, les objets servant au culte, en un mot ce qu'ils avaient de plus précieux : parmi ces objets il faut placer au premier rang les châsses, qui renfermaient les corps des premiers confesseurs de la foi dans les Gaules. Au ix^e siècle, il n'y avait pas d'abbaye, si peu importante fût-elle, qui ne consacraît un culte particulier aux reliques de son fondateur ou d'un pieux solitaire sanctifié pour ses vertus ; celui-ci, par les miracles opérés sur sa tombe, continuait après sa mort comme il l'avait fait durant sa vie, à glorifier la religion du Christ et à solliciter pour les siens la générosité des fidèles. Dans les actes publics, dans les donations, dans les privilèges qu'ils sollicitent des puissants du siècle, les moines ont toujours soin de faire intervenir le nom du saint confesseur dont leur monastère conserve la dépouille mortelle. C'est à lui que les fidèles donnent leurs biens, que les princes accordent leurs faveurs ; ordinairement les anciens diplômes constatent la présence du corps vénéré dans l'église où il repose en paix. Et cette mention n'est pas, comme on pourrait le croire au premier abord, une simple formule de chancellerie. Si,

par une cause quelconque, le corps du saint vient à être déplacé, les actes restent muets ou la formule change.

On conçoit tout le parti qu'on peut tirer de ces indications pour connaître les révolutions éprouvées par un monastère à l'époque dont nous nous occupons. Tant qu'on trouve le corps d'un saint mentionné comme reposant dans son église, il est évident que cette église n'a pas encore été visitée par les Barbares, et que si après le récit d'une invasion, d'un incendie, d'une translation au loin, on constate de nouveau la présence des reliques à leur place habituelle, on en pourra conclure que les religieux sont rentrés dans leur demeure et qu'ils ont essayé d'en relever les murs.

Dès 800, et peut-être avant, les côtes de la France avaient été visitées par les Normands, mais Charlemagne avait fait construire des flotilles qui stationnaient à l'embouchure des fleuves; il avait fait défendre, par des fortifications et des travaux retranchés, l'approche des ports et des havres, où les pirates auraient pu trouver un abri ¹. Grâce à ces mesures, les Normands ne purent de son vivant se livrer aux déprédations qui rendirent depuis leur nom si célèbre; ils avaient cependant, avant l'année 819, plusieurs fois dépassé la pointe de la Bretagne et s'étaient avancés jusqu'en Aquitaine; mais dans ces premières expéditions, dont on ignore le nombre et les incidents, ils n'avaient pu que piller les îles du littoral plus exposées à leurs attaques. C'est ainsi qu'ils avaient relâché dans l'île de Normoutier. Les religieux de Saint-Philibert, qui habitaient cette île, craignant le retour de leurs incursions, construisirent, avec l'autorisation de Louis-le-Débonnaire, une église et un monastère à *Deas*, sur le lac de Grand-Lieu, pour s'y réfugier en cas de besoin ².

En 820, deux des fils du vieux Gudrod (le Gottofredus ou Godofredus des chroniqueurs latins), expulsés de la Scandinavie par leurs frères, se dirigèrent vers la Flandre avec treize vaisseaux; mais n'ayant pu débarquer sur aucun point du littoral, repoussés de l'embouchure de la Seine où ils avaient

1. Annales Einhardi. Pertz, I, 187. — Ejusdem vita Karoli magni, *Recueil des historiens de Fr.*, V, 96.

2. Diplôme de Louis-le-Débonnaire pour les religieux de Saint Philibert. *Rec. des Hist. de Fr.*, VI, 516.

essayé de pénétrer, ils doublèrent la presqu'île de Bretagne, dépassèrent la Loire et arrivèrent dans la baie de Bourneuf. Là se trouvait un bourg de quelque importance nommé Bouin, ils le pillèrent et le détruisirent entièrement ¹. En 830, les religieux de Saint-Philibert obtinrent de Louis-le-Débonnaire l'autorisation de fortifier leur monastère ². L'utilité de cette mesure ne tarda pas à se faire sentir : en 834, les Normands, qui depuis trois ans dévastaient l'Irlande et campaient à l'embouchure de la Tamise, se dirigèrent de nouveau vers l'Aquitaine ³; une de leurs flottes débarqua à Noirmoutier, les pirates firent le siège du monastère, mais les religieux se défendirent courageusement ⁴. L'année suivante (835), ils revinrent en plus grand nombre; Rainaud, comte d'Herbauge, craignant qu'ils ne s'établissent définitivement dans cette île, voulut les en chasser : l'attaque eut lieu le 19 août et le combat dura jusqu'à la nuit; les Normands éprouvèrent de grandes pertes et durent se rembarquer, mais le comte Rainaud périt dans la mêlée ⁵. En 836, les religieux de Saint-Philibert, apprenant que les Normands se dirigeaient de nouveau sur Noirmoutier, abandonnèrent cette île le septième jour de juin et transportèrent le corps de leur fondateur à Deas ⁶.

Dans ces différentes expéditions, les Normands n'avaient pas encore essayé de pénétrer dans la Loire. Ce n'est qu'en 843 qu'une flotte, composée de 67 vaisseaux, apparut au mois de juin sur les côtes de Bretagne. Elle s'arrêta quelques jours au bourg de Batz, puis franchissant l'embouchure du fleuve, elle remonta jusqu'à Nantes. On connaît le triste sort de cette ville, prise le 24 juin, jour de la Saint-Jean, et le massacre de son évêque tué dans sa cathédrale, au pied de l'autel où il célébrait le sacrifice de la messe ⁷. Ces premiers envahisseurs de la Loire, que les

1. Annales Einhardi ad ann. 820, Pertz, I, 207.

2. Diplôme de Louis-le-Débonnaire, *Recueil des Hist. de Fr.*, VI, 563.

3. Krüse, *Chronicon Normannorum ad ann. 832 et 834*.

4. *Historia translationis S. Filiberti*, auctore Ermentario.

5. *Chronicon Aquitan.* Pertz, II, 252. — Ermentarius, *ibid.* cap. II.

6. Ermentarius, *ibid.* — Robert du Mont. Pertz, VIII, 477.

7. *Chronicon S. Sergii Andegav.* dans les *Chroniques des abbayes d'Anjou* publiées par la Société de l'histoire de France. — Ce fut lors de cette première invasion de 843, que les religieux de Saint-Martin de Vertou, monastère bâti sur les bords de la Sèvre nantaise, à une lieue et demie de son confluent avec la Loire, partageant la terreur qui s'était emparée des populations voisines, prirent la

auteurs appellent tantôt *Normanni*, tantôt *Westfaldingi* ¹ ou *Russi* ², après avoir ravagé l'année suivante (844) les côtes de Bretagne, se dirigèrent au mois d'octobre vers le sud en se divisant en deux bandes. L'une, remontant la Garonne, parvint jusqu'à Toulouse, l'autre atteignit les côtes de la Galice, et pour la première fois les hommes du Nord se mesurèrent avec les Maures ³.

En 847, les Normands ravagèrent de fond en comble le pays d'Herbage et brûlèrent le monastère de Deas ⁴. Cependant ils ne remontèrent pas cette année-là jusqu'à Nantes, car les chroniqueurs s'accordent tous pour affirmer que c'est en 853 seulement que Nantes fut pris pour la seconde fois; ce n'est également qu'en 853 qu'ils dépassèrent cette ville et remontèrent plus haut le cours de la Loire; il est facile de constater ce fait en parcourant les archives des différents monastères situés sur les bords de la Loire entre Nantes et Tours. Aucun d'eux n'a été visité par les hommes du Nord avant 853.

Le corps de saint Florent reposait à Saint-Florent-le-Vieil, au Montglonne comme on l'appelait alors, le 13 juin 845 ⁵, le 23 juillet 848 ⁶ et le 8 juin 849 ⁷; mais la chronique d'Aquitaine

raconte la fuite. Ils placèrent à la hâte les reliques de saint Martin, leur fondateur, sur une litière, chargèrent sur des chariots leurs objets les plus précieux, leurs instruments aratoires, puis attelant leurs bêtes de somme, quittèrent le monastère, et marchèrent au hasard à la recherche d'un asile; ils s'arrêtèrent d'abord au village de Vihiers dont l'église renfermait le corps du bienheureux saint Veteran; mais ils ne purent y faire un long séjour; poursuivant leur route, ils atteignirent le pays de Thouars, où dans une vaste plaine, que le nom de Montcontour a rendue célèbre, se trouvait le monastère d'*Ensignon*. Ce monastère possédait deux églises, l'une construite sur le sommet d'une petite colline, était dédiée à saint Jean et renfermait le corps du bienheureux saint Jouin, un des premiers abbés d'*Ensignon*; l'autre, construite sur le versant oriental de la colline, était dédiée à saint Pierre. C'est dans la première, qu'après une longue série de difficultés, les religieux de Saint-Martin de Vertou finirent par déposer le corps de leur fondateur. *Miracula S. Martini abbas Vertavensis*, Mabillon, *Acta sanctorum*, O. S. B. Sæcul, I, p. 688.

1. *Chronicon Aquitan.* Pertz, II, 253.

2. Historiens arabes; voir Krüse, *Chronicon Normannorum* ad annum 844.

3. *Ibidem*.

4. Krüse, *ibidem*.

5. Diplôme de Charles-le-Chauve pour Saint Florent, Dom Houss., n° 44.

6. Diplôme de Charles-le-Chauve, *Rec. des Hist. de Fr.*, VIII, 495.

7. Diplôme pour Saint Florent du Montglonne, *Recueil des Hist. de Fr.*, VIII, 501.

et l'histoire de saint Florent nous apprennent qu'en 853 le monastère fut brûlé par les Normands ¹. L'auteur du récit intitulé *Historia eversionis monasterii Sancti Florentii* et les annales de Saint-Bertin ajoutent que c'était la première fois que les Barbares s'emparaient de ce monastère, brûlé quelques années auparavant par Nomenoé, et nouvellement reconstruit grâce aux remords de son destructeur et aux libéralités de Charles-le-Chauve ². Les religieux avaient eu le temps de se sauver, emportant dans leur fuite le corps de leur fondateur. Peu de temps après ils revinrent dans leur monastère, ainsi qu'il ressort des termes d'un diplôme de Charles-le-Chauve du 27 mai 860, par lequel nous apprenons que l'abbaye était rétablie et le corps du saint remis en sa place.

Le 21 octobre 845, le corps de saint Maur reposait au monastère de Glanfeuil ³, il y était encore le 14 juillet 847 ⁴ et le 14 août 850 ⁵. Nous avons deux diplômes, l'un du 3 juillet 851 confirmant un échange de terrains situés dans la ville d'Angers entre le comte Eudes et l'évêque Dodon ⁶, l'autre du 16 août de la même année en faveur de l'abbaye de Saint-Aubin ⁷, qui prouvent qu'à cette époque la ville d'Angers n'avait pas encore été prise par les Normands. Donc, jusqu'en 851, nulle trace de la présence de ces derniers dans le lit de la Loire entre Nantes et Angers.

Remontons jusqu'à Tours. On sait que le corps de saint Martin fut enterré dans un faubourg et à quelque distance de cette ville, en l'an 400 de J.-C., qu'à la simple chapelle élevée sur son tombeau n'avait pas tardé à succéder une des plus puissantes abbayes des Gaules. Construite dans une plaine, sur le bord de la Loire, ouverte à tous venants, la célèbre basilique n'était protégée contre les attaques du dehors que par la piété des fidèles. Or, de nombreux diplômes nous apprennent que le

1. *Historia monasterii S. Florentii* et *Historia eversionis S. Florentii*.

2. Dipl. de Charles-le-Chauve du 8 juin 849, *Recueil des Hist. de Fr.* VIII, 501.

3. Diplôme de Charles-le-Chauve pour Saint-Maur-sur-Loire, *Rec. des Hist. de Fr.*, VIII, 481.

4. Diplôme de Charles-le-Chauve, *ibid.*, p. 490.

5. Diplôme pour Saint-Maur-sur-Loire, *ibid.* 514.

6. Diplôme pour l'église d'Angers, *Dom Houss.*, n° 73.

7. *Collect. de Dom Houss.*, n° 72.

corps de saint Martin était dans son église le 14 novembre 832¹, le 16 juin 837², au mois de juin 840³, le 23 février 841⁴, le 30 décembre 844⁵, le 5 janvier 845⁶, le 27 décembre 845⁷, le 13 mars 849⁸, le 13 février 850⁹ et le 6 novembre 851¹⁰. Nous savons que Charles-le-Chauve vint passer les fêtes de Noël à Tours et faire ses dévotions au tombeau de Saint-Martin en 843, en 844 et en 845¹¹, qu'il était encore dans cette ville le 23 février 848¹² et le 15 février 851¹³; à cette dernière époque, le monastère n'avait donc pas encore été brûlé, mais il y a unanimité chez les auteurs pour déclarer qu'il fut entièrement détruit le 8 novembre 853¹⁴. Nous trouvons la confirmation du fait dans un diplôme du 22 août 854, par lequel Charles-le-Chauve renouvelle les privilèges et les immunités du monastère de Saint-Martin qui, dit-il, vient d'être brûlé par les Normands¹⁵. Un auteur contemporain, Andradus Modicus, assure qu'à la nouvelle de l'invasion les religieux avaient eu le temps de fuir, emportant à Cormeri le corps de leur saint patron¹⁶. En effet, selon les annales de Saint-Bertin, rédigées par Prudence, évêque de Troyes, les Normands, quittant le lit de la Seine au

1. Diplôme pour Saint-Martin de Tours, Pancarte noire, n° 20, et *Rec. des Hist. de France*, VI, 582.

2. *Cartul. de Cormeri*, charte XI.

3. *Ibidem*, charte XIII.

4. *Ibidem*, charte XIV.

5. *Ibidem*, charte XVI.

6. Pancarte noire, n° 46 et *Recueil des Hist. de Fr.*, VIII, 453. — *Ibid.*, n° 41, et *Recueil des Hist. de Fr.*, VIII, 452. — *Ibid.*, n° 47 et Marten. *Thesaurus anecd.*, I, col. 33.

7. Pancarte noire, n° 66, et *Mel. Colb.*, t. 46, f. 78.

8. Pancarte noire, n° 33, et *Recueil des Hist. de Fr.*, VIII, 499.

9. *Cartul. de Cormeri*, charte XVIII.

10. Panc. noire, n° 80, et *Recueil des Hist. de Fr.*, VIII, 518.

11. Voir dans la Pancarte noire restituée les notes à l'index chronologique pp. 156 et 157.

12. *Ibidem* et *Recueil des Hist. de Fr.*, VIII, 487.

13. *Ibidem* et *Recueil des Hist. de Fr.*, VIII, 507.

14. Annales Bertin. — Les annales dites de Metz sont encore plus explicites. Après avoir dit que les Normands brûlèrent Angers, Tours et Saint-Martin, en 853, elles ajoutent : « tunc primum Normannorum classis, ut aiunt, Ligeris littora attigit. » *Recueil des Hist. de Fr.*, VII, 188.

15. Pancarte noire, n° 57, et *Recueil des Hist. de Fr.*, VIII, 536.

16. *Recueil des Historiens de Fr.*, VII, pp. 291 et 292.

mois de juillet, arrivèrent à l'embouchure de la Loire. Après avoir une seconde fois ruiné Nantes, ils firent subir le même sort au monastère de Saint-Florent, pillèrent Angers, et brûlèrent le 8 novembre le monastère de Saint-Martin avec toutes les églises des environs. Leur approche ayant été signalée, on avait eu le temps de transporter le corps à Cormeri et de là à Orléans ¹. Les pirates séjournèrent en Touraine jusqu'au printemps. Au commencement de l'année suivante (854), ils remontèrent la Loire, pillèrent Blois, puis cherchèrent à pénétrer plus avant, ils seraient arrivés jusqu'à Orléans si l'évêque de cette ville et celui de Chartres n'avaient organisé la défense et réussi à leur fermer la route; ils regagnèrent alors l'embouchure du fleuve ².

Cette première invasion fut fatale à la Touraine : non-seulement l'église de Saint-Martin fut entièrement détruite, mais il en fut de même des abbayes et des nombreuses églises situées dans les faubourgs de la ville. Nous citerons entre autres les abbayes de Saint-Julien, de Saint-Aubin, de Saint-Venant, de Saint-Vincent, de Saint-Pierre Puellier, de Saint-Médard, de Sainte-Monegonde, de Saint-Loup; les celles ou églises de Saint-Pierre du Chardonnet, de Saint-Paul, de Notre-Dame de l'Écrigneul, de Sainte-Croix, de Sainte-Colombe, de Notre-Dame la Pauvre, de Saint-Simple, de Saint-Étienne, de Saint-Saturnin; les hospices de Saint-André, de Saint-Clément, etc. Tous ces établissements furent incendiés, la cité elle-même ne fut pas épargnée; campés pendant trois mois sous les murs de la ville, les Normands dévastèrent les campagnes à plusieurs lieues à la ronde : la vallée de la Choisille, alors remplie de riches

1. Annales Bertin, auctore Prudentio, Pertz, I, 447 et 448. — En 853, Hilduin était abbé de Saint-Martin. Surpris à l'improviste par l'arrivée des Normands, il avait écrit à Loup, abbé de Ferrières, pour lui demander s'il ne pourrait recevoir dans son abbaye le trésor de Saint-Martin; il est probable que parmi les richesses de ce trésor, était comprise la chasse du saint. Loup répondit à Hilduin qu'il voyait bien par sa demande qu'il ne connaissait pas la situation de l'abbaye de Ferrières, ouverte de tous côtés et exposée au moindre coup de main, dépourvue, comme elle était, de défenseurs; qu'il lui conseillait de chercher un lieu plus sûr pour mettre à couvert le trésor de Saint-Martin. Sur ces entrefaites, les Normands se retirèrent; l'abbé Hilduin et les chanoines purent retourner chez eux. — Lettres de Loup, abbé de Ferrières, *Histor. de Fr.*, VII, 510.

2. Annales Bertin. Pertz, I, 448.

exploitations agricoles, fut changée en désert, les colons furent massacrés, les bestiaux enlevés; à la place des villages on ne vit plus que des ruines fumantes ¹. C'est également lors de cette première invasion que l'antique abbaye de Marmoutier fut incendiée et que cent vingt-six religieux de ce monastère furent massacrés ². Le récit du retour d'Auxerre prétend que ce dernier désastre n'eut lieu qu'en 856, mais les chroniqueurs contemporains des faits sont unanimes pour assigner à la prise de Marmoutier la date de 853, et cette date s'accorde avec un martyrologe de Marmoutier dont une copie nous a été conservée par les Bénédictins, et qui place au 8 novembre la mort des moines qui périrent en cette occasion.

Dès que les Normands eurent regagnés l'embouchure de la Loire ³, les reliques de saint Martin furent reportées dans leur monastère. Le corps est mentionné comme reposant à sa place le 22 août 854 ⁴, il y resta jusqu'au printemps de l'année 856. En effet, les Normands, qui s'étaient établis dans la presqu'île de Guérande, dirigèrent en 855 leurs expéditions vers l'Aquitaine ⁵, mais au commencement de 856 ils remontèrent de nouveau la Loire, visitèrent en passant Angers, Tours, Blois, commettant partout d'affreux ravages, et pénétrant plus avant dans les terres qu'ils n'avaient encore fait, ils arrivèrent à

1. C'est ce que constate entre autres une charte de Marmoutier, de l'année 898, dont nous extrayons le passage suivant : « Concedentes in pago Turonico, distantem à Turonis prope duobus milliariis, super fluviolum quod nominatur Causila, enrtim, quæ fuit olim quandam nominatam Magniacum, sed incursione Normannica dissipata et ab habitatione hominum penitus destituta esse videtur et aspicit ad res Majoris Monasterii, cujus voluntati annuimus, etc. — Martenne, *Histoire ms. de Marmoutier*, III, 28.

2. Le récit du retour de Bourgogne porte à cent seize le nombre des moines massacrés par les Normands, un martyrologe de Marmoutier, dont une copie nous a été conservée par les Bénédictins (*Collect. de dom Housseau*, tome XX), porte ce nombre à cent vingt-six; nous croyons qu'il vaut mieux suivre le martyrologe que le récit du retour qui a bien pu se tromper ici comme ailleurs.

3. Quelques auteurs disent qu'en cette année 854, les Normands qui, depuis vingt ans, ravageaient la France, s'embarquèrent et regagnèrent leur pays : « Normanni qui continuis viginti annis regni Francorum fines per loca navibus accessibilia, cædibus et incendiis atque rapinis crudeliter vastabant, congregati de nationibus, per quas dispersi fuerant, in patriam suam reversi sunt. » *Annales Mettens. Hist. de Fr.* VII, 189.

4. Panc. noire, n° 57. *Recueil des Hist. de Fr.*, VIII, 536.

5. Prudence, *Annal. Bertin.* Pertz, I, 448.

Orléans, dont ils s'emparèrent le dix-huitième jour d'avril ¹. Tout avait fui à leur approche, les chanoines de Saint-Martin avaient transporté le corps de leur patron à Leré, *villa* située en Berri, à peu de distance de Cosne-sur-Loire, que Charles-le-Chauve venait de leur donner pour leur servir de lieu de refuge contre les Barbares ².

Ceux-ci ne se retirèrent qu'au printemps de l'année 857, et les chanoines, rentrés de nouveau dans leur monastère, s'occupèrent à en relever les murs. On lit dans la notice d'un plaid tenu au mois de juin 857, au sujet de certains biens situés à Saint-Epain, en Touraine, qu'on était alors un peu remis des troubles causés par l'invasion de l'année précédente ³, et un diplôme, par lequel Charles-le-Chauve renouvelle celui du 22 août 854, nous apprend que le corps de saint Martin avait été rapporté à Tours et que le 17 novembre 857 il reposait dans sa basilique ⁴.

Les Normandès restèrent plusieurs années sans reprendre le chemin de la haute Loire; il est présumable que le pays trop appauvri ne leur fournissait plus un butin suffisant, cependant ils hivernaient toujours à l'embouchure du fleuve, dans la presqu'île de Guérande, ou encore à Painmbœuf, lieu de défense qu'ils venaient de fonder et dont ils sortaient chaque printemps pour s'élancer sur les provinces méridionales de la Gaule. Cette nouvelle direction donnée par les Normands à leurs expéditions laissa pendant cinq ans respirer la Touraine. Jusqu'en 862, les chroniques ne mentionnent de ce côté aucune invasion nouvelle.

Les chanoines de Saint-Martin mirent à profit ce moment de répit; une bulle du pape Nicolas I^{er}, donnée après l'an 858, nous apprend qu'ils étaient alors occupés à rebâtir leur monastère et que, pour subvenir aux frais de cette entreprise, Charles-le-Chauve leur avait accordé des subsides ⁵; on voit aussi par

1. Prudence, *Ann. Bertin.* Pertz, I, 449.

2. Panc. noire, n° 91. Monsnier, *de Statu S. Martini.* p. 77.

3. Pancarte noire, n° 110.

4. *Ibidem*, n° 8.

5. Pancarte noire, n° 135. *Arm. de Bal.*, t. 76, f. 323. — Les religieux de Marmoutier mirent moins de zèle que ceux de Saint-Martin à la reconstruction de leur monastère. En 887, ils n'avaient pas encore essayé de le réparer; l'extrait suivant d'une charte, donnée cette même année par le comte Eudes, fait un pénible tableau de l'aspect qu'offrait alors cette

d'autres monuments du même temps, que le pays jouissait alors d'une tranquillité relative. C'est l'époque de la séparation de l'abbaye de Villeloin d'avec celle de Cormeri et de sa constitution définitive ¹, la dernière semble elle-même reprendre une certaine activité : elle fonde le prieuré de Truyes et acquiert des biens en Touraine et ailleurs ²; mais le séjour des Normands à Paimbeuf inspirait toujours de vagues inquiétudes, un acte du concile de Tusey (7 novembre 860) mentionne les craintes causées par leur voisinage ³. Au commencement de 862, ces craintes deviennent plus vives, les chanoines de Saint-Martin se font confirmer par Charles-le-Chauve, venu à Tours pour célébrer les fêtes de Pâques, la possession de Leré, villa qui leur avait déjà servi de lieu de refuge. Cet acte de confirmation, en date du 26 avril 862, nous apprend que le corps de saint Martin reposait à cette époque dans sa basilique; il y était encore le 10 mai suivant ⁴, mais les chanoines ne durent pas tarder à le transporter à Leré, car une flotte normande remontait la Loire, et à son approche les moines du Montglonne emportaient à Saint-Gondon, en Berri, la châsse de saint Florent ⁵, ceux de Glanfeuil se réfugiaient avec le corps de saint Maur, d'abord à Eschemiré en Anjou ⁶, puis à Le Melle, dans le pays de Séez ⁷, et ceux de Saint Philibert qui, en 857,

abbaye ruinée : « Ego humilis miles christi Odo, per largitionem domni Karoli Imperatoris comes, nec non et rector abbatiae B. Martini Majoris Monasterii, quæ sita est super fluvium Ligeris, cum sisterem infra muros Turonica civitatis, subito veniens grex præfati monasterii, terrorem mihi magnum incutiens, prostraverunt se unanimes solo ante pedes meos deprecantes, quatenus ob misericordiam Dei et reverentiam S. Martini patroni nostri, eis subveniret nostra misericordia, quia pene locus ille, ubi traditi et tonsurati fuerunt et ordinati ad dominum deservendum, ad nihilum redactus est, ac villæ quæ eis attributæ fuerant, injuste subtractæ erant... scilicet Brias, Cambonne nec non et Tolaicus, cum omnibus appenditiis... nec non portum utriusque ripæ... addentes ut super domos et areas nec non hortellos eorum, tam infra monasterium quam infra civitatem adjacentes, similiter nostrum eis subveniret auxilium.... — Martenne, *Hist. ms. de Marmoutier*, III, 26.

1. *Cartul. de Cormeri*, n° XXI et XXII.

2. *Ibidem*, n° XXIII.

3. Panc. noire, n. 136. *Arm. de Bal.*, 76, f. 275.

4. Panc. noire, n° 73. *Recueil des Hist. de Fr.*, VIII, 576.

5. Diplôme pour les religieux de S. Florent de 866. *Rec. des Hist. de Fr.* VIII, 597.

6. Translatio S. Mauri abbat. — Mabillon, *Acta Sanctorum*, S. IV, t. II, p. 180.

7. *Ibidem*.

étaient venus habiter le prieuré de Cunault, quittaient ce lieu de refuge le premier jour du mois de mai pour se retirer à Messai, en Poitou ¹. Au mois d'août les Normands ravageaient l'Anjou; un acte du concile de Pistre, obtenu à la demande de l'archevêque Herard, nous apprend que les chanoines de Saint-Martin résidaient alors à Leré avec le corps de leur patron ². Robert-le-Fort, qui avait déjà livré aux Normands plusieurs combats, fut à leur rencontre, leur prit douze navires et les força à regagner l'embouchure du fleuve ³.

Les chanoines cependant ne jugèrent pas qu'il fut prudent de revenir immédiatement chez eux, ils restèrent à Leré; ils y étaient probablement encore en 863. Au printemps de cette année, ce n'est pas à Tours, comme d'habitude, mais au Mans, que Charles célébra la Pâques ⁴.

En 864, Robert-le-Fort livra un nouveau combat aux Normands qui occupaient la Loire, il ne put les empêcher cependant l'année suivante (865), de remonter le fleuve jusqu'à Fleuri et de brûler le célèbre monastère de Saint-Benoit ⁵; en redescendant, ils pillèrent de nouveau Orléans. A la nouvelle du désastre de Saint-Benoit, les chanoines réfugiés à Leré furent saisis d'effroi : les barbares en s'avancant plus avant pouvaient arriver jusqu'à eux; chargés de leur précieux fardeau, ils s'enfuirent en Auvergne où ils possédaient une villa nommée Marsat, dans laquelle ils se retirèrent.

On crut un instant qu'une victoire signalée de Robert-le-Fort sur ceux qui venaient de prendre Poitiers, forcerait les pirates à quitter l'Anjou ⁶; ce fut une fausse espérance, le célèbre Hasting qui, pendant seize ans, devait occuper en maître la vallée de la Loire, venait d'arriver à l'embouchure du fleuve ⁷.

1. Translatio S. Filiberti abbatis, auctore Ermentario.

2. Labbe, *Conciles*, VIII, app. col. 1935.

3. Annales Bertiniani, Pertz, I, 458.

4. Annales Bertiniani ad ann. 863.

5. Adrevald, auteur contemporain, a raconté avec détails cette expédition de 865; il dit que les Normands étaient sous la conduite d'un chef nommé Baret, qu'après avoir brûlé Orléans pour la seconde fois, ils arrivèrent avec quarante navires à Fleuri, qu'ils trouvèrent ce monastère abandonné, mais abondamment pourvu de toutes les choses nécessaires à la vie et qu'après l'avoir pillé, ils l'incendièrent.

6. Hincmar, *Annales Berlin*. Pertz, I, 462.

7. Chroniq. de Reginon, Pertz, I, 578.

Aidé par les Bretons avec lesquels il avait fait alliance, il se dirigea en 866 sur le Mans à la tête d'une bande de quatre cents hommes montés sur des chevaux. Les Normands s'emparèrent de cette ville pour la seconde fois ; au retour ils furent rencontrés à Brissarthe par Robert-le-Fort et Ramnulf, comte de Poitiers, qui espéraient leur couper la retraite. On connaît la malheureuse issue du combat. La mort de Robert, de Ramnulf et de leurs meilleurs soldats livra sans défense aux hommes du Nord l'Anjou, le Maine et la Touraine. Les religieux de Saint-Martin réfugiés les uns à Leré, les autres à Marsat, durent s'inquiéter dans la prévision de l'avenir de chercher un asile moins exposé que ceux qu'ils avaient choisi jusque-là ; ils obtinrent de Charles-le-Chauve, par un acte du 27 décembre 867, la celle de Chablis avec l'église de Saint-Loup, située dans le Tonnerrois et l'autorisation d'y construire un monastère pour s'y retirer en cas de besoin ¹ ; ils commencèrent immédiatement la construction de ce monastère, mais leur activité ne put devancer le retour des Normands qui, dès l'année suivante (868), sous la conduite d'Hasting remontèrent la Loire jusqu'à Orléans ². A la nouvelle de leur approche, les chanoines quittèrent définitivement Leré pour se réfugier à Marsat. La preuve de ces nombreux voyages se tire des termes d'un diplôme du 30 janvier 869, par lequel Charles-le-Chauve prend sous sa protection spéciale les villes de Leré et de Marsat, appartenant au chapitre de Saint-Martin, où les chanoines, est-il dit, ont eu souvent l'occasion de se retirer « *ubi canonici consuescunt refugium sæpius habere* » ³. »

En 869, Hugue l'abbé, qui avait succédé à Robert-le-Fort dans les comtés d'Anjou et de Touraine, attaqua les Normands qui séjournaient dans le bas de la Loire. Malgré les pertes qu'il leur fit éprouver dans cette rencontre (il en tua plus de soixante), les pirates apprenant que Charles-le-Chauve avait ordonné qu'on travaillât activement aux fortifications de Tours et du Mans, pour que ces villes pussent servir de refuge aux habitants, s'avancèrent jusqu'à Tours et exigèrent des populations un fort tribut qui leur fut payé ⁴.

1. *Rec. des Hist. de Fr.*, VIII, 607.

2. *Annales Bertiniani*, Pertz, I, 477.

3. *Recueil des Histor. de Fr.*, VIII, 613.

4. *Annales Bertiniani*, Pertz, I, 478.

Aucun texte ne signale la présence des hommes du Nord en Touraine en 870 ou en 871, nous savons que les chanoines de Saint-Martin étaient alors rentrés chez eux, et une donation faite au chapitre par les comtes Bernard et Boson, exécuteurs testamentaires du comte Eudes, constate que le corps de saint Martin reposait dans sa basilique « *ubi venerandosum ejusdem præclarissimi confessoris Christi corpus requiescit* ¹. » Ce document, dont la date doit être fixée entre le 20 juin 871 et le 20 juin 872, s'accorde avec la chronique de Pierre fils de Bechin, qui affirme qu'en 872 le corps de saint Martin était encore à Tours; mais que cette même année, l'arrivée d'Hasting, qui devait pendant treize ans désoler la France, força les chanoines à se réfugier en Bourgogne ². Nous savons aussi par d'autres chroniques qu'en 872 les Normands s'étaient emparés d'Angers et qu'ils avaient fortifié cette ville où ils se retiraient comme dans un repaire après leurs expéditions que l'audace favorisait toujours ³; les témoignages sont donc unanimes pour affirmer qu'en 872 les chanoines, qui depuis environ deux ans avaient rapporté à Tours la châsse de Saint-Martin, prirent avec elle la route de la Bourgogne. C'est à Auxerre que Pierre, fils de Bechin, prétend que la châsse fut portée; il est vrai qu'un peu après, parlant de Châblis, il ajoute qu'en 877 le corps de saint Martin reposait encore dans cette dernière ville ⁴, expressions qui font supposer qu'il y était déjà depuis quelque temps; ce texte est le seul qu'on puisse invoquer sérieusement en faveur du séjour à Auxerre; mais il est à remarquer que contrairement aux données du *Tractatus de reversione*, ce serait en sortant de Tours et en 872 seulement que le corps y aurait été porté. Y séjourna-t-il réellement? Le fait en lui-même n'a rien d'impossible, Auxerre étant sur la route de Tours à Châblis, il fallait y passer pour se rendre dans cette dernière ville. Peut-être les chanoines demandèrent-ils pour quelques jours l'hospitalité à

1. Pièces justificatives, n° 1.

2. « Infideles, cum Hasten duce eorum, Gallias annis XIII infestantes, beatum Martinum Antissiodorum canonicos transferre compulerunt. » Tout en donnant un renseignement précieux, ce passage renferme plus d'une erreur, Hasting arriva dans la Loire en 866 et non en 872, il y resta 16 ans et non 13. — Voir les annales de Saint-Bertin aux années 866 et 882.

3. Annales Bertiniani, Pertz, I, 495.

4. Chronicon Petri Bechini. *Recueil des chron. de Touraine*, p. 38.

ceux de Saint-Germain, en attendant que le monastère qu'ils construisaient fut terminé. Ce qui est certain, c'est qu'ils n'y restèrent pas longtemps, en 877 on les trouve installés à Châblis, ils y avaient déposé le corps de Saint-Martin, ils y passaient publiquement des actes, en un mot c'était là qu'était le siège de leur congrégation, et le comte Hugue leur abbé prend le double titre d'abbé de Saint-Martin de Tours et de Châblis, où, dit-il en parlant de ce dernier monastère, repose maintenant le corps vénéré de saint Martin : « *quo corporaliter ad presens ejusdem venerandosum corpus quiescit* ¹. »

Les chanoines ne quittèrent Châblis qu'à la fin de l'année 885. Des dangers de plus d'une sorte n'avaient cessé jusqu'alors de menacer la Touraine. Si les Normands forcés en 873 de sortir d'Angers, par leur capitulation avec Charles-le-Chauve, avaient promis de quitter la France, on sait qu'ils ne tinrent nullement cette promesse et que, retirés de nouveau dans une île de la Loire, ils continuèrent à mettre le pays à contribution. Appelés en 874 en Bretagne par un des meurtriers du duc Salomon, ils s'emparèrent du monastère de Sainte-Melaine et ravagèrent tout le pays ². En 876, ils étaient maîtres de Bordeaux ³; en 877, la flotte d'Hasting remonta la Loire ⁴ et les pirates exigèrent des Angevins et des Tourangeaux une forte contribution qui fut soldée par les évêques, à la condition qu'ils ne ravageraient pas de nouveau le pays. Malgré les termes de ce traité, en 879, les Normands, qui campaient dans une île de la Loire, à une faible distance de Saumur, après avoir laissé leurs barques sous bonne garde, se dirigèrent par terre vers la vallée de la Vienne, vallée riche et bien cultivée où probablement ils n'avaient pas encore pénétré; il est vraisemblable que ce fut dans cette expédition qu'ils s'emparèrent du monastère de Saint-Pierre de Parcé, fondé en Touraine par Charles-le-Chauve ⁵, et qui fut si complètement ruiné qu'il ne put jamais renaître de ses cendres. A la nouvelle de cette invasion, Louis et Carloman se décidèrent à marcher contre les pirates, ils suivirent l'ancienne

1. *Recueil des Hist. de Fr.*, VIII, 667, et Pancarte noire, n° 12.

2. *Annales Bertiniani* ad ann. 874.

3. *Annales Bertiniani* et *chron. Reginonis*.

4. *Ibidem*.

5. *Chronicon S. Maxentii*, édition de la Société de l'histoire de France, p. 367.

voie romaine et traversèrent la Vienne au port de Piles, ils ne tardèrent pas à rencontrer la bande des pillards, en tuèrent un grand nombre et forcèrent le reste à se noyer dans la Vienne ¹ : cette victoire eut pour résultat de délivrer pendant quelque temps la Touraine et l'Anjou de la présence des Normands. En 882, Hasting et ceux qui étaient établis à l'embouchure de la Loire, s'embarquèrent au mois de septembre et se dirigèrent vers d'autres contrées ².

La Touraine allait donc éprouver un peu de repos. Dès 878, les chanoines avaient cherché à réparer leur monastère. Louis-le-Bègue, malade, y vint implorer les secours du saint, il y était le 20 juin ³ et le 24 juillet ; on relevait l'église, on y voyait le sépulcre de saint Martin, mais privé de ses précieuses reliques, néanmoins c'était devant ce sépulcre vide, sanctifié jadis par la présence de la châsse vénérée, que les fidèles venaient se prosterner : « *gloriosum venerantur templum et tumulum* ⁴. » C'était sur lui que l'on prêtait serment ou que l'on déposait les chartes, « *ac super sepulchrum ipsius sanctissimi patris manu propria posuimus* ⁵. » En quelle année le corps de saint Martin, qui se trouvait alors à Châblis fut-il replacé dans cet ancien tombeau ? C'est ce que les actes émanés du chapitre nous apprendront plus exactement que le récit de la reversion qui fixe ce retour à l'année 887.

Un diplôme du 24 juillet 878, signé dans l'église même de Saint-Martin, prouve que les chanoines résidaient alors dans leur monastère, qu'ils y passaient des actes et qu'ils avaient commencé à reconstruire le bourg qui entourait l'église ⁶ ; mais

1. Hincmar, *Annales Bertin.* Pertz, I, 512.

2. *Ibidem*, Pertz, I, 515.

3. Diplôme de Louis-le-Débonnaire du 20 juin 878, *Rec. des Hist. de Fr.*, IX, 403. — Louis-le-Bègue résida à Tours au moins depuis le 29 mai jusqu'au 24 juillet 878. — Voir nos notes à l'appendice de la Pancarte noire, p. 176.

4. « Quia... ad basilicam Sancti Martini sitam in suburbio Turonicæ civitatis et ad ipsius ecclesiæ canonicos, qui ejusdem beatissimi patris vigilibus, excubiis gloriosum venerantur templum et tumulum, quasdam res et mancipia... eidem loco... in proprium conferre volumus. » — Ainsi parle Louis-le-Bègue dans le diplôme par lequel il fonde son anniversaire et celui de son père et de sa mère. *Rec. des Hist. de Fr.* IX, 403.

5. *Ibidem*.

6. « ... Notum sit... quoniam fratres venerabiles ex monasterio S^{ti}. Martini in suburbio Turonicæ civitatis sito... petierunt ut... ipsi congregationi celsitu-

ce document, pas plus qu'un autre, daté du 5 septembre de la même année, ne mentionne la présence du corps à Tours ¹. Un diplôme donné en 882 ou 883, par lequel Carloman confirme tous les biens du monastère, est également muet à cet égard ². En 884, une charte de Hugue l'abbé, autorisant la donation en précaire de certains biens à Hildegair, vicomte de Limoges, ne renferme pas non plus la formule qui sert à constater la présence du corps à sa place habituelle ³. Il n'en est plus ainsi dans la charte du comte Eudes, donnée au mois d'avril de l'an 886, l'année même où il devint abbé de Saint-Martin, par laquelle il fait rentrer les chanoines en possession de tous les biens situés en Italie, qu'ils tenaient de la libéralité de Charlemagne; il y est dit positivement que le corps reposait à Tours, dans sa basilique située dans le faubourg de la ville, « *reddimus, per gantum nostrum, ad sepulchrum ubi ipse eximius confessor requiescit, in suburbio Turonensis ecclesie* ⁴, » et comme la fête destinée à perpétuer le souvenir de ce retour se célébrait le treizième jour de décembre, c'est donc le 13 décembre 885 ⁵ que le corps de saint Martin fut remplacé dans son ancienne basilique après un séjour en Bourgogne d'environ 13 ans.

Ingelger, auquel l'auteur du récit du retour d'Auxerre fait jouer un si grand rôle, doit nous arrêter quelques instants. Les différentes chroniques, qui parlent de ce premier comte d'Anjou, sont toutes plus récentes que le *Tractatus de reversione*, et paraissent lui avoir emprunté les principaux éléments de leur récit. D'un autre côté, l'examen attentif des chartes et des diplômes démontre qu'à l'époque indiquée, il ne pouvait y avoir en Anjou de comte du nom d'Ingelger, il faut donc ranger ce personnage parmi ceux de la légende et attribuer au rédacteur

dinis nostræ præceptum fieri juberemus, ut quiete et tranquille in restaurationibus construendarum sibi mansionum, quæ lamentabili excidio sævis ignibus Nortmannorum ac depopulatione perierant, eos degere liceret... » Diplôme de Louis-le-Bègue du 24 juillet 878, *Rec. des Hist. de Fr.*, IX, 405.

1. *Rec. des Hist. de Fr.* IX, 406.

2. *Ibidem*, IX, 427.

3. Pièces justificatives, n° 4.

4. *Ibidem*, n° 5.

5. André Salmon (*supplément aux chroniques de Touraine*, préface), a fixé ce retour au 13 décembre 884, mais d'abord il ne connaissait pas l'acte de précaire fait en faveur du vicomte Hildegair, et ensuite il attribue à l'année 885, au lieu de l'année 886 la charte du comte Eudes.

du récit du retour d'Auxerre, le mérite de son invention. Foulque-le-Roux est le véritable fondateur de la première maison des comtes d'Anjou. Dans une donation faite en 929 ¹ : il nomme bien son père Ingelger, mais il ne dit point qu'Ingelger fut comte, lui-même ne prit ce titre qu'en 909 environ. Avant cette époque, son nom n'est jamais accompagné dans les chartes que de la qualification de vicomte ² ; contrairement à ce qu'affirment les chroniques et l'Art de vérifier les dates, Ingelger n'a donc pu être comte d'Anjou ³. Ce n'est que sous l'administration de Robert, grand-père de Hugue Capet, que les vicomtes, augmentant peu à peu l'importance de leurs fonctions et l'étendue de leurs attributions, finirent par usurper le titre de comte, délaissé par les descendants de Robert-le-Fort, pour ceux de duc et de marquis. Cette usurpation, qui commença en Anjou, devint générale dans toute l'étendue du duché de France avant la mort de Hugue-le-Grand.

Ce que rapporte l'auteur anonyme du récit du retour de Bourgogne sur la puissance d'Ingelger, ce qu'il dit de la prébende que les chanoines lui donnèrent dans leur église, du titre de défenseur de Saint-Martin et de la charge de trésorier qu'ils lui accordèrent, sont donc autant de fables qu'il faut rayer de l'histoire. La prébende dite du comte d'Anjou a une autre origine ; quant au titre de défenseur, Hugue, dit l'abbé, fils de Conrad, comte de Touraine (867-885), le prenait dans les chartes. Eudes, Robert son frère, et Hugue-le-Grand, fils de ce dernier, successivement abbés de Saint-Martin, comtes et ducs de Touraine et d'Anjou, le prirent également. On voit enfin par les actes de la Pancarte noire, que Gauthier était trésorier de Saint-Martin en 884, Gérard en 886, du temps du comte Eudes, et que Bernon, qui lui succéda en 891 ⁴, garda ces fonctions au moins jusqu'en 895, or à cette époque Ingelger, d'après les auteurs de sa légende, était mort depuis longtemps.

1. Cartul. de Saint-Aubin, charte 176, et *Gallia christ.*, 1^{re} édit., II, 123.

2. Voir notamment les actes cotés dans le répertoire chronol. de la pancarte noire, 83, 95, 104, 105 (ci-après pièces justificatives, n° 8), 107 (Pièces justifie., n° 9), 111, 118, 119 et 120.

3. On voit d'ailleurs par de nombreux textes que de 885 à 888, c'était Eudes qui était comte d'Anjou et de Touraine, et lorsque ce prince parvint à la couronne, c'est à Robert, son frère, que ces deux comtés passèrent.

4. Pancarte noire restituée, p. 30.

L'église de Saint-Martin de la Basoche, fondée, dit-on, en 842 ou 843, pour conserver le souvenir de l'endroit où le corps de saint Martin fut exposé sur les murailles de la ville, lors du siège entrepris par les Normands, est encore une invention de notre anonyme. André Salmon, dans la notice qu'il a placée en tête de son édition du *Tractatus de reversione* et dans sa dissertation sur l'amphithéâtre romain de Tours ¹, a accepté comme vrai le fait et la date de cette fondation ; il en a conclu que cette église ne pouvait avoir été construite sur l'emplacement de la Salle Maudite, puisqu'en 903 et en 919 cet emplacement était occupé par un hôpital ou Maison-Dieu ; mais si, comme il résulte de la suite des événements, c'est en 903 et non pas en 842 qu'eut lieu le siège de Tours, cette conclusion devient inadmissible et l'église de la Basoche ne peut être différente de cette Maison-Dieu construite sur l'emplacement de l'ancien palais des gouverneurs romains, vers l'année 875 environ. En effet, le corps de saint Martin avait bien été replacé le 13 novembre 885 dans son ancienne basilique, dans le faubourg de Tours, mais il n'avait pu y rester longtemps. Dès 887 ², les Normands recommencèrent à dévaster les bords de la Loire ; il est certain qu'à leur approche les chanoines retirèrent le corps de la basilique, car sa présence n'est pas mentionnée dans un diplôme de Charles-le-Gros du 16 juin 887 ³, mais cette fois, pour le mettre en lieu sûr, ils n'eurent pas besoin de le porter au loin, ils le déposèrent, avec leurs chartes et leurs objets les plus précieux dans cette partie de la ville de Tours qu'on appelait alors la Cité. Le temps était passé où, pour nous servir des termes d'un diplôme de Charles-le-Simple, les chanoines étaient obligés de vivre en exilés sur la terre étrangère avec les reliques de leur saint patron. Tours était devenue une place forte, ses murailles avaient été relevées, elle pouvait résister aux efforts des pirates et mettre à l'abri tous ceux qu'elle renfermait dans son sein.

Quelques mots suffiront pour faire connaître les circonstances

1. Bibliothèque de l'Ecole des chartes, IV^e série, III, 217.

2. Annales Vedastini. — Cette invasion est mentionnée d'une manière un peu vague il est vrai, dans un diplôme inédit (Pièces justificatives, n° 7), il y est dit que le monastère de Saint-Martin avait eu beaucoup à souffrir des Normands depuis le retour du corps du saint en Touraine, c'est-à-dire après 885.

3. *Recueil des Historiens de Fr.*, IX, 459.

qui donnèrent lieu à cet important événement. Les premières apparitions des Normands avaient frappé les populations chrétiennes d'une si grande terreur, qu'elles ne songèrent d'abord qu'à se soustraire par la fuite à une mort qui leur paraissait évidente. Peu à peu, cependant, elles se familiarisèrent avec le danger : les comtes, placés par les princes carlovingiens à la tête des provinces, organisèrent la résistance; les évêques eux-mêmes, pour défendre leurs églises, conduisirent les hommes d'armes au combat; mais si les chrétiens furent quelquefois vainqueurs, leurs rencontres avec les Normands eurent souvent le triste sort de la bataille de Brissarthe. On remarqua toutefois que les envahisseurs n'étaient pas toujours heureux quand ils s'écartaient de leurs navires, et que rarement ils s'attaquaient aux villes fortifiées; c'est ce qui engagea de bonne heure les princes carlovingiens et les comtes, auxquels ils avaient confié la garde des provinces, à faire construire des enceintes fortifiées où les populations pussent se retirer au moment du danger. Angers, Tours, Le Mans, Chartres, Orléans, Poitiers, avaient été jadis fortifiées par les Gallo-Romains, leurs murailles encore debout n'avaient besoin que d'être réparées; elles furent les premières mises en état de défense. En 869, Charles-le-Chauve prescrivit à Hugue, comte de Touraine et d'Anjou, de fortifier les villes du Mans et de Tours ¹. Le manque de ressources fit que l'on ne procéda à l'exécution de ces ordres qu'avec une certaine lenteur. En 871, le pape Adrien II, touché des plaintes du clergé de Tours, exhorta Charles-le-Chauve à venir en aide aux religieux expulsés de leurs monastères et à contribuer de ses propres deniers à la reconstruction de la ville; il lui fait entrevoir la reconnaissance de la postérité qui, substituant son nom à celui de César, ne désignera plus *Cæsarodunum* que sous le titre de *Carolodunum* ². Grâce à ces hautes impulsions et au comte Hugue, qui ne négligea rien pour en assurer la bonne exécution, les travaux marchèrent plus rapidement, ils ne furent pas terminés cependant avant l'année 875 ou 876. Carreau, auteur d'une histoire manuscrite

1. « Carolus vero civitates transsequanas ab incolis firmari rogavit, Cino-mannis scilicet ac Turonis, ut præsidio contra Nortmannos populis esse possint. » *Annales Bertiniani*, Pertz, I, 485.

1. *Recueil des Hist. de Fr.*, VII, 455, 456.

de Touraine, affirme qu'au ^{xvii}^e siècle on distinguait encore ces réparations faites aux anciennes murailles romaines, « elles avaient été exécutées à l'aide de grandes pierres d'environ deux pieds de longueur, tandis que les portions antiques étaient construites en petit appareil, c'est-à-dire composées de petites pierres carrées de trois pouces de côté ou environ, posées sur deux ou trois rangs de briques très-épaisses ¹; » ces murailles furent flanquées, de distance en distance, de tours carrées : l'une d'elles, attenant au mur qui regardait la Loire, servit longtemps de demeure aux comtes, elle fut appelée la *Tour du Comte*, et par une dénomination destinée à rappeler plus spécialement la mémoire de son fondateur, la *Tour feu Hugon*. Au pied de cette tour, sur la muraille, se tenait le tribunal du comte, c'était là qu'avaient lieu les plaits ².

A la construction de la Tour du Comte se rattache un fait qui nous ramène à l'histoire du monastère de Saint-Martin. Nous voulons parler d'un échange de terrains situés dans la ville de Tours, entre le comte Hugue et les chanoines de Saint-Martin, échange qui ne nous est connu que par des confirmations postérieures, qui suffisent néanmoins pour nous en faire connaître la teneur ³. Les chanoines avaient cédé par cet acte, au

1. Extraits de l'histoire ms. de Carreau, *Collect. Houss.* vol. 19.

2. Ce nouveau tribunal fut inauguré en 878, tous les actes rédigés à partir de cette époque, en vertu de décisions prises au tribunal du Comte, renferment une formule analogue à celle-ci : « qualiter veniens... Turonis, infra murum ejusdem civitatis in præsentiam domni Hugonis... » (Pièces justific., n° 3). C'était au même lieu que les *missi dominici* tenaient leurs assises (*Ibid.*, n° 2). L'emploi de cette formule à partir de 878, seulement, et son usage constant dans tous les actes destinés à constater une décision judiciaire, prouvent que les fortifications de Tours et la tour feu Hugon ne furent pas terminées avant l'année 877.

3. Le premier document, où il est fait mention du terrain concédé aux chanoines et des constructions qu'ils y avaient élevées, est un diplôme du roi Endes du 2 janvier 896, par lequel ce prince confirme les biens affectés à la manse canoniale; il veut que les chanoines jouissent sans trouble et en toute franchise, comme ils l'ont fait du temps qu'ils vivaient exilés, avec le corps de saint Martin, des maisons et demeures qu'ils possédaient, soit dans l'intérieur de leur monastère, soit dans l'enceinte de la ville de Tours, « et ut præcepta eorum ac privilegia recitarentur, expetiit, in quibus præceptis regum et privilegiis... ab eorum mansionibus infra monasterium constructis et intra muros Turonicæ civitatis collocatis, omne dominium abbatis... excluditur, quarum prædictarum rerum usus et possessio temporibus, quibus beati Martini gleba,

comte Hugue, pour faire partie de son domaine, un terrain de 96 perches qu'ils possédaient dans la ville de Tours, du côté de la Loire, avec une église, la muraille y attenant et une poterne, et avaient reçu en échange du comte un terrain d'égale étendue, situé aussi dans la ville, entre la porte d'Orléans et les arènes, avec le mur y attenant, une poterne et le monument appelé *Sala Maledicta*, qui, en 903, était converti en hôpital ou hôtel-Dieu. Cette *Sala Maledicta* était l'ancien palais des gouverneurs romains, auxquels les comtes avaient succédé et dont ils avaient fait jusque-là leur demeure, palais désigné par les chroniques sous le nom légendaire de *Aula Valentiniani*. On peut fixer la date de cet échange entre les années 869 et 876, il n'est pas probable en effet qu'il soit antérieur aux travaux de défense ordonnés par Charles-le-Chauve. Il ne peut être postérieur à l'achèvement de ces travaux, puisque sur le nouveau terrain qui venait de lui être concédé, le comte Hugue fit construire pour sa demeure la tour, qui de son nom s'est appelée la *Tour feu Hugon*.

Le terrain cédé aux chanoines est devenu le fief de la Basoche,

cum peregrino grege suo exulavit ipsius patris obtentu suæ ecclesiæ non parvum ministravit lucrum, sed postquam propriam revisit Turonicam aulam, subsequente paganorum gladio eodem res perpetuum susceperunt excidium. » (Panc. noire, n° 30, et pièces justific., n° 7). Il résulte de ce passage que les chanoines possédaient un domicile dans la ville de Tours quand le corps de saint Martin était encore hors du pays, c'est-à-dire avant l'année 885, et qu'après son retour, le monastère de Saint-Martin fut de nouveau ravagé par les Normands. Un diplôme de Charles-le-Simple, du 15 juin 904 (*Rec. des Hist. de Fr.*, IX, 509), confirmatif de celui donné par le roi Eudes, constate les mêmes faits d'une manière encore plus explicite. Un autre diplôme de Charles-le-Simple donné l'année précédente (30 avril 903, Pancarte noire. n° 5, et *Rec. des Histor. de France*, IX, 496), nous apprend en quoi consistait cet établissement que les chanoines avaient dans la cité. Enumérant les domaines dont la possession est confirmée au chapitre, il cite : « le terrain avec la salle autrefois appelée Mandite et depuis, à cause de la réception de saint Martin, Maison-Dieu, ou les chanoines ont maintenant un monastère, — areas, cum sala quæ quondam dicebatur Maledicta, quæ modo propter receptionem sancti Martini Domus Dei dicitur, intra muros Turonicæ urbis sitas, in quibus fratres nunc monasterium constructum habent. » Enfin, un diplôme du 27 juin 919, mentionne encore ce terrain en ajoutant quelques nouveaux détails : « areas, cum sala quæ quondam dicebatur Maledicta, quæ modo propter receptionem sancti Martini Domus Dei dicitur, intra muros Turonicæ urbis sitas, cum muro et posterula, habentes in circuitu a porta Aureliani usque ad Arenas perticas nonaginta sex. » *Rec. des Hist.*, IX, 542.

il renfermait la Salle-Maudite et était limité ¹ dans les anciens plans : au midi et à l'est par la muraille antique, au nord par la rue du Faubourg-Saint-Pierre-des-Corps, à l'intersection de laquelle se trouvait la porte d'Orléans, et à l'ouest par la rue Montaigne qui, tournant à son extrémité sud, à angle droit, court dans la direction de l'est à l'ouest et se termine à la rue de la Basoche, qui a tiré son nom de l'église où elle conduisait.

Les chanoines convertirent la *Sala Maledicta* en chapelle ² et construisirent un petit monastère à côté. C'est dans ce monastère qu'ils se réfugièrent en 887 et dans la chapelle qu'ils déposèrent le corps de saint Martin, quand ils l'eurent entré dans la ville ³. De nombreux témoignages attestent le séjour du corps de saint Martin dans cette chapelle désignée plus tard sous le nom d'église de Saint-Martin de la Basoche. La châsse avait été placée sous un autel dédié à saint Martin. Le 22 mai 895, le vassal Fulcrade y déposa la donation qu'il fit au chapitre de la terre de Valentinai ⁴. Le comte Robert, frère du roi Eudes, étant venu à Tours le 27 mars 897, jour de Pasques, pour restituer aux chanoines la terre de Doussai, qui leur avait été

1. André Salmon, *l'Amphithéâtre romain de Tours*, Bibl. de l'école des Chartes. IV^e série, III, 217.

2. Cette chapelle fut vraisemblablement dédiée dans le principe à Notre-Dame, d'où le nom de Notre-Dame de Consolation, sous lequel elle est désignée dans une ou deux chroniques ; mais lorsque le corps de saint Martin y eut été déposé en 887, elle fut plus particulièrement connue sous le nom de Saint-Martin, ou de Saint-Martin de la Basoche.

3. Hugue de Fleuri mentionne le siège de Tours par les Normands. Sans fixer précisément la date de cet événement, il le place sous le règne de Charles-le-Simple et dit positivement que peu de temps auparavant le corps de saint Martin avait été introduit dans la ville, « civitatem quoque Turonicam obsederunt. Sed tunc ab hostili pervasione beatissimi Martini meritis meruit liberari, cujus corpus paulo ante introductum fuerat intra mœnia ipsius urbis: ipsum tamen S. Martini monasterium quod juxta urbem erat concrematur. — *Actus modernorum regum Francorum*. » Pertz, IX, 278. C'est aussi ce que constate une charte par laquelle le comte Robert, en 912, prend sous sa protection l'abbaye de Marmoutier. *Pièces justificatives*, n° 12.

4. Documents inédits. *Mélanges*, I, 475. — Cet autel de saint Martin est encore mentionné dans une charte du 5 juillet 905, par laquelle Archambaud et sa femme Ingilrade donnent au chapitre certains biens situés dans la viguerie d'Evres en Touraine, « Data est hujus cessionis auctoritas.... missa videlicet S. Martini ante altare ipsius. » *Arm. de Bal.*, t. 76, f. 59.

injustement enlevée, exécuta cette restitution dans la cité de Tours, en déposant son gant sur le tombeau qui renfermait le corps de saint Martin, « *ad ejus sepulchrum veniens, ut idem piissimus confessor meorum peccatorum molem sua miseratione minueret, per gantum nostrum, ad ejus glebam ubi ipse eximius confessor requiescit, in urbe Turonica, eam reddidimus.* » La charte destinée à constater cette restitution fut rédigée dans l'église même, en face de l'autel et des reliques qu'il renfermait, « *Data est... redditionis auctoritas Turonis coram corpus beatissimi* ¹. » Le corps de saint Martin resta dans la cité jusqu'au 12 mai 919, époque où il fut remplacé avec solennité dans son église primitive ².

Les chanoines retirés dans la cité n'avaient point abandonné l'espoir de rentrer dans leur monastère. Dès que la retraite des

1. *Recueil des Hist. de Fr.*, IX, 707.

2. Avant l'année 887, les clercs, chargés de la rédaction des actes émanés du chapitre, employaient ordinairement, pour énoncer la date et indiquer le lieu où la charte avait été passée, la formule suivante : « *Actum in monasterio S. Martini*; » mais depuis l'année 887 jusqu'en 918, cette formule disparaît pour faire place à l'une des suivantes : « *Actum in civitate Turonis. — Actum in civitate Turonis, in pleno fratrum capitulo*; » le nouveau domicile est donc exactement constaté par les chartes. Nous citerons parmi les actes, qui font usage de cette dernière formule, les suivants : 13 juin 891 (*Gallia christ.*, XIV, instr. n° 37), 22 mars 891 ou 892 (*Arm. de Bal.*, 76, f. 92), 30 août 894 (*Ibid.*, f. 49), 22 mai 899 (*Pièces justif.*, n° 8), 13 septembre 900 (*Ibid.*, n° 9), 1^{er} mars 904 (*Ibid.*, n° 10), 20 février 907 (*Arm. de Baluze.*, 76, f. 47), 30 octobre 909 (*Ibid.*, f. 85), 13 novembre 912 (*Pièces justif.*, n° 12), 30 mai 914 (Docum. inédits, *Mélanges*, I, 478), 31 décembre 914 (*Pièces justif.*, n° 13), 1^{er} juin 915 (*Mél. Colbert*, 46, f. 91), 3 novembre 915 (*Pièces justif.*, n° 14), et juin 918 (*Pancarte noire*, n° 86); ce dernier acte, en tête duquel on lit : « *Cederemus monasterio beatissimi Martini ubi preciosus domnus corpore requiescit, in provincia galliarum in civitate Turonis*, » semble attester que le corps était encore dans la cité; mais à partir de cette époque il s'opère un nouveau changement dans les habitudes de la chancellerie du chapitre, les chartes ne portent plus désormais qu'une des formules suivantes : « *Actum Turonis, in ipso beati Martini castro, — Actum infra castrum S. Martini Turonis, — Datum Turonis, in castro S. Martini, in basilica, ante sepulchrum ipsius, — Datum Turonis, in castellum S. Martini, — Datum Turonis in Rudi (vel novo) castro Sancti Martini*, — qui toutes désignent le monastère de Saint-Martin nouvellement entouré d'une enceinte fortifiée, ce qui, pour le distinguer de la cité, fit donner au bourg qu'elle protégeait le nom de Châteauneuf; le premier acte, où apparaît l'une des formules précédentes, est du 25 mars 920 (*Pièces justif.*, n° 15).

Normands put le leur permettre, ils se mirent à le reconstruire. Dans les dernières années du ix^e siècle, cette œuvre était assez avancée : le cloître était habité, les églises du bourg avaient été relevées, une charte de l'an 898 nous apprend qu'on célébrait l'office divin dans la basilique de Saint-Martin. Ardradus, vicomte de Tours, y fut enterré¹, mais en 903 une flotte normande, commandée par deux chefs que les chroniqueurs appellent Barèt et Heric, remonta la Loire jusqu'à Tours; elle y arriva le 30 juin, brûla encore une fois le monastère de Saint-Martin, le cloître, les faubourgs et les vingt-huit églises qu'ils renfermaient², la cité seule fut préservée par ses murailles, les Normands en firent le siège, mais inutilement. Alors s'expliquent naturellement les détails du siège raconté par Radbode. Les tours nouvellement construites durent en effet se garnir de défenseurs qui, animés par la présence de la chässe de saint Martin promenée en procession par les clercs sur les murs de la ville, opérèrent une sortie si vigoureuse qu'ils forcèrent les assaillants à la retraite. Le corps de saint Martin put ensuite être remis à sa place sans sortir de la ville.

Il est à croire que cette invasion de 903 fut la dernière que les Normands tentèrent dans le haut cours de la Loire, du moins les chroniques n'en mentionnent-elles pas d'autres après cette époque. Tant de désastres successifs n'avaient point lassé la persévérance des chanoines. Dès l'année suivante, ils recommencèrent à reconstruire leur monastère; devenus plus prudents et reconnaissant, par l'heureuse issue du siège de Tours, l'utilité des enceintes fortifiées, ils résolurent d'entourer de murailles le cloître et le nouveau bourg qu'ils cherchaient à relever. Le comte Robert imprima aux travaux une vive impulsion; mais l'argent était rare, pour s'en procurer les chanoines frappèrent à toutes les portes. En 906, ils firent proposer à Alphonse, roi de Galice, de lui vendre une couronne d'or conservée dans leur trésor. Alphonse accepta la proposition, il fit savoir aux chanoines, par sa réponse³, comment ils devaient s'y prendre pour lui faire tenir leur couronne; il les félicita en même temps du dessein où ils étaient de construire une enceinte autour de leur

1. *Arm. de Bal.*, 76, f. 58.

2. *Chronicon Turonense*, *Recueil de Salmon*, p. 107 et 108.

3. *Bibliotheca Cluniacensis, notæ*, col. 50.

monastère. En 908, le pape Sergius III prit le monastère sous sa protection en renouvelant ses privilèges. La nouvelle enceinte ne fut terminée cependant qu'en 918. Par un diplôme du premier décembre de cette année, Charles-le-Simple exempta de toute juridiction, autre que celle de l'abbé et des chanoines, les habitants du nouveau bourg fortifié ¹, du *castellum novum*, comme on l'appela dans la suite pour le distinguer de la cité dont l'enceinte avait été construite plusieurs années auparavant, et le 12 mai 919 le corps de saint Martin, après un séjour de trente-deux ans dans l'église de la Basoche, fut transporté avec pompe dans son antique basilique restaurée et mise à l'abri de toute attaque extérieure par ses nouvelles fortifications ².

On trouve dans la *Bibliotheca Cluniacensis* un sermon attribué à saint Odon, abbé de Cluni, intitulé : « *De combustione Basilicæ beati Martini.* » Duchesne et les auteurs de l'histoire littéraire prétendent que saint Odon, dans ce sermon, avait en vue l'incendie de la Basilique en 903, et qu'il a été prononcé lors de la dédicace de la nouvelle église en 919; mais ce sermon ne peut être de saint Odon, il fait allusion à des événements postérieurs à l'époque que lui assignent ses éditeurs; l'incendie de l'église de Saint-Martin, auquel il est fait allusion, est donc postérieur à celui de 903 et comme l'histoire n'en signale pas d'autre de cette église au x^e siècle que celui de 997, on en doit conclure que c'est de ce dernier qu'il est question, et que le sermon faussement attribué à saint Odon a dû être prononcé au xi^e siècle, en 1015 probablement ³.

1. *Recueil des Histor. de Fr.*, IX, 540.

2. Cette date de 919 nous est fournie par la grande et par la petite chronique de Tours. Seules, elles ne seraient pas d'une grande autorité, mais les documents diplomatiques semblent venir confirmer sur ce point leurs allégations. Ainsi une charte de Saint-Martin datée du mois de juin 918 paraît établir que le corps de saint Martin était encore à cette époque dans la cité, tandis qu'un acte d'échange entre Théotolon et Adam, granger de Saint-Martin, du 25 mars 920, est passé *intra castrum sancti Martini, Turonis, in pleno fratrum capitulo* (*Pièces justificatives*, n° 15). Ce qui prouve que le chapitre ne résidait plus alors dans le petit monastère de la Basoche.

3. L'auteur ne parle pas des Normands, il n'eut pas manqué d'y faire allusion s'il eût eu en vue l'incendie de 903. Il se plaint de ce que l'église et le cloître de Saint-Martin fussent ouverts à toutes sortes de gens et que les portiers n'en refusassent pas même l'entrée aux femmes. C'est ce dont se plaint aussi le pape Léon VII en 938 dans sa lettre à Hugue-le-Grand. Il ajoute qu'à voir comment

Les chanoines, pour conserver la mémoire du retour définitif de la châsse du saint dans son ancien domicile, décidèrent que tous les ans, à pareil jour, on célébrerait une fête commémorative de ce retour. Cette fête fut d'abord appelée, comme celle du 13 décembre, la Reversion, « *Reversio sancti Martini*, » puis *Exceptio* ¹, et enfin plus récemment *Subventio*. Elle doit cette

les choses se passaient, le mur qui entourait le monastère paraissait avoir été construit plutôt pour protéger le relâchement des mœurs et de la discipline que pour défendre ce lieu contre les attaques extérieures, raison pour laquelle ce mur devait être détruit par le feu. « Nam post illam pridianam succensionem, muris cum ingenti studio compactis septa monasterii communistis, hoc nimirum præcavere volentes, ne sancta domus ultra posset ab hostibus lædi. Sed non satis attendentes in quanta reverentia sanctus iste locus ab antiquis temporibus effulserit, protinus religione relicta commune diversorium esse permisistis; ita ut feminis ad hauriendum aquam et ad discurrendum quo voluerint portarii non resistant. Cum viderimus quod nulli intra monasterii portas vel parum intrare licuerit, neque aliquis equitando statim per atrium transire ausus fuerit. Sed nunc ita negligitur tanquam si murus ille non ad hostium repulsionem sed ad excludendam loci reverentiam esset erectus. Nec valuit isdem murus ignem prohibere, quem neglecte contemplus exigebat succendi » (*Bibl. Cluniac.*, col. 148). Ces expressions ne peuvent évidemment s'appliquer à l'incendie de 903, puisque les murailles du châteauneuf ne furent terminées qu'en 918. Mais chose plus grave, le sermonaire parle de la mort d'Etienne, abbé de Saint-Martial de Limoges qu'il faut placer en 935, au plus tôt, et de l'incendie de l'église de Saint-Martial arrivé en 952, il est donc impossible que saint Odon soit l'auteur de ce sermon.

1. Si la fête de Saint-Martin de mai eut été destinée à rappeler le souvenir de la levée du siège de Tours par les Normands, si elle s'était d'abord appelée *Subventio*, c'est par ce nom qu'elle serait désignée dans les plus anciens monuments liturgiques de l'église de Tours, mais il est loin d'en être ainsi. La Bibliothèque impériale possède un missel, *Missale Turonense*, qui doit provenir de l'abbaye de Marmoutier (ms. latin 9434), il est du XI^e siècle et d'une belle exécution. Dans le calendrier placé en tête, on lit au mois de mai : « IV idus. Nerei Achillei atque Pancratii martyrum, » et à la suite de cette indication primitive, la mention suivante, tracée d'une écriture plus récente, mais ayant encore tous les caractères de la fin du XI^e siècle : « Et reversio sancti Martini episcopi; » une troisième main a ajouté au XII^e siècle : « Eodem die sancti Mauricii. » Le même calendrier porte au mois de décembre : « Idus decembris. Lucia Virginis et reversio B. Martini episcopi. » Voilà donc bien constatées, au XI^e siècle, deux fêtes du retour de saint Martin, deux *reversions*, celle de mai et celle de décembre. Un second missel (XIII^e siècle), à l'usage du diocèse de Tours, conservé dans le même dépôt (ms. latin 10504), porte au mois de mai : « IV idus maii, exceptio SS. Mauricii et Martini. » En présence de ces textes, que devient l'affirmation de notre anonyme qui, après avoir raconté le miracle opéré par les mérites de saint Martin, ajoute : « Statutum est ut singulis annis deinceps per universam diæcesim subventionis hujus festum IV idus maii.

dernière dénomination à l'auteur du *Tractatus de reversione*, qui, ne sachant pourquoi il y avait deux *réversions* du corps de saint Martin, l'une se célébrant en mai et l'autre en décembre, n'a pas hésité à rattacher l'une de ces fêtes à la levée du siège de Tours par les Normands et à fabriquer une légende pour en expliquer l'origine; plus tard cette légende ayant obtenu plus de créance que les anciens monuments liturgiques tombés en désuétude, a été reproduite par les chroniqueurs et acceptée par l'église; mais en présence de témoignages qu'on ne peut récuser, il reste établi que la fête de saint Martin, qui se célèbre le 12 mai, ne peut rappeler d'autre souvenir que celui de la translation des reliques du saint de l'église de la Basoche dans son ancienne basilique ¹.

Signalons une dernière erreur historique dont on est encore redevable au récit du retour de Bourgogne, elle est relative aux noms des principaux chefs qui ont dirigé les expéditions normandes dans le bassin de la Loire. D'après la grande et la petite chronique de Tours, les *Gesta consulum Andegavorum* et en général tous les auteurs qui ont copié le *Tractatus de*

solemniter celebretur, quæ nullo alio nomine rectius quam subventio censetur, » et celle du rédacteur de la grande chronique de Tours qui, venu plus tardivement, renchérit encore sur les termes de son prédécesseur : « In honore vero sancti, eo die quo de Danis habuerunt victoriam, scilicet IV idus maii instituerunt solemnitatem annuam celebrandam quam subventionem nuncuparunt? »

La grande chronique de Tours affirme (p. 119) que ce fut le 13 mai (III idus) 919 que le corps de saint Martin fut transporté par Robert, archevêque de Tours, dans le lieu où on le vénérât alors. La chronique abrégée dit la même chose en ces termes : « Corpus beati Martini a Roberto Turonensi archiepiscopo in loco ubi nunc adoratur, reponitur, III idus maii, ejusque ecclesia dedicatur. » La différence de dates (III et IV idus) qu'offrent ces deux textes et les anciens monuments liturgiques est plus apparente que réelle. Les chroniqueurs auront confondu la translation du corps de saint Martin qui eut lieu le 12 mai avec la dédicace de la nouvelle église, qui ne se fit que le lendemain 13 mai.

1. Les Bénédictins nous ont conservé la mention suivante d'un ancien martyrologe : « ex antiquo martyrologio, IV idus maii. Depositio B. Martini in proprio sepulchro cum aliis episcopis Briceio, Eustochio et Gregorio Martinopolis. » (*Collect. Anjou et Touraine*, XIX, 336). Les renseignements faisant défaut sur l'âge de ce martyrologe, on ne saurait affirmer que cette indication se rapporte exactement à la translation de 919. Il y a cependant beaucoup d'apparence, parce que la dédicace et la translation de 1015, la seule à laquelle on pourrait songer, eut lieu le 4 juillet, jour de la fête du saint, et non le 12 mai.

reversione, Hasting commandait les Normands qui remonterent la Loire en 841 et brûlèrent le monastère de Saint-Martin; ce chef se serait ensuite dirigé vers l'Italie pour exécuter cette expédition de Luna que les poètes ont célébrée. La seconde invasion arrivée quinze ans après, en 856, aurait été faite par Rollon. Quelques historiens, acceptant comme authentique la première apparition d'Hasting en 841, ou même en 853, et voyant Hasting figurer encore dans les dernières années du ix^e siècle, se sont demandés si ce nom ne serait pas celui d'une dignité ¹. D'autres, trouvant invraisemblable qu'un seul homme eut vécu si longtemps, ont supposé qu'il y avait eu plusieurs chefs du même nom, et que celui qui avait fait l'expédition d'Italie après avoir ravagé les bords de la Loire en 841, ne pouvait être le même que celui qui se rendit plus tard si célèbre par ses nombreux exploits. Toutes ces hypothèses tombent d'elles-mêmes après l'examen que nous avons fait du *Tractatus de reversione*. Hasting n'est pas mentionné par les auteurs contemporains avant l'année 866. C'est en cette année seulement qu'il apparaît dans le bassin de la Loire, c'est lui qui, en 866, marcha sur Le Mans à la tête de quatre cents cavaliers, il commandait les Normands au combat de Brissarthe; c'est lui qui s'établit à Angers et y soutint un siège contre Charles-le-Chauve et les Bretons réunis; ce n'est enfin qu'en 882, après un séjour de seize ans dans le centre de la France, qu'il reprit la mer. Quant à Rollon, son arrivée en France fut beaucoup plus tardive : c'est en 876 seulement qu'un auteur, presque contemporain, signale pour la première fois sa présence en Angleterre ², il n'a donc pu, avant cette époque, figurer parmi ceux qui dévastaient les bords de la Loire.

EMILE MABILLE.

1. Paillard de Saint-Aiglan, *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. I, 343.

2. Krüse. *Chronicon Normannicum* ad annum 876.



TESTAMENTS

D'ARTISTES VÉNITIENS

JACOBELLO DEL FIORE, GENTILE BELLINI,
PALMA VECCHIO.

La traduction française de la plupart des documents que nous nous proposons de publier ici en original a paru dans la *Gazette des Beaux-Arts*, en 1866 et 1867. Le texte primitif, latin ou vénitien, n'est, à notre connaissance, imprimé nulle part. Nous ne pouvons garantir néanmoins qu'il ne se trouve, en tout ou en partie, dans l'un des nombreux recueils littéraires et historiques de l'Italie. Nous ne le croyons pas. Ces documents (nous parlons seulement des Testaments et non des pièces diverses que nous y annexerons parfois), fort soigneusement conservés toujours, n'ont été retrouvés dans l'immense collection des actes notariés de Venise qu'assez récemment par M. Bedendo, l'obligeant conservateur de ce dépôt, et par son digne collaborateur. A eux tout le mérite de la découverte.

Je me borne à donner un aussi bon texte qu'il m'est possible de ces pièces curieuses. Je n'y joins aucun commentaire. Je suis certain qu'elles fourniront des notions nouvelles et sûres à l'histoire des artistes et peut-être à l'histoire de l'art.

Je cherche vainement le nom même de Jacobello del Fiore dans l'Histoire générale des peintres vénitiens de M. Charles Blanc. On remarquera qu'en dictant ses dernières volontés l'artiste affranchit l'une des deux esclaves qu'il avait à son service, Anne, vraisemblablement baptisée et chrétienne comme son nom l'indique.

Au testament de Gentile Bellini, fils de Jacques Bellini et père de Jean, je joins quelques décisions des Conseils de Venise relatives

aux travaux que Gentile exécuta, en commun avec son frère, dans la belle salle du Grand Conseil où se voit le Triomphe de Venise de Véronèse, et à son voyage à Constantinople.

Les récits et les traditions varient beaucoup sur les travaux et le séjour de Gentile en Orient, et sur les causes de son départ.

On raconte qu'ayant peint pour Mahomet II une Décollation de saint Jean-Baptiste, saint que les Turcs honorent (d'autres disent une bataille), le sultan remarqua qu'un détail horrible de la détroncation n'était pas bien rendu : la contraction des muscles et des chairs qui se produit immédiatement, paraît-il, au col et autour de l'os vertébral après la séparation de la tête. — « Mais tu ne sais pas » tout à fait ton métier, dit le sultan. Tiens, voici comment la chose se passe. » Il fait un signe, un esclave s'approche ; la tête est abattue et l'affreux phénomène se manifeste. Gentile fit bonne contenance. Mais, le soir même, il ramassa ses pinceaux et se retira, dit-on, sur une galère en partance pour l'Adriatique.

Quoi qu'il en soit de l'anecdote, il est certain que Gentile Bellini fut envoyé par la république à Constantinople sur la demande de Mahomet II, qu'il y séjourna, qu'il y fut parfaitement traité et dignement récompensé, et qu'à son retour il travailla beaucoup encore à Venise. Sans doute le joli tableau que nous avons de lui au Louvre, dans la galerie des Sept-Mètres, est un souvenir de son voyage et de son séjour au Bosphore. On rapporte qu'il fut créé chevalier par Mahomet II : *n'ebbe la milizia*, dit Sanudo, dans l'extrait de ses Mémoires que nous citons plus loin. C'est vraisemblablement qu'il fut décoré par le sultan du titre de *Bey*.

Gentile parle dans son testament de l'Album des dessins de son père : *Liber designorum patris nostri*. Je crois que je puis me permettre de répéter ici, après les avoir publiés ailleurs ¹, les renseignements que m'a donnés sur ce précieux portefeuille M. Rawdon Brown, par les soins obligeants de qui le *British Museum* en est devenu propriétaire.

L'Album ou le Livre des dessins de Jacques Bellini, père de Gentile, fut d'abord la propriété du sénateur Gabriel Vendramin. Il figura ensuite dans la belle bibliothèque de Jacques Soranzo. Il avait alors 434 folios. Il appartint ensuite à Marc Cornaro, évêque de Vicence, puis au comte Buonomo Algarotti, puis aux héritiers Corniani. En 1802, M. Jean-Marie Sasso l'acheta de M. Bonetto

1. Voy. *Gazette des Beaux-Arts*, t. XX, p. 282. Mars 1866.

Corniani, 30 sequins. En 1803, à la mort de M. Sasso, il fut vendu à M. Jérôme Mantovani. En 1815, il appartenait à M. Jean Mantovani, neveu de M. Jérôme Mantovani.

Morelli, bibliothécaire de Saint-Marc et homme de beaucoup de goût, qui le vit, l'a ainsi décrit dans une de ses notes : « C'est un ms. in-folio de 99 feuilles numérotées d'un seul côté. Les dessins sont au plomb et non au crayon de mine (*lapis*); quelques uns sont à la plume. Sur la 4^{re} feuille sont écrits ces mots : *De mano messer Jacobo Bellino, veneto. 1430. In Venetia.* Cette importante et précieuse collection de dessins montre tout le travail et l'étude de Jacques Bellini et des autres maîtres de cette époque, qui est notre première bonne époque vénitienne. On y voit des combats d'animaux, des lions, des tigres et des chevaux. Il y a des fabriques avec une bonne perspective, digne d'être comparée à celle de Mantegna; des édifices copiés facilement d'après nature; des traits d'histoire sacrée et profane; des batailles, des portraits, des statues équestres, des tombeaux, des paysages, des copies de bas-reliefs antiques. C'est, en un mot, un recueil de toute espèce de sujets qui peuvent servir à un peintre. Il y a partout un fort bon dessin, presque parfait, de la délicatesse et de la grâce plus que dans les tableaux de Bellini, qui sont en général un peu secs. »

L'album fut vendu le 11 février 1855 au *British Museum* dont M. Henri Ellis était alors bibliothécaire en chef. Le prix fut de 300 livres sterling ou 7,500 francs.

Après les testaments de Jacobello del Fiore, de Gentile Bellini et de Palma Vecchio, je donnerai les suivants :

1529-1530. Deux testaments de Benoît Bordone, le miniaturiste.

1574. Testament de François Zuccato, l'auteur de quelques unes des belles mosaïques du péristyle de Saint-Marc.

1582. Testament de Sansovino.

1594. Testament du Tintoret.

1598. Testament et codicilles de Benoît Cagliari, frère de Paul Véronèse.

1627-1628. Deux testaments de Palma le jeune.

1630. Testament du fils du Tintoret.

I.

1439, 2 octobre, à Venise.

Testament de Jacobello del Fiore, peintre.

In nomine Dei eterni. Amen. Anno ab incarnatione Domini nostri Jesu Christi millesimo quadringentesimo trigesimo nono, mensis Octobris, die secundo, indictione tertia, Rivoalti ¹.

Solicite unusquisque vivere debet et juxta Salomonis dictum sua semper novissima cogitare, ne incautus occumbat et sic sua bona indisposita et inordinata derelinquat. Quapropter ego, Jacobellus de Flore, pictor, de confinio Sancti Moisis, Dei gratia, mente sanus, licet sim infirmitate detentus, timens ne subitus casus hujus labilis vite me intestatum, et de bonis meis inordinatum subriperet, ad me venire feci presbiterum Ambrosium Baffo, plebanum ecclesie sancti Pauli Venetiarum; et notarium; ipsumque diligenter rogavi ut hoc meum ultimum scriberet testamentum pariter et compleret, cum clausulis et additionibus necessariis et opportunis comunis Venetiarum. In quo quidem meo ultimo testamento, constituo et esse volo meos fideles commissarios Luciam, dilectam uxorem meam, Erculem filium meum adoptivum, ser Johanninum Laurencii a Lignamine Sancti Gervasii; ut, sicut ordinavero darique mandavero, sic ipsi, seu eorum major pars, post mei decessum, facere et adimplere teneantur.

In primis namque animam meam Deo recomittens, eligo corporis mei sepulturam apud monasterium Sanctorum Joannis et Pauli, ubi meus tumulus est fabricatus. Item poni volo cadaver meum in feretro mee scole Sancte Marie de Caritate Batutorum, indutum solum cappa dicte ecclesie et non aliis indumentis, nudis pedibus, et sine stratu et cultra, ac sine aliqua alia pompa; et sic ad tumulum deportari.

Item, dimitto pro mea decima ducatos decem auri.

Item, dimitto pro male ablatis incertis ducatos quinque auri inter pauperes mee contracte dispensandos.

1. Rialto. Les notaires de Venise dataient autrefois tous leurs actes de l'île Rialto, la cité et le centre même de Venise.

Item, dimitto dari viginti dopleria ponderis librarum quatuor pro quolibet, danda viginti ecclesiis quibus meis comissariis placuerit, accendenda pro elevatione corporis Christi.

Item, volo celebrari missas mille pro meorum peccatorum remissione, per ecclesias parochiales, et per ecclesias religiosorum antequam corpus meum tumultetur, si abiliter poterit hoc fieri, alioquin celebrentur immediate die sequenti; pro elemosinis quarum missarum ordino dispensari ducatos duodecim auri.

Item, ordino, ad remedium anime mee, celebrari missas Sancti Gregorii in ecclesiis infrascriptis, videlicet : sancti Luce, sancti Dominici de Castello, sanctorum Johannis et Pauli, sancti Francisci a Vinea de sancto Erasmo, sancte Agnetis, sancti Pauli, dando ducatum unum auri pro qualibet ipsarum ecclesiarum.

Item, dimitto capitulo ecclesie sancte Agnetis ducatum unum auri.

Item, dari ordino ducatum unum auri pro quolibet infrascriptorum monasteriorum videlicet : corporis Christi, sancte Crucis de Judaica, sancti Jeronimi, sancti Lodovici, sancti Bernardi de Muriano, sancte Anne, ut dominice eorumdem monasterium dignentur semel legere totum psalterium pro meorum peccatorum remissione.

Item, dimitto Jacobello, nepti mee, et Agnesie ejus sorori, ducatos tres auri inter ipsas.

Item, dimitto conventui fratrum sanctorum Joannis et Pauli ducatos centum imprestitorum quorum prod exigere debeant annualiter, et celebrare teneantur singulis annis meum annualem in die mee depositionis.

Item, dimitto conventui sancti Petri martiris de Muriano ducatos duos auri, ut ipsi fratres orare pro anima mea in suis sacrificiis teneantur.

Item, dimitto omnes et singulas meas reliquias sanctorum cum suis ornamentis scole Batutorum sancte Marie de Caritate, in qua ego sum.

Item, dimitto omnes et singulos meos libros cujuscunque conditionis existentes antedictae Lucie, uxori mee, et Herculi filio meo adoptivo, in vita eorum tantum. Post eorum autem decessum, dispensentur per monasteria monialium bone vite.

Item, dimitto Annam sclavam meam liberam et francham ab

omni vinculo servitutis, cui dari ordino et dimitto ducatos triginta auri de bonis meis, si se extra Venecias maritare voluerit pro subventionem dotis sue, alioquin nihil percipere debeat de bonis meis.

Item, dimitto Catherinam, servam meam, in manibus antedictae Lucie, uxoris mee, et prenominati Erculis, filii mei adoptivi, quam in eorum arbitrio relinquo tenendi, francandi, et maritandi, secundum quod de eorum processerit voluntatibus.

Item, dimitto fratri Stephano, ordinis Predicatorum, ducatos duos auri.

Item, dimitto antedicto Erculi omnia et singula designamenta et colores et cetera que ad artem pictorie pertinent, si se supradicta arte voluerit exercere; aliter vendantur, et precium ad meam commissariam transferatur.

Item, dimitto antedicto ser Johannino, commissario meo, si hanc meam acceptaverit commissariam, ducatos quatuor auri.

Item, dimitto Sancte Marie de Nazareth, pro fabrica, ducatos duos auri.

Item, dimitto domum meam, Padue positam, in contracta Sancti Augustini, antedictis Lucie uxori mee et Erculi, filio meo adoptivo, commissariis meis prelibatis, quam tenere et vendere possint ad libitum suum.

Item, dimitto Mariete, filie Constantini de Constantinis, ducatos centum imprestitorum meorum, pro subventionem dotis sue, cum fuerit ipsa maritata. Et si antequam maritaretur decederet, dictum suum legatum ad meum residuum revertatur.

Item, dimitto fratri Dominico de Flore et fratri Johanni Bono de Muriano, ordinis Predicatorum, ducatos octo auri annuatim, pro quolibet eorum. Quibus volo scribi tot de meis imprestitis quod annualiter ipsi percipiant de prode dictos ducatos octo auri pro utroque eorum, obligando illos ambos quod singulis diebus cum celebraverint, comemorare teneantur animam meam in suis sacrificiis. Et hoc beneficium habere intelligatur solummodo in vita sua; ad eorum vero mortem utriusque eorum, possit et valeat sive teneatur istud beneficium ascribi facere alicui alteri bono fratri ipsius ordinis, qui teneatur ad dictam obligationem.

Et sic successive facere et ordinare teneatur cuilibet fratri qui possiderit ipsum beneficium, ut anima mea continuis temporibus commemoretur in sacrificiis Domini nostri Jesu Christi. Decla-

rando tamen quia modo aliquo nolo quod dictum legatum seu beneficium valeat sive possit ad manus prioris qui pro tempore erit, sive ad conventum ipsorum fratrum¹ devenire; sed, ut predictum est, semper transferetur de fratre in fratre ipsius conventus.

Item, volo et ordino omnes et singulas meas domos quas possideo in civitate Venetiarum, tam in contracta Sancte Agnetis, quam in contracta Sancte Crucis, vendi debere, et precium exinde extractum ponatur ad meum residuum. Veruntamen bene volo quod Lucia et Herculis antedicti, commissarii mei, pro sua habitatione possint eligere unam de dictis domibus quam ipsi maluerint, et in illa simul permanere dum vita habuerint in humanis. Similiter dico si Herculis habuerit filios legitimos, quod ipsi valeant et possint in ipsa domo permanere in vita sua tantum; et post omnium eorum mortem, vendatur ipsa domus, et precium ad meum applicetur residuum. Intelligendo tamen quod volo precium dictarum domorum venditarum apponi ad cameram imprestitorum, penes alia mea imprestita, que ibi reperirentur. Similiter intelligo de bonis meis mobilibus que dispono ut vendantur et precium ponatur, ut dictum est, de precio domorum, extractis primo omnibus illis rebus mobilibus que ipsi Lucie et Herculi fuerint necessaria ad libitum eorum. Insuper volo quod ipsi jamdicta Lucia et Herculis, stando simul et honeste habitando, secundum Dei mandatum, habeant vitum et vestitum de bonis mee commissarie, quem quidem prefatum Erculem eidem Lucie, uxori mee, recomitto tamquam filium, illud habendo prout actenus ipsa habuit percipiendo eidem Herculi quatenus ipsam Luciam habere et reputare debeat, tamquam matrem, inferendo et honorem et obedientiam, atque mandatis suis semper subjacere; aliter autem faciendo, et se non bene regendo, et in exercitiis bonis non persistendo, legato atque quocumque beneficio sibi pro me facto omnino privetur; excepto tamen quia bene volo quod deputentur ei tot de meis imprestitis ad cameram imprestitorum quod de prode percipiat annuatim ducatos viginti auri, et habeat pro sua habitatione unam ex domibus meis positis in Pisina, in contracta Sancte Agnetis.

Item, volo et ordino quod omne id totum et quicquid dimitto antedictæ Lucie, uxori et commissarie mee, in hoc meo testa-

1. *Sic*, ici et plus loin.

mento, intelligatur si ipsa viduaverit et vitam duxerit honestam. alioquin, nihil ultra dotem suam nihil de bonis meis percipere debeat, nec sit comissaria. Quam quidem dotem suam, volo quod, dum ipsa steterit et vixerit, de bonis mee comissarie in ipsa comissaria debeat remanere.

Interrogatus a notario de postumis, respondi : nunquam cum dicta mea uxore filios habuisse, tamen si forte ad mortem meam ipsa esset gravida et pareret, deputetur ad equalem portionem cum Ercule, sepedicto filio meo adoptivo.

Residuum vero omnium bonorum meorum mobilium et immobilium presentium et futurorum, et omne caducum et inordinatum seu quod ad caducum et inordinatum posset quolibet devenire, dimitto antedictis Lucie uxori mee et Erculi filio meo adoptivo, comissariis etiam meis in vita eorum solummodo. Post mortem vero amborum, volo dictum residuum firmum remanere ad cameram imprestitorum et prode annualiter per guardianum et officialles scole Batutorum Sancte Marie de Caritate, qui pro tempore erunt recipi, et de eo facere teneantur tres partes, quarum prima deputetur pro uno sacerdote, qui celebrare teneatur singulis diebus pro anima mea in ecclesia Sancte Marie de Caritate. Et in ista prima parte si ultra competens salarium dicti sacerdotis, aliqua pars denariorum superfuerit, dispensetur pauperibus fratribus dicte scole. Secunda pars dicti residui dispensetur pro subventionem doctium filiarum pauperum fratrum ipsius scole. Tercia autem pars distribuatur et detur Domui Pietatis tam pro reparatione ipsius domus, quam pro subventionem victus puerorum ibi existentium, rogando priorissam quam ¹ pro tempore erit quod dignetur singulis annis, in die Assumptionis Virginis Marie, parare prandium tresdecim pauperibus, ad honorem Dei, et meorum delictorum remissionem.

Preterea, plenissimam virtutem et potestatem do, tribuo, confero pariter et concedo suprascriptis meis comissaris ², seu eorum majori parti, hanc meam comissariam intromittendi, administrandi, furniendi et pertractandi. Insuper petendi, exigendi, recuperandi et recipiendi denarios, res et bona ac havere quodlibet a cunctis hominibus et personis mihi et mee comissarie dare debentibus et tenentibus quacumque ratione et causa,

1. *Sic.*

2. *Sic.*

cum cartis et sine cartis, per curiam et extra curiam, ac alio quoquomodo. Item, rogandi cartas securitatis, omnesque alias cartas necessarias et opportunas. Imprestita emendi, vendendi aliisque transactandi et scribi faciendi et supersum quamcumque scripturam fieri ordinandi. Domos si opportuerit vendendi, alienandi; stridas, noticias et quascumque alias cartas et scripturas necessarias et opportunas prout juris ordo postulat et requirit fieri faciendi; procuratores unum et plures constituendi et revocandi; insuper paciscendi, componendi et pacta quelibet faciendi. Item comparendi coram quocumque iudicio, inquirendi, interpellandi, placitandi, advocandi, petendi et respondendi, precepta terminos et advocatores tollendi, legem petendi, sententias audiendi, easque fieri et executioni mandari faciendi, expensas petendi et recipiendi, in anima mea jurandi sicut facere possem si presens vivus essem. Appellandi et appellationis cartas prosequendi, et generaliter omnia et quecumque alia predicta mea comissaria faciendi quam quilibet verus et legitimus comissarius facere potest et debet. Statuens firmum, ratum et gratum omne id totum et quicquid per antedictos meos comissarios vel majorem partem eorum actum et factum fuerit.

Et hoc volo et ordino meum esse ultimum testamentum, meamque ultimam voluntatem, quod et quam prevalere jubeo atque mando ceteris aliis meis testamentis pro me ordinatis et rogatis.

Si quis igitur hoc meum ultimum testamentum, meamque ultimam voluntatem corrumpere aut violare temptaverit, sibi in aliquo contraire, componat cum suis heredibus et successoribus antedictis meis comissariis et suis successoribus se soluturus auri libras quinque; et attamen hec mei testamenti carta in sua permaneat firmitate.

Signum suprascripti prudentis viri magistri Jacobelli de Flore, pictoris, qui hec fieri rogavit.

S. Ego, Giovanis Rixius Telarolus, testis, subscripsi.

S. Ego, Gregorius, filius ser Jacobi Telarolus, testis, subscripsi.

(*Locus sigilli*). Ego, presbyter Ambrosius Baffo, plebanus ecclesie Sancti Pauli, capelanusque Sancti Marci, et Venetiarum notarius, complevi et roboravi.

II.

1474-1508.

Testament de Gentile Bellini. — Documents sur ses voyages à Constantinople. — Son inhumation.

I.

Testament de Gentile Bellini.

1507 (N. S.). 18 février, à Venise.

In nomine Dei et Domini eterni, Amen. Anno ab incarnatione Domini nostri Jhesu Christi 1506, mensis Februarii, die 18, indictione X^a, Rivoalti.

Cum vite sue terminum etc. Quapropter ego, Gentilis Bellino, eques, quondam domini Jacobi, de confinio Sancti Geminiani Veneciarum, sanus, gratia Domini nostri Jhesu Christi, mente et intellectu, licet corpore languens, volens bona mea ordinare, ad me vocari et venire feci Bernardum de Cava-neis, Venetiarum notarium infrascriptum, ipsumque rogavi ut hoc meum ultimum scriberet testamentum, pariterque post mei obitum compleret et roboraret, cum clausulis additionibus et solemnitatibus necessariis, juxta ritum Venetiarum.

In quo quidem meo ultimo testamento, primo, commendans animam meam omnipotenti Deo, creatori nostro, ejusque gloriosissime matri Virgini Marie, constituo et esse volo meos fideicommissarios et hujus mei ultimi testamenti executores, Joannem, fratrem meum carissimum, ser Marcum de Pirigrino et ser Augustinum Nigro Strazarolum et Mariam, consortem meam dilectissimam, que sit et esse intelligatur pro majori parte, ut secundum quod hic inferius ordinavero darique jussero, sic ipsi vel eorum major pars adimplere debeant.

Item, volo et ordino quod cum placuerit omnipotenti Deo animam meam separare a corpore, cadaver meum deponatur et de eo fiat depositum in cimiterio sanctorum Joannis et Pauli, et donec per dictos meos commissarios fiat unum sepulcrum prout

dictis meis commissariis videbitur in quo post mortem sepeliatur dictum meum cadaver, cum illis impensa et honore quibus videbitur dictis commissariis meis.

Item, volo et ordino dispensari debere ducatos decem in undecim prout videbitur dicte Marie uxori et commissarie mee pro anima mea.

Item, dimitto scole mee Sancti Marci ¹ meum quadrum sancte Marie de Musaico.

Item, volo et ordino, atque rogo prefatum Joannem fratrem meum ut sibi placeat complere opus ² per me inceptum pro dicta scola sancti Marci quo completo, sibi dimitto et dari volo *Librum Designorum* qui fuit prefati quondam patris nostri ultra mercedem quam habebit a dicta scola. Et si nolet perficere dictum opus, volo dictum librum restare in mea commissaria.

Item, volo et ordino celebrari deberi missas beatissime Marie et Sancti Gregorii pro anima mea.

Item, dimitto et dari volo Venture et Hieronimo, meis garzonibus, mea omnia designa retracta de Roma, que inter ipsos equaliter dividantur.

Item, dimitto et dari volo ecclesie sancti Geminiani meum quadrum magnum Sancte Marie quod est in porticu domus habitationis mee pro anima mea.

Residuum vero omnium et singulorum bonorum meorum jurium et actionum, tam mobilium quam stabilium, caducorum, inordinatorum et pro non scriptorum, mihi testatori quomodolibet spectantium et pertinentium, aut spectare et pertinere quomodolibet valentium, dimitto prefate Marie consorti mee et commissarie mee dilectissime, quam meam heredem et ressiuariam universalem instituo et esse volo, cui animam meam commendo.

Interrogatus a notario infrascripto de interrogandis, respondit nolle aliud ordinare, nisi ut supra.

Item, dimitto notario infrascripto, pro ejus mercede, ducatos quinque in presentia testium infrascriptorum.

Preterea, etc. Si quis, etc. Signum, etc. Testes : ser Nicolaus Bonvicino quondam ser Petri et ser Valerius de Vegiis, quondam ser Stephani, ambo de dicta contracta.

1. L'École ou Confrérie de Saint-Marc, aujourd'hui Hôpital civil, près de Saint-Jean-Saint-Paul, *San Zanipolo*.

2. Le tableau de Saint-Marc prêchant à Alexandrie. Ridolfi en parle : *Pittori Veneti*, t. I, p. 42.

† Io, Nicolao Bonvixin. fui presente, ut supra.

† Io, Valerio de Vezi, fui presente, ut supra ¹.

Après avoir plié et replié le papier sans le sceller, Bernard de Cavagnis écrivit sur la face apparente :

Testamentum domini Gentilis Bellino, a quo rogatus fui, ego Bernardus de Cavaneis, venetus notarius.

II.

1474-1479.

Extraits des délibérations du Grand Conseil et du Collège de Venise relatifs aux travaux de Gentile et Jean Bellini dans la salle du Grand Conseil, et au voyage de Gentile à Constantinople.

MCCCCLXXIIII. Die XXI Septembris. Indictione VIII.

Obtulit se fidelis civis noster venetus, Gentilis Bellino, pictor egregius, instaurare et semper donec vixerit in concio et bene pictas tenere figuras et picturas hujus Sale Majoris Consilii, que pro majori parte sunt caduce, sine aliquo salario. Sed pro suo sustentamento humiliter petiit sibi aliquoqualiter provideri. Et quia dicta Sala inter cetera hujus civitatis nostre ornamenta est de principalioribus, decens censuimus ejus instaurationi et reparationi providere.

Iccirco, vadit pars, quod auctoritate istius consilii dictus Gentilis deputetur ad dictum opus instaurandarum renovandarumque prefate sale figurarum et picturarum. Et teneatur illas instaurare atque reparare, quando et ubi fuerit opus, ac sibi committetur per provisos Salis, qui sibi providere debeant expensis nostris, de coloribus, et aliis rebus ad id opus necessariis. Verum, quia omnis mercenarius dignus est mercede sua, captum sit quod in premium laborum suorum, prima sansaria ² fontici que vacabit, auctoritate istius consilii sibi conferatur in vita sua.

Et si quod consilium est contra, sit suspensum pro hac vice tantum.

1. Signatures originales.

2. Une place de courtier, au Fondego ou Entrepôt central.

De parte : 319. De non : 29. Non syncere : 21.

(*En marge*). Ser Paulus Maurocenus, ser Andreas Storlato, ser Franciscus Calbo, ser Joannes Mocenigo, ser Hieronymus de Molino, ser Angelus Gabriel, consiliarii.

(Archives des Frari. Grand Conseil. Reg. *Regina*, fol. 128, v°).

1479. 13 Augusti.

Venit huc his diebus ad presentiam nostri Dominii, quidam servus illustrissimi domini Turci, cum litteris ad nostrum Dominium prefati domini sui. Qui vehementer instat habere unum sculptorem et funditorem eris, sicuti etiam hoc desiderium suum declararunt orator suus, qui hinc discessit, et fidelissimus secretarius noster Joannes Darius. Et quia in simili re, adeo optata ab eo, omnino sibi satisfaciendum est; proinde, vadit pars, quod inveniri debeat per omnem viam et modum unus sculptor, ut supra, qui prestantior et sufficientior haberi possit. Et ut celerius ille habeatur, ex nunc committatur officialibus nostris Rationum Veterum¹, qui etiam per antea habuerunt hanc praticam, quod omni studio et diligentia sua, illum invenire conentur. Pro cujus expeditione Collegium nostrum habeat libertatem expendere illas pecunias que sibi videbuntur.

De parte, 106. De non, 0. Non Syncere, 0.

(Arch. des Frari. *Senato. Terra*. Reg. VII, fol. 58.

1479. 29 Agosto.

Quum fidelis civis noster, Gentilis Belinus, pictor, qui instaurabat figuras et picturas hujus Sale Majoris Consilii, de mandato nostri Dominii proficiscitur Constantinopolim ad servendum nostro Dominio; et sit necessarium, quia dicta Sala inter cetera hujus civitatis nostre ornamenta est de principalioribus, quod ejus instauratio persequatur, vadit pars, quod, auctoritate hujus consilii, fidelis civis noster Joannes Belinus, pictor egre-

1. Le *Razon Vecchie*, l'une des chambres des Comptes de la République.

gius, deputetur ad dictum opus instaurandum renovandumque, et teneatur id instaurare, atque renovare quando et ubi fuerit opus ac sibi mandabitur per provisos nostros Salis; qui sibi providere debeant expensis nostris de coloribus et aliis rebus, eidem operi necessariis. Verum quia omnis mercenarius dignus est mercede sua, captum sit quod, in premium laborum suorum, prima sensaria Fontici que vacabit auctoritate istius consilii sibi conferatur in vita sua, quemadmodum factum fuit predicto Gentili.

Et si quod consilium est contra, sit suspensum pro hac vice tantum. Remaneat tamen predicto Gentili officium suum sansarie; qui cum redierit Venetias, sit etiam obligatus predictum opus prosequi.

De parte, 350. De non, 11. Non sincere, 4.

Ser Franciscus Dandolo, ser Petrus Memo, ser Joannes Capello, ser Marcus Venerius, ser Joannes Contareno, consilarii.

(Arch. des Frari. Grand Conseil. Reg. *Regina*, fol. 192).

1479. 3 Settembre.

Infrascripti domini consilarii terminarunt et deliberarunt, quod capitaneus Galearum Romanie acceptare debeat super ejus galea, prudentem Venetum nostrum Gentilem Bellinum, pictorem cum duobus ejus sociis, vel famulis, qui vadit jussu nostro ad illustrissimum Dominum Turchum, causa pingendi vel faciendi quoddam opus; cui, vel ejus sociis non accipiatur aliquid ex nabulo. Et faciat ipse capitaneus fieri eis expensas victus. Quum redierit, providebitur per Dominium satisfactioni ipsarum expensarum, ut est honestum.

Ser Franciscus Dandolo, ser Petrus Memo, ser Joannes Capello, ser Marcus Lauredano, ser Joannes Contareno, consilarii.

Item, suprascripti consilarii terminarunt, quod prefactus capitaneus levare debeat duos socios Magistri Bartholomei, fusoris metalli, a quibus non accipiat aliquod nabulum; sed faciat illis expensas victus. De quibus, postmodum, in rediut galearum istarum, per Dominium providebitur, ut satisfiat.

(Arch. des Frari. Collège. Reg. *Notatorio*. 1474-1481, fol 106).

III.

1507, 23 février.

Extrait des *Diarii* de Sanudo le jeune relatif à l'inhumation de Gentile Bellini.

1506 (V. S.) 23 Febbraro.

Nota. Ozi fu sepolto a San Zanepolo, Zentil Belin, optimo pijtor, qual alias fo mandato al padre di questo signor Turcho, dil qual ebbe la milizia. Si chè, per esser famoso, ne ho fato qui memoria. Havea anni... E restato il fratello, Zuam Belin, chè piu excelente pitor d'Italia.

Etiam in questi mexi morse a Mantoa Andrea Mantegna ¹.

(Biblioth. Saint-Marc. Vol 1, fol. 353).

III.

1528, 28 juillet, à Venise.

Testament de Palma Vecchio.

Die 28, mensis Julii 1528. Indictione I_a. Rivoalti.

Cum vite sue terminum etc. Quapropter, ego, Jacobus Palma, pictor, quondam ser Antonii, de confinio Sancti Bassi, sanus, Dei gratia, mente et intellectu, licet corpore pregravatus, timens hujus seculi pericula, ad me vocare feci presbyterum Aloysium Natalem, plebanum ecclesie sanctorum Ubaldi et Agathe, Vene-tiarum notarium, ipsumque rogavi, ut hoc meum scriberet testa-mentum; pariterque post obitum meum compleret et roboraret cum clausulis solitis et consuetis.

In primis namque animam meam Altissimo commendans, instituo et esse volo meos fideicomissarios et hujus mei testa-menti executores ser Marcum de Baieto, mercatorem vini, ser Joannem Frutarolum, in confinio sancti Angeli, et ser Fantinum

1. Vasari a cité ce passage des Mss. de Sanudo.

de Girardo tinctorem, qui omnes concorditer seu pro majori parte exequantur quantum hic inferius ordinavero, darique jussero.

Item, quando casus mortis mee advenerit, volo cadaver meum tumulari in archis scole Spiritus Sancti apud Sanctum Gregorium, de qua sum confrater, cum eis impensis funeralibus prout dictis meis commissaris placuerit.

Item, volo quod in remedium anime celebrentur misse Virginis Marie et divi Gregorii, cum elemosina consueta; et quod antequam cadaver meum sepulture traddatur, celebretur missas centum quinquáginta pro anima mea.

Item, volo quod per meos commissarios dispensetur ducatos viginti quinque inter meos affines et consanguineos magis indigentes, tam in presenti civitate Venetiarum quam in territorio Bergomensi, pro anima mea.

Item, dimitto Hospitali Pietatis, Hospitali Sancti Antonii, Hospitali Ulceratorum, pauperibus sancti Lazari et monasterio Sancti Juliani del Bon Albergo, apud Margeriam¹, ducatum unum, pro quoque dictorum locorum.

Item, volo quod mittatur Assisium ad orandum pro anima mea cum elemosyna consueta.

Item, dimitto Margarite, nepti mee, filie quondam ser Bartholomei, olim fratris mei, ducatos ducentos, pro suo maritare seu monachare. Et ipsa decedente ante suum maritare vel monachare, ipsi ducati ducenti deveniant in meam commissariam.

Residuum vero omnium et singulorum bonorum meorum mobilium et stabilium presentium et futurorum caducorum inordinatorum et pro nonscriptorum, mihi et huic mee commissarie spectantium et pertinentium nunc et in futurum quomodocumque et qualitercumque, dimitto et relinquo. Antonio, Joanni et Mariete, fratribus, nepotibus meis, filiis prefati quondam ser Bartholomei, olim fratris mei, equaliter et equis portionibus inter eos; et uno vel pluribus decedentibus, sine heredibus legitimis, tam masculis quam feminis, pars decedentis vel decedentium deveniat in supraviventes, quibus omnibus animam meam plurimum commendo.

Interrogatus de interrogandis, respondeo nil aliud velle ordinare, nisi prout supra ordinavi.

1. Malgera.

Item, dimitto notario, pro mercede sua presentis testamenti, ducatos quatuor auri.

Item, lego scole Spiritus Sancti apud Sanctum Gregorium, ducatum unum. Preterea etc.

Ego, Guido Solanus Urbinas, phisicus, filius domini Joannis, testis, rogatus et juratus, scripsi.

Io, Michiel da Feltre, drapier, fo de ser Matio, fui testimonio zurato et pregado.

(Sur le revers).

Testamentum magistri Jacobi Palma, pictoris, de confinio Sancti Bassi. Die 28 Julii. 1528.

L. DE MAS LATRIE.



NOTE

SUR LE MANUSCRIT LATIN 5027

DE LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE.



Le manuscrit latin 5027 de la Bibliothèque impériale (jadis 567 de Baluze) est un recueil de chroniques, copié au xv^e siècle et qui a primitivement appartenu au couvent des Célestins de Paris. L'un des morceaux les plus considérables qu'il renferme est une chronique des rois de France dont plusieurs articles ont été insérés dans le t. XXI du *Recueil des Historiens* (p. 142-145), et dont la dernière partie a été employée par M. le baron Jérôme Pichon dans un livret publié en 1864 et intitulé : *Partie inédite des chroniques de Saint-Denis*. La fin de cette chronique manque aujourd'hui dans le ms. 5027, par suite d'une mutilation qu'il importe de mettre en lumière. A une époque que je pourrai bientôt déterminer, on a arraché de ce volume les feuillets qui, au xviii^e siècle, avaient reçu les cotes 109-120 et qui contenaient :

1° (Fol. 109 et 110) la fin de la chronique des rois de France;

2° (Fol. 111) un catalogue des rois de France, qu'une table, placée au commencement du volume, et datant du xv^e siècle, indique par ces mots : « Item les noms des rois de France depuis Priam jusques à Charles le VI^e; »

3° (Fol. 112-119) une chronique des ducs de Normandie, qui est ainsi mentionnée dans la même table : « Item l'histoire de la duché de Normandie depuis Roulo, premier duc de Normandie, jusques à Guillaume le Bastart. »

4° (Fol. 120) un catalogue des ducs de Normandie, porté à la table sous le titre suivant : « Item les noms des ducs de » Normandie depuis Roulo jusques à Jehan sans Terre, roy » d'Engleterre, en l'an 1204. »

Des recherches bibliographiques que j'ai entreprises sur nos anciennes chroniques anonymes, m'ont fait retrouver dix des feuillets arrachés dans le manuscrit 5027. Ces dix feuillets font aujourd'hui partie d'un volume possédé par le comte d'Ashburnham (n° 564 du fonds Barrois) et composé de fragments de divers manuscrits.

J'ai précédemment constaté que les huit premiers feuillets du ms. 564 de Barrois n'étaient autres que les feuillets 59-66 du ms. latin 6584 de la Bibliothèque impériale. Je suis maintenant en mesure de montrer que les feuillets 9-18 du même manuscrit sont un lambeau de notre ms. 5027.

Voici en quels termes le catalogue imprimé par les soins de lord Ashburnham rend compte des articles 3, 4 et 5 du ms. 564 :

3. « Histoire d'aucuns des ducs de Normendie, » depuis le temps de Charles-le-Simple, roi de France, jusqu'en 1066. Huit feuillets, deux sur vélin, six sur papier ¹.

4. « Ce sont les noms des roys de France anciennement nommée » Gaule. » Fol. 46 B. De Priam à Louis X.

5. « Les noms des ducs de Normendie. » Fol. 48. De Rollon à Jean, roi d'Angleterre.

Je ne crains pas de me compromettre en annonçant que la troisième pièce doit répondre aux fol. 112-119 de notre manuscrit 5027, la quatrième au fol. 111 et la cinquième au fol. 120. Au reste, il sera facile de vérifier ma conjecture.

En effet, M. Francisque Michel ² nous apprend :

1° Que dans le ms. 5027, au fol. 115 recto, ligne 28, commençait le fragment que les continuateurs de D. Bouquet ont publié (X, 276), d'après une autre copie et dont les premiers mots sont : « Le roy Lothaire de France trespassa, c'est assavoir en l'an 986... »

2° Que dans le même ms. la chronique des ducs de Normandie se terminait au fol. 119 recto par le paragraphe suivant : « L'an » mil lxvi, le jour de Noel, le dit Guillaume, dit le Bastart, duc » de Normendie, fu couronné à Londres à roy d'Engleterre ; et » puis receupt ses hommages et féaultés, et fist Hue de Mortemer

1. Dans le ms. 5027, les feuillets de papier sont pareillement entremêlés de feuillets de parchemin.

2. *Les Chroniques de Normandie*, p. XLII.

» son connestable, et auxi fist-il Robert de Montgomery et
 » Guillaume le filz Ober ses mareschaulx. Icellui Guillaume fut
 » roy d'Engleterre et duc de Normandie xxi ans et demy et
 » plus. »

3° Que dans ce même ms., sur le fol. 120, commençait un
 morceau intitulé : « Cy s'ensuivent les noms des ducs de Nor-
 » mendie, » et dont on trouvait, sur le fol. 120 verso, le dernier
 paragraphe ainsi conçu : « Ou temps duquel roy Jehan sans
 » Terre, c'est assavoir en l'an m. ii. c et iii, ou ung pou devant,
 » le dit roy Philippe, nommé Auguste, roy de France, conquist
 » et prinst et osta au dit roy Jehan d'Engleterre, pour deffaulte
 » de hommage faire et pour plusieurs causes récitées ès fais du
 » dit roy Philippe, la duché de Normandie, tout après ii. c. iii.
 » xx. xii ans que Charles-le-Simple, roy de France, avoit
 » donnée à Rollo, le premier duc de Normandie, la dite duché
 » de Normandie. »

Si mon hypothèse est juste, on doit rencontrer dans le ms.
 564 de Barrois :

1° Au fol. 12 recto, ligne 28, le fragment : « Le roy Lothaire
 » de France trespassa, etc. »

2° Au fol. 16, le dernier paragraphe de la Chronique des ducs
 de Normandie : « L'an mil LXVI, le jour de Noel... »

3° Au fol. 18, le catalogue intitulé : « Cy s'ensuivent les noms
 » des ducs de Normendie. »

4° Au fol. 18 verso, le dernier paragraphe de ce catalogue :
 « Ou temps duquel roy Jehan sans Terre. »

Le livre de M. Francisque Michel, qui nous fournit des
 détails si précis sur le ms. 5027, et qui a pour titre : *Les Chro-
 niques de Normandie*, a été imprimé à Rouen en 1839. Il est
 facile de reconnaître que les éléments de ce livre ont été recueillis
 au moment même de l'impression. On peut donc affirmer que
 le ms. latin 5027 était encore intact vers l'année 1839. Mais
 une note écrite au commencement de ce volume en février 1845,
 par M. de Wailly ¹, nous apprend qu'à cette date les fol. 109-
 120 étaient déjà en déficit. C'est donc entre les années 1839

1. M. de Wailly n'a pas daté sa note; mais il l'a écrite au moment même
 où il a emprunté le ms. pour en extraire les fragments destinés au Recueil des
 Historiens, et nous savons par le registre de prêt qu'il a eu le ms. 5027 entre
 les mains depuis le 10 février 1845 jusqu'au 24 du même mois.

et 1845 qu'une main criminelle a mutilé notre ms. 5027 pour faire passer dans une collection particulière une petite chronique dont on ne connaît pas d'autre exemplaire à la Bibliothèque impériale.

Je ne dois pas terminer cette note sans remercier encore une fois lord Ashburnham des catalogues qu'il a mis entre nos mains et à l'aide desquels nous pouvons suivre la trace des manuscrits que nous avons perdus.

LÉOPOLD DELISLE.



BIBLIOGRAPHIE.

MARTIN DOUBLE. *Recherches sur la vie de ce célèbre avocat*, par P.-L. Jacob. Paris, Meyrueis, 1869. In-8° de 61 pages.

Martin Double n'était guères connu que par la mention que Loisel a faite de lui dans son *Dialogue des Avocats*. Après l'avoir compris au nombre des avocats célèbres (il en compte dix-sept) du temps de Charles VI, Loisel ajoute que Martin Double, devenu conseiller au Châtelet, fut enveloppé dans les poursuites exercées par la réaction de 1383, et courut fortune en même temps que Jean des Mares; *mais*, dit-il, *on ne le nomme pas entre ceux qui furent exécutés*. Le religieux de Saint-Denis, Gaguin, et beaucoup de chroniqueurs, ont, au contraire, avancé que Martin fut victime des vengeances qui ensanglantèrent alors Paris.

Sauf deux ou trois détails, inutiles à relever ici, voilà tout ce qu'on savait jusqu'à présent de Martin Double. M. Paul Lacroix, que des liens d'amitié unissent à M. Léopold Double, s'est proposé de rattacher à la famille de cet amateur éclairé celle de l'avocat célèbre du xiv^e siècle, et de reconstituer, si faire se pouvait, la vie de Martin Double.

La première partie de cette thèse, qui consiste en une sorte d'introduction dédiée au descendant présumé de notre avocat, ne repose sur aucune autre indication que la similitude des noms : c'est une pure hypothèse à l'appui de laquelle M. Lacroix n'apporte pas la moindre preuve; il paraît s'en être d'ailleurs médiocrement inquiété.

La seconde partie est plus sérieuse; elle implique certaines recherches, qui nous paraissent avoir été faites de seconde main (on verra ci-dessous pourquoi), mais enfin qui ont leur valeur. Elle enrichit la biographie de Martin Double (assez pauvre, il faut l'avouer, même après cette récente découverte), de trois traits fournis par trois documents. Le premier qu'a fait connaître la table du Trésor des Chartes, conservée aux Archives de l'Empire, est l'anoblissement de Martin Double, délivré sous la date du 26 octobre 1378. Les deux autres sont des arrêts du Parlement de Paris, qu'a permis de trouver la table des registres du Conseil (jusqu'à Charles VIII) exécutée dans ces dernières années d'après l'inspiration de feu M. Grün, et sous la direction de M. le marquis de Laborde. Le principal intérêt de ces actes est de mettre hors de question l'opinion émise sous forme de doute par Antoine Loisel : ils sont l'un du premier juillet 1390, et l'autre du 7 mai 1393; Martin, qui y joue un rôle, ne périt donc point en 1383.

Resserrée dans ces conclusions, l'étude de M. Lacroix présente quelque intérêt aux historiens de l'ordre des avocats. Malheureusement son inexpérience dans les matières qu'il traite, le désir qu'il manifeste surabondamment de trouver dans Martin l'étoffe d'un homme éminent, mêlé aux grandes affaires de son temps, par dessus tout, le mépris absolu des procédés scientifiques, ont entraîné l'auteur dans une série continue d'assertions erronées, et de conjectures sans valeur.

Il serait fastidieux de nous livrer à des citations hors de proportion d'ailleurs avec l'opuscule dont nous rendons compte. Qu'il nous suffise de dire que Martin Double, sous la plume de M. Lacroix, participe à tous les actes où il n'est pas matériellement impossible qu'il ait figuré. La formule est commode : *Nous aimons à croire que, sans doute, peut-être, nous sommes disposé à penser, très-probablement nous n'avancons rien de trop*; tout cela appliqué à des gestes qu'il s'agit de démontrer. A ce compte on pourrait dire de chacun des notables bourgeois de l'époque ce que l'auteur dit de Martin. C'est ainsi que M. Lacroix est sûr que notre avocat fut *quartenier ou dizainier* (p. 41), qu'il se montra *courageux citoyen* (p. 35), qu'il se conduisit partout comme J. des Mares, qu'il eut les mêmes honneurs (p. 23), les mêmes principes (p. 31, 32); qu'il était fort riche (tous les avocats l'étaient), partant *un des plus imposés* de Paris (p. 38); enfin qu'il *était ou devait être* (sic) un amateur éclairé *de raretés et d'objets d'art* (p. 8, 9, 11). Nous n'insisterons pas sur un défaut choquant, mais trop connu de nos lecteurs. Revenons aux trois textes publiés pour la première fois par M. Lacroix.

Là même, sur un terrain qui devrait lui être plus favorable, il se montre dépourvu de critique. L'anoblissement de 1378 est conçu en termes généraux; Martin Double y trouve sa récompense d'honorables services, *gratis acceptis utilibus serviciis*. Veut-on savoir quelles conclusions en tire M. Lacroix? c'est *que les vrais motifs de l'anoblissement ne sont pas indiqués dans les lettres patentes* (p. 23). Quoi! ce ne serait que cela! « Il est donc permis de supposer que Martin Double, » *de même* que le célèbre avocat du roi, Jean des Mares, avait été » employé comme avocat *ou* conseiller dans les affaires particulières » de Sa Majesté, et que l'année même où il fut anobli, il s'était entre- » mis dans les procédures criminelles dirigées contre le Roi de Navarre » et ses agents secrets, etc., etc. » Ce raisonnement est un échantillon des procédés de M. P. Lacroix.

Au lieu de se livrer à des conjectures aussi fortes, l'auteur devait, ce semble, puisqu'il regardait comme acquise la détention de Martin Double, non suivie de mort, s'enquérir des causes de son élargissement, compulser par exemple les lettres de rémission. Son travail ne porte aucune trace d'un pareil souci. En revanche, nous y voyons que « sept » ans après son emprisonnement, suivi ou non d'un procès criminel,

» mais à *coup sûr* d'une *énorme* imposition personnelle, *il plaidait* » encore au civil devant la *grand chambre* du Parlement (p. 53) » (suit la citation de l'arrêt de 1390), et qu'en conséquence, « la première » pensée de l'auteur fut de chercher le *plaidoyer* de Martin Double, » mais que malheureusement la *collection* des plaidoeries ne com- » mence qu'à quelques années de là (p. 54). »

Moins certain que M. Lacroix des *énormes impositions* auxquelles notre avocat fut taxé, nous nous sommes donné la peine de vérifier si quelque abolition n'avait pas été prononcée en sa faveur. Nous étant assuré qu'il n'avait obtenu aucune lettre de ce genre¹, nous en avons conclu ou que son arrestation est une erreur historique, ou qu'elle fut de très-courte durée et passa inaperçue. Il n'est pas en effet croyable qu'un personnage aussi important, surtout selon son biographe, ait pu conserver sa position et ses fonctions, sans avoir rempli la formalité dont il s'agit.

Quant à l'arrêt de 1390, M. Lacroix a une singulière manière de le présenter. Il écrit en tête : « Conseil du Parlement de Paris, séance » du 25 juillet 1390 » (formule qu'il serait bien embarrassé de justifier), et au dessous : « Pronunciatum prima Julii m CCC LXXXX (Il faudrait au moins effacer *m*, qui n'est point d'usage; en fait il y a : prima Julii nonagesimo). » Sur quoi, le lecteur peut se demander pourquoi un arrêt prononcé le premier juillet est lu dans la « séance » du 25 seulement. Son étonnement redoublerait si nous lui disions qu'il faut remplacer 25 juillet par 25 juin. Voici l'explication : sous la date du 25 juin, le greffier a inscrit les noms des maîtres qui se réunirent au conseil, et comme aucune affaire ne se jugea ce jour-là, il a consigné immédiatement au-dessous le résultat de la délibération suivante qui eut lieu le premier juillet, en notant pour son usage en marge la nouvelle date qui ne fait nullement corps avec la mention de l'arrêt. Cela nous oblige à penser que M. Lacroix n'a pas pris lui-même ses renseignements.

Cette négligence a eu pour lui une conséquence plus grave : il n'a pas compris le texte qu'il édite. Il a cru que Martin Double *plaidait* dans l'affaire comme *avocat* : il plaidait comme *partie*. Si, au lieu de se préoccuper du *plaidoyer* de Martin Double (toujours dans cette idée qu'il a dû composer, *comme* Boutillier et autres, des œuvres admirables), plaidoyer que M. Lacroix n'aurait pas trouvé plus facilement, quand la *collection* des plaidoeries eût commencé plus tôt, attendu que cette *collection* n'existe pas sous une autre forme que celle des *arrêts* avant le xv^e siècle, et des *après-dîners* après cette époque; — l'auteur

1. Un de nos confrères, M. Dubois, qui étudie cette époque, nous fait savoir qu'il a déjà réuni plus de 120 lettres d'abolition relatives aux troubles de 1383.

eût songé à feuilleter le registre du Conseil qu'il aurait dû avoir lui-même entre les mains, il y aurait trouvé la mention suivante, qui complète la décision du premier juillet et qui en limite le sens :

« Mardi xxii^e jour (août 1390).

» Entre Guillaume Neveu, d'une part, et les exécuteurs de feu Marguerite d'Esperlent ¹, d'autre part ;

» Il a esté au jour d'ui dit et appointié par arrest, presens les parties, que la maison sera bailliée à Guillaume Neveu pour III^e LX frans, s'il les en vieult donner ; autrement elle demourra pour la dicte somme à Maistre Martin Double.

« Et le iiij^e jour de septembre, l'an mil ccc iiij^{xx} et dix, est venus le dit Guillaume Neveu à moy Nicole de l'Espoisse ², que son entencion estoit de retenir et pranre la dicte maison pour le pris dessus dit et la retinst. »

(Conseil, reg. 8, f^o 137).

Il est impossible d'admettre que, si Martin eût rempli en cette affaire le rôle d'avocat, la *maison*, mise aux enchères, pût lui être conditionnellement adjugée. Une pareille sanction pouvait tout au plus atteindre un procureur à raison d'une erreur de pratique. Manifestement Martin était *partie*, soit qu'il fût du nombre des exécuteurs testamentaires de Marguerite, soit, ce qui nous paraît plus vraisemblable, que sa responsabilité eût été engagée en qualité de conseiller au Châtelet, à cause de ce décret, de ce *brevet du Châtelet*, dont parle le premier arrêt, et qui avait paru assez suspect au parlement, voire frauduleux, pour nécessiter une enquête.

Tel ne sera sans doute point l'avis de M. Lacroix. Il veut absolument que Double ait siégé vers cette époque au Parlement et renoncé à « la charge qu'il avait acquise au Châtelet, » suivant une de ses expressions (p. 16) bien impropres. (Il paraît ignorer que les magistratures de cette juridiction étaient alors à l'élection). Sa prévention est si forte en ce point qu'elle lui dérobe entièrement l'intelligence du dernier texte dont nous ayons à nous occuper.

En 1393, l'évêque de Langres avait fait acheter un cheval par un bourgeois de Paris, tout en se portant garant. Le prix n'ayant pas été payé, le Parlement, à cause de la garantie (l'évêque étant directement

1. Dans l'arrêt du premier juillet, l'éditeur a lu d'*Espervant*. A cause du second texte, nous pensons qu'il faut lire d'*Espernant*, y ayant entre l'*l* et l'*n* une analogie qui n'existe pas entre le *v* et l'*l*. Quant à la forme d'*Esperlent*, on sait que la diversité orthographique des noms de personnes et de lieux est le caractère des actes du Parlement.

2. Nicolas de L'Espoisse remplit les fonctions de greffier du Parlement après Jean Jouvence (1378-1379), et avant Nicolas de Baye (1400-1416). — (V. la liste raisonnée des greffiers donnée par nous dans notre thèse sur les Olim.)

justiciable du Parlement) évoque l'affaire et ordonne au prévôt de prendre acte de la garantie. Refus de renvoi à la Cour par le prévôt, fondé sur ce que la garantie n'était pas encore prise. L'huissier, chargé de la commission de la Cour, rapporte qu'il a été apostrophé par Martin Double, lequel lui aurait dit « que s'il feust lieutenant ou au siège, il l'eust envoyé sur les quarreaux en prison. » De ce, information, et Martin est mandé, interrogé et vertement blâmé par la Cour; « et lui a fait amender » par gèneuflexion, sans amende pécuniaire. Croirait-on que, d'un pareil texte, l'éditeur tire occasion de louer Martin Double « qui avait conservé dans un âge avancé toute sa fermeté, toute son énergie » (p. 54), et de conclure « qu'il n'était peut-être plus conseiller au Châtelet (p. 55)? Ou les mots n'ont plus de sens, ou Martin Double, conseiller au Châtelet, mais ne siégeant pas au moment où se présente l'huissier, expose avec véhémence la conduite qu'il eût tenue s'il eût rempli les fonctions de juge à la place du lieutenant. Qu'il se fût permis pareilles insolences comme simple avocat, et il n'en aurait pas été quitte (nous le savons par d'autres exemples) à si bon marché.

M. Lacroix termine sa monographie en affirmant que Martin Double était en 1395 conseiller au Parlement. Il n'en donne aucune preuve, sinon que, sous la date du 26 juillet 1395, cet avocat figure dans un arrêt de la Tournelle (?) parmi les *conseillers du roi*. Si son nom manque dans Blanchard, « cette omission semble provenir de ce qu'on « n'avait pu consulter pour les années 1393-1395 plusieurs registres, « perdus ou détruits, durant les troubles du règne désastreux de « Charles VI » (p. 55). La vérité est que les seuls registres qui aient été employés à cet usage par Blanchard, comme par tous les compilateurs, ses émules, ce sont les registres du Conseil et criminels. Or, le seul registre du Conseil de cette époque qui ait été perdu, commençait au mois d'août 1394 et finissait au mois de septembre 1400 (Grün, p. 289). Ce ne sont pas les troubles qui sont cause de cette perte, attendu qu'il n'y aurait eu aucune raison pour que les registres suivants et précédents ne subissent pas la même loi. Enfin les listes de *Lenain*, rédigées avec beaucoup plus de soin que celles de Blanchard et pour lesquelles on a pu faire usage des registres criminels, ne sont pas moins muettes sur l'existence d'un conseiller au Parlement qui paraîtrait à point nommé en 1395. Nous doutons d'autant plus de son existence que M. Lacroix ajoute : « C'est en cette qualité qu'il fut envoyé en 1396 « devers le roi à Melun pour lui présenter certaines remontrances, au « nom du Parlement. *Par malheur, le document qui* CONSTATE CE FAIT et « *qui doit* exister aux Archives de l'Empire, n'a pas été retrouvé » (p. 56). Il est vrai que l'auteur nous a parlé plus haut de *l'immense dédale des registres du Parlement et du Châtelet*, montrant bien par là, et ce sera là notre conclusion, que la meilleure volonté de bien

faire, le désir d'être agréable et même utile, ne supplée point à la bonne direction des études et prépare insuffisamment à la critique des textes.

H. LOT.

MERAUGIS DE PORTLESGUEZ, *roman de la Table ronde*, par Raoul de Houdenc, publié pour la première fois par H. Michelant, avec fac-simile des miniatures du manuscrit de Vienne. Paris, Tross, 1869, un vol. in-8° de xx et 270 pages.

Ce n'est pas seulement à titre de première édition que le volume publié par M. Michelant mérite et obtiendra un accueil favorable. Pour parler d'abord de ce qui frappe les yeux, la beauté des caractères, l'excellente qualité du papier, l'élégance et la netteté des gravures qui représentent les miniatures du manuscrit de Vienne, recommanderont ce livre à tous ceux que séduisent ces qualités extérieures. Mais je sais que sans être insensibles à ce genre d'attraits, les lecteurs de la Bibliothèque de l'École des Chartes recherchent avant tout d'autres mérites; ceux-là ne leur feront pas non plus défaut. *Meraugis* est un roman assez intéressant pour qu'on ait besoin de l'achever une fois qu'on l'a commencé. M. Michelant rappelle que l'auteur était tenu en grande estime par ses contemporains. « Huon de Mery, dit-il, qui a » écrit vers 1228 un poème allégorique intitulé : *le Toirnoisement de* » *l'Antechrist*, signale dans ses vers Chrestien de Troyes et Raoul, » comme les poètes qui ont manié avec le plus de talent la langue » française :

» Qu'onques bouche de crestien
 » Ne dist si bien comme il disoient;
 » Mais quant il distrent, il prouvoient
 » Le biau françois trestout à plain.

M. Michelant a soin d'invoquer aussi en faveur de Raoul le témoignage de la critique moderne, d'abord celui de Ferdinand Wolf, qui, dans un mémoire publié en 1865, a discuté toutes les opinions qu'on avait émises avant lui sur ce trouvère, puis celui de M. Scheler, qui a définitivement prouvé que la Belgique n'avait aucun droit à revendiquer Raoul comme un de ses enfants. La Belgique, on le sait, est sujette aux illusions littéraires comme aux contrefaçons, et cette fois le surnom de Raoul pouvait justifier sa prétention. S'il existe des localités du nom de Houdenc en Normandie et en Picardie, il y en a une aussi à quatre lieues de Mons, et nos voisins aimaient à croire que le Hainaut était la véritable patrie de Raoul. Il est heureux pour nous que M. Scheler ait reproduit un témoignage irrécusable, celui de Raoul lui-même qui, dans *la Voie de Paradis*, se donne comme originaire de Picardie. « Il ne resterait plus donc, dit M. Michelant, qu'à

» déterminer quel est son lieu de naissance parmi les villages de cette
 » province qui portaient le nom de Houdenc. Malheureusement on
 » manque de documents pour arriver à une solution complète, et
 » Hodenc-l'Évêque, Hodenc en Vimeu et Hodenc en Bray pourront un
 » jour se disputer un honneur dont ils se sont montrés peu jaloux
 » jusqu'à présent. » Ce reproche d'indifférence n'est pas tout-à-fait
 mérité, au moins par Hodenc en Bray, qui a déjà fait valoir ses droits,
 puisque Masselin, dans son Dictionnaire de géographie, cite ce petit
 village du département de l'Oise comme la patrie de Guy Patin et de
 Raoul, poète du treizième siècle. J'ignore sur quels titres s'appuie
 cette prise de possession et à quelle date elle remonte, mais c'est un
 fait que je signale en passant aux Picards qui seraient intéressés à le
 soutenir ou à le combattre.

Si Raoul n'avait pas lui-même révélé son origine, sa langue ne
 l'aurait certainement pas trahie ; car on n'y trouve aucun des carac-
 tères du dialecte picard. C'est le dialecte de l'Ile-de-France que le
 savant éditeur de Raoul reconnaît avec raison dans *Meraugis* et dans
 les autres poèmes de ce trouvère ; c'est là le *biau français* qu'admirait
 Huon de Mery. « Cependant, fait observer M. Michelant, de même que
 » la plupart des monuments littéraires du temps, ces poèmes ne nous
 » sont parvenus que défigurés par la plume des copistes, toujours
 » enclins à substituer, dans les textes qu'ils transcrivaient, des formes
 » d'orthographe locale qui y jettent une fâcheuse bigarrure, et que
 » les éditeurs ne peuvent pas toujours corriger. Mais lorsque l'étude
 » de notre vieille langue aura fait assez de progrès pour qu'on n'hésite
 » pas à publier des éditions critiques, il nous semble que Raoul de
 » Houdenc est un des plus dignes d'un travail de ce genre. » J'ajouterai,
 et c'est justice, que M. Michelant est un des éditeurs les plus capables
 de l'entreprendre ; mais il n'avait à sa disposition que deux manuscrits,
 celui de Vienne (n° xxxviii du fonds de Hohendorff), copié au com-
 mencement du quatorzième siècle, et celui de Turin (xxiii G, 129),
 écrit en mauvaise semi-cursive du quinzième siècle. N'ayant pu se
 procurer ni la copie d'un manuscrit du Vatican, ni les fragments con-
 sidérables contenus dans un manuscrit fort correct de la bibliothèque
 de Berlin, il a suivi le parti le plus sage quand il s'est proposé de
 reproduire le manuscrit de Vienne, excepté dans les passages où des
 leçons défectueuses pouvaient être avantageusement remplacées par
 des variantes empruntées au manuscrit de Turin. En pareil cas, les
 leçons abandonnées ont été rétablies dans les notes qui occupent les
 pages 260 à 270 de l'édition. Il est donc toujours possible de distinguer
 ce qui appartient à l'un ou à l'autre manuscrit, et de discuter chacune
 des corrections qui modifient le texte du manuscrit de Vienne.

L'éditeur a fait preuve d'exactitude et de critique dans l'accom-
 plissement de cette tâche délicate. Les variantes qu'il a empruntées

au manuscrit de Turin se comptent par centaines, et l'on voit assez que pour les recueillir en si grand nombre il a fallu collationner d'un bout à l'autre les deux manuscrits : M. Michelant l'a fait avec une attention d'autant plus grande, que le texte le plus ancien lui paraissait souvent moins correct que l'autre. Il y a en effet dans le manuscrit de Vienne beaucoup de vers faux, qui se rétablissent au moyen d'un simple changement d'orthographe autorisé par le manuscrit de Turin. J'en vais citer quelques exemples en mettant entre parenthèses la leçon fautive du manuscrit de Vienne :

De deviser tel (tele) creature... p. 3;
 A la plus gentil (gentile) damoiselle. . p. 7;
 Qu'el (qu'ele) pot trover en sa contrée... p. 9;
 Touz pres comme (com) de l'assembler... p. 10;

Le même copiste, qui altérait si souvent la mesure des vers, n'en respectait pas toujours le sens. Ainsi, au lieu des vers suivants, corrigés à l'aide des manuscrits de Turin :

De cuer et des iex la convoie... p. 22;
 Mes qu'on amast le crucefis... p. 44;
 Dont la falaise estoit tranchiée... p. 181;

le manuscrit de Vienne présente des leçons tout à fait inacceptables :

De cuer et de sens la convoie...
 Mes qu'on amast le cutefis...
 Dont la bataille estoit trachiée...

Ces fautes sont évidemment celles d'un copiste dépourvu d'attention comme d'intelligence, qui lisait *de sens* pour *des eus*, puis *bataille* pour *falaise*, et que les abréviations les plus simples embarrassaient au point de lui faire méconnaître un mot aussi ordinaire que *tranchiée*, ou de lui en faire imaginer d'aussi impossibles que *cutefis*.

A côté de ces corrections, dont la nécessité est incontestable, il y en a d'autres qui, sans être absolument exigées par la mesure ou par le sens des vers, constituaient cependant, aux yeux de l'éditeur, de véritables améliorations. Il faut lui savoir gré d'y avoir engagé sa responsabilité, et le féliciter de l'avoir si peu compromise. Autant qu'il m'est permis d'en juger, la plupart des variantes qu'il a introduites dans le texte doivent y être maintenues, tant que l'autorité d'un nouveau manuscrit n'obligera pas d'en préférer d'autres, ou de reprendre avec quelques modifications de détail les leçons abandonnées du manuscrit de Vienne. Il pourra se faire alors qu'on revienne même à des leçons que le sens et la mesure rendent aujour-

d'hui impossibles. Voici, par exemple, un passage que M. Michelant ne pouvait conserver :

Pour ce que tant louer l'oï,
 Veul en vain dire une merveille,
 Qui ert plus fresche et plus vermeille
 El vis que la rose n'est en esté.

Il a préféré, avec toute raison, le texte du manuscrit de Turin, qui donne *raconter* au lieu de *en vain dire* ; puis *el ert*, au lieu de *qui ert*, et qui rétablit la mesure du dernier vers en supprimant *n'est*. Mais si on trouvait dans un nouveau manuscrit *veul vous en dire*, ensuite *que iert*, et enfin *que n'est rose en esté*, une telle leçon, qui satisferait au sens et à la mesure en suivant de très-près le manuscrit de Vienne, devrait faire abandonner la leçon, aujourd'hui préférable, du manuscrit de Turin.

C'est aussi avec raison qu'au lieu de :

Vilain, n'eudyviers, ne malvais,

l'éditeur (p. 128), a tiré du manuscrit de Turin la leçon :

Vilain, n'enuieus, ne malvais;

mais un troisième manuscrit pourrait en consacrer définitivement une autre qui se rattacherait à la faute commise dans le manuscrit de Vienne :

Vilain, ne diviers, ne malvais,

Parmi les fautes les plus évidentes du manuscrit de Vienne, on peut signaler les vers suivants (p. 121) :

Tant qu'un garçon par aventure
 A encontré qui le salue.
 Li garçons qui pas nel salue, etc.

La contradiction est manifeste, puisque ce passage signifie que le même garçon salue et ne salue pas Meraugis. Le manuscrit de Turin fournit ici la variante « qui pas nel falue; » elle viendrait bien à propos, si elle était intelligible; mais le mot *falue*, qui ne se trouve nulle part, pourrait être une faute du manuscrit de Turin, qui serait ici plus incorrect encore que l'autre. Je serais tenté de croire en effet que le second vers seul a besoin d'une petite correction, et je proposerais de lire :

Tant qu'un garçon par aventure
 A euecontré que il salue.
 Li garçons qui pas nel salue, etc.

Parmi les fautes d'orthographe du manuscrit de Vienne, il y en a qui sont choquantes, et qui tiennent à la confusion si fréquente du *c* et du *t*. On y voit les rimes *manc* et *demanc* (p. 87), *commanc* et *demanc* (p. 229), quoique le copiste ait écrit ailleurs plus correctement *mant* et *commant* (p. 167), *commant* et *demant* (p. 237). Il y a une locution adverbiale bien connue : « isnel le pas, » pour laquelle il emploie successivement plusieurs orthographes sans rencontrer une seule fois la bonne; il a écrit : « enesle pas » (p. 88), « en esle pas » (p. 203), « ignesle pas » (p. 104), « isnele pas » (p. 73, etc.). Un nouveau manuscrit permettra de choisir entre la leçon archaïque « en es le pas (in ipso illo passu), » et celle qu'on rencontre bien plus souvent : « isnel le pas, » où le premier mot se dérive de l'allemand *snel*. C'est à cette forme que se rattache l'orthographe la plus ordinaire du manuscrit de Vienne, « isnele pas, » qu'on rendrait à peu près régulière en lisant « isné le pas. » Il serait aussi intéressant de savoir si le copiste du manuscrit de Vienne a reproduit d'après un texte plus ancien les finales *motz*, *faitz* (p. 2), *blonts* (p. 4), *ditz* (p. 6), *toutz* (p. 7), et tant d'autres où sont conservées des consonnes étymologiques dont la chute concourt ordinairement avec l'addition de l'*s* et du *z*. L'éditeur signale aussi bien des passages obscurs qu'un texte nouveau pourrait éclaircir, notamment quatre vers qu'il a reproduits seulement dans les notes (p. 265), parce qu'ils manquent dans la copie de Turin; il n'hésiterait point sans doute à les rétablir dans le poème, si le manuscrit de Rome les contenait; car j'y trouve un sens naturel en lisant dans le troisième vers *trovast* au lieu de *trova*.

Mais il est temps de conclure en répétant que l'édition de M. Michelant mérite l'accueil le plus favorable parce qu'elle offre la reproduction exacte du manuscrit de Vienne, améliorée par l'emprunt judicieux des meilleures leçons de celui de Turin, en permettant toujours au lecteur de reconnaître ce qui appartient à l'un ou à l'autre texte. Une telle publication était le préliminaire indispensable d'une édition critique, où des leçons encore inconnues prouveraient d'essayer des corrections et des conjectures dont il était, quant à présent, plus sage de s'abstenir. Dans l'intérêt des éditions critiques, il faut souhaiter qu'elles viennent toujours après des éditions textuelles, qui leur servent à la fois de garantie et de contrôle.

N. DE WAILLY.

LES VILLES NEUVES, par M. Menault.

On lit dans le numéro du 25 septembre 1863 de la *Revue moderne* un article intitulé : *les Villes Neuves, leur origine et leur influence dans le mouvement communal*.

Ce titre attire l'attention de tous ceux qui s'intéressent aux origines encore si obscures des institutions communales. Voilà, pense-t-on, un point d'histoire encore neuf et inexploré : tout y est à créer. L'auteur donc, en écrivain judicieux, connaissant à fond les sources de l'histoire, s'est livré, on n'en peut douter, à un vaste dépouillement des ordonnances des rois de France, des historiens de Dom Bouquet, de toutes les histoires provinciales, de toutes les histoires locales de villes neuves. Il a parcouru, en recueillant d'innombrables extraits, les recueils où depuis trente ans se publient des travaux archéologiques. Il a consulté de toute nécessité les sources manuscrites des Archives de l'Empire et de la Bibliothèque impériale. Son travail de recherches a été long et opiniâtre, car la fondation des villes neuves étant un fait général, se manifestant sur toute la France, il n'est pas de fonds manuscrit de bibliothèque ou d'archives qui ne puisse être consulté avec fruit.

Nous sommes donc en présence d'un travail longuement médité.

Point du tout. Telle n'est plus la méthode suivie par la nouvelle école d'érudits à laquelle appartient l'auteur du travail que nous signalons. On improvise un article en huit jours, au lieu de passer des années à en rechercher les éléments. L'auteur s'est donc contenté de consulter Augustin Thierry, MM. Henri Martin et Doniol (*Histoire des classes rurales*), ajoutant, aux observations générales de ces historiens, une série d'opinions personnelles qui constituent autant d'erreurs ou de plaisants quiproquos.

Il serait puéril et beaucoup trop long de rechercher ici tout ce que l'auteur des *Villes neuves* a omis. Ce serait faire, sous forme de critique, le livre dont il n'a donné que le titre. Les omissions sont d'ailleurs le moindre défaut de l'étude que nous examinons. Mais il est important de protester dès maintenant contre des erreurs qui pourraient égarer l'opinion et de signaler les méprises vraiment incroyables dont l'auteur, malgré son laconisme, a rempli les quinze pages de son travail.

P. 475. M. Menault reprend M. Henri Martin pour avoir avancé que *ce sont les princes qui fondent les villes neuves par appât de la liberté civile*. Sans doute ce n'est pas la liberté politique qui seule conduisit les habitants dans les villes neuves. Ils songeaient tout autant à cesser d'être serfs qu'à devenir bourgeois, c'est-à-dire citoyens. La liberté politique elle-même se mêla cependant dans d'assez fortes proportions aux institutions des villes neuves, comme leurs chartes de coutumes en font foi. Mais il faut être assez peu familier avec le sujet pour écrire ce qui suit : *Ce ne sont pas les princes qui eurent l'initiative de ces fondations*. M. Martin a mille fois raison, et pourrait prouver son opinion par d'innombrables exemples, s'il était nécessaire de prouver quelque chose contre de gratuites assertions, et si M. Menault ne

s'était chargé de se réfuter lui-même à propos de Louis le Gros et de Suger, p. 478 et 479. Dans tous les cas, et c'est ce qui les distingue des autres communes, les villes neuves furent fondées par l'initiative et l'administration seigneuriales.

P. 476. Pour M. Menault, deux hommes inventèrent à eux seuls, un beau jour, la savante institution de la ville neuve : ce sont Louis le Gros et Suger. Cette explication est très-commode et dispense de rechercher les origines d'un sujet.

Est-ce qu'une institution qui fait en si peu de temps d'aussi rapides progrès n'est pas dans les mœurs et dans l'esprit du temps avant d'être dans les lois et dans les principes politiques d'un prince? Il faut bien peu connaître le moyen-âge et les lents moyens d'action du pouvoir seigneurial pour supposer que, du jour au lendemain, la politique d'un roi ou d'un homme d'état a pu inaugurer un système d'économie sociale. Les villes neuves s'édifièrent parce que tout concourut à les faire naître. Un roi et un ministre habile encouragèrent le mouvement et y prêtèrent les mains. Mais Louis le Gros et Suger, eussent-ils possédé tout le pouvoir du plus puissant souverain moderne, n'eussent rien créé *par décret*, si les conditions économiques de leur époque n'avaient fourni tous les éléments de leurs fondations. Il faut donc étudier l'état des populations agricoles au XI^e et XII^e siècle, la condition des terres, les rapports des terrains défrichés et des terrains boisés avec le nombre des habitants, les besoins réciproques des seigneurs, des propriétaires du sol et des serfs (d'une part, besoin d'argent et d'hommes d'armes, d'autre part, désir de sécurité). C'est là qu'on trouvera l'origine de l'institution des villes neuves.

P. 479. « *Dès les premières années du règne* DE LOUIS VII, les seigneurs de Montfort, demeurés maîtres d'une partie de l'Albigeois, voulurent faire oublier le crime de leur invasion, accordèrent de nombreux privilèges à leurs vassaux, construisirent plusieurs bourgades auxquelles ils donnèrent le nom de Villefranche qui veut dire également ville neuve affranchie. Nous citerons, entre autres, Villefranche, près Ambialat, qui fut dotée par Philippe de Montfort de privilèges assez importants, etc..... »

Jusqu'à ce jour, les historiens ont cru que la croisade contre les Albigeois avait eu lieu sous Philippe-Auguste. M. Menault devrait s'empresser de faire connaître les documents inédits qui l'obligent à placer cet important événement sous Louis VII¹. Car, jusqu'à présent,

1. Il est impossible à l'auteur de se retrancher derrière une erreur typographique. Le paragraphe cité commence par ces mots : *Louis VII formé à l'école du grand Suger...* Celui qui suit débute ainsi : *De son côté, Suger...* Tous les faits allégués sont, pour cette partie du travail, disposés dans un ordre chronologique. D'ailleurs, s'il fallait lire Louis VIII, que signifieraient *les premières années* d'un règne qui n'a duré que trois ans.

les examinateurs de la Sorbonne, inexorables dans leur routine, continuent à refuser le diplôme de bachelier aux candidats qui, soutenant l'opinion de M. Menault, professent une semblable hérésie historique.

Quant à la charte de Villeneuve d'Ambialat, elle ne peut avoir été donnée sous Louis VII par Philippe de Montfort, attendu qu'à cette époque Philippe n'était pas souverain. (Voyez le P. Anselme, *Hist. Généal.*, t. 6, p. 79 D.)

P. 478. L'auteur insiste sur la loi de Lorris. Lorris n'était pas une ville neuve. Cette loi a pu être donnée, et l'a été, à des villes neuves, mais n'a pas été créée pour elles. La plus belle et la plus libérale des lois de villes neuves semble complètement inconnue à M. Menault, quoique citée par lui : c'est la loi de Beaumont, créée à la fin du XII^e siècle, pour une de ces villes, par Guillaume aux Blanches-Mains, archevêque de Reims. Elle a été publiée par M. d'Arbois de Jubainville, dans la *Biblioth. de l'École des Chartes*.

P. 481. « Tel fut le nombre des villes neuves au XII^e siècle, telle fut » aussi leur influence que DOM BOUQUET REPROCHE A LOUIS VII d'avoir, » par ces créations, fait perdre aux seigneurs et même à certaines » églises une partie de leurs vassaux... »

Il y a ici un lapsus d'une incroyable naïveté. Si M. Menault avait jamais ouvert l'ouvrage qu'il se permet de citer, il saurait que Dom Bouquet n'a pas fait de livre pour rien reprocher à Louis VII, mais qu'il a commencé à publier le recueil des historiens de France, dans lequel il a introduit le texte d'un chroniqueur qui reproche à Louis VII d'avoir, au moyen de villes neuves, dépouillé des chevaliers. M. Menault aurait mieux fait de citer Augustin Thierry, à qui il emprunte une note sans en comprendre les abréviations. Il se serait épargné une erreur, mais n'aurait pas eu l'air, aux yeux des ignorants, de citer directement ses sources. Il faut, comme on le voit, quelques notions préliminaires, même pour faire de l'histoire de seconde main, sous peine de prendre le Pirée pour un homme, et le recueil des historiens de France pour un auteur.

P. 483. « Bientôt les nouveaux bourgs reçurent des noms différents » *qui rappelaient cependant toujours leur origine nouvelle* et leurs » privilèges. Au lieu de Villeneuve, on les nomma : Neuville, *Neuwy*, » NEUILLY et Villefranche, etc. C'est ainsi qu'en 1246, Thibault, comte » de Bar, et *Jean d'Airc ou d'Arc, prince de Verdun*, accorde aux » habitants présents et futurs de *Neuilly* les coutumes de Beaumont et » plusieurs autres franchises. »

Le nom de Villefranche ne succéda pas au nom de Villeneuve, mais fut concurremment usité avec un certain nombre d'autres que l'auteur n'a pas cités. Les mots : Ville franche et bastide furent employés de préférence dans le midi, où l'institution fit les plus grands progrès sous le pouvoir des Anglais en Gascogne. — Nous voudrions voir citer

les nombreux exemples sur lesquels l'auteur fonde son opinion au sujet des *Neuvy*. Le *Neuvy* champenois dont nous connaissons une belle charte de commune n'est pas, que nous sachions, une ville neuve.

Quant au mot de NEUILLY, ce n'est que par une étonnante méprise qu'il a pu être assimilé à *Neuville* et recevoir pour étymologie *Nova Villa*. Ceux qui ont la plus légère teinture de philologie romane savent que la forme de *Nobiliacus* ou *Nobiliacum*, qui a donné *Neuilly* et *Nouaillé*, est extrêmement ancienne, se rencontre dans les textes mérovingiens, et se trouve par conséquent bien antérieure à la création des villes neuves. *Neuilly* venant de *Nova Villa* ! Molière, qui a débarrassé la médecine du latin de cuisine, aurait bien dû rendre le même service à l'histoire.

Le prince de Verdun, Jean d'Airc ou d'Arc n'a jamais existé, mais depuis le xvi^e siècle, quiconque veut parler en connaissance de cause de la ville de Verdun peut savoir que cette ville dépendait de son évêque et que « Jehan deuxième de ce nom fut proueu de l'euesché » de Verdun l'an de grâce mil deux cens quarante sept, et surnommé » d'Aix pour ce qu'il estoit natif d'Aix, que nous appellons en latin » *Aquisgranum*. » (*Livre V des Antiquitez de la Gaule Belgique* par Richard de Wassebourg, archidiacre de Verdun ; Paris et Verdun, 1549 ; f^o 369 v^o).

Ce prince de Verdun, Jean d'Arc, dont, avec un peu de bonne volonté et en compilant de seconde main, on arrivera à faire un ancêtre de Jeanne d'Arc, n'est autre que l'évêque Jehan d'Aix, prince et seigneur de Verdun.

P. 486. « Mais les deux chartes d'affranchissement les plus remarquables de cette époque sont sans contredit la charte qui fut concédée en 1249 par l'abbé de Saint-Germain-des-Prés à ses hommes de » *Villeneuve-Saint-Georges*, et celle que le duc Alphonse accorda à » *Villeneuve-sur-Lot*. »

L'auteur n'est pas heureux dans ses exemples : des deux chartes citées, choisies sans doute au milieu de nombreux documents, une seule a trait à une ville récemment fondée. En effet, si nous reconnaissons qu'en général le nom de Villeneuve doit faire présumer *a priori* que le village qui le porte a été créé dans les conditions auxquelles l'ouvrage de M. Menault fait allusion, il ne faut pas oublier que toute règle a des exceptions. Or, malheureusement, Villeneuve-Saint-Georges forme une des rares exceptions. Affranchie en 1249, elle existait déjà depuis longtemps car on la voit figurer dans le Polyptyque d'Irminon.

Inutile de pousser plus loin l'examen du travail de M. Menault pour démontrer qu'il n'a peut-être pas été entrepris avec toute la préparation nécessaire.

P. S. Pendant qu'on imprimait ces notes, un nouvel article de M. Menault paraissait sur les Villes Neuves. L'auteur continue grave-

ment son œuvre sans témoigner la moindre inquiétude au sujet des opinions précédemment émises par lui. Il en accepte donc de nouveau la responsabilité en y renvoyant, et en les signant ainsi deux fois.

LOUIS COURAJOD.

LES ORIGINES de l'histoire des procureurs et des avoués, depuis le V^e siècle jusqu'au XV^e (422-1483) suivies de notices sur quelques procureurs célèbres et de textes, par M. Ch. Bataillard. — Paris, librairie Cotillon, 1868, in-8°, 488 pages.

Sous ce titre, M. Ch. Bataillard vient de publier la première partie d'un travail que liront avec profit tous ceux qui s'occupent de l'histoire des institutions judiciaires sous l'ancienne monarchie. L'histoire des *mandataires ad lites*, peu étudiée par les juriseonsultes modernes, n'avait pas été, depuis longtemps, l'objet d'une étude spéciale. En faisant suivre son travail de textes jusqu'à présent épars dans un grand nombre de livres, dont plusieurs sont devenus rares, en classant méthodiquement ces documents et en les expliquant par d'ingénieux commentaires, l'auteur a facilité beaucoup la rédaction d'une histoire complète de nos institutions judiciaires. Avant de poursuivre l'examen du travail de M. Bataillard, il importe de faire une première observation. Le droit romain, qui aurait éclairé d'un jour tout nouveau l'histoire des origines des *mandataires ad lites* n'est presque pas mis à contribution. Les nombreux manuscrits des légistes des XIV^e et XV^e siècles sont également demeurés inconnus à l'auteur. M. Ch. Bataillard s'est borné à étudier les documents déjà imprimés, et par suite son travail n'est peut-être pas aussi complètement original qu'on l'aurait pu souhaiter.

Dans l'introduction, d'ailleurs très-courte, l'auteur, s'appuyant sur quatre grands faits historiques, expose le plan de l'ouvrage auquel il consacre les loisirs de sa retraite. L'histoire des procureurs se divise en quatre époques parfaitement distinctes. Pendant la première époque (422 à 1482) nous assistons à la naissance des *mandataires ad lites* et au développement des lettres de grâce. La comparution personnelle est la règle, et la représentation par des mandataires l'exception. Une seconde époque, partant des États-généraux de Tours, va jusqu'en 1639. Durant cette période, la représentation par des mandataires est la règle, et l'administration de la justice, une calamité sociale. L'érection des charges en titre d'offices dans toutes les justices royales, en 1639, marque le commencement d'une troisième époque, qui se termine le 24 octobre 1793 par l'abolition des procureurs. En suivant jusqu'à nos jours l'histoire des avoués, nous avons une quatrième période très-intéressante datant du 27 ventôse an VIII.

Le volume que nous avons sous les yeux est entièrement consacré à l'histoire des *mandataires ad lites*, depuis l'invasion des barbares

jusqu'aux États-généraux de Tours (1484). Dans la première partie de son travail, M. Bataillard passe en revue les institutions judiciaires de la France, du v^e au xii^e siècle. Après un exposé assez clair, mais incomplet, des différentes lois des barbares, il entre dans quelques considérations générales sur les juridictions séculières au xiii^e siècle. Les établissements de saint Louis et l'admission en cour laïe des *mandataires ad lites* font l'objet d'une étude assez complète. Dans un chapitre spécial, l'auteur nous fait en outre assister à la naissance et au développement des juridictions ecclésiastiques depuis l'origine du christianisme. Ce premier livre, vraiment intéressant, est rempli de détails curieux sur les fonctions des procureurs auprès des tribunaux ecclésiastiques.

Le reproche le plus sérieux qu'il soit possible d'adresser à M. Bataillard, au sujet de cette première partie de son travail, est de ne pas avoir assez consulté le droit romain et de nous conduire jusqu'au règne de saint Louis sans nous donner des renseignements un peu précis.

Avec la deuxième partie du volume qui nous occupe, nous arrivons au régime des lettres de grâce. Ce second livre mérite toute l'attention des jurisconsultes. Ils y trouveront, presque à chaque page, des détails, sinon nouveaux, du moins toujours curieux, sur les lettres de grâce, les différentes juridictions et la procédure suivie près des divers tribunaux. Des renseignements sur les procureurs généraux, sur les réformes votées par les États-généraux de Tours, complètent cette deuxième partie de l'histoire des procureurs. Après l'examen des réformes introduites par les États-généraux, M. Bataillard s'occupe des réformes projetées par les législateurs modernes. Fort de sa longue expérience, il appelle l'attention des réformateurs, non sur les garanties dont la loi entoure les incapables, mais sur les droits exagérés perçus par le fisc.

Le travail de M. Charles Bataillard se termine par quatre notices consacrées à Jean de Dormans, Martial d'Auvergne, Jean de Luc et Pierre Lémée. Nous ne pouvons analyser ces petites monographies ; il nous suffit de les signaler à l'attention des lecteurs curieux.

Quant à la partie de ce volume réservée aux textes, il n'est point nécessaire de nous étendre ici sur le mérite et l'intérêt de ce genre d'appendice. Le choix des textes est judicieux, mais il ne s'étend qu'à des documents déjà imprimés.

En résumé, malgré les imperfections que nous avons signalées, le travail de M. Bataillard sera consulté avec profit par toutes les personnes qui s'occuperont d'écrire l'histoire des institutions judiciaires de l'ancienne France.

A. LEFOULLON.

HISTOIRE de l'impôt en France, par J. J. Clamageran, docteur en droit, etc. Première et deuxième parties; 2 vol. in-8°. Paris, Guillaumin. 1867 et 1868.

Un auteur du XVIII^e siècle, en parlant de l'impôt, rappelle que Sully estimait à trois millions deux cent quarante-huit mille écus le bénéfice que se partageaient, en 1585, vingt seigneurs de la cour pour rémunération de leur part d'influence dans l'adjudication annuelle des impôts de la France. Il ajoute : « C'était encore pis sous Charles IX et sous » François I^{er}, ce fut encore pis sous Louis XIII ; il n'y eut pas moins de » déprédations dans la minorité de Louis XIV. La France, malgré tant » de blessures, est en vie. Oui, mais si elle ne les avait pas reçues, » elle serait en meilleure santé. » Cette blessure, quoique moins profonde aujourd'hui, n'est pas fermée, et c'est à l'étude du présent, à l'étude de l'impôt actuel, que cet ouvrage est surtout consacré. Mais, en bon esprit, l'auteur a compris que, pour étudier complètement des institutions dont les racines plongent sans interruption dans le passé le plus lointain, il fallait commencer par faire l'histoire de l'impôt, c'est-à-dire de tous les impôts. Les deux premiers livres consacrés à l'impôt romain et le troisième qui comprend l'histoire de l'impôt féodal (877-1439) forment le tome I^{er} : c'est dire que les matières y sont exposées avec une certaine étendue. M. Clamageran, comme jurisconsulte, avait ample qualité pour traiter de l'histoire des finances de l'empire romain, dont les textes juridiques fournissent la source principale. Pour le moyen-âge, il s'est abondamment et judicieusement servi des travaux modernes; il n'a pas négligé les discussions qui eurent lieu naguère entre Beugnot, Pardessus, Guérard, Championnière, sur la grande question de savoir si l'impôt romain avait ou non persisté sous les deux premières races des rois de France, discussions dont l'écho n'a pas manqué à la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, et sur toutes les questions historiques l'on peut dire que son ouvrage ne présente aucun résultat nouveau, mais fournit un résumé très clair et très exact des données jusqu'à ce jour acquises par la science. Le deuxième volume comprend l'étude de ce que fut l'impôt monarchique depuis l'année 1439 jusqu'à la mort de Colbert (1683). On y trouvera une série de budgets exposés pour la première fois avec précision, d'après des documents inédits.

H.-L. B.

MÉMOIRES de la Société archéologique de l'Orléanais. Tome onzième. Orléans, 1868. In-8° de 544 pages, avec atlas in-4° de 14 planches.

Voici le titre des mémoires contenus dans ce volume :

Compte des dépenses faites par Charles VII pour secourir Orléans pendant le siège de 1428, précédé d'études sur l'administration des finances, le recrutement et le pied de solde des troupes à cette époque, par M. Jules Loiseleur.

Notice sur quatre colliers et plusieurs autres objets gallo-romains trouvés à Saint-Viatre, par M. L. de Buzonnière.

Les Montils, ses ruines, son Hôtel-Dieu au ^{xiii}^e siècle, par M. Maxime de Beaucorps.

Nouvelles études sur l'inscription romaine récemment trouvée à Mesves (Nièvre); conséquences de cette découverte pour la détermination géographique de Genabum, par M. Boucher de Molandon.

Notice sur une urne funéraire trouvée à Saint-Jean de Braye, par M. l'abbé Desnoyers.

Notice sur une mosaïque découverte au Pré-Haut, commune de Sceaux, par M. l'abbé Cosson.

Renée de France à Montargis. — Pillage de la Madeleine, 9 mai 1562; par M. Louis Jarry.

Notice historique et archéologique sur la baronnie de Chevilly, par M. l'abbé de Torquat.

Documents inédits sur l'Orléanais, publiés et annotés par M. A. Dupré.

Notice sur la maison des Franciscains de Bellegarde, par M. l'abbé Victor Pelletier.

Vase antique appartenant au musée d'Orléans, par M. Mantellier.

Charte d'Agius, évêque d'Orléans au ^{ix}^e siècle. Ancienne chapelle Saint-Aignan, depuis église Notre-Dame du Chemin. Etude historique et archéologique, par M. Boucher de Molandon.

NOTICES de bibliographie et d'histoire littéraire. 1868. In-18 de 63 pages.

Sous ce titre, M. François Morand a réuni plusieurs morceaux dont les principaux ont été insérés dans le *Bulletin du Bibliophile*. Ce sont de judicieuses et piquantes observations sur des particularités bibliographiques et littéraires qui n'avaient point été signalées et dont la révélation doit vivement intéresser les amateurs de livres. Les chapitres les plus curieux de l'opuscule ont trait aux livres à cartons et aux accusations de plagiat littéraire. Le premier renferme une notice sur le tome XVI de l'*Histoire littéraire de la France*, qui ne doit pas passer inaperçue.

M. Amaury-Duval avait inséré dans ce volume un article sur un miracle de Sainte-Geneviève, que D. Brial dénonça à l'Académie des inscriptions comme irrégulier et inconvenant. A la suite de la réclamation du savant et irascible bénédictin, l'article fut supprimé et remplacé par une nouvelle rédaction beaucoup plus courte; mais le carton qui fut exécuté par déférence pour D. Brial n'a pas été mis dans tous les exemplaires. M. Morand a inséré dans son opuscule, non-seulement le texte de l'article incriminé, mais encore le factum

de D. Brial, qui motiva la décision de l'Académie et dont il a trouvé une copie dans les papiers de dom Betencourt.

LETTRES de l'abbé Lebeuf publiées par la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne, sous la direction de MM. Quantin et Chérest. Table analytique. Auxerre, 1868. In-8° de 68 pages (Paris, Durand).

Cette table complète la publication des lettres de l'abbé Lebeuf, dont nous avons successivement annoncé l'apparition du premier et du second volume. Elle aidera le lecteur à se retrouver au milieu des innombrables détails consignés dans une des plus intéressantes correspondances littéraires du XVIII^e siècle.

UN COIN DU VIEUX NOGENT. *L'Hôtel-Dieu, esquisse historique, par A. Gouverneur. Nogent-le-Rotrou, 1868. In-8° de 115 pages.*

Les événements modernes tiennent trop de place dans cet intéressant opuscule pour que nous puissions en présenter ici une analyse détaillée. Mais nous devons y signaler d'utiles renseignements sur les origines, les bienfaiteurs et l'ancienne administration de l'Hôtel-Dieu de Nogent, qui remonte à la fin du XII^e siècle, — sur le collège que Florent Buguet fonda à Nogent en 1653, — et sur la sépulture du grand Sully. M. Gouverneur a démontré que cette sépulture a été violée, en 1794, par l'armée de Mayence, et qu'on ne doit pas faire peser la responsabilité de la profanation sur les habitants de Nogent-le-Rotrou.

LIVRES NOUVEAUX.

44. ALLARD (A.). — Histoire de la justice criminelle au XVI^e siècle. In-8° de 525 p. Gand, H. Hoste, 8 fr.

Ouvrage couronné par l'Institut de France.

45. Annales de la ville de Sainte-Ménéhould, publiées d'après un manuscrit inédit s'arrêtant à l'année 1700. In-8°, 47 p. Sainte-Ménéhould, imp. Duval-Poignée; Paris, lib. Aubry.

46. BEAUCORPS (Max. de). — Les Montils, ses ruines, son Hôtel-Dieu au XIII^e siècle. In-8°, 17 p. Orléans, imp. Jacob.

Extrait du t. XI des Mémoires de la Société archéologique de l'Orléanais.

47. BEAUCOURT (G. DU FRESNE DE). — Le meurtre de Montereau. Paris, Palmé. 1868. In-8° de 51 p.

Extr. de la Revue des Questions historiques.

48. BEAUREPAIRE (Ch. de). — Recherches sur le procès de condamnation de Jeanne d'Arc. Rouen, A. Le Brument. 1869. In-8° de 128 pages.

49. BONNEMÈRE (Eug.). — Histoire des Camisards. In-18 jésus, 344 p. Paris, lib. Décembre-Alonnier.

50. BORDEAUX (R.). — Les Brocs à cidre en faïence de Rouen, étude de céramique normande. In-4°, 36 p. et 4 pl. Caen, imp. Le Blanc-Hardel; Paris, lib. Didier et C^{ie}; Rouen, Le Brument.

51. BOUCHER DE MOLANDON. — Nouvelles études sur l'inscription romaine récemment trouvée à Mesve (département de la Nièvre); conséquences de cette découverte pour la détermination géographique de Genabum. 2^e édition revue. In-8°, 40 p. et 2 pl. Orléans, imprim. Jacob.

52. BOURASSÉ et CHEVALIER. — Recherches historiques et archéologiques sur les églises romanes en Touraine, du vi^e au xi^e siècle. Dessins photolithogr. par M. de La Folly. In-4°, 136 p. et 45 pl. Tours, imp. Ladevèze.

Mémoires de la Société archéologique de Touraine.

53. BUZAIRIES. — Notices historiques sur les châteaux de l'arrondissement de Limoux (Aude). In-8°, III-265 p. Limoux, imp. Boute.

54. CAGNY (Paul de). — Histoire de l'arrondissement de Péronne et de plusieurs localités circonvoisines. 2 vol. in-8°, XLII-1638 p. et 41 pl. Péronne, imp. Quentin.

55. CAPPELLI. — Poesie musicali dei secoli XIV, XV e XVI, tratte da vari codici per cura di Antonio Cappelli, con un saggio della musica dei tre secoli. In-8° di pagine 74. Bologna, presso Gaetano Romagnoli. — L. 3, 00.

56. CARLIER (J. J.). — La Famille Faulconnier et les anciens grands baillis de Dunkerque. Notice historique, biographique, anecdotique. In-8°, 106 p. Lille, imp. Lefebvre-Ducrocq.

Extrait des Annales du Comité flamand de France, t. IX.

57. CHEVALIER (L'Abbé C. U. J.). — Inventaire des archives des Dauphins à Saint-André de Grenoble en 1277, publié d'après l'original avec table alphabétique et pièces inédites. Paris, Franck, 1869. In-8° de 48 pages.

58. CHEVALIER (Abbé C. U. J.). — Notice sur le Cartulaire de l'abbaye de Saint-André-le-Bas et sur l'appendice de chartes relatives au diocèse de Vienne, formant le tome I de la collection de Cartulaires dauphinois. Vienne, Savigné, 1869. In-8° de 42 p.

59. DA PRATO. — Il paradiso degli Alberti, ritrovi e ragionamenti del 1389, romanzo di Giovanni Da Prato, dal codice autografo e anonimo della Riccardiana, a cura di Alessandro Wesselofsky. Vol. 1. in-8, di pag. 370. Bologna, presso Gaetano Romagnoli. — L. 11, 00.

60. DELABORDE (Henri). — Notice sur deux estampes de 1406 et sur les commencements de la gravure en criblé. Paris. impr. de J. Claye, 1869. In-8° de 16 p.

Extr. de la Gazette des Beaux-Arts.

61. DEMARSY (A.). — Essai de Bibliographie tunisienne, ou indication des principaux ouvrages publiés en France sur la régence de Tunis. In-8°, 48 p. Arras. imp. Rousseau-Leroy.

62. DUHAMEL. — Rapport sur les fouilles faites à Sauville. In-8° de 4 p. avec planches.

Extr. des Annales de la Société d'émulation des Vosges.

63. EUDEL DU GORD (Armand). — Recueil de fragments historiques sur les derniers Valois, Henri II, François II, Charles IX, Henri III (1547 à 1589), précédés de notes. In-8°, VII-436 p. Paris, lib. Firmin Didot frères, fils et C^{ie}.

64. GERMER-DURAND. — Dictionnaire topographique du département du Gard, comprenant les noms de lieu anciens et modernes, rédigé sous les auspices de l'Académie du Gard. In-4°, XXXVI-302 pages. Paris, imp. impériale.

Dictionnaire topographique de la France.

65. GIRAUD. — Essai historique sur l'abbaye de S. Barnard et sur la ville de Romans. Complément textuel du Cartulaire, faisant suite aux preuves de la première et de la deuxième partie. Lyon, Perrin. 1869. In-8° de XVI et 281 p.

66. GIRAUD (Ch.). — La Lex malacitana, pour faire suite aux Tables de Salpensa et de Malaga. In-8°, 85 p. Paris, lib. Durand et Pedone Lauriel.

Extrait de la Revue historique de droit français et étranger.

67. GODARD-FAULTRIER. — Musée des antiquités d'Angers fondé en 1841. Inventaire. In-8°, XVI-176 p. Angers, imp. Lachèse, Belleuvre et Dolbeau.

68. GOMART. — Essai historique sur la ville de Ribemont et son canton. In-8°, VIII-482 pages. Saint-Quentin. imp. et lib. Doloy et Penet; tous les libraires; Ribemont, les libraires; Paris, Aubry; Dumoulin. 6 fr.

JAFFÉ (Philipp). — Die Cambridger Lieder. Berlin, 1869. In-8° de 47 pages.

70. KRAUSE (J. H.). — Die Byzantiner des Mittelalters in ihrem

Staats-Hof und Privatleben insbesondere von Ende des 10 bis gegen Ende des 14 Jahrhunderts nach byzantinischen Quellen dargestellt (Les Byzantins du moyen-âge dans leur vie publique et privée, principalement de la fin du x^e à la fin du xiv^e siècle). Gr. 8°. Schwetschke's Verlag, Halle. 8 fr.

71. LARTET (Louis). — Une sépulture des Troglodytes du Périgord (crânes des Eyzies). In-8°, 15 p. Paris, imp. Hennuyer et fils.

Extrait des Bulletins de la Société d'anthropologie.

72. LARTIGAU (Abbé J.). — Etude sur Beneharnum, l'ancienne capitale du Béarn. In-8°, 38 p. Auch, imp. Foix.

73. LEBRÉTON (Ch.). — L'école d'Avranches au xi^e siècle sous Lanfranc et saint Anselme. Avranches, 1869. In-8° de 20 p.

74. LOISELEUR (Jules). — Compte des dépenses faites par Charles VII pour secourir Orléans pendant le siège de 1428, précédé d'études sur l'administration des finances, le recrutement et le pied de solde des troupes à cette époque. In-8°, 216 p. Orléans, imp. Jacob; librairie Herluison.

Extrait du t. XI des Mémoires de la Société archéologique de l'Orléanais.

75. MARTY-LAVEAUX. — Lettre à l'auteur de Rabelais et ses éditeurs. Paris, Lemerre. 1869. In-8° de 12 p.

76. MÉRILHOU. — Les anciennes provinces de la France. Le Périgord noir. In-12, 340 p. Périgueux, imp. Dupont et Cie; Paris, librairie P. Dupont. 3 fr.

77. QUANTIN. — Répertoire archéologique du département de l'Yonne, rédigé sous les auspices de la Société des sciences historiques et naturelles de ce département. In-4°, III-295 pages. Paris, imprimerie Impériale.

Répertoire archéologique de la France.

78. QUÉRARD. — Les Supercheries littéraires dévoilées. Galerie des écrivains français de toute l'Europe qui se sont déguisés sous des anagrammes, des astéronymes, des cryptonymes, des initialismes, des noms littéraires, des pseudonymes facétieux ou bizarres, etc.; par J. M. Quérard. *Seconde édition*, considérablement augmentée, publiée par M. Gustave Brunet, suivie : 1^o du Dictionnaire des ouvrages anonymes composés, traduits ou publiés en français; par Ant.-Alex. Barbier. *Troisième édition*, revue et augmentée par M. Olivier Barbier, conservateur sous-directeur adjoint à la Bibliothèque impériale; 2^o d'une Table générale des noms réels des écrivains anonymes ou pseudonymes cités dans les deux ouvrages. T. 1. 1^{re} partie. Supercheries littéraires dévoilées. A.-Callisthène. Gr.in-8° à 2 col.. XII-316 p. Paris, imp. Bonaventure, lib. Daffis.

79. RAOUL DE HOUDENC. — Meraugis de Portlesgueuz, roman de la

Table ronde. Publié pour la première fois par H. Michelant, avec facsimile des miniatures du manuscrit de Vienne. In-8°, xx-276 p. Paris, imp. Jouaust; lib. Tross.

80. Recueil des Historiens des Gaules et de la France. Nouvelle édition, publiée sous la direction de M. Léopold Delisle, membre de l'Institut. T. 1 et 13. In-f°, CCL-1776 p. Poitiers, imp. Oudin; Paris, lib. Palmé.

Le tome I comprend tout ce qui a été fait par les Gaulois et qui s'est passé dans les Gaules avant l'arrivée des Français, et plusieurs autres choses qui regardent les Français, depuis leur origine jusqu'à Clovis; par Dom Martin Bouquet, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur. — Le tome 13 contient la suite des monuments des trois règnes de Philippe I^{er}, de Louis VI dit le Gros et de Louis VII, surnommé le Jeune, depuis l'an MLX jusqu'en MCLXXX; par des religieux bénédictins de Saint-Maur.

81. ROLLAND (Abbé). — Dissertation sur l'époque de l'apostolat de saint Gatien, premier évêque de Tours, et sur les origines des églises de France. In-8°, 130 p. Tours, imp. Bousserez.

82. SEPET (Marius). — Jeanne d'Arc, avec une introduction par M. Léon Gautier. Tours, 1869. In-8° de xx et 314 p.

83. SEPET (Marius). — L'invasion des Barbares. Son vrai caractère. In-8° de 40 p.

Extr. de la Revue des Questions historiques.

84. SILHOL. — Lettres inédites de L. P. d'Hozier et de J. Du Castre d'Auvigny, sur l'Armorial et l'hôtel royal du dépost de la noblesse; publiées par Jules Silhol, avec notes, documents et plusieurs facsimile. In-8°, 139 p. Paris, imp. Jouaust; lib. des Bibliophiles. 6 fr.

85. SOUCHET. — Histoire du diocèse et de la ville de Chartres; par J. B. Souchet, official et chanoine de l'église N.-D. de Chartres. Publiée d'après le manuscrit original de la bibliothèque communale de Chartres. T. II, 2^e partie. In-8°, 305-624 p. Chartres, imp. Garnier.

Cet ouvrage formera 4 vol. divisés en 8 fascicules. Chaque vol, 10 fr. — Publication de la Société archéologique d'Eure-et-Loir.

86. TAMIZEY DE LARROQUE (Ph.). — Notes et documents inédits pour servir à la biographie de Jean de Monluc, évêque de Valence. In-8°, 84 p. Auch, imp. Foix; Paris, lib. Aubry.

Extrait de la Revue de Gascogne.

87. TORFS (M. L.). — Campagnes de Charles-Quint et de Philippe II. (1554-1557). Relations contemporaines traduites du flamand d'après le texte original et accompagnées de notes historiques et littéraires. In-8° de 92 p. Bruxelles, C. Muquardt. 2 fr. 50 c.

88. VALERIO MASSIMO. — De' fatti e detti degni di memoria della città di Roma e delle straniere genti, testo di lingua del secolo XIV riscon-

trato su molti codici e pubblicato da Roberto De-Visiani. Vol. II. In-8. da pag. 401-738 (fine). Bologna, presso Gaetano Romagnoli.— L. 6, 60.

89. VASSEUR (Ch.). — De Lisieux à Pont-Audemer. Itinéraire pour les archéologues de l'association normande. Caen, Leblanc-Hardel, 1867. In-8° de 65 p. avec pl.

Extr. de l'Annuaire normand, année 1868.

90. VIGNOLLES (De). — Mémoires des choses passées en Guyenne (1621-1622) ; rédigés par Bertrand de Vignolles, et publiés, avec une introduction et des notes, par Philippe Tamizey de Larroque. In-8°, 88 p. Bordeaux, imp. Gounouilhoul ; Paris, lib. Pittet-Champeau.

Collection méridionale, t. 1^{er}.

91. WITTE (De). — Recherches sur les empereurs qui ont régné dans les Gaules au III^e siècle de l'ère chrétienne ; par J. de Witte, membre de l'Institut. In-4°, 210 p. et 49 pl. Lyon, imp. Perrin ; Paris, lib. Franck ; Rollin et Feuardent. 50 fr.

CHRONIQUE.

Février-Avril 1869.

Dans sa séance du 29 avril, la Société de l'Ecole des Chartes a constitué, comme il suit, son bureau et ses commissions pour l'année 1869-1870 :

Président : M. Himly.

Vice-Président : M. de Rozière.

Secrétaire : M. Lecoy de la Marche.

Secrétaire-adjoint : M. Bruel.

Archiviste-Trésorier : M. Garnier.

Membres du Comité de publication : MM. Delisle, Jules Tardif et An. de Barthélemy.

Membres-adjoints : MM. Mabille et Sepet.

Membres du Comité des fonds : MM. Douet d'Arcq, Dupont et de Senneville.

— A l'occasion de la dernière réunion des délégués des Sociétés savantes, nos confrères, M. Redet et M. Deloye, ont été nommés chevaliers de la Légion d'honneur.

— Notre confrère, M. Jules Rimasson, a été nommé archiviste de la ville d'Orléans. C'est pour nous un devoir de remercier l'administration municipale d'Orléans du prix qu'elle attache à confier à un archiviste-

paléographe la conservation et le classement d'un dépôt dont elle a droit d'être fière, et dont le catalogue sera, à coup sûr, accueilli avec reconnaissance par tous les amis de notre histoire.

— Par arrêté de M. le Sénateur surintendant des Beaux-Arts, en date du 20 février 1869, M. Antoine Héron de Villefosse, archiviste-paléographe, a été nommé attaché à la Conservation des Antiques au Musée du Louvre.

— La Société littéraire, scientifique et artistique d'Apt met au concours, pour l'année 1869, des recherches sur un point d'histoire, de critique littéraire, d'archéologie, etc., intéressant la Provence ou le Comtat-Venaissin. — Le prix consistera en une médaille d'or de 100 fr. Le terme de rigueur est le 31 juillet 1869.

— Une Société vient de se former à Rouen sous le titre de *Société de l'Histoire de Normandie*. Elle se propose de réimprimer les principaux ouvrages relatifs à l'histoire de la province, de publier les documents originaux et les chroniques manuscrites ayant un intérêt réel pour cette province ou pour les localités qui en dépendaient, de donner des traductions en regard des textes, lorsqu'elles seront jugées nécessaires. Elle ne s'occupera que de la publication d'ouvrages et documents antérieurs à 1789. Le prix de la cotisation annuelle est fixé à 20 francs. Le format des publications sera celui qu'a adopté la Société de l'histoire de France. Parmi les premiers ouvrages qu'on se propose de faire paraître, nous remarquons la Chronique de Robert du Mont et celle de Pierre Cochon.

— Nous empruntons à la *Gazette des Tribunaux* le texte d'un jugement rendu le 22 janvier 1869 par le Tribunal civil de la Seine, dans les circonstances suivantes :

La *Revue des Autographes*, dont M. Gabriel Charavay est le directeur, publiait, en décembre 1867, une notice de quelques autographes précieux dont la vente devait avoir lieu le 18 décembre. On remarquait, dans le nombre de ces autographes, le testament d'Anne d'Autriche, l'inventaire de sa succession, l'état de ses meubles et pierreries, l'acte de partage entre Louis XIV et son frère Philippe d'Orléans, l'acte d'acquisition d'une maison pour la construction du palais Mazarin, les testaments des peintres Mignard et Rigaud.

Au moment de la vente aux enchères, une saisie-revendication fut signifiée au nom de M^e Vassal, notaire à Paris. Les pièces revendiquées étaient celles qui viennent d'être mentionnées. La prétention de M^e Vassal est fondée sur ce que ces pièces ont fait partie des minutes de ses prédécesseurs, M^{es} Lefouyn et de Beauvais, et que les minutes des notaires constituent une propriété publique et privée inaliénable et imprescriptible.

Comme on le voit, la question du procès intéresse tout à la fois les notaires et les collectionneurs d'autographes.

Le tribunal a rendu un jugement ainsi conçu :

« Le tribunal,

« Attendu qu'aux termes de l'article 20 de la loi de ventôse, an XI, qui régit actuellement le notariat, les notaires sont tenus de garder minutes de tous les actes qu'ils reçoivent, à l'exception de certains actes simples, ne contenant aucune obligation respective qu'ils peuvent délivrer en brevet.

» Qu'aux termes de l'article 22 de la même loi, ils ne peuvent se dessaisir d'aucune minute, si ce n'est dans les cas prévus et en vertu d'un ordre de justice;

» Attendu que les mêmes obligations leur avaient, d'ailleurs, été déjà imposées par la loi du 6 octobre 1791, qui modifia profondément l'organisation du notariat, abolit la vénalité et l'hérédité des offices, et en faisant des notaires, dont l'autorité avait été considérée jusqu'alors comme une émanation de l'autorité judiciaire, les délégués directs et spéciaux du pouvoir exécutif, prescrivit les mesures nécessaires pour la conservation des minutes des actes reçus par les anciens notaires royaux et seigneuriaux;

Attendu que si, dans des temps fort éloignés, les notaires ne conservaient pas minutes des actes qu'ils rédigeaient et en remettaient les originaux aux parties, sous le nom de briefs, brefs ou brevets, il n'en était plus ainsi en 1663, 1665 et 1666, dates des pièces revendiquées;

« Qu'en effet, au seizième siècle, à côté des notaires, il existait, dans la plus grande partie de la France, des tabellions qui n'avaient d'autres fonctions que de délivrer les grosses des actes reçus en minute par les notaires;

» Qu'il existait encore des gardes-notes dont la fonction consistait à conserver le dépôt des actes qui se trouvaient chez les notaires au temps de leur résignation ou de leur mort;

» Que l'ordonnance de Villers-Cotteret, de 1539, contenant plusieurs dispositions relatives à la forme des actes, obligeait les notaires à en garder minutes, et leur enjoignait de tenir aussi fidèles registres et protocoles de tous les contrats qu'ils recevaient, pour y avoir recours en cas de perte des brevets et des minutes;

» Qu'aux termes de l'article 177, les notaires ne devaient montrer les actes qu'aux contractants, mais le juge *ex causa* en pouvait ordonner l'exhibition à d'autres parties qui y avaient intérêt;

» Attendu qu'un arrêt de règlement du 22 mars 1659 leur défend de lacérer les actes demeurés imparfaits, avant qu'il y ait été pourvu par un acte subséquent;

» Que si un édit de Louis XIV, de mars 1693, a été nécessaire pour autoriser les notaires à remettre aux testateurs, sur leur demande, les

minutes de leurs testaments qu'ils voulaient révoquer, il est rationnel d'en conclure qu'à l'époque dont s'agit, les notaires devaient conserver les minutes des actes par eux rédigés;

» Attendu que si, d'une part, à l'époque contemporaine des pièces revendiquées et depuis cette époque jusqu'à ce jour, les notaires, institués pour assurer la foi publique aux contrats par eux reçus, ont eu pour devoir impérieux d'en garder les minutes; d'une autre part, l'objet même de ces minutes et le but de leur institution, à savoir : la conservation à toujours des actes rédigés par les notaires, impliquent nécessairement que ces minutes ne sont pas dans le commerce, et qu'ainsi elles sont inaliénables, imprescriptibles et non susceptibles d'une appropriation privée;

« Qu'en effet, les minutes notariées constituent une propriété publique, parce que la société, intéressée à leur conservation, a le droit de veiller à leur transmission pour en suivre la trace et les retrouver au besoin;

» Attendu qu'ainsi les pièces revendiquées, à quelque époque et quelles que soient les circonstances dans lesquelles elles ont été distraites des dépôts des minutes de Lefouyn et de Beauvais, notaires, prédécesseurs médiats de Vassal, n'ont pu arriver légitimement en la possession de Charavay et doivent être réintégrées en l'étude du demandeur;

» Attendu qu'il n'y a lieu d'excepter les testaments de Mignard et de Rigaud; que, s'ils portent des dates postérieures à l'édit précité de mars 1693, rien dans leur état et dans les constatations des minutes n'indique qu'elles aient été remises par les notaires aux testateurs en conformité de cet édit;

» Par ces motifs, valide la saisie-revendication pratiquée selon le procès-verbal de Chamet, huissier, du 18 décembre 1867;

» Ordonne, en conséquence, que les pièces y comprises seront remises par Perrot à Vassal sur sa décharge.

» Condamne Charavay aux dépens. »

— Dom Paul Piolin, de l'abbaye de Solesmes, chargé par l'éditeur Palmé de diriger la réimpression des treize premiers volumes du *Gallia christiana*, a publié la circulaire suivante :

« Lorsque Claude Robert voulut donner une nouvelle édition du livre publié par lui en 1626 sous le titre de *Gallia christiana*, il réclama le concours de toutes les personnes en état de lui procurer des documents. Son appel fut reçu avec faveur, et les renseignements nombreux qu'il recueillit furent très-utiles aux cinq savants du nom de Sainte-Marthe, qui firent paraître, en 1656, un nouveau *Gallia christiana*.

» A peine cinquante ans s'étaient écoulés, et le clergé de France exprimait le vœu de voir ce grand travail repris en sous-œuvre. En 1710,

dom Denis de Sainte-Marthe, bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur, se chargea de cet important ouvrage, auquel il consacra le reste de ses jours. Vingt religieux, ses confrères, y usèrent leur existence, et dans l'espace de soixante-dix ans, de 1715 à 1785, firent paraître treize volumes, auxquels deux autres devaient encore être ajoutés.

» En recommençant, sur une base beaucoup plus large, l'œuvre qui avait déjà demandé tant d'efforts, dom Denis de Sainte-Marthe crut devoir aussi s'adresser à toutes les personnes d'étude pour demander la communication des bulles, diplômes, chartes et documents de toute nature propres à éclairer les annales ecclésiastiques de la France. Cette fois encore, l'appel du laborieux écrivain fut entendu, et une foule de savants auxquels il a rendu un juste tribut de reconnaissance, lui envoyèrent des documents qui sont devenus un trésor public où chacun peut puiser.

» Dom Denis de Sainte-Marthe croyait devoir démontrer l'utilité de l'ouvrage entrepris par lui. Reprendre aujourd'hui cette thèse serait se donner une peine inutile. Le *Gallia christiana* est l'un de ces grands ouvrages qui composent le fonds de toute bibliothèque sérieuse....

» Mais cet ouvrage si utile, si indispensable pour les recherches historiques, est devenu très-rare et d'un prix fort élevé. Un éditeur, qui a déjà reproduit les *Acta Sanctorum* des Bollandistes, l'*Histoire littéraire de la France*, par les Bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur, les *Historiens de la Gaule et de la France*, par dom Bouquet et ses continuateurs, et d'autres grands ouvrages conduits aussi heureusement à bonne fin, a entrepris de publier de nouveau le *Gallia christiana*, et je me trouve chargé de diriger cet immense travail. Il ne s'agit plus, comme pour les premiers auteurs, de faire une œuvre entièrement neuve; mais il s'agit néanmoins d'accomplir une tâche extrêmement laborieuse. J'ose espérer que les personnes qui possèdent des renseignements quelconques utiles pour la perfection de cet ouvrage, voudront bien me les communiquer, et je me ferai toujours un devoir sacré de reconnaître publiquement les services qui me seront rendus.

» Afin de mettre en état de m'aider ceux qui voudront bien me faire des communications, je vais exposer succinctement le plan que je me suis tracé après avoir consulté des hommes très-versés dans ces matières.

» Je me propose de reproduire textuellement les treize volumes du *Gallia christiana* publiés par les Bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur, page par page, ligne par ligne. Les quelques corrections que j'y introduis sont entre crochets et ne changent rien à la pagination. A la marge sont indiquées les additions et corrections plus étendues. Ces indications sont relatives ou aux corrections et additions contenues dans les volumes déjà publiés, ou aux corrections et additions que j'ai faites moi-même, et qui formeront deux volumes supplémentaires.

» Le premier objet que je me propose dans ce supplément est d'améliorer le *Gallia christiana* d'après les découvertes qui ont été faites depuis

sa publication. Malgré leurs immenses recherches et un travail surprenant, les premiers auteurs n'ont pu connaître tous les documents qui se référaient à leur sujet ; beaucoup étaient renfermés dans des archives particulières ; dans quelques circonstances des copies furent envoyées, mais elles laissaient beaucoup à désirer sous le rapport de l'exactitude ; enfin c'est le propre de toutes les œuvres humaines d'être incomplètes et imparfaites par quelque côté. Il est certain que, dans le *Gallia christiana* il y a beaucoup de lacunes à combler et beaucoup d'erreurs à rectifier ; je puis le dire sans manquer au respect et à la reconnaissance dont je suis pénétré pour les auteurs de cet admirable ouvrage....

» Je me suis proposé, en second lieu, de continuer jusqu'à nos jours l'histoire que les premiers auteurs avaient conduite jusqu'à leur époque. En reproduisant leur travail, il semble tout naturel de s'astreindre rigoureusement à leur plan.

» Le supplément que j'ai préparé se divisera en autant de fascicules qu'il y a de métropoles, et en autant de parties qu'il y a de diocèses. Par là même, il pourra former deux volumes séparés ou s'adjoindre par parties aux tomes correspondants. Il sera facile de s'en servir avec l'ancienne édition comme avec la nouvelle.

» Une table générale des matières s'étendra à tout l'ouvrage.

» Depuis longues années je m'occupais à recueillir les documents nécessaires pour compléter et corriger le *Gallia christiana* ; mais les efforts d'un seul homme sont peu de chose devant l'immensité de la tâche, d'autant plus que pour un travail de cette nature il est souvent indispensable de posséder une connaissance spéciale des lieux. J'ose donc espérer que dans chaque localité, du moins dans chaque diocèse, il se trouvera des personnes de bonne volonté pour me communiquer les documents et les remarques nécessaires pour perfectionner les premiers volumes, et aider à la rédaction du supplément. Dans ces travaux, quelques noms, quelques dates redressés, sont des améliorations notables, et qui conduisent souvent à des résultats importants. Je recevrai avec reconnaissance toutes les communications que l'on voudra bien me faire, et que j'ose espérer, sans me croire dispensé du travail personnel qui me reste à accomplir. Mon seul but, dans ce labeur, est de consacrer mes efforts à l'amélioration d'un ouvrage utile à la gloire de l'Eglise et à celle de la France. »

LES
DERNIERS TROUBADOURS
DE LA PROvence

D'APRÈS LE CHANSONNIER DONNÉ A LA BIBLIOTHÈQUE
IMPÉRIALE PAR M. CH. GIRAUD.

INTRODUCTION.

§ I.

De la poésie des troubadours à son déclin, et de sa chute.

Lorsqu'on observe l'état de la poésie des troubadours à son déclin, on la voit se localiser en un certain nombre de centres qui peu à peu s'isolent les uns des autres, s'affaiblissent et disparaissent. Parmi ces centres, les plus brillants sont les cours d'Alphonse X de Castille, des rois d'Aragon Jacques I^{er}, puis Pierre III, et des ducs d'Este. Viennent ensuite les petites cours des comtes de Rhodéz, des vicomtes de Narbonne, des comtes de Foix. C'est hors du pays où elle était née et où elle avait opéré son plus grand développement que cette poésie recevait le plus d'encouragements. Dans cet état de choses, les conditions nécessaires à son existence se trouvaient interverties. Transportée en des pays où se parlaient des idiomes apparentés, mais non identiques au provençal, elle y avait pu vivre et prospérer pendant un siècle grâce à de continuelles immigrations qui, venant de la mère patrie, la vivifiaient sans cesse. Elle avait obtenu ce succès presque sans égal qu'elle imposait sa langue aux poètes des pays où elle s'établissait ; et en Lombardie comme en Catalogne, tant qu'il y eut des troubadours venus des pays de langue d'oc, on composa en langue d'oc. Alphonse II et

Pierre III d'Aragon, Guilhem de Bergadan, Hugo de Mataplana, Raimon Vidal de Besaudun, Serveri de Girone, ne chantaient point en catalan, ni Sordel, Lanfranc Cigala, Bonifaci Calvo, Ferrari, en lombard ou en toscan. Mais lorsque la dernière génération des troubadours venus d'au-delà des Pyrénées fut épuisée, les idiomes locaux reprirent leurs droits, et de la poésie provençale il ne resta plus qu'une tradition classique dont longtemps encore l'effet se fit sentir en Espagne comme en Italie.

Les derniers troubadours qui passèrent les Pyrénées ou les Alpes avaient connu dans leur première jeunesse les beaux temps de la poésie de cour et en retrouvèrent comme un reflet auprès d'Alphonse le Sage ou des ducs de la maison d'Este. Ceux qui restèrent en France ou s'y formèrent depuis leur départ y rencontrèrent des conditions bien moins favorables. La puissante maison de Toulouse, depuis si longtemps la protectrice des troubadours, avait perdu son prestige, et bientôt (1249), cédait la place à un frère du roi de France. Le comté de Provence, encore plus mal partagé, tombait, en 1246, sous la main d'un autre frère du même roi qui n'effaça point par ses actes l'antipathie qu'excitait son origine. Les seigneuries secondaires qui avaient conservé leur indépendance purent prolonger pendant quelque temps l'existence de la poésie de cour, mais non la maintenir dans son ancienne splendeur. Ainsi, cette poésie périssait en France faute de soutien, tandis qu'à l'étranger, où elle obtenait un meilleur accueil, elle se transformait, empruntant la langue des pays où elle s'était réfugiée.

M. Diez a fort bien montré comment la poésie de cour, étant le produit de l'esprit chevaleresque tel qu'il régnait parmi les seigneurs du midi, au XII^e siècle, se trouvait soumise aux vicissitudes du système féodal et devait tomber avec lui¹. Cette raison, parfaitement suffisante, dispense d'en chercher d'autres, et par exemple de supposer de la part du public un dégoût pour une poésie qui, ayant épuisé son cercle d'idées, n'aurait plus vécu que de lieux communs. Diez encore, a parfaitement répondu que cette explication, admissible si toute la poésie de cour avait consisté en chansons amoureuses, ne pouvait s'appliquer au *sirventes* ni au conte (non plus qu'à bien d'autres genres) qui

1. *Die Poesie der troubadours*, p. 63-4 (traduct p. 65).

ne furent jamais si florissants qu'au XIII^e siècle, c'est-à-dire au déclin même de cette poésie.

La chute de la poésie des troubadours, en tant que poésie de cour, était donc en quelque sorte fatale. N'eût-elle pas été déterminée par les événements dont le Midi fut le théâtre au XIII^e siècle, qu'elle serait arrivée un peu plus tard, et plus lentement aussi, par suite du développement naturel de la société. Mais devait-il arriver nécessairement que la fin de cette poésie entraînerait celle de la littérature provençale? En d'autres termes, la protection accordée aux troubadours était-elle la condition indispensable de tout mouvement littéraire au midi de la France? En thèse générale, on ne saurait le prétendre. Ce serait réduire les lettres à un seul mode d'existence et oublier que les phases des littératures sont marquées par une succession de genres qui sortent les uns des autres, se proportionnant aux circonstances du temps et du lieu. La plupart des littératures ont été, pour un temps, poésies de cour, et, les conditions de cette période cessant, se sont développées dans un autre sens. Est-ce donc parce que, dans les pays de langue d'oc, la poésie, de populaire qu'elle était, s'était élevée d'elle-même, sans influence extérieure, au rang de poésie de cour; est-ce parce qu'à ce degré elle avait montré une puissance et une fécondité dont on chercherait vainement l'équivalent en France, en Italie ou en Espagne; est-ce, en un mot, pour avoir été la plus forte en son genre, que seule elle devait succomber au sortir de cette période, impuissante à se transformer, incapable de laisser après elle une littérature provençale?

Evidemment, des circonstances spéciales au Midi de la France peuvent seules expliquer un fait aussi isolé; et ces circonstances, il ne faut point les chercher ailleurs que dans l'établissement de la domination française dans les provinces méridionales.

Ici, l'on ne prétend point que les persécutions qui furent la suite de la croisade albigeoise aient recherché les écrivains du Midi ou proscrit leurs ouvrages, et l'on ne veut pas dire non plus que les populations aient oublié leur langue puisque, maintenant encore, elles n'y ont pas renoncé, puisque, dans les classes supérieures mêmes, l'emploi du français comme idiome courant de la conversation ne remonte pas à plus d'un siècle ou un siècle et demi. Mais, ce qui est incontestable, c'est qu'à partir de la poésie des troubadours, l'évolution littéraire se fit dans le sens

français et bientôt en français. Les romans de Blandin de Cornouailles et de Guillaume de la Barre, au commencement du xiv^e siècle, sont de plates imitations des romans d'aventure français¹. Gaston II, comte de Foix (1315-1343) encourage la composition de l'*Elucidari de las proprietatz de todas res naturals*, vaste compilation mêlée de prose et de vers; mais, au milieu du xiv^e siècle, son fils, Gaston Phœbus, écrivait en français le Traité de la chasse, et, dès les premières années du règne de Charles VI, le prieur de Salon, Honoré Bonnet, composait en français son *Arbre de batailles*, qui du reste ne laissa pas d'exciter au Midi quelque intérêt, puisqu'il en existe une traduction contemporaine en provençal². En ces temps-là, la littérature était l'œuvre d'un petit nombre et s'adressait à un public restreint. Il eût été bien difficile aux écrivains méridionaux de trouver une voie indépendante et de se soustraire à la pression du goût français quand on voit avec quelle puissance elle s'exerçait hors de France. L'école de Toulouse l'essaya au commencement du xiv^e siècle, mais ce mouvement de réaction aurait eu besoin, pour réussir, d'avoir son point de départ dans le sentiment national, et non pas dans des idées littéraires étroites et arriérées. Mais le sentiment national, peu développé au moyen-âge, n'avait pas encore pris la langue pour signe extérieur. Ce n'est que de nos jours qu'on voit des nations privées de leur indépendance s'attacher à maintenir la pureté de leur idiome et la perpétuité de leur littérature. Aussi, pourrait-on dire que, malgré les siècles écoulés depuis l'annexion des pays de langue d'oc à la France, la formation et l'expansion d'une littérature originale dans les provinces du Midi ont plus de chances de réussite aujourd'hui qu'au xiv^e siècle.

Cependant, les circonstances qui annihilèrent la littérature provençale en l'entraînant dans le courant de la littérature française, pour s'être manifestées en peu d'années, ne durent pas produire leur effet en un temps aussi court. Pendant la seconde moitié du xiii^e siècle, les troubadours, bien que la plupart du temps sans protecteurs, n'ont pas dû cesser subitement leurs chants. Au même temps et durant la première moitié du xiv^e siècle, avant que l'influence française eût tout à fait pris le

1. Voy. Bartsch, *Prov. Leseb.*, p. xx, et *Denkmäler der prov. Lit.*, p. ix-x.

2. Bibl. imp., fonds fr. 1277 (anc. 7807²). Un extrait en a été publié par M. Bartsch, *Chrest. provenç.* col. 391-4.

dessus, il est certain qu'une littérature plus bourgeoise que la poésie de cour et possédant encore, au moins par la langue, une certaine indépendance, a cherché à s'établir. Malheureusement, sur tout le mouvement littéraire de cette période, en dehors de l'école de Toulouse, dont les manuscrits ont été soigneusement conservés, nous avons peu de renseignements. La littérature provençale, qui nous est parvenue dans un état si fragmentaire, a peut-être subi plus de pertes pour sa dernière époque que pour le temps de son apogée. Assurément, nous n'avons qu'une faible partie des poésies que composèrent les troubadours de la période qu'on pourrait appeler classique, celle qui s'étend entre le milieu du XII^e siècle environ et la croisade albigeoise; il ne faut pas perdre de vue que nos chansonniers ne sont que des anthologies, et si nous n'avons que vingt-cinq pièces de Folquet de Marseille ou quarante-six de Peire Vidal, il n'en faut rien conclure, sinon que ceux qui, vers le milieu du XIII^e siècle, s'occupèrent les premiers de recueillir les poésies des troubadours, n'en connaissaient pas davantage. Mais, après tout, si nous considérons que de l'immense majorité des pièces de l'époque classique nous avons plusieurs copies, nous serons autorisés à conclure que la poésie de ce temps nous est parvenue à peu près dans l'état où on pouvait la connaître au temps d'Alphonse de Poitiers et de Charles d'Anjou. Nous avons le choix dont on se contentait alors. Autre chose à partir de ce temps. Guiraut Riquier, les troubadours de Béziers, Nat de Mons, Folquet de Lunel, Serveri de Girone, et la plupart de ces poètes de la fin du XIII^e siècle de chacun desquels nous n'avons qu'une ou deux pièces, figurent dans deux collections seulement : le chansonnier toulousain, conservé à la bibl. imp. sous le n^o 856 du fonds français, et le chansonnier d'Urfé (La Vall. 14), qui dans beaucoup de cas se répètent, ayant apparemment puisé à la même source. D'autre part, en dehors des troubadours, les compositions de ce temps nous sont bien rarement arrivées en plusieurs exemplaires. Il n'existe qu'une copie des nouvelles de Raimon Vidal, de *Flamenca*, de *Blandin de Cornouailles*, de *Guillaume de la Barre*, des vies de sainte Enimie, de saint Alexis, etc.¹ Et comme ces ouvrages, et bien d'autres qu'on

1. Il n'y a guère entre les ouvrages provençaux de la décadence, que le *Breviari d'amor* et la Vie de saint Honorat dont on ait d'assez nombreuses copies.

pourrait citer, ne sont mentionnés par aucun contemporain, le souvenir même s'en serait perdu sans la chance qui nous a conservé les mss. uniques où ils sont transcrits. Il fallait assurément que les compositions provençales fussent tombées en discrédit, pour qu'on apportât si peu de soin à en multiplier les copies. Et par là on juge de ce qui doit s'être perdu des œuvres de ce temps.

§ II.

Le chansonnier Giraud.

Un manuscrit, donné en 1859 à la Bibliothèque impériale par M. Ch. Giraud, de l'Institut, permet de réparer quelques-unes de ces pertes. C'est un chansonnier qui, dans son état actuel, contient environ 185 pièces, plus un assez grand nombre de ces couplets isolés qu'on appelait *coblas esparsas*. Il va sans dire que la plupart sont déjà connues par d'autres recueils, que souvent même on en possède un texte supérieur à celui du manuscrit de M. Giraud. Mais il paraît que le compilateur de ce chansonnier a puisé à des sources négligées jusqu'à lui, ou plutôt qu'il a emprunté largement à la tradition orale, car il ne nous a pas conservé moins de 32 pièces (sans compter quelques *coblas*) qu'on chercherait vainement ailleurs. Toutes ces compositions, sauf une chanson de Guilhem de Saint-Didier, appartiennent à la période comprise entre 1270 et 1310 environ, et apportent ainsi un important supplément aux notions éparses que nous possédions jusqu'à présent sur l'état de la poésie provençale à cette époque. Ce chansonnier a été exécuté en Provence, — ce qu'on peut savoir de son histoire confirme pleinement les indices tirés du dialecte, — et par conséquent il n'est point surprenant que les pièces nouvelles dont nous lui devons la connaissance se trouvent être l'œuvre de provençaux, toutes les fois que nous en pouvons vérifier l'origine. Cette circonstance ne leur donne pas un médiocre intérêt. La Provence en effet, est faiblement représentée dans les deux recueils mentionnés plus haut, qui à eux seuls fournissent à peu près tout ce que nous possédons jusqu'à présent des troubadours de la dernière

époque. Depuis la mort de Blacatz (1236 ou 1237¹) toute la littérature de la Provence consiste, d'après les sources jusqu'ici utilisées, en quelques pièces de Blacasset, Bertran de Lamanon, Boniface de Castellane, Granet, Paulet de Marseille, Raimon de Tors de Marseille, Duran de Carpentras, Guilhem d'Hyères, Bertran Carbonel de Marseille, auxquelles il faut ajouter la Vie de saint Honorat, de Raimon Féraut². A ces noms viendront désormais se joindre ceux de Daspols, de Jacme Mote d'Arles, de Rostanh Berenguier de Marseille, de Ponson, de Moter, de Berenguier Trobel, de Johan de Pennes, de Guilhem de Lobevier, d'Albaric, de Guibert, de Peire Trabustel, de Rainaut de Tres Sausas. Pour certains de ces personnages, nous n'avons rien de plus que leurs noms et quelques indices d'où peut se déduire leur origine provençale, mais pour d'autres les renseignements sont plus abondants. L'une des deux pièces de Daspols étant un *planh* sur la mort de saint Louis est par le fait datée de 1270. La pièce où Jacme Mote, s'adressant à Charles II, rappelle les maux que le règne de son prédécesseur a causés à la Provence et exprime l'espérance d'un régime meilleur, date sans doute du premier voyage de Charles II en Provence, c'est-à-dire de 1291. Enfin Rostanh Berenguier, le plus habile peut-être des troubadours que nous révèle le ms. de M. Giraud, vient se placer dans les premières années du xiv^e siècle, puisqu'il fait l'éloge du grand-maître Foulque de Villaret, l'illustre vainqueur de Rhodes. D'autres pièces se laissent également dater avec plus ou moins de précision. Ce sont là de précieux jalons pour l'histoire littéraire. La vie de ces représentants attardés de la poésie de cour serait intéressante à connaître; malheureusement nous sommes mal renseignés à cet égard. Vivaient-ils, à la façon des anciens troubadours, des dons que leur faisaient les personnages qu'ils visitaient? ou bien étaient-ce, comme les lauréats de Toulouse, d'honnêtes artisans qui charmaient leurs loisirs par le culte des muses? Il est à croire qu'ils s'efforçaient de maintenir la tradition, aussi bien quant à la rémunération due au troubadour qu'en ce qui avait rapport à son art; mais il se peut bien que la rémunéra-

1. Voy. Diez, *Leben u. Werke d. Troubadours*, p. 476.

2. Il est fort probable que parmi les troubadours dont on ne peut déterminer l'origine, quelques uns appartiennent à la Provence, mais, naturellement, je ne cite que ceux dont l'origine provençale est certaine.

tion se soit parfois fait attendre un peu plus que de raison. On le croirait du moins, à lire l'envoi un peu impatient de la tenson adressée par Bertran Carbonel au comte d'Avellino. A vrai dire, il n'y avait plus alors de protecteurs de la poésie tels qu'avaient été Barral de Marseille, le marquis Boniface VIII de Montferrat, Guillaume IV d'Orange, Blacatz, et tant d'autres. On envoyait bien ses poésies à tel ou tel grand personnage, mais il n'en résultait pas, comme jadis, une protection permanente. La *tornada* ou, pour parler français, l'*envoi* de ces compositions remplissait simplement le rôle qui, dans la littérature en prose, était dès lors et fut bien longtemps encore dévolu aux dédicaces. Somme toute, ces troubadours de la dernière heure devaient mener une vie médiocrement brillante. C'étaient cependant, selon toute apparence, des poètes de profession, car si on compare leurs compositions avec les produits récompensés à Toulouse, on y trouvera encore trop de distinction, trop de littérature surtout pour en faire l'œuvre de simples artisans.

Plusieurs de ces troubadours appartiennent à la région des bords du Rhône, et, par exemple, un fait, assurément fort inattendu que nous révèle le ms. Giraud, c'est qu'il y avait à la fin du XIII^e siècle ou au commencement du XIV^e une sorte de petit centre poétique à Tarascon.

Cette petite ville, qui n'a jamais joué un grand rôle en quoi que ce soit, n'a pas laissé cependant de fournir son petit contingent à l'histoire des troubadours. On connaissait trois poètes tarasconais, des moins célèbres, il faut l'avouer : Ricaut ou Richart de Tarascon ¹, Tomier et Palazin ². Rigoureusement,

1. *Richartz* est la forme donnée par le ms. du Vatican 5232, f. 166, et par 1592, f. 106, mais les autres mss. portent *Ricautz* ou *Richautz* (voy. 854, f. 122 et 154; 856, f. 387; 1749, p. 219; Este, pièce 220). Ce troubadour, dont il ne nous reste qu'une chanson (*Parn. occit.*, p. 385), et encore lui est-elle disputée par Gui de Cavaillon (ms. 856, f. 387), et une tenson (*Ged.* 531-2), était, d'après sa Vie, un chevalier, c'est-à-dire une personne noble. On peut donc, avec toute probabilité, l'identifier avec un *Ricaus de Tharascone* qui figure en 1226 parmi les chevaliers de Tarascon traitant avec le comte Raimon Bérenger de la vente du consulat et de certains droits. La liste des chevaliers, au nombre de 74, qui figurent dans cet acte est donnée pour complète : « nos omnes milites » Tharasconis, tam domini quam alii milites et filii militum, omnes et singuli » infrascripti habitantes in castro Tharasconis, scilicet... » (Orig. aux archives de Tarascon, AA, 1).

2. Tomier et Palazin étaient, selon leur Vie, deux chevaliers de Tarascon qui

le ms. Giraud ne nous autorise à ajouter aucun nom à cette courte liste ; toutefois il ne serait pas téméraire de considérer comme habitants de Tarascon, Johan de Pennes, qui déclare, et ce ne devait pas être un médiocre éloge, qu'il n'est pas dans Tarascon de dame plus belle que sa « guerrière, » — car tel est le surnom qu'il donne à sa bien aimée, — et Ponson qui préfère l'amour de sa dame à Beaucaire et à tout le territoire d'Argence (sur la rive droite du Rhône, en face Tarascon).

Entre les noms nouveaux que le ms. Giraud ajoute à l'histoire des troubadours, il en est deux qu'on connaissait par les *Vies des plus célèbres et anciens poètes provençaux* de Jehan de Nostre Dame (Lyon, 1575), ceux de Jacme Mote d'Arles et de Rostanh Berenguier de Marseille. Mais à vrai dire, le témoignage de Nostre Dame ne fournissait que leurs noms, car les récits qu'il en fait, et qui seront rapportés en leur lieu, sont si visiblement fabuleux que la critique ne pouvait que les rejeter absolument. La comparaison de ces récits avec les renseignements authentiques que fournissent les pièces de Jacme Mote et de Rostanh Berenguier, montre une fois de plus la mauvaise foi ou la sottise de Nostre Dame ; car les deux alternatives peuvent être soutenues, selon qu'on regarde ce procureur au parlement d'Aix comme l'inventeur des faits qu'il avance, ou qu'on admet la réalité du moine des îles d'Or et de Hugues de Saint-Cezari, ces prétendus biographes de l'autorité desquels il se couvre sans cesse. Réservons présentement la question de l'autorité qu'il convient d'attribuer à Nostre Dame. Elle est trop compliquée pour être traitée incidemment ici. Tout à l'heure, elle se représentera lorsque nous aurons à faire l'histoire du ms. de M. Giraud, et nous pourrons alors, sans prétendre l'épuiser, réunir quelques faits d'où résultera une conclusion plus précise et plus sûre que les opinions assez vagues qui ont jusqu'à présent régné sur ce sujet ¹.

faisaient des sirventes sur le comte de Provence, sur celui de Toulonse et sur celui de Baux, et sur les affaires qui se passaient en Provence. Deux chansons, conservées chacune par un seul ms. (854, f. 191, et Este, pièce 720), portent les noms réunis de ces deux personnages (cf. *Ch.* V, 274 et 447). Dans la liste citée à la note précédente figurent « R. Thomerius et frater ejus. »

1. Diez est, je crois, le premier qui ait résolument rejeté les récits de Nostre Dame (*Leben u. Werke d. Troub.*, p. 607. cf. p. 604), quoique, en un endroit (p. 121, n. 1), il ait paru admettre l'authenticité d'une pièce ridiculement fausse

Le ms. Giraud se trouve à un autre égard en connexion avec Nostre Dame. Sur quelques espaces laissés blancs aux folios 21 et 22 une main qui paraît du xvi^e siècle, mais qui cherchait certainement à se faire plus ancienne, a transcrit trois pièces provençales, trois sonnets qui, pour être mis sous les noms de Jacme Mote, de Blacasset et de Bertran de Lamanon, ne sont néanmoins guère plus anciens que la main qui les a tracés ¹. Ce sont des faux qui paraissent apparentés de très près à ceux que J. de Nostre Dame a semés avec une si déplorable abondance en ses *Vies des poètes provençaux*. Les uns et les autres semblent sortir d'une même fabrique. Faut-il croire que leur auteur commun est J. de Nostre Dame lui-même? On verra tout à l'heure que cette proposition ne manque pas de vraisemblance, quoique elle ne puisse être prouvée.

§ III.

Description du chansonnier Giraud; son histoire. — Jehan de Nostre Dame.

Les observations qui précèdent ont eu pour but d'indiquer d'une façon générale l'intérêt qu'offre l'étude du manuscrit qui a fourni la matière du présent mémoire. Il est temps maintenant de passer à la description de ce chansonnier et de rapporter ce que je sais de son histoire. Viendront ensuite quelques remarques sur le dialecte dans lequel il est écrit, et alors commencera le

que cite cet auteur. Les avertissements de Diez n'ont pas empêché plusieurs de ceux qui sont venus après lui d'accepter avec confiance quelques uns au moins des contes de Nostre Dame, et j'ai dû récemment, à l'occasion d'un livre déplorable publié sur les troubadours par un professeur de faculté, discuter quelques unes des assertions de l'historien provençal et en démontrer la fausseté (*Rev. crit.* 1867, art. 56). Diez pensait cependant que tout n'était pas à rejeter « mais, » dit-il, « entre tant d'invraisemblances et d'évidentes erreurs, comment démêler « le vrai? » Nous verrons tout à l'heure qu'il est maintenant possible d'arriver sur ce point à des résultats positifs et non plus seulement négatifs, mais qu'en dernière analyse ce qui peut être accepté de Nostre Dame se réduit à un petit nombre de noms propres qu'il faut, au préalable, dépouiller de tous les renseignements biographiques joints par l'auteur.

2. Ces pièces sont publiées à la fin du présent mémoire.

mémoire proprement dit dans lequel j'étudierai les pièces nouvelles de ce recueil, groupant ensemble toutes celles du même auteur, et classant autant que possible les auteurs par ordre chronologique. En appendice, je donnerai pièce par pièce la table du ms. Giraud et celle d'un autre recueil beaucoup plus important, le ms. d'Urfé qui n'a pas été jusqu'à ce jour décrit en détail ¹.

1. Voici le motif particulier qui me détermine à donner ici la table du ms. d'Urfé. Il est d'un format énorme et contient ordinairement huit à neuf pièces par feuillet. Il serait donc trop peu précis de citer par feuillet, et il vaut mieux assurément citer les pièces par une série continue de numéros allant de la première à la dernière. J'ai dressé, depuis longtemps, de ce ms. une table ainsi numérotée, et c'est aux chiffres de cette table que se réfèrent les renvois au ms. d'Urfé, tant dans la description du ms. Giraud que dans celle du chansonnier 269 de la collection Douce à Oxford, que j'ai récemment publiée (*Arch. des Missions*, 2^e série, V, 251-66). J'annonçais dès lors (p. 251) que cette table, sans laquelle mes renvois seraient inintelligibles, ne tarderait pas à être publiée. C'est cette promesse que je veux maintenant remplir.

Pour épargner la place je désignerai dorénavant, et notamment dans les tables dressées à l'appendice, les chansonniers par des lettres. Présentement, il ne me paraît pas possible d'arriver à grouper ces recueils par familles (voir ce que je dis à cet égard *Arch. des Missions*, 2^e série, V, 165-6). C'est pourquoi, au lieu d'adopter le classement de M. Bartsch (*Peire Vidal's Lieder*, p. LXXXVI-XCI), qui ne me satisfait pas, ou d'en proposer un nouveau qui ne pourrait guère être plus satisfaisant, je range les chansonniers par bibliothèques, les disposant sous chaque bibliothèque selon l'ordre de leurs n^{os}. Ainsi la question du classement se trouve réservée.

Bibl. Imp.	851	A	Bibl. Vat.	5232	N
—	856	B	Bibl. Chigi	2348	O
—	1592	C	Bibl. Laur.	XLI-42	P
—	1749	D	—	XLI-43	Q
—	12472	E	—	XC-26	R
—	12473	F	Bibl. Riccardi	2814	S
—	12474	G	—	2909	T
—	15211	H	Bibl. Este		U
—	22513	I	Bibl. Marc.	XI	V
Bibl. Vat.	3205	J	Bibl. Ambr.	71	W
—	3206	K	—	465	X
—	3207	L	Cheltenham	8335	Y
—	3208	M	Oxford	Douce 269	Z

Je néglige le ms. de Bologne, qui est identique à F J, et celui de la Bibl. Riccardi, n^o 2981, qui est la copie d'O. — A B C D sont décrits dans le t. I du Cat. des mss. fr. de la Bibl. imp. (je suis responsable des notices d'A et de B). E est le ms. Giraud dont la table sera donnée à l'appendice du présent mémoire. F est, sauf de très-légères différences, identique à A. G (anc. suppl. fr. 2033, plus anciennement Vat. 3791) n'a pas été décrit, mais, sauf la pagi-

Le manuscrit donné à la Bibliothèque impériale par M. Giraud est un volume en fort papier de coton, contenant en son état actuel 73 feuillets, y compris deux feuillets de garde en partie écrits. Il a une double pagination : la première, qui peut remonter au ^{xv}^e siècle, ne s'étend pas à la moitié du ms. et, de plus, est tout à fait irrégulière ¹ : notons cependant qu'elle commence par le chiffre 4 ; la seconde est du ^{xvi}^e siècle, et s'étend de 4 à 79, constatant l'absence des feuillets 1-3, 43-45 et 70-71. De plus, il manque à la fin du volume un nombre de feuillets que nous ne pouvons déterminer. En tête du feuillet chiffré 4, maintenant le premier après le feuillet de garde, on lit ces mots écrits au ^{xvii}^e siècle : « Livre patois ou sont cités plusieurs personnages de » Provence et distingués, » ce qui montre que la mutilation du ms., au moins en ce qui concerne le début, n'est pas récente. Les feuillets de garde et trois feuillets ajoutés à la fin contiennent des essais d'index et la copie de quelques vers du chansonnier. Ce chansonnier est écrit à longues lignes, et d'une seule main, sauf quelques pièces dont il sera parlé dans un instant. L'écriture est assez cursive et peut être rapportée à la première moitié du ^{xiv}^e siècle. Il n'y a ni peintures, ni lettres ornées, ni rubriques. Il se divise en deux parties. La première comprend les feuillets numérotés 4 à 22. Les deux derniers de ces feuillets et le bas du

nation, la notice de Val. 3205, donnée par le Dr Grüzmacher peut lui être appliquée. H (anc. suppl. fr. 683), peu important, sinon pour Peire Cardinal, n'a pas encore de notice publiée. I (La Vallière 14, ou ms. d'Urfé), sera, comme il a été dit plus haut, décrit à l'appendice. Les chansonniers des bibliothèques italiennes ont tous été (sauf le ms. d'Este, maintenant en Autriche) décrits par le Dr Grüzmacher, dans l'*Archiv für das Studium der neueren Sprachen* d'Herrig, de 1862 à 1864, à savoir : J, XXXV, 84, ; K, XXXIV, 418 ; L, XXXIV, 385 ; M, XXXIV, 368 ; N, XXXIV, 141 (cf. des extraits publiés XXXIII, 312 et 434, et XXXIV, 161) ; O m'est connu par une notice de M. Guessard ; c'est l'original du ms. Riccardi 2981, décrit par Grüzmacher XXXII, 425 ; P, XXXIII, 299 ; Q, XXXV, 363 (publication intégrale) ; R, XXXII, 407 ; S, XXXIII, 427 ; T, XXXIII, 412 ; U a été décrit par M. Mussafia, Acad. de Vienne, *Sitzungsberichte* t. LV (1867) ; V, XXXVI, 379 (publ. intégr. ; cf. une notice paléographique XXXV, '99) ; W, XXXII, 389 (cf. des extraits publiés XXXV, 100) ; X, XXXII, 423 ; Y (ms. de sir Thomas Phillipps) n'a pas encore été décrit ; un certain nombre de pièces dans les *Ged. d. Troub.* de Mahn ; Z, *Arch. des Missions*, 2^e série, V, 251.

1. Elle s'accorde avec la seconde jusqu'au fol. 10, puis elle poursuit ainsi : 20, 20, 30, 40, 50, 60, 70, 80, 90, 70, 80, 90, 70, 72 — 93. Le 93^e feuillet correspond au fol. 42 de la seconde pagination.

fol. 20 v°, étant restés blancs, ont été remplis, 1°, vers le milieu du xiv^e siècle, par deux tençons et trois couplets isolés écrits de deux mains différentes que je désigne par β et γ ¹; 2°, au xvi^e siècle, par les pièces fausses dont il a été dit quelques mots ci-dessus. La seconde partie comprend le reste du ms. Les pièces y sont numérotées selon une série continue qui va de j à cliij².

La bibliothèque de Carpentras renferme parmi les additions à la collection Peiresc un recueil de notes sur des sujets variés d'histoire et d'archéologie, entre lesquelles se trouvent cinquante-cinq feuillets relatifs à l'histoire de Provence. L'écriture, qui est remarquablement nette, paraît devoir être rapportée au milieu ou à la seconde moitié du xvi^e siècle. Elle m'a paru être identique à celle des ébauches de table qui ont été tracées sur des feuillets de garde, tant à la fin qu'au commencement du ms. Giraud. Selon feu Lambert, le regrettable bibliothécaire de Carpentras, cette écriture serait celle de Jehan de Nostre Dame, l'auteur des *Vies des poètes provençaux*³. Si le fait était prouvé, il aurait une importance réelle pour la critique des sources auxquelles a puisé l'infidèle historien des troubadours. En effet, l'auteur des notes contenues dans le ms. de Carpentras a très-certainement possédé notre chansonnier. Il le cite à plusieurs reprises comme lui appartenant. C'est ce qu'il fait notamment lorsqu'il traduit les deux pièces de Daspols (voy. ci-

1. Ces deux écritures, quoique fort distinctes, paraissent contemporaines. Néanmoins, il n'est pas difficile de voir que γ est venu après β ; en effet, c'est γ qui a écrit le couplet français qui se trouve au milieu du fol. 22, et ce couplet n'a évidemment été mis à cette place que parce que la moitié supérieure de la page était déjà occupée par β . — Cette dernière main a ajouté en quelques endroits (ff. 5 r°, 13 v°, 15 r°) des titres à diverses pièces.

2. On verra dans la table donnée à l'appendice que cette numérotation n'est pas exempte d'erreurs.

3. « Ces fragments, compris en 55 feuillets sans ordre, paraissent être de la » main de Jean Nostradamus et font partie des documents dont s'est servi » César Nostradamus pour composer son histoire de Provence. Il est constant » que plusieurs des passages qu'ils contiennent se trouvent isolés textuellement » dans cette histoire dont le ms. original existe à Carpentras. » (*Catal. des mss. de Carp.*, III, 152). J'ai vérifié l'exactitude du fait rapporté en dernier lieu par M. Lambert, toutefois il faut dire qu'il y a souvent des variantes considérables, non-seulement de rédaction, mais encore de faits entre le texte des feuillets en question et celui de l'*Histoire et Chronique de Provence* de César de Nostre Dame.

après, § IV). Ailleurs, à propos du troubadour Hugues de Pena, il mentionne comme se trouvant dans son chansonnier « un » dialogue de luy et de sa dame qu'il appelle ma douce guerrière, » allusion manifeste à la pièce de Johan de Pennes que contient le ms. Giraud, fol. 26 v°, et qui ne se trouve, non plus que les pièces de Daspolis, nulle part ailleurs. Mais si Jehan de Nostre Dame a possédé notre ms., il a donc été à même de puiser à une bonne source. Il en aurait pu tirer, sur bon nombre des troubadours qu'il a étudiés, des renseignements, sinon suffisants, du moins valables et, le plus souvent, en contradiction complète avec ce qu'il nous rapporte des mêmes personnages. Il les a négligés de propos délibéré, grave présomption contre sa bonne foi. On est, par là, amené à croire que ses récits, lorsqu'ils diffèrent des notions fournies par les sources authentiques, ce qui est le cas ordinaire, ont été imaginés à plaisir, en dépit de ces mêmes sources qu'il connaissait au moins en partie; qu'en un mot les chansonniers ne lui ont guère fourni que des noms et un petit nombre de traits auxquels il a ajouté toutes les inventions qui lui ont paru propres à glorifier son pays ¹. Je le répète, il faudrait prouver que les fragments de Carpentras sont bien de J. de Nostre Dame, et aucune preuve ne serait plus facile à fournir, s'il subsistait quelques échantillons certains de l'écriture de ce personnage, ce que j'ignore. Toutefois, je ne puis me dispenser d'indiquer certains faits qui tendent à confirmer la conjecture (si ce n'est qu'une conjecture) de M. Lambert. L'auteur des notes en question mentionne à plusieurs reprises un chansonnier appartenant « au seigr comte de Sault ². » Or. Jehan de Nostre

1. Cela pouvait déjà être soupçonné rien qu'à voir l'artifice avec lequel Nostre Dame sait profiter d'une lointaine analogie de noms, faisant de Jaufré Rudel de *Blaye* un Jaufré Rudel de *Blieux* (Basses-Alpes) (*Vies*, etc. p. 23). C'est de même, comme nous le verrons tout à l'heure (p. 261, note), que le moine de Montaudon est devenu chez lui le moine de Montmajour, et d'anvergnat, provençal.

2. F. 65 : « ...Mais je trouve au chansoner (*sic*) du seigr comte de Sault qu'il » (Hugues de Pena) a faict quatre fort belles chansons doctes et de bon sens, » en l'une desquelles il appert qu'il estoit amoureux de Beatrix, comtesse de » Prouvence, femme dud. Charles roy de Sicille, et la nomme Beatrix comtesse » de Prouvence, en la louant qu'elle est la première dame vertueuse de ce » monde; et toutes ces chansons il les adresse, partie à Mons^r Barral seigneur » de Marseillae, et des Baulx, et partie à messire Ysnard d'Entravenes comte » de Sault. Et en mon chansonnier... » (le reste de la phrase concerne Johan de

Dame assure dans sa préface (p. 12-3) « avoir veu et leu deux » grands tomes divers escripts en lettre de forme sur parchemin » illuminez d'or et d'azur, qui sont dans les Archifs du seigneur » Comte de Sault, auxquels sont descrites en lettre rouge les vies » des Poètes Provensaux (qu'ils nommoient Troubadours) et » leurs Poësies en lettre noire, en leur idiomat, en nombre de plus » de quatre-vingt....¹. » Notons en outre ce petit fait que dans les

Pennas et est cité au § XI). — Ailleurs (fol. 89), l'auteur des mêmes notes, parlant de la comtesse de Burlas au sujet de laquelle il commet de bien graves erreurs (voir ci-après, p. 260 note), dit qu'« Arnaud de Meyrueilh, fameux » poète provensal, en a fait de fort belles et bonnes chansons, ainsi qu'elles se » treuvent tant au chausoner du seigr comte de Sault que au myen au nombre » de quatorze. » Puis il traduit la Vie de ce troubadour. — Le comte de Sault dont il s'agit ici est François d'Agout, en faveur de qui la seigneurie de Sault fut érigée en comté par lettres patentes du 22 avril 1561, voy. d'Expilly au mot Sault, p. 661 *a b* et 676 *b*.

1. Il serait intéressant de savoir si les deux volumes du comte de Sault peuvent être identifiés avec quelqu'un des chansonniers actuellement connus, ou s'ils sont perdus; mais les indications fournies tant par le livre de Nostre Dame que par les notes du ms. de Carpentras ne donnent pas les éléments nécessaires à la solution de ce petit problème. Dans les notes de Carpentras, citées ci-dessus, il est question d'un seul chansonnier; dans la préface de Nostre Dame il est parlé de « deux grands tomes divers. » Il est, à mon avis, vraisemblable qu'il s'agit de deux chansonniers, et non d'un seul qui aurait formé deux volumes. Tous les chansonniers connus, aussi bien en français qu'en provençal, sont compris en un seul volume. Cette explication admise, notre recherche doit se limiter aux seuls recueils qui contiennent les Vies écrites en vermillon, c'est-à-dire aux mss. 854, 12473 (ces deux volumes étant, comme on sait, deux exemplaires du même chansonnier), 1592 et 12474 de la Bibl. imp., et 5232 du Vatican. Eliminons d'abord 1592 et 12474 qui ne peuvent prétendre à être qualifiés de « grands tomes » et sont très-loin de contenir les œuvres de plus de quatre-vingts poètes. Eliminons encore 12473 et Vat. 5232 qui, au temps de Nostre Dame se trouvaient l'un et l'autre en Italie où l'un d'eux est encore, et il ne restera plus que le ms. 854 qui contient en effet plus de quatre-vingts troubadours. Mais pour certains détails, il ne répond pas aux indications fournies par les notes du ms. de Carpentras. Ainsi, le chansonnier du comte de Sault aurait contenu quatre pièces d'Ugo de Pena, et le ms. 854 n'en renferme qu'une : *Cora quem desplagues amors*, fol. 140 (publiée d'après Vat. 5232, A. XXXIV, 179), et c'est même la seule pièce qu'on possède de ce troubadour. En outre, on verra au § 9 de la seconde partie du présent mémoire que Nostre Dame connaissait un *partimen* de Simon Doria et de Lanfranc Cigala qui présentement ne se trouve que dans le ms. 3208 du Vatican, chansonnier qui d'ailleurs ne répond pas aux indications de Nostre Dame puisqu'il ne contient pas les Vies. De cela il résulterait que l'un au moins des deux chansonniers du comte de Sault (admis qu'il y en avait deux) est perdu. Ce qui

deux textes le troubadour appelé ordinairement dans les mss. Arnaut de *Marail* ou de *Máruelh*, est devenu Arnaut de *Meyrueilh*. Mais, dira-t-on, comment expliquer la contradiction qui existe entre le livret imprimé de Nostre Dame et les notes manuscrites de Carpentras? car ces dernières contiennent des renseignements généralement empruntés à de bonnes sources et le livret est tout fables. Il ne faudrait pas dire que notre ms. a pu ne venir entre les mains du procureur d'Aix qu'après la publication du livre (1575), car à défaut de ce recueil, il avait du moins les deux volumes du comte de Sault qui certes lui auraient fourni tout autre chose que les faussetés dont il a encombré l'histoire des troubadours. Il faut de toute nécessité admettre que Nostre Dame a eu sous les yeux de fort bons documents : les mss. du comte de Sault et tous ceux qu'il indique vaguement dans sa préface (p. 18), au nombre desquels il faut, selon toute apparence, comprendre notre chansonnier; qu'il a d'abord, avec assez de bonne foi¹, recueilli des notes pour son usage personnel (notes de Carpentras); qu'ensuite, pour rédiger son ouvrage imprimé, il a mis

complique la difficulté c'est que, nous en aurons la preuve tout à l'heure, les assertions contenues dans les notes de Carpentras ne méritent pas une confiance absolue. Il se pourrait, à la rigueur, que des quatre chansons d'Ugo de Pena alléguées plus haut trois n'aient jamais existé. Le plus sûr, quant au chansonnier ou aux chansonniers du comte de Sault, est jusqu'à présent de ne rien affirmer.

1. Il est certain que l'auteur, quel qu'il soit, de ces notes, n'a pas apporté à son travail une entière bonne foi, ce qui nous ramène encore à Jehan de Nostre Dame. Dans les quelques lignes consacrées à A. de Mareuil, il est dit (f. 89) que la protectrice de ce troubadour, la comtesse de Burlas, épousa en secondes noces « Jan de Burlas, » ainsi appelé du nom de sa femme, personnage qui « feust » en credit envers Charles roy de Sicille. » C'est là une assertion qui ne repose absolument sur rien, qui est même entièrement absurde, et n'a été inventée que pour rattacher A. de Mareuil à la maison d'Anjou. La comtesse de Burlas, fille de Raimon V, comte de Toulouse, ne paraît pas avoir survécu plus de six ou sept ans à son mari, Roger II, vicomte de Béziers († 1194); elle était certainement morte en avril 1201 (voy. D. Vaissète, III, 92). Non-seulement elle ne se remaria point, mais l'eût-elle fait, il serait bien invraisemblable que son second mari eût connu Charles d'Anjou, surtout comme roi de Sicile. Cette fantaisie n'a point pris place dans la vie, d'ailleurs entièrement fabuleuse, que J. de Nostre Dame a écrite d'A. de Mareuil (*Les Vies*, etc., p. 65), mais le poète y est entièrement rattaché à la Provence puisqu'au lieu de le faire naître à Mareuil, en Périgord, conformément au témoignage de la vie authentique, l'auteur suppose qu'il prit son nom du lieu de Meyrueilh, près d'Aix (maintenant Meyreuil). C'est une invention substituée à une autre.

de côté tout ce qu'il possédait d'indications exactes afin de donner libre cours à sa fantaisie. Dans cette hypothèse, les pièces apocryphes dont abonde son livre pourraient, avec une grande vraisemblance, lui être attribuées, de même que les trois sonnets de notre chansonnier, qui seraient alors de son écriture ¹.

Depuis le xvi^e siècle je ne trouve plus trace de notre ms. jusqu'au moment de la Révolution. A cette époque il appartenait à la famille de Simiane. Lorsqu'elle partit pour l'émigration, ce précieux volume fut, avec les archives de la famille, enfoui dans la cour du château au pied d'un olivier. La terre de Provence a été légère au vieux chansonnier. C'est à peine si les bords un peu usés des feuillets (et qui l'étaient peut-être auparavant) attestent un séjour de plusieurs années au-dessous du sol. En 1836, M^{me} la marquise de Simiane l'offrit à M. Giraud, qui le communiqua à Raynouard. L'illustre philologue, qui depuis longtemps avait publié son premier Choix des poésies des troubadours,

1. Comme l'écriture en est à dessein vieillie, on ne peut utilement la comparer à celle des fragments de Carpentras. — Il y aurait une autre manière d'expliquer la contradiction entre les notes du ms. de Carpentras et le livre de Nostre Dame. Ce serait de supposer que, par une erreur de critique à la rigueur admissible, il aurait, pour la composition de son ouvrage, donné la préférence aux renseignements fournis par le moine de Montmajour, le moine des Iles d'Or et Hugues de Saint-Cezari, ses autorités favorites. Mais je pense que les deux derniers de ces personnages sont de pure invention, et ce qui me conduit à cette opinion, c'est que pour le premier, le moine de Montmajour, la fraude est palpable. M. Diez a déjà remarqué (*Leben u. Werke d. Tr.*, p. 607) que ce personnage doit être identifié avec le moine de Montaudon dont la satire (*Pus Peire d'Alvernh'a chantat*) aurait été postérieurement allongée, mais il est de toute évidence que c'est Nostre Dame lui-même qui a 1^o attribué ce troubadour à la Provence en changeant *Montaudon* (Auvergne) avec *Montmajour* (tout près d'Arles), 2^o fait produire au *sirventes* beaucoup plus qu'il ne contient, une fois à l'aide d'un emprunt au *sirventes* analogue de Peire d'Auvergne (cf. *Chantarai d'aquetz trobadors*, coupl. 3 dans *Ch. IV*, 298, avec *Les Vies*, etc., p. 146, dernières lignes), mais le plus souvent à l'aide d'inventions plus ou moins absurdes. En déclarant dans sa préface (p. 18-9) qu'une grande partie de ses mss., et notamment les œuvres du moine de Montmajour, du moine des Isles d'Or et d'Hugues de Saint-Cezari lui ont été dérobées lors des troubles de 1562, maître Jehan prenait ses précautions contre ceux qui auraient pu lui demander la production de ses pièces.

et venait probablement d'achever l'impression du second¹, se trouvait alors engagé dans d'autres poursuites, notamment dans la composition d'un grand travail qui devait servir d'introduction à son *Nouveau Choix*. Il ne put tirer du nouveau chansonnier qu'on lui présentait tout le parti qu'il n'eût pas manqué d'en tirer quelques années plus tôt, et se contenta d'en publier dans l'Annuaire de la Société de l'Histoire de France pour l'année 1837, deux couplets qu'il attribua à Richard-Cœur-de-Lion. C'était une erreur. La pièce anonyme d'où ces deux couplets sont extraits est à la vérité placée à la suite de la célèbre chanson de Richard : *Ja nus hom pris ne dira sa raison*, mais, depuis 1829, Diez avait prouvé que cette chanson est française et non provençale (*L. u. W.* p. 101); l'autre pièce du même prince (*Dau fin ieus voil deresnier*) est également française, et Raynouard aurait pu hésiter à attribuer une chanson incontestablement provençale au roi anglais. Le fait est qu'elle est de Cercamon².

En 1859, M. Giraud fit don de son manuscrit à la bibliothèque où il fut inscrit sous le n° 5351 du supplément français, et lorsque le Supplément fut réuni à l'Ancien fonds, il reçut le n° 12472 qu'il porte actuellement.

§ IV.

Dialecte du chansonnier Giraud.

Le dialecte du scribe qui a exécuté ce ms. était celui de la Provence. Là dessus point de doute. Aller plus loin, chercher à déterminer où ce dialecte se parlait, serait beaucoup s'aventurer. Les éléments d'une pareille recherche sont peut-être plus rares pour la Provence que pour aucun des autres pays de langue d'oc.

1. L'*Avertissement* placé par M. J. Paquet en tête du *Nouveau choix* qui forme le tome I du *Lexique roman*, est daté du 15 février 1838, et ce volume était imprimé, sauf l'introduction qui demeura inachevée, lorsque Raynouard mourut à Passy le 27 oct. 1836.

2. L'erreur de Raynouard a été reproduite par M. Th. Wright, *Biographia britannica litteraria*, anglo-norman period, p. 327.

Là, en effet, les documents diplomatiques, qui ailleurs fournissent la principale base de l'étude des dialectes, font à peu près complètement défaut. Jusqu'à son dernier jour la chancellerie des comtes de Provence a expédié ses actes en latin. Les municipalités ont en général suivi son exemple. Les coutumes étaient rédigées en latin, et les textes provençaux que nous en avons ne sont que des traductions ¹. Telle était la force de l'habitude que même les délibérations des conseils de ville étaient rédigées en latin. A Tarascon, par exemple, c'est seulement à la date du 19 mars 1519 que le conseil, considérant que la plupart des conseillers étaient illettrés et n'entendaient pas le latin, délibéra que ses décisions seraient désormais rédigées en langue vulgaire, c'est-à-dire en provençal²; et l'emploi de la langue du pays ne devait pas durer longtemps, car dès 1540 le français venait remplacer définitivement le provençal dans la rédaction des mêmes actes. Les seuls documents diplomatiques ou administratifs dans lesquels on puisse étudier l'idiome de la Provence sont : 1° les actes d'hommage, qui, pour des motifs que j'ai ailleurs essayé de déterminer ³, ont été dans tous les pays de langue d'oc rédigés en tout ou en partie en langue vulgaire. Ils sont très-peu nombreux; 2° les règlements de métiers et ordonnances de police; 3° les livres de cadastre ou compoids, les registres d'impôt, les comptes et pièces à l'appui et autres documents du même genre qui remontent rarement au-delà du XIV^e siècle.

A ces textes, qui sont encore pour la plupart inaccessibles aux linguistes, viennent se joindre quelques mss. de provenance assez certaine pour fournir une base à l'étude des variétés locales du provençal de Provence. Je citerai notamment la vie de sainte Douceline, écrite peu après la mort de la sainte, c'est-à-dire dans le dernier quart du XIII^e siècle⁴, et le ms. Bibl. imp. 1049, qui renferme entre autres textes la vie de

1. Tel est le cas notamment de la coutume de Manosque qui a été publiée en latin et en provençal dans le *Bulletin du Comité*, IV (1857), 224-32.

2. Archives de Tarascon, registre coté BB 13.

3. *Revue des Sociétés savantes*, IV^e série, t. IX, rapport sur une communication de M. Blancard.

4. Ms. unique à la Bibl. imp., fonds fr. 13503. Je publierai prochainement cet ouvrage qui est très important, non pas seulement pour l'histoire de la langue, mais encore pour celle du mouvement franciscain dans le midi de la France. — On en trouvera un extrait dans la *Chrest. prov.* de Bartsch, col. 299.

Barlaam et Josaphat, et qui a été écrit à Aix un peu avant le milieu du XIV^e siècle ¹.

Tout ce que je puis dire de la langue de notre chansonnier en général, c'est qu'elle ne présente pas certains caractères qui au XIV^e siècle s'observent dans les documents provençaux des bords du Rhône, soit d'Arles ou de Tarascon. Tout au contraire, il a plusieurs points communs avec le ms. d'Aix ci-dessus indiqué, mais non point assez pour qu'on puisse conclure que le copiste était le concitoyen du scribe à qui est dû le ms. 1049. Ce qui complique encore la difficulté de cette recherche, c'est que le chansonnier Giraud n'offre pas partout les mêmes caractères, ayant plus ou moins conservé les formes usitées dans le recueil ou les recueils où il a puisé. Les faits ci-après exposés ont été à peu près tous relevés dans les pièces qui seront publiées dans ce mémoire. Étant presque toutes d'auteurs provençaux et d'une époque relativement récente, ces poésies peuvent avoir été recueillies de la tradition orale; aussi le caractère du dialecte provençal y est-il plus fortement marqué que dans le reste du ms. ².

u prend la place d'*o* dans *lur*, I, 42, 48; VII. 42, etc., et dans *murir*, I, 8. Dans le premier cas il répond à *o* tonique latin, dans le second à *o* avant la tonique. Dans l'un et dans l'autre cas le prov. mod. admet invariablement *ou* ³.

Au commencement des mots *o* tonique, venant de *u* latin, et *uei* tonique, développent au devant d'eux un *v* dans *von* (*unde*), IV, 1, 49, VIII, 11, 30, 67; *vueilhs* (*oculus*), IX, 6, 14, etc. Il ne faut pas songer à prononcer *uon* : il est sans exemple que *u* latin soit devenu *uo*, et d'ailleurs il faut bien que dans *vueilhs* la première lettre soit une consonne. La prosthèse de *v* devant *o* initial s'observe en prov. mod. dans *vounte* (*unde*), l'ancien *on* ou *von*, dans *vouch* (*unctum*, oint) et mots déri-

1. Pour les détails, voir *Barlaam u. Josaphat*, französisches Gedicht von Gui de Cambrai, hgg. von H. Zotenberg u. Paul Meyer (Stuttgart, 1864), p. 352.

2. Dans les renvois qui accompagnent les formes ci-après rapportées, le premier chiffre (grandes capitales) désigne le §, le second (petites capitales), le n° de la pièce lorsqu'il y en a plus d'une dans un chapitre, le troisième (chiffre arabe), le n° du vers.

3. Voy. mon mémoire sur l'*o* en provençal, §§ 1 et 4 (*Mém. de la Société de linguistique de Paris*, t. 1).

vés, dans *voung* (*undecim*). Remarquons que dans tous ces exemples la voyelle est en position ¹. — La forme ordinaire *on* se rencontre aussi dans notre ms., par ex. I, 38; IV, II, 2, etc. — Jusqu'à présent *von* (ou *vont*) n'a été rencontré que dans la traduction en vers de l'Évangile de l'Enfance (voy. Bartsch, *Denkmæler d. prov. Literatur*, note sur 279, 33). La copie qu'on possède de cette version a été exécutée par un homme du nord, un certain Simon Bretel, de Tournai (*Denkm*, 305, 34), mais probablement d'après un texte écrit en Provence.

o étymologique et tonique, se dissout en *uo* devant *c* : *luoc*, I, 1; IV, I, 70; II, 26, 51; *luocx*, VII, 4; — en *ue* devant deux consonnes formant position ou devant *l* : *puecs*, *puesc*, IV, I, 12, 19; *nueh* (*nox*), VIII, I, 20; *erguell*, IV, II, 12; VI, 31; *vuell*, VI, 59.

eu prend la place de *v* latin dans *vieure*, VII, 52, et mots analogues, fait ordinaire ailleurs encore qu'en Provence, au XIV^e siècle. Voy. Bartsch, *Denkmæler*, note sur 105, 3.

y se rencontre parfois, non pas seulement à la place d'*i* semi-voyelle (*eyseuple*, *malvays*), ce qui n'a rien que d'ordinaire, mais aussi à la place de la consonne *j* dans *yoyos*, IV, I, 5, où le premier *y* représente *g* latin et ne peut être autre chose qu'une notation bizarre de *j*; dans *yos* (*jusum*), IV, I, 17, à côté duquel on rencontre aussi *jos*, IV, II, 30; dans *corayos*, IV, I, 38, qui devrait être *corajos* puisque le ms. porte toujours *corage*, *linhage*, *viage*, IV, II, 34, 36, 40; dans *yai* (*jacet*), X, 48. — Ce qui me semble prouver que *y* peut exprimer le son du *j* (prononcé *dj* ou *dz*), c'est qu'on trouve *envega*, VII, 13 (ou le *g* remplace un *j*) et *enveya* I, 8. D'ailleurs nous allons voir que pour noter le son de *g* dur le copiste emploie non pas *g* simple, mais *gu*, même devant *a* et *o*.

Il faut considérer comme tout à fait exceptionnel dans notre ms. l'emploi de *g* au lieu de *ch* dans *gantaire* : *Si vuelh ieu esser gantaire*, f. 7, v^o; *g* est dans ce cas pour *j*, et on a d'autres exemples de *j* pour *ch* ².

1. Cette prononciation n'est pas générale : dans la Haute-Provence on dit plutôt *ounte*, et le plus souvent *mounte*, mais elle existe à tout le moins dans le Var.

2. Dans une prière en vers à la Vierge, qui a été écrite vers le commencement du XIII^e siècle sur la garde d'un ms. de Carpentras, il y a *Can jantaraï* (=

gu devant *a* et *o* est d'un emploi presque constant : *guastan*, X, II *d*, 10; *guardar*, V, 31; *guardas*, IV, I, 43; *guarda*, IV, II, 40; *guaire*, IV, I, 25; *preguara*, I, 33; *reneguar*, IV, I, 41; — *lenguas*, IV, I, 63; — *Araguon*, III, 18; — *seguon*, VI, 10; *guolias*, X, II *d*, 14; *guovern*, IV, I, 14¹, etc.

Le *t* final est le plus souvent conservé dans les substantifs, les participes présents et les adverbes en *ment*; voir les rimes *cc* de V. Souvent il est ajouté à tort, pour la rime, ainsi *legent* attire la rime *sent* (*sensus*) V, 20-1. — Même fait dans le ms. 1049 et dans la Vie de Douceline, avec la différence que dans ce dernier ouvrage les adverbes reçoivent l'*s* adverbial (*mens* au lieu de *ment*).

v initial tombe dans *d'ostre* pour *de vostre*, VII, 16, 34; XII, II, 3; XIII, 22; dans *c'os* pour *que vos*, XII, II, 8. Comme la mesure du vers serait rompue si on rétablissait la forme complète, il faut attribuer cette aphérèse non au copiste, mais aux auteurs. Jacme Mote, dont la pièce a dû être composée vers 1291, Ponson et Moter sont les seuls chez qui elle se rencontre.

n final, ne formant pas position², persiste la plupart du temps; ainsi le copiste de notre chansonnier écrit *en(in)* et non *e*, — *ben*, *bens*, *ren*, et non *be*, *bes*, *re*, — *camins*, IV, I, 42, et non *camis*, etc. Cette nasale, qu'on ne trouve guère écrite que dans la partie orientale des pays de langue d'oc, c'est-à-dire en Provence, où elle se conserve encore dans le même cas, était faiblement prononcée ou même pouvait ne pas se prononcer du tout, car elle ne compte pas à la rime : *companhons* rime avec *nos*, IV, I, 27-8; les rimes *cc* de la tenson de Peire et de Guilhem (§ VI) sont en *e*, quoique le copiste ait écrit *ren-fren* 23-4, *manten-se* 32-3, *cre-ten* 41-2, *aperten-coven* 50-1, ajoutant la nasale aussi souvent qu'il le pouvait. A la vérité, ces exemples sont empruntés à des auteurs dont l'origine provençale n'est que probable, mais nous savons d'ailleurs que le même

cantlarai) *la orazon*. Même en français, *j* a été accidentellement employé pour *ch*. Il y a *jholt* (=calidum) dans le fragment de Valenciennes, voy. Littré, *Hist. de la langue fr.*, II, 32.

1. Même forme, Bartsch, *Denkm*, 118, 28.

2. C'est l'*u* séparable de Diez, *Gram.* I, 392; cf. *Flamenco*, p. XXIX-XXX.

fait peut être observé dans des poésies certainement composées en Provence¹.

n est ordinairement redoublé dans *annar*, II, 12; III, 27; IV, II, 45. — De même dans le ms. 1049, voy. *Prov. Leseb.* 167, 5; 169, 22, 31; 171, 2, etc.

n et *l* mouillés sont ordinairement notés par *inh*, *ilh* : *Aynes* (Agnès) VIII, I, 18; *guazainhet*, X, I, 21; *guazainh*, même pièce, 70; *enseinhament*, même pièce, 17, 60; *reinhon*, IV, II, 6; *seinher*, même pièce, *passim*; *seinhor*, I, 27; X, 49, etc. — *trebailhat*, IV, II, 39; *ergueilhs*, X, II d, 5, *hueilhs*, même pièce, 6. — Cependant *ill* et *ll* étaient employés aux mêmes fins que *ilh* : *trebaill*, VI, 26. *erguell*, VI, II, 15, 31.

r précédé de *s* tombe parfois à la fin des mots : *drechuries*, IV, I, 61; *senhos*, IV, II, 1. C'est la marque d'une prononciation assez ancienne, car déjà dans Bertran de Born on trouve *fors* rimant avec *jos* (*S'ieu fos aissi senher e poderos*, dern. coupl.). Voy. Bartsch, *Prov. Leseb.* note sur 41, 9-10, et *Denkm.* notes sur 55, 12; 293, 36; 298, 20.

s prend ordinairement la place de *tz* à la fin des mots, ce qui n'est pas particulier à la Provence, mais est assez général dans les pays de langue d'oc dès la fin du XIII^e siècle : *annas*, II, 12; *blasmas*, III, 11; *solas*, III, 20; *aves*, II, 7; *vers* (*virides*), X, II d, 8. Cependant *etz* se montre assez souvent : *prenetz*, III, 28; *creiretz*, IV, I, 58; *volretz*, IV, I, 62. Il est à remarquer que les participes conservent toujours le *tz* : *forratz*, IV, I, 21; *restauratz*, VII, 9; *mortz*, IV, I, 12; VII, 12; *aunitz*, VII, 18; *tengutz*, VII, 18.

z venant de *d* latin tombe facilement lorsqu'il est entre deux voyelles : *chaer*, VII, 48. Il persiste constamment lorsqu'il vient de *c*, comme dans *plazer*.

z s'introduit entre deux voyelles, sans motif étymologique, dans *glizeiza* (= *glieiza*, église), IV, I, 23; *prozesa*, IV, II, 69. On trouve beaucoup d'exemples analogues dans les textes en provençal de Provence du XIV^e siècle, par ex., dans le ms. 1049, *azondos* (*Chrest. prov.*, 345, 21), où il serait absurde de dire que le *b* latin s'est changé en *z*; voy. Bartsch, *Denkm.* notes sur 51, 4, et 196, 19.

1. Ainsi *fe* (*fides*) rime avec *sosten* dans la complainte sur la mort du comte Robert : *Denkm.* 57, 7-8.

h se rencontre au devant de mots où il n'est nullement étymologique : *hel* (= *elo*), X, I, 36, 69; *hen* (*in*), X, III, 35; *hi* (*ibi*) I, 7; *hill* (*illi*), X, II d, 16; *hucilhs*, IX, 26, 29, 32, 36, 37, 38, 41, 47; *ho* (*aut*), V, 6, IX, 6; *hufre*, X, II d, 10; *hufri*, X, II, 36; *hon* (*unde*), IX, 24; *hotra* (*ultra*), X, III, 23. — Dans d'autres mots, la présence de l'*h* pourrait sembler justifiée par l'étymologie, si on ne savait que dans toutes les langues romanes le *h* initial latin a disparu dès les premiers monuments, et ne se montre que dans les mots de formation savante. Aussi, dans les mots qui suivent, et qui, dans des textes plus anciens, commenceraient par la voyelle, représente-t-il, non l'aspiration traditionnelle venant des Latins, mais une aspiration récemment produite : *ha* (*habet*), X, I, 50; *han* (*habent*), X, II d, 17; *hac* (*habuit*) X, I, 14, 34, 37; *haya* (*habeat*), X, II d, 18; *ho* (*hoc*), VIII, I, 30; X, II d, 11, 12; *honor*, X, I, 6; *deshonors*, X, II d, 9; *hostal*, X, I, 5. — Le même fait s'observe dans d'autres mss. du même temps, par ex. dans celui de *Guillaume de la Barre*; voy. mon mémoire sur ce poème, p. 35.

Dans ce ms. *li* est parfois employé comme cas sujet de l'art. fém. sing. : *li mort*, IV, I, 3. Ce qui n'est ici qu'accidentel est constant dans certains mss. provençaux, par ex. dans celui de la Vie de Douceline. J'en ai aussi noté quelques exemples dans *Flamenca* (p. xxxii-iii).

§ V.

De la méthode suivie dans le présent mémoire.

Il me reste à dire quelques mots de la méthode que j'ai suivie dans le présent mémoire. Les poésies du même auteur, quelle que soit leur place dans le ms., sont groupées ensemble, mais, n'ayant aucun moyen de déterminer la succession chronologique des pièces de chaque troubadour, je les ai rangées dans chaque groupe selon l'ordre que leur assigne le ms. La succession chronologique des auteurs est, je crois, sûrement établie pour les huit premiers chapitres. Au § IX je n'ai déjà plus que des présomptions assez vagues pour placer la tenson de Girart et de Peironet avant Rostanh Berenguier, troubadour dont l'époque est fixée avec certitude aux premières années

du ^{xiv}^e siècle. Pour les pièces publiées dans les chapitres qui suivent, tout indice chronologique m'a manqué; j'ai donné en premier lieu celles dont l'auteur est nommé, réservant pour la fin les poésies écrites par β et γ , et les pièces fausses.

J'ai tenu à reproduire avec une entière exactitude la leçon du ms., sauf dans les cas où il y a eu de la part du copiste une méprise évidente, par ex. IV, 1, 31, 70, 75. Les restitutions qui ne me paraissent pas absolument certaines, je me suis borné à les proposer en note. J'ai fait aussi, au moyen de crochets (pour marquer les additions de lettres) et de parenthèses (pour indiquer les suppressions), un petit nombre de corrections grammaticales. En somme, je n'ai voulu corriger que les fautes imputables à l'inattention ou à l'ignorance du copiste, mais non point les formes qui dépendent du lieu où le ms. a été exécuté. J'ai donc partout laissé subsister les caractères du dialecte, lors même qu'ils troublent la rime. Il serait illogique de les supprimer à cette place et de les conserver dans le corps du vers. En outre, sans parler de la réserve qu'il convient de garder dans une édition princeps, ces marques dialectales ont aussi leur intérêt.

La transcription des abréviations donne lieu ici, comme avec bien d'autres mss., à certains doutes. La seconde syllabe des mots *senher*, *linhage* est surmontée d'un trait dont je n'ai pu tenir compte. Le même trait, dans *nō*, *cō*, etc., peut en certains cas se traduire aussi bien par *n* que par *m*. En effet, dans certains mss., devant un mot commençant par *p* ou *b*, l'*n* final passe à l'*m*, et d'autre part *m* devient facilement *n* en provençal de Provence; c'est même la règle actuelle : *avem* est devenu *aven* en prov. mod.; il y a quelques exemples de ces faits dans notre chansonnier ¹, toutefois, comme ils sont loin d'être constants, je m'en suis, en cas d'abréviation, tenu à l'étymologie, écrivant par exemple *non* pour le latin *non*, et *nom* pour *no-me*.

Je donne les noms des troubadours sous leur forme originale (cas régime), et les noms des lieux sous leur forme actuelle.

1. Ainsi, *m* pour *n* : *em paradis*, IV, 1, 71; — *n* pour *m* : *con*, IV, 1, 3; *an* (pour *am*, avec) IV, 1, 17; *viven* (pour *vivem*) IV, 1, 14; *vieurān* (pour *vieu-rem*, nous vivrons) IV, 1, 52. Tous ces mots sont écrits en toutes lettres.

TEXTES ET NOTICES.

§ I.

Guilhem de Saint-Didier.

Les chansonniers connus jusqu'à ce jour nous ont conservé, sous le nom de ce troubadour, seize pièces ¹ qui ne peuvent être toutes laissées sans discussion à son compte. Déjà il a été démontré par Diez (*L. u. W.* 329-332) que l'exhortation à la croisade qui commence par *El temps quan vey cazer fuelhas e flors* (*Ch.* IV, 133, *W.* II, 44) a dû être composée entre 1260 environ et 1268, et ne peut par conséquent être d'un troubadour qui florissait dans les vingt dernières années du xii^e siècle. Ajoutons que son attribution à G. de Saint-Didier repose sur un témoignage unique, puisqu'elle ne se trouve que dans un ms. (B, f. 133) ². — Une autre de ces seize pièces, *Pus fin'amors me torn'en alegrier*, est, selon la grande majorité des mss., de Gauceran de Saint-Didier ³. La pièce *Ailas! com muer*, — *Que as, amis?* est de G. de Borneil d'après B (*G.* 192) et I (*G.* 817): de G. de Saint-Didier selon le seul ms. G (*G.* 818). L'originalité de cette pièce est en faveur de la première de ces deux attributions ⁴. — Je serais aussi disposé à retirer à notre troubadour la

1. Rayn., *Choir*, V, 207; Diez, *L. u. W.* p. 329. Quinze sont réunies dans Mahn, *Werke d. Troub.*, II, 39-57. La seizième ne peut être que la pièce *Pus fin'amors me torn'en alegrier* dont il va être question.

2. Diez conjecture qu'il y a eu une erreur de nom et qu'elle doit être attribuée à Gauceran de Saint-Didier, petit-fils de Guilhem. Don Manuel Milá a émis de son côté la même opinion, *De los Trovadores en España*, p. 197 et 240, note 20.

3. Oxford, p. 212; voir pour le détail ma notice de ce ms.

4. Le premier vers de cette pièce rappelle le dialogue presque monosyllabique de Flamenca et de Guillaume : *Ailas!* — *Que plans?* — *Mor mi*, etc. Les deux derniers couplets d'une pièce de Peire Rogier (*Ges non puese en bon vers falhir*) offrent également un dialogue très-coupé, et dont l'auteur de *Flamenca* a pu s'inspirer.

pièce *Aissi cum a sas faissos*, que le seul ms. B (G. 196, W. II, 52) nous a conservée; c'est une chanson purement religieuse et qui n'est guère dans la manière de G. de Saint-Didier. — D'un caractère tout différent est la pièce *D'una dona ai auzit dir que s'es clamada* (W. II, 55), qui rappelle le fabliau de la dame qui se lamentait sur la tombe de son mari. Elle se trouve dans deux mss. : B l'attribue à G. de Saint-Didier, et I (G. 367). avec plus de vraisemblance selon moi, à P. Duran. — *Los grieus desirs que solom far doler* (W. II, 56), est de G. de Calanson selon B f. 251, et I (G. 368); seul, A la place sous le nom de G. de Saint-Didier. — De ces seize pièces, dix seulement peuvent donc être conservées, avec une certitude à peu près complète, à G. de Saint-Didier. Quatre d'entre elles se retrouvent sous le nom de ce troubadour dans le ms. Giraud, qui vient ainsi confirmer l'attribution des autres chansonniers, ce sont les n^{os} 130 à 132 et 146. Il en contient une cinquième (n^o 133) qui, à ma connaissance, ne se rencontre nulle part ailleurs, et dont l'authenticité est incontestable.

C'est une chanson où le poète remercie Amour de lui avoir fait aimer une dame qui est la plus belle du monde. Toutefois, il craint d'avoir porté trop haut ses desirs et d'être dédaigné. Aussi n'ose-t-il demander beaucoup, et si peu qu'il obtienne il sera satisfait. Tel est l'avantage qu'il y a à mettre son cœur et sa pensée en haut amour : l'attente est longue, mais riche la récompense. Il voudrait bien lui demander un rendez-vous, car publiquement il n'oserait lui parler, de peur des médisants. Il termine en blâmant les dames de prolonger l'attente de ceux en qui elles ont mis leur amour, au risque d'éveiller l'attention des envieux. L'envoi est ainsi conçu : « Chanson, va me dire à mon Bertran » que je le prie de te faire ouïr à son Bertran. » Cette dernière phrase, quoique la signification précise en soit un peu obscure, confirme de la façon la plus décisive, l'attribution de la pièce à Guilhem de Saint-Didier. Nous savons en effet, par la vie de ce troubadour, qu'il aimait la marquise de Polignac, sœur du dauphin d'Auvergne, et la désignait dans ses chants sous le nom de Bertran, nom qu'il se donnait aussi à lui-même et qu'il appliquait encore à son ami, Ugo Marescalc ¹. Et en effet, plusieurs de ses

1. « El entendet se en la marqueza de Polonhac, qu'era sor del Dalfin » d'Alverne, e de N'Azalais de Claustra, e moiller del vescomte de Polonhac. En

pièces ¹ sont adressées à ce Bertran par lequel il faut entendre la marquise de Polignac. C'est donc à cette dame que notre troubadour envoie la chanson dont le texte suit, avec deux vers dont le sens est, si je les entends bien : « Chanson, va dire à » mon Bertran (la marquise) que je la prie de te chanter à son » Bertran (G. de Saint-Didier). »

La disposition des rimes qu'offre cette pièce, *abba cdde*, est des plus fréquentes dans la poésie provençale, toutefois il n'y en pas d'autre exemple dans les pièces authentiques de G. de Saint-Didier ²

G. DE SAINT DIDIER (f. 73).

- cxxxij. Per Dieu, Amor, en gentil luoc cortes
 Saupest assir tot mon cor e mon sen,
 Per qu'ieus o dei ben grazir lonjamen
 4 Que nom cugera esdevenir pogues,
 Que la gensor m'aves fait abellir
 Que sia el mon en fait et en semblant.
 Tant es bella qu'ieu hi conocs mon dan,
 8 C'ab enveya cre quem n'er a murir.

- Ben sai del mon que s'a chاوزir agues
 Qu'en ³ leis chاوزira, sis feran d'autres cen ;
 Per qu'ieu am mais de leis lo lonc aten
 12 Que d'otra ren que donar mi pogues.
 Mais trop ai mes autamen mon dezir,
 Per c'ai paor qu'elam torn en soan,
 Car ges non puesc capdelar mon talan
 16 C'ades non vuelha lo miels qu'el mont se mir.

Ric joy e gran ai volgut, e defes
 Ab cortezia montan son pres valen,

» Guillems si fazia sas cansos d'ella e l'amava per amor, et apellava se ab ella
 » Bertran, et ab N'Ugo Marescale dizia altressi Bertran... e tut tres si clamavan
 » Bertran l'us l'autre. »

1. Celles qui dans les *W. d. Troub.* portent les n^{os} I, II, IV, VI, VII, VIII, XIII.

2. Elle se rencontre dans la pièce *El temps quan vey cazer fuelhas e flors*, qui justement se trouve avoir été à tort attribuée à G. de Saint-Didier, comme on l'a vu ci-dessus.

3. Ms. *quē*, corr. *qu'eu* ?

- Trobat, com deu avenir qui l'anes queren ¹;
 20 Ho qui que l'aia per mi non o dic ges,
 Qu'ieu non l'aurai ni nom deu avenir;
 Mais non per so que si Dieus m'ames tan
 Que de s'amor agues o tant o can,
 24 Sol que ren n'aia pron n'ai ab lo dezir.

- Qui 'n ric'amor met son cor e son pes, (v°)
 Sitot li tarza, ric guizardon aten;
 Qui ric seinhor pot servir lonjamen,
 28 Sitot bistensa, pueissas leu pren merces,
 Que mais li pot en sol un jorn servir
 Que nul paupre non faria d'un an,
 Per que n'aten l'onor el joi tan gran
 32 Qu'en ric parage ai pauzat mon albir.

- Ben la preguara, si a leis ar plagues,
 Quem consentis un celat parlamen,
 Car s'ieu la vauc vezer tot a prezen
 36 Diran mesonjas maint envios plaides,
 C'aital semblans fai amics departir,
 Et ans² del fag on cascuns a pueis dan :
 E si fossan acordat des aban
 40 Abdui se pogran ab mens de bruit partir.

- D'una ren fan domnas gran nesies :
 C'ab lonc enquerre fan lur joi conoissen.
 Cant hom las pregua, et ill n'auran talen
 44 Et l'es vejaire que ben a s'amor mes,
 Per qu'en fan plus de paraulas auzir?
 C'asatz son lo³ d'envios devinan
 Que dizon mais mil aitans que non es⁴,
 48 C'ab lur enuey an fait mant joi partir.

Chansoneta vai m'a mon Bertran dir
 Quel prec quet fassa al sieu Bertran auzir.

1. Suppr. *trobat*, qui paraît une addition inintelligente, et corr. *Com. a d.*
qui...

2. Corr. *Enans?*

3. Corr. *lai?*

4. Corr. *q. n. es m. aitan?*

§ II.

Couplets d'Hugo de Maensac et de Peire Cardinal.

Le nom de Peire Cardinal, qui donne à ces deux couplets un certain intérêt, ne nous aide guère à les dater. Ce troubadour, quoique l'un des plus célèbres, est l'un de ceux dont la vie est le moins connue. Nous savons par son biographe qu'il fut accueilli à la cour du roi d'Aragon. Jacques I^{er}, ce qui n'est pas un renseignement bien précis, ce roi ayant occupé le trône pendant plus de 60 ans (1213-1276); nous savons par la même source qu'il mourut âgé d'environ cent ans. Enfin, quelques unes de ses pièces nous le montrent contemporain de la croisade albigeoise, ce qui pouvait déjà se déduire des indications fournies par la biographie. Je n'oserais, comme l'a fait Diez (*L. u. W.*, p. 446), restreindre sa carrière poétique aux années 1210-1230 environ, mais je ne crois pas qu'on puisse l'étendre au-delà du milieu du XIII^e siècle. Quant à Hugo de *Maensac*, ou *Moensac* selon la leçon, assurément fautive, du ms., il est demeuré jusqu'à ce jour totalement inconnu¹. Son couplet et la réponse de Peire Cardinal, en tout 12 vers, offrent plusieurs passages obscurs, ce qui tient, pour une part, à la corruption du texte, et pour une autre, à l'emploi de mots ou de métaphores dont on n'a point, jusqu'ici, noté d'exemples. Néanmoins, le sens général est assez clair. Hugo se vante des cadeaux qu'il a reçus des dames, mais Cardinal lui fait voir combien ces dons sont peu de chose en comparaison des faveurs que d'autres obtiennent.

HUGO DE MOENSAC; P. CARDENAL (f. 38).

xxxv. En Peire, per mon chantar bel
 Ai de midons gans et anel,
 E mant autre non² atressi

1. Il y eut un *Peire* de Maensac qui a sa biographie dans les mss. 854-12473 (*Parn. occ.*, p. 304). Ces mêmes mss. lui attribuent deux pièces qui lui sont disputées par d'autres troubadours.

2. Corr. *don*.

- 4 Agut de donnas per lur¹ chant;
E cel que contra chantar dis²
Sembla ben c'ane rebuzan.

— N'Ugo, si vos n'aves joel

- 8 Autre n'a la carn e la pel
E chantant cant el es el ni;
E cant vos en formas³ sòn gan
Autre en forma l'auri;
12 Dones vos annas brezanejan⁴.

§ III.

Tenson d'En Engles et de

(1253?).

Le texte de cette pièce est incomplet et interverti. J'essaierai de retrouver l'ordre dans lequel se suivaient les différentes parties de la tenson, puis je chercherai à la dater. Voici d'abord la leçon du ms. :

- A la cort fuy l'autrier del rey Navar (f. 14 v°)
Qu'es cort corta de tota cortesia⁵,
Corta de pres e corta de donar
E mais corta qu'ieu dire non sabria;
5 Et es tan cort c'om ren no y pot corchar.
De sa cort corta prec Dieus que m'enpar,
Qu'en sa cort a de totz bens carestia,
Per qu'ieu l'apel cort corta totavia.
— N'Engles, a tort vos aug del rey blasmar (f. 15)
10 De Navarra, de que faig gran follia;
E blasmas lo car el non vos vol dar

1. Ne faudrait-il pas *mon*?

2. Il faudrait *di* pour la rime; mais le vers entier m'est obscur.

3. Corr. *enformas*, et au v. suiv. *enforma*?

4. Ou *brezavejan*.

5. Corr. *De sa corta cort*? — Ce vers se trouve être à peu près identique à celui d'un couplet cité dans les *Leys d'amors* (I, 250) : *Corta gest cortz de tota cortezia*.

- Plus honrat don c'a vos non tanheria,
 Mas, s'es blasme, non fai so que deuria?
 Qu'el es fransces e vos engles, som par.
- 15 El rey franses non deu als Engles dar,
 Car Fransa tol als Engles cascun dia;
 Doncs com dara sel que toure deuria?
- Rey d'Araguon, corona de pres quar,
 Ves vos m'en vauc per mon dan restaurar.
- 20 Car en vos es solas e cortezia
 Ves vos m'en vauc, senher, ma dreita via.
- Sieus acordas que la vulhas tornar,
 N'Engles, al rey queus donet l'autre dya,
 Tot vostre don¹ cre² queus faray doblar,
- 25 E nom menes en vostra compainhia
 C'al rey³ a far e non lay vos segria.
- E s'ops vos es, pensas leu de l'annar,
 E prenetz so que pel rey dat vos sia;
 Non m'en des part, qu'ieu non lan vos querria

Nous avons donc, selon la division du ms., cinq couplets, de 8, 9, 4, 5, 3 vers. Il est manifeste qu'un seul est complet, c'est le second, qui a neuf vers. La série des rimes est *abab baabb*. Nous appliquons ce type à la première stance et nous voyons qu'elle a perdu une rime *b*, soit son quatrième ou son cinquième vers. Puis, sans nous occuper de la division marquée par le ms., nous réunissons en un couplet les huit derniers vers et nous y trouvons *abab babbb*, c'est-à-dire notre couplet entier moins une rime *a*, soit celle du sixième ou du septième vers. Revenons maintenant sur nos pas et envisageons le troisième couplet : il a quatre vers, et par l'idée comme par la forme, c'est un envoi³. Nous reportons donc cet envoi à sa place, c'est-à-dire à la fin de la pièce. Mais alors, nous aurons, à la suite l'un de l'autre, deux couplets dits par le même personnage (l'interlocuteur inconnu d'En Engles), ce qui nous oblige à

1. On ne sait trop s'il y a *don* ou *dan*, mais ce sens exige *don*.

2. Pour *c'al re ay*?

3. On sait que l'envoi reproduit toujours les dernières rimes du dernier couplet (Diez, *Die Poesie d. troub.*, p. 94; *L. u. W.*, p. 101, n. 2). Ici, tous les trois couplets sont pareils, et leurs deux dernières rimes sont *ar* et *ia* qu'offre aussi l'envoi.

supposer à cet endroit une lacune d'un couplet ou de trois, selon que la pièce avait, indépendamment de l'envoi, 4 ou 6 couplets, ce que nous ne pouvons savoir, la seconde hypothèse étant toutefois beaucoup plus probable que la première. Étant admis que la pièce avait six couplets, on pourrait encore supposer qu'il en manque un à l'endroit où notre ms. place l'envoi, et deux à la fin. Mais cette hypothèse ne me paraît pas très-vraisemblable, parce que le dernier couplet a bien l'air de clore le débat.

Voici donc quelle devait être la disposition de cette tenson :

1^{er} couplet (v. 1-8). Je fus l'autre jour à la cour du roi Navarrais, qui est cour courte de toute courtoisie; courte de prix et courte de doner, et plus courte que je ne saurais dire; et elle est si courte qu'on n'y peut rien accourcir. De sa cour courte je prie Dieu de me préserver, car en sa cour il y a de tous biens disette; c'est pourquoi je l'appelle toujours cour courte.

2^e couplet (v. 9-17). *En Engles*, à tort je vous entends blâmer le roi de Navarre, en quoi vous faites grande folie. Vous le blâmez de ce qu'il ne vous veut gratifier d'un don plus honorable que ne le comporte votre personne. Mais, s'il y a blâme, ne fait-il pas son devoir ? il est français et vous anglais, ce me semble, et le roi français ne doit pas donner aux Anglais, car la France prend chaque jour aux Anglais; et comment donnerait-il, celui qui doit ² prendre ?

(3^e couplet, et probablement 4^e et 5^e, manquent).

4^e ou 6^e couplet (v. 22-9). Si vous vous décidez à vous en retourner là, *En Engles*, auprès du roi qui vous donna l'autre jour, je crois que je vous ferai doubler votre don : ne me menez pas en votre compagnie, car j'ai autre chose à faire, et je ne vous y suivrais pas. Et s'il vous faut [y aller] hâtez-vous de partir et prenez ce qui vous sera donné par le roi. Ne m'en donnez point une part, car je ne vous la réclamerai pas.

Envoi (v. 18-21). Roi d'Aragon, couronne de prix cher, je viens à vous pour réparer ma perte, parce qu'en vous est soulas et courtoisie, je viens à vous, sire, ma droite voie.

Maintenant, de quels personnages s'agit-il dans cette tenson, et quand fut-elle composée? Des deux interlocuteurs, l'un n'est pas nommé, l'autre est appelé *En Engles*, et le v. 14 semble indiquer qu'il était en effet de nation anglaise; mais cela peut passer pour un jeu d'esprit. Il n'y a pas d'apparence qu'aucun

1. Ici, je ne suis pas très-sûr de ma traduction.

2. M. à m. « qui devrait », mais peut-être le condit. est-il ici et au v. 13 pour la rime; au v. 29 *querria* doit être entendu au sens du futur.

anglais ait jamais composé en provençal, et *Engles*, comme nom de convention, n'est pas sans exemple. Rambaut de Vaqueiras appelait ainsi, nous ignorons pourquoi, son premier protecteur, le prince d'Orange, Guillaume IV, dit *del cornas*¹; et un troubadour obscur, Peire de Durban, envoie une pièce à un personnage qu'il appelle « Amics Engles². » Si nous devons nous résigner, quant à présent, à ne rien savoir des auteurs de cette tençon, au moins pouvons-nous, avec toute probabilité, identifier les personnages qui y figurent, et par suite déterminer la date de sa composition. Il nous faut trouver au même temps : 1° un roi d'Aragon cher aux troubadours, 2° un roi de Navarre qui les fait fuir, 3° un roi de France qui dépouille les Anglais de leurs possessions.

Le premier point ne peut être déterminé sans le secours des autres, car pendant plus d'un siècle, les rois d'Aragon, à partir d'Alphonse II, ont protégé les troubadours. Pour le second point, nous pouvons hésiter entre Thibaut IV, le chansonnier (1234-1253), et Thibaut V (1253-1270). Il ne peut s'agir d'aucun autre, car le roi de France, mentionné dans la pièce, est, à n'en pas douter, saint Louis. Dès lors, le roi d'Aragon à qui s'adresse l'envoi est nécessairement Jacques-le-Conquérant (1213-1276); mais le roi de Navarre, dont la cour est si peu brillante, est-il Thibaut IV ou son fils? Les probabilités sont en faveur du premier. En effet, à partir de sa majorité (1256), Thibaut V ne résida guère en Navarre, et ne paraît avoir passé les Pyrénées que lorsque des affaires urgentes lui en imposaient la nécessité³. D'autre part, un petit poème provençal, duquel il est à propos de dire ici quelques mots, contient des reproches tout à fait analogues pour le fonds, qui ne peuvent s'adresser qu'à Thibaut IV. Je veux parler de la nouvelle allégorique de Peire Wilhem, longtemps crue de Peire Vidal⁴. Dans cette pièce, il est question d'un roi Alphonse de Castille⁵, qui est assurément Alphonse X (1252-1284) et d'un roi de Navarre qui autrefois était joyeux

1. Diez, *L. u. W.*, p. 264.

2. Herrig, *Archiv.*, XXXIV, 193 b.

3. Il y fit quatre séjours : en 1258, 1264, de nov. 1265 à déc. 1266, 1269. D'Arbois de Jubainville, *Histoire des comtes de Champagne*, IV, 365, cf. p. 372.

4. Voy. Bartsch, *Prov. Leseb.*, p. XI; cf. *Bibl. de l'Éc. des Ch.*, 6, 1, 178-9.

5. *Lex. rom.*, I, 415.

chanteur, mais qui maintenant « chante de péchés¹. » Ce roi est assurément Thibaut IV, dont les dernières poésies, celles qu'il composa après son retour de la croisade, ont presque toutes un caractère religieux². Nous savons aussi qu'il passa en Navarre les derniers mois de sa vie³, et c'est alors sans doute que Peire Wilhem et probablement aussi l'auteur de la tenson rapportée plus haut, se rendirent à sa cour et eurent lieu d'être peu satisfaits de sa générosité⁴.

L'une et l'autre pièce auraient donc été composées à l'époque du dernier séjour de Thibaut IV en Navarre, c'est-à-dire environ dans les six premiers mois de l'année 1253⁵.

1. *Mas eras canta de pechatz. Ibid.* I, 414.

2. D'Arbois de Jubainville, *Hist. des comtes de Champagne*, IV, 335-7.

3. *Ibid.*, IV, 337. Il mourut le 14 juillet 1253 et était revenu en Navarre au commencement de cette année ou à la fin de la précédente.

4. M. Milá, tout en admettant que l'Alphonse de Castille, désigné dans cette pièce, est Alphonse X semble trouver un motif de doute 1° dans la mention des cinq royaumes d'Espagne (*Lex. rom.*, I, 408), 2° dans ce fait que les règnes de Thibaut-le-Chansonnier et d'Alphonse X ne coïncident que pour une année (*Trov. en Esp.*, p. 200, note). Pour le second point, la réponse est que la pièce est justement de l'année où ces deux règnes coïncident, ainsi qu'on vient de le voir; et pour le premier, on peut dire que malgré la réunion sur une seule tête des couronnes de Léon et de Castille (1230) les contemporains continuaient à compter, comme par le passé, cinq royaumes en Espagne (Navarre, Léon, Castille, Aragon, Portugal).

5. Notre confrère, M. d'Arbois de Jubainville, à qui j'ai soumis cette partie de mon mémoire, me propose un autre système qui peut également se défendre. « Je remarque, » m'écrivit-il, « le passage où il est dit que « la France » prend chaque jour aux Anglais. » Cette mention doit être antérieure au » traité d'Abbeville (1259) par lequel S. Louis rendit à Henri III une partie » des conquêtes antérieures (*Art de vér. les dates*, I, 585 a). Les événements » auxquels elle semble se rapporter sont ceux de la guerre de S. Louis contre les » Anglais, 1241-3 (*ibid.* 584 a). Le traité qui mit fin à cette guerre est du 7 avril » 1243. Thibaut IV était en Navarre le 25 juin de cette année et y resta jus- » qu'en 1246. Peut-être pourrait-on dater votre pièce de l'époque, où Thibaut, » en guerre avec les Anglais (*Hist. des Comtes de Champ.*, IV, 329), devait être » mal disposé à l'égard des poètes provençaux qui tenaient leur parti et « d'En » Engles » par conséquent. Cette considération pourrait nous faire incliner à » dater la tenson de 1243, ou environ, au lieu de 1253. » Sans nier la vraisemblance de ce système, je ferai remarquer qu'après le traité du 7 avril 1243 et jusqu'en 1259, il y eut entre la France et l'Angleterre une simple trêve, non point une paix proprement dite, ce qui peut suffire à justifier le jeu de mots du troubadour; et que d'autre part la date de 1253 a pour elle la coïncidence avec la nouvelle de Peire Wilhem qui ne peut être reculée au-delà de 1252 à cause

§ IV.

Daspol.

(Vers 1270).

Daspol ou *Daspols* est un nom entièrement nouveau dans l'histoire de la littérature provençale. Non-seulement il ne figure dans aucun des chansonniers connus jusqu'à ce jour, mais il n'est même pas mentionné par Jehan de Nostre Dame. Les deux longues pièces que notre ms. place sous ce nom assurément singulier sont intéressantes et nous renseignent assez bien sur leur auteur. La première est une complainte sur la mort de saint Louis, et par conséquent a été composée en 1270 ou peu après. On possède en provençal plusieurs pièces sur le même événement : celles de Raimon Gaucelm de Béziers ¹, d'Austorc d'Orlac ², d'Austorc de Segret ³, d'Olivier le Templier ⁴, mais aucune n'a, aussi complètement que la pièce de Daspol, le caractère d'une complainte ; toutes ont un objet particulier : Raimon Gaucelm et Olivier le Templier cherchent à provoquer une nouvelle croisade ; Austorc d'Orlac se répand en invectives contre le clergé et, de désespoir, voudrait qu'on se fît mahométan « puisque Dieu et » sainte Marie veulent que nous soyons vaincus contre droit. » Austorc de Segret, qui d'ailleurs n'a consacré à saint Louis qu'une partie de son sirventes, est surtout préoccupé des progrès des Sarrazins auxquels le roi de France seul était capable de tenir tête. Daspol ne veut qu'exprimer les sentiments d'affliction qu'il ressent. Il apprécie en bons termes la perte que vient de faire

de la mention d'Alphonse de Castille, et où la cour du roi de Navarre est de même représentée comme peu brillante. En tout cas, la différence qui sépare les deux systèmes n'est pas considérable.

1. *Ab grans trebalhs et ab grans marrimens*, Ch. IV, 137 ; cf. Diez, *L. u. W.*, p. 591, et G. Azais, *Mém. de la Soc. arch. de Béziers*, 2^e série, I, 189-92.

2. *Ay ! Dieus, per qu'as facha tan gran mateza* Ch. V, 54.

3. *No sai quim so, tan suy desconoyssens*, Ch. V, 55. Raynouard écrit *Austorc Segret*, mais le seul ms. (B, f. 369) qui contienne l'unique pièce de ce troubadour porte *Austorc de Segret*.

4. *Estat aurai lonc temps en pessamen*, Ch. V, 272 ; Milà y Fontanals. *De los Trovadores en España*, p. 366.

l'Eglise « qui n'avait point de plus loyal serviteur, » et la chrétienté qu'il eût délivrée des Sarrazins. Il se souvient de la sécurité que saint Louis faisait régner dans ses possessions, et rappelle que les marchands étaient protégés contre les larrons. Il exhorte enfin le roi Philippe III à marcher sur les traces de son père. Il n'est pas difficile de découvrir dans sa pièce certaines traces d'imitation. Il a eu des réminiscences de la complainte bien connue de Gaucelm Faidit sur la mort de Richard Cœur de Lion (*Ch.* IV, 54). Ainsi, la fin du premier couplet :

Car ieu aug dir quel rey de Fransa es mort,
Ai Dieul cal dans es!

rappelle ces vers de G. Faidit :

Lo rics valens Richartz, reis dels Engles,
Es mortz. Ai Dieus! quals perd'e quals dans es!

La pièce est adressée à une dame de Posquières (près Vauvert) sur laquelle je n'ai rien trouvé.

La seconde pièce de Daspol est une tenson avec Dieu. L'auteur feint d'avoir assisté pendant son sommeil à un parlement tenu au ciel par Dieu lui-même, et il nous rapporte un débat dans lequel il se montre aussi pressant dans l'accusation que son adversaire paraît faible et embarrassé dans la défense : Dieu a tort de donner le pouvoir et la richesse à ceux qui en font mauvais usage. — Dieu promet de les leur retirer. — Dieu protège visiblement les Sarrazins puisqu'ils sont partout victorieux. Dieu devrait inspirer aux Sarrazins la volonté de se convertir, alors il ne serait plus besoin de s'aller faire tuer pour leur péché. Dieu devrait rendre tous les hommes égaux. Sur ce dernier vœu, qui ne reçoit pas de réponse, le troubadour s'éveille et termine par une prière en faveur des rois, cardinaux et prélats.

Ces plaintes, excepté peut-être la demande en faveur de l'égalité, n'étaient pas nouvelles, et plus d'un troubadour les avait exprimées avant Daspol. L'idée, notamment, que Dieu s'est tourné du côté des Sarrazins, est développée avec plus de force encore dans un sirventes bien connu du Chevalier du temple, qui fut composé après la prise de Césarée et d'Arsur (1265)¹.

1. *Ir'e dolor s'es dins mon cor asseza*, *Ch.* IV. 131 : cf. Diez, *L. u. W.*, p. 588.

L'idée de choisir Dieu pour interlocuteur n'est pas non plus venue à Daspol tout le premier, car trois tensons du moine de Montaudon nous présentent le même fait ¹, et l'une d'elles offre même quelque analogie de sujet avec celle de notre troubadour.

Cette pièce est adressée à un roi d'Aragon qui reçoit, entre autres qualifications, celle de « père et fils de prouesse. » Il ne peut s'agir que de Jacques I^{er}, *el conquistador* (1213-1274), ou de son fils Pierre III, deuxième du nom comme comte de Barcelone (1276-1285), plus probablement du premier. Les mots « pair' e fil de proeza » rappellent l'expression par laquelle l'auteur (ou plus exactement l'un des deux auteurs) du roman de Jaufre désigne le roi d'Aragon, à la cour duquel il entendit conter le récit qu'il entreprit de mettre en rimes :

.....la rei d'Aragon
Paire de pretz et fillz de don

(*Lex. rom.*, I, 48 b).

Raynouard ² a pensé que ce roi d'Aragon devait être Alphonse II († 1196) ou son successeur Pierre II († 1213). Diez rapporte simplement cette opinion sans la contester ³. Don M. Milà choisit Pierre II ⁴, et il s'est ainsi formé une tradition qui place la composition de ce roman au commencement du XIII^e siècle ⁵. Cependant, il n'y a aucun motif pour adopter Pierre II plutôt que son successeur; bien plus, certains éloges du prologue paraissent désigner le prince conquérant qui passa une partie de sa vie à combattre et à vaincre les Sarrazins ⁶,

1. *L'autrier fuy en paradis*, Ch. IV, 40 (W. II, 64); *Autra vetz fuy a parlar-men*, Ch. IV, 42 (W. II, 62); *L'autre jorn m'en pugiey al cel*, Ch. IV, 373 (W. II, 65), à compléter par *Ged.* 393; cf. Diez, *L. u. W.*, p. 340-2.

2. *Choix*, II, 286.

3. *Die poesie d. Troub.*, p. 202; trad. fr., p. 205-6.

4. *Trovad. en Esp.*, p. 151.

5. Je l'ai moi-même adoptée sans vérification, dans mon mémoire sur *Guillaume de la Barre*, p. 12, et M. Bartsch a eu raison de me le reprocher (*Liter. Centralblatt*, 5 déc. 1868); mais lui-même avait reproduit la même erreur dans la préface de son *Provenzalisches Lesebuch*, p. x.

6.

« ...a la primera batailla
 Per el facha, el a vencutz
 Cels per que Deus es meserezutz. »

(*Lex. rom.*, I, 48-9).

ce même Jacques I^{er} à qui, selon toute apparence, Daspol a dédié sa tençon.

Nous ne savons rien de l'origine de Daspol, toutefois l'admission de ses deux pièces dans le seul ms. Giraud est une présomption qu'il était provençal.

L'ordre des rimes de la première pièce est (sans compter le refrain) *abba cdddee*; la complainte précitée de Gaucelm Faidit offrait le même système, moins un vers : *aba cdddee*. Dans la seconde pièce les rimes changent de deux en deux couplets; leur ordre est *abab baab*, disposition qui se rencontre ailleurs, par ex. dans une pièce de la comtesse de Die (*Parn. occit*, p. 54; *Werke*, I, 87), et dans une de Peirol (*Choix*, V, 287; *Werke*, II, 10). Il est à noter que dans ces deux pièces les rimes changent également (la même disposition se maintenant) de deux en deux couplets.

Voici ce que je trouve sur Daspol dans le ms. de Carpentras. Je me borne à faire remarquer que la traduction des deux pièces de ce troubadour est assez libre, quoique peu élégante :

<i>Daspoul, poete provensal.</i> <i>De la mort de S. Loys roy</i> <i>de France.</i>	Daspoul, poete provensal de ce temps, se repentant de la mort de Saint Loys roy de France, entre autres chantz qu'il a faict en langue provensalle en a faict un funebre de la mort dud. S. Loys roy qui se treuve dans mon chansonere vieulx que j'ay transduict ainsi, qu'il adresse à Philip roy de France filz de Saint Loys pour la fere ouyr à Posquieres et à Vaultvert.
---	--

« Ce m'est une grande fascherie et tristesse de chanter avec joye, actendu la douleur tant grande qui nous est survenue par la mort du roy de France; et par ainsi je chanteray sans joye puis que Dieu le veult ainsi, car chascun s'estoit adonné à le servir et le donmage est beaucoup plus grand que la douleur pour rayson de sa mort. O Dieu! quel donmage c'est! — Le roy est mort, mais je ne puis reciter la perte qu'en receoit la chrestienté, car nous vivons ores sans gouverneur puisque Dieu le veult, et me desplaist moult de ce que je ne le puis suyvre. O Dieu quel donmage c'est! — O sainte mere eglise, la mort ne vous pouvoit oster en ce monde ung plus loyal serviteur, et Dieu vous avoit faict tant de bien de le vous donner. O Dieu qu'avez vous envoyé en ce monde vostre cher filz pour estre crucifié, vous plaise d'oyr mes prieres et de pardonner au roy ses pechez puy que nous avons perdu tout bien. O Dieu! quel donmage c'est! — Ma langue ne peut retrere ne le mal ne le donmage qui nous est advenu de ce que la mort a pris celui

qu'estoit le meilleur de ce monde, qu'est le bon roy Loys, car s'il fut en vie, tous les Sarrazins superbes seroient mys à mort et leur eust faict habandonner leur terres et renyer leur Mahomet¹. — Franc roy Phillippes nul se doit retirer de bien fere, et si vous ressemblez à Loys vostre pere, vos ne presterez jamais l'oreille aux traistres ne aux langagers et lateurs. Il estoit bon roy et droicturier, gardez vous donc de recevoir aulcung faulx conseiller, soubstenez la cause des paouves et vous serez comme luy. O Dieu, quelle perte avons noz faict! — O Dieu, que vinstes en ce monde pour prendre char humayne au ventre virginal, vous plaise mettre l'ame de ce bon roy auprès de vous. O Dieu, quelle est nostre perte! — Je feray ouyr ceste myenne plainte à Posquières, car il fera louer Jesus Christ à Vaultvert. O Dieu vuelhez pardonner les offances à ce bon roy de France qu'est mort, mais quelle perte avons nous faict à sa mort! »

Ce Daspoul a faict ung autre chant adressant au roy d'Arragon pere et filz cousins de Saint Loys, faignant par ycellui avoir esté en paradis et parlant à Dieu le pere de l'estat de l'eglise, entreparlerent Dieu et luy, qu'est en mon chansonere, ainsi transduicte :

Fiction poetique en forme de dialogue d'entre Daspoul et Dieu.

« Seigneurs qu'avez sçavoir et sens, escoutez ce qu'il m'advint l'autre nuict en dormant. Il m'estoit advis que j'estoys au ciel où Dieu tenant son parlemant j'oyois maintz propos et les clameurs de la chrestienté de ce qu'on ne poursuiet le recouvrement de la terre sainte, qu'il n'y ha roy, duc ne comte ni le pape qu'en tiegne aulcung compte, — Je remonstray à Dieu l'orgueil des meschans qui ne croient en luy, qui possèdent tout l'or et l'argent de ce monde, dont les paouves chrestiens en sont en grand faulte. — Il me sembloit advis que Dieu respondant me disoit : Daspoul, tu es fort contraire aux gens d'eglise. Il se peuvent assurer que je le leur manderay mon fleau qu'i le sentiront, et feray que leurs plus grands princes perdront leur auctorité et jurisdiction, et en demeureront honteux et confus tellement qu'en enfer sera leur continuelle residence. — O Dieu (dy je) il apert bien que vous estes hault et puyssant; vous voyez bien que nous combatons pour soubtenir vostre foy et que ceste gent sarrazine ne laysse chasteau, forteresse ne bastiment à ruyner et metre sen dessus dessous. Ceste chanson a duré si longtemps que nous sommes las. — Assure toy, Daspoul (disoit Dieu), que se les princes et grands seigneurs m'aymoient avec vraye charité, ilz auroient assez bonne voulanté fere le passage d'oultre mer, mais ilz ne s'en soucyent. — O seigneur Dieu (dy je) il seroit bien meilleur que vous donnyssiez courage et ferme voulanté à ceste gent payenne de se

1. La traduction omet ici un couplet.

convertir à vostre foy sans metre tant de peuple à mort. — Daspoul (disoit Dieu) les temples et hospitaux ¹ ont esté fondés pour la sainteté des ordres et pour la nourriture des paouvres, et au lieu de fere bien ilz font beaucoup de maulx, s'endormants en leur meschancetez car je les voy tous plains d'orgueilh et d'avarice, mays je les domteray tellement que les plus hardiz d'eulx seront bien estonnez. — Beau seigneur, (dy je) vous sçavez bien que tous sont desloyaulx et pervers, pourquoy donc les laysez vous reigner en leur ordures et villenyes? à l'exemple desquelz le monde se perd par trop grande convoytise. Donnez nous, je vous prie, tant de biens que nous puyssyons estre tous esgaulx. — Puy je m'esveillay. Or vueille Dieu par sa grace que le pape, les cardinaulx, les roys et les prelatz et grands seigneurs soyent tous de bon acord, et vous, roy d'Arragon, je dy au pere et au filz qu'estes preux et vaillians, je vous prie que vous conduysiez à bonne et heureuse fin vostre sainte entreprinse. »

I.

DASPOLS (f. 12).

Fortz tristors es e salvaj' a retraire
 Qu'ieu chant am joy de tan coral dolor
 Con n'es li mort del rei nostre seinhor
 Francs de Fransa, de fin pres emperaire ;
 5 E per so chant ieu marrit e joyos
 Car Dieus lo vole mais a si que a nos,
 Car el s'era tost ² datz a luy servir,
 Qu'estiers sa mort Dieus nos volgra sufrir;
 Per qu'es majers le dans el desconort[z]
 10 Car ieu aug dir quel rey de Fransa es mort[z]
 Ai Dieus! cals dans es!

Mortz est li reys, mas ieu non ³ puecs retraire
 Lo dans c'a pres crestiantat nil plor,
 Car ses guovern viven e ses pastor.
 15 Capdel nos Dieus qu'es poderos e payre !
 Que, s'el reis es al regne glorios,
 Nos a laissat an gran trebaill say yos,
 Per que nom pot l'ira del cor yssir;
 E car non puese lo rey morent seguir
 20 Es ma dolors plus corals e plus fortz,

1. Corr. *totz*.

2. Contre-sens énorme : il s'agit (v. 49) des ordres du Temple et de l'Hôpital.

3. *Non* et *nom* sont constamment abrégés (*nō*) dans cette pièce.

Car vieu forsatz e nom deinh ausir mort
Ai Dieus! cals dans es!

- Sancta glizeiza, anc mort nos¹ poc sostraire
En aquest mont plus lial servidor
25 Que eral rei, e Dieus fel tan d'onor
Qu'en ben a far non tardet pauc ni guaire,
Quel cor el cors el sen els compainhons
Mes a servir de la cros e de nos.
E Dieus, que venc per nostra mort ausir²
30 Sus en la cros, vuella mos precz auzir
C'al rey perdon sos naletz³ e sos tortz,
Que grans bens es perdutz car el es mortz
Ay Dieus! cals dans es!

- Le mal nil dan non pot lengua retraire, (v°)
35 Per que cascuns devem viure am paor,
C'ades pren mort del mont so qu'es milhor
Quens a sostrah le franc rey⁴ de bon ayre;
Car si visques l'onrat[z] reys corayos
Tost foron mort(z) Sarazin(s) orgulhos,
40 C'a totz fera terras e fieus giguir
E Baffomet reneguar e grepir;
Ens obrira totz los camins els portz.
Guardas de quan nos a mermat[z] sa mortz!
Ay Dieus! cals dans es!

- 45 Francs reys, per vos, si deu de joy estraire
Crestiantat tant cant hom cros aor,
Li clerc el laic e l'orde el doctor
E non n'escurs⁵ sor ni cozin ni fraire,
Quel mercadier e l'avvers, von que fos,
50 Era segurs de glotz e de layros,
Per que nos deu l'ira del cor partir
Tant can vieuran; et ieu quan me consir
Cals er ni qui sel quens avie estort[z],
Ma vida pres trop mens que s'era mort[z].
Ai Dieu! cals dans es!

1. *nos* est pour *nous* (*no vos*).

2. *Sic*, corr. *per nostr'amor sufrir*?

3. Ms. *notetz*. C'est *nateg* ou *neleg*, négligence, *Lex. rom.* IV, 309.

4. Ms. *li francs reys*.

5. Corr. *n'estors* (=et je n'en excepte)?

- Franes reys Felips, nuls hom non ¹ deu estraire
 De ben a far tant cant n'aura vigor,
 E non ereiretz lauzengier ni trachor
 Se resemblas Loloïc(z) vostre paire,
 60 Qu'el era franes e fis et amoros
 E lial[s] reis e drechuries e pros;
 Vos non volretz escoutar ni auzir
 Fals conceilhiers ni lor linguas grazir,
 Ans tenres dreg als freols contrals fortz,
 65 Pueis non er pres en vos delitz ni mortz.
 Ai Dieus! cal dans es!

- Sel Dieus qu'el mont vene per cors uman traire
 De la Verges, domna, per vostr'amor,
 Meta l'arma del rey, per sa dousor
 70 En onrat luoc pres leis que l'es ² per maire.
 Em paradis, entrels sieus amies bos,
 Qu'el visquet say misericordios
 Al servize de Dieu e i volc fenir;
 Per que podem lauzar sens contradir
 75 Totz sos ³ bos fatz, ealque sial conort[z],
 C'a totz fizels vius deu pezar sa mort[z].
 Ai Dieu! eals dans es!

- Mon play faray a Posquieiras auzir,
 Car a Valvert fa Jhesu Crist grazir
 80 Nostra domna; e Dieu perdon sos tortz
 A Loloïc, le rei(s) franees qu'es mortz.
 Ai Dieu! eals dans es!

II

DASPOL (f. 13).

- Seinhos, aujas, e'aves saber e sen(s)
 Que m'esdevenc l'autre ser ean dormia :
 Sus el sel fuy on Dieu tene parlamen,
 4 Es [a l'] entorn si sarial compainhia;

1. Corr. *nos* (= *non se*)?

2. Ms. *leis*.

3. Ms. *sotz*.

E dir vos ai la clamor que tenia
 De crestians com reinhon falsament,
 Car non deman lo sieu sant monument
 8 Comte ni duc ni prinse ni cle[r]sia.

Et ieu levici, que respos sapchament :
 Tort n'aves, Dieus, e prendes outra via,
 Car vos donas poder a falsa jent,
 12 Qu'en fan quex jorn erguell e vilania,
 Qu'il non crezon ni fan ren que bon sia;
 E vos das lor sobras d'aur e d'argent
 Tant que n'estan crestian(s) recrezen(s),
 16 Car combatre nos pot hom cascun dia.

— Daspol, car iest contrarios
 Al clers darai tota malaventura.
 Et als ordes tolrai possessions,
 20 Que s'ar son ricxs, de tems n'auran frachura,
 Pueis dar lur ai malautia mot dura;
 E li prinse perdran indicions,
 Doncs remanran aunit(z) e vergoinhos
 24 Tant qu'en efern ¹ sera lur sebutura ².

— Bel seinher Dieus, ben par qu'est poderos,
 Qu'en luoc segur estas ez en autura;
 Per queus pensas quens combatam per vos,
 28 Que Sarazins onretz e jent tafura
 Que nos ³ liaison fort castel ni clauzura,
 El bastiment volvon de sus en jos?
 Et a durat lonc tems esta tensos,
 32 Per qu'ieu non say de queus fassam rancura.

— Daspol, sil prinse nil prelat
 M'agueson jes d'amor en lur corage,
 Quel[s] sovengues ab vera caritat
 36 Com fuy en eros mes per l'uman linhage,
 Cascus fora volontos del passaje.
 Si lur membres mon sanc c'ai escampat

1. Ms. $\bar{q}$ *nefern*.

2. Il faudrait au moins *seboutura*. Le *Lex. rom.*, V, 172 a donne *sobontura* avec des exemples tirés du *Libre de Vicis e de Vertuz*, qui est traduit du français. Mais il faut lire *soboutura*.

3. *nos* = *no nos*.

E s'il moron can si son trebailhat ¹
 40 E nus non pren guarda d'aquel viage.

— Bel seinher Dieus, ben mot aures parlat,
 E pogras ben revenir sest damage
 S'al[s] Sarazins donases volontat
 44 Cascus per si conogues son follage;
 Pueis non calgra negus annar a rage
 Pueis que cascus conogra sa foudat,
 Car nos prendem mort per lur viell peccat
 48 E vos es leu quens gites a carnage.

— Daspol, de Temple e d'Espital (v°)
 E dels ordes comensat[z] ab santeza
 S'es devengut qu'en luoc de ben fan mal
 52 E volon trop dormir en lur maleza,
 Car tut(z) son plen(s) d'orguelh e d'avareza
 E non volon pensar d'autre jornal;
 Mas iels farai camjar cambras hostal,
 56 Quel plus ardit de totz n'aura fereza.

— Bel seinher Dieus, la gloria rial
 Pogras emplir s'esquiva ses lageza;
 Pos conoises que tut(z) son deslial
 60 Per que[l]s laisas ² reinhar en lur vileza?
 E, pueis le mont si pert per cobezeza,
 Donas nos tant que tut(z) siam egual;
 E pueis serem tut(z) fin e natural,
 64 Cascun volra pensar de sa nobleza.

E pueis m'esprit, mas Dieus per sa santeza
 Vuella, sil plas, quel rei el cardenal
 E li prelat el prinser sian tal
 68 C'usquecs vuella fenir en gran boneza.
 Rei d'Aragon, pair' e fil de prozeza,
 Castel de pres, fons de so per c'om val,
 Mon som ieus die, seinher, si Dieus vos sal,
 72 Quel menares en dreg vostra franqueza.

1. Il y a probablement ici quelque chose de corrompu.

2. Ms. *Per ques laisal*.

§ V.

.... et Guilhem de Murs

(Florissait vers 1268-1274).

On possède jusqu'à présent de Guilhem de Murs une exhortation à la croisade adressée en 1268 et 1269 à Jacques le Conquérant¹, et quatre tensons entre lui et G. Riquier². Le juge de deux de ces débats est Henri II, comte de Rhodéz (1274-1304)³; mais dans l'un des deux cas, il est qualifié de *coms joves* (*Werke*, IV, 251); il n'avait donc pas encore succédé à son père, et la pièce est conséquemment antérieure à 1274. Selon D. Manuel Milá (*Trov. en Esp.*, p. 357), ce troubadour appartiendrait à la famille catalane de Mur, branche des comtes de Pallar⁴. Cette opinion, bien qu'admise par M. Bartsch⁵, me paraît sans fondement. D. M. Milá avoue : 1° que parmi les membres de cette famille on ne trouve aucun Guilhem de Mur, 2° que G. Riquier le traite de simple jongleur; mais, ajoute-t-il, tant dans la réponse de Guilhem que dans son sirventes, on reconnaît le chevalier. Le savant professeur de Barcelone oublie que les sentiments chevaleresques n'ont jamais été l'apanage exclusif des classes nobles, et il a trop vite cédé au désir d'inscrire un nom de plus sur la liste des troubadours espagnols. Ce qui ruine tout à fait une hypothèse à laquelle M. Milá a porté, comme on vient de le voir, les premiers coups, c'est : 1° que dans les tensons

1. *D'un sirventes far me sia Dieus guitz*, B, f. 368; Rayn. *Choir*, V, 203; Milá, *Trov. en Esp.* p. 359., cf. Diez, *L. u. W.*, p. 599.

2. *Guilhem de Mur, que cuja far* (Mahn, *Werke*, IV, 237; Milá, p. 360); — *Guilhem de Mur, chauzetz d'esta partida* (*Werke*, IV, 241; Milá, p. 363); — *Guiraut Riquier, pus qu'es sabens* (*Werke*, IV, 243); *Guiraut Riquier, segon vostre essien* (*Werke*, IV, 250, Milá, p. 361). — Il est encore question de G. de Murs dans une tenson de G. Riquier et d'Austore, qui est la dernière pièce de l'édition de Pfaff.

3. L'un de ces jugements nous a été conservé; c'est le seul exemple de ce genre qui nous soit parvenu; voy. Diez, *Poesie d. Troub.*, p. 190-1 (trad. p. 196).

4. *Trov. en Esp.* p. 357.

5. *Jahrb. f. roman. u. engl. Literatur*, IV, 339.

le nom de Guilhem n'est jamais, comme c'est l'usage pour les noms de personnes nobles, précédé de *senher* ou *senh'en*, 2° que le ms. d'Urfé seul donne *Guilhem de Mur*; les mss. 856 et Giraud portent *Murs*. Un village de ce nom existe en Provence, à peu près à mi-chemin entre Apt et Carpentras.

Le ms. Giraud nous fournit une nouvelle pièce de G. de Murs. C'est une tenson entre lui et un personnage qui n'est pas nommé, mais dont la condition supérieure est indiquée par le *senher* dont le troubadour se sert en lui parlant. La question débattue est celle-ci : lequel vaut le mieux, d'être jaloux ou d'avoir, sans être jaloux soi-même, une femme jalouse. Guilhem choisit la première alternative.

La disposition des rimes *abba ccdā*, est l'une des plus communes qu'offre la poésie des troubadours, Elle se retrouve notamment dans deux des quatre tensons de G. de Murs avec G. Riquier ¹.

[La pièce n'a pas de titre, le texte est assez corrompu. et l'envoi manque.]

- Guillem de Murs, .i. enujos (f. 16 v°).
 Novel partiment vos vuell far :
 Cal amas mais, tostems [e]star
 4 Que sias tan formentz gilos
 Qu'en perdas joy e bel eaptenement,
 Ho que sia giloza tan forment
 Vostra moilher de vos qu'en planc en plor
 8 E non ges vos? non prendas la piior.
- Seinher, sel que fai d'un dan dos
 Non fai ben ni gent son afar,
 Per qu'ieu vuell un dan esquivar
 12 E vuell esser so ² sospichos,
 Quel gilos vei hom es a tort sovent ;
 E ³ s'ill era giloza et entent ⁴
 Qu'en fezes tant quez aessem dezonor.
 16 Amduy ensems quen meseles mal follor.

1. La première et la troisième des pièces indiquées à la note 2 de la page précédente.

2. Corr. *lo*?

3. Corr. *Que*?

4. Ms. *E s'ill e. g. tan forment et entent*. Les quatre dernières lettres de *forment* sont effacées.

— Dieus e dretz ¹ e razos
 S'acordan c'om deu mais amar
 Si mezeis c'autre, perquem par
 20 Que pegua es vostra tensos,
 Car vos sabes, e trobas ho legent,
 Que fort gilos es fora de son sent.
 Trop en portas a la moiller d'amor
 24 Que l'ames mais que vos ex ni honor.

— Siben m'est trop contrarios
 Ni sabes pron de predicar,
 Non comandet Dieus c'am sa par
 28 Deu esser tot un a l'espos?
 Aissi con sell que son castell defent
 Deves la part hon plus a d'espavent,
 Deu [el] guardar la freoleza lor;
 32 Cant pros domna faill non tornem color.

§ VI.

Tenson de Peire et de Guilhem.

(Peu après 1276).

Le sujet de cette pièce est fort obscur, bien que l'expression en soit généralement simple et claire. J'en donnerai d'abord la traduction :

Sur cet air qui me plaît, je désire fort, ami Guilhem, apprendre de vous où vos bourgeois veulent en venir quand ils se partagent en deux factions opposées². Chacun³ se voit tant de bonheur qu'il en méconnaît son voisin et ne se reconnaît plus soi-même. D'autre part vont au roi les messagers, d'où résultera sans doute un grand dommage pour Montpellier, et ce sera grand deuil s'il (Montpellier) se perd par malice.

— Ami P., selon mon entendement, Orgueil, qui fit descendre du ciel les anges éclatants et les rendit laids, en excitant chez eux l'envie et l'ou-

1. Il doit manquer ici deux syllabes.

2. M. à m., selon la correction que je propose : « quand il surgit entre eux » une faction divisée et un débat. »

3. Chacun des consuls ou chaque parti? le second sens me paraît plus probable.

trecuidance, règne entre ces bourgeois avec Violence sans Merci; et jamais on ne vit Orgueil amener un bon résultat. Si les consuls agissent avec fermeté et délibération, leurs factions ne feront point obstacle, car ils (les consuls) ont pour eux Dieu et Droit.

— Ils ne reculeront pas pour les consuls, seigneur G., à en juger par la conduite que je leur vois tenir. Ils feront venir Français et Catalans; chaque [parti] est si fort que les consuls, par crainte, ne voudront s'en mêler en rien. Ils (les bourgeois) se perdront, tant on leur a lâché les reines. Les factions ont détruit l'autre jour Pampelune, et Limoges, maintes communes sont tombées par les factions.

— Droit et Pouvoir l'emportent toujours avec le temps sur Tort... seigneur Peire, ce me semble. car chaque jour je vois Humilité prendre le dessus, et Orgueil tombe avec ce qu'il a semé; et à moins qu'il dirige les consuls, en prenant la place de Merci, ils n'ont à redouter Catalans ni Français; car, lorsqu'ils auront délivré leur gravier (déblayé la place?) je crois que chacun plaindra sa dépense.

— Ami Guilhem, cœur mou et nonchalance, et parenté ou amitié, ou impuissance empêchent de bons consuls d'agir avec énergie, car ils n'osent prendre parti en aucun sens, et ainsi ils se perdront tous. Il faut que le consulat, ayant la seigneurie, soit le roc (l'éléphant) en l'échiquier; il doit garder son pion du cavalier et prendre le fou quand il lui trouble son jeu.

— C'est au seigneur qu'il appartient, Peire, de punir la faute du vassal; le devoir des consuls est d'engager les partis à faire la paix, et je crois que chacun y pense, et à faire valoir ses droits; et ils ont fait et dit ce qui convient. Au roi de faire ce qui ensuite sera nécessaire. Mais que Dieu garde la commune de dommage! Pour le reste, peu m'importe qui restera vainqueur.

La principale difficulté d'interprétation réside dans le mot *pacha* (vv. 4, 17, 25). *Pacha* est proprement un accord, un traité d'association (*Lex. rom.* IV, 457); mais le trouvant au v. 4 accompagné de l'épithète *partida*, et au v. 17 employé au pluriel, j'ai cru pouvoir l'interpréter par faction : une association divisée équivalant à deux partis opposés, à deux factions. Du reste, le sens général de la pièce convient bien à cette interprétation. Ainsi, au moment où la tenson a lieu, la ville de Montpellier est partagée entre deux factions; le débat a pris de telles proportions qu'une intervention étrangère est réclamée : des messagers sont envoyés au roi (v. 7), probablement au roi de France, et il est question d'invoquer aussi l'aide des Catalans (v. 21). Tel est, en somme, l'état de choses exposé par l'un des

interlocuteurs, Peire. Son correspondant, Guilhem, qui paraît être de Montpellier, croit que l'autorité des consuls suffira à rétablir la paix, espérance que Peire ne partage pas.

J'ai cherché vainement une mention de la lutte intestine à laquelle fait allusion notre tenson. Il me semble que, si le souvenir en avait été conservé, il n'eût pas été difficile d'en retrouver la trace, car, ou je me trompe fort, ou une indication précise circonscrit la recherche aux environs de l'année 1276. Les vv. 25 et 26 rappellent des malheurs récents (*l'autrier*) attirés sur les villes de Pampelune et de Limoges par une *pacha*. Or, précisément au même temps, en 1276 et un peu avant, ces deux villes furent le théâtre de troubles qui eurent pour elles de désastreuses conséquences.

A Pampelune, des rivalités entre le bourg et la cité (la *Navarrería*) éclatèrent à la mort du roi de Navarre, Henri (1274), et motivèrent l'intervention du roi de France, manifestée d'abord par la nomination d'un gouverneur français, Eustache de Beaumarchais, puis par l'envoi d'une armée royale qui mit à feu et à sang la cité¹.

A Limoges, les habitants furent à diverses reprises, en lutte avec leurs vicomtes. Ils refusaient de reconnaître aucun autre seigneur que l'abbé de Saint-Martial. En 1272, inquiétés par les garnisons que la vicomtesse Marie (ou plutôt sa mère Marguerite qui gouvernait pendant sa minorité) avait fait placer dans des localités voisines, ils appellent à leur secours Edouard I^{er} d'Angleterre, qui leur envoie des troupes sous le commandement du sénéchal de Guyenne. Marguerite est battue; et se plaint au roi de France. Edouard, qui avait fait une entrée solennelle à Limoges le 8 mai 1274, est condamné par le Parlement à une amende. En 1276, ces débats, qui n'étaient pas encore calmés, donnent lieu à un arbitrage favorable à la vicomtesse. Les bourgeois appellent au Parlement qui confirme la sentence ou du moins juge dans le même sens. La querelle se termine là pour les bourgeois; elle se poursuit quelque temps encore entre la vicomtesse et l'abbé de Saint-Martial qui, en qualité de suzerain de Limoges, prétend que la vicomtesse lui doit l'hommage. Il obtient gain de cause, et la vicomtesse, à son

1. On sait que cette guerre civile est l'objet du poème de Guillaume Anelier, publié à Pampelune par D. Pablo Haregui et à Paris par M. Fr. Michel.

tour, exige de la part des bourgeois de Limoges le même acte de soumission ¹.

Considérons 1^o que les affaires de Pampelune et de Limoges sont contemporaines; 2^o que dans l'un et dans l'autre cas il y a accord ou ligue (*pacha*), à Limoges entre les bourgeois contre la vicomtesse, à Pampelune entre les habitants du bourg, d'une part, et entre les habitants de la cité, d'autre part; 3^o enfin, que dans ces deux affaires l'autorité royale intervient, ce qui complète l'analogie avec le différend dont Montpellier est le théâtre au moment où a lieu la *tenson* dont nous recherchons la date. Il est donc infiniment probable que cette date est de très-peu postérieure à 1276².

Tenson (f. 18).

En [a]quel son quem play ni que m'ajensa
 Vuell fort de vos, amixs G., auzir
 Que volon far vostre borzes ni dir,

1. Voir, pour tous ces faits, l'*Art de vérifier les dates*, 3^e édit., II, 396-7. Les sources sont le *Majus chronicon Lemovicense*, Bouquet, XXI, 779 à 788, et les arrêts du Parlement, voir notamment les arrêts rendus en 1273 (Boutaric, *Actes du Parl.*, n° 1925), 1274, *ibid.* I, 332 (*Restitution d'un rot. perdu des Olim*, par M. Delisle, n° 214), 1275-6, Boutaric, n° 238; 1276, *ibid.* n° 2049.

2. M. Germain, qui a bien voulu revoir une épreuve de ce chapitre, me fait remarquer que Johan Ymbert et Olivier, les deux juges de la *tenson* (vv. 55 et 58), doivent être, selon toute apparence, identifiés avec les deux personnages du même nom qui figurent dans la liste des consuls de Montpellier pour l'année 1283 (Germain, *Hist. de la commune de Montpellier*, I, 394). Notons que les termes de l'envoi excluent l'idée que ces deux personnages fussent consuls au moment où ils sont choisis pour juges. La limite supérieure étant fixée à 1276 au plus tôt par l'allusion aux troubles de Limoges et de Pampelune, on pourrait prendre 1283 pour limite inférieure, se tenant plus près de la première de ces deux dates que de la seconde. M. Germain m'écrit à ce propos : « Nous n'avons pas de détails précis sur l'épisode qui fait le sujet de votre » *tenson*, mais nul doute qu'il ne s'agisse d'une des mille scènes qui se produi- » saient alors journellement au sein de la commune de Montpellier par » suite de la division des bourgeois entre le parti français et le parti catalan. » Le morcellement de la monarchie aragonaise, accompli en 1276 à la mort de » Jayme I^{er}, avait livré Montpellier à la branche cadette de la maison de Bar- » celone, c'est-à-dire à des princes ou seigneurs trop faibles pour ne pas se » sentir constamment tiraillés entre la domination française gagnant sans cesse » du terrain, et la branche aînée d'Aragon qui aspirait à reconquérir les terres » qu'avait possédées Jayme I^{er}. De là l'intervention dans la pièce des Français

- Can sors entrels pacha partida tensa ¹.
- 5 Cascuns tan gran ben[an]ansa si ve
 Que son vezin en desconois e se.
 Per contras van al rei li mesagier
 Qu'afollaran ses dupte Montpellier,
 Don er gran dans si[s] pert per malvolensa.
- 10 — Amixs P., seguon ma entendensa,
 Erguell que fes de sus lo sel partir
 Los angels clars e latz esdevenir
 Per envega e per desconoisensa,
 Reinha entr'els, e Forsa ses Merse;
- 15 Ez anc non vim erguell fenir en be.
 E sil(s) consol(s) an concell ferm entier
 Ga lur pachas non faran encombrier,
 Car Dieu(s) e dreg an pres e mantenensa.
- Ja non auran per consols recrezensa,
- 20 En G., tal capteng lur vei cuillir :
 Franes faran e Catalans venir;
 Quex es tan fortz quel(s) consol(s) per temensa
 Non s'en volon entremetre de ren.
 Confondran s'en, tan lur son larc li fren.
- 25 Pacha destruis Panpalona l'autrier
 E Llimoges que n'ac trebaill sobrier;
 Mans cominals met pach'en dechazensa.
- Dretz e Poders vens ades ab sufrensa (v°)
 Tort fenial², en Peire, so m'albir :
- 30 C'Umilitat vei quex jor enantir
 Ez Erguell chai am tota sa semensa;
 E sils consols, part Merse, nols manten
 Ja Catalans ni Frances nulls per se
 Nols cal duptar, ni par ni parsonier,
- 35 Que cant auran desliurat lur gravier
 Cre que casquns plainhera sa despensa.
- Amixs Gll., flac cor e non chalensa
 E parenstecs³ o amor fay sufrir
 O non poder bos consols d'enardir,

• et des Catalans. » Voir au reste, pour la situation de Montpellier à cette époque, l'*Histoire de la commune de Montpellier* de M. Germain, t. II, chap. IX, X, XI.

1. Corr. *parti d'e tensa* ?

2. Faut-il lire *fe ni al* ?

3. Pour *parentesc*.

- 40 Que non auzon ves part gitar s'entensa,
 Ez an ¹ aisi perdran s'en tug, so cre;
 El consolat que seinhoria ten
 Tainh que sia lo roc en l'esquaquier :
 Son pezon deu guardar del cavalier
- 45 El fol penre can son joc li bestensa.
- A seinhor tainh, so m'albir, la faillensa
 Que vasall fay, en P., de punir;
 E li consol Devon prejar e dir
 Que fasson pas, e cre que quex en pensa,
- 50 E mantenon so que lur aperten,
 Ez an e fag e dig so que coven,
 El rey fassa so que y a pueis mestier;
 Mas lo comun quart Dieus de destorbier !
 Del sobreplus nom qual qui quel joc vensa.
- 55 Nostra temson bailem ad Olevier
 Qu'el la penra, en Gll., ses dangier,
 E chantar l'a als consols a prezensa.
- Al ² pros Johan Ymbert c'a pres plenier,
 Vuell, en P., car vieu amb alegrier,
- 60 Cauga permier, s'a luy plas nostra tensa.

PAUL MEYER.

1. Corr. *en*.

2. Corr. *El*.



TESTAMENTS

D'ARTISTES VÉNITIENS.

BENOIT BORDONE, ZUCCATO, SANSOVINO,
LE TINTORET, BENOIT CAGLIARI, PALMA Jeune.
Le fils du TINTORET.

IV et V.

1529-1530.

Testaments de Benoit Bordone, miniaturiste.

1^{er} Testament, — 1529, 10 avril, à Venise.

Die 10 mensis Aprilis, 1529. Indictione secunda. Rivoalti.

Cum vita hominum in manu Dei sit, et nil certius morte et incertius ipsa hora mortis, in hoc transitorio seculo, habeatur: quapropter hoc considerans, ego, Benedictus Bordono, miniator, de confinio sancti Stephani confessoris, sanus, Dei gratia mente, sensu et intellectu, licet, jacens in lecto infirmus; volens ordinare bona mea, ne incautus occumbam, timendo casum improvide mortis, ad me vocare feci presbyterum Aloysium Schinelli, quondam domini Petri, ecclesie sancte Marie Formose, presbyterum titulum, et Venetiarum notarium, ipsumque rogavi ut hoc meum ultimum testamentum scriberet, postque mei obitum compleret et roboraret cum clausulis necessariis et oportunis, juxta leges et ordines hujus civitatis Venetiarum.

In primis, animam meam Altissimo Creatori, ejusque matri

Sancte Marie Virgini, totique celesti curie, humiliter et devote commendans; deinde instituo et esse volo meam fidei et unicam commissariam, post mei obitum, Camilam, filiam meam amantissimam, quod post mei obitum ad executionem omnia infrascripta mandet.

Item, dimitto Camille, filie mee suprascripte, ducatos viginti quinque, quos ipsa in hac presenti infirmitate, et in aliis indigentis meis de suis propriis denariis pro me expendidit.

Item, dimitto Ride, filie mee, in signum amoris ducatos duos.

Item, dimitto Faustine, etiam filie mee, in signum amoris, ducatos duos.

Item, dimitto Julio, filio meo peramabili, omnes libros meos, videlicet astronomie et philosophie.

Item, dimitto Fabricio, filio meo, unam vestem ex meis vestibus.

Item, dimitto Vincentie, filie quondam Malipedis, olim notari¹ libras decem parvarum; quas vollo omnino habere debere illico post mortem meam in contactis.

Item, vollo et ordino quod quodcumque ser Nicolaus Zopinus, librarius, voluerit libros Insularum centum, dentur sine aliqua solutione, secundum acordium inter nos factum et scriptum.

Item, declaro quod dictus ser Nicolaus non possit habere nec petere alios libros predictos, nisi prius exbursaverit ducatos viginti quinque suprascripte Camille filie mee et comissarie.

Item, volo et ordino quod dentur reverendissimo domino Marco Maripetro, magnifici domini Pauli, quadretos duos sine aliqua solutione; quia ab ipso habui pro mercede dictorum ducatos tres.

Item, declaro quod habui a domino Francisco de Grifalconis ad bonum computum cujusdam quadri magni pro me fiendi ducatos quatuor.

Item, interrogatus de interrogandis, per notarium infrascriptum, respondi nole aliud ordinare.

Residuum vero omnium et singulorum bonorum meorum mobilium et immobilium et presentium et futurorum, caducorum

1. *Sic. Forme vénitienne.*

inordinatorum et prononscriptorum, et omne quod ad caducum inordinatum et prononscriptum quod mihi aut mee commissarie quomodolibet nunc et in futurum spectat et pertinet aut spectare et pertinere posset, libere lego et dimitto suprascripte Camille filie et commissarie mee amantissime. Et hoc, quia semper mihi servivit in omnibus angustiis, necessitatibus et infirmitatibus meis tamquam vera et bona filia, et preceptis meis obediensissima.

Item, vollo quod quando placuerit divine Majestati separare animam ab hoc terreno corpore, quod cadaver meum tumuletur ea impensa qua decet conditioni mee.

Item, vollo quod dominus Hieronymus de Mapheis, scriptor, compatrinus meus, sit etiam penes dictam Camillam commissarium insimul cum eadem, et libertate qua habet dicta Camilla filia mea, commissarius. Preterea etc.

Ego, presbyter Aloixius Bonafino, decretorum doctor, testis rogatus et juratus, subscripsi.

Ego, Polidoro Calegaro, in contrata de Sen Sten, testimonio, pregado e jurado, soscrissi.

Au revers, est écrit :

Testamentum Magistri Benedicti Bordono, miniatoris, de confinio sancti Stephani confessoris. 1529, 10 Aprilis.

[1530] Ser Evangelista, factor et habitator in domo magnifici domini Petri Baduario, prioris Hospitalis Sancti Joannis Evangeliste Venetiarum, fidem fecit qualiter magister Benedictus Bordonus, miniator, vita cum morte comutavit de mense Februarii proxime preteriti¹.

2° Testament, révoquant le premier.

1530 (N. S.), 9 Février, à Padoue.

In Dei Omnipotentis nomine. Amen. Anno Incarnationis Dominice millesimo quingentesimo vigesimo nono, indictione tertia, die Mercurii, nona mensis Februarii, Padue, in contracta Sancte

1. Ce serait une erreur manifeste, inscrite en apostille il est vrai, dans un acte authentique, si la date de 1530 ne devait précéder cette mention.

Sophie. intus in domo habitationis magistri Baldasaris Bordoni, cerusici, in quadam camera superiori ipsius domus, respiciente versus hortum.

Quia mutabilis et ambulatoria est voluntas hominis usque ad ultimum diem vite sue, hec igitur considerans ac bene sciens, magister Benedictus Bordonus, miniator, quondam Baldassaris, solitus habitare in civitate Venetiarum, sanus mente, boni et sinceri intellectus existens, licet infirmus, corpore jacens in leto, volens et intendens revocare aliud suum testamentum celebratum in civitate Venetiarum, et de novo testari, vocare fecit me Johannem Antonium de Tarvisio, notarium Venetiarum, rogans ut hoc suum scriberem testamentum pariterque complerem, relevandum post ejus mortem cum clausulis, aditionibus et conditionibus consuetis et opportunis, juxta stillum et ordines inclite civitatis Venetiarum, sic dicens, etc.

Primo, revoco omne aliud testamentum per me factum et ordinatum; et cum summo Deo placuerit animam meam ad se vocare, illam toti curie celesti humiliter comendo. Sepulturam mei corporis eligo et esse volo in loco ubi placuerit magistro Baldassari Bordono, nepoti meo, cum ea minori impensa que fieri possit. Interrogatus de legatis et locis piis a notario, dico nil aliud velle relinquere.

Item, relinquo Camille, filie mee, uxori Baptiste Zoppinum, de Venetiis, omne et totum creditum meum cujuscunque summe denariorum quos habere debeo a Nicolao Zuppino, tam de ratis, cursis quam decurendis, prout apparet in scriptis apud presbiterum Nicolaum, plebanum sancti Joannis, in Rivoalto.

Item, dimitto Julio et Fabricio, filiis meis, ducatum unum pro quoque, jure et titulo institutionis, aut alio meliori modo quo possum; et vollo de illo ducato esse tacitos et contentos.

Item, ... et Faustine, etiam filiabus meis, nil aliud dimitto, quia eas satis competenter dotavi.

Residuum vero omnium et quorumcumque bonorum meorum ordinatorum et inordinatorum, caducorum pro non scriptorum et quovis modo mihi spectantium et mei commissarie, mobilium et immobilium, dimitto magistro Baldassari Bordono, cerusico, nepoti meo, quem in omnibus bonis meis heredem instituo; et volo quod nunquam ab aliquo possit inquietari, molestari aut turbari, neque in judiciis vocari de his que ei relinquo.

Meum autem solum commissarium et exequutorem hujus mei

ultimi testamenti constituo et esse volo predictum magistrum Baldassarem, meum rexiduarium ¹ institutum ut supra.

Et volo hoc esse meum ultimum testamentum, etc. ²

Io, Antonio Becharo, de Santa Sofia, fiollo de ser Nicollo dito Squizaro Becharo, son sta testimonio, pregado et jurado, a questo testamento.

Io, Antonio, che fo fiolo de Bortolamio da..... son stato testimonio, pregado e jurado, a questo testamento.

VI.

1572, 1^{er} Octobre, à Venise.

Testament de François Zuccato, le mosaïste.

In Dei eterni nomine. Amen. — Anno ab Incarnatione Domini nostri Jesu Christi, 1572. Indictione prima, die Mercurii, primo mensis Octobris. Rivoalti.

Considerando, Io Francesco Zuchato dal musayco, fo de messer Sebastian, li pericoli di questa nostra fragil vita, sano per la Iddio gratia, della mente, senso, memoria et intelletto, benchè alquanto del corpo infermo, in letto, ho voluto finchè la ragion regge la mente, di beni mei disponer et ordinare, et cusi ho fatto venir da me Baldissera Fiume, nodaro di Venezia, qui in casa mia, posta nella contra di S. Provollo. Il qual, a una cum li testimoni sottoscritti, ho pregato questo mio testamento et ultima volunta scrivesse, et dapoï la morte mia lo compisse et roborasse, secondo li ordeni di Venetia.

Per il qual, prima, l'anima mia raccomando al mio signor Iddio et alla beatissima Verzene Maria, et a tutta la corte celestial.

Item, casso et annullo ogni mio testamento, che io havesse fatto.

Item, dechiaro che tutto quello io debba haver da mio fratello

1. Légataire universel.

2. *Sic.*

Vallerio, ge lo lasso in segno di amor, et che niuno el possi molestar.

Item, quando piaquerrà al mio signor Iddio sepparar l'anima mia dal corpo et quella a si chiamar, voglio esser sepolto a san Zacharia, sotto il portego delle Monache, dove fu sepolta la prima mia consorte. Et il corpo sii vestito del habito di Schapuzini, cum otto torzi da libre 4 l'uno solamente, et li preti di tutti dui li hospedalli.

Item, io mi ritrovo di mia raggione in borgo di S. Zorzi a Noal diverse cose mobille per uso di casa, dichiaro quelle eser mie et di mia raggione, il resto di fabriche è pro indiviso tra mi et detto mio fratello. Il resto veramente di tullì li mii beni mobelli et stabelli presenti et futuri, caduchi, inordinati et per non scritti a me spettanti et che aspettar mi potesse, per qualunque modo et via, lasso a mia consorte Chiareta, qual sii mia solła herede, residuaria et solła commissaria di tutto mio residuo, et patrona assoluta ; et che niuno la possi molestar.

Item, voglio che detta mia consorte debbi dar exequitione a quella promissione che io ho fatto circa detti dui ducati qual lei si li ritrova haver nelle mani, et cusi la prego a darli dove la sa.

Interrogato dal nodaro di luoghi pii justa le leggi, ho riposto non voler ordinar altro. Preterea, etc.

Io, Isepo, quondam messer Francesco, zogilier ala Fortuna¹, a San Marcho, soto la Procholatia vechia², fui testimonio zorato et pregato, sotoschrisi. Et conosco dito testador.

Io, Zambaptista, spizier al raso³, fo del quondam messer Bortolo, fui testimonio zurado, et pregado sotto scrissi.

Au dos :

Testamentum domini Francisci Zuchati a musayco, quondam domini Sebastiani, rogatum sub die Mercurii, primo mensis Octobris, 1572, indictione prima.

Die lune VI mensis Octobris 1572, publicatum.

1. Bijoutier, à l'enseigne de la Fortune, sur la place St-Marc.

2. Sous les *Procuratie Vecchie*, ancienne demeure des Procureurs de la République, partie de la place St-Marc, qui est du côté de l'Horloge, faisant face au Palais-Royal.

3. *Spizier al Raso*; j'ai de la peine à comprendre quelle pouvait être l'enseigne de ce magasin d'épicerie. Serait-ce : *A la juste Mesure* ? ou : *Au Détail* ?

VII.

1582, 24 Novembre, à Venise.

Testament de François Sansovino.

A di 24. di Novembre 1582. In Venetia.

Perchè è tempo di provedere avanti che la morte sopraggiunga, acciocchè nissuno de miei heredi et soccessori non resti mal soddisfatto et in travaglio di controversia et di liti, si come suole speso avvenire, pero io Francesco Sansovino, figliuolo del quondam messer Iacomo, che fu di Marco Antonio, trovandomi sano del corpo, et per gratia di Dio, ben disposto della mente, ho ordinata questa mia ultima volonta testamentaria.

Quanto all anima, adunque, essendo io stato misero peccatore, prego i miei heredi, che con le loro orationi mi aiutino a impetrare la misericordia di Dio, acciocchè mi perdoni i miei peccati, accettandomi in luogo di salvatione, come mio fattore e signore.

Quanto al corpo, ordino e voglio esser portato de longovia ch' io saro morto, cioè quella prima sera, a san Giminiano, facendo prima la limosina consueta al capitolo di San Basso, sotto la cui parrocchia io habito al presente. Et la mattina sequente, dette che saranno le messe per l'anima mia, secondo l'arbitrio de miei commissarii, voglio esser cacciato sotto nell' arca nostra, nella nostra cappella del Crocefiso, posta in detta chiesa. Ne voglio, per conto alcuno, esser condotto a processione per piazza¹, ne per nessuno altro luogo, non essendo questa cerimonia d'obbligo, nè di precetto, ma pura pompa mondana et vanità, come attesta Santo Agostino; et di ciò ne prego strettamente i miei commissari.

Iquali commissari, voglio che siano Madonna Benedetta Misoccea, mia carissima et amatissima consorte, la quale ho sempre

1. Autour de la Place St Marc. — L'église St-Géminien n'existe plus.

amata di tutto core, et amerò, se dopo morte si può amar cosa cara seben mortale, e Iacomo, mio et suo figliuolo, con questo però ch' ella sia per la maggior parte in ogni attione. Alla qual Madonna Benetta lascio per gentilezza a ricordo, il mio tazzone d'argento ch' io hebbi da Messer Roberto Strozzi in dono, et la bella coppa d'argento che io hebbi in dono dal signo Roberto Papafava, prior di San Stefano.

Et lascio a Fiorenza, mia nipote, nata di Iacomo mio figliuolo, per segno d'amor, la mia tazzetta d'argento, et la coppa piccola di argento. Et li predetti miei commissarii prego, et comando loro che habitino unitamente insieme, vivendo in comune dell' entrata et proventi della mia facultà; perchè l'amore et l'unione, oltre ch' è debito tra madre et figliuolo, è anco cagione della conservazione delle famiglie ben regolate. Ma caso che Madonna Benetta non volesse, o non potesse stare insieme col detto Iacomo nostro figliuolo, allora lasso alla predetta, per segno d'amore, tutti li drappamenti di lino ch' ella si trova haver per suo uso. Et oltre a ciò tutti quelli drappamenti di lino che a lei parerà di toglier per suo comodo et a sua elettion, senza contraditione alcuna di qualsivoglia persona al mondo.

Item, lasso alla predetta tutta la sua dota integra, che è di ducati doimila da L. (*libre*) 6, g. (*grossi*) 4. per ducato. Et le lasso oltre a ciò la sua contradote ch' è di ducati mille da L. 6 gⁱ 4. per ducato, a ciò per i meriti suoi, et per l'ottimo governo fatto in casa mia, et per lo suo molto valore, degno di maggior premio et donativo che non è questo, quando io potessi; che in summa ascende in tutto alla quantità di ducati tremila, si come negli atti di Messer Antonio Caligarino, nodaro, sotto l'anno 1531, appare.

La qual dote et contradote le sia pagata et esborsata ad ogni suo beneplacito, quando non volesse o non potesse stare col prefatto Iacomo, come s'è detto.

Item, li lasso nel detto caso, in vita sua, stara dodesse vinitiani di formento, ben crivellato, et sei cioe [6] mastelli di vino puro della possessione mia de Trissigoli.

Il residuo veramente di tutti li miei beni, presenti et futuri, così stabili come mobili, et di qualunque sorte, in qualunque parte del mondo esistenti, lasso a Iacomo, mio figliuolo legitimo et naturale; et dopo lui voglio che vada ne' suoi figliuoli et discendenti legittimi et naturali, in perpetuo, per linea masco-

lina, fino che ve ne saranno; e mancando i mascoli vada nelle femine.

Il qual Iacomo prego che voglia esser obsequente et obediante alla sua honoranda madre, perch' ella per le sue nobili qualità è degna di ogni honore et di ogni amore, come ad esso Iacomo et a tutti è ben noto. Et l'esorto a riportarsi alla volontà di lei per utile et ben suo et de suoi figliuoli.

Et questa è la mia ultima dispositione, la quale ho scritta et sottoscritta di mia propria mano, questo giorno predetto, 24. di Novembre 1582. Abolendo et cassando et annullando ogni altra scrittura ch' io havessi per avanti in cosifatta materia scritta. ovvero ordinata.

Et annullando il testamento ch' io ho fatto di questo mese medesimo, alli 14 del 1581¹, che si trova in Cancellaria ducale, il quale io detti a messer Cesare Ziliolo. Il qual testamento del tutto voglio che sia annullato et casso.

Io, Francesco Sansovino predetto, ho scritto et sottoscritto propria manu, et sigillato col mio proprio bollo.

(*Au bas*) :

A di 14. Luglio, apperto per comando di S. E. Inquisitore Basadona al Magistrato Eccellentissimo dell' Acque, e non pubblicato.

VIII.

1594. 30 Mai. à Venise.

Testament du Tintoret.

Jesus Christus.

Die 30 Maii 1594. Indictione septima. Rivoalti.

Io, Iacomo di Robusti, detto Tentoretto, fu de ser Battista, sano per la Dio gratia della mente et intelletto, ma infermo del corpo, stando in letto, desiderando ordinar le cose mie, ho fatto chiamar et venir a me Antonio Brinis, nodaro di Venetia, in

1. Sic. Il faut lire sans doute 1582.

casa della mia habitation, della contra de san Marcilian, et l'ho pregato che scriva il presente mio testamento et ultima volontà, et dapoi la mia morte lo compisca et robori, con le addition et clause necessarie, secondo li statuti et ordini di Venetia.

Et prima, raccomando l'anima mia all' eterno Iddio, al salvator nostro messer Iesu Christo, alla gloriosa Verzene Maria, et a tutta la corte del cielo.

Voglio siano mei heredi mei figlioli, cosi mascoli come femine, de tuto il mio, ma pero con le conditioni et modi infrascritti. Voglio che tutte le cose pertinenti alla profession mia siano de mio figliolo Domenico, con questo però che l'uso di esse et in particolar di quelle che appartengono al studio di essa mia professione, mentre staranno insieme da buoni fratelli in pace et amore, sia l'uso di quelle comune fra lui et mio fiol Marco.

Voglio che mio fio Dominico finisca le opere mie che restassero imperfette, di sua mano, usando quella maniera e diligentia che ha sempre usata sopra molte mie opere.

Prego mio figliol Marco a vivirsene in pace con suo fratello, nè tralasciar d'attender alla istessa profession sua e mia, aiutando la casa con operation tanto nobile e virtuosa.

Voglio che la mia carissima consorte, madona Faustina Episcopi, sia donna e madonna patrona et sola commissaria et usufruttuaria de tutto el mio, e governatrice de miei et suoi figlioli et figliole, mentre viverà, con autorità de poter cavar fuori del corpo delli mei beni di qualunque sorte, si mobili come stabili, anco della città, quelltanto che a lei paresse per le doti de Ottavia et Laura, mie figliole overo per il suo monacar, come a lei parerà, cosi in vita come per suo testamento. Et quelli miei figlioli et figliole che si partiranno dalla obedientia di sua madre, voglio che restino et siino privi in tutto del mio.

Voglio che la ditta mia consorte possi con suo testamento conditionar la sua parte a quello o quelli de' miei figlioli o figliole che a lei parerà, et questo sapendo quanta sia la prudentia et valor suo; et mentre viverà la detta mia consorte, non possi alcuno de miei figlioli o figliole, per qualsivoglia causa, dimandar estintion ne' division, ne parte alcuna, separatamente dalla mia facoltà; ma lei possa far quello che li parerà conveniente in tal proposito cosi in vita sua, come nel suo ultimo testamento.

Dechiaro haver havuti ducati cento cinquanta, et ori, argenti, et altri mobili, per l'amontar in tuto de ducati trecento cinquanta in tuto, li quali sono dimisoria della mia consorte, lasciati a lei per testamento di sua nona.

Dechiaro haver havuto la portion de mobili de messer Piero Episcopi, mio cugnato, pertinenti alla mia consorte come residuaria de suo fratello, l'amontar de' quali apar per inventario e stima de mistro Ventura Venturini, sartor a san Lio, e questi oltra il loco di Zelarin. Oltra di questo, dono liberamente a essa mia consorte tutte le spese che ho fatto nel funeral et sepoltura del ditto ser Piero, suo fratello et mio cugnato.

Voglio che quando venirà l'occasion di andar al possesso della sansaria di Fontego di Todeschi, concessami per questo Illustrissimo Dominio, la sopraditta mia consorte possi nominar uno de mei figlioli, o nepoti, o mascoli o femine, come a lei parerà; et non facendo lei questa denominatione, per qualsivoglia causa, possano li miei figlioli o suoi discendenti a quel tempo far tal denominatione.

Anchora voglio che la ditta mia consorte possi far una intradella per lassarla a suor Ottavia e suor Perina, mie figliole, monache nel monastero di sant' Anna di Venetia.

Interrogato dal nodaro de' hospedali, poveri vergognosi della terra et altri lochi pii, che è obligato domandarmi, ho risposto lasso il cargo a mia consorte.

Preterea etc.

Io, Sebastian di Frana, fu de ser Bortolo, fu testimonio, jurado et pregado.

Io, Isepo Murani, fu de misser Zan Vetor, fui testimonio, jurado et prechado.

(*Au dos*) :

Die 30 Maii 1594. Testamentum domini Iacobi de Robustis, dicti Tentoretto, de confinio sancti Martialis.

Die primo Junii 1594.

Publicatum fuit supradictum testamentum supra cadaver.

IX.

1598, 1^{er} Mai.

Testament et Codicilles de Benoit Cagliari, frère de Paul Véronèse.

I.

Testamento de io Benedetto, sotoscrito.

Con il nome della Santissima Trinità. Del 1598. Il primo Mazzo del 1598. Primo Genaro¹.

El se dechiara per la presente scrittura in forma di testamento e come fusse di publico nodaro, com testimoni, quanto che di mio pugno e scritta e dal animo mio inditata, come io, Benedetto, fratel del quondam messer Paulo Caliari, ambi figlioli di Messer Gabriele, nostro padre, volendo aquietar la mente al justo obbligo che mi sento aver a Dio, per quel che so e posso et al sangue, secondo il mio sapere e obbligo, mentre mi sento sincro² d'ogni passione, e sano per gratia sua di mente et di corpo paro.

Prima racomando l'anima mia alla sua infinità misericordia, dimandando perdon de tuti i mei pecati, pregando la Santissima Vergine e madre di Christo, filioli di Dio, co tuti santi e le sante, che me impetri gratia dalla divina Trinità, Dio della christiana Religione, di proseguir salute de l'anima mia per i meriti della sua passione et morte.

E disponendo per quel che posso et en mio posseso, ordino che madona Ellena, mia cognata, e messer Gabriel, mio nepote, e suo figliolo, sieno comessari et essecutori favorevoli alla mia volontà, et a quella del quondam suo fratel et mio nepote Carlo

1. *Sic.* Je ne puis expliquer cette double date.

2. *Sic.*

defonto, che fu de benefisiar le fie de madona Lugresia Allabardi, mia neza, maridandosi o inmonacandosi; procurando che abino per una al suo tempo ducati 200, cioè ducati dusento per una, comprendendo quello che potranno aver per altra onesta via. Et a madona Lugretia lascio che sia aitata con ducati 20. allano, o per suo sovegno in caso di necessità, ovvero per fito di cassa; e tanto li sia contribuito.

E alle fie di sua sorela Virginia, al suo maritare sia dato ducati 20 per una, per amor de Dio; et alle filie deli filioli de miei fratelli sieno dato al suo maritar ducati trenta per una, essendo vergine di buon nome; et questa conditione sia posta in tute per la prima volta che si maritino non essendo state maritate, altrimenti sieno escluse. E questo sia fatto con quella celebrità e presteza che sia possibile ma convenevole, rispetto alla comodità de l'una e l'altra parte, presto quanto si possa, per tuorsi fuori di cosi importante obligo et esser libero.

De tutto il restante de l'avere che io intendo de mie ragioni, lasso madona Ellena sopradetta et missier Gabriel suo filio et mio nepote usufrutuari di tutto quello che mi ritrovo avere fin che vivono. E nascando che madona Ellena fusse la prima a passar a l'altra vita, lasso e ordeno che messer Gabriel succeda patron assoluto di tuto ciò che se mi aspeta, con el carico di dispensar le doti come se detto, se non saranno eseguite, che Dio benedetto glielo lassi goder insieme con il suo, con prosperità nella sua gratia. Ma se contro il corso di natura, sua madre restasse dopo lui, ch' ella resti patrona con li eredi di esso suo filiolo se ve ne fusse. E se non ve ne fusse, volio in tal casso che ella resti posseditrice della facultà lasiata da suo marito e mio fratello a suo filiolo secondo le leggi, con la sua dote, ancora aciochè libera possa disponer del suo come le piace.

Ma la parte a me aspetante in tal casso, quale ella sia o fusse, computando ducati 2,000 dati di mia parte a madona Vitoria in dote, che ella possi dimandar la sua legitima cerca la facultà di suo padre, e quello che resta di mie ragioni se cosi per cassi aversi succedesse, volio che la sia distribuita alli più bisognevoli de miei più stretti parenti, cioè filii o filie di messer Francesco e messer Antonio, o di madona Cassandra, o madona Laura, mie morte sorele, per quel tanto che sia giudicato da persona ragionevole e di consentia, intendendo però di non conditionare in infinito, ma secondo li accidenti et il tempo ognuno che

posseda libero e possa secondo il suo bono inteletto e consientia disponer come li piace, salvando li oblighi primi sudetti del ajutar e mariter quelle vergini, secondo che si scoprirà a tempo l'occasione con verità e sensierita.

Questo sera adunque il mio ultimo testamento da doversi secondo la mia volontà eseguirsi, in quel modo che Dio benedetto che il fato dispone li piacerà.

E io, alla sepoltura in S. Sebastiano, sia condoto con uno capitolo di preti e quattro Jesuati et li pupili de li Ospitali della Pietà et deli altri, che si costuma, dando a tuti la sua limosina abundante; così alli Reverendi padri de Santo Sebastiano sia data una limosina, acio che faciano oratione per me et dicano le messe che si costumano per morti. E ancora si fatia tore un giubileo et perdonanza per l'anima mia quanto che io credo ne suffragi ecclesiastici, e che Dio benedetto abbia trasmesso questi tesori a salute del anime che li crede che ne a bisogno, e che ne prega.

Io, Benedetto, fratello di esso messer Paulo, e cugnato di madona Ellena, sua consorte, e zio di messer Gabriel, suo filiolo e mio nepote, di mia propria mano scrissi.

Testamento de io Benedetto, soprascritto. E agiungo quello che è scritto da messer Venturin in un altro foli.

Au dos :

Hoc est testamentum excellentis pictoris domini Benedicti Caliori, quondam domini Gabrielis, ejus propria manu, ut affirmavit, scriptum, etc.

1598. Die 27. Maii. — Publicatum fuit suprascriptum testamentum in domo dicti quondam Testatoris, in presentia multorum consanguineorum, viso prius cadavere.

II.

Principiate, messer Venturin, quello che io vi anderò indicando, dando maggior perfesione a testamento principiato di mia mano in altro folio, segnato 1598. Prima, ma principiate così.

Ordeno che in diversi tempi sia agiutado per cativo, che pur dala natura è mio nipote, ser Piero fu del quondam messer Francesco, mio fratello, ducati 50 d. in più volte, come parerà al

signor Gabriel, mio nepote, di darli. Et questi intendo che li sia dati per elemosina; et quando esso, per malla dispositione avesse, come persona de pocho intelletto, volesse mover litte come a tentado altre volte, si intendi privo di questo benefittio. Et questo fazio solon per mera bontà.

Item, che a Zuanbattista, per la sua fedel et amorevol servitù, al suo partir, li sia consignato tra le pitture, disegni, relievi, per l'amontar de ducati 25.

Item, che a Margarita, per la sua fedel, real et amorevol servitù, li sia dato et agionto oltra il suo salario et doni ricevuti, ducati 10.

Item, che sia liberado messer Carlo, fu marido de dona Camilla, dal debito che si atrova con mi.

E io, Benedetto soprascritto, afermo quanto è soprascritto.

Au dos :

Hoc est codicillum excellentis pictoris domini Benedicti Caliarì, etc. 1598. Die 27 Maii.

Publicatum fuit suprascriptum codicillum in domo dicti quondam Testatoris, in presentia multorum consanguineorum, viso prius cadavere.

X et XI.

1627-1628.

Testaments de Palma le jeune.

a. — 1^{er} Testament. 1627, 1^{er} avril, à Venise.

1627. a di prima Aprille.

Io, Giacomo Palma, del signor Antonio, sano per la gratia del Signor et Onipotente Dio del corpo, mentte e inteletto, ho deliberato per questo mio ultimo testamento disponer delle cose mie, nel infrascritto modo. E per che conosco che la prudenza umana non puo proveder tutti i acidentti che posano ocorer, per tantto, con ogni umiltà maggiore, supricho sua divina maestà degnarsi di aver in protezione non solo il corpo et l'anima mia,

che con ogni magior caldezza le raccomando, ma le creature e quella roba che lascerò dopo la mia mortte. Pero, caso, revocho e anulo ogni altro testamento che sino sino al presentte avesi fatto, volendo che questa sia la mia ultima volontà.

Prima, il corpo mio sia sepolto con quella parsimonia che sia covonevole e come parerà alli miei comesarii, secondo il statto che mi trovero. E detto corpo sia sepolto ne l'archa che ho fatto fare nella chiesa di Santo Gioan e Paulo, per mezo la portta della sagrestia; e cusi serva per li mie posterì.

E per che ritrovandomi ora aver due sole figliolle, una sie Giulia, qual è maritata nell' eccellentissimo signor Zanantonio Pretti, la quale per gratia del signor Dio, è collocata benissimo essendo comoda; l'altra sè Cleria, la quale è vedova e malsana, con un figliolo de ani 9 ho dieci in circha, e non avendo nesuno di loro cosa alcuna al mondo, sola quella pocha dotte che io li diedi; che avendone ancho perduto il terzzo, come per lege, pero per resarcirla della perdita, li lasso ducatti mille et altri doi milla, che fano tre milla, acio posi viver esa e suo figliolo. Quali dinari si ritrova haver ne le mani il signor Francesco Minardi da Este a livello. E in caso che ditti dinari non fossero in eser, volgio che possa pigliar de beni si danari come roba del mio avere.

Ma prima sia cavata la dotte di mia molgie Andriana Palma, e quella sia divisa a dette mie figliolle, si come anche nel testamento di sua madre si vede. E per che, quando maritai Cleria, io li feci far quietacion e renoncia de la sua porcione per che mi trovava alora aver un figliollo vivo, hora mo la lascio libera de tal quietacion, acio la posi aver il beneficio di detta dotte e parte.

Et alla ditta Cleria li laso tutto il mio mobile e tutti li danari et orri, arzzenti, rami, peltri e tutto quello che vi si trovera, acetuando tutte le cose appartenenti alla proffessione della pitura, come quadri finitti, abozatti, disegni, relevi, libri et ogni altra sortte di masaritie appartenente a ditta professione: qual volgio e laso a Giacomo, mio nepotte, figliollo di Cleria, mia figliola, quale deba atender alla profisione de la pitura e facendoci chiamar da casa Palma, per la memoria di quel Giacomo si famoso Palma, et anche per memoria mia.

Ma prima, sia cavatto tre quadri, e sia del signor Zanantonio Pretti, mio genero, a sua elezione, et anco il mio bacille e ra-

mino d'arzentto, se pero sara in eser, per che non poso sapere il statto che mi troverò al tempo della mia mortte.

A Giulia, mia filgiola, li laso ducatti centto, per una volta, tantto quello per amorevolezza, sapendo che lei non ha bisogno, come e detto di sopra; e tantto piu che avendo io speso nel maritar sua filgiola Andriana, e datolli la dotte del mio, come si vede nel suo contratto di noze, dove vi è intratto anche quelli due milla ducatti che il signor Zananonio Pretti doveda dar a esa Andriana, al suo maritar, che erra dimisoria del signor Giacomo Vassilachi, suo padre; quali doi milla io li promeso dopo la mia mortte al detto signor Zananonio Pretti, si come si vede ne li atti di Contessino Zopino, noder, e ancho per scrittura di sua mano, si che non puo in questo pretender niente.

Item, laso a Giacomo Alborello, mio allievo, per amorevolezza e servirtu, fatami tanto tempo, ducatti centto per una volta tantto, e dui quadri di grandeza di braza quatro in circha, e trentta pezzi de i miei desegni. E li sia fatto contto del suo salario, come si vede per suo ricever, si li miei libri et acordo suo. E mi dole non aver molto, per mostrar il moltto amor che li portto.

Ha Maria Miona, che mi a servitto anco lei, li lasso ducatti centto per una volta tantto, per che del suo salario io tengo in casa suo filgiolo, facendoli le spese et insegnandoli la professione della pittura, che cusi siamo d'acordo. E torno a dir che voria aver per riconoscer tutti che mi a servitto, ma non sapendo il fine che a da esser non posso terminar le cose.

Alli quatro Ospetalli, cioè san Gianepolo e l'Incurabilli, la Piettà e Mendicantti, li laso ducatti sinque. Per uno mio comesario, lascio mia filgiola Cleria, che faci tutto quello e tutto quello che li parerà, e sia a laude del Signor Idio; facendomi dir delle mese numero sinquanta, e pregar il signor per l'anima mia.

E di piu, che si fose alcuno di questi nominati in questo testamento che movesse litte alla comissaria, volgio che sii privi di tutto quello che potese pretender che li laso e che potese aspetar; che cusi è la volontta mia, a laude del signor Dio; e che il tutto sia et se inttenda decadutto nell' infrascrito mio residio. Il residio di quello che mi potesse per alcun tempo e che aspetar potese appartenente alla mia commessaria, laso a mia filgiola Cleria e suo filgiolo, che esendo privi dogni agiutto poseno mantenersi.

E per che io son molto ubrigatto alla casa et alla virtu del signor Giacomo Tentoretto, fu eccellentissimo pitore, la cui fama sara sempe inmortalte, come per molti favori ricevuti in tempo di sua vitta e come per molto amore pasatto fra me con il signor Domenico Tintoretto, suo figliolo, universamente et inparimente eccellentissimo nella pitura, laso al signor Domenico quatro pezzi di mie disegni, li qualli si dovera elegere de li miei a suo piacimento. E si bene sono cosa di pocho valore, e che non abisogno di simil cosa, pero di questo pocho saro sichuro che ne restera servitto per esser puro segno di amore; il quale avarei maggiormente dimostrato in vitta mia, quando la etta mia et il resto avesse permesso che io mi apparentase secho si come averei desiderato.

Io, Iacomo Palma, sopra ditto, ho scritto e sotto scritto il presentte testamento di mia mano propria, a laude del signor e gloria del signor Dio, e sigilatto del mio sigillo.

2° Testament. — 1628, 1^{er} Août, à Venise.

In nomine Domini 1628, di primo Agosto. In Venetia.

Avendo, io, Iacomo Palma, del condam Antonio Palma, fatto il mio testamento l'ano 1627 a di primo Aprile, e presentato in cancelaria ducal, è lasciato quella pocha de roba che ora mi trovo si come mi è parso per consiensa; hora volgio con questo codicillo regular alcune cose.

E prima, nel detto testamento lascio a Giacomo, mio nepotte, figliollo Creria, tuto il mio studio, come quadri, desegni, relevi, libri et ogni sortte de masarisie appartenente alla profesione di esa pitura, mentre che lui atenda a detta profesione; in caso non volesse atender, sia diviso detto studio fra le mie doi filgiole, cioè Gulia e Creria, acio si li fose qualche nepotte che volesse atenderze, posi aver comodità di prevalersi. E sopra tutto, si facino chiamare da cha Palma, per tener memoria viva della casa in questa profesione.

In caso che Giacomo, mio nepotte, figliolo di Creria, si partise dalla obedientia di sua madre, in questo caso sia privo di tutto quello che li laso, e vadi ditta roba a sua madre. Creria; e anche la lascio sola comesaria et crede, ma prima

siano cavatti tutti li legattati che nomino nel testamentto e codicil.

Lascio a Giulia altri dusementto ducatti; e li centto che li lascio nel testamento, che sono in tutto trecento, per una volta tantto.

E perchè non so in che statto finirò la vitta, per che potrebe eser che vivese asai et impotentte e consumase ogni sustanza, e non potese esevir questo desiderio che ho, che bisognerebe aver pacencia al signor Zanantonio Pretti, mi genero, oltra quello che li lasso nel testamento, li agiongio dusementto ducatti per una volta tantto. Qual danari lui me deve dare per un scritto che li impretai quando il tolse la casa sul campo a Santo Anzello, si come si vede nel scritto. Li altri sii divisi ne li tre suoi filgioli, si che ne abino centto per uno; et non foserò abastanza, si pilgera della comesaria; e questo per una volta tantto. Oltri, li lassio altri doi quadri a sua ellitione. E mi dolle non aver molto per poter far asai.

E se, per fortuna, consumase ogni cosa, e che restase in piedi, li tre milla ducatti che a livello il signor Francesco Minardi sia senza alcun contrasto di Creria, acio la si posa mantenere con suo filgiollo, non avendo nielte di beni paterni.

E torno a dir che si sara alcuno che movesse litte delli nominatti, sia imidiate privo di quello che potese aspetar del mio.

E perchè non mi trovo aver persona a chi posi recomandar, e che abi protezione, essendo che ognuno atende al suo interesse, laso adunque che il signor Idio li dia il suo agiuto. E torno a dir sia comessaria et erede di tutto e di quello che potese aspetar alla mia comesaria, in caso che mancasse ditta Creria e suo filgiollo, senza eredi, vadi il tutto alli piu propinqui di miei. E sia a laude del signor Dio.

Il presentte codicillo si è fatto di mia mano propria, cioè io, Iacomo Palma, sottoscritto, e sigillato del mio sigilo, l'ano 1628 a di 20 Agosto.

Au dos :

1628. Die 17 Octobris. Publicatum et relevatum per clarissimum Dominum Julium Ziliolo, aule serenissimi ducis Venetiarum cancellarium.

XII.

1630, 20 Octobre, à Venise.

Testament de Dominique Robusti, fils du Tintoret.

1630, a di 20. Ottobre. In Venetia.

Io, Dominico Robusti Tentoretto, scrivo di mia propria mano il presente mio testamento, con il qual anulando tutti li altri testamenti per inanti fatti, voglio che questo sia l'ultima mia volontà. Et quando piacerà al signor Iddio che io l'abi compito di vivere in questo mondo, sia quanto ordino in questo pontalmente effetuato.

L'anima mia prima racomando al signor Iddio, suo creatore, et alla beatissima Maria, vergine, nostra avvocata.

La mia roba nell' infrascritto modo lasso a mie sorelle Ottavia et Laura.

Il luocho de Zelarín, cioè campi e casa, con li mobili, che in casa si atrovano, con li oblighi infrascritti : pagar al signor prior della cha di Dio, duchati nove, all' anno di livello perpetuo, il qual si paga il giorno del Redentor; il legatto a mie sorelle monache che li lassò mia madre; a madona Laura Zorzi il legato che li lasso mio barba durante la sua vitta; dopo la morte della qual lasso a mio fratello formento stara doi et vino masteli doi ogni anno durante la sua vitta. Et fin che venira il caso della morte di detta madonna Laura, voglio che dette mie sorelle diano a detto mio fratello, ogni anno, stara uno formento et vino mastello uno.

Lasso al detto mio fratello tutti li rilievi del studio. Et se Bastian, mio giovane, sarà al tempo della mia morte alla mia servitù, lasso quattro pezzidi rilievo, cioè una testa del Vitelo, una figura intiera et doi torzi a sua eletion; tutti li disegni che sara scritto *Bastian*, et tutti quelli che havera scritto *Zuane*. Al detto Bastian laso hancora schizzi dal natural numero cento cinquanta de homini, et cinquanta de donne, a sua eletion. Li lasso

hancora tutti li colori tridati et tutti li peneli, una pietra di porfido et un corente.

A mio fratello, lasso tutti li schizzi et piture di mio padre, dal rittrato suo fatto in tavola, il qual lasso a mia sorella Ottavia.

Alla qual Ottavia lasso tutti li mie beni mobili et stabili presenti e futuri et che in qualsivoglia modo potessero pervenir in me. Cioè lasso a detta Otavia, mia sorella, li campi, casa da Carpeneo, casa da Venetia, mobili di casa, piture et ogn' altra cosa mia, con obbligo di ristituir qualche capara di opere che non fossero principiate et che fosse di ragione il restituirle. Al signor Perazzo Perazzo, voglio che Ottavia dia qualche pittura di mia mano, per segno di amore che a lei parera. Et al signor cavalier Fornagieri, dia parimente qualche pittura, pur di mia mano, come parera a lei, per segno di amore.

Sostituisco nella comissaria de meser Lodovico da Buora, comisario in loco mio, il signor Pietro Perazzo, del clarissimo signor Perazzo, il qual prego contentarsi di acetarla con obbligo di dar ogni anno durante la sua vitta al signor Primaditio Fornagieri, mio cugnato, la mità della sua provisione, cioè duchati diese. Et se sua signoria non si contentasse di acetarla con detto obbligo, in tal caso sostituisco detto signor Primaditio per comisario di detta comissaria con obbligo di dar al detto signor Pietro Perazzo ogni anno la mita della sua provision. Et perche detto signor Pietro si ritrova in Spagna, se per caso alla mia morte egli fosse morto, overo morisse dopo, senza haver noticia di esser comisario, in tal caso, sostituisco il signor Primadicio, con obbligo di dar ogni anno la mita della provision al signor Giacometo Perazzo del clarissimo signor Pera Perazzo. Ma se occoresse che detto signor Giacometo fosse sustituito uno deli comisarii di detta comissaria, voglio che tutta la provision resti intiera a detto mio cugnato Fornagieri, ne piu paghi cosa alcuna a detto signor Giacometto.

Dopo la morte di mie sorelle Ottavia et Laura, voglio che il luocho da Zelarín sia di mio fratello; dopo la morte del qual, detto luocho sia di mie sorelle monache a Santa Anna, l'uno et l'altre con li oblighi soprascritti.

Se alla mia morte fosse morta prima Ottavia, et che io non havesi fatto altro testamento, lasso a Laura tutto quello lassava a Ottavia; ma se Ottavia sara viva, sara mia heriede come di sopra. Voglio che posi per suo testamento disponer di tutti li mie

beni stabili, se però a quel tempo Laura fosse morta ; ma se sarà viva, voglio che possi disponer solamente della casa da Venetia ; et la casa et campi da Carpeno voglio che siano di Laura ; la qual posi disponer per suo testamento alla sua morte, essendo sicuro che se sarà vivo nostro fratello et nostre sorelle monache non farano che questi beni vadino fuori del nostro sangue. Et di questo le persuado ma non le obbligo.

Quando venisse il caso che Laura restasse vedova, voglio che Ottavia eseguisca quanto le ho ordinato a bocca et so che non mancherà.

Voglio che Ottavia e Laura possino per sua comodità d'accordo disponer del lucho da Zelarino dopo la morte però di nostro fratello, ovvero quella solla che fosse viva, perchè voglio che morendo una l'altra resti solla patrona di quel lucho ; alle quali racomando le monache nostre sorelle.

Lasso a mio fratello un credito alli Signori di notte crimina ¹. de duchati 40.

Mia comesaria solla voglio che sia Ottavia, mia sorella. Il formento e vino che laso a mio fratello dopo la morte de madona Laura, voglio si cavi dal lucho de Zelarino.

Au dos :

Testamento di me, Dominico Robusti Tentoreto, scritto di mia propria mano.

Die 19. Maii 1635. Publicatum et rellevatum in publicam formam per illustrissimum Dominum Franciscum Erizzo, ducalem cancellarium.

L. DE MAS LATRIE.

1. Il y avait deux Collèges ou Tribunaux des *Signori di Notte*, l'un au Criminel, l'autre au Civil, chacun avec sa juridiction, son administration et sa caisse distinctes.



NOTE

SUR UN MANUSCRIT DE TOURS

RENFERMANT DES GLOSES FRANÇAISES DU XII^e SIÈCLE.

M. Dorange, conservateur de la Bibliothèque de Tours, qui poursuit avec ardeur le dépouillement des manuscrits confiés à sa garde, a bien voulu appeler mon attention sur un volume dont le contenu m'a paru digne d'être signalé aux lecteurs de la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*. C'est un petit ms., composé de 137 feuillets de parchemin, hauts de 145 millimètres et larges de 95; il était autrefois conservé à la cathédrale de Tours¹ sous le n° 433. Il a été copié par différentes mains dans le cours du XII^e siècle; pendant le XIII^e, il a appartenu à un certain Félic de Tonnerre, qui l'a plusieurs fois mis en gage, comme on le voit par les notes inscrites au commencement sur le feuillet de garde : « Felicius de Tornodoro, vi solidos supra hos libros, pro » domo Thome de Acre. — Felis, iii solidos et iii denarios. » — Felis, v solidos supra hunc librum et supra Priora et » Posteriora. »

Ce volume est rempli d'opuscules, de fragments et de notes, relatifs pour la plupart à l'histoire naturelle et à la médecine. Tous ces morceaux sont transcrits les uns à la suite des autres, en caractères serrés et avec beaucoup d'abréviations. Le chan-

1. Le catalogue, publié en 1706, le mentionne en ces termes : « Græcarum » dictionum interpretationes per voces latinas, cum variis operibus medicis et » physieis, partim metro, partim prosa. » G. Jouan et V. d'Avanne, *Bibliotheca sanctæ ac metropolitane ecclesiæ Turonensis*, p. 49. — La description consignée dans le catalogue que Montfaucon a publié en 1739 est un peu plus détaillée : « N. 307. Græcarum dictionum interpretationes. Liber de medicina. Liber de » philosophia mundi versibus. Magistri Hugonis de virtutibus herbarum, et » arithmetica. Liber de metallis. 500 annorum. » *Bibliotheca bibliothecarum*, II, 1276.

gement de matières est rarement indiqué, soit par un blanc soit par un signe quelconque. Le ms. de Tours dérive évidemment d'un ms. plus ancien, dans lequel avaient été réunis plusieurs opuscules et qui renfermait primitivement des cahiers ou des feuillets blancs dont le possesseur s'était servi comme d'un album, pour y jeter un peu au hasard des notes de diverse nature. Je ne crois pas pouvoir expliquer autrement l'extrême confusion qui règne dans plusieurs parties du ms. de Tours, et à laquelle j'essaierai de remédier en indiquant dans quel ordre se succèdent les différents morceaux de cet intéressant volume.

I (fol. 1). Recueil de gloses intitulé : « *Grecarum dictionum interpretationes et latinorum nominum expositiones*, » et commençant par ces mots : « *Architriclinus, id est princeps scanni* » *tres ordines habentis : archos enim grece, princeps latine;* » *triclinium est scannum tres hordines habens.* — *Arthocopos, id est panis intentione factus : arthos, panis; copus, intentio.* » — *Ejulatus, escri.* » Ces gloses ne sont rangées ni suivant l'ordre alphabétique des mots, ni suivant l'ordre des matières; la transcription en est souvent incorrecte. Les mots grecs, qui sont d'ailleurs en petit nombre, sont parfois expliqués de la façon la plus singulière, par exemple : « *Docos grece, pauper latine;* » *inde cenodochium, id est domus pauperum* (fol. 2). » Ce qui donne beaucoup de valeur à cette collection de gloses, c'est la traduction en français d'un assez grand nombre de mots latins, que je donnerai un peu plus loin. On y remarque aussi çà et là des détails sur d'anciens usages et de vieilles dénominations populaires : « *Geloni vocantur Scotti et alii eo* » *quod sub gelida parte cœli morantur... Calones servi sunt,* » *a calcando, id est a vocando dicti : calo verbum grecum* » *est, id est voco... Uri vocantur agrestes boves, unde magna* » *cornua sunt, de quibus Anglici potant. Bubalus similiter...* »

II (fol. 5 v^o). Notes sur la versification : « *Omnis versus* » *exameter tres tantum pedes recipit...* » suivies d'une petite collection de sentences en vers : « *Qui non dat quod amat non* » *accipit ille quod optat.* »

III (fol. 6). Explication de quelques figures de la Bible :
 » *Hystoria* : Adam primus obdormivit, Eva de costa prodiit;
 » *Allegoria* : Christo dormiente in cruce, de vulnere lateris
 » *ecclesia processit per sacramentum aquæ et sanguinis.* »

IV (fol. 7 v^o). Note sur la translation du corps de saint

Nicolas faite en 1087 : « Beatus Nicholaus sepultus in majori » æcclesia Myrreorum. »

V (fol. 8). Recueil de gloses, comprenant principalement des mots grecs : « Epitalamium, carmen nuptiale. — Epistilium, » capitellum superius; basis, inferius. — Neomenia, novilunium. » — Scenophegia, fixio tabernaculorum.... » Ce recueil ne contient point de mots français, mais il y a plusieurs mots de basse latinité : « Cirotega, vantum.... Buricus, garcio in » coquina. »

VI (fol. 8 v°). Note sur les raisons que Jésus-Christ eut de prier trois fois : « *Oravit tertio* : Tribus vicibus oravit ut et » nos a.... »

VII (fol. 9). Compilation de préceptes de médecine et d'hygiène, commençant par ces mots : « Ut perfecte operetur medicus » oportet eum cognoscere complexiones cum gradibus, virtutes » cum operationibus, ut sciat que herbe vel species et cetera » humanum corpus immutantia sint calida, que frigida, que » humida, que sicca et in quo gradu. » En tête de cette compilation, au haut du fol. 9, le copiste a tracé une note que je crois pouvoir lire ainsi : « Ex dictis magistri B... » Sur la fin de cette compilation, réponses et sentences attribuées à Galien, à Platon et à Aristote (fol. 25 v°); — formule superstitieuse pour faire mourir les vers (ibid.); — recettes diverses (deauratio cupri; ad cristallum comprimendum in figuram, fol. 26); — modèle de lettre (fol. 26); — traits de l'histoire romaine (fol. 26 v°, 27 et 27 v°). Cette compilation, qui remplit le deuxième et le troisième cahier du manuscrit, se termine, au bas du fol. 27 v°, par les mots : « A principatu Octoviani Cesaris et nativitate Domini » incipit historia Rufini et cronica Mariani Scoti. »

VIII (fol. 28). Recueil de gloses, se rapportant principalement à la matière médicale, et commençant par ces mots : » Agriocanna, id est cantabium vel sisimbrium. — Aspaltum, » id est bitumen. — Antropomoreos, id est mandragora. — » Alica, id est genus frumenti. — Arsenicum, id est auripig- » mentum.... » Pour ranger ces gloses, on a suivi l'ordre alphabétique, mais en ne tenant compte que de la première lettre de chaque mot.

IX (fol. 32). Notes sur les propriétés de diverses substances, recettes de médecine et formules superstitieuses. On y cite (fol. 33 v°), une pratique d'un maître qui était contemporain du

compilateur : « Hanc dietam solet habere magister Bo. in XI,
 » in principio prandii, quia materiam et crudos humores
 » digerit et diuretica est, et eam valde laudat : aquam cum
 » melle coquit usque ad consumptionem aque, et sic utitur eo. »

X (fol. 34). Gloses copiées sans ordre et se rapportant presque exclusivement à la botanique. En voici le commencement : « Selinum, id est apium. — Gariofilum, ro. geroffes.
 » — Zedvarium, ro. Citiaux... » Il y a dans ce recueil de
 » gloses beaucoup de mots français ¹, avant lesquels se trouve le signe *ro.*, ou bien, comme on le voit une fois écrit en toutes lettres, *romane*. — A la suite des gloses, sont copiées des recettes de médecine (fol. 36), et un modèle de lettre (ibid.).

XI (fol. 36 v°). Quinze vers sur les abeilles : « Sensus major
 » apis cunctis animantibus orbis. »

XII (fol. 36 v°). Douze vers sur les douze mois de l'année :
 » Sunt Jano lepores, perdix et signa probantes. »

XIII (fol. 37). Poème en deux livres, sur le système du monde, intitulé : « de mundi philosophia, » et commençant par ce prologue : .

Mens celer armatur doctrinis philosophorum,
 Ardua scrutatur sollers, rimatur abissos,
 Naturæ secreta videt, quæ nullus ocellus
 Cernere carnalis potuit, neque mens rudis illa
 Quæ disciplinas non novit philosophiæ;
 Artibus imbuta, ciclos, diametra, per artem
 Telluris lunæque globum solisque metitur,
 Arte docente viam, quam nescit qui caret arte.
 Cumque rudes spernunt homines secreta Minerve,
 A sapiente viro, quem philosophia polivit,
 Sunt admiranda, quia sunt et mira relatu
 Et non per modicum sunt adquisita laborem.
 Palluit inventor dum cuderet ista labore,
 Cujus habes nomen, si versum legeris olim.

Ce dernier vers renferme, sous une forme énigmatique, le nom de l'auteur. Suivant l'avis qui nous est donné, nous lisons le mot *olim* à rebours (*versum olim*), et nous aurons MILO. Le seul poète de ce nom, qui figure dans la *Bibliotheca media*

1. On trouvera un peu plus loin ces mots français.

et infimæ latinitatis de Fabricius (ed. Mansi, V, 79 et 80) est Milon, moine de Saint-Amand, mort en 871. Les auteurs de l'*Histoire littéraire de la France*¹, qui ont consacré un article étendu à la vie et aux écrits de Milon, moine de Saint-Amand, ne disent pas qu'il ait composé un ouvrage sur le système du monde. Je ne sais pas s'il faut lui attribuer le poème contenu dans le ms. de Tours, et dont les différents chapitres sont intitulés comme il suit :

Quod eternitas nullis sit temporibus obnoxia.
 Quod mundus nullo loco sit locatus.
 Quod mundus et tempus simul facta sunt.
 Quare duo sexus in animalibus et de microcosmo.
 De natura globi terre.
 De natura interioris et exterioris hominis.
 Quomodo differunt inter se sensus carnis et mentis.

Liber secundus. — Prologus ante mensuras.

Orbis terræ mensura per miliaria, id est leugas.
 Mensura circuli solaris cotidiani.
 Mensura ipsius solis.
 Quantum equitat sol in una hora et in partibus unius hore.
 Mensura circuli lunaris et ipsius lune.
 Quantum luna volat in una hora et partibus ejus.
 De habitudine prefatorum circulorum.
 De habitudine telluris orbis ad lunarem.
 De habitudine solis ad lunam.
 Quibus numeris ista probari possint.
 Quod solis globus terræ globo non sit octuplus.
 De forma terræ, id est umbrare terræ.
 De eclypsi solis.
 De eclypsi lunæ.
 De maculis in corpore lunæ visis.
 De natura et mensura v zonarum.
 Quid intelligatur per prefatos numeros.
 De duabus zonis ultra perustam et de v paralellis.
 Mensura orbis terre per zonas et de mundana rota.

XIV (fol. 44). Notes astronomiques, commençant par ces mots : « *De intervallis planetarum* : Platonici, philosophorum doctissimi, scrutati sunt planetarum intervalla, quantum humano valuerunt ingenio... »

1. V. 409-416.

XV (fol. 44 v°). Note sur le caractère de l'arithmétique, de la musique, de la géométrie et de l'astronomie.

XVI (fol. 45). Notes sur les symptômes de diverses maladies et définitions de quelques termes de médecine : « *Cognitio* » *infirmorum* : Pleuresis est dolor lateris, cujus hec sunt » signa.... »

XVII (fol. 46). Note sur les poids et mesures : « Pondus est » dictum quod in statera appendat I libra... »

XVIII (fol. 47). Recettes médicales et formules superstitieuses. Voici deux exemples de ces formules :

Contra vermes qui solent equis nocere.

Hæc verba liga in equi fronte per triduum, et canta Pater noster III°. † Heumata, leumata, agrolymnio, ysmec, medai. Jhesus Christus Nazarenus liberet equum istum a vermibus et ab infuso et ab omni incommodo quod solet nocere animali isti. Amen. Dextera Domini fecit virtutem. III°. Job habuit vermes novem : ipsi evanuerunt de novem ad octo, de octo ad VII, de VII ad VI, de VI ad V, de V ad IIII, de IIII ad III, de III ad II, de II ad unum, de uno ad nullum. Ita evanescant vermes equi isti. Amen.

Ad maculam de oculo.

In nomine Domini nostri Jhesu Christi. Sanctus Nazarius et sancta Tecla et sancta Aquilina sederunt supra mare et dixit sanctus Nazarius : Ambulemus. Et dixit sancta Aquilina : Non, sed maculam de oculo isto deleamus. Si est alba, deleatur. Si est nigra, deficiat. Si est rubra, destruat illam Deus. Pater noster. Et canta III°. Hoc fac tribus diebus, et da hunc brevem illi portandum qui habet maculam in oculo.

XIX (fol. 47 v°). Recette en quatorze vers, intitulée *Ungentum pretiosum*, et commençant par ce vers : « Anser sumatur » veteranus qui videatur. » C'est un remède contre la goutte.

XX (fol. 47 v°). Poème sur les pierres, commençant ainsi :

Argumentum.

Gemmis a gummi nomen posuere priores
Quod translucere gummi splendentis ad instar ;
Nominibus sed lapidis species signantur utreque,
Propter quod lapidum titulo liber iste notetur.

Incipit liber lapidum numero centum.
Evax rex Arabum legitur scripsisse Neroni,
Qui post Augustum regnavit in orbe secundus.

Il existe un grand nombre d'éditions de ce poème, qui est généralement attribué à Marbode.

XXI (fol. 58 v°). Vers sur les neuf muses : « Clio gesta » canens transactis tempora reddit. »

XXII (fol. 58 v°). Vers sur les sujets suivants : De vita hominum; de cornice; de cervo; de corvo; de phenice; de nymphis. Chaque morceau se compose d'un ou deux vers.

XXIII (fol. 59). Vers sur les mauvais jours de chaque mois : « Istis mortiferam cognoscito versibus horam : Dat prima » undecimam Janus pede septima sextam. »

XXIV (fol. 59). Vers sur les hybrides : « Hec sunt anbi- » genei quæ nuptu disparæ constant : Burdonem sonipes generat » commixtus asellæ.

XXV (fol. 59). Courtes notes sur divers points de médecine, d'histoire naturelle et de grammaire.

XXVI (fol. 59 v°). Poème sur les vertus des herbes, intitulé : « Incipit liber m[agistri] Hugonis Lugd[unensis], de virtutibus herbarum, » et commençant par ces vers :

De Artemisia.

Herbarum quasdam dicturus carmine vires,
Herbarum matrem, dedit arthemisia nomen
Cui grecus sermo, justum puto ponere primo.

C'est le poème qui a été souvent imprimé, au xv^e et au xvi^e siècle, sous le nom de Macer. On n'en connaît pas l'auteur, et plusieurs critiques l'attribuent à un certain Eudes de Vérone ¹. Les savants qui voudront désormais discuter l'origine du poème sur les vertus des herbes, devront examiner la confiance que mérite la rubrique du manuscrit de Tours, et décider si l'ouvrage a été réellement composé par maître Hugues de Lyon. Le nom de Hugues de Lyon est d'ailleurs inconnu dans notre histoire littéraire, à moins qu'il ne s'agisse de Hugues, archevêque de Lyon, mort en 1106 ².

1. Il y a, à la Bibl. Imp., dans le ms. latin 8454, une copie de ce poème faite au XII^e siècle et intitulée : « Incipit liber qui dicitur Macer, quem Odo » fecit. »

2. *Hist. littér. de la France*, IX, 308-328. Conf. Guigue, *Obituarium Lugdunensis ecclesiarum*, 128-130.

XXVII (fol. 102 v°). Formules superstitieuses, recettes de médecine et explication de termes médicaux. « Carmen super » omnes dolores : O dolor, in nomine patris, quesivi te... »

XXVIII (fol. 105-137). Extraits de l'Histoire naturelle de Pline, principalement des livres xxv, xxvi, xxxiii et xxxv.

De tous ces morceaux, les plus intéressants sont incontestablement les recueils de gloses qui remplissent les fol. 1-5 et 34-35. J'ai cru devoir en extraire les articles qui renferment des mots français. Je ne doute pas que cette petite collection, remontant authentiquement au xii^e siècle, ne soit bien accueillie de nos lecteurs, encore qu'elle se présente ici sans le commentaire perpétuel dont elle devrait être accompagnée.

I. Fol. 1-5 du ms.

Ejulatus, escri.
 Tripos, tripet.
 Gallinatus, ii, rapun (*l. capun*).
 Scrophæ, truie.
 Suculus, purcel.
 Paniculus, turtel.
 Agaso vel agasus, merescald.
 Situla, seel.
 Raphanum, rait.
 Debachor, caris, afoier.
 Alietus, i, falcun.
 Accipiter, ostur.
 Nisus, esperver.
 Hec ortocrea (*l. artocrea*), e, rusole.
 Ignitabulum, astre.
 Petrosilium, perresil.
 Apium, ache.
 Marrubium vel prassion, marruge.
 Centaurea, centorie.
 Mirica, genest.
 Filix, fulgere.
 Absincium, aluine.
 Altea, widmalve.
 Jusquiamum, chenillee.
 Pulegium, puliel.
 Lapaccolum, parele.
 Barba Jovis vel semper viva, jobarbe.

Camedreos, gemandree.
 Nasturcium, carsuit.
 Papaver, pouncel.
 Critocus (*l. crocus*), safran.
 Irudo, dinis, sansue.
 Irundo, avis, arundet.
 Arundo, rosel.
 Hoc alec, hareng.
 Sipia, seche.
 Lupus marinus, luz.
 Rumbus, sturgun.
 Lempitula, truita.
 Onoroscopa, plaiz.
 Grammarus, merlens.
 Mugil, moruel.
 Megarus, macherel.
 Esox, esocis, salmon.
 Cippus, hart.
 Sarissa, gisarma.
 Caliantrum, i, pestel.
 Mortariolum, morter.
 Serotinum, i, tarde.
 Silitergitronium, faldestor.

Clepo, id est furor; inde clipeus, quasi hominis ante lanceam furans corpus; inde etiam cleptes, id est latro, et clepsedra diusil. Aliter clepo, id est rapio.

Hec hernia, inde herniosus, si, cuillard.

Apostare, id est retroire, inde apostata, id est retrogradiens, reneiez.

Monedula, choué.

Griraccus, frui.

Venabula, espiciet (*l. espieiet*).

Frigo, gis, frixi, id est frier.

Cirogrillus, id est cunis.

Tribilo, las, escalder.

Fex, cis, lie. Inde feculentus, ta, tum, lius.

Petasus, si, grant bacun. Petasuculus, diminutivum.

Exprobare, repruver.

Lepos, ris, affatement.

Facescia (*l. Facetia*), curtesie, et elegantia similiter.

Hoc auriculare, ris, mellier (*l. orellier*).

Mimus, mi, tumbere.

Hoc cansile, lis, et hoc scaphum, phi, estrui.

Hec seta, te, seie.

Tarantarum, ri, saaz.

Hoc repagulum, li, barre.
 Brucus, ci, hanetun.
 Hic malus, li, mast. Et hec malus et hec pomus, id est pomers. Et
 hoc malum et hoc pomum, pume. Uve. Castanee. Pira coctana. Poma
 volema, id est permainz.
 Hic cantus, ti, muiel de roe.
 Hic radius, raiz.
 Stamen, minis, esteim.
 Hoc subtegmen, nis, treme.
 Hoc epifum, parune.
 Hec statera, balance.
 Crucibulum, li, cruisol.
 Sepum, pi, sui.
 Lignus, ni, meche.
 Hic leno, nis, lichere.
 Inde lenodochium, licherie.
 Peripsima, id est abjectio, vel parure.
 Hoc pitachium, ii, tacun.
 Hic nevus, vi, tache.
 Hec vola, id est palmant.
 Hic pileus, ei, id est chapel.
 Curialis, curteis.
 Vegetus, ti, id est valetis.
 Hec diplois, dis, wambeis.
 Hoc capistercum, ci, cuihere (*p. e. civhere*).
 Hoc capitium, chevezalie.
 Hic cento, nis, calcun.
 Hoc peplum et mamphora, wimple rubeum.
 Hec salaria, saler.
 Hec andera, andere, ferrum quod ticiones sustinet ignis.
 Hic, hec lodex, cis, id est velus.
 Cervical, orellier.
 Pulvinar, cussin.
 Fulcrum, culte.
 Tapetum, tapiz.
 Hec siles, silicis, cailliou, dubii generis.
 Hoc exenium, nii, id est presens.
 Hoc pulpitum, i, letrin.
 Hoc juger, ris, arpent.
 Hic cudo, cudonis, id est faber. Inde incus, incudis, inclumine.
 Hic strabo, nis, id est turluse, et hec straba.
 Hic ren, nis, et pluraliter renes, reins.
 Hic splen, nis, rate.
 Hec colus, li, cunuile.

Hic fusus, si, fusel.
 Hec thema, me, meiren.
 Hoc plotium, i, hostelerie.
 Hic viscus, glut.
 Hic manzer vocatur qui de scorto nascitur.
 Hoc problema, id est divinaile.
 Hic mergulus, li, plunguns.
 Circinus, id est compas.
 Stillicidii (*sic*), ii, gutere.
 Collirida, e, lesche.
 Seru, indeclinabile, mesge.
 Similia vel similia, simonel.
 Aluta, cordeuan; inde aluteus, a, um; et hic aluteus, cordeuanners.
 Hic sclopus, pi, buffet.
 Cullulus, cunels.
 Hoc dolium, etiam cupa, cuvhe.
 Tenesternitronium, banc torneiz.
 Lestrigus, gi, turtel in paele.
 Extuberare, desboceier.
 Levigare, id est doler.
 Hoc eculeum, ei, chivalfust.
 Hoc colluvium, gluternie.
 Hoc prestigium, encantement.
 Hic sarcophagus, gi, sarcuz.
 Fundus, alot.

II. Fol. 34 et 35 du ms.

Gariofilum, ro. gerosles.
 Zeduarium, ro. cituaux.
 Galange, ro. garingauz.
 Cerussa, ro. blanches.
 Aizon, semperviva, barba Jovis, ro. barbion vel barbionaria.
 Abrotanum, ro. virones.
 Consolida minor, est et major et media, ro. consoldre.
 Boletum, ro. holoez.
 Noierium, ro. noirs.
 Quinquenervia lanceola, ro. lancelee,
 Satureia timbra, ro. sarree.
 Jusquiamus caniculata, ro. chenelie, id est simphoniaca.
 Senetion, id est cardo benedictus, ro. senechiunz, id est yregoruntus
 cameleon.
 Nasturcium aquaticum, id est cressaieuz.

- Glis, lappa vel bardana, ro. amers fuez.
 Scolopendia, id est lingua cervina, splendion, ro. cerflangue.
 Alleluya, panis cuculi, ro. paens cucu.
 Cucurbita agrestis, id est brionia, ro. nef salvage.
 Curbracha, palladia, primivera, herba paralis, herba sancti Petri, ro.
 primevoire.
 Stingus, ro. stangcunne, id est piscis incitans venerem.
 Tanacheta, ro. tanezie, herba sancte Marie.
 Portulaca, id est andragnis, ro. piethpuel.
 Verbena, vel vervena, columbaria, jherobotana, peristerion, ro.
 vervaenna.
 Rappa, ro. reve.
 Raphanus, ro. ravenes.
 Radix, ro. raiz.
 Fumus terre, vel canusella, ro. cuiz cenviz.
 Atriplex, grisolocanna, atrofaxos, viniscus, cato, ro. arepe.
 Rumex, lapatium acutum, romane parrelle vel hermoiz.
 Titimallus, ro. laiterolle.
 Classe, sandaracha, ro. vermez, smirnis lat'.
 Pentaflon, id est quinque folia, ro. quintefole.
 Balsamita, sisimbrium menciastrum, ro. menciastres.
 Vitia, ro. veces.
 Calamentum, nepita minor vel nepta, ro. calament.
 Saliunca, ancusa, paliurus, ro. cachatrepa.
 Acidula, acetosa, acida, ro. surele.
 Betonica, vel ve. trionithes, ro. betuinness.
 Benedicta, gariofilata, sanamunda, ro. beneoite.
 Aspera, cauda caballina, ro. asprele.
 Rubea major, heritrodanum yporis, ro. reble.
 Agrimonia, lappa inversa, ro. ægremone.
 Cerfolium, sermenna, ro. cerfoiz.
 Ippia lividum habet florem, id est morgellina, ro. moruns.
 Pulmonaria ro. muiz, quod super arbores et saxa crescit.
 Nigella a gall[is], melantium, ro. noele.
 Altea, vuscus, ro. vimaube. Manaviscus est idem.
 Parvencha, therebintula, ro. vaienche.
 Amarusca, ro. amerele, similiter camomillæ.
 Elleborum album, ro. sumphone.
 Pipinella, ro. piprenelle.
 Achorus, veneriana, afrodisius, ro. glaiuz in aqua.
 Adtagus, id est portulaca, ro. portulache.
 Brasica, strutium, ro. coie.
 Gallitricum, ro. sclaree.
 Cicuta, conium, couiza, ro. cicuie.

Celidonia, glaucium, hirundina, ro. cherungue.
 Ebulus cameleastis, ro. ybles.
 Canapis, id est cannabum, ro. canvie.
 Bacho, ro. baitciuns.
 Artemisia, mater herbarum, ro. artemese.
 Melissa, id est citraria, ro. puigmens.
 Periclimenon, id est matris silva, et caprifolium, ro. cievle (*l. cievre*)
 fuel.
 Scurrago, persicaria personatia, ro. scurage.
 Baulia species est pastinacæ, ro. scenuse.

Je ne terminerai pas cette notice d'un manuscrit de la bibliothèque de Tours, sans ajouter quelques détails complémentaires à l'article publié dans un des derniers cahiers de la Bibliothèque de l'École des chartes sur plusieurs manuscrits de ce même dépôt.

J'y ai signalé un recueil d'anecdotes du XIII^e siècle dans lequel il est question de Hugues le Noir et du poète Primat.

M. Gaston Paris et M. Defrémery m'ont fait observer, chacun de leur côté, qu'une des historiettes de ce recueil, dont Hugues le Noir est le héros, se retrouve dans Rabelais, qui toutefois a substitué le nom de Villon à celui de Hugues le Noir.

Le conteur du XIII^e siècle s'exprime en ces termes :

Banni de France pour quelque mauvais tour, Hugues le Noir se réfugia à la cour d'Angleterre. Un soir, le roi Jean le conduisit à ses cabinets, où il avait fait peindre sur la porte, à l'intérieur, Philippe-Auguste avec un seul œil. « Vois donc, dit-il en montrant cette image, vois donc, Hugues, comment j'ai arrangé ton roi. — Vraiment, répondit le jongleur, vous êtes sage. -- Pourquoi donc, reprit le roi ? — Parce que vous l'avez fait peindre ici. — Et pourquoi encore ? — Parce qu'il est merveilleux qu'en le regardant vous ne soyez pas tous dévoyés.

Voici maintenant la version de Rabelais ¹ :

..... Exemple aultre on roy d'Angleterre, Edouard le Quin. Maistre François Villon, banni de France, s'estoit vers luy retiré : il l'avoit en si grand privaulté receu, que rien ne luy celoît des menues negoces de sa maison. Ung jour, le roy susdict, estant à ses affaires, monstra à Villon les armes de France en paincture, et luy dict : « Vois-tu quelle reverence je

1. Pantagruel, l. IV, chap. 66.

» porte à tes roys françois? Ailleurs n'ay-je leurs armoiries qu'en ce
 » retraict icy près ma selle percée. — Sacre Dieu, respondit Villon, tant
 » vous estes saige, prudent, entendu et curieux de vostre santé! Et tant
 » bien estes servy de vostre docte medicin Thomas Linacer! Il voiant que
 » naturellement sus vos vieulx jours estiez constipé du ventre, et que
 » journellement vous falloit on cul forrer ung apothecaire, je dis ung
 » clistère, aultrement ne poviez vous esmutir, vous ha faict icy aptement,
 » non ailleurs, peindre les armes de France, par singuliaire et vertueuse
 » providence. Car seulement les voiant, vous avez telle vezarde et paour
 » si horrible, que soubdain vous fiantez comme dix huict bonases de
 » Pæonie..... »

J'ai tiré d'un autre manuscrit de Tours, copié au xv^e siècle, des notes qui, entre autres détails, donnent le nom vulgaire de différents évêchés de Dalmatie. Le P. Cahier a bien voulu me communiquer la traduction de la plupart de ces noms. Je ne puis mieux faire que de consigner ici ses observations.

KERBAVIA : Korbau, petite ville croate, qui devint évêché en 1185, sous Spalato.

TNYNSKI : Knin (*Tinen*), sous Spalato.

KRXKI (?) : Peut-être Veglia dans une île du Quarnero.

SPLIT : Spalato, qui devint suffragant de Zara, après avoir été métropole.

TROGUIER : Trau (*Tragurium*).

SCHIBENIK : Sebenico (*Sibanicensis*), siège érigé vers le temps de Boniface VIII.

ZADRSKI : Zara (*Jadera*), qui supplanta Spalato.

NENSKI : Nona, suffragant de Zara.

RABSKI : Probablement Arbe (*Arbensis*).

OSORSKI : Ossero, dans l'île Cherso.

SENSKI : Zengg (*Segnensis*).

Ce sont tous des évêchés dalmates détachés de la grande Croatie par les Vénitiens, et qui portaient en langage ecclésiastique le nom de *Istria*, comme soumis au patriarche d'Aquilée (Grado), avec la province de Venise.

LÉOPOLD DELISLE.



LETTRE INÉDITE

D'ÉTIENNE BALUZE

AUX PRIEURS ET MEMBRES DU COLLÈGE DE
SAINT-MARTIAL DE TOULOUSE.

Dans un fragment d'auto-biographie, inséré par Chiniac à la suite de sa traduction de l'*Histoire des Capitulaires* ¹, Baluze nous apprend qu'après avoir commencé ses études chez les Jésuites de Tulle, il fut, à l'âge de seize ans, envoyé au collège de Saint-Martial de Toulouse. Ce collège avait été fondé par le pape Innocent VI pour recevoir les pauvres écoliers Limousins. Baluze y passa huit années, pendant lesquelles il s'occupa successivement de philosophie, d'histoire ecclésiastique, de droit civil et de droit canon. Ce fut là qu'il connut l'archevêque Montchal, qu'il se lia d'amitié avec Caseneuve et d'Auteserre, et qu'il composa son premier livre, l'*Anti-Frizonius*, dont le succès décida M. de Marca à l'appeler auprès de lui. L'éclat de sa carrière littéraire, l'admiration du monde savant, la familiarité des grands, ne lui firent pas oublier la modeste maison où sa jeunesse s'était écoulée. Il demeura toujours en correspondance avec les boursiers de Saint-Martial et ne cessa de leur témoigner le plus vif intérêt. En 1670 il leur avait adressé ses premiers ouvrages; il leur fit en 1684 un nouvel envoi, comprenant les *Capitulaires*, les *Lettres d'Innocent III*, le tome premier de sa *Nouvelle collection des Conciles*, les quatre premiers volumes de ses *Miscellanées*, les *Opuscules* de M. de Marca et la *Vie de Pierre Chatelain, grand aumônier de France*. Ce don était accompagné de conseils paternels sur le bon emploi du temps et d'exhortations à mener la vie studieuse dont il avait lui-même donné

1. Ce fragment de la *Vie de Baluze*, écrit par lui-même, avait été trouvé parmi ses papiers par le libraire Gabriel Martin, et publié d'abord en tête de la *Bibliotheca Baluziana*.

l'exemple. Mais ce qui me paraît le plus touchant dans ses rapports avec les jeunes générations qui lui avaient succédé, c'est le sentiment de vénération qu'il s'efforçait de leur inspirer pour la mémoire de leur premier bienfaiteur, le pape Innocent VI. Ce pontife était mort le 12 septembre 1362, et dans l'acte même de fondation du collège, il avait ordonné qu'on célébrât chaque année un service au jour anniversaire de son décès. Baluze, pendant son séjour à Toulouse, avait contribué à remettre en vigueur cette prescription depuis longtemps oubliée, et quand il écrivait aux écoliers de Saint-Martial, il ne trouvait pas de termes assez pressants pour leur recommander l'accomplissement de ce pieux devoir. — La lettre d'où j'ai tiré ces détails appartient aux Archives départementales de la Haute-Garonne (Série D, n° 472). Elle m'a été communiquée par mon confrère et ami M. Baudoin, et j'ai pensé qu'elle serait agréable aux lecteurs de la *Bibliothèque de l'École des chartes*. Dans un temps où l'on recherche avidement tout ce qui touche à la biographie des hommes célèbres, les amateurs d'érudition ne sauraient demeurer indifférents à l'histoire intime d'un de nos plus grands érudits.

EUG. DE ROZIÈRE.

Venerabilibus dominis prioribus et sodalibus collegii Sancti Martialis Tolosæ Stephanus Baluzius Tutelensis S. P. D.

Si bene meministis, carissimi collegæ mei, ad vos quinto idus octobris anni MDCLXX misi libros a me usque ad eam diem editos, ut vestræ bibliothecæ adderentur, in qua repositos esse me docuerunt literæ vestræ datæ die vigesimo quarto mensis decembris tum sequentis. Nunc eos mitto quos deinceps emisi, qui ad vos ante non multum temporis pervenire debent nullis sumptibus vestris, idque pro suo in vos vestramque societatem studio et amore efficiente domino Johanne Roche, presbytero Brivensi, qui libros aliquot optimos suo ære emptos adjungere voluit, ut ea ratione testetur se memorem esse veteris suæ sodalitatis. Hi ergo quos ille vobis dono dat sunt primo *Biblia sacra* domini Le Jay in decem prægrandibus et elegantissimis voluminibus, *Lexicon heptaglotton* Petri Castelli in duobus voluminibus et tomi tres R. P. Thomassini *De disciplina ecclesiastica*. Intelligitis autem vestri esse officii ut, postquam illos acceperitis, ad eum scribatis eique gratias agatis pro

egregio illo munere; nam si omnes qui e collegio vestro prodierunt ita munifici fuissent erga bibliothecam vestram, esset illa multum ampla ac locuples. Ad me quod attinet, habebitis nunc *Capitularia regum Francorum* in duobus voluminibus, *Epistolas Innocentii III* in totidem voluminibus, primum tomum *Novæ collectionis Conciliorum*, ceteros habituri quum fuerint editi. Simul accipietis quatuor priores libros *Miscellaneorum* meorum, *Opuscula* illustrissimi viri Petri de Marca archiepiscopi Parisiensis et *Vitam Petri Castellani*, magni Franciæ eleemosynarii.

Reliquum est, viri fratres, ut vos rursum pro jure veteris contubernii mei commoneam et horter uti bene tempore utamini neve velitis irritam ac vanam esse providentiam optimi pontificis Innocentii VI auctoris vestræ societatis. Teneo sponsionem vestram in literis vestris, in quibus polliciti mihi estis usuros vos libris a me tum missis; ex quo facile colligere potui uti vos velle aliis quos habetis, cum de meis quoque legendis cogitaretis. Felicem me porro existimabo si exemplum illud meum, quod vobis proponebatis in eisdem literis, effecerit ut plures sic se studiis nostris applicent ut evadant docti et bonam famam sibi parent inter homines literatos.

Denique oro vos ac flexis, ut ita dicam, poplitibus rogo uti rem mea memoria meque potissimum promovente constitutam diligenter observetis, nimirum ut unoquoque anno parentetis optimo pontifici die duodecima mensis septembris, qua ille terras reliquit, proque eo oretis Deum secundum quod ipse mandavit in literis apostolicis de institutione vestri collegii. Nolite committere ut publicum illud vestræ in optimum et vestrum omnium studiorumque vestrorum amantissimum virum reverentiæ testimonium intermittatur per negligentiam et oblivionem vestram, sicuti olim intermissum fuerat per eorum socordiam et ignaviam qui ante nos in eodem collegio vixerunt.

Mei quoque memores esse vos opto, quos sic amo, sic diligo, ut partem corporis mei. Valet.

Lutetiæ Parisiorum, tertio nonas junii MDCLXXXIV.



BIBLIOGRAPHIE.

DROIT MUNICIPAL *au Moyen-Age*, par Ferd. Béchard. Paris, Durand, 1861-1862 : 2 vol. in-8° (prix Bordin de l'Académie française).

DROIT MUNICIPAL *dans les temps modernes* (xvi^e et xvii^e siècles), par Ferd. Béchard. Paris, Durand, 1866. 1 vol. in-8°.

Voici un travail qui a obtenu tous les suffrages : récompenses de l'Académie, articles élogieux des journaux et même des revues scientifiques les plus autorisées : aucun encouragement ne lui a manqué.

L'ouvrage de M. Béchard a droit sans doute à quelques éloges, mais n'en aurait-il pas reçu de divers côtés plus encore qu'il n'en mérite ? Nous voudrions répondre en peu de mots à cette question.

L'auteur s'est occupé de l'histoire du droit municipal en France, en Angleterre, en Espagne, en Italie, dans les Pays-Bas, en Allemagne et en Suisse ; il a consacré jusqu'ici à cette étude non encore terminée trois volumes in-8° (1861-1866)¹. Son travail s'étend, en ce qui concerne la France, jusqu'au règne de Louis XV, et s'arrête, pour les autres états, à la fin du xve siècle.

Il s'agit ici, le lecteur peut en juger par ce simple énoncé, d'une très-vaste entreprise faite vraiment pour effrayer ceux qui peuvent mesurer l'immense effort que suppose une œuvre semblable. Pour traiter scientifiquement un pareil sujet l'auteur avait à choisir entre les deux méthodes suivantes : il pouvait analyser les travaux de première main publiés sur l'histoire municipale dans les différents états de l'Europe, et mettre ainsi le lecteur au courant de la science sans lui apporter le résultat d'un travail personnel. Il pouvait aussi aborder directement les sources et les textes originaux, entreprendre pour chaque pays une enquête nouvelle et résumer les conclusions de cette longue investigation. Dans l'un et l'autre cas, une œuvre utile se serait produite, une œuvre rationnelle et dont la science n'aurait eu qu'à se louer.

Malheureusement M. Béchard n'a adopté ni l'une ni l'autre de ces deux méthodes. S'il a consulté en ce qui concerne l'histoire municipale de la France la plupart des ouvrages généraux, un bon nombre de monographies importantes, et si même il a trouvé moyen de ren-

1. Ces vol. sont la suite naturelle d'un premier travail sur le *Droit municipal dans l'antiquité*, ouvrage dont je n'ai pas à m'occuper ici.

voyer aux brochures et aux arrêts judiciaires les plus insignifiants, en revanche, il ne cite guère d'autre autorité pour le droit municipal anglais que l'historien Hume et le jurisconsulte Blackstone. Ces deux auteurs lui ont fourni ce qu'il a écrit de plus substantiel dans les 29 pages consacrées à l'histoire communale de l'Angleterre : il n'a pas abordé un seul ouvrage spécial sur les communes anglaises ¹. Je comparerais volontiers ce procédé à celui du naturaliste qui, pour faire la monographie d'un marbre ou d'un granit, irait chercher ses renseignements dans le *Discours sur les révolutions du globe*. Au reste, cette façon d'entendre les recherches historiques n'est pas particulière à M. Béchard, je le reconnais volontiers, et j'ajoute qu'il ne serait pas possible, vu l'état lamentable de nos bibliothèques savantes, de se procurer à Paris les ouvrages indispensables sur le droit municipal anglais. Je ne parle pas ici de la bibliothèque impériale : ce serait lui demander l'impossible que d'exiger d'elle qu'elle fût tout à la fois générale et plus spéciale que les bibliothèques spéciales : je parle des bibliothèques spéciales de droit ou des bibliothèques spéciales d'histoire. Croira-t-on que tel de ces établissements consacre chaque année aux acquisitions la somme de quatre ou cinq cents francs !

Mais cette digression pourrait nous entraîner loin, car on devine que les lacunes de nos bibliothèques ne se font pas sentir seulement à l'endroit des communes anglaises. Le jour où ces bibliothèques nous fourniraient les publications qui intéressent l'histoire de France, elles auraient réalisé un immense progrès.

Revenons donc à notre sujet.

L'étude de M. Béchard sur le droit municipal dans les Pays-Bas, en Allemagne, en Suisse, en Espagne, en Italie, nous paraît plus approfondie que le chapitre consacré à l'Angleterre. Le reproche que nous nous permettons d'adresser ici à l'auteur c'est d'être beaucoup trop concis : il a publié 3 vol. in-8° d'environ 500 pages ; sur ces 1500 pages, nous n'en trouvons pas 200 qui concernent le droit étranger.

En revanche, le droit municipal français au Moyen-Age est traité avec un luxe de citations et de petits détails qui nuisent plutôt qu'ils ne profitent à la claire exposition du sujet : le procès de Mme la comtesse de la Rochejacquelin avec les communes d'Huismes et de Rigny-Ussé peut avoir quelque intérêt pour un jurisconsulte et surtout pour un membre de la fabrique de Saint-Gatien : mais je ne vois pas qu'il soit fort à sa place dans le livre de M. Béchard ².

Je cherche vainement quelle idée générale, quelle idée critique a

1. M. B. aurait consulté, ce me semble, avec fruit pour l'Angleterre : *The history of the boroughs and municipal corporations of the united Kingdom by Merewether and Stephens*. London, 1835, 3 vol. gr. in-8°.

2. *Droit municipal au moyen-âge*, p. 365.

pu présider aux recherches de l'auteur; il semble que toute citation lui soit bonne : ici il nous renverra à un arrêt de la Cour d'Orléans et à une décision de la Cour de Cassation ; ailleurs, à propos des *institutions provinciales dans les pays de droit écrit et dans les pays de coutumes*, il citera un passage des Assises de Jérusalem tout aussi étranger à l'histoire communale française qu'à l'histoire plus générale des institutions provinciales ¹; plus loin il nous parlera des États généraux d'après Boulainvilliers ² dont l'autorité me paraît, d'ailleurs, préférable à celle du père Ventura auquel M. Béchard nous renvoie gravement dans plusieurs passages de son livre ³.

Un dernier exemple fera bien sentir quelle est l'autorité des sources auxquelles M. Béchard croit pouvoir recourir : quelques lignes de la page 392 du tome I sont consacrées aux Druides et aux habitants primitifs de la Grande-Bretagne. L'auteur parle des Druides d'après lord Coke, grand juge d'Angleterre, lequel en parlait, au dire de M. Béchard, d'après « *un vieux manuscrit intitulé Modus tenendi parliamentum.* » Or le *Modus tenendi parliamentum* n'en parlait pas du tout : c'est un document du ^{xiii}^e siècle qui n'a rien de commun avec le Druidisme ⁴.

Je reconnais que M. Béchard ne prend pas dans ce paragraphe la responsabilité des opinions de lord Coke, mais à quoi bon rappeler ici lord Coke et le *modus tenendi parliamentum*, lors surtout qu'on ne cite au bas de la page ni lord Coke, ni le *modus tenendi parliamentum*, mais un passage de César, d'ailleurs fort suffisant?

A l'occasion du droit municipal, M. Béchard s'est occupé non-seulement des Druides, mais des États généraux ou provinciaux, des fermes modèles appartenant aux ordres religieux, des universités, de l'idéal de l'art au Moyen-Age ⁵ etc. *Nil humani a me alienum puto*, pourrait répéter M. Béchard après le poète latin.

Mais non : ce n'est pas dans la poésie que notre auteur a cherché son excuse : il a voulu la tirer des entrailles mêmes du sujet, et il est allé la demander au droit romain. *Municeps muneris particeps*, a dit quelque part le législateur de Rome. M. Béchard s'autorise de cette large définition de droit ⁶ pour traiter des hôpitaux, des léproseries, de l'union de l'autorité et de la liberté, enfin pour consacrer les deux

1. *Droit municipal au moyen-âge*, t. I, p. 433.

2. *Ibid.*, p. 444.

3. *Droit municipal dans l'antiquité*, pp. XLI, XLVII. *Droit municipal dans les temps modernes*, p. 398.

4. Voyez Th. Duffus Hardy, *Modus tenendi parliamentum*, London, 1846, p. XVI.

5. *Droit mun. au moy. Age*, t. II, titres de divers chapitres ou proverbes.

6. *Dr. mun. dans les temps modernes*, p. 64.

tiers du troisième volume intitulé : *Droit municipal dans les temps modernes*, à l'examen des théories politiques de Machiavel, de Suarez, de Grotius, d'Hotman et de Jean Bodin, à un résumé de l'histoire de France depuis Charles VIII jusqu'à Louis XIV, à un exposé des débats qui agitèrent l'assemblée de 1614 au sujet des limites du spirituel et du temporel, etc., etc. *Municeps muneris parlicept* !

Il ne nous semble pas que la critique doive tenir compte à un auteur de digressions aussi étrangères à son sujet, ces digressions fussent-elles d'ailleurs ça et là recommandables à plus d'un titre : nous ne rechercherons donc pas ce que M. Béchard a pu dire de sage et d'utile dans ces divers chapitres ; nous n'admirerons avec lui ni les beautés de l'épître dédicatoire que Delamare, auteur du traité de la police, adressa à Louis XIV, ni les avantages de l'institution de l'Académie française¹, corps littéraire et bienfaisant qui décerne aux personnes vertueuses les prix Montyon, et aux auteurs méritants les prix Bordin : mais nous nous occuperons simplement d'histoire municipale.

C'est exclusivement à ce point de vue que nous examinerons d'un peu plus près que nous ne l'avons fait jusqu'ici les trois volumes de M. Béchard. Nous aurions aimé à trouver dans son livre plus de détails ou au moins plus d'indications sur cette question si intéressante de la parenté et de la filiation de diverses chartes communales : ainsi, notre auteur, qui a consacré un chapitre à l'histoire du droit municipal en Normandie et un autre chapitre à l'histoire du droit municipal en Saintonge, ne dit pas un seul mot de l'étroite parenté qui unit les chartes de Rouen et de La Rochelle. Ce rapprochement eût été fort à sa place : peut-être même le lecteur eût-il rencontré avec plaisir une courte dissertation sur l'origine de cette forme communale et sur la question de savoir si La Rochelle a emprunté sa charte municipale à la ville de Rouen, ou si, au contraire, c'est Rouen qui a fait un emprunt à la Rochelle².

La notice consacrée à la commune de Rouen dans l'ouvrage de M. Béchard n'est pas seulement incomplète : elle me paraît inexacte. Notre auteur s'exprime ainsi : « La première charte communale donnée à la ville de Rouen émane de Richard Cœur-de-Lion et date de l'année 1194³. » La charte de 1194 à laquelle M. B. paraît ici faire allusion n'est point une charte constitutive ou même simplement confirmative de commune : c'est un acte par lequel Richard Cœur-

1. Ch. VI et ch. VIII du *Droit municipal dans les temps modernes*.

2. Voy. sur cette question un mémoire de M. Jourdan. *Académie de la Rochelle. Section de Littérature. Choix de pièces lues aux séances*, n° 91, 1863, p. 65 et s.

3. *Droit mun. au moy. âge*, t. II, p. 307.

de-Lion concéda aux Rouennais certaines franchises très-différentes des privilèges municipaux¹. Ces privilèges, les Rouennais les possédaient déjà depuis longtemps ; car Henri Plantagenet mentionne la commune de Rouen dès l'année 1150, et l'on a pu dresser une liste assez considérable des maires de Rouen avant 1194².

Si notre auteur enlève plusieurs années d'existence à la commune de Rouen, il est généreux, au contraire, pour celle de Tours qui, à ses yeux, se perd dans la nuit des temps : « La cité de Tours, écrit-il, était gouvernée depuis un temps immémorial par une constitution où tous les pouvoirs, sauf certaines restrictions difficiles à déterminer, appartenaient à quatre prud'hommes élus chaque année par le corps entier des habitants³. »

Avant M. Béchard, M. Aug. Thierry avait dit :

« La ville de Bourges et celle de Tours, jusqu'au milieu du xv^e siècle, furent gouvernées par quatre *prud'hommes* élus annuellement, et qui réunissaient tous les pouvoirs d'une façon dictatoriale, administrant la police et les finances de la cité, exerçant la juridiction au civil et au criminel. Cette constitution déjà ancienne au xii^e siècle, semble le produit d'une révolution qui, d'un même coup, détruisit les restes de la curie romaine et mit, soit de gré, soit de force, le pouvoir de l'évêque hors du gouvernement municipal. A Orléans et à Chartres l'organisation urbaine était pareillement immémoriale⁴. »

Avant de rechercher, à la suite de M. Béchard, quelles restrictions pouvaient être apportées au pouvoir législatif, judiciaire et exécutif des quatre prud'hommes tourangeaux, il conviendrait, ce me semble, de se préoccuper d'un autre problème auquel personne ne contestera la priorité, celui de savoir si ces quatre prud'hommes ont jamais existé, j'entends à une date aussi éloignée.

Sans doute, leur existence n'est pas douteuse au milieu du xiv^e siècle, mais ce gouvernement de la cité par quatre élus était-il au xiv^e siècle déjà vieux de 3 ou 400 ans, comme le pense M. Aug. Thierry ? Il est difficile d'accepter l'opinion de cet illustre écrivain, lorsque, d'une part, on ne connaît aucun document qui puisse être invoqué en faveur

1. Rymer, vol. I, pars I, 1816, p. 63.

2. Chérueil, *Histoire de la commune de Rouen*, t. I, pp. 31, 243, 359.

3. *Droit mun. au moy. âge*, t. II, p. 363.

4. *Considérations sur l'histoire de France*, en tête des *Récits Mérovingiens*, t. I, 1842, pp. 348, 349. Ed. de Furne, 1858, t. I, p. 188. *Essai sur l'histoire du Tiers-Etat*, t. X des *Œuvres complètes*, éd. de 1853, p. 66. *Recueil des monuments inédits de l'histoire du Tiers-Etat*, 1^{re} série, région du Nord, t. I, p. XXII et note 1. Ici M. Aug. Thierry ne parle plus de l'époque à laquelle remonte la constitution des prud'hommes.

d'une aussi antique origine et que, d'autre part, diverses chartes très-anciennes paraissent se référer à une organisation toute différente, profondément imprégnée de féodalité : ainsi une pièce de l'an 908 nous montre à la place du municpe romain non pas quatre prud'hommes, mais un vicomte et des vassaux ¹, un acte de la fin du x^e siècle mentionne le *Turonensis civitate miles et provisor* ²; enfin, au milieu du xi^e siècle apparaît un vassal de la cité de Tours, *vassalus Turonice civitatis*, personnage qui vraisemblablement doit être considéré comme le successeur de l'un des vassaux mentionnés en l'an 908 ³.

Rien de tout ceci ne rappelle les quatre prud'hommes ou plutôt les quatre élus, car c'est là leur vrai nom. J'ai vainement cherché quelques traces de cette organisation municipale avant le milieu du xiv^e siècle : l'institution apparaît en l'an 1356 ⁴ : elle prend fin (officiellement du moins) en 1461, époque à laquelle Louis XI remplace l'ancienne organisation municipale de Tours par une constitution plus aristocratique. Mais il convient d'ajouter que le gouvernement des élus se survécut, pour ainsi dire, à lui-même, car pendant longtemps ces magistrats continuèrent à siéger sans titre légal à côté du maire et au-dessus des échevins créés par Louis XI : ils représentaient les traditions municipales, ils rappelaient une forme de gouvernement communal, restée chère aux Tourangeaux, gouvernement dont le patriotisme local tendait à s'exagérer l'antiquité. Interrogé sur les origines municipales de la cité de Tours, un échevin ou un clerc de la maison commune n'eût certainement point hésité à déclarer que la ville jouissait de l'institution des élus *depuis un temps immémorial*. Expression moins fautive d'ailleurs dans la bouche de ce personnage que sous la plume de l'historien, car le xiv^e siècle n'est-ce pas déjà la haute antiquité, n'est-ce pas la nuit des temps aux yeux d'un conseiller municipal ou d'un secrétaire de mairie ?

Plus circonspect en son langage, l'historien ne devrait parler ici ni d'antique origine, ni de temps immémorial ; et il montrerait une

1. E. Cartier, *Mélanges historiques*, Tours, imprimerie Mame, 1842. La pièce imprimée par M. Cartier est conservée aux archives du département d'Indre-et-Loire, *fonds de Marmoutier*.

2. Hauréau, *Singul. histor.*, Paris, 1861, pp. 203, 204. Salmon et Grandmaison, *Livre des serfs de Marmoutier* (t. XVI des *publ. de la Société archéol. de Touraine*.) Tours, Ladevèze, 1864, p. 68.

3. Coll. D. Housseau, II, 471, Cart. S. Trinit. Vindoc. f^o 28 v^o. — Copie et cit. de Salmon (*fonds Salmon* à la bibl. de Tours, liasse 19 à l'encre, 1033 au crayon).

4. Dans *Rec. des Ord.* Ord. de Jean-le-Bon du 30 mars 1356 (n. s.). Le nombre des élus n'a pas toujours été le même ; à cette époque, il est de six et non pas de quatre.

sage réserve en s'en tenant à cette date presque moderne du xiv^e siècle tant qu'il ne pourra citer un texte plus ancien qui fasse mention des élus. Peut-être ce texte existe-t-il ; mais ni M. Aug. Thierry ni M. Béchard ne l'a invoqué ¹.

C'est au début de la guerre de Cent Ans que les élus apparaissent pour la première fois dans les documents publiés jusqu'à ce jour : nous les voyons alors travaillant à entourer de bonnes et solides murailles l'antique cité de *Cæsarodunum* et le bourg de Châteauneuf réunis en une seule ville ².

J'insiste sur cette date du xiv^e siècle parce qu'elle intéresse non-seulement Tours, mais peut-être beaucoup d'autres communes. En effet, je ne sais si on a assigné à cette douloureuse période du xiv^e siècle toute la part qui lui revient dans notre histoire communale : peut-être après tant de travaux sur nos origines municipales, resterait-il à se demander si plusieurs de nos communes ne datent pas des règnes malheureux de Philippe VI et de Jean-le-Bon ³. Peut-être resterait-il à faire remarquer que les élus nommés au milieu des calamités nationales à Amboise, à Tours et en beaucoup d'autres lieux pour surveiller l'emploi des deniers destinés aux turcies, aux levées et aux remparts de villes, devinrent peu à peu de mandataires spéciaux mandataires généraux et qu'ainsi la liberté municipale eut pour principale origine dans plusieurs villes la guerre de cent ans. C'est une loi constante que des plus grandes calamités sociales naissent toujours quelques bienfaits : je suis porté à croire qu'une étude attentive permettrait de ranger parmi les bienfaits dus à la guerre de cent ans la formation ou la rénovation de plusieurs communes françaises.

Ce gouvernement municipal, improvisé pour résister à l'ennemi, devait être presque partout, j'imagine, un gouvernement démocratique. Sous l'influence de diverses causes, cette démocratie ne tarda pas à s'altérer : Louis XI lui porta, notamment à Tours, un coup dont elle ne se releva pas. M. de Tocqueville a déjà constaté le caractère aristocratique des chartes communales de Louis XI ⁴ : nous aurions vu avec plaisir M. Béchard étudier de près ou, au moins, mentionner

1. Il faut ajouter qu'à notre connaissance aucun document ne permet de souscrire à cette opinion de M. A. Thierry, à savoir que les prudhommes (lisez *élus*) exerçaient la juridiction au civil et au criminel. Les archives municipales de Tours, qui remontent au XIV^e siècle, nous donnent une toute autre idée des pouvoirs conférés aux élus.

2. M. Béchard, qui parle de cette réunion des deux villes, la fait remonter à tort au XIII^e siècle : elle est du XIV^e (*Droit mun. au moy. âge*, t. II, p. 363).

3. Citons ici la commune de Mâcon (*Voy. Rec. des Ord.* III, pp. 594, 595).

4. A. de Tocqueville, *L'Ancien Régime et la Révolution*, p. 378, notes.

ces tendances d'un monarque ombrageux et défiant, qui redoutait déjà la démocratie non moins que la noblesse, parce que, d'un côté comme de l'autre, il sentait une force.

M. Béchard a remarqué lui-même¹ (observation déjà faite par M. Clos)² que les chartes communales ont, à l'origine, un caractère démocratique : il eût été intéressant de suivre cette démocratie dans sa décadence et de marquer parallèlement les progrès de la petite aristocratie urbaine, plus factice que réelle, qui se forme dans une sphère supérieure.

Mais ce sont là des lacunes qu'il ne convient pas de reprocher trop rigoureusement à M. Béchard. Il en est d'autres bien plus graves et qu'il suffira de mentionner pour faire voir avec quelle rapidité l'ouvrage que nous analysons a été écrit.

Je puise dans le recueil le plus usuel des ordonnances de nos rois les renseignements suivants :

En 1547, un édit de Henri II déclara que les officiers des cours souveraines et autres juridictions ne pourraient exercer aucune fonction municipale.

En 1629, le code Michaud adressa aux municipalités provinciales ce curieux conseil :

(Art. 412) « Afin de maintenir nos sujets avec plus d'ordre et de » tranquillité, voulons et ordonnons que les corps et maisons de ville, » et la manière de leurs assemblées et administration en tout notre » royaume, soient, autant que faire se pourra, réduites à la forme et » manière de celle de notre bonne ville de Paris, ou le plus appro- » chant d'icelle qu'il se pourra, ainsi qu'il a été déjà pratiqué en celle » de Lyon, Limoges et autres. »

En mars 1702, un édit royal créa un syndic perpétuel dans toutes les paroisses où il n'y avait pas de maire.

En janvier 1704, une ordonnance du roi érigea en titre d'offices une partie des places d'échevins, consuls, capitouls, jurats et autres officiers municipaux.

En mars 1709, une nouvelle ordonnance créa des offices d'échevins alternatifs et triennaux dans toutes les villes du royaume.

Enfin, au mois de septembre 1714, le roi supprima tous les offices municipaux créés par lui et rendit aux communes leur droit d'élection.

Actes législatifs qui sont tous d'une extrême importance et qui constituent l'histoire même du droit municipal. Eh bien ! Le croira-t-on ? M. Béchard ne mentionne pas une seule de ces lois. Et c'est un

1. *Droit mun. au moy. âge*, I, p. 544.

2. *Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 2^e série, t. III, 1854, p. 412.

livre où se font remarquer de telles omissions qu'on nous donne pour l'histoire du droit municipal jusqu'à la fin du règne de Louis XIV!

Quelle part d'éloges me restera-t-il donc à faire à l'auteur des trois volumes que je viens d'analyser? Je louerai d'abord chez M. Béchard la bonne habitude de citer les sources qu'il consulte : l'indication des sources est toujours utile dans les travaux historiques, parce qu'elle permet de mesurer d'un coup d'œil la valeur d'un livre; c'est un procédé essentiellement honnête par lequel l'écrivain s'acquitte envers le lecteur d'une véritable dette. Je louerai enfin et par-dessus tout la pensée qui a inspiré l'auteur du *Droit municipal*. Tracer le tableau comparatif des institutions communales dans les différents états de l'Europe, c'est là presque une idée neuve, car nous possédons en France bien peu de livres historiques rédigés sur ce plan; c'est là enfin une idée saine et féconde : par la comparaison l'histoire s'élargira, s'élèvera et réalisera peut-être des progrès comparables à ceux qui ont transformé de nos jours la science philologique.

Paul VIOLLET.

CAHIERS des États généraux, classés par ordre alphabétique de bailliage ou sénéchaussée, publiés par ordre du Corps législatif par MM. Mavidal et Laurent, tome I et II, gr. in-8°. Paris, Paul Dupont, 1868.

Il est inutile d'insister sur l'importance de cette collection, qui fera connaître sous son vrai jour l'état des esprits en France, à la veille de la Révolution de 1789. Rien n'est plus curieux et plus instructif que la lecture de ces cahiers, où chaque ordre, dans chaque bailliage, consigna ses observations et ses doléances. On y reconnaît clairement l'erreur de ceux qui croient encore aujourd'hui à la formation soudaine d'une société absolument dissemblable de ce que l'on appelle un peu vaguement l'ancien régime. C'est que nos pères ont retenu la plupart des sentiments, des habitudes, des idées, des errements de cet ancien régime : dans l'édifice qu'ils ont cru construire avec des matériaux complètement neufs, ils ne se sont pas aperçus qu'il y avait de nombreux fragments de l'ancien monument. Un Champenois, Rousseau, d'abord oratorien, puis député au Corps législatif, enfin comte et sénateur de l'Empire, publia, en trois volumes assez minces, un résumé des vœux contenus dans les cahiers des bailliages. Aujourd'hui deux sous-bibliothécaires du Corps législatif ont entrepris l'impression de ces cahiers *in extenso*, et ils rendent véritablement un grand service aux études historiques. De cette publication naîtra certainement un travail très-neuf et très-important sur le mouvement social de 1789.

MM. Mavidal et Laurent ont d'abord rédigé une étude approfondie

sur le mécanisme électoral de cette époque et les faits historiques s'y rattachant : ils ont rassemblé ensuite toutes les pièces concernant les mesures prises pour la votation, la réunion et l'organisation des assemblées locales. Enfin ils reproduisent textuellement le cahier des trois ordres, et le second volume s'arrête à la sénéchaussée de Clermont-Ferrand. Une table des matières et une table analytique très-complète terminent chaque tome. Les noms des signataires ne figurent que rarement à la suite des cahiers, et c'est peut-être une lacune regrettable.

De B.

LIBRORUM *Levitici et Numerorum versio antiqua itala e codice perantiquo in bibliotheca Ashburnhamiense conservato nunc primum typis edita.* Londini, M DCCC LXVIII. In-folio.

L'un des plus vieux manuscrits que M. Libri ait vendus au comte d'Ashburnham est celui qui figure en ces termes sur le catalogue dressé par le vendeur :

« 7. Leviticus et Numeri. Ms. sur vélin, en lettres onciales, à trois » colonnes, in-folio carré, du v^e siècle. »

L'attribution de ce ms. au v^e siècle est un peu hasardée, et s'il est permis d'avoir un avis d'après le fac-simile d'une seule page, le volume pourrait bien ne dater que du vi^e ou même du vii^e siècle. Dans tous les cas, c'est un des plus anciens et des plus précieux manuscrits qui nous soient parvenus d'une partie de l'Ancien Testament. Il nous offre en effet pour le Lévitique et les Nombres un texte latin différent de la Vulgate, c'est-à-dire la version antérieure à saint Jérôme et connue sous le nom de version italique.

Pour le Lévitique et pour les Nombres, la version italique n'était guère connue jusqu'à présent que par les versets cités dans les ouvrages des Pères qui avaient étudié la Bible dans cette version. Le comte d'Ashburnham a donc fait une très-heureuse découverte en déterminant le caractère de son manuscrit, et il a rendu un grand service en publiant le texte dans un splendide volume, dont il a généreusement fait hommage aux deux principales bibliothèques de Paris, la Bibliothèque impériale et la Bibliothèque de l'Institut. Grâce à cette publication, les savants pourront étudier la version italique du Lévitique et des Nombres avec autant de confiance que s'ils avaient le manuscrit original sous les yeux. En effet, l'éditeur s'est imposé la loi de reproduire le manuscrit ligne pour ligne, lettre pour lettre; il a employé les capitales et a conservé la disposition à trois colonnes; les mots sont restés indistincts; les abréviations n'ont point été remplies et aucun signe de ponctuation n'a été introduit. En un mot, le comte d'Ashburnham nous a donné un fac-simile aussi exact que le comportait l'usage des caractères typographiques. Une lithographie placée en tête du volume

permet à chacun de se former une opinion sur l'âge du manuscrit et sur les habitudes du copiste.

Nous n'avons à exprimer qu'un regret : c'est que l'éditeur, par un excès de modestie, n'ait joint à son travail aucune espèce d'introduction; nul mieux que lui n'aurait donné la notice du manuscrit et fait ressortir l'importance du texte qu'il contient.

On ne pourrait pas, dans une simple annonce bibliographique, indiquer les nombreuses et graves questions sur lesquelles la publication du comte d'Ashburnham jettera de la lumière. Je montrerai seulement, par quelques exemples empruntés aux deux premiers feuillets du Lévitique, quel rapport le texte du manuscrit d'Asburnham-Place a d'une part avec la Vulgate, et d'autre part avec la restitution proposée au XVIII^e siècle par D. Sabatier d'après les citations de saint Augustin, d'Hésychius et d'autres anciens auteurs.

VULGATE.	MS. D'ASHBURNHAM-PLACE.	D. SABATIER.
I, 2. Homo qui obtulerit ex vobis hostiam Domino de pecoribus, id est de bobus et ovibus offerens victimas.	Homo ex vobis si offeret munus Domino Deo de pecoribus et de bubus et de ovibus offeretis.	Homo ex vobis, si obtulerit dona Domino a pecoribus, a bobus et ab ovibus offeretis.
II, 6. Concides eam in frusta et fundes super eam oleum : minha est.	Et confranges ea fragmenta et superfundes super ea oleum. Sacrificium est Domino.	Et confringes ea fragmenta et fundes super eam oleum; sacrificium est Domino.
II, 13. Quidquid obtuleris sacrificii, sale condies, nec auferes sal fœderis Dei tui de sacrificio tuo. In omni oblatione tua offeres sal.	Et omne munus sacrificii vestri salutem habebit. Non cessabit sal testamenti Dei de sacrificiis vestris. Super omne munus vestrum offeretis salem.	Omne sacrificium vestrum sale salietur. Non cessabit sal testamenti Domini de sacrificiis vestris. In cunctismuneribus vestris sal offeretis.
III, 3. Adipem qui operit vitalia et quidquid pinguedinis est intrinsecus.	Adipem quæ operit ventrem et omne adipem quæ est super ventre.	Adipem qui operit ventrem et omne adipem qui in ventre est.
III, 16. Adolebitque ea super altare sacerdos in alimoniam ignis et suavissimi odoris. Omnis adeps Domini erit.	Offeret sacerdos super altarem hostiam odorem suavi olentiæ Deo. Omnis adips Deo.	Offeret illud sacerdos ad altare, exta, odorem suavitatis. Omnis adeps Domino.

Les cinq fragments rapportés ci-dessus dans la troisième colonne sont tout ce que Dom Sabatier avait retrouvé de l'ancienne version pour les trois premiers chapitres du Lévitique. Avec de tels fragments il était difficile d'asseoir un jugement solide sur le caractère de la version italique. Maintenant, la comparaison portera sur deux livres entiers, et l'on pourra sans doute, en confrontant le texte d'Ashburnham-Place avec les passages correspondants de la restitution de Dom Sabatier décider s'il y a eu avant saint Jérôme une seule ou plusieurs versions latines du Pentateuque.

L. D.

LA PROPHECIE du roy Charles VIII par maître Guilloche, bordelais, publiée pour la première fois d'après le ms. de la Bibliothèque impériale, par le marquis de la Grange, membre de l'Institut et de l'Académie de Bordeaux. Paris, Académie des Bibliophiles, 1869. In-18 de LIV et 82 p.

La Bibliothèque impériale possède un ms. intitulé : *La prophétie du roy Charles huitiesme de ce nom, ensemble l'exercice d'icelle par maistre Guilloche de Bourdeaulx*, n° 1713 du fonds français. C'est le seul exemplaire connu d'un poème composé en 1494 et qui ne manque pas d'importance historique, comme l'ont montré au XVIII^e siècle l'académicien Foncemagne et tout récemment M. de Cherrier dans son *Histoire de Charles VIII*. M. le marquis de la Grange a donc été heureusement inspiré quand il a résolu de mettre en lumière un opuscule à peu près oublié et de réparer une injustice des bibliographes qui n'ont pas enregistré le nom de Guilloche sur le catalogue des auteurs français du XV^e siècle.

Dans l'introduction, qui forme une partie considérable du volume, l'éditeur donne des renseignements tout à fait nouveaux sur la famille bordelaise à laquelle devait appartenir l'auteur de la *Prophétie de Charles VIII*; il analyse le poème, en dégage les renseignements que l'auteur a donnés sur sa propre personne, détermine le but qu'il s'est proposé (populariser les projets de Charles VIII, en se faisant l'apôtre d'une nouvelle croisade à la fois religieuse et politique), lui assigne la place qu'il doit occuper parmi les poètes ses contemporains et décrit le ms. 1713 de la Bibliothèque impériale. Toutes ces questions ont été examinées avec beaucoup d'érudition et de méthode. Le seul point qui reste encore obscur, c'est la vie même de Guilloche; mais une partie de cette dernière lacune ne tardera pas à disparaître; car M. le marquis de la Grange a découvert, mais trop tard pour en faire usage dans la présente publication, un autre poème indiqué comme il suit dans le catalogue des mss. de Turin par Pasini (II, 496) :

« Codex [gallicus] cXLVIII. Chartaceus, constans foliis 26, sæculi xv. Le » Bien ducal. Poema Johannis Guillochi Burdigalensis Philiberto II duci » Sabaudie dicatum. »

L'édition de la *Propphécie de Charles VIII* est rigoureusement conforme au ms. 1713. On ne pouvait mieux faire, puisque, selon toute apparence, ce ms. est l'exemplaire même de Charles VIII.

Tous les éclaircissements historiques et philologiques que peut désirer le lecteur, sont réunis dans un Glossaire-index où se retrouvent les solides qualités que nous sommes habitués de vieille date à remarquer dans les travaux de M. de la Grange, et qui notamment donnent tant de prix à son édition du Roman de Hugues Capet.

L. D.

LIVRES NOUVEAUX.

92. ACTA sanctorum quotquot toto orbe coluntur, etc. Ed. nov., curante Joanne Carnandet. Octobris. T. 6. In-fol. à deux col., xvi-716 p. Paris, Palmé.

93. ALEXANDRE (C.). — Oracula Sibyllina, editio altera ex priore ampliore contracta, integra tamen et passim aucta, multisque locis retractata. In-8° de XLVII et 419 p. Paris, Didot. 1869.

94. ARBELLOT (l'abbé). — Notice sur le tombeau de Jean de Langeac (cathédrale de Limoges). In-8°, 23 p. et grav. Limoges, imp. Chapoulaud frères; Paris, Lecoffre fils et C^e.

Extr. du Bulletin de la Société archéologique et historique, t. 18.

95. AUBER (l'abbé). — Notice sur trois tableaux représentant la conversion du duc d'Aquitaine, Guillaume X, par saint Bernard, dans l'église Saint-Pierre de Parthenay-le-Vieux, en 1135. In-8°, 14 p. Poitiers, imp. Dupré.

96. AUMALE (le duc d'). — Histoire des princes de Condé pendant les XVI^e et XVII^e siècles. 2 vol. in-8°, III-1176 p. Cartes et portraits. Paris, Michel Lévy frères; Lib. nouvelle, 15 fr.

97. AURÈS. — Etude au point de vue de la métrologie gauloise des dimensions de trois inscriptions antiques. In-4°, 32 p. et 6 pl. Nîmes, imp. Clavel-Ballivet et C^e.

Extr. des Mémoires de l'Académie du Gard.

98. BAUDRY (l'abbé). — Note sur un éperon du XII^e siècle trouvé au Bernard (Vendée). In-8°, 7 p. et planche. Poitiers, imp. Dupré.

99. BEAUCOURT (G. DU FRESNE DE). — Colbert d'après sa correspondance. In-8°, 55 p. Paris, Palmé.

Extr. de la Revue des questions historiques.

100. BELLIER DE LA CHAVIGNERIE. — Dictionnaire général des artistes de l'école française, depuis l'origine des arts du dessin jusqu'à l'année 1868 inclusivement. Architectes, peintres, sculpteurs, graveurs et lithographes. T. 1, 1^{re} livr. In-8°, 48 p. Paris.

L'ouvrage aura cinquante livraisons.

101. BERG (C.) et E. GOEDECHEN. — Nordiske Saga (Les Sagas des pays du Nord). In-8°, 308 p. Copenhague, 1868.

102. BOCK (Dr. Frz.). — Das monumentale Rheinland (Les monuments des pays Rhénans. Dessins des monuments les plus remarquables, de l'architecture du moyen-âge sur les bords du Rhin). 1^{re} à 4^e livr. Cologne, Schwann.

103. BORMANS (J. H.). — Observations philologiques et critiques sur le texte du roman de Cléomadès publié par And. van Hasselt. In-8° 254 p. Liège.

104. BOUCHER DE MOLANDON. Charte d'Agius, évêque d'Orléans au ix^e siècle; l'ancienne chapelle Saint-Aignan (église Notre-Dame-du-Chemin). Etude archéologique et historique. In-8° 92 p. et pl. Orléans, imp. Jacob.

105. BRUZARD. — De l'âge de bronze dans l'arrondissement de Semur (Côte-d'Or). In-8°, 15 p. Semur, imp. et lib. Verdoot.

Extr. du Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de Semur (Côte-d'Or), année 1867.

106. CALENDAR of Treasury papers, 1656-7, 1696, preserved in H. M. Public Record Office. Prepared by J. Redington. 8°, 723 p. London.

107. CANAT DE CHIZY. — Observations sur quelques chartes concernant l'église de Lyon. In-8°, 15 p. Lyon, imp. Vingtrinier.

Extr. de la Revue du Lyonnais, 3^e série, juin 1868.

108. CAUSSE. — Note sur un cippe funéraire découvert à Cabrières (Gard). In-8°, 32 p. Nîmes, imp. Roger et Laporte.

109. CELLIER (L.). — Monuments inédits de la langue romane. Chartes communales de Valenciennes (xi^e et xii^e siècles). In-8°, 74 p. Valenciennes, imp. et lib. Prignet.

Extr. des Mémoires de la Société d'agriculture, sciences et arts de Valenciennes.

110. CÉNAC MONCAUT. — Lettre à M. Paul Meyer sur l'auteur de la chanson de la Croisade albigeoise, en particulier, et sur certains procédés de critique en général. In-8°, 40 p. Paris, Aubry.

111. CÉNAC MONCAUT. — Lettres à MM. Gaston Paris et Barry, sur les Celtes et les Germains, les chants historiques basques et les inscriptions vasconnes des Convenæ, à propos de l'histoire du caractère et de l'esprit français et de l'histoire des peuples pyrénéens. In-8°, 58 p. Paris, Aubry.

112. CHARVET. — Fastes de la ville de Vienne, manuscrit inédit de Claude Charvet, publié avec des notes et une notice sur l'auteur par E. J. Savigné. In-8° XXIV-257 p. Vienne, Savigné.

113. CHALLAMEL. — Mémoires du peuple français depuis son origine jusqu'à nos jours. T. 5. In-8°, 528 p. Paris, L. Hachette et C^e. 7 fr. 50.

114. CHASSIGNET. — Essai historique sur les institutions militaires, ou la formation, l'organisation et l'administration des armées en France, depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1789. In-8°, xi-418 p. Paris, Rozier.

115. CHEVALIER (l'abbé C. U. J.). — Cartulaire de l'abbaye Notre-Dame de Léoncel au diocèse de Die, ordre de Cîteaux, publié d'après les documents originaux conservés aux archives de la préfecture de la Drôme. 1^{re} livraison. Pages 1-320. Montélimar. 1869.

116. CHEVALIER (Ul.). — La chapelle de Saint-Michel de Romans. In-8° de 16 p. Grenoble, Prudhomme. 1869.

117. CHEVALLARD (l'abbé). — L'Eglise et l'Etat en France au ix^e siècle. Saint Agobard, archevêque de Lyon, sa vie et ses écrits. In-8°, xxxi-444 p. Lyon, Josserand.

118. CHOYER (l'abbé). — L'Eglise de Saint-Serge, à Angers. In-8°, 12 p. Angers, imp. Lachèse, Belleuvre et Dolbeau.

Extrait des Mémoires de la Société impériale d'agriculture, etc., d'Angers, 1868.

119. CIROT DE LA VILLE. — Notice sur les vitraux de l'église de Saint-Seurin. In-8°, 51 p. Bordeaux, imp. V^e Dupuy. 75 c.

120. CLARETTA (GAUDENZIO). — Storia della reggenza di Cristina di Francia, duchessa di Savoia, con annotazioni e documenti inediti. 2^e partie. 8°, 797 p. Turin.

121. CLERC (Ed.). — Gérard de Roussillon, récit du ix^e siècle d'après les textes originaux et les dernières découvertes faites en Franche-Comté avec les plans des champs de bataille de Château-Chalon et de Pontarlier. In-8° de 80 p. Paris, A. Aubry. Besançon, Ch. Marion, 1869.

122. CLOUET (l'abbé). — Histoire de Verdun et du pays verdunois. T. 2. In-8°, 603 p. Verdun, Laurent.

123. COLECCION de documentos inéditos del archivo general de la corona de Aragon, publicada de real orden, por su archivero Manuel de Bofarull y de Sartorio. T. 33, 34. In-8°, 503, 499 p. Barcelone.

124. CORBLET (l'abbé J.). — Hagiographie du diocèse d'Amiens. T. 1. In-8°, LXII-616 p. Amiens, Prévost-Allo; Paris, Dumoulin. 7 fr.

L'ouvrage formera 4 vol.

125. CORDE. — Les Pierres tombales du département de l'Eure, recueillies et dessinées par M. L. T. Corde. 1^{re} et 2^e livraisons. N^{os} 1 à 18. In-4°, 15 pl. Evreux, imp. Richet; lib. Blot.

La collection comprendra environ 200 pierres tombales.

126. COUR (La) des comtes de Flandre, leurs officiers héréditaires. 1^{re} partie : le chambellan de Flandre et les sires de Ghistelles. In-8°, 324 p. Gand.

127. COURCELLES (DE). — Mémoires de la marquise de Courcelles, née Marie-Sidonia de Lénoncourt, et sa correspondance, précédés d'une histoire de sa vie et de son procès, revue et augmentée d'après des documents inédits; par C. H. de S. D. In-8°, 372 p. Paris, lib. de l'Académie des bibliophiles. 12 fr.

128. COURAJOD (Louis). — Etudes iconographiques sur la topographie ecclésiastique de la France aux XVII^e et XVIII^e siècles. Le Monasticon gallicanum. In-folio de 28 pages. Paris, Liepmannsohn et Dufour. Mai 1869.

129. COUSSENAKER (E. DE). — Scriptorum de musica medii ævi nova series a Gerbertina altera. Tomus III; fasciculi 4 et 5. In-4°, pages 241-400. Paris, Durand. 1868.

130. COUTUMES des pays, duché de Luxembourg et comté de Chiny, par M. N. J. Leclercq. Tome II. In-4° de 378 pages. Bruxelles. 1869.

131. COUTUMES du pays et duché de Brabant. Quartier de Bruxelles. Tome I. Coutumes de la ville de Bruxelles, par A. de Cuyper. In-4° de 622 pages. Bruxelles. 1869.

132. CUSSANS (J.). — Handbook of Heraldry : with instructions for tracing Pedigress and deciphering ancient mss. Illust. with 350 plates and woodcuts. In-8°, 348 p. London, Hotten, 1868.

133. DEMARSY. — Les Abbesses de Maubuisson. In-8°, 15 p. Angers, imp. Lachèse, Belleuvre et Dolbeau.

Extr. de la Revue nobiliaire, 1868.

134. DEMMIN (Aug.). — Histoire de la céramique en planches photographiques inaltérables, avec texte explicatif. In-folio, livraisons 1 à 4. Paris, V^e J. Renouard.

135. DEMMIN (Aug.). — Guide des amateurs d'armes et armures anciennes, par ordre chronologique, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Ouvr. contenant 1700 reproductions d'armes et armures, 200 marques et monogrammes d'armuriers et deux tables, dont une analytique. In-18 j., 632 p. Paris, V^e J. Renouard.

136. DERODE. — Quelques documents pour servir à l'histoire de l'industrie à Lille. In-8°, 92 p. Lille, imp. Danel.

Extr. des Mémoires de la Société impériale des sciences, etc., de Lille.

137. DESJARDINS (Alb.). — Le Pouvoir civil au concile de Trente. In-8° 132 p. Paris, Cotillon.

Extr. de la Revue critique de législation et de jurisprudence.

138. DESJARDINS (Ernest). — La table de Peutinger d'après l'original conservé à Vienne, précédée d'une introduction historique et critique et accompagnée : 1° d'un index alphabétique des noms de la carte originale avec les lectures des éditions précédentes; 2° d'un texte donnant pour chaque nom le dépouillement géographique des auteurs anciens, des inscriptions, des médailles, et le résumé des discussions touchant son emplacement; 3° d'une carte de redressement comprenant tous les noms à leur place et identifiés, quand cela est possible, avec les localités modernes correspondantes; 4° d'une seconde carte établissant la conformité des indications générales de la table avec les connaissances présumées des Romains sous Auguste (*Orbis pictus* d'Agrippa). Grand in-folio. Livraisons 1-3. Paris, Hachette. 1869.

139. DESJARDINS (G.) et AFFRE. — Archives de l'Aveyron. Inventaire des archives de la commune de Saint-Affrique. In-4°, 42 p. Saint-Affrique, impr. Ducornot.

140. DESMASURES. — Recherches sur l'origine et le caractère de nos principales fêtes religieuses et profanes, examinées surtout au point de vue du caractère populaire que leur ont donné les mœurs et coutumes de quelques provinces de la France. In-8°, 43 p. Paris, P. Dupont.

Extr. du Journal général de l'Instruction publique.

141. DEUTSCHE Classiker des Mittelalters. Mit Wortund Sacherklärung. Begründet von Frz. Pfeiffer (Classiques allemands du moyen-âge, avec notes explicatives, sous la direction de Fr. Pfeiffer). Sommaire : T. VI. Hartmann d'Aue; publié par Fédor Bech. 3^e part. Iwein. xvii-304 p. T. VII. Le Tristan de Godefroi de Strasbourg; publié par Reinhold Bechstein. 1^{re} part. XLVII-328 p. Leipzig, Brockhaus.

142. DEYDOU (l'abbé). — Une figure du iv^e siècle : Etude sur saint Hilaire de Poitiers, docteur de l'Eglise. Discours prononcé à la distri-

bution des prix du petit séminaire de Bordeaux, le 12 août 1868. In-8°, 16 p. Bordeaux, imp. V^e Dupuy.

143. DIDOT (l'abbé). — Notice historique sur l'église d'Olley. In-8°, 16 p. Metz, Rousseau-Pallez.

144. DOCUMENTI di storia italiana pubblicati a cura della R. deputazione sugli studi di storia patria per le provincie di Toscana, dell' Umbria e delle Marche. Commissioni di Rinaldo degli Albizzi per il comune di Firenze dal MCCC XCIX al M CCCC XXXIII. T. II. [1424-1426]. In-4° de 615 p. Florence. 1869.

145. DU BOYS (Albert). — L'action sociale des conciles. In-8°, 300 p. Paris, Douniol. 4 fr.

146. DU CANGE. — Les Familles d'outre-mer, publiées par E. Rey. In-4°, IV-1004 p. Paris, imp. impériale.

Collection de documents inédits sur l'histoire de France.

147. DULAURIER. — Recueil des historiens des croisades, publié par les soins de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Documents arméniens. T. 1. In-folio, CXXIV-859 p. Paris, imp. impériale.

148. DUNGER (Dr. Herm.). — Die Sage vom trojanischen Kriege in den Bearbeitungen des Mittelalters (Les récits de la guerre de Troie dans l'antiquité et le moyen-âge). Gr. in-8°, 81 p. Leipzig, Vogel.

149. DÜNZELMANN (E.). — Untersuchung über die ersten unter Karlmann und Pippin gehaltenen Concilien (Recherches sur les premiers conciles tenus sous Carloman et Pépin). Inaugural-Dissertation. In-8°, 63 p. Göttingen, Deverlich.

150. DUPLESSIS (Georges). — Le cabinet du roi, collection d'estampes commandées par Louis XIV. In-8° de 21 p. Paris, Bachelin. 1869.

Extr. du Bibliophile français.

151. FAÏENCE (La) de Rouen, par M. Maurice de Possesse. Faïences d'Orléans, par M. le comte Arthur de Bizemont. In-4°, 16 p. Paris, imp. Poupart-Davyl.

Mémoires de la Société française de numismatique et d'archéologie.

152. FÉTIS (E. J.). — Histoire générale de la musique, depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours. T. 1. In-8°, VIII-531 p. Paris, Didot.

153. FISCHER. — Das alte Zabern archeologisch und topographisch dargestellt (L'ancien Saverne. — Archéologie et topographie). In-8°, 236 p. Saverne, imp. Castillon-Gilliot.

Extr. du Zaberner Wochenblatt.

154. FONCIN. — Jeanne d'Arc depuis ses premières années jusqu'à sa captivité. Conférence faite à Mont-de-Marsan, le 21 mars 1868. In-8°, 25 p. Mont-de-Marsan, imp. Delaroy.

155. FRAVILLE (Gustave de). — Cahiers du bailliage de Chaumont (Haute-Marne) en 1789, précédés d'une notice. In-8°, 95 p. Saint-Germain, imp. Toinon et C^e.

156. FRÈRE (H.). — Les ponts de Rouen, leur histoire, et discussion des nouveaux projets (1025-1868). In-8°, 48 p. Rouen, Le Brument.

157. GAILLARD. — Procès du chevalier de la Barre. Mémoire de M. Gaillard d'Etallonde, présenté à S. M. Louis XVI et publié par F. Pouy. In-18, xvi-57 p. Arras, imp. Rousseau-Leroy. Paris, Baur et Détaille.

Picardie historique et littéraire.

158. GALEMBERT (le comte L. de). — Funérailles du roy Henri II, roole des parties et somme de deniers pour le faict desdits obsèques et pompes funèbres, publiées avec une introduction. In-8°, 81 p. Paris, Fontaine.

159. GARNIER (J.). — Chartes de communes et d'affranchissements en Bourgogne. Tome II. In-4° de 656 p. Dijon, 1868.

160. GEFFROY. — De l'authenticité des lettres de Madame de Maintenon. In-8°, 39 p. Paris, imp. Claye.

Extrait de la Revue des Deux Mondes, 15 janvier 1869.

161. GIAMBULLARI (P. F.). — Dell'istoria dell'Europa vol I. In-8°, 280 p. Turin.

162. GOSSELIN. — Des usages et mœurs de MM. du parlement de Normandie au palais de justice de Rouen. In-8°, 103 p. Rouen, imp. Cagniard.

Extrait de la Revue de la Normandie, année 1868.

163. GOSSELIN. — Lit de justice tenu par Louis XIII en son parlement de Rouen, le 11 juillet 1620 (Document inédit). In-8°, 11 p. Rouen, imp. Cagniard.

164. GRANDMAISON (Ch. L.). — La vérité sur le prétendu tombeau de la bienheureuse Jeanne de Maillé. In-8° de 14 pages. Tours, imp. Bouserez.

165. GRANDMAISON (Ch. L.). — Notice sur les anciennes châsses de Saint Martin de Tours. In-8° de 12 p.

166. GUIGARD (J.). — Indicateur du Mercure de France, 1672-1789, contenant, par ordre alphabétique, les noms des personnages sur lesquels on trouve dans cette collection des notices biographiques et

généalogiques, avec renvoi aux années, tomes et pages. In-8°, 148 p. Paris, Bachelin-Deflorenne.

167. GUIGUE (M. C.). — Notice sur la chartreuse d'Arvières en Val-romey. In-8°, 72 p. Lyon, 1869.

168. GUILLOCHE. — La prophécie du roy Charles VIII par maître Guilloche, bourdelois, publiée pour la première fois d'après le ms. unique de la Bibliothèque impériale, par le marquis de la Grange. In-18 de LIV et 82 p. Paris, Académie des bibliophiles, 1869.

169. HÉRICOURT (D'). — Notice sur l'église de Béthune. In-4°, 12 p. Arras, imp. Thierny.

170. HISTOIRE littéraire de la France, par les religieux bénédictins de la congrégation de Saint-Maur. Nouvelle édition conforme à la précédente et revue par M. Paulin Paris. T. 10. In-4°, xxvii-571 p. Paris, Palmé.

171. HUCHER (Eug.). — L'Art gaulois, ou les Gaulois d'après leurs médailles. In-4° à 2 col. 67 p. et 101 pl. Le Mans, Monnoyer; Paris, Morel. 30 francs.

172. HUCHER. — Catalogue du Musée archéologique du Mans, comprenant la description de tous les objets existant dans ce musée à la date du 1^{er} janvier 1869. In-8°, 108 p. Le Mans, imp. et lib. Monnoyer; Paris, Morel; Didron.

173. JAFFÉ (Phil.). — Bibliotheca rerum germanicarum. Tomus V. Monumenta Bambergensia. 1869. In-8° de viii et 865 p. Berlin, Weidmann.

174. JOBEZ. — La France sous Louis XV (1715-1774). T. 5: Madame de Pompadour, 1757 à 1763. In-8°, viii-619 p. Didier et C^e.

175. JOLY. — Recherches historiques sur la ville de Lunéville. La commune (1265-1589), droits et usages de Lunéville et villages voisins. In-8°, 27 p. Nancy, imp. Lepage.

Extr. des Mémoires de la Société d'archéologie lorraine.

176. KERN (H.). — Die glossen in der Lex Salica und die Sprache der Salischen Franken (Les Gloses [salbergiques] de la loi Salique. La langue des Francs Saliens). 8°. v-187 p. Haag: Nijhoff.

177. KUHN (l'abbé). — L'ancienne abbaye Notre-Dame-de-Lixheim. In-8°, 39 p. Nancy, imp. Lepage.

Extrait des Mémoires de la Société d'archéologie lorraine.

178. LABAND (Dr. Paul). Die vermögensrechtlichen Klagen nach den sächsischen Rechtsquellen der Mittelalters dargestellt. (Les actions réelles au moyen-âge d'après les sources du droit Saxon). Gr. in-8°, ix-406 p. Königsberg, Hübner et Matz.

179. LA BRUYÈRE. — Oeuvres de La Bruyère. Nouvelle édition revue sur les plus anciennes impressions et les autographes et augmentée de morceaux inédits, des variantes, des notices, des notes, d'un lexique des mots et locutions remarquables, d'un portrait, d'un fac-simile etc. par M. G. Servois. Paris, Hachette. 1865 (1869). In 8° de 713 pages.

180. LACROIX (Paul). — Les Arts au moyen-âge et à l'époque de la renaissance; 2^e édit., revue. In-4°, iv-552 p. Paris, Firmin Didot frères, fils et C^e.

181. LA FIZELIÈRE. — Rymaille sur les plus célèbres bibliothèques de Paris, en 1649, avec des notes et un essai sur les bibliothèques particulières du temps. In-8°, 152 p. Paris, Aubry. 5 fr.

182. LAGIER (J. M.). Sidoine Appollinaire; un patricien romain, un évêque au v^e siècle. Conférence lue à la Faculté des lettres de Clermont. In-8°, 42 p. Saint-Germain, imp Toinon.

183. LAMBERT. — Histoire des guerres de religion en Provence (1530-1598). (Suite.) In-8°, 187-370 p. Toulon, imp. Laurent.

Extrait du Bulletin de la Société académique du Var.

184. LA MÉNARDIÈRE (de). — Un épisode de l'histoire du Nord au xvii^e siècle (1648-1660); (Discours de réception à l'Académie de Stanislas, prononcé le 28 mai 1868). In-8°, 36 p. Nancy, imp. V^e Raybois.

Extrait des Mémoires de l'Académie de Stanislas, 1868.

185. LANG. — Notice sur l'église d'Essey-lès-Nancy. In-8°, 12 p. Nancy, imp. Lepage.

Extrait des Mémoires de la Société d'archéologie lorraine.

186. LANGRES, pendant la Ligue; par T. P. de S. F. In-4°, 118 p. Paris, Dumoulin.

Extrait des Mémoires de la Société historique et archéologique de Langres.

187. LE BLANT (Edm.). — Manuel d'épigraphie chrétienne, d'après les marbres de la Gaule, accompagné d'une bibliographie spéciale. In-18 Jésus, 271 p. Paris, Didier et C^e, 3 fr.

188. LECKY. — History of european morals from Augustus to Charlemagne. In-8°, xxviii-921 p. London, Longmans.

189. LECOMTE (l'abbé). — Mgr François de Harlai de Chanvallon, archevêque de Rouen (1613-1653). Etude biographique. In-8°, 50 p. Rouen, imp. Cagniard.

190. LECOQ-KERNEVEN. — Etude historique sur la numismatique bretonne. 6^e étude. Hautes curiosités de numismatique franco-bretonne. Monnaies inédites, planches reproduisant ces monnaies. In-8°, 23 p. et planche. Rennes, imp. Leroy fils.

191. LE COURT (G. V.). — Touques et le château de Bonneville. In-12, 32 p. Pont-l'Evêque, imp. Delahais.

192. LEGRAND. — Histoire générale de Paris. Plans de restitution. Paris en 1380. In-4° 85 p. et plans. Paris, imp. impériale. Lib. Aubry ; Dentu ; Didron ; Fontaine ; Franck ; Lib. internationale. 30 fr.

Histoire générale de Paris.

195. LEJEAL. — Lettre de Henri IV aux Valenciennois. In-8°, 8 p. Valenciennes, imp. et lib. Prignet.

Extrait des Mémoires de la Société impériale d'agriculture de Valenciennes.

194. LEJEAL. — Essai sur l'introduction du christianisme dans le Hainaut. In-8°, 45 p. Valenciennes, Prignet.

Extrait des Mémoires de la Société impériale d'agriculture de Valenciennes.

195. LÉVÊQUE (G.). — Recherches sur l'origine des Gaulois. In-8°, VIII-174 p. Paris, imp. Lainé.

196. LIVET. — Catalogue des documents relatifs à l'histoire de France conservés aux archives de la Torre do Tombo, à Lisbonne. In-8°, II-79 p. Paris, imp. impériale.

197. LOEBELL. — Gregor von Tours und seine Zeit. (Grégoire de Tours et son époque.) 2^e édit. augmentée. Avec un avant-propos de Henri de Sybel. Gr. in-8°, XII-459 p. avec 1 pl. in-fol. Leipzig, Brockhaus.

198. LONGNON. (Aug.) — Etudes sur les pagi. Le pagus Otmensis et le pagus Bagensonensis. Paris, Didier. 1869. In-8° de 16 p.

Extr. de la Revue archéologique.

199. LONGUEMAR (DE). — Rapport sur les fouilles de la principale grotte de Loubeau, près Melle (Deux-Sèvres), etc. In-8°, 27 p. et pl. Melle, Moreau.

Extrait du Bulletin de la Société des antiquaires de l'Ouest.

200. LORENZ (Otto). — Catalogue général de la librairie française pendant vingt-cinq ans (1840-1865), 9^e et 10^e livraisons (1^{re} et 2^e du t. III). JANK.-LUC. In-8 à 2 col., p. 1-320. Paris, Lorenz. 10 fr.

201. LUZARCHE. — Un coffret à bijoux de Marie Stuart, reine d'Ecosse et douairière de France. In-folio, 7 p. Tours, imp. Bouserez.

202. MAITREJEAN. — La Flotte sous Colbert et l'ordonnance maritime de 1681. Discours prononcé à l'audience solennelle de rentrée du 3 novembre 1868 de la Cour impériale de Bordeaux. In-8°, 62 p. Bordeaux, imp. Gounouilhou.

203. MALLAY (Emile). Note sur les armes de Clermont-Ferrand. In-4°, 42 p. Clermont-Ferrand, Thibaud.

204. MARTIN (l'abbé E.) — Notice sur Notre-Dame-du-Grau ; suivie de la vie de saint Sévère. In-8°, 43 p. Montpellier, imp. Grollier. 60 cent.

205. MAUPILLÉ. — Notices historiques et archéologiques sur les paroisses du canton d'Autrain. In-8°, 104 p. Rennes, imp. Catel et C^o.

Extrait des Mémoires de la Société d'archéologie d'Ille-et-Vilaine.

206. MAUPRIS (l'abbé). Notes historiques et religieuses sur Vignory (Haute-Marne). In-8°, VII-65 p., portr. et vue. Sainte-Meneshould, imp. Duval-Poignée.

207. MELTZER (Dr. Ott.). Papst Gregors VII Gesetzgebung und Bestrebungen in Betreff der Bischofswahlen. (Le pape Grégoire VII. Sa législation et ses tentatives en ce qui concerne le choix des évêques). Gr. 8, XI-256 p. Leipzig, Priber.

208. Mémoires de l'Institut impérial de France. Académie des inscriptions et belles lettres. Tome XXIII. Première partie. Pages 321-559 In-4° (Mémoire de Féret, intitulé : De l'origine des Français et de leur établissement dans la Gaule).

209. Mémoires lus à la Sorbonne dans les séances extraordinaires du Comité impérial des travaux historiques et des sociétés savantes, tenues les 14, 15, 16 et 17 avril 1868. Archéologie. In-8, 187 p. et 18 pl. Paris, imp. impériale.

210. MERLE. — Notice historique sur le village de La Calmette (Gard). In-8°, 44 p. Montpellier, imp. Gras.

211. MERVAL (de). — L'Entrée de Henri II, roi de France, à Rouen, au mois d'octobre 1550. Imprimé pour la première fois d'après un manuscrit de la bibliothèque de Rouen, orné de 10 pl. gravées à l'eau-forte. In-4°, 64 p. Rouen, imp. Boissel.

Société des Bibliophiles normands.

212. MÉTIVIER (Henri). — Le Château de Marchais, 1540-1869. In-8, 101 p. La Flèche, imp. Besnier-Jourdain.

213. MIOT-FROCHOT. — La Grant Dance Macabre des femmes, que composa maistre Marcial de Paris, dit d'Auvergne, procureur au parlement de Paris. Publiée pour la première fois, d'après le manuscrit unique de la Bibliothèque impériale. Gr. in-8°, 58 p. Paris, Bachelin-Deflorenne.

Extrait du Bibliophile illustré.

214. Monographie de la ville de La Rochelle. 1^{re} partie. Histoire. 2^e partie. Monuments. Suivie de la statistique monumentale de l'arrondissement de La Rochelle. In-8°, 64 p. Saintes, imp. Hus.

215. MOREL (J. P. M.). La Chapelle de Sabar, à Tarascon-sur-Ariège. In-8°, 12 p. Saint-Germain, imp. Toinon et C^e.

216. MOWAT (Robert). — Noms propres anciens et modernes, études d'onomatologie comparée. In-8°, 60 p. Paris, Franck ; Didier et C^e.

217. NEUBER (C. A.). Turenne als Kriegstheoretiker und Feldherr. (Turenne stratège et général). Gr. in-8°, 365 p. Vienne, Gerold's Sohn.

218. Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque impériale et autres bibliothèques, publiés par l'Institut impérial de France, (Notices et extraits de divers manuscrits latins pour servir à l'histoire des doctrines grammaticales au moyen-âge, par Charles Thurot). T. 22. 2^e partie. In-8°, 598 p. Paris imp. impériale.

219. PARIS (Henri). — Les Cahiers du bailliage de Reims aux états généraux de 1789. In-8°, ix-383 p. Reims, imp. Dubois et C^e.

220. PÉAN DE LA TUILERIE et PORT. — Description de la ville d'Angers et de tout ce qu'elle contient de plus remarquable. *Nouvelle édition*, augmentée de notes critiques et de recherches historiques sur les rues, les hôtels et les principales maisons d'Angers d'après les documents inédits des archives du département et de la mairie, par M. Célestin Port. In-18, xix-607 p. Angers, imp. et lib. Barassé.

221. PERTZ (KARL) — Schrifttafeln zum Gebrauch bei diplomatischen Vorlesungen hrsg. von Handschriften. (Facsimile de manuscrits pour servir aux cours de diplomatie). 10^e liv. Planches des *Monumenta Germaniae* (Legg. t. 3 et 4). In-fol°. 10 chromolith. avec 1 feuille de texte. Hannovre, Hahn.

222. PERUZZI. — Storia del commercio e dei banchieri di Firenze in tutto il mondo conosciuto dal 1200 al 1345 compilata sui documenti in gran parte inediti. Appendice con una tavola. In-8°. di pag. 119. Florence, imp. Cellini.

223. PFAFFENHOFFEN (de). — Lettre à M. de Longpérier sur une trouvaille de petites pièces du moyen-âge frappées en Alsace. In-8°, 8 p. et une pl. Paris, imp. Cusset et C^e.

Extrait de la Revue numismatique, 1868.

224. PIERSON (l'abbé). — L'abbaye de Salival. In-8°, 23 p. et grav. Nancy, imp. Lepage.

Extrait des Mémoires de la Société d'archéologie lorraine.

225. PIOLIN (D. Paul), — L'Eglise du Mans durant la Révolution, mémoires sur la persécution religieuse à la fin du xviii^e siècle, complément de l'histoire de l'Eglise du Mans ; T. 3. In-8°, 588 p. Le Mans, imp. et lib. Leguicheux-Gallienne.

226. **POULLAIN.** — Notice historique sur l'hôpital d'Arc-en-Barrois (Haute-Marne). In-4°. 29 p. Chaumont, imp. Cavaniol.

227. **POYDENOT.** — Découverte d'un cimetière antique à Garin (Haute-Garonne). In-4°. 22 p. Paris, imp. Poupart-Davyl.

Extrait des Mémoires de la Société française de numismatique et d'archéologie.

228. Promenade de Rouen à La Bouille à bord de l'Union. Notes sur les stations du bateau et les environs de La Bouille ; suivies de scènes du Bateau de Bouille ; comédie de J. B. Jobée, publiée à Rouen en 1678. In-18, 70 p. Rouen, imp. Cagniard.

229. **QUENSON.** — Notice historique et archéologique sur l'église de Wismes. In-4°, 24 p. Arras, imp. Thierny.

230. **RAINBAULT.** — Notice historique sur la commune de Beaulieu. In-8°, 12 p. Angers, imp. Lachèse.

Extrait du Répertoire historique et archéologique de l'Anjou, 1868.

231. **RECUEIL** des historiens des Gaules et de la France. Nouv. éd., publiée sous la direction de M. Léopold Delisle. T. I et XIII. In-fol., CCL-1776 p. Paris, Palmé.

232. **REUSS (Rod.).** — Bibliothèque alsatique. Catalogue des livres, manuscrits, dessins, gravures, cartes, autographes, etc., de feu M. F. C. Heitz. In-8°, XIII-335 p. Strasbourg, imp. Heitz.

233. **ROIDES (E. D.).** Ἡ πάπισσα Ἰωαννά, μεσαιώνικη μελετή. (La papesse Jeanne, étude du moyen-âge). Athènes, J. Kassandreus.

234. **ROUCH (l'abbé)** — Mémoire sur saint Stapin, 5^e évêque de Carcassonne. In-8°, XIII-65 p. Carcassonne, imp. Polère.

235. **ROZIÈRE (DE).** — Liber diurnus, ou recueil des formules usitées par la chancellerie pontificale du ve au xie siècle, publié d'après le manuscrit des archives du Vatican avec les notes et dissertations du P. Garnier et le commentaire inédit de Baluze. In-8°, CCXXXII-437 p. Paris. Durand et Pedone-Lauriel ; Thorin. 20 fr.

236. **SABOURIN DE NANTON.** — Jean-Louis d'Erlach, gouverneur de Brisach. Etude historique sur la réunion de l'Alsace à la France. In-8°, 35 p. Colmar, imp. Decker.

Extrait de la Revue d'Alsace.

237. **SCHNEIDERWIRTH (Dr. Joh. Herm.).** — Geschichte der Insel Rhodus nach den Quellen bearb. (Histoire de l'île de Rhodes rédigée d'après les sources). Gr. in-8°, III-244 p. Heiligenstadt, Duntelberg, 1868.

238. Sorcellerie (la) à Colmar et aux environs. Instruction des procès. Quarante-huit exécutions à Colmar, Ensisheim, Herrlisheim, Mattstad,

Wintzenheim, Soultzbach, Turckheim, Ammerschwih, Sigolsheim, Ribeauvillé, Sainte-Marie-aux-Mines et Schlestadt. In-8°, 11 p. Guebwiller, imp. Jung ; Colmar, Barth.

239. STEPHENS (George). — The Old Northern Runic Monuments of Scandinavia and England, now first collected and deciphered. 2 vols. folio (J. R. Smith).

240. SYSTEMATISCH-ALPHABETISCHER Hauptkatalog der kœnigl. Universitätsbibliothek zu Tübingen. Für Geschichte und ihre Hilfs-Wissenschaften. (Catalogue général, alphabétique et méthodique de la bibliothèque de l'Université de Tubingue. Histoires et sciences auxiliaires). 1-3 livr. In-4°. p. 1-344 Tübingen. Laupp.

241. TAILLIAR. — Apostolat de saint Denys dans les Gaules en 250. In-8° de 43 pages. Amiens, 1868.

Extrait des Mémoires du Congrès scientifique.

242. TAILLIAR. — La Féodalité en Picardie, fragment d'un cartulaire de Philippe-Auguste. In-8°, 128 p. Amiens, imp. Caillaux.

Extrait du tome 22 des Mémoires de la Société des antiquaires de Picardie.

243. TARTIÈRE. — De l'instruction publique dans les Landes avant la Révolution, et spécialement en 1789. In-8°, 16 p. Mont-de-Marsan, imp. Delaroy.

244. TEISSIER (Octave). — Etat de la noblesse de Marseille en 1693. In-32, 97 p. Marseille, Boy.

245. THOMAS (Oct.). — Notice sur les gabelles. In-8°, 41 p. Chartres, imp. Garnier.

Extrait des Mémoires de la Société archéologique d'Eure-et-Loir.

246. TRAUTMANN (Frz.). Kunst und Kunstgewerbe vom frühesten Mittelalter bis Ende des 18. Jahrh. (L'art et les arts industriels depuis le commencement du moyen-âge jusqu'à la fin du XVIII^e siècle). Gr. 8°, XIV-421 p. Nördlingen, Beck.

247. VACHEZ. — Note sur l'obituaire de l'Eglise de Lyon publié par M. Guigue. In-8°, 14 p. Lyon, imp. Vintrignier.

248. VALLIER et DESPINE. — Une Charte du duc Louis de Savoie ; avec notes. In-8°, 22 p. Annecy, imp. Thésio.

Extrait de la Revue savoissienne.

249. VAUGEOIS (A.). François Guinet, jurisconsulte lorrain (1604-1681). Discours de réception à l'Académie de Stanislas. In-8°, 64 p. Nancy, imp. V^e Raybois.

250. VIOLLET-LE-DUC. — Dictionnaire raisonné de l'architecture fran-

çaise, du XI^e au XVI^e siècle; 2^e éd. T. 7, illustré de 294 grav. In-8°, 575 p. Paris, A. Morel.

251. WAITZ (G.) — Jordanus von Osnabrück. Buch über das rœmische Reich, herausgegeben von G. Waitz. (Jordanus d'Osnabrück. Livre sur l'empire romain.) Abhandlungen der Kœniglichen Gesellschaft der Wissenschaften. Gr. in-4, 92 p. Gœttingen, 1868, Dieterich.

252. WINTERER (l'abbé). L'Abbaye de Murbach. In-8, 98 p. et grav. Guebwiller, Jung.

253. WORMSTALL (Dr. Jos.). Die Herkunft der Franken von Troja. Zur Lœsung eines ethnographischen Problems. (L'origine troyenne des Francs. Pour servir à la solution d'un problème ethnographique). Gr. in-8°, III-62 p. Münster, Russell.

254. ZANGE (Dr.). Die etymologischen Elemente der franzœsischen Sprache. (Les éléments étymologiques de la langue française). 4^e part. In-4°, 19 p. Sondershausen, Eupel.

CHRONIQUE.

Mai-Juin 1869.

Depuis la publication de notre dernier cahier, la Société de l'École des chartes a fait deux pertes sensibles.

Le 13 mai, après une longue maladie, s'est éteint l'un des premiers fondateurs et des plus assidus collaborateurs de la Bibliothèque de l'École des chartes, Antoine-Jean-Victor LE ROUX DE LINCY. Voici les paroles que notre confrère, M. Jules Quicherat, a prononcées à ses funérailles le samedi 15 mai :

« Sur cette tombe entr'ouverte, il m'appartient d'adresser le suprême adieu à l'ami qui vient d'y descendre.

« Personne n'a connu mieux que moi Le Roux de Lincy ; personne ne l'a pratiqué davantage. J'ai profité souvent de son érudition ; j'ai puisé autant que je l'ai voulu dans les notes qu'il avait amassées ; je me suis servi de ses livres, de sa belle et précieuse bibliothèque, comme s'ils eussent été à moi.

« Il avait au suprême degré cette vertu qu'on ne trouve pas chez bien des savants : la libéralité. Il amassait pour lui et pour ses amis, à l'exemple de cet ancêtre des bibliophiles, Jean Grolier, pour lequel il s'était épris de passion, sans doute à cause de la conformité qu'il se sentait avec lui. Ce fut le bonheur de ses dernières années, de recueillir les traits épars de la vie de cet homme rare, de suivre dans tous les pays de l'Europe la piste des livres qui avaient fait partie d'une admirable collection. Ses investigations ont porté fruit ; elles lui ont fourni la matière d'un de ses meilleurs écrits.

« Ce n'est pas ici le lieu de rappeler par leur titre tous les ouvrages auxquels il a attaché son nom. La liste en est considérable. Ils sont le fruit de quarante années de travail. J'y vois des mémoires sur une infinité de points intéressants de notre histoire, surtout de l'histoire de Paris ; beaucoup de textes inédits transportés dans le domaine public ; des monuments défigurés de notre ancienne littérature, rendus intelligibles par des éditions correctes ; des morceaux de biographie et de bibliographie où la recherche a été poussée à fond. Un grand mérite signale ces productions de genres si différents. Elles sont toutes utiles.

« Le Roux de Lincy ne cultivait pas l'érudition en vue de la minutie, ni pour la satisfaction de ceux qui ont concentré leur goût sur les choses de pure curiosité. Comme il avait la main heureuse, il trouvait beaucoup ; mais il ne s'arrêta jamais que sur ce qui lui semblait digne de fixer l'attention des hommes sérieux. Par là, il a assuré à ses livres, la durée, et à sa mémoire, la considération des futures générations de travailleurs.

« On lui saura gré aussi d'avoir été l'un des premiers qui ont restauré chez nous l'étude du moyen-âge d'après les documents. Il appartient à la petite cohorte d'initiateurs qui, délaissant la fausse voie ouverte au commencement de ce siècle par l'école imaginative, se rallièrent autour des derniers représentants de la tradition bénédictine et firent arriver aux oreilles d'un public inattentif des noms et des choses complètement oubliés.

« Toutes les entreprises qui tendaient à relever l'érudition et à en propager le goût, ont eu son concours. Il faut donner une mention particulière à la part qu'il eut dans la fondation de la Société de l'Ecole des Chartes et de son recueil. Plusieurs de ceux qui se vouèrent avec lui à cette œuvre de lumière et d'abnégation sont ici présents. Ils se rappellent la noble ambition qui nous dirigeait. Que voulions-nous ? — Prouver à l'Etat que notre Ecole languissante, reléguée au nombre des services les plus obscurs et les moins favorisés, était digne de toute sa sollicitude ; qu'elle répondait à un besoin de l'époque ; qu'elle était susceptible de contribuer pour quelque chose à l'honneur du pays.

« Nous nous mîmes tous à l'œuvre.

« Sans autres ressources que celles que nous pouvions tirer de nous-mêmes, nous entreprîmes la publication d'un recueil périodique d'érudition pure, qui a réussi, qui compte aujourd'hui trente ans d'existence, qui a procuré à l'institution pour laquelle nous avons réuni nos efforts, une existence plus convenable, quoique les révolutions aient entravé son accroissement.

« Pendant plusieurs années, nous dûmes être les éditeurs de cette revue. Le Roux de Lincy avait demandé pour lui la tâche la plus fastidieuse. Il était notre secrétaire, et, à ce titre, c'est à lui que revenait le soin de correspondre avec nos souscripteurs et d'émettre chacune de nos livraisons. Il ne recula devant aucun ennui. Il consentit à convertir son cabinet d'études en maison de librairie, jusqu'à ce que le succès nous eût permis de lui éviter tant de peine.

« Que d'autres traits d'une obligeance sans borne on trouverait dans sa vie ! On l'a vu le même, toutes les fois que l'occasion s'est présentée de faciliter aux autres les études qu'il aimait, qui ont été son unique passion.

« Homme laborieux et sans envie, il n'a pas mis dans son existence autre chose que le travail. La longue et cruelle maladie à laquelle il a succombé, n'eut rien de plus douloureux pour lui que l'inactivité à laquelle il se sentait réduit. Sa plainte continuelle était de laisser en suspens de nouveaux ouvrages commencés. La résignation ne lui vint qu'au dernier moment, lorsqu'il comprit que c'était fait de lui. Il est mort la sérénité sur le visage et le sourire sur les lèvres, comme tous ceux qui, au terme d'une vie innocente, emportent la conscience de laisser quelque chose de bon derrière eux. »

— Moins d'un mois après cette triste cérémonie, le 8 juin, nous étions réunis dans l'église Notre-Dame de Versailles pour rendre les derniers devoirs à un autre de nos confrères, M. Sainte-Marie Mévil, qu'une mort prématurée venait d'enlever à sa famille et à ses amis. C'est pour nous un devoir de rappeler en quelques lignes les fonctions qu'a remplies ce regretté confrère et les travaux consciencieux auxquels il a consacré sa vie.

M. Charles-Sainte-Marie Mévil, né à Paris le 29 mars 1824, suivit les cours de l'Ecole des Chartes de 1844 à 1846 et obtint le 24 décembre 1846 le brevet d'archiviste-paléographe. Il prit vers la même époque le grade de licencié en droit. Le 15 janvier 1847, l'Académie des inscriptions et belles-lettres le choisit pour un de ses auxiliaires. En cette qualité, M. Mévil a pris une part active à la préparation et à la publication des tomes II, III et IV du Recueil des historiens occidentaux des croisades. Les deux académiciens sous la direction desquels il travaillait en dernier lieu, M. H. Wallon et M. Ad. Regnier, ont rendu

publiquement hommage au dévouement de leur collaborateur. La préface qu'ils ont mise en tête du tome III se termine par ces mots : « Nous ne finirons pas cette préface sans rendre témoignage au cours excellent que nous a prêté M. Sainte-Marie Mévil, archiviste du département de Seine-et-Oise, attaché comme auxiliaire aux travaux de l'Académie. Il s'est acquitté avec un zèle infatigable de tous les soins accessoires dont nous l'avons chargé. »

M. Mévil n'a pas moins bien rempli les autres tâches qu'il avait acceptées. Attaché pendant près de dix ans aux travaux du catalogue des manuscrits de la Bibliothèque impériale, il a dépouillé un grand nombre de volumes du fonds français, notamment des recueils de correspondances originales, et a mis en ordre les papiers de Nicolas Delamare, aujourd'hui reliés en 261 volumes. C'est à lui qu'est due la rédaction d'un catalogue détaillé qui rend journellement les plus grands services aux personnes qui consultent la collection de Delamare.

M. Mévil quitta la Bibliothèque impériale pour entrer aux Archives de Seine-et-Oise, d'abord comme archiviste adjoint (12 février 1858), puis comme archiviste en chef (20 décembre 1859). Nous regrettons de ne pouvoir énumérer en détail les services qu'il a rendus au dépôt dont l'administration lui était confiée et qu'il a, pour ainsi dire, transformé : nous aurions voulu signaler à l'attention de nos confrères les classements qu'il a menés à bonne fin et les fonds dont il a assuré la conservation, soit en stimulant le zèle des maires et des administrateurs d'établissements charitables, soit en faisant porter à Versailles des collections dont la place était marquée dans la partie ancienne des archives de la Préfecture. Les deux livraisons d'inventaire qu'il a fait paraître en 1862 et en 1866 (grand in-quarto de 118 et 264 pages), sont un travail consciencieux et utile ; elles portent sur les 1608 articles de la série A et sur les 1763 premiers articles de la série E.

Tout entier à ses devoirs d'auxiliaire de l'Institut et d'archiviste du département de Seine-et-Oise, M. Sainte-Marie Mévil eut peu de temps à donner à des travaux personnels. Il a cependant trouvé quelques loisirs pour des publications dans lesquelles on retrouve l'esprit d'ordre, le soin des détails et les habitudes de critique qu'il possédait à un haut degré. Il donna en 1854 à la *Bibliothèque de l'École des Chartes* (4^e série, I, 147) les chartes de la charité de Notre-Dame de la Couture de Bernai, et, dans le commentaire joint au texte des documents, il a le premier appelé l'attention des historiens sur un genre de confréries dont les institutions, remontant au moyen-âge, ne sont pas encore tombées en désuétude dans une partie de la Normandie. — En 1856 et 1857, il inséra dans le même recueil (4^e série, III, 127 et 325) un choix de lettres de Catherine de Bourbon, sœur de Henri IV, qu'un

de nos confrères, Ernest de Fréville, avait recueillies, sans avoir pu les mettre en état de voir le jour.

En 1855, au moment de la guerre de Crimée, M. Mévil conçut le projet d'écrire l'Histoire de la mer Noire au moyen-âge ; il connaissait de vieille date les documents qui devaient servir de base à son travail, et le fragment qu'il en a publié sous le titre de *Caffa et les colonies génoises de la Crimée* (Paris, 1856, in-8° de 36 pages) montre qu'il était bien préparé à remplir le programme qu'il s'était tracé.

En 1850 et en 1854 le Comité historique institué près du ministère de l'Instruction publique accueillit avec intérêt le plan de deux collections auxquelles songeait alors M. Sainte-Marie Mévil. Il s'agissait d'abord des lettres de Louis XI, sujet auquel notre confrère renonça sans regret quand il sut que l'habile éditeur des Mémoires de Commines s'en occupait depuis longtemps (*Bulletin du Comité, Histoire*, II, 261, et III, 69). — La seconde proposition portait sur des documents relatifs aux affaires des Albigeois : un premier volume aurait contenu le Cartulaire connu sous le nom de *Registrum curie Francie* et les enquêtes des années 1261 et 1262 intitulées *Inquisitiones et determinationes de feidimentis senescallie Carcassonne et Biterris*. La matière d'un second volume aurait été fournie par les trois registres intitulés *Testimonia contra Albigenses* et *Acta contra hæreticos* (*Bulletin du Comité de la langue* etc., II, 330 et 331). On devra trouver dans les papiers de notre confrère beaucoup de copies qu'il avait faites en vue de ce double recueil.

M. Mévil a préparé en grande partie l'édition du Journal de l'avocat Barbier que le libraire Charpentier fit paraître en 1857 (huit volumes grand in-18).

En 1859 il marqua son entrée aux Archives de Seine-et-Oise par la publication d'un opuscule dans lequel il mit en œuvre une partie des anciennes chartes de l'abbaye d'Yerres, conservées à Versailles. Cet opuscule, intitulé *L'Abbaye Notre-Dame d'Yerres, essai historique* (in-12 de 47 pages), prouve, mieux encore que l'inventaire cité plus haut, quel heureux parti notre confrère aurait tiré des archives de Seine-et-Oise si la mort ne l'eût pas frappé au moment où il entra dans sa quarante-sixième année.

L. D.

— Nous avons encore à enregistrer la mort de M. Victor Langlois, qui, après avoir suivi les cours de l'école des Chartes en 1849 et 1850, avait abandonné le moyen-âge latin, pour se livrer aux études orientales, et en particulier à l'histoire de l'Arménie.

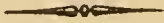
— Par arrêté de M. le Préfet de Seine-et-Oise, notre confrère M. Desjardins a été nommé archiviste du département de Seine-et-Oise.

— Par arrêté, en date du 15 juin, notre confrère M. Armand Rendu a été nommé archiviste de l'Oise.

— L'Académie des inscriptions et belles-lettres, dans sa séance du 2 juillet, a choisi notre confrère M. Paul Meyer pour remplacer M. Mévil en qualité d'auxiliaire attaché à la publication des historiens des croisades.

— La Société archéologique de l'Orléanais, dans sa séance publique du 10 mai, a décerné une médaille d'argent de 200 francs à M. de Maulde, élève de l'école des chartes, pour ses recherches sur l'état des classes moyennes entre la noblesse et le servage dans l'Orléanais, au ^x^e siècle.

— La bibliothèque du Musée de Montpellier, grâce à la générosité de M. le professeur Albert Moitessier, vient de s'enrichir d'un ms. composé de deux volumes in-folio, dans lequel M. Germain a reconnu le manuscrit original et en partie autographe de l'*Histoire de la ville de Montpellier* par le chanoine Charles de Grefeuille. Ce qui donne un prix particulier à cet exemplaire, c'est que l'auteur y a fait beaucoup de corrections dont il faudra tenir compte, si jamais on publie une seconde édition de l'*Histoire de Montpellier*. On trouvera à ce sujet d'intéressants détails dans un mémoire que M. Germain vient de publier sous ce titre : *Notice sur le ms. original de l'Histoire de la ville de Montpellier du chanoine Charles de Grefeuille* (Montpellier, 1869, in-4° de 14 p. avec une planche) et qui est extrait du recueil de l'Académie de Montpellier.



ETUDE PHILOLOGIQUE

SUR

LE MOT FRANÇAIS ROSSIGNOL.

Le substantif français *rossignol* est identique au latin **lusciniolum*, c'est-à-dire à l'accusatif singulier du substantif **lusciniolus*, forme masculine¹ de *lusciniola*. Nous allons examiner premièrement par l'effet de quelles lois phonétiques le latin **lusciniolum* a donné le français *rossignol* ; secondement, quelle étymologie on doit proposer pour **lusciniolus*, *lusciniola*.

PREMIÈRE PARTIE.

L'*l* initiale de **lusciniolum* s'est changée en *r*.

Cette transformation remonte au moins au neuvième siècle, car on a signalé, dans des manuscrits de cette date, les formes *ruscinia* et *roscinia*. La lettre *r* a pris la place de l'*l* initiale de ce mot en italien (*rosignuolo*, *rusignuolo*), en espagnol (*ruiseñor*), en portugais (*rouxinhol*, *rouxinol*), en provençal et en français².

La substitution d'une *r* à une *l* initiale latine est un phénomène rare dans les langues romanes. Diez n'en cite qu'un

1. L'existence du substantif masculin *lusciniolus* dans le latin vulgaire est prouvée à la fois par le français et par les autres langues romanes où la forme masculine a été préférée à la forme féminine que nous offrent les textes latins parvenus jusqu'à nous.

2. Diez, *Etymologisches Wörterbuch der romanischen Sprachen*, 2^e éd., I, 357.

exemple outre celui-ci; il est fourni par l'italien *rovistico*, troène, en latin *ligusticum* (les classiques disent *ligustrum*). Le savant allemand suppose que l'emploi de l'*r* a eu lieu dans ce mot pour éviter la consonnance désagréable qui se produisait quand l'article précédait. Ce serait un cas de dissimilation.

La seconde lettre du mot rossignol est un *o* qui remplace l'*u* du latin **lusciniolum*. Cet *u* est, comme on dit, atone, c'est-à-dire non accentué; de plus, il se trouve en position, c'est-à-dire suivi de deux consonnes. L'*u* atone en position a, en français, au moins quatre valeurs différentes : il est rendu 1° par *e* muet dans semondre pour *summônère* (bas-latin, au lieu de *summonère*) ; 2° par *u*, dans pupitre pour *pulpitulum*, pucelle pour *pullicella*, sujet pour *subjectum* ; 3° par *ou*, dans pourrir pour *putrere*, goûter pour *gustare*, courir pour *currère* (bas-latin, au lieu de *cúrrère*), courber pour *curvare*, nourrir pour *nutrire* ; 4° par *o*, dans ortie pour *urtica*, Bordeaux pour *Burdigala*, rossignol pour **lusciniolum*¹.

La troisième lettre de **lusciniolum* est une *s* ; on la retrouve en français sans changement.

La quatrième est un *c* doux. Il paraît démontré que pendant toute la durée de l'empire d'Occident, la distinction du *c* dur et du *c* doux n'existait pas ; le *c* était toujours dur comme notre *k* ou comme le *z* grec. C'est ainsi qu'un certain nombre de mots latins, dont nous prononçons le *c* doux et qui sont passés de la langue latine dans la langue allemande, ont conservé le *c* dur dans cette dernière ; leur adoption par elle remonte à une époque où les populations de race latine n'avaient point encore adouci le *c* devant *e* et *i* ; exemple : *keller* pour *cellarium*, *kerbel* pour *cerefolium*, *kerker* pour *carcer*, *kirsche* pour *cerasus*, *kiste* pour *cista*. On trouve encore dans des documents du sixième et du septième siècle le *c* latin devant *i* et *e* rendu par le *z* grec, mais au huitième siècle la révolution était accomplie, et le *c* devant *e* et *i* avait pris un son nouveau². Ce son n'est pas le même dans toutes les langues romanes. Il n'est pas partout le même en français.

Ainsi le *c* doux latin a été remplacé 1° par un *ch* dans

1. 3° et 4° sont équivalents en ancien fr. — La différence n'existe que par un caprice de la langue moderne. — P. M.

2. Diez, *Grammatik*, t. I, p. 232 et suivantes.

farouche de *ferocem*, chiche de *cicer*, mordache de *mordacem*, moustache de *mystacem*; 2° par un *z* dans lézard de *lacerta*, dans onze de *undecim*, douze de *duodecim*, treize de *tredecim*; 3° par un *s* qui prend le son de *z* dans plaisir de *placere*, voisin de *vicinus*, moisir de *mucere*, oiseau de *avicellus*, Amboise de *Ambacia*.

Dans d'autres mots, il prend le son d'*s*. Cet *s* s'écrit *x* dans dix de *decem*, voix de *vocem*, noix de *nucem*, paix de *pacem*, chaux de *calcem*, faux de *falcem*. Il s'écrit *c* dans ciment de *cæmentum*, ciel de *cælum*, cité de *civitatem*. Enfin, il s'écrit *s* dans sangle de *cingulum*, dans saussaye de *salicetum* et dans rossignol de **lusciniolum*.

La cinquième lettre de **lusciniolum* est un *i* bref atone. Cette lettre a, en français, au moins six valeurs différentes. Quatre sont assez rares : 1° *oi* dans demoiselle de *dominicella*, envoyer de *inde viare*, dévoyer de *deexviare*; 2° *u* dans buvait de *bibebat*; 3° *é* dans ménétrier de *ministerialem*, géant de *gigantem*; 4° *a* dans balance de *bilancem*, calandre de *cyllindrum*. Ordinairement l'*i* bref atone latin a donné en français un *e* muet ou un *i* : un *e* muet dans mener de *minare*, menaces de *minacias*, menu de *minutum*, béton de *bitumen*, ennemi de *inimicum*; un *i* dans lier de *ligare*, diable de *diabolum*, image de *imagine*, ciguë de *cicutam*, niveau de *libellum* pour *libellam*, envier de *invidere*, vicomte de *vice-comitem*, viguier de *vicarium*, cigogne de *ciconia*, nielle de *nigella* et rossignol de **lusciniolum*.

La sixième et la septième lettre sont *n* et *i*, groupe de lettres que le français rend par les deux consonnes *gn*; la valeur du groupe *gn* est, en français, celle de la consonne *n* suivie de la consonne *i*. L'*i* consonne, bien connu par exemple des grammairiens allemands, est négligé par les grammairiens philosophes qui, jusqu'à présent, se sont chargés seuls de nous enseigner notre langue. Dans le mot dont nous nous occupons, l'*i* latin était voyelle; il s'est transformé en consonne, il s'est consonnantisé (si l'on me permet cette expression) quand il est passé en français; de là un changement important : l'accent latin s'est déplacé. *Lusciniolus* ayant sa pénultième brève était accentué sur l'anté-pénultième, c'est-à-dire sur l'*i* de la syllabe *ni*. Cet *i*, s'étant consonnantisé, est devenu incapable de porter l'accent qui a été rejeté sur l'*o* suivant. Le même phénomène s'est produit

dans filleul de *filiolum*, dans aïeul de *aviolum*¹. Dans ces mots, l'*i* consonnantisé n'est pas précédé d'*n*. On trouve un *n* antécédent en latin, et le groupe *gn* en français dans *Britannia*, Bretagne; *Vasconia*, Gascogne; *verecundia*, vergogne; *Burgundia*, Bourgogne, et **lusciniolum*, rossignol.

La huitième lettre est un *o* bref accentué. La valeur ordinaire en français de l'*o* bref accentué latin est *eu*, exemple : bœuf de *bovem*, chœur de *chorum*, queux de *cocus*, meut de *movet*, feu de *focum*, neuf de *novum*, neuf de *novem*, sœur de *soror*, peut de *potest*, [je] veux de *volo*. Il a aussi donné *ou* dans roue de *rota*; *e* muet dans que de *quod*; *a* dans dame de *domina*; *ui* dans quelques mots où la présence de ce son exceptionnel paraît le résultat de son affinité avec certaines des lettres suivantes. La valeur la plus fréquente dans notre langue de l'*o* bref accentué latin est, après *eu*, *o*; exemple : son de *sonum*, bon de *bonum*, bonne de *bona*, rose de *rosa*, école de *schola*, Champignol de *Campiniola*, et rossignol de **lusciniolum*.

La neuvième lettre de **lusciniolum*, *l*, est passée sans changement du latin au français.

Les deux dernières lettres de **lusciniolum* ont disparu en français par l'effet de cette loi générale qui veut que dans les mots à terminaison masculine la syllabe accentuée soit la dernière². Cette règle n'a pas empêché l'*s* final du nominatif de se conserver au cas direct dans l'ancienne langue française. Mais l'*m* final de l'accusatif avait déjà dans la langue latine un son beaucoup moins éclatant que l'*m* initial ou dans l'intérieur des mots³; il n'a pas été conservé au cas indirect qui, dans le français moderne, est resté la forme unique de la plupart des substantifs.

1. Voir Gaston Paris, *Etude sur le rôle de l'accent latin dans la langue française*, page 37; le savant auteur constatant ce fait, en donne une explication un peu différente.

2. G. Paris, *Etude sur le rôle de l'accent latin dans la langue française*, p. 13.

3. Corssen, *Ueber Aussprache, Vocalismus und Betonung der lateinischen Sprache*, 2^e édition, pp. 263, 265 et suivantes.

SECONDE PARTIE.

Le latin *lusciniola* se trouve dans Plaute, c'est un diminutif de la forme *luscinia* plus usitée chez les auteurs de la période classique. Le latin crée des diminutifs au moyen du suffixe *la*, primitivement *ra*, qui probablement n'avait pas cette valeur dans la langue indo-européenne primitive. « Le sanscrit n'a point de suffixes de diminutif, » dit M. Adolphe Régnier¹, « et dans la plupart des idiomes où se rencontrent les formatives qui ont ce sens, elles avaient dans le principe une valeur différente. » Pour ne pas sortir de la langue latine, il est certain que dans un grand nombre de mots, le suffixe *la* n'a pas le sens de diminutif; exemple : *sella* pour *sedla*, comparez *sedere*; *candela*, comparez *candere*; *medela*, comparez *mederi*. Il est inutile de réunir beaucoup d'exemples pour établir que dans d'autres cas le même suffixe joue le rôle de diminutif; nous avons cité plus haut *filiolus*; on peut y joindre *gladiolus* de *gladium*, *linteolum* de *linteus*.

Le primitif est *luscinia*, c'est un mot composé. La première partie de ce mot est *lus*, la seconde *cinia*. Nous allons les étudier successivement :

Lus tient lieu du primitif **Clovos* qui est inusité. Dans **Clovos* on doit reconnaître la racine *CLU* renforcée par le *gouna* et le suffixe *-os*, primitivement *-as*.

La racine *CLU*, originairement *KRU*, est une des plus usitées dans les langues indo-européennes. On la trouve en sanscrit sous la forme *CRU* « entendre »; elle existe en zend, en grec, dans les langues slaves, celtiques et germaniques. En latin, on la reconnaît dans le participe passé *inclitus* ou *inclutus*, dans le participe présent *cliens* (pour *cluens*), qui a pris le sens du substantif. Dans ces deux mots, la racine n'a pas été renforcée et la voyelle *u* a fléchi en *i*. Elle a été élevée au *gouna* dans le substantif *gloria* pour *clor-os-ia*. Dans ce mot, la sourde initiale est devenue sonore, le *v* a été frappé de syncope, les deux *o* brefs se sont contractés et ont donné un *o* long; l'*s* du premier suffixe se trouvant placé entre deux voyelles s'est changé

1. *Traité de la formation des mots dans la langue grecque*, page 309.

en *r* suivant la loi générale de la phonétique latine : *gloria* est identique au védique *çrav-as-ja*¹.

**Clovosia*, forme primitive du latin *gloria*, est dérivé au moyen du suffixe *ia*, du thème *clovos* que l'on croit reconnaître dans le substantif *lus*, première partie du composé *luscinia*.

L'hypothétique **clovos* est identique au sanscrit *çravas* pour *kravas* « action d'entendre », « gloire »; au zend *cravas* « parole », « prière »; au grec *κλέος* « gloire », pour *κλέφ-ος*, avec un digamma qui a disparu dans la période classique, et au vieux slave *slova* (thème *sloves*), parole. Le sens primitif de ce mot est à la fois « l'action d'entendre, » « ce qui s'entend, ce qui fait du bruit; » la gloire, la parole, la prière sont « ce qui s'entend, ce qui fait du bruit. »

Pour donner *lus*, première partie de *luscinia**, *Clovos* a d'abord perdu son *c* initial. M. Corssen a formé une liste des mots latins qui ont perdu leur *c* initial². Dans une partie des cas, la lettre qui suit le *c* est la semi-voyelle *v*³. Dans les autres, c'est un *n* (par exemple *nidor*, de la racine latine *NID*, a pour correspondant en grec *νιδος* pour *νιδ-jx* de la racine grecque *νιδ*), c'est un *r* ou un *l*. Ainsi, *laus*, *laudis* et *laudare* ont comme *lus* perdu leur *c* initial, s'ils sont dérivés de la racine *clu* au moyen des suffixes *di* et *da*; et telle paraît être l'étymologie de ce substantif et de ce verbe.

Clovos a donc perdu son *c* initial et s'est trouvé réduit aux lettres suivantes : *lovos*. *Lovos* s'est contracté en *lus*. Il y a d'autres exemples de cette contraction. Le substantif *pus*, *puris*, en français « pus, » s'explique par un primitif *povos*, dérivé de la racine *pu* « pourrir », au moyen du gouna et du suffixe *os* = *as*. Le substantif *jus* « droit » s'explique par un primitif *jovos*, dérivé de la racine *ju*, « lier, » au moyen du gouna et du suffixe *os*. Le substantif *jus*, en français « jus, » s'explique par un primitif *jovos* dérivé de la même manière d'une racine *ju* qui

1. Corssen, *Krit. Beiträge zur lateinischen Formen-lehre*, p. 53. Deux autres mots latins, où cette racine existe renforcée, sont le substantif *laus*, *laudis*, et le verbe *laudare* : voir le même ouvrage, pp. 3 et 109.

2. *Krit. Beiträge*, pages 1 et suivantes. Il a de nouveau étudié cette question dans ses *Krit. Nachträge*, pages 26 et suivantes. Il s'est résumé dans son ouvrage *Ueber Aussprache, Vokalismus und Betonung der lateinischen Sprache*, 2^e éd., t. I, p. 34-35.

3. Schleicher, *Compendium der vergleichenden Grammatik*, 2^{me} éd., p. 270.

s'est aussi conservée dans le grec ζῶν et qui est probablement identique à celle de *ju*, *lier*; comparez le sens culinaire du français « *liaison* »¹.

Que veut dire le mot *lus*? Si nous remontons à la racine *kru*, « *entendre*, » si nous consultons les langues congénères du latin où les mots dérivés de cette racine au moyen du même suffixe signifient en général « *ce qui s'entend* » et plus particulièrement quand il s'agit de l'homme, « *parole*, » « *gloire*, » nous concluons que *lus* veut dire « *ce qui s'entend* » et plus particulièrement ici puisqu'il s'agit d'un oiseau, son chant, son joli chant; je dis « *son joli chant* », car il est probable que le mot dont il s'agit doit être pris en bonne part comme les congénères *gloria*, *inclutus*, κλέος, etc.².

Nous passons à la seconde partie du composé : *Cinia*.

Cinia est dérivé de la racine *can*, « *chanter*. » Il y a dans ce thème deux parties à étudier : la racine *can*, le suffixe *ia*.

La racine *can* est ici affaiblie en *cin* comme dans le parfait *cecini*. Cette racine existe en grec, par exemple dans le verbe κενέω « *je résonne*. » En sanscrit, elle a une consonne de plus qu'en grec et en latin : *Kvan*, c'est la forme la plus complète de cette racine. On en a tiré plusieurs noms d'oiseaux.

Ainsi, on la trouve redoublée et augmentée du suffixe *a* dans le nom grec du cygne κύκνος pour κφα-κφαν-ος; redoublée et augmentée du suffixe *ja*, dans le latin *ciconia*, pour *cva-cvan-ia* « *cigogne* »; à l'aide du suffixe *an* elle a donné au gothique le nom du coq *hanan*, nominatif singulier *hana*, en allemand *hahn*. Tous ces noms veulent dire « *celui qui chante* », « *le chanteur*. »

Cinia, seconde partie du nom latin du rossignol, a le même sens. Le suffixe *ja*, *ia*, *io* à l'aide duquel il est formé sert en général, soit à créer des noms abstraits, comme *ingenium*, *conjugium*, *victoria*, *scientia*, soit des adjectifs, des substantifs indiquant que l'être concret dont il est question possède la qualité désignée par la racine ou le thème auxquels on l'ajoute, exemple : *fluv-ius*, *patr-ius*, *nefar-ius*. Ici c'est de la seconde de ces deux valeurs qu'il s'agit. *Cinia* veut donc dire « *celle qui a la*

1. Schleicher, *Compendium der vergleichenden Grammatik*, p. 93, cf. Curtius. *Grundzüge*, pages 257, 305, 552.

2. Corssen, *Kritische Nachtrage*, p. 38-39

qualité de chanter. » Peut-être ce mot a-t-il été originairement un adjectif. En ce cas, le mot oiseau serait ici sous-entendu ; on sait que ce substantif latin est du genre féminin.

Nous avons plus haut déterminé le sens de la première partie du composé : *lus* signifie « ce qui s'entend », « chant » ; la seconde partie, *cinia*, signifie « celle qui a la qualité de chanter », « qui chante » : le composé *luscinia* veut donc dire « celle qui chante un joli chant », et le diminutif *lusciniola* doit être traduit par « la petite qui chante un joli chant » ou, en suppléant le mot oiseau, « le petit oiseau qui chante un joli chant ¹. »

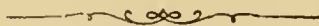
Tel est le sens du français rossignol.

C'est ce qu'on appelle en grammaire « un composé de dépendance, » comparez les mots « orfèvre, » « lundi, » « Abbéville. »

Pour compléter cette étude, il me resterait à examiner les différents sens que le mot rossignol a pris en français, mais je craindrais d'être trop long si je me lançais dans ce nouveau travail. J'ai assez dit sur le sujet que j'ai choisi. Je n'examinerai donc point par quelle liaison d'idées le nom de cette charmante créature est venu par exemple à désigner dans les magasins de nouveautés les articles de rebut, dans les archives des sociétés savantes les mémoires rejetés par le comité de publication.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

1. Corssen, *Kritische Nachträge*, p. 38.



RECHERCHES

SUR LA

VIE DE GUILLAUME DES ROCHES

SÉNÉCHAL D'ANJOU, DU MAINE ET DE TOURAINE.

PREMIÈRE PARTIE.

DEPUIS LE MILIEU DU XII^e SIÈCLE JUSQU'EN 1204.

I.

GUILLAUME DES ROCHES

DEPUIS SA NAISSANCE JUSQU'A SON MARIAGE

1155 à 1160 — 1190.

Sa naissance entre 1155 et 1160. — Son premier mariage avec une femme nommée Philippe. — Il fonde le prieuré du Houx à Jupilles (entre 1187 et 1199). — Son second mariage avec Marguerite, fille de Robert IV, seigneur de Sablé, et de Clémence de Mayenne (1190). — Sa femme lui apporte en dot Sablé, Loupelande et la Suze, au Maine; Précigné, Briolé et Brion, en Anjou.

La date de la naissance de Guillaume des Roches est inconnue. Sans pouvoir la préciser d'une manière formelle, nous allons, ce qui n'a pas encore été fait, essayer de l'assigner approximativement.

L'époque connue de son mariage eût pu servir à fixer cette naissance, mais aucun historien ne nous l'indique. Nous croyons pourtant devoir rapporter ce mariage à l'année 1190, époque du départ de Robert de Sablé pour la troisième croisade. Il n'est pas probable, en effet, que ce seigneur ait laissé sa fille Marguerite au milieu des embarras de toute sorte suscités à un

homme, à plus forte raison à une femme, par tous les petits seigneurs voisins, suivant les mœurs du temps. Le fief de Sablé avait assez d'importance pour exciter la convoitise d'une foule de nobles du Maine; aussi, Robert de Sablé dût-il chercher à prémunir sa fille contre ces dangers en lui donnant un mari d'une valeur et d'une expérience éprouvées, qui la pût défendre et lui servir de protecteur dans toutes les vicissitudes de la vie féodale. Qu'en conclure? C'est que pour remplir les vues de Robert, Guillaume des Roches devait être en 1190 un homme fait, c'est-à-dire âgé d'environ 35 ans. De plus, comme nous le ferons voir, lors de ce second mariage, il était déjà veuf d'une première femme nommée Philippe. On peut donc présumer qu'ayant en 1190 l'âge que nous indiquons, *il avait dû naître entre 1155 et 1160*; et l'on remarquera que ce point de départ lui donnerait, en prenant l'année 1155 pour celle de sa naissance, 67 ans lors de sa mort en 1222, durée d'une vie ordinaire. Ce qui fortifie la présomption que Guillaume des Roches s'est marié, comme nous le disons, en 1190, c'est le mariage de sa propre fille Clémence. Car, en 1207, celle-ci était déjà femme de son premier mari, Thibaud, comte de Blois ¹. D'après les mœurs du temps et d'après les canons de l'église, l'âge nubile des femmes était douze ans. Si donc, nous donnons, en 1207, douze ans à Clémence, elle serait née en 1195; mais, outre qu'il est peu probable qu'elle se soit mariée si jeune, la charte de 1207 où elle figure étant une donation, fait supposer qu'elle devait avoir au moins quatorze ans pour avoir conscience de ses actes; considération qui ferait remonter sa naissance à l'année 1193. Puis, rien ne prouve que l'année 1207 soit la première de son mariage. Ce n'est pas tout : Clémence n'était que la fille puînée de Guillaume, elle avait pour aînée sa sœur Jeanne; elle avait enfin un frère nommé Robert. En combinant les dates possibles de ces diverses naissances avec le temps nécessaire pour la gestation, on arrive bien près de l'année 1190, et, même en ce cas, faudrait-il supposer que Marguerite accoucha régulièrement chaque année, ce que rien n'atteste. Il est plus naturel de croire qu'elle eut ses enfants à des intervalles inégaux, ce qui nous ramènerait certainement alors à 1190, époque à laquelle nous rattachons le mariage de Guillaume des Roches.

1. Dom Housseau, t. 6, n° 2643.

On connaît peu les premières années de la vie du célèbre sénéchal dont on ne parle pour la première fois que quelques années avant 1190. Vers cette époque, on le voit paraître dans un acte, malheureusement sans date, mais antérieur aux dix dernières années du ^{xii}^e siècle. C'est une donation par laquelle notre personnage, qui s'y intitule simplement *Guillermus de Rupibus*, fait présent à Notre-Dame de la Boissière, en Anjou, en perpétuelle aumône, de deux arpents de prés situés : *in lunga insulla, juxta angulum nemoris* ¹. Parmi les témoins de cette donation, figurent Philippe et Hilaire (Philippa et Hilaria), *femme* et *belle-mère* de Guillaume. D'autres personnages tels que Pierre Savari, Mathieu de la Jaille, Geoffroi de Vilaines, *de Vilenis*, Geoffroi d'Auverse, *de Avernicia* ², Pierre, clerc, Hardouin Maumoine, *Malus Monachus*, Raoul, son frère, et plusieurs autres ³. — Cette pièce est une des plus importantes que nous ayons parcourue; elle mentionne un fait que, jusqu'ici, aucun historien, pas même Ménage, n'avait soupçonné, savoir : un premier mariage de Guillaume des Roches. C'est bien de lui qu'il s'agit dans l'acte en question. Car les personnages qu'on y voit figurer se retrouvent avec le sénéchal à d'autres époques de sa vie, soit Pierre Savari, assistant avec lui à une fondation que fait le roi Richard en faveur d'une abbaye ⁴, soit Mathieu de la Jaille ⁵ et Geoffroi d'Auverse ⁶, témoins des fondations de Guillaume lui-même. Ce n'est pas tout : l'abbaye de la Boissière, à qui la donation

1. Les termes vagues dans lesquels cette donation est faite, manqueraient complètement à la précision que ce genre d'actes demande, si *lunga insula* n'était pas le nom particulier d'un lieu dit dont nous avons perdu la trace.

2. Le nom de terre *Avernicia* qu'on lit ici, est écrit ailleurs *Auverucia* où nous croyons voir Auverse (Maine-et-Loire, ar. Baugé, c. Noyant) plutôt que Auvers le Hamon qui, en latin, se dit *Alversus*, *Alversa*, *Auveriæ*, *Auversa*, *Auversum Hamonis*. Cauvin, *Géog. de l'anc. dioc. du Mans*, p. 17.

3. Dom Housseau, t. 6, n° 2129.

4. Pierre Savari est nommé avec Guillaume des Roches parmi les témoins d'une donation que fit aux religieuses des Loges (ordre de Fontevraud), au diocèse d'Angers, Richard, roi d'Angleterre. *Cart. de Fontevraud*, t. I, fol. 229 r°.

5. Pour Mathieu de la Jaille, voir la donation faite par Guillaume à Marmoutier entre 1187 et 1199. *Cartul. de Marmoutier*, fol. 239 r°.

6. Geoffroi d'Auverse, *de Auverucia*, est cité dans la confirmation, par Guillaume des Roches, des largesses de son neveu Baudouin, aux moines de la

s'adresse, nous offre une nouvelle garantie de ce que nous affirmons, la famille des Roches l'ayant comblée de bienfaits. Sans compter les libéralités que lui fit, en 1203, le propre neveu de Guillaume, Baudouin des Roches, et que son oncle confirma ¹, un Geoffroi des Roches, issu d'un fils de ce Baudouin lui fit en 1257, nous l'avons dit, un don de 50 sous de rente annuelle sur le péage des ponts du Lude ², de plus, à cette époque, il n'y a dans la famille des Roches de personnage connu sous le nom de Guillaume que celui qui nous occupe. Enfin, le début même de la pièce : *Posterorum nostrorum labenti memorie brevi scripto tradimus*, forme usuelle des actes de la seconde moitié du XII^e siècle, nous fait, outre tous les autres motifs, placer la charte en question à cette époque. Ce sont ces différentes considérations qui nous permettent de tirer parti de cette pièce défectueuse en ce sens qu'outre qu'elle n'a point de date, elle ne s'explique pas sur la situation des biens donnés (ce qui eût pu servir à éclaircir complètement notre hypothèse), et que le sceau qui eût au moins donné les armes du bienfaiteur de la Boissière est perdu ainsi que les lacs qui le retenaient. La pièce qui suit celle-ci est l'acte de fondation du prieuré du Houx, par lequel Guillaume donne à Marmoutier ses biens sis dans ce même prieuré, *in hereditate sua* ³. Nous ne nous étendrons pas davantage sur cette fondation dont on peut trouver ailleurs le récit, nous contentant de rappeler succinctement ce qui en résulte, savoir que Guillaume des Roches dit, à cette époque, chevalier, *miles*, possédait le manoir du Houx et des terres (paroisse de Jupilles), la terre de Vaugahet, la vigne de la Grange, *de Grangia*, à Château-du-Loir. Ce document n'est pas plus daté que celui qui précède. Mais, comme dans celui-ci où il confirme simplement une fondation antérieure, Guillaume dit, d'une part, qu'il l'avait faite avant d'être sénéchal, que, d'autre part, il dit la faire à Geoffroi ⁴, abbé de Marmoutier, qui gouverna ce monastère de 1187 à 1210, on peut en circonscrire

Boissière. Dans cet acte, le sénéchal appelle ce personnage, *son cleric, clericus meus*.

1. Dom Housseau, t. 6, n° 2181.

2. Dom Housseau, t. 7, n° 3091.

3. *Cartul. de Marmoutier*, fol. 239 r°.

4. Geoffroi I, dit de Corsouez, *alias* de Coradut ou de Coursol, breton, et vingt-quatrième abbé régulier de Marmoutier. *Gall. Christ*, t. XIV, col. 223.

la date entre l'année 1187, époque probable de l'avènement de l'abbé Geoffroi, et le mois de mai 1199, époque à laquelle Guillaume devint sénéchal d'Anjou. Tels sont les humbles commencements de celui qui, par une série d'heureuses circonstances, devait finir par être un des plus considérés et des plus puissants seigneurs, non-seulement du Maine, mais de France. En effet, sa fortune éprouva rapidement un changement immense, elle fut particulièrement due à un opulent mariage, si bien que Guillaume eût mérité strictement ce vers fait pour un état moderne : *Bella gerant alii, tu, felix Austria, nube*. Marguerite de Sablé, qu'il épousait en 1190, justifie cette allusion.

Un des plus illustres seigneurs du Maine, Robert IV de Sablé¹, sur le point de partir avec le roi Richard pour la troisième croisade, ne voulut point laisser sa fille Marguerite exposée à mille dangers sans lui donner un mari. Il n'y avait dans le Maine que d'illustres familles qui pussent prétendre, pour un de leurs membres, à la main de la fille du seigneur de Sablé, car les alliances de la maison de Sablé avec les grandes familles de la province et l'importance du fief de Sablé faisaient que Marguerite pouvait avoir légitimement les plus hautes espérances. Cependant, ce ne fut pas un de ceux que son père semblait devoir préférer, soit pour la puissance, soit pour la richesse, qui devint l'époux de la noble demoiselle, mais Guillaume des Roches que recommandaient uniquement l'ancienneté de sa famille, peut-être aussi (ce que l'histoire se charge de nous confirmer) sa valeur et sa haute intelligence des affaires, car, pour ses biens, ils n'étaient pas considérables. Il se peut, d'ailleurs, que le frère de Marguerite de Sablé, Geoffroi², vécût

1. Nous suivrons pour le degré à donner à ce Robert de Sablé la grande majorité des historiens qui ont compté, comme premier seigneur de Sablé du nom de Robert, Robert le Bourguignon, ce que n'a point fait Ménage pour lequel, par conséquent, le seigneur de Sablé, qui est pour nous Robert IV, est Robert III.

2. Marguerite de Sablé avait en effet un frère, Geoffroi, seigneur de Cornillé, qui figure dans une donation à l'abbaye de la Boissière, en Anjou, par laquelle, avec son consentement, Robert de Sablé, son père, pour le salut de son âme, de celle de ses père et mère, de son épouse Clémence, mère de Geoffroy, accorde aux moines, dans toute sa terre, le privilège d'être exemptés de tout tonlieu, droit de passage, pontage et de tout autre impôt. Dom Housseau, t. 6, n° 2125.
— Ce Geoffroi fit à l'époque où son père Robert était grand-maitre du temple,

encore, et qu'elle ne fût pas, pour le moment, ce qu'elle devint plus tard, l'héritière des biens de la maison de Sablé. Du reste, ce mariage était conforme aux idées humbles et pieuses du seigneur de Sablé qui, avant de partir pour la croisade, après avoir montré à l'abbé d'Evron un domaine que lui, Robert, avait reconnu tenir en fief de l'abbaye d'Evron, se fit apporter du vin et se mit à genoux pour l'offrir à l'abbé qui fit d'inutiles efforts pour le relever¹. Comme le roi Richard partit pour la croisade dans le courant de juillet 1190² mais ne quitta la France que le 7 août de la même année³, il faut supposer que Robert qui avait promis d'accompagner le roi ne voulut pas se rendre à son invitation sans avoir terminé l'affaire si importante du mariage de sa fille, d'où l'on peut présumer que ce mariage eut lieu au plus tard vers la fin de juillet 1190.

Pour montrer l'importance des possessions de Robert qui allaient échoir à Guillaume des Roches, nous allons relater une donation de Robert de Sablé où il est parlé de plusieurs de ces biens. — Peu avant le départ du pieux seigneur pour le voyage d'outre-mer⁴, les moines de Saint-Serge d'Angers le sollicitèrent de leur restituer ceux des revenus de l'abbaye qu'il avait, à leur détriment, détournés du monastère⁵, pour les appliquer à

c'est-à-dire postérieurement à 1190 et avant la fin de 1195, date présumée de la mort de Robert, une donation aux chanoines du Bois-Renou (depuis le Perray-Neuf), pour leur céder « certains héritages de sa terre de Cornillé en Anjou » (Ménage, *Hist. de Sablé*, p. 175). — C'est par erreur que le même Ménage fait, en 1227, donner par Marguerite de Sablé, à l'abbaye de Bonlieu, un pressoir et des vignes pour le repos de son âme et de celles de ses mari, gendre, sœur, frère et mère. Il y a dans le texte de cette pièce publiée par M. Bilard (*Anal. des Doc. hist. des archiv. de la Sarthe. Annuaire de 1853*, p. 74), *patris* et *matris*, que Ménage aura lu *fratris* et *matris*. Il ne s'agit dans la pièce que des père et mère de la noble dame et non de son frère. C'eût été en effet une bizarrerie de la part de Marguerite de faire prier pour sa mère en oubliant totalement son père (Ménage, *Hist. de Sablé*, p. 409).

1. Dom Piolin, *Hist. de l'égl. du Mans*, t. IV, p. 179.

2. Le roi Richard était le 10 juillet 1190 à Lyon, où il accorda aux religieux de St-Vincent du Mans de n'être cités en justice que devant lui pour les tenures qu'ils possédaient sans conteste le jour où le roi entreprit son voyage de Jérusalem *quo die iter Jerusalem arripuimus*. — *Cartul. de St-Vincent* (Lat. 5444), p. 397.

3. Math. Paris, traduit. de Huillard Bréholles, t. 2, p. 534.

4. *Volens ire Jerusalem*.

5. *Defraudaverat*.

son usage. Alors, il ratifia avec l'abbé de Saint-Serge un accord sur la donation faite par lui, Robert, à Saint-Serge, d'une certaine chapellenie établie à Briolé, dans son château, près du lieu ordinaire de son habitation ¹. Aux termes de cet accord, l'abbé de Saint-Serge, Auger ², décida, avec l'assentiment de tout son chapitre, que le seigneur de Briolé, quel qu'il fût, nommerait un chapelain à la chapellenie, après quoi, il présenterait à l'abbé de Saint-Serge le chapelain qui, suivant l'usage, prêterait à l'abbé, dans le chapitre, le serment de ne garder qu'un denier sur tous les droits et bénéfices ecclésiastiques dépendant de l'abbaye, tels qu'oblations ou denrées quelconques offertes à l'autel. D'autre part, l'abbé de Saint-Serge pourrait présenter, de son chef ³, le candidat à l'évêque. De plus, pour réparer les injustices et les torts qu'il avait faits à Saint-Serge, Robert concéda aux religieux de l'abbaye tous les revenus et toutes les redevances qui se pourraient percevoir, chaque dixième jour, aussi bien de jour que de nuit jusqu'au matin, sur son port de Briolé, tant pour droit de passage que pour n'importe quelle prestation acquittée dans le port par tout passager, afférents aux jour et nuit indiqués. Robert ratifia aussi le don de la dîme des moulins de Brion qu'avaient fait aux moines les seigneurs de Sablé, ses prédécesseurs, et que les baillis de Robert (grand sujet de plainte pour les moines) ne leur payaient pas comme ils le devaient. Dans le but de faire cesser ce mécontentement, Robert décida qu'on ferait deux clefs pour le coffre destiné à recevoir le blé provenant des moulins, dont le seigneur aurait l'une et les moines l'autre. Le meunier serait envoyé aux moines par le seigneur pour leur donner sa foi, qu'il garderait loyalement la part du seigneur et la leur. Ce serait aussi le meunier qui avertirait les moines de venir prendre leur part de blé et, pour cet avertissement, il en recevrait une miche de pain blanc.

Enfin, le seigneur de Sablé concéda sur ses vignes propres aux moines de Saint-Serge, pour la percevoir chaque année, après en avoir compté le produit en commun ⁴, la douzième mesure, quelle que fût celle employée pour mesurer le rendement

1. *In castello meo apud Brioledum, juxta domum meam.*

2. Il s'agit ici d'Auger ou Ansgar, dix-neuvième abbé de St-Serge, qui gouverna ce monastère de 1177 à 1190. *Gall. Christ.* t. XIV, col. 648.

3. *Per manum suam.*

4. *Connumeratione facta.*

de ces vignes. En retour de ces bienfaits, les moines s'engagèrent envers Robert à ne rien réclamer du ponton *in potinello*¹ sur lequel ils prétendaient exercer la dîme des poissons. De plus, ils accordèrent sans réserve au seigneur et à son épouse Clémence les prières et les suffrages du monastère². La donation à laquelle, pour plus de sûreté, Raoul, évêque d'Angers, apposa son sceau, fut passée dans le chapitre de Saint-Serge, en présence de Hervé, abbé de Bellebranche, de Raoul, moine de cette abbaye, de Foulques, chanoine du Bois-Renou, des prieurs de Saint-Serge et de Chalonnès et de plusieurs dignitaires de la communauté. On comptait, parmi les chevaliers présents, Guillaume de Maulévrier, Geoffroi Crespin, Hervé de Beaumortier, Olivier de la Roche, *de Rupe*, et plusieurs autres³.

On voit donc, par la pièce qui précède, que, par suite de son mariage avec l'héritière de Sablé, Guillaume des Roches devenait l'un des plus puissants seigneurs du Maine. Sablé était, à cette époque, le siège d'une baronnie⁴ possédant tout ce qui, suivant la coutume du Maine, doit constituer cette seigneurie : des châtelains sujets de corps de la baronnie, ville close, abbaye⁵. Le mariage du chevalier avec Marguerite le rattachait aux plus grandes maisons de la province : à celle de Mayenne⁶ et à celle

1. Le mot de *potinellus* n'est pas dans Ducange. — On peut penser qu'il signifie ou vivier ou réservoir à poissons en forme de *Bateau-ponton*, comme on en voit encore en certains pays, en Alsace, par exemple.

2. *Plenarium monachatum*.

3. Cartul. de St-Serge, fol. 81, r°. — Ménage semble n'avoir pas connu cette pièce qu'avait vue Ménard. En citant cet auteur, l'historien de Sablé le critique à bon droit au sujet de la date de 1105, donnée par ce Ménard au voyage de Robert, seigneur de Briolè, à Jérusalem (Ménage, *Hist. de Sablé*, p. 168). Mais la pièce où il est question d'un Robert de Briolè qui va à Jérusalem, existait bien alors comme maintenant; c'est la nôtre, comme le prouvent les termes appliqués à Robert : *votens ire Jerusalem*; seulement c'est à Robert IV de Sablé, seigneur de Briolè, père de Marguerite de Sablé, qu'il faut la rapporter, et non à un autre Robert, seigneur du même lieu, qui aurait vécu en 1105. En effet, à cette date, le seigneur de Sablé était Robert II, qui n'était pas possesseur de Briolè, terre qui n'entra dans la maison de Sablé que par le mariage du fils de ce Robert, Lisiard, avec Tiphaine de Briolè.

4. C'est le roi Jean, lui-même, qui, conférant à Guillaume des Roches la sénéchaussée héréditaire d'Anjou, du Maine et de Touraine, qualifie la seigneurie de Sablé de : *baronia de Sablotio* (*Rol. Chart.* t. I, p. 72 (b)).

5. L'abbaye était Bellebranche (ordre de Cîteaux), près Sablé, paroisse de Saint-Brice.

6. Voir, sur la question de savoir si Clémence de Mayenne était mère de

d'Antenaise ¹ dont étaient la mère et la grand'mère de sa femme, et, par alliance, à celle de Chemillé, puisque la tante de sa femme, une autre Marguerite de Sablé, avait épousé un seigneur de cette maison, Pierre de Chemillé ². Mais, ce qui était bien plus important pour Guillaume des Roches que l'ancienneté des maisons auxquelles il s'alliait, c'étaient les immenses biens que lui apportait sa femme : Sablé, Loupelande, la Suze ³ au Maine, Précigné ⁴, Briolé ⁵ et Brion ⁶ en Anjou.

Marguerite de Sablé et sur la filiation de cette Clémence, la note 1.

1. Ménage (*Hist. de Sablé*, p. 166), incline à croire que la grand'mère de Marguerite de Sablé, Hersende, femme de Robert III de Sablé, était de la maison d'Antenaise. Nous partageons son opinion en considérant les rapports fréquents qui ont existé entre Guillaume des Roches et des personnages de la famille d'Antenaise.

2. Ménage a omis cette Marguerite de Sablé parmi les enfants de Robert III et d'Hersende. Sa filiation est indiquée d'une manière positive dans une saisine accordée aux moines du Loroux, à Chanzeaux, en présence de Payen de Rochefort, sénéchal d'Anjou, par Pierre, seigneur de Chemillé, *dominus Petrus de Chimilleio* et sa femme Marguerite, fille de Robert de Sablé (*filia domini Roberti de Sabolio*), de la terre de *Fracta Rota*, qu'avait jadis donnée au monastère, d'accord avec son épouse Hersende et son fils aîné Lisiard, Robert II de Sablé, bisaïeul paternel de Marguerite (Dom Housseau, t. 5, n° 2027). Cette pièce n'est pas datée, mais comme l'acte a lieu devant Payen de Rochefort, qui n'a été sénéchal d'Anjou que de 1189 à 1192, il faut la circonscrire entre ces deux dates. C'est par conséquent entre 1189 et 1192 que vivait la tante de Marguerite de Sablé. — C'est donc aussi cette Marguerite, dame de Chemillé, et non la femme du sénéchal d'Anjou, comme le dit à tort Dom Piolin (*Hist. de l'Egl. du Mans*, t. 4, p. 315), qui a pu être une des bienfaitrices de l'abbaye de Melleray, au diocèse de Nantes. Le même historien, confondant la tante et la nièce, fait épouser en secondes noces à notre Marguerite de Sablé, le seigneur de Chemillé, qu'avait épousé cette autre Marguerite, tante de la femme du sénéchal (Dom Piolin, *Hist. de l'Egl. du Mans*, t. IV, p. 315). C'est sans doute du mariage de ce Pierre de Chemillé et de Marguerite de Sablé que vint un autre Pierre de Chemillé, seigneur de Brissac, *Brochesac*, vivant en 1248, mari d'Aliénor, et que Jean, duc de Bretagne, appelait son oncle (Ménage, *Hist. de Sablé*, p. 116).

3. C'est le mariage de Hersende, fille de Herbert ou Hubert, seigneur de la Suze et de Loupelande, avec Robert II, qui fit passer ces terres dans la maison de Sablé.

4. Au nombre des biens que Marguerite de Sablé apporta, lors de son mariage, à Guillaume des Roches, figure la terre de Précigné. (Peseche, *Dict. statist. de la Sarthe*, t. 4, p. 552.)

5. La terre de Briolé était entrée dans la maison de Sablé par le mariage de Tiphaine de Briolé avec Lisiard de Sablé.

6. La terre de Brion avait appartenu à Robert le Bourguignon, seigneur de

II.

GUILLAUME DES ROCHES

DEPUIS SON MARIAGE JUSQU'A LA MORT DU ROI RICHARD.

1190 — 6 avril 1199.

Il conclut, avec d'autres grands personnages, la paix au nom de Richard, roi d'Angleterre, avec Philippe-Auguste (8 juillet 1193). — Il est témoin, en 1195, d'une donation faite par Bouchard, comte de Vendôme, à l'abbaye de la Sainte-Trinité de Vendôme. — André, seigneur de Vitré, le comprend parmi ses amis dans un traité de paix qu'il conclut avec Gui de Laval (1197). — Il est témoin, le 7 octobre 1197, de l'échange des Andelys, fait par le roi Richard avec l'archevêque de Rouen, Gautier, ainsi que d'une donation faite, le 19 février 1199, par le prince anglais, aux religieuses de Notre-Dame des Loges (diocèse d'Angers). — Mort du roi Richard (6 avril 1199).

Après son mariage, pendant trois ans jusqu'en 1193, Guillaume des Roches disparaît pour nous complètement. Si nous ignorons ce qu'il a pu devenir pendant ce temps, il est permis de supposer qu'il dut s'occuper à rechercher la faveur de Richard d'Angleterre, et il le put assurément, grâce au rôle, auprès du roi Richard, de son beau-père ¹ qui, après avoir commandé avec

Sablé, duquel elle passa à Renaud de Craon, son fils aîné. Il y a, en 1189, parmi les fondateurs du Perray-Neuf, un Pierre de Brion, qui prend part, pour un tiers, à la dotation du monastère. Ménage fait remarquer qu'il se pourrait que ce fût un bâtard de la seconde maison de Craon, auquel on aurait donné cette terre, et qui n'aurait point laissé d'enfants légitimes, puisque la terre de Brion a appartenu à Guillaume des Roches du chef de Marguerite de Sablé, sa femme. En admettant la première hypothèse de Ménage sans tenir compte de celle par laquelle il suppose que le Pierre de Brion, fondateur du Perray-Neuf, pourrait avoir été de l'ancienne maison de Brion, en Anjou, la terre de Brion ne serait passée à Marguerite de Sablé qu'après 1189, temps auquel vivait encore ce Pierre de Brion,

1. Robert de Sablé fut toujours en très-grande faveur auprès du roi Richard. C'est ainsi qu'on le voit figurer comme témoin, sous la seule désignation de *Robert de Sablé*, avec d'autres grands personnages, l'évêque d'Évreux, Garnier de Naplouse, grand maître des Hospitaliers, *magister hospitalis de Jerusalem*,

distinction la flotte anglaise pendant la troisième croisade, avait renoncé au monde pour entrer dans l'ordre du Temple dont il était devenu le onzième grand maître¹. Les grands emplois de celui-ci durent profiter à la fortune politique de son gendre, qui eut occasion d'en faire preuve en 1193. Cette année, en effet, le roi Richard, délivré de captivité et rentrant dans ses états, envoya Guillaume², évêque d'Ely, son chancelier, Guillaume Briwere, Guillaume des Roches et d'autres hommes pleins de prudence, au roi de France pour faire une paix telle quelle avec lui. Ceux-ci la conclurent suivant les désirs du roi leur maître. Des lettres datées de Mantes (8 des ides de juillet)³, en font foi :

» Sachez, y est-il dit, que Guillaume, évêque d'Ely, chancelier
 » du roi d'Angleterre Richard, légat du Saint-Siège, et avec
 » lui Guillaume des Roches, *Willelmus de Rupibus*, Jean
 » de Préaux, *de Pratellis*, et Guillaume Briwere, envoyés
 » par le roi d'Angleterre, allèrent remettre au roi de France des
 » lettres patentes du roi Richard dont la teneur portait que
 » celui-ci aurait pour agréable et ratifierait tout ce que ses
 » envoyés feraient et concluraient avec le roi de France. Ils en
 » usèrent donc au gré de Richard et firent avec le roi de France
 » un accord au nom du roi d'Angleterre, leur seigneur⁴.

L'article 11 de ce traité portait entre autres choses que, pour assurer l'exécution de toutes ses clauses, le roi d'Angleterre livrerait au roi de France Loches et Châtillon-sur-Indre, et à l'archevêque de Reims, Drienaux et Arches; que ces quatre châteaux seraient gardés aux frais du roi d'Angleterre, à la charge, par Guillaume des Roches, ou son lieutenant, en ce qui concernait la garde de Loches et de Châtillon, de payer au roi de France, par mois, 2,000 livres angevines, suivant les revenus produits par chaque mois⁵, et de pourvoir de deux mois de

André de Chaliron et Geoffroi du Perche, au douaire constitué à Limisso, en Chypre, le 12 mai 1191, par le roi Richard à sa femme, Bérengère de Navarre. (D. Martène, *Veter. Script. ampliss. Collect.* col. 995 et suiv.)

1. D'après l'*Art de vérif. les Dates*. éd. in-f°, 1783, t. 1, p. 519, Robert de Sablé remplaça, dans le gouvernement de l'ordre du Temple, Gérard de Riderfort ou de Bedefort et fut grand maître de 1191 à 1196.

2. Guillaume de Longchamp.

3. Le 8 des Ides de juillet correspond au 8 juillet.

4. *Roger de Hoveden*, ap. D. Bouquet, t. 17, p. 559.

5. *Quantum ad mensem continget* (selon les possibilités de chaque mois). La somme fixe à payer par mois était de 2,000 livres, mais il pouvait y avoir des

vivres ces forteresses, savoir : Loches pour l'entretien de onze chevaliers et de quarante sergents, et Châtillon pour l'entretien de quatre chevaliers et quarante sergents. Chalmel, dans son histoire de Touraine, raconte le même fait un peu différemment. D'après lui, le traité ci-dessus aurait été négocié pendant la captivité du roi Richard et à son insu, mais comme cet écrivain n'est pas sûr ¹, que, d'ailleurs, il n'indique pas la source qui lui a fourni sa version différente de celle de l'historien anglais, on peut suspecter son témoignage. Le traité conclu avec le roi Richard aurait été, dit-il, la suite et le contre-coup destiné à parer un autre traité du mois de janvier 1192-93 (n. st.), entre Jean Sans-Terre, comte de Mortain, frère cadet de Richard, et Philippe-Auguste, par lequel Jean cédait au roi une partie de la Normandie et une partie de la Touraine, c'est-à-dire la ville de Tours avec ses dépendances, jusqu'à Azay, les hommages de Mont-richard et d'Amboise, et les seigneuries de Montbazou, de Loches et de Châtillon-sur-Indre. De son côté, ajoute l'historien de la Touraine, Philippe-Auguste s'engageait à lui fournir des troupes pour se rendre maître du royaume d'Angleterre. Guillaume, qui en était chancelier, Guillaume des Roches et les principaux officiers de Richard ne négligèrent aucun moyen pour empêcher l'exécution de ce traité. Ils firent des observations au roi Philippe et vinrent enfin à bout de lui persuader d'abandonner Jean Sans-Terre. En conséquence, ils firent avec Philippe une convention qu'ils s'obligèrent de faire ratifier par Richard lorsqu'il serait de retour ².

Quoi qu'il en soit des attitudes diverses attribuées en cette circonstance au roi Richard, il est certain que, deux ans plus tard (1195), on retrouve Guillaume des Roches témoin, avec d'autres chevaliers, d'une donation par laquelle Bouchard, comte de Vendôme, cédait quarante sous de rente à l'abbaye de la Sainte-Trinité de Vendôme pour les percevoir chaque année sur les étaux de ses bouchers ³, en vue de faire participer

difficultés d'exécution en ce qui concernait la régularité des paiements. On établissait donc d'avance une compensation d'un mois à l'autre.

1. On sait en effet que Chalmel s'est servi, pour faire son histoire de Touraine, d'un manuscrit dû à Pierre Carreau, conseiller au présidial de cette ville, qui vivait dans la seconde moitié du XVII^e siècle.

2. Chalmel, *Hist. de Touraine*, t. 2, p. 55.

3. *In meis stallis carnificum.*

à toutes les bonnes œuvres du monastère l'âme de son frère chéri, Lancelin, inhumé dans l'abbaye¹. Une autre pièce qui nous paraît apocryphe nous montre Guillaume des Roches parmi les souscripteurs d'une charte donnée au Mans², par Richard, au profit de l'abbaye de Perseigne, et datée du 4 avril 1196³. Le chevalier y est qualifié de *senescallus Andegavensis*⁴. L'année suivante (1197), une de ces guerres interminables et barbares, comme il y en avait au moyen-âge entre les barons féodaux, était sur le point d'éclater entre André de Vitré et Gui de Laval. Les hommes du seigneur de Vitré se plaignaient que Gui leur eût fait *de moult grands griefs* quand ils s'allèrent réfugier sur ses terres, lors de la guerre de leur maître avec le roi Richard. André, soutenant ses hommes et désireux de tirer vengeance de cette insulte, en demanda raison à Gui, les armes à la main. Mais les amis des deux seigneurs parvinrent, après quelques hostilités réciproques, à ménager un accord entre les belligérants. On y décida que, dans le cas où les deux seigneurs seraient en guerre avec quelque autre baron, leurs hommes pourraient se réfugier réciproquement avec sauf-conduit, soit sur les terres de Vitré, soit sur celles de Laval. André et Gui jurèrent qu'ils observeraient ce traité et se prêteraient un secours mutuel contre tous leurs ennemis, sauf la foi qu'ils devaient à leurs seigneurs liges et à leurs amis. André rangea donc parmi ses amis Juhel de Mayenne, Guillaume de la Guerche, les enfants de Maurice de Craon⁵, Guillaume de Fougères, *messire Guillaume des Rochers*, et les hommes liges ses propres tenanciers. D'autre part, les amis qu'énonça Gui de

1. Dom Housseau, t. 5, n° 2083.

2. *Apud Cenomanos*.

3. *Cartul. de Perseigne*, f° 32 v°.

4. C'est ce titre de *senescallus Andegavensis*, donné à Guillaume des Roches, qui nous fait soupçonner cette pièce de fausseté, non pas peut-être quant à son contexte, ni quant à la date qui lui est assignée par le cartulaire de Perseigne, mais quant à la qualité des témoins qui y figurent. Il est vrai que Richard a pu faire une donation à Perseigne en 1196, mais il ne l'a pu faire en présence des témoins dénommés; car, l'un d'eux, Guillaume des Roches, n'est devenu sénéchal qu'en mai 1199, plus d'un mois après la mort du roi Richard, et Amauri de Craon, qui est aussi nommé parmi les témoins de cette charte, était alors encore trop jeune pour figurer dans un acte public.

5. L'un de ces enfants était *Amauri de Craon*, qui devint plus tard le gendre de Guillaume des Roches.

Laval furent le vicomte de Thouars et ses enfants, Guillaume de Fougères précité, Alain, fils du comte de Penthièvre, et autres seigneurs ¹. La même année, le 7 octobre 1197, le roi Richard faisant un échange des Andelys ² avec l'archevêque de Rouen, Gautier, prenait à témoins de son intention d'y être fidèle plusieurs personnages parmi lesquels le sénéchal d'Anjou, Robert de Turneham, Guillaume des Roches et Eustache, élu au siège épiscopal d'Ely : « Sachez, protestait le prince, qu'autant » qu'un roi le peut faire ³, nous entendons excommunier ⁴ qui- » conque enfreindra cet échange, et voulons qu'il encoure l'indi- » gnation du Dieu tout puissant ⁵. » Ces rapports d'affection d'une part, de déférence de l'autre, qui unissaient le roi Richard à Guillaume des Roches se maintinrent sur le même pied jusque vers la mort du prince, car, environ un mois et demi avant de mourir (19 février 1199), Richard, alors à Colombiers ⁶, donnait en présence du sénéchal d'Anjou, Robert de Turneham, de Guillaume des Roches et de Pierre Savari, seigneur du lieu, aux religieuses de Notre-Dame des Loges (ordre de Fontevraud), cent sous à percevoir chaque année sur le péage de Baugé ⁷. Guillaume ne devait point oublier le monastère, objet des libéralités de son maître, et neuf ans plus tard, il lui faisait aussi une donation ⁸. Moins de deux mois après ce dernier acte de munificence, le roi Richard, blessé mortellement au siège du château de Chalus, en Limousin, expirait en témoignant les sentiments du plus profond repentir pour toutes les fautes qu'il avait pu commettre (6 avril 1199) ⁹. « C'était, dit » l'Obituaire de Fontevraud, un roi très-prudent ¹⁰, d'un esprit

1. Le Baud, *Hist. de Bretagne*, p. 36. — *Art de vérifier les Dates*, art. de Gui VI de Laval.

2. *Villam Andeliaci*.

3. *Quantum rex potest*.

4. *Excommunicamus*.

5. *Roger de Hoveden*, ap. D. Bouquet, t. 17, p. 582. Il y a par erreur, dans le texte, pour date de cette pièce, 1217, au lieu de 1197.

6. *Apud Columbarias*. Ce Colombiers est sans doute celui dont Pierre Savari, nommé parmi les signataires de l'acte, était le seigneur.

7. *De paagio de Baugi. Cartul. de Fontevraud*, t. I, fol. 229 r°.

8. *Cart. de Fontevraud*, t. I, fol. 229 r°.

9. *Cartul. de Fontevraud*, t. 2, fol. 111 r°. — Suivant Raoul de Coggeshale, le roi expira vers le déclin du jour, *cum jam dies clauderetur*. (*Raoul de Coggeshale*, ap. D. Bouquet, t. 18, p. 85.)

10. *Admodum cautus*.

» avisé ¹, d'un grand talent à la guerre et d'un courage remar-
 » quable. Habile dans tous les exercices du corps, il était aussi
 » doux envers les bien intentionnés, qui lui étaient fidèles,
 » qu'âpre et terrible pour les traîtres et les rebelles. Son seul
 » défaut était de trop se livrer aux préoccupations terrestres ². »
 Laissons encore parler, sur les derniers moments du roi, l'Obi-
 tuaire de Fontevraud, auquel nous devons l'éloge du prince :
 « Les évêques et les chevaliers, qui entouraient le lit du roi, le
 » voyant sur le point de mourir, navrés de ses douleurs ³,
 » l'avertirent de se préparer, selon l'usage chrétien, à se
 » confesser pour recevoir le corps du Christ. Le roi, recon-
 » naissant de cette grâce que le maître du ciel voulait bien
 » lui accorder, protesta qu'au fond du cœur, il croyait
 » fermement en Dieu : « Bien que, dit-il, esclave du monde en
 » ma jeunesse ⁴, j'aie péché contre lui un nombre infini de fois, je
 » ne l'ai pourtant jamais renié. » C'est ainsi qu'en confessant
 » sa croyance au Christ, le monarque en reçut le corps et le
 » sang devant tous, avec un profond respect. Après avoir
 » communie, comme on lui demandait où il voulait être inhumé,
 » lui, d'un cœur repentant au souvenir de l'énormité de ses
 » fautes, se tournant vers ceux qui lui avaient fait cette
 » question : « Je sais, dit-il, et je crois que, vu mes péchés, moi
 » qui n'ai rien de bon, je n'échapperais que difficilement ou
 » même pas du tout aux peines de l'enfer, sans la miséricorde
 » de Dieu et les prières des servantes du Christ qui lui sont
 » consacrées à Fontevraud. Je les ai chéries pendant ma vie,
 » c'est à elles qu'en mourant, je donne mon corps. Aussi, je vous
 » en prie, portez mes restes à Fontevraud, et ensevelissez-moi,
 » quoique indigne, aux pieds de mon père que, jadis, j'ai beau-
 » coup trop offensé, en sorte que si, pendant ma vie, je n'ai pu
 » lui complaire, je le puisse du moins après ma mort ⁵. »

1. *Ingenio astutus.*

2. *Sed terrenis nimium curis implexus. Cartul. de Fontevraud, t. 2, fol. 111 r°.*

3. *Nimio gemitu consternati.*

4. *Licet juvenis fidem servans mundo.*

5. *Cartul. de Fontevraud, loc. cit.* — Combien la fin de Richard si simple et si pieuse dans le texte qu'on vient de lire est plus conforme à l'esprit du temps que la manière sceptique et bizarre dont presque tous les historiens le font mourir.

A son lit de mort, le roi avait recommandé à ceux qui l'entouraient de faire porter son corps à Fontevraud, près de ses pères. Ses ordres furent exécutés, et, après cinq jours de marche, la dépouille mortelle de Richard placée dans un cercueil que portaient ses barons arriva, le jour des Rameaux, dans l'église de l'abbaye ¹ où, après la cérémonie des obsèques faite par l'évêque de Lincoln ², on l'ensevelit, avec les ornements royaux, aux pieds du roi Henri son père. Le cœur de Richard fut porté à Rouen ³.

III.

GUILLAUME DES ROCHES

DEPUIS LA MORT DU ROI RICHARD (6 AVRIL 1199)
JUSQU'EN 1200.

Il assiste à diverses fondations pieuses faites par Aliénor d'Aquitaine, mère de Richard, pour le repos de l'âme de son fils (1199). — Compétition d'Arthur, duc de Bretagne, neveu, et de Jean-sans-Terre, frère du feu roi. — Jean est couronné duc de Normandie à Rouen (Octave de Pâques 1199). — Guillaume des Roches se déclare pour Arthur. — Entrée d'Arthur à Angers (18 avril 1199). — Le jeune prince est reconnu comte d'Anjou, du Maine et de Touraine. — Son entrée au Mans. — Il prête hommage à Philippe-Auguste pour le Maine, l'Anjou et la Touraine. — Ses donations aux barons du Maine, confirmées par Philippe-Auguste (mai 1199). — Il nomme Guillaume des Roches sénéchal d'Anjou et du Maine, en y joignant le don de Mayet et de la forêt de Bersay, faveur que Philippe-Auguste confirme à Guillaume (mai 1199); Arthur se rend à Tours et s'y fait recevoir chanoine de Saint-Martin. — Incursion des Poitevins et pillage de Tours. — Retour d'Arthur au Mans. — Fondations pieuses du prince; ses largesses au clergé du Maine; don du château de Langeais à Robert de Vitré (juin 1199). — Jean est couronné roi d'Angleterre (27 mai 1199). — Il

1. *Cartul. de Fontevraud*, t. 2, fol. 111, r°.

2. *Raoul de Coggeshale*, ap. D. Bouquet, t. 18, p. 85. — Cet écrivain raconte la mort du roi en abrégé, mais dans un sens analogue à l'obituaire de Fontevraud.

3. *Chronicon Alberici trium Fontium*, ap. D. Bouquet, t. 18, p. 762.

passe d'Angleterre en Normandie, puis dans le Maine (18 septembre 1199). — Guillaume des Roches essaye de ménager un accord entre le roi et Arthur; Jean promet d'y adhérer. — Entrée du prince anglais au Mans (22 septembre 1199). Il se fait donner des otages par divers seigneurs du Bas-Maine, Raoul de Vautorte, Guillaume de Montgirou et Guillaume de Gorham, comme garantie de leur fidélité. — Philippe-Auguste se déclarant le protecteur d'Arthur, envahit le Maine conjointement avec le jeune duc, dont Guillaume des Roches conduit les troupes (octobre 1199). — Prise et destruction de Ballon par le roi de France. Représentations que lui fait à ce sujet Guillaume des Roches. — Réponse hautaine du roi. — Prise du Mans. — Siège de Lavardin par Philippe-Auguste. — L'armée anglaise s'approchant, Philippe-Auguste lève le siège de Lavardin, revient au Mans, puis évacue la province. — Irritation de Guillaume des Roches contre Philippe-Auguste. — Tentatives de rapprochement ménagées par lui entre Jean-sans-Terre et Arthur. — Leur insuccès. — Fuite d'Arthur du Mans à Angers. — Mariage de la mère d'Arthur, Constance de Bretagne, avec Gui de Thouars. — Arthur se rend avec sa mère d'Angers à Tours. — Il est remis aux mains du roi de France qui l'envoie à Paris. — Colère du roi Jean à cette nouvelle. — Il fait incendier le Mans. — Guillaume des Roches en faveur auprès du roi d'Angleterre et d'Aliénor d'Aquitaine. — Il souscrit à diverses fondations faites par la mère et le fils. — Le roi Jean lui fait la concession d'un marché à Agon, le jeudi de chaque semaine, et, au même lieu, d'une foire de huit jours, à la Pentecôte (27 décembre 1199).

Après la mort du roi Richard, on voit reparaître sur la scène politique un personnage qui s'en était tenu écarté jusque là pour vivre dans la retraite, c'est la mère du feu roi, la veuve de Henri II, Aliénor d'Aquitaine. De retour à Fontevraud, qu'elle n'avait quitté que pour aller, sur l'invitation de son fils, assister à ses derniers moments ¹, la mère de Richard commença une période de vie politique qui recommande surtout cette reine à la postérité. Après avoir, dans la première partie de sa vie, lorsqu'elle excitait ses fils contre son mari, été une source de désastres pour l'Angleterre, dans la seconde partie de son existence, elle répara ses fautes et montra autant de zèle pour les intérêts du royaume qu'elle semblait les avoir méconnus, ou tout au moins négligés, jusque là.

C'est ainsi que, le jour même des funérailles du roi, elle faisait

1. *Raoul de Coggeshale*, ap. D. Bouquet, t. 18, p. 85. — Rex de sospitate conquerenda nimis incertus matrem quæ apud Fontem Ebraaldi morabatur, litteris accersivit.

un acte de haute politique en présence de grands dignitaires du clergé, les évêques de Poitiers et d'Angers, les abbés du Pin et de Turpenai, de plusieurs des seigneurs qui avaient assisté aux obsèques de son fils, Aimeri, vicomte de Thouars, et Gui, son frère, Pierre de Montrenil ¹, Pierre Bertin, sénéchal du Poitou, Geoffroi de la Celle ², et, parmi eux, de Guillaume des Roches. En effet, désirant rattacher à la cause de son fils Jean les grands personnages qu'avait pu mécontenter le roi Richard, elle rendit à plusieurs d'entre eux les terres que le défunt roi leur avait confisquées. On la vit, par exemple, rendre à un seigneur de l'Aunis, Guillaume de Mauzé ³, la ville de Marans dont le roi Richard l'avait dépouillé, et que ce seigneur revendiquait comme sa propriété ⁴. Mais cette restitution ne fut pas tout à fait désintéressée, et, en retour, Guillaume de Mauzé, en présence des mêmes témoins et de l'évêque de Lincoln, dut, par un second acte, constituer à l'abbaye de Fontevraud, objet des complaisances d'Aliénor, une rente de 100 livres sur Marans « pour le » salut, dit habilement la vieille reine, du bien-aimé seigneur » de Guillaume, le roi Richard, notre fils, et dans le but de lui » faire obtenir plus vite la miséricorde de Dieu ⁵. »

La même année, la reine Aliénor, toujours anxieuse du salut de l'âme de son fils, donnait au même monastère dix livres de revenu annuel, monnaie de Poitou, sur la prévôté d'Oléron dans le but sans doute de faire prier pour Richard ⁶. Le chapelain de la reine, Roger, moine ⁷ de l'ordre de Fontevraud, chargé de

1. *De Monterolio*.

2. *De Cella*.

3. *De Mause*.

4. Jus suum. — *Cartul. de Fontevraud*, t. I, fol. 499 v°. — Voir aussi un article de M. Marchegay sur les chartes de Fontevraud, concernant l'Aunis et la Rochelle, *Bibl. de l'École des chartes*, t. 19, p. 332.

5. *Bibl. de l'École des chartes*, t. 19, p. 335.

6. Aliénor fit encore d'autres fondations pour le repos de l'âme de son fils Richard. C'est ainsi qu'en 1199 elle affranchit, dans ce but, de tout impôt extraordinaire (*exactione*) la ville de Vouillé (*de Volliaco*), en Poitou (Bréquigny, *Diplôm.* t. 4, p. 274), et que, la même année, elle donna à Fontevraud un nommé Foucher de la Rochelle et ses héritiers, après les avoir exemptés de toute taille. *Cartul. de Fontevraud*, t. I, fol. 21 v°.

7. Il y a dans le texte *frater* et non *monachus*. Cette nuance dans une expression consacrée par l'usage pour désigner un régulier, indique la subordination des moines de Fontevraud, *fratres*, aux religieuses, *moniales*, de la même communauté.

célébrer les divins mystères dans la chapelle récemment édiflée par la reine, à Fontevraud, en l'honneur de saint Laurent, devait percevoir ces 10 livres, sa vie durant, et, après sa mort, ceux qui seraient nommés par l'abbesse pour desservir la même chapelle¹. Guillaume des Roches souscrivit à cette seconde fondation² datée de Poitiers comme à celle de Guillaume de Mauzé. C'est en effet dans la capitale du Poitou que se trouvait, en ce moment, la reine-mère, et elle s'y était fait suivre sans doute des principaux seigneurs dont l'appui pouvait être nécessaire à son fils Jean et avec lesquels, en tout cas, il fallait conférer sur des mesures de défense indispensables, nécessitées par les attaques du roi de France et par la compétition d'Arthur de Bretagne, neveu du feu roi, et de Jean, frère cadet du défunt.

Ces mesures étaient dues en partie à ce que Richard, en mourant, n'avait pas désigné d'héritier pour lui succéder³, soit qu'il prévît que son neveu Arthur, fils d'un frère puîné, ne devînt, par sa trop grande soumission au roi de France, une cause de ruine et de faiblesse pour la prépondérance anglaise, soit qu'il estimât peu Jean, comte de Mortain, son troisième

1. *Cartul. de Fontevraud*, t. I, fol. 465, r°.

2. Dans cet acte, Guillaume des Roches, au lieu d'être, comme d'habitude, qualifié de *Willelmus de Rupibus* est appelé *Guillelmus de Rupe*. Bien que cette forme ne soit pas celle que l'usage emploie ordinairement pour la désignation latine de notre sénéchal, c'est toutefois de lui qu'il s'agit dans la fondation que fait la reine; car une seconde fois, en 1221, dans un procès de l'évêque de Paris et de Philippe-Auguste, au sujet du *clos Bruneau*, on le retrouve qualifié de *Guillelmus de Rupe*, senescallus Andegavensis.

3. Richard n'avait donc pu, comme le pense le savant traducteur de Mathieu Paris, « songer à maintenir l'unité de l'empire anglais au profit d'un frère que, » pourtant, il méprisait. » Jean n'avait pu davantage, comme le veut une histoire anglaise moderne, « soutenir qu'avant d'expirer, Richard l'avait nommé » son héritier, » (Fleury, *Hist. d'Angleterre*, t. I, p. 172), car Jean, vers lequel sa mère Aliénor, présente au lit de mort du roi, eût pu faire incliner Richard, ne s'y trouvait pas lui-même. Peu de jours avant la mort de son frère, il avait quitté le camp à cause de l'épuisement de ses finances et de quelques difficultés qu'il avait eues avec le roi (Raoul de Coggeshale, ap. D. Bouquet, t. 18, p. 87). De là, il avait gagné la Normandie et sans doute son comté de Mortain; il s'y trouvait lors de la mort du roi (*Roger de Hoveden*, ap. D. Bouquet, t. 17, p. 596). La mauvaise intelligence qui régnait entre les deux frères, l'absence de Jean, quand Richard mourait, le mépris que l'on convient que celui-ci avait pour ce frère, sont des présomptions très-graves contre la supposition d'une déclaration d'hérédité que rien ne constate.

frère, dont il avait d'ailleurs beaucoup à se plaindre. Peut-être aussi le roi avait-il voulu laisser les peuples libres de choisir eux-mêmes, d'après leurs sympathies et les besoins de leurs diverses nationalités, un candidat qu'ils n'eussent pas accepté s'il le leur eût imposé, peut-être encore comptait-il éviter ainsi la guerre civile, mais il se trompait étrangement; car, par suite de son silence sur son successeur, deux prétendants se trouvaient en présence, Arthur, duc de Bretagne, neveu du roi Richard, fils de Geoffroi, frère puîné du prince, et Jean, comte de Mortain, frère cadet du roi.

Arthur avait alors douze ans accomplis. Il était né dans la nuit de Pâques ¹ (29 mars 1187), du mariage de Geoffroi, fils cadet de Henri II et d'Aliénor d'Aquitaine, et de Constance, fille et héritière du duc de Bretagne, Conan IV. Quelques mois avant la naissance du jeune prince, son père Geoffroi était mort dans un tournoi (19 août 1186). L'année suivante, Constance, sa veuve, accouchait à Nantes ² d'Arthur, aux acclamations de toute la Bretagne, heureuse de voir continuer la dynastie de ses ducs. Des vers fatidiques ³ annonçaient qu'Arthur serait un autre Mars, rempart assuré pour la Bretagne contre l'invasion étrangère. Mais ces belles prévisions ne se réalisèrent jamais, et, toute sa vie, le jeune duc fut le jouet de l'inconstance de la fortune. Il était très-jeune quand, par un traité passé à Messine, son oncle Richard, non encore marié, dont il semblait avoir l'attachement, voulant mettre fin à des contestations que la dot de Jeanne, reine de Sicile, tante d'Arthur, lui suscitait avec Tancred, successeur sur le trône du mari de Jeanne, le

1. *In ipsa sancta nocte Paschæ*, dit Roger de Hoveden, ap. D. Bouquet, t. 17, p. 469. — Benoît de Peterborough (ap. D. Bouquet, t. 17, p. 470) dit aussi qu'Arthur était né *in ipsa nocte Dominicæ resurrectionis*. — D'après Raoul de Diceto (ap. D. Bouquet, t. 17, p. 629), Arthur serait né le jour même de Pâques, *die sancto Paschæ*, 4 des calendes d'Avril (29 mars). Cette différence d'interprétations peut très-bien se concilier, en admettant qu'Arthur était né dans la période de la nuit de Pâques, qui faisait partie du jour même de la fête, comme par exemple de une heure à cinq heures du matin. C'est ce qui fait que nous prenons pour date de cette naissance le 29 mars, jour de Pâques. La Biographie Michaud, t. II, p. 305, semble donc adopter à tort pour date de la naissance du jeune prince le 30 avril 1187.

2. *Cartul. de Ste-Croix de Quimperlé*, ms. des Blancs-Manteaux, n° 45, p. 209.

3. *Addenda Chronico Andegavensi*, ms. des Blancs-Manteaux, n° 45, p. 321.

fiança à une des filles de ce prince (1190) ¹. Par ce même traité, Richard instituait Arthur son héritier, s'il venait à mourir sans enfants ². Mais le mariage du roi avec Bérengère (12 mai 1191) ³, annula sans doute ce premier testament, et, plus tard, bien que le roi n'ayant pas eu d'enfants de cette union, se trouvât vis-à-vis d'Arthur dans la même position qu'en 1190, les relations entre les deux princes semblent avoir été d'une très-grande froideur. Bien plus, quatre ans avant sa mort, le roi Richard entraîné par son humeur belliqueuse, et peu soucieux de respecter les liens de parenté, n'avait pas craint de déclarer la guerre à sa belle-sœur Constance, veuve de Geoffroi et mère d'Arthur ⁴, et de faire exercer par ses hommes d'armes des ravages sur les terres des seigneurs partisans de la duchesse ⁵. Par suite de ces hostilités, les rapports étaient donc plus que tendus entre l'oncle et le neveu lorsque Richard mourut (6 avril 1199). Aussi, n'est-il pas étonnant qu'il n'ait point songé, pour en faire son successeur, à Arthur, qui ne lui rappelait que de fâcheux souvenirs. Cependant, par cette omission, ce roi, bon guerrier mais imprévoyant politique, préparait, peut-être sans s'en douter, la guerre violente qui allait éclater et dont le résultat le plus clair devait être la mort de l'un des prétendants au trône d'Angleterre et la perte, pour la monarchie anglaise, de la plus grande partie des provinces qu'elle possédait sur le continent.

Le roi Richard n'était pas expiré que, de part et d'autre, on courait aux armes. Les deux rivaux ne perdirent pas de temps. Le comte de Mortain, Jean, frère du feu roi, était alors en Normandie. Pour contenir l'Angleterre, il y envoya, de cette province, Hubert, archevêque de Cantorbéry, Guillaume Maréchal, comte de Striguil, et Geoffroi, fils de Pierre, justicier d'Angleterre, avec d'autres barons anglais; puis, il se rendit à Chinon et se fit livrer par Robert de Turneham le trésor de son frère avec la ville de Saumur et les autres châteaux que gardait ce seigneur ⁶. De retour de Chinon, Jean se fit remettre sans résistance les autres châteaux et villes de Normandie, et, dans

1. *Rigordus, De Gestis Philippi-Augusti*, ap. D. Bouquet, t. 17, p. 31.

2. *Chronicon Radulfi de Diceto*, ap. D. Bouquet, t. 17, p. 54.

3. De Mas-Latrie, *Hist. de Chypre*, t. 2, p. 5.

4. *Roger de Hoveden*, ap. D. Bouquet, t. 17, p. 579.

5. *Art de vérif. les Dates*, t. 13, p. 112 et suiv.

6. *Roger de Hoveden*, ap. D. Bouquet, t. 17, p. 596.

les Octaves de Pâques 1191, il fut, par l'élection des grands et l'acclamation du peuple, couronné duc de Normandie, à Rouen ¹.

Pendant ce temps, Arthur, à la tête des Bretons², conduits par Guillaume des Roches ³, envahissait l'Anjou, puis après avoir passé dans l'abbaye de Pontron le jour du vendredi saint ⁴ (16 avril), y avoir entendu la messe, adoré la sainte croix et été admis par les moines aux bénéfices de leurs oraisons et de leurs aumônes, il marcha sur Angers. Thomas de Furnes⁵, neveu de Robert de Turneham, qui en avait la garde, lui livra la ville et le château ⁶, et, le jour de Pâques (18 avril 1199)⁷, le jeune duc y fut reçu par les bourgeois⁸, avec sa mère, la duchesse Constance, et plusieurs ecclésiastiques et seigneurs de sa suite, l'évêque de Nantes et l'abbé de Redon, les sires de Châteaubriant, de Vitré et d'Ancenis; parmi eux on remarquait également un seigneur du Maine, Juhel de Mayenne, si célèbre depuis. D'autres grands personnages de l'Anjou, du Maine et de la Touraine, se réunirent à ceux-ci, et se rendant à Angers⁹, prêtèrent serment à Arthur, comme à leur seigneur lige : « La coutume suivie dans nos pays,

1. *Raoul de Coggeshale*, ap. D. Bouquet, t. 18, p. 87.

2. *Id.*, t. 18, p. 87.

3. *Art de vérifier les dates*, ducs de Normandie, article d'Arthur.

4. Reconnaissant de la faveur que lui avaient accordée les religieux, Arthur leur donna, pour soulager leur indigence, à titre d'aumône annuelle et perpétuelle, 12 livres en monnaie angevine, à percevoir sur la part du comte dans le produit du péage d'Angers. Le jour même de son entrée dans cette ville, c'est-à-dire le jour de Pâques, il en investit Jean, abbé de Pontron, dans la chapelle de la Haye aux bons-hommes, près Angers, avec les gants de Guillaume de la Guerche et en baisant les mains de l'abbé. — Marchegay, *Arch. d'Anjou*, t. II, p. 153. Teulet, *Invent. du Trésor des Chartes*, t. I, p. 199.

5. Ce Thomas de Furnes est appelé par Knygthon : *Thomas de Torneya* (de Turneham). — Ménage, *Hist. de Sablé*, p. 191. Cette différence de nom provient sans doute de ce que, parmi les historiens, les uns regardent ce Thomas comme fils d'une sœur, et les autres comme fils d'un frère de Robert de Turneham.

6. *Roger de Hoveden*, ap. D. Bouquet, t. 17.

7. Archives d'Anjou, *loco citato*.

8. *Raoul de Coggeshale*, ap. D. Bouquet, t. 18, p. 87.

9. Roger de Hoveden ne donne pas expressément la ville d'Angers comme le lieu de cette réunion. Cependant on peut présumer que c'est là qu'elle se tint; car, la première ville dont Arthur s'empara, fut celle où il dut réunir ses partisans pour y prendre une décision quelconque, d'autant mieux qu'Angers était une capitale.

» disaient-ils, veut qu'Arthur, fils de Geoffroi, frère aîné de
 » Jean, succède à son père dans son patrimoine, et jouisse de
 » l'héritage que celui-ci aurait eu s'il avait survécu à son frère
 » le roi Richard d'Angleterre. » En conséquence de ce droit de
 représentation admis par eux en principe, ils reconnurent Arthur
 pour comte d'Anjou, du Maine et de Touraine¹. Puis, le nouveau
 comte, aidé de Guillaume des Roches² (auquel il était redevable
 en partie de son entrée à Angers), et de ses fidèles Bretons dont
 Philippe-Auguste stimulait aussi le zèle, se rendit au Mans³ où il
 fut fort bien reçu par les habitants; et ceux-ci conspirant à
 l'envi contre Jean Sans-Terre, s'efforcèrent, par tous les moyens
 possibles, d'établir solidement dans la possession du comté,
 Arthur, qu'ils regardaient comme leur seigneur, puisqu'il repré-
 sentait Geoffroy, comte de Bretagne⁴.

A ce moment, Philippe-Auguste, au mépris d'une trêve conclue
 avec le feu roi, et sanctionnée par son serment, pensant que tous
 ses caprices étaient légitimes⁵, envahit la Normandie, s'empara
 d'Evreux avec les places d'Avrilli et d'Acquigni, qui en défen-
 daient les approches⁶, y mit des garnisons et ravagea les terres
 du roi d'Angleterre jusqu'au Mans⁷. Puis il vint dans cette ville où
 Arthur, qui s'y trouvait, lui prêta, pour les comtés du Maine,
 d'Anjou et de Touraine, un hommage qu'il lui garantit, avec sa
 mère Constance, sous la foi du serment⁸. Du Mans, le roi s'en
 vint à Tours où la vieille Aliénor d'Aquitaine lui fit hommage
 pour le comté du Poitou qui lui appartenait à titre héréditaire⁹.

1. *Roger de Hoveden*, ap. D. Bouquet, t. 17, p. 596.

2. *Chronicon Turonense*, ap. D. Bouquet, t. 18, p. 294.

3. La chronique de Touraine dit que le jeune prince occupa virilement,
viriliter occupavit, les villes d'Angers et du Mans; remarque opportune puis-
 qu'il n'avait que 12 ans.

4. *Raoul de Coggeshale*, ap. D. Bouquet, t. 18, p. 87.

5. *Omnia quæ libuit sibi, licere*.

6. *Rigord, de Gestis Ph.-Aug.*, ap. D. Bouquet, t. 17, p. 50.

7. *Chronicon Nicolai Trivolti*, ap. d'Achery, Spicileg. t. 3, p. 178.

8. Rigord, déjà cité, ap. D. Bouquet, t. 17, p. 50. — *Chronicon Nicolai Trivolti*, ap. d'Achery, Spicileg. t. 3, p. 178.

9. Rigord, déjà cité, ap. D. Bouquet, t. 17, p. 50. — La chronique de
 Nicolas Trivet (ap. d'Achery, t. 3, p. 178), dit que la reine prêta hommage
 pour le duché d'Aquitaine. Nous préférons la version de Rigord, suivant
 laquelle le Poitou est le fief dont il fut rendu hommage : à moins de supposer
 pourtant qu'Aliénor n'ait rendu hommage de l'Aquitaine par avance, au nom de

C'est vraisemblablement aussi pendant son premier séjour au Mans qu'Arthur, pour s'attacher les barons du Maine, leur distribua les châteaux du pays¹. C'est ainsi que Juhel de Mayenne reçut pour sa part les châteaux de Gorron, d'Ambrières, de Châteauneuf sur Colmont et de la Chartre, avec toutes les châtellenies et dépendances des susdits châteaux, plus la forêt de Fosse-Louvain, dépendant de la châtellenie d'Ernée. Philippe-Auguste, par des lettres datées de Montlondon (mai 1199), s'empessa de

son fils Jean, en attendant que ce prince, une fois couronné, pût le faire en personne. Ce ne pouvait être en effet en son propre nom que la reine mère rendait hommage pour le duché d'Aquitaine, car on ne voit pas que, par la suite, elle ait gouverné, même un instant, ce duché dont elle se contenta simplement de se faire un titre honorifique joint à ses autres qualifications. — Quant au Poitou, où se trouvait Fontevraud, elle y exerça une véritable souveraineté, par suite de la cession que lui en fit la même année, 1199, son fils, le roi Jean. Mais, au moment où elle prêta hommage au roi, elle ne le possédait encore qu'à titre héréditaire, comme fille de Guillaume, comte de Poitou et duc d'Aquitaine. C'est ce qui nous explique la justesse des termes de la chronique, *jure hereditario*. Pour le temps de l'hommage lui-même, c'est assurément la date que nous venons de lui donner, qui est la plus exacte, car il n'y avait lieu de le prêter qu'au commencement d'un nouveau règne, comme celui du roi Jean. Mais, comme nous l'avons déjà dit, la reine dut prendre les avances, dans les intérêts de son fils, et, sans attendre le couronnement, donner ainsi au roi de France une preuve de soumission dans des circonstances où il était important de ne le point mécontenter.

1. Les historiens semblent supposer qu'Arthur ne fit qu'un seul séjour au Mans; or, il est évident qu'il en fit deux, l'un en mai, l'autre en juin 1199. Le premier est celui qui nous occupe; c'est à sa date qu'il faut ranger les donations faites par Arthur à des barons du Maine. Car, avant d'aller à Tours, Arthur dut pourvoir au plus pressé. Il fallait d'abord, avant de passer outre, s'assurer de la fidélité des seigneurs, ses partisans, dont l'attachement avait besoin d'être stimulé par des récompenses. Les largesses faites au clergé du Maine n'ont dû se faire qu'à une autre époque, savoir : le second séjour d'Arthur au Mans (juin 1199), lorsqu'Arthur, ne se trouvant plus assez en sûreté à Tours depuis l'invasion des Poitevins, revint au Mans. La politique d'Arthur était de gratifier d'abord les hommes d'armes pour se les attacher; dans ce temps de conflits armés, le clergé avait une moindre importance. Il est bon de remarquer aussi que, lors du premier séjour d'Arthur dans la capitale du Maine, la duchesse Constance paraît n'y être restée que pour l'hommage fait par son fils au roi; après quoi elle dut quitter la ville; car on ne voit pas son nom parmi ceux des témoins des libéralités faites aux barons Manceaux, tandis qu'au contraire, lors du second séjour du duc dans la même ville, sa mère y résida plus longtemps, et qu'on voit presque toutes les donations de cette deuxième période faites en présence de Constance.

confirmer, en qualité de suzerain, le don qu'Arthur avait fait à ce seigneur ¹.

Il y avait en outre un personnage qui n'était pas à dédaigner, dont Arthur avait à cœur de récompenser les services et d'accroître le zèle pour sa cause, c'était le neveu de Juhel, Guillaume des Roches, seigneur de Sablé ². Aussi le prince se garda-t-il de l'oublier, et, à la même date, en récompense de ses bons offices ³,

1. Catal. de Dom Housseau, publié par M. Mabille, *Mém. de la Soc. archéol. de Touraine*, p. 225. — Léopold Delisle, *Catalog. des Actes de Ph.-Aug.*, p. 133. — Bréquigny, *Diplômes*, t. IV, p. 263. — Dom Housseau, t. 5, n° 2114. — Martène, *Veter. Script. Ampliss. Collect.*, t. I, col. 1023. — Ménage, *Hist. de Sablé*, p. 186.

2. Nous donnons, en 1199, le titre de seigneur de Sablé à Guillaume des Roches, parce que son beau-père, Robert de Sablé, grand maître du Temple depuis 1190, ne le fut que jusqu'à l'année 1195, et dut mourir vers ce temps. Toutefois, le père Anselme, duquel nous apprenons que Robert fut grand maître du Temple de 1190 à 1195 (*Anselme*, t. VIII, p. 575), ne nous donne pas la date de sa mort. D'autre part, Cauvin (*Statist. de l'arr. de La Flèche, Annuaire de la Sarthe pour 1831*, p. 227) la fixe à l'année 1195, et Dom Piolin (*Hist. de l'Égl. du Mans*, t. 4, p. 206) à l'année 1196, au plus tard, tandis que Ménage n'indique pas de date précise. Cependant, sous le millésime de 1238 (mois de juin), il y a un vidimus de Marguerite de Sablé d'une charte de *Robert... dominus de Sabolio*, de l'an 1201, par lequel F. Bourrel (*Bourrelli*), chevalier, pour être quitte d'une rente de 100 sous que les religieuses bénédictines d'Etival avaient droit de prendre *super villula de Marieta* (Mariette), leur abandonne la dite terre (*Bilard, Anal. des Doc. hist. des Archiv. de la Sarthe, Annuaire de 1853*, p. 37). — Quel est ce Robert? Faut-il y voir Robert IV de Sablé, revenu près de sa fille après s'être démis de sa charge de grand maître? Ou *Robert V, seigneur de Sablé, fils de Guillaume des Roches et de Marguerite*, qui mourut jeune? Mais, dans ce cas, il nous semble qu'il aurait fait précéder son titre de seigneur de Sablé, de son nom patronymique : *de Rupibus*; et, même dans cette hypothèse, on ne peut s'empêcher de trouver étrange qu'il ait pris ce titre de seigneur de Sablé du vivant de son père, Guillaume des Roches. Ajoutons néanmoins que, comme ce Robert V, fils de Guillaume des Roches, *vivait encore en 1202*, il est fort possible qu'il soit le personnage désigné dans l'acte de 1201. De son côté, l'obituaire du Ronceray d'Angers fait mention, au 6 des calendes de février (27 janvier), de la mort d'un Robert de Sablé « *Robertus de Sabolio*, » qui doit être le père de Marguerite (Dom Housseau, t. 12, II, n° 838). Bien qu'il n'y ait pas de date fixée à la mort de ce Robert, le nom même de l'établissement religieux qui l'inscrivit sur son obituaire, le Ronceray (ordre de St-Benoit), au diocèse d'Angers, dont Hersende de Sablé, sœur de Robert IV, était alors abbesse (*Gall. Christ.*, t. XIV, col. 700), après y avoir été religieuse (Ménage, *Hist. de Sablé*, p. 168), nous fait supposer qu'il s'agit ici du père de Marguerite, frère de cette Hersende.

3. *Pro fidelis servicio*.

il lui donnait en fief héréditaire la sénéchaussée d'Anjou et du Maine ¹, Mayet au Maine et la forêt de Bersay ² avec ses dépendances ³. Cette dernière partie du présent était singulièrement agréable au nouveau sénéchal, car le bois de Bersay, situé près de Jupilles ⁴, arrondissait les biens patrimoniaux que Guillaume avait déjà sur ce territoire. Par la munificence d'Arthur, Guillaume des Roches devenait un des plus riches seigneurs du Maine. Ce n'était plus le simple chevalier n'ayant que son manoir du Houx, à Jupilles, et quelques terres à Château-du-Loir, mais un puissant baron, seigneur, du chef de sa femme, de Sablé, Loupelande, la Suze au Maine, Précigné, Briolè et Brion en Anjou, et, par suite du don d'Arthur, de Mayet. Enfin, grâce à son titre héréditaire de sénéchal du Maine et d'Anjou, il disposait pour longtemps, lui et sa famille, d'un pouvoir immense, en réunissant en ses mains l'administration militaire, judiciaire et financière des deux provinces. Aussi, dès cette époque, c'était, après le comte Arthur, le plus puissant et le plus influent seigneur du Maine et de l'Anjou. Toujours prévoyant, Philippe-Auguste se hâta de confirmer au sénéchal, le même mois qu'à Juhel de Mayenne, les faveurs d'Arthur, dans l'espérance de s'attacher lui-même, si les circonstances s'y prêtaient, un homme influent dont le concours pouvait être utile à son ambition ⁵. Pour le moment, il paraissait tout naturel qu'il honorât de ses bonnes grâces le fidèle serviteur de son allié Arthur.

1. C'était alors Aimeri, vicomte de Thouars, qui était sénéchal d'Anjou, du Maine et de Touraine pour les Anglais, de sorte qu'il y eut à ce moment, pour les trois provinces, deux sénéchaux, l'un nommé par Arthur, l'autre par Jean-sans-Terre.

2. *Boscum de Burcai*.

3. Bréquigny, *Diplôm.* t. 4, p. 262. — Catal. de Dom Housseau publié par M. Mabille, p. 226. — Dom Housseau, t. 5, n° 2119. — Ménage, *Hist. de Sablé*, p. 191. — F. Legeay, *Mayet et ses environs*, p. 91. — Le Paige, *Dict. topogr. du Maine*, t. 2, p. 6.

4. *Bersay, Bercé, Bursé, Burseio*, alias *Cleophas*; forêt nommée encore de *Bois-Corbon* et aussi de *Jupilles*, à cause de sa proximité de la commune de ce nom. C'est, avec celle de Perseigne, le plus considérable massif de bois du département de la Sarthe (*Pesche, Dict. stat. de la Sarthe*, t. I, p. 157).

5. Mêmes sources que pour la note 3 ci-dessus. — Dans ces lettres de confirmation, le roi qualifie Arthur de duc de Bretagne, comte d'Anjou et de Richemont (Dom Housseau, t. 5, n° 2119).

Lorsqu'il eut fait son entrée à Angers et au Mans, il devint nécessaire au jeune duc de prendre possession de la capitale de son comté de Touraine. Aussi, pendant que Robert de Turneham et Girard d'Athée fortifiaient Chinon, Loches et les autres places qui tenaient en Touraine pour le roi d'Angleterre, Arthur vint à Tours¹ où, suivant l'usage, il fut reçu chanoine de Saint-Martin, et, en cette qualité, installé en habits de chœur dans la stalle du doyen. Ces solennités ne tardèrent pas à être troublées. Le dimanche qui suivit la cérémonie religieuse (c'était celui d'avant l'Ascension)², Aimeri, vicomte de Thouars, Hugues le Brun, comte de la Marche, Geoffroi de Lusignan et plusieurs barons du Poitou, faisant irruption dans Tours avec une infinité de gens armés, pillèrent la ville et enlevèrent des habitants, tandis qu'Arthur, avec quelques partisans, se tenait dans l'intérieur des murs de la cité³. Le roi Jean était alors retenu en Angleterre par les cérémonies de son couronnement. Le lendemain de cette incursion (24 mai), Guillaume des Barres⁴, envoyé par Philippe-Auguste au secours d'Arthur, vint sur le théâtre du désordre, mais vainement il poursuivit les Poitevins; ne pouvant les atteindre, il revint à Tours⁵.

Que devint ensuite Arthur? nous l'ignorons. Il est probable qu'après le hardi coup de main de ses adversaires, ne se trouvant plus assez en sûreté à Tours, il quitta cette ville. Revint-il de suite au Mans? C'est incertain : toujours est-il qu'il était dans

1. La chronique de Tours, ap. D. Bouquet, t. 18, p. 294, dit qu'Arthur vint à Tours dans les fêtes de Pâques, *in Paschate*; c'est-à-dire dans le temps qui suivit les fêtes de Pâques.

2. Pâques tombant, cette année 1199, le 18 avril, l'Ascension tombait le jeudi 27 mai, et le dimanche qui précéda cette fête, jour des événements ci-dessus, était par conséquent le 23 mai 1199.

3. Ces murs intérieurs étaient ceux de Châteauneuf, ville murée, qui entourait l'église de Saint-Martin. Il est probable qu'Arthur, reçu récemment chanoine de Saint-Martin, s'y trouvait au moment de l'irruption. La ville de Tours se divisait en trois parties : Châteauneuf dont nous venons de parler, la ville de Tours proprement dite, que protégeaient des murailles flanquées de tours et un espace intermédiaire (jardins, vignobles), sans défense, dont les habitants pouvaient être facilement surpris. C'est ce qui explique les résultats de l'incursion précitée.

4. Et non Guillaume des Roches, comme le dit Dom Morice, *Hist. de Bretagne*, t. I, p. 124.

5. *Chronicon Tironense*, ap. Dom Bouquet, t. 18, p. 294.

cette ville en juin 1199. C'est alors qu'il fit plusieurs donations pieuses au clergé du Maine. Et d'abord, dans l'espérance de s'attacher les chanoines de Saint-Julien, en souvenir de la mort funeste du comte Geoffroi, son père, en même temps pour obéir aux vœux de sa mère Constance ¹, il fondait dans l'église cathédrale du Mans les anniversaires du comte et de son propre aïeul, le roi Henri. Pour affermir sa fondation, le prince fit présent au chapitre de dix livres angevines à percevoir, chaque année, sur les revenus du barrage ² du Mans ³. Le chapitre s'empressa d'accéder à la demande d'Arthur. On voit, par cette donation, que Guillaume des Roches, qualifié dans l'acte de *Willelmus de Sabolio*, était venu rejoindre le prince au Mans où résidaient alors, avec la mère d'Arthur, d'autres partisans notables du jeune duc, l'évêque de Vannes, Robert de Vitré, chantre de Paris, Yves de la Jaille et Geoffroi Mauchien, sénéchal (gouverneur particulier) du Mans. L'abbaye des bénédictines du Pré eut aussi sa part des libéralités du prince ⁴, il en fut de même du monastère de Perseigne. Par un acte de juin 1199, Arthur, qui s'y qualifie duc de Bretagne, comte d'Anjou et de Richemont, gratifia l'abbaye cistercienne de 15 livres en monnaie du Mans à prendre, chaque année, sur le boisselage ⁵ de cette ville, moitié à la mi-carême, moitié à la Saint-Jean, et, en outre, de 10 livres angevines, aussi à prendre annuellement sur la voirie ⁶ du Mans, au jour de Saint-Michel ⁷. Cette libéralité fut, comme

1. *De consilio et voluntate venerabilis matris Constantie.*

2. Les tonneaux de vin, avant d'être fermés, c'est-à-dire *barrés*, étaient inspectés par des mesureurs attitrés qui, à ce sujet, percevaient pour le seigneur le droit de barrage. Voir Ducange.

3. *De proventu barragii cenomanensis.* — *Cartul. capit. cenom.*, f° 3, r°.

4. Dom Piolin, *Hist. de l'égl. du Mans*, t. 4, p. 241, d'après le ms. des Blancs-Manteaux, n° 45, et Dom Briant, *Cenomania*.

5. Le droit de boisselage était de même nature que le droit de barrage, seulement il s'appliquait au mesurage des grains.

6. *Voirie*, c'est-à-dire *droits de voirie*. Les droits de voirie consistaient apparemment en corvées et rachats de corvées; peut-être encore en amendes prononcées pour contraventions commises sur la voie publique, on peut le présumer d'après Ducange, qui manque un peu de clarté.

7. Cette donation faite spécialement à l'abbaye de Perseigne plutôt qu'à une autre communauté, s'explique par l'affection qu'avait toujours portée à ce monastère le roi Richard, qui avait même pour confesseur l'abbé de Perseigne, Adam. Ce dernier fait résulte d'une charte de Richard, donnée en mai 1198, à Lions, en faveur de Perseigne, voir *Cartul. de Perseigne*, f° 32 v°.

la précédente, faite en présence de Constance, mère d'Arthur, de Guillaume des Roches, sénéchal d'Anjou, de Robert de Vitré, chantre de Paris, et autres seigneurs ¹. Par un acte antérieur, Arthur s'était déjà acquis la reconnaissance des religieux de Perseigne en leur confirmant la libre possession des maisons, vignes et pressoirs de Claire-Fontaine, près Le Mans ², de Charbonnières et de Coulaines ³ et de différents autres biens que l'abbaye possédait dans les paroisses de Ballon et de Saint-Germain de la Coudre, dans les châtellenies de Fresnay et de Beaumont, et dans les paroisses de Neufchâtel, Ancinnes, Saones, Livet, Marolles, Pizieux, Blèves, Peray, Lignères, Chassé et Montigny, le tout avec les exemptions, privilèges, libertés et franchises qui leur avaient été octroyés par ses ancêtres ou les fondateurs de la dite abbaye ⁴. Toutes ces pieuses libéralités n'avaient pu qu'attacher le clergé séculier et régulier aux intérêts d'Arthur et l'évêque Hamelin partageait vraisemblablement les sentiments de son chapitre pour le fils de Geoffroi. C'est ce qui motiva une lettre adressée, le 14 juin 1199 ⁵, par Jean, alors à Orival en Normandie, au pape Innocent III. Le prince, qui se qualifie roi d'Angleterre, seigneur d'Irlande, duc de Normandie et d'Aquitaine, *comte d'Anjou*, s'y plaint vivement de la conduite de Hamelin, qu'il appelle un persécuteur public de sa personne et de son royaume ⁶ : « Nous envoyons,

1. Bilard, *Anal. des Doc. Hist. de la Sarthe, Annuaire de 1852*, p. 99. — *Cartul. de Perseigne*, f° 37.

2. *De Clare fonte juxta Cenomanum*.

3. *De Carbonariis et de Coloniis*.

4. Bilard, *Anal. des Doc. Hist. de la Sarthe, Annuaire de 1852*, p. 99.

5. Il y a évidemment dans le texte une faute d'impression en ce qui concerne la date du mois de cette pièce, écrite en abrégé *jan.* janvier, au lieu de *jun*, juin. *Les Rotuli* disent, en effet, que cette lettre date de 1199, première année du roi Jean; or, cette première année du règne de Jean a couru du 27 mai 1199 au 27 mai 1200 et il n'y a, par conséquent, dans cette première année, en fait de 14 janvier, que le 14 janvier 1200 et point de 14 janvier 1199.

6. *Persecutor publicus persone nostre et regni*. — Ces démêlés sont en contradiction avec l'attachement que l'historien de l'église du Mans et M. Chardon (*Reine Bérengère*) ont supposé que l'évêque Hamelin avait pour les princes anglais. Voir Dom Piolin, *Hist. de l'Egl. du Mans*, t. IV, p. 251 et suiv. — M. Chardon, *Reine Berengere*, p. 62. — Du reste, il est possible que si, comme l'affirme le docte religieux, Hamelin refusa constamment le serment à Philippe-Auguste, ce ne fut pas parce que c'était au roi de France qu'il le

» dit-il au pape, pour terminer les embarras que Hamelin
 » s'efforce de nous susciter, notre amé clerc privé ¹ P. Barell;
 » nous l'établissons en notre lieu et place notre procureur pour
 » répondre aux reproches que nous fait l'évêque, et nous
 » acquiescerons au premier jugement qui interviendra dans
 » cette affaire sur son entremise ². »

Mais la duchesse Constance et Guillaume des Roches savaient fort bien que des hommes d'armes fidèles pouvaient plus, en ce moment, pour la cause d'Arthur, que le haut clergé. Aussi, fût-ce de leur avis ³, qu'Arthur donna à Robert de Vitré, son cousin ⁴, pour ses fidèles services et les grandes peines ⁵ qu'il s'était données pour le duc, au fort des circonstances les plus critiques ⁶, le château de Langeais ⁷, avec toutes ses appartenances et revenus pour en jouir, sa vie durant, avec autant de sécurité que le roi Richard, son ancien possesseur, en attendant qu'on conférât à Robert, à sa convenance et selon son gré ⁸, un fief plus important ou du moins égal au premier. Sur les revenus du château, Robert de Vitré devait payer, chaque année, 100 livres à Robert de Pernay ⁹, jusqu'à ce que le prince eût assigné ailleurs une terre de même valeur que Langeais à celui-ci ¹⁰.

fallait prêter, mais sans doute parce que les princes anglais n'en imposaient aucun aux évêques du Mans.

1. *Familiaris*.

2. *Rot. Chart.*, t. I, p. 31 (b).

3. *De consilio*.

4. *Consanguineo suo*.

5. *Maximo labore*.

6. *In districto necessitatis articulo*.

7. *Castellum de Langes*, Langeais (Indre-et-Loire), arr. de Chinon.

8. *Ad sui voluntatem et bene placitum*.

9. *De Perrunnaio*.

10. Teulet, Trésor des chartes, t. I, p. 204. — Ce Robert de Vitré, qui n'est autre que le chantre de Paris, paraît avoir été un de ces ecclésiastiques belliqueux du moyen-âge, dont Philippe de Dreux, évêque de Beauvais (1176-1217), était alors le type le plus saisissant. Robert ne garda Langeais que six ans; car, en 1206, Philippe-Auguste, par des lettres datées de Candé, *apud Cande*, donnait à ce personnage et à son frère André de Vitré, S. Sever, *S. Severum*, près du château de Vire, *de Vira*, avec toutes ses dépendances, à la charge pour eux et les héritiers d'André de le tenir en fief et hommage lige du roi, en échange de Langeais, pour la possession duquel, dit Philippe « notre amé » et féal Robert, frère d'André, avait une charte d'Arthur qu'il nous a remise « *quam nobis resignavit*. » Enfin le roi ajoutait que s'il y avait du reliquat

Cette dernière partie de la phrase fait supposer que le duc avait ôté Langeais à Robert de Pernay pour en faire présent à Robert de Vitre.

Pendant qu'au Mans Arthur exerçait ainsi la pleine puissance, Jean n'était pas, de son côté, resté inactif. De Normandie il était passé en Angleterre, et le 27 mai 1199, jour de l'Ascension, il avait été couronné à Londres ¹, sans la moindre résistance de la population, car les Anglais préféraient de beaucoup avoir pour maître un prince élevé parmi eux, qui leur garantît l'intégrité des possessions anglaises sur le continent, qu'un étranger, qu'un inconnu, qui, indépendamment de ce désavantage, aurait probablement celui d'être le vassal très-soumis de Philippe-Auguste. Après s'être bien assuré de l'Angleterre, Jean revint sur le continent pour aviser à la défense des provinces anglaises. Le 31 août 1199, il était aux Andelys ² et préparait son retour dans le Maine en s'attachant les Templiers par de grandes largesses faites à cet ordre religieux et militaire, alors tout puissant, qui couvrait la chrétienté de ses manoirs. Ce fut de là que le roi, confirmant une libéralité faite à l'ordre par Richard, assura aux chevaliers des trois provinces ³ un marc d'argent par chaque vicomté de l'Angleterre, produisant cent livres ou davantage à

aux 200 livres de rente qu'il assignait aux deux frères sur Guérande, *in terra Garrandæ*, il en userait à son bon plaisir. Martène, *Veter. script. Ampliss. Collect.*, t. I, col. 1067.

1. *Addenda Chronico S. Albini*, ap. D. Bouquet, t. 18, [p. 325. — Mathieu Paris dit que le prince fut couronné le 6 avant les calendes de juin, ce qui équivaut au 26 mai. Suivant Rigord, qui fixe l'Ascension comme date du couronnement, le lieu du sacre de Jean aurait été Cantorbéry, *coronatus Joannes apud Cantuariam*, Hist. de France, ap. D. Bouquet, t. 17, p. 50. — Il est certain que le comte Jean ne prit pas de suite le titre de roi d'Angleterre après la mort de son frère, si même il le prit avant son couronnement. La preuve de ce fait résulte d'une charte datée de Fontevraud (21 avril 1199), par laquelle Aliénor d'Aquitaine et le comte Jean, *comes Johannes*, donnent à l'abbaye de Turpenai, afin d'y assurer un anniversaire pour le repos de l'âme du roi Richard, l'étang de Langeais et ce que le roi défunt possédait dans les deux moulins du dit étang. Teulet, Trésor des chartes, t. I, p. 200. — Dom Housseau, t. 5, n° 2115. — Ainsi, à cette date, quoiqu'il y eût déjà quinze jours que Richard fût mort, Jean n'avait pas encore pris le titre de roi, ce qui laisserait supposer qu'il hésita un instant dans ses prétentions à la couronne d'Angleterre.

2. *Apud Rupem de Andeliaco*.

3. *Pauperibus Christi militibus in templo Salomon Deo servientibus*.

son domaine, et, de plus, une coupe d'argent du poids d'un marc par chaque ville, château ou terre dans la Normandie, le Maine, l'Anjou, la Touraine, le Poitou et la Gascogne, qui lui donnait un revenu de même valeur ou plus considérable¹. De Normandie, Jean passa dans le Maine, et, le 18 septembre 1199, il était à Auvers-le-Hamon², près de Sablé. Guillaume des Roches, pour tâcher de sauver le pouvoir d'Arthur en évitant un combat dont l'issue pouvait être incertaine, s'efforça d'amener une réconciliation entre l'oncle et le neveu. C'était à ce moment agir dans les intérêts d'Arthur. De son côté, le roi Jean, persuadé qu'il valait bien mieux tâcher de s'entendre avec son neveu contre l'ennemi commun, le roi de France, ne se montra pas contraire à un arrangement. Plein d'égards pour le sénéchal, qui, sans doute, l'était venu trouver de Sablé au camp anglais d'Auvers, il lui promettait, par acte officiel, de suivre son avis³ et ceux des autres loyaux chevaliers⁴, tant pour ce qui concernait sa terre que celle de son très-cher neveu Arthur⁵ : « Convoquez- » les sous les auspices de la bonne foi, disait le roi à Guillaume, » et nous nous conformerons à leur opinion sur la paix qu'ils » entendent faire entre nous et Arthur notre neveu, en vue de » notre honneur et de notre intérêt réciproque. » Allant plus loin, le roi prenait pour cautions de sa sincérité sur ce point plusieurs seigneurs normands et manceaux : H. de Gournay, Roger de Toeny, Jean de Préaux, Pierre de Préaux, Guérin de Glapion, Geoffroi de ⁶, Raoul, fils du vicomte de Beaumont, et, de plus, ceux que Guillaume voudrait choisir en Angleterre⁷. Quatre jours après cette tentative d'accord, le roi Jean entraît

1. *Rot. Chart.*, t. 1, p. 13 (b). — Cauvin, *Annuaire de la Sarthe pour 1834*, p. 187.

2. *Apud Auvers*.

3. *Consilium*.

4. *Militum legalium*. Cette expression latine doit se rendre en français plutôt par le terme de loyaux chevaliers que par celui de chevaliers ès-lois. Il n'y avait point, en effet, à l'époque de Philippe-Auguste, de nobles se livrant à l'étude des lois. Il faut néanmoins excepter de cette règle les sénéchaux et gouverneurs de provinces, pris dans les rangs de la noblesse, qui, à raison de leurs fonctions, étaient tenus d'avoir une connaissance, sinon approfondie, du moins assez sérieuse des lois féodales et ecclésiastiques.

5. *Karissimi nostri nepotis Arturi*.

6. Le nom manque dans le texte.

7. *Rot. Chart.*, t. I, p. 30 (b).

au Mans (22 septembre) ¹, où il resta, sauf une absence de trois jours, jusqu'au 30 du même mois. Une fois dans cette ville, un des premiers actes du roi fut une libéralité en faveur de Constance de Toeni ², fille de Richard, vicomte de Beaumont, peut-être femme de l'un des seigneurs mentionnés ci-dessus comme cautions de Jean. Le roi, qui qualifie cette dame de cousine ³, lui abandonna Aielriscescote en Devonshire ⁴, paroisse

1. Itinéraire du roi Jean dans les *Rot. litt. pat.*, t. I. — Ce fut sans doute par suite du projet d'accord, lors de l'entrevue du roi avec Guillaume des Roches, que la ville du Mans ouvrit ses portes sans résistance.

2. C'est-à-dire Constance de Beaumont, mariée à un seigneur du nom de Toeni.

3. *Consanguinee nostre*. — Constance était en effet, par les femmes, la cousine issue de germain du roi Jean. Sa grand'mère, Constance, fille naturelle du roi Henri I^{er}, avait épousé Roscelin, vicomte de Beaumont, dont Richard, père de cette seconde Constance. De son côté, Constance, fille de Henri I^{er}, avait pour sœur consanguine Mathilde, qui fut femme de Geoffroi, grand-père de Jean, d'où la filiation suivante que nous allons résumer dans un petit tableau généalogique.

HENRI I ^{er} Roi d'Angleterre.				
Constance, fille naturelle, mariée à Roscelin, vte de Beaumont, lequel vivait ès années 1145, 1168, 1173.			Mathilde, mariée à Geoffroi, comte d'Anjou.	
Richard, vte de Beaumont, marié à N.....	Guillaume, N....., fille de Roland de Rieux, sa femme.	Raoul, élu évêque d'Angers en 1179.	Ermengarde de Beaumont, mariée en 1186 à Guillaume, roi d'Ecosse.	Henri II, marié à Eléonore d'Aquitaine.
Constance de Beaumont, mariée à N.. de Toeni vivant en 1199.			Jean Sans- Terre.	

Comme on voit, cette seconde Constance dont Ménage n'a point parlé, était fort bien apparentée. De ses deux oncles, l'un, Raoul, était évêque d'Angers, l'autre, Guillaume, avait épousé l'héritière de la puissante famille de Rieux, en Bretagne, enfin sa tante, Ermengarde, s'était mariée en 1186 à Guillaume, roi d'Ecosse. Ménage, *Hist. de Sablé*, pp. 22, 23 et 24; *Tables généalogiques*, p. 413.

4. *In Devoniam*.

de Southampton ¹, c'est-à-dire la terre que le roi Henri I^{er}, aïeul du roi Henri II, père de Jean, avait donnée jadis à Constance, sa fille, aïeule de la susdite Constance, en franc mariage, *in liberum maritagium* ², pour la tenir, elle et ses héritiers, en toute sécurité et tranquillité, avec tous les droits honorifiques et dépendances de cette terre tant en hommes qu'en revenus, prés, pâturages, voies et chemins, étangs, moulins, bois et terres arables, privilèges, franchises et enfin tous droits réservés sur cette terre par l'acte de concession fait par le roi à Constance lorsqu'il n'était que comte de Mortain ³ (22 sept.). Par cette habile mesure, le roi se conciliait à la fois trois personnes : sa propre parente, le mari de cette parente (quelque seigneur de la suite du roi), enfin, le père de la noble dame, Richard de Beaumont, membre de la puissante maison des vicomtes de Beaumont dont Jean avait intérêt à gagner les sympathies. Avec la même adresse, Jean essaya de s'attacher Guillaume des Roches dont il appréciait à bon droit le crédit sur l'esprit du jeune prince. Sept jours après l'acte précité (29 septembre 1199), confirmant aux moines des Saints-Apôtres Pierre et Paul de Montaigu en Angleterre (ordre de Cluny), la donation d'un parc ⁴ qu'il leur avait faite du temps où il n'était que comte de Mortain, pour en jouir à toujours avec autant de liberté et de sécurité que lui-même ou ses prédécesseurs, il avait soin de comprendre le sénéchal au nombre des grands personnages signataires de l'acte ⁵.

On peut présumer que les tentatives de rapprochement qu'on avait cherché à opérer entre les deux princes n'aboutirent point, et qu'Arthur n'attendit pas son oncle au Mans que peut-être il avait déjà quitté pour se retirer apparemment en Bretagne. Mais après l'occupation du Mans par Jean Sans-Terre, il dut aller réclamer l'appui de son protecteur, Philippe-Auguste, et, dans ce but, se rendre à Paris. Ce dernier point n'est pas douteux ; car, lorsqu'en octobre 1199, Philippe-Auguste envahit le Maine, il y ramena Arthur. Guillaume des Roches ne paraît pas avoir

1. *Sustanton*.

2. *Maritagium*, c'est la dot constituée par les parents à leur fille. — *Maritagiū liberum*, c'est une dot affranchie de la puissance maritale ; ce qu'on appelle aujourd'hui *un paraphernal*.

3. *Rot. Chart.*, t. I, p. 20 (b).

4. *Parcum*, parc. C'est l'espace dans lequel peut tenir un troupeau.

5. *Rot. Chart.*, t. I, p. 23 (b).

accompagné le jeune prince à Paris ; car, lors d'un second séjour de Jean au Mans (8 octobre 1199), il souscrivait avec le sénéchal de Poitou la donation confirmée par le roi que la vieille reine Aliénor, en récompense de ses bons services, et sur les instances de Jean, avait faite à Guillaume Maengo¹, serviteur du roi, pour lui et ses héritiers, de tout ce qu'elle et ses ancêtres avaient possédé à Surgères²; savoir : la suzeraineté du lieu, tous ses revenus et tous les droits qu'avaient possédés la reine et ses ancêtres dans le château de Surgères et toute la châteltenie avec la tour qui s'y trouvait, sur les marchés, hommes, droit de vente, maltôte³, bois et terres arables, eaux, juridiction, redevances, métairies et autres objets afférents au bailliage du lieu. Maengo pourrait jouir de tout ce qui composait la donation aussi

1. Ce Guillaume Maengo ou Maingo est nommé avec d'autres personnages dans une lettre que le roi Jean leur adressa de Falaise ainsi qu'à la reine Aliénor, le 16 avril 1203, pour la rassurer sur les craintes que pouvait leur inspirer la défaite des armées anglaises. (*Rot. litt. pat.*, t. I, p. 28 (b)). Il figure encore, en 1214, dans un traité conclu par le roi Jean avec les comtes de la Marche, d'Eu et Geoffroi de Lusignan. Il avait été convenu que, de part et d'autre, les chevaliers tant du roi que des comtes et de Geoffroi reprendraient les terres qu'ils possédaient avant les hostilités. On expliquait que si quelqu'un prétendait avoir été saisi de quelque terre, au début de la guerre, et qu'il fut prouvé par les prud'hommes qu'il n'en avait pas été saisi, on le traduirait devant la cour du roi. On exceptait de cette catégorie quelques personnages dont le roi et le comte d'Eu étaient convenus, et on en exceptait aussi *Guillaume Maingod*, à l'occasion des prétentions qu'il élevait sur Vouvant, *de jure quod petit in Vouvant*. Si Guillaume y consentait, Geoffroi de Lusignan devait lui donner en échange de Vouvant, à Zuchi et Cygoine, *in Zuchi et Cygoine*, une terre de la valeur de Vouvant; par contre, le roi donnerait en échange à Geoffroi un bien d'une valeur équivalente à ce qu'il cédait. — *Rot. Chart.*, t. I, p. 197 (b). — On peut inférer des prétentions de ce Guillaume Maingod sur Vouvant (Vendée), et de la donation qu'on lui fit de Surgères (en Aunis), que c'était un seigneur poitevin plus fidèle que ceux dont l'inconstance causa tant de soucis au roi Jean.

La terre de Surgères passa aux descendants de Guillaume Maingo, d'après Ménage, qui affirme avoir trouvé dans l'Inventaire des chartes du roi, Layette de Poitou, un Guillaume Maingot (*sic*), seigneur de Surgères en 1273. Ménage, *Hist. de Sablé*, p. 344. — Elle resta dans la maison Maingot jusque dans le courant du XIV^e siècle. A cette époque, le sire de Surgères, nommé aussi Guillaume, étant mort sans enfants, elle passa en d'autres mains. Filleau, *Dict. des fam. de l'anc. Poitou*, t. 2, p. 680.

2. *In castello Surgensiensi*. — Surgères (Charente-Inférieure, arr. Rochefort, ch. 1. c.).

3. Impôt d'expédient et mal vu.

pleinement que l'avaient pu faire jadis la reine ou ses ancêtres. Le roi confirma les largesses de sa mère dont il était, on l'a vu, le promoteur, en y ajoutant, à raison de la fidélité de Maengo, cent marcs d'argent à percevoir chaque année sur les revenus de la Rochelle ¹. Le motif de ce don est fort clairement énoncé. Sitôt la mort du roi Richard, Maengo s'était, de suite, sans résistance, soumis au roi Jean et lui avait prêté hommage de ses biens et de tous ceux placés sous la suzeraineté du roi. Le roi n'en avait pas perdu le souvenir et l'en récompensait alors. Mais tout occupé qu'était le roi de s'attacher entièrement des seigneurs déjà favorables à sa cause, il ne perdait pas de vue ceux qui ne s'étaient pas encore ralliés. Prévoyant que Philippe-Auguste ne tarderait pas à l'attaquer, il voulut s'assurer des fidélités qui lui paraissaient douteuses. Le soin qu'il prit, comme on va voir, d'instruire deux de ses officiers des résultats qu'il obtenait en ce genre, prouve l'importance qu'il y attachait : « Sachez, écrivait à la date de 1199 ², Jean à Guillaume Painard » et Geoffroi de Rapendon ³, que Raoul de Vautorte ⁴ s'est » engagé par les otages qu'il nous a remis, savoir : Osmond » son fils, Guillaume de la Palu, fils de sa sœur, Hugues » d'Aubez ⁵, fils de sa tante maternelle, Gilbert, fils de Guillaume » d'Orenge ⁶, son cousin, et le fils légitime de Gohier de Laval, » *Goherii de Valle* ⁷, à nous servir bien et loyalement contre

1. *Rot. Chart.*, t. I, p. 25 (b).

2. La pièce relate l'année, mais non le mois de sa date. Nous savons d'ailleurs qu'en 1199, le roi Jean n'a fait que deux séjours dans le Maine, l'un en septembre (22, 23, 27, 28, 29, 30 sept.), le second en octobre (8, 9, 10, 11 oct.). Nous plaçons au second séjour du roi la lettre qu'on va lire. L'acte dont elle fait mention dut la précéder elle-même d'assez peu de temps, et on peut le reporter du 8 au 11 octobre 1199; car c'est surtout en ce moment, où le roi Jean pouvait être informé des préparatifs de Philippe-Auguste et non en septembre, période de paix, que le prince anglais avait besoin des précautions qui font l'objet de la lettre.

3. *De Rapendona*.

4. *De Wautort*.

5. *De Aubez*.

6. *De Orrenge*.

7. Le terme latin *de Valle* peut aussi bien signifier en français *des Vaux* que *Laval*. Car, la famille des Vaux, bienfaitrice des abbayes de Savigny, Evron, Fontaine-Daniel, possédait dans le Bas-Maine les terres des Vaux en Champéon, de Lévaré, Vieuvy, l'Épinotière, Mégaudais, Saint-Bertevin. Cauvin, *Essai sur l'Armor. de l'anc. dioc. du Mans*, p. 237.

» tous ceux qui peuvent vivre et mourir, et à faire, huit jours
 » après en avoir été requis, la guerre à Juhel de Mayenne sans
 » lui laisser paix ni trêve que de notre consentement et volonté.
 » Guillaume de Montgirou ¹ a pris le même engagement en nous
 » donnant pour otages Geoffroi, son fils, Auvrai d'Argouges ²,
 » fils de sa sœur, le fils de Jourdain de Forges, chevalier,
 » son tenancier, le fils de Robert de Haubers, *de Haubers* ³,
 » son chevalier, qui tient fief de lui, et le fils d'un autre
 » Guillaume de Montgirou, son cousin. Guillaume de Gorham ⁴
 » s'est engagé de la même façon et nous a remis pour otages
 » Raoul de Gorham, son fils aîné, le fils de Gui de Saint-Laud ⁵,
 » Guionnet ⁶, son neveu, le fils de Juhel de la Motte, son cousin
 » et son homme, le fils de Geoffroi de Cambrai, son cousin, et le
 » fils de Geoffroi du Bois-Bérenger, *de Bosco-Bernergarii* ⁷,
 » son homme et son cousin. Aussi nous vous enjoignons qu'aus-
 » sitôt que Guillaume de Fougères, *de Feugeris* ⁸, Richard de
 » Fontenai ⁹ et Gui de Hugencé ¹⁰, vous auront envoyé leurs
 » lettres patentes dont le contenu portera qu'ils attestent ¹¹ sur
 » toutes les terres qu'ils tiennent de nous que les otages de
 » Raoul de Vautorte, de Guillaume de Montgirou et de Guillaume
 » de Gorham sont bien ceux désignés dans notre bref, vous ayiez
 » à mettre en liberté ces trois derniers seigneurs en gardant

1. *De Monte Gerulfi.*

2. *Alured de Dargages,*

3. Il y a dans le texte *Haubs*, que nous croyons être l'abréviation de Haubers. Faut-il y voir Haubers, paroisse de l'archidiaconné de Laval, au doyenné d'Evron?

4. La famille de Gorham avait donné deux abbés au célèbre monastère anglais de Saint-Alban (ordre de St-Benoît); Geoffroi, de 1119 à 1146, et Robert, du 17 juin 1151 à 1166.

Voir sur Robert : Math. Paris. t. I, p. 349, 405 et 431, et Dom Piolin, *Hist. de l'égl. du Mans*, t. 3, p. 283, qui traite des deux abbés, Geoffroi et Robert.

5. *De Sancto-Laud.*

6. *Gviottus.*

7. Il faudrait régulièrement *de Bosco-Berengarii*.

8. Nous traduisons ici *Feugeris* par Fougères. Cependant la dénomination latine de ce fief, qui a transmis son nom à une illustre famille bretonne, est *Filiceria*; mais il peut se faire qu'il s'agisse ici d'une localité du Maine nommée Fougères, aujourd'hui inconnue.

9. *De Fontiniaco.*

10. *De Hugenzco.*

11. *Quod ceperunt in manu.*

» leurs otages ¹. » Par la remise de ces otages, Jean avait de sûrs garants que les seigneurs précités tiendraient leurs promesses. Ce n'était pas peu de chose que d'avoir pour soi des seigneurs puissants du Bas-Maine, capables, par leurs incursions, d'occuper chez lui un des adversaires obstinés de Jean, Juhel de Mayenne, et de l'empêcher par là d'apporter à l'armée d'Arthur le contingent de ses troupes et de son expérience. Cet art de diviser les seigneurs pour les opposer les uns aux autres était une assez fine politique.

Après tout, les mesures prises par le prince anglais étaient commandées par la prudence et dictées par le sentiment de la conservation de ses états; car, comme Jean l'avait fort bien présumé, à la nouvelle de l'occupation du Mans, Philippe-Auguste avait réuni ses troupes, et, peu de jours après, il entra dans le Maine, ramenant avec lui Arthur (octobre 1199). Les forces du jeune prince, jointes à celles du roi, étaient conduites par Guillaume des Roches qui, par un retour subit, s'était retourné du côté d'Arthur dès qu'il avait cru lui voir quelques chances de succès. Tout d'abord, le roi de France s'empara du château de Ballon ² que défendait, pour le roi d'Angleterre, Geoffroi de Burelin ³ et le

1. *Rot. Chart.*, t. I, p. 9 (b).

2. *Chronicon Turonense*, ap. D. Bouquet, t. 18, p. 295. — *Balum castrum obsidet et expugnat Philipplus*.

3. Ce Geoffroi de Burelin, défenseur de Ballon, est sans doute le même que le chevalier dont Mathieu Paris raconte les exploits à la date de 1189. On peut juger de ce personnage par ce qui va suivre,

Année 1189. — Après avoir quitté la conférence avec le comte Richard, le roi de France, aidé par lui, s'empara de La Ferté-Bernard, de Montfort, de *Balon*, places appartenant au roi d'Angleterre. Puis il se reposa trois jours après ses conquêtes, et, le premier lundi qui suivit, il parut aux portes du Mans et se prépara à donner l'assaut à la ville. A cette vue, Etienne de Turneham, sénéchal du roi d'Angleterre, fit mettre le feu à un des faubourgs de la ville; mais la flamme, passant par dessus les murs, fit de grands ravages dans la ville qu'elle réduisit presque en cendres. Les Français s'étant aperçus du désordre, s'engagèrent sur un pont de pierre, où *Geoffroi de Burillon* et plusieurs chevaliers avec lui qui tenaient pour le roi d'Angleterre, se présentèrent de leur côté avec l'intention de faire rompre ce pont. Alors s'engagea un combat acharné où il y eut beaucoup de morts des deux côtés. Dans cette lutte sanglante, *le dit Geoffroi, blessé grièvement à la tête, fut pris* ainsi que beaucoup d'autres. Le reste des Anglais se hâta de rentrer dans la ville. Math. Paris, *traduct. Huillard-Bréholles*, t. 2, p. 106.

détruisit¹. A la vue de cette destruction, Guillaume des Roches, chef de l'armée d'Arthur², vivement ému, en fit de grands reproches au roi de France, disant que ce n'étaient pas là les conventions que le roi avait faites avec Arthur, son seigneur. Fier de son succès et croyant n'avoir plus à garder de ménagements, Philippe-Auguste répondit au sénéchal qu'Arthur, son seigneur, ne l'empêcherait pas de faire ce qu'il jugerait bon de ses conquêtes³. Puis Philippe alla attaquer Le Mans. Cette ville, où Arthur avait toujours de nombreux partisans, ne dut pas faire grande résistance, et le roi dut y entrer facilement. Du Mans, le roi alla assiéger Lavardin⁴, mais le roi d'Angleterre, qui s'approchait, lui fit lever le siège, et Philippe se retira au Mans. Comme l'armée anglaise continuait d'avancer, Philippe-Auguste, ne jugeant pas prudent de s'enfermer dans une ville pour y soutenir un siège dont la mauvaise issue pouvait entraîner sa captivité, quitta Le Mans et fit évacuer la province à son armée⁵.

On voit par ce trait que le gouvernement de la place de Ballon ne pouvait être confié à un homme plus dévoué aux intérêts anglais que Geoffroi.

1. *Subvertit*.

2. *Princeps exercitus Arturi*.

3. Il est curieux de comparer cette réponse hautaine où Philippe dévoile sa politique ambitieuse et son dédain pour Arthur avec cette phrase de l'historien du roi suivant laquelle : « Philippus, rex Francorum, pueritiae Arturi compatiens et ei jus suum restituere cupiens, Balum castrum obsidet et expugnat. *Chronicon Turonense*, ap. D. Bouquet, t. 18, p. 295. — Il est vrai que le roi prit Ballon, mais pour son compte.

4. A la différence de Roger de Hoveden, nous mettons le siège de Lavardin après la prise du Mans; et, bien que l'historien anglais ait raconté les faits dans un ordre différent du nôtre, c'est cependant à son récit que nous avons emprunté l'inversion que nous lui donnons. Ce chroniqueur nous dit lui-même qu'après avoir assiégé vainement Lavardin, Philippe se retira au Mans, *se recepit in civitate cenomanensi*. Comment peut-on se retirer dans une ville si on ne l'a prise d'abord? car Le Mans était, à cette époque, au roi d'Angleterre, et pour pouvoir s'en faire une place de sûreté, il fallait commencer par le lui prendre. C'est ce que ne dit pas Roger de Hoveden qui, de Ballon, transporte le roi à Lavardin, sans l'arrêter au Mans. Nous proposons donc la version suivante, qui consacre le fond de l'historien anglais, moins la prise du Mans par le roi. Selon nous, le roi prend Ballon, s'empare ensuite du Mans, puis assiège inutilement Lavardin; et là, en apprenant l'approche du roi d'Angleterre, il lève le siège et se retire au Mans; enfin, l'armée anglaise s'avancant toujours, le roi quitte le Mans et se retire tout à fait de la province.

5. *Reliquit Cenomanum et abiit*. — Roger de Hoveden, ap. D. Bouquet,

Dans cette campagne, l'habileté politique de Philippe-Auguste avait été en défaut, et, par son extrême vivacité de langage envers Guillaume des Roches il avait compromis le résultat de ses prudents calculs. La fière réponse du roi fit juger au sénéchal qu'il s'était donné un maître et qu'Arthur n'était pour Philippe qu'un instrument qu'on pourrait mettre de côté, le moment venu. Aussi bien, Guillaume paraît avoir été jusque-là un peu incertain de la conduite qu'il avait à tenir. Il avait trop de bon sens pour ne pas abandonner un prince dont la protection était plus fatale au jeune duc que l'hostilité de Jean Sans-Terre. Sa seule pensée fut désormais de réconcilier l'oncle et le neveu. C'était d'ailleurs son intérêt de voir triompher soit Arthur, soit Jean, et non Philippe-Auguste. En effet, qu'Arthur l'emportât, sa jeunesse permettait à Guillaume de se flatter de gouverner en son nom les trois provinces. Si, au contraire, Jean était victorieux, ce prince étant forcé de résider en Angleterre, il fallait bien qu'il se reposât sur quelqu'un des soins de gouverner le Maine, l'Anjou et la Touraine. Or, qui pouvait-il mieux choisir que Guillaume lui-même, né dans le Maine, y ayant de grands biens et allié à plusieurs illustres familles de la province? Le sénéchal pensait aussi sans doute qu'un maître si éloigné ne pèse que fort peu, tandis que Philippe-Auguste, à proximité du Maine, pouvait l'administrer réellement et non avec une autorité illusoire. Aussi le triomphe du roi français, comme la suite des événements le prouva du reste, réduisait le sénéchal à n'avoir plus que l'ascendant qu'exerce toujours dans un pays un homme éminent que recommandent sa naissance, ses biens, son intelligence, en le dépouillant de cette haute indépendance, son rêve, qui en aurait fait un seigneur d'un rang égal à celui du duc de Bretagne et des autres grands vassaux du royaume. Guillaume des Roches était trop bon politique lui-même pour ne pas s'apercevoir qu'il avait affaire à un esprit supérieur qui, soutenant les intérêts de la royauté, ne lui céderait rien de son prestige. S'il venait donc à opérer un rapprochement entre le roi Jean et son neveu, il pouvait espérer légitimement que le prince anglais aussi bien

t. 17, p. 599. — Dans cet envahissement du Maine par Philippe-Auguste, l'église abbatiale de Champagne avait été ruinée par les troupes françaises, et ne fut de nouveau consacrée qu'en 1269 par l'évêque du Mans, Geoffroi Freslon. Dom Piolin, *Hist. de l'égl. du Mans*. t. IV, p. 420.

que le jeune duc lui tiendraient compte de ce grand résultat. Tels paraissent avoir été dans les événements ci-après, les mobiles qui ont dicté les actes du sénéchal. Que sa conduite, en ces circonstances, n'ait pas été exempte de calculs ambitieux, ou bien qu'il se soit arrêté au parti qu'il prit par suite d'un attachement sincère pour Arthur; il semble qu'il ait été de bonne foi dans ses déterminations, et l'on peut douter qu'il mérite les reproches outrés que lui ont faits presque tous les historiens, faute de s'expliquer le courant d'idées qui avaient pu l'entraîner. C'est ainsi que les historiens français des deux derniers siècles, Le Baud¹ et Dom Morice², en appréciant la conduite de Guillaume, n'ont pas compris toute la portée du motif qui l'avait fait agir, bien qu'il ne leur eût pas complètement échappé. C'est pour cela qu'ils n'ont pu s'expliquer le revirement de politique du sénéchal, comme si sa défection subite n'était point une conséquence de la conduite hautaine de Philippe envers lui et de la manière si dure dont il lui avait révélé son désir de mettre la main, sous couleur de protection, sur l'héritage d'Arthur. Ménage, d'après Roger de Hoveden³, est beaucoup plus sobre d'étonnement et d'inculpations; il semble même justifier Guillaume des Roches. Le motif de ces incriminations pour les historiens est, qu'après le départ de Philippe-Auguste, Guillaume des Roches conseilla au jeune

1. Au surplus, Le Baud qui écrit (*Hist. de Bretagne*, p. 205) que : *Guillaume des Roches, mettant en oubly l'innocence de l'enfant Artur, le delassa et rendit au roi d'Angleterre la cité du Mans*, n'a fait que copier un passage de la Chronique de Tours où il est dit que : *Guillelmus de Rupibus pueritiæ innocentiam obliviscens, Arturum deserit et Cenomanicam urbem Johanni regi Angliæ tradit*. *Hist. de France*, t. 18, p. 295. — Le Baud n'a donc qu'une opinion d'emprunt. Or, il est tout naturel que le chanoine de Saint-Martin de Tours, qui passe pour être l'auteur de cette chronique et qu'il répète, n'ait vu, en sa qualité de bon français, qu'un trait de perfidie dans la conduite du sénéchal qui gênait ainsi les grands desseins du roi de France, souverain de l'auteur.

2. Dom Morice, *Hist. de Bretagne*, t. I, p. 128.

3. Roger de Hoveden, en qualité d'anglais, apprécie tout autrement la conduite de des Roches que le chanoine de Saint-Martin; ce que celui-ci qualifie *désertion de l'orphelin*, Robert l'appelle *haute habileté* : « Interim » *Willelmus de Rupibus, calliditate magna*, eripuit *Arthurum de custodia* » *regis Franciæ et pacificavit eum cum Johanne rege Angliæ*, et tradidit ei » *civitatem Cenomanniæ*, quam rex Franciæ et Arthurus tradiderant ei in » *custodia*. » *Roger de Hoveden*, ap. D. Bouquet, t. 17, p. 599.

prince de ne point suivre son perfide protecteur dans sa retraite, mais d'attendre au Mans son oncle pour s'y réconcilier avec lui. Vaincu par les raisons pressantes que dut lui faire valoir avec habileté le sénéchal, qui n'oublia pas, sans doute, de mettre sous ses yeux la conduite récente de Philippe, Arthur y consentit. Aussitôt le sénéchal introduisit les troupes anglaises dans la ville dont la garde lui avait été confiée par Philippe-Auguste et réconcilia Jean avec Arthur. Mais les bonnes intentions du sénéchal échouèrent : car, le jour même de la réconciliation, le jeune duc, effrayé de l'avis secret qu'il reçut (apparemment d'affidés du roi de France intéressé à perpétuer la discorde)¹, que son oncle voulait se saisir de lui et l'enfermer dans une prison perpétuelle, résolut son départ. Il s'enfuit en effet la nuit suivante, avec sa mère Constance et Aimeri, vicomte de Thouars, auquel le roi Jean venait, le jour même, d'ôter, avec la sénéchaussée d'Anjou, le commandement du château de Chinon, pour le donner, provisoirement, à Roger de Lasçi, connétable de Chester. Le prince et sa mère se retirèrent à Angers².

On peut penser en outre que le départ de Constance fut provoqué par l'influence française qui commençait dès lors à dominer cette princesse. Remontons, pour expliquer cette influence, à une époque antérieure, sous le règne de Richard. Jadis, Constance avait épousé, au grand mécontentement de son père, Conan IV, qui n'avait osé refuser sa main, Geoffroi, fils de Henri II. Ce mariage était, pour le roi d'Angleterre, un moyen de dominer infailliblement la Bretagne si bien que, lorsque Geoffroi fut mort, satisfait du résultat de sa politique, Henri II remaria sa veuve, alors duchesse de Bretagne, par suite du trépas de son père, à un autre seigneur anglais, Renouf³, comte

1. Il y a dans le texte : « *dictum est*, » sans spécification de personnes, mais il n'est pas vraisemblable, d'après ce que nous venons d'établir, qu'ainsi que le prétend Dom Morice (*Hist. de Bretagne*, t. I, p. 128), il faille attribuer à Guillaume des Roches l'avis donné au jeune prince. Le sénéchal aurait été, en effet, d'une insigne inconséquence. Pourquoi, le même jour, eût-il à la fois voulu réconcilier les deux princes et les séparer? Quel serait le motif de ce double jeu?

2. Roger de Hoveden, apud D. Bouquet, t. 17, p. 599. — Math. Paris, traduct. Huillard, t. 2, p. 311.

3. *Ranulfus*.

de Chester. Mais celui-ci, moins politique que le roi d'Angleterre, au lieu de chercher à s'attacher sa femme et les états de Bretagne qui n'avaient vu cette alliance qu'avec un profond déplaisir, les indisposa tous les deux profondément contre lui, par le trait suivant : « Un jour que la duchesse, sur l'invitation de Richard, » se rendait en Normandie à une entrevue que ce prince, disait- » il, voulait avoir avec elle, Chester, son mari, poussé sans » doute par le roi qui voulait s'assurer de Constance, vint à sa » rencontre à Pontorson, s'en empara et l'enferma à Saint- » Jacques de Beuvron, château du comte (1196)¹. Le fils de la » duchesse, Arthur, n'ayant pu la délivrer, s'allia au roi de » France et brûla les terres du roi Richard, son oncle, qu'il » regardait comme l'instigateur de cet outrage². De son côté, » Richard, entrant en Bretagne, à la tête d'une grande armée, » la dévasta. Les cruautés et les dégâts exercés par l'armée » anglaise, furent si grands que les Bretons finirent par » demander la paix à Richard et s'engagèrent à rentrer dans » son alliance, moyennant quoi, ils recouvrèrent, ainsi » qu'Arthur, ses bonnes grâces³. » On voit, par ce grave incident, quel devait être le mécontentement de Constance. Était-il si nécessaire, pour parler le langage assez affecté de l'historien breton, Dom Morice, « qu'elle comptât pour rien la » foi qu'elle avait promise à Ranulfe contre les sentiments de » son cœur⁴. » L'union si mal assortie de Constance et de Renouf ne devait pas être, on peut en juger, difficile à rompre. Une parenté du troisième ou quatrième degré entre lui et la duchesse fut la cause apparente qu'on mit en avant pour leur divorce. En réalité, on le doit à Philippe-Auguste qui voulait à son tour avoir sur la Bretagne le protectorat qu'y avaient exercé

1. *In castello suo apud Sanctum-Jacobum de Beverun.*

2. *Roger de Hoveden*, ap. D. Bouquet, t. 17, page 579. — *Idem*, t. 18, page 56.

3. *Guillelmus Neubrigensis, de rebus anglicis*. ap. D. Bouquet, t. 18, p. 56. C'est probablement de ce fait que Ménage s'est égayé pour nous dire qu'en 1196 Guillaume des Roches fut plége pour l'accomplissement des conventions d'entre Richard, roi d'Angleterre, et les barons de Bretagne, pour la liberté de la duchesse Constance. L'historien de Sablé ajoute par erreur qu'il était en ce temps-là sénéchal d'Anjou sous Arthur. La chose est impossible, car ce n'est qu'en mai 1199 que Guillaume des Roches reçut la sénéchaussée d'Anjou. Voir Ménage, *Hist. de Sablé*, p. 198.

4. Dom Morice, *Hist. de Bretagne*, t. I, p. 125.

Henri II et Richard. Le nouveau mari de la duchesse, Gui de Thouars, frère d'un de ses compagnons de fuite, fut proposé vraisemblablement par Philippe-Auguste et accepté par Constance (1199)¹. L'influence qu'il dut à l'affection qu'il sut inspirer à sa femme, rendit cette princesse favorable jusqu'à sa mort au parti français dont Gui n'était que l'instrument. Le peu d'attachement de la duchesse pour les Anglais, par suite des mauvais procédés de son premier mari Renouf et de la conduite du roi Jean, joint aux suggestions du roi de France, avait déjà motivé son départ du Mans pour Angers. Son alliance avec Gui de Thouars, faite à Angers vers cette époque, accrut cette aversion, et la rendant complètement favorable aux intérêts français la fit passer d'Angers, sa première retraite après sa fuite du Mans, à Tours² où s'était aussi rendu Philippe-Auguste, à la nouvelle de la remise du Mans au roi d'Angleterre³. Là, elle remit au roi de France son fils Arthur. Philippe-Auguste, pour éviter qu'Arthur rentrât de nouveau dans les mains de son oncle et l'exposât lui-même aux chances d'un second raccommodement entre les deux princes, envoya immédiatement à Paris, sous bonne escorte, le jeune comte à son fils Louis chargé de le

1. Voir pour la date de ce mariage : Dom Morice, *Hist. de Bretagne*, t. I, p. 125. — Bien que les historiens ne parlent pas du lieu où se fit le mariage de Constance, on peut présumer qu'on choisit la ville d'Angers où s'était retirée la duchesse après son départ subit du Mans. Le besoin qu'elle sentait d'avoir un protecteur pour elle et son fils dut précipiter cette union. — Le divorce opéré, le comte de Chester épousa Constance, fille de Raoul de Fougères, dont il n'eut point d'enfants. — Dom Morice, t. I, p. 125.

2. Il pourrait se faire que cette nouvelle fuite de la duchesse Constance d'Angers, à Tours, ait été aussi déterminée par ce que nous rapporte Raoul de Coggeshale, *hist. de France*, t. 18, p. 87, suivant lequel l'incendie du Mans fut suivi de l'envoi d'une armée contre Angers : « Dux vero Johannes Cinomanis postea combussit atque exercitum contra Andegavenses misit. » — Ce pourrait donc être aussi à la même époque, si l'on en croit Mathieu Paris (*traduct. Huillard.*, t. 2, p. 305), que le roi Jean envoya sa mère, la reine Aliénor, avec le chef des Brabançons, Mercadier, assiéger la ville d'Angers. L'historien anglais ajoute qu'ils s'en emparèrent par force, la dévastèrent et emmenèrent ignominieusement les citoyens captifs. C'est aussi vers ce temps (1199) que l'Art de vérifier les dates, (t. XIII), place le siège d'Angers. Il faut croire néanmoins que ni le Mans, ni Angers ne restèrent longtemps sous la domination anglaise, puisqu'après la paix du Goulet (mai 1200), le roi Jean fut obligé de reconquérir ces deux villes.

3. *Hist. de France*, ap. D. Bouquet, t. 18, p. 295.

garder. Cela fait, le roi mit la main sur les cités, châteaux et places fortes d'Arthur, et y plaça des garnisons composées de ses hommes d'armes ¹.

On conçoit combien ces méfiances de toute sorte, ces soupçons injurieux, ce départ subit, et enfin cette remise d'Arthur, son propre neveu, au roi de France, durent aigrir Jean Sans-Terre. N'était-ce pas un nouveau grief à joindre à cette guerre civile que lui faisait un de ses plus proches parents et dont le résultat futur semblait devoir être la ruine des deux belligérants et le triomphe du roi de France. Aussi, furieux de sa déception, le roi Jean fit, pour se venger, mettre le feu à la ville du Mans, témoin de son insuccès ². Ce nouvel incendie, plus violent que celui de 1189, laissa de profonds et amers souvenirs dans l'esprit des habitants, si bien que des actes furent datés par un synchronisme emprunté à cet incendie, et, qu'en relatant une donation, on put dire qu'elle fut faite, lors du premier incendie de la ville, au temps du roi Jean : « *primo tempore incendii hujus civitatis, tempore videlicet regis Johannis* ³. »

Mais, pour Guillaume des Roches, sa sage intention dans ces circonstances ne pouvait manquer de lui gagner toutes les sympathies de Jean et de sa mère, la reine Aliénor. Aussi, pour

1. Hist. de France, ap. D. Bouquet, t. 17, p. 596. — Math. Paris, *traduct. Huillard-Bréholles*, t. 2, p. 305.

2. Raoul de Coggeshale est le seul historien qui parle de cet incendie qu'il attribue à Jean, mais sans en fixer au juste la date (Hist. de France, t. 18, p. 87). Après avoir raconté qu'Arthur fut reçu à Angers et au Mans par les habitants, il ajoute simplement : « *Dux vero Johannes Cinomanis postea combussit.* » Quelle est maintenant, dans l'année 1199, l'époque à laquelle on peut rapporter ce premier incendie; c'est, nous le pensons, octobre 1199. Car, ce n'est point au mois de septembre de la même année, après l'accord tenté par Guillaume des Roches entre Arthur et le roi Jean et la parole formelle de ce dernier d'y adhérer, que le prince anglais eût employé ces rigueurs. Elles ne pouvaient, en effet, que lui aliéner celui auquel il devait son entrée dans la capitale du Maine, par suite de sa promesse de s'en remettre à l'arbitrage d'une cour de chevaliers sur les trois provinces contestées entre lui et son neveu. Maintenant, il résulte de l'expression de : *primo tempore incendii hujus civitatis, tempore videlicet regis Johannis*, qu'il y eut deux incendies du Mans, le premier en octobre 1199, comme nous l'avons dit, et le second en août 1202, après la bataille de Mirebeau.

3. Bilard, *Anal. des Doc. Histor. des Archives de la Sarthe, Annuaire de 1852*, p. 118.

maintenir le sénéchal dans ces sentiments favorables, on voit la princesse, alors à Fontevraud, le faire signer avec les archevêques de Tours et de Bordeaux, les évêques de Poitiers et de Saintes, les sénéchaux de Poitou et de Gascogne, une donation qu'elle faisait au célèbre monastère en souvenir de son fils bien-aimé, le roi Richard. Pleine de reconnaissance pour la mémoire de celui qui l'avait jadis délivrée de captivité¹ et afin d'assurer son anniversaire à elle et celui de sa famille, elle constituait, avec l'assentiment du roi Jean, son fils, à l'abbaye préférée des Plangenets, cent livres de rente en monnaie de Poitou sur sa prévôté d'Oléron, pour le repos de son âme, et des âmes de son feu mari, le roi Henri², de bonne mémoire, des rois Henri et Richard, ses fils, et de ses autres fils et filles³.

De son côté, le roi Jean utilisait l'expérience de Guillaume des Roches dans une foule de négociations. C'est ainsi que Benoît de Chaumont⁴ et Bovin⁵, son fils, après avoir obtenu des lettres patentes du roi pour leur sûreté, tant que Benoît serait au service du roi en Angleterre, eurent soin de faire insérer à la fin de ces lettres de sauvegarde une clause par laquelle le roi ordonnait au sénéchal d'Anjou, Guillaume des Roches, de procurer à Bovin la saisine entière d'une maison et dépendances ayant appartenu à Joscey de Loudun⁶. Les bourgeois de Leicester⁷ ayant sollicité du roi la faculté d'aller et

1. C'était en effet à son fils Richard qu'Aliénor devait sa délivrance de la captivité où, pour se venger de ses intrigues, l'avait retenu son mari, Henri II, de 1173 à 1189. Biogr. Michaud, t. 12, p. 346.

2. Henri Court-Mantel ou le jeune, fils aîné de Henri II, associé à la royauté par son père et mort le 11 juin 1183.

3. *Cartul. de Fontevraud*, t. I, fol. 467 recto. — Cette pièce n'est pas datée, mais elle est postérieure au 27 mai 1199, puisqu'il y est dit que la fondation se fit avec l'assentiment du roi Jean, lequel ne prit le titre de roi d'Angleterre qu'après le 27 mai, jour de son couronnement.

4. *B'n'd'c's de Calemon*. — La même année 1200, postérieurement au 26 mai, il y a des lettres de sauf-conduit pur et simple (*de simplici protectione*) accordées au juif *B'n'd'c's*. Est-ce le même que Benoît de Chaumont? — *Rot. Chart.*, t. I, p. 98.

5. *Bovinus*.

6. *Rot. Chart.*, t. I, p. 60. Cette pièce n'est pas datée; mais comme elle est de la première année du roi Jean, qui s'étend du 27 mai 1199 au 27 mai 1200, elle est postérieure au 27 mai 1199 et antérieure au 27 mai 1200.

7. *Leircestre*.

de retour sur toutes les terres du prince et d'y trafiquer librement de leurs biens et marchandises, Jean leur accorda ce privilège en réservant les justes redevances qu'on lui devait ainsi qu'aux autres seigneurs (26 déc. 1199-1200 ¹, *style anglais*). A cette faveur, datée de Caen, dont Guillaume des Roches souscrivit la charte avec d'autres personnages, le roi qui s'était transporté à Bures, en joignit une autre. Il confirma le même jour aux bourgeois de Leicester, pour en sanctionner la stabilité et la valeur, tous les achats et ventes des terres de Leicester déjà faites sur motif valable, et agréa celles qui se feraient à l'avenir aux mêmes conditions, dans le lieu où l'on traitait les affaires de leur port ². Guillaume des Roches, qui ne paraît dans ces deux actes qu'en qualité de témoin, allait bientôt figurer dans un troisième comme partie principale. Jusqu'alors, en effet, le roi Jean, qui avait tant à se louer de lui, avait pu manquer d'occasion pour le récompenser. Mais le lendemain du jour des privilèges octroyés à la ville de Leicester (27 décembre 1199), le roi, de retour à Caen, donnait au sénéchal d'Anjou ³, en présence de l'archevêque de Rouen, de l'évêque de Saint-André, des comtes de Pembroke et de Leicester, la faculté de faire tenir un marché à Agon ⁴ un jour de chaque semaine, qui serait le jeudi; il lui accorda de plus

1. *Rot. Chart.*, t. I, p. 32.

2. *In portmannot.* — *Rot. Chart.*, t. I, p. 32.

3. C'est la première fois que ce titre de sénéchal est donné à Guillaume dans un acte émané du roi Jean qui, sans l'avoir encore expressément confirmé à cette date, comme il le fit plus tard, dans la sénéchaussée qu'Arthur et Philippe-Auguste lui avaient donnée, lui reconnaissait ainsi virtuellement ce titre.

4. Agon (aujourd'hui bourg du dép. de la Manche, arr. Coutances, c. St-Malo de la Lande), appartenait sans doute à Guillaume des Roches, soit du chef de sa femme, Marguerite de Sablé, qui le tenait elle-même de sa mère Clémence de Mayenne à laquelle son frère Juhel l'avait donnée en dot, soit par suite d'une libéralité de Juhel lui-même, Ménage, *Hist. de Sablé*, p. 356. — Suivant Ménage, la terre d'Agon aurait été plus tard confisquée sur Guillaume des Roches au profit de Guillaume du Bourg, Ménage, *ibid.*, p. 372. — Mais il faut croire que cette confiscation ne put s'effectuer, sans doute à cause de la conquête de la Normandie par Philippe-Auguste; car, après le sénéchal, Agon passa à sa fille aînée, Jeanne des Roches, femme d'Amauri de Craon, qui, en 1233, donna en dot à Isabelle de Craon, sa fille, lors du mariage de celle-ci avec Raoul de Fougères : « *tout son revenu et tout ce qu'elle possédait de vignes apud Agon in Normannia.* » Ménage, *Hist. de Sablé*, p. 218.

d'avoir à la Pentecôte, au lieu susdit, une foire qui durerait pendant huit jours. Les héritiers du sénéchal pourraient jouir de cette libéralité tant en ce qui concernait la foire que le marché, en toute tranquillité et sûreté avec tous les privilèges et franchises afférents au marché et à la foire ¹.

GASTON DUBOIS.

(La suite à un prochain numéro).

1. *Rot. Chart.*, t. I, p. 32.



LES
INVASIONS NORMANDES
DANS LA LOIRE
ET LES PÉRÉGRINATIONS

DU CORPS DE SAINT MARTIN.

PIÈCES JUSTIFICATIVES ¹.

I.

Le comte Boson et Bernard, exécuteurs testamentaires du comte Eudes donnent au chapitre de Saint-Martin la villa de Nogent en Omois avec deux chapelles et toutes ses dépendances.

871 ou 872 ².

Multipliciter multiplex omnipotentis misericordia dei perplurimum voluit honorare genus humanum, dum largiri dignatur ut mortalis quilibet valeat ex terrenis rebus mercari cœlestia regna, ex transitoriis præmia sempiterna, dando scilicet res suas locis sanctorum dei, ad subsidia clericorum Deo deservientium, seu in alimoniam pauperum. Quocirca in nomine sanctæ ac individue trinitatis, ego Boso, comes, simulque Bernardus, ad vicem carissimi quondam amici nostri, piæ recordationis Odonis comitis, pro remedio animæ ejusdem Odonis, seu pro remedio animæ uxoris suæ Guendilmodis, donamus Sancto Martino confessori eximio christi, suæque congregationi, cui præesse videtur venerabilis domnus Hugo abbas, ubi et venerandosum ejusdem præclarissimi confessoris christi corpus requiescit, res proprietatis suæ, videlicet villam Novientum ³, cum omni integritate sua, seu quicquid ad

1. Voyez le commencement de ce travail ci-dessus, page 149.

2. La trente-deuxième année du règne de Charles-le-Chauve correspond à l'espace de temps compris entre le 20 juin 871 et le 20 juin 872.

3 Nogent en Omois (Aisne).

eandem pertinere villam videtur vel aspicere, sitam in pago Otmense¹, in Vicaria Otmense², cum capellis duabus, cum domibus, ædificiis, vincis, terris cultis et incultis, silvis, pratis, pascuis, aquis aquarumve decursibus, mobilibus, et immobilibus, cum mancipiis utriusque sexus ibidem commanentibus, totum et ad integrum de nostro jure ad vicem prædicti Odonis, veluti nostræ fidei commisit, a die præsentis in jus et potestatem Sancti Martini, suorumque clericorum, scilicet ad eundem sanctum peculiare concedimus, donamus, simulque tradimus, ita ut ab hodierna die et deinceps in usibus deo deservientium, ad eorum videlicet peculiare, ut prædiximus, ipsum prædium cum omni integritate, quicquid ad ipsum Novientum aspicere vel pertinere videtur, seu ab Odone possessum fuit, excepto quod jam olim dederat ad sepulturam uxoris suæ, habeatur ac possideatur; ita ut quicquid exinde facere voluerint liberam et firmissimam in omnibus habeant potestatem faciendi, et pro absolutione animarum tam prædicti Odonis, quam suæ uxoris perpetualiter ante sepulchrum ejusdem gloriosissimi confessoris christi ab eisdem servientibus deo preces cotidie reddantur. Si quis vero, quod nullatenus fieri credimus, fuerit aliqua intromissa persona, seu nos ipsi, aut ullus ex heredibus ac proheredibus suis, seu nostris, qui contra hanc donationem quam prona mente ac voluntate devota ad vicem prælibati Odonis fecimus, venire aut resultationem facere temptaverit, in primis sentiat offensam omnipotentis dei, omniumque sanctorum, nisi cito se correxerit, et insuper una cum socio fisco sexcentorum solidorum ad purum excocti pondus, partibus Sancti Martini, sibi que servientibus mulctatus componat, et sua repetitio nullum obtineat effectum; sed hæc donatio nostris aliorumque bonorum hominum manibus roborata, firma et stabilis omni tempore valeat permanere. Ego in dei nomine Boso, ad vicem Odonis comitis pro remedio animæ meæ et suæ hanc donationem fieri et firmari rogavi³.

[Data] Anno XXXII regnante Carolo rege⁴.

1. L'Omois, petite contrée de Champagne dont le centre était à Châtillon-sur-Marne, ou aux environs. On a cherché à distinguer le *Pagus Otmensis* du *Pagus Bagensonis*, à tort, croyons-nous; ces deux dénominations désignaient la même étendue de territoire; la meilleure preuve qu'on en puisse donner, c'est qu'on ne les trouve jamais citées à la fois dans le même document.

2. Variante dans quelques copies : *Otinense*.

3. *Armoires de Baluze*, t. 76, f. 317. — Archives de St-Martin.

4. Cette date est donnée par Dom Lesueur en ces termes : « anno 871 et Caroli XXXII. » Ms. latin 13898, f. 201.

II.

Plaid tenu à Tours par les missi dominici, au sujet des réclamations faites par Adalmarus avoué des chanoines de Saint-Martin contre le chapitre de Saint-Maurice.

29 mai 878.

Notitia in quorum præsentia qualiter veniens Adalmarus, advocatus fratrum Sancti Martini basilicæ, die jovis quod evenit IIII. kal. junii, infra muros Turonicæ civitatis, ante Theodacrum et Aladardum locumtenentes vice Ragenarii, comitis Palatii, et Adalaldum ¹ Turonensem archiepiscopum, cum aliis missis præteritis, videlicet domni Hludovici regis, ad causas diffiniendas et recta judicia terminanda, ibique interpellebat et admallabat aliquem hominem, Wifredum nomine, advocatum Sigualdi, Archidiaconi, dicens ei quod potestas Sancti Mauricii et ipsius Sigualdi intendebat partibus Sancti Martini tractum unum, quod est a Monte Laudiacinse ² ex alia ripa Ligeris, adhærente villa Casellas. Unde ad locum cessionis pariter cum ipso Guifredo ³ et canonicis utriusque ordinis seu aliis missis præteritis Ragenarii, comitis palatii, et Alcario vicario simul convenimus, quod injuste contradicerent; unde fratres Sancti Martini basilicæ, per longum tempus vestiti fuissent, sine ulla contradictione, qui per legem ei reddere debuissent, unde testibus approbare faciant. Et ibi ad præsens coram viris qui præscripti sunt et Adalardo archiepiscopo, cum ipso Sigualdo archidiacone, cæterisque fratribus Sancti Mauricii ibidem consistentium, in illorum præsentia veraciter affirmassent, quod utrumque Sancti Martini esse deberet. Tunc ipse Guifredus per præsentem seriem credidit, ut ipsum tractum ripa Ligeris, sicut in antea fratres Sancti Martini haberent per wadios, vice Sigualdi redderet, atque restituit secundum legem et per stipulam guerpire fecit, coram præsentibus viris. Propterea judicatum fuit ipso Adalmaro et fratribus Sancti Martini, ut hanc noticiam evindicationis exinde colligerent et cum bonis viris missis præteritis domni nostri Hludovici

1. Var. *Aladaldum*.

2. Montlouis, arr. de Tours (Indre-et-Loire).

3. Var. *Wifredo*.

regis, ibi adfirmarent, et si post hoc expletum necessitas evenerit manifesta declarata appareat sententia. His præsentibus actum fuit.

Ego Adalaldus archiepiscopus subscripsi.

Frandebertus sacerdos atque decanus subscripsit. Protasius præpositus subscripsit, Amalbertus archidiaconus subscripsit. Ostrobaldus diaconus subscripsit. Signum Adalardi. Signum Theodacri. Signum Alcharii vicarii. Signum Truduini. S. Amalrici. S. Udalrici. S. Autgerii. S. Sigualdi. S. Erardi. S. Sigefredi. S. Adalmanni.

Data est IIII kal. junii, anno I regnante Hludovico rege.

Isarnus scripsit et subscripsit ¹.

III.

Guichard, doyen de Saint-Martin, plaide au tribunal du comte Hugue et réclame contre Guillaume, auquel le dit comte avait donné la terre de Martigni, disant que cette terre était de la dotation des écoles de Saint-Martin.

17 janvier 879.

Perpluribus notum est qualiter veniens Guichardus, gregis Sancti Martini presbiter atque Decanus, die mercoris ², quod fecit mensis januarius dies XVII. Turones, infra murum ejusdem civitatis, in præsentiam domni Hugonis abbatis, quamquam jam dudum hæc querela fuisset ventilata, ibique interpellabat quendam vasallum nomine Guillelmum ³, qui ⁴ Martiniacum per largitionem domni Hugonis habebat in beneficio, dicens eo quod suam præcariam, quam Amalricus tempore Adalardi abbatis, ex prædicta villa obtinuerat, una cum largitione sui proprii, quem partibus Sancti Martini ejusdemque rectoribus delegaverat, eo tenore ut quandiu ipse viveret utrasque res ad officium scolæ Sancti Martini teneret, et post eum Milo et jamdictus Guichardus, in prædicta obedientia,

1. *Arm. de Baluze*, t. 76, f. 313. — Voyez la Pancarte noire restituée, n° CXVIII. — Cette notice a été imprimée d'une manière assez inexacte par Labbe (*Alliance chronol.*, t. II, p. 530) sous la date erronée de 936.

2. Var. *Mercurii*.

3. Var. *Guilliermum*.

4. Martigni, comm. de Fondettes (Indre-et-Loire).

seu post eos quicumque futuri essent in eodem officio, jamdictus Guillelmus malo ordine invasisset, ac post se retineret seu contradiceret injustè; unde et præceptum regale habebat. Quapropter dominus Hugo, venerabilis abba, suos direxit missos necnon judices, qui hanc causam diligenter inquirerent et ad rei veritatem usque perducerent. Quod statim secundum ejus imperium factum est. Idcirco venientes ejus missi fideles et optimi viri scilicet Anastasius¹, Dagobertus, Leotaldus et Autmarus clericus et cæteri, qui ibidem advenerunt diversi ordinis viri, ad præfatam causam audiendam seu diffiniendam, infra domum Sancti Martini capellæ²; ibique recitatæ sunt auctoritates per quas Guichardus hoc quod repetebat, scilicet mansos duos et dimidium ex villa Martiniaco, inter Catiniacum³ et Puteum mundatum⁴, per præcariam et præceptum domni regis Karoli, justè et legaliter tenere debuisset, cum campo uno in villa Magniaco⁵ vineæ. Willelmus vero quid contra illas auctoritates respondere voluisset, nihil invenit. Ipse vero taliter dedit in responsis, quod nihil contra jam dictas auctoritates maxime contra præceptum regis dicere audebat, sed sicut pater suus jamdictam villam ad integrum tenuit, sic eam ipse teneret, per largitionem domni Hugonis abbatis unde et in præsentiam domni Hugonis, ipse et Guichardus sacerdos cum prædictis missis redierunt. Dominus siquidem Hugo audiens, a predictis viris, quod jamdictæ res cum aliis rebus, quæ ibidem insertæ erant prædictæ obedientiæ, attributæ essent, sicuti supra jam dictum est, quatenus quisquis magister fuerit prædictæ scolæ, eas res tenendo nullum alium a pueris seu parentibus eorum exigat meritum, nisi quod gratistribuendum fuerit, graviter accepit, præcepitque prædictis missis quatenus, jamdicto Guichardo satisfacerent, quia cum eo lex et justitia manebat, memoratum vero Guillelmum ad hoc constringerent, ut suum beneficium ei legaliter restituisset, cum fructu ejusdem, veluti diligens cultor ibidem elaborare poterat, et mulctam quæ in auctoritate habebatur exsolvisset. Quapropter venientes jam dicti viri ante capellam Sancti Martini in ipsa eadem urbe, seu die, ita diligenter fecerunt, veluti eis præceptum fuit et lex edocebat. Jam dictus namque venerabilis Guichardus suum ad præsens habuit advoca-

1. Var. *Anastasius*.

2. L'église ou chapelle de Saint-Martin de la Basoche à Tours.

3. Chatigni, château, commune de Fondettes (Indre-et-Loire).

4. Puy-Prosé? habitation, comm. de Fondettes.

5. Village ruiné par les Normands, aujourd'hui disparu.

tum Aladardum nomine, qui memoratum Guillelmum de jam dicto beneficio et de fructu ejusdem per diversos annos sublato legaliter accusavit, et ipse inde se recognovit et per vadios reddidit et fructum, secundum quod obtinere potuit, emendavit. Quapropter necesse fuit jam dicto Guichardo sacerdoti ut hanc notitiam exinde accipere deberet, quod ita et fecit, ut si in antea ei necessitas evenerit declarata appareat sententia. His præsentibus actum fuit.

Signum Dagoberti, sig. Aristasio, sig. Lectaldo, sig. Autmaro, clerico.....

Data in mense januario, anno II. regnante Hludovico rege ¹.

IV.

Biens donnés en précaire par le chapitre de Saint-Martin à Hildegair, vicomte de Limoges.

884.

Cum ex rebus ecclesiasticis alicui beneficia commoda atque opportuna præstantur, consequens et condignum est, ut ex rebus propriis ea rependere quisque studiat, quæ proficua fiant ecclesiæ suisque ministris accepta atque grata et sic in reliquum scriptura obligata habeantur, ut statutis temporibus firma et inviolabilia permanere possint. Nos igitur in dei nomine, Hugo venerabilis basilicæ et rerum omnium incliti confessoris christi beati Martini abbas, manifestum fore cupimus successoribus nostris, ejusdem Sancti Martini abbatibus, quoniam accessit ad nostræ ditionis familiaritatem, quidam fidelis noster, ipsius Sancti Martini, Galterus nomine, thesaurarius, innotescens nobis quoniam essent quædam res suo ministerio pertinentes, quas ex longo tempore sanctus Martinus pene perditas habebat, sed erat quidam fidelis, Ildegerius ² nomine, qui eas more precario adquirere volebat, unde præcabatur nos, ut eas nostra auctoritate concederemus. Dedit igitur præscriptus Ildegerius ³, Lemovicinorum vicecomes, et uxor illius Tetberga, quemdam alodum illorum proprium, villam videlicet Ateias nomine, sub

1. *Arm. de Baluze*, t. 76, f. 46. — *Mel. Colbert*, 46, f. 119. — Pancarte noire de St-Martin de Tours, n° CXVIII.

2. Variante : *Hildegerius*.

3. Var. *Hildegerius*.

omni integritate cum domibus, vineis, pratis, silvis, pascuis, aquis et mancipiis utriusque sexus desuper commanentibus, petens uti in recompensatione hujus elemosinæ concederemus ei villam Sancti Martini Brugolium nomine, similiter, sub omni integritate cum mancipiis utriusque sexus desuper commanentibus, cum ecclesiis in honore Sancti Martini et sancti Martialis constructis, cum domibus, vineis, silvis, pratis, pascuis, silvis, aquis aquarumve decursibus, et cum omnibus rebus ad ipsam cortem pertinentibus, excepta tantum matricula. Hæc vero omnia, cum ipso quem sancto Martino dederat alodo, per deprecationem, ut diximus prænominati Gualterii, simulque consensum Sancti Martini canonicorum, sub omni integritate concessimus, ea quidem ratione ut studeant exinde reddere, annis singulis, ad missam Sancti Martini hiemalem, censum solidos decem et sic quamdiu advixerint, tam ipsi quam infantes illorum, quieto jure teneant et possideant, Ildegerius scilicet et cæteri post ipsum. Si autem ex instituto censu, negligentes aut tardi extiterint, id ipsum eis emendare liceat, et quod tenuerint, non amittant. Ut autem hujus præcariæ auctoritas a nobis, certius per deprecationem Gualterii facta esse credatur, et a successoribus nostris Sancti Martini abbatibus inviolabilis conservetur, manibus propriis sub signo sanctæ crucis eam firmavimus, et canonicos Sancti Martini ac nostros subscribere rogavimus. Signum sanctæ crucis domni Hugonis abbatis qui hanc precariam fieri rogavit ¹.

[Datum]..... Anno DCCCLXXXIV ². Regnante Carlomanno.

V.

Eudes, comte et abbé de Saint-Martin, rend au chapitre les biens qu'il possédait en Italie et qui avaient été détournés de la manse des chanoines.

Avril 886.

In nomine summi Salvatoris dei, Ego Odo misericordia dei comes et pietate dei abbas congregationis Sancti Martini. Notum

1. Arm. de Baluze, t. 76, f. 94. — Archives de St-Martin.

2. Cette date est donnée par Dom Lesueur, elle manque dans les autres copies que nous possédons de cette pièce. Voir la *Pancarte noire restituée*.

fieri volumus omnibus sanctæ dei ecclesiæ fidelibus præsentibus et futuris quoniam congruum atque oportunum visum nobis fuit, ut ærumnas præsentis sæculi qualiter deo servientes et Sancto Martino levius ferrent, secundum nostræ possibilitatis modum tractaremus, idque exequi rationabiliter procuraremus, quatinus exinde dominum propitium habere mereremur, sanctumque Martinum patronum nostrum in nostris necessitatibus pium suffragatorem. Quocirca pro amore dei omnipotentis et eximii confessoris sui beati Martini reverentia, una cum consensu Venerabilis archiepiscopi domni Adalaldi, reddimus domno Martino suisque canonicis quasdam villas sitas in Italia, Solarium¹ videlicet et Vallem Caumoniam, cum omnibus earum appendiciis et adjacentiis, simulque cum omnibus rebus quacumque lege ad easdem villas aspicientibus vel pertinentibus. Quas enim villas dederat olim gloriosissimus Imperator augustus, Magnus Karolus deo et gloriosissimo patrono Sancto Martino, ut inde quædam subsidia fratribus ministrarentur. Et nos quidem ea ratione prædictas res ad integrum canonicis jam dicti Sancti Martini reddimus per quantum nostrum, ad Sepulchrum ubi ipse eximius confessor requiescit in Suburbio Turonensis ecclesiæ, ut eas ad confugium suorumque peculiare sub integritate absque ullius abbatis resultatione, ac repetitione tenere et possidere fructibusque illarum frui possint, veluti proprii possessores et dominatores, ipsarumque villarum sumptibus quantulumcumque inædiam quam patiuntur valeant sublevare, et promptiores in dei servitio in dies apparere, frequentiusque aurem domini pro imminentibus periculis pulsare. In qua mercede in primis gloriosum et a Deo electum Imperatorem domnum et seniore nostrum Karolum participem volumus adesse, quatinus pro his et pro aliis beneficiis, quæ quotidie a sui regni fidelibus funguntur, præsentem vitam gloriosius futuramque facilius optinere mereatur, deindeque nos qui hujus beneficii fideles executores et operatores adsumus, Domini misericordia, intercessionequæ sancti ac domni nostri Martini in omnibus hujus sæculi incommoditatibus præveniri mercamur, futurique commoda eorundem canonicorum fidelibus præcibus adjuti, adipisci nichilominus possimus, illorumque continuis annumerari orationibus, quæ tam in missarum sollemniis quam in melodiis psalmorum fiunt unusque ex ipsis in medio apparere : pro qua etiam mercede decantabunt,

1. Solari, ville de la Lombardie.

michi idem fratres et in vita et post obitum psalmos VII. speciales, quos ecclesia penitentiæ dedicatos habet. Insuper etiam ejusdem muneris beneficio simul consortem volumus esse domnum et genitorem meum Rotbertum gloriosum, dum vixit in terris comitem, et ejusdem loci abbatem, quatinus clementi prædicti patris misericordia subventus, perfrui mereatur gloria æterna. Eoquin etiam modo prædicto scilicet eisdem fratribus omnes prædictas res concedendo restituimus, ut eas ad illorum necessitates supplendas habeant, easque usui proprio subditas omni in tempore sub integritate possideant, a nemine nostrorum æqualium præsentium aut subsequen-
tium procerum resultationem aut ullam inquietudinem unquam recipientes. Quod vero si aliquis temptaverit, in primis iram dei incurrat et offensam Sancti Martini sentiat, nisi cito se recognoverit satisfactioneque dignum reddiderit. Ut autem hæc auctoritas firmior habeatur et per futura tempora melius conserve-
tur eam manu propria subscripsimus, et nobilium hominum manibus roborandam decrevimus.

Ego Odo comes et abba hanc auctoritatis cartam a me factam recognovi et annotavi.

Ego Adalaldus archiepiscopus subscripsi.

Signum Ademari comitis. Sig. Attonis vice comitis. Sig. Alberici. Sig. Armenterii. Sig. Letaldi.

Signum Guarnegaudi. Sig. Arcarii. Sig. Adalelmi. Sig. Item Attonis. Sig. Sigleni.

Sig. Ragenaldi. Sig. Guandalberti. Sig. Burgaldi. Sig. Guanonis. Sig. Germunni. Sig. Gualtarii. Sig. Fulconis. Sign. Gauzfredi.

Data in mense aprili, anno VI in Italia et in Francia IIII, et in Gallia II, regnante serenissimo et piissimo Imperatore Karolo.

Ego Odulricus subdiaconus scripsi et subscripsi.

Actum Turonis, monasterio, anno I. Odone abbate 1.

1. *Armoires de Baluze*, t. 76, f. 10. — Voyez la *Pancarte noire restituée*, n° LXXXI.

VI.

Robert, abbé de Saint-Martin, à la demande d'Odulric (ou Ulric), maître-école, confirme les biens affectés à la dotation des écoles de Saint-Martin.

30 août 894.

In nomine summi salvatoris dei, Ego Robertus, gratia dei inclitæ congregationis egregii patris beati Martini abbas. Notum fieri volumus, omnibus, qui nobis in eodem regimine per diversa futuri sunt tempora, qualiter quidam humilis diaconus ejusdem congregationis, nomine Odalricus, scolæ quidem magister, petiit mercedis nostræ benivolentiam ut beneficiolum quoddam ei concedere dignaremur, in villa Catiniaco¹ et Puteo mundato², quod etiam multis antecedentibus tenuerunt temporibus quicumque in eodem monasterio, a tempore Amalrici quondam quidem magistri, et post modum episcopi, scolæ officium administraverunt, scilicet Milo et Guichardus necnon Ermengarius ejusdem ecclesiæ venerabilis canonici et diligentes magistri et prædictus quidem Odalricus in eodem officio degens, memoratum beneficiolum, in prænominatis villis tenebat, quando nostram ex ipso expetiit humanitatem. Sed prævidens futuri temporis fraudes per Eiricum nostrum fidelem et Gauzuinum ejusdem loci decanum, qualiter ipse prædictas res per auctoritatem teneret nobis mandavit, et in præsentia, si necesse extitisset, munimina cartarum se habere dixit, scilicet qualiter Adalardus jam olim prædecessor noster abbas, easdem res eidem ministerio delegaverat, et super hoc præceptum a Magno Karolo in opus scolæ, successor illius, Vivianus abba impetraverat, scilicet ne in posterum a quocumque tanta et tam magna merces violari valeret. Quorum sanam admonitionem et non inconvenientem Odalrici petitionem cognoscentes, placuit nobis illi concedere quicquid in prædictis villis jam nominati viri, ex antiquo tempore tenuerunt, scilicet quicquid ex corte Martiniaco³ ab ipsis possessum et dominatum fuit, cum prato inter Ligerim et Carum qui nuncupatur ad Pratum Luci, ita ut

1. Chatigni, château, comm. de Fondettes (Indre-et-Loire).

2. Puy-Prosé (?), habit., même commune.

3. Martigni, ham., même commune.

deinceps a nemine nostrorum successorum ullam patiat^{ur} inquietudinem aut caluminiam, sed quieto ordine et legitima cessione res prænominatas teneat et tempore vitæ suæ possideat. Quicumque vero cortem Martiniacum nostro aut futuri successoris dono obtinuerit hanc auctoritatem sine ulla inquietudine sinat inviolabilem permanere. Si autem tam temerarius fuerit ut hanc nostram mercedem ac elemosinam antecessorum nostrorum abbatum, qui per omnia eam hactenus inviolabilem custodierunt in aliquo contraire audeat, in primis offensam dei incurrat et iram beati Martini in ultione sentiat, nisi citissime a sua mala voluntate recesserit, et quicquid perperam gessit emendare studuerit. Et licet in cessionibus pæna non inseratur, mihi tamen placuit inserere, ne levitate insolenti auctoritas nostra corrumpatur. Et ideo obtestamur omnes, ante quorum præsentiam hæc epistola venerit, ut nostram plenariam audientes mercedem, eam stabilem faciant permanere, et sacrilegum invasorem libra auri mulctatum ab omni dominatione et invasione legaliter removeant; et sicut omnes sua acta stabilia volunt esse obsecramus, ut ita sinent hanc nostram cessionem permanere inviolabilem. Ut autem hæc auctoritas major et utilior ubicunque visa fuerit, appareat, statuimus et humili prece jam dicti Odalrici decrevimus, ut postquam ab scolæ officio, gratia emeriti cessaverit, ne ex toto mercede sui laboris privetur, census diebus vitæ suæ, quod libenti animo concedimus teneat, habens licentiam plantandi, ædificandi et quicquid illi melius visum fuerit faciendi; reddendo annis singulis, ad festivitatem Sancti Martini autumnalem, magistro scolæ solidos duos; et sic quicquid cedimus, cessum habeat et teneat diebus vitæ suæ; post suum quoque obitum, cuicumque ex amicis vel parentibus relinquere voluerit sub præfixo censu potestatem habeat dimittendi, et sic post horum excessum ad scolæ revertatur principium. Placuit denique ut quod libenter dicebamus velle firmum manere pro majori auctoritate manu propria corroboremus et fratres nostros corroborare decerneremus, sicut infra scriptum est.

Ego Rotbertus abba signo sanctæ crucis corrobora^{vi}.

Gauzuinus Levita et decanus subscripsit.

Berno Levita et archielavis subscripsit.

Berlaicus livita et præcentor subscripsit.

Data est autem hæc manus firma Turonis, III kal. augusti, prius a prescripto domno Rotberto abbate firmata, [en]im anno VII domni Odonis regis.

Ego Archanaldus diaconus rogatus scripsi et subscripsi ¹.

VII.

Diplôme du roi Eudes confirmant les biens affectés à la manse des chanoines et les privilèges d'exemption et d'immunités du monastère de Saint-Martin.

2 janvier 896.

In nomine domini dei æterni et Salvatoris nostri Jesu Christi, Odo ejusdem Dei omnipotentis misericordia Rex. Si petitionibus servorum dei pro quibuslibet ecclesiasticis necessitatibus aures nostras pulsantium libenter annuimus, et ad divinæ potentiæ in locis deo dicatis uberius famulandum auxilium porrigimus; id nobis procul dubio et ad mortalem vitam temporaliter deducendam et ad futuram feliciter obtinendam, commodum provenire confidimus. Igitur notum esse volumus cunctis sanctæ dei ecclesiæ fidelibus et nostris, scilicet præsentibus atque futuris, quia adiit serenitatem culminis nostri venerandus vir, noster quoque germanus Rothbertus, inclitus abba basilicæ eximii confessoris christi Beati Martini, in suburbio Turonicæ civitatis sitæ, reverenter poscens ut res, quas antecessor ejus venerabilis abba Hugo, suo nobilissimo obtentu, ob amorem dei et reverentiam beati Martini, cum magno et orthodoxo rege Karolo et principibus regni eidem Sancto Martino et fratribus suæ congregationis perpetualiter possidendum obtinuerat, videlicet Capleiam ² cum villa Cumisiaco ³ et Milicianum ⁴, necnon Saldoam ⁵ et Novientum ⁶ ac Merlaum ⁷, quam domnus Hludovicus rex, cum omnibus rebus sibi pertinentibus, fratribus prædicti loci dederat, more regio pro mercede communi omnium, qui easdem res prona devotione deo et Sancto Martino obtulerunt perpetualiter et absque minoratione vel subtractione aliqua corroboraremus, et si monasterium in prædictis rebus vel alicubi, pro infestatione paganorum

1. *Arm. de Bal.*, t. 76, f. 49. — *Pancarte noire de St-Martin*, n° XCVIII.

2. Chablis (Yonne).

3. Commissey (Yonne).

4. Mellecey (Seine-et-Oise).

5. Saudoi, canton de Sezanne (Marne).

6. Nogent en Omois (Aisne).

7. Merlaut, canton de Vitry-le-Français (Marne).

vel malignorum hominum construere eisdem fratribus libuerit aut necesse extiterit, nostra largitate concederemus, absque inquietudine more solito permanendum, nec cuiquam fidelium nostrorum in mansionibus clericorum, absque eorum voluntate manendi licentiam unquam concederemus; etiam si nostra affuerit præsentia. Insuper etiam addidit supplicando, ut monasterium Sancti Martini, cum omnibus rebus sibi pertinentibus, de more regum videlicet prædecessorum, sub nostræ immunitatis tuitione ac defensionis munimine recipere dignaremur, assensum præbendo ut sicut temporibus Hludovici quondam augusti, seu etiam Karoli serenissimi imperatoris et omnium regum prædecessorum nostrorum res ejusdem Sancti Martini in Austria, Neustria, Burgundia, Aquitania et in cæteris regni christo largiente nostri partibus consistentes, quæ non solum a regibus atque ab orthodoxis principibus, verum etiam à cæteris fidelibus collatæ, vel per quoslibet contractus et munimina cartarum in jus ejusdem Sancti Martini traditæ sunt et quieto jure in ditione ac regimine abbatum ac decani fideliumque fratrum deo devote famulantium ordinatum extiterunt, ita et nostris temporibus sub nostræ immunitatis defensione consistere et ab omni publica functione ac judiciaria exactione immunes liberasque decernere dignaremur. Et ut præcepta eorum ac privilegia in præsentia nostri nostrorumque fidelium recitarentur expetiit, in quibus præceptis regum et privilegiis prærogativo consensu, ab eorum mansionibus infra monasterium constructis et intra muros Turonicæ civitatis collocatis, omne dominium abbatis vel procuratorum regali munificentia suorum excluditur, quarum prædictarum rerum usus et possessio, temporibus, quibus beati Martini gleba, cum peregrino grege suo exulavit, ipsius patris obtentu, suæ ecclesiæ non parvum ministravit lucrum; sed postquam propriam revisit Turonicam aulam, subsequente paganorum gladio, eadem res perpetuum susceperunt excidium et ideò prædictus eorum abbas, dulcissimus germanus noster, animo dignum duxit ut tam ex memoratis rebus, quam etiam ex villis priscis temporibus ad stipendia eorum deputatis, renovationem præcepti ad majorem in posterum auctoritatem a nostra munificentia obtinerent, suggerensque ut nostro indultu ac pernecessario suffragio eis subvenire dignaremur et in restauratione earundem rerum, sicut deo servientibus opem ferre, more regio studeremus; quatinus inde et futuro potior pararetur nobis merces et servitium famulorum dei propensius ac liberalius, pro stabilitate regni nostri in dies redderetur. Quas quidem villas per

privilegia apostolica necnon et regalia præcepta, sibi ad victus, potusque et vestimentorum naturales necessitates delegatas, ex multo tempore memorati canonici habebant, sed ob negligentiam abbatum, cupiditatemque malorum hominum necnon et incursum paganorum, maxima ex parte cum magno illorum detrimento, sibi dicunt subtractas, quarum nomina sunt hæc; Lugogalus¹, cum omni integritate suarum appendicium, Portus² quoque et Brugogalus³, Curciacus⁴ denique et Tauriacus⁵, Castenetus⁶ etiam et Odatus⁷, Medonna⁸ et Bladalaicus⁹, Dociacus¹⁰ et Restiniacus¹¹, Catnucius¹² et Vobridius¹³ Magittus¹⁴ et Genestogalus¹⁵; Novientus¹⁶ et Sadobria¹⁷, Prisciniacus¹⁸ et Parriciacus¹⁹. Item Vobridius²⁰ in pago Cinomannico, Martiniacus²¹, Liradus²², coloniam de Curciaco²³, Mons²⁴ quoque, quem Gerbaldus, precario more, tenere videtur. Quæ quidem villæ sub omni integritate eorum stipendiis deputatæ sunt, ut omnibus temporibus, sicut in præceptis regum insertum est, eorum necessitatibus deserviunt. Cujus petitioni nobis valde saluberrimæ ac profuturæ ob amorem dei et reverentiam prælibati peculiaris patroni nostri domni Martini libenter assensum præbere, nobis usque quoque libuit. Quapropter volu-

1. Ligneil, chef-lieu de canton (Indre-et-Loire).
2. Ports, canton de Ste-Maure (Indre-et-Loire).
3. St-Epain, canton de Ste-Maure (idem).
4. Courcay, canton de Bleré (idem).
5. Le grand et le petit Thuré, canton de St-Paterne (idem).
6. Chatenai, commune de St-Saturnin (Mayenne).
7. Notre-Dame d'Océ, arr. de Tours (Indre-et-Loire).
8. Monnaie, canton de Vouvrai (idem).
9. Blalai, canton de Mirebeau (Vienne).
10. Doussai, canton de l'Encloistre (Vienne).
11. Restigné, canton de Bourgueil (Indre-et-Loire).
12. Chenu, canton du Lude (Sarthe).
13. Vouvrai, ch.-l. de canton (Indre-et-Loire).
14. Mayet, ch.-l. de canton (Sarthe).
15. Geneteil, comm. de Chigné (Maine-et-Loire).
16. Noyant, ch.-l. de canton (Maine-et-Loire).
17. Snèvres, canton de Mer (Loir-et-Cher).
18. Precigné, canton de Sablé (Sarthe).
19. Parcé, canton de Sablé (Sarthe).
20. Vouvrai sur le Loir, canton de Château-du-Loir (Sarthe).
21. Martigni, comm. de Fondettes (Indre-et-Loire).
22. Léré, ch.-l. de canton (Cher).
23. Curcai, canton des Trois-Moutiers (Vienne).
24. Mons en Montois, canton de Dannemarie (Seine-et-Marne).

mus atque decernimus, ut jam dictæ villæ mercede regum et aliorum bonorum virorum ad supplementum seu confugium fratrum collatæ, cum aliis villis modo nominatim expressis et jam pridem eorum stipendiis ac vestimentis deputatis, et in præcepto domni Karoli nominatis, simulque cum reliquis facultatibus omnium rerum prælibati Sancti Martini, sub nostræ defensionis munimine, modis omnibus consistent. Super qua re regiam nostram dignitatem humuli supplicatione cum consensu sæpe nominati abbatis, humiles jam dicti canonici deprecati sunt, et more regio præceptum magni Karoli atque præceptum Hludovici super omnibus eorundem fratrum rebus denuo corroborare dignaremur. Quorum etiam petitionem ratam perspicientes, pro amore dei et reverentia prælibati domni Martini in nostra elemosina communi præceptum nostræ auctoritatis fieri jubemus, per quod decernimus, ut sicut in privilegiis prædecessorum regum continetur, ita ab hodierna die et in reliquum irrefragabiliter permaneant, cum omnibus villis eorum stipendiis deputatis. Præcipientes ergo jubemus atque præcipimus, ut nullus iudex publicus aut quilibet superioris aut inferioris ordinis Reipublicæ procurator, ad causas judiciario more audiendas, in ecclesias aut villas seu reliquas possessiones, quas moderno vel priscis temporibus in quibuscumque provinciis aut territoriis regni nostri juste tenet, vel deinceps in jure ipsius basilicæ divina pietas augeri voluerit, ingredi præsumat; nec freda aut tributa, aut mansiones, aut paratas, aut teloneum ex ullis negotiis, sicut in præceptis regum continetur exigere, aut fidejussores tollere, aut homines tam ingenuos quam servos, super terram ipsius basilicæ commanentes distringere nec ullas publicas functiones aut redibitiones vel illicitas occasiones tam temerarius audeat. Quicquid ergo de prædictis rebus beato Martino devote collatis, vel sibi pertinentibus in jus fisci cedendum fuit et a decessoribus nostris comperimus collatum nostræ largitatis munere, libenter volumus esse per immensum, eidem Sancto Martino sibi que famulantibus canonicis concessum, toto remoto fisci dominatu, ad sustentationem canonicorum seu pauperum sit supplementum. Volumus etiam ut, sicut in præceptis eorundem fratrum continetur, omnes refectiones ex cellis et villis, et manselli qui sunt ad Berbesilos instituta compleant servitia; decimæ et nonæ domicalium rerum, scilicet tam ex villis dominicatis quam et in beneficio datis hospitali nobilium atque pauperum absque subtractione aliqua in nostra elemosina deputatæ habeantur. Si quis autem in tantam prorumpere ausus fuerit audaciam et hoc

præceptum nostrum violare præsumpserit, quemadmodum in regum præceptione continetur non solum in offensam nostram lapsurum, verum etiam sexcentorum solidorum auri ad purum excocti, se noverit pæna mulctandum. Ex qua duas partes rectores monasterii, tertiam vero jus fisci recipiat. Sin autem de prædictis rebus, per tepiditatem et negligentiam abbatum aut ministrorum, seu per præsumptionem judicum, cupiditatemve malorum hominum injuste abstractum est, id per hanc nostram auctoritatem, prorsus restaurandum præcipimus, corroborantes denuo pancartam super omnibus rebus ejusdem Sancti Martini pro munimine omnium cartarum, quæ incendio Normannorum vel quolibet modo adustæ vel neglectæ sunt. Et ut hæc auctoritas inviolabilem obtineat effectum et a fidelibus sanctæ dei ecclesiæ et nostris verius credatur ac diligentius conservetur, manu propria subterfirmavimus et anuli nostri impressione signari jussimus.

Signum Odonis gloriosissimi regis.

Herveus notarius ad vicem Gualterii recognovit et subscripsit.

Odilardus ambasciavit.

Data IIII. non. jun., indictione XIII., anno VIII. regnante domno Odone gloriosissimo rege.

Actum Aurelianis civitatem, in dei nomine feliciter. Amen 1.

VIII.

Robert, abbé de Saint-Martin, restitue aux chanoines la celle de Saint-Clément avec toutes ses dépendances.

22 mai 899.

A. Ω. In nomine Sanctæ et individuæ trinitatis. Nos siquidem Rotbertus, gratia ejusdem omnipotentis dei gregis Sancti Martini abbas sed et comes, percognitum ac manifestum esse cupimus omnibus christi et catholicæ ecclesiæ fidelibus, necnon præcipue et præ omnibus præfati beati Martini gregis abbatibus, nostris successoribus, quoniam accessit ad nostræ paternitatis ac pietatis mercedem idem grex præfatus, cui præesse videbamur, humiliter ac lacrimabiliter reclamans et dicens, quod res omnes, quas per multorum

1. *Armoir. de Baluze*, t. 76, f. 70. — Pancarte noire de St Martin, n° XXX.

præteritorum temporum curricula diversorum christi fidelium devotio christo sanctoque Martino, hospitali, ad pascendos ibi perpetualiter pauperes, pro earumdem rerum præcedentium collatorum scilicet, sequentiumque omnium remedio contulerat, prædecessor noster, domnus Odo tunc abba, exinde Francorum rex, germanus noster, quorumdam suorum quasi fidelium instinctu, aut dolo, aut importuna ipsorum cupiditate seductus, easdem res ad hospitale ut diximus pauperum pertinentes, sine consultu Sancti Martini canonicorum, cuidam suo fideli, ut suas proprias, ut sibi exinde serviret beneficiario jure concesserat, nosque denuo sub tale institutione nostro tempore manere permittebamus..... tantis igitur minis et terroribus permoti, ne nos et senior noster, domnus Odo rex, in cujus tempore hospitalitas et receptio pauperum communis de monasterio beati Martini ipsius negligentia, primo cecidit, tam timenda et tam gravi quam supra meminimus, in die iudicii percutiamur sententia iudicis, providemus animabus nostris et cum concilio fidelium nostrorum, cellam beati Clementis martyris ¹, cum omnibus rebus ad ipsam pertinentibus, unde pauperes recreabantur, promptissima et celeri devotione, ditioni reddidimus fratrum, et in ordinem restituimus priscum, ut liceat eisdem fratribus, quot annis sicut hactenus eligere ex eodem grege unum omni probitate et dapsilitate præcipuum, qui omnem oderit avaritiam et erga pauperes et peregrinos piissimum, cui hospitale per suorum abbatum consensum committant pauperum, et sic quod Sancti patres, nostri predecessores Spiritu Sancto commoniti statuerunt, semper maneat inconvulsum.

Signum sanctæ crucis domni Rotberti abbatis qui hoc voluntarie adimplevit.

Signum Aimoni abbatis. Signum Attonis vicecomitis. Signum Guarnegaudi vicecomitis. Signum Fulconis vicecomitis.

Acta est hujus restitutionis auctoritas, XI kalendas junii, firmata in castello Blesensi et subterdatata Turonis, regnante domno Karolo rege, anno II.

Ego Archanaldus gregis Beati Martini levita et scolæ magister scripsi et subscripsi ².

1. L'église de Saint-Clément à Tours.

2. *Arm. de Baluze*, t. 76, f. 152. — *Archiv. de Saint-Martin*.

IX.

Autre chartre constatant la restitution faite par Robert, abbé de Saint-Martin, de la celle ou hôpital de Saint-Clément, que le roi Eudes, du temps qu'il était abbé de Saint-Martin, avait donnée en précaire.

13 septembre 900.

In nomine sanctæ et individuæ trinitatis. Nos quidem Rothbertus gratia omnipotentis dei gregis incliti confessoris christi beati Martini abba, necnon et comes, percognitum et manifestum esse cupimus omnibus christi ecclesiæque catholicæ fidelibus, necnon præcipue et præ omnibus præfati beati Martini gregis abbatibus nostris successoribus, quoniam accessit ad nostræ paternitatis nostrique regiminis atque pietatis mercedem idem venerandus grex præfatus, cui præesse videbamur, per venerabilem ipsius gregis diaconum Adalelmum nomine, se humiliter ac lacrimabiliter ut pote pro spirituali amisso bono, reclamans et dicens quod res omnes ad hospitale pauperum pertinentes, quas per multorum præteritorum curricula temporum diversorum christi fidelium prona devotio eidem Sancto Martino, cellulæ videlicet Sancti Clementis, ad pasceudos ibi perpetualiter pauperes, pro earumdem rerum collatarum præcedentium scilicet subsequendumque fidelium omnium elemosina, ac futuro remedio contulerat, predecessor noster, domnus Odo, germanus noster, præscripti gregis tunc abbas, deinde Francorum rex piissimus, quorundam suorum quasi fidelium instinctu ignoramus, aut dolo aut ipsorum suorum, ut diximus, quasi fidelium importuna cupiditate seductus, absque consultu Sancti Martini canonicorum, quibus officium erogandæ elemosinæ et hospitalitatis specialiter pertinebat, cuidam nostro canonico, tunc fidei suo libere et licenter beneficiario jure habendas concesserat, nosque denuo illi in eodem regimine succedentes, sub eadem periculosa invasione easdem res pauperum nostro tempore in beneficium manere permittebamus, et ob id generalis hospitum humanitas, et pauperum elemosina, quæ priscis temporibus in monasterio beati Martini, pro regibus et totius sanctæ dei ecclesiæ ordinibus, etiamque regni proceribus necnon ut diximus, et earum-

dem rerum collatoribus omnibusque catholicis fidelibus, tam vivis quam et debito mortis solutis, pauperibus advenis et peregrinis studiosus erogabatur, penitus excederat, insuperque omnis generalis hospitalitatis adnullata remanebat. Nos igitur hujus venerandosi gregis lacrimosissimam querimoniam, nostrique periculosam profundo mentis nostræ meditatione circumspiciendo perpendentes considerare studiosius et curiosius cæpimus, quid veritatis voce asseritur; *hospes fui et non recepistis me, nudus et non cooperuistis me, esurivi et non dedistis mihi manducare, sitivi et non dedistis mihi potum* etc. perpendentes igitur quia non solum ex nostris propriis rebus, nec Christo, nec Sancto Martino, unde pauperes recrearentur non dederamus, verum etiam ut retulimus id quod summa fidelium devotione, ob suorum remissionem peccaminum deo omnipotenti et Sancto Martino, ad sustinendos egenos, conferre studuerat, pro nostro arbitrio et voluntate abstuleramus, expoliantes Christum Sanctumque Martinum, et vestientes nosmetipsos iterum gravissime contristari cæpimus, nosquemetipsos acriori invectione reprehendentes, censuimus satis superque scientes, quia res omnes quæ ecclesiis ad sustentandos fideles conferuntur alimonie quidem sunt pauperum, sed pretia peccatorum, sicut per prophetam dominus dicit; *peccata populi mei comedunt* et iterum scriptum est: *qui abstulerit aliquid patri vel matri morte moriatur*. Scimus namque, quia pater noster Christus est, qui nos redemit, mater vero nostra est sancta ecclesia, quæ nos Christo per lavacrum sacri baptismatis spiritualiter parturit. Ergo qui subtrahit aliquid christo ecclesiæque, ex rebus sibi a fidelibus collatis, ex quibus pauperes vesci et vestiri debent procul dubio morte perpetua moritur, sicut mortui sunt Ananias et Saphira, qui ex rebus, quas ipsi pauperibus sua propria voluntate se daturos promiserunt, injuste aliquid abstulerunt. Tot igitur ac tantis minis spiritalibus, tantisque terroribus permoti, ne nos et supradictus senior et germanus noster domnus Odo rex, sub cujus tempore primo generalis hospitalitas ac pauperum receptio de monasterio Beati Martini, ipsius negligentia excederat tam timenda et causa gravi quam supra meminimus, in die judicii percellamur justis sententia judicis dicentis; *quia fecistis ite in ignem æternum*: providimus animabus nostris et cum consilio fidelium nostrorum, prætitulatam cellam beati Clementis martyris, quæ ad hospitale pertinet pauperum, cum omnibus rebus sibi pertinentibus, ex quibus pauperes pascebantur, celeri et promptissima devotione in morem et ordinem restituimus priscum

et ditioni reddidimus fratrum, eo quidem rationis et ordinis firmamento, ut Gualterius alumnus præfati Adalelmi, qui hujus sanctæ operationis exhortator omnium vice fratrum præcipuus et cooperator extitit, per hujus nostræ auctoritatis testamentum simulque concepsum fratrum, quandiu advixerit, ad usus pauperum et suorum ipsas res omnes quiete teneat, ordinet et possideat; sed post ipsius Gualterii excessum habeant propriam licentiam fratres, sicuti priscis temporibus ordinatum fuit, eligere pro tempore ex eodem semper grege unum de fratribus, omni probitate ac dapsilitate præcipuum, qui omnem oderit avaritiam, sitque erga pauperes et peregrinos consolator piissimus, qui suis confratribus ex eisdem rebus debitam alacriter reddat consolationem, et pauperibus similiter debitum non neget auxilium; ipsique per consensum nostrum successorumque nostrorum Sancti Martini abbatum, hospitale committant pauperum; sicque quod Sancti patres, nostri prædecessores Spiritu Sancto commoniti perpetualiter faciendum, ex prædictis rebus statuerunt, semper maneat inconvulsum. Unde jam tandem humiliter exposcimus omnes successores nostros Sancti Martini abbates, ut sicuti nos ex præfata nostra et fratris nostri præsumptione confundimur, et culpamur, ante divinam præsentiam nosmetipsos accusantes judicamus, ne in die iudicii exinde judicemur, sic ipsi videant et omnimodis caveant, ne christum sanctumque Martinum, uti nos feceramus, in suis pauperibus spoliare præsumant, sed potius, vestiant et hujus nostræ auctoritatis restaurationem semper inviolabilem permanere sinant. Nostram etiam deinceps in hac tam saluberrima re et nostris animabus temporaliter et spiritualiter proficua ultraneam voluntatem et promptissimum consensum præsules Sancti, Erbernus scilicet Turonorum archiepiscopus, Raino Andecavorum episcopus, Fulcherius Namnetensium, Berno Aurelianensium, Aschericus Parisiorum, Otgerius Ambianensium, amplexantes et propria auctoritate firmentes potestate, in beato Petro, apostolorum principe, sibi collata a domino ligandi atque solvendi, ita eo dicente : *quæcumque ligaveritis super terram erunt ligata et in cælis et quæcumque solveritis super terram erunt soluta et in cælis*; hujus siquidem veritatis confidentia nitentes, cæli aditum cupiditatis suæ malitia obice clauserunt, sub anathematis vinculo, omnes eos quibus nostræ auctoritatis ac restaurationis seu correctionis, non solum ipsos prævaricatores, qui esse voluerint, verum etiam illos omnes qui consentanei ipsorum et hortatores in hoc extiterint novo, ita ut maledicti sint, in omni-

bus locis et veniant super omnes illos maledictiones, quibus Deus omnipotens illos maledixit, qui dixerunt domino Deo; *recede a nobis, scientiam viarum tuarum nolumus et hereditate possideamus sanctuarium dei*. Veniat mors super illos et descendant in infernum viventes. Fiat pars et hereditas illorum ignis perpetui cruciatus, atque cum Dathan et Abiron, Juda atque Pilato ac reliquis omnibus sanctæ legis prævaricatoribus et transgressoribus sententiam et cumulum æternæ damnationis percipiant, nisi citius resipuerint et se ab istiusmodi temeritate correxerint. Et ut in dei nomine a nobis certius facta esse credatur et semper inviolabilis conservetur manibus propriis sub signo sanctæ crucis eam corroboravimus et prætitulatos antistites nostrosque fideles ipsam auctoritatem subscribere et affirmare rogavimus.

Signum sanctæ crucis domni Rothberti gloriosissimi abbatis, qui hanc sanctam auctoritatem fieri et confirmare rogavit.

Erbernus, Turonorum archiepiscopus subscripsit.

Ego Raino Andecavorum episcopus propria manu subscripsi.

Fulchericus Namnetensium episcopus subscripsit.

Berno Aurelianensis episcopus subscripsit.

Askericus, Parisiorum episcopus, hanc auctoritatem, roganti ipso Rothberto comite, firmavi.

Otgerius episcophilax roboravi.

Ego Aimo abbas subscripsi.

Signum Attonis vicecomitis¹.

Signum Guarnegaudi vicecomitis².

Signum Fulconis vicecomitis³.

Signum Rainaldi vicecomitis.

Signum Maingaudi vasalli.

Data est autem hujus restitutionis auctoritas, idus septembris, in civitate Turonis, anno III.^{tio} post obitum domni Odonis regis, regnante domno Karolo rege.

Ego Archanaldus gregis beati Martini levita, rogatus scripsi et subscripsi⁴.

1. Atton, vicomte de Tours.

2. Guarnegaud, vicomte de Blois.

3. Foulque le Roux, vicomte d'Angers.

4. *Arm. de Baluze*, t. 76, f. 150. — *Pancarte noire de Saint-Martin*, n° XXIII.

X.

Biens donnés en précaire par le chapitre de Saint-Martin à Gautier et à sa femme Gerberge.

1^{er} mars 904.

Cum ex rebus ecclesiasticis alicui pro temporali commodo beneficia opportuna præstantur, consequens est et dignum ut ex rebus propriis ea rependere quisque studeat, quæ proficua fiant ecclesiæ suisque ministris accepta atque grata et ita scripturarum serie alligentur; quatinus in reliquum statutis temporibus rata et inviolabilia permanere valeant. Quapropter nos in dei nomine Rotbertus, gregis incliti confessoris Christi beati Martini necnon et rerum abba percognitum et manifestum esse volumus Christi fidelibus et præcipue et præ omnibus successoribus nostris, abbatibus ejusdem Sancti Martini, quoniam accessit ad nostri regiminis familiaritatem quidam venerabilis Vassallus, Gualterus nomine et uxor ejus Girberga, tractantes modum fragilitatis humanæ et metuentes nimium propter magnam suorum criminum enormitatem extremi diem judicii et reminiscentes bonitatem dei dicentis « *date elemosinam et omnia munda fient vobis.* » Idcirco pro remedio animarum suarum, obtulerunt omnipotenti deo et sancto confessori ejus Martino ac nobis, more precario, ad usus suorum canonicorum, alodum suum proprium, situm in pago Pictavo, in vicaria Lugdunensi ¹, in villa vel circa villam Gaudiacum ², cum domibus, vineis, terris, cultis et incultis, in quibuscunque adjaceant locis, et culturis ad sufficientiam et cum omnibus aliis rebus sibi pertinentibus. Dederunt etiam idem Sancto Martino, alodum alterum situm in pago Pictavo et in præfata vicaria, in villa Berneganno ³, cum terris, viridario, aquis, aquarumque decursibus ac farinario juxta viridarium ipsum, cum horto et arboribus et mansellos serviles IIII; cum culturis dominicatis et hominibus utriusque sexus, desuper commanentibus, cum Edrado scilicet et Christiano atque Ingelberto

1. La vignerie de Loudun (Vienne).

2. Joué, comm. de Céaux, canton de Loudun (Vienne).

3. Bertegon, canton de Monts (Vienne).

et uxore sua, Deodata, et infantibus eorum cum Ingiltrude et etiam cum Maria atque infantibus eorum quatuor, Rogerium quoque cum infantibus suis, Aldagardi etiam et filia sua Domildi, atque matre ejus Deodata, et item Domildi cum Johanne quoque, et filio ejus Siglenaldo, et Odone filio Rogerii; id est mancipiis XIII. et omnibus rebus aliis ad ipsum alodum pertinentibus. Dederunt etiam insuper in tertio loco, in pago Turonico, in vicaria Anguliacense¹, in villa Pausiniaco², alodum tertium, cum terris cultis et incultis et exceptis illis, culturas IIII. amplissimas, cum mansili et hortulo et viridiario et puteo et de vinea prope deserta aripennos XVI., cum prato, super fluvium Bredonnam aripennos VIII., cum area in ipso fluvio ad molendinum faciendum, cum silva etiam ad saginandos porcos CCC., et cum omnibus aliis rebus, sibi pertinentibus vel aspicientibus. Dederunt denique in quarto loco, infra leugam I. ab isto alodo, alodum quartum, situm in ipso pago et in ipsa vicaria, in villa Montis Otfildi, cum mansile et terris, pratis ac viridario, exitibus et ingressibus, suisque omnibus utilitatibus et adjacentiis et cum mancipiis si reperti fuerint, Theodulfo cum uxore sua ac infantibus suis. Pertinent namque ad istos quatuor prefatos alodos, ut fertur tantum de culturis dominicatis et aliis terris unde possunt confici vel colligi, per quartas si pax fuerit, mansi reddentes quinque. Hæc omnia superius commemorata, cum omnibus sibi pertinentibus Sancto Martino et nobis ipsius rectori ac fratribus perpetualiter ad possidendum sua propria voluntate contulerunt postulantes suppliciter charitatem nostram ut in recompensatione hujus elemosinæ more precario ac fructuario usu, cum ipsis quas dederant rebus concederemus illis et Gerbaldo, filio eorum, quem clericalem ponunt, et Isaac fratri ejus, post eorum digressum, cum consensu Sancti Martini nostrorumque canonicorum, ex rebus Sancti Martini, quas ipse Gualterius, quasi in beneficium habebat mansos olim reddentes, sed modo excepto uno et medio, penitus absos XV, villam videlicet Montis³, Sadobrio⁴ pertinentem, cum domibus, vineis, terris et omnibus aliis adjacentiis, et hominibus utriusque sexus, desuper commanentibus, ad censum nobis vel successoribus nostris ad usus fratrum annuatim

1. La vignerie d'Angle, village aujourd'hui détruit (Indre-et-Loire).

2. Pussigni, canton de Ste-Maure (Indre-et-Loire).

3. Monts, hameau près de Suèvres (Loir-et-Cher).

4. Suèvres, canton de Mer (Loir-et-Cher).

reddendum, nostra auctoritate concederemus. Quorum petitionem non superfluum, sed ecclesiæ Sancti Martini augmentis et profectibus perutilem et proficuum cognoscentes, concessimus, cum consensu ut diximus Sancti Martini canonicorum, nostrorumque aliorum fidelium prænominato nobili viro Gualterio et uxori ejus Gerbergæ, et post illorum disgressum, duobus infantibus illorum, Gerbaldo scilicet et Isaac, prescriptos quatuor, quos Sancto Martino condonaverant alodos, sub omnibus illorum integritatibus et insuper ex beneficio illorum, id est ex rebus Sancti Martini XV. quos petebant integerrime mansos, cum domibus ut diximus, vineis, terris et hominibus utriusque sexus, desuper commanentibus, arboribus et ripatico in fluvio Ligeris, exitibus et ingressibus, et omnibus illorum aliis adjacentiis et utilitatibus, sitos in pago Blesinse, in vicaria Sadobrinse inter villam quæ dicitur Montis et Giliacum, et si quidem rationis ordine et tenore, ut pro prædictis simul omnibus rebus, studeant reddere annis singulis, in canonicorum Sancti Martini generales usus, ad missam ejusdem sancti Martini autumnalem, exinde censum solidorum X. et sic quamdiu advixerint, prætitulatas simul omnes res ipsas, videlicet, quas Sancto Martino condonaverunt, quasque ex rebus Sancti Martini petierant, quieto jure et ordine teneant et possideant, et post illorum digressum præscripti illorum infantes, quamdiu advixerint, sub simili censura cum omni emelioratione teneant et possideant, habentes licentiam desuper aliquid voluerint et potuerint emeliorandi sed post illorum quoque digressum, pars Sancti Martini æ fratrum, cum omni emelioratione, sine alicujus expectata consignatione in jus et potestatem Sancti Martini ususque suorum canonicorum integerrime revocare studeat et possideat. Si autem ex instituto censu negligentes aut tardi extiterint, id ipsum secundum usum et consuetudinem terræ emendare quantocius studeant, et quod tenuerint non amittant. Et ut hujus præcariæ auctoritas, in dei nomine, a nobis facta esse credatur, et in reliquum firmior habeatur, manibus propriis, sub signo sanctæ crucis, eam corroborare studuimus et canonicos Sancti Martini æ nostros subscribere rogavimus.

Signum sanctæ crucis domni Rothberti abbatis.

Signum Gualterii et uxoris suæ Gerbergæ, qui hanc præcariam fieri deprecati sunt.

Gauzuinus Levita et decanus subscripsit.

Berlaicus præcentor subscripsit.

Data est autem hæc præcaria, kalendas marcias, in civitate Turonis, in pleno fratrum capitulo, anno VII regnante Karolo rege.

Ego Archanaldus levita et scolæ primus rogatus scripsi et subscripsi.

XI.

Bulle du pape Sergius III confirmant les privilèges et exemptions de Saint-Martin.

Mai 908.

Sergius episcopus, servus servorum dei, omnibus sacerdotibus, canonicis atque clericis præsentibus et futuris, servientibus scilicet monasterio beatissimi Christi confessoris Martini, quod vocatur Turonis et basilicæ ejusdem Sancti Martini. Archanum divinæ dispensationis ministerium sollicitudini pontificum, ejusdem pietatis gratia misericorditer satagandum providit, dum curam fidelium populorum sollicitudinumque regimen, idem pastor pastorum pastoribus a se destinatis committere disposuit; ita dicendo Petro apostolorum principi; *si diligis me pascere oves meas* itemque; *ecce, inquit, Sathanas expetivit vos ut cribraret sicut triticum; ego autem rogavi pro te ut non deficiat fides tua et tu aliquando conversus, confirma fratres tuos*. Unde convenit ne grex dominicus, sævissimis luporum dilaniatur morsibus, neve fluctuoso improvide naufragetur procellarum turbine, pastoralis tueatur mucrone, sustentetur baculo, subleveturque juvamine. Proinde Ecclesiæ sanctæ fraternis provide consulens utilitatibus sancta Mater Romana Ecclesia, per Sergium ejusdem apostolicæ sedis pontificem ad multorum fidelium perducere statuit agnitionem, qualiter per missos Erherni, sanctæ metropolis Turo-nicæ archiepiscopi, et per Roberti abbatis, Rainaldi scilicet atque Tetelonis monasterii beatissimi confessoris Martini lugubre desolationis compererit detrimentum, scilicet quomodo prædictus locus destructionis triste malum a Normannorum perfida gente pertulerit, et qualiter ejusdem classici exercitus discursus pessimi periculosa damna perpessus sit. Sed ob restaurationem ejusdem loci, clerique ibidem consistentis subsidia consultu fidelium suorum pietatis suæ

1. Pancarte noire, f. 70. — *Mel. Colbert*, t. 46, f. 76. — *Arm. de Baluze*, t. 76, f. 107. — Pancarte noire de St-Martin, n° LXIII.

munere princeps ejusdem regni Karolus auctoritatis suæ preceptum, ex rebus ipsi loco ac fratribus ejusdem congregationis specialiter pertinentibus, et in privilegiis prædecessorum nostrorum apostolicorum ac præceptis orthodoxorum regum, nominibus propriis assignatis, renovare ac facere studuit, ut remoti a secularibus curis et sequestrati mundialibus laqueis, cœlesti intenti miliciæ, divinæ servituti libero corde possent vacare. Pastoralis igitur respectu præsul antedictus, cum collegio sacerdotum fideliumque plurimorum paternitatis nostræ mansuetudini præsignatum dirigens, præceptum hujus sanctæ sedis Romanæ, cui deo auctore deservimus, corroborationis privilegium pro majori et uberiori firmitatis tenore, humili supplicatione statuit expetendum, ut sacerdotali pariter et regio commisse sibi oves munitæ tutamine, inoffenso pede, divinis mandatis possent intendere et in his exequendis operam dare. Perspecto igitur regalis munificentiae edicto, simulque volis et precibus tot fidelium annuendo, statuimus et hujus sanctæ apostolicæ sedis decreto firmamus ut sicut ejusdem præcepti series continet, institutaque sanctorum prædecessorum nostrorum apostolicorum, videlicet Gregorii, Leonis, Adeodati et Adriani, atque Nicholai, præceptaque insuper imperatorum et regum, Karoli videlicet Augusti et Ludovici æquedem Augusti, atque alius Karoli disertissimi Augusti, evidenter ostendunt, quæ elero Sancti Martini Normannorum incendia specialia remansere scilicet ut nullus superioris aut inferioris ordinis reipublicæ procurator in eorum ecclesiis, villis, mansionibus, et territoriis, in quibuscumque habeantur provinciis sive pagis, ingredi ad causas audiendas, nec homines illorum ingenuos vel servos distringere, aut fidejussores tollere præsumat, nec teloneum aut nauticum exigat, et ut decimæ et nonæ ex eorum omnibus rebus, absque aliqua præsulum principumque contradictione hospitali eorum nobiliumque pauperum integerrime reddantur. Quicquid insuper utilitatis illorum alia privilegia apostolicorum et præsulum præceptaque retinent imperatorum et regum et præbendas permissu ac voluntate præfati domni Roberti, proprii abbatis a Carolo nunc rege, per præceptum concessas, ita in reliquum ejusdem loci decanus, sacerdotes ac clerus ipsius monasterii, sub præfato tali jure res omnes sibi regum munere aliorumque christi fidelium mercede concessas et in reliquum concedendas cum universitate suorum appendicium perpetuo possideant integerrime, ita ut supra signavimus, nullius potestatis vir quicquam de eorum dominio vel possessione præsumat auferre, in quo miseri-

cordiarum suarum regum dignitas, beneficia fratribus in eodem cænobio beati Martini morantibus largiri disposuit. Qui autem hujus constitutionis institutum irrumpere aut qualibet præsumptione vel occasione temptaverit evertere, vel de decimis eorum potestati, per legitimos annos subditis perpetuo damnationis cumulum cum sanctæ legis prævaricatoribus se noverit perferre, nisi digna satisfactione correxerit, quod temeraria cupiditate aggredi temptaverit, potestate igitur in beato Petro, apostolorum principe, nobis concessa a Domino ligandi et solvendi ita eo dicente; *quæcunque ligaveris super terram erunt ligata et in cælis, et quæcunque solveris super terram erunt soluta et in cælis*; virtutis hujus confitentia nitentes, cæli aditum cupiditatis suæ malitia obice claudimus sub anathematis vinculo, qui huic pernecessario beneficio in subtractione collatarum rerum et honorum consentiens aut cooperator affuerit nisi ut præmisimus divino fretus auxilio correctionis munere resipuerit invasa restituerit, ac neglecta satisfecerit. Hujus autem diffinitionis et apostolicæ determinationis sententiam inviolabiliter cunctis fidelibus quæsumus observandam. Quam ut certius credatur et irrefragabiliter observetur, manus propriæ subscriptione adnotare curavimus, perpetuoque manendum statuimus. Scriptum per manum Leonis archivarii sanctæ Romanæ ecclesiæ, in mense maio, indictione undecima; bene valete, vice sancti Petri apostolorum principis Sergius tertius papa, Karolo filio Ludovici filii Karoli Calvi rege Francorum ¹.

XII.

Robert II, comte et abbé de Saint-Martin, à la demande des religieux de Marmoutier, confirme l'indépendance de leur abbaye, et déclare mal fondées les prétentions d'Herberne, archevêque de Tours, qui voulait réunir à sa manse les biens de cette abbaye.

13 novembre 912.

Anno incarnationis dominicæ DCCCCXII, cum Turonorum regio Normannorum sedula oppressione pene tota deficeret, et domnus

1. *Arm. de Baluze*, t. 76, p. 324. — *Mel. Colbert*, t. 46, f. 129. — Pancarte noire, n° CXXXVII. — On trouve imprimé dans la première édition du *Gallia christiana* (t. 745 et 746) un acte qui a quelque analogie avec cette bulle; il en diffère néanmoins et pour la date et pour la forme générale de sa rédaction, qui n'est pas conforme aux règles de la chancellerie pontificale.

Rothbertus¹ Sancti Martini quod dicitur ex Basilica atque ejusdem beati Martini Majoris scilicet Monasterii gloriosus abba, necnon et comes, propter diversa regnorum Franciæ atque Neustriæ negotia, quibus a rege præpositus erat, ab urbe Turonica fere per biennium defuisset, domnus Herbernus ejusdem sanctæ metropolis ecclesiæ archiepiscopus, Normannorum metu, cum præfatorum Sancti Martini monasteriorum gregibus, intra eandem civitatem et ipse reclausus, ad fracturam episcopii sui aliquatenus sublevandam et augmentandam cogitavit cum prælibato principe domno Rotherto præfatam Beati Martini Majoris Monasterii abbatiam, suis oblatiis muneribus, sibi acquirere, et postmodum ipso adminiculante regali præceptione, futuris temporibus perenniter mansuram suæ ecclesiæ subjugare; et simul directis propriis in Franciam missis, quod diximus, aut efferens, aut promittens, quod cogitavit, expetiit. Domnus autem trimarchio Rothbertus gloriam et dignitatem suæ Majoris scilicet Monasterii abbatiae tunc minime reminiscens, ad fracturam domni archiepiscopi, pia mente compatiens, dulcibus insuper legatorum linitus aloquiis, arbitrabatur enim quod idem domnus archiepiscopus, ut multi testabantur, cito deficeret, facturum se id forte promisit. Cumque legatorum relatu domnus archiepiscopus parumper ab infirmitate convalescens esset hilarior, et eandem abbatiam cum monasterio revocaturum se ipse jactitaret, grex ejusdem monasterii stupefactus ac mente confusus, ex tam inaudita hactenus ratione cogitare cæpit ac dicere; quomodo fieri posset, ut tanta et tam longa regalis potestas et specialis domni Martini gloria ex prisca et ex suis etiam ipsis, quo dum adviveret, et proprium abbatem esse constituit, nomine Walbertum, qui nunc ibidem humatus quiescit, ab imperatoribus et regibus huc usque inviolabilis conservata, modernis temporibus alicujus dominio, nisi regio, sicut semper aut abbati proprio subderetur; aiebant enim, habemus namque non minima imperatorum et regum præcepta, necnon et apostolicorum perplurima privilegia, quibus hic noster locus pro veneratione pii patris nostri domni Martini, qui eum fundavit, specialem obtinet dignitatem et gloriam et numquam ab aliquo regum nisi aut regi aut proprio abbati Sancti Martini subjectus fuit; qualiter etiam ab omni præsulum est dominio, nisi in quantum inordinandis canonicis necessitas cogit ecclesiæ sequestratus, cum quibus ne id fiat satis defendere possumus. Una igitur mente

1. Robert II, comte de Touraine et marquis, frère du roi Eudes.

atque decreto venit idem grex statim ad eundem archiepiscopum, illique hæc omnia retulerunt, qui et hæc animadvertit semetipsum, exinde castigans, per legatos prius suos et postmodum perscriptum, cum Adalelmo ejusdem loci decano, et Roberto edituo ac reliquis fratribus Aurelianis civitatem, ubi dominus Rotbertus gloriosus abbas erat, venit; quantumcumque potuit ipsius loci auctoritates et ipse defendit, semperque ut inviolabiles easdem manere permetteret, eundem dominum Rotbertum gloriosum principem et abbatem deprecatus est, qui ut hæc audivit, maximo exhilaratus gaudio, cum eodem domino archiepiscopo et cum aliis regni principibus devotissime statuit et statuendo firmavit, quatenus nec ipse, nec ullus successorum suorum abbatum, hanc abbatiam Majoris Monasterii, nec ipsum monasterium in alicujus dominium nisi in suum proprium, ullatenus umquam devenire permetteret, ne honor et gloria tanti patris, quæ semper crescit in cœlis aliquatenus minorari videretur in terris, a tantis hactenus semper inviolabiliter conservata regibus, patribus atque principibus. Quod cum omnes pro dei ac Sancti Martini amore id justum fore judicarent, et futuris temporibus ita permanendum hoc scripto firmarent, deprecati sunt pariter eundem dominum Rotbertum gloriosum principem, ut ex tam sancta et salubri definitione, regale eis præceptum et insuper novum acquireret privilegium. Quod et ipse misericordia plenus et fide se mox, ut potuisset facturum, coram omnibus votive etiam et sub testificatione promisit. His præscriptibus actum fuit.

Signum sanctæ crucis domni Rotberti, gloriosi principis et abbatis, qui hanc auctoritatem fieri et firmare rogavit.

Ego Erbernus, misericordia dei archiepiscopus, huic auctoritati subscripsi.

Ego Anselmus, Aurelianensis ecclesiæ episcopus, huic auctoritati subscribere jussi meo nomine.

Isaias, Nannetensium episcopus, subscripsi.

Signum domni Gauslini comitis. Signum domni Ervei comitis. Signum domni Gausberti comitis. Signum domni Fulconis¹.

Data est autem hujus decreti et definitionis auctoritas, III idus novembris, in civitate Turonis, anno XV regnante domno Karolo rege glorioso et pacifico rege.

Archanaldus gregis et basilicæ ejusdem Sancti Martini levita, et

1. Foulque-le-Roux, vicomte, puis comte d'Anjou.

scolæ primus, a præscripto domno Rotherto abbate et comite et cæteris omnibus supradictis rogatus scripsi et subscripsi ¹.

XIII.

Théotolon, doyen, et le chapitre de Saint-Martin donnent en main ferme à Gui Grangier de Saint-Martin deux aires de moulin sur la Choisille.

31 décembre 914.

In nomine summi Salvatoris dei, nos quidem fratres gregis ineliti confessoris christi beati Martini, Tetolo videlicet, sacerdos atque decanus et Robertus levita atque ædituus, manifestum fore cupimus successoribus nostris ac reliquis nostris confratribus, quoniam deprecatus est nos quidam venerabilis confrater noster, levita atque granicarius, Guido nomine, ut areas duas ad farinarios construendos, ex præfata sua propria obedientia, ex nostra videlicet generali fratrum granica, ad villam Medonnam ² pertinentes, unam earum scilicet quam domnus Adalmarus Sancti Martini advocatus, quandiu advixerit, non sine repetitione semper tenuit, sed præfatus Guido, post obitum ipsius domni Adalmari, super filium ejus domnum Hervicum quidem dominicum et similiter Sancti Martini advocatum, interveniente domno Roberto avunculo suo, et ipsius præfati Sancti Martini monasterii thesaurario, ad prælibatam suam obedientiam et ad opus fratrum evindicavit et alteram subtus ipsam positam, sitas in pago [Turonico], in villa vel circa villam Carcannacum ³, super fluvium Causillæ ⁴, sibi et ipsi et cuidam venerabili viro nomine Archerio, qui illos inter se et ipsum Guidonem ad medietatem facturus erat, et de terra arabili ex cultura dominica ipsius obedientiæ in villa Molinis ⁵, super ipsam Causillam, sita, arpennos quatuor per consensum fratrum,

1. Martene, *Histoire manuscrite de Marmoutier*, III, p. 29.

2. Mounaie, canton de Vouvrai, arr. de Tours (Indre-et-Loire).

3. Charcenai, hameau de la comm. de Fondettes, arr. de Tours (Indre-et-Loire).

4. La Choisille, petite rivière du dép. d'Indre-et-Loire, qui se jette dans la Loire au lieu dit le Pont-de-la-Motte.

5. La Molière, hameau sur la Choisille, com. de Mettrai.

sub censuum institutione concederemus. Cujus deprecationem non irrationabilem, sed profectibus fratrum profuturam et commodam considerantes, concessimus eis, per consensum nostrorum ut diximus fratrum, præscriptas duas areas ad farinarios faciendos, et unienique farinario, de præscriptis quatuor arpennis arpennes duos. Eo siquidem rationis ordine et tenore, ut postquam a solo Alcherio constructi fuerint, habeat ex ipsis farinariis atque arpennis, Guido granicarius unam medietatem et Archerius alteram, reddentes unusquisque ex sua medietate, ad missam sancti Martini hyemalem, censum denarios XVI., quod est simul denarii XXXII; et sic quamdiu advixerint, quieto illos ordine teneant et possideant. Guido vero, post suum discessum, suam medietatem Fulconi nepoti suo, confratri nostro acolito, sub præfixo censu dimittendi licentiam habeat, et Alcherius suam medietatem, domno Roberto seniori suo, post suum obitum similiter dimittendi licentiam habeat. Et si acciderit ut Alcherius primus moriatur, quicumque ex aliis cæteros supervixerit, ipsos duos farinarios solus quandiu advixerit, sub ipso censu integerrime possideat. Si vero ex instituto censu negligens quisquam aut tardus extiterit, id ipsum ei emendare liceat et quod tenuerit non amittat; sed post omnium ipsorum obitum, in jus et proprietatem revocentur fratrum. Ut autem hæc manus firma plenior, in dei nomine, obtineat firmitatem et a nobis certius facta esse credatur, manibus propriis eam subscripsimus et fratres nostros subscribere rogavimus. Theotolo sacerdos et decanus subscripsit. Guido levita et granicarius subscripsit. Ivo sacerdos et præcentor subscripsit.

Data est autem hujus manus firmæ auctoritas, II kal. januarii, in civitate Turonis, in pleno fratrum capitulo, anno XVII, regnante domno Karolo gloriosissimo rege.

Ego Archanaldus gregis beati Martini canonicus et scholæ primus, a præscriptis senioribus atque confratribus [rogatus] scripsi atque subscripsi ¹.

1. *Arm. de Baluze*, t. 76, f. 76. — *Mel. Colbert*, t. 46, f. 111. — Voyez la Pancarte noire de St-Martin de Tours, n° CVI.

XIV.

Donation en précaire de la villa de Martigni, faite par le chapitre à Robert, trésorier de Saint-Martin.

3 novembre 915.

A Ω. Cum ex rebus ecclesiasticis alicui hominum commoda atque opportuna beneficia pro temporali subsidio conferuntur, consequens et condignum est ut ex rebus propriis ea rependere quisque studeat, quæ proficua fiant, eidem ecclesiæ suisque ministris accepta atque grata, et ita scripturarum serie alligentur, quatenus in reliquum statutis temporibus rata et inviolata permanere valeant. Nos igitur in dei nomine Tetolo, gregis incliti confessoris Christi beati Martini sacerdos atque decanus, cæterique nostri confratres manifestum fore cupimus successoribus nostris et omnibus aliis nostris confratribus, quoniam deprecatus est nos egregius et venerabilis confrater noster Robertus nomine, levita et archiclavus, ut villam nostram Martiniacum¹ nomine, cum omnibus rebus ad ipsam pertinentibus, monasterio Sancti Martini atque Rudi ipsius Castello vicinam, ex altera parte Ligeris fluminis sitam, quam tenuerat in beneficium olim Gauzbertus, vasallus dominicus, quanquam nos ex nostris specialibus rebus, quas eidem Rotberto confratri nostro sub censum institutione contuleramus ex Carnisiaco² videlicet atque Vico villis nostris, per deprecationem præscripti Gauzberti, vasalli dominici, atque per concensum ejusdem Rotberti, confratri nostri, cum glorioso seniore nostro domno Rotberto abbate, ad ejus dominium concambiaveramus sibi in vita sua, et post obitum suum uni tantum alumno suo confratri nostro Guncelmo subdiacono, sub annuali censum institutione concederemus; sed ne talis petitio fratribus videretur onerosa, jure et more precario, alodos suos duos speciales et proprios, unum videlicet ex ipsis, Villenam³ nomine, quem suis datis pretiis comparaverat cum vineis aripennos VII, jam ex parte retractis, terris cultis et incultis, sitis in pago Turo-nico, super fluvium Angeris⁴, inter tres villas, scilicet inter

1. Martigni, comm. de Fondettes (Indre-et-Loire).

2. Charnisai, arr. de Loches (Indre-et-Loire).

3. Villaine, habit., comm. d'Esvres (idem),

4. L'Indre, rivière qui tombe dans la Loire en Touraine.

Mairacum¹ et Montem² et Condatum³ atque ipsam Villenam, per estimum ad sacionem modiorum cum pratis inter duo loca aripennes XII. pascuis, aquis aquarumque decursibus, cum hera ad molendinum faciendum, in ipso fluvio Angeris, silvis ad saginandos porcos, si pastio fuerit, cum mancipiis utriusque sexus, Letgerio scilicet, cum duobus filiis, quorum unus jam habet uxorem et Willerium, quem solum a die presente fratribus serviturum devovit, cum Letberto etiam, cum uxore ejus, ac duobus filiis, atque duabus filiabus, et cum omnibus aliis rebus ad eundem alodum pertinentibus; et in alio loco, in ipso pago, in vicaria Rodominse⁴, in villa Mariaco, alodum alterum, qui fuit olim Tesmundi, quem quidem legaliter commutandum sibi in proprium adquisierat, cum omnibus rebus ad ipsum pertinentibus, tam pro remedio animæ suæ suorumque parentum, quam et in recompensatione hujus suæ petitionis, deo et Sancto Martino ad speciales usus fratrum sub omni integritate studuit delegare; cujus devotissimam elemosinam intuentes petitionem ejus, quia non indebita erat, benigne recepimus. Concessimus igitur eidem domno Rotberto ædituo, per consensum et exhortationem præfati senioris nostri, domni Rotberti gloriosi abbatis, prænominatam villam nostram Martiniacum, cum omnibus rebus ad ipsum pertinentibus, in quibuscumque adjaceant et habeantur terminis, sive locis, et hominibus utriusque sexus, ad ipsam pertinentibus; excepto tantummodo Sancti Martini scolæ beneficio, scilicet inter Catiniacum⁵ et Puteum mundatum⁶, quartas X, et insuper cum ipsa villa Martiniaco, quam petierat ipsos duos quos in recompensatione hujus beneficii more precario sancto Martino et nobis integerrime contulerat alodos, similiter cum mancipiis utriusque sexus ad ipsos pertinentibus, excepto tantummodo Guitterio servo, quem propria ipsius voluntate retinemus; et siquidem rationis ordine et tenore, ut studeat reddere nobis vel successoribus nostris, ex præscriptis simul rebus in generales usus fratrum, ad missam Sancti Martini hiemalem, censum centum solidos et sic utrasque res omnes quandiu advixerit, quieto jure teneat et possideat, habens licentiam ibi plantandi, ædificandi, emeliorandi et

1. Méré, hameau, comm. du Pont-de-Ruan (Indre-et-Loire).

2. Monts, canton de Montbazou (idem).

3. Candé, château, comm. de Monts (Indre-et-Loire).

4. La Vignerie du Pont-de-Ruan, canton de Montbazou (Indre-et-Loire).

5. Chatigni, château, comm. de Fondettes (idem).

6. Puits-Prosé (?), même commune.

per consensum nostrum, quicquid voluerit faciendi, et post obitum ejus Willelmus tantum Sancti Martini canonicus, jam subdiaconis, ejusque consobrinus, cum omni emelioratione, sub præfixa censuum institutione similiter quandiu advixerit ipsas omnes teneat et possideat. Si autem ex instituto censu, ipse Robertus aut consobrinus ejus Guncelmus, negligentes extiterint, id ipsum eis quantocius emendare liceat et quod tenuerint non amittant; sed post obitum ipsorum sine ullius expectata consignatione, in dominium revertentur fratrum. Ut autem hujus præcariæ auctoritas per consensum senioris nostri domni Kotberti abbatis a nobis certius facta esse credatur, et statutis temporibus et successoribus nostris inviolabilis conservetur, manibus propriis eam subscripsimus firmamque in reliquum manere decrevimus.

Theotolo Levita et decanus subscripsit.

Data est autem hujus precariæ auctoritas, III nonas novembris, in civitate Turonis, in pleno fratrum capitulo, anno XVIII regnante domno Karolo rege.

Ego Archanaldus levita, et scolæ primus, a prescriptis fratribus et multis aliis rogatus scripsi et subscripsi ¹.

XV.

Echange de plusieurs pièces de terre entre Theotolon et Adam,
granger de Saint-Martin.

25 mars 920.

Inter quos vera caritas inviolabilis permanet, beneficia inter illos oportuna præstantur. Placuit igitur inter egregiam Sancti Martini potestatem et venerabiles ipsius gregis personas, ut quasdam terras vel loca pro ambarum partium opportunitate inter se commutare deberent quod ita et fecerunt. Dedit igitur dominus Tetolo partibus Sancti Martini, id est Adam levita et granicario Sancti Martini ad suum ministerium, scilicet prædictæ granicæ, terram, quam de Erlanno in alodum comparaverat; de arpenne uno minus perticas VIII, sitam in pago Turonico, in suburbio Castelli Sancti Mar-

1. *Arm. de Baluze*, t. 76, f. 84, et *Mel. Colbert*, t., 46, f. 68. — *Pancarte noire de St-Martin*, n° LXII.

tini ¹ juxta viam quæ pergit ad Sanctam Mariam Pauperculam ² ex parte Ligeris. Terminatur ex una parte ipsa via publica, de una fronte alodello qui fuit Ervici, quem concambiavit cum potestate Sancti Mauricii, de alio latere alodo ipsius domni Tetolonis, quem de Milone comparavit et terrula de Cellario Sancti Martini, de quarta vero parte terra Berardi et Alodo ipsius domni Tetolonis quem Similiter de Milone comparavit. Et juxta ipsam dedit ipsi Adam similiter ad granicam fratrum peciolam de terra, quam sicut supra diximus, de Milone comparavit, habentem totum in circuitu perticas XXXVI et insuper dedit illi in tertio loco qui dicitur ad Bagniolos inter civitatem Turonis et Sancti Martini castellum, alodellum tertium quem de sæpedito Milone comparavit; habet totum in circuitu perticas XXXIII, terminatur de una parte, terra de Cercore et de altera parte, via publica, inter hæc tria loca et prædictas terminationes, totum et ad integrum. E contra dedit præscriptus Adam Sancti Martini granicarius, cum consensu Sancti Martini canonicorum suorum confratrum, partibus præfati domni Tetolonis præscripti gregis sacerdotis et decani, ex rebus Sancti Martini ad granicam pertinentibus, ad proprium possidendas alodum arpennem I. de terra et perticas XV pro quibus dedit dominus Tetolo, sicut scriptum supra est, de suo proprio alodo similiter arpennem I. et perticas XV et insuper ultra hoc perticas quinquaginta et unam, situm in pago Turonico, in suburbio præscripti Castelli Sancti Martini, super fluvium Ligeris contra pistrinum fratrum. Terminatur de una parte alodo ipsius Tetolonis, quem de thesauro Sancti Martini concambiavit et alodello altero, quem de Gauzuino diacono comparavit et alodello etiam tertio, quem comparavit de muliere Guinberonis, de altera parte via publica usque ad terram de pistrino fratrum; de quarta vero parte terra Sancti Martini de ipso pistrino, ubi et ipsum pistrinum situm est et via publica. Intra istas terminationes totum et ad integrum ut faciat pars quæque ex hoc quod accepit, secundum propriam legem, quod voluerit. Si autem fuerit pars altera, quæ contra alteram repelitionem movere temptaverit, quod repelierit non evindicet, sed contra cui litem intulerit, legem exsolvat, et insuper hæc commutationes uno tenore conscriptæ firmæ et inviolabiles permaneant.

1. Le Châteauneuf à Tours.

2. Notre-Dame la Pauvre, ancienne église, autrefois située dans le faubourg de Tours.

Thotolo levita et decanus subscripsit.

Gualterius levita et archiclavis subscripsit.

Ivo levita et præcentor subscripsit.

Ernerius levita subscripsit.

Dodo levita subscripsit.

Franko levita subscripsit.

Data sunt autem hæ commutationes infra Castrum Sancti Martini, Turonis, in pleno fratrum capitulo, [anno] DCCCCXX et regni domni Karoli XXIII, VII kalend. aprilis.

Ego Archanaldus levita a præscriptis utrisque partibus rogatus scripsi et subscripsi. †

EMILE MABILLE.

1. *Arm. de Bal.*, t. 76, f. 93. — Archives de St-Martin.



LES
DERNIERS TROUBADOURS
DE LA PROVENCE

D'APRÈS LE CHANSONNIER DONNÉ A LA BIBLIOTHÈQUE
IMPÉRIALE PAR M. CH. GIRAUD.

§ VII.

Jacme Mote d'Arles.

(Vers 1290-1).

Le nom de ce troubadour n'est pas nouveau dans l'histoire de la littérature provençale. Jehan de Nostre Dame nous l'a conservé. Mais ce qu'il rapporte du personnage est si plein d'invraisemblance que sa notice serait rejetée sans discussion alors même qu'elle ne ferait pas partie d'un ensemble où tout est faux ou suspect. La voici :

Jaume Motte gentilhomme d'Arles, qu'estoit de ce temps ¹ un souverain poëte provençal escrivant contre les princes tyrans sans aucune crainte, se moqua d'eux ² en une chanson qu'il feist de la folle promesse qu'ils avoient faicte au légat ³ : toutes foys le Monge des Isles d'Or et saint Cezari dyent que nonobstant ceste promesse ils ne faisoient qu'escire contre la tyrannie des princes.... Ce Jaume Motte

1. Du temps de Raimon Bérenger IV, † 1245.

2. « D'eux » c'est-à-dire de Guy d'Uzès, d'Ebles, de Peyre et d'Helias, personnages très-apocryphes auxquels est consacré le chapitre d'où j'extrais les lignes qui concernent « Jaume Motte. »

3. Selon Nostre-Dame, ces quatre troubadours auraient promis au légat du pape « que jamais ils ne feroient chansons contre luy ne contre les autres » princes » (p. 101).

d'Arles, ainsi que l'a escript le Monge en la vie de ces quatre poètes, a fait une description des mauzollées, pyramides, obelisques et autres anciens monumens qui se trouvent en Provence (p. 102).

Que Jaume Motte, ou plutôt, selon notre manuscrit, Jacme Mote, ait composé du temps du comte Raimon Bérenger IV, c'est ce qui n'est pas absolument impossible, mais c'est aussi ce qu'en bonne critique on ne saurait admettre sur la seule autorité de Nostre Dame. Les seuls renseignements authentiques que nous ayons sur ce troubadour sont ceux qu'il fournit lui-même dans l'unique pièce que nous ait conservée de lui le ms. Giraud. C'est un sirventes adressé à Charles II. L'auteur y exprime les espérances que la Provence fonde sur son nouveau souverain. Le premier jour qu'il est venu voir les siens, Charles leur a rendu joie, prix et courtoisie. Joie, soulas, alégresse, étaient morts en Provence; maintenant ils revivent, et tel rit qui ne savait que pleurer. Les Provençaux étaient honnis, maltraités, dépouillés, par ceux qui avaient la charge de leur rendre la justice : il était grand temps que leur seigneur vint auprès d'eux. Le poète mesure habilement l'éloge aux devanciers du nouveau comte. — Le fils de celui qui s'est signalé par ses exploits en Pouille (Charles I) ne peut manquer d'être vaillant, mais il faut aussi qu'il ressemble au preux comte Bérenger ¹, et ainsi il sera supérieur à tous ceux qui, maintenant, tiennent le pouvoir.

Cette pièce se laisse dater assez exactement. Le fils de Charles d'Anjou, le petit-fils de Raimon Bérenger IV, bien qu'ayant succédé légitimement à son père en 1285, ne sortit qu'en 1288 de la prison où le tenait renfermé Pierre III d'Aragon. Nous savons qu'il quitta Naples pour la Provence dans la seconde quinzaine de septembre 1289 ², et qu'en 1291 il était à Aix pour y signer un traité avec Alphonse III ³. C'est donc vers cette époque que Jacme Mote composa son sirventes.

1. A vrai dire, il y a là une intention de flatterie très-manifeste. Raimon Bérenger IV fut un prince assez insignifiant, et si un troubadour, Aimeric de Peguillan, lui a consacré un *ptanh* (Diez, *L. u. W.* 443), ce fut bien plutôt pour déplorer le passage de la Provence aux mains d'un français (Charles d'Anjou) que pour chanter les louanges du prince défunt.

2. Voy. *Syllabus membranarum ad regiae siclae archivum pertinentium*, 1832, 4^e, t. II, première partie, p. 62, note.

3. *Art de vérifier les dates*, 3^e édit. III, 825.

La disposition des rimes, *abab ccdl*, est des plus communes.

Notons que J. Mote emploie deux fois *d'ostre* pour *de vostre* (vv. 16 et 34). Il est intéressant de rencontrer cette forme dans un document daté. Nous la retrouverons plus loin.

EN JACMES MOTE D'ARLE (f. 16 v°).

Non es razons qu'ieu deg' aver pereza,
 Senien ¹ prinse, de far .j. sirventes,
 C'als volontatz s'es dedins mon cors meza;
 4 Per quel faray, c'aras veg que luoxs es
 De chantâr qui talent n'auria,
 Car joy e pres e cortezia
 Nos restauret[z], seinher prinse, per ver
 8 Lo premier jorn que nos vengest vezer.

Mortz era joys, solas e alegreza
 En Proensa enans que say fosses;
 Aras nos a la vostra gentileza
 12 Restauratz tos e cregutz de totz bes,
 Car tals ris que plo[r]ar solia
 E tal[s] n'er rixs que pauc avia;
 Per que trastut(z), seinher, devem aver
 16 D'ostre venir sertas gaug e plazer.

Per vils cusons, malvatz, plens de falseza
 Siam aunit(z), vil(s) tengut(z) e mespres;
 Sufert avem pron d'anct'e de vileza,
 20 Ben era d'ops, seinher, que say venceses,
 C'om nos raubav' e nos batia.
 E Dieus com sofrir o podia?
 Que sill qu'eran pauzat per dreg tener
 24 Eran permier a tolre nostr' aver.

Tostems dizon ² que bona jent corteza (f. 17).
 A le seinhers cant es bons e cortes ³;
 De mal seinhor vei sa jent qu'es apreza
 28 E mal a far ⁴ e mal dir totas ves;
 E de sell(s) quel[s] sieus non castia
 Cant sap qu'el fan ren que mal sia,

1. Pour *seinher* *En*, ms. *seniē*.

2. Ou *diz om*, ms. *dizō*.

3. C'est au fond le proverbe : « Selon le seigneur est la mesnie, » ou : « A tel seigneur tele mesnie. » Le Roux de Lincy, II, 100 et 230.

4. Il faudrait, je crois : *E mals seinher... De m. a f.*

- Creire pot hom qu'el no'n a desplacer
 32 Pos jentz sufre que son de fol voler.
- Si beus pensatz, seinher, la gran nobleza
 D'ostre paire nils fatz qu'en Poilla fes,
 Per dreg debes aver valor conqueza ;
- 36 E vostr' avi coven que resembles,
 Quel pros coms Berenguier fazia
 Tot so que a fin pres tainhia ;
 Per que es dretz que vos dejas valer
- 40 Sobre totz cels c'aras tenon poder.
- Ab tener dreg ez ap far lialeza
 Creison lo lur aquist seinhor(s) franses,
 Esquivant tort e peccat e maleza ;
- 44 E vos, seinher(s), creiseres n'a pales,
 Car sertas lial seinhoria
 Greis a totz jorns e multiplia ;
 E sill que fan als sieus contra dever
- 48 Per lur erguell Devon d'aut bas chaer.
- Lo fill la verge Maria
 Prec queus lais complir tota via
 A sa honor tot vostre bon voler,
- 52 Eus lais vieure lonc temps a son plazer.

§ VIII.

Bertran Carbonel de Marseille.

(1280-1300 environ).

Ce troubadour est connu jusqu'à présent pour être l'auteur de 16 pièces lyriques et de 70 *coblas esparsas*, qui nous ont été conservées les unes et les autres par le ms. d'Urfé, le refuge ordinaire de la littérature des derniers temps ¹. Il florissait dans la seconde moitié, probablement même dans le dernier tiers du XIII^e siècle. En effet, on voit par l'un de ses *sirventes* (cité plus

1. Les pièces lyriques y occupent les numéros 843 à 858 (voir à l'appendice la table de ce ms.), et les *coblas* les ff. 111 *c* à 112 *b*. — Raynouard, et d'après lui Diez, attribue à B. Carbonel 17 pièces : je ne sais s'il a compté les *coblas* pour une pièce, où s'il a connu une pièce autre que les 16 du ms. d'Urfé.

loin) qu'il était contemporain de Guilhem Fabre, troubadour que l'on sait avoir vécu à la fin du XIII^e siècle¹. En outre, l'une de ses pièces lyriques² est adressée à un roi de Castille qui ne peut être qu'Alphonse X (1252-84). Une autre (*Aisi com sel ques met en perilh gran*) est envoyée « au bon, au large, au sage et au » preux comte de Rhodéz, » dans lequel il faudrait, selon Diez (*L. u. W.*, p. 587 n.) reconnaître Hugues IV (1227-1274). Mais je serais plutôt disposé à l'identifier avec Henri II (1274-1302), si souvent célébré par Guiraut Riquier, Serveri de Girone, Folquet de Lunel, au lieu que son père et prédécesseur, Hugues IV, n'est point connu comme protecteur des troubadours³.

Deux autres pièces de B. Carbonel sont adressées à deux personnages désignés ainsi qu'il suit :

Al pus valen que anc portes sentura
 Chanso t'en vai prezenzar e formir,
 A mon senhor de Berra, cui potz dir
 Qu'ieu sostenc chant com el fai valor pura.

(*Motas de vetz... Ged.* 1077)

1. C'est Diez qui en a fait la remarque (*L. u. W.* 587), détruisant par là l'opinion de Papon (*Hist. de Prov.* II, 403), qui fait vivre ce troubadour vers 1200. Pour le dire en passant, Papon a eu tort de faire usage de la notice de J. de Nostre Dame sur Bertrand de Marseille (*Les vies*, etc., p. 189-91). Cette vie, qui paraît très-fabuleuse et qui renferme des vers certainement apocryphes, ne peut se rapporter, même de loin, à notre troubadour.

2. Plusieurs, selon Diez (*L. u. W.* 587) et Milá (*Trov. en Esp.* p. 197), mais je n'en ai trouvé qu'une (*Aisi con sel qu'entr'els pus assajans*) dont l'envoi soit bien explicite.

3. Il en serait autrement si on admettait avec Diez (*L. u. W.*, 413), que Hugues IV est le comte de Rhodéz, qui soutint plusieurs tensons (trois, à ce que je crois) contre Ugo de Saint-Cyr. Mais cette opinion est tout-à-fait inadmissible. Laissons de côté la tenson *En vostr'ais me farai vazer* (Mahn, *G.* 116), qui est pour nous obscure, et *Seignen coms nous cal esmaiar*, qui serait décisive (il y est question du routier Martin d'Algai † 1211) si elle ne paraissait composée de deux fragments de tenson mal à propos réunis par les copistes (voy. Mahn, *G.* 1144, et Grützmaier, *Arch.* XXXIV, 185); il nous reste une troisième pièce ignorée par Diez, *N'Ugo vostre semblan digatz* (*Arch.* XXXIV, 185), où l'opinion de Marie de Ventadour est invoquée, ce qui écarte absolument Hugues IV. Il faut donc reconnaître dans l'adversaire d'Ugo de Saint-Cyr, non Hugues IV, mais son père Henri I^{er} (1208-1222?). C'est du reste le sentiment de Gaujal (*Essais historiques sur le Rouergue*, I, 51), et de D. M. Milá (*Trov. en Esp.*, p. 368, n° 1), bien que, selon toute apparence, ils n'aient pas plus connu que Diez la pièce *N'Ugo*, etc. qui seule me paraît absolument décisive.

Chanso vay t'en lay on renh'alegransa
 E lay on a de lialtat balansa
 E lay on hom gent acuelh ses engan,
 Al pros comte de Nelien dir aitan :
 Quel sieu Bertrans l'a trobat drechurier
 Per qu'el s'es dat al sieu fin pretz entier.

(Aisi com am...).

Je n'ai pas réussi à trouver quel était le comte de Berre du premier envoi. Quant au comte de Nelien du second, je crois pouvoir présenter une conjecture à peu près certaine. La forme *de Nelien* est assurément bizarre, et le ms. d'Urfé étant généralement peu correct, il est bien permis de la tenir pour suspecte. Je propose de corriger *de Vellin* ou *d'Evellin*, c'est-à-dire *d'Avellino* (ou *da Vellino*, selon la leçon la plus fréquente des anciens textes), et le personnage cherché serait en ce cas Bertrand III, de Baux, prince d'Orange et comte d'Avellino dans le royaume de Naples (1282-1335). Ce n'est pas là une restitution hasardée. Le petit-fils de Bertrand III, Raimon IV de Baux, comte d'Avellino, est mentionné deux fois dans la complainte sur la mort du roi et comte Robert († 1343), et est chaque fois appelé *coms d'Evelli*¹. Si cette conjecture est fondée, les personnages désignés dans les deux envois qu'on vient de lire, sont l'un et l'autre provençal. C'est proba-

1. *Denkmæler d. prov. lil.*, 54, 2 et 56, 14. La première fois M. Bartsch écrit *d'Evilli*, mais à tort, la leçon du ms. étant la même dans les deux cas. Le même éditeur n'a pu identifier ce comte « d'Evelli, » et certes une erreur sur ce point est bien excusable chez un philologue écrivant en Allemagne et n'ayant sans doute pas sous la main les histoires de Provence. Dans sa préface (p. ix, note), il demande s'il ne faudrait pas lire *de Velli* et propose le comte Charles de Valois (le frère de Philippe VI). Mais, outre que *Valois* n'a jamais pu devenir *Velli* en provençal, il est à supposer que l'auteur de la complainte ne se préoccupait à aucun degré de ce français. Le texte indique clairement qu'il s'agit d'un prince de Baux : « Avant de mourir, le roi [de Jérusalem, » Robert] pria son héritier [André de Hongrie, époux de la reine Jeanne] d'aimer » de cœur les Baussens, le nouveau comte et tous les autres : celui d'Evelli et » tous ses adhérents. »

Ans que fenis, le rey, si con podia,
 A son heres preguet mot caramens
 Que los Bausenx ames totz coralmens,
 Lo com novel e los autres trastos :
 Cel d'Evelli e totz vos valedors.

blement encore à l'un d'eux qu'est adressée une autre pièce, violent sirventes contre le clergé, dont l'envoi commence ainsi :

Al plus privat Proensal ses dubtansa
Que huei viva e de mais d'alegransa
Vai sirventes, a cel, on quar lai van
Miei sirventes, dir.....

(Per espassar...).

Quelle qu'ait été la personne désignée dans cet envoi, le troisième vers nous apprend que notre troubadour lui adressait ordinairement ses sirventes. C'est donc probablement le même personnage qu'a en vue la pièce *Tan rics clergues vei trasgitar* (Roch. Parn. occit. p. 242) adressée « *al mieu car senhor*, mais nous ne pouvons deviner si ce seigneur est le seigneur de Berre ou le comte d'Avellino.

Le ms. Giraud contient deux pièces de Bertrand Carbonel, nouvelles toutes deux. La première se termine par l'éloge d'une dame *Saurina*, sur laquelle les renseignements me font totalement défaut; l'envoi de la seconde est ainsi conçu : « Tenson, » cours à Aubagne, et là tu apprendras sûrement où est le comte, » et sans retard va lui dire que je le prie humblement de me » payer; et ce faisant il agirait bien et gent. » Comme Aubagne dépendait de la principauté de Baux, je crois qu'on peut sans hésiter identifier le comte à qui s'adresse la requête avec le comte d'Avellino, Bertrand III.

Le même ms. renferme 20 *coblas esparsas* de B. Carbonel. 17 se trouvent parmi les 70 *coblas* du ms. d'Urfé qu'a publiées M. Bartsch dans ses *Denkmæler der provenz. Literatur*¹ Je publie ci-après les trois demeures inédites.

Quelques mots maintenant sur le caractère de l'œuvre de B. Carbonel. Celles de ses poésies que nous a conservées le ms. d'Urfé, les seules que l'on connût jusqu'à ce jour, ne présentent rien de bien remarquable. Ses *coblas esparsas* sont des lieux communs de morale. Ses chansons amoureuses ne s'élèvent pas

L'auteur ne pouvait pas désigner plus clairement le prince de Baux, qui pouvait en effet être appelé « comte nouveau » ayant succédé à son père depuis trois ans seulement, lors de la mort de Robert.

1. M. Bartsch, donnant dans sa *Chrestomathie provençale*, col. 265-6, quelques *coblas* du ms. d'Urfé, y a joint les variantes du ms. Giraud.

au-dessus de la médiocrité; ses sirventes plus intéressants par le sujet, ne sortent point de la voie que parcourait avec bien autrement de force et de poésie, Peire Cardinal. Il paraît même avoir pris pour modèle son illustre devancier; du moins il en était nourri : non-seulement il le cite ¹, mais même il l'imité parfois. Ainsi, il est évident qu'il avait présents à l'esprit ces vers de Pierre Cardinal :

Atressi cum per fargar
Es hom fabres per razo,
Es hom laires per emblar
E tracher per tracio.

(Mahn, *Ged.* 748).

lorsqu'il a écrit le second des deux couplets qui suivent :

Joan Fabre, yeu ai fach un deman
A ton fraire, et a m'en bel espos.
G., dis ieu, per que es fabre vos?
E respondec : Car ieu vau fabregan;
D'aquel mestier que hom a, calque sia,
O d'aquel art lo vay lo mons seguen;
C'aysi n'a faitz dretz adordenamen.

Doncx qui foudat fay per aital semblan
Dic ieu qu'es fols, c'aisil jutja razos;
Et es tracher sel que fay trassios;
Et es layres aysel que vay emblan :
Qui malvestat fay nulhs hom non poiria
Tolre lo nom del malvat sertamen;
Perque fay bon renhar adrechamen.

(*Choix* IV, 286-7).

Les deux pièces que nous fait connaître le ms. Giraud offrent un caractère plus nouveau. Ce sont deux tençons entre l'auteur et son roncín. Si bizarre que puisse sembler un tel sujet, et si peu relevé, par comparaison aux tençons de l'âge précédent, il avait du moins le mérite de n'être pas rebattu. Il pouvait donner lieu à quelques effets inattendus. Et par le fait les récriminations mutuelles de Bertran et de son malheureux roncín, présentent dans leur familiarité quelques traits assez amusants. Malheureu-

1. Dans l'une de ses *coblas esparsas*, Bartsch, *Denkmæler* p. 7; voir la note de M. Bartsch sur ce passage, et cf. l'introduction aux *Denkmæler*, p. vi.

sement le texte de ces deux pièces est fort corrompu et je n'ai pas toujours réussi à le corriger.

L'idée de controverses entre un homme et un animal, pour être surtout fréquente dans les contes et la poésie populaires, n'est pas non plus sans avoir été exploitée au moyen-âge au profit d'une littérature plus personnelle. Il sera question plus loin (p. 484, n. 2) de couplets échangés entre le comte de Provence Raimon Béranger IV et son cheval. En français on peut citer le « Plait de Renart de Danmartin contre Vairon son roncín¹ » et en catalan la *Disputa del ase contra fratre Enselme Turmeda sobre la natura et nobleza dels animals*. Barcelone, 1509, 4^o 2.

I.

- Ronci, c. ves m'aves faih penedir (f. 15).
 Quar anc compriei vostre cors flac malvais,
 Qu'ieus vei fortment dels pes entreferir
 4 E(t) cascun jorn maigriar ades mais;
 E pos herba qu'ieus don nous dona grais
 Nieus n'engruissatz, nieus n'aplana s'esquina³.
 Ieu vos vendrai, vo[s] seres gras e guais,
 8 Ment de captal, ans qu'ieu n'aya tayna.
 — Amixs Bertran Carbonel, ieus aug dir⁴
 Que ses manjar fort petit fan li cays,
 E mens las dens; mais vos puese garentir
 12 Que sim davas d'erba la nuch .x. fays,
 Ses sivada non seria doays⁵,
 Denfra dos ans non auria forsa fina;
 Plus qu'om ses pan fortz ni sans non er mais;
 16 Vieu ses ordi, e mostr' o ben m' orina⁶.

1. Fonds fr. 837 f. 342; publ. par Jubinal, *Nouv. Rec.* II, 23; cf. *Hist. litt.* XXIII, 459.

2. Publié en français, Lyon 1554. Voy. Torres Amat, *Memorias*, sous *Turmeda*.

3. Corr. *l'esquina*; sur l'emploi de *so*, *sa*, etc., pour *lo*, *la*, cf. *Revue critique*, 1869, II, 187-8.

4. Je pense que le sens est : « Puisque vous ne profitez pas, j'aime mieux » vous vendre à perte, [alors] vous serez gras et gai, que d'être préoccupé à » votre sujet. » Il faudrait donc corriger *ment* en *mens*. — Pour le sens de *tayna* insuffisamment expliqué par Raynouard, V, 294, cf. le v. 51. On pourrait lire *ay' atahina*.

5. Je ne sais que faire de ce mot.

6. « Et c'est ce que montre bien mon urine. »

- N'aul roncinas flac, ieu vos aug mentir,
 Que Maria, Aynes et Alazais,
 Mas sirventas, non t'en podes esdir,
 20 Venon la nueh per tu servir, pucnais.
 Que queres plus? l'un' escoba ton nays¹
 L'autra fay lum, l'autra ti fay jasina,
 Pueis ti donan, coza tort, flac savais,
 24 De sivada ben lo cart d'un' esmina.

- Als nesis par, que sabon jent cubrir (v°)
 Las mesongas, que no i aga biais.
 Bertran, per cert puesc jurar e plevir
 28 Que vers non es ni homs non iest verais;
 Ben as fama que plus lials non pais,
 Mas qui ho dis ben non sent ta traïna,
 Que sayms n'a una viella carcaïs
 32 Que li fas dir : « Ay! Ay! don, mesquina²! »

- Per Dieu ! mort iest, res non ti pot guarir,
 Fals rocinas, c'ueymais ti don mastais³
 Ni rialguar, e vos oes brugir⁴.
 36 Non fasses ga, que si mos cors s'irais
 Jal sotveguier nil juge del palais
 Non ti valran, ni vezin ni vezina,
 C'am mon bordon ades mort non ti lays,
 40 Pos de mentir ta golasa non fina.

— Tan gran fam ay que mais vuell trop morir,
 Bertran, qu'estar en dolor ni'n pantays;
 E pos ti plas, per Dieu, vuellas m'auzir,

1. Je pense qu'il faut lire *ton ays* et entendre *ays* au sens donné par Raynouard (*Lex. rom.* II, 41) à *aize*, « demeure, séjour. »

2. Vers trop court, *ay* est d'une syllabe, cf. v. 46 : on pourrait le répéter une fois de plus. — La fin du couplet n'est pas claire. Qu'est-ce que *carcaïs* au vers précédent? Raynouard (*Lex. rom.* II, 333) n'a d'exemple de ce mot qu'au masculin et au sens de carquois. Ici, le plus vraisemblable est, je crois, de l'interpréter par carcasse, « une vieille carcasse » qui n'est autre que l'âne lui-même. Au reste, *carcasse* et *carquois* paraissent avoir une même origine, voy. dans Littré l'étym. de *carquois*.

3. Quel est ce poison?

4. Vers qui me semble corrompu. Le sens doit être « et que je fasse bruire » vos os, » mais ce serait bien s'éloigner du texte que de corriger *eus fassals oes brugir*.

- 44 Qu'ieu non soy jes dels moines de Cambrais ¹.
 Mos dejunes mi done gran abays.
 Ai sen Romieu ! S'iu fos bona gallina,
 De vos l'agra ² ! Anc null jorn non mi plais,
 48 Seinner, de vos, tant aves valor fina.

— Si per l'amor non fos dona Saurina
 Que mi prega que li ti prest, pugnaïs,
 Non mi dera de tu mais atayna.

- 52 — D'aiso ay gaug, car d'aquí a Mesina
 Plus pros dona ni plus valent non pais ;
 E non en giet duquesa ni regina.

II.

- Si anc null tems fuy ben encavalcatz
 Ni per midons mi diei alegrement,
 Ronci, per vos mi er tot joy tornatz
 En gran dolor et en gran mariment,
 5 Que tan trotatz tatot ³ enoyament
 Aves adug lo meu cors ses duptansa.
 Per cert vos dic que s'en la commensansa
 Vos conogues, per vos peçant d'argent
 Nos ⁴ menara, tan mi das grieu turment.
 10 — Amixs Bertran Carbonel, cert sapchas
 Qu'ieu soy fort(z) viels, e qui en son jovent
 Ben non aprent non er ga enseinhatz
 Can sera viels, ni am bon noiriment.
 Com amblarai ? qu'ieu ay ben verament

1. Y avait-il à Cambrai des moines renommés pour leur frugalité ; ou ce nom de ville est-il là simplement à cause de la rime ? et pourquoi *moines* en français ?

2. Le sens me paraît être « Ah ! saint Remi, si j'étais un bon oiseau, de vous » je l'aurais » (c'est-à-dire la nourriture qui me manque, l'accord se fait avec l'idée). Il faudrait donc corriger au vers précédent *sen* en *san* (*sancte*). Cette invocation au patron d'une ville provençale (S. Remy, B. du Rh.) que B. Carbonel devait bien connaître, n'est pas aussi étrange qu'elle semble au premier abord. Selon la légende, le jeune saint Remy était si bon que les petits oiseaux venaient à sa table et qu'il leur donnait de ses mains à manger (*Boll.*, oct. I, 130). Toutefois la fin du couplet se rattache mal à ce qui précède.

3. Corr. *c'a tot* ? — 4. *Nos* = *non vos*.

- 15 Tirat .x. ans la carreta en Fransa;
 Per Dieu vos prec que vos des alegransa ¹,
 Que so per que vos annas sertament
 Cobrares tost, si dreg nous va fujent.

— Si dreg mi fug lo ² sera gran peccatz, (f. 16).

- 20 Mas ieu aug dir que per home vivent
 Le juges d'Aixs, tan es lials clamatz,
 Non yra ja mas drechura segent;
 S'aiso non fos mort [t'] agra mantenent.
 Mais, pos ti plas qu'ieu sufra malanansa,
 25 Per Dieu ti prec e per drech' amistansa,
 Pos non amblas quem portes plan e jent;
 Sol non trotes ieu auray guariment.

- Amixs Bertran, ben jent fatoejatz ³,
 Quom pogues dir qu'ieu vagua planament,
 30 Que von plus vauç e vos plus mi brocatz!
 Voles vos doncs que ieu vagua corrent?
 Per cert vos dic, pois no i trop chاوزiment,
 Ieu farai so qu'uns pauc verset romansa :
 « Am los grieus greus, » aital dic per semblansa :
 35 Si vos m'est greus ieus portaray greument,
 E si m'est bon et ⁴ ieu bon eisament.

- Rocin, el mon non es major foudatz
 Que quant lo freuls pren am lo fort content;
 Don es ben ies tu fols ez outracujatz
 40 Que tu a mi respondas follament.
 Non sabes ben qu'eu puesc leugieirament,
 Si a mi plas, de tu penre venjansa?
 Estai en pas e non dire pezansa,
 Mas si vezes bon conseilh ni valent
 45 Dona lo mi, ieu t'o prec caramente.

— Amixs Bertran, motas ves can ⁵ parlatz,
 Valria mais estases suau(s)ment.
 Tot l'an dizet que totz homs faill asatz
 Mais quan reprent, cant el faill reprentent,

1. Corr. *q. mi d. aleujansa?*

2. *Lo* « cela; » il y a des exemples de cet emploi de *to*; ainsi dans *Jaufre* (Bartsch, *Chrest. prov.* 250, 4).

3. P.-e. *fato[n]ejatz*? il y a *fatonier* (*Lex. rom.* III, 281), homme fantasque, bizarre.

4. Corr. *er*? — 5. Corr. *tan*?

- 50 Que le repres ¹; doncs per pauc aves sent
 Car d'aquest plag vos non fag accordansa,
 Que vos est freuls, l'autra ² ha aondansa,
 D'aur et d'arjent e aras majorment
 Que ven lo coms de Vellin ³ ab gran jent.
- 55 — S'ieu pogues far acordi bonament
 Ieu lo fera, mas negun' acordansa
 Per sacrament non vol far, ses duptansa,
 Tro al venir del pro comte valent
 Conseillas mi que ieu l'an atendent?
- 60 — Bertran, bon es l'atendre sertament;
 Si non l'atens tu faras gran enfansa,
 E si l'atens le coms n'aura 'legransa,
 E majorment d'aquest nostre content,
 Per qu'ieu conseil que l'en fassam present.
- 65 Tenson, vai t'en ad Albainia corrent,
 Ez aqui tu apenras ses duptansa
 Von es le coms, e pueis ses demostransa ⁴
 Tu li vai dir qu'ieu li prec humilment
 Que mi pagues, e faria ben e jent.

III.

[*Coblas esparsas*].

- Savis homs cant vol enprendre (f. 5).
 Grans fatz, ans del comensar
 Deu gardar luocs ez atendre
 Ans que vega ben tot clar
- 5 Si fai sens ho failhi[z]on;
 C'om non deu moure tenson
 Am tal ni deu guerejar
 Quel coveinha pueis annar
- 9 Forsat a sa merce rendre.

1. Le sens de cette phrase assez embarrassée est que lorsqu'on faillit en reprenant autrui, on faillit plus gravement que celui qu'on reprend.

2. Quelle est cette *autra*, qui a abondance d'or et d'argent, et avec laquelle Bertran serait en débat?

3. Je laisse subsister ce nom coupé comme dans le ms.

4. *Demostransa* n'offre guère de sens ici; faut-il corriger *demoransa*?

- Totz maistres deu estar, (f. 6).
 Qu'enseinh, sa porta uberta,
 E ab sabens desputar,
 C'aiso es razons aperta.
 5 E si d'aiso dys de non
 El dona prononsion ¹
 D'engan ho de non saber;
 Per qu'es fols qui son aver
 Despent en alcuna ren
 10 Si non n'a profieg ho ben.

* *
 *

- Qui pogues vezer en espeilh
 Tan ben(s) sos ayps con sa fayson,
 Aquel mirailh fora mot bon,
 4 Quels malvais viron cal son ilh;
 Que tal si peinh e s'aplainha
 Von malvestat neis se lya ²
 C'aquell mirailh lo faria
 8 Francs e de bona compainha.

§ IX.

Girart et Peironet.

Cette pièce n'est pas propre au ms. Giraud : elle se trouve encore dans H, fol. 79 v°. Toutefois comme elle se rattache à une question importante, et comme elle n'a jamais été publiée en son entier, je n'hésite pas à la donner ici d'après le ms. Giraud avec les variantes de H.

C'est un jeu-parti, un *partimen* (voy. v. 49) et non une *tenson*, quoique la rubrique porte cette dernière dénomination. La *tenson* est un simple débat dans lequel deux adversaires soutiennent librement leur propre avis. Dans le *partimen* le troubadour qui propose la question à débattre, laisse à son

1. Corr. *presomcion* ?

2. Ou *vers se l.*, corr. *naïs es l.* ?

adversaire le choix entre deux solutions et prend pour lui celle des deux qui reste libre ¹.

Girart et Peironet ne sont connus que par ce jeu-parti. Il y eut bien un Peironet qui paraît avoir été le jongleur d'un troubadour également fort peu connu, Peire de Gavarret, ou qui du moins remplit l'office de messenger entre ce dernier et un autre troubadour appelé Peire de Durban ², mais il n'y a pas de raison pour l'identifier avec notre Peironet.

La question posée par Girart (ou Giraut, selon l'autre ms.) est celle-ci : Lequel maintient le mieux amour, des yeux ou du cœur, chez celui qui aime sa dame loyalement? Et sans attendre que Peironet ait fait son choix, il ajoute : Je vous vaincrai, pourvu seulement que la cour soit loyale. Peironet opine pour les yeux, Girart pour le cœur. Le premier invoque l'exemple si souvent cité d'Andrien de France ³, le second se réfère à Jaufré Rudel ⁴. Nous ne prendrons point parti dans ce débat, et nous passons aux envois. Girart envoie son partimen « à Pierrefeu ⁵ » où la belle fait (= tient) court d'enseignement... » Peironet choisit pour lieu du jugement le château de Signes ⁶, car « là est » celle qui maintient *Joven* ⁷ et saura dire laquelle des deux » opinions l'emporte. » Ce texte est le principal fondement de la

1. *Leys d'Amors* I, 344. Il est bien vrai que dans l'usage ces deux termes tendaient à se confondre, les *Leys* en font la remarque, mais c'était par abus.

2. N 198 et 203 (*Arch.* XXXIV, 191, 193), U 751.

3. Voir sur *André de France*, poème perdu, les témoignages réunis par Raynouard, *Choix* II, 299-301. On y peut ajouter celui-ci que fournit une *cobla* mise sous le nom de P. Cardinal dans le ms. Giraud (pièce cotée xxviiij, fol. 35 v°).

E tan tenc per nesi Andrien
Diar mori de son don mieu *,
Qu'el mon non a donna sos (= sotz) Dieu
Qu'ieu traisses mal s'ella non trai;
Mas s'ella m'ama ses huchaizon
Amarai la una sazon,
Mas ja tostemps non li o tenrai.

4. Jaufré Rudel, au rapport de sa vie, était amoureux de la comtesse de Tripoli, qu'il n'avait jamais vue. Une de ses pièces (*No sap chantar qu'il so non di*) fait allusion à cette situation (Voy. Diez, *L. u. w.*, p. 59-60).

5. Arr. Toulon, canton Cuers.

6. Arr. Toulon, canton Le Beausset.

7. Il vaut mieux laisser subsister en provençal ces expressions consacrées

* Sic; corr. *Quar m. de so don om vieu?*

théorie de Raynouard sur les cours d'amours, théorie empruntée, comme on sait, à Jehan de Nostre Dame. Celui-ci connaissait en effet le *partimen* de Peironet et de Girant qui, pour lui, comme plus tard, pour Raynouard, a été la base de tout un système. Après avoir donné une analyse telle quelle du débat ¹, il continue ainsi :

Finalelement, voyant que ceste question estoit haulte et difficile, ilz l'envoyerent aux dames illustres tenans cour d'Amour à Pierrefeu et à Signe, qu'estoit cour planière et ouverte, pleine d'immortelles louanges, aornée de nobles dames et de chevaliers du pays, pour avoir determination d'icelle question (*Les Vies*, etc., p. 26).

Suit la liste des dames qui présidaient la cour d'amour : Stephanette des Baux, etc., etc., liste qui a été reproduite dans maint ouvrage comme un document indiscutable, bien qu'elle réunisse des noms, ou très-suspects, ou d'époques différentes. Entre ces dames figure une « Rostangue », dame de Pierrefeu, et une « Bertrane », dame de Signe. Ailleurs (p. 15-7) Nostre Dame parle encore des « dames illustres présidentes qui tenoyent cour » d'Amour ouverte et planière à Signe et à Pierrefeu, ou à Ro-manin, ou à autres, et là dessus en faisoient arrests qu'on nommoit *Lous arrests d'Amours*. »

Ce n'est point ici le lieu de chercher, après Raynouard et Diez, ce qu'il faut entendre par *Cour d'amour*. Je ne veux pas traiter incidemment une question délicate et compliquée. Rappelons seulement que la croyance de Raynouard à l'existence de ces cours repose principalement sur certains textes des troubadours, sur les dires de Jehan de Nostre Dame, enfin sur le *Tractatus amoris* d'André le Chapelain. On ne peut plus maintenant écarter aussi aisément que le faisait Diez le témoignage de ce dernier ouvrage en le rejetant au xiv^e siècle², puisqu'on en trouve des imitations ou même des traductions partielles dès le xiii^e siècle³,

qui n'ont aucun équivalent dans nos langues modernes. *Joven*, c'est l'ensemble des qualités, surtout des qualités morales, qui sont considérées comme l'apanage de la jeunesse.

1. On y trouve une curieuse faute : « ainsi que feist Jaufred Rudel de Savoye » (p. 26); lisez : « de sa mie » (v. 40).

2. *Ueber die Minnehæfe*, p. 76. La couverture de cet opuscule a, comme on sait, pour titre *Beiträge zur Kenntniss der romantischen Poesie; erstes Heft* (Berlin, 1825).

3. Des imitations dans l'*Art d'amors* de Jakes d'Amiens (voy. *Jahrbuch*

mais on doit constater qu'il ne parle pas de cours d'amours au sens où l'entendait Raynouard, mais seulement de jugements tels qu'en devait prononcer l'arbitre d'un jeu parti. Quant aux troubadours et à leur prétendu biographe, Nostre Dame, il est clair qu'on doit refuser toute créance au témoignage du second, lorsqu'il n'est pas confirmé par celui des premiers; et ceux-ci, comme Diez l'a pleinement démontré, ne font aucune mention de cours tranchant par arrêt des questions amoureuses, car dans les passages invoqués on les voit simplement soumettre leurs *partimens* à l'arbitrage de tel ou tel personnage qui peut être aussi bien un seigneur qu'une dame¹. Deux points doivent être mis ici en lumière : 1° que Nostre Dame a entièrement dénaturé le sens des envois de Girart et de Peironet, puisqu'il feint que ces troubadours se soient adressés « aux dames illustres tenans Cour d'Amour à Pierrefeu » et à Signe..., tandis qu'ils se bornent à désigner, selon l'usage, deux juges : la dame de Pierrefeu (choisie par Girart) et celle de Signe (choisie par Peironnet); 2° que la théorie de Nostre Dame sur les cours d'amour a pour base principale les envois, dénaturés ainsi que je viens de le montrer, du *partimen* qui nous occupe. De ce texte unique est tiré tout ce qu'il nous dit dans les passages ci-dessus rapportés, et en d'autres encore, de la cour de Pierrefeu et de Signe. Mais un seul témoignage lui paraissait probablement trop peu pour établir son système, aussi n'a-t-il pas hésité à tripler celui que lui fournissaient Girart et Peironet. Il le fait servir en trois circonstances, rattachant chaque fois les dits envois à une pièce nouvelle. La première fois il y fait allusion dans le passage ci-dessus rapporté de la vie de Jaufré Rudel, et là rien n'est plus

f. rom. u. engl. Lit., IX, 429), et des traductions partielles dans la *Doctrina d'amour* dont la copie conservée à Vienne, sinon la composition, est de 1287 (voy. Mussafia, *Sitzungsberichte d. phil.-hist. Classe d. Akad. der Wissensch.* XXXIX, Wien, 1862, 547, et F. Wolf *Denkschriften d. phil.-hist. Cl. d. Akad.*, Wien, 1864, XIII, 186).

1. Il n'y a pas de doute que dans beaucoup de cas ces disputes ingénieuses donnaient lieu à une sentence. L'une même de ces sentences nous est parvenue : elle fait suite à une tenson de Guilhem de Murs et de G. Riquier (*Ch.* II, 187; G. Riquier, éd. Pfaff, p. 251 ; cf. Diez *Poesie d. Troub.* 190-1, p. 196 de la trad.); mais il est bien probable que fort souvent l'envoi d'un *partimen* n'était rien de plus qu'un hommage sans plus de conséquence que l'envoi d'une chanson. En effet, lorsque deux juges étaient choisis, un par chacun des deux auteurs, et c'était le cas le plus fréquent, comment aurait-on pu compter sur une sentence?

légitime, puisqu'il s'agit en effet de la tenson à laquelle ces envois appartiennent réellement. La seconde fois il fait mention d'une tenson entre Raimon de Miraval et Bertran de Lamanon sur la question de savoir : « quelle des nations est la plus noble et la plus » excellente, ou la Provensalle ou la Lombarde ? » (p. 60), et il assure que « cette question fut envoyée aux dames de la Cour » d'Amour résidents à Pierrefeu et à Signe, pour en avoir la dif- » finition, par arrest de laquelle la gloire fut attribuée aux poètes » provençaux... » assertion mensongère, car ce *partimen* nous a été conservé par plusieurs mss., et dans tous il est dépourvu d'envoi¹. Enfin la troisième fois les mêmes envois sont rattachés à une tenson entre Simon Doria et Lanfranc Cigala, dont le sujet est « qui est plus digne d'estre aymé, ou celluy qui donne libera- » lement, ou celluy qui donne maugré soy pour estre dict liberal » (p. 131); et il ajoute : « Pour en avoir la diffinition ils envoyerent » ceste question aux dames de la cour de Pierrefeu et de Signe, » et ne se contentants de leur arrest, recoururent tous deux à la » souveraine cour d'amour des dames de Romanin, en laquelle » presidoyent certain nombre de dames illustres du pays, entre » lesquelles : *Phanette des Gantelmes, dame de Romanin...* » Suit la liste des dames composant la cour de Romanin, pour faire pendant à la liste de la cour de Pierrefeu, donnée précédemment dans la vie de J. Rudel. Eh bien! cette fois encore J. de Nostre Dame a menti, car cette tenson, nous l'avons², et elle est pourvue de ses deux envois, et les juges y désignés n'ont rien de commun avec les dames de Signe ou de Romanin.

Maintenant que nous savons d'où est sortie la cour de Pierrefeu et de Signe, il resterait à trouver d'où Nostre Dame a tiré celle de Romanin, chère aux habitants de Saint-Remy³. C'est un

1. Trois mss. nous l'ont conservé : N (*Ged.* 1087 et Herrig XXXIV, 184), A (*Ged.* 1086) et U pièce 515. Nostre Dame a dû avoir sous les yeux un ms. de la même famille que A (ou que U, qui est pour cette partie puisé à la même source), car dans N l'attribution est différente.

2. Dans un seul ms., Vat. 3208 p. 85 (Herrig, XXXIV, 380).

3.
Dins li bousecas de Roumanin
Estefaneto de Gantèume
Coume un calèn de Sant-Antèume
Lusis de vèspre dins li pin.

(Marius Girard, *Armana provençau*, 1863, p. 66).

Romanin (dans Cassini, Romanil dans d'Expilly et le Dict. des Postes) est un château situé sur la route de St-Remy à Orgon.

point que je ne suis pas en état d'élucider ; mais il est à croire que l'une n'est pas plus authentique que l'autre.

Il est difficile de rien dire de certain touchant la date de cette *tenson*. Elle ne se trouve que dans le ms. Giraud et dans H, ce qui est loin d'être une présomption d'antiquité. Autant qu'il est permis de se former une opinion sur l'âge d'une pièce d'après les caractères généraux du style et de la langue, j'inclinerais à placer le *partimen* de Girard et de Peironet plus près de la fin que du commencement du XIII^e siècle. Des rimes comme *partia*, *guiza* (1. *guia*), *mia* (vv. 34, 36, 40), indiquent une époque peu ancienne.

Tenson de PEIRONET e de GIRAT. (f. 29).

- xiiij. D'una razon, Peironet, ay corage
 Que vos deman, et es de drudaria;
 E se d'amor conoisses son uzage,
 4 Diguas me ver, e gardaus de follia :
 Cal manten miellhs amor. a vostre cen,
 Los vueilhs hol cor, de cel que lialmen
 Ama sidons? De eal queus n'atalen
 8 Vos venseray, sol la cort lial sia.
 — Seinher Girart, el mon non a gramage
 Qu'ieu non venses en plag per drudaria
 Car los ueilhs son del cor tos tems mesage
 12 E fan amar cel que non amaria,
 C'amor non a nulha res tan plazent
 Con son los vueilhs vas leys on an enten,
 El cor non met alhous son pensamen
 16 Mais lay lions vuelhs li mostron que dreg sia.
 — En Peironet, vos mantenes follage,
 Car el non es ges bon ad obs d'amia
 Can la donna es d'amoros estage
 20 E pueis de leis nol soven nueg ni dia;

1. *P. d'u. r. ai en c.* — 4. *m'en v.* — 6. *Li*; l'emploi de *los* au cas sujet du plur. appartient au copiste du ms. Giraud, non à l'auteur. — 7. *o cal cen a t.* Ici *cen* est pour *quen*; dans la partie de H qui a été écrite par un italien, *que* est toujours rendu par *ce*. — 8. *Vencerai vos.* — 9. *Giralt*, plus loin *Giraut*. — 10. *de dr.* — 11. *tot temp d. c.* — 14. *cui an.* — 16. *Ma lai o mostron li uol.* Dans le ms. Giraud, *hons vuelhs* doit être pour *hon [to]s vuelhs*; plus correctement il faudrait *hon th'uelh*. — 18. *C. cel*; c'est la bonne leçon. — 19. *Ce qant.* C'est encore la bonne leçon. Le sens est : « car celui-là n'est pas » propre à servir une amie qui, lorsque la dame est disposée à l'amour, ensuite » ne se souvient plus d'elle. »

- Perque lo cor manten mot mielh joven,
 Qu'el ve(n) de luinh els huelhs pres solamen.
 Per mi ous dic que silh que[m] ten jauzen
 24 Am am fin cor, luenh e pres, bon que sia.
- Seinner Girart, tut(z) li ben el da[m]pnage
 Movon per hueilhs, d'amor que c'om vos dia,
 C'az Andrivet meron al cor tal rage
 28 Qu'en pres la mort per leys quy Dieus maldia!
 Que s'ab los hueilhs non l'esguares tan gen
 Ges per son cor non l'amera nien,
 Quel cor non ha nulh autr' afortimen
 32 Que am en luoc tro hueilhs mostron la via.
- En Peironet, tótz homs d'onrat linhage
 Conois quel pietz chاوزet en la partia,
 Que tut(z) sabon quel cor a seinborage
 36 Sobre los hueilhs, et aujas en cal guiza :
 C'amor dels hueilhs non val sel cor non sen,
 E ses los hueilhs pot lo cor francamen
 Amar sella c'anc non vi a prezen,
 40 Si com Jaufre Rudel fetz de s'amia.
- Seinner Girart, sel(s) hueil(s) mi son salvage,
 Jamais ab leys nulha res pro non sia;
 E sim mostra .j. semblan d'agradage
 44 Pren mi lo cor el met en sa bailia.
 Veus lo poder del cor e l'ardimen,
 Car per los vueilhs amor el cor deissen,
 El(s) hueilh dizon am semblan avinen
 48 So que lo cor non pot ni auzaria.
- A Peirafuoc tramet mon partimen
 Hon la bella fai cort d'enseinhamen,
 Car beutat a triat son gay cors jent ;
 52 Lo milhor tenc per bon, que qu'ela'n dya.
- Et ieu volrai per mi al jugamen
 L'onrat castell de Sinha el valen,
 Car lay estay silh que manten joven
 56 E sabra dir cal razon mays valria.

22. *Cel ve.* — 23. *P. me o d.* — 28. *cu D.* — 30. *no i amaria il.* — 32. *liogll*; le ms. Giraud a supprimé l'article, ne pouvant à cause de la mesure placer *los*. — 37. *no i s.* — 39. *A. celi*, bonne leçon. — 40. *f. a (= ab)*. — 42. *De ma donna gial cor p.* — 49. *Pergafuit.* — 52. *Per la m. t.* — 54. *De Sicha.* — 55. *Car i estai cil.* — 56. *sabran.*

§ X.

Rostanh Berenguier de Marseille.

(Commencement du xiv^e siècle).

De même que Jacme Mote, le troubadour Rostanh Berenguier n'a été connu jusqu'à ce jour que par J. de Nostre Dame. La notice assez longue qui lui est consacrée dans les *Vies des plus célèbres et anciens poètes provençaux*, sans être exempte d'erreurs grossières et de falsifications manifestes, contient cependant quelques faits dont l'authenticité est attestée par les pièces mêmes du troubadour que nous a conservées le ms. Giraud. Il ne sera pas inutile de reproduire ici la notice de Nostre Dame, afin de montrer de quelles fables cet auteur sait envelopper la vérité, alors même qu'il paraît avoir eu sous les yeux de bons documents.

Rostang Berenguier de Marseille estoit gentilhomme de la cité de Marseille ; fut de ce temps estimé un fort bon poete provençal, esrivant en nostre langue provençalle, digne de l'amour d'une princesse, parce qu'il fut d'un bon esprit, donnant indice de sa poesie à tous les poetes de son temps. Fut grand amy et familier de Foulquet de Vilaret, grand commandeur de saint Gilles, à la louange duquel il fist plusieurs chansons en rithme provençalle ; fut amoureux d'une dame de Provence, de laquelle on n'a sceu trouver ne le nom ne la maison (selon que dit le Monge des Isles d'Or), qu'estoit fort aagée (*sic!*) et la plus experte en sorcelleries qu'on aye jamais veu, soit à mixtionner les drogues, à observer les jours et à donner breuvages amatoires. Il n'y avoit simple en la Colle d'Any et en toutes les montagnes de Provence qu'elle n'en eust la cognoissance : elle luy donna un breuvage, je ne diray pas amoureux, mais mortifère, dont il en devint transporté de son sens ; et de la pitié qu'en eust une damoyselle de la maison de Cybo de Gennes, qui se tenoit lors à Marseille, fille d'un gentilhomme genevois, ayant familiarité avec le poete, pour une chanson qu'il avoit faicte à sa louange, retourna en son bon sens et entendement par un souverain breuvage et antidote qu'elle luy donna, dont le poete recognoissant de ce bien, l'immortaliza par un bon nombre de chansons, et en devint amoureux, delaissant là ceste

magicienne, et retint la Genevoise, qu'estoit une fort sage damoiselle, belle et vertueuse et bien aprinse à la poesie. Mais elle ne se voulant attendre aux prieres et poursuites du poete, il en fut depiteux et fist un chant qui se commence :

S'ella era un pauc plus liberalla e larga,

et vers la fin dict :

*V'autres veez, o Dieus justes venjayres,
Qu'ell' a son cor plus dur que lou dyaspre,
E qu'yeu non podi eschivar sa rudessa;
Fazes au mens qu'en aquestous asayres
Ella non l'aya ingrat ny dur ny aspre,
Mais my sia `doussa autant qu'a de bellessa.*

Ne sachant que faire, pour un honneste desdain se voulut rendre religieux de l'ordre des Templiers¹ cuidant avoir quelque faveur de Foulquet de Villaret, mais cela lui servit de bien peu, et ne le voulurent point recevoir, en hayne de quoy publia un traicté intitulé *De la falsa vida dels Templiers*. Et néanmoins (ainsi que l'a escript saint Cezari) fut ouy en tesmoin contre eux, et pour avoir fausseté déposé retourna en son premier erreur par une punition divine, et trespassa en l'an 1315, du temps que Philippes roi de France et Clément VI² du nom pape, qui residoit en Avignon, poursuyvoient les dits Templiers. Le monge de Montmajour appelle ce poète *Falsa garentia*, que signifie faux tesmoin en nostre langue provençalle (p. 192-4).

Sans entrer dans une recherche sans issue au sujet du moine des îles d'Or et de Saint Cezari, les autorités favorites de notre biographe, il est permis de dire que cette notice, quelles qu'en soient les sources, est un amas d'inepties. Ce philtre amoureux dont Nostre Dame nous raconte gravement les effets, est une invention d'homme à demi lettré, qui sent plutôt la Renaissance que le Moyen-Age. Quant aux vers cités, il est à peine besoin de dire qu'ils ne sauraient prétendre à une plus haute antiquité que le règne de François I^{er}. Cependant, entre toutes ces faussetés, il y a un fait vrai, c'est que Rostanh Berenguier fut le protégé de Foulque de Villaret, grand-maître de l'Hopital, et comme on sait l'un des plus illustres, de 1307 à 1319³. L'une des pièces

1. Il eût fallu dire au moins « de l'ordre des Hospitaliers, » puisque Foulque de Villaret, par la faveur de qui le troubadour pensait être admis, était grand maître de cet ordre.

2. *Sic!* lisez : Clément V.

3. *Art de vér. les dates*, 3^e éd. I, 522.

de notre troubadour, la première selon l'ordre du ms., est tout entière en son honneur. Dans cette pièce, qui est une fort longue chanson, l'auteur passe en revue plusieurs personnages de la Bible : Lot, Job, Salomon, Abraham, Siméon ; il leur adjoint Alexandre, et retrouve toutes leurs vertus chez son protecteur.

Et j'ai tel seigneur en qui Dieu a clairement réuni tous ce bien, et d'autre encore, ainsi que chacun peut le voir. Aussi obtient-il par le monde une louange universelle, le noble maître de l'Hopital, monseigneur Foulque de Villaret. Il représente Lot par l'honnêteté de sa vie, Job par sa grande humilité, Salomon par la sagesse que Dieu lui a donnée ; par la foi Abraham, par l'espérance Siméon..... Alexandre par la valeur, par la franchise et la libéralité.....

Le ms. Giraud contient six autres pièces de R. Berenguer. Les quatre premières, que je réunis sous un même numéro (II *a, b, c, d*), sont un échange de couplets entre lui et un personnage appelé *lo bore* (l. *bort*) *del rei d'Aragon*, c'est-à-dire le bâtard du roi d'Aragon. Ce roi d'Aragon est assurément Jacques I, qui eut beaucoup de bâtards, mais duquel s'agit-il ? je ne saurais le dire. Chacune de ces quatre pièces est composée de deux couplets. Dans les deux premières c'est le Bâtard d'Aragon qui interroge ; Rostanh répond. Dans la troisième pièce les rôles sont intervertis. Dans la quatrième enfin le premier couplet contient bien réellement, comme l'indique la rubrique, une question posée par le troubadour au Bâtard, mais le second couplet, que ne précède aucune rubrique, paraît être le développement de la question posée dans le premier, et non point une réponse venant du Bâtard.

Les échanges de couplets ont été fréquents dans la poésie provençale. C'est au ^{xiii}^e siècle surtout qu'on les observe. Lorsque les graves événements dont le Midi fut le théâtre au commencement de ce siècle furent venus fournir une nouvelle matière à la verve des troubadours, mainte attaque, maint défi furent lancés sous forme de couplet. L'adversaire répondait sur les mêmes rimes, s'efforçant de n'être pas en reste de méchanceté. Le ms. du Vatican 3207 nous a conservé plusieurs échantillons de ces débats qui ne sont pas des tensons, ayant pour le fond des allures bien plus libres, et pour la forme se bornant à l'échange d'un ou de deux couplets de chaque côté ¹. D'autres

1. Voy. par ex. les *coblas* de Gui de Cavaillon et de Bertran Folcon (Herrig,

sont plus pacifiques, et ne sont rien de plus qu'une forme aimable de correspondance¹ ou de simples jeux d'esprit². A cette dernière catégorie appartiennent trois des pièces de R. Berenguer et du Bâtard d'Aragon. La première (II *a*) est un « jeu nouveau » imaginé par le Bâtard, jeu que paraît comprendre R. Berenguer qui répond sur les mêmes rimes. La seconde (II *b*) est à peu près claire pour tout le monde : « Ma dame m'est impérative, » dit le Bâtard, « car elle m'accorde l'optatif (c'est-à-dire le droit de la » désirer?); si elle m'était indicative, etc., l'amour serait infini (tif)... » R. Berenguer répond sur les mêmes rimes, seulement il emploie la terminologie du nom au lieu de celle du verbe (*genitiva, vocativu, nominativa, nominativu*, etc.). Cette série de rimes a quelque rapport avec ce que les *Leys d'Amors* (I, 184-8, cf. 274) appellent *rims derivativus*. — Dans la troisième pièce (II *c*) les difficultés augmentent. Rostan a tout mis en œuvre pour embarrasser son correspondant. Sa *peticio* est une série d'énigmes exprimées en vers à *rimas caras*. Ce nonobstant le Bâtard trouve encore moyen de répondre. Ses explications, un peu moins obscures que les énigmes, jettent sur celles-ci une faible lumière. — La quatrième pièce a un caractère historique :

Puisque de çà mer³ maints chevaliers du Temple se déportent, chevauchant maints chevaux gris, et se reposent à l'ombre, contemplant leurs cheveux blonds; puisque souvent ils donnent au monde mauvais exemple; puisque leur orgueil est si grand et si fier qu'on ne peut les regarder en face, dites-moi, Bâtard, pourquoi le pape les souffre, quand il les voit en maints près et sous la feuillée gaspiller, non sans deshonneur et sans crime, les richesses qu'on leur offre pour Dieu.

Car puisqu'ils les ont pour recouvrer le Sépulcre et les gaspillent en

Archiv. f. d. Studium d. neueren Sprachen XXXIV, 406), celles de Folcon et de Cavaire (*Ibid.*), celles d'Ugo de Saint-Cyr et de Guillaume IV, prince des Baux (*Ibid.* p. 410, *delhaus*, leçon du ms., doit être corrigé en *del Baus*), celles de Ricas Novas et de Gui de Cavaillon (*Ibid.* p. 410-411), de Guilhem Raimon et de Mola (*Ibid.* p. 412, cf. Milà, *Trov. en Esp.* p. 434), etc.

1. Par ex. les couplets échangés entre dame Iseus de Capnion et dame Almucs de Castelnou, *Parn. Occit.* p. 357, *Ch. V*, 18 (d'après Vat. 3207 f. 45).

2. Comme les couplets du comte de Provence, Raimon Berenger IV et de son cheval *Carn et on gla* (*Arch.* XXXIV, 407, cf. Milà *Trov. en Esp.* p. 450), et ceux de Gui de Cavallon et de son manteau (*Arch.* XXXIV, 416-7); cf. Diez, *Poesie d. Troub.* p. 190, traduct. p. 195.

3. Le contraire d'*outre-mer* où devraient être ces chevaliers.

menant une vie bruyante dans le monde, puisqu'ils trompent le peuple par des momeries qui déplaisent à Dieu, puisque si longtemps eux et ceux de l'Hopital ensemble, ont souffert que la fausse gent turque restât en possession de Jérusalem et d'Acre, puisqu'ils sont plus fuyants que le faucon sacre, c'est grand tort, ce me semble, qu'on n'en purge pas le siècle.

Il est évident que ces deux couplets ont été rédigés après qu'Acre fut tombé aux mains des Sarrazins (1291) et avant la condamnation des Templiers (1310); selon toute apparence, à une époque plus rapprochée de la seconde de ces deux dates que de la première. Ils s'inspirent de sentiments qui étaient devenus très-vifs au moment du procès des Templiers; le dernier vers semble même indiquer que les poursuites étaient déjà commencées.

Les trois autres pièces appartiennent à la poésie amoureuse. L'auteur y traite avec assez d'aisance, mais sans beaucoup de nouveauté, les lieux communs par lesquels s'étaient illustrés ses devanciers, et il manifeste par de nombreuses réminiscences une louable étude de leurs œuvres. La chanson rangée sous le n° III est une plainte amoureuse adressée par Rostanh à sa dame qu'il désigne sous le nom de *Bel conort*. La comparaison avec le basilic, par laquelle débute la pièce, et celle avec le cygne mourant, par laquelle elle se termine, sont du goût le plus classique, et plus d'un troubadour en avait déjà essayé l'effet ¹. La comparaison tirée du *spic* (vv. 20, 24) est d'un caractère moins traditionnel, et nous fait connaître le cas que l'on faisait de cette plante outre-mer, mais en des termes qui ne sont pas d'une parfaite clarté. Cette chanson n'a point été inconnue à Jehan de Nostre Dame; il en cite un couplet, le cinquième ²; seulement, par une de ces bizarreries qui sont si fréquentes chez

1. Peirol :

Atressi col signes fai,

Quan dey murir chan.

(*Ch.* III, 271, *Werke* II, 1).

Aimeric de Belenoi :

Chantar m'ave tot per aital natura

Cum lo signes que chanta ab dolor

Quan mor...

(*Ch.* IV, 59, *Milá* p. 195, *Ged.* 905).

2. On en trouvera le texte ci-après parmi les notes de la pièce III de R. Berenguier.

cet auteur, le couplet cité n'est pas placé sous le nom de notre Rostanh, à qui pourtant Nostre Dame a consacré le chapitre rapporté précédemment : il est attribué à un « Peire de Ruer » complètement inconnu d'ailleurs, et aurait été chanté par ce personnage dans les circonstances les plus invraisemblables. Je ne puis que renvoyer aux *Vies*, etc., p. 182-4¹.

La pièce IV est pour le fond une déclaration d'amour en même temps qu'une description vague de l'objet aimé. Pour la forme, je crois pouvoir dire que c'est une *estampida*. A ma connaissance, l'*estampida*, en français *estampie*, n'a été jusqu'à présent l'objet d'aucune recherche. Diez n'en dit rien dans sa *Poesie der Troubadours*, non plus que F. Wolf dans son livre *Ueber die Lais*. Dans son dictionnaire étymologique (II, 284-5), Diez recherche l'étymologie de ce mot, qui a son correspondant dans l'italien *stampita*, et le rattache au subst. ancien-haut-allemand *stamph*, pilon. Quoi qu'il en soit, il est bien certain qu'*estampida* est originellement le participe du verbe *estampir* « résonner »², participe devenu la désignation spéciale d'un genre de poésie dont il s'agit de déterminer le caractère. Pour y parvenir nous avons : 1° un texte des *Leys d'Amors*, 2° une pièce de Rambaut de Vaqueiras qualifiée *estampida* par son auteur même, 3° des *estampies* françaises. Le texte des *Leys* a peu de précision. Nous y voyons cependant qu'on entendait par *estampida* une certaine composition harmonique et aussi un genre de poésie (*dictat*), qui a pour objet l'amour ou les louanges [d'une dame], à la façon des *vers* ou des chansons³. Cette définition nous sert peu. Notons cependant qu'en ce cas comme en plusieurs autres, l'appellation

1. Cf. César de Nostre Dame, *Hist. et Chronique de Prov.* p. 312.

2. Raynouard distingue *estampir* « résonner, retentir » (*Lex. rom.* III, 201) d'*estampir* « fermer, boucher » (V, 298). Il range ce dernier sous *tampir* « fermer, barricader, » verbe qui me paraît très-problématique. Dans l'ex. unique dont Raynouard l'appuie, *Dedins a las portas tampidas* (*Castiagilos, Provenz. Leseb.* 32, 72), on pourrait corriger *stampidas*. Les deux verbes *estampir* pourraient donc être réduits à un seul, car le sens étymologique, qui paraît avoir été « frapper, » conduit d'une façon également naturelle à « retentir » et à « fermer. »

3. « Encaras avem *estampida*, et aquesta a respieg alcunas vetz quant al so d'esturmens, et adonx d'aquesta no curam. Et alcunas vetz a respieg no tant solamen al so, ans o ha al dictat, qu'om fa d'amors o de lauzors a la maniera de vers e de chanso » (I, 350).

de la pièce lyrique a passé de la composition harmonique aux paroles.

La pièce de Rambaut de Vaqueiras nous fournit une base plus solide. Elle se compose de cinq couplets monorimes de quatorze vers chacun. Les rimes changent à chaque couplet (*rims singulars* des *Leys d'Amors*, I, 166). Voici, à titre d'exemple, le premier et le dernier couplet ¹ :

Kalenda maia
Ni flor de faya,
3 Ni chan d'auzelh ni flor de glaya,
 No crey quem playa,
 Pros domn' e guaya,
6 Tro qu'un ysnelh messatgier aya
 Del vostre belh cors quem retraya
8 Plazer novelh qu'el cor me traya,
 Qu'ieu n'aya
 Em traya
11 Vas vos, donna veraya,
 E chaya
 De playa-²
14 -l³ gelos ans quem n'estraya.

Dona grazida,
Quecx lauz'e crida
3 Vostra valor qu'es abelhida;
 E quieus oblida
 Pauc li val vida,
6 Per qu'ieus azor, don' eyssernida;
 Quar per gensor vos ai chاوزida
8 E per melhor, de pretz garnida;
 Blandida,
 Servida-
11 -vs ai plus qu'Erecs Enida ⁴,

1. Cette pièce se trouve dans B f. 125 (G. 971), G f. 106 et 249 (G. 970), I n° 519. — Je donne ces deux couplets d'après B.

2. *Desplaya* G.

3. Je rétablis d'après G l'article qui est ici nécessaire.

4. B *Servidaus ai plus que res que uida*, ce qui n'a pas de sens; G (d'après Mahn) : *genser qe recs e uida*. Cette allusion, qui est tout à fait dans le goût de R. de Vaqueiras, montre que l'*Erec et Enide* de Chrestien s'était promptement fait connaître au Midi, puisque la carrière poétique de Rambaut se renferme entre les années 1180 et 1207.

Bastida,
Fenida,

14 N'Engles¹ ai l'estampida.

C'est là, comme on le voit à première vue, une composition essentiellement musicale : les vers courts et fortement rythmés semblent appeler une mélodie vive et sautillante, les plus longs riment entre eux à l'hémistiche, les plus courts sont redoublés, et, joints à un vers plus long, forment un petit couplet qui lui-même se redouble afin de procurer la répétition de la phrase musicale. De là une strophe de six vers composée de deux moitiés égales, qui est le couplet *coué*, le *rhythmus triphthongus caudatus* dont on a tant d'exemples au XII^e et au XIII^e siècle dans la poésie latine rythmique, en provençal, en français, en anglais, etc². Chaque couplet de l'estampida précitée se compose de deux de ses couplets *coués* séparés par deux grands vers.

On remarquera entre cette pièce, qui nous sert de type, et celle de R. Berenguer, d'incontestables rapports. De part et d'autre les rimes changent à chaque strophe, et le couplet *coué* entre pour une part considérable dans la formation de la strophe. Chez Rostan la strophe est formée exactement de deux couplets coués mis bout à bout : le premier se composant de huit vers (*aaab aaab*), le second de six, selon la mesure la plus ordinaire (*aab aab*). La ressemblance s'étend même jusqu'au nombre des vers qui, de part et d'autre, est de 14; mais je n'insiste pas sur cette similitude qui me paraît accidentelle. Tout ce qu'on peut dire sur ce dernier point c'est que la strophe de l'estampida est généralement plus longue que celle de la chanson.

Ainsi l'estampida, envisagée non comme composition harmonique, mais comme genre de poésie, a pour caractères : 1^o La légèreté d'allures de la strophe, constituée, au moins en partie, de couplets coués, et par conséquent n'observant point la division en trois parties (la *Dreitheiligkeit* des Allemands). Par là l'estampida se distingue du vers ou de la chanson. — 2^o La symétrie des strophes, qui est aussi parfaite que dans une chanson. Par là l'estampida se distingue du *descort* provençal et du *lai* français, avec lesquels elle a d'ailleurs certaines ana-

1. Guillaume IV, prince d'Orange, voy. ci-dessus, p. 278.

2. Voy. Wolf, *Ueber die lais* p. 47, et la note 38 p. 198.

logies de rythme. — 3° Le changement de rimes à chaque couplet, caractère qui n'est pas propre à l'*estampida*, mais qui paraît ici être de règle, du moins à en juger par les deux exemples que nous avons sous les yeux et par ceux qui vont être cités.

Il me reste en effet, pour confirmer ce que je viens de dire au sujet de l'*estampida* provençale, à donner quelques rapides indications sur l'*estampie* française et à rechercher l'origine de l'une et de l'autre. Remarquons d'abord qu'il est plus naturel de tirer *estampie* d'*estampida* qu'*estampida* d'*estampie*. Si, d'autre part, on considère que la pièce de Rambaut de Vaqueiras est sans aucun doute plus ancienne qu'aucune des *estampies* françaises¹, on se trouvera en présence de cette alternative : ou ce genre de poésie est d'origine provençale ou bien il a été, au Nord et au Midi, emprunté à la poésie latine rythmique. Mais comme il n'y a pas trace d'une forme de poésie latine appelée *stampita*, la seconde hypothèse doit être abandonnée. Tel est le raisonnement qui m'a conduit, dans un autre travail², à présenter l'*estampie* comme probablement empruntée à la poésie provençale. Maintenant passons aux exemples. Le chansonnier de la collection Douce (Oxford) a une section pour les *estampies*. Dire que les dix-huit ou dix-neuf pièces³ qui sont rangées sous cette rubrique ont tout droit d'y être, affirmer qu'il ne s'est glissé parmi elles aucun *lai*, par exemple, ce serait s'avancer beaucoup. J'ai montré⁴ que le compilateur de ce chansonnier s'était plus d'une fois mépris, insérant par exemple entre les pastourelles des pièces d'un tout autre caractère. Mais l'erreur est l'exception, et parmi les *estampies* en question, un bon nombre offrent les caractères que j'ai indiqués dans l'*estampida* provençale. On pourra les vérifier dans la première *estampie* du ms. Douce⁵ qui est publiée, et dans la sixième dont voici le texte :

1. Ajoutons que le terme même *estampie* ne paraît pas plus ancien en français que la seconde moitié du XIII^e siècle. Les exemples réunis par Gachet sont du XIV^e et du XV^e siècles.

2. *Archives des Missions*, 2^e série, t. V, p. 157 (p. 153 du tirage à part).

3. Je dis dix-huit ou dix-neuf, parce que la dernière ne figure pas à la table du chansonnier, mais pourtant elle est de la même main que le reste.

4. *L. l.* p. 157, cf. les notes des pp. 217 et 221-3 (tir. à part, 213, 217-9).

5. *L. l.* p. 231 (tirage à part, p. 227). Pour faciliter la comparaison des

1

Dame bone et saige,
 Vaillans de coraige,
 Belle et bone et bien amée,
 4 Au cuer ai la raige.
 S'an vos je ne truix aïe
 Perdre me covient la vie,
 Belle (très) douce amie.
 8 Duez ! c'an ferai !
 Je suis an grant esmai.
 Dame, dame, merci prie
 Cilz qui moinne dure vie,
 12 Grei vos an saurai.
 Ai ! (i)ai !

Duez j'ai (j'ai) au cuer bones amoretes qui me tiennent gai.

2

Mout me desagrée
 De lai belle née
 Qui ait marit si sauvage :
 4 Uns cinge marages
 N'est (pais) si contrefais d'asseis,
 Ne ne puet estre troveis
 Si fais com il est.
 8 Il est si felz
 Et s(i)'ait si cort muzel,
 Lait et felon et plein d'ire,
 De dolor et de martire !
 12 Si put com uns bous lais.

Celle ait bien geteit ambezas qui l'ait an ces bras.

3

Moult par est nature
 Fellenouze et dure

trois strophes fort longues (28 vers) dont elle se compose, je les ai numérotées chacune à part. — J'ai publié aussi la seconde *estampie* du ms. Douce, mais on n'y peut vérifier tous les caractères que j'attribue à ce genre, attendu qu'elle n'a pas plus d'une strophe. Je profite de la présente occasion pour rectifier une faute dans la division des vers : les vers 1, 4, 11, 15, doivent être dédoublés ; ainsi *Onkes talent* | *De faire chant*, etc.

- Qui fait vivre à teil destresse
 4 Si belle faiture
 Com (est) ma dame cui j'ain ci,
 Qui ait [si] mavaït marit;
 Dureir ne la lait.
 8 Mais, ce Dues plait,
 Bien croi c'ancor av(e)rai
 Joie de mes amourettes
 Ki sont plaisanz et doucettes.
 12 Adonc chanterai :
 Ail ail

Et si troverai chansonettes, hokés et notes noverelles et si danceraï.

J'ai dû, pour la régularité des vers, rétablir entre crochets ou supprimer par des parenthèses quelques lettres et syllabes, mais ces légères corrections ne dépassent pas la mesure de ce que le ms. Douce, qui n'est ni le plus ni le moins correct des chansonniers, exige de rectifications. Ce que je n'ai point tenté de modifier ce sont les rimes qui n'offrent pas une exacte symétrie, comme le montre clairement le tableau suivant dans lequel je néglige le motet final qui ne fait réellement pas partie de la strophe :

1. *a a b a c c c d d c c d*
2. *a a b b c c d d d e e f*
3. *a a b a c c d d e f f e*

Du reste, ici encore, le texte ne semble pas d'une parfaite correction, et le v. 7 de la seconde strophe, que j'ai marqué *d*, n'est guère plus admissible comme *d* que comme *c*. *L'estampie* I du ms. Douce n'est pas non plus d'une rigoureuse symétrie en ce qui concerne les rimes¹ :

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28
1	a	a	a	a	b	a	a	b	a	a	a	b	a	a	c	c	a	a	d	d	e	e	f	f	g	h	h	h
2	a	a	a	a	b	a	a	b	a	a	a	b	c	c	e	e?	c	f	f	f	g	g	h	i	h	j	j	j
3	a	a	a	a	b	a	a	b	a	a	a	b	a	a	a	c	a	d	d	d	e	e	f	f	e	f	f	f

Ici non plus je ne me porte pas garant de l'entière correction du texte. A la seconde strophe, les rimes des v. 15 et 16 (où j'ai placé un signe de doute) sont *mis* et *servir*. Y a-t-il une faute ou le poète s'est-il contenté d'une assonance? Cependant

1. Les chiffres indiquent les n° des vers dans chaque strophe; les trois rangées de lettres désignent les rimes des trois strophes.

il est impossible d'admettre que les différences qui se produisent entre les trois strophes, à partir du v. 13, soient dues à l'incorrection du texte. La conclusion à tirer de ce fait est que l'auteur s'est contenté en ce qui concerne les rimes d'une symétrie approximative, et du reste, le seul point essentiel pour la musique, c'était la symétrie de la mesure.

Il doit exister d'autres *estampies* en dehors de celles que fournit le manuscrit Douce, et pour ma part je n'hésite pas à considérer comme telle la chanson en l'honneur d'Isabelle, fille de saint Louis et femme de Thibaut V, comte de Champagne, que j'ai publiée en 1863 dans l'*Annuaire-Bulletin de la Société de l'Histoire de France*¹. Celle-là est parfaitement régulière; ses cinq couplets, chacun avec ses rimes propres, offrent la disposition *a a b c c b b d d b c b*. — En prov. on peut, je crois, considérer comme une *estampida* la pièce de Joan Esteve, *Lo senhor qu'es guitz*².

Revenons maintenant à Rostanh Berenguier dont l'*estampida* nous a un peu éloignés, et disons que la dernière pièce que le ms. Giraud place sous son nom (ci-après n° V), est une chanson de quatre couplets rimant *abba ccaadd*, sans envoi, et dépourvue de toute indication historique. On remarquera que dans le premier couplet tous les vers sont égaux (7 syll.) et que dans les autres les vers 5 à 8 sont plus courts que les vers 1-4 et 9-10. Ce défaut de symétrie serait un obstacle à la musique;

1. T. II, 2^e partie, p. 1. En voici le dernier couplet, dans lequel j'introduis une correction que m'a suggérée M. De Wailly (à l'av. dern. vers *ot* au lieu de *et*):

Chançon va t'en
Inellemant ;
Fai ke soies chantée
Par le païs ;
Ne t'ebahis,
Bien seras escoutée.
Di ke tu fuz trovée
A la grant feste à Provins
Où ill ot dames XVI-XX.
La genne coronée,
Bien l'ai apris, ot lous et pris,
K'il n'est si bele née.

2. B f. 330, p. p. M. G. Azais dans son Mémoire sur les troubadours de Béziers, *Bulletin de la Soc. archéol. de Béziers*, 2^e série, I, 255.

mais il est bien possible qu'au temps de Rostanh Berenguiier on composât par tradition des poésies dans la forme de la chanson sans les chanter.

R. Berenguiier a par moments une certaine propension à l'allitération, moindre assurément que Peire d'Auvergne, Arnaut Daniel ou Guilhem Azemar, mais cependant assez sensible ; voy. I 8, 42, 77 ; II a 8 ; la pièce II c, qui fait penser au *Quant pes qui suy, fuy so quem franh*, de Pons Fabre d'Uzès (B 382) ; III 6, 17, 33, etc.

I

Mosen ROSTANH BERENGUIER DE MASELHA. (f. 8 v°)

- Si com trobam clar el vielh Testamen
 Et el novelh, alcun son traspasat
 Que per vertut alcuna son lauzat,
 4 Mas la vertut agron singuralmen¹.
 Lot fon lauzat per tener franc hostel,
 E per so sol honor ac temporal
 Hen fon amat e n'estet en sa vida
 8 Entre las gens ab gran fama grazida.

 De Jop trobam que pres pasiemen (f. 9)
 Man grieu turmen e dan quel foron dat;
 E fom (*sic*) tan ferm que per aversitat
 12 Que sostengues, ni per grieu languimen,
 Per perdemen, per dolor ni per mal,
 Tant hac en Dieus [e]speransa lial,
 Non fon enicz c'ab volontat servida
 16 So c'a Dieu plac pres hestz mes so sa guida².

 SALAMON aug per gran enseinhamen
 Per los anticz els sans escrigz nomnat(z),
 E per so sol conquistet laus prezat,
 20 Ses plus vertut, entre l'antigua jen,
 E guazainhet honor e pres cabal
 Per aquesta vertut [e]spesial;
 Si que de luy vezem que son cais crida³
 24 Nostre pairon per razon abelida.

1. C'est-à-dire : ils avaient chacun *une* vertu, tandis que Foulque de Villaret les avait toutes. — *Singuralement* pour *singularmen*, comme *Viraret*, 74, pour *Vilarel*, *balasicz* III 1, pour *basilisc*, etc.

2. Corr. *pres es mes sotz sa g.*?

3. Je ne vois pas de sens à ce vers ; si on substituait *fan* à *son* on aurait ce sens qui est tolérable : « Si bien que nos pères font pour presque (*cais* = *quasi*) criée de lui, » ou, plus simplement, proclament sa sagesse.

Per vera fe, ab ver entendemen,
 Trobam per cert que conoc en vertut
 HABRAAM Dieu, si que la Trinitat
 28 Li demostret, qu'el la vi claramen¹;
 Per que vezem que vera fe li val
 Qu'el n'es pauzat[z] el palays eternal,
 Car vera fe trobam per cert que guida
 32 Verai fiel en eternal partida.

[E]speransa de lial salvamen
 Hac SIMEON per la Nativitat
 De Jhesu Crist, que[l] tenc car abressat
 38 Hel perhufri el temple dignamen;
 E per so hac guizardon atretal
 Qu'en fon pauzat el trip celestial²
 Ab autres sans en gloria complida
 40 Que mays non er defailhens ni fenida.

ALEXANDRI per donar francamen
 E per vertut de fin cor ferm fermat,
 Comques lo mon³, per que son remenbrat
 44 Syei honrat fatz e siey afortimen;
 E donet mot, el don foron rial;
 Ez ab⁴ tot so alcun fal deslial
 Abreugeron a lur gran tort sa vida,
 48 Perqu'entrels pros lur fama yai aunida.

Et ieu ai tal seinhor, hon claramen⁵ (v°)
 Ha Dieus per cert tot emseins ajustat
 Tot aquest ben e mot mais de bontat,
 52 Si con cascuns pot vezer claramen;
 Per que pel mon a lauzor general,
 Lo maïstre noble de l'Espital,
 Monsen Folco del Viralet, formida
 56 Valor avent, pros en tota partida.

1. Le sujet change à chaque proposition : « Abraham connut Dieu, si bien que [Dieu] lui montra la Trinité, [au point] qu'il (Abraham) la vit clairement. »

2. « Dans la tribu céleste. »

3. Ces vers rappellent un couplet bien connu de Peire de la Mula :

Per dar conquès Alexandres Roais,
 E per tener perdet Daire lo ros
 La batalha....

(Rayn., *Ch.* V, 320).

4. Ms. *E zab.*

5. *Claramen* se retrouvant à la rime correspondante, on pourrait ici mettre *veramen* ou quelque autre adverbe en *men*.

Lot retrais clar, tan vieu honradamen,
 El quosans¹ Jop per gran humelitat,
 E Salamon, tan li a Dieu donat,
 60 Si com legem, de clar ensinhamen;
 Per vera fe Habraam atretal,
 Per bon esper Simeon, quel mortal
 Turmen de Crist dis, ans que fos aunida
 64 Li Dezitat per la gen descauzida.

Alexandre retrays per ardimen,
 E per franc cor am liberalitat;
 Els profetas per voler veritat,
 68 Els poinhedors per son aut estamen.
 Per que vezem que Dieus lo creis hel val;
 Qu'el en troba guazainh otra capital,
 Que sobrel pros par con rosza florida
 72 Sobr' outra flor en vert fuelh esportiva.

Del maïstre noble de l'Espital,
 Monsen Folco del Viralet cabal,
 Pot hom tant dir c'a valor tan complida
 76 Que sos semblantz non es en esta vida.

A Dieu fauc prec quel guis el gart el sal
 E sel[s] que l'an amat de cor lial,
 E lur don gaug, qu'ieu n'auria ma partida,
 80 Car n'ueg ni jorn son franc cors non m'oblida.

II a

Lo Borc² del rei d'Aragon, peticio. (f. 9 v°)

Un juoc novell ay entaulat :
 Vay li permieira apres set;
 Tut(z) son de .vj., qu'ieu l'ay comtat,
 E notz³ pot far ses des e set;
 5 Hel qui us y es c'ap .xviii. si lia,
 Ez ab. xiii., qui ben o sap comptar;
 D'aquest capel si cruop mi dons tot dia.

1. *Sic*; je ne vois pas la restitution; *bon san* est trop éloigné du texte.

2. Ici et ailleurs il faut *Bort*, forme qui, au reste, se trouve un peu plus loin
 11 d 7.

3. Pour *E nos* (= *no se*), comme plus bas, v. 14, *quintz* pour *quins*,

Mosen ROSTANH BERENGUIER DE MASEILHA remisio.

Ab dous dezir ay desirat (f. 10)
 De servir leys qu'aisim liet
 10 Ab s'esgart docxz ¹ quant esguarat
 M'ac, qu'en aissi m'enamoret ²
 G'ab docxz consir consirant nueh e dia
 M'a si conques c'ailhous non ³ puese virar,
 Mas non conoxs Guarcen ni say quintz ⁴ sia.

II b

Peticio del Borc.

Midons m'es enperativa
 Car mi consen l'optatiu,
 E sim fos indicativa
 4 Quem mostres son conjunctiu
 For 'amors infinitiva;
 E quar em correlativa
 Volgra de mi far actiu
 8 E de leys fayre passiva.

Remisio de monsen ROSTAINH.

D'amor de joy genitiva,
 Quar n'ay semblan vocatiu,
 Am tal qu'es nominativa
 12 De fin pres nominatiu ⁵;
 E car es de joy dativa,
 En ren non acusativa,
 Vas leys mi rent e m'altiu
 16 Ses voluntat ablativa.

1. Ici et plus bas *docx* est pour *dols* ou *dous*.
2. Ms. *Que naissi men amoret*.
3. *Sic*, il faudrait *nom*.
4. Pour *quins*.
5. *Nominatiu*s appliqué à *pretz* est une épithète classique : voir Peire Vidal, éd Bartsch, 14, 31 et 31, 36.

II c

Monsen ROSTANH BERENGUIER, peticio.

Quant tot trop tart, tost quant plac trop
 Tenc m'en car, trop torbam trobars.
 3 Diguam, s'enten[s], quals es plus cars,
 Cals es plus lueinh, cals es plus prop,
 Dels elemens qu'es pauc, qu'es trop.
 6 Cell quem comet ros ha lo cap,
 Taing son a la fin gran siey gap,
 Major seran si sen qu'ieu dic,
 9 E qual teh paure e qual ric.

Lo Bore, remisio.

Mesier G.¹, pensan en prop
 Els rimps quem des ades espars,
 12 Connuc que plus cars, lo ² es clars,
 Vos es e plus prop ez aprop;
 Fuoc plus lueing c'autr' elemen trop,
 E pauc es so qu'ehn pauc luoc cap,
 E trop tot so c'om fay per gap;
 Quicz³ tehn per paguat quant m'aplic,
 18 Tenc per ric, autre per mendic.

II d

Monsen ROSTANH BERENGUIER, peticio. (f. 10 v^o)

Pos de sa mar man cavalier del Temple,
 Man cavall gris cavalcant si solombran,
 E lurs cabeils saurs remiran s'enombran ⁴,
 Mostran soven al mont malvays eysemples,
 5 Ez es tan griens e tan fers lur ergueilh

1. L'initiale *G* ne peut convenir à R. Berenguiier; il faudrait *R*.

2. Pour *so*.

3. Il faut probablement *quitz* pour *quis*, comme ci-dessus *notz* pour *nos*, *quintz* pour *quins*, cf. plus bas IV, 49.

4. Ms. *se nombran*.

C'om non los pot esguardar de dregz hueillis,
 Diguas mi, Bort, per quel papa los sofre,
 Pos sap e ves qu'ehn mans pratz, sotz verssims ¹,
 Don lur ressort deshonzors e grius crims,
 10 Guastan lo ben que hom per Dieu lur hufre.

Car pos ho an per cobrar lo Sepulcre
 E guastan ho menan rumor el segle
 Ez enguanan lo pobol d'aquest segle,
 Contrafasen guolias e saulcre ²
 15 Que desplassa ³ a Dieu, car tan lonc tems
 Hill ez aquill de l'Espital emsemps,
 Han sufertat que li falsa gens turgua
 Haya tengut Jherusalem ez Acre ⁴.
 Car son fugen plus fort que falcon sacre,
 20 Per quem par tort quil segle non en purgua.

III

Mesier ROSTANH BERENGUIER. (f. 28 v°)

xiiij. Tot en aisi con es del balasicz
 C'ap son esgart nos plus que colps de(s) glay,
 Don resouton ⁵ man quil e man esglay,
 4 Es drechamen l'esgardar sobretrixz ⁶
 De leis qu'ieu am, car dousamen m'esguara,
 El dous esgar mi fer em frainh al cor;
 Et enaisi mos cors non vieu ni mor
 8 Soptanamen, mas mor n'esper ancora.
 Ar dira hom qu'ieu en van suy enicz
 Et en van vieu mos cors en tal esmay,
 E que fols suy e musart car m'esmay
 12 Si sospiran planç car n'ay mans destricz,
 Quel fin aimans per [e]speransa cara
 Deu tener lieu ⁷ tot destric e demor,
 Cant que si dons en son plazer demor;
 16 E vays ne joys per rason sobreclara :

1. Pour *vertz sims*.

2. Mot dont le sens précis m'échappe.

3. Je ne comprends pas bien le subj. ici; peut-être faut-il *desplason*?

4. La prise d'Acre par les Sarrasins est de 1291.

5. Probablement une faute pour *resauton*.

6. « Perfide; » Rayn. a seulement (*Lex. rom.* V, 422) le simple *tric*.

7. Prendre légèrement, accepter de bonne grâce. »

- Gran dons donats leu par(on) dons de mendicz¹,
 E claramen ves homs que say e lay
 Es mais prezat tot so que costa may,
 20 Si com vezem claramen que l'espicz
 Qu'es presios, que sa vertut esgara,
 Es tengut cars, d'aut pres et en gran for
 Hotra lo mar, e neys ne fon tezor,
 24 Et entre nos li foll en san tiara.

- Aysi vieuray languent per los abricz²
 Sil play que plus compre so que vist l'ay,
 E responden dic c'ap chant et ab lay,
 28 Ab cor fizel suy estat sos amic; z;
 E si dese mi part nim desampara
 Non er razon c'ab autre si demor,
 Car per .x. ans nueg e jorn, d'or en or³
 32 Suy estat sieus servires tro jusc'ara.

- Pauc m'a valgut mos prexs ni mos presicz,
 Ni jauzimens d'auzels ni flor de(s) glay,
 Ni le plazers que Dieus tramet hen may
 36 Cant hom ves vertz[z] los pratz e los guaricz;
 E mais mi val, segon so que vey ara,
 Le dols qu'ieu n'ay m'ausiza e m'acor,
 Ho quem meta reclus sotz .j. gran tor
 40 Que sufertar tan grieu dolor amara⁴.

1. « Grand don donné facilement paraît misérable » (m. à m. « don de mendiant »). En dépit de l'hémistiche il faut rattacher *leu* à *donats*. C'est ce que n'a pas vu le copiste qui, pour parfaire le second hémistiche, a écrit *paron* au lieu de *par*. Peut-être aussi avait-il pris *dons donats* pour un pluriel.

2. « Par les lieux exposés au soleil, » *abricz* a ici son sens étymologique qu'il garde encore dans le prov. mod. *abrigous*.

3. D'heure en heure, constamment; voy. *Lex. rom.* III, 538 *b*. On lit en interligne, d'une écriture fine qui pourrait bien être celle de Nostre Dame, *dhoura en houra*.

4. Voici le texte donné par Jehan de Nostre Dame (p. 183) :

Pauc m'an valgut mos prees ny mos prezies,
 Ny jauzimen d'ausel, ny flour d'eglay,
 Ny lou plazer que Dieu transmet en may
 Quand on vey verds lous prats ny lous garryes.
 E paue my val (segon so qu'yeu vey aras)
 Lou dol qu'yeu ay que m'aucey e m'aecor,
 Ou qu'yeu fussa reclus soubta un gran tor
 Que suffertar tant greus doulours amaras.

Na Bel conort, la vostra beutat clara
 El dous esguart de que[m] feritz al cor
 Mi fay cantar com le signes can mor,
 44 Chantar joyos car treballh desempara.

IV

Mesier ROSTAINH BERENGUIER. (f. 33 v°)

- xxiiij. La dousa paria
 De ma bell' amia
 Mi ten nueg e dia
 4 Alegr' e joyos
 Tant qu'otra que sia,
 Tant ha gran cumdia,
 Non vuell ni penria
 8 Nin suy enveyos;
 Quar ha cara
 Beutat clara
 E cors grasios,
 12 Plasen cara,
 E l'ampara
 Fins pres precios.

 Tant es yen complida
 16 D'aut pres que la guida
 Per quem ten a vida
 Et outra non vuell.
 Pros ez eissernida,
 20 De tot ben guarnida,
 Ab valor grazida,
 Plazens ses erguell,
 Agradiva,
 24 Senhoriva
 En tot so que tainh,
 On s'abriva
 Valor viva,
 28 Que res no y sofrainh.

 E si mon corage
 Y met ni assage
 D'aver alegrage
 32 Del sieu gen cors car,

- Gentil d'agradage,
 De plasen estage,
 Non cre far follage
 36 Car non li truep par.
 Non fai failla
 Qui treba[i]lla
 Per donna valen;
 40 Conque sailla
 E trassailla
 En plus d'onramen.

 Mos cors non remira
 44 Ren als ni desira
 Ni plus non cosira
 Nueg ni jorn languen,
 Ni plus non albira
 48 Si non m'a en ira
 Mas quo nocz ¹ regira
 Ves mon languimen.
 Pos semblansa
 52 D'alegransa
 Mi fay gayamen,
 Que l'avansa
 Li balansa
 56 D'un doucz jauzimen?

 Sim fezes valensa
 Sos cors qu'ades jensa
 Fera conoissensa
 60 E fora devers;
 E li gran bestensa
 Mi ten en temensa
 Que li mortz non vensa
 64 So qu'es mos volers.
 Si plus tarda
 Que plus m'arda
 Le gran fuocz que m'art
 68 Er musarda
 Tota guarda
 Que de mort mi quart.

 Reire guarda
 72 Ni enguarda

1. Pour nos; cf. la note de II c 17.

En neguna part
 Non fan tarda
 Que non m'arda
 76 Mi dons ab s'esguart.

V

Monsen ROSTAINH BERENGUIER DE MASEILHA. (f. 34).

.xxiiij. Tant es plasent nostr'amia
 E tant n'ay de jausimen
 Per que, reconoissemen
 Fazen de sa cortezia,
 5 Li grasicz la gran amor
 Quem porta, guardant s'onor,
 Per qu'el mi ren hon que sia
 Per servir li nued e dia
 Con per servidor humil
 10 Guardan son fin pres gentil.

Car sa joyosa¹ paria
 Mi ten guay ses languimen
 Ab joyos esbaudimen
 Car es rosa de cumdia
 15 Ab tan de valor
 Qu'en fin pres alsor
 Estai nued e dia
 Ab dousa paria;
 Per qu'eu lim rent hen m'apil
 20 Car ha fin pres seinhoril.

Ayssim ten s'amor hen² lya
 Per que li mi don hen rent,
 E suy certz que s'ilhim pren
 Per servidor ses bauzia
 25 Ilhi porta flor
 De tota lauzor
 Et es a la tria
 Vera ses bauzia,
 Si vay ho es entre mil
 30 Clara ses pensamen vil.

1. Ms. *yoiosa*.

2. *Sic*, pour *hem*; de même au vers suivant.

Nostr'amia¹ taing que sia
 Nomnada degudamen
 Per me, car cumunalmen
 Totz cels que esguara lya
 35 D'esguart de dousor,
 Car de sa color
²
 Es la nueh el dia
 E par con rosa d'abril
 40 Ab cor en totz bens subtil.

§ XI

Johan de Pennes.

La tenson dont le texte suit a déjà été publiée une première fois d'après le ms. Giraud, le seul qui la contienne, par M. Bartsch, dans sa *Chrestomathie provençale*, col. 319-20. Je la reproduis néanmoins ici, afin de ne laisser en dehors de mon travail aucune des pièces qui sont propres à ce ms. C'est sans doute par un lapsus et non de dessein prémédité que M. Bartsch écrit « Johan de *Pena*; » il y a dans le ms. *de Pennas*, forme parfaitement admissible. Ce troubadour était vraisemblablement originaire des Pennes, village des Bouches-du-Rhône, voisin de la station du Pas-des-Lanciers. Son œuvre est une tenson entre lui et sa dame qu'il appelle « sa guerrière, » d'où le nom qu'il donne à la pièce : « un guerrier. » Mais, les seuls combats qui puissent avoir lieu entre eux sont ceux de l'amour, car en dépit des noms qu'ils se sont donnés³, guerrier et guerrière paraissent fort près de s'entendre, et la crainte du médisant (vv. 31-2, est-ce le mari?) paraît être l'unique obstacle à l'accomplissement de leurs vœux. Lui, d'un côté, l'assure que dans Tarascon il ne saurait

1. Ms. *Nostra mia*; et ainsi en beaucoup d'autres cas.

2. Le sens et la rime indiquent qu'il manque ici un vers.

3. *Guerrieira* était assez fréquemment la qualification que les troubadours ou les trouvères donnaient à celles qui leur tenaient rigueur. Voir les ex. de P. Vidal et de Quesne de Béthune cités par Raynouard, *Lex. rom.* III, 517, auxquels on peut ajouter celui-ci, qui est de Gautier de Dijon :

Se je nel fais, tousjors soit ma guerriere.

(Ms. de Berne, pièce 65; 20050 f. 163; U f. 217)

trouver plus belle dame. Ce sont des amours bourgeoises, telles que le temps les comportait.

Le recueil de Carpentras dont il a été question au § III de l'introduction mentionne cette pièce en ces termes : « Et en mon » chansonnier je trouve qu'il a faict une seule chanson en forme » de dyalogue de luy et de sa dame qu'il appelle ma » doulce guerriere, en laquelle appert qu'elle devoit estre » de Tharascon, car en ung des coupletitz il dict qu'il ne » sçait en toute la ville de Tharascon damoysele que frappe » myeux du dard d'amour le cœur des hommes qu'elle... » Seulement l'auteur de cette remarque a eu le tort de la joindre à une notice sur Hugues de Pena, troubadour connu d'ailleurs, qui ne doit point être confondu avec notre Johan de Pennes.

JOHAN ¹ DE PENNAS. (f. 26 v°)

.viij. Un guerrier per alegrar
 Vuelh comensar car m'agensa,
 Que non lo dey plus celar,
 4 Trop l'auray tengut en pensa;
 E guer[el]jaray d'amor
 En domens que ma guerieira
 A trobat guerejador
 8 Que guereja volontieira.

— Guerrier, ben vuelh guerejar
 Ab vos d'amor ses failhensa,
 Car sapchas non puese trobar
 12 Hom(s) de milhor entendensa
 Ni sia² plus fin aimador
 Ni ³ mielh sapcha la karieira
 De ben amar per amor,
 16 Ni tengua sa laus entieira⁴.

— Guerieira, sobrelauzar
 Mi voles per benvolensa;

1. Ms. *Jhoan*.

2. M. Bartsch corrige *ja*; mais *sia* d'une syllabe est très admissible à la fin du XIII^e siècle.

3. M. Bartsch corrige *qui*, ce dont je ne vois pas la nécessité.

4. Ms. *se lausentieira*; j'adopte la correction de M. Bartsch.

Ben vos vuelh dir ses duptar
 20 E jur vos per ma crezensa
 Que vos est de beutat flor,
 Que non say hon ieu mi quieira
 En Tharascon bellazor
 24 Que miels del dart d'amor fleira.

— Mon guerier, cortes d'amar,
 Sapchas que gran penedensa
 Sufri car nous aus mostrar
 28 L'amistat gran de valensa
 Qu'ieu vos port, car gran secor
 Mi fora, si la manieira
 Non fos del(s) lauzengador
 32 Maldizen(s), qu'es trop sobricira.

— Ma gueriera am pres clar,
 Plena de gran conoissensa,
 Non vulhas per so laisar,
 36 Qu'ieu suy en vostra plevensa;
 Car qui ama a sa honor
 Lialmens ni vertadieira
 Non deu pas aver temor
 40 De presona lauzengieira.

— Guerier, per vostra valor
 Vos seray lial guerrieira,
 Car vos portas per lauzor
 44 De savia la bannieira.

§ XII

Ponson.

Sous ce nom, le ms. Giraud nous a conservé deux chansons qu'on chercherait vainement dans les chansonniers connus jusqu'à ce jour. Ce sont deux requêtes amoureuses dépourvues l'une et l'autre d'indications historiques. Toutefois il n'est pas difficile de démêler que ce Ponson (que nous ne chercherons à identifier avec aucun des *Pons* connus jusqu'à ce jour¹) était

1. Diez en énumère sept dans la table de ses *L. u. W.* (p. 602), mais je les crois tous plus anciens que notre Ponson.

provençal et composait à la fin du XIII^e siècle sinon au commencement du XIV^e. La preuve de son origine provençale se tire : 1° de l'envoi de la première pièce adressée à une dame qui lui plaît « plus qu'aucune autre qui soit en Provence; » 2° de l'envoi de la seconde pièce où l'auteur déclare faire peu de cas de Beaucaire et de tout ce que contient Argence au prix de l'amour de sa dame. La terre d'Argence était le territoire qui environnait Beaucaire et s'étendait au sud jusqu'à la Camargue. Une telle comparaison se présentait naturellement à un habitant des bords du Rhône, soit d'Arles ou de Tarascon.

L'époque tardive où écrivait notre Ponson est clairement indiquée par la contraction de *vos* en *os* et de *vostre* en *ostre* dont la seconde chanson offre plusieurs exemples : *d'ostre* v. 3, *s'ostre* v. 7, *c'os* (= *que vos*) v. 8.

La première chanson, composée de cinq couplets de 8 vers octosyllabiques et d'un envoi, offre la série de rimes la plus commune sans contredit de la poésie provençale : *abba cdd*. La seconde, de trois couplets de neuf vers plus un envoi, est rimée *abba cddec*, série dont il y a moins d'exemples que de la précédente¹. Elle est à *coblas capfinidas* (*Leys d'amors*, I, 280), c'est-à-dire que l'idée, sinon l'expression même, qui termine un couplet, se reproduit au commencement du couplet suivant.

I

E[n] PONSON. (f. 24 v°)

- iiij. Ben dey viure tostemps am gran dolor
 Car temens soy tant que non auze dir
 Mon corage, ni ai poder quem vir
 4 De leis quem ten² enlassat en s'amor,
 Quel cors el cor es tot en sa plevensa;
 E sill plagues quem des en penedensa,
 Quel gran afan me fos en rezemson
 8 De mos peccats, vengr' a salvacion.

1. Elle a été notamment employée par R. de Miraval (*Werke* II, 128), par P. Cardinal (*Ibid.* 191), deux pièces, pour le dire en passant, qui ont les mêmes rimes.

2. Ms. *tem*.

S'il volgues far qu'en signe de s'amor
 Ilh mi sones cant son gen cors remir,
 Mon esperit ferà tot reverdir
 12 Com fay le ros cant chay sobre la flor,
 E fera .j. ¹ ves amo[r]s conoisensa,
 E ja nulh tems de sa hobediensa
 Non partira, an[s] fora son guarson
 16 Per far e dir tot so quel fora bon.

Si a mi dons, qu'es digna de lauzor,
 Plagues de far quem volgues per servir
 Son gentil cors per qu'ieu soven sospir,
 20 Adoncs agra leis qu'es mielhs del milhor;
 Don l'en soplei lials amors l'en vensa,
 Car non es res aitals en ma crezensa
 Qu'a bon'amor deya dire de non,
 24 Essi o fa ja Dleus non li ho perdon.

Tant vey en luy beutat e gran valor (f. 25).
 Que dupte ay que autre non la tir,
 Et ieu, chaitieu ! d'amor non² puese partir
 28 De son gen cors, ans mot soven en plor,
 E de ren als nuls tems mon cors non pensa.
 Car comprarei sa longua atendensa
 C'ai fagz de luy en qui trastotz bens son
 32 Se non m'en rent alcun bon guizardon.

Sil sieu valors breumens non mi secor
 Ben vuelh sapcha que ieu mezeis m'azir,
 E lais donney³, e vuelh trop mais morir
 36 Que si, vivent, vivia sens s'amor,
 Mas sin valgues la sieua gran valensa
 Fora valens e valgra ses failhensa
 Le sieus valers plus que nuilh autre don,
 40 Sia de rei o d'autre gran baron.

Chantar, vay t'en a leys que plus m'agensa
 Que nulh' outra que sia en Proensa,

1. Corr. *fera i* ou *fera ieu* ?

2. Pour *nom*, comme au vers 37 *sin* pour *sim*; cf. ci-dessus la note sur X, v, 21.

3. Ms. *elais don uey*.

E diguas li qu'en luoc de guarizon,
 44 Si a luy plai, mi mande hoc vo non ¹.

II

PONSON. (f. 25)

- v. Valent donna per qu'ieu planc e sospir
 Aias merce del vostre servidor,
 E, si vos plas, en signe d'ostr'amor,
 4 Mos humils prex^s vos plassa d'obezir;
 Que nafrat soy de vostra benvolensa
 Tan duramens c'alhous non ² puesc virar;
 Et s'ostr'amor non m'en vol ajudar
 8 Creire poirai c'os aves entendensa
 De mi ausir, car non y trop valensa.

- E sin vales, adoncs ieu poiray dir
 Que del mont ay sobr'aymans la milhor,
 12 E viuray gays, jauzens et ab honor
 E faray fatz agradieus, e servir
 Ieu vos volray etz aurai ³ entendensa
 Com lialmens ⁴ vos puesca sobramar,
 16 E serai tals que nuls homs meilhurar
 No y poira ren, segon qu'er ma crezensa;
 E sus ma fe d'aiso vos fauc plevensa.

- Si e ma fe vos pleves, ieu azir
 20 Tot cant que es e vos tostens azor,
 E vos vuellh mais non fay perdis austor;
 Que quant esgart donnas pros ni remir,
 Vostra beutat sobre totas m'agensa,
 24 E say per ver qu'el mont non aves par
 De gran valor, per quem play ajostar
 A vos, donna, de qui ven resplandensa
 Dedins mon cor, per quem play l'atendensa.

1. *Membre li d'oc e oblit li de no* (DAUDE DE PRADAS, *Non cugei mai*, Mahn, *Ged.* 1038-9; Herrig, XXXIII, 464).

2. Pour *nom*, de même, v. 10, *sin* pour *sim*; v. 29, *quen* pour *quem*; XIII, 14, *En* pour *Em*, etc.

3. *Et zaurai*. — 4. *Lialsmens*.

- 28 Za Belcaire ni tot can ten Argensa (v°)
 Non mi don Dieus ab quen vulhas amar,
 Donna valent qu'ieu[s] am mot eus ten car;
 E si vos plas gitas mi de bestensa
 32 E non pauzes en vostra noncalensa.

§ XIII

Moter.

Encore un nom nouveau. L'unique pièce que le ms. Giraud nous a conservée de ce troubadour est dépourvue de toute indication historique ou géographique. C'est encore une chanson amoureuse qui n'offre aucun trait remarquable. Le couplet est celui de huit décasyllabiques rimant *abba cedd*, dont on a tant d'exemples. Remarquons ici, comme chez J. Mote et Ponson, *d'ostra* pour *de vostra* (v. 22).

EN MOTER. (f. 49)

- .lxij. Sitot d'amors suy destretz nueh e dia
 Tot chantarai, pos n'ai bona razon,
 C'anc non trobiei anc par ni compainhon
 4 Tant jent com ieu saupes amar s'amia,
 Car sel qu'ieu am de bon cor et dezir
 Nom vol amar, ans cre quem vol ausir;
 Per ho s'ieu muer per leis quem dezenansa
 8 Tener m'o dei a mot gran ben[est]ansa.

 Per ho sien soy, mas ill non es jes mia,
 Ez a'n gran tort, mas Dieus li o perdon,
 C'amar la vuell trop mais ses guizardon
 12 Que d'autr'aver tot cant dar mi poiria;
 E pot mi far en brieu d'ora morir,
 En pot, sill plai, de mon grieu mal guarir,
 Mas plus jent l'er, pos qu'en leis ay fizansa.
 16 Si mi gueris de ma greu malanensa.

 A vos m'autrei ez a vostra condia,
 Plazen donna, de bon cor, eus mi don;
 Pero vers es quez anc nul temps non fon
 20 Quez ieu non fos sotz vostra seinhoria,

Ez am vos tant qu'en ren als non consir,
 Perquem degas d'ostr'amor far jhauzir ¹
 Sivals d'aitant m'aces en remenbransa ²
 24 Qu'ieus am³ sitot ren plus non m'en avansa.

Valent donna, per vos planc e sospir
 Tant qu'en serai fort leu pres del fenir,
 Si nom secors vostra guaya condansa,
 28 Qu'ieu plus nous quier mas la bella semblansa.
 Gentil donna, en vos ay m'esperansa
 Qu'esper non vuell ses vos seinher de Fransa.

'S XIV

Berenguier Trobel.

Le nom de ce troubadour, aussi bien que son œuvre, est demeuré jusqu'à présent inconnu. Les deux pièces que le ms. Giraud lui attribue accusent, tant par la faiblesse du style que par certaines particularités de la langue ¹, les dernières années du XIII^e siècle, sinon le commencement du XIV^e. Du reste, les allusions historiques qui seules peuvent fournir des dates précises, y manquent absolument. La première de ces deux pièces est une série de conseils, tels qu'on en trouve ordinairement dans les *coblas esparsas*, sur l'art de se faire des amis et de les garder. Entre beaucoup d'avis fort sages on y lit celui-ci qui pêche peut-être par excès de prudence : « Lorsque vous vous serez attaché
 « un ami, tâchez de vous rendre maître de quelques uns de ses
 « secrets, ne lui confiant les vôtres qu'avec réserve et ne lui
 « laissant pas connaître votre côté faible. Ouvrez-lui votre cœur
 « de telle façon que, votre amitié venant à s'affaiblir ou à
 » s'évanouir tout à fait, ou un différent s'élevant entre vous,
 » s'il connaît votre cœur, vous connaissiez le sien deux fois
 » autant. »

La seconde pièce est une doléance sur les peines qu'Amour

1. Le groupe *jh* pour *j* est très-fréquent dans *Sancta Agnes*.

2. Ms. *renēbrāsa*. Cette faute, si c'en est une, n'est pas rare ; elle se reproduit ci-après XVI, 4, 8 et XVIII, 25 ; cf. Bartsch sur *Sancta Agnes* 621.

3. *Quius zam*.

4. Par ex. (v. 6) *de[s]guia* pour *de[s]guiza*, rimant avec *folia*, et *so's* pour *so es*.

impose à ceux qui le servent. Elle est pleine des lieux communs de la poésie amoureuse et contient dans son premier couplet deux comparaisons qui sont tout à fait dans la tradition classique¹. Les deux pièces de B. Trobel sont l'une et l'autre en forme de chansons et riment par *abba cdd*, série qui est des plus communes dans la poésie des troubadours (cf. ci-dessus §§ X, 1, XII et XIII).

1

BERENGUIER TROBEL (f. 10 v°).

- Si vols amixs al segle guazainhar
 Ni vols l'amor d'un ric home valen,
 Tantost sapchas qual(s) sunt siey complimen
 4 Ni'n qual fag vol ades perseverar :
 Que si el es fols, tul contrafay follia,
 Segon son sens te camga e de[s]guia;
 Ya de sos aips non fassas destrians²,
 8 Si non t'era ancta, blasme[s] o dans.

1. Voici toute une série de commencements analogues à celui de la seconde pièce de B. Trobel :

Aissi cum selh qu'a estat ses senhor. — Moine de Montaudon.

— — — qu'a la lebre cassada. — Aim. de Peg., Guiraut de Salaignac ou P. Bermon.

— — — qu'am e non es amatz. — Arn. de Mar.

— — — qu'a mal plag e sobrier. — Moine de Mont.

— — — qu'atrob' en son labor. — Bertr. Carbonel.

— — — que anc non ac cossire. — Arn. de Mar.

— — — que franchamen estai. — G. Riq.

— — — que laissal fuelh. — Guill. de Cabestanh.

— — — qu'em poder de senhor. — R. Jorda.

— — — qu'entr'els pus assajans. — B. Carb.

— — — qu'es en mal senhoratge. — Moine de Mont.

— — — ques met en perilh gran. — B. Carb.

— — — qu'es vencentz e sobrat. — Alegret.

— — — qu'es vengutz en riqueza. — J. Esteve.

— — — que tem qu'amors l'aucia. — Perdigon ou Arn. de Mar.

— — — que trabuca e peza. — B. Carb.

— — — qu'on men'al juljamen. — Moine de Mont.

2. Le sens paraît bien être : « ne contrarie pas ses usages »; il faudrait donc entendre non pas *destrians* de *destriar* « choisir » (*Lex. rom.* V, 420), mais de *destrigar* « contrarier, traverser » (V, 424). Le sens serait aussi plus net si on corrigeait *non* en *not* (= *no no te*).

- En tots solats mi sapchas bel intrar,
 Segon quez er l'uzage de la gen;
 Al mercadier parla d'aur e d'argen
 12 Et al gentil de guerra o d'amar
 Et al letrat de plag o de clerzia
 Et al prodoms del vent o de la biza;
 Am donzelas parla deports et chans,
 16 An donnas tien solas de lurs enfans.
- L'amic que sols am fizel cor amar (f. 11)
 Yras tot jorn, ses aenprar¹, sirven,
 E pauc e pauc compliras son talen;
 20 Pueis, cant er luocs, sapchas los sieus honrar;
 E si fay ren que ben ne gent no 'stia,
 Mos bels amixs, per vos selat non sia,
 Que a rescost li sias remenbrans
 24 Sos malvais ayps, si n'era frequentans.
- Tostemps vueilhas ton amic razonar;
 Si per nulh fag lo seq defamamen,
 E trobe t'on² membrat et an bon sen,
 28 Que totz blasmes sapchas davant ostar.
 En sos destrics per tu visitat sia,
 E s'om li fay nil dis sobransaria,
 Sequore li demanes o delans³,
 32 Qu'atresi pos d'el esser bezoinhans.
- L'amic qu'auras conquist sapchas gardar
 Que(l) nol perdas per nulla ren vivent,
 Al sieu tort dic, et al tieu majormen;
 36 An[s], si fai mal, li o vuelhas perdonar,
 Et s'as failhit, vas luy tant t'umilia
 C'an tos bels ditz l'apaya e l'enebria⁴,

1. « Sans le presser, le solliciter », selon le sens donné par Raynouard, V, 194. Ce verbe doit être de la même famille que le subst. *adempriu* ou *azempriu*, qui paraît désigner une sorte de redevance et que Raynouard enregistre, fort loin d'*azemprar*, II, 162.

2. *On* pour *hom*.

3. « Maintenant ou plus tard »; *delans* (si ce n'est une faute pour *denans*) est un composé d'*ans*.

4. Lecture douteuse, peut-être *embria*, qui conviendrait aussi à la mesure en faisant compter la finale d'*apaya*; mais *embriar*, dont au reste la signification précise reste incertaine après l'article très-insuffisant de Raynouard (II, 260), ne paraît pas convenir au sens.

Tan que del tort ti sia perdonans ;
 40 Aisi seras de vers amics sobrants.

Pueis qu'en amor l'auras sauput liar
 De sos secrets espia ez apren,
 Dizen del tieu amesuradamen,
 44 Que non sapcha(s) ton perillhos afar.
 Aisil mostra ton cor el signifia,
 Que si l'amor mermava o moria
 O per null cas t'era contrarians,
 48 Si sap ton cor sapchas del sieu dos tans.

Sapchas valer segon ta manentia
 E nol fassas ni diguas vilania,
 Et honra fort los petits e los grans,
 52 Pueis serant tuit(s) de t'amor desirans.

Esforça te d'estar en bona via
 E lauza Dieu(s) e la verges Maria,
 Apren dels viels, enseinha los enfans ;
 56 Aisi poiras passar termes et ans.

II

BERENGUIER TROBEL. (f. 33)

xxij. Aysi con sel que ses forfages pres
 Et a gran gaug cant si pot desliurar,
 M'o tenc a ben can me puese deslunhar
 4 D'amor c'an goy en son atrag m'a mes.
 Tot ayssim pren con del malvay seinhor
 Que ses benfag vol serviz' es honor,
 E pert son temps sel que vol envellhir
 8 Am seinhorieu¹ don(s) bens nol pot venir.

Ieu cuyava que grans bens mi vengues,
 Mas dant² pren hom mantas ves en cuyar;
 Per me ho say que fol m'a fag tornar
 12 Aytan cant ieu fuy as Amors sosmes ;

1. Pour *seinhorin* « seigneurie, » *Lex rom.* V, 203. Le sens me paraît être
 « Et celui-là perd son temps qui consent à s'avilir sous un seigneur dont bien
 ne lui peut venir. »

2. Corr. *dam.*

Mas non ho planc, que mais trobam¹ valor
 Ab sells qu'enans passon per la follor;
 Mas tant si pot hom en foldats noirir
 16 Que non s'en pot pueys lunhar ni partir.

Ben m'era ieu de follia entrames,
 Mas ieus diray que m'o fazia far :
 Car semblavam degues guizardonar,
 20 Qui volontiers pren serviz'es ganres,
 Mas ya negus non si fys en amor :
 Qui mays la serv, sel n'a mays de dolor,
 E za vi tal[s] que s'en cuidan jauzir,
 24 Mas qui mays n'a mays n'a que repentir.

Jnoc et erguelh et amor, aquest tres
 An .j. foll ayp plazen al comensar,
 E ya non er, qui lur vol poder dar,
 28 Non dechayan sel que n'es plus apres,
 Car en permier fan semblan de ricor
 Et en derier tornan lur gaug en plor;
 Per c' on si deu al comensar gandar
 32 De tot afar que trop ven per dezir.

Aras diran sels ques feinhon cortes
 Que pron agra en mi que castiar,
 E so's ben ver, mas en l'autrui afar
 36 An mays de sens qu'en lo sieu mantas ves.
 Ieu non castic, mas retras ma follor;
 Sel sap del mal que n'a sufert dolor,
 E pot hom ben en mon retrag auzir
 40 Cal pron ha sells ques vol d'amor servir.

§ XV

G. de Lobevier.

Sous ce nom sont rangées six *coblas* dont la quatrième appartient à Peire Cardinal. La sixième, qui débute ainsi : « De même
 « qu'il y a trois lieues d'Arles à Tarascon... », fait parfaitement exact, accuse certainement un homme de la rive gauche

1. Corr. *trob hom* ?

du Rhône. Cependant je ne vois nulle part, ni là ni ailleurs, la mention d'aucun lieu du nom de *Lobevier*. Ce qui s'en rapproche le plus est la dénomination d'un quartier de Tarascon qui, dès les plus anciens documents, est désigné par *Luperice*¹, en provençal *Lobieras*, maintenant *Lubières*. — Les différentes séries de rimes qu'offrent ces *coblas* sont des plus communes, à part celles de la première (*abba acca*) et de la dernière (*abba cdcdddeffegg*).

EN G. DE LOBEVIER. (f. 6 v°)

I.

La plus falsa cobertura
 Qu'ieu trop en om(s) deslial,
 Car en cuobre son fag fal,
 4 Es jens parlar am mezura,
 Don nons pot guardar natura
 Qu'en son ² fatz sie gualians
 E qu'el[s] ditz sie [a]gradans,
 8 Mas seguon qu'el fam'a dura.

II.

La plus lial guarentia
 C'om puesca el mon trobar
 Per mal ho per ben proar,
 4 E sella que miels destria,
 Ès la fama de cascun(s),
 Qu'il non sela bat ni brun,
 Per c'om la deu vergoinhar
 8 Car nulh hom(s) non vol selar.

III.

Ieu non tenc home per amic
 Si non ³ val de cors e d'aver
 Can luocs es, que n'aya poder;
 4 Ans es egual ab sel enemie ⁴
 Quem dezama e non fay mal

1. *Cart de St-Victor*, nos 181 (vers 1050) et 191 (vers 1060).

2. Corr. *sos*.

3. Ici et au cinquième vers, corr. *nom*.

4. Corr. *ab l'e*.

Nim nos ¹; cays semblans los egual :
 Car l'enemic non mi fay dan
 8 Ni l'amic pron, pauc lo semblan.

IV.

Ricxs homs cant grieu dis vertatz e leu ment
 E grieu vol patz e leu mou uchaizon,
 E dona grieu e leu vol c'om li don,
 4 E greu fay ben e leu destruy la gent,
 E greu es bos e leu es mal aibos ²
 E greu es franx e leu es orgolhos.
 E dona greu, e leu tol e greu ren,
 8 Deu cazer leu d'aut luoc en greu estatge ³.

V.

Qui s'azauta d'enueg (a) faire
 Ni juogua trop demanes
 Non est savis ni cortes
 4 Ni plazent al mieu vejaire,
 Car sembla rams de simpleza
 Vo de trop mal noyriment;
 E qui plus ho vay seguent
 8 Ades li creys sa pegueza.

VI.

Aitant sert con ha tres leguas
 D'Arle[s] entro Tharascon
 Son tres cauzas, sert en son,
 A c'om conoys donnas peguas :
 5 L'una es can fug solas
 De sels en cuy son ⁴ honrada;
 L'autra es cant hill retras
 Al marit qui l'a preguada;
 La tersa es .j. pauc fada
 10 Cant hom per ellas deissent ⁵;
 E non o sabon grazir.

1. *Nec mihi nocet.*

2. Ce vers et les trois suivants sont d'une encre plus pâle et d'une main un peu moins ancienne. Le premier copiste avait en effet omis les vers 5 et 6 de ce couplet et le premier hémistiehe du 7^e.

3. Premier couplet d'une pièce de P. Cardinal, A 171, B 273, G 208, H 109, I 604, publiée dans le *Parn. Occ.* p. 316.

4. Corr. *for'* ?

5. De *decenher*, et *ellas* = *ella se*.

Per quem fan mans endurzir
 De far aquell onrament;
 Per qu'ieu prec, vailha ho non vailha,
 15 Cascuna si gart de failha.

§ XVI

Coblas esparsas.

Les six couplets qui suivent sont des *coblas esparsas* et non une pièce complète en soi. Les trois premiers, à la vérité, quoique sur des rimes différentes, offrent la même disposition (*abba cdd*) et pourraient passer pour le début d'une chanson, mais les trois autres ne se laissent point rattacher à ce commencement. Ils présentent les séries *abab cdd*, *abba acddcc* et de rechef *abab cdd*, toutes dispositions fort communes, celle du cinquième couplet exceptée. Du reste, la communauté du sujet réunit les six *coblas* : toutes ont pour objet la louange de la largesse et le blâme de la parcimonie, sujet cher aux troubadours. Le premier de ces couplets n'est point inconnu : il est cité presque sans variante par Matfre Ermengaut vers la fin de son *Breviari d'amor*, sous la rubrique *d'avareza*, et a été publiée par M. Bartsch, *Germania* II, 459, parmi les témoignages que la littérature provençale nous a laissés de la légende d'Alexandre. Matfre ne paraît pas en avoir su plus que nous sur l'auteur. — Le second couplet est aussi le second parmi les *coblas esparsas* copiées au fol. 8 du ms. Les variantes, indiquées en note, sont peu nombreuses. — Le dernier couplet fait allusion au conte bien connu de l'homme qui, faute d'un clou, perd un fer à cheval, puis perd son cheval faute de ce fer, puis un château.

1.

Ben es neci et desaventuros (f. 20)
 Qui per aver gicta Dieu a son dan
 Nim pert son pres nim' fay ren mal estan,
 4 C'Aleysandre que fon reys poderos

1. *Nim* en toutes lettres les deux fois.

Non portet hanc mas sol un vestimen,
 E Tolomieu[s] det un bel jujamen
 Que tenc per sieu so qu'avïa donat
 8 E per perduto so qu'avïa laissat ¹.

II.

Ges de poder non parton ² per egual
 En aquest mon, segon lo mieu albir,
 Car tal[s] es rics a qui degra failhir
 4 Et a tal failh en qui fora ben sal;
 Et am per pauc ieu non blasme ³ a Dieu
 Car el dona manentia ni fieü
 Ad a[u]l home ni a desconoissent
 8 Que sofrainha a bon ni a valent ⁴.

III.

Paure seïnhor de bona voluntat
 Deu hom servir lialmens es atendre
 Son guisardon tro que lo puesca rendre,
 4 Tant quant penra son servize en grat;
 Mas ric seïnhor, ses don e ses amor
 E ses plazer far a son servidor,
 Nol deu bons homs atendre longuamens,
 8 Car temps perduto[s] nos recobra leumens ⁵,

1. Voici le texte de ce couplet tel que l'offre le ms. du *Brev. d'amor* 857 f. 226 a (anc. pagin.) :

D'aiso dis ns cum bos e pros :
 » Ben es nescis e dezaventuros
 » Qui per aver geta Dieu a son dan,
 » Ni(l) lascia pretz ni fa re mal estan;
 » C'Alixandres, que fo rei[s] poderos,
 » Non portet anc mas sol .i. vestimen,
 » E Tolomieu[s] det .i. bel jutgamen
 » Que tec per sieu so c'avïa donat
 » E per perduto so c'avïa laissat. »

2. Au fol. 8 : *port hom*.

3. Fol. 8 : *p. non a b*.

4. Fol. 8 : *al b. ni al. v*.

5. La même idée est exprimée par Berenguier Trobel ; voy. plus haut, XIV, 11, 5-8. On remarquera que la combinaison des rimes est semblable de part et d'autre (*abba cdd*) ; mais cette disposition est trop fréquente pour qu'il soit légitime d'en inferer la communauté d'origine des deux textes.

IV.

- Si com al larc dona Dieus que despenda, (f. 20 v°)
 Car largueza es vertut prinsipals,
 A l'avar tol son percas e sa renda,
 4 C'avareza es peccat criminals;
 C'avar[s] pert cors et arma conquerent,
 Et hon mays ha, mais vieu caitivamen.
 Per que met Dieus, cant a pron escoutat
 8 Aver de fol en palmas de menbrat ¹.

V.

- Dels .v. bon[s] aibs per c'oms es plus honratz
 Es larguezal premier, qui ver en tria,
 El segons es pres de cavalaria
 Car per aquel es totz homs plus duptatz,
 5 E le ters es entieira lialtatz,
 Car ses mentir es d'aquels .v. colors;
 E le quartz es avinenteza on reinha
 Tals bons agurs c'aisi tainh ques coveinha,
 El sinquen es conoissensa qu'es flors
 10 Per c'om conoys qu'es sens e qu'es follors.

VI.

- Auzit ai dir, e vay mi remenbrant,
 C'un fer pert hom per falta d'un clavel
 Et per .i. fer, can ben m'o vauc pensant,
 4 Pert lo caval, pueis lo cors el castel;
 Tot aysi'n pren ad hom(s) ² que avars es
 Car per lo mens pert lo mais mantas ves³,
 Car Drechura que Tort baissa ⁴ confont
 8 Cant a pujat gieta l'aval preon.

1. *nebrat*; cf. la note sur XIII, 23.

2. *Homs* au cas régime est dans ce ms. une faute assez fréquente; voy. XI, 12, XV, 1, 2, II, 8.

3. Cf. *Flamenca*, 3324-5 : *Plus ques [om ques] al joc s'espert, | Que per menz perdre lo mais pert* (j'adopte au premier de ces deux vers la correction très-heureuse proposée par M. Bartsch, *Jahrbuch f. rom. Lit.* VII, 199).

4. Corr. *baiss'e*.

§ XVII

Pastourelle.

On y peut remarquer, v. 6, la mention d'un chant de Castille. Si *Castella* n'est pas là uniquement pour la rime, ce témoignage sur la poésie populaire de la Castille à la fin du ^{xiii}^e siècle ou au commencement du ^{xiv}^e siècle mérite d'être recueilli. Les rimes de cette pastourelle, qui d'ailleurs est assez élégamment tournée, n'offrent point une parfaite symétrie. Le troisième et le sixième couplets commencent par *abcb* au lieu d'*abab*. En outre ce dernier a un vers de plus que les autres couplets, ce qui amène une nouvelle dérogation dans la troisième partie : *bbaabab* au lieu de *bbaaab*.

xliv. L'autrier al quint jorn d'April (f. 42)

Trobiei pastorela

A l'onbreta d'un espin¹

Avinent e bella

5 Que chanta e favella

.I. sonet de Castella ;

Que plus humil

Non n'a en mil,

Vestida d'un negre sarzil,

10 Mantellet e gonella.

Passiei lo traves d'un rieu : (v°)

Toza, dis ieu, bella,

S'ieus atruop en luoc aizieu²,

Sola ses parella,

15 Sabrai s'est³ piusella

En l'erbeta novella. »

— Ai seinher Dieus !

En vos mi plieu,

C'aitant cant aurai parent vieu

20 Non serai ribaudella.

1. Qu'est-ce qu'*espin* ? Une forme masculine d'*espina*, aubépine ? ou l'a est-il élidé sur la voyelle qui suit ?

2. « Commode, propice » ; *aizieu* pour *aiziü* (*Lex. rom.* II, 42) comme *rieu* (v. 11) pour *riu*.

3. Ms. *si est*.

— Toza, intrem el gardin ,
 Fares cortezia,
 E farem .j. juoc d'amors
 Que cascun[s] s'en riza.
 25 Si a vos plazia
 Que vos fosses m'amia,
 Enans soleill levat aisi ¹
 Serem aisi
 Cada matin,
 30 E tenrem goi tot dia.

— Ben entent vostre latin,
 Seinhoer, cal que sia;
 Perdut aves lo camin,
 Lai tenes vostra via,
 35 Quel mia paria
 Vos tornar a ² follia.
 Per sant Martin !
 Si fas ves mi ;
 Auziran o tut(z) mieu vezin
 40 E sara vilania.

— Toza, el tems de pascor,
 Per fin alegrage
 Can s'alegran entre lor
 L'auzellet salvaje,
 45 Dins per los boscages
 E vos per los ombrages ³,
 Per la frescor
 De la verdor
 Farai .j. juoc novel d'amors
 50 Del vostre piusellage.

— Seinhoer, nom ⁴ fassas honor
 Perdre per follage ;
 Mon pairem vol maridar
 Al mieu agradaje

1. Il faut, pour la mesure et pour le sens, faire passer ce vers après les deux qui suivent. Le sens est : « Si vous consentez à devenir ma mie, ¶ nous serons ainsi ¶ chaque matin ¶ avant le soleil levé ici » ; *aisi*, v. 28 (qui devrait être 27), est pour *aissi*, et v. 27 (qui devrait être 29) pour *aici*.

2. Ms. *tornara*; pour *tornara a* ?

3. Ms. *ambrages*. — 4. Ms. *nō*.

- 55 Mot de gran linhaje
 Segon lo mieu barnage;
 Anatz a luy querre secors,
 C'aisel en portara la flor
 Que n'aural maridaje.
 60 Vos autre(s) janglador(s)
 Aures en lo barnaje.

§ XVIII

Danse anonyme.

Leys d'amors, I, 340-2 : « La danse est un ditié gracieux » qui contient un refrain, c'est-à-dire un répons¹, seulement, et » trois couplets semblables à la fin, pour la mesure comme » pour les rimes, au répons; et la *tornada* doit être pareille » au répons; et le commencement de chaque couplet doit être de » même mesure, et, au choix, sur les mêmes rimes ou sur des » rimes différentes; mais ces rimes doivent être entièrement » différentes de celles du répons... Le répons doit être de la » mesure d'un demi-couplet, à deux vers près en plus ou en » moins. Les vers de la danse ne doivent pas dépasser huit » syllabes... » Cette définition convient parfaitement à la pièce qu'on va lire et qui se qualifie elle-même de *dansa* (v. 29). Le refrain (vv. 1-4) a bien la longueur voulue, un demi-couplet, et il est en effet semblable pour les rimes à l'envoi (*tornada*). Les trois couplets compris entre le refrain et la *tornada* sont, comme l'exige la règle, semblables pour la fin (les quatre derniers vers) seulement au refrain. Enfin tous les vers sont de huit syllabes.

On possède d'autres *dansas*. M. Bartsch en a publié cinq dans ses *Denkmæler d. prov. Literatur*, pp. 1-4, d'après le ms. 1749². La cinquième est française. Aucune d'elles ne satisfait tout à fait exactement aux règles formulées par les *Leys*.

1. *Respos*, la traduction toulousaine porte « un repos, » ce qui est un contre-sens. La traduct. de ce passage donnée par Raynouard (*Lex. rom.* III, 388 b), quoiqu'elle ne renferme pas la même faute, n'est pas non plus à l'abri de tout reproche; elle rend *repos* par « réplique », ce qui n'est pas admissible.

1. La façon dont ces pièces sont indiquées dans le *Catalogue des mss.*

Rien ne nous renseigne sur l'auteur de cette pièce. Notons cependant qu'il s'adresse, à l'envoi, à sa « guerreira » et rappelons-nous que c'est ainsi que Johan de Pennes désigne sa dame.

liij. Sitot chantar non m'enansa (f. 46)
 De leis que nom vol valer,
 Chantarai car ieu n'esper
 4 Gran ben e gran malanansa.

 Mas pos permier m'en ven[c] mals
 Non n'aurai ben leu vescu
 Am joy, e si m'en ven als
 8 Non n'aurai mon tems perdut;
 Per que sem don alegransa
 Non so deu a mal tener
 S'ella doncs non deze[s]per
 12 Ni n'auz'aver esperansa.

 Tant pris illis coralment
 Que ren non say on me son
 Mantas ves, qui quen¹ repret.
 16 Ben ho pot far per razon,
 Qu'ieu vive en tal balansa
 Attendens en leys plazer;
 E s'ieu muer, non² cal temer
 20 Qu'autre n'aya s'amistansa.

 Las! mala viron mi vuell³
 Sa pläzent beutat ses par,
 Qu'ellam donna tant d'erguell
 24 Quellan fai Dieu reneguar,
 Soven, car non ai menbransa⁴
 Dels mals quem fay sostener,

français que l'administration de la Bibliothèque impériale a publié récemment, indique de la part du rédacteur une connaissance bien imparfaite de la langue dans laquelle ces pièces sont écrites. Ainsi au lieu de *Novel' amor que tant m'agreia* (c'est l'une des pièces publiées par Bartsch), on a écrit *No ve l'amor...!* (p. 309, col. 2).

1. Pour *quem*; cf. les notes sur X, v, 22; XII, 1, 27, 11, 6.

2. Ou *nom*, ms. *nō*.

3. *Ai! douss' amia*, || *Malas viron mei olh* (G. Ademar, *El temps, P. Occ.* p. 258).

4. Ms. *nēmanbransa*; cf. ci-dessus la note sur XIII, 23.

E non n'ai mon bon voler
28 Ni ren non plai m'acundansa

A ma guerieira vai, dansa,
Dir qu'ieu vuell son desvoler;
Plai me tot son desplazer;
32 Vejas com vuell s'amistansa!

§ XIX

Autre danse.

Pièce à *coblas capfinidas* qui se rapproche de la *dansa*. Elle a en effet trois couplets qui s'accordent pour les quatre dernières rimes seulement (*ay ay ey ey*). Mais la *dansa* doit avoir un refrain ou *respos* pareil à la *tornada*, et ce refrain manque ou du moins paraît manquer. Il faut en effet remarquer que le premier couplet a 12 vers au lieu de 10, et que les quatre premiers de ces vers formeraient le refrain demandé. Mais alors il ne resterait plus au premier couplet que huit vers, ce qui serait trop peu. Il n'y aurait d'autre ressource que de supposer une lacune de deux vers après le v. 8. La série des rimes, commençant au v. 5, serait donc pour ce premier couplet : *aabb [ba] ccdd*. Avec cette restitution, la *dansa* est régulière.

xvj. Pos¹ la dousor del temps gay (f. 30)

Non mi play,
Qu'ieu chant ne [que] m'e[s]baudei,
4 Ans suy gay cant la neu vey.
Ieu vey quels grans el menut
Aiman tut(z)
S'alegro par la verdor,
8 Per qu'ieu chant de la freidor;
E pos amo[r]s perdut ay
Chanteray
Pel tems qu'ieu chantar non dey,
12 Car d'aimans non sec lur ley.

Lur ley non segray ieu ya
Car mor m'a
.I. cors de malvais escueilh,

1. Corr. *Per*?

16 Perqu'ieu mais amor¹ non vueilh
 Ans mi dueilh;
 Mas amors non mi tenra(n),
 E nom plai ab li uimay,
 20 Ans vieuray
 Alegr'e am gran cumdey
 D'uvern ans lo(s) plus fort(z) frey.

Le fortz frey mi ten jauzen
 24 Per .i. c.
 Miels que li fueilha ni la flor[s],
 Per c'aisi renec² amor[s]
 Car secor[s]
 28 Non m'an dat mas languimen;
 E mais non las blandiray,
 Car ben say
 Que totz homs que lur sopley
 32 Son cors gieta a barey³

A barey son cors atray
 E dechay
 Totz homs que am leys parei,
 36 Per qu'ieu tostems la reney.

§ XX.

Plainte d'un lépreux.

Les quatre couplets qui suivent ne sont point une chanson d'amour. C'est la plainte d'un infortuné qu'une inexorable maladie, sans doute la lèpre, a séparé du monde à tout jamais. Chacun de ses vers révèle une douleur. « J'ai perdu celle que » j'aimais, » écrit-il à un ami, « j'ai perdu votre compagnie, » et il invoque la mort. Réfugié dans l'île d'Embiés⁴, privé de la

1. Corr. *amar* ?

2. Le même que *reney*, v. 36, « je renie ».

3. « A ruine » (*Lex. rom.* II, 182).

4. Du moins il ne me semble pas qu'on puisse entendre autrement le vers 11. Dans un document de 1197, cette île est appelée : « insula delz Embers » (*Cart. de St-Victor de Marseille*, n° 1023); elle est située le long de la côte occidentale de la presqu'île qui forme du côté de l'ouest la rade de Toulon et contient une centaine d'habitants.

société polie dans laquelle il avait accoutumé de vivre, il voudrait s'enterrer vif ou du moins porter bien loin « de ce pays » les maux qu'il souffrira jusqu'à l'heure de la délivrance. « Moi qui » chantais pour me tenir en joie et pour ma dame que j'aimais » tant, maintenant je chante et je pleure ma ruine, car je suis en » proie à la plus grande maladie. Que m'importe si j'ai le corps » perdu ; j'ai rendu mon âme à Jésus-Christ, et je veux toujours » souffrir avec crainte les maux et la dure pénitence que je » subis. »

De ce que ce malheureux, s'étant réfugié aux Embiès, semble regretter de ne pas s'être éloigné davantage du pays où étaient ses relations (v. 11), on peut conclure qu'il était provençal. Quant à l'Austor à qui la pièce est adressée, nous devons nous résigner à ne connaître que son nom. Il n'y a pas de raison pour l'identifier avec aucun des deux troubadours du même nom, Austorc d'Orlac et Austorc de Segret.

Le texte de cette pièce est assurément l'un des plus corrompus que contienne le ms. Giraud.

xliv. Non puese mudar non plainha ma rancura, (f. 42)

Seinher Austor, car est de mon estaje,
Car m'es camjat mon joy e m'aventura,

4

Et ai perdut tot solas e deport,
Et ai perdut luy que sueill amar fort,
Et ai perdut la vostra compainhia.

8 Mort, car non m'ausis, ben fas gran vilania ¹.

Amixs N'Astor, fort m'es greu(s) e salvaje,
Fort engoisos ez estrainh a sufrir ²
Qu'ieu en Embiers aia pres ostalage ;

12 Meravil mi car tot vieu nom soterre

O car non soy tan lueinh d'aquest pays
Ves calque part que ja mais res nom vis,
Vo sufrir m'er, vueilha o non, qu'ieu sia,

16 Los mals qu'ieu trai tro que la mort m'ausia ³.

1. Corr. *Car n. m'a. mort f.*

2. Corr. *sofferre.*

3. Il faut construire : *Meravil me car no soy tan lueinh d'aquest pays qu'ieu sia ves calque part... vo sofrir m'er, vuelha o non, los mals...*

Qu'ieu am donnas sueill aver compainhia
 Ez am clergues, am jent ben ensinhada;
 Ar me soy mes, car non truop outra via,
 20 Ab una res qu'es del segle triada,
 Qu'ieu solia portar solas am luy
 Rauba d'estainh (fort) fos uvern ho estieu ¹
 Aras mi ven portar solas de vaca,
 24 Ez estauc pres com fa ors a estaca.

Qu'ieu solia chantar per alegrier ²
 E per mi dons qu'ieu tant amar solia,
 Mas aras chant e proe ³ mon damage;
 28 Car ieu soy pres de tan gran malautia!
 A mi que cal, qu'ieu n'ai lo cor[s] perdu?
 A Jezu Crist n'ai l'esperit rendut;
 Lo mals qu'ieu trai e la grieu penedensa
 32 Vuell tostens mais sufrir ez am temensa.

§ XXI

Pièce d'une bonne facture, mais commune d'idées. Le système des rimes, *abba cddc*, est un de ceux dont la poésie des troubadours offre le plus d'exemples.

xvij. Si ay perdu mon saber (f. 30).
 C'a penas say von m'estauc,
 Ni say don venc ni hon vauc
 4 Ni (say) que fas lo jorn nil ser,
 E suy d'aital captenensa
 Qu'ieu non veilh ni puese dormir
 Nim play viure ni morir
 8 Ni mal ni ben non m'ajensa.

1. Ce vers et le précédent sont loin de donner un sens satisfaisant, et de plus la rime est fautive. Je propose 1° d'en intervertir l'ordre; 2° de lire au v. 22 (qui deviendrait 21) *Raub'a*; 3° de corriger au v. 21 (qui deviendrait 22) *am luy* en *aizieu*, ou de quelque autre façon, de manière à procurer une rime à *estieu*. Le sens serait : « Moi qui étais accoutumé à jouir de la compagnie des » dames, des clercs, de gens bien élevés, je me suis mis, faute de mieux, avec » une malheureuse repoussée de la société, qui porte une robe d'étain (le » mot est dans Littré) été comme hiver. Moi qui avais coutume de mener » *soulas* agréable, maintenant je mène *soulas* de vache, et je suis pris comme » un ours à l'attache. »

2. Corr. *alegrage*.

3. Corr. *e plor per*?

- An perpauc non deszesper
 Vo morent mozent¹ a guau
 Vo no[m] met dins una frau²
 12 Von hom non³ pogues vezer
 Car trazit suy ez en enza⁴
 Per leys qu'ieu am e deszir
 Quem fay sospirant languir
 16 E me frainh ma(s) covinensa.
 Jamais non cuh joy aver (v°)
 Ni estar .j. jorn suau
 Pos mi dons m'a solas brau,
 20 Quem torna e non chaler;
 Et ai eu⁵ major guarensa
 Cant ieu mi pens nim consir
 Col pogues en grat servir;
 24 Adoncs creis sa malvolensa.
 Per ren non puese estener
 Qu'ieu non l'am e non la lau,
 Car la jenser c'on mentau
 24 Es, e non ment ans⁶ dic ver,
 Am que prezes penedensa
 Del grieu may⁷ quem fay sufrir;
 E sim denies grazir⁸
 28 Agra complida valensa.
 A gran tort mi fay doler
 Si⁹ fos pendut en un trau;
 S'anc¹⁰ pueis nulh ben ni reclau
 32 N'ac¹¹ pueis m'ac en son poder
 Ni fis endreg luy failhensa,
 Ma[s] sol d'aitant, so m'albir,
 Car la tem non li aus dir
 36 Com li porte benvolensa.
 Qu'ieu suy cel que non men tensa
 Vas midons ni non m' azir
 Ni vueil de ren enardir
 40 Mas de so c'a leys ajensa.

1. Corr. *m'aucis*. — 2. Rochegude note *frau* au sens de « caché, obscur »; ici il serait pris au sens d' « endroit secret ». — 3. Pour *nom*. — 4. Leçon corrompue. — 5. Corr. *E non ai m.*? — 6. Ms. *anc*. — 7. *May* pour *mal*. — 8. Vers trop court; corr. *E s'elam*? — 9. Corr. *com.*? — 10. Corr. *Qu'anc*. — 11. Corr. *N'aic*.

§ XXII

Coblas replicativas.

Ces deux pièces, anonymes l'une et l'autre, mais, à en juger par leur facture, probablement du même auteur, offrent une variété de la *replicatio* que les *Leys d'amors*, malgré leurs minutieuses distinctions, n'ont pas spécifiée (III, 52-68, cf. I, 248)¹. Il s'agit ici de couplets où la *replicatio* est produite par le retour fréquent du même mot ou de mots ayant le même radical. *Clar* et *flama*, avec leurs dérivés, règnent, l'un dans la première pièce, l'autre dans la seconde. La littérature des troubadours offre quelques autres exemples de ce genre d'allitération. Raimon de Miraval a fait une pièce où chaque couplet reproduit un certain mot à chaque vers. Cette pièce est en même temps *capfinida* en ce que le mot répété est celui qui termine le couplet précédent². Dans une pièce de Guilhem Ademar, troubadour qui nous a laissé plusieurs spécimens de son savoir-faire en ce genre, le mot choisi est répété deux fois par vers :

Comensamen comensarai
Comensan pus comensar sai³.

La même recherche se retrouve dans une pièce de Lanfranc Cigala :

Joios d'amor farai de joi senblant,
Celan mon joi joios cortezamen,
Et als joios amans joiozamen
Fai prec joios que del joi qu'eu ai gran
Etc. *

1. Voir pour les renseignements généraux sur ces jeux de mots Diez, *Poesie der Troub.* p. 101-2 (p. 104-5 de la traduction).

2. *Ch.* V, 392; *Mahn W.* II, 132; — *Z* p. 136. Le mot du premier couplet est *agradar*, du second *dezir*, du troisième *auzir*, du quatrième *virar*, du cinquième *dir*, du sixième *servir*.

3. D'après E. Se trouve dans A 103, B 162, D 142. G 68, H 178, I 247, W 77.

4. A 92 (*G.* 584).

Enfin on peut encore citer la *cobla* :

A Lunel lutz una luna lusens
Que dona lum sobre totas lausors....¹

Rien dans ces deux pièces ne permet de conjecturer ni le nom ni la patrie de l'auteur. Leur époque tardive se décèle par certains mots qu'on ne rencontrerait pas à l'époque classique; par ex. *yolia* (pour *jolia*) II, 18.

I.

.ix. Clara dompnà, vostre cors lis e clar (f. 27)
Am lo clar vis claramens s'esclarzis,
Si que, tot clar, vos est de mon clar vis
Clara clardat, per qu'ieu vuelh declarar,
5 Vostra beutat en la qual se declara
Sens e valors e fin pres, car es clara
.
Per qu'ieu vos am, donna, car es tan clara.

De vostr'amor mon cors es esclarzit[z]
Et es plus clars que non es la clardat
10 Del clar soleilh, per qu'ieu n'ay declarat
Vos en luoc clar, ses nompnar e mos ditz,
Perque von² es[t] claramens esclarzida
E plus clara que la flor expandida.
Mon clar vis es[t] per nom, domna grazida,
15 Tant es clara vostra valor complida.

A mon clar vis am la fas neta e cara,
A qu'ieu ay dat ma pensa tota clara,
Car la gensor de totas se declara,
Mas coblas man quen³ done s'amor clara.

II.

.x. N'auriflama, car vos es flamejans (f. 27)
Coma fin aur cant es ben aflamatz,

¹ 1. Bartsch, *Denkm.* p. 40, d'après H. Se trouve encore dans O, cette fois sous le nom de Guilhem de Montanhagol.

2. Corr. *vos*.

3. *Quen* pour *quem*.

En la flama ben flaman ni purgatz,
 4 Soy enflamats e mon cors es flamans
 D'una flama flamejan qu'es mot pura
 Que flameja si con fay dauradura,
 La qual flama tot jorn creis e meilhura;
 8 N'auriflama vos es d'aital natura.

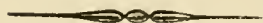
Vos es flama de fin aur reflamans,
 N'auriflama, per qu'ieu soy enflamatz
 De tal flama don es mon cors dauratz,
 12 Que coma l'aur lus, tant es reflamans;
 Don flameja fuoc e flama tot dia
 Per vostr'amor qu'enflama¹ tan la mia,
 Si qu'escantir la flama nos poiria,
 16 Tant soy de vos enflamat[z], dous'amia.

Flama flaman ni flamier nom poiria
 Desemflamar, n'auriflama yolia,
 De vostr'amor, ans mais m'enflamaria
 20 Qui flamairar de flama me volria.

PAUL MEYER.

La suite prochainement.

1. Ms. *quem flama*.



NOTICE SUR UN RECUEIL

DE

TRAITÉS DE DÉVOTION

AYANT APPARTENU A CHARLES V.



Le 5 juillet dernier, mon confrère, M. Harold de Fontenay a bien voulu me communiquer un manuscrit du ^{xiv}^e siècle, que possède aujourd'hui M. Toutain, directeur de la succursale de la banque de France à Saint-Lô, et dont la description m'a semblé de nature à intéresser les lecteurs de la *Bibliothèque de l'École des chartes*.

C'est un volume dont la reliure en basane date du ^{xviii}^e siècle et qui est intitulé au dos : MORALE CHRÉTIEN[NE]. Il se compose de 207 feuillets de parchemin, savoir : deux feuillets préliminaires non cotés, et 205 feuillets qu'une main du ^{xiv}^e siècle a numérotés en chiffres romains (I-CCVII); cette opération a été faite avec peu de soin, puisqu'on n'a pas employé les cotes LXXV et CXIX. Les feuillets sont hauts de 223 millimètres et larges de 155. Au ^{xvii}^e siècle le manuscrit devait appartenir à Nicolas Barron, dont le nom est plusieurs fois répété sur le dernier feuillet de garde. La signature BARRON se lit au bas des fol. II, VI, XLV et CXXXVII; au premier endroit elle est accompagnée de la qualification : « concierge au Saulcys. »

Avant de déterminer l'origine du volume, il faut énumérer les différents morceaux qu'il renferme.

I. Au commencement, deux feuillets non cotés sont occupés par une table, écrite de la même main que le reste du volume et commençant par ces mots : « Vous trouverez en cest livre les » choses qui sont contenues en ceste table, premièrement le » Legiloque... »

II (fol. I). Traité des commandemens de la loi, qui n'est précédé d'aucune espèce de titre, mais que la table placée au commencement du volume désigne en ces termes : « Le Legiloque » qui est ainssi apelé pour ce que il parle de la loy de nature qui » qui a II commandemens, et de la loy de la sainte escripture qui » a X commandemens que nostre sire donna à son peuple par » Moyse escripte en II tables. » Commencement du traité : « Audi Israel precepta et judicia que doceo te, ut faciens ea » vivas. Deuteronomii IIII. Ceste parole dist Nostre Seigneur à » son peuple par Moyse son deciple, et tout aussi comme vous » véez que, quant l'en veust aucune chose de grant profit en » commun proposer, l'en sieut les auditeurs amonester que il » soient diligens de chelle chose oir et retenir... »

III (fol. XLII v°). « Cest livret est apelé Dialogue pour ce que » il est fait et ordené des paroles de deus, c'est dou père qui son » filz enseigne, et dou filz qui au père demande ce que il ne sèt. » Or dit donc le père : Biau filz, oi mes paroles et enten et » les retien et met à euvre. Car enseigné qui est oi et n'est » entendu et retenu ne vaut nulle chose, et je te enseignerai ce » que je pourré, et te parleré des choses qui sunt necessaires à » sauvement et especiaument des sains sacremenz de sainte » eglise... » Plusieurs parties du Dialogue ont été considérées comme des traités distincts par l'auteur de la table placée au commencement du volume. Ce sont les chapitres suivants : — 1° (fol. LXXXVIII v°). « Ci commence le trectié de antecrist : » Biau filz, nous savons bien que cest monde et ceste presente » vie ne faudra devant que antecrist soit venu... » — 2° (fol. XC v°). « De Enohc et Helie qui venrront encontre antecrist : » Et lors envoiera nostre sires Jhesu Crist au confort de » son peuple II sains prophètes... » — 3° (fol. XCII v°). « Ce » sont les XV signes : Biau filz, les XV signes dont parle saint » Jeroime seront tex. Le premier jour se eslevra la mer... » Fin du traité (fol. CIII) : « Ici s'achève le Dyalogue dou père et » dou filz, où sunt contenuz les VII sacremenz de sainte eglise. » Et pour ce que le père se repose, si parlerons, après le » Dyalogue dou père et dou filz, des VI degrez de charité par » quoy homme monte espirituellement à souverain repos et à » souveraine pès de conscience. »

IV (fol. CIII v°). « Ici se commence un petit trectié des VI » degrez de charité par quoi l'en monte à souveraine pès de

» conscience et à souveraine perfection, qui sunt entenduz espi-
 » rituellement par la figure et par la similitude des VI degrez par
 » quoi l'en montoit corporement ou throne Salomon. » Commen-
 cement : « Nous lisons ou tiers livre des Roys, ou X^{me} chapistre,
 » que le roy Salomon fist un throne pour se seoir et pour se reposer
 » paisiblement, et la matière dont celui throne fu fait fu de pure
 » yvoire, et le parement par dessus fu de très fin or luisant
 » très clerement... »

V (fol. CVIII). « Ci commence un petit trectié des nouvelletez
 » dou monde qui sunt empeechement de vertu et de sauvement
 » selonc ce que elles sunt entendues espirituellement. » Commen-
 cement : « L'en dit communement selonc le monde : De nouvel
 » tout bel, et pour ce le monde, qui cèle par dedanz sa corruption
 » et sa mauvestié, et monstre par dehors ce que il a de bèle
 » aparence, pour ce que il soit convoitié et amé, a moustré puis
 » un pou de temps trois nouvelletez, c'est à savoir chançons
 » hoquetées, robes boutonnées et chaues coulourées. Et ces
 » trois choses entendues espirituellement sunt empeechement de vie
 » spirituelle et de vie et de pardurable sauvement. Or dirons
 » premièrement des chançons hoquetées. Les chansons hoquetées.
 » Et entendez que par les chanchons qui issent de la bouche, qui
 » est l'estrument de parole que Diex a donnée à homme, et non
 » pas à nulle autre creature terrienne, nous entendons la lumière
 » de reson, que Diex a donnée à homme pour congnoistre bien
 » et mal, le bien pour le faire, et le mal pour soi en retraire. Et
 » par le hoquetement dou chant qui empeeche l'entendement des
 » paroles nous entendons les esmouvemenz et la desordenance
 » de propre volenté qui empesche la lumière de droite reson,
 » aussi comme la taie quant elle vient sus l'oïl empesche la veue.
 » Or lessiez donc, biau filz, les hoquetemens, c'est à dire les
 » desordenez esmouvemenz de vostre propre volenté... » —
 Dans ce traité, l'auteur a inséré l'histoire de la fondation de
 l'ordre des Chartreux (fol. CIX), « selonc ce que il fu raconté
 » devant madame la contesse de Saint Pol ¹ par ² un des
 » greigneurs hommes et des plus anciens de cèle ordre de
 » Chatreuse. »

VI (fol. CXIII v^o). « Ce sunt ici les enseignemenz que le saint

1. Mahaut de Châtillon, femme de Gui de Luxembourg, morte en 1378.

2. Au lieu de *par* le ms. porte à.

» roy Loys fist à son filz Phelippe en Cartage, ou temps que il
 » trespasa de ceste mortéle vie à la pardurable vie l'an de
 » grace mil CC et sexante et dis, ou mois d'aoust. » Ce texte des
 instructions de saint Louis est, sauf de légères variantes, sem-
 blable à celui que notre confrère, M. Paul Viollet ¹, désigne par
 la lettre A et qui, jadis conservé à la Chambre des comptes, est
 connu par les éditions de Théveneau et de Moreau. Je transcris
 les premières lignes du ms. que j'ai sous les yeux : « Très chier
 » filz, pour ce que je desirre de tout mon cuer que tu soiez bien
 » enseignié en toutes choses, je ai pensé que je te face aucuns
 » enseignemenz par escript, selonc ce que le père doit faire à
 » son enfant, et je croi que tu les orras ententivement et enten-
 » dras sougneusement et volentiers. Chier filz, je te enseigne
 » premièrement que tu aimes Dieu de tout ton cuer et de tout
 » ton povoir, car sanz ce nul ne se puet sauver ne riens valoir.
 » Si te dois garder de toutes les choses que tu cuideras que li
 » doivent desplère à ton povoir, et especiaument tu dois avoir
 » ceste volenté que tu ne feroies pechié mortel pour nulle chose
 » qui te peust avenir, et que tu te lesseroies avant touz les
 » membres trenchier, et martyrier, et mourir cruelment que tu
 » feisses pechié mortel à ton escient. »

VII (fol. CXXI). « C'est ci une leittre et uns petiz ensei-
 » gnemens que un povre homme de religion envia à un noble
 » jeune homme qui avoit esté en sa doctrine. » Commencement :
 « Mon très chier enfant et très amé en Nostre Seigneur, sou-
 » veigne vous de ce que je vous ai dit aucune fois... » De ce
 traité fait partie : « une informacion de general confession » (fol.
 CXXIII).

VIII (fol. CXXXI r^o). « Ici sunt contenues VII peticions
 » très devotes et très profitables pour requerre l'aide et le conseil
 » et la grace Nostre Seigneur, et sunt estrètes de la sainte
 » Euvangile. Et de ces VII peticions les III premières sunt
 » faites à Dieu le filz selonc les euvres que il fist en nostre
 » humanité, et especiaument ou temps de sa sainte passion. Et
 » qui ces petitions à Dieu fera par manière de ouroison, die
 » après chascune petition celle sainte ouroison que Nostre Sei-
 » gneur Jhesu fist et nous aprint, c'est *Pater noster*, où il a
 » ensement VII peticions contenues, qui contiennent tout

1. *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 6^e série, V, 134.

» quanque est necessaire à homme et quant à l'ame. La première
 » peticion : très douz père, sainte Trinité et une déité, en
 » l'onneur et en la remembrance de celui très haut conseil... »

IX (fol. CXXXIII). « Ce sunt les quinze joies Nostre Dame
 » contenues, qui mout sunt devotes à qui bien les entent et les
 » dit devotement, et à chascune doit on dire une *Ave Maria*.
 » La première joie : très douce dame, en l'onneur et en la
 » remembrance de celle très grant joie que vous eustez quant le
 » saint ange Gabriel... » Fin de cette pièce : « Ci acheverons
 » nostre petit livret en rendant graces à Dieu et à sa benoite
 » mère et à tous sains et à toutes saintes, et en suppliant à ceus
 » et à celles qui cest livret auront ¹ et liront que il se teignent à
 » paiez de nostre petite information, que charité et devocion
 » nous a ainssi fait ordener, pour lessier après nous aucune chose
 » en quoi se puissent espirituellement occuper nos enfanz que nous
 » avons en garde, que Nostre Sires par sa très douce pitié vuelle
 » de tout mal garder et en tout bien norrir et enformer et nos
 » seigneurs et noz dames et nos bons amis et nos bonnes amies,
 » aus quiex et ausquèles nous nous recommandons très-hum-
 » blement, et à vie et à mort especiaument. » — Il serait bien
 possible que ces paroles eussent été écrites par Mahaut de
 Chatillon, comtesse de Saint-Paul, qui perdit son mari, Gui de
 Luxembourg, en 1371, et qui eut alors sous sa tutelle plusieurs
 enfants mineurs.

X (fol. CXXXVII). « Ci après s'ensuit un petit conte des III
 » chevaliers et des trois livres. » Voici les titres des différents cha-
 pitres de ce traité : « Comment ces trois chevaliers viennent dou
 » tournoi à granz boubens et à grant compaignie. L'en raconte
 » de III chevaliers jeunes et preuz qui compaignons estoient et
 » tant s'entremmoient que touz leurs cuers et leurs pensées
 » s'entredisoient.... — Comment, en venant du tournoi, il
 » passent un bois pensanz et melancolians sanz parler l'un à
 » l'autre. — Comment, quant il sunt hors dou bois, il s'entredient
 » leur pensées que il ont eues en passant le bois. — Comment
 » il reçoivent l'abit de religion devotement. — Comment les deus
 » plus jeunes veulent issir de la religion et le plus ancien leur
 » sermonne et les fait demourer. — Dou premier livre au che-
 » valier (le livre de conscience). — Dou secont livre au chevalier

1. Lisez : « orront. »

» (le livre de science). — Dou tiers livre au chevalier (le livre de sapience). »

XI (fol. CXLIII). » Ci commence un petit trectié qui à bon droit est apelé livre de vie et aguillon d'amour et de devotion, dont l'escripture et les lettres sunt de la croiz Jhesu Crist trestes et de sa sainte passion. » Commencement : « Erat autem scriptum Jhesus Nazarenus rex Judeorum. In Johanne. L'en seut dire que pour neant a livre qui ne sèt lire, et pour ce les haus hommes dou monde et les sages et les puissans mettent leur enfans à leittre en leur jeunèce et en leur petitece, et quant il sevent congnoistre la leittre et lire, si les pourvoient de livre pour aprendre science... »

XII (fol. CLXX). « Ci commence un trectié dou saint esperit, qui est fait à la similitude dou fleuve qui ist dou leu de delit assiz ou jardin de paradis, qui par III parties court en cest bas pais, pour la cité de l'ame netoier et ennoblir, clorre et enforcer. » Commencement : « Fluvius egrediebatur de loco voluptatis ad irrigandum paradisum, qui inde dividitur in quatuor capita. Genesi, II. Selonc ce que nous tesmoigne la sainte escripture, tout quanque fist le benoit Jhesu Crist à la perfection de nostre reparacion, ou temps de la nouvelle loy, fu ou temps de la vielle loy et de nostre première creance demonstré et senefié par figures et par similitudes... » — Dans ce traité est insérée (fol. CLXXV v^o) l'histoire « de trois clers qui commencièrent l'ordre de Chartreuse. » L'auteur la termine par ces mots : « selonc ce que je oi conter devant madame la contesse de Saint Pol à un des greigneurs hommes et des plus anciens de celle ordre de Chartreuse (fol. CLXXVII). »

XIII (fol. CLXXVIII v^o). Petit poème que la table placée au commencement du volume désigne en ces termes : « Un petit livret à l'essample dou rossignolet, que fist uns hons de bonne vie pour esmover sa bonne amie à l'amour dou dous filz Marie Jhesu et à compassion de sa très sainte passion. » En voici le commencement :

Par exemple dou rossignolet,
Fist un saint homme cest livret,
Pour esmover sa bonne amie
A l'amour dou douz filz Marie
Jhesu et à compassion
De sa très sainte passion.

Rossignaus, qui devanciez
 Le temps d'iver de partier
 Et en vostre chant nouvel
 Le temps d'iver revenier,
 A moi venir ne tardez.
 De vous ne me puis souffrir,
 Et mon bon desir portez
 A cèle pour qui souspir.

Le poème, composé de 79 strophes de huit vers, finit au fol. CLXXXIIII v°, par cette rubrique :

« Ci s'achève le livre dou rossignolet exposé espirituellement
 » selon le mistère de la croiz et de la passion au benoit Jhesu
 » Crist. »

XIV (fol. CLXXXIIII v°). « Ci commence une ouroison de
 » la passion rimée. » Prière composée de treize vers, dont voici
 les deux premiers :

Jhesu qui te lessas estendre
 En la croiz et pour homme pendre.

XV (fol. CLXXXIIII v°). « Ci commence un petit traité fait
 » en manière de ouroison à Nostre Dame, pour avoir aide de li
 » contre les III anemis de l'ame, c'est la char, le monde et le
 » deable. » Prière composée de quarante-huit vers, dont voici
 les premiers :

Virge Marie,
 De tous perilz aie
 A qui vous prie
 Et aime loiaument.
 A vous fontaine,
 De grace replaine,
 De tout mon cuer
 Vous requier vostre aie.

XVI (fol. CLXXXV). « Ci commence un petit traité
 » d'amour en rime. » Poème de 112 vers, dont voici les
 premiers :

Selonc que dit sainte escripture,
 Amour est fort, amour est dure,
 Amour soustient, amour endure,
 Amour remaint et tous dis dure.

XVII (fol. CLXXXVI v°). « Ci commen[ce] un petit trectié de
 » Nostre Dame, que m'aprist monseigneur de Saint Pol que Diex
 » absoille ¹. » Pièce de quarante-huit vers, dont voici les
 premiers :

De Yessé issira
 Verge qui florira,
 Çavons nous d'Ysaie.
 Saint esperit sera
 Et se reposera
 En la seue compaignie.

XVIII (fol. CLXXXVII). « Ci est en romanz le salu que li
 » anges Gabriel aporta à la benoite virge Marie de par Dieu le
 » père. » Voici cette pièce :

Je de par Dieu le père te salue, Marie,
 Dou filz Dieu seras mère, de grace replanie.
 Celui o toi auras qui par tout seigneurie,
 Et si es et seras sus fames beneie
 Car en toi porteras le benoit fruit de vie.
 Amen.

XIX (fol. CLXXXVII). « Ci sunt uns enseignemens que une
 » grant dame et sainte dame envia par unes leittres à une seue
 » bonne amie en Nostre Seigneur. » Commencement de cette
 pièce : « Chiere fille, je vous pri que, toutes le fois que vous en
 » serez aisiée et aurez par qui bonnement, que vous me faciez
 » savoir la santé de vostre cors et la pès de vostre cuer, et si
 » vous pri tant comme je puis que vous metiez très grant paine
 » et très grant entente à amer Nostre Seigneur souverai-
 » nement..... »

XX (fol. CXCIH). « Ci commence la dedication de l'ame que
 » nous appelons sanctification : car lors est la chose à Dieu
 » dediée quant elle li est sanctifiée, et ceste sanctification de l'ame,
 » qui lors est à Dieu espouse espouse (*sic*) espirituële quant elle
 » li est par sanctification appropriée et dediée, est faite selon la
 » figure et la similitude de la chapèle matériële à l'usage de Dieu
 » et de sainte eglise dediée et appropriée. » Commencement :
 « Hec est voluntas Dei sanctificatio vestra. Se l'espouse
 » corporele, jointe par mariage à prince de grant hautéce en

1. Apparemment Gui de Luxembourg, mort en 1371.

» pouvoir et en nobléce, est soigneuse de soi parer corporement
 » pour plaire à son espous corporel et temporel, pour s'amour et
 » sa bonne grace pourchacier, par trop plus fort reson, sanz
 » nulle comparéson, doit estre plus soigneuse l'espouse espi-
 » tuéle, c'est l'ame, de soi parer espirituellement..... »

Le volume dont le contenu vient d'être indiqué est enrichi de miniatures dont l'exécution est parfois assez remarquable. En voici la liste :

Fol. I. Le Père éternel paraissant dans un nuage pour révéler ses volontés au peuple juif. — Fol. VI. Moïse recevant de Dieu les tables de la loi. — Fol. XLII v°. Un père enseignant son fils. — Fol. XLIII. Le baptême. — Fol. LXXIII. La confirmation. — Fol. LXXIII. L'ordination. — Fol. LXXVI. L'eucharistie. — Fol. LXXVIII v°. La confession. — Fol. LXXXII. Le mariage. — Fol. LXXXIII v°. L'extrême-onction. — Fol. CIII v°. Salomon sur son trône. — Fol. CVII v°. Groupe de cinq chanteurs, dont deux tiennent à la main des rouleaux sur lesquels sont copiées des chansons; la miniature occupe la page tout entière. — Fol. CXIII v°. Saint Louis donnant ses enseignements à son fils. — Fol. CXX v°. Un religieux assis à la porte de son moutier remet une lettre à un jeune homme qui est à genoux devant lui. — Fol. CXXXI v°. Jésus-Christ assis entre les signes des quatre évangélistes. — Fol. CXXXII v°. Jésus Christ crucifié. — Fol. CXXXIII. Une dame à genoux aux pieds de la sainte Vierge qui tient l'enfant Jésus. — Fol. CXXXVII et verso, CXXXVIII, CXXXIX et CXL. Cinq peintures représentant diverses scènes du conte des trois chevaliers. Dans ces peintures les trois chevaliers portent pour armes : d'argent à la croix de sable; d'or aux maillets de gueule; de gueule aux aigles d'argent. — Fol. CXLIII v°. Une femme à genoux devant une bannière sur laquelle est représenté Jésus en croix. — Fol. CLXX. Une femme en robe bleue, entre deux tours, environnée de fleuves. — Fol. CLXXVIII. Jésus-Christ en croix; du côté gauche, une dame en robe rose, à genoux et en prières; du côté droit, un clerc assis et écrivant au pied d'un arbre dans lequel est un rossignol. — Fol. CLXXXVII. Une dame en robe rose, assise sur un banc, remet une lettre à un serviteur qui est à genoux près d'elle. Le fonds est formé de lozanges dans lesquelles sont alternativement des lions de gueule et des aigles d'argent. — Fol. CXCII v°. Une femme en robe blanche (figurant

l'âme), à genoux devant une sorte d'autel, ayant près d'elle un ange debout.

L'écriture du volume présente tous les caractères de la seconde moitié du ^{xiv}^e siècle. Dès qu'il fut mis sous mes yeux, je fus frappé de la ressemblance qu'il offre avec plusieurs des livres qui ont appartenu au roi Charles V. Cette première impression n'était point trompeuse. Un examen plus approfondi m'a fourni la preuve que le manuscrit aujourd'hui possédé par M. Toutain a été longtemps conservé dans la librairie du Louvre.

On lit en effet dans l'inventaire de cette collection, que Gilles Malet dressa en 1373 et qui servit à un recolement fait par Jean Blanchet en 1380, l'article suivant : « Un livre des X commandemens de la loy, de vices et vertus, d'Enoc, d'Elye ¹, des XV signes, les VI degrez de charité, les enseignemens que saint Loys fist à son filz, à soy aprendre à savoir confesser, et plussieurs autres choses de devocion, et tout em prose, et ce commence *Audi Ysrael* ². »

Cette description convient de tout point ³ au ms. de M. Toutain; mais comme à la rigueur elle s'appliquerait à tous les manuscrits dans lesquels auraient été copiés les traités dont on a vu l'énumération plus haut, elle ne prouve pas d'une manière décisive que nous soyons en présence de l'exemplaire possédé par Charles V. Heureusement d'autres inventaires mentionnent une circonstance qui ne peut convenir qu'à l'exemplaire royal. On lit dans les inventaires rédigés en 1411, 1413 et 1424 : « Item un livre des dix commandemens de la loy, des vices et vertuz, d'Enoc et de Helie, des quinze signes, les six degrez de charité, les enseignemens que saint Loys fist à son filz, à soy aprendre à savoir confesser et pluseurs autres choses de devocion tout em prose et se commence *Audi Israel* ou premier foillet, et ou commencement du derrenier fueillet *ycy achevrons*, escript de lettre de forme, en françois, em prose, couvert de cuir blanc, à deux fermouers de laton ¹. »

1. On lit dans l'édition de M. Van Praet : « devot. de Lye, » ce qui, dans une note, est expliqué par « dévotion de Notre-Dame de Liesse. » *Inventaire de l'ancienne bibliothèque du Louvre*, p. 29 et 30.

2. Ms. français 2700, fol. 8, art. 115.

3. L'auteur de la description n'a toutefois pas remarqué que plusieurs pièces de la dernière partie du volume étaient en vers.

1. Ms. français, 2700, fol. 58 v^o, article 71. — Ms. français 9430, article 70.

D'après cette description, l'exemplaire que Charles V et Charles VI ont possédé du recueil contenant les traités des dix commandements de la loi, des vices et des vertus, etc., se terminait par un feuillet dont les premiers mots étaient *ycy achevrons*. Ouvrons maintenant le manuscrit de M. Toutain, nous y verrons que les premiers mots de la dernière page sont : *ci acheverons*. Sauf des variantes orthographiques, dont il n'y a pas à tenir compte, ce sont les mots enregistrés sur les inventaires de 1411, 1413 et 1424. Il n'est donc pas douteux que le manuscrit de M. Toutain n'ait fait partie de la librairie du Louvre au XIV^e et au XV^e siècle. Il faut donc l'ajouter aux volumes que j'ai indiqués dans *Le cabinet des manuscrits de la Bibliothèque impériale* (t. I, pp. 53 et 54) comme ayant appartenu aux rois Charles V et Charles VI.

LÉOPOLD DELISLE.

— *Inventaire de la bibliothèque du roi Charles VI fait au Louvre en 1423*, publié par M. Douët d'Arcq, p. 20, article 59; dans ce dernier inventaire, au lieu de « d'Enoc, » on lit : « de Noë. »



RECHERCHES

SUR

LES ACTES DE L'ÉTAT CIVIL

AUX XIV^e ET XV^e SIÈCLES,

A PROPOS D'UN REGISTRE DE PAROISSE

DE L'AN 1411.

Lorsqu'en 1832, M. Berryat-Saint-Prix publiait ses *Recherches sur la législation et la tenue des actes de l'état civil depuis les Romains jusqu'à nos jours*¹, les registres de la paroisse Saint-Jean-en-Grève, commencés l'an 1515, passaient pour les plus anciens que l'on eût jusque-là rencontrés. Vingt-cinq ans plus tard, M. Merlet découvrant ceux de la Madeleine de Châteaudun, datés de 1478, les annonçait comme « un véritable trésor archéologique². » Cette expression qui n'avait rien d'exagéré sous la plume d'un savant aussi expert en ce genre de documents, suffit à faire apprécier l'importance d'un registre remontant, non plus à la fin, mais bien au commencement du XV^e siècle, au mois de février de l'an 1411.

Je n'aborderai point sans quelques préliminaires la description de cette pièce rarissime, mais je me garderai d'autre part d'appeler en cause, comme on l'a fait maintes fois, les Grecs et les Romains. Je ne vois pas, en effet, quel grand profit se

1. Cf. *Mémoires et Dissertations sur les Antiquités nationales et étrangères publiés par la Société royale des Antiquaires de France*. Paris, 1832, t. IX, p. 245 et suiv.

2. *Actes de l'état civil au XV^e siècle*, dans les *Mémoires de la Société archéologique d'Eure-et-Loir*, t. 1, p. 219; Chartres, Pétrot-Garnier, 1858, in-8°.

peut tirer de la comparaison des *Actes publics* dont parlent Denys d'Halycarnasse¹, Suétone², et quelques autres³, avec nos anciens registres de paroisses. Je me bornerai à rechercher pourquoi ces derniers se rencontrent si rarement dans nos archives au-delà du XVI^e siècle, et j'examinerai tout d'abord en quoi pouvaient consister les plus anciens et dans quel but ils étaient rédigés.

L'Eglise, on le sait, interdisait sévèrement autrefois les alliances entre consanguins. Les prohibitions du IV^e Concile de Latran (1215), — car il est inutile de remonter plus haut, — sont formelles à cet égard, et plusieurs conciles postérieurs les ont répétées en termes analogues : « Prohibitio quoque copulæ
« conjugalis quartum consanguinitatis et affinitatis gradum de
« cætero non excedat : quoniam in ulterioribus gradibus jam
« non potest absque gravi dispendio hujusmodi prohibitio gene-
« raliter observari⁴. »

Les mariages entre consanguins étaient donc défendus jusqu'au quatrième degré inclusivement ; aussi, afin que nul n'en ignorât et que chacun pût mettre sa conscience à l'abri des censures ecclésiastiques en révélant les empêchements venus à sa connaissance, tout curé était obligé de publier à l'avance⁵ les mariages qui devaient se contracter dans sa paroisse et d'en indiquer la date. Bien plus, une enquête était prescrite sur la parenté des futurs conjoints, et l'on peut voir au canon LII du concile de Latran⁶ quelles précautions sévères étaient ordonnées pour cette recherche et quelles sérieuses garanties étaient exigées des témoins.

1. *Antiquit. Rom.*, lib. IV.

2. *Vie de Tibère*, chap. V. — *Vie de Caligula*, ch. VIII.

3. Juvénal, IX^e satire, vers 82 à 85. — Julius Capitolinus, *Vie des Gordiens*; id. *Vie de Marc Antonin*; — Apulée, *Apologie* (Bibl. lat. franç. de Panckoucke, t. IV, p. 216 et 217.)

4. Concilium Lateranense IV, capit. L. (Labbe, *Sacrosancta Concilia*, t. XI, pars I, col. 201.) — Concilium Londinense capit. XVI (*Ibid.* t. X, col. 916). — Constitutiones Ricardi Poore (1217), capit. LXIV (*Ibid.*, t. XI, pars I, col. 263). — Concilium Burdigalense (1583) capit. XV (*Ibid.*, t. XV, col. 961).

5. Concil. Lateran. IV, capit. LI. (*Sacros. Conc.*, t. XI, pars I, col. 204). — Odonis episcopi Parisiensis Synodica constitut. (*Ibid.*, t. X, col. 1804 et 1805).

6. Loc. citat. — Cf. aussi Constitut. Ricardi Poore, cap. LXVI. — Concil. Burdigalense, capit. XV.

La parenté selon la chair n'était point, aux yeux de l'Eglise, la seule qui pût mettre obstacle à la validité des alliances. La tenue d'un enfant sur les fonts baptismaux constituait entre parrains et marraines une parenté spirituelle qui devenait la source de nombreux empêchements¹. Or, il est facile de concevoir quelles graves difficultés devait offrir une semblable recherche à une époque où l'usage constant était de donner à un enfant plusieurs parrains et marraines².

Longtemps on se contenta, pour cette vérification, de preuves testimoniales, mais ces preuves étaient insuffisantes en bien des cas. Les curés, souvent exposés à désobéir aux prescriptions des conciles et des synodes, et par là même à encourir les peines spirituelles fort sévères³ fulminées contre les auteurs de ces infractions, les curés, dis-je, devaient avoir intérêt à consigner par écrit les baptêmes et les alliances qui se faisaient dans leurs paroisses. Il ne paraît pas toutefois qu'ils aient pris ce soin de très-bonne heure, car le plus ancien acte où il soit question de registres conçus dans ce but et où la tenue régulière en soit prescrite, date de 1406⁴. C'est un passage des statuts de Henri le Barbu, évêque de Nantes, publié par dom Morice dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire de Bretagne*⁵. En voici le texte : « et insuper, quia de novo ad nostram pervenit » notitiam quamplurimos in nostra civ: et diœc: præd. matri- » monia illicita et a jure prohibita ob notitiæ cognationum spi- » ritualium defectum contraxisse, ac in ipsis cum animarum » suarum periculis, quod dolenter referimus, remansisse : nos, » prout nostro incumbit officio, talibus pro futuris temporibus » obviare cupientes, tenore præsentium statuimus et ordinamus » ut omnes et singuli curati nostrarum prædictarum civitatis » et diœcesis de cetero nomina compatrum et commatrum » infantes de sacro fonte, ut moris est, in suis ecclesiis paro- » chialibus levantium ipsorumque infantium in suis registris

1. Odonis ep. Paris. Synod. constitut. capit VII. — Constitut. Ricardi Poore, capit. LIX. — Concil. Burdigal, cap. XV.

2. Cf. pour la réduction du nombre des parrains et marraines : Concilium Saltzburgense (1420), capit. XIV (*Sacros. Conc.*, t. XII, col. 332).

3. Cf. Concil. Lateran, cap. LI.

4. Jeudi après la Pentecôte (3 juin 1406).

5. *Mémoires pour servir de preuves à l'histoire ecclésiastique et civile de Bretagne, etc.*, Paris, 1744, in-fol. t. 2, col. 770.

» redigere ac inscribere teneantur, ac ad hæc registra antiqua
 » convenire in quibus hujusmodi cognationum spiritualium
 » notitia aperiri valeat perpetua et haberi. Si quos veró dict.
 » curatorum in his defectuosos aut remissos repererimus, et per
 » hujusmodi defectum aliquis talis casus illiciti matrimonii, quod
 » Deus avertat, evenire contigerit, ipsos tanquam de delicto
 » puniemus ac puniendos esse decernimus et alios prout suadebit
 » occasio. Volumus etiam et ordinamus ut hujusmodi registra
 » nobis vel nostris commissariis singulis annis, dum parochiales
 » ecclesias prædictarum civitatis et diocesis visitabimus, dicti
 » curati ostendere teneantur. »

Nous ne saurions dire si ces prescriptions furent suivies, aucun registre de cette époque n'ayant encore été signalé; dans tous les cas, elles ne durent pas être étendues à d'autres diocèses, on en trouverait la trace dans quelques synodes; aussi, croyons-nous pouvoir affirmer que les plus anciens registres connus furent rédigés dans un but tout-à-fait différent.

La discipline de l'Église interdisait formellement aux curés de rien demander pour l'administration des sacrements ou la sépulture des fidèles : « Nullus pretium pro baptismo, neque pro » poenitentia danda, neque pro sepultura accipiat, nisi quod » fideles sponte dare vel offerre voluerint ¹. » Tels sont les termes du XII^e canon du Concile de Bourges tenu en 1031; tel est également le sens de plusieurs canons des conciles des XIII^e, XIV^e et XV^e siècles qui condamnèrent les exigences des curés et n'approuvèrent que les dons autorisés par une louable coutume. Ces dons, ces aumônes, pour mieux dire, acceptables, mais non exigibles, se payaient probablement en nature, surtout dans les campagnes. Mais, peu à peu, l'argent se substitua à la chose, et la dette à l'offrande. Des abus, localisés dans le principe, se généralisèrent et s'érigèrent en coutume, grâce à la tolérance plus ou moins grande des évêques, à l'oubli des canons et au mépris des censures, et motivèrent de la part des curés la tenue de registres ou plutôt de livres de comptes où s'inscrivaient les prétendus droits qu'on n'acquittait pas sur-le-champ. Que trouvons-nous en effet dans les plus anciens registres de paroisse? Des mentions de *rendues* de bans, de mariages et de sépultures, mais des men-

1. Concil. Bituric. (1031), capit. XII, (*Sacros. Concil.*, t. IX, col. 867). — Odonis ep. Paris. Synod. constit., capit. VII.

tions d'une brièveté à ne permettre aucune constatation de parenté selon l'esprit ou la chair; puis comment sont-elles classées? D'après l'âge et l'importance des personnes, parfois même, détail concluant s'il en fut, elles sont accompagnées du chiffre des honoraires; enfin, pourquoi les baptêmes n'y sont-ils pas consignés? Par la raison bien simple que les honoraires en étaient laissés, comme encore aujourd'hui, à la générosité des parrain et marraine, et qu'ils se payaient comptant. Il nous semble donc bien établi que les registres de paroisse tirèrent leur origine, non d'une stricte observation des règles de la discipline ecclésiastique, mais d'une contravention formelle à ces mêmes règles, et qu'ils eurent pour but, moins de mettre à l'abri la conscience des pasteurs, que de sauvegarder leurs intérêts temporels.

Ces abus durèrent jusqu'au milieu du XVII^e siècle; à cette époque seulement, ils cessèrent d'être considérés comme tels et furent régularisés par l'établissement des tarifs. Auparavant, des conflits incessants s'élevaient entre les curés et leurs paroissiens. Notre registre de 1410 nous en fournira un exemple; cent ans après cette date, nous verrons le curé et les habitants de Sassenay¹ s'accorder, après maintes contestations, « au faict » des droits parrochialz que *prétendait* le dict curé, touchant » les sépultures, funérailles et mortuaires²; » puis, en 1625, la plupart des curés du bailliage de Bourbon-Lancy, au diocèse d'Autun, en venir jusqu'à « tirer et exiger de leurs paroissiens » des taxes extraordinaires et sommes notables pour *prétendus* » droitz de sépulture et administration de sacrementz, » bien plus, chose vraiment incroyable, « à desnier la sépulture à » aucuns, faulte de moyen de satisfaire à leurs désirs d'avarice³. »

Il était urgent de mettre fin à de pareils scandales, non par une répression sévère et certainement impuissante contre des usages invétérés, mais par une sage réglementation, et l'établissement général d'un tarif raisonnable et proportionnel. L'honneur de cette innovation, comme de tant d'autres réformes utiles,

1. Canton de Chalon-sur-Saône (Saône-et-Loire).

2. Cf. Inventaire-sommaire des archives départementales de Saône-et-Loire, E, 1289; registre de protocoles (1527-1553).

3. Inventaire-sommaire des archives départementales de Saône-et-Loire, B, 15; cahiers in-fol., 404 feuillets (1625).

revint, croyons-nous, dans le diocèse d'Autun, à Gabriel de Roquette, qui illustra ce siège de 1666 à 1702. En effet, à la suite des *Ordonnances* de ce prélat pour le rétablissement de la discipline ecclésiastique ¹, imprimées en 1669, se trouve un chapitre intitulé : *De la Rétribution des Curés*, qui fixe par le menu détail les droits de sépultures, messes, publications de toute sorte, fiançailles, épousailles et purifications, chapitre que nous avons vainement cherché dans les synodes et ordonnances des évêques antérieurs.

Revenons maintenant à nos registres et voyons pour quelle cause nos archives n'en conservent que de très-rares spécimens remontant au-delà du XVI^e siècle. Ces registres, sorte de livres de comptes, rédigés, à l'origine, dans un intérêt purement privé, nous venons de le voir, n'appartenaient en aucune façon à l'église ou à la paroisse, mais étaient naturellement la propriété particulière des curés qui les tenaient. D'ailleurs, qu'était-ce le plus souvent, et même à une époque assez récente? Des cahiers où les mentions les plus diverses venaient se heurter : récits d'événements heureux ou malheureux, observations atmosphériques, sentences et proverbes, recettes de médecine et de ménage, notes généalogiques, mercuriales, comptes de toute sorte. M. Merlet ² nous montre, au commencement du XVII^e siècle, en 1621, le vicaire de Moulicent ³, Michel Sauvage, achetant le *papier-journal* d'un maître-maréchal du pays pour y inscrire le produit de ses quêtes et services, puis l'emportant à Lamblore ⁴ et à Orrouer ⁵, où il est successivement appelé, et y consignait les actes intéressant sa famille, en quelque pays qu'ils se soient passés.

Ces « papiers de bonne mémoire, » ainsi qu'on les nommait parfois, n'avaient chance d'être conservés que lorsqu'ils contenaient des notes d'un grand intérêt pour les héritiers, autrement devait-on les anéantir dès qu'ils n'avaient plus raison d'être,

1. *Ordonnances de Monseigneur l'illustrissime et révérendissime Evêque d'Autun pour le rétablissement de la discipline ecclésiastique dans tout son diocèse*. Autun. Bl. Simonnot, 1669, in-8°, 56 p.

2. *Etudes sur les anciens registres de l'état civil et en particulier sur ceux de la ville de Chartres*. Chartres, Petrot-Garnier, 1861, in-8°, p. 7.

3. Canton de Longny (Orne).

4. Canton de La Ferté-Vidame (Eure-et-Loir).

5. Canton de Courville (Eure-et-Loir).

c'est-à-dire dès que les droits y consignés avaient pu être perçus. C'est là le véritable motif de leur rareté. Nous verrons plus loin pourquoi le registre dont nous avons à parler a été sauvé, et comment il nous est parvenu.

Auparavant, il est intéressant de rechercher jusqu'à quelle époque on peut retrouver la trace de ces documents à défaut des documents eux-mêmes. Les dates que nous allons citer sont d'une grande importance, vu celles relativement modernes des registres publiés jusqu'ici. Dans son savant travail sur *le Clergé en Bourgogne aux XIV^e et XV^e siècles*¹, M. J. Simonnet a cité un acte du mois de juin 1378, par lequel messire Hugues Baraudet de Dijon, curé de Chevannay en Auxois, loue sa cure à messire Andriez d'Aubepierre à certaines conditions ainsi énoncées : « Lidis messire Andriez est tenuz et promet bien et léalment gouverner l'églises parroichal de Chevanay et de Saint-Ylier², en son péril; tant en scelx comme *en registre*, et en divin office, comme bon et léalx chappellain, ... parmy ce que ledit curié donne et ouctroie audit Messire Andriez pour sa pêne et salaire dudit terme de trois anz, à avoir, lever et percevoir à son profit les drois de ladiete église qui s'ansuigent, c'est : les journées des dictes églises, les rentes de Pasques, l'apport de Saint-Ylier, la gerberie et toutes offerandes, tous trauteaulx, les espousées qui se feront au leu, les mortuaires des petis enfanz, cinq solz sur chascun chief d'ostel³ trespasant, les deniers de deux ans d'eschenones et ses gans des espousées qui s'en y yront defuers, etc., etc. »

Les mariages, mortuaires et rendues devaient évidemment figurer sur le registre du chapelain puisqu'il en devait toucher les honoraires. On observera encore ici qu'il n'est pas question des baptêmes. Cette mention de registres paroissiaux au XIV^e siècle est la seule que j'aie rencontrée, et je ne sache pas qu'on en ait signalé d'autres se rapportant à une époque aussi reculée.

1. *Mémoires de l'Académie de Dijon*, année 1865, 2^e série, t. XIII, p. 31. — M. J. d'Arbaumont a bien voulu revoir avec soin ce texte sur l'original, aux archives de la Côte-d'Or, B, 11272 (ancien n° 71). Protocole de Gui Jean de Fontaine, fol. 8, v°.

2. Prieuré jadis dépendant de la paroisse de Chevannay; ces deux localités font partie du canton de Vitteaux, arrondissement de Semur (Côte-d'Or).

3. C'est le « Major et caput domûs » de notre registre. V. plus loin.

J'arrive maintenant au registre qui fait l'objet principal de ce travail : le 15 novembre 1414, alla de vie à trépas en l'hôtel de Guiot Jugnot, à Beaune, maître Jehan Rolin ¹, curé de Saint-Agnan ², au diocèse d'Autun, laissant pour héritier son frère Nicolas, plus tard chancelier de Bourgogne et personnage des plus marquants de l'époque, alors simple avocat au parlement de Paris. Bien avantageuse et surtout bien claire ne semblait point devoir être l'hoirie du défunt, aussi Nicolas, qui n'était pas encore à ce moment le plus riche seigneur de la province, jugea-t-il prudent de réclamer le bénéfice d'inventaire, lequel lui fut accordé par lettres royaux datés de Paris le 12 janvier 1414 (n. st. 12 janvier 1415). En conséquence, le 30 du même mois, Jehan Estienne, châtelain de Couches ³ et commissaire royal, et Jehan Le Blier, notaire du roi au même lieu, se mirent en route pour aller successivement à Beaune, à St-Agnan et à Autun, afin d'y dresser l'inventaire des biens meubles et immeubles qu'y possédait le défunt. Arrivés le 5 février en cette dernière ville, Jehan Rolin, bourgeois dudit lieu, par eux de ce requis, leur exhiba « deux quayers de papier cousuz, esquels estoient contenuz » plusieurs rendues, bénédictions et sépultures tant grandes que » petites, escheues, appartenans et advenues audict deffunct par » le temps qu'il a esté curé dudit lieu de Saint-Aignien, » escriptes et enregistrées par messire Aymé Mareschault, » vicaire... » et leur attesta « par ses foy et serement qu'il » n'avoit et ne savoit nulx autres biens quelxcuncques dudit » jadiz curez, fors que lesdiz papiers... »

Aucune évaluation d'honoraires ne s'y rencontrait, car il y avait en ce moment-là même procès à ce sujet pendant en la cour de Paris, entre le curé de St-Agnan et ses paroissiens. Des témoins furent cités; l'on s'enquit près d'eux des usages de la paroisse, leur déposition fut enregistrée et copie authentique fut

1. Ce frère du chancelier Rolin n'a été connu ni de l'abbé Boullemier qui, au siècle dernier, a dressé la généalogie de cette famille, ni de son savant éditeur, M. J. d'Arbaumont (cf. *Nicolas Rolin, chancelier de Bourgogne. Notice historique sur sa famille*, Paris, Dumoulin, 1865, in-8°, p. 16; extrait de la Revue nobiliaire, t. III).

2. Canton de Paray, arrondissement de Charolles (Saône-et-Loire). — Jehan Rolin fut inhumé le samedi suivant, jour de Ste-Catherine (25 novembre 1414) en l'église St-Pierre de Beaune.

3. Couches-les-mines, arrondissement d'Autun (Saône-et-Loire).

faite des cahiers susdits. C'est cette copie, datée du 1^{er} mars 1414 (n. st. 1415), qui nous est parvenue, grâce, probablement, à ce qu'elle contenait, pour ainsi dire, l'historique de la succession de Jehan Rolin : les lettres royaux, la mention des legs faits par le défunt, l'état de ses propriétés, etc., etc. L'original aura été détruit, comme ne présentant plus aucun intérêt, après l'acquittement des droits curiaux.

Cette copie, qui fait partie des archives de l'évêché d'Autun (fonds de la Collégiale — famille Rolin), se compose d'un cahier de 38 feuillets in-folio ainsi disposés : viii feuillets numérotés ; ix qui ne le sont pas ; un blanc ; puis xi feuillets numérotés à partir du chiffre ix. Une charte pliée lui sert de couverture ; c'est une signification d'huissier faite à plusieurs débiteurs de Nicolas Rolin. Cette pièce est dans un parfait état de conservation.

On y trouve d'abord l'enregistrement des lettres royaux accordant à Nicolas Rolin le bénéfice d'inventaire, puis le détail des biens meubles et immeubles du défunt et la déposition des témoins Mangeart et Mareschault au sujet des dîmes et des honoraires dus au défunt curé. Enfin, au folio VII, « c'est la copie des » papiers dont mention est faite par avant en la manière qui » s'ensuit. »

Trois sortes d'actes y sont enregistrés : 1^o Les *rendues*, c'est-à-dire le certificat de publication des bans de mariage dans les paroisses où sont nés les futurs conjoints et dans celles où ils ont résidé en dernier lieu ¹. Il y en a neuf.

2^o Les *bénédictions* ou mariages. Il y en a vingt, qui sont placées avec les *rendues* au commencement du registre.

3^o Les *sépultures*, au nombre de deux cent quatre-vingt-huit.

Il y a entre ces chiffres un manque absolu de proportions qui peut étonner tout d'abord, mais on comprendra que si les droits de mariage s'acquittaient joyeusement et de bonne volonté, il n'en devait pas être de même des droits de sépulture ; d'ailleurs le

1. Toutefois, dans notre registre le mot de *rendue* est appliqué, non pas au certificat de publication des bans, mais à une sorte de contrat écrit par lequel les parties intéressées s'engagent à payer les frais de la dite publication, ce qui vient encore à l'appui de notre opinion sur le vrai but des anciens registres de paroisses.

copiste n'aura extrait des cahiers originaux que les articles sur lesquels il y avait contestation entre le curé et ses paroissiens. Quant aux baptêmes, ils n'y figurent pas, nous en avons donné la raison plus haut.

La première rendue est datée de l'an 1410, du jeudi après la purification Notre-Dame (5 février 1411), la dernière de 1413 du dimanche après saint Jean-Porte-Latine (7 mai 1413). La première bénédiction est de 1411, du mardi avant la Nativité Notre-Dame (1^{er} septembre 1411); la dernière, du jeudi après la saint Jean-Baptiste 1413 (29 juin 1413).

La première sépulture est datée de 1410, du mercredi après la Purification Notre-Dame (4 février 1411), la dernière du jour de la Pentecôte 1413 (11 juin 1413). Les dates extrêmes des registres tenus par le vicaire pour messire Jehan Rolin sont donc le 5 février 1411 et le 29 juin 1413.

Quant à la rédaction, le mode n'en est pas très-varié, les mêmes formules se retrouvent constamment.

En marge des mentions de sépultures, on lit suivant les différents cas : *Minor*¹, *Major*, *Major et caput domus*. Le prénom des enfants décédés est fréquemment omis. C'est : « une » grant fille; une fille de 2, 3, 4 ans. » L'important était de noter soigneusement le nom des parents qui devaient acquitter les droits de sépulture. Le sexe n'est pas toujours indiqué; je remarque un article où on a laissé un espace blanc dans l'intention de le spécifier après information. L'âge est aussi quelquefois passé sous silence : « une petite fille qui avait nom Bonne; » ou laissé dans l'indécision : « ung filz, ung petit filz que avoit bien XIII ans. » Parfois on a mentionné le lieu d'habitation des parents. Pour la date, elle est fixée la plupart du temps par celle de la fête *d'obligation* la plus proche. Il n'est pas rare de rencontrer un article servant à dater les cinq ou six suivants. Il est quelques articles cependant où la date a été oubliée; je serais même porté à croire que sur le registre original certaines mentions ont été écrites de mémoire : « Jehan Mathez demorant², à ensevely III enffans » petit tant pour lui comme pour son frère Phelipe. » Il est à supposer que ces enfants ne sont pas morts en même temps. La

1. *Minor* s'applique à l'enfant jusqu'à l'âge de sept ans inclusivement.

2. Ici le copiste aura négligé de laisser le blanc qui, dans l'original, était réservé pour inscrire le nom de la localité, oublié par le vicaire.

présence d'un, de deux, trois ou quatre témoins est mentionnée à la fin de chaque article. Le curé pouvait ainsi prouver, en cas d'oubli ou de contestations, que ses réclamations étaient fondées. Le chiffre de l'argent donné à l'offrande est parfois indiqué.

Si quelques autres détails se trouvaient consignés dans les registres originaux, ils ont été négligés dans la copie par la raison qu'ils n'étaient d'aucune utilité pour la perception des droits curiaux.

Voici maintenant quelques-unes des mentions de notre registre ; leur rédaction seule offrira de l'intérêt, car les personnages dont il est question n'ont aucune importance.

RENDUE. — L'an de Nostre-Seigneur mil IIII^e et X, le jeudi après la feste de la Purificacion Nostre-Dame-Vierge (5 février 1441), Jehan de Grosbois promet paier à messire le curé de Saint-Aignien, la rendue de Guillaume filz feu Bernardt marriglier de Saint-Aignien, qui est en renduz au curé de Pierrefitte¹, lequel Jehan de Grosbois a promis de paier les chouses deues de droit et de raison pour cause de ladictie rendue, et ledict Guillaume Marriglier a promis de garantir ledict Jehan de Grosbois, promectant, etc..., renunçant, etc... Fait, présens Jehan de Ysy, clerc, donnez de messire Aymé d'Ysy, prestre, Jehan Carbonet et plusieurs autres. Ainsi signé : M. Mareschaul.

RENDUE. — L'an de Nostre-Seigneur courant mil IIII^e et XI, le dimanche après Penthecostes (7 juin 1441), Thomas Buinier de Villers-Lampain², est plaige principal et promet à paier à messire le curé de Saint-Aignien la rendue de Jehan filz fut du grant Jehan Perron de Chailleux³ qui a pris à femme Alips femme fut de Guillaume Jehan-Pierre parrochien de Chalemoux⁴, les chouses qui seront deues de droit et de raison, desquelles chouses Ysebel, femme de Jehan Moine de Grantchamps⁵, a promis de garentir de toutes les perdies et dommaiges ledit Thomas Buinier et les siens, promect, etc...,

1. Peut-être Pierrefitte-sur-Loire, canton de Dampierre (Allier).

2. Villard-Lampin, hameau de la commune de St-Aignan.

3. Le pont de Chilieu, commune de St-Aignan.

4. Chalmoux, canton de Bourbon-Lancy (Saône-et-Loire).

5. Les communes de Clessy, Oudry, Rigny et Neuvy, situées à peu près à égale distance de St-Aignan, possèdent toutes un hameau ou un écart du nom de Grandchamp.

renunçant, etc... Fait, présens : Jehan Dolet de Monestoy¹, Hugonin Dinet et Vincent Marion et plusieurs autres.

RENDUE. — L'an mil IIII^e et XI, le mercredi avant la feste de saint Vincent (3 juin 1444), Jehan de Grosbois a promis de paier à messire le curez de Saint-Aignien ou au receveur de ladite église ung bichet d'avéne et une geline pour cause de la rendue de Agnès, fille Thevenin Babot, qui a pris à mary Jehan filz fut Joffroy Jehan Boier de Neuvy², lequel Thevenin Babot a promis de garantir ledict Jehan Grosbois. Fait, présens : Jehan Dautiux, Jehan Mareschaul, Philippe Grosbos et plusieurs autres.

RENDUE. — Guillaume Rigaul de Saint-Denis³ a promis de paier et promet à payer à messire le curé de Saint-Agnim ou à son receveur tous les drois et les choses deues de raison à cause de la rendue de Andrier filz fut Huguenim Roson de Saint-Denis, lequel André fut rendu au curé de Digoing⁴ et pris à femme Katherine fille Martin Bequet, lequel Guillaume Rigaul veult estre contraint par toutes cours, promectant, etc... renunçant, etc... Fait et donné le jeudi, jour de la feste de la Purificacion Nostre-Dame-Vierge l'an mil IIII^e et XII (2 février 1443). Présens : Jehan de Ysy bastart, Philipe filz fut Pierre Rigaul.

BÉNÉDICTION. — L'an mil IIII^e et XI, le mardi avant la Nativité Nostre-Dame-Vierge (1^{er} septembre 1444), Jehan filz fut Bernardt Marriglier fut espousez en l'église de Saint-Aignien avec Marite fille fut Pierre Venereaul. Présens : Jehan de Grosbois, Andrié Monceaul, Guillaume de la Grange⁵, Hugonin Morlet, Thomas Buinier et plusieurs autres.

BÉNÉDICTION. — L'an mil IIII^e et XI, le jeudi avant la feste de saint Vincent (4 juin 1444), je, Monin Mareschal, prestre, vicaire de St-Aignien, ay espousez Jehan filz Pierre Tuillier avec Bonete fille Hugonin Girardt des Augeies⁶. Fait, présens : le curé de Parcigney⁷, messire Hugue Cyret, Jehan Mareschal des Aigeies.

1. Aujourd'hui Épinac, arr. d'Autun (Saône et Loire).

2. Neuvy, canton de Gueuguon (Saône-et-Loire).

3. Hameau de la commune de St-Agnan.

4. Digoing, arr. de Charolles (Saône-et-Loire).

5. La Grange-des-Bois, écart de la commune de St-Agnan.

6. Les Augeis, les Aigeis, peut-être l'Aiguille, écart de la commune de St-Agnan.

7. Perrigny-sur-Loire, canton de Bourbon-Lancy (Saône-et-Loire).

BÉNÉDICTION. — Guillaume Salemin et Jehannete fille fut Billault Bernardet furent espousez le jeudi après la Ste-Agathe, l'an mil III^e et XII (9 février 1413). Présens : Jehan Moine de Grand-champs, Jehan Douchasein, Jaquet Cheval, et n'ont point paier de présent.

BÉNÉDICTION. — Le filz Martin Belin et la fille Pierre Poisat, parrochiens de Neuviz furent exposez à Saint-Aignien le jour de la feste du Corps-Nostre-Seigneur l'an mil III^e et XIII (22 juin 1413). Présens : Jehan Blandin, Jehan Chalemeaul et n'ont point paier de présent.

SÉPULTURES.

MINOR. — Jehan Perron de Chailleux a sevely ung petit filz qui avoit xv jours, et fut sevely le mercredi après la purifficacion Nostre-Dame-Vierge, l'an mil III^e et dix (4 février 1411). Présens : Guillaume Chevail, Guillaume Jornet.

MAJOR ET APUD¹ DOMUS. — Ysabeaul femme fut de André la Hugnette fut sevelie le samedi second jour du mois de may [mil] III^e et unze. Présens : Andrier Domun, Bernart à la Rose et les offerandes valèrent tant en argent, tant pour le vin et pour le pain...² iii blans.

MAJOR. — Guillaume de Chailleux a sevely une fille qui avoit bien viii ans ou environ, le lundi avant la saint Symon et Jude [mil] III^e et XI (26 octobre 1411). Présens : Vincent Marion, Jehan Marion, et pour les offerandes des mailles, i blant.

MAJOR ET CAPUD DOMUS. — Perrin Cheval fut ensévely le samedi avant la saint Clément [mil] III^e et XI (21 novembre 1411). Présens : Guillaume Prat, Jaquet Daulphin, Guillaume Plual, et pour les offerandes des mailles, i blant.

MAJOR ET CAPUD DOMUS. — Alips femme Guillaume Venereaul fut sevelye le jeudi après l'apparicion Nostre-Seigneur [mil] III^e et XI (7 janvier 1412). Présens : Guillaume de Lagrange³, Hugues Merlet, Hugues de la Grange, et pour les offerandes des mailles, i blant.

MAJOR ET CAPUD DOMUS. — Jehan Robert de Villers-Lampain ensevely Agnès sa femme ung jour que les gens d'armes estoient au

1. *Sic.* C'est évidemment une faute du copiste : *apud* pour *caput*.

2. L'usage de ces offrandes subsiste encore dans quelques paroisses du diocèse d'Autun.

3. La Grange-des-Bois, écart de la commune de St-Agnan.

païs, envoiron la saint Jehan-Baptiste IIII^e et XII (environ le 24 juin 1442).

MINOR. — Martin Chastellain et une petite sa fille furent sevelys le samadi après la feste de Saint-Laurent, l'an mil IIII^e et XII (13 août 1442). Présens : Jehan Chastellain de la Mote ¹ et Guillaume filz fut Perrin Roulx.

UNUS MINOR ET ALTER MAJOR. — Deux fils de chiez Pierre Prat, l'ung de IX ans, l'autre de six ans furent enseveli l'an, jour que dessus (3 septembre 1442) ². Présent : Jehan du Chaseing, Guillaume Martin de Clochavant.

MAJOR. — Michiel Patoilet de Saint-Denis a en sevelie sa seur en aige de XIII ans. Présent : Guillaume Venereaul, Jehan Chastellain.

MAJOR. — Guillaume de Broces a sevely Jehan son filz appellé *le petit*, le jeudi après la saint Mathey, l'an mil IIII^e et XII (22 septembre 1442). Présens : Jehan Mareschaul, Martin Bidolet, Jehan de Grosbos. Pour les offerandes des mailles, 1 blant.

MAJOR ET CAPUD DOMUS. — Bietrix fille feu du petit Martin de Saint-Denis ³ et femme de Phelippe Mathez fut sevelie le lundi avant la feste de saint Michiel, l'an mil IIII^e et XII (26 septembre 1442). Présens : Phelipe Monnier, Pierre le Besson. Pour les offerandes des mailles, ung blant.

MAJOR. — Jehan Joart de la Treche ⁴ enseveli sa seur appalé *la dame*, le diemenche après la saint Michiel, l'an mil IIII^e et XII (2 octobre 1442). Présent : Hugonet du Mes, Guillaume Monceaul, Jehan filz Pierre Bequaut.

MAJOR. — Jehan Robot de la Treche enseveli sa fillastre la fille de Sadet de Colonges ⁵, et fut sevelie le mercredi avant la saint Denis l'an mil IIII^e et XII (3 octobre 1442). Présent : Jehan Marchant, Jehan Delorme, Pierre Delorme.

MAJOR. — Philipe Bernardet fillastre au petit de Saint-Denis fut

1. La Motte-St-Jean, canton de Digoin (Saône-et-Loire).

2. La mention précédente est datée du samedi après la saint Ladre. La fête de saint Ladre ou Lazare s'est toujours célébrée le 1^{er} septembre dans le diocèse d'Autun.

3. Hameau de la commune de St-Agnan.

4. Commune de Vigny, canton de Paray-le-Monial (Saône-et-Loire).

5. La Collonge, commune de Marly-sur-Arroux (Saône-et-Loire).

seveli le jeudi avant la saint Denis l'an mil IIII^e et XII (6 octobre 1442). Présent : Michiel Hugueneaul, Vincent Hugueneaul, Jehan Chastell. Pour les offerendes, ung blant.

MAJOR. — Thevenot Martin de St-Denis a ensevely une (*sic*) de XII ans, le samadi après la Toussains, l'an mil IIII^e et XII (5 novembre 1442). Présens : Monin Babot et Hugues Bernart.

MAJOR ET CAPUT. — Thomas filz feu Clément de Colonges alias de Vamete, fut enseveli l'an, jour dessusdit (le lundi après la saint André, 5 décembre 1442). Présent : Hugonet Morlet et André Chabot.

MAJOR ET CAPUT. — La femme du petit Martin de Saint-Denis, maratre de Jehan Mathey, demorant à Saint-Denis, fut sevelie le jeudi après ce que l'on chante en sainte église : *Letare Iherusalem*, l'an dessusdit (6 avril 1443). Présent : Monin Babot, Thevenin Babot et Martin de la Crosete ¹.

MAJOR ET CAPUT. — Pierre Robin de la Treche fut seveli à Saint-Aignin le diemenche jour de Penthecoste l'an mil CCCC et XIII (11 juin 1443). Présent : Jehan Besonet, Jehan Marchant de la Treche et plusieurs autres tesmoings.

Cette mention est la dernière, on lit ensuite : « Ainsi l'ay veu » contenu au papier dudit vicaire, et l'ay copié et extrait par la » manière cy-devant escripte. Tesmoing mon soing manuel cy » mis, le premier jour de mars, l'an mil quatre cens et quatorze » (1^{er} mars 1415). LE BLIER, notaire. »

Le travail de M. Simonnet ² que nous avons déjà eu l'occasion de citer, nous fournira encore une mention de registres paroissiaux du milieu du xv^e siècle : en 1439, un chanoine de Saint-Etienne de Dijon, qui paraît avoir été interdit ou suspendu de ses fonctions curiales, fait un traité avec deux autres prêtres pour le suppléer, pendant quatre ans à l'église Saint-Nicolas de Dijon. L'un d'eux sera tenu « de porter le registre et scel de ladite » cure. » On nous accordera certainement, connaissant le texte de 1378, que ce registre devait, entre autres choses, contenir les mentions des rendues, mariages et sépultures. Nous aurons,

1. La Croisette, écart de la commune de Grury, canton d'Issy-l'Evêque (Saône-et-Loire).

2. Ibid., p. 39.

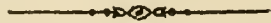
grâce à ce nouveau jalon, presque atteint la date, déjà reculée, des registres de la Madeleine de Châteaudun. Là, s'arrêteront nos recherches. Quiconque voudra approfondir l'histoire, désormais moins obscure, des actes de l'état-civil, recourra avec le plus grand profit aux travaux de MM. Berryat-Saint-Prix, Taillandier ¹ et Merlet ², qui nous ont si utilement guidé dans le cours de cette notice.

Nous aurions désiré, en terminant, aborder un sujet, pour ainsi dire, parallèle à celui que nous venons de traiter. A côté des registres de paroisses, nous aurions placé les nécrologes des églises et des monastères où s'inscrivaient les obits des dignitaires et des bienfaiteurs; puis, du cloître passant dans le siècle, nous aurions ouvert ces livres d'heures, véritables archives domestiques, où le nom des vivants, comme celui des morts, s'offrait matin et soir à l'œil des fidèles, accompagné de quelque souhait de bonheur terrestre ou de paix éternelle. Nous serions enfin venu à ces livres généalogiques tenus avec soin et régularité où les actes intéressant chacun des membres de la famille étaient soigneusement consignés, et qui, en outre, contenaient souvent des renseignements d'une importance incontestable pour l'histoire locale. Mais cette étude, susceptible de développements très-considérables, eût été ainsi, nous l'avons reconnu, trop peu en rapport avec la première partie de ce travail où nous nous sommes borné à essayer de jeter quelque lumière nouvelle sur les origines des registres de l'état civil.

HAROLD DE FONTENAY.

1. *Notice historique sur les anciens registres de l'état civil à Paris, Lyon, Rouen et Chartres.* Annuaire histor. de la Société de l'histoire de France pour 1847, p. 200 et suiv.

2. Outre les ouvrages cités, v. encore : *Des actes de l'état civil dans le pays chartrain.* Chartres, Garnier, 1856.



UNE PAGE INÉDITE

DE

L'HISTOIRE DE CHARLES D'ANJOU

Lorsque Grégoire VII, déposé par le concile de Worms et par Henri IV, riposta en déposant à son tour l'Empereur, il ne fit pas seulement acte d'indépendance spirituelle : il attaqua le pouvoir temporel du premier potentat du monde. L'ingérence de l'Eglise dans les affaires féodales de l'Allemagne, était d'une audace étonnante à une époque où le clergé courbait la tête sous l'investiture laïque. Grégoire VII réussit dans son entreprise par l'effet de causes purement politiques. Les grands vassaux d'Henri IV, las de sa tyrannie et de ses vices, n'osaient se révolter ; le Souverain Pontife ouvrit la porte à l'insurrection, et la victoire resta aux insurgés. Cette lutte suprême d'un pape contre un empereur a été nommée à tort la *querelle des Investitures*. Dès le début il n'était plus question de ce qui avait été le point de départ des hostilités ; Grégoire VII aspirait non plus seulement à l'indépendance du clergé, mais à la suprématie du Saint-Siège sur toutes les puissances de la terre. Le jour où Henri IV vint s'humilier devant le fier Hildebrand, celui-ci crut être arrivé à la domination universelle ; il tenait sous ses pieds l'Empereur, c'est vrai, mais un empereur sans empire. L'Eglise se méprit sur la portée de son triomphe. Néanmoins le fait fut érigé en principe, et les souverains pontifes qui succédèrent à Grégoire VII, recueillant religieusement le rêve ambitieux de ce grand homme, en regardèrent la réalisation comme nécessaire au complet exercice du pouvoir apostolique. Cette réalisation était difficile et les siècles passaient sans l'amener. Innocent IV

se crut appelé à l'insigne honneur de l'accomplir, et la papauté vit de nouveau sous ce pontife un empereur humilié et suppliant. Moins vertueux que Grégoire VII, Innocent IV ne pardonna pas à Frédéric, malgré les prières de saint Louis, malgré la surprise qu'une telle dureté de cœur offrit aux peuples étonnés, malgré l'avantage qu'il y aurait eu à s'assurer le concours impérial pour le succès de la croisade, malgré les préceptes du Christ. Ce n'était pas le triomphe de la grâce que voulait le pape, c'était le triomphe de sa politique ; il le voulait éclatant et complet, et, tandis qu'il révolutionnait l'Allemagne et le nord de l'Italie, il songeait à tirer un parti utile de la suzeraineté du Saint-Siège sur le royaume de Sicile. La mort de Frédéric II lui en facilita l'occasion, et la terre napolitaine, bien que possédée par les héritiers de ce prince, fut mise en vente par le pape. Richard de Cornouailles et Charles I^{er} rejetèrent les offres d'Innocent ; Henri III les accepta pour son fils Edmond. Dès lors la papauté se lança dans une phase d'aventures financières. Les préoccupations apostoliques eurent presque exclusivement pour objet la spéculation sicilienne, et plusieurs existences de papes s'usèrent à lui donner un corps et à en faire un marché conclu. Les événements d'Angleterre avaient empêché Henri III et Edmond de tenir leurs promesses vis-à-vis d'Innocent et d'Alexandre IV, et, bien que le jeune prince anglais eût fait confectionner le grand sceau de sa nouvelle dignité et qu'il s'y qualifiât de *Roi de Sicile*, la Sicile était, selon l'expression pittoresque de Richard de Cornouailles, aussi loin de lui que la lune. C'est alors qu'Urbain IV entra en négociations avec Charles d'Anjou par l'intermédiaire du notaire Albert de Parme. Battre monnaie avec le plomb des bulles, tel fut le problème financier que se posèrent, après Innocent IV, Urbain et Clément IV. Ils oublièrent, à cette recherche de l'or, la poursuite de la domination universelle, et, cantonnant leurs projets afin de s'y livrer tout entiers, ils lancèrent en deux ans, de 1263 à 1265, pour activer une affaire qui n'allait pas assez vite à leur gré, plus de soixante-dix bulles pontificales ! Ils voulaient une guerre sérieuse, une guerre qui eût un résultat assuré, et, dans cette vue, ils exigeaient de Charles d'Anjou qu'il s'entourât d'une cohorte de chevaliers dont ils prenaient soin de fixer eux-mêmes le chiffre. Ils tenaient à conserver la suzeraineté du royaume et à forcer l'envahisseur de leur choix à donner des garanties et des preuves de sa vassalité vis-à-vis du Saint-Siège.

Mais ce n'était là que des moyens d'amener et d'assurer l'exécution de l'article fondamental du contrat. Urbain IV désirait annexer au patrimoine de saint Pierre le meilleur lot du royaume à conquérir; il demandait en outre une prime de 50000 marcs sterlings et un cens de 10000 onces d'or. La lecture attentive des documents me porte à croire que, si Charles d'Anjou n'eût jamais consenti à abandonner au pape les champs de bataille qu'il allait arroser du sang de ses soldats, il avait été bien près de souscrire à la rente annuelle et perpétuelle de 10000 onces d'or. — Dix mille onces d'or avaient une valeur intrinsèque de plus de 625000 francs et, d'après des économistes contemporains, une valeur relative de près de 10,000,000! — Mais la Sicile était riche; elle rapportait 140,000 onces de revenus annuels à Frédéric II, et, avec l'aide du Pape, la conquête de cette proie était facile. Aussi Albert de Parme, le négociateur apostolique, allait-il réussir à maintenir intacte cette condition du contrat lorsque Charles fut nommé sénateur de Rome.

Jamais le comte d'Anjou n'avait aussi clairement compris que Rome n'appartenait pas aux papes. Que devenait alors le secours de la papauté? — Quel appui Urbain IV pouvait-il prêter à la cause qu'il soulevait? — Ces pensées durent agiter un prince chez qui la valeur était mûre et prudente, et il dut incontestablement différer son adhésion au contrat que lui offrait à signer le notaire apostolique, jusqu'à plus ample information sur les hommes et les faits d'Italie. Jacques Gantelme fut délégué par le nouveau sénateur au gouvernement de Rome avec le titre de vicaire. Son maître ne lui confia point le secret de ses projets ambitieux, mais il lui donna une cour de jurisconsultes et de chevaliers, une petite armée, quelque argent, une autorité presque souveraine et le mit ainsi aux prises avec les caractères et les tempéraments de la Péninsule.

J'ai dit que Rome n'appartenait pas aux papes. Cette vérité qui peut étonner, j'en conviens, bien des esprits de notre époque, doit paraître banale à tout homme versé dans l'histoire italienne du moyen-âge. Même quand ils commandaient au reste du Monde, les souverains pontifes n'étaient pas maîtres chez eux. A côté du palais de Latran, s'élevait menaçant le Capitole. Le séjour de Rome était dangereux pour la Papauté, qui, désertant sa capitale, allait, le plus souvent, errant de ville en ville et cherchant où poser sûrement sa tente. Innocent IV passa bien des années

de sa vie et les plus éclatantes dans le palais d'exil que lui avait ouvert l'archevêque de Lyon. Urbain IV a daté presque toutes ses bulles d'Orviêto, et Clément IV, de Pérouse. Aussi ne doit-on pas être étonné que le prince français ait demandé au notaire apostolique, à propos du cens à payer au Saint-Siège, que l'on fixât le lieu du paiement : « Car, disait-il, je ne puis exposer mes fonds à courir par monts et par vaux à la recherche de la papauté vagabonde ! » Rome donc n'était pas aux papes ; elle s'appartenait et se gouvernait elle-même par un sénateur de son choix.

La nomination de Charles d'Anjou arrêta, dis-je, la marche des négociations ; le sénateur se crut assez puissant pour ne plus se soumettre à toutes les exigences du Saint-Père ; celui-ci considérant de son côté une élection sénatoriale à laquelle il n'avait pris aucune part comme un acte peu respectueux pour la dignité pontificale, chercha à imposer au prince une suzeraineté que les Romains n'admettaient pas. Deux formules de délimitation de pouvoir, l'une dure et l'autre adoucie, furent expédiées par la chancellerie papale au notaire négociateur, qui devait faire de la première et, à défaut, de la seconde une nouvelle condition du contrat sicilien. Mais Albert de Parme ne réussissait pas dans sa mission. Le tiers de l'année 1264 était déjà écoulé que Charles d'Anjou n'avait pas encore donné satisfaction aux instances apostoliques. Il différerait, différerait toujours, en attendant de Rome et d'Italie les rapports de ses envoyés sur l'état de ses affaires et de son influence dans ce pays. Guillaume Cornu, capitaine de galère, était parti de Marseille, pendant le carême, avec des lettres du comte pour Jacques Gantelme, son vicaire à Rome, et Philippe de Montfort, son ambassadeur extraordinaire auprès des républiques italiennes. Ce que le comte écrivait à Philippe de Montfort, nous l'ignorons ; mais à son vicaire il demandait quel était l'état des troupes et des munitions dont il disposait et quel fondement on pouvait faire sur les Romains d'un côté, et les cardinaux et le pape de l'autre. La réponse de Gantelme ne se fit pas attendre ; elle existe en original aux archives départementales des Bouches-du-Rhône, et ce précieux document, jusqu'à ce jour inconnu, est d'un intérêt extrême pour l'histoire des préliminaires de la conquête de Sicile. En voici le texte :

A très-haut et leur très-chier séigneur, à monseigneur le Conte

d'Anjou et de Prouvence, Jacques Gantiaumes, ses vicayres en Romme; Isnarz Huguelin, Ferrier de Senet Amant, Ganssiaumes de Tharascon, si chevalier; Chabauz, ses mareschaus; Guillaume Marescot et Andriu du Port, si juge, et Raoul, ses clers, eus apareilliez à touz ses commandemenz. Sire, nous fasons à savoir à votre Hautèce que le juesdi après Pasques, Guillaume Cornuz, votre cituen de Marseille, arriva à Romme à tout une galie é aporta unes lettres qui venoient de par vous à mésire Phelipe de Montfort, lesqueles nous ouvrimes par son commandement é pour ce que nous doutions que il n'i eust chose qui tournast à perilg, s'en ne les eust ouvertes, é entendimes ce qui estoit contenu dedenz; é quant à nous apartient é nous poons ne savons fere, nous vous réponnons en ceste manière. C'est à savoir que des arbalestiers que vous nous avez envoie nous avons grant joie, car il estoit bien mestiers é est encores que votre secours venist, si comme nous vous avons meintes fois mandé, é vous savez bien quel conseilg vous i avez mis, ne vous ne li pourrez parmettre par aventure quant vous voudriez. Après, de ce que vous mandiez quanz arbalestiers à pié vous auroient mestier se vous veniez à Romme, nous vous responnons que nous ne savons quèle besoigne vous avez enprise; mès vous le savez, et selonc la besoigne que vous avez enprise, si venez garniz de gent si comme vous cuydiez que mestiers vous soit. Mès nous vous conseillons que, se vous venez ça, que vous vegniez si efforcement que l'on vous dout, car se vous venez foiblement, tieux vous seront contrayres qui seroient avec vous se vous veniez efforcement. Carriaux, nous avons bien jusqu'à plusieurs milliers, mès nous doutons que il ne les nous conviegne tous despendre avant que vous vegniez; é se nous n'en despendiens nul, si est ce néenz selonc la besoigne que l'on dit que vous enprenez, é créons que boen fust que vous en aportissiez tant comme vous en pourriez avoir, car ça vous n'en pourrez nul recouvrer, ja soyt ce que nous ayons v hommes qui font pou autres choses. Engin nous n'avons nul. Arbalestiers à cheval nous avons bien jusqu'à m. xx é bien lxx hommes d'armes autres de France é de Prouvence; é tourriers de Romme, xxii; é chevaliers de Champeigne entour v.c. Mès de nostre gent de France é de Prouvence é de nos tourriers nous ne poons pas bien aydier, car toutes leurs armeures et leurs arbalestes sont engagés. E avons bien entour viii.c hommes é plus à pié, au portes é aus forterescs, dont l'une partie sont arbalestier et li autre sanz arbalestes, li quel ont toutes leurs armeures engagés, dont il est mout grant rumeur en Romme. Nous avons arbalestes de tour é de deus

piez, jusques à vii; d'estrief nous n'en avons nule, mès li arbalestier ont les leur qui sont engagés. De la venue mesure Phelipe nous ne savons rien, ja soit ce que nous i aions enveié mout de messages, fors tant que il nous manda le mardi après Pasques, par unes lettres, que il estoit à Melant é quant il auroit délivrées aucunes besoignes que il avoit là à fère pour vous, il venroit à Romme au plus tost que il pourroit. E sachiez que pour ce que il ne vient, les Rommein se tiennent pour moquez de vous é tiennent tout votre afère à trufe, pour quoi nous n'osons fère nule mencion de votre venue ne à privé conseil ne à autre homme qui vive, devant que mesures Felipes soit venuz; ainz nous doutons plus que nous ne feimes oncques mès que nous ne puissions tenir Romme jusqu'à la venue mesure Felipe, car l'en dit communément que ce est li biaux secours que vous avez envoieé en une galie qui est ça venue pour nous mener en, é que nous nous en devons chacune nuit fuir. Nous vous avons meintes foiz mandé l'estat de ça; se Rome se pert, ce n'est pas en notre coupe car nous perdrons les personnes avec. Encore nous fasons vous à savoir que, lundi après Pasques Flouries, li anemi furent aus portes de Romme à mie nuit, bien à mil chevaliers é à v.c arbalestiers à pié, é cuydèrent entrer en Romme par une porte qui leur devoit estre livrée par deniers; mès nous seumes leur venue; si fumes toute nuit armé seur nos cheaus couverz et éumes avé nous nos chevaliers de Champeigne é aucun de nos amis de Romme, mès ce fut petit, é nos serjanz françois é prouvenciaux dont la gregneur partie estoit sanz armes, é quant li anemi nous sentirent, il s'en partirent sanz plus fere; é sachiez se il fussient entré à l'ayde de la part que ils ont en Romme é des deniers que il ont à donner à leur volenté, notre afère eust peu duré, car nous ne peussions avoir eu ne n'aurions encore un seul Rommein à pié sanz sout, é Dieux set bien le pooir que nous avons d'eus assoudaier, é encore sor'en droit il s'efforcent plus qu'onques mès ne firent d'entrer, é croit touz jours leur force é la notre apetinée, car nous avons perdu les cuers des Rommeins. Sire, pour ce que vous nous mandastes que nous preissions chevaliers à sout, é que nous requisissions le pape é les cardinaus d'ayde, sachiez que nous l'avons fet, mès nous n'en poons encore avoir eu point d'ayde. En Barthelemiu de Croissant é en Paul Segnouri est tout notre recouvrer. Sire, sanz délay, renvoie la bargue, car la galie ne s'en puet retourner devant que la bargue soit revenue, é nous avons retenu Guillaumes Cornu jusqu'à tant que nous ayons monséigneur Felipe ou autre secours. Sire, pour Dieu, pensez d'envoier nous secours par

mer, car nous avons gregneur fiance é plus hastive espérance au secours que venra par mer que nous n'avons en ceus qui sont en Lombardie. Sire, merciez par vos lestres le Conte Pandoufle et Bartheleмиu de Creissant é Paul Segnouri du boen port qu'il font vers vous. Notres Sires vous gart. Ce fu fet le venredi après Pasques.

La lecture de ce rapport qui confirmait ce que Jacques Gantelme avait déjà et maintes fois écrit au comte de Provence, n'était point faite pour maintenir les illusions de ce prince. Les troupes d'occupation avaient été réduites par la misère à mettre en gage leurs armes. Le vicaire sénatorial était à bout de ressources. Ceux qui avaient appelé Charles à la haute dignité du sénat, s'écartaient de lui, le considérant comme un prince impuisant et pauvre, de qui il ne fallait plus attendre de faveurs. En vain Jacques Gantelme déployait-il toute son habileté administrative et tout son courage de soldat, c'en était fait : l'ennemi était dans la place, *les cœurs des Romains étaient perdus*. Avec grande peine avait-il pu, à une certaine heure, déjouer la trahison et sauver Rome par une active vigilance ; il sentait que de pareils efforts, s'ils n'étaient pas secondés par l'assistance incessante du maître, ne conserveraient pas longtemps une autorité moralement méconnue, et il trouvait, à cette occasion, un de ces mots grands et simples qui peignent bien ces antiques caractères : « *Si Rome se perd, disait-il, ce ne sera point par notre* » *faute, car nous périrons avec elle.*

Quant au Pape et aux cardinaux, il était inutile de compter sur eux !

Charles songea, en recevant cette lettre, à ce que lui avaient déjà coûté les premiers pas de l'expédition et au peu de fruits qu'il en avait retirés. Il vit clairement le but de son acceptation sénatoriale avorté, c'est-à-dire son influence annulée et sa réputation compromise à Rome. Il regretta sans doute d'avoir mis son nom et son prestige si tôt en contact avec les impressions vives et mobiles des Italiens.

Ce qu'il avait déjà perdu d'espérances et d'argent pendant les quelques mois de l'occupation romaine par son armée, lui permit de supputer, sans optimisme, les frais et les déceptions de la campagne de Sicile, et, lorsque le cardinal Simon, à qui le Pape avait confié le soin de prendre en mains l'œuvre diplomatique si péniblement conduite par le notaire Albert de Parme, se fut mis

en relation avec Charles d'Anjou, ce prince n'offrit plus au nouveau négociateur qu'un cens de 2000 onces d'or.

La Cour pontificale était lasse des lenteurs de cette affaire ; le cardinal de Sainte-Cécile avait reçu plein pouvoir pour la mener à bonne fin ; il n'hésita pas à transiger, et, par son habileté et son crédit auprès du comte de Provence, il ranima l'ambition et l'espoir du futur conquérant de Naples et l'amena à souscrire à 8000 onces.

Le contrat fut conclu et dénoncé, le 15 août 1264, à Boulogne-sur-Mer, où se trouvait alors la Cour de France. Charles adhéra en outre aux conditions que le pape sollicitait de son dévouement à l'Eglise, à propos de la dignité sénatoriale. Il s'engagea à entreprendre l'expédition sicilienne avant la fin de l'année, et, désireux de remplir sa promesse, il vint en Provence dans les premiers jours de septembre, et, tandis que le cardinal Simon ordonnait, d'Avignon, la levée des dîmes ecclésiastiques qui devaient payer les frais de la conquête, il fit hâter, à Marseille, Arles et Nice, les préparatifs du départ.

Quinze galères furent promptement armées et équipées dans le premier de ces ports, sept autres à Nice et Arles. Déjà, les amiraux, Olivier et Cassi, pouvaient, au premier ordre, monter à bord de la galère amirale, entourés de leur 109 hommes d'équipage ; 500 sacs de biscuits, 50 charges de vin, des œufs, des fromages, de la farine, préparés pour l'approvisionnement de la flotte, attendaient l'embarquement, dans les magasins de Nice et de Marseille ; les changeurs avaient fourni la monnaie étrangère qui devait parer aux premières dépenses sur la terre envahie ; 2000 cruches pleines de chaux vive, plus de 2000 piques, des armes de toute sorte, étaient toutes prêtes à partir.

Par les défilés des Alpes, sous la conduite du bailli de Barcelonnette, de nombreux détachements d'arbalétriers et de sergents d'armes étaient descendus en Piémont et en Lombardie, où le comte, déjà souverain de diverses places, avait établi un sénéchal, Bernard de Puget. Enfin, au moment de quitter la Provence, Charles avait fortifié les châteaux les plus exposés, organisé un service de gardes-côtes et frontières et pris toutes les mesures qui devaient assurer le maintien de son autorité pendant une longue absence.

Dans ce but, il s'était rendu, le 21 septembre, au centre des Alpes provençales, à Castellane, afin de raffermir par sa présence

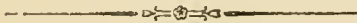
son autorité souveraine en ce coin de la province, où vivait un vassal jadis révolté et depuis vaincu, mais toujours puissant et inquiet, Boniface de Castellane.

Des Alpes, le Comte était revenu au cœur de ses états activer la terminaison d'une affaire considérable qu'il tenait à ne pas laisser en suspens : une conspiration qui, si elle avait réussi, devait arracher au prince français la dot de Béatrix, avait été découverte à Aix en 1263. Des hommes de tous les rangs de la société provençale, magistrats et bourgeois, négociants et moines, y avaient pris part. Une longue enquête, présidée par le juge mage du comté, assisté d'un grand nombre de juges de vigueries, avait donné à cette conjuration un retentissement considérable, Charles voulut, par un châtement jusqu'alors sans exemple, terrifier, avant de partir, ses sujets de fraîche date et leur enlever de longtemps toute velléité de révolte et de sédition. Le 21 octobre 1264, les principaux coupables furent condamnés à être décapités sur une des places publiques de Marseille.

C'est alors que la Provence étant pacifiée, l'escadre prête à prendre la mer, l'avant-garde de l'armée provençale déjà en Italie, Charles I^{er} crut le moment favorable pour donner le signal du départ.

Mais, sur ces entrefaites, arriva en France la nouvelle du décès d'Urbain IV, et l'expédition italienne fut une nouvelle fois ajournée.

LOUIS BLANCARD.



BIBLIOGRAPHIE.

REGUEIL *des Historiens des Croisades*, publié par les soins de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Documents arméniens. T. I, in-folio, cxxiv-859 p. Paris, Imprimerie impériale.

Lorsque le royaume d'Arménie eut cessé d'exister avec le dernier roi Bagratide Kakig II, assassiné par les Grecs, un parent de cet infortuné prince Roupèn se réfugia dans les montagnes du Taurus et, profitant des troubles de l'empire grec, fonda vers 1080 un petit état dans la Cilicie où son fils Constantin établit définitivement la domination arménienne. Disséminés dans le comté d'Edesse, dans le nord de la Syrie et la Cilicie, les Arméniens prirent une part active aux événements qui s'accomplirent à l'arrivée et pendant le séjour des Croisés dans ces contrées; la Cilicie étant d'ailleurs le seul chemin ouvert aux pèlerins qui se dirigeaient vers la Palestine par la voie de terre, les historiens arméniens peuvent nous fournir sur les entreprises des Croisés qui suivirent cette voie, ainsi que sur la principauté d'Antioche, le comté d'Edesse et la Cilicie, des renseignements que l'on chercherait vainement dans les chroniqueurs arabes, grecs ou latins.

L'attention s'était portée déjà depuis longtemps sur les sources inexplorées que fournissent les chroniques arméniennes. Un savant arménien, professeur à l'Ecole des langues orientales, Michael Dscherpet (Cirbied), avait, en 1813, traduit et publié dans les *Notices des manuscrits* un extrait assez étendu de Mathieu d'Edesse. M. Dulaurier en a donné récemment une traduction complète dans la collection des historiens arméniens de MM. Didot. Ces travaux étaient de nature à faire désirer la publication d'un recueil général des chroniques arméniennes; l'Académie des Inscriptions en a pris l'initiative et a chargé de ce travail M. Dulaurier. Le premier volume qui vient de paraître atteste, outre les connaissances spéciales qu'exigeaient la préparation de textes en grande partie inédits et leur traduction, une étude approfondie de toutes les questions qui touchent à l'histoire de la Petite-Arménie et des Croisades.

Cette publication débute par une introduction, dans laquelle l'auteur a cru devoir faire connaître au lecteur le théâtre sur lequel les auteurs arméniens allaient le transporter, et présenter un tableau complet de la Cilicie, des institutions et des mœurs de ce pays transformés sous l'influence et à l'imitation des Latins, des établissements que possédaient les marchands de l'Europe dans le royaume des Roupéniens, et

du commerce que les croisades y avaient fait naître. A la fin du volume se trouve un appendice destiné à compléter le récit des historiens arméniens qui s'arrête en 1340, à la vingtième année du règne de Léon V, dernier souverain de la Cilicie, d'origine indigène. A la dynastie des Roupéniens succéda en 1342 celle des princes de Lusignan de la maison royale de Chypre, qui furent chassés par le sultan Mamelouk Melik-Elaschraf Schában, sous les armes duquel succomba, en 1375, le royaume de la Petite-Arménie. Pour retracer l'histoire de cette triste époque, M. Dulaurier n'avait d'autres ressources que les mémoriaux ou notes historiques ajoutées par les copistes arméniens aux manuscrits transcrits par eux, quelques bulles de papes et quelques fragments de chroniques étrangères. Avec ces secours aussi rares qu'insuffisants, il est parvenu à retracer sous formes d'annales abrégées la dernière période de la domination arménienne en Cilicie; en suivant le dernier roi de la Petite-Arménie, Léon de Lusignan, dans sa captivité au Caire et dans ses pérégrinations à Rome, en Espagne, en Angleterre et en France, où il mourut en 1393, il a pu terminer l'histoire de la Petite-Arménie, qui n'avait encore jamais été écrite.

Les documents publiés par M. Dulaurier se composent de chroniques, de discours et de poèmes reproduits par extraits et quelquefois en entier. Ils sont classés d'après l'ordre que leur assigne l'époque à laquelle commence et finit chaque récit. Des notices préliminaires donnent des renseignements biographiques sur chacun des auteurs et des indications bibliographiques sur leurs ouvrages et les diverses éditions et traductions qui en ont été publiées. Dix-neuf auteurs ont fourni à la collection des *Historiens arméniens* un contingent plus ou moins considérable, ce sont : Mathieu d'Edesse, *Chronique* (963-1137). Michel le Syrien, *Chronique* (1011-1225). Vahram d'Edesse, *Chronique rimée des rois de la Petite-Arménie* (v. 1040- v. 1280). Héthoum, comte de Gor'igos, *Table chronologique* (1076-1307). Mardiros (Martir) de Crimée, *Liste rimée des rois de la Petite-Arménie* (1080-1405). Le connétable Sémpad, *Chronique du royaume de la Petite-Arménie* (1092-1274). Guiragos de Kantzag, *Histoire d'Arménie* (1097-1225). Samuel d'Ani, *Chronographie* (1097-1179). Grégoire le Prêtre, *Continuation de Mathieu d'Edesse* (1137-1163). Le docteur Basile, *Oraison funèbre de Baudouin, comte de Keçoun et de Marasch* (1144). Le patriarche saint Nersès le Gracieux, *Elégie sur la prise d'Edesse par Emâd-eddin Zanguï* (1144). Vartan le Grand, *Abrégé d'histoire universelle* (1163-1225). Saint Nersès de Lampron, *Réflexions sur les institutions des différentes églises* (1177); *Lettre au roi Léon II* (1198). Le continuateur anonyme de Samuel d'Ani (1185-1340). Le patriarche Grégoire Dgh'a, *Elégie sur la prise de Jérusalem par Saladin* (1187). Le docteur Mekhithar de Daschir, *Conférence tenue à Saint-Jean d'Acre avec le Légat apostolique* (1262). Anonyme, *Chant populaire sur la captivité de Léon, fils du roi*

Hethoum I^{er} (1266). Le continuateur anonyme du connétable Sémepad (1286-1335). Le roi Hethoum II, *Poème historique*.

« Les œuvres, dit M. Dulaurier, qu'a enfantées la littérature arménienne dans la Cilicie sont, comparativement à celles dont elle s'est enrichie sur le sol natal et fécond de la Grande-Arménie, très-inférieures en mérite et en nombre. Si l'on en excepte saint Nersès le Gracieux et un autre écrivain plus érudit peut-être, mais moins pur et moins élégant, saint Nersès de Lampron, archevêque de Tarse, on ne pourrait mettre en avant aucun nom qui ait brillé d'un vif éclat littéraire, dans un pays où les Arméniens eux-mêmes se considéraient comme des étrangers et des exilés. » Le mérite littéraire de ces écrits n'a du reste pour nous qu'un intérêt secondaire ; ce qu'il nous importe, c'est d'y trouver des renseignements nouveaux ; l'auteur a pris soin d'indiquer dans sa préface les points principaux sur lesquels les chroniques arméniennes complètent ou modifient les autres historiens.

« Deux chroniqueurs, Mathieu d'Edesse et son continuateur, Grégoire le prêtre, se sont faits les narrateurs aussi originaux que véridiques de la coopération active des Arméniens à la conquête laborieuse de la Terre-Sainte par les Francs, des luttes acharnées que soutiennent ces derniers contre les sultans Seldjoukides de la Perse et contre leurs lieutenants, et de la conduite tantôt ouvertement hostile, tantôt cauteleuse, et jusqu'à présent si mal définie des sultans d'Iconium contre les Francs, les Arméniens et les Grecs. »

« La seconde croisade sous les ordres de Louis VII et de l'empereur Conrad, ayant échoué dans le centre de l'Asie mineure, le bruit n'en parvint pas, à ce qu'il paraît, dans les retraites du Taurus, où les successeurs de Roupèn vivaient cantonnés, puisque nos historiens gardent le silence sur cette expédition.

« Mais en revanche, ils sont très-explicites sur celle de Frédéric Barberousse, en nous racontant la marche à travers les domaines des sultans d'Iconium, la députation que lui envoyèrent Léon II, qui gouvernait alors la Cilicie, et le patriarche Grégoire VI, dit Alirad, les secours que le prince et le patriarche arméniens firent parvenir aux troupes du souverain allemand errant dans les plaines arides et désolées de la Lycaonie, son arrivée à Seleucie Trachée et sa fin soudaine et si malheureuse dans les flots perfides du Saleph (Calycadnus).

« Comme on doit s'y attendre, ils disent peu de mots de la croisade conduite par Philippe-Auguste et Richard-Cœur-de-Lion, et de celle de saint Louis, dont le voyage s'opéra par mer et avec lesquels ils ne furent qu'un instant en rapport. Le même motif les fait passer très-rapidement sur les attaques réitérées que les flottes de l'Europe dirigèrent contre l'Egypte, et en général sur les expéditions posté-

» rieures à la prise de Saint-Jean d'Acre par les Croisés en 1191.
 » Ceux-ci avaient désappris la route périlleuse de l'Asie-Mineure et les
 » Arméniens affaiblis par leurs dissensions intestines, menacés par de
 » formidables voisins, entraînés sous les drapeaux des Mongols,
 » n'étaient plus en état d'agir spontanément hors de chez eux
 » et de combattre, comme autrefois, pour la cause commune des
 » chrétiens.

» Alliés naturels des Latins, sympathiques à leurs triomphes et à
 » leurs revers, ils font éclater ces sentiments toutes les fois qu'un
 » motif légitime de mécontentement ou leur susceptibilité blessée ne
 » vient point en gêner ou en arrêter l'effusion. Avec quels accents de
 » tristesse ne déplorent-ils pas la mort de Frédéric Barberousse et la
 » perte des espérances qu'avait fait naître son arrivée! La prise
 » d'Edesse (1144), la chute de Jérusalem (1187), retombées au pouvoir
 » des infidèles, eurent parmi eux un retentissement aussi grand, aussi
 » douloureux que dans tout le reste de la chrétienté. Ces funestes
 » événements inspirèrent la muse mélancolique de l'éloquent et doux
 » patriarche saint Nersès Schnorhali (le Gracieux) et excitèrent la verve
 » rude, mais énergique et puissante du patriarche Grégoire V,
 » surnommé Dgh'a (l'enfant). » (Pages III à V.)

Nous n'essaierons pas de relever tous les détails intéressants, tous les faits nouveaux que fournissent les auteurs dont se composent les *Historiens arméniens des croisades*; un travail de ce genre a été fait d'une manière assez complète par un savant allemand, M. Petermann¹. Pour bien comprendre, d'ailleurs, toute l'utilité de ces documents, il faudrait confronter les récits des auteurs arméniens avec ceux des historiens latins, grecs et orientaux, et constater toutes les additions et rectifications apportées aux faits déjà connus. M. Dulaurier a épargné ce long travail à ceux qui consulteront son livre. Dans des notes souvent très-étendues il rapproche des témoignages des chroniqueurs arméniens ceux que fournissent les historiens latins, les byzantins et les chroniques arabes et syriaques. Pour rédiger ces notes il a mis à contribution non-seulement Guillaume de Tyr et ses continuateurs et les Byzantins Anne Commène, Cinnamus, Nicetas Choniates, Nicephore Gregoras et Cantacuzène, mais encore la chronique de Ibn-Alathir, l'histoire d'Alep de Kemâl Eddin, la vie de Saladin de Behâ-Eddin, le Kitâb-essolouk de Makrizi, les annales d'Aboulféda, la chronique syriaque d'Alboufaradj et une relation que nous a laissée un arménien hethoum (Haython), qui, retiré à Poitiers, où il avait pris l'habit de Prémontré, a dicté en français un récit de la guerre des Mongols avec

1. Beiträge zu der Geschichte der Kreuzzüge aus armenischen Quellen von H. Petermann (Aus den Abhandlungen der Königl. Akademie der Wissenschaften zu Berlin 1860).

les musulmans de la Syrie et de l'Égypte. Grâce au rapprochement de ces divers textes, l'auteur a pu, en suivant pas à pas les chroniqueurs arméniens, relever les erreurs dans lesquelles ils sont souvent tombés, et mettre en lumière tous les faits nouveaux qu'ils fournissent pour l'histoire des croisades. Les nombreuses annotations qui accompagnent les traductions de M. Dulaurier donnent un grand prix à son travail et tout le monde reconnaîtra qu'il a rempli de la manière la plus profitable pour le public la plus grande partie de la tâche immense que la confiance de l'Académie lui avait imposée.

J. T.

LE CABINET DES MANUSCRITS DE LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE : *Etude sur la formation de ce dépôt, comprenant les éléments d'une histoire de la calligraphie, de la miniature, de la reliure et du commerce des livres à Paris avant l'invention de l'imprimerie*, par Léopold Delisle. T. I, Paris, imprimerie impériale. 1868, in-4° xxiv-577 pages. (Collection de l'Histoire générale de Paris).

« La collection de livres que laissa Charles VIII en mourant, n'était
 » pas considérable : elle est cependant le véritable noyau de notre
 » bibliothèque impériale. Les germes de cette grande institution existaient à peine à la fin du x^v^e siècle ; mais l'avenir en fut assuré le
 » jour où l'on comprit que, dans l'intérêt général, les livres amassés
 » par un roi devaient être fidèlement gardés par ses successeurs. Ce
 » principe, entrevu depuis longtemps, fut enfin reconnu sous Louis XII.
 » Aucune atteinte n'y fut donnée par ce roi, et l'exemple qu'il avait
 » donné fut imité par ceux qui régnèrent après lui. La bibliothèque
 » du roi n'est plus, à partir de Louis XII, le bien personnel du prince ;
 » elle devient insensiblement un dépôt public ouvert aux savants de
 » la France et des pays étrangers. Une des causes immédiates de cette
 » révolution fut le rapide développement que prit la bibliothèque de
 » Louis XII. Charles VIII en mourant n'avait pas autant de livres que
 » plusieurs de ses vassaux. Dix années plus tard, la *librairie* de Blois
 » passait pour la première du monde (p. 98). »

La bibliothèque des ducs d'Orléans, qui était conservée à Blois, datait de la fin du xiv^e siècle. Nous sommes loin de savoir les titres de tous les manuscrits qu'elle renfermait. M. Delisle a dressé une liste de ceux qui nous sont connus, elle comprend 187 articles : ces volumes se trouvaient à la bibliothèque du château de Blois sous le duc Charles, si célèbre par ses poésies et par sa longue captivité. Sous Louis XII cette bibliothèque s'augmenta : 1^o de la bibliothèque de Charles VIII, dont 29 manuscrits sont conservés à la Bibliothèque impériale ; 2^o de la bibliothèque des ducs de Milan, dont 140 manuscrits sont reconnaissables à la Bibliothèque impériale ; 3^o des manuscrits de Pétrarque dont seize existent encore dans le même dépôt ; 4^o de la plus grande partie de la bibliothèque de Louis de Bruges.

François I^{er} tenait de son père une bibliothèque commencée par son aïeul Jean, comte d'Angoulême, et dont le catalogue a été publié trois fois. Il plaça cette bibliothèque à Fontainebleau, y joignit des manuscrits achetés à grands frais, principalement en Italie, des manuscrits grecs surtout, la bibliothèque confisquée sur le duc de Bourbon et celle de Blois. — Ses successeurs immédiats s'occupèrent moins d'augmenter cette précieuse collection que de la conserver. Ils firent faire des reliures. On connaît environ 800 manuscrits reliés pour Henri II, quinze pour François II. Charles IX et Henri III paraissent avoir été absorbés par les événements politiques. Toutefois c'est à Charles IX qu'on dut le transfert à Paris de la bibliothèque de Fontainebleau, une des mesures les plus utiles qu'on puisse signaler dans l'administration de cet établissement.

Pendant la ligue, cette bibliothèque paraît avoir subi des pertes importantes. Le triomphe d'Henri IV fut le signal d'une ère meilleure. Sous ce prince, la bibliothèque du roi s'accrut : 1^o de la bible de Charles-le-Chauve, précieuse épave provenant de l'abbaye de Saint-Denis, qui possédait au moins 1350 volumes au x^e siècle, et qui les avait en grande partie perdus pendant les guerres du xvi^e siècle (1595); 2^o des manuscrits de Catherine de Médicis au nombre de 780 (1599). La précieuse bibliothèque fondée au château de Gaillon par le cardinal George d'Amboise devint aussi la propriété d'Henri IV, mais elle fut placée dans un autre dépôt, au cabinet du roi créé au château du Louvre.

Sous Louis XIII, Nicolas Rigaud fit un catalogue des manuscrits et des imprimés de la bibliothèque du Roi. Ce catalogue comprend 4712 articles. A la même époque, 400 manuscrits qui avaient appartenu à Philippe Hurault, évêque de Chartres, furent réunis à la bibliothèque du roi (1622). — La collection de copies formée par Antoine de Loménie fut achetée par Richelieu au nom du roi sous le même règne (1638); mais son transfert à la bibliothèque du roi n'eut lieu que pendant le suivant, à la mort de Mazarin¹.

Le règne de Louis XIV fut signalé par la rédaction de deux catalogues des manuscrits : le premier, celui des frères Dupuy, comprend 3930 articles, il date de 1645; le second, celui de Clément, en contient 10542, c'est l'inventaire de 1682, travail très-sommaire, mais qui eut pour complément un recueil de notices détaillées en neuf volumes in-folio. Ce fut sous ce prince que la bibliothèque du roi fut rendue publique. Ce règne fut signalé aussi par plusieurs acquisitions importantes : 1^o 260 manuscrits légués au roi par Jacques Dupuy, mort en 1656; 2^o 53 provenant de la bibliothèque de Gaston d'Orléans, mort en

1. La copie qu'Etienne Charles de Loménie fit faire de cette collection (p. 217) se trouve à la bibliothèque du château de Brienne-Napoléon (Aube).

1660; 3° 1923 offerts par le comte de Béthune au roi, qui les accepta en 1662; 4° 140 qui avaient appartenu au libraire Du Fresne, décédé vers la même date; 5° 590 achetés des héritiers de Gilbert Gaulmyn mort en 1665; 6° 2156 extraits en 1668 de la bibliothèque léguée par Mazarin au collège des Quatre-Nations; 7° 136 achetés avec les autres collections qui formaient la bibliothèque de Jacques Mentel, 1670; 8° 660 achetés en Orient pour le compte du roi, par Jean Michel Wansleb, de 1671 à 1675; 9° 67 cédés au roi par les Carmes de la place Maubert, 1672; 10° 49 donnés par l'empereur de la Chine, 1697; 11° 50 donnés par Le Tellier, archevêque de Reims, 1700; 12° plus de 500 achetés à la vente de la bibliothèque des Bigot, 1706; 13° les papiers d'André Duchesne, 1709; 14° les manuscrits de Galland, 1715; 15° la principale partie du cabinet Gaignières : 2407 volumes manuscrits et 272 portefeuilles, 1715. Je passe sous silence une foule d'acquisitions moins considérables.

Ces progrès continuent sous le règne de Louis XV. On n'ignore pas que c'est au commencement de cette période, sous la régence, que la bibliothèque du roi a été installée au palais Mazarin; c'est encore sous Louis XV qu'a eu lieu la publication du catalogue des manuscrits orientaux, grecs et latins, 1739-1744. Signalons encore les principales acquisitions: 1° le cabinet d'Hozier, origine du cabinet des titres, 1717; 2° 630 manuscrits provenant de Philibert de la Mare, 1719; 3° 957 manuscrits, 700 chartes et 7 armoires remplies de pièces modernes, le tout collectionné par Baluze, 1719; 4° la plupart des livres chinois et indiens compris dans l'inventaire de 1739 (le régent reçut en un seul envoi 1800 livres chinois); 5° environ 600 manuscrits recueillis en Turquie par Sévin dans une mission dont le gouvernement l'avait chargé, 1730; 6° 200 formant la bibliothèque du chapitre de Saint-Martial de Limoges, 1730; 7° 416 tirés du cabinet des de Mesmes, 1731; 8° la magnifique collection de Colbert, 1732 (M. Delisle a donné des détails nombreux sur les principales bibliothèques englobées dans cette collection : la bibliothèque du collège de Foix, celle du chapitre du Puy, celles des abbayes de Moissac, Mortemer, Savigny, Foucarmone, Bonport, La Noë, celle de la ville de Rouen); 9° 206 manuscrits et plus de 500 portefeuilles donnés au roi par Lancelot, 1732; 10° 170 les uns vendus, les autres donnés par Cangé, 1733; 11° 128 qui avaient appartenu à l'abbé de Targny; 12° 200 tirés des collections du maréchal de Noailles, 1740; 13° une partie notable du trésor des chartes de Lorraine, 1740; 14° d'importants manuscrits enlevés par la force des armes de la bibliothèque de Bourgogne à Bruxelles, parmi eux le Joinville dit de Bruxelles, 1746 (celui de Lucques avait été acheté en 1741); 15° 600 qu'avait possédés Meigret de Sérilly et qui avaient été distraits de la collection Colbert avant sa vente au roi, 1748; 16° les papiers de Dangeau : 230 volumes, 1749; 17° la collection Dupuy : 798 volumes,

et une suite de 160 autres volumes, total 958 volumes, 1754; 18° 50 volumes en porte-feuilles contenant des travaux de Du Cange, 1756; 19° les manuscrits de Notre-Dame de Paris au nombre de 301, 1756; 20° ceux d'Anquetil Duperron, 1762; 21° la collection de Fontanieu, 1765; 22° un choix des manuscrits du collège de Clermont, 1765. A ce règne appartient la suppression de la bibliothèque du Louvre et la réunion de ses manuscrits à la bibliothèque du roi.

M. Delisle termine ce volume au moment où commence la période révolutionnaire. Après avoir dit quelques mots des acquisitions de manuscrits faites sous le règne de Louis XVI, dont la plus importante fut celle de 255 volumes provenant de la bibliothèque du duc de La Vallière, 1784, il fait l'histoire : 1° du cabinet généalogique fondé en 1720 et qui était une des annexes de la bibliothèque du roi; 2° du dépôt de législation créé en 1759 et du cabinet de chartes établi en 1762 qui furent réunies à la bibliothèque en 1790.

Ceux qui connaissent les travaux précédemment publiés par le savant auteur, — et parmi eux je puis compter tous les lecteurs de cette revue, — n'ont pas besoin que je leur atteste l'intérêt des développements dans lesquels il est entré en écrivant cette histoire de la formation du plus important de nos dépôts littéraires. On lira avec le même plaisir et les détails multipliés qu'il nous donne sur ce dépôt même, et ceux qu'il a recueillis sur les bibliothèques principales d'où sont sortis les manuscrits qui le composent. De ces bibliothèques celles qui ne sont pas les moins curieuses à étudier, ce sont celles des Carolingiens et celles qu'avaient formées quelques rois capétiens antérieurs à Louis XII. M. Delisle leur a consacré les deux premiers chapitres de son ouvrage. Il y parle des bibliothèques de Charlemagne, de Louis le Débonnaire, de Charles le Chauve, de saint Louis, de Philippe le Bel, de Louis X et de Clémence de Hongrie sa femme, de Jean, de Charles V, de Louis duc d'Anjou, Jean, duc de Berry, et Philippe, duc de Bourgogne, ses frères; de Charles VII, de Louis XI, de ses femmes, de son frère dont il hérita; du cardinal Balue et de Jacques, duc de Nemours, dont il fit confisquer les biens; enfin de Charles VIII.

De ces collections, la plus connue et celle sur laquelle M. Delisle a réuni le plus de renseignements, est celle de Charles V, qui subsista sous Charles VI, et fut en 1424 ou 1425 vendue au duc de Bedford. Le catalogue dressé à cette date comprenait 843 articles. Les catalogues du temps de Charles V et Charles VI en contenaient plus de 900.

Nous attendons avec impatience les volumes suivants, surtout le second, qui renfermera l'histoire des collections acquises à l'époque révolutionnaire, de celles de Saint-Victor et de Saint-Germain des Prés, par exemple, qui nous apprendra l'état actuel du cabinet des manuscrits, et qui se terminera par des tables comme M. Delisle sait en

faire. Ces tables sont un complément indispensable de cet ouvrage. M. Delisle a suivi un ordre chronologique à peu près rigoureux. Il suit de là que les indications d'ordre le plus divers se suivent sans être rattachées les unes aux autres par un autre rapport que celui des temps : les nominations de gardes et de maîtres de la librairie se trouvent dans le même chapitre juxtaposées aux acquisitions de livres et aux missions scientifiques. Il est à désirer que la table permette d'embrasser d'un seul coup d'œil les renseignements qui se rapportent au même ordre de faits, par exemple au personnel de la bibliothèque.

D'un autre côté, quand on a lu la description d'un manuscrit et son histoire écrites comme M. Delisle sait le faire, si on ne se rappelle plus la provenance de ce manuscrit, il est impossible de le retrouver dans cette mer où il est comme noyé. Un index des manuscrits cités est donc indispensable.

Mais nous sommes convaincu qu'il ne tiendra pas à notre savant confrère que ces désirs ne soient bientôt satisfaits.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

LE GRAND PARANGON DES NOUVELLES NOUVELLES, *composé par* Nicolas de Troyes, *et publié d'après le manuscrit original, par* Emile Mabille. Paris, librairie A. Franck, 1869. 1 vol. in-16 de XLVII et 299 pages.

La liste déjà si nombreuse de nos vieux conteurs vient de s'enrichir d'un nouveau nom, jusqu'ici tout à fait inconnu, et dont la mise en lumière est due à un savant archiviste, attaché au département des manuscrits de la Bibliothèque impériale. M. Emile Mabille nous donne dans un élégant volume, faisant partie de la Bibliothèque elzévirienne, cinquante-cinq nouvelles choisies dans le recueil de Nicolas de Troyes. Et il a rehaussé le mérite de cette publication, en la faisant précéder d'une courte mais substantielle introduction, où il a résumé le peu que l'on sait de son auteur, et fait connaître les principales sources où a puisé celui-ci. Nicolas de Troyes, simple sellier, natif de la ville de Champagne dont il portait le nom, mais domicilié à Tours, écrivait dans l'année 1535 et au commencement de la suivante. Il vivait donc sous François I^{er} et, selon une conjecture très-vraisemblable de son éditeur, il était peut-être attaché au service de la cour; ce qui expliquerait la présence à Tours de l'ouvrier champenois. Louis XI et Charles VIII avaient habité longtemps le château du Plessis-lez-Tours; et sous Louis XII, comme sous François I^{er}, Amboise était un des séjours ordinaires de la cour.

Quelle que fût l'habileté que possédait dans son art Nicolas de Troyes, elle ne surpassait pas sans doute son talent de conteur. En effet, les récits de l'ouvrier sellier se recommandent par un tour facile et une

allure aisée, qui prouve que l'artisan avait su profiter de ses lectures, et qu'en prenant la plume il ne cédait pas à une tentation malheureuse. Dans la plupart de ses contes il n'a fait que reproduire des sujets déjà traités par ses devanciers, notamment par Boccace, par le vieux traducteur français des *Gesta Romanorum* et le compilateur des *Cent Nouvelles Nouvelles*. Sur les cent quatre-vingts nouvelles que renferme le second volume du *Grand Parangon*, le seul qui soit parvenu jusqu'à nous, cinquante-neuf sont empruntées aux *Nouvelles Nouvelles*, cinquante-cinq au *Décameron*, par l'intermédiaire d'une traduction française, antérieure à celle d'Antoine Le Maçon, et faite directement sur l'italien et non sur le latin, comme la vieille version de Laurent de Premier fait¹. Parmi les récits reproduits d'après le *Violier des histoires romaines* se trouve celui qui forme le chapitre XXVII de cet ouvrage et dont l'origine est due à un recueil sanscrit². Un des contes empruntés à Boccace, est celui du Juif qui se convertit à la religion chrétienne, après avoir fait le voyage de Rome. Aux *Cent Nouvelles Nouvelles* Nicolas de Troyes a emprunté, entre autres sujets, celui que La Fontaine a traité sous le titre de : *Les Cordeliers de Catalogne*.

Mais le principal mérite du conteur champenois, c'est d'avoir reproduit des anecdotes qui avaient cours de son temps, des incidents dont plusieurs s'étaient passés sous ses yeux, et qui nous font connaître divers usages du xvi^e siècle, ainsi que les habitudes des classes moyennes ou inférieures de la société, à cette même époque. Un de ces récits (le XIII^e) nous montre plusieurs pèlerins rassemblés dans la ville de Saint-Jacques de Compostelle, et parmi eux, quatre citoyens de Paris, un avocat ou procureur, un sergent, un meunier, un couturier ou tailleur. Ces quatre individus se réunissent pour retourner en France. En route ils devisent de plusieurs choses et notamment de la cause pour laquelle ils étaient allés à Saint-Jacques. L'avocat, donnant à ses compagnons l'exemple de la sincérité la plus absolue, leur avoue qu'il a fait tant de tromperies en plaidant, qu'il a rendu mauvais tant de bons procès, qu'il a pillé tant de pauvres gens, tant volé d'argent, qu'il serait impossible de nombrer ses méfaits. C'est pourquoi son confesseur lui a imposé l'obligation de faire du bien en retour du mal qu'il a fait, et d'aider, s'il se pouvait, à la construction de quelque belle chapelle. L'avocat compte bien s'y employer de son mieux. Le sergent, prenant alors la parole, déclare qu'il se considère lui-même comme le

1. On peut voir sur ce point les détails qu'a donnés M. Mabille dans une précédente publication (*Le Parangon des nouvelles honnestes et délectables*, Paris, J. Gay, 1865, in-18); pages XIV à XIX de l'introduction.

2. Cf. *l'Essai sur les fables indiennes et sur leur introduction en Europe*, par A. Loiseleur Deslongchamps. Paris, 1838, in-8°, p. 107 et suiv.

pire des quatre, car il a fait force larcins et tromperies, ajourné des gens à tort et sans cause, si bien qu'il ignore comment la terre peut le supporter. Aussi ne s'est-il confessé que d'une partie de ses méfaits, et il a reçu de ses confesseurs l'ordre de faire du bien. Il est résolu, avec le consentement de l'avocat, d'employer son argent à aider à bâtir la chapelle dont il a été question. Quant à moi, dit le tailleur, j'ai corbiné (enlevé, escamoté) beaucoup de drap, car quand on me baillait cinq aunes de drap, de velours, de satin, de damas, d'écarlate et autres draps de laine et de soie, à mettre en une robe, je n'y en mettais point plus de quatre; quelque habillement que je fisse, il m'en demeurait toujours quelque lopin; et je vous promets, sur ma foi, que j'en ai dérobé de mon temps pour plus de mille écus. Je m'en suis confessé comme vous autres, et quant à ce qui est du bien que je dois faire, je suis prêt à le consacrer avec vous autres à venir en aide à la construction de la chapelle. Vraiment, dit le meunier, de mon côté, j'en construirai un quart, vu que j'ai tant dérobé de blé en ma vie, que c'est une chose merveilleuse; lors même qu'il n'en venait qu'un boisseau à moudre, j'en avais pourtant ma part.

Tous quatre furent donc d'accord de faire bâtir la chapelle, et lorsqu'ils se virent arrivés près de Paris, ils discutèrent pour savoir où s'élèverait cette construction. L'avocat voulait qu'elle fût près du tribunal et le sergent aussi; le tailleur prétendait qu'elle fût près de sa maison et le meunier près de son moulin; enfin, chacun la désirait à sa fantaisie. Alors le tailleur proposa à ses trois compagnons l'expédient suivant : « J'ai ici un chien, le plus joli du monde, et qui accomplit le plus de tours amusants. Voici une laisse avec laquelle je le mène, nous le pousserons devant nous, ayant tous quatre les yeux bandés et sans lâcher la laisse; là où il s'arrêtera, nous ferons bâtir la chapelle. » Aussitôt dit, aussitôt fait. Lorsque le chien eut cheminé longtemps sans s'arrêter; il cessa de marcher. « Or ça, messieurs, dit l'avocat, voici le lieu où nous devons faire bâtir notre chapelle. » Tous les quatre à la fois, ayant débandé leurs yeux, virent qu'ils étaient sous Mont-faucon, le gibet de Paris; et ils furent tous bien étonnés de voir ce beau lieu à faire bâtir leur chapelle. Autant en adviendra-t-il, conclut Nicolas de Troyes, à tous ces larrons et méchants prévôts, juges, avocats, sergens larrons, meuniers et autres gens, qui pillent et dérobent à leur escient¹ le pauvre peuple; leur chapelle sera bâtie à Mont-

1. Cette locution était d'un usage si fréquent dans notre ancienne langue, qu'elle n'a pas besoin d'explication. C'est par inadvertance que, dans un passage de Marie de France cité par le savant M. Ambroise Firmin Didot, les mots *mun escient* ont été traduits par « moine savant, » au lieu de « à mon escient, autant que je sache. » Voyez les *Observations sur l'orthographe ou ortographe française*, 2^{me} édition, 1868, p. 50, note.

faucou, au gibet, bien que l'on ne pende guères juges ni avocats. Mais ils seront tous pendus au gibet d'enfer, ceux du moins qui commettent des extorsions envers les pauvres gens.

Quelques récits de Nicolas de Troyes ont un caractère féerique et une origine orientale. Tel paraît être le cas, et M. Mabille en a fait l'observation, pour la X^e nouvelle, où se trouve racontée l'histoire des trois fils d'un pauvre villageois, à qui leur père en mourant ne laissa qu'un coq, un chat et une faucille, mais qui devinrent tous trois fort riches, grâce à ces trois objets. Les aventures de celui des trois frères à qui le chat échut en partage présentent une très-grande ressemblance avec celles d'un certain Keïs, fils d'une pauvre veuve persane, telles que nous les a racontées un écrivain persan du commencement du xiv^e siècle, ainsi qu'avec la légende de l'anglais Whittington et celle du florentin messer Ansaldo degli Ormanni ¹.

L'édition de M. Mabille nous a paru faite avec soin. Peut-être l'éditeur a-t-il trop scrupuleusement respecté les leçons de son unique manuscrit, qui présente parfois des omissions ou des mots altérés. Nous allons donner ici quelques exemples de l'un et de l'autre genre de faute.

Page 17, ligne dernière, au lieu de ouyr le *rabas*, il faut sans doute lire le *tabut*, c'est-à-dire le vacarme, comme à la ligne 4 de la même page. Page 24, ligne 6 et 7, il est question d'une vieille femme qui s'était essoufflée à tirer du vin. Le texte porte les mots : elle avoit trop *havané* à le tirer. Je préférerais lire *ahané*. Le substantif *ahan*, d'où vient *ahaner*, se trouve employé dans un vieux dizain rapporté par La Monnoye, dans ses additions sur le *Menagiana* ², et où l'on voit la *crainte et l'ahan* produire sur une vieille femme qui se confessait, le même résultat qu'amène l'effort fait par la vieille de notre conte, pour mettre en perce son tonneau.

Page 64, il est question de la mésaventure que devaient éprouver trois galants, auxquels une jeune fille dont ils étaient amoureux avait donné rendez-vous dans un cimetière. Le mot *venue*, que l'on trouve encore employé deux fois dans la suite de l'ouvrage (p. 139), a été changé en *veine* ³. — Page 70, l. 2, au lieu de : que je pense, il vaut mieux lire : que je puisse (puisse). — Page 160, dans cette phrase : quant ils trouveront *chaste* cheute, il faut lire *chape*. Il s'agit ici d'une locution bien connue des amateurs de notre ancienne langue et que La

1. Cf. sir William Ouseley *Travels in various countries of the East*, t. I, p. 170 et p. 171, note.

2. Edition de 1715, t. I, pp. 9 et 10.

3. Voyez un exemple du mot *venue*, pris dans le sens de malheur, désastre, dans Brantôme, *Vies des grands capitaines*, édit. Lud. Lalanne, t. II, p. 363; et le même mot, employé comme synonyme de mauvais tour, *ibidem*, p. 131.

Fontaine a employée¹. — Page 165, dans cette phrase : mais il n'eut nul mal, Dieu mercy au gentilhomme, il faut sans doute suppléer la conjonction *et*, avant les mots : au gentilhomme. En effet, l'auteur a voulu dire que le barbier échappe à tout mal, grâce à Dieu et au gentilhomme. La même observation s'applique aussi, croyons-nous, à la ligne 3 de la page 126.

Page 214, dans ce passage : se malle fortune n'est digne d'être au dit livre de Boccace, on doit probablement rétablir le mot *plus* entre n'est et digne. — Page 276, la locution se m'aist Dieu, qui revient deux fois, à vingt et quelques lignes de distance, est écrite moins correctement la première fois que la seconde : se maist dieux. — Page 290, au lieu de : tant qu'à la fin il s'en *faillit* aller, il vaut mieux lire : il s'en *fallut* aller. La même leçon doit être adoptée page 261 et firent tant boire mon mary que il le *faillit* aller coucher.

Dans la longue et curieuse nouvelle que M. Mabilie a donnée sous le n° LI, et qui n'est autre chose, comme il l'a fait observer, que l'histoire si connue de l'entremetteuse Célestine, on lit (p. 226-227) plusieurs mots que l'espagnol a empruntés à l'arabe, tels que *soliman* (de *soleïmâny*, arsenic, et aussi espèce de sucre, etc.)². Un autre de ces mots est *azahar*, fleur d'orange, car il faut lire ainsi, au lieu de *ozahar*, que porte le texte imprimé³. Un troisième, *atraunizes* (c'est ainsi que porte le manuscrit, et non *atraunisses*), est une altération de *atramuz*, qui vient du grec θέριον (lupin), par l'intermédiaire de l'arabe *attormos*. Un peu plus bas, au lieu de oignons, albarans, il faut lire : oignons albarrans, sans virgule entre les deux mots. C'est une expression composée qui représente l'espagnol *albarrana cebolla* (oignon sauvage)⁴.

A la page précédente, l'édition de M. Mabilie donne une phrase qui est évidemment altérée dans le ms. comme dans l'imprimé. Le premier porte : Elle faisoit délier les cueurs avec jus de limons, avec turvive. La comparaison de ce passage avec l'endroit correspondant de la pièce espagnole qu'a copiée Nicolas de Troyes, me suggère une conjecture que je soumets au jugement des lecteurs. Ne faut-il pas lire : elle faisoit (c.-à-d. elle rendait) délié le cuir avec turbit? En effet la pièce espagnole porte : « Elle adoucissait la peau avec du jus de limon, du turbith⁵. » — Enfin, à la ligne 4 de la page 227 on voit mentionnées des

1. Cf. Littré, *Dictionnaire*, au mot Chape chute.

2. Voyez la *Description de l'Afrique et de l'Espagne par Edrisi*, publiée et traduite par R. Dozy et M. J. de Goeje; Leyde, 1866, in-8°, glossaire, p. 317, 318 et 388.

3. Cf. le *Glossaire des mots espagnols et portugais dérivés de l'arabe*, par R. Dozy et le Dr W. H. Engelmann. 2^e édition, Leyde, 1869, in-8°, p. 223-224.

4. Cf. Dozy et Engelmann, *opus suprâ laudatum*, p. 69.

5. *La Célestine, tragi-comédie de Catixte et Mélibée, traduite de l'espagnol*, etc., par Germond de Lavigne. Paris, 1841, in-12, p. 36.

fleurs de serre. Le manuscrit porte *seue*. Il faut donc lire : des fleurs de *seu*, c'est-à-dire, de *sureau* ¹.

On aurait désiré trouver, soit en note, au bas des pages, soit dans un petit glossaire, à la fin du volume, l'interprétation d'un certain nombre de mots complètement tombés en désuétude. C'est ainsi qu'à la page 210 il est question d'une femme « laquelle laissoit le boire et le manger pour aymer par amours et estoit tout oultre de la confrérie de houlette. » Cette locution aurait eu besoin de quelques mots d'explication, ne fût-ce qu'au moyen d'un simple renvoi aux *Cent Nouvelles Nouvelles* ², où l'on voit qu'elle désignait la confrérie des femmes débauchées, des dames du Huleu. On peut en rapprocher l'ancien français *holerie* « libertinage, débauche », *holier*, *houlier* « débauché, luxurieux », au féminin *houlière*.

C. DEFREMERY.

TABLE *chronologique des chartes et diplômes imprimés, concernant l'histoire de la Belgique, mise en ordre et publiée sous la direction de la Commission royale d'histoire, par Alphonse Wauters, archiviste de la ville de Bruxelles, professeur d'histoire nationale au musée de l'Industrie, membre de l'Académie des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique. Bruxelles, imp. de M. Hayez, 1866 et 1868, 2 vol. in-4°.*

Dès 1837 l'Académie royale de Belgique décida, sur la proposition de M. Gachard, la publication d'une table chronologique des chartes imprimées relatives à l'histoire de la Belgique. Elle prit pour modèle la Table chronologique des diplômes, chartes, titres et actes imprimés concernant l'histoire de France, dont le premier volume fut publié en 1769 par Brequigny et dont la continuation est confiée à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Après bien des vicissitudes, le travail de rédaction de la table des diplômes belges fut confiée à M. Gachet, puis, à la mort de ce dernier, à M. Wauters, qui a eu le bonheur de le mener à bonne fin. M. Wauters a mis au jour en 1866 le tome I^{er}, qui embrasse les actes de l'an 275 à l'an 1100, et en 1868 le tome 2^e qui s'arrête à l'an 1200. Les analyses sont en français; la date est reproduite textuellement, ce qui permet de contrôler les équivalents en quantités modernes donnés par le rédacteur.

Une question grave se présentait; que fallait-il entendre par diplômes belges? La Belgique est, comme nation, née d'hier; elle se com-

1. Cf. Génin, *Recréations philologiques*, Paris, 1856, in-8°, t. II, p. 438, 439.

2. Ed. Th. Wright, dans la Bibliothèque elzévirienne, t. II, p. 296, glossaire.

pose de provinces qui ont au moyen-âge suivi des fortunes diverses et dont, pour la plupart, certaines portions ne font pas aujourd'hui partie du royaume de Belgique. Se renfermer dans les limites actuelles de la Belgique paraissait devoir produire de fortes lacunes. La commission chargée de surveiller la publication de la Table chronologique prit à cet égard, à diverses époques, plusieurs résolutions qui tendaient à élargir de plus en plus le cercle de l'histoire belge. C'est ainsi qu'elle a prescrit de recueillir les actes concernant les localités qui ont fait autrefois partie des provinces belges et qui en ont été détachées à une époque quelconque.

Mais, que doit-on entendre par les provinces belges? C'est ici que les rédacteurs de la Table ont quelquefois donné une interprétation trop large au mot *Belgique*. On s'étonnera peut-être de lire dans la Table des diplômes belges l'analyse de documents tels que ceux que je vais citer au hasard : — page 1. Le sénat de Rome informe la curie de Trèves qu'il a récupéré le droit de nommer l'empereur; — l'empereur Probus informe le sénat de Rome qu'il a conquis la Germanie et délivré la Gaule tout entière; il lui offre les couronnes que les cités gauloises lui ont décernées. Est-il justifiable d'insérer (page 9) l'analyse d'un rescrit des empereurs Valentinien et Valens, relatif à la procédure criminelle, sous prétexte qu'il a été signé à Reims, ville de l'ancienne Belgique. Les rois mérovingiens deviennent peut-être aussi par trop Belges. Quel intérêt a pour la Belgique la lettre d'Ayitus, archevêque de Vienne, à Clovis, pour le féliciter sur sa conversion, analysée p. 26? Quant aux Carlovingiens, qui pour nos voisins sont, ainsi que Godefroy de Bouillon et Charles-Quint, exclusivement des Belges, on comprend que l'on cite dans la Table des diplômes les actes qui leur sont personnels, tels que la lettre du pape Adrien à Charlemagne sur la toiture de la basilique de Saint-Pierre (p. 94); mais pourquoi citer la confirmation par le même Charles des privilèges de l'abbaye de Flavigny en Bourgogne ou de Saint-Martin de Tours? Il y a vraiment abus à faire de Trèves et d'Aix-la-Chapelle des villes belges. Nous n'insisterons pas sur ces exagérations du patriotisme belge : elles n'ont d'autre inconvénient que d'enfler démesurément la Table des diplômes, de telle sorte qu'il faut un énorme volume pour atteindre l'année 1100. — C'est le cas de dire : *quod abundat non vitiat*, d'autant plus que les analyses de M. Wauters sont fort bien faites et substantielles. Le savant archiviste de Bruxelles a dépouillé tous les ouvrages où il pouvait espérer faire une bonne récolte ou même glaner; les publications les plus récentes ont été mises par lui habilement à contribution; aussi le second volume, qui est entièrement consacré au ^{xii}e siècle, est-il très-fourni. L'index des auteurs consultés publié par l'auteur montre à quel travail il s'est livré, pour être complet, et fournira des renseignements utiles sur des recueils diplomatiques qui ont paru depuis peu à l'étranger

et qui sont peu connus en France. M. Wauters n'a pas manqué de profiter de l'excellent Catalogue des actes de Philippe-Auguste, de notre confrère M. L. Delisle, qui est le modèle du genre.

En résumé, l'œuvre de M. Wauters est véritablement scientifique : non-seulement on y trouve les dates dans leur contexte, mais encore les noms de lieux et de personnes sont reproduits avec leur forme originale. De bonnes tables rendent les recherches faciles, et l'on ne peut que souhaiter vivement la continuation d'un travail qui fera le plus grand honneur à M. Wauters, et sera d'une grande utilité pour tous ceux qui s'occupent de l'histoire de l'Europe au moyen-âge.

E. BOUTARIC.

MACCARONIS FORZA. *Comédie macaronique de Bernardino Stéfonio, publiée pour la première fois par M. Edelestand du Méril.* Paris, Didier, 1869. In-8° de 74 p.

Bernardino Stéfonio, jésuite italien, mort en 1620, a composé une comédie burlesque, dont beaucoup d'auteurs ont parlé, mais qui n'avait jamais vu le jour. C'est à peu près la seule pièce dramatique en vers macaroniques qui nous soit parvenue. M. du Méril n'a pas dédaigné de la mettre en lumière, en se servant de deux copies que renferme le ms. latin 8366 de la Bibl. Imp. Cette publication a fourni à l'éditeur l'occasion d'exposer dans une préface substantielle ses idées sur les origines de la poésie macaronique. Il y a inséré, d'après le ms. 801 de Douai, une pièce du ^{xiii}^e siècle, dont on n'avait encore donné qu'un texte très-défectueux, et d'après un ms. de Limoges, du ^{xiv}^e siècle, une farciture pour la fête de l'Assomption. Cet opusculé touche donc par plus d'un point à l'histoire littéraire du moyen-âge, à laquelle M. Edelestand du Méril a déjà rendu tant de services.

L. D.

LIVRES NOUVEAUX.

255. ABEL (Ch.). — Recherches sur d'anciens ivoires sculptés de la cathédrale de Metz. In-8°, 55 p., 1 pl. et 3 dessins. Metz, Rousseau. Pallez.

Extrait des Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de la Moselle.

256. AFFRE (Henri). — Le Consulat de Millau. In-8°. 55 p. Rodez, imp. Raterly.

Extrait des Publications de la Société de l'Aveyron.

257. AVEZAC (d'). — Campagne du navire l'Espoir de Honfleur, 1503-1505. Relation authentique du voyage du capitaine de Gonnevillle ès nouvelles terres des Indes, publiée intégralement pour la première fois avec une introduction et des éclaircissements. In-8° de 115 p. Paris, Challamel aîné. 1869.

258. BAGUENAUT DE PUGESSE. — Négociations de Henri II avec le duc de Ferrare (1555-1557), d'après des documents inédits. In-8°, 32 p. Le Mans, imp. Monnoyer.

Extrait de la Revue des Questions historiques.

259. BARTHÉLEMY (Anat. de). Etude sur les lettres d'anoblissement. In-8° de 31 p. Paris, Dumoulin.

Extr. de la Revue historique nobiliaire.

260. BEAUCHET-FILLEAU (H.). — Pouillé du diocèse de Poitiers. In-4° de XLIV et 514 p. Niort, L. Clouzot; Poitiers, H. Oudin. 1869. 20 fr.

261. BEAUCOURT (G. DU FRESNE DE). — Les Chartier. Recherches sur Guillaume, Alain et Jean Chartier. In-4° de 59 p. Caen, Le Blanc-Hardel. 1869.

Extr. des Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie.

262. BELLÉE. — Les anciennes communautés d'arts et métiers de la Sarthe. In-8°, 22 p. Le Mans, imp. Monnoyer.

Extr. du Bulletin de la Société de la Sarthe.

263. BELLEY, d'ANVILLE et LAGEDANT. — Le pays de Rais et Rezé, sa capitale, avec notice biographique par M. Dugast-Matifeux. In-8°, 40 p. Nantes, Petitpas.

Extr. des Annales de la Société Académique de Nantes.

264. — Bibliothèque de la ville de Reims. Catalogue des imprimés. Belles-Lettres. 1^{re} et 2^e parties. 2 vol. In-8°, XII-1384 p. Reims, imp. Dubois et C^e.

265. Bibliothèque historique et littéraire du Dauphiné; publiée par H. Gariel. T. I. Guy Allard. Mélanges. In-8°, 495 p. Grenoble, Allier. Les quatre premiers volumes de la Bibliothèque, 64 fr.

266. BODARD DE LA JACOPÈRE (de). — Chroniques craonnaises. Ouvrage accompagné de 20 lithographies ou eaux-fortes par MM. Charpentier, T. Abraham et E. Morice. In-8°, 762 p. Laval, Mary-Beauchêne.

267. BONHOMME. — Le duc de Penthièvre (Louis-Jean-Marie de Bourbon), sa vie, sa mort (1725-1793), d'après des documents inédits. In-18 jésus, 352 p. Paris, Firmin Didot.

268. BOUCHER-DE-MOLANDON. — La salle des Thèses de l'Université d'Orléans. In-8° de 55 p. avec planches. Orléans, Herluison.

269. BOUET. — L'Eglise de Germigny et celle de Beaulieu-lez-Loches. In-8°; 36 p. avec fig. Caen, Le Blanc-Hardel.

Extr. du Bulletin monumental.

270. BOURGE (de). — Le Roux de Lincy. In-8°, 4 p. Paris, Bachelin-Deflorenne.

Extr. du Bibliophile français.

271. BRUAS. — Des Droits et usages extraordinaires et abusifs de la féodalité, spécialement en Anjou. In-8°, 30 p. Angers, Barassé.

Extrait de la Revue d'Anjou.

272. BRUNET (V. A.). — Les Abbayes du Calvados. L'Abbaye du Val (traduit du *Gallia Christiana*). In-8°, 23 p. Vire, imp. V^e Barbot.

273. CANÉTO (l'abbé). — Calices anciens et modernes, matière, forme, ornementation. In-8°, 52 p. Auch, imp. Foix.

Extrait de la Revue de Gascogne.

274. — Carte du pays et comté de Clermont. Paris, imp. Monrocq.

275. CASTAN (Auguste). — Le siège et le blocus de Besançon par Rodolphe de Habsbourg et Jean de Chalon-Arlay en 1289 et 1290; étudiés dans les textes et sur le terrain. Besançon, imp. de Dodivers, 1869. In-8° de 96 p.

276. CAUMONT (de). — Le Mur de Landunum (Côte-d'Or) comparé aux murs de l'Oppidum découvert à Mursens (Lot) et au mur découvert cette année au mont Beuvray (Saône-et-Loire). In-8°, 14 p. et planche. Caen, Le Blanc-Hardel.

Extrait du Bulletin monumental.

277. Chambre des comptes de Paris, essais historiques et chronologiques, privilèges et attributions nobiliaires et armorial. 6^e fascicule. In-4°, 545-640 p. Lyon, imp. Perrin. Paris, lib. Dumoulin.

L'ouvrage formera 8 fascicules. Le prix de la souscription est de 80 fr.

278. CHARDON. — Etudes sur les dialectes et les patois dans la langue française, et spécialement sur le dialecte et le patois du Maine. In-8°, 31 p. Le Mans, imp. Monnoyer.

Extrait du Bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe.

279. CHEVALIER (l'abbé). — Notice analytique sur le cartulaire d'Aimon de Chissé, aux archives de l'évêché de Grenoble. In-8° de 96 p. Colmar, imp. de Ch. M. Hoffmann.

280. CHEVALIER (l'abbé). Cartulaire de l'Abbaye de Saint-André le Bas de Vienne, ordre de Saint-Benoît, suivi d'un Appendice de chartes inédites.

dites sur le diocèse de Vienne (IX-XII^e siècles). In-8° de LII, 368 et 43 p. Vienne, Savigné; Lyon, Scheuring.

281. CHEVALIER (Docteur Ul.). — Les états du Dauphiné et particulièrement ceux tenus dans la ville de Romans en 1788. In-8° de 35 p. Grenoble, Prudhomme.

282. CHODZKO (Alexandre), — Grammaire paléoslave suivie de textes paléoslaves tirés pour la plupart des mss. de la Bibliothèque impériale de Paris et du psautier de Bologne. In-8° de 276 p. Paris, imprimerie impériale, 1869.

283. CIBRARIO. — Etude historique et philologique sur quelques vocables employés dans les plus anciens inventaires du garde-meuble des Médicis. Traduit de l'italien par Ch. Livet. In-8°, 23 p. Paris, P. Dupont.

284. CIBRARIO. — Origine e progressi delle istituzioni della monarchia di Savoia fino alla costituzione del Regno d'Italia. Parte I. Storia. — II. Specchio cronologico. Seconda ediz. aumentata e corretta. In-8. gr. di pag. 408-541. Firenze, tip. Cellini e C. 20 fr.

285. CLÉMENT, DE CORNIMONT. — Fragments historiques. Légendes et traditions concernant La Bresse, Cornimont, Saulsures, Ventron et Vagny. In-12, 24 p. Remiremont, imp. Mougin.

286. CLOSMADÉUC (G. de). — Chirurgie et barberie en Bretagne avant la Révolution. In-8°, 16 p. Vannes, imp. Galles.

287. COLBERT. — Lettres, instructions et mémoires de Colbert, publiés par Pierre Clément. T. 6. Justice et police, affaires religieuses, affaires diverses. Gr. in-8°, cxvi-535 p. Paris, imp. impériale.

288. COUSIN (L.). — Observations sur le projet de carte-itinéraire de la Gaule au commencement du v^e siècle. In-8°, 31 p, et carte. Caen, Le Blanc-Hardel.

Extrait du Compte-rendu des séances du Congrès archéologique de France, session de 1867.

289. COUSSEMAKER (E. de). — Les harmonistes du XIV^e siècle. In-4° de 16 p.

290. CROISOLLET. — Histoire de Rumilly. Abrégé chronologique des principaux faits municipaux, militaires, ecclésiastiques et littéraires de la ville de Rumilly (Haute-Savoie), depuis l'époque romaine jusqu'à la fin de l'année 1866. In-8°, iv-431 p. Chambéry, imp. Puthod.

291. CROZET (F.). — Grenoble ancien et moderne, publication contenant la description de la ville de Grenoble, de ses monuments, etc., terminé par un plan de la ville et une légende de ses rues, etc. In-12, 48 p. Grenoble, M^{lle} Pianque; Dupont. 1 fr. et 60 c.

292. CUQUEL (Abbé). — Observations sur un mémoire adressé par M. Castagné à M. de Pebeyre, ancien préfet du Lot, touchant les ruines de Mursceint. In-8°, 14 p. Cahors, imp. Combarieu. 30 c.

293. DARCHE. — Etude sur Perreciot. Discours à l'audience solennelle de rentrée du 3 novembre 1868 de la cour impériale de Besançon, In-8°, 60 p. Besançon, imp. Jacquin.

294. DESMOUSSEAUX DE GIVRÉ. — Madame de Montespan et Louis XIV; In-8°, 7 p. Paris, imp. Hennuyer et fils.

Extrait de la Revue britannique, numéro de juin 1869.

295. DESPLANQUE (A.). — Archéologie musicale. Paris, Douniol, 1869. In-8° de 13 p. (Compte-rendu des ouvrages de M. de Coussemaker, extrait du Correspondant).

296. DIDIER (E.). — La Cathédrale de Coutances et les moines celtiques. In-8° de 80 p. avec planche. Saint-Lo, Elie fils.

297. — Documents historiques sur le prieuré conventuel de Châteaux-l'Hermitage, qualifié souvent d'abbaye dans les chartes. (Ces documents sont tirés des archives de Roche-Mailly). In-8°, XIX-69 p. et planche. Le Mans, imp. Monnoyer.

298. DUBERNET DE BOSQ. — Complément à la Notice historique sur les Lusignan d'Agenais et de Poitou, In-8°, 15 p. Agen, imp. Bonnet.

299. DUPLESSIS (Georges). — Michel de Marolles, abbé de Villeloin, amateur d'estampes. Paris, imp. de J. Claye. In-8° de 12 p.

Extr. de la Gazette des Beaux-Arts.

300. DURAND. — Le Cardinal de Retz. Portrait littéraire. In-8°, 26 p. Angers, Barassé.

Extrait de la Revue d'Anjou.

301. DURAND DE DISTROFF. — Notice historique sur Mardigny. In-8°, 35 p. et pl. Metz, Rousseau-Pallez.

Extrait des Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de la Moselle. 1868.

302. DUVAL (Louis). — Rapport sur le concours ouvert en 1867 par la Société de statistique, sciences et arts des Deux-Sèvres. In-8° de 32 p. Niort, Clouzot.

303. FEUILLET DE CONCHES. — Louis XVI, Marie-Antoinette et Madame Elisabeth. T. 5. In-8°, 492 p. et portr. Paris, Plon. Les cinq volumes, 40 fr.

L'ouvrage formera 6 volumes.

304. FIERVILLE (Ch.). — Histoire généalogique de la maison et de la

baronnie de Tournebu, d'après les archives inédites de cette famille. In-4°, 296 p. Caen, Le Blanc-Hardel.

Extrait du 24^e volume des Mémoires de la Société des antiquaires de Normandie.

305. FOUQUET. — Trois âges en Pleucadeuc (Morbihan). In-8°, 10 p. Vannes, imp. Galles.

Extrait du Bulletin de la Société Polymathique du Morbihan.

306. FROISSART. — Chroniques de J. Froissart, publiées pour la Société de l'histoire de France par Siméon Luce. Tome I, 1307-1340; première et seconde partie. In-8° de cclvi et 508 p. — Paris, V^e Jules Renouard.

307. FROISSART. — Œuvres de Froissart, publiées avec les variantes des manuscrits divers par M. le baron Kervyn de Lettenhove. Chroniques. Tome VIII. 1370-1377. In-8° de 501 p. Bruxelles, Victor Devaux, 1869.

308. GALLES. — Etudes de géographie féodale. Les arrière-fiefs de la seigneurie de Guémené. In-8°, 48 p. Vannes, imp. Galles.

Extrait du Bulletin de la Société polymathique du Morbihan, 2^e semestre, 1867.

309. GAULLIEUR. — Les Corporations à Bordeaux : pintiers et estain-guiers. In-8°, 30 p. Bordeaux, imp. V^e Lanefranque et fils.

Extrait de la Revue d'Aquitaine.

310. GINDELY (A.), — Geschichte des dreissigjährigen Krieges. (Histoire de la guerre de Trente-Ans). 1 vol. gr. in-8°. Tempsky. Prague.

311. GISLEBERTI Chronicon Hanoniense ex recensione Wilhelmi Arndt in usum scholarum ex Monumentis Germaniæ historicis recudi fecit G. H. Pertz. In-8° de 312 p. — Hannoveræ, impensis bibliopolii Hahniani. 1869.

312. GOURGUES (vicomte de). — Le Saint Suaire (1^{re} partie). In-8° de 288 p. Périgueux, J. Bounet. 1868.

313. GUERRAZZI. — La battaglia di Benevento, storia del secolo XIII. 4 vol. in-16. Milano, Guigoni. 1868.

314. GUILLOTIN DE CORSON. — Notices historiques sur l'ancienne paroisse de Carentoir (Morbihan). In-8°, 15 p. Vannes, imp. Galles.

315. HAHN (Alex.). — Notice archéologique et historique sur le canton de Luzarches, avec l'indication des usages locaux, et précédée d'une introduction. Accompagnée d'une carte coloriée. In-8°, 46 p. Versailles, Brunox.

Extrait de l'Annuaire de Seine-et-Oise.

316. HAUTEFEUILLE. — Histoire des origines, des progrès et des varia-

tions du droit maritime international. 2^e édit. In-8°, xv-482 p. Paris. Guillaumin et C^e; Durand et Pédone-Lauriel. 7 fr. 50.

Economistes et publicistes contemporains.

317. HUCHER. — Sceaux de la cour du Mans et du Bourg-nouvel. In-8°, 13 p. Caen, Le Blanc-Hardel.

Extrait du Bulletin monumental.

318. JACQUIER. — Notice historique sur Ervy. In-8°. 31 p. et planche. Troyes, imp. Dufour-Bouquot.

Extrait de l'Annuaire de l'Aube, 1869.

319. JARRIN. — La Bresse au xvii^e siècle. In-8°, 48 p. Bourg, imp. Milliet-Bottier.

Extrait des Annales de la Société d'émulation de l'Ain.

320. — JARRY (Louis). — Renée de France à Montargis, épisode des guerres religieuses (mai 1562). In-8°, 59 pages et gravures. Orléans, Herluison.

Extrait du tome XI des Mémoires de la Société archéologique de l'Orléanais.

321. JAVELLE (l'abbé). — Histoire de Notre-Dame d'Etang. In-12, 239 p. Dijon, imp. Marchand.

322. JEAUFFREAU DE LAGERIE. — Discours prononcé à l'audience solennelle de rentrée, du 3 novembre 1868, de la cour impériale de Pau. Etude des fors du Béarn. In-8°, 64 p. Pau, imp. Vignancour.

323. JÉHAN. — Le Christianisme dans les Gaules. Examen critique des nouvelles publications contre l'apostolicité des Eglises de France. In-8°, xvi-206 p. Paris, Bray et Retaux.

324. KAMPSCHULTE (F. W.). — Johann Calvin, seine Kirche und sein Staat in Genf. (Jean Calvin, son église et son pouvoir à Genève). Gr. in-8°. Leipzig. Dunker et Humblot.

325. KETTELER (Mgr de). — Le droit des chapitres et le veto des gouvernements dans l'élection des évêques. Dissertation historique et canonique à propos de la nomination d'un archevêque à Fribourg en Brisgau. Traduction par l'abbé P. Bélet, In-8°, 46 p. Paris, Gaume et Duprey.

326. KLIPFEL. — Etude sur l'origine et les caractères de la révolution communale dans les cités épiscopales romanes de l'empire germanique. In-8°, 155 pages. Strasbourg, imp. Heitz.

327. LAURENT (Jules). — Catalogue des collections de tableaux, statues, antiquités, armes, poteries, médailles et monnaies, matrices de sceaux et meubles anciens du musée départemental des Vosges. In-8°, 116 p. Epinal, imp. V^e Gley.

328. LEFÈVRE (Ed.). — Notice sur la baronnie d'Alluyes. In-8°, 51 p. et planche. Chartres, imp. Garnier.

Tiré à 25 exemplaires.

329. LEFLOCQ. — Etudes de mythologie celtique. In-18 Jésus, xxii-315 p. Orléans, Herluison.

330. LEPAGE (Henri). — Les offices des duchés de Lorraine et de Bar et la maison des ducs de Lorraine, par H. Lepage, avec la collaboration de M. Alexandre de Bonneval. In-8° de 428 p. Nancy, Lucien Wiener. 1869.

331. LIÉGARD. — Sur la restauration de l'église de Rots. In-8°, 8 p. Caen, Le Blanc-Hardel.

Extrait du 5^e bulletin de la Société des antiquaires de Normandie.

332. LITTRÉ. — Dictionnaire de la langue française. 22^e livraison (9^e du t. 2). Gr. in-4° à 3 col., 1217-1396 p. Paris, L. Hachette et C^e. 3 fr. 50 c.

Cette livraison termine la première partie du second volume.

333. LOISELEUR (Jules). — Le château du Hallier. In-8° de 53 p. avec dessins de Charles Pensée. Orléans, Herluison. 1869.

334. LUKIS. — Rapport sur un tumulus de l'âge de bronze au Rocher, commune de Plougoumelen. In-8°, 4 p. Vannes, imp. Galles.

Extrait du Bulletin de la Société polymathique du Morbihan, 2^e semestre 1867.

335. MARCHÉGAY et MABILLE. — Chroniques des églises d'Anjou recueillies et publiées pour la Société de l'histoire de France. In-8° de xxxvi et 459 p. Paris, V^e Jules Renouard.

336. MAURY (Alf.). — La Terre et l'Homme, ou aperçu historique de géologie, de géographie et d'ethnographie générales pour servir d'introduction à l'histoire universelle. 3^e édition, revue et considérablement augmentée. In-18 Jésus, viii-693 p. Paris, L. Hachette et C^e. 5 fr.

337. MÉRANDON (Ch.). — La Bibracte du Beuvray et ses inventeurs. Etude de mœurs archéologiques. In-8°, 18 p. Autun, Duployer.

338. MINJOLLAT DE LA PORTE. — Etude archéologique sur la famille d'André, de l'ancienne sénéchaussée de Pézenas en Languedoc, renfermant une esquisse biographique sur B. F. J. A. Rastoul d'André. In-8°, 15 p. Marseille, imp. Samat.

339. MOREY. — Richard Mique, architecte de Stanislas, roi de Pologne, et de la reine Marie-Antoinette. In-8°, 30 p. et planche. Nancy, imp. V^e Raybois.

Extrait des Mémoires de l'Académie de Stanislas, 1868.

340. — Notice historique sur la paroisse de Saint-Just Malmont; par un ancien vicaire de Saint-Just. In-8°, ix-240 p. et pl. Le Puy, imp. Marchesson. 5 fr.

341. — Ornement (l') polychrome. 100 planches en couleur, or et argent, contenant environ 2000 motifs de tous les styles : art ancien et asiatique, moyen-âge, renaissance, xvii^e et xviii^e siècles. Recueil historique et pratique publié sous la direction de M. A. Racinet, avec des notes explicatives et une introduction générale. 1^{re} livraison. In-4°, 13 p. et 10 pl. Paris, Firmin Didot.

L'ouvrage sera divisé en 10 livraisons, contenant chacune 10 pl. et paraissant de deux mois en deux mois. Prix de l'ouvrage entier, 150 fr. payables par fraction de 15 fr. à la réception de chaque livraison.

342. PEIGNÉ DELACOURT. — Etude nouvelle sur la campagne de J. César contre les Bellovaques; avec la collaboration de MM. Plessier. In-8° de 53 p. avec planches. Senlis, V^e Duriez.

343. PÉTIGNY (de). — Notice historique, biographique et généalogique de la famille de Brunier. In-8°, 166 p., 2 portr. et 3 pl. d'armoiries. Rouen, imp. Boissel.

344. PIÉDERRIÈRE et GALLES. — Le Château de Largoët en Elven. In-8°, 10 pages. Vannes, imp. Galles. 1 fr. 25 c.

345. PILOT-DETHOREY. — Les Dauphinois à Saint-Domingue. In-8°, 32 p. Grenoble, imp. Maisonville et fils.

346. PLIEUX. — Etude historique sur les franchises du barreau et en particulier sur le droit de la libre défense des accusés. In-8°, 23 p. Mont-de-Marsan, imp. Delaroy.

347. PONTAUMONT (de). — Pouillés des doyennés de la Hague et de Carentan au diocèse de Coutances; mss. des xiii^e et xiv^e siècles collationnés et traduits par M. de Pontaumont. In-8° de 46 p. Carentan, Lecarpentier.

348. PROST. — Claudius Cantiuncula, jurisconsulte messin du xvi^e s. In-8°, 27 p. Metz, imp. Blanc.

Extrait des Mémoires de l'Académie impériale de Metz.

349. RABELAIS. — Les quatre livres de maistre François Rabelais; suivi du cinquième livre, d'après le manuscrit de la Bibliothèque impériale; publiés par les soins de MM. A. de Montaiglon et Louis Lacour. T. 2. 3^e et 4^e livres. In-8°. 433 p. Paris, imp. Jouaust. Académie des Bibliophiles. 20 fr.

350. RAVELET (A.). — Traité des congrégations religieuses, commentaire des lois et de la jurisprudence; précédé d'une introduction historique et économique. In-8°, LXIII-462 p. Paris, Palmé.

351. — Recueil de documents sur l'histoire de Lorraine. Journal de Dom Cassien (Gabriel) Bigot, prieur de l'abbaye de Longeville (Saint-Avold). In-8°, x-262 p. Nancy, Wiener.

Publication de la Société d'archéologie lorraine.

352. RENAULT. — Table générale analytique et raisonnée des matières contenues dans les dix volumes formant la troisième série (tomes XXI à XXXI) du Bulletin monumental publié par la Société française d'archéologie. In-8° de vi et 735 p. Paris, Didron et Derache. Caen, Leblanc-Hardel.

353. — Règlement fait entre le roi de France Philippe-Auguste et Richard Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre, concernant les droits seigneuriaux de la noble et insigne église de Saint-Martin, en l'an mil cent quatre-vingt-dix. Avec la traduction de Chalmel. In-8°, 43 p. Tours, Georget-Joubert.

354. RENOUF (Albert). — Introduction à l'histoire de la société française au XVII^e siècle. Conférence faite à Périgueux, le 16 décembre 1868. In-16, 28 p. Périgueux, Bounet.

355. RIA NT (le comte). — Expéditions et pèlerinages des Scandinaves en Terre Sainte au temps des Croisades. Tables. In-8° de LXXVI p. Paris. 1869. (Complément du volume publié en 1865.)

356. RONDIER. — Historique du monastère de Puyberland. In-8°, 70 p. Melle, Moreau et Lacuve. Niort, Clouzot.

357. ROSCHACH. — Jean Chalette, de Troyes, peintre de l'hôtel de ville de Toulouse (1581-1643). In-8°, 50 p. et grav. Troyes, imp. Dufour-Bouquot.

Extrait des Mémoires de la Société académique de l'Aube, t. 31, 1867.

358. ROSENZWEIG. — Recherches historiques dans les archives départementales, communales et hospitalières du Morbihan. Archives communales. In-18, 55 à 172 p. Vannes, imp. Galles.

359. ROSNY (J. Hector de). — Histoire du Boulonnais. T. 2. In-8°, 604 pages. Amiens, imp. Yvert.

360. ROUBET. — Mémoire sur une question de céramique. Réponse à la 12^e question du programme du congrès archéologique de Bourges. In-8°, 24 p. Nevers, imp. Begat.

ROUBET. — Un manuscrit; par L. Roubet. In-8°, 8 p. Nevers, imp. Fay.

361. SAILLAND. — La Cathédrale d'Angers, Saint-Maurice; par Ernest Sailland. In-18, 53 p. Angers, Lemesle.

362. SAMAZEUILH. — De la communauté d'origine des Lusignan d'Age-

nais et des Lusignan du Poitou. In-8°, 23 p. Villeneuve-sur-Lot, imp. Duteis.

363. STANEM. — Ulfilas oder die uns erhaltenen Denkmæler der gothischen Sprache. Text, Grammatik und Woerterbuch. (Ulfilas ou les monuments de la langue gothique parvenus jusqu'à nous. Texte, grammaire et lexique.) 4^e édit. par les soins de M. Heyne. In-8°, xii-368 p. Paderborn. Schœningh.

364. STROBEL. — Das Münster in Strasburg, geschichtlich und nach seinen Theilen geschildert (la cathédrale de Strasbourg; histoire et description détaillée). In-18, 36 p. Strasbourg, Bull, Grucker.

365. — Tabulæ codicum manu scriptorum præter græcos et orientales in bibliotheca palatina Vindobonensi asservatorum. Edidit Academia cæsarea Vindobonensis. Volumen III. Cod. 3501-5000. In-8° de 654 p. Vienne, Gerold. 1869.

366. TEISSIER (Oct.). — Histoire de Toulon au moyen-âge, précédée d'une notice topographique. In-8° de xxix, 238 et 175 p. avec un plan lithographié. Paris, Dumoulin, 1869.

CHRONIQUE.

Juillet-Octobre 1869.

Les examens des élèves de l'Ecole des chartes ont commencé le 19 juillet, sous la présidence de M. de Wailly. Voici les textes et les questions sur lesquels ont porté les examens.

PREMIÈRE ANNÉE. — *Epreuve orale.*

« Notum sit omnibus quod ego Fulco Paganelli, dominus Haie, juravi domino Johanni Paganelli, archidiacono Constanciensi, fratri meo, quod bona fide juvabo eum ad defendendum et conquirendum omnes hereditates suas et omnia jura sua et ad defendendum corpus suum contra omnes homines, salva fidelitate regis Francie. Et si forte, quod absit, inter me prenommatum Fulconem et supradictum Johannem archidia-

conum, fratrem meum, aliqua contentio oriretur, nos duo ad dictum domini Willelmi Paganelli, fratris nostri, teneremur emendare. Et hoc etiam confirmavi presenti scripto, sigilli mei munimine roborato. Actum anno gratie M° CC° XXX° III°. »

« Hue Quieret, chevalier le roy et son admiral, à nostre amé Thomas Fouques, garde du clos des galées du roy nossire à Roen, ou à son lieutenant, salut. Comme nous, de l'auttorité du roy nossire, ayons donné congié à Jehan le Boucher d'armer un crayer à la deffense des parties maritimes, nous vous mandons que au dit Jehan vous baillez trois douzaines de lanches, douze plates, douze bachinés garnis, par nom de prest, en retenant ces presentes, aveuc recongnissance, données à Leure, le xxvii° jour de fevrier, l'an M CCC XXXIX. »

Quelle a été ou quelle aurait pu être la forme primitive et populaire des mots à forme savante : *populaire*, *fluvial*, *Orderic*, *Agathe*, *dactyle*.

Epreuve écrite.

« Noverint universi quod nos Nicolaus de Ermenonvilla, thesaurarius Tholose domini nostri Francorum regis, de mille novies centum septuaginta libris tresdecim solidis et undecim denariis turonensibus, Guillelmo de Pesenchis, servienti armorum domini nostri regis, olim capitaneo stabilite de inter duo maria, debitis pro stipendiis suis in dicta stabilita in ultimo Vasconie exercitu deservitis, et de trecentis quinquaginta quatuor libris turonensium sibi debitis pro operibus factis in castro de Cadillaco, per compotum domini Blasii Luppi, militis, quondam senescalli Tholosani, de tempore quo fuit capitaneus Vasconie, et per litteras ipsius quas penes nos retinuimus, solvimus eidem Guillelmo de Pesenchis mille centum sexaginta duas libras sex solidos decem denarios turonenses, pro medietate. Et sic restant, que debentur eidem Guillelmo, mille centum sexaginta due libre sex solidi et decem denarii turonenses. In cujus rei testimonium, sigillum nostrum duximus presentibus litteris apponendum. Datum Tholose, xix die Martii, anno Domini millesimo trecentesimo tercio. »

« Notum sit omnibus hominibus quod, anno dominice incarnationis M°. CC°. XVIII°. mense novembris, Eu Peire Barriliers et eu Ricarz, sa moiller, nos amdui essems, bonament e sas engan, donam et autorgam et ab aquesta present carta livram, per aras e per totz temps, a te Peire Cavaller, et a te Ugo de Malaterra, et a totz aqelz homes a cui vos o volraz, per far totas vostras voluntatz, aquel terrador que nos aviam pres de la font de Poig dormillos, que te del camp de Peiro del Riu tro sus e la carreira publica, e te del camp de Bernart Echor tro inz el vallat de la nostra fazenda. Tot lo terrador sobredig, ab tot zo que s'i apertain, vos donam per acapte, a vinna plantar, per .x. solz de Mel-

goires, que n'avem aveitz e recebutz de vos per nom d'acapte, et ab lo quart quenz en devez donar, en eiss lo terrador, al cinquen an, e cadan d'aqui ellai; e vendas, ses vendia, de quee sol .x. diner. E qui re vos i anparava, prometem vos que nos vos en siam guirent, si que, se ren perdiaz nin metiaz, per anparament ni per demandament que hom ni femena vos i fezes, que nos vos o emendem sas tot plag al vostre somoniment. E donam vos o en totas nostras causas a vida et a mort. Acta sunt hec in riparia ultra pontem, presentibus testibus : Stefanus d'Aurella, Petrus de Cumbaleiras, Bernardus Moliners, Ugo Moliners, Bernardus Bazolz, Arlenus, Bernardus de Sezenellas, Durantus de Cumbaleiras. Et ego Petrus Raimundi, notarius, his omnibus interfui, et hanc cartam scripsi et signum apposui. »

« Philippus, Dei gratia Aurelianensis episcopus, omnibus presentes litteras inspecturis, salutem in Domino. Noverint universi quod Rogerus Anglicus et Aremburgis, uxor ejus, apud Clariacum commorantes, pio moti desiderio, pro suarum animarum remedio et salute, insulam et aubereiam, sicuti clause sunt per circuitum, juxta pontem de Villa Martini, in censiva Johannis de Aurelianis, militis, ut dicitur, sitas, monialibus de Hospitio monialium Aurelianensium contulerunt et concesserunt in perpetuum possidendam, ita tamen quod, quamdiu ipsi vel eorum alter vixerint, dictam insulam et aubereiam tenebunt, et post eorumdem decessum vel alterius qui supervixerit, ad ipsas moniales insula et aubereia devenient pleno jure et quiete. Guillelmus Anglicus, ejusdem Rogeri nepos, donationem predictam coram nobis fide media voluit et concessit. Silvester vero, filius supradicti Rogeri, eandem donationem volens spontaneus et concedens, per fidem corporaliter prestitam promisit quod in predictis insula vel aubereia per se vel per alium nichil de cetero reclamabit. In cujus rei memoriam et testimonium, presentes litteras, ad supradictorum petitionem, fieri et sigilli nostri munimine fecimus, salvo jure nostro per omnia, roborari. Actum anno Gracie millesimo CC° tricesimo tercio, mense Augusto. »

« Lo principal e lo plus comu peccat de mercadiers es que vendon on plus car podon, e compron al plus vil pretz que podon. La segunda maneyra de lur peccat es mentir ses tota cociencia, jurar e perjurar per plus vendre lurs cauzas. La terssa es barat que hom fay en pes e en measuras; et en ayssso pecca hom en .III. maneyras: premieyramens cant hom a diverses pes e diversas measuras, et a gran pes recebon et a petit pes livron e vendon. Autra maneyra es cant ha dreg pes et a drecha medida, mays que peza falsamens e deslial. La tersa maneyra es cant hom amayestra la cauza que non deu pezar, de guiza que sia plus pezans, ayssi coma fan alcus mercadiers que tenon las cauzas ymorozas en luoc ymoros per mays pezar, o hy fan mesela d'arena o d'autra cauza. La quarta maneyra principal es vendre mays que no

val, per lo terme o per la sosta que hom dona. La V^a maneyra es vendre altra que hom no mostra davan, ayssi com fan los escrivas que mostron bona letra al comenssamen e pueys fan la malvayza. La VI^a maneyra es celar veritat de la cauza que hom vol vendre, ayssi co son bestias afolladas o semensas corrompudas, o cant o lauзо sobre sa valor. La VII^a maneyra d'aquest peccat es cant hom sophistica las causas e fay apparer mielhers que no so. En aquest peccat son totz los drapiers que fan escurzir los obradors, e fan cortinas verdas o rossas per so que las colors dels draps apparescon melhors e plus finas. »

DEUXIÈME ANNÉE. — *Epreuve orale.*

Quels sont les fonds principaux conservés dans les archives départementales qui sont désignés par les lettres E G et H?

Quelles sont les époques du calendrier auxquelles on a successivement commencé l'année depuis l'emploi de l'ère chrétienne dans l'Europe occidentale?

Qu'entendait-on par aides et par taille au x^v^e siècle? Quel était le mode de perception de la taille?

Epreuve écrite.

Faire connaître et apprécier les divers actes qui ont réglé les rapports de l'Eglise de France avec le saint siège du xiii^e au xiv^e siècle.

« Noverint universi quod nos consules bastite de Aculeo recognoscimus habuisse et recepissee a prudente viro Reynardo Balbeti, thesaurario Agennensi et Vasconie pro domino nostro Francorum rege, pro parte solucionis doni nobis et universitati dicti loci facti de emolumentis bailivie ejusdem, usque ad summam C librarum turonensium, ad quatuor annos, pro clausura et fortificatione loci predicti, per litteras magnifici viri domini Ludovici, comitis Valentinensis et Dyensis, confirmatas per alias litteras reverendi in Christo patris domini Johannis, divina permissione Belvacensis episcopi, locum tenentis dicti domini nostri regis in partibus occitanis, videlicet in partem solucionis C librarum turonensium nobis debitarum pro anno presenti, quas Robbertus de Riomo, locum tenens dicti thesaurarii assignavit nobis super Vitalem de Lesparra, baiulum regium dicti loci, anno isto, sexaginta octo libras turonensium, de quibus contentamur et quitamus dominum nostrum regem ejusque predictum thesaurarium, per presentes litteras sigillo communitatis dicti loci sigillatas. Datum Agenni, die xxii Junii anno Domini M^o CCC^o XLIII^o. »

« Miseratione divina Petrus Albanensis episcopus, et Willelmus eadem miseratione Sancti Eustachii diaconus cardinalis, universis presentes

litteras inspecturis, salutem in Domino. Notum facimus vobis quod magister Reginaldus, procurator et syndicus abbatis et conventus monasterii Sancti Wandrighisilii, Rothomagensis diocesis, pro ipsis abbate et conventu, ex parte una, et Johannes dictus Presbiter, nuncius et procurator Hugonis Rubei, Parmensis canonici, domini pape nepotis et capellani et persone ecclesie de Excelfeld, Eboracensis diocesis, pro ipso Hugone, ex parte altera, ante celebrationem contractus locationis dicte ecclesie faciende per ipsum Johannem syndico memorato pro abbate et conventu predictis, in nostra presentia constituti, taliter ad invicem convenerunt quod ipsi abbas et conventus recipere debeant, si habere poterunt, centum triginta marchas sterlingorum quas dictus Hugo vel ejus procurator pro eo recepturus est apud dictam ecclesiam de Excelfeld de proventibus anni preteriti, et portare sub periculo suo et monasterii sui Lundoniam, et dare ipsas ibidem procuratori ejusdem, et eidem mutuare de suis pro capellano prefato viginti quinque marchas sterlingorum pro solutione quibusdam mercatoribus ipsius Hugonis nomine facienda, que viginti quinque marche, facta locatione predicta, in sortem prime solutionis de ducentis quinque marchis faciende per ipsos abbatem et conventum capellano predicto vel ejus procuratori debeant computari; et quod priori et conventui de Bertona, qui a predicto Johanne prefatam ecclesiam ad firmam receperant, expensas omnes legitimas factas per ipsos ab octavo Pasche resurrectionis proxime preterito, pro colligendis proventibus ipsius ecclesie et aliis serviciis factis ipsi ecclesie per eosdem, et decem marchas sterlingorum datas eidem per eos pro servicio locationis predictae, antequam possessionem recipiant, sine difficultate aliqua restituant universas, renunciando omni juri canonico et civili, communi et speciali, quibus de facto vel de jure per se vel per summissam personam venire possent contra conventionem predictam. In cujus rei testimonium, presentes litteras, ad instanciam procuratorum, fecimus nostrorum sigillorum munimine roborari. Datum Lugduni, pridie idus Octobris, anno Domini M^o CC^o XL^o sexto, pontificatus domini Innocentii pape quarti anno quarto.

TROISIÈME ANNÉE. — *Epreuve orale.*

Quelles sont les couleurs employées dans le blason? Comment les a-t-on classées? Sous quels noms les a-t-on désignées successivement?

Quelles ont été les formes successives de la tradition dans la transmission de la propriété immobilière? Comment cette transmission de propriété s'opérait-elle dans les pays de saisine, désaisine et nantissement?

Epreuve écrite.

Par quelles dispositions intérieures les églises du ix^e siècle différaient-

elles des basiliques romaines, comme on en construisit encore sous les premiers rois mérovingiens.

Quelle a été l'acception primitive du mot *canonicus*? Quelle a été l'organisation ordinaire des *canonici* sous les deux premières races? Quel changement s'est opéré au XI^e siècle? Que signifient *capitulum* et *capitula clausa*?

« Noverint universi quod nos Hodardus de Merrino, domicellus, serviens armorum et vicarius Tholosanus domini nostri Francorum regis, vidimus, tenuimus et de verbo ad verbum perlegi fecimus quandam patentem litteram a prudenti viro Guillelmo de Mosterolio, olim regente thessaurariam regiam Tholosanam, emanatam, ut ejus sigillo in pendentem prima facie apparebat sigillatam, cujus tenor talis est :

« Noverint universi quod, cum nobis Guillelmo de Mosterolio, regenti thessaurariam regiam Tholosanam per dominos magistros camere compotorum Parisius domini nostri Francorum regis mandatum extiterit ut viginti libras turonensium debilis monete per Geraldum de Sabanaco, thessaurarium Tholosanum condam, de mandato domini senescalli Tholosani traditas magistro Petro de Pinibus, procuratori regio incursum heresis dicte senescallie, pro facienda quadam informacione contra Spurium de la Peyra, Bernardum de Aveareda, Arnaldum Blancardi, Arnaldum Guillelmi de Sancto Dyonisio et quosdam alios eorum complices de familia Theobaldi de Barbasano, de diversis criminibus acusatos, ab eodem magistro Petro recuperaremus aut alias computum de ipsis ab ipso audiremus, recognoscimus habuisse et recepisse a dicto magistro Petro de Pinibus per manus Francisci de Hospitali, arbalisteriorum regionum clerici, pro xx^{vi} libris turonensium debilis monete, decem libras turonensium monete nunc currentis, de quibus reputamus nos contentos. Datum Tholose die VII Madii, anno Domini M^o CCC^o XXX^o I^o.

» In cujus visionis et inspectionis testimonium, sigillum regium dicte vicarie huic presenti vidimus seu transcripto in pendentem duximus apponendum. Datum Tholose, die xxvi Madii, anno Domini M^o CCC^o XXX^o VIII^o.

» Collatio facta : R. DE CLAROMONTE. »

— A la suite de ces épreuves ont été admis :

1^o A passer en deuxième année (liste dressée par ordre de mérite) :

- MM. 1. DE LASTEYRIE DU SAILLANT (Robert-Charles), né à Paris le 15 novembre 1849.
2. RIVAIN (Camille), né à Longué (Maine-et-Loire), le 23 décembre 1849.
3. BONASSIEUX (Louis-Jean-Pierre-Marie), né à Paris le 2 mai 1850.
4. BARBAUD (Louis-Gabriel), né à Bressuire (Deux-Sèvres) le 4 février 1847.

5. PASQUIER (Etienne-Félix-Charles), né à Paris le 8 octobre 1846.
6. RICHARD (Jules-Constant-Félix-Marie), né à Vitré (Ille-et-Vilaine) le 3 juin 1845.
7. ROBERT (Eulice-Léonard-Léon), né à Charquemont (Doubs) le 6 août 1845.
8. DE CHANTEAU (Auguste-François), né à Metz le 22 octobre 1848.
9. DU CHÈNE (Arthur-Alexandre-Armand), né à Saint-Michel de Chavaignes (Sarthe), le 13 juin 1848.
10. DE JUMILHAC (Jean-Marie-Marcel), né à Compiègne le 26 janvier 1849.

2° A passer en troisième année (liste dressée par ordre de mérite) :

- MM. 1. PARFOURU.
 2. DE COUTOULY;
 3. ROY.
 4. MUSSET.
 5. REYNAUD.
 6. TERRAT.
 7. LAUDY.
 8. GALINIÉ.
 9. TEMPIER.

Deux étrangers, qui avaient été autorisés à suivre les cours, MM. Favre et Mandrot, ont subi les examens; s'ils avaient dû être classés, ils auraient tous deux pris place sur la liste précédente immédiatement après M. Reynaud.

3° A présenter une thèse pour obtenir le diplôme d'archiviste-paléographe (liste alphabétique) :

- MM. DENAULDE.
 GAUTHIER.
 GIRY.
 PROST.
 SCULFORT.
 VAUDOIR-LAISNÉ.

— Les journaux d'Algérie du milieu du mois de juillet nous ont apporté une fâcheuse nouvelle. Notre confrère, M. Adrien Berbrugger, bibliothécaire de la ville d'Alger, correspondant de l'Institut, officier de la Légion d'honneur, est mort à Alger, à un âge encore peu avancé. Il était né en 1801. Sans laisser d'œuvre bien considérable, M. Berbrugger tiendra une des premières places parmi les savants qui ont inauguré et développé dans notre colonie le goût de l'érudition et qui y ont pris une part personnelle par leurs travaux. Arrivé à Alger peu de temps après la conquête, avec M. le maréchal Clauzel, dont il fut d'abord secrétaire, Berbrugger adopta l'Algérie comme sa patrie nou-

velle et sans esprit de retour. Il fut bientôt nommé bibliothécaire de la ville, se familiarisa avec la langue arabe, et ne cessa depuis de s'occuper de la recherche et de la publication des monuments historiques du pays.

— A l'occasion de la fête de l'empereur, notre confrère, M. Paillard, préfet du Pas-de-Calais, a été promu au grade de commandeur de la Légion d'honneur; — et notre confrère, M. de Mas Latrie, chef de section aux archives de l'Empire, au grade d'officier.

— Notre confrère, M. Rouland, a été nommé, le 26 février 1869, auxiliaire de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, en remplacement de M. Janin, démissionnaire.

— Par décision en date du 14 août, notre confrère, M. François Molard, a été nommé archiviste de la Corse.

— L'Académie des Inscriptions, dans sa séance du 16 juillet, a décerné le premier des prix fondés par le baron Gobert à M. Roget baron de Belloguet, pour l'ouvrage intitulé : *Ethnogénie gauloise ou Mémoires critiques sur l'origine et la parenté des Cimmériens, des Cimbres, des Ombres, des Belges, des Ligures et des anciens Celtes*, 3 volumes in-8°. Le second prix a été donné à M. de Chantelauze pour l'ouvrage intitulé *Histoire des ducs de Bourbon et des comtes de Forez, par Jean-Marie de la Mure, publiée pour la première fois, revue, corrigée et augmentée de nouveaux documents et de notes nombreuses*, 3 volumes in-4°.

— L'Académie impériale des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse a mis au concours pour l'année 1871 la question suivante :

« Réunir les documents de toute nature qui peuvent servir à l'histoire des Templiers dans le pays Toulousain (*provincia Tolosana*), en s'aidant à la fois des ressources bibliographiques et des traditions locales. Indiquer la fondation des divers établissements, les donations particulières qui les ont enrichis; déterminer la part qui revient aux Templiers dans divers travaux de défrichement, de culture et de viabilité; et donner l'état des possessions du Temple au moment de la suppression de l'Ordre, en distinguant avec soin ceux de ces biens qui ont été incorporés aux domaines de la Couronne et ceux qui sont passés aux mains des Chevaliers de Saint-Jean pour constituer de nouvelles Commanderies. »

A défaut d'une étude d'ensemble, les concurrents pourront s'occuper de tel point de détail qu'ils voudront choisir, par exemple : écrire l'histoire du Temple de Toulouse ou d'une maison de moindre importance.

Le prix consiste en une médaille d'or de 500 francs. — Le concours est ouvert jusqu'au 1^{er} janvier 1871.



OBSERVATIONS

SUR PLUSIEURS MANUSCRITS

DE LA POLITIQUE ET DE L'ÉCONOMIQUE

DE

NICOLE ORESME.

La nécessité de classer par familles les manuscrits des auteurs du moyen-âge, comme ceux des auteurs de l'antiquité, n'a plus besoin d'être démontrée. Tous les critiques sont d'accord pour reconnaître que ce classement rend les plus grands services quand il s'agit d'établir et de discuter les textes. Il fournit souvent le plus sûr moyen de remonter aux leçons authentiques et de distinguer les changements qui se sont introduits, parfois à la suite de révisions intelligentes, plus souvent par le fait de la négligence des copistes. J'ai eu récemment l'occasion d'apprécier les avantages de cette méthode en étudiant les manuscrits de la Politique et de l'Économique d'Aristote, traduites par Nicole Oresme, que possède la Bibliothèque impériale, et en les comparant avec un exemplaire de ces mêmes ouvrages qui est déposé à la bibliothèque d'Avranches.

Depuis l'Essai de M. Francis Meunier¹, et surtout depuis les mémoires de M. Guillaume Roscher², de M. Wolowski³ et de

1. *Essai sur la vie et les ouvrages de Nicole Oresme*. Paris, Durand 1857. In-8°.

2. *Un grand économiste français du quatorzième siècle*; mémoire traduit et publié par M. Wolowski, p. XI-XXVII du volume intitulé : *Traictie de la première invention des monnoies de Nicole Oresme*; Paris, Guillaumin, 1864. In-8°.

3. *Etude sur le traité de la monnaie de Nicole Oresme*, p. XXXV-LXIV du volume cité dans la note précédente.

M. Jourdain ¹, Nicole Oresme occupe dans l'histoire littéraire du xiv^e siècle, comme littérateur et surtout comme économiste, une place assez considérable pour qu'il ne semble pas superflu de déterminer la valeur absolue et relative des copies d'un de ses travaux les plus importants.

Nous avons à la Bibliothèque impériale neuf manuscrits de la Politique d'Aristote traduite par Nicole Oresme. Ce sont les n^{os} 125, 204, 208, 557, 9106, 12233, 22499, 22500 et 24279 du fonds français. L'examen d'un certain nombre de passages caractéristiques m'a permis de les rattacher à trois familles, savoir :

I. Ms. 9106.

II. Mss. 12233 et 22499.

III. Mss. 125, 204, 208, 557, 22500 et 24279.

Chacune de ces familles représente un degré plus ou moins avancé de la révision à laquelle Nicole Oresme soumit sa traduction et son commentaire, révision qui n'était sans doute pas achevée quand il fut frappé par la mort, le 11 juillet 1382.

Montrons d'abord que les manuscrits de la troisième famille s'éloignent plus que les autres de la forme primitive de l'ouvrage.

Dans le principe, Nicole Oresme avait placé à la suite de plusieurs livres de la Politique une table des passages les plus remarquables et un glossaire des mots les plus difficiles à comprendre. Plus tard il reconnut que ces tables et ces glossaires partiels n'étaient pas d'un usage très-commode; il les supprima et en fondit le contenu dans une table et un glossaire qui s'appliquaient à l'ouvrage entier. Les six manuscrits de la troisième famille ne nous offrent que la table et le glossaire général; dans les trois manuscrits des deux premières familles, nous avons non-seulement la table et le glossaire général, mais encore des tables et des glossaires spéciaux à la fin des livres III, IV et V.

Dans le livre III, au chapitre XX, Nicole Oresme, passant en revue les origines légitimes du pouvoir, mentionne à ce titre « les bons faiz d'armes, si comme deffendre le païz, ou le delivrer de la main des tirans, si comme l'en dît que fist Herculez. » Ainsi portent les manuscrits des deux premières familles. Dans ceux de la troisième, à l'exemple d'Hercule est ajouté un exemple

1. Mémoire sur les origines de l'économie politique, lu à l'Académie des Inscriptions, en septembre et octobre 1869.

tiré de l'histoire sacrée : « Et la sainte escripture met comment le peuple d'Israel pour tele cause offrirent à Gedeon le princey pour luy et pour ses hers, mès il le refusa. *Dixeruntque omnes viri Israel ad Gedeon : « Dominare nostri tu et filius tuus et filii tui, quia liberasti nos de manu Madian. »* Quibus ille ait : « Non dominabor vestri, etc. » *Judicum, VIII^o.* »

Au chapitre X du livre VII, l'un des arguments développés par Nicole Oresme dans l'article XI d'une question sur les inconvénients de la monarchie universelle, se termine dans les mss. des deux premières familles par les mots : « dont il appert assés en l'istoire du roy Artur. » On lit de plus dans les six mss. de la troisième famille : « Et tele manière d'aquerir grande domination, comme eurent les Romains, fu reprovée ou quart et ou sixte chapitre. »

Au chapitre XIX du même livre, le sixième membre d'une question discutée par Nicole Oresme s'arrête dans les trois premiers mss. à cette citation : « *Non vidi justum derelictum nec semen ejus querens panem.* » Dans les autres, la citation est suivie de ce développement : « Et pour ce ne souffroit saint Clement que crestiens mendiassent, si comme il fu allegué ou XVI^e chapitre du quart, et n'entendoit pas la parole de Dieu si comme Julian l'apostat le alleguoit pour oster aus crestiens leurs facultez en colorant son avarice par ce que Jhesu Crist dit : « *Qui non renunciat omnibus que possidet non potest meus esse discipulus.* » Et ce est escript en la legende des sains martirs Jehan et Paul. Et saint Jerome en une epistre ad *Vigilancium* dit ainsi : « *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem, etc. Beatitudo est intelligencie ut ei tribuas qui erubescat accipere, et cum acceperit dolet.* » Il veult dire que l'en doit donner au povre qui est vergoingneus de prendre et triste de ce que il convient qu'il prengne. »

Un peu plus loin, dans ce même chapitre, Nicole Oresme a intercalé après coup un exemple emprunté à Valère Maxime : « Et pour ce Valerius Maximus ou premier chapitre de son secont livre approvoit un ancien estatu de la cité de Marseille, de laquele il dit ainsi : « *Omnibus autem qui per aliquam religionis simulacionem alimenta inhercie querunt portas clausas habet, mendacem et fucosam supersticionem submovendam esse existimans.* » Ilz ne sueffréent entrer en leur cité nul qui mendiast souz espèce de religion. » Cette intercalation, qu'on trouve dans les

six manuscrits de la dernière famille manque dans les trois des deux premières.

D'après les différences qui viennent d'être signalées, il faut admettre que le texte contenu dans les mss. 125, 204, 208, 557, 22500 et 24279 est postérieur au texte fourni par les mss. 9106, 12233 et 22499. Reste à voir dans quel rapport le ms. 9106 se trouve vis à vis des mss. 12233 et 22499. Nul doute qu'il ne nous ait conservé un texte plus ancien : j'en ai relevé la preuve au chapitre VI du livre II et au chapitre X du livre IV.

Dans le premier de ces passages, Nicole Oresme expose ses idées sur la pauvreté volontaire : « Et pour ce, dit-il, anciennement les contemplatis souloient labourer corporelement, et c'est la doctrine de saint Pol, et peut estre que il avoient en ce moins de sollicitude, de ministracion ou de empechement que l'en ne auroit en procurer, pour sa neccessité, usage des choses qui sunt d'autri. » Ainsi portait la rédaction primitive, et ainsi lisons-nous au fol. 38 du ms. 9106. Les autres manuscrits, ceux de la deuxième famille comme ceux de la troisième, donnent ici un texte amplifié :

Et pour ce anciennement les contemplatis souloient laborer corporelment. Et c'est la doctrine de saint Pol, laquelle il avoit baillée et donna finalement, appelez à ce les plus notables de l'église primitive quant il se departi d'avecques eulz, en leur disant : « Je vous commande à Dieu et à sa grace. Jamais ne me verrez. Vous savez que onques ne convoitay chose d'autrui, mais à moi et à ceulz qui sont avec moy mes mains que veez ci ont ministré tout ce que nous estoit mestier; quar je vous ay monsté que en ceste maniere par nostre labour nous convient recevoir et nourrir les enfermes et nous remembrer de la parole Nostre Seigneur Jhesu, quar il disoit : « *Beatius est magis dare quam accipere*. Donner est plus beneurée chose que prendre. » Ce sont en sentence les paroles de saint Pol, Actuum XX°. Et se donner est miex que prendre, encore est moins bon demander et mendier. Item saint Pol dit ainsi (secunde ad Corinthios VIII° capitulo) : « *Notam autem vobis facimus gratiam Dei que data est in ecclesiis Macedonie, etc. Est altissima paupertas eorum, habundant in divitiis simplicitatis eorum, etc.* » Ubi glosa : « *Altissima, id est magna vel nobilissima, benignitate mentis, tenues quidem erant in substantia, sed divites erant in dando, quia pura consciencia operati sunt, etc.* » C'est à dire, en sentence, que ceulz dont il parle avoient par la grace

de Dieu très noble povreté, quar ilz avoient petite substance, mais ilz donnoient volentiers. Et par ce appert qu'ilz n'estoient pas du tout sans aucune chose avoir et qu'ilz ne mendioient pas en demandant, mais il donnoient. Et aussi quant Nostre Seigneur dist : « Si vis perfectus esse, » il ne dist pas après : « Pete a divitibus, » mais il dist : « Da pauperibus. » Et pour ce, saint Clement, qui fu près du commencement de nostre loy de grace, ne vult souffrir que crestiens mendiassent publiquement, si comme il appert en sa legende, où est escript ainsi : « Et hos quos baptismatis sanctificacio illuminaverat non sinebat publice mendicitati esse subjectos. » Et puet estre qu'il avoient en ce moins de sollicitude, de ministracion ou de empeschement que l'en n'aroit en procurer pour sa nécessité usage des choses qui sont d'autrui. Et par aventure aucuns qui loent et commandent ceste povreté ne la tiennent pas... »

Dans les huit manuscrits des deux dernières familles, j'ai remarqué vers la fin du chapitre X du livre IV une observation complémentaire, commençant par les mots : « et afin que les souverains princes ecclésiastiques ne déclinaissent..., » dont il n'y a point trace dans le ms. 9106.

Je considère donc comme établi ; 1^o que le ms. 9106 contient le plus ancien texte connu de la Politique de Nicole Oresme ; — 2^o que le texte des mss. 12233 et 22499 est un peu plus jeune que celui du ms. 9106 ; — 3^o que le texte le plus récent est celui des mss. 125, 204, 208, 557, 22500 et 24279.

Décrivons maintenant sommairement chacun de ces neuf manuscrits :

PREMIÈRE FAMILLE.

Ms. français 9106 (jadis Supplément français 1 *bis*). Parchemin ; 379 feuillets, hauts de 36 centimètres, larges de 25. Lacunes au commencement et entre les fol. 125 et 126. Contient : 1^o la Politique ; 2^o l'Économique. Il fut transcrit vers 1397, pour Louis, duc d'Orléans ¹, et passa peu de temps après dans la librairie de Jean, duc de Berry, qui a tracé son nom à la fin. Ce volume est orné de belles peintures en grisaille ; avant la Révolution, il était dans la bibliothèque de Saint-Médard

1. Voyez les pièces de comptabilité que j'ai indiquées dans *le Cabinet des manuscrits de la Bibl. imp.*, I, 100, note 6.

de Soissons; mon savant confrère, M. E. Miller, l'a décrit avec soin dans une notice que doit publier la Société académique de Soissons.

DEUXIÈME FAMILLE.

1. Ms. français 22499 (jadis fonds de Navarre, n° 12). Parchemin; 256 feuillets, hauts de 37 centimètres, larges de 27. Il ne contient que la Politique. Ecriture de la fin du xiv^e siècle. La miniature du commencement a été enlevée.
2. Ms. français 12233 (jadis Supplément français 2894). Parchemin; 367 feuillets, hauts de 34 centimètres, larges de 28. Il ne contient que la Politique. Ecriture du commencement du xv^e siècle. Ce manuscrit a fait partie de la bibliothèque des Ranchin.

TROISIÈME FAMILLE.

1. Ms. français 204 (jadis 6860). Parchemin; 584 feuillets, hauts de 43 centimètres, larges de 31. Contient : 1° la Politique; 2° (fol. 326 v°) l'Economique; 3° (fol. 347) les Ethiques. Cet exemplaire offre un aspect analogue à celui de plusieurs livres de Charles V; mais il ne figure pas sur les inventaires de la librairie du Louvre. Je crois que la transcription peut être rapportée aux environs de l'année 1380. Les miniatures sont remarquables, surtout celle du fol. 347, qui, dans l'origine, devait servir de frontispice à l'ouvrage entier. Ce volume a fait partie de la bibliothèque des ducs de Milan et a été apporté en France par le roi Louis XII.
2. Ms. français 557 (jadis 7061). Parchemin; 293 feuillets, hauts de 35 centimètres, larges de 25. Lacune au commencement. Il n'y a dans ce ms. que la Politique. Ecriture du milieu du xv^e siècle. Ce volume a appartenu à Jacques de Bailleux, receveur des aides à Lyon, mort le 2 mars 1549.
3. Ms. français 208 (jadis 6863, 2.2; venu de Lancelot). Parchemin; 383 feuillets, hauts de 35 centimètres, larges de 27. Lacune entre les fol. 28 et 29. Contient : 1° la Politique; 2° (fol. 361 v°) l'Economique. Ecriture du commencement du xv^e siècle. Peintures assez fines.
4. Ms. français 24279 (jadis fonds de Saint-Victor, n° 710). Parchemin et papier; 297 feuillets, hauts de 30 centi-

- mètres, larges de 21. Contient : 1^o la Politique; 2^o (fol. 279 v^o) l'Economique. Ecriture de la fin du xiv^e siècle.
5. Ms. français 22500 (jadis fonds de Sorbonne, n^o 351). Parchemin; 278 feuillets, hauts de 44 centimètres, larges de 31. Ce volume ne contient que la Politique; il a été copié dans la seconde moitié du xv^e siècle pour un seigneur dont les armes étaient : écartelé, au 1 et 4 d'azur à la fleur de lis d'argent accompagnée de deux oiseaux d'argent; au 2 et 3 d'or au griffon de gueules. Nombreuses peintures assez grossières. Reliure aux armes du cardinal de Richelieu.
6. Ms. français 125 (jadis 6796). Parchemin; 382 feuillets, hauts de 50 centimètres, larges de 35. Contient : 1^o la Politique; 2^o (fol. 361) l'Economique. Ce volume a dû être exécuté pour Jacques, duc de Nemours, condamné à mort en 1477; la place des miniatures est restée en blanc. Le ms. 125 est le second volume d'un exemplaire des Ethiques, de la Politique et de l'Economique dont le ms. français 16962 formait le premier volume.

La précédente classification des manuscrits de la Politique de Nicole Oresme conservés à la Bibliothèque impériale, suppose que les rédactions les plus courtes sont les plus anciennes. C'est là une hypothèse que je pourrais soutenir lors même que mes arguments devraient être uniquement tirés des manuscrits de la Bibliothèque impériale; mais l'examen du ms. d'Avranches mettra hors de toute contestation le classement que j'ai proposé. C'est, en effet, l'exemplaire original sur lequel l'auteur a marqué ou fait marquer les corrections qu'il jugeait à propos de faire à son travail. Telle est du moins l'opinion que je me suis formée en étudiant ce manuscrit lors de ma dernière visite à la bibliothèque d'Avranches. J'espère la faire partager à mes lecteurs.

L'exemplaire ms. de la Politique de Nicole Oresme, que possède la ville d'Avranches, vient de l'abbaye du Mont-Saint-Michel, où il était déjà au milieu du xvi^e siècle, puisqu'on lit cette note sur le premier feuillet : « Pour le Mont Saint Michel : faict le XII^{me} jour d'apvril mil cinq cens cinquante et sept. » Il figure en ces termes sur le catalogue des mss. du Mont-Saint-Michel publié par Montfaucon en 1739 : « N. 179. Les politiques d'Aristote. Autres livres d'Aristote appelés Economiques. Plusieurs questions tirées des ouvrages de Nicolas

Oresme, in-folio ¹. » Il est compris sous le n° 223 dans le Catalogue des manuscrits d'Avranches, qui fera partie du tome IV du Catalogue général des manuscrits des bibliothèques des départements.

C'est un volume écrit sur parchemin, de 360 feuillets, hauts de 31 centimètres, larges de 22. Il contient :

1° (fol. 2 v°) la Politique;

2° (fol. 330) l'Economique.

3° (fol. 350) plusieurs questions tirées des Ethiques.

Le manuscrit est de la seconde moitié du xiv^e siècle; il ne contenait primitivement que la Politique et l'Economique; les questions tirées des Ethiques ont été copiées par une autre main sur un cahier ajouté après coup. Au bas du fol. 349 v°, qui, à l'origine, terminait le volume, on remarque cette note tracée en caractères de la fin du xiv^e siècle : « Liber iste Politicorum est Henrici Oresme junioris, canonici Baiocensis. » On n'a point encore trouvé de textes relatifs à ce Henri Oresme; mais la qualité de chanoine de Bayeux indique assez qu'il appartenait à la même famille que Nicole Oresme; en effet, ce dernier était normand ², et selon toute apparence originaire du diocèse de Bayeux ³. Il n'y aurait donc pas une grande témérité à supposer que Henri Oresme était frère ou neveu de Nicole Oresme. Quoi qu'il en soit, la souscription de Henri Oresme m'engagea à examiner attentivement le ms. à la fin duquel elle était tracée. Je ne tardai pas à m'apercevoir que différentes pages contenaient, en marge ou en interligne, beaucoup d'additions et de corrections qu'il était impossible d'attribuer à un copiste ordinaire. Je notai un certain nombre de ces additions et corrections pour vérifier si elles étaient propres à l'exemplaire d'Avranches, ou bien si elles étaient passées dans les autres exemplaires. J'ai

1. *Bibliotheca bibliothecarum*, t. II, p. 1359.

2. Je ne crois pas que l'origine normande de Nicole Oresme ait jamais été contestée. Elle peut servir à expliquer un passage de la Politique (l. III, chap. XX), dans lequel l'auteur ayant avancé qu'il était légitime de conquérir un royaume pour le mieux gouverner, ajoute comme exemple : « Si comme Guillaume, duc de *ceste* Normendie, conquist Angleterre. » Ainsi portent le ms. d'Avranches et les mss. 9106, 22499, 12233, 24279, 22500, 125 et 208. On lit dans les mss. 204 et 557 : « Si comme Guillaume, duc de Normandie, conquist Angleterre. »

3. Huet, *Les origines de la ville de Caen*, 2^{me} édition, p. 331.

constaté qu'une certaine quantité de ces additions et corrections a été introduite dans les mss. de la première et de la deuxième famille; qu'un plus grand nombre encore a pénétré dans les mss. de la troisième; enfin, que plusieurs ne se trouvent dans aucun des mss. de la Bibliothèque impériale. D'où il faut tirer ces conclusions : 1° le ms. d'Avranches est un exemplaire original de la Politique de Nicole Oresme; 2° l'auteur l'a modifié ou fait modifier à plusieurs reprises; 3° ce ms. a été copié, à différentes époques, par des scribes qui ont reproduit fidèlement l'état du texte au moment où ils l'avaient sous les yeux, de sorte que chacune des trois familles dont j'ai parlé représente le ms. original dans une des phases par lesquelles il a passé depuis l'achèvement de la première rédaction jusqu'à la mort de l'auteur; 4° le ms. d'Avranches renferme des additions et des corrections postérieures à la date des copies que représentent les trois familles de mss. de la Bibliothèque impériale. En un mot, le ms. d'Avranches est la source d'où dérivent plus ou moins directement les trois éditions de la Politique dont la Bibliothèque impériale possède des copies; de plus, il renferme les éléments d'une quatrième édition, qui n'a peut-être jamais été mise au net.

Pour ne laisser aucune incertitude sur le rang que doit tenir le ms. d'Avranches parmi les anciens exemplaires de la Politique de Nicole Oresme, je passerai en revue plusieurs des additions et corrections que j'y ai relevées. Je prendrai d'abord celles qui se sont introduites dans les manuscrits des trois familles; puis celles qu'on trouve dans les manuscrits de la deuxième et de la troisième; ensuite celles qui paraissent seulement dans les copies de la troisième; enfin, celles qui n'ont été insérées dans les manuscrits d'aucune des trois familles.

1° Additions et corrections du ms. d'Avranches, qui sont passées dans les mss. des trois familles.

Une des dernières phrases du chapitre VI du livre II, commençait ainsi : « Et semble selon la doctrine d'Aristote, ou chapitre ensuiant, plusieurs teles choses... » Dans le ms. d'Avranches (fol. 42), le mot *semble* a été biffé, les mots *la doctrine d'* (ou *selon la doctrine d'*) remplacés par *ce que dit* (ou *si comme dit*), et un signe de renvoi placé après *Et* pour avertir que là doit s'intercaler une phrase qui a été copiée au bas de la page. Cette modification a pour résultat de substituer

à la leçon que j'ai donnée plus haut la leçon suivante : « Et semble selon la doctrine d'Aristote que teles opinions sunt perilleuses en la policie, et sunt ausi comme ymaginacions qui ne se pevent bonnement pratiquer. Et selon ce que (*ou* si comme) dit Aristote ou chapitre ensuiant plusieurs teles choses..... » Cette dernière leçon est celle des neuf mss. de la Bibliothèque impériale.

Dans le ms. d'Avranches (fol. 185 v^o), le chapitre XIV du livre V se terminait primitivement par les mots : « mutation de la policie de l'église. » On y a ajouté après coup la phrase finale : « Et donques en ce chapitre sunt touchiez VIII enseignemens pour la salvation ou remèdes contre la corruption des policies, » phrase qui se lit dans nos neuf mss. de la Bibliothèque impériale.

De même, pour mieux terminer le chapitre XVII du même livre, on a ajouté au haut du fol. 191 du ms. d'Avranches la phrase : « Or avon donques en cest chapitre VI enseignemens. » Elle se trouve insérée dans les neuf manuscrits de la Bibliothèque impériale.

2^o Addition et correction du ms. d'Avranches, qui sont passées dans les mss. de la deuxième et de la troisième famille.

Suivant la rédaction primitive, un passage de la fin du chapitre X du livre IV était ainsi conçu : « il seigneurioient sus leur subjects par puissance. Et par ce appert que qui par adulacion... » Ainsi portait à l'origine le ms. d'Avranches (fol. 139). Ainsi porte le ms. de la première famille (ms. français 9106, fol. 140). Mais, dans le ms. d'Avranches, on a copié en marge une observation qui doit venir après le mot *puissance* et dont voici le texte : « Et afin que les souverains princes ecclésiastiques ne declinassent à tele malignité, de laquelle dit le prophète à Dieu : « Super populum tuum malignaverunt consilium, » saint Père l'apostre, en sa canonique ¹, leur dit ainsi : « Seniores qui in vobis sunt obsecro consenior, etc. Pascite qui in vobis est gregem Dei providentes non coacte sed spontanee, secundum Deum, non turpis lucri gratia sed voluntarie neque ut dominantes in cleris, etc. » Et donques il doivent gouverner le clergé, non pas comme signeuriaux, ne à fin de pecune, mès debonnairement et selon

1. I, v, 1-3.

Dieu. Après l'intercalation d'un tel développement, il n'était plus guère possible de conserver les mots *Et par ce appert* pour rattacher la suite du discours à une phrase qui en était désormais séparée par un long intervalle. On a remédié à cet inconvénient en mettant en interligne *que dessus est dit* avec un signe de renvoi, de sorte qu'il faut lire : « Et par ce que dessus est dit appert que qui par adulacion.... » C'est avec ce développement et cette modification que les deux mss. de la deuxième famille et les six mss. de la troisième nous offrent le fragment que je viens de signaler à l'attention du lecteur.

3° Additions du ms. d'Avranches qui sont passées dans les mss. de la troisième famille.

J'ai cité plus haut quatre passages empruntés au chap. XX du livre III, au chapitre X du livre VII et au chapitre XIX du même livre, qui manquent dans les mss. des deux premières familles et qu'on lit seulement dans les six manuscrits de la troisième. Aucun de ces passages n'existait primitivement dans le ms. d'Avranches ; tous les quatre y ont été insérés après coup, soit au bas des pages, soit dans les marges latérales (fol. 107 v°, 252, 266 et 266 v°).

4° Additions et corrections du ms. d'Avranches, qui ne sont passées dans les manuscrits d'aucune des trois familles.

Le ms. d'Avranches contient six additions ou corrections qu'on ne retrouve dans aucun des manuscrits de la Bibliothèque impériale, et dont voici une indication sommaire :

(a) Au chapitre VI du livre II (fol. 40 v°), le texte primitif portait : « Et pour ce anciennement les contemplatis souloient labourer corporelement, et c'est la doctrine de saint Pol. Et peut estre que il avoient en ce moins de sollicitude, de ministracion ou de empechement que l'en ne auroit en procurer, pour sa neccessité, usage des choses qui sunt d'autri. Et par aventure aucuns qui loent et commendent ceste povreté ne la tiennent pas... » Dans la révision, on a soigneusement effacé l'incidente *et c'est la doctrine de saint Pol*, et à la suite du mot *autrui* on a tracé un signe de renvoi pour inviter le lecteur à se reporter à un

feuillet intercalaire, aujourd'hui côté 41¹, rempli par des observations sur la doctrine de saint Paul : « Et que il doivent labourer, ce est la doctrine saint Paul, lequel dit, etc. » Après avoir lu ce qui est copié sur le fol. 41, il faut revenir à la phrase qui commence par *Et par aventure...* Mais dans cette phrase les mots *ceste povreté* n'auraient plus présenté un sens suffisamment clair; on les a remplacés par les mots *la povreté dessus dite*.

(b) Suivant la rédaction primitive, conservée dans les neuf manuscrits de la Bibliothèque impériale, le chapitre VI du livre II se terminait par cette phrase : « Et à cest propos fait ce qui sera dit ou quart livre ou XVI^e chapitre, et ou septime livre ou XIX et ou XXVII chapitres. » C'est aussi ce que portait à l'origine le ms. d'Avranches (fol. 42); mais, dans une dernière révision, on en a effacé les mots *et ou XXVII chapitres*, et on a ajouté au bas de la page une phrase incidente, pour annoncer le contenu des chapitres auxquels le lecteur est prié de recourir : « là où ces choses seront aucunement corrigies et moderées. »

(c) Dans le ms. d'Avranches, à la fin du chapitre XV du livre III, l'auteur a ajouté ou fait ajouter en marge du fol. 99 v^o une citation qui vient corroborer son raisonnement sur les règles à suivre pour la collation des bénéfices ecclésiastiques et qui manque dans nos neuf mss. de la Bibliothèque impériale : « Et Innocent III, en la decretale *Ut nostrum*, dit : « Non affectu carnali sed in persona magis ydonea debuisti ecclesiasticum officium et beneficium dispensare. »

(d) Sur la fin du chapitre XXIII du livre VII, après la phrase : « Et en aucuns paiz la gent ne pevent longuement vivre pour les eaues qui ne sunt pas bonnes, » on lit ajoutée en marge du ms. d'Avranches (fol. 273 v^o) une observation sur les eaux de Sardaigne, qui ne se rencontre dans aucun de nos neuf manuscrits : « Comme en Sardeigne, où elles sont plommées. »

(e) Au chapitre XXV du livre VII, Nicole Oresme détermine les conditions dans lesquelles doit être placée la principale église d'une cité; il montre qu'il faut en écarter les causes de tumulte et de bruit. Ayant à ce propos trouvé après coup une autorité qu'il avait négligé d'invoquer, il l'a consignée ou fait consigner dans le ms. d'Avranches, au bas du fol. 276 v^o : « Unde in Thineo

1. Par suite de cette intercalation, le cinquième cahier du ms. se compose de onze feuillets, cotés 37-47, tandis qu'il n'aurait dû en avoir que dix.

Platonis habetur sic : Sacerdotiis dediti separatim a cetero populo manent ne contagione aliqua profana polluantur. »

(f) Un peu plus loin, dans le même chapitre, saint Jean Chrysostôme est cité pour prouver l'influence du sacerdoce sur les populations. De nouvelles lectures ayant fait découvrir un passage de saint Grégoire qui venait encore à l'appui de la doctrine de saint Jean Chrysostôme, l'auteur a ajouté ou fait ajouter en marge du fol. 277 du ms. d'Avranches cette citation : « Et Gregorius, in omelia *Videns civitatem fleuit* etc., dicit : Ruina populi maxime ex culpa sacerdotum fuit ¹. »

Une particularité que je n'ai point encore signalée et qui seule suffirait pour prouver l'ancienneté du ms. d'Avranches, c'est qu'il a conservé une partie de ces tables et de ces glossaires partiels dont j'ai parlé plus haut. A la suite du livre VIII, on y trouve une table des matières principales, qui commence par ces mots (fol. 311) : « En cest VIII^e livre sunt aucunes choses assés notables, et ou texte et en la glose, desqueles aucunes sunt ici designées...; » puis (fol. 311 v^o), un glossaire particulier, intitulé : « Exposicions d'aucuns mos qui sunt en cest VIII^e livre. » Quand l'auteur a eu substitué aux tables et aux glossaires particuliers une table et un glossaire général, il a, lui ou un de ses clercs, bâtonné la table et le glossaire du huitième livre et mis en marge le mot VACAT. Tout porte à croire que, dans cet exemplaire, chacun des livres de la Politique devait être accompagné d'une table et d'un glossaire; mais l'enlèvement systématique de plusieurs feuillets de parchemin à la fin des livres I, II, III, IV, V, VI et VII ne permet pas de dire si on a jamais transcrit toutes ces tables et tous ces glossaires, ou bien si on avait seulement ménagé de l'espace pour les transcrire.

Une autre circonstance qui mérite encore d'être prise en considération, c'est la note qu'on lit dans le ms. d'Avranches, au fol. 329 v^o, au bas du glossaire général qui termine la Politique. Elle est ainsi conçue :

« Ce livre fut composé par maistre Nicolas Oresme, avec lez livrez d'Ethiques, Yco[no]miques et de celo, ès ans de Nostre Seigneur M CCC LXX jusques à LXXVII, estant doyen de Rouen. Puis fut evesque de Lisieux. »

Cette note est assurément contemporaine de la transcription

1. S. Greg. homil. XXXIX; dans Migne, t. 76, col. 1295.

du volume; mais elle est d'une autre main. Il est bon de faire observer que les mots *puis fut evesque de Lisieux* semblent avoir été ajoutés après coup, quoiqu'ils aient été certainement tracés par la même personne que les lignes précédentes. Aucun autre exemplaire ne contient cette note, et la précision avec laquelle elle est rédigée n'indiquerait-elle pas que le texte en a été composé, sinon par Nicole Oresme, au moins par un de ses parents ou de ses familiers?

Tout concourt donc à faire considérer le ms. d'Avranches comme un exemplaire d'auteur; tout nous invite à lui accorder le premier rang dans le classement des manuscrits de la Politique.

Mais pour épuiser les questions que soulève ce classement, il faudrait avoir compulsé à loisir l'exemplaire d'Avranches et, s'il était possible, l'avoir eu sous les yeux en même temps que les nombreux exemplaires de la Bibliothèque impériale. Un examen attentif ferait trouver, je n'en doute pas, la solution de difficultés qui peuvent embarrasser au premier abord et dont je rapporterai un seul exemple.

J'ai déjà dit qu'au chapitre VI du livre II la première rédaction d'un passage relatif à la pauvreté volontaire était ainsi conçue :

« Et pour ce anciennement les contemplatis souloient labourer corporelement, et c'est la doctrine de saint Pol, et peut estre que il avoient en ce moins de sollicitude, de ministracion ou de empechement que l'en ne auroit en procurer, pour sa neccessité, usage des choses qui sunt d'autri. Et par aventure aucuns qui loent et commendent ceste povreté ne la tiennent pas.... » C'est la leçon que portait primitivement le ms. d'Avranches (fol. 40 v°); c'est aussi celle qu'on lit dans le ms. de la première famille (ms. français 9106, fol. 38). J'ai expliqué plus haut comment, dans une dernière révision que nous offre le ms. d'Avranches, l'incidente : « et c'est la doctrine de saint Pol, » a été effacée et remplacée par un développement de deux colonnes et demie ajouté sur un feuillet intercalaire. J'ai encore eu l'occasion de signaler une notable variante qu'on trouve à ce même endroit dans les huit manuscrits de la deuxième et de la troisième famille : l'incidente « et c'est la doctrine de saint Pol » y a été maintenue, mais accompagnée d'un développement d'environ une colonne, tout à fait distinct de celui que contient aujourd'hui le ms. d'Avranches : « Et c'est la doctrine de saint Pol, laquelle il

avoit baillée et donna finalement, appelez à ce les plus notables de l'église primitive, etc... » On se demande naturellement où ce texte a été pris par les écrivains des exemplaires qui ont servi de types aux mss. de la deuxième et de la troisième famille. Il faut, je crois, supposer qu'à un moment donné ce texte a existé dans le ms. d'Avranches soit sur une marge qu'on aura raclée, soit sur un feuillet intercalaire qu'on aura enlevé, quand on a jugé à propos de remplacer cette version par la version qui occupe aujourd'hui le feuillet intercalaire 41 du même ms.

Un autre passage du ms. d'Avranches, qui mérite d'être rapproché avec grand soin des passages correspondants des autres manuscrits, c'est celui qui contient la longue dissertation que Nicole Oresme a insérée, après coup, selon toute apparence, dans le troisième livre de la Politique pour montrer la nécessité de réunir un concile et d'introduire des réformes dans le gouvernement ecclésiastique. La véritable place de cette dissertation est à la fin du chapitre XXIV, c'est là qu'on le trouve dans le ms. de la première famille (9106, fol. 117), dans les deux mss. de la deuxième (12233, fol. 135 v^o; 22499, fol. 82 v^o) et dans un ms. de la troisième (557, fol. 103). Mais dans le ms. d'Avranches, soit par une erreur du scribe, soit par un autre motif, la dissertation a été rejetée à la fin du chapitre XXVI (fol. 122) et maladroitement encadrée entre la première et la dernière partie du chapitre XXVII. Pour réparer le désordre, on a dû mettre des signes de renvoi, biffer les deux morceaux du chapitre XXVII entre lesquels était prise la dissertation, et recopier le chapitre XXVII sur un feuillet qui manque aujourd'hui, mais dont les traces subsistent entre les fol. 125 et 126. Tout cela était loin d'être parfaitement clair, et plusieurs des copistes qui ont travaillé d'après le ms. d'Avranches ne s'en sont pas rendu un compte exact. De là des interversions dans différents manuscrits de la troisième famille. Dans le ms. 204, la dissertation est insérée à la fin du chapitre XXVI. Dans les mss. 125, 208, 22500 et 24279, elle est encadrée entre les deux parties du chapitre XXVII. Le scribe qui a copié ou plutôt celui qui a collationné le ms. 24279 a reconnu l'erreur, et pour rétablir l'ordre véritable, il a mis avant le titre du chapitre XXV un signe de renvoi avec la note marginale : « Quere post duo folia ad tale signum » (fol. 90); en effet, deux feuillets plus loin, au signe indiqué, se trouve la dissertation qui doit précéder le

chapitre XXV, et, à la fin de cette dissertation, un nouveau signe de renvoi, avec la note marginale : « Revertatur ad signum tale quod est initium capituli XXV^{ti}. »

Le ms. 22500 doit être une reproduction médiate ou immédiate du ms. 24279, exécutée par un scribe inintelligent qui n'a compris ni le système des signes de renvoi, ni le sens des notes marginales; car il n'a pas reproduit les signes, a négligé la première note marginale et a fait passer la seconde dans le corps du texte où elle produit l'effet le plus bizarre. Le ms. 125 tient aussi de très près aux mss. 24279 et 22500; la dissertation y est pareillement mêlée au chapitre XXVII¹, et ce chapitre XXVII dans les trois mss. dont je parle se termine par leçon vicieuse assez caractéristique. Au lieu de la bonne leçon : « Et après il détermine comment très bonne policie doit estre instituée, et commence au septime; » au lieu, dis-je, de cette bonne leçon, qui est fournie non-seulement par le ms. d'Avranches, mais encore par les mss. 9106, 208 et 557, le ms. 24279 porte : « et commencée ou septime; » le ms. 22500 : « et commentée ou septiesme; » le ms. 125 : « ou commencée ou septiesme. » Nous sommes donc autorisés à réunir en un même groupe dans la troisième famille les mss. 24279, 22500 et 125. De ces trois mss., le meilleur et le plus ancien paraît être le n° 24279, qui, selon toute probabilité, a été directement copié ou au moins collationné sur un exemplaire original. On y lit en effet, à la fin du glossaire (fol. 279), la note suivante :

« Collatio hujus libri Politicorum fit cum originali translatione in gallico per excellentissimum sacre theologie doctorem magistrum Nicolaum Oresme facta et manu ejus scripta ex precepto illustrissimi principis Karoli quinti condam Francorum regis. »

Le ms. original dont il est question dans cette note serait-il le ms. d'Avranches, qu'un scribe du xiv^e siècle aurait bien pu considérer comme autographe, non pas que le corps du volume ait été écrit par l'auteur lui-même, mais parce que plusieurs des additions et corrections interlinéaires ou marginales sont vraisemblablement de sa main? Je ne tranche pas la question. Il me suffit d'avoir mis hors de doute l'autorité du ms. d'Avranches et d'avoir appelé sur lui l'attention des philologues qui voudraient étudier à fond la langue de Nicole Oresme.

1. C'est aussi la place qu'elle occupe dans le ms. 208.

La copie de l'Economique ¹, qui remplit les fol. 330-349 du ms. d'Avranches, donne lieu à des observations du même genre que la Politique. Seulement les termes de comparaison sont moins nombreux parce que la Bibliothèque impériale possède seulement cinq exemplaires de l'Economique, dans les mss. 125, 204, 208, 9106 et 24279 du fonds français. Ces cinq mss. m'ont paru dériver du ms. d'Avranches, et se partagent en deux familles : d'une part, le ms. 9106, qui reproduit le texte primitif tel qu'il avait été, à l'origine, transcrit dans l'exemplaire d'Avranches; d'autre part, les mss. 24279, 204, 208 et 125, dans lesquels ont pénétré diverses additions ou corrections marquées sur les marges ou dans les interlignes du même exemplaire. J'en rapporterai trois exemples significatifs :

(a) Vers le commencement du chapitre II du premier livre, Nicole Oresme s'exprime en ces termes : « ce est assavoir le seigneur et sa femme et qui les serve. Car se aucune de ces trois choses deffailloit en un hostel, ce ne seroit pas maison complètement. » Telle était la leçon primitive du ms. d'Avranches (fol. 331), et telle est celle du ms. 9106 (fol. 359 v^o). A cette version on a substitué après coup dans le ms. d'Avranches la version suivante : « ce est assavoir le seigneur et sa femme et qui les serve ; car la femme ne doit pas estre serve, si comme il appert ou premier chapitre de Politiques. Et se aucune de ces trois choses deffailloit, etc. » Cette dernière version est celle des mss. 24279, 204, 208 et 125.

(b) Dans le chapitre III du premier livre, Nicole Oresme, en parlant de l'amitié de la femme, s'était d'abord contenté de dire : « Item elle est très-grande, si comme denote l'escripture, ou livre des Roys, en disant que Jonathas estoit plus amable que femmes : Amabilis super amorem mulierum. » Il n'y a rien de plus dans le ms. 9106 (fol. 361 v^o), ni dans le texte primitif du ms. d'Avranches (fol. 333). Mais dans ce dernier, l'auteur a ajouté ou fait ajouter au bas de la page une citation empruntée à l'Ecclésiastique : « Et le Sage dit ainsi : Species mulieris exhilarat faciem viri sui et super omnem concupiscenciam hominis superducet desiderium (Ecclesiastici XXXVI^o). » Les mss.

1. Nicole Oresme a traduit l'Economique d'après la version latine de Durand d'Auvergne; voyez à ce sujet une notice de M. Hauréau, *Histoire littéraire de la France*, XXV, 62.

24279, 204, 208 et 125 contiennent à la fois la citation tirée du livre des Rois et la citation tirée de l'Ecclésiastique.

(c) Au chapitre VI du second livre, Nicole Oresme parle ainsi de Pénélope : « Pour ce que son mari lui monstroît si grant amour oveques reverence, elle se garda chastement et honestement long temps, lui absent, quant il estoit en l'obsidion de Troie ou en la mer. » Ainsi portait d'abord le ms. d'Avranches, et c'est encore tout ce qu'on lit dans le ms. 9106 (fol. 375 v^o). Dans la suite, l'auteur a trouvé bon de rapporter ici un distique de Mathieu de Vendôme en l'honneur de Pénélope; de là une addition qu'on trouve au bas de la page dans le ms. d'Avranches, et qui est passée dans le texte des mss. 24279, 204, 208 et 125 : « De quoy un appellé Matheus de Vindocino, qui metrifia l'istore de Thobie, en un livre que il fist de doctrina versificandi, dit ainsi :

Penelopen morum festivat gratia forme,
Purpura declarat, ditat acervus opum. »

Encore plus tard, l'auteur a fait une seconde addition : au témoignage de Mathieu de Vendôme, il a joint celui d'Ovide : « Et Ovidius :

Penelope mansit, quamvis custode careret,
Inter tam multos intemerata procos. »

Cette seconde addition se trouve au bas de la page du ms. d'Avranches; mais elle manque dans les mss. 24279, 204, 208 et 125, qui sont, pour ainsi dire, un calque de l'exemplaire original, alors que l'auteur avait déjà inséré dans cet exemplaire le distique de Mathieu de Vendôme, mais non pas celui d'Ovide.

Ainsi, l'examen de l'Economique nous conduit au même résultat que celui de la Politique. Pour les deux ouvrages, le ms. d'Avranches, dégagé des modifications qu'il a successivement subies, est le type du ms. qui nous offre le texte le plus voisin de l'état primitif; ce même ms., complété et corrigé par des notes marginales et interlinéaires, paraît être la source première des mss. qui contiennent un texte plus ou moins révisé.

Maintenant que nous sommes fixés sur le caractère de dix manuscrits importants de la Politique et de l'Economique de Nicole Oresme, nous pouvons aisément nous rendre compte de l'édition gothique, in-folio, qui fut achevée d'imprimer le 8 août

1489 pour Antoine Vérard¹. C'est généralement la reproduction d'un assez mauvais ms. de la deuxième famille; toutefois, au chapitre XX du livre III et aux chapitres X et XIX du livre VII, elle contient les additions qui sont propres aux mss. de la troisième famille. Il est donc assez probable que l'imprimeur aura eu à sa disposition deux manuscrits, ou du moins qu'il aura travaillé d'après un exemplaire de la deuxième famille sur les marges duquel avaient dû être reportées quelques unes des additions fournies par un ms. de la troisième. Un exemple montrera avec quelle servilité le compositeur a suivi un ms. de la deuxième famille,

J'ai rapporté plus haut le texte exact d'une observation que Nicole Oresme a ajoutée après coup dans le chapitre X du livre IV, et qui est à la marge du fol. 139 du ms. d'Avranches. Je reproduis ici la même observation telle qu'elle est copiée dans nos deux manuscrits de la deuxième famille, les n^{os} 22499 et 12233. Je suis le premier, et je mets entre crochets les variantes fournies par le second :

Et affin que les souverains princes et ecclesiastiques ne declinassent et telle malignité, de laquelle dit le prophète à Dieu : *Super populum tuum malignaverunt consilium*, saint Père l'apostre, en sa canonique, leur dit ainsi : *Sermones qui in vobis sunt obteccio*, contester, etc. *Pascite qui in vobis est* [et. 12233] *gregem Dei providentes*, non coacte, sed spontanee, *secundum Deum*, non turpis lucri, sed gracia et voluntarie neque ut dominantes in cleris, etc. Et doneques doivent gouverner le clergie non pas comme seigneuriaux, mais debonnairement et selon Dieu et non pas affin de pecune.

Voici maintenant le passage correspondant de l'édition de Verard (t. I, fol. CXXXVI) :

Et affin que les souverains princes et ecclesiastiques ne declinassent et telle malignité, de laquelle dit le prophète à Dieu : *Super populum tuum malignaverunt consilium*, saint Pière l'apostre en sa canonique leur dit ainsi : *Seniores qui in vobis sunt obtectio contestor pascite que in vobis est gregem Dei providentes*, non coacte sed spontanee, *secundum Deum*, non turpis lucri sed gracia et voluntarie neque ut dominantes in terris, etc. Et doneques ilz doivent gouverner le clergie

1. Brunet, 5^{me} édition, I, 469.

non pas comme seigneuries mais debonnairement et selon Dieu et non pas affin de peccune.

On voit que, dans ce court fragment, l'édition de Vérard est parfaitement conforme aux manuscrits de la deuxième famille; d'un côté comme de l'autre, nous avons à relever des énormités, telles que : *ET telle malignité*, pour *A telle malignité*; OBTECTIO pour OBSECRO; *non turpis lucri SED gratia ET voluntarie*, pour *non turpis lucri gratia SED voluntarie*; de plus, dans l'édition comme dans les deux mss. 22499 et 12233, le fragment se termine par une interversion : *mais debonnairement et selon Dieu, et non pas à fin de pecune*, tandis que le ms. d'Avranches et les six mss. de la troisième famille portent : *ne à fin de pecune, mès debonnairement et selon Dieu*. Il n'en faudrait pas davantage pour conclure que l'édition découle en droite ligne d'un exemplaire analogue aux mss. 22499 et 12233.

L'exemple que j'ai cité montre aussi combien est incorrecte l'édition de Vérard. Aussi, pour les travaux de philosophie comme pour ceux de philologie, dont la Politique et l'Economique de Nicole Oresme pourront être l'objet, sera-t-il désormais indispensable de remonter aux manuscrits, et, autant que possible, au manuscrit que la ville d'Avranches a recueilli de l'abbaye du Mont-Saint-Michel, et qu'elle conservera avec orgueil sur les mêmes rayons que le fameux exemplaire du *Sic et non* employé par M. Cousin pour la publication des œuvres inédites d'Abélard.

LÉOPOLD DELISLE.



LE BARON DE JAUIOZ.

Il y a vingt-cinq ans, notre regretté confrère, M. Vallet de Viriville rendait compte dans cette revue des troisième et quatrième éditions du *Barzas Breiz* de M. de La Villemarqué. Parmi les poèmes, la plupart si élégants et d'un goût si exquis, que le célèbre écrivain breton a réunis sous ce titre, M. Vallet de Viriville avait surtout remarqué la ballade du baron de Jauioz. Cette ballade raconte l'histoire d'une jeune fille vendue par ses parents à un homme riche; la jeune fille meurt de chagrin : — ordinairement les pièces publiées par M. de La Villemarqué se terminent d'une manière morale. — Dans le texte édité par lui, l'homme qui a acheté la jeune fille porte le nom de baron de Jauioz.

Voici une partie des critiques suggérées à M. Vallet de Viriville par la lecture de ce morceau. On pourra lire l'article entier dans la 2^e série de la *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. II, p. 280-283.

« Voyons.... sur quelles preuves repose l'identité de l'action » célébrée par le poète avec l'action célébrée par l'histoire. Nous » laisserons.... la parole à M. de La Villemarqué qui s'exprime » ainsi dans *l'argument* mis en tête de ce morceau.

» — Louis, baron de Jauioz, en Languedoc, était fils de » Randon I^{er} et de Flore de Cailus, etc. Nous le voyons suivre en » Bretagne le duc de Berry, son suzerain, que Charles V y » envoyait pour combattre les Anglais (1378). Nous le retrouvons » sous les mêmes drapeaux en Flandre, et quelques années » plus tard il fait son testament, etc. Son sceau en cire rouge » porte un écusson à trois pals, etc. » — Après cette notice » historique, où il s'agit en effet d'un baron de Jauioz, mais » nullement de jeune fille vendue ni de tout ce que rapporte la

» ballade, M. De La Villemarqué poursuit : « *Selon nos poètes*
 » *populaires, il aurait*, pendant son séjour en Bretagne,
 » *acheté à prix d'or et emmené en France* une jeune fille. »
 » Nous ne saurions, en vérité, donner notre assentiment à une
 » pareille méthode d'induction et de critique, qui consiste
 » purement et simplement à supposer prouvé ce qu'il faudrait
 » prouver. Comment M. de La Villemarqué, qui est un homme
 » de goût et d'esprit, n'a-t-il pas songé que.... le nom du baron
 » de Jauioz lui-même, ce seul mot sur lequel repose tout l'édifice
 » du poème, peut fort bien n'être qu'une assonance fortuite, ou
 » mal saisie par son oreille, et qu'enfin, au lieu de marcher sur
 » le terrain positif de l'érudition, il vogue ici en plein océan
 » d'utopie? »

L'obligeance de M. Luzel a mis à ma disposition un document qui vient à l'appui de cette critique.

M. Luzel, dont il n'a guère été jusqu'à présent question dans cette revue, a publié, dans un volume intitulé *Gwerziou Breiz izel*, un choix de chansons populaires bretonnes; il les a reproduites telles qu'il les a entendu chanter, sans y faire aucun changement, sans essayer de polir les formes un peu barbares de cette poésie de paysans. Cela ne paraît pas être le moyen de réussir auprès du public. L'ouvrage de M. Luzel ne se vend guère, tandis que celui de M. de La Villemarqué, composé dans un système tout différent, est arrivé à sa sixième édition : en France, on préfère en général les œuvres littéraires aux œuvres scientifiques. Mais l'Académie des Inscriptions vient de décerner à M. Luzel une des médailles du concours des antiquités de la France.

M. Luzel a réuni un nombre de chansons populaires bretonnes beaucoup plus considérable que celui qu'il a fait imprimer, et parmi celles qui restaient inédites, se trouve la pièce qu'il m'a communiquée; il l'intitule *Isabell ar Iann*, « Isabelle Le Jean. » Avec lui, nous y croyons reconnaître le texte primitif de la pièce critiquée par M. Vallet de Viriville. Revue et corrigée suivant un système où l'imagination et certains procédés littéraires ont eu plus de part que l'érudition, « Isabelle Le Jean » est devenu le « baron de Jauioz » du *Barzaz-Breiz*.

Voici le texte que j'ai reçu de M. Luzel :

I.

- Na pa retorniz euz poazet,
 Me na sonjenn en drouk a bed;
 Na pa retorniz euz poazet,
 Pewar lakes 'm euz rankontret;
 5 Pewar lakes hag ur jouiz
 Oa'n tall ar groaz, pa dremeniz.
 Hag ar jouiz 'c'houll ouz in-me :
 — Merc'h iaouank, e'hui a zimezfe?
 Merc'h iaouank, e'hui a zimezfe
 10 Da genta mab ho goulenfe?
 Da genta mab ho goulenfe,
 Ha ve posubl ve me a ve?
 — Na eo ket war ar c'hroaz hentjou,
 Aotro, ve gret ann dimiziou,
 15 Met en iliz, pe er porehet
 Etre daou den hag ur bèlek.

II.

- Isabell ar Iann a lare,
 Er ger, d'hi mamm, pa arrue :
 — Ma mammik paour, mar am c'haret,
 20 Ma miret euz ar jouisted,
 Ma miret euz ar jouisted
 Ma laket 'n ur gambr alc'houezet. —
 Ar jouiz braz a vonjoure,
 'N ti ar Iann koz pa arrue :
 25 — Demad a joa holl en ti ma.
 Izabell'r Iann pelec'h ema? —
 — Et e Izabell da boazet
 Ha na medi ket retornet.
 — Roet c'hui d'in ann alc'houezou
 30 Ewit ma sellinn er c'hambrijou. —
 Dor ar gambr wenn 'n euz digoret
 Izabell ar Iann n'euz kavet.
 Izabell ar Iann 'e'houlenne
 Euz hi mammik paour ann de se :
 35 — Ma mammik paour d'in-me laret,
 Gant ar jouiz red vo monet?
 — Se d'ac'h ma merc'h na larinn ket;

- Digant ho tad a c'houlenfet.
 — Ma zadik paour, d'in me laret,
 40 Gant ar jouiz red' vo monet?
 — Se d'ac'h ma mères'h na larinn ket,
 Digant ho preur Louiz goulennet,
 — Lares-te d'in, ma breur Louiz
 Ha red' vo monet gant ar jouiz?
 45 — Ia, gant ar jouiz 'vo red monet,
 Pa'z eo ar paëamant touchet;
 Pewar e'hant skoed en arc'hant mad
 N'euz touchet ho mamm hag ho tad,
 Ha kement all ho preur Louiz
 50 Wit laret ho rei d'ar jouiz;
 Ha mar et e'hui a galon vad
 Me am bo c'hoaz un dra bennag.
 — Pe a t'euz bet, pe na t' euz ket,
 Gant ma grad vad me na inn ket.

III.

- 55 Izabell ar Iann a lare
 D'hi mammik paour, un dez a oë :
 — Ma mammik paour, laret e'hui d'inn
 Na pe seurt habit a wiskinn?
 — Guiskit ho habit violet,
 60 A vezo skanv d'ac'h da gerzet.
 — Gwisko ann habit a garo
 Kammed war droad hi na raio;
 'Ma ma inkane n 'toul ar porz,
 Izabell ar Iann, euz ho kortoz,
 65 C'houarnet mad gant leton gwenn
 Hag ur brid arc'hant en he benn;
 Hag ur brid arc'hant en he benn,
 He bommello en aour melenn.
 — Mar'zo 'r brid arc'hant en he benn
 70 He bommello en aour melenn,
 He bommello en aour melenn,
 Me garrie' ve'n tan en he benn!
 Ha koulsgoude am euz pec'het,
 Rag al loen paour n'eo ket kiriek. —
 75 Isabell ar Iann a lare
 A borz hi zad pa bartie :
 — Adieu, ma mamm, adieu ma zad;
 Bikenn n'ho kwel' ma deou lagad!

Me lar adieu d'am holl broïz
 80 Met d'hennont, al laer, ma breur Louiz,
 Met d'hennont, al laer, ma breur Louiz,
 Hen euz ma goerzet d'ar jouiz! —

IV.

Isabell ar Iann c'houlenne
 Euz ar jouiz braz, un dez a oe :
 85 — Jouiz, jouiz, d'in me laret
 N'eo ket heman'r pont 'm euz klewet
 N'eo ket heman'r pont 'm euz klewet
 'Taoulinn war-n-ezhan al loened? —
 N'oa ket hi gir peur lavaret,
 90 Hi marc'h 'dann hi' zo daoulinet.

V.

Izabell ar Iann a lare
 D'ar jouiz braz, un dez a oe :
 — Me glew kog ma zad o kanan!
 95 — N'ret ket, Izabell, eme-z-han ;
 Rag pemp kant lew oc'h diout-han.

VI.

Ar jouiz braz a lavare
 Er ger d'he vamm pa arrue :
 — Na setu ur verc'h kaer aman,
 100 Braoa plac'h iaouank eo houman!
 — Na eo ket deut gant hi grad vad :
 Ema'n dour war hi daoulagad. —
 Ar jouiz braz a lavare
 D'Izabell ar Iann, un dez a oe :
 105 — Deut gan-in Izabell d'ar sellier
 Da danva gwinn ken dous ha mel.
 — Gwell ve gan-in, en ti ma zad,
 Eva dour euz feunteunn ar prad.
 — Deut gan-in, Izabell, d'am c'hambrijou
 110 Da gonta aour a dousennou.
 Deut gan-in, Izabell, d'ar gambr wenn
 Da gonta aour hag are'hant gwenn.
 — Gwell gan-in beza' n ti ma zad,
 Konta uiou da gass d'ar marc'had. —

- 115 Ar jouiz braz a lavare
 Na d'he vammik un dez a oe :
 — N'ouzon petra ober out hi :
 Kalz a boan-spered a ro d'in;
 Goulennann 'r mennad a garann,
 120 Bepred na ra nemet goelan.
 — Mar n'ouzoud da ober out-hi
 Kommer ur gontel ha laz hi.
 — Tri marc'h zo er marc'hosi,
 Daou a zo d'ac'h hag unan d'in,
 125 Daou a zo d'ac'h hag unan d'in,
 Rag evit hounnes na lazinn ! —
 Nag a-benn un nao miz goude
 Izabell kontantament doe;
 Oa Izabell e tall an tan
 130 O toman ur jouiz bihan.

 — Evnidigou diwar ann nij,
 Grit ma gourc'hemenno en Breiz,
 Grit ma gourc'hemenno d'am broïz,
 135 Met d'hennont, al laer, ma breur Louiz,
 Hen euz ma goerzet d'ar jouiz.

Voici la traduction :

I.

- Quand je revins de faire cuire,
 Je ne songeais pas à mal;
 Quand je revins de faire cuire,
 Je rencontrai quatre laquais,
 5 Quatre laquais et un juif
 Qui étaient devant la croix quand je passai.
 Et le juif me demanda :
 — Jeune fille, vous fianceriez-vous?
 Jeune fille, vous fianceriez-vous
 10-11 Au premier garçon qui vous demanderait? (*bis*).
 Et serait-il possible que ce fût moi?
 — Ce n'est pas aux croix des chemins,
 Monsieur, que se font les fiançailles;
 15 Ce n'est qu'à l'église ou sous le porche
 Entre deux personnes et un prêtre.

II.

- Isabelle Le Jean disait
 A sa mère en arrivant à la maison :
 — Ma pauvre petite mère, si vous m'aimez,
 20-21 Préservez-moi des juifs ¹ (*bis*),
 Mettez-moi dans une chambre fermée à clef. —
 Le grand juif souhaitait le bonjour
 En arrivant dans la maison du vieux Le Jean :
 25 — Bonjour et joie à tous dans cette maison.
 Où est Isabelle Le Jean ?
 — Isabelle est allée faire cuire,
 Elle n'est pas encore revenue.
 — Donnez-moi les clefs
 30 Afin que je regarde dans les chambres. —
 Il a ouvert la porte de la chambre blanche,
 Il a trouvé Isabelle Le Jean.
 Isabelle Le Jean demandait
 A sa pauvre petite mère ce jour-là :
 35 — Ma pauvre petite mère, dites-moi :
 Avec le juif faudra-t-il aller ?
 — Cela, ma fille, je ne vous le dirai pas ;
 A votre père, demandez-le.
 — Mon pauvre petit père, dites-moi,
 40 Avec le juif faudra-t-il aller ?
 Cela, ma fille, je ne vous le dirai pas,
 A votre frère Louis demandez-le.
 — Dis-moi, mon frère Louis,
 S'il faut que j'aille avec le juif.
 45 — Oui, avec le juif il faut aller,
 Puisque le prix est touché :
 Quatre cents écus en bon argent
 Ont été touchés par votre mère et votre père,
 Et autant en a eu votre frère Louis
 50 Pour dire qu'on vous donnera au juif.
 Et si vous allez de bon cœur
 J'aurai encore quelque chose.
 — Que tu aies eu quelque chose ou que tu n'aies rien eu,
 Ce ne sera pas de bon gré que j'irai.

1. Littéralement : « de la juiverie. »

III.

- 55 Isabelle Le Jean disait
 A sa pauvre petite mère, un jour :
 — Ma pauvre petite mère, dites-moi,
 Quelle robe mettrai-je?
 — Mettez votre robe violette
- 60 Qui sera légère pour marcher.
 — Quelle mette la robe qu'elle voudra,
 Elle ne fera point un pas à pied.
 Mon cheval est à la porte de la cour :
 Isabelle Le Jean, il vous attend,
- 65 Bien ferré de laiton blanc
 Et une bride d'argent dans la bouche (*bis*) :
 Les pommeaux sont d'or jaune.
 — S'il a une bride d'argent dans la bouche,
- 70-71 Les pommeaux d'or jaune (*bis*),
 Je voudrais qu'il eût le feu dans la bouche.
 Et pourtant j'ai tort,
 Car la pauvre bête n'est pas coupable. —
- 75 Isabelle Le Jean disait,
 En sortant de la cour de son père :
 — Adieu, ma mère ; adieu, mon père ;
 Jamais mes yeux ne vous reverront.
 Je dis adieu à tous les gens de mon pays,
- 80-81 Sauf à celui-là, sauf à mon frère Louis le voleur (*bis*) ;
 Il m'a vendue au juif. —

IV.

- Isabelle Le Jean demandait
 Un jour au grand juif :
- 85 — Juif, juif, dites-moi,
 N'est-ce pas ici le pont dont j'ai entendu dire (*bis*)
 Que les bêtes s'agenouillent dessus ? —
 Elle n'avait pas encore achevé ces mots
- 90 Que sous elle son cheval s'est agenouillé.

V.

Isabelle Le Jean disait
 Un jour au grand juif :

- J'entends le coq de mon père chanter.
 94-95 — Vous ne l'entendez pas, Isabelle, dit-il (*bis*),
 Car vous êtes à cinq cents lieues de lui. —

VI.

- Le grand juif disait,
 En arrivant dans la maison de sa mère :
 — Voici une bru que je vous amène.
 100 Quelle jolie jeune fille!
 — Elle n'est pas venue de bon gré :
 Elle a des larmes dans les yeux. —
 Le grand juif disait
 Un jour à Isabelle Le Jean :
 105 — Venez avec moi, Isabelle, au cellier
 Pour goûter du vin aussi doux que le miel.
 — J'aimerais mieux, dans la maison de mon père,
 Boire l'eau de la fontaine du pré.
 — Venez avec moi, Isabelle, dans mes chambres
 110 Pour compter l'or à la douzaine;
 Venez avec moi, Isabelle, à la chambre blanche
 Pour compter l'or et l'argent blanc.
 — J'aimerais mieux être dans la maison de mon père
 A compter les œufs pour les porter au marché. —
 115 Le grand juif disait
 Un jour à sa petite mère :
 — Je ne sais que faire d'elle,
 Elle me donne beaucoup d'ennui.
 Quelque demande que je lui fasse
 120 Jamais elle ne fait que pleurer.
 — Si tu ne sais que faire d'elle,
 Prends un couteau et tue-la.
 — Il y a trois chevaux dans l'écurie;
 124-125 Deux sont à vous, un est à moi ¹ (*bis*) .
 Mais quant à elle je ne la tuerai pas.
 Neuf mois après,
 Isabelle eut du contentement :
 Isabelle était auprès du feu
 130 Chauffant un petit juif.

 — Petits oiseaux qui volez,
 Faites mes compliments en Bretagne,

1. Invitation à sa mère de s'en aller.

Faites mes compliments aux gens de mon pays,
 134-135 Sauf à celui-là, sauf à mon frère Louis le voleur (*bis*).
 Il m'a vendue au juif!

Ce petit poème a été chanté à M. Luzel le 1^{er} octobre 1868 par Marguerite Philippe, fileuse de Pluzunet.

Au lieu du « baron de Jauioz » c'est d'un « juif, » en breton *jouiz*, qu'il est question dans cette pièce. M. Vallet de Viriville a donc eu raison de dire à M. de La Villemarqué : « que le nom » du baron de Jauioz lui-même, ce seul mot sur lequel repose » tout l'édifice du poème, *peut* fort bien n'être qu'une assonance » fortuite et mal saisie par son oreille. » Non-seulement cela *peut* être, mais cela *est*. Le nom du baron de Jauioz doit donc être rayé de l'histoire poétique de la Bretagne.

L'introduction de ce nom n'est pas du reste la seule modification importante que M. de La Villemarqué ait fait subir au texte primitif. Dans ce texte, la jeune fille enlevée accouche au bout de neuf mois : lorsqu'elle a un fils, elle a du contentement, et cependant elle ne pardonne pas au frère qui l'a vendue. Dans le *Barzaz Breiz*, au lieu d'accoucher, elle meurt de chagrin : avant d'expirer, elle pardonne à son frère : c'est plus chrétien, mais beaucoup moins naturel.

M. de la Villemarqué a aussi fort abrégé cette pièce : il a retranché le premier paragraphe, vers 1-16, où se trouve la première entrevue de la jeune fille et du juif; le quatrième où le cheval d'Isabelle s'agenouille sur un pont, le cinquième où elle croit entendre chanter le coq de la maison paternelle. Au nom d'Isabelle, il a substitué celui de Tina.

Mais l'identité de notre chanson avec celle du *Barzaz Breiz* n'est pas moins certaine; on peut voir dans la *Bibliothèque de l'Ecole des chartes*, 2^e série, t. II, p. 280, le texte complet de M. de La Villemarqué ¹. En voici quelques passages :

« Est-ce vrai, ma mère, ce que j'ai appris? Est-il vrai que je sois » vendue au vieux Jauioz? — Ma pauvre petite, je n'en sais rien, de- » mandez à votre père. — Mon petit père, dites-moi, est-il vrai que je » sois vendue à Louis de Jauioz? — Ma chère enfant, je n'en sais rien; » demandez à votre frère. — Lannik, mon frère, dites-moi, suis-je » vendue à ce seigneur-là? — Oui, vous êtes vendue et vous allez partir

1. Voir aussi le *Barzaz Breiz*, 6^e édition, p. 205.

» à l'instant. Le prix de la vente est reçu : cinquante écus d'argent
 » blanc et autant d'or brillant. »

Comparez les vers 35-50 des documents publiés plus haut.

« Ma bonne mère, quels habits mettrai-je, s'il vous plaît? —
 » Mettez la robe que vous voudrez, cela importe peu, ma fille. Il y a
 » un cheval noir à la porte. »

Comparez les vers 55-64.

« Venez, ma mie, compter de chambre en chambre mon or et mon
 » argent... — Descendons au cellier ensemble goûter du vin doux comme
 » le miel. — J'aimerais mieux boire de l'eau de la prairie dont boivent
 » les chevaux de mon père. »

Comparez les vers 105-112.

» Chers petits oiseaux, dans votre vol, je vous en prie, écoutez ma
 » voix : Faites mes compliments à tous mes compatriotes. »

Comparez les vers 131-133.

Les vers bretons du *Barzaz Breiz* sont la plupart différents de ceux que chante la fileuse de Pluzunet. M. de la Villemarqué les a refaits presque tous, soit pour expulser de son texte les mots français si nombreux dans le breton populaire, soit pour d'autres raisons que nous ne pénétrons pas toutes : un certain nombre cependant présentent dans les deux pièces une ressemblance frappante.

Vers 38 : Digant ho tad a c'houlénfet.

Barzaz Breiz : Digand ho tad her goulennet.

Vers 39 : Ma zadik paour, d'in me laret.

Barzaz Breiz : Ma zadik d'in me leveret.

Vers 42 : Digant ho preur Louiz goulennet.

Barzaz Breiz : Digand ho preur her goulennet.

Vers 44, 45 : Ha red vo mont gant ar jouiz?

— Ia gant ar jouiz 'vo red monet.

Barzaz Breiz : Ha mont kuit timad a so red;

Ha mont kuit heb dale zo red.

Vers 57, 58 : — Ma mammik paour, laret c'hui d'inn

Na pe seur habit a wiskinn?

Barzaz Breiz : Ma mammik d'inn me leveret

Pe re dillad a vo gwisket.

Vers 106 : Da danva gwinn ken dous ha mel

Barzaz Breiz : Da danva gwinn ker c'houeg ha mel

Vers 107-108 : Gwell ve ganin, en ti ma zad,
Eva dour euz feunteun ar prad.

Barzas Breiz : Gwell ve d'in eva dour ar prad.

Vers 131 : Evnidigou, diwar ann nij.

Barzas Breiz : Diwar ho nij, evnigou kez.

Le mot *laret* des vers 39 et 57 paraît avoir été remplacé par *leveret* à cause de la préférence systématique de M. de La Villemarqué pour les formes du dialecte de Léon. Au mot français *habit* du vers 58, *dillad* a été substitué. *Feunteun* « fontaine » du vers 108 a été supprimé comme trop français.

Je ne me crois pas le droit de blâmer bien vivement M. de La Villemarqué d'avoir traité si librement les documents bretons qu'il a publiés. Il est parti de ce principe que les poèmes rustiques chantés par les paysannes, les aveugles et les mendiants de la Bretagne, étaient les restes déformés de pièces pleines d'élégance et de goût, composées par une école de bardes remontant aux époques les plus anciennes et les plus brillantes de la civilisation celtique. Il s'est proposé pour mission de restituer ces poésies défigurées, pensait-il, par l'ignorance et le temps. Il a oublié de nous dire d'après quelle règle il procédait. Il ne le sait pas lui-même. Son imagination a été son seul guide. Et malgré cela, ou, pour mieux dire, grâce à cela, il a réussi.

Il a trouvé des lecteurs, des admirateurs, des élèves, non-seulement en Bretagne, mais hors de Bretagne. Il a appris à la France ce que la France ignorait, c'est que la Bretagne possède une poésie populaire, et que cette poésie n'est pas indigne de l'attention des lettrés et des savants. La France ne l'a pas seule appris de lui. Aujourd'hui le monde entier le sait.

M. de La Villemarqué a donc fait une grande chose. Mais il l'a faite en poète plutôt qu'en érudit.

Le temps est venu de compléter son œuvre; de donner au critique place à côté du poète; de substituer aux pastiches des textes scientifiquement établis. M. de La Villemarqué n'y perdra rien. A qui est-il donné de créer une science et d'en dire le dernier mot? Le plus grand labeur est celui du début, c'est celui auquel s'attache surtout la renommée.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

LE PALEFROI

DU

CHAPITRE DE REMIREMONT

(1099-1681).



De très-bonne heure, un grand nombre de monastères obtinrent du Saint-Siège des privilèges considérables, entre autres l'exemption de la juridiction épiscopale. Grâce à cette faveur, *exemptio, monasterium exemptum, abbates exempti*¹, ils ne relevaient plus que du Pape seul ; l'évêque diocésain n'avait sur ces maisons qu'une très-faible autorité, limitée à des cas déterminés et pour des rapports uniquement spirituels. Quant à la juridiction de l'ordinaire, elle n'existait plus. C'est ce que, dans les actes qui émanent de leurs abbayes, les abbés ou les abbesses expriment par ces mots, qu'on retrouve si souvent dans certaines archives : « *ad sedem Romanam nullo medio pertinens.* » Toutefois, la Cour de Rome, en leur accordant ce privilège, n'entendait point les affranchir complètement de sa domination. La plupart du temps, ils devaient, en échange, à la Chambre Apostolique, une redevance légère et qui n'était guère que l'emblème de la surveillance que le Saint-Siège exerçait sur ces abbayes. Grégoire VII, dans une de ses lettres, parle de ces exemptions et constate que, bien avant son pontificat (1073-1085), certaines abbayes les avaient obtenues : « *An ignoras quod sancti Patres plerumque et religiosa monasteria de subjectione episcoporum et episcopatus de parrochia metropolitana sedis propter infestationem præsidentium diviserunt et perpetua libertate donantes*

1. Voir Ducange, aux mots *Exemptio, Abbates exempti*.

*apostolicæ sedi velut principalia capiti suo membra adhærere sanxerunt*¹. » Toutefois, c'est surtout pendant le xi^e siècle, croyons-nous, que ces privilèges se répandirent et qu'un grand nombre de monastères obtinrent cette faveur.

Parmi ces privilégiés, il faut citer, en première ligne, les abbayes qui, sécularisées beaucoup plus tôt qu'on ne le pense généralement, devinrent plus tard des chapitres séculiers. Cette exemption, en effet, favorisait singulièrement leur tendance au relâchement de la règle. Tandis que, d'un côté, elles entamaient avec la puissance des seigneurs une lutte de laquelle elles sortirent souvent victorieuses ; tandis que, dans le domaine temporel, elles s'affermisssaient de plus en plus et marchaient à grands pas vers une indépendance à peu près complète ; de l'autre, elles aspiraient à l'indépendance spirituelle. Or, l'un des plus grands progrès qu'elles pussent faire pour atteindre ce but, c'était de secouer d'abord le joug des évêques, leurs supérieurs directs, leurs surveillants naturels. Le puissant monastère de Remiremont, fondé au vii^e siècle par saint Romaric, et qui devait devenir plus tard le célèbre chapitre de chanoinesses dont tout le monde connaît le nom, mais dont bien peu connaissent la curieuse histoire, était de ce nombre. Si, dès son origine, il ne releva pas directement du Saint-Siège, si la bulle de Jean IV, l'un des plus anciens documents qui concernent cette maison et dont l'authenticité a, du reste, été fortement contestée, n'en dit rien, il n'en est pas moins évident que, dès la fin du x^e siècle, il faisait des efforts pour obtenir cette exemption. Il l'obtint dans la première moitié du xi^e siècle. Une contestation s'étant élevée en effet à ce sujet vers 1099, entre l'évêque de Toul, Pibon, qui prétendait y exercer les droits épiscopaux, et les membres du monastère, qui lui en refusaient l'entrée, deux lettres du pape Urbain II vinrent trancher le débat et rappeler l'antiquité des droits d'exemption de l'abbaye. Dans la première, le pape dit positivement que les privilèges de l'église ayant été examinés dans un concile tenu à Rome et hors de ce concile, il a été jugé qu'elle dépendait, de toute ancienneté, du Saint-Siège seul. Dans la seconde, adressée à Pibon, le pape l'avertit qu'à l'occasion de cette contestation, son primicier est venu porter en la cour de Rome les privilèges donnés par Léon IX (1048-1054), qu'ils ont

1. Ducange, au mot *Monasterium*. — Gregorii VII, lib. II, epistol. 69.

été lus et le droit d'exemption de l'église reconnu par lui. Ce qui prouve qu'au temps de Léon IX, Remiremont possédait déjà ce droit d'exemption, si toutefois il ne lui avait pas été donné par ce pape, comme il le conféra au chapitre de Saint-Dié, ce que tout laisse supposer¹. Quoique les privilèges accordés à Remiremont par Léon IX n'existent plus en originaux, il est presque certain en effet qu'ils contenaient, comme ceux de St-Dié, cette clause d'exemption. Ce qui dissipe encore le doute, c'est la mention qu'en fait Urbain II dans sa bulle adressée à l'évêque de Toul². Quoi qu'il en soit, il n'est pas douteux que Remiremont ne fût en possession de ce droit. Or, quelle était la redevance qu'en échange d'une pareille faveur, cette abbaye payait au Saint-Siège?

Nous la trouvons spécifiée tout au long, pour la première fois, dans une bulle de Pascal II (1099-1118). Un diplôme de l'empereur Henri IV, qu'on croit de l'an 1070, rapporte bien cette redevance; mais devant les doutes sérieux qui se sont élevés sur son authenticité, nous n'osons nous servir de ce document comme point de départ³. D'après la bulle de Pascal II, cette redevance consistait en un cheval blanc couvert d'une housse et un autour : « *auscolinum et cum pallio equum candidum*, » que le chapitre devrait fournir tous les trois ans au palais de Latran⁴.

1. L'original de la bulle de Léon IX pour le chapitre de St-Dié existe aux archives des Vosges, Fonds de St-Dié, Layette : Bulles.

2. Sans entrer dans de plus grands détails que ne comporterait point cette étude, nous croyons avoir prouvé le fait que nous avançons; voir : *Le pape Léon IV et les monastères de Lorraine*, in-8°. Epinal, 1869.

3. L'authenticité de ce diplôme que nous avons publié (*des Relations des Empereurs et des ducs de Lorraine avec l'abbaye de Remiremont, du VII^e au XIII^e siècle*, pièces justificatives, page IV, in-8°, 1866) a été vivement combattue à plusieurs reprises. Sans entrer ici dans une étude approfondie de ce document, nous croyons que la mention de la redevance dont il s'agit pour tous les *quatre ans* (*in quarto anno*), au lieu de tous les trois ans (*infra trium annorum spatium*), époque fixée par la bulle de Pascal II, est une preuve qu'il a été falsifié à une époque où cette redevance se payait effectivement tous les 4 ans, au milieu du XII^e siècle.

4. Le mot *auscolinum*, mal copié sur les bulles originales a donné lieu à des interprétations diverses. Dom Calmet, d'après des copies fautives, a imprimé *astutinum* qu'il traduit par *pourpre*; l'abbé Villemin, auteur d'un inventaire des archives de Remiremont, le traduit par *azur*; et M. l'abbé Guinot, qui a publié la bulle de Pascal II (*Etude historique sur l'abbaye de Remiremont*, page 396), se contente de ce mot et des explications de ses

Les papes Luce II en 1143, Adrien IV en 1157, Innocent IV en 1247, en confirmant les privilèges de Remiremont, reconnurent également le paiement de cette redevance. Il est à remarquer cependant que, dès 1143, elle n'était plus exigible que tous les quatre ans, ainsi que le dit positivement la bulle de Luce II : « *infra quatuor annorum spatium* ¹. »

Tout donne lieu de penser qu'elle était encore payable en nature et il n'existe, dans les archives du chapitre, aucun titre émané de la chancellerie pontificale, remplaçant cette redevance par le paiement d'une somme d'argent. Ce fut cependant, au ^{xiii}^e siècle, la prétention du chapitre, qui trouvait encore trop lourde cette dernière entrave mise à son indépendance. En effet, en l'an 1286, les mandataires de Rome s'étant présentés à Remiremont pour obtenir le paiement de la redevance accoutumée, la doyenne, Alix de Morey, qui remplaçait l'abbesse, Agnès de Salm, morte depuis quelque temps, leur offrit, en échange du palefroi qu'elle ne pouvait ou ne voulait payer, une somme de 10 marcs d'argent. Les mandataires ne voulurent point accepter cet échange, qui leur parut une atténuation des droits du Saint-Siège. Le chapitre en entier protesta contre le collecteur de la Chambre apostolique, disant que de temps immémorial cette redevance avait été ainsi payée. Il en appela au Souverain-Pontife lui-même, au cas où la Chambre voudrait le contraindre au paiement du palefroi. Des censures furent lancées contre le chapitre. Mais en 1288, elles furent levées, un acte d'absolution fut donné par le collecteur des redevances dues au Saint-Siège qui fit ainsi la paix avec Remiremont. Il fut convenu que le chapitre paierait, en échange du palefroi, non point dix, mais douze marcs d'argent. Pendant la fin du ^{xiii}^e siècle et durant tout le ^{xiv}^e, les chanoinesses acquittèrent tant bien que mal cette redevance, dont l'abbesse payait le tiers ² à elle seule. Mais, à plusieurs reprises, les Papes furent mis dans la nécessité de rappeler au chapitre oublieux les conventions intervenues.

prédécesseurs, sans remarquer qu'*astulinum*, pas plus qu'*assulinum*, n'est latin. Ducange, au mot *auscolinum*, cite le diplôme de Henri IV pour Remiremont, en rétablissant le texte faussé par les copistes et les traducteurs et en le rendant intelligible.

1. Archives des Vosges, Cartul. de Remiremont, tom. I, page 20.

2. Quittances de cette redevance. — Il est à remarquer qu'à partir de cette époque, il n'est plus fait mention de l'autour d'au primitivement.

C'est ainsi, pour ne prendre qu'un exemple, qu'en 1450, Nicolas V envoya à Remiremont des mandataires chargés d'admonester le chapitre et de le rappeler à ses engagements. Cette somme de douze marcs d'argent n'était cependant point fort élevée; le chapitre ne la devait que toutes les années bissextiles, et ses richesses étaient immenses à cette époque. Mais ces puissantes abbesses qui traitaient d'égal à égal avec les plus grands princes, qui étaient elles-mêmes princesses de l'Empire, ces riches chanoinesses, appartenant à la plus haute aristocratie de France et d'Allemagne, qui ne connaissaient plus que de nom la règle austère de saint Benoit et vivaient au gré de leurs caprices féminins, s'arrangeaient mal de cette dépendance. Elles trouvaient trop lourd pour leurs chevaleresques penchants ce faible lien qui les rattachait encore à leurs antiques traditions. Elles essayèrent donc de s'en affranchir comme elles avaient fait de beaucoup d'autres. Ce fut l'une des constantes préoccupations des abbesses. Malgré les admonestations et les censures qui pleuvaient sur elles, malgré les fréquents rappels des collecteurs apostoliques, la redevance se payait fort mal, quand on la payait. Cependant au xv^e siècle, en 1489, sous l'abbatiat de Jeanne d'Anglure, plus attachée que les précédentes abbesses aux traditions du chapitre, on prit la résolution de transiger de nouveau avec le Saint-Siège et de lui demander un nouveau changement dans la manière de reconnaître sa puissance. Le pape Innocent VIII écouta favorablement la requête des chanoinesses, qui avaient, du reste, de grandes intelligences à Rome. Le 18 mars 1489, Raphael, cardinal du titre de Saint-Georges, donna à Gratien de Villeneuve, nonce apostolique et commissaire délégué par le Saint-Siège en Lorraine et dans les trois évêchés, une commission le chargeant d'examiner les réclamations des dames de Remiremont et de réduire ou de changer la redevance du palefroi. Une longue enquête eut lieu. Gratien de Villeneuve se rendit à Remiremont, puis à Nancy, pour examiner l'affaire. Les dames demandèrent d'abord à être relevées des censures portées contre elles pour le non paiement du cens et alléguèrent que la diminution de leurs revenus était telle qu'il ne leur était plus possible de supporter une pareille charge. L'envoyé du Saint-Siège leva les censures portées contre le chapitre, puis, voulant être édifié sur la vérité de l'assertion des chanoinesses, il cita des témoins qui vinrent lui faire connaître l'état

des revenus du chapitre. On prit trois hommes dévoués à la toute puissante maison : Henri Royenette, conseiller du duc de Lorraine, Jean Clari, ancien médecin du duc et chanoine de Remiremont, et Jean Paris, écolâtre et administrateur des biens du chapitre. Ces témoins ne pouvaient manquer de déclarer que les revenus du chapitre étaient considérablement diminués, qu'ils l'étaient des trois quarts au moins depuis la fondation, et que le cens réclamé par le Saint-Siège était vraiment trop élevé. Ces déclarations faites en présence de Guillaume de Haraucourt, évêque de Verdun, Warin de Dommartin, abbé de Gorse, Pierre Liétard, prieur des Frères Prêcheurs de Toul, Nicolas Le Save, official de Toul, Jean de Haraucourt, prévôt de Saint-Georges de Nancy, furent acceptées. Le nonce Gratien de Villeneuve, faisant droit aux plaintes du chapitre, changea la redevance du palefroi et la remplaça par un cens de 20 florins d'or du Rhin, à payer chaque année bissextile. Pendant tout le ^{xv}^e et le ^{xvi}^e siècles, ce cens fut à peu près régulièrement payé, quoique Paul III, en 1535, ait envoyé des commissaires à Remiremont porteurs de ses réclamations.

Mais, au ^{xvii}^e siècle, on sait ce que devint la Lorraine. On connaît les ravages et les horreurs de la guerre de Trente-Ans, le saccagement de tout ce malheureux pays. Le chapitre, qui avait si fréquemment invoqué, à d'autres époques, des malheurs et des souffrances imaginaires, en fut cruellement puni. Malgré ses privilèges et ses sauvegardes des Empereurs et des Rois, il n'échappa point au désastre commun. La plupart des seigneuries qui en dépendaient furent pillées, ravagées, saccagées par les Suédois, les Français et les Lorrains eux-mêmes. D'innombrables villages furent complètement détruits, leurs malheureux habitants réduits à vivre d'herbes et de racines au sein de leurs montagnes arides et parmi leurs rochers abruptes. La ville de Remiremont elle-même vit camper sous ses murs les troupes de Turenne et n'échappa au pillage que grâce à une sauvegarde octroyée aux nobles filles par le grand capitaine. Alors les revenus étaient considérablement réduits ; alors, c'était non-seulement la gêne, mais presque la misère, qui était venue pour le chapitre ; alors ces chanoinesses durent cruellement souffrir, elles qui, depuis plus de deux siècles, vivaient dans le luxe, l'abondance, la richesse et l'indépendance. On comprend que le cens du palefroi ne fut plus exactement payé. Le Saint-Siège, touché des maux et des pertes

immenses qu'avait faites cette puissante maison, remit, par une bulle du 17 novembre 1681, les arrérages de la redevance qui n'avait pu être payée depuis le pontificat de Grégoire XV. Depuis cette époque, quoique la bulle d'Innocent XI spécifiât que la remise du palefroi n'entravait point l'avenir, grâce à la décadence vers laquelle marchait à grands pas le chapitre de Remiremont, cette redevance ne fut plus que très-irrégulièrement payée. Souvent les chanoinesses purent se faire illusion et croire que si la juridiction épiscopale n'avait jamais existé pour leur maison depuis son origine, le temps, ce grand destructeur des hommes et des institutions, avait annihilé, pour elles, la puissance pontificale, reconnue par une redevance dont on conservait à peine un lointain souvenir.

L. DUHAMEL.

APPENDICE.

I.

Lettre d'Urbain II adressée à Pibon, évêque de Toul, au sujet de l'exemption de l'église de Remiremont (28 avril 1099).

Urbanus, episcopus, servus servorum Dei, dilecto fratri Piboni, Tullensi episcopo, salutem et apostolicam benedictionem. Pro querela, quam adversus monasterium Romaricense super hebdomadariis vestra ecclesia agitabat, ejusdem ecclesiæ Hugo primicerius ad nos venit; causa utrinque tam in concilio quam extra concilium audita est. Primicerio autem agendi plenarie licentia concessa est, quam ipse omnino refutavit, cum adversaria pars omnimodis parata esset plenarie respondere. Auditis igitur privilegiis prefati monasterii, quæ beatus Leo papa et vestræ civitatis episcopus, auctoritate Romanæ ecclesiæ confirmaverat, Romaricense monasterium ad apostolicæ sedis jus proprium solummodo pertinere cognovimus. Mandamus igitur fraternitati tuæ et apostolica auctoritate prohibemus ne ullam deinceps

monasterio vel hebdomadariis ejus molestiam inferas, sed omnino quietum tam a tua quam etiam a tuorum perturbatione liberum esse permittas. Si quid tamen juris in eodem monasterio te habere confidis, alio tempore vobis presentibus convenientibus testabimur.

Datum Romæ, apud Beatum Petrum, in concilio quod ibi celebratum fuit in pace, IIII kalendas Maii.

(Copie aux archives des Vosges, Cartul. de Remiremont, t. I, p. 9.)

II.

Lettre d'Urbain II attestant que de toute antiquité l'église de Remiremont dépend directement du Saint-Siège (28 avril 1099).

Urbanus, episcopus, servus servorum Dei, universæ congregationi et hebdomadariis monasterii Romaricensis, salutem et apostolicam benedictionem.

Monasterium vestrum ex antiqua privilegiorum auctoritate, tam in concilio quam extra concilium, ad apostolicæ sedis jus proprium pertinere apertissimè claruit. Quanto ergo specialius Romanæ ecclesiæ adheretis, tanto magis omnium vestrum saluti nos curam convenit exhibere. Præsentibus itaque auctoritatis nostræ scriptis, monemus vos et admonentes præcipimus ut tam purè, tam sanctè et religiosè vivere studeatis quatenus hi qui manum infestationis hactenus in vos extendunt, ex bonis operibus sanctaque conversatione considerantes glorificent Dominum ex munere nostræ protectionis. Omnipotens Dominus, apostolorum suorum meritis et intercessionibus, vos ab omnibus peccatis absolvat et ad beatitudinem æternam perducatur.

Datum Romæ, apud Beatum Petrum, IIII kalendas Maii.

(*Ibid.*, t. I, p. 8.)

III.

Bulle de Pascal II confirmant les privilèges de Remiremont et spécifiant que, pour l'exemption de la juridiction épiscopale, le chapitre donnera tous les trois ans, un cheval blanc, couvert d'une housse, et un autour, au Saint-Siège (1099-1118).

Paschalis, episcopus, servus servorum Dei, dilectæ filiæ Gislæ, Romaricensi abbatissæ et eis quæ, post illam, in ejusdem loci regimine successerint, in perpetuum. Piæ postulatio voluntatis effectum

debet prosequente compleri, quatinus et devotionis sinceritas laudabiliter enitescat et utilitas postulata vires indubitanter assumat. Quia igitur dilectio tua, ad sedis apostolicæ portum confugiens, tuis tuitio-nem devotione debita requisivit, nos supplicationi tuæ clementer annuimus, et Beati Petri Romaricense monasterium, cui, Deo autore, præsidet, sub tutelam apostolicæ sedis excipimus. Statuimus enim ut idem cœnobium, juxta venerabilia predecessorum nostrorum decreta, sub speciali semper apostolicæ sedis jure persistat, et quæcumque in presentiarum juste possidet sive in futuro, concessione pontificum, liberalitate principum, vel oblatione fidelium justè atque canonicè potest adipisci, tam tibi quam hiis quæ postea successerint, firma semper et illibata permaneant. Decernimus ergo ut nulli omnino hominum liceat eandem ecclesiam temere perturbare aut ejus possessiones auferre, vel ablatas retinere, minuere vel temerariis vexationibus fatigare, sed omnia integra conserventur. Missas sanè publicas ab episcopo infra idem monasterium celebrari, basilicarum seu altarium consecrationes fieri, personarum ordinationes seu rerum dispositiones exhiberi prohibemus, nisi ab eo quem ad hoc vel abbatissa vel cuncta congregatio postulaverit. Idem etiam de chrismatis acceptione concedimus, sed neque archipresbiteros neque archidiaconos neque ipsum diocesanum episcopum, neque personam quamlibet, in eodem monasterio potentiam exercere permittimus. Et si aliquando rogatus episcopus monasterium accesserit, non liceat vel de ornamentis, vel de vasis aut quibuslibet rebus, quidquam sibi vel magnum vel exiguum usurpare. Prohibemus etiam ut infra unam leucam a monasterio, liceat alicui invadere aliquem vel ejus res. Obeunte nunc ejus loci abbatissa vel qualibet earum quæ postea successerit, nulla illic aliqua subreptionis astucia seu violentia preponatur, nisi quam sorores, communi concensu fratrum, vel earum pars consilii sanioris, secundum Dei timorem et Beati Benedicti regulam, elegerint, sedi apostolicæ, ob percipienda benedictionis ministeria, presentandam. Quæ si forti a regulari tramite deviaverit, apostolicæ sedis correptionibus subiacebit. Episcopus autem, sine Romani pontificis licentia, animadversionem adversus eam exercere non presumat. Ad indicium autem perceptæ a Romana ecclesia libertatis, infra trium annorum spacium auscolinum et cum pallio equum candidum Lateranensi palatio persolvitis. Si quis igitur in crastinum archiepiscopus aut episcopus, imperator aut rex, princeps aut marchio, comes, vicecomes, judex, ecclesiastica secularisve persona, hanc nostræ constitutionis paginam sciens, contra eam

temere venire attemptaverit, secundo tertiove commonita, si non satisfactione congrua emendaverit, potestatis honorisque sui dignitate careat, reumque divino iudicio existere de perpetrata iniquitate [se] cognoscat et a sacratissimo corpore et sanguine Dei et Domini Redemptoris Nostri Jesu Christi aliena fiat atque in extremo examine districtæ ultioni subjaceat. Cunctis autem eidem loco justa servantibus sit pax Domini Nostri Jesu Christi, quatinus et hic fructum bonæ actionis percipiant et apud districtum judicem premia eternæ pacis inveniant. Amen. Amen. Amen.

.

(*Ibid.*, t. I, p. 10.)

IV.

Actes d'appellation par la dame doyenne et chapitre de Remiremont, le siège abbatial vacant, sur le refus que l'on avait fait de recevoir dix marcs d'argent, pour chaque année bissextile, au lieu du palefroi (1286).

V.

Protestation des dames doyenne et couvent de Remiremont contre le collecteur de la Chambre apostolique, qui refusait de recevoir la redevance due à la dite chambre, sur le pied de dix marcs d'argent, par chaque année bissextile, suivant qu'elle avait été payée, de temps immémorial, et acte d'appellation au Saint-Siège en cas que le dit collecteur voulût les contraindre (1287).

VI.

Acte du collecteur des redevances dues au Saint-Siège qui relève les censures portées contre les dames doyenne et chanoinesses de Remiremont pour n'avoir pas payé la redevance du palefroi (1288).

VII.

Quittances du paiement de la redevance du palefroi, la dite redevance estimée à 12 marcs d'argent (xiii^e et xiv^e siècles).

VIII.

Commission des députés du pape Nicolas V pour interpellier les dames

abbesse et couvent de Remiremont au paiement de 12 marcs d'argent pour chaque année bissextile et, en cas de refus, de les contraindre par censures ¹ (1450).

IX.

Commission donnée par Raphael, cardinal de St-Georges, à Gratien de Villeneuve pour réduire ou changer le palefroi dû chaque année bissextile par le chapitre de Remiremont (18 mars 1489).

Raphael, miseratione divina Sancti Georgii ad Velum Aureum diaconus cardinalis, domini papæ camerarius, venerabili viro magistro Gratiano de Villanova, sacræ theologiæ professori, nuntio apostolico, ac in basilica principis apostolorum de Urbe penitentiario, salutem in Domino.

Fidei et probitalis tuæ veram notitiam habentes, ea tibi libenter committimus quæ pro jure cameræ apostolicæ ritè ac rectè administrari cupimus, sperantes quod per tuæ solertiæ studium ejusdem cameræ indemnitati opportunè providebitur. Cum itaque in ducatu Lothoringiæ et diocesi Tullensi sint nonnullæ moniales canonissæ, Sancti Petri de Romaricomonte nuncupatæ, quæ, pro annuo censu, cameræ apostolicæ unum parafredum solvere, anno quolibet bissextili, obligatæ sunt, et illum antea, per plures ac multos annos, minimè solverunt, quin imo, dictum censum eis plurimum onerosum mitigari, minui, seu commutari humiliter supplicari fecerunt. Ideirco de tua integritate plurimum confisi, ipsisque canonissis compatientes, et earum piis supplicationibus et votis annuentes, componendi et moderandi censum hujusmodi, illumque hactenus decursum et dictæ cameræ debitum exigendi, prout et sicut tibi melius videbitur, cum plena potestate absolvendi eas ab omni excommunicationis sententia sive incursu censurarum, si quas forte ob non solutum censum hujusmodi incurrissent, nec non dictum censum, pro præterito et futuro tempore, commutandi, mitigandi et in aliam rem, prout tibi visum fuerit, permutandi ac, juxta commutationem et mitigationem per te faciendam, hujusmodi pro nonnullis annis

1. Nous donnons l'analyse de ces pièces d'après un inventaire fort complet des archives du chapitre fait en 1779, car elles n'existent plus aux archives. Les archives de Remiremont, conservées et sauvées à la Révolution, ont été depuis lors, par la négligence de ceux auxquels elles avaient été illégalement laissées jusqu'en 1862, ignominieusement pillées et volées.

futuris ipsum censum exigendi et levandi, cum plena et libera potestate et auctoritate de receptis, tam pro præterito quam futuro, nostro et dictæ cameræ nomine, quitandi et absolvendi, ac alia faciendi quæ tibi, in prædictis, necessaria visa fuerint et opportuna, de mandato sanctissimi domini nostri papæ, vivæ vocis oraculo super hoc nobis facto, et auctoritate nostri camerariatus officii et deliberatione in dicta camera facta, plenam et liberam, tenore præsentium, concedimus facultatem, potestatem et auctoritatem, ratum et gratum ex nunc habentes, quicquid per te in præmissis gestum, factum et administratum fuerit. Volumus autem quod, de exigendis per te, ex causa predicta, verum computum et satisfactionem in dicta camera reddere tenearis.

In quorum fidem, præsentēs litteras fieri et sigilli nostri camerariatus officii fecimus appensione muniri.

Datum Romæ in camera apostolica, anno Domini millesimo quadringentesimo octuagesimo nono, die decima octava mensis Martii, pontificatus sanctissimi in Christo patris et domini nostri domini Innocentii, divina providentia, papæ octavi anno quinto.

(Cartul. de Remiremont, t. I, p. 106.)

X.

Commutation de la redevance du palefroi en vingt florins d'or du Rhin, payables chaque année bissextile (26 juin 1489.)

Universis et singulis præsentēs litteras inspecturis et audituris, Gratianus de Villanova, sacræ theologiæ professor, ordinis Carmelitarum generalis procurator, sanctissimi in Christo patris et domini nostri, domini Innocentii, divina providentia, papæ octavi, confessor ac ipsius et Sanctæ Sedis Apostolicæ ad Metensem, Tullensem et Viriduncensem civitates et dioceses, ac universa et singula loca, illustrissimo principi Renato, Lothoringiæ et Barri duci, ubilibet subjecta, nuncius et orator, salutem in Domino sempiternam.

Litteras reverendissimi in Christo patris et domini Raphaelis, miseratione divina tituli Sancti Georgii ad Velum Aureum diaconi cardinalis, domini nostri papæ camerarii, sigillo officii camerariatus sigillatas, sanas quidem et integras, non viciatas, non cancellatas, nec in aliqua sui parte suspectas, sed omni prorsus vicio et suspi-

cione carentes, ut in eis prima facie apparebat, nobis directas et pro parte nobilium dominarum abbatissæ et canonissarum ecclesiæ Sancti Petri de Romaricomonte, Tullensis diocesis, presentatas, nos, cum ea qua decuit reverentia, noveritis recepisse hujusmodi sub tenore : Raphael... (*il rapporte la commission ci-dessus*).

Post quarum quidem litterarum presentationem et receptionem, nobis et per nos, ut premittitur, factas, fuimus per præfatas dominas abbatissam, decanissam ac alias canonissas ibidem presentes, humiliter, tam proprio quam aliarum nominibus, debita cum instantia, requisiti quatenus eis absolutionis beneficium a sententiis, censuris et pœnis, si quas ob non solutum censum, de quo in præfatis litteris fit mentio, forsán incurrerunt, impendere ac censum prædictum eis, ut asserebant, plurimum onerosum, in aliam rem commutare ac moderari et mitigare, aliaque in præmissis et circa ea necessaria et oportuna facere dignaremur, juxta traditam seu directam nobis formam. Nos igitur Gratianus, nuncius, orator et ad infra scripta commissarius specialiter deputatus præfatus, attendentes requisitionem hujusmodi fore justam et honestam, volentesque dictas litteras reverenter exequi, ut tenemur, præfatas dominas abbatissam, decanissam et canonissas dictæ ecclesiæ, id humiliter requirentes, a quibusvis excommunicationis, suspensionis et interdicti, aliisque ecclesiasticis sententiis, censuris et pœnis, a jure vel ab homine in eas forsán præmissa occasione vel causa, latis et inflicti, auctoritate in dictis litteris nobis concessa, absolvimus et absolutas fore nunciavimus, prout absolvimus et absolutas fore nunciamus per præsentem. Insuper vero, cum, pro mitigatione et commutatione dicti census, non constaret nobis illum dictis dominabus, ut asserebant, plurimum onerosum, ideirco vocatis per nos aliquibus probis viris qui redditus et proventus dictæ ecclesiæ, a prima fundatione usque in presentem diem non ignorant, illos primo ad jurandum quod testimonium de his quæ, in hac materia, scirent, perhiberent veritati monuimus et induximus. Qui volentes nostris monitionibus ob honorem sedis apostolicæ libenter obedire, primo in manibus infra-scripti notarii nostri, de perhibendo testimonium veritati in hiis quæ circa præmissa scirent, jurarunt et, ut infra sequitur, deposuerunt : — Primo, nobilis vir dominus Huynus (?) Royenette, locum tenens in Nanceyo et illustrissimi ducis Lothoringiæ consiliarius, specificando multa loca et dominia, quæ præfatis dominabus olim pertinebant, et ex quibus multos fructus percipiebant, quibus tum bellis, tum aliis adversitatibus privatæ existunt, dixit se, viginti annis et ultra,

gubernasse et rexisse bona temporalia dictarum dominarum, seque bene scire (quemadmodum ostendendo redditus quos olim obtinebant et de presenti obtinent evidenter ostendit) fructus, redditus et proventus dictæ ecclesiæ Sancti Petri, esse diminutos a tempore foundationis usque ad tertiam partem et ultra, ita quod restat minus quam tertia pars dictorum reddituum, super quibus olim fundatæ fuerunt. Idem dixit quod præfatæ dominæ de cultu divino nihil penitus, usque in hunc diem a prima fundatione, diminuerunt, sed ecclesiæ et choro, sicuti institutæ fuerant, inserviunt.

— Similiter egregius et circumspectus vir, magister Johannes Clari, in medicinis doctor, ac præfati domini ducis phisicus et dictæ ecclesiæ Sancti Petri de Rômaricomonte canonicus, qui in præfata ecclesia similiter viginti annis vel circa resedit, ac audivit, vidit et tractavit statum et exigentiam reddituum dictæ ecclesiæ, similiter specificando diversas terras et loca ad præfatas dominas spectantia et pertinentia, quæ olim maximum fructum et utilitatem afferebant, nunc penitus et omnino, ob bella quæ superioribus annis viguerunt, fore desolata et destructa, finaliter concludendo asseruit se bene esse certum redditus dictæ ecclesiæ, super quibus fundatæ fuerunt, usque ad tertiam partem esse perditos et diminutos.

— Insuper venerabilis et circumspectus vir, magister Johannes Parisii, scolasticus dictæ ecclesiæ, qui similiter bona temporalia dictarum dominarum, a viginti quinque annis citra, rexit et gubernavit, prout regit et gubernat de presenti, specificando etiam diversas terras, possessiones, et loca ad dictas abbatissam et dominas spectantia et pertinentia, similiter concludendo deposuit, et similiter se bene scire firmavit dictos redditus et proventus esse diminutos usque ad tertiam partem et ultra, quodque præfatæ dominæ cultui divino, ut a prima fundatione fuerat institutum, benè et devotè inserviunt.

Quæ omnia et singula cum, sicut præmittitur, essent, in præsentia reverendorum in Christo patrum, Guillermi de Haracuria, episcopi Viridunensis, Warrieci de Domno Martino, abbatis Gorgiensis, et nostra ac egregiorum virorum dominorum magistrorum Petri Lietardi, conventus fratrum predicatorum Tullensium prioris et sacræ theologiæ professoris, Nicolai Le Save, officialis et scolastici Tullensis, ac magistri Johannis de Haracuria, prepositi Sancti Georgii de Nanceyo, Tullensis diocesis, in utroque jure licentiatorum, a nobis ad præmissa specialiter vocatorum et rogatorum, per præfatos testes deposita, et plurima alia circa perditionem honorum

mobiliū et immobiliū ac reddituum dictæ ecclesiæ, tam bellis quam aliis adversitatibus, allegata :

Nos tunc Gratianus, nuncius, orator et commissarius præfatus, matura deliberatione super premissis, una cum præfatis dominis episcopo, abbate, cæterisque doctoribus præhabita, considerantes quod Apostolicæ Sedis clementia consuevit universos Christi fideles et præsertim religiosas personas, a gravibus oneribus, ut devotius divino cultui intendere possint, sublevare et earum necessitatibus ac indemnitatibus consulere, de consilio præfatorum dominorum, annum censum, parafredem scilicet, eis, propter præmissa, plurimum onerosum, quem, quolibet anno bissextili, cameræ apostolicæ solvere tenebantur, auctoritate præfatarum litterarum suffulti, in certam pecuniarum summam permutavimus, quam etiam, finaliter singulis præmissis et certis aliis nobis expositis causis bene consideratis, ad viginti Florenorum aureorum Renensium summam, anno quolibet bissextili, eidem cameræ sub pœna qua antea obligatæ fuerant, per easdem dominas solvendam reduximus et reducimus præsentium per tenorem. Decernentes, auctoritate præfata, ipsas dominas abbatissam, decanissam et canonissas pro tempore futuro, ratione prædicti census, ad nullam aliam solutionem quam dictorum viginti Florenorum Renensium summam obligari.

In quorum fidem et testimonium, presentes litteras fieri et per notarium nostrum infrascriptum subscribi, ac sigilli nostri jussimus appensione muniri.

Datum et actum Nancey, in domo præfati domini episcopi Virdunensis, presentibus ibidem venerabilibus viris dominis, magistro Johanne Pugnantis, capellano nostro, et Johanne Laurentie, presbitero et notario Tullensis diocesis, testibus ad premissa habitis et vocatis, sub anno a Nativitate Domini millesimo quadringentesimo, octuagesimo nono, die vigesima sexta Junii, indictione septima, pontificatus sanctissimi in Christo patris et domini nostri domini Innocentii papæ octavi anno quinto.

Et ego Arnoldus Criel, clericus, Tornacensis diocesis, in decretis baccalarius, publicus sacris apostolica et imperiali auctoritatibus notarius, quia prædictis litterarum presentationi, receptioni, requisitioni, absolutioni, testium admissioni, depositioni, census commutationi et reductioni, omnibusque aliis et singulis dum, sicut præmittitur, per præfatum dominum oratorem et commissarium, ac coram eo et per præfatos dominos episcopum, abbatem cæterosque alios agerentur, dicerentur et fierent, unacum prænunciatis testibus,

presens interfui, eaque omnia et singula sic fieri, vidi et audiui, ac in notam sumpsi. Idcirco has presentes litteras seu indultum, manu mea scriptum, exindè confeci, subscripsi ac nomine et signo meis solitis et consuetis, una cum prænominati domini oratoris sigilli appensione signavi, in fidem et testimonium præmissorum, requisitus et rogatus.

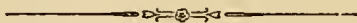
(*Ibid.*, t. I, p. 108.)

XI.

Commission donnée par le pape Paul III au sujet du cens dû par l'église de Remiremont (1535).

XII.

Bulle d'Innocent XI qui, touché des maux et des pertes que l'église de Remiremont avait soufferts pendant les guerres de la Lorraine sous le règne de Charles IV, lui remet gratuitement les redevances dont elle était arriérée depuis le pontificat de Grégoire XV, sans préjudice pour l'avenir (17 novembre 1681).



LES
DERNIERS TROUBADOURS
DE LA PROVENÇE

D'APRÈS LE CHANSONNIER DONNÉ A LA BIBLIOTHÈQUE
IMPÉRIALE PAR M. CH. GIRAUD.



§ XXIII.

Exhortation au détachement des biens de ce monde et à la pénitence. Cette pièce est de la dernière faiblesse. Si rebattu que fût le sujet, si communes que soient les idées exprimées, l'auteur inconnu de ces quatre couplets n'arrive point à s'exprimer clairement ni même correctement. C'est à ce point qu'on serait parfois tenté de douter de la correction du texte. Ainsi, v. 12, *soletament* est difficile à construire. V. 31, il faudrait, si la mesure le permettait, *laisa* au présent, et non *laisava* à l'imparfait. — On remarquera que *flors* (7) et *presicado*[r]s (24) riment en *os*, ce qui n'est pas sans exemple : voir ci-dessus, *Introduction*, § IV.

Qui vol savi[s] viure membradament ¹ (f. 14)
En aquest mon, non sia trop curos
D'acap ² d'aver present ³ ni a rescos,
4 Car hom nol pot gauzir durablament ;

1. Les rimes des vers 20 et 25 montrent qu'il faut ici et aux vers 4, 9, 12, *entz* ou *ens*, avec l's adverbial.

2. Pour *D'acapt*. — Peut-être faut-il simplement : *D'acapt aver* ?

3. Ms. *pzent*, par un *p* barré.

Per que cascun deu azer sovinensa
 De sos peccatz e faire penedensa,
 Car d'aquest mont es sobeirana flors
 8 Qui pot tornar conma peccaire bos.

Sol la prena ben ez adrechament (v°)
 E la fassa am fin cor corajos
 Quex tro la fin, segon qu'er poderos;
 12 Car non quer mais ni plus soletament.
 Dons prena hom los bens en mantenensa
 Ez en vil mal non ai' om s'entendensa,
 Ans si' hom ben pentens e consiros
 16 De sels c'a(n) fatz an gran contreccions.

Car en aisi ho deu far bonamentz
 Homs que volra intrar el joy plentos
 Ni posezir per tostem ses coros,
 20 Que dezampar totz sos malvatz talentz
 E sierva Dieu ab gran hobediensa,
 Ez en la fe aya bona crezensa,
 E vuell' hobar segon los bons sermos
 24 Que auzira dels bons prezicados.

Car qui ben aus e ben es retenens
 Contrals autres a grans meilhurazons
 Que aus lo ben e l'auzir non l'es bons 1;
 28 Car non reinha pas ben ni saviamentz
 Cel que s'arma gieta a mesprezansa,
 E si [al el] malvaiza conoisensa
 Car laisava so c'a plus aondos
 32 Ses remedi a tormens perillhos.

§ XXIV.

Bertran Albaric et Guibert.

Je n'ai rien pu trouver sur ces deux personnages dont les compositions (une tenson et deux *coblas*) ont été écrites vers le milieu du xiv^e siècle sur des pages restées blanches à la fin de la

1. Si on laisse subsister au vers précédent *contrals autres*, au plur., il faut ici quelque chose comme *Que lo ben auzon e l'a. nols es b.*

première partie du ms. Giraud. Le nom du second était *Guibert* ou *Da Guibert*, non *d'Aguibert*, comme on le voit par le vers 1 : *Amic Guibert*. Dans le premier couplet de la tenson, Bertran demande s'il devra continuer à aimer une dame qui de plus en plus s'éloigne de lui. Guibert répond affirmativement, selon la théorie familière aux troubadours : qu'il n'est point de dame dont on n'ait raison à force de soins et de courtoisie. Mais Bertran trouve qu'il a assez longuement servi, et que le temps perdu n'est pas facile à recouvrer. Aussi portera-t-il son amour ailleurs.

Est-ce à ce nouvel objet de sa flamme que Bertran fait allusion dans sa première *cobla*? Toujours est-il qu'il se félicite d'avoir placé son amour si haut qu'un empereur y trouverait honneur, si on daignait l'aimer. Déjà elle l'a choisi pour son serviteur, et, pensant aux biens qui lui en peuvent advenir, il sent qu'il deviendrait plus fier qu'Alexandre. Mais il avoue qu'il n'est pas encore arrivé au comble de ses désirs. — La seconde *cobla* contient un retour vers l'ancien temps. « Au temps passé on savait » aimer loyalement, maintenant, chacun se donne pour énamouré sans en connaître la droite voie.... »

La tenson et les deux *coblas* offrent une disposition très-fréquente, *abba cddc*, que nous avons déjà rencontrée chez B. Carbonel (§ VIII, III), chez Rostanh Berenguier (§ X, III), et ailleurs encore (§§ XV et XXI).

Tenson et *coblas* sont de la main que j'ai désignée dans l'*Introduction* (§ III, ci-dessus p. 257) par β . Une particularité orthographique qui distingue ce scribe, consiste à écrire constamment *ci* pour *si*; voy. dans la tenson, vers 7, 19, 21 (*cigrai*), dans la première *cobla* v. 3, dans la seconde v. 4 et 6.

I.

Tenson de Bertran ALBARIC e da GUIBERT. (f. 20 v°)

Amic Guibert, ben a .vij. ans pasatz
 Qu'ieu ai amat et ame coralmen
 Bella dona jove et avinen,
 4 E pregue la con fins enamoratz

De respondre, mes tojorn plus [s']estranha;
 Per qu'ieu vos prec que vos m'en conselhes
 Ci l'amarai ueimais, pos tantas ves
 8 L'ai requista per aver sa conpanha.

— Amic Bertran, mans bos ditz e mas fatz
 M'aves apres d'amor veraiamen,
 Don, pos amatz tal qu'es proz e valen,
 12 Prec vo[s], sieus plai, que non vos en gicatz,
 Qu'el mon non a dona ques om non franha
 Am bell parlar et amb eser cortes,
 E mais pot far .j. jorn ques ans guanres;
 16 Per qu'ieu vos prec mais sufras lamguanha ¹.

— Ausit ai dir, da ² Guibert, so sapchatz,
 De lonc servir tanh gran melhuramen
 E tems perdut non ci cobra leumens;
 20 Per qu'ieu huemais en sui desesperatz ³
 E cigrai tal que vol c'an ⁴ lui remanha
 Ques aura guautz car li serai sosmes,
 E farai li honor, que deutes es,
 24 Plus que s'era reïna d'Alamanha.

II.

BERTRAN ALBARIC.

(f. 22)

Ieu ame tal ques .j. enperador
 I for' onratz, mas quell denhes amar,
 C'an sos bels ditz m'a ci volgut liar
 4 Qu'ilhi me pres per lial servidor;
 E can mi pens lo ben quen pot venir
 Fai mi estar en tan haut pensamen
 C'Alisandre non fes tal montamen
 8 Con ieu farai, sol qu'en puesca jausir.

1. *Sic*; peut-être faut-il corriger *la lanha* « l'affection, » et restituer *que* avant *mais*? ou simplement lire *l[a] am lanha*?

2. Corr. *en*?

3. Ms. *desesperaratz*.

4. Pour *c'am*, comme dans la pièce suiv. v. 3, et *quen* pour *quem*, v. 5.

Ausit ai dir qu'el tems ques es pasatz
 Entendi' hom en amor lialmen,
 Et aras vei qu'es tornat a nien,
 4 Ques un chasqun ci fai enamoratz
 E non sabon d'amor la drecha via,
 C'om deu guardar, con ci deu captener,
 Car non es res c'om deia tan temer
 8 Con sas amos qui l'a bell'e jolia.

§ XXV.

Peire Trabustal et Rainaut de Tres Sauses.

Cette tenson (il serait plus juste de dire « *ce partimen* ») est assez faible. — « Une dame, » dit Peire Trabustal, « veut vous » donner son amour à condition d'être votre femme ou votre » amie; autrement elle refuse (quel troisième parti pourrait- » elle bien imaginer?); choisissez. » — Rainaut trouve que le mieux, pour le présent, est de la prendre comme amie. — « Mais, » reprend Peire, Dieu a condamné Adam pour avoir transgressé » ses ordres, et vous savez bien que Dieu n'aime pas qu'on ait » une amie; prenez-la donc pour femme. — Compagnon Peire, » Dieu élève les humbles et abaisse les orgueilleux. Puisqu'elle » s'humilie envers moi, je dois bien penser que je ne pourrais la » maintenir au rang qui lui appartient, car elle est telle qu'elle » a le prix de l'humilité. » — Peire déclare qu'il n'aime pas les débats (pourquoi alors propose-t-il un jeu-parti?), et il insiste sur le précepte du cinquième commandement dont il justifie la nécessité par de très-pauvres raisons. — Rainaut, qui est un esprit subtil, pense que l'amour ne vaut qu'autant qu'il se vend cher : or (en épousant la dame), il ne se mettrait point à un prix assez élevé (*caritat non auria a mi mezes*); il doit d'abord se faire cher (*car mi dey far...*), puisqu'il n'a d'ailleurs aucune raison d'être la marchandise de personne¹. Peire soumet cette

1. Tel est du moins le sens que je crois démêler.

question délicate à un Tarasconnais nommé Bérenguier. Rainaut, toujours fin, déclare s'en remettre au jugement d'une dame qu'il ne désigne que par d'assez vagues éloges; « mais », dit-il, « sans » dire le nom, tout le monde sait de qui il s'agit. »

Rainaut de Tres Sauses est encore l'auteur d'un couplet français écrit sur le recto du fol. 22, au-dessous des deux *coblas* de Bertran Albaric. C'est une requête dans laquelle le poète se rappelle en souvenir son « bel senhor, » le priant de tenir sa promesse. Quel est le personnage à l'égard duquel Raynaut croyait devoir s'imposer la gêne très-visible d'écrire en français? Peut-être Charles-le-Boiteux ou quelqu'un des seigneurs de sa suite, car la pièce est trop récente pour qu'on puisse penser à Charles I^{er}.

Ces deux pièces sont écrites par une même main que je désigne par γ. Elles paraissent avoir été insérées après les pièces de Bertran Albaric; c'est du moins ce qui semble résulter de la place que les unes et les autres occupent dans le ms.¹ La tenson est écrite, non pas à lignes pleines, mais à deux vers par ligne. Certaines corrections pourraient faire croire que nous avons l'autographe même de l'auteur. Les rimes prouvent qu'il ne s'attachait pas à observer avec beaucoup de rigueur les lois de la déclinaison romane.

Peire Trabustal et Raynaut de Tres Sauses (ou des Trois Saules) sont demeurés jusqu'à ce jour aussi parfaitement inconnus l'un que l'autre.

I.

*Tenson de PEYRE TRABUSTAL e de RAYNAUT DE TRES SAUSES*². (f. 21 v°)

Amix Raynaut, una donna valent
 Quez es rica e de gran parentat
 Vos vol donar s'amor e s'amistat,
 4 Que la vulatz amb aytal convenient
 Que sia de vos ho molier ho'amia,
 Car d'autramens dis que ren non faria;
 Per qu'iey vos prec mi digas que volres;
 8 Respondes mi e gardats com penres.

1. Cf. ce qui a été dit ci-dessus dans la description du ms., p. 257, n. 1.

2. Il y avait d'abord *Sauzes*, qui a été corrigé en *Sauses*.

- Compans Peyre, cant aras de present
 L'amia vuell ¹ per bona lialtat,
 Car d'autramens yeu seria enguanat
 12 C'il era tauls c'alous ames nient;
 Mays pus qu'illi mi vol mostrar la via
 Qu'ieu dey tenir, ben faria g[r]an folia
 S'ieu era tals qu'iey non li autreyes
 16 D'avansar mi, ez aco en tous bes.

- Amix Raynaut, Dieus formet de nient
 Cel, terra, mar, tenebras e clardat,
 E pueys creet Adam, que per pecat
 20 Fon condemnat per son gran faliment
 Car' traspaset so que Dieus dig avia;
 E vos sabes c'a Dieus non plas amia,
 Per qu'ieyn ² volria que molier prezeses,
 24 Car atresi, cant que tric, la penres.

- Compans Peyre, ben sabes verament
 Que Dieus puga cel c'a humilitat
 E baysa cel qu'en erguel es montat,
 28 Qu'em pauc d'ora lo torna a nient;
 Do[n]cx, pus qu'illi enver[s] mi s'umilia,
 Ben dey pensar tenir non la poyria
 Si con a ley pertenia c'o fezes,
 32 Car il er ³ tals d'umilitat al pres.

- Amix Raynaut, a mi non plas content,
 E majormens cant si fa d'oulontat ⁴;
 E vos sabes que Dieus a comandat.
 36 E es escrig el cinque mandament,
 C'om non dessir follamens sa vezina,
 Car rimour n'ieys, bregua ez atazina;
 Ben sabes vos de Sanson ⁵ con ho fes
 40 Que ben mes ⁶ mort esgardas con l'enpres.

— Compans Peyre, yeu truob apertament
 Qu'amor non val si no y a caritat,

1. Ms. *vulel*.

2. Pour *qu'ieu ne*. — 3. Corr. *es*?

4. Pour *de vountat*? (par esprit de parti?) Nous avons rencontré une contraction analogue dans quelques unes des pièces publiées précédemment; cf. les §§ VII, XII, XIII.

5. Ms. *sant son*.

6. Pour *miei*, à demi; cf. *Juges*, xvi, 25 et suiv.

E ges non val anquas lo pres d'un dat
 44 S'a si non l'a trastot permierament ;
 Do[n]xs trobe yeu caritat non auria
 A mi mezes si con aver deuria,
 Car mi dey far permi[c]ramens valers,
 48 Pues non mi cal d'eser a nul sos mers.

Tenson, vay t'en a Tarasco corent,
 Tro Berenguier non ti sies restancat;
 E cant m'auras a lui recomandat,
 52 E tu li dis de ma part humblement
 Que yeu sui sieus a calque part que sia;
 E pregue li per sa gran cortezia
 Quez el garde que frau non s'i comes
 56 En sest partit que yeu li ay trames.

A tal que sabp de lial jugament
 Con si deu far e non sufre barat,
 Mi recoman, am tota ' militat,
 60 A far e dir trastot lo cieü talent
 Tant cant viuray, ez aco ses bauzia,
 Car d'autramens illy non amaria
 Ren c'om penses en que nul mal agues;
 64 Ses dir lo nom pron o sabp tota res.

II.

RAYNAUT TRES SAUSES (f. 22).

Mon bel cenhor, ge vos crie e merci,
 Que vos de moy ne ciastes hoblians ².
 Car det ³ vos ay tot mon cors, dccirans
 4 De vos servir hon que ja le desi ⁴.
 Ge say de voyr qu'em vos a tant valors
 Cers(?) trobarés asès de servios ⁵
 A far e dir vostre voloyr plesant,
 8 Mas totas foyes tenès moy covenant.

1. Ms. *toha*.

2. Il y avait d'abord : *Q. v. de m. deyès avoyr pitié*.

3. *Sic*; Raynaut fait un verbe français *der* sur le prov. *dar*.

4. Ce barbarisme veut sans doute dire « où que vous le désiriez. »

5. Serviteurs. — Pour la rime, cf. le § XXIII.

§ XXVI.

Pièces apocryphes.

J'ai eu précédemment occasion, en décrivant le ms. Giraud, de signaler ces trois pièces, et de constater leur analogie avec les compositions apocryphes dont abondent les *Vies des poètes provençaux* de Nostre Dame ¹. J'ai même été plus loin, en écrivant que tous ces faux, aussi bien ceux des *Vies* que ceux du ms. Giraud, pouvaient avec une grande vraisemblance être attribués à Nostre Dame ². Cette dernière hypothèse n'est pas susceptible d'une démonstration complète : elle devient toutefois très-probable si l'on considère : 1^o que l'auteur des *Vies* est capable d'un faux, puisqu'il a dénaturé à dessein les faits que lui fournissaient ses sources; ce que nous avons constaté ci-dessus au § IX, ce qui sera établi de nouveau dans une petite dissertation qui prendra place à la fin du présent chapitre; 2^o que les faux en question se rencontrent uniquement chez J. de Nostre Dame et chez ceux qui les lui ont empruntés, circonstance qui ne permet guère de penser que le tort de notre auteur ait été simplement de puiser à une source impure; car, si réellement cette source existait en dehors de Nostre Dame, comment y aurait-il seul puisé? comment n'en aperçoit-on ailleurs aucun indice?

Laissons présentement de côté cette question, et examinons les trois pièces apocryphes du ms. Giraud. Chacune a son troubadour. Celui qui est indiqué comme l'auteur de la première est Jacme Mote d'Arles, connu par une seule pièce qui a été publiée ci-dessus (§ VII). Il y a dans cette pièce deux couplets où le poète rappelle en quelques mots les iniquités que la Provence a endurées sous le règne de Charles d'Anjou. Ces passages semblent avoir inspiré la pièce apocryphe du ms. Giraud, où le poète invoque la vengeance céleste contre les « tyrans inhumains » qui règnent sur la Provence.

S'il est à peu près certain que la première pièce a en vue le

1. P. 251.

2. P. 261.

gouvernement de Charles I^{er}, il est malaisé de déterminer à quels faits se rapporte la seconde. Ce fils qui fait la guerre à son père, est-il le fils de Richard d'Angleterre? et la pièce ici placée sous le nom de Blacasset fait-elle allusion à des événements qu'un lecteur des troubadours pouvait connaître par la Vie de Bertran de Born? Il est vrai que ces événements se produisent un demi-siècle environ avant l'époque où florissait le fils de Blacatz, mais dans une pièce apocryphe cela n'est point à considérer. Notons en passant qu'il n'y a dans le ms. Giraud aucune pièce de Blacasset : l'auteur de cet apocryphe connaissait donc d'autres chansonniers que le ms. Giraud, ce qui s'applique bien à Nostre Dame¹.

La troisième pièce est une prière d'action de grâces adressée à Dieu lors de l'avènement d'un prince que je ne saurais désigner. Bertran de Lamanon, à qui elle est attribuée, ne figure pas, non plus que Blacasset, dans le ms. Giraud; mais Nostre Dame les connaissait d'ailleurs, car il leur a consacré des notices qui, naturellement, sont très-fantaisistes (*Les Vies*, pp. 168 et 176).

C'est la forme surtout qui, dans ces trois pièces, est digne de remarque. Ce sont des sonnets; or, la plupart des morceaux apocryphes cités par Nostre Dame sont des sonnets ou des fragments de sonnets : un sonnet entier attribué à « Guilhem dels Amahics », troubadour dont l'existence n'a pas d'autre garant que Nostre Dame (p. 199), et des fragments de sonnets peuvent être aisément reconnus dans les vers cités aux pages 66, 190, 191, 193², 203, 206, 245. Cela prouve à tout le moins la commune origine des pièces apocryphes rapportées par Nostre Dame et de celles que nous présente le ms. Giraud.

Voici maintenant une petite particularité qui semble accuser directement Nostre Dame : dans la seconde pièce on lit : *Poure jove, indigent de l'erba d'Antesiera*, et notre auteur dit de Peire Vidal « qu'il avoit eu tousjours grande indigence de » l'herbe d'Anticire » (p. 99). Du reste, pour la langue et pour le style, ces trois sonnets ont avec les pièces apocryphes de Nostre Dame un air de famille qui frappe à première vue.

1. Blacasset était connu de Nostre-Dame, voy. *Les Vies* p. 175-6.

2. Les vers cités à cette page (le sixain final) sont insérés dans la vie de Rostanh Berenguier, qui a été rapportée ci-dessus au commencement du § X.

I.

EN JACMES MOTE D'ARLES.

(f. 21)

Dous que la vergues Astrea aguet leissat Proenza
 Lous tirans inhumans i volgeron renhar;
 E, al luoc de pregar Dieus e nos ensenhar
 Sos sa[n]s comandame[n]s, i fasian rezistensa.

E lo poble mogut d'emrabe, d'insolensa,
 Los plus nobles del luoc los¹ fazian emponhar,
 Emprezonar, tuar, sobr'ellos gazanhar
 Leur ben e leur aver per truop grand violensa.

Tant que lo cel sera en sa bella figura
 On s'i ressentira dei tala injusta vida,
 Ben qu'on sembla que sia tot de pauc de vejaire.

Mais si nostres nebots laissan aquesta injura
 Qu'on nos fa davant tos noncalmen impunida,
 Nostre Pair' eternal en sera lo ve[n]gaire.

II.

EN BLACACET.

(f. 21)

Ieu crezi per vrai e pense fermamen
 Que de faire la gerrha encontra de son paire
 E lo vouler cassar foras de son repaire,
 Qu'aquo mal no s'es vist sobta lo firmament;

Ni que non es pas fach ben ni degudamen
 De si voler fidar ni de voler complaire
 A un sieu enemï ansian per desplaïre
 A son prochan paren qui l'ays mortalmen².

Poure jove, indigent de l'erba d'Antesieira,
 Engendrat de parens de tant illustra rassa,
 Non t'agra mais volgut segre l'opinio

D'aquel que ti podia ezentar de son yra?
 Tu n'agras pas agut l'onta que ti descassa
 De perdre en batalhan ta reputatio.

1. Il y avait d'abord *lous* qui a été effacé.

2. Il y avait d'abord *qui l'ama coralmen*.

EN BERTRAN DE LAMANON, *peticio*.

(f. 22 v°)

Segnor, lo rey s'alegra en ton divin secors,
 Tu as mes sur sa testa excelenta corona,
 Tu fas que ta vertu divina l'environa,
 Tu fas que lo desir de son cor a son cors.

Tu lo nos as donat, rey, per nostre recors,
 Tu lo faras florir, si ti plas, s'el s'adona
 A son pople regir sens volontat felona;
 Ta faras que sos jòrs jamais non seran cors.

Tu faras que sa man sera tant poderoza
 Dessus sos enemies que per tot l'univers
 Temeran sa furor e non ho poyran creire.

Tu faras qu'el fara cantar tos divins vers,
 Tu faras qu'el fara la vostra vida uroza,
 Car l'esperansa es bona; e Dieus, fai nos ho veire!

Arrivons en maintenant à la petite dissertation annoncée tout à l'heure. Il s'agit de montrer par un exemple concluant la mauvaise foi et en même temps l'ignorance de J. de Nostre Dame. Après cela, il faut que l'histoire de la littérature provençale soit débarrassée de ce faussaire imbécile.

J'ai eu précédemment¹ occasion de signaler la grossière supercherie par laquelle, profitant d'une lointaine analogie de noms, Nostre Dame attribue à la Provence des troubadours qui lui furent totalement étrangers, faisant par exemple de Jaufre Rudel de *Blaye* un « Jaufred Rudel de *Blieux* », et du moine de *Montaudon* un moine de *Montmajour*. C'est cette dernière transformation que je veux examiner de plus près.

Dans le livret de Nostre Dame, chaque *xie*, ou peu s'en faut, contient un témoignage emprunté au « Monge de Montmajour. » Que l'auteur ait bien entendu désigner ou déguiser ainsi le moine de Montaudon, c'est ce qui résulte avec évidence d'un passage de sa notice sur Peire d'Auvergne. Parlant de ce troubadour, Nostre

1. *Introd.* § III, p. 258 note 1, et 261 note 1.

Dame dit : « Il a faict une chanson à la louange de tous les poètes » de son temps, à l'imitation de laquelle le Monge de Montmajour » a faict la sienne tout au contraire; en la couple finale d'icelle » il ne s'oublie pas, disant que sa voix surpassait toutes celles de » son temps.... » (p. 163). Cette chanson est bien connue, c'est celle qui commence par *Chantarai d'aquestz trobadors*¹, et elle a été en effet imitée par le moine de Montaudon. Les témoignages que Nostre Dame attribue à son moine de Montmajour sont, si j'ai bien compté, au nombre de 41, dont un est emprunté à la pièce de P. d'Auvergne, et dix à celle du moine de Montaudon. Les autres, Nostre Dame doit les avoir tirés de son imagination. Du moins, je ne vois point à quelle autre source il aurait pu les puiser. Quand, par exemple, il cite le moine de Montmajour à propos de « Frédéric, premier de nom, empe- » reur » (p. 30), il faut bien que le témoignage invoqué soit faux, puisqu'il est faux que l'empereur Frédéric I^{er} ait jamais composé en provençal. Et lorsque le même Nostre Dame fait dire à son « monge » de Montmajour que J. Rudel « estoit ung home rude, » ung gavot des montagnes, ennemy de toutes les dames et » amoureux de toutes² » (p. 27), il se trahit manifestement, car le nom même des *gavots* (habitants des montagnes), ne se rencontre pas, ou du moins ne s'est pas rencontré jusqu'ici, dans les textes provençaux du moyen âge.

Laissons donc de côté des témoignages que, jusqu'à preuve du contraire, on peut considérer comme entièrement controuvés, et venons en à ceux dont le moine de Montaudon et Peire d'Auvergne ont fourni les éléments. Je dispose mes textes sur deux colonnes : d'une part Nostre Dame, d'autre part sa source. Je place entre crochets l'unique témoignage emprunté à Peire d'Auvergne. Le texte du moine de Montaudon que je donne n'est pas exactement celui de Raynouard³ : je l'ai établi à nouveau d'après quatre mss. : A B G I. La même pièce se trouve encore dans K N, mais je n'en ai pas le texte.

1. A 195, B 183, I 14, N 214. Nostre Dame a donc consulté l'un de ces mss. ou un ms. perdu. — Cette pièce a été publiée en dernier lieu par Bartsch, *Chrest. prov.* col. 75.

2. L'imprimé porte « et amoureux de lentes, » ce qui n'a aucun sens.

3. *Choix* IV, 368; réimprimé par Mahn, *Werke* II, 60.

Guilhem de Saint Desdier. Le Monge de Montmajour dict que ce Guilhem chantoit volentiers, mais qu'il fut desherité d'Amours. — P. 39.

Arnaud Daniel. Le M. de M. dict que jamais Arnaud ne composa, mais trouva bien; qu'il a usé de mots obscurs qui ne se peuvent entendre : dès qu'il a escript pour sa Cyberne, il n'a rien vallu, ne le lievre chassa le bœuf. — P. 43.

Guilhem Adhemar. Le M. de M. en sa chanson dict ainsi : Guilhen Adhemar ne fut jamais vieux soldat, ne bon poete ne comique, ains qu'il estoit vieux et pauvre et qu'il avoit emprunté maints vieux vestemens, se faisant ouyr qu'estoyent siens, et qu'il n'est pas moins vanteur que Peire Vidal, autre poete provençal. — P. 46.

Remond Jordan. Le M. de M., en sa chanson dict que le Vicomte ne joyst jamais de ses amours, et que dès qu'il en print congé s'en allant à la guerre, ne feist que regretter. — P. 51.

Foulquet de Marseille. Le M. de M. en sa chanson, dict que Foulquet estoit un marchand qui, pour s'enrichir, feist un faulx serment, par le moyen duquel fut dict et déclaré perjure, et qu'il n'a jamais bien dicté ne composé. — P. 54.

Lo premiers es de sanh Desdier,
Guillems, que chanta voluntier;
Et a chantat molt avinen,
Mas, quar son desirier non quier,
Non pot aver nulh bon mestier,
Et es d'avol aculhimen.

Ab Arnaut Daniel son set
Qu'a sa vida ben non cantet
Mas uns fols motz qu'om non enten,
Pus la lebre ab lo buou casset,
E contra suberna nadet¹,
No valc sos chans un aguillen.

El seizes Guillems Ademars
Qu'anc no fo plus malvatz joglars;
Et a pres manh vielh vestimen,
E fai de tal loc sos chantars
Don non es sols ab .xxx. pars;
E vei l'ades paubr'e sufren.

Lo segons de sanh Antoni
Vescoms, qu'anc d'amor non jauzi,
Ni no fes bon comensamen:
Que la premeira s'eratgi²,
Et anc pueis al re non queri.
Siei olh nueg e jorn ploram s'en.

E lo dotzes sera Folquetz
De Marcelha, us mercadairatz;
Et a fag un fol sagramen
Quan juret que chanso no fetz;
Et anz disen que fo pro vetz
Ques perjuret son essien.

1. Allusion à deux vers de la pièce *Ans quel cim reston de branchas*, Mahn. *Ged.* nos 135 et 412. Notre Dame n'y a rien compris.

2. « Car le première [femme qu'il aima] se fit « hérétique. » Le commentaire de ce passage est fourni par la Vie du Vicomte : ayant reçu dans une bataille une blessure qui fit désespérer de sa vie, sa bien-aimée, la vicomtesse de Pena.

Remond de Mirevaux. Le M. de M. dict que Myrevaux estoit si prodigue et liberal qu'il donna par plusieurs fois son chasteau à sa dame, et avant que fut passé l'an le luy redemanda en plorant. — P. 61.

E lo ters es de Carcasses
Miravals ques fai molt cortes,
E dona son castel soven
E no i estai l'an ges un mes;
Et anc mais kalendas no i pres,
Per que nolh ten dan quil se pren.

Ancelme Faydit. Le M. de M., en sa chanson, dit que dès que Faydit devint amoureux, il changea son stille, et que ses chansons ne furent jamais prisées ne trouvées bonnes de personne. — P. 64.

El cinqes es Gaucelms Faiditz
Que de drut es tornatz maritz
De lieis que sol anar seguen;
Non auzim pueis voutas ni critz,
Ni anc sos ehans no fon auzitz,
Mas d'Uzercha entro qu'Agen.

Arnaud de Meyruelh. Le M. de M. dict qu'Arnaud estoit yssu de pauvres parens, que sa dame n'eust jamais soulas ne passetemps de luy, et qu'il n'avoit aucune grace en son chanter. — P. 66-7.

El noves Arnautz de Maruelh;
Qu'ades lo vei d'avol escuelh;
E si dons non a ehauzimen,
E fay o mal quar non l'aeuelh¹;
Qu'ades claman merce sei huelh,
On plus canta l'aigua'n deissen.

Peyre Vidal. Le M. de M. dict ainsi de luy : Peyre Vidal estoit un vilain pellissier, qui n'a point ses membres entiers : mieux luy eut vallu qu'il eust eu la langue d'Or, c'est-à-dire qu'il eust parlé sagement, car on ne la luy eust pas si facilement coupée, et que la folie et la gloire luy ostoyent l'entendement, et qu'il avoit eu tousjours grande indigence de l'herbe d'Anticire pour luy purger le cerveau travaillé d'humeur melancolique. — P. 99.

Peire Vidals es dels derriers
Que non a sos membres entiers;
Et agra l'obs lengua d'argen
Al vilan qu'era pelliciars;
Que anc, pus si fetz cavalliers,
Non ac pois membransa ni sen.

« entra dans l'ordre des hérétiques » (*sis rendel en l'orde dels eretges*, Parn. Occ. p. 199). Par ces mots, il faut sans doute entendre qu'elle se fit admettre au nombre des *parfaites*; voy. Schmidt, *Hist. et doctrine des Cathares ou Albigeois* I, 35.

1. La Vie d'Arnaut de Mareuil nous apprend en effet que sa dame, la

Giraud de Bourneth. Le M. de M. dict que Giraud de Bourneil ne faict que charlater en ung cagnard au soleil; que son chant est maigre et dolent, qu'il est si laid que s'il se voyait au myroir il ne s'estimerait un festu. — P. 146.

[El segons Guirautz de Bornelh
Que sembl' oire sec al solelh
Al son magre cantar dolen
Qu'es chans de velha portaselh;
E sis vezia en espelh
Nos prezari' un aguilhaen.]

Monge de Montmajour. Il fist un chant, auquel il bailla à chacun des poètes son quolibet, et en la couple finale d'icelle, parlant contre soy mesme dict qu'il est un faux Monge, qui a laissé de servir Dieu poursuyvre la pance et l'estat de volupté et gourmandise, et qu'en sa vie ne chanta jamais riens qui vallust. Cécyl a escript le Monge des isles d'Or. — P. 227.

Ab lo sezesme n'i a pro :
Lo fals Monge de Montaudon
Qu'ab totz tensona e conten;
Et a laissat Dieu per baco;
E quar anc fetz vers ni canso
Degra l'om tost levar al ven.

Tout commentaire serait maintenant superflu : les faits qui ressortent avec évidence du rapprochement qui précède, sont : 1° que le « Monge de Montmajour, » ce « flagel dels trobadours, » comme dit Nostre Dame (p. 226), est un personnage fictif, mis par l'auteur des *Vies des poètes provençaux* à la place du Moine de Montaudon; 2° que dans les cas où Nostre Dame s'est tenu le plus près de son modèle, il a commis de graves inexactitudes, volontaires ou involontaires. Il n'en faut pas plus pour retirer toute valeur à un livre qui, tant dans sa forme originale que dans la traduction qu'en a faite un italien laborieux, Crescimbeni, est encore la source où beaucoup vont puiser ou compléter leur connaissance de la littérature provençale.

Comtesse de Burlas (= vicomtesse de Béziers) lui donna son congé sur l'ordre, ou du moins à la prière, du roi d'Aragon, Alphonse II.

APPENDICE.

I.

Table du Chansonnier Giraud.

AVERTISSEMENT. — La concordance des chansonniers avec les lettres par lesquelles je les désigne, a été donnée plus haut au § III de l'*Introduction* (p. 255). Le chiffre placé après la lettre indique le folio où la pièce est transcrite. Exceptionnellement, le ms. 1749 (D) est cité par pages, ce genre de pagination ayant été adopté pour ce seul ms. dans le *Catalogue du Fonds français*. De même pour le ms. S¹. Exceptionnellement encore, les chansonniers de La Vallière (I), d'Este (U) et d'Oxford (Z), sont cités, non par folios, mais par les n^{os} des pièces, méthode assurément la meilleure, mais qui ne peut être employée que lorsqu'il existe d'un chansonnier une table imprimée et ainsi numérotée². — Pour les pièces qui se trouvent aussi dans Z, je me suis borné, afin d'épargner l'espace, à renvoyer à ce ms. : on trouvera dans la table que j'en ai donnée dans les *Archives des Missions*, la concordance à peu près complète³ des autres mss. — Lorsqu'une pièce a été

1. Ce ms. est cité par pages dans la table qu'en a dressée M. Grüzmacher (Herrig, *Archiv.*, XXXIII, 428 ss.), sauf pour les trois premiers feuillets qui n'ont pas été compris dans la pagination, et que M. Grüzmacher cite par folios.

2. La table d'I fera suite à celle-ci ; la table d'U a été publiée par M. Mussafia en 1867, dans les comptes-rendus de l'Académie de Vienne (*Del codice Estense di rime provenzali*, relazione di Adolfo Mussafia ; extrait paginé 339 à 450) ; la table de Z se trouve dans les *Archives des Missions*, 2^e série, V, 251 ss. (tirage à part p. 247 ss.).

3. Je dis à peu près, parce qu'au moment où j'ai fait imprimer la table de Z, je n'avais pas encore dépouillé le ms. Giraud, le Cligi, ni les deux Ricardi (E O S T). Du reste, les trois derniers de ces quatre mss. ne sont pas importants, et la valeur du ms. Giraud consiste surtout dans les pièces que seul il nous a conservées.

publiée dans les *Gedichte der Troubadours* de Mahn ou dans l'*Archiv für das Studium der neueren Sprachen* de Herrig, je l'indique entre parenthèses, à la suite de la mention du ms. d'après lequel la publication a été faite. Je me borne à citer ces deux collections, d'abord parce qu'elles sont (ou prétendent être) la reproduction diplomatique de mss. déterminés, ensuite parce que, faute de tables, les recherches y sont particulièrement difficiles. — Les pièces du chansonnier Giraud qui ont été publiées dans les pages précédentes, sont accompagnées de la mention du § où elles ont pris place. — J'ai ajouté entre crochets le nom de l'auteur toutes les fois qu'il avait été omis et qu'il pouvait être rétabli avec certitude. — Pour quelques autres détails, je renvoie à l'*Avertissement* que j'ai placé en tête de la table de Z.

Une question que je voudrais pouvoir résoudre est celle des rapports qui existent entre le ms. Giraud et les autres recueils des poésies des troubadours. Malheureusement, les observations que j'ai présentées ailleurs ¹, au sujet du chansonnier d'Oxford, s'appliquent également à celui-ci. On ne peut le faire entrer dans aucune famille de chansonniers parce que les chansonniers que nous avons ne se laissent pas grouper par familles. On doit le considérer comme une compilation originale faite avec des matériaux anciens et des matériaux nouveaux. L'état de corruption où il nous présente plusieurs des pièces nouvelles (voir notamment §§ III et XX) porte à croire qu'elles ont été, du moins pour une part, recueillies de la tradition orale. Quant aux matériaux anciens, il est bien évident qu'ils ont dû être puisés par le compilateur dans un ou plusieurs recueils plus ou moins apparentés à ceux que nous possédons encore, mais non point certainement dans un chansonnier semblable à aucun de ceux que nous connaissons : la disposition des pièces, leurs leçons, leurs attributions, s'opposent à cette hypothèse. C'est donc pièce par pièce qu'il faudrait étudier les rapports de notre chansonnier avec les autres. La table qui suit le montre déjà à elle seule, et on le verra mieux encore en examinant le texte, imprimé un peu plus loin, de deux chansons que j'ai choisies à dessein parmi celles dont on a publié le plus de leçons (n^{os} iij et xxx du ms. Giraud). Après ces observations

1. *Arch. des Missions*, 2^e série, V, 165-6 (tir. à part, p. 161-2).

générales, je me bornerai à deux remarques particulières. La première, c'est qu'en ce qui concerne les attributions, notre chansonnier suit bien souvent une direction qui lui est propre, et qui, en ce cas, est, on peut le dire, fort mauvaise. L'attribution qu'il fait des pièces xx, lxxj, xcij, cij, cx, cxliv, lui est personnelle, et est certainement erronée. Ma seconde remarque est que le compilateur du ms. Giraud doit avoir profité d'un recueil fort analogue à B (ms. 856), qui est considéré comme l'un de nos plus précieux chansonniers; car, seul avec ce ms., il contient les pièces lxxvj, lxx, xcvi, et il s'accorde avec lui seul sur d'autres points encore. Ce sont là de simples indications qu'une connaissance plus approfondie de nos autres chansonniers permettra assurément de préciser et de multiplier.

(Les trois premiers feuillets manquent ¹).

[BERTRAN CARBONEL, *coblas esparsas*]².

(f. 4)

Motz homes trobi de mal plag. — B. 26.

D'omes trop que van rebuzan. — B. 32.

Savis homs en ren tan non failh. — B. 59.

Totz trops es mals e qui a trop s'adeza. — B. 20.

D'omes trobe que am lur jent parlar. — B. 37.

Atresi ven homs paures en auteza. — B. 31.

(v°)

Totz trops es mals en aisi certamen. — B. 44.

Anc non fon homs tan savi ni tan pros. — B. 42.

D'omes trobe totz aitals. — B. 8.

Le savis dis c'om non deu per semblan. — B. 22.

Homs cant es per forfag pres. — B. 40.

(f. 5)

D'omes trobe fols e issirvilhatz. — B. 53.

Savis homs cant vol enprendre. — § VIII, III.

1. Sur le premier feuillet de garde, une main du xvi^e siècle, qui doit être celle de J. de Nostre Dame, a écrit une table informelle des noms des troubadours, en suivant l'ordre où ils se présentent dans le ms. Les trois premiers sont « Bertrand Astorgat, Bertrand Carbonel de Marseille, Folquet. » Nous avons la pièce de Folquet (au fol. 5 v°), et la fin des *coblas* de B. Carbonel, mais l'œuvre de B. Astorgat, troubadour sur lequel il n'existe à ma connaissance aucun autre témoignage, a été enlevée avec le commencement du volume.

2. Se retrouvent toutes, sauf trois, dans I, et ont été publiées par M. Bartsch, *Denkmæler* p. 5-26. J'indique pour chaque *cobla* du ms. Giraud le numéro correspondant de l'édition de M. Bartsch.

S'ieu dic lo ben ez hom nol mi ves faire. — B 1⁴.
 Alcu nesi entendedor. — B. 3.

EN FOLQUET ². (v°)

Cant ben me suy apensatz. — Z 164.

EN BERTRAN CARBONEL DE MASEILHA. (f. 6)

D'omes trobe que son de vil natura. — B. 16.
 Totz maistres deu estar. — § VIII, III.
 Hostes ab gaug ay volgut veramens. — B. 27.
 Mal fay quy 'nclaus³ ni enserra. — B. 55.
 Qui pogues vezer en espeilh. — § VIII, III.

EN G. DE LOBEVIER. (v°)

La plus falsa cobertura. — § XV.

EN MONTANHAGOUT. (f. 7)

Qui vol esser agradans ni plazens. — A 124, B 262, D 146, I 324, O 6⁴.

FABRE D'UZES. (v°)

Tems es c'on si deu alegrar. B 381, G 36, H 190, I 439, P 38, Q 135⁵.

[*Coblas esparsas*]⁶.

Sel que promet a son coral amic. — A 126, B 146, C (G. 45),
 D (G. 892), G 148, I 442, L 1, N 21, S 233, U 191.

Ges de poder non part hom per egual. (f. 8)

Pres suy ez en grieu pantais. — D 162.

Ben volgra si far si pogues.

1. Entre ce couplet et le suivant β a écrit *Bertran Carbonell de Marselha*.
2. Folquet de Romans. Cette pièce est publiée dans le *Lex. rom.* I, 488, d'après B.
3. Ms. *quyn claus*.
4. Dans Riccardi 2981 (copie d'O), f. 154.
5. Publiée d'après B G H I par Rochegude, p. 366. Le ms. Giraud offre en plus un envoi :

Del comte plai sos captenêrs
 De Proensa e sa paria,
 E car erguelh humilia
 Plas mi car creis sos grans poders.

6. *Cobla esparsa*, rubrique intercalée par β. — La première de ces *coblas* est le commencement d'une pièce d'Aimeric de Belenoi; la seconde reparait au fol. 20 entre des *coblas* anonymes; la troisième commence une pièce de G. de

Gran plazer ay can truop que mi reprenda.
Majer mercat es que de juell.

CADANET, *de l'espital de san Jhoan.*

(v°)

S trovava mon compayre En Blacas ¹.

Monsen ROSTANH BERENGUIER DE MASELHA.

Si com trobam clar el vielh Testamen. — § X, 1.

Lo BORG DEL REI D'ARAGON, *peticio.*

(f. 9 v°)

Un juoc novel ay entaulat. — § X, 11 a.

Poicibot. Je n'ai pas retrouvé les trois autres. A tout évènement, en voici le texte :

- I. Ben volgra, si far si pogues,
Que Dieus agues tot so qu'ieu ay,
E le pensament e l'esmay,
Et ieu fos Dieus si con ell es :
Qu'ieu li fera segon quem fay,
El rendera segon c'ay pres;
Car tut(z) li croy e li mavays
Tenon li (*l. lo*) miels de tots sos bens;
Aquilh l'en rendan las merces
Q'ieu non o fas ni o faray,
Ni de Dieu non tene un poges,
Mas un'arma que li rendray.
- II. Gran plazer ay, can truop que mi reprenda
De mos failhirs bellamens, a rescos,
E mi desplay d'oms malvays enuyos
Can me repren de qu'ieu vergoinha prenda :
Lo bon amic castia en selan
Lo sieu amic, cant li ves far falhensa;
E l'enemic castia en defaman;
Per qu'ieu non vuelh s'amor ni sa valensa,
Ni nom mi play d'oms que m'an castian
Qu'en mon failhir s'anes pueis alegran.
- III. Majer mercat es que de juell
De lialtat, caseun ho ve :
Tu l'as sis (*l. sit*) vol[s] et ieu sil vuell;
Vist anc tan gran mereat de re?
Lialtat es az aital for
Con voler vol dedins son cor,
Quel voler fay son seinhor tot aytal,
Sis vol lial ho sis vol deslial.

1. Raynouard (*Ch.* V, 111) donne le premier couplet de cette pièce. Je n'ai pu trouver d'après quel ms.

Monsen ROSTANH BERENGUIER DE MASEILHA, *remisio*.

Ab dous dezir ay desirat. — § X, II a.

(f. 10)

Peticio del BORG.

Mi dons m'es enperativa. — § X, II b.

Remisio de monsen ROSTAINH.

D'amor de joy genitiva.

Monsen ROSTANH BERENGUIER, *peticio*.

Quant tot trop tart tost quant plac trop. — § X, II c.

Lo BORG, *remisio*.

Mesier G. pensan en prop.

Monsen ROSTANH BERENGUIER, *peticio*.

(v°)

Pos de sa mar man cavalier del Temple. — § X, II d.

BERENGUIER TROBEL.

Si vols amixs al segle guazainhar. — § XIV, I.

P. CARDENAL.

(f. 11 v°)

Falsetatz e desmesura. — A 170, B 276, G 210, H 99, I 575.

En CADANET.

(f. 12)

Una ren m'a aleujat¹.

DASPOLS.

Fortz tristors es e salvaj'a retraire. — § IV, 1.

Seinhos, aujas c'aves saber e sens. — § IV, II.

(f. 13)

. ²

Mon chanter vuell retraire cominal. — G (G. 975), H 94, I (G 976)³.

.

(f. 14)

Qui vol savi viure membradament. — § XXIII.

[P. CARDINAL].

(v°)

Anc non vi Breton ni Bavier. — A 164, B (G. 214), G 214, I 560, N 216³.

1. Couplets 3 et 4 (selon C) de la pièce *S'ieu pogues ma voluntat*, de Cadenet, qui est transcrite plus loin, n° lxxxvij.

2. β a écrit au-dessus de cette pièce *cirventes*; P. Cardinal G, anon. dans II, R. de Castelnou I.

3. Les deux premiers couplets seulement.

[*Tenson d'EN ENGLES e de*].

A la cort fuy l'autrier del rey Navar. — § III.

[*Tenson de B. CARBONEL e del ronci*²]. (f. 15)

Ronci, .c. ves m'avez faih penedir. — § VIII, I.

Si anc null tems fuy ben encavalcatz. — § VIII, II. (v°)

[*Tenson de G. DE MURS e de*] (f. 16 v°)

Guillem de Murs, .j. enujos. — § V.

En JACMES MOTE D'ARLE.

Non es razons qu'ieu deg'aver pereza. — § VII.

En P. CARDENAL. (f. 17)

Ab vos d'anjel, lengu' espert' e non bleza. — A (G. 6), H 92.

.I. sirventes novel vuell comensar. — A 169, B 284, H 105, I 584. (v°)

Tenson. (f. 18)

En [a]quel son quem play ni que m'ajensa. — § VI.

En PISTOLETA. (v°)

Manta gen aug merávilhar. — B 336, I 831, U 314³.

En CADANET. (f. 19)

Tot hom qui ben comensa e ben fenis. — B 248, G 133, H 184, I 269, M (A. XXXIV, 377), U 633⁴.

RAIMBAUT D'AURENGA. (v°)

Ja hom pres ni dezeretatz. — B 128, D 186, G 206, H 186, I 600⁵.

En FOLQUET.

Dieus vers el vostre nom e de sancta Maria. — B 6,— I, 122⁶.

Ben es neci e desaventuros. — § XVI. (f. 20)

*Tenson de BERTRAN ALBARIG e da GUIBERT*⁷. (v°)

Amic Guibert, ben a .vij. ans pasatz. — § XXIV, I.

1. *Tenson* β

2. *Tenson del rocin* β.

3. Sail de Scola U. — *Parn. Occit.* 381.

4. G. Figueira B G I U, Az. lo negre H, anon. dans M.

5. « Pere Vidal Ventador » G, P. Cardinal I, R. de Vaqueiras les trois autres.

6. F. de Marseille B, à F. de Romans par la table du même ms. — *Ch.* IV, 399.

7. Pièce écrite par β.

[*Pièces apocryphes*. — § XXVI, I, II.] (f. 21)
Tenson de PEYRE TRABUSTAL e de RAYNAUT DE TRES

SAUZES¹. (v°)

Amix Raynaut, una donna valent. — § XXV, I.

BERTRAN ALBARIC². (f. 22)

Ieu ame tan ques .j. emperador. — § XXIV, II.

RAYNAUT TRES SAUSES.

Mon bel cenhor, ge vos criece merci³. — § XXV, II.

[*Pièce apocryphe*. — § XXVI, III.] (v°)

En FOLQUET. (f. 23)

.j. Los mals d'amors ai ieu ben totz apres. — Z 113.

.ij. Per Dieu, amor, ben sables veramens. — Z 14. (v°)

PEIRE VIDAL. (f. 24)

.iij. Quant hom es en autrui poder. — Bartsch 23⁴.

1. Pièce écrite par γ.

2. Pièce écrite par β.

3. Couplet écrit par γ.

4. Quant hom es en autrui poder. Non pot tot sos talens complir. An l'aven soven a giquir. Per l'autrui grat lo sieu voler. Doncs pos en poder mi suy mes. D'amors segray los mals els bes. Els torts els dregz els dans els prous. C'aisi m'o comanda razos. — 2. Car qui vol el segle caber. Mantas ves l'aven a sofrir. So quel desplay am gent cobrir. Am semblansa de non chaler. E pueis can ves ques sos luocz es. Contra cels que l'auran mespres. Non sia flacs ni nisilhos (*sic*). Qu'e gran dreg nos pauc d'uchaizos. — 3. Tant ay de cen e de saber. Que tot ieu say lo miels cauzir. E gen conoisser e grazir. Quim vol amar e car tener. E tenc mal us de genoes. C'ap bel semblant gay e cortes. Soy als amicx amoros. Et als enemixs ergoilhos. — 4. Car qui pot e non vol valer. Car non s'esforsa de morir. Doncs pos la mort non vol auzir. Per far enuey e desplazer. Car mot es lay d'ourat pages. Can recnelh las rendas els ses. Cor poirit am cor vermenos. Estiers grat de Dieu e de nos. — 5. Bella donna Dieus eug vezer. Cantlo vostre gent cors remir. E car tan vos am eus dezir. Grans bens m'en deuria eschazir. C'aisi m'a vostr'amor conques, e venent e liat e pres. C'ap tot lo segle que mieu fos. Me tenria paure ses vos. — 6. Donna cant vos vey remaner. Que m'aven de vos a partir. Aisi m'angoison li sospir. C'an pauc non m'aven a cazer. Ai bella dousa franca res. Vailham vos Dieus e merces. Retenes me e mas chansos. Sitot pezal cortes gilos. — 7. Honor e pres vuellh mantener. E bonas donnas hobezir. Et a cortezas gen servir. Et non ay gran cura d'aver. Empero s'ieu poder agues. Non es coms ni dux ni marques. A cui tan plagues messios. Ni mens s'azaut d'avols barons.

- E[n]* PONSON. (v°)
- .iiij. Ben dey viure tostemps am gran dolor. — § XII, I.
 .v. Valent donna per qu'ieu planc e sospir. — § XII, II. (f. 25)
- En* PERDIGON. (v°)
- .vj. Trop ay estat mon Bel Esper non vi. — Z 111. (f. 26)

 .vij. Grans esfors fa qui ama per amor. — B 265, H 222, I 192¹.
- JHOAN DE PENNAS. (v°)
- .viii. Un guerrier per alegrar. — § XI. (f. 27)

 .ix. Clara dompna, vostre cors lis e clar. — § XXII, I.

 .x. N'auriflama car vos es flamejans. — § XXII, II.
- POMO (*sic*) JORDAN. (v°)
- .xj. A vos soplei, donna, permieramen. — Z 130.
- BERNAT DE VENTADOR. (f. 28)
- .xij. Amors, e queus es veyaire. — Z 35.
- Mesier* ROSTANH BERENGUIER. (v°)
- .xiii. Tot en aisi con es del balasicz. — § X, III.
- Tenso de* PEIRONET *et de* GIRAT. (f. 29)
- .xiiiij. D'una razon, Peironet, ay corage. — H 79². — § IX.
- En* RICAU DE BERBEZIU. (v°)
- .xv. Si col soleilh per sa nobla clardat. — B 366³.
 (f. 30)
 .xviij. Pos la dousor del tems gay. — § XIX.
 .xviij. Si ay perdut mon saber. — § XXI.
- Tenson d'En* SAVARIG *e de* GAUSELM *e d'En* UGO. (v°)
- .xviii. Gauselm, tres juocs enamoratz. — A 132, B 391, G 261, H 80,
 K 80, M 82, N 177, T 24, U 495, W 91.
- En* P. ROGIER DE MIRAPEIS. (f. 31 v°)
- .xix. L'adretz solas e l'avinent compainha. — B 152, I (G. 1035)⁴

1. Sordel B I, « en Richas Novas » II.
 2. Extraits dans *Ch.* II, xci-xcii, 301, et V, 290.
 3. « Peire de Cols d'Aorlac » B.
 4. Pons de Capdoil B I, à « Peire Rogier de Mirapeish » par la table de B.

FOLQUET DE MASEILHA.

(f. 32)

.xx. Aysi con cel c'ama e non es amatz. — Z 72.

GAUSCELM FAIDIT.

(v°)

.xxj. Tutz sill quez amon valor. — Z 69.

BERENGUIER TROBEL.

(f. 33)

.xxij. Aysi con sel que ses forfag es pres. — § XIV, II.

Mesier ROSTAINH BÈRÈNGUIER.

(v°)

.xxij. La dousa paria. — § X, IV.

.xxiiij. Tant es placent nostr'amia. — § X, v.

(f. 34)

P. CARDENAL.

.xxv. Ar me puese ieu lauzar d'amor. — A 170, B 273, H 98, I 608.

En PERDIGON.

(v°)

.xxvj. Ben aiols⁴ mals e l'afant el consir. — A 49, B 238, C 97, G 101, I 770, N 159, Q 108, T 46, U 372, V 107, W 63.

P. VIDAL.

(f. 35 v°)

.xxvij. Neus ni gels, plueya ni fain. — Bartsch 27.

P. CARDENAL²..xxviiij *a*. Amar la vuellh de bona guiza.— *b*. E tan tenc per nesi Andrieu.

.xxix. Ben tenc per fol e per muzart. — B 287, G 221.

(f. 36)

CADANET.

.xxx³. Ai com dona ric corage⁴. — Z 94.1. Ms. *aials*.

2. Rien ne prouve que les deux couplets placés ici sous le nom de P. Cardinal soient de ce troubadour; le premier se rencontre anonyme dans H (f. 87 v°) entre beaucoup d'autres *coblas esparsas*, le second est publié ci-dessus, p. 475 note 3 (§ IX).

3. Le ms. répète pour cette pièce le n° xxix et donne à la suivante le n° xxx (au lieu de xxxj); mais il reprend ensuite avec raison au n° xxxij.

4. Les copies nombreuses que nous avons de cette pièce se laissent assez bien répartir en deux familles; la plus nombreuse à laquelle appartient le texte fourni par le ms. Giraud, comprend A B D H I M P W Z, l'autre C N Q U. Toutefois, dans le ms. Giraud le premier couplet offre une leçon toute particulière: 1. Ai com dona ric corage. De prejar e d'ardimen. Mi dons quem don'espaven.

.xxxj. D'ome fol ni desconoisen. — K (A. xxxiv, 438).

(Lacune d'un feuillet.)

En CADANET.

(f. 37)

.xxxij. Longa sazons ay estat vas amor. — A 107, B 159, G 157, H 279, I 801, L 3, N 170, P 37, S 227, U 371, Y (G. 943)¹.

P. VIDAL.

(v°)

.xxxiiij. Can homs honrats torna en gran paupriera. — B 32².

En CADANET³.

.xxxiiij. Non sai cal conseilh mi prenda. — Z 97.

Entre los fis aimadors. On plus ma domn'a valor. E beutat e cortezia. Ieu non l'aus mos talans dir. Pero ben pens e m'albir. Qu'ardiment fas e follia. Mai on plus vol hom conquerer. Major ardimen deu aver. — 2. En faire gran vassallage. S'eschay ben c'om aya cen. Pero plus ardidamen. Ho fay qui mescla follor. Car anc bon envazidor. Nom vim si non fes follia. E non tainh ges c'om s'albir. Tot so qu'en pot avenir. Car ya ren ben non faria. Car ieu n'ay vist mans dechaer. Tals qu'eron pros per trop temer. — 3. Temer deu hom vilanage. E far tot deschauzimen. E vas si dons failhimen. E vergoinha e desonor. E d'aiso don mi paor. Que s'ieu aiso non tenia. E vas ma donna mentir. Trop cujaria failhir. Pero s'ieu fas tota via. An mais e vuell son voler. E s'ieu faill non ay pron saber. — 4. Donna ieu ay un uzage. Segon lo mieu ensien. Per sobre amoramen. E semblaria d'error. Cant vostra fresca color. Avinens ses maystria. El vostre gent cors remir. Soy tant jauzent c'al partir. M'en creysira e feunia. C'atressi n'ay desplazer. Cant vos vey con yoi del vezer. — 5. Tant m'azaut de vostre stage. Donna tant me son plazen. Tutz vostre captenemen et an vos port fin'amor. C'assas plus fortz que non cor. Caval de pres correria. Can vai lai on vol venir. Segon so que ieu desir. Esser am vos cujaria. Annar de trop gran lezer. C'aras say ben mon voler. — 6. Tant ay en vos mon corage. Plus qu'en outra ren vivent. Per que par que chauzimen. Del vostre fin aymador. Vos pregue ab gran honor. E fares hi cortezia. Qu'en vos ai mes mon desir. E mon amar ses mentir. E farai ho tota via. Car me podes retenir. Qu'en mais ren non ay esper.

1. P. de Maensac A; Cadenet B G II; « Rostanh de Mergas, escudier de la Ilha » table de B et I; « Rostan de Melics » L; « Jordan de l'Ila de Venaissin » (sans doute le même que le précédent) N U; G. Faidit P; Pons de Capd. S; P. Raimon Y.

2. Il n'y a ici que les quatre premiers couplets après lesquels on lit de la même écriture : « Aici fai mudar en la deriera carta », et en effet, au fol. 69 v°. après le n° exx, on lit la fin de la pièce, moins les quatre couplets d'envoi (Bartsch, v. 50-61).

3. Le copiste avait d'abord écrit *Rostainh de Mergas*, nom d'un troubadour connu par une seule pièce, qui même peut bien ne lui point appartenir; voy. la note 1 de cette page.

HUGO DE MOENSAC, P. CARDENAL. (f. 38)

.xxxv. En Peire, per mon chantar bel. — § II.

RAIMBAUT DE VAQUIERAS. (v°)

.xxxvj. Savis e fols, humils et erguilhos. — Z 79.

Del DALFIN DE VIENA e de PERDIGO.

.xxxvij. Perdigon, ses vassalage, — A 153, G (G. 1016), I 45, N 178,
U 499, W (A. xxxii, 409).

En FOLQUET. (f. 39 v°)

.xxxviii. Am tan jent vent et am tan pauc d'afan. — Z 18.

En R. DE MIRAVALS. (f. 40)

.xxxix. Bel m'es qu'ieu chant e domney. — Z 86.

En BLACAS. (v°)

.xl. Sim fai amors am fizel cor amar. — A (G. 151), B 351, G
107, Q 136, V 91⁴.

MON[TANH]AGUT.

.xli. Nuls homs non val ni deu esser prezat. — A 124, B 260,
D 145, G 34, H 93, I 452, N (A. xxxiv, 200), O².

En BERNAT DEL VENTADOR. (f. 41)

.xlii. Cant par la flor costal vert fueill. — Z 31.

En FOLQUET. (v°)

.xliii. Sitot mi soy a tart aperseuput. — Z 16.

[Anonymes]. (f. 42)

.xliv. Non puese mudar nom plainha ma rancura. — § XX.

.xlv. L'autrier al quint jorn d'april. — § XVII.

.xlvi. Destretz d'amors venc davan vos — A 134, B 235, D 90, G
124, H 130, N (A. xxxiii, 446), U 267, W 81³. (v°)

(Lacune de trois feuillets.)

.lii. Sitot chantar non m'enansa. — § XVIII. (f. 46)

1. « Blancassetz » A C V, « Blacazim » Q, « Blacatz » B. — Il n'y a ici que les deux premiers couplets; le reste, moins l'envoi, se trouve au f. 69 v°.

2. Dans Ric. 2981 (copie d'O) f. 150.

3. A Albertet par tous ces mss. — Il n'y a ici que les deux premiers couplets de cette pièce. La lacune a emporté le reste.

ARNAUT DE MARUELH.

.liiij. Sim destreinh, domna, e vos amor. — Z 71.

En CADANET. (v°)

.lv. Amors, e com es de me. — Z 95.

En GUALSEM FAIDITZ. (f. 47)

.lvij⁴. Cantz e deportz, joi domney e solas — Z 60.

En RICUI DE BERBEZIU. (v°)

.lviiij. Atressi com l'auriflant. — A 88, B 219, C 103, I 505, K 13,
L 30, M 18, N 165, T 44, W 63².

En P. VIDAL. (f. 48)

.lix. Mot m'es bon e bel. — Bartsch 1.

Lo REI RICHART. (v°)

.lx. Ja null hom pres non dira sa razon. — Z 1.

[CERCALMONT].

.lxj. Per fin'amor m'esbaudira. — U 711³.

En MOTER. (f. 49)

.lxij. Sitot d'amors suy destretz nueh e dia. — § XIII.

En FOLQUET.

.lxiiij. Tant m'abelis l'amoros pensamens. — Z 15.

.lxiiij. S'al cor plagues ben forai mai sazos. — Z 17. (v°)

.lxv. Amor, merce, non mueira tan soven — Z 19. (f. 50)

.lxv bis⁴. Ja nos cug hom qu'ieu camje mas chansos. — A 64, B 5,
C (G. 64), D 4, G (G. 957), H 228, I 353, M 58, N 63, P 7, Q
33, R 14, T 22, U 144, V 88, W 6, Y (G. 958). (v°)

En P. DE CAZALS. (f. 51)

.lxvj. Ja tant nom cugiei quem triges. — B 247.

1. Le copiste s'est évidemment trompé d'un numéro, car il n'y a point de lacune à cet endroit.

2. Et de plus dans le chansonnier français 2050, f. 81.

3. Deux couplets de cette pièce sont publiés et traduits d'après le ms. Giraud par Raynouard, qui les attribue à tort à Richard Cœur-de-Lion, *Ann. de la Soc. de l'Hist. de Fr.*, 1837, p. 151; voy. ci-dessus p. 262.

4. Autre erreur du copiste qui, cette fois, répète deux fois le même numéro.

AIMERIC DE PEGULLA.

(vº)

.lxvij. Atressim pren com fai al jogador. — Z 104.

.lxviii. Amors, a vos meseisam clam de vos. — A 52, B (G. 739),
D (G. 740), G 91, H 178, I 425, N (G. 1176), Q 45, R 46, T 13,
U 228, W 38.

.lxix. Cel que s'irais ni guerrej'amb amor. — Z 106. (f. 52)

UG DE LA BACALARIA.

(vº)

.lxx. Ses tot enjan e ses fol'entendensa. — B 347.

GAUSBERG DE PUEIH CIBOT.

(f. 53)

.lxxj. Aisi com cel qu'a estat ses seinhor. — Z 143.

AIMERIC DE BEL ENUEI.

(vº)

.lxxij. Aissi col pres can s'en cuja fugir. — Z 89.

.lxxiij. Aissi com hom que seinhers ocaizona. — A (G. 400), B (G.
156), I (G. 399) ¹.*En* G. ADZEMAR.

(f. 54)

.lxxiiij. Ben fora oi mais sazon e lox. — A 105, B 159, C (G. 342), D
139, G 69, H 174, I 400, N 109, Q 127, U 42, W 76.

ARNAUT DE MARUELH.

(vº)

.lxxv. Ses jois non es valors. — Z 74.

.lxxvj. Si com li peis en an l'aigua lur vida: — Z 73.

BERENGUIER DE PARAZOL.

(f. 55)

.lxxvij. Ab la fresca clardat. — A 140, B (G. 3), D 91, I 309, N 170.

.lxxviii. De la gensor c'om vej' al mieu semblan. — B 209, D 91, I
307.*En* PONS DE CAPDUEILL.

(vº)

.lxxix. S'anc fis ni dis nulha sazo. — A (G. 555), B 116, G 162, I 462,
L 13, N 61, P 36, S 223, U 385, W 79.

.lxxx. Si com celluy c'a pron de valedors. — Z 133. (f. 56)

.lxxxj. Lials amixs qui amors ten joios. — A 73, B 116, G 161, H
120, I 467, M 23, N 60, U 379..lxxxij. Aissi m'es pres com a cel qui sercan. — A 73, B 118, C 38,
G 159, I 463, K (G. 155), N 60, Q 96, S 222, U 383. (vº)

1. B. de Palazol A, Guill. de Berg. B, au moine de Montaudon par la table de B et par I.

PEIRE VIDAL.

(f. 57)

- .lxxxij. S'ieu fos en cort on hom trobes drechura. — Bartsch 43.
 .lxxxiiij. Tuig miey consir son d'amor e de chan. — Bartsch IV¹.
 .lxxxv. Anc non mori per amor ni per al. — Bartsch 35. (v°)
 .lxxxvj. Puis quel paupres que jas el ric ostal. — Bartsch 37. (f. 58)
 .lxxxvij. Nuls homs nos pot d'amor gandar. — Bartsch 24.

GAUSCELM FAIDITZ.

(v°)

- .lxxxvij. Tant ai sufert lonjamen gran afan. — Z 68.
 .lxxxix. Si anc nuls homs per aver fin corage. — Z 58². (f. 59)
 .lxxxx. Totz mi cugiei de canson far sufrir. — Z 65.

GUIS D'UISEL.

(v°)

- .lxxxxj. Si bem partes, mala domna, de vos. — A 90, B 218, C (G. 149) G 205, I f. 144 v°, K 112, M 25, N 111, Q 125, T 35, U 172, W 58.

R. JORDAN, VESCONS DE SANT ANTONI.

(f. 60)

- .lxxxxij. Ara parra s'a jes de cortezia — Z 139.
 .lxxxxiij. Ben es camjatz aras mos penssamens. — A 83, B (G. 788), G (G. 789), I 271, N (A. xxxiii, 465), S 249, U 397³.
 .lxxxxiij. Per cal forfag ni per cal failhimen. — Z 128.

En CADANET.

(f. 61)

- .lxxxv. Camjada s'es m'aventura. — Z 150.
 .lxxxvj. Aitals com ieu seria. — B 155.
 .lxxxvij. S'ieu pogues ma volontat. — A 115, B 157, C (G. 94), G 153 H 278, I 456, N 144, Q 70, U 259, W 101. (v°)
 .lxxxviij. Uey mai m'aures avinen. — Z 98. (f. 62)
 .lxxxix. Meravilh me de tot fin amador. — Z 99.
 .c. Ab lial cor et ab humil talan. — B 155. (v°)

En DIEUDE DE PARADIS.

(f. 63)

- .cj. Ben ây'amors car anc mi fes cauzir. — A 111, B 167, G 170, I 263, M 13, N 124, W 88.
 .cij. Amors m'ajuda em somon. — A 112, B (G. 351), G 143, M 13, N 125, S 101.

1 Le ms. Giraud est d'accord pour l'attribution de cette pièce avec la table de B, qui propose en outre Arn. de Mareuil, avec I et Z.

2. A Peirol par Z seul.

3. Gui d'Ussel G.

BERNAT DEL VENTADOR.

- .ciiij. Humils e franx e fins soplei ves vos. — A 73, B 116, G 161, H 122, I 464, N 60, S 224, U 378¹.
 .ciiiij. Aras consseilhatz, seinhor. — Z 29.

RIGAUT DE BERBEZILS. (f. 64)

- .cv. Be volria saber d'amor. — A 88, B 220, C 103, G 99, I 507, K 11, L 30, N 165, P 10, T 44, W 62.
 .cvj. Bem cujava d'amor gardar. — A 89 (G. 656) et 133, B (G. 657), I 142, L 31, N 165, U 362². (v°)

PERDIGON.

- .cvij. Tot l'an mi ten amors de tal faisso. — Z 112.

En P. RAIMON DE TOLOZA *lo pros*.

- .cviiij. Atressi com la candela. — Z 134. (f. 65)
 .cix. Encaras van recalivan. — A 86 et 105, B 244, I 170, N 110³.

ELIAS DE BARYOLS.

- .cx. Tot franchamen ven, domna, denant vos. — A 190, B 209, G 87, H 199, I 305, K 7, Q 135, S 214, U 292, W 108⁴.
 .cxj. Car compri vostras beutatz. — A 131, B 221, I 780, L 58, T 109. (f. 66)
 [.cxj *bis*]. Amors vos m'avetz tengut. — D 125. (v°)
 .cxij. Ben deu hom som bon senhor. — Z 123.

R. DE MIRAVALS. (fol. 67).

- .cxiiij. Tuitz cil que van demandan. — A 72, B (G. 1096), D (G. 1095), I 720, N (G. 1097), U 332.
 .cxiiiij. D'amors es tot mon consiriers. — A 71, B 79, G 110, H 180, I 708, N 47, U 334.
 .cxv. Entre dos volers fuy pensius. — Z 137. (v°)
 .cxvj. Sel cuy jois tainh ni chantar sap. — A 70, B (G. 1117), D 31, G (G. 1116), I 701, K 147, N (G. 1119), U 336, V43, Y (G. 1118).

1. Dans tous ces mss. à Pons de Capdeuil.
2. D. de Pradas B, Guill. de la Tor A 133.
3. R. de Toulouse, A 86, B I, Guill. Ademar N et A 105, G. Faidit, table de B.
4. P. de Barjac AU, Ber. de Palasols B I, P. de Bocinhac table de B, Guill. de la Tour G, Hugues de Saint-Cyr II, Pons de Capdeuil S, anon. dans les autres. L'attribution à E. de Barjols est donc tout à fait isolée.

- .cxvij. Destreitz, coitatz, desamat, amors. — A 51, B 91, C (G. 52), G (G. 1172), I 424, N 137, Q 47, R 45, U 242, Y (G. 1173).
 .cxviii. A lei de fol camjador. — B (G. 204), G (G. 1186), I (G. 1187), N 141, U 230, Y (G. 1188).
 .cxviii. Dona, per vos estauc en greu turmen. — A 50, B 93, G 264, I 130, K 140, U 241. (f. 69)
 .cxxxj. De fin'amor comensan mas chansos. — Z 102.

*Aquestas coblas fes P. VIDAL, e son en .xxxiiij., que son d'aquellas : Can
 homs honratz :* (v^o)

Qu'ilh es tan dousa e franx e plazentieira.

*Aquestas coblas fes En BLACAS, en son en .xl., que so d'aquellas : Sim fa
 amor ab fiel cor amar :*

Ab tal voler fes amor autrejar¹.

(Lacune de deux feuillets.)

[En FOLQUET DE MARSEILHA].

(f. 72)

- .cxxxviii. [Pus entremes me sui de far chanso²]. — Z 48.
 .cxxxix. A pauc de chantar nom recre. — A 61, D 8, I 437, N 67, P 83.

G. DE SANT DESDIER.

- .cxxx. Ben chantera si m'estes ben d'amor. — A 79, B 133, G (G. 366), H 192, I 345, J II-1, K 138, M (G. 931), N 132, Q 118, V 116.
 .cxxxj. Pueis tant me forss'amors que me fait entremetre. — A 78, B 136, G 120, N 132, T 41, U 403, W 75. (v^o)
 .cxxxij. Ab mil volers doblatz de fin'amor. — B (G. 185), I 760.
 .cxxxiiij. Per Dieu! amor, en gentil luoc cortes. — § I. (f. 73)

GAUCELM FAIDITZ.

(v^o)

- .cxxxiiij. Motas sazons es hom plus volontos. — B 67, C (G 347), D 18, G 76, H 146, I 380, N 82, Q 114, S 165, U 119.

1. Après trois couplets qui complètent, comme le dit la rubrique, la pièce dont le début se trouve sous le n^o xl, une partie de la page reste blanche. Il paraît donc que le ms. s'arrêtait primitivement à cet endroit, et qu'il a été plus tard continué par le même copiste, car l'écriture ne change pas.

2. Le début était sur le feuillet 71 qui manque. Restent quatre couplets : 1, *Lucinh m'es...*; 2, *Ben fera sens...*; 3, *Anc nullz amans...*; 4, *Chansoneta...*

3. F. de Romans I.

GUIS D'UISEL.

.cxxxv. Ges de chantar nom faill cor ni razos. — A 90, B 217, G 193, I 754, M 24, N 112, U 173, W 58.

MONGE DE MONT AUDON.

(f. 74)

.cxxxvj. Aisi com sel c'om men'al jujamen. — Z 132.

.cxxxviiij. Aissi com sel que en mal seinhorage. — A (G. 394), B 185, C (G. 15), H 133, I (G. 395), N 112, U 156. (v°)

[.cxxxviiij *bis*.] Ara pot ma donna saber¹. — Z 144. (f. 75)

.cxxxviiij *ter*. L'autrier fui al parlamen. — B 187, I 454, N 187.

POÏS DE CAPDUELL.

(v°)

.cxxxix. Tant m'a donat fin cor e fin voler. — A 74, B 117, C 36, H 11, I 470, N 57, Q 99, U 381.

.cxl. Astruc es sel cuy amor ten joyos. — A 75, B 120, H 125, I 92, L 58, M 69, N 58, U 388. (f. 76)

RAIMBAUT DE VAQUIERAS.

.cxlj. Leu pot hom pretz e gaug aver. — Z 81.

.cxliij. Aras cant vei verdejar. — B 125, D 187, G 108 et 251, I 521.

.cxliij. Nuls homs en ren non failh. — Z 91. (f. 77)

EN BLACAS.

.cxliiij. Las grans beutatz els fins ensinhamens². — Z 77.

GUIS D'UISEL.

(v°)

.cxlv. En tanta guizam men'amors. — A 90, B 217, G 192, H 207, I 756, N 111, S 221, T 36, U 170, W (A. xxxii, 403).

G. DE SANT DESDIER.

.cxlvj. Compainhon, ab joi mou mon chan. — A (G. 363), B 132, I 211 (var. G. 363), N 133, W 76.

AIMERIC DE PECUILLA³.

(f. 78)

.cxlvij. En amor truep alques en quem refrain. — Z 103.

.cxlviiij. Si com l'albre que per sobrecargar. — Z 101.

1. Cette pièce n'a pas de n° dans le ms.

2. Aucun autre ms. n'attribue cette pièce à Blacas.

3. En tête des pièces cxlviiij-clj ce nom est écrit *Pegulla*.

.cxlix. En greu pantais m'a tengut lonjamen. — Z 105. (v°)

.cl. Totz homs qui so lausa que deu blasmar. — A (G. 1223), B (G. 1224), C (G. 103), I 419, M 49, N 141, Q 41, R 52, T 11, U 229, W 35, Y (G. 1225).

.clj. Ades vol de l'aondansa. — A (G. 1183), B (G. 236), D (G. 329), I (G. 1184), N 139, U 235. (f. 79)

.clij. Lonjamen m'a trebailhat e mal mes. — A 53, B (G. 1200), G (G. 991), I 150, M 53, N (G. 1201), P 1, U 227, Y (G. 992) ⁴.

UC BRUNENG DE RODES (f. 79 v°).

.clij. L'an can son li rozier vermeilh. — A 103, B 256, G (G. 984), H 202, L 34 *bis*, N (A. xxxiii, 459), U 166.

ARNAUT DANIEL.

.cliiij. Sim fos amors de joi donar tan larga. — Z 118.

Il ne reste que les trois premiers couplets de cette pièce après lesquels le ms. demeure interrompu.

PAUL MEYER.

La fin prochainement.

1. Blacasset P.



BIBLIOGRAPHIE.

L'HELLÉNISME en France; leçons sur l'influence des études grecques dans le développement de la langue et de la littérature françaises, par E. Egger, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des lettres. Paris, Didler, 1869, 2 vol. in-8°.

On sait bien aujourd'hui à quelles influences multiples et diverses notre langue et notre littérature doivent leur origine; mais on commence seulement à déterminer historiquement d'une manière sérieuse l'importance relative de chacune d'elles.

Cette tâche immense, qui exige les connaissances les plus profondes et les plus variées, occupera pendant longtemps un très-grand nombre d'érudits. M. Egger vient d'en aborder une portion importante pour laquelle il était admirablement préparé, celle qui concerne nos origines grecques.

C'est dans son cours de 1867-1868, que le savant helléniste, qui a déjà fait tant d'excursions dans le domaine de notre histoire littéraire, a traité cette question importante. Ses leçons, rédigées « avec le concours opportun et obligeant » de M. Soury, un de nos jeunes confrères, ont conservé leur titre et leur forme et n'ont point été transformées en chapitres d'un livre; l'ouvrage commence par le « Messieurs » sacramentel, et s'il ne présente point toute la rigueur d'un traité ex professo on y trouve en revanche l'agrément d'une exposition abondante, facile, qui ne craint ni la redite utile ni la digression curieuse.

Les résultats de cette intéressante étude étaient d'avance devinés et pressentis: ils sont maintenant acquis à la science et vérifiés dans tous leurs détails, et peuvent se résumer en quelques mots: l'influence hellénique a été presque nulle sur notre langue à son origine, ce n'est qu'à partir du quatorzième siècle qu'elle commence à prendre une certaine importance, mais les emprunts faits depuis lors au grec se sont juxtaposés à notre idiome plutôt qu'ils ne l'ont pénétré, et constituent une sorte de dialecte savant, ou tout au moins technique, à côté du vocabulaire usuel et populaire.

Si Henri Estienne a pu, dans son traité de la *conformité du langage français avec le grec*, faire des rapprochements intéressants entre certaines tournures de phrases analogues, il faut se garder d'y voir la

preuve d'emprunts directs faits au grec par le français. « On ne cite guère en ce genre, dit M. Egger, qu'un idiotisme, l'usage de l'infinitif actif après un adjectif, comme dans la locution καλὸν ἰδεῖν « beau à voir », où l'on croit que le latin *pulchrum visu* ne peut rendre compte de l'usage français. Mais cela tient à une méprise trop longtemps accréditée dans nos livres de grammaire, où l'on attribue à *visum* le sens actif et à *visu* le sens passif, distinction inconnue aux grammairiens latins. En réalité, *visum* et *visu* sont deux cas d'un nom verbal, appelé « supin » par les Romains, mais que nous pourrions tout aussi bien appeler un infinitif, puisqu'il joue tout à fait le rôle de ce mode. Ainsi *visum* signifie « pour voir, » *visu* (primitivement *visui*) « à voir. » Au lieu d'être un hellénisme, notre locution est donc un simple latinisme; elle rentre dans la classe des formes de langage que le latin nous a directement transmises, et elle n'a avec la forme correspondante en grec qu'une ressemblance fondée sur la logique naturelle qu'ont suivie le grec et le latin dans les procédés de leur syntaxe. »

On voit, rien que par ce passage que l'auteur n'a rien accordé à l'imagination ni aux hypothèses, et qu'il a su resserrer son sujet dans les plus étroites limites de l'exactitude et de la vérité.

Ce livre qui est, à vrai dire, une sorte d'histoire complète de la littérature française, par rapport à ses origines helléniques, nous fait passer rapidement en revue beaucoup d'écrivains célèbres à des titres fort divers; Nicole Oresme et les traducteurs qui l'ont suivi, Rabelais, les poètes de la Pléiade, Corneille, par occasion commentateur d'Aristote, Fénelon, continuateur d'Homère, André Chénier, si antique jusque dans ses plus audacieuses innovations, nous apparaissent dans cette intéressante galerie sous un jour tout nouveau.

M. Egger a très-bien distingué et fait ressortir deux styles entièrement différents dans les écrits de Rabelais : l'un, qui est le langage ordinaire de son temps, paraît dans ses lettres familières, dans ses prologues, dans les parties sérieuses de son roman, notamment dans les discours et les messages de Grandgousier et de Pantagruel; l'autre, résultat tout factice des lectures et des fantaisies de l'auteur, est rempli de recherches plaisantes et d'obscurités volontaires.

La liste spéciale des *mots tirés du grec* qui se trouve dans le Rabelais de De l'Aulnaye, et le *Tableau particulier des diverses espèces de magie et de divination*¹, qui en est la suite nécessaire, auraient pu servir à continuer l'intéressante statistique des accroissements successifs dont l'hellénisme a doté notre langue, présentée dans la première partie du livre que nous examinons. Le premier de ces recueils contient plus de quatre cents mots, le second en renferme une centaine. Bon nombre d'entre eux, ou brusquement francisés, ou

1. Paris, L. Janet, tome III, p. 411 et suiv.

même composés entièrement à nouveau de divers éléments grecs, ont été employés pour la première fois dans le roman de Rabelais, et quelques uns d'entre eux n'ont jamais reparu depuis lors. Il y avait là peut-être quelques constatations intéressantes à faire, quelques conjectures curieuses à hasarder.

M. Egger passe un peu vite sur cette partie de son sujet ; il se contente de remarquer que Rabelais semble avoir le premier mis en circulation *pindariser*, ce qui paraît très-vraisemblable, puis il ajoute : « N'est-il pas aussi le créateur du mot *utopie*, qui a fait fortune ? » et il nous renvoie au chapitre premier du *tiers livre*.

Ceci demande explication. Le véritable inventeur du mot, celui qui, le premier, y a attaché l'idée qui s'est depuis étendue et développée, est Thomas Morus qui, en 1516, publia son *Utopia*. Il est vrai qu'un peu avant 1533, Rabelais prend à sa manière possession du pays, et déclare de sa propre autorité, dès les premières lignes du second chapitre de *Pantagruel*, le père de Badebec « roy des Amaurotes, en Utopie. » Mais il mentionne ce nom sans s'y arrêter et, satisfait de fonder Thélème, il n'insiste ni sur le gouvernement d'Utopie ni sur la félicité des Utopiens. Aussi, en admettant qu'il ait le premier transformé *Utopia* en *Utopie*, toujours est-il qu'on ne se l'est guère rappelé, tandis qu'au contraire, pendant trois siècles, on n'a presque jamais parlé d'Utopie sans prononcer le nom de son véritable créateur Morus.

Tant que ce mot *Utopie* est resté uniquement un terme de géographie imaginaire, il ne pouvait avoir place dans les dictionnaires français. Il n'y est entré qu'en 1802, et l'on voit bien là comment de nom propre il s'est, tout récemment, transformé en nom commun. Voici l'article, que sa brièveté nous permet de reproduire textuellement :

« UTOPIE. Il se dit en général d'un plan de gouvernement imaginaire, où tout est parfaitement réglé pour le bonheur commun, comme dans le pays fabuleux d'Utopie, décrit dans un livre de Thomas Morus qui porte ce titre. *Chaque rêveur imagine son Utopie* ¹. »

Il faut remarquer qu'ici *Utopie* est écrit avec une lettre majuscule, et que la phrase signifie : *chaque rêveur imagine un Etat comme celui de l'île d'Utopie*. Le mot a changé de sens dans l'édition de 1835 du *Dictionnaire de l'Académie*, où l'*U* majuscule est devenu minuscule et où l'on a ajouté ce nouvel exemple : *de vaines utopies*.

Maintenant *Utopie* et les *Utopiens* sont fort oubliés, mais il s'agit à chaque instant des *utopies* et des *utopistes* ; il est vrai que ce dernier substantif formé sur la nouvelle acception du mot *utopie* ne figure pas

1. *Dictionnaire de l'Académie française, nouvelle édition augmentée de plus de 20,000 articles*. — Paris, Moutardier et Le Clere, 1802, 2 vol. in-4°.

dans le *Dictionnaire de l'Académie* française, mais il est fort usité dans les journaux et dans les assemblées politiques.

Notre excursion au pays d'Utopie nous a, pour un instant, détourné du livre de M. Egger. Revenons-y afin de constater qu'à tous ses autres mérites il joint celui de renfermer des indications bibliographiques très-précieuses, très-abondantes et généralement fort exactes.

Nous avons, à la vérité, rencontré une fausse date, 1586 au lieu de 1580, dans le renvoi au livre de Trippault intitulé *Celt'-hellenisme ou étymologie des mots françois tirez du græc*, mais c'est là une simple faute d'impression qui, par bonheur, ne présente aucune gravité.

Ch. MARTY-LAVEAUX.

PHILIPPE DE REMI, SIRE DE BEAUMANOIR, *jurisconsulte et poète national du Beauvaisis*, 1246-1296, par H. L. Bordier. Paris, Techener, in-8°, orné de quatre planches et d'une carte du pays et comté de Clermont.

Il n'est pas rare que des écrivains aient réussi en plus d'un genre et acquis des titres divers à l'estime ou à l'admiration de leurs lecteurs; mais ce qui n'est pas arrivé souvent, c'est qu'un seul et même écrivain, cédant à une double vocation, se soit fait connaître sous deux noms différents qui aient été attribués chacun à un personnage distinct. Je n'entends point parler ici d'une de ces supercheries littéraires qui consistent à inscrire un nom d'emprunt en tête des œuvres qu'on ne veut pas avouer. Le nom de Philippe de Remi ou Remin, qui a égaré la critique moderne, est un nom parfaitement sincère, consigné dans des actes authentiques; mais on le connaissait seulement comme ayant appartenu à l'auteur du roman de la *Manekine* et de celui de *Jean de Dammartin et Blonde d'Oxford*. Le livre de M. Bordier contient les actes dont je parle, notamment ceux où le père de Beaumanoir s'intitule à la fois « Philippes de Remin, chevaliers, sires de Beaumanoir (p. 99), » ou bien « Philippus de Remino, miles, dominus de Bello Manerio (p. 102). » Si l'on avait connu ces actes, et qu'on les eût rapprochés du manuscrit où se trouvent, après les deux romans de Philippe de Remi, trois pièces de vers attribuées à Philippe de Beaumanoir, on aurait bien vite soupçonné que Philippe de Remi ne devait pas différer de Philippe de Beaumanoir, mais que tout au contraire un seul et même personnage devait être désigné là sous deux noms qu'il avait pu porter successivement ou simultanément. Cette pensée, qui n'est venue ni aux éditeurs des deux romans, ni à ceux des *Coutumes de Beauvaisis*, M. Bordier l'a eue le premier. C'est à lui qu'appartient l'honneur d'avoir reconnu l'identité du personnage dont le manuscrit 1588 du fonds français¹ nous a conservé les deux noms en même temps que les poésies.

1. M. Bordier préfère dire 7609², et il se plaint, à cette occasion, que le

L'ingénieuse découverte de M. Bordier est déjà ancienne. Il y a bientôt vingt ans qu'il annonçait la publication prochaine de ses recherches biographiques sur Beaumanoir, qui cependant n'ont paru pour la première fois qu'en 1868, au tome VII des Mémoires de la Société académique de l'Oise. Elles ont paru de nouveau en 1869, tirées à deux cents exemplaires, et destinées à former, avec une seconde partie qui sera consacrée aux poésies de Beaumanoir, un volume dont la rareté n'en sera certainement pas le plus grand mérite.

Je laisserai à M. Bordier le soin d'exposer en quoi consiste sa découverte, et comment il a réussi à dissiper une erreur acceptée par de nombreux critiques. Mais avant tout, je dois avertir que la difficulté du problème se trouvait compliquée d'une fausse lecture qui avait transformé Philippe de *Remi* en Philippe de *Reim*. Le manuscrit de la Bibliothèque impériale était donc connu pour contenir deux romans de ce personnage imaginaire, trois pièces de Beaumanoir, cinq pièces anonymes et un fragment du roman de Ham par Jean Sarrasin.

« Les pièces 3, 4, 5, signées de Beaumanoir, ont été, dit M. Bordier, remarquées et citées par la plupart de ses biographes. Quant à ce Philippe de Reim, qui commence le volume 7609², ses deux romans ont été publiés en Angleterre, et il a obtenu diverses biographies : 1° de ses éditeurs; 2° de l'abbé de La Rue, dans ses *Trouvères Anglo-Normands*; 3° de M. Thomas Wright, dans sa *Biographia britannica litteraria*; 4° des auteurs de l'*Histoire littéraire de la France* (t. XXI). Tous ces auteurs s'accordent à dire que c'est un poète Anglo-Normand, dont on ne connaît rien autre que les deux ouvrages qu'il a composés.

nouveau numérotage des manuscrits français de la Bibliothèque ait eu pour résultat de supprimer et de détruire les anciens numéros sous lesquels ces manuscrits étaient connus depuis des siècles. Il est vrai que les anciens numéros n'existent plus sur l'étiquette collée au dos des volumes, mais on les retrouve 1° dans l'intérieur même des volumes, 2° dans l'ancien inventaire, 3° dans la copie de cet inventaire, 4° dans le catalogue imprimé, 5° dans une table de concordance dressée suivant l'ordre de l'ancien numérotage, 6° dans une autre table dressée suivant l'ordre nouveau. Les anciens numéros n'ont donc pas été supprimés ou détruits, mais conservés ou ajoutés à côté des nouveaux, de telle sorte que pour tous les manuscrits français, comme pour celui dont il est question ici, il y a plusieurs manières de constater à première vue quel est le numéro ancien qui répond au nouveau, ou réciproquement. Autant il était difficile de découvrir l'identité de Philippe de Remin et de Philippe de Beaumanoir, autant il est facile de retrouver un manuscrit sous l'un ou l'autre de ses numéros, puisque ces deux éléments sont partout rapprochés et mis en regard. La mesure qui a été prise est donc sans inconvénient pour les recherches. Je pourrais montrer qu'elle les rend au contraire plus faciles et plus sûres; mais ce n'est pas moi qui ai conçu la première idée de ce changement, et celui qui me l'a conseillé aura bientôt l'occasion d'en expliquer les avantages.

Quelques-uns le rattachent à une famille de Rames, célèbre en Angleterre.

« Or, plusieurs chartes, provenant de l'abbaye de Saint-Denys, et d'autres documents constatent que cette abbaye comptait parmi ses vassaux du Beauvaisis une famille seigneuriale qui portait le nom du village de Remy ou plutôt Remin, près Compiègne, et que pendant presque tout le cours du ^{xiii}^e siècle cette famille fit hommage à l'abbé de Saint-Denys pour le fief de Beaumanoir, qui, encore aujourd'hui, est un hameau dépendant de la commune de Remy. »

De là, M. Bordier a conclu que les éditeurs de Philippe de Reim auraient dû lire Philippe de Remi; que Remi est le nom de famille de Beaumanoir; que la *Manekine* et *Jean de Dammartin* sont son ouvrage; que ces romans, dont la scène se passe en Beauvaisis, constituent une véritable épopée Beauvaisine, et non un simple roman d'aventures ou roman de mœurs; que les pièces anonymes 6, 7, 8 et 9 du manuscrit, appartiennent à la même inspiration et au même auteur, puisqu'on y trouve des désignations topographiques telles que Clermont, Pont, Verberie, Rissons, et jusqu'à la simple ferme de Warnawiller, près Remy. On voit comme en adoptant l'heureuse conjecture de M. Bordier les erreurs se dissipent pour faire place à des vérités qui se contrôlent et se fortifient réciproquement.

Cette conjecture d'ailleurs est aujourd'hui une thèse parfaitement démontrée, et qui ne peut laisser place à l'ombre d'un doute. M. Bordier a cherché ses preuves non-seulement dans les dépôts publics, mais dans les archives particulières; il a réuni ainsi un ensemble de pièces et de renseignements qui lui ont permis de créer la biographie de Beaumanoir, et en même temps d'enrichir de beaucoup de renseignements curieux l'histoire du Beauvaisis. Si on ne l'eût pas sollicité de publier son travail, il chercherait encore et pourrait même trouver quelque chose de plus. Mais personne ne lui reprochera de s'être trop hâté, et l'on doit plutôt se plaindre qu'il ait fait désirer si longtemps son excellent travail.

N. DE WAILLY.

LIBER DIURNUS ou Recueil des formules usitées par la chancellerie pontificale du V^e au XI^e siècle publié d'après le manuscrit des archives du Vatican avec les notes et dissertations du P. Garnier et le commentaire inédit de Baluze par Eugène de Rozière, Paris, Durand et Pedone Lauriel, 1869, in-8° de CCXXXIII et 431 pages.

L'introduction de cet ouvrage est partagée en quatre chapitres.

Le premier (p. VII-XXX) est intitulé : *origine et caractère du LIBER DIURNUS; son unité, son authenticité; époque présumée de sa rédaction; durée de son influence.* L'auteur y établit que le *liber diurnus* était

dans la cour romaine comme le pendant de l'*ordo romanus*, que l'un donne les règles de la chancellerie, tandis que l'autre détermine la manière dont s'accomplissaient les fonctions sacerdotales. Il y a une autre différence à signaler : on distinguait à l'origine autant d'*ordines* que de parties dans la liturgie ; il n'y a jamais eu qu'un *liber diurnus*. Avec le temps, les formules contenues dans le *liber diurnus* se sont modifiées pour s'approprier à des mœurs nouvelles. On voit donc au XII^e siècle citer, comme extraites du *liber diurnus*, des formules différentes de celles que nous rencontrons à une date plus ancienne ; mais cette contradiction n'a rien qui doive nous étonner : il faut accepter comme authentiques les unes et les autres formules. Le *liber diurnus*, tel qu'on le trouve dans les monuments les plus anciens, appartient à l'époque où les empereurs de Constantinople étaient souverains à Rome : cette époque commence au milieu du VI^e siècle et finit au milieu du VIII^e, en 754. Enfin il fait mention du sixième concile général tenu en 681 ; il a donc été composé de 681 à 754. Mais le compilateur s'est servi de documents antérieurs pour la plupart. Il y a une ressemblance frappante entre les formules du *liber diurnus* et les actes des papes S. Gelase (492-496) et S. Grégoire-le-Grand (590-604) : d'autre part certaines de ces formules étaient encore en usage au temps d'Alexandre II (1061-1073).

Le chapitre II (p. XXXI-LXXII) a pour objet l'*histoire du LIBER DIURNUS depuis le XI^e siècle jusqu'à nos jours*. Le *liber diurnus* a été connu des canonistes du XI^e et du XII^e siècle jusqu'à Gratien, qui le cite dans son Décret. Puis il est resté oublié jusqu'au XVII^e siècle. En 1644 ou 1645, Luc Holstein en découvrit un manuscrit à l'abbaye de Sainte-Croix de Rome ; ayant obtenu communication d'un autre manuscrit qui existait à Paris dans la bibliothèque du collège de Clermont, alors possédé par les Jésuites, il prépara à Rome une édition qui fut imprimée en grande partie : elle devait paraître en 1650, mais la cour pontificale en défendit la publication. La première édition qui vit le jour fut celle du père Garnier, jésuite. Elle fut faite à Paris d'après le manuscrit du collège de Clermont, et livrée au public à la fin de 1679 ou au commencement de 1680. On a prétendu qu'elle avait été mise à l'index ; le contraire est prouvé aujourd'hui. En 1687, Mabillon fit paraître dans le tome II de son *Museum italicum*, à titre de supplément à l'édition de Garnier, sept formules contenues dans le manuscrit de Sainte-Croix de Rome et qui manquent dans celui de Clermont. L'édition de Garnier a été réimprimée trois fois : par Hoffmann (1731-1733), par Riegger (1762) et par M. Migne, dans sa *Patrologia latina*. Deux autres éditions, qui n'ont pas vu le jour, ont été préparées : l'une par Baluze à la fin du XVII^e siècle et au commencement du XVIII^e, l'autre par le P. Zaccaria vers 1780. Le manuscrit préparé par Baluze pour l'impression est conservé à la Bibliothèque impériale. Du travail du P. Zaccaria, on

ne connaît que la dissertation préliminaire publiée en 1781 dans la *Bibliotheca ritualis*.

Le chapitre III (p. LXXIII-CXLVIII) traite des *causes de la suppression du LIBER DIURNUS*; c'est-à-dire de la suppression de l'édition d'Holstein. Le motif est donné par le cardinal Bona, sur l'avis duquel cette suppression avait eu lieu; le voici : dans la profession de foi du pape nouvellement élu, le pape Honorius est condamné : *quia pravis hæreticorum assertionibus fomentum impendit* : et aucune note d'Holstein n'expliquait ce passage où les Gallicans croient trouver un argument accablant contre la doctrine de l'infailibilité du pape, tandis qu'il ne présente aucune difficulté sérieuse aux yeux des Ultramontains. M. de Rozière développe avec autant de modération que de talent les arguments sur lesquels s'appuie la théorie gallicane. Nous croirions sortir de la compétence de cette revue en reproduisant les objections que les Ultramontains opposent à sa thèse, et cela, ce nous semble, non sans quelque fondement.

Le chapitre IV (p. CXLIX-CCVIII) a son titre ainsi conçu : *Bibliographie du LIBER DIURNUS. Description des manuscrits et des éditions anciennes, plan de la nouvelle édition*. Les manuscrits sont celui de Sainte-Croix, aujourd'hui conservé au Vatican et qui paraît dater du viii^e siècle (p. CXLIX), celui du collège de Clermont, aujourd'hui perdu, celui de M. de Montchal, également perdu (p. CLXVIII), enfin ceux de la Bibliothèque impériale, qui ne sont que des copies du xvii^e siècle, et qui paraissent reproduire à peu près le manuscrit de Clermont (p. CLXXV). Nous avons déjà parlé des anciennes éditions dans notre analyse du chapitre II.

L'édition de M. de Rozière est la reproduction du manuscrit du Vatican. N'ayant pu le collationner lui-même, il a établi son texte, grâce à la collation faite de l'édition de Garnier avec ce manuscrit par MM. Daremberg et Renan pendant une mission en Italie. A la suite, il a placé quatre appendices (p. 239) : le premier comprend huit formules qui se trouvaient dans le manuscrit du collège de Clermont de Paris, et qui manquaient dans celui du Vatican. Les trois autres appendices se composent de vingt-trois documents analogues provenant de diverses sources. Le manuscrit du Vatican contenait quatre-vingt-dix-neuf formules. Le nombre total est de cent trente dans la nouvelle édition. Au bas des pages se trouvent : 1^o les variantes fournies par les éditions de Holstein et de Garnier et par le texte que Baluze avait préparé pour donner une autre édition; 2^o les notes de Garnier et de Baluze. Tel est pour ainsi dire le corps de la publication de M. de Rozière. Les accessoires sont : 1^o les préfaces de Garnier et de Baluze (p. ccix) : elles précèdent le *Liber diurnus*. La préface de Garnier est accompagnée de notes dues à Zaccaria. 2^o A la suite des appendices au *Liber diurnus*, on trouve les trois dissertations de Garnier (p. 277), celle de Zaccaria (p. 360), et quelques notes de Baluze (p. 377). Baluze a rédigé

deux fois les notes destinées à son édition. La seconde rédaction des notes est celle qui a trouvé place au bas des pages qui contiennent le texte du *Liber diurnus* : M. de Rozière a reproduit après la dissertation de Zaccaria plusieurs passages intéressants de la première rédaction de Baluze modifiés ou supprimés dans la seconde.

Le volume se termine par quatre tables de concordance entre la présente édition, le manuscrit du collège de Clermont (*codex Sirmondi*), le texte manuscrit établi par Baluze, les éditions de Holstein et de Garnier (p. 389).

On remarque dans tout l'ouvrage la méthode rigoureuse et la clarté, qui sont le caractère spécial du talent de l'auteur. Nous n'exprimerons qu'un regret, ce beau livre ne contient ni index des noms de personnes et de lieux, ni table des matières. Il n'en est pas moins intéressant, mais après avoir lu, il sera quelquefois difficile de retrouver le texte des passages qui auront frappé et qu'on ne voudra pas s'aventurer à citer de mémoire.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

Post-Scriptum. — En même temps que l'épreuve de cet article, nous recevons un supplément de 84 pages au volume dont nous venons de rendre compte. Le principal objet de ce supplément est de porter à la connaissance du public des notes manuscrites ajoutées par le P. Garnier à son exemplaire du *Liber diurnus* et une dissertation également inédite du même savant en réponse aux attaques du P. Marchesi. Ces documents sont pleins d'intérêt. Mais on trouve encore autre chose dans ce supplément : ainsi à la page 447 une formule inédite ; enfin, cette table des matières que nous réclamions quelques lignes plus haut.

H. D'A. DE J.

LES ÉPOPÉES FRANÇAISES, *étude sur les origines et l'histoire de la littérature nationale*, par Léon Gautier, t. III, in-8°, x, 536 pages.

« En 790, Guillaume I^{er}, que ses grandes qualités civiles, militaires
 » et chrétiennes ont rendu célèbre, fut nommé duc de Toulouse et
 » d'Aquitaine dans la même diète où Chorson fut destitué. Il était fils
 » de Théodoric et d'Aldane. Son père, qui avait commandé les armées
 » sous Pépin et Charlemagne jusque vers l'an 790, est qualifié par
 » Eginhard de proche parent de ces princes... Guillaume ne dégénéra
 » point de la valeur de ses ancêtres. Sa première expédition fut
 » contre les Gascons qui avaient pris les armes en faveur d'Adalaric
 » leur duc... Guillaume réussit à rétablir la paix parmi eux autant par
 » son habileté que par sa valeur. Les Sarrasins ayant pénétré l'an 793
 » dans la marche d'Espagne, Guillaume va au-devant d'eux, les attaque
 » à Villedaigne, entre Narbonne et Carcassonne, et perd la bataille
 » après avoir fait des efforts incroyables pour enchaîner la victoire.

» L'an 801, il engage Louis le Débonnaire, roi d'Aquitaine, à entre-
 » prendre le siège de Barcelonne sur les infidèles, et se signale dans
 » cette expédition qui finit au bout de sept mois par la réduction de la
 » place. Guillaume se retira l'an 806 au monastère de Gellone, dit
 » aujourd'hui Saint-Guilhem du Désert, qu'il avait fondé, l'an 804, au
 » diocèse de Lodève, il y reçut l'habit religieux le 29 juin, et, après
 » avoir passé six ou sept ans dans cette retraite, il y mourut sain-
 » tement le 28 mai de l'année 812 ou de la suivante. Ses vertus l'ont
 » fait mettre au rang des saints. » Ainsi parle *l'Art de vérifier les*
dates (II, 289-290)¹.

Dans les chansons de geste, l'histoire de ce personnage est beau-
 coup plus détaillée et sensiblement différente :

1. — « Son bisaïeul Garin, fils d'un duc d'Aquitaine et de cette
 » aimable Flore à laquelle une légende tardive a prêté trop ingénieu-
 » sement toutes les infortunes de Berte aux Grands Pieds, ne fit que
 » traverser, sans s'y arrêter, les amours de Florette, de Germaine
 » et d'Yvoire ; reconcilia son père désabusé avec sa mère dont l'inno-
 » cence fut publiquement reconnue, abandonna son duché d'Aquitaine
 » pour aller chercher fortune à la cour du roi de France (*Enfances*
Garin de Montglane) ; — 2 — repoussa les avances libertines de la
 » reine Julienne, qui ne méritait plus l'amour de Charles et parvint à
 » conquérir le château de Montglane avec la main de son amie Mabil-
 » le (*Garin de Montglane*). — 3 — Son grand père fut ce rude et coura-
 » geux Hernaut qui, après avoir fièrement subi la pauvreté dans le
 » palais de son père Garin, conquit la cité de Beaulande sur le roi
 » sarrasin Florent et épousa Frédégonde (*Hernaut de Beaulande*). —
 » 4 — Et les grands oncles paternels de Garin ne tiennent pas
 » une moindre place dans notre tradition épique : Mille fut duc de
 » Pouille ; Renier, après avoir bien servi Charlemagne, surtout après
 » l'avoir épouvanté par ses exigences plus que féodales, alla s'emparer
 » du duché de Gênes, qu'il arracha au roi payen Sorbrin (*Renier de*
Gennes). — 5 — Girard, plus généreux et plus doux que ses frères,
 » s'attira la haine de l'impératrice et dut subir dans son château de
 » Viane ce siège immortalisé par le fameux combat entre Olivier et
 » Roland et plus encore peut-être par l'amour naissant de la belle
 » Aude et du neveu de Charlemagne (*Girart de Viane*). — 6 — Mais le
 » père de Guillaume se montra plus grand encore que tous ses
 » ancêtres... : Aimeri, fils d'Hernaut de Baulande, se mêle à la lutte
 » de Girard contre l'empereur et s'y montre le plus impitoyable
 » ennemi des Français... Charlemagne, à son retour d'Espagne,
 » aperçoit Narbonne et en propose la conquête à tous les barons de

1. Cf. les épopées françaises, III, 59-69, où la valeur historique du cycle est étudiée, pièces en main.

» son armée. Seul Aimeri accepte et prend la ville (*Aimeri de Narbonne*).

» — 7 — C'est ce Guillaume qui, tout jeune encore, eut la joie, en se rendant près de Charlemagne, de rencontrer les Sarrasins et de les battre plusieurs fois avant d'avoir reçu l'épée de chevalier; qui se prit d'amour pour la belle Orable, au moment où elle allait épouser le roi Thibaut d'Arabie; qui fut *adoubé* par l'empereur lui-même et qui délivra la ville de Narbonne où les payens tenaient assiégée la pauvre Hermengarde sa mère (*Enfances Guillaume*), — 8 — et d'où ils allaient être bientôt chassés par le courage de Roumans et de Guibelin (*Siège de Narbonne*). — 9 — C'est lui.... qui se fait le tuteur de la royauté carlovingienne expirant avec Charlemagne, et qui affermit la couronne tremblante sur la tête du pauvre petit Louis, de cet enfant tout entouré de traîtres; c'est lui qui court ensuite à Rome, où il sauve une première fois la papauté et l'église des hordes sarrasines et du géant Corsolt; puis, une seconde fois, des hordes germanes et de l'empereur Gui d'Allemagne (*Couronnement Loos*).

» — 10 — C'est ce Guillaume, qui, après avoir subi l'ingratitude du fils de Charlemagne, dont il avait tant de fois relevé l'autorité chancelante, conquiert Nîmes par la ruse (*Charroi de Nîmes*), — 11 — et s'empara d'Orange, où il épousa enfin cette Orable qu'il avait tant aimée (*Prise d'Orange*). — 12 — C'est lui qui eut pour neveu cet illustre Vivien, nouveau Roland, qui, élevé dans une famille de marchands, révéla de bonne heure son courage héroïque et donna Luiserne aux chrétiens (*Enfances Vivien*), — 13 — ce téméraire Vivien, qui fit le vœu de ne jamais reculer devant les Sarrasins, et qui provoqua par de cruelles agressions l'épouvantable défaite d'Aliscans où il devait si glorieusement succomber (*Covenant Vivien*).

» — 14 — C'est ce Guillaume qui fut vaincu lui-même à la célèbre bataille d'Aliscans, comme Roland l'avait été à Roncevaux; qui, poursuivi, traqué par les payens, eut tant de peine à sauver une vie si précieuse à la chrétienté et à la France; qui fut forcé d'aller demander des secours à l'empereur, une seconde fois ingrat. C'est à lui que le ciel envoya comme une puissance alliée le géant Renouart... qui, avec Guillaume, venge et fait oublier la défaite d'Aliscans (*Aliscans*), » etc.

Nous n'avons pu résister au plaisir de reproduire cette analyse faite par M. Gautier lui-même (p. 8-52) de la partie du cycle de Guillaume au Court-Nez à laquelle il a consacré le tome III des *Épopées françaises*. Cette analyse donne le résumé des matières contenues dans ce volume sauf un point, c'est qu'outre les quatorze romans dont mention est faite dans cette analyse, M. Gautier en a étudié dans ce même tome un quinzième, le *département des enfans Aimeri* qui se place

chronologiquement entre les *Enfances Guillaume* et le *Siège de Narbonne*, et qui peut être considéré, soit comme une suite, soit comme un dernier chapitre des *Enfances Guillaume*.

Ces quinze chansons ne forment qu'une partie du cycle de Guillaume au Court-Nez. Le savant auteur a encore à nous entretenir de neuf chansons où l'on trouve racontée la dernière année de Guillaume et la vie de plusieurs de ses parents. Voici les titres de ces poèmes :

16. BATAILLE LOQUIFER.
17. MONIAGE RENOART.
18. *Foulques de Candie*.
19. *Siège de Barbastre*.
20. *Prise de Cordres*.
21. *Guibert d'Andrenas*.
22. *Mort d'Aimeri de Narbonne*.
23. *Renier*.
24. MONIAGE GUILLAUME.

Trois seulement concernent directement Guillaume, ce sont la *bataille Loquifer*, le *Moniage Renoart*, et le *Moniage Guillaume*.

M. Gautier suppose que ces romans ont été composés dans l'ordre suivant :

1^{er} groupe : 14, *Aliscans* (première rédaction); 24, *Moniage Guillaume* (première rédaction). Le tout aujourd'hui perdu. — Seconde moitié du XI^e siècle.

2^e groupe : 14, *Aliscans* (2^e rédaction); 16, *bataille Loquifer*; 17, *Moniage Renouart*; 18, *Moniage Guillaume* (2^e rédaction), tous quatre réunis dans le ms. B. L. F. 185 de l'Arsenal, qui date du XIII^e siècle. — XII^e siècle.

3^e groupe : 7, *Enfance Guillaume* (première rédaction, aujourd'hui perdue, comprenant la *Prise d'Orange*); 10, *Charroi de Nîmes*; 9, *Couronnement Loos* (1^{re} partie).

4^e groupe : 7, *Enfance Guillaume* (2^e rédaction ne comprenant plus la prise d'Orange); 15, *Département des enfants Aimeri*; 11, *Prise d'Orange*; 9, *Couronnement Loos* (2^e partie).

5^e groupe : 5, *Girart de Viane*; 6, *Aimeri de Narbonne*.

Viennent ensuite les sixième, septième et huitième groupe dont l'avant-dernier existait déjà au commencement du XIII^e siècle.

Ce qui est certain, c'est qu'au temps d'Orderic Vital, dans la première moitié du XII^e siècle, les jongleurs chantaient des poèmes en l'honneur de Guillaume, et que ces poèmes contenaient des récits dont le savant moine contestait la véracité. Mais nous ne possédons aucun manuscrit du cycle de Guillaume antérieur aux dernières années du XII^e siècle ou aux premières du XIII^e. D'autre part, *Garin de Montglane*, que M. Gautier place dans son septième groupe, existait déjà dans la première moitié du XIII^e siècle.

Ce volume est écrit avec le même talent que ceux qui précèdent. Les lecteurs de cette revue apprécieront surtout le travail bibliographique auquel s'est livré M. Gautier et le soin avec lequel il indique les manuscrits et les éditions de chaque chanson, ses imitations à l'étranger, ainsi que les mémoires dont elle a été l'objet. Les analyses détaillées qu'il donne de chaque poème, procureront à la plupart des personnes que ces matières intéressent, une connaissance suffisante de ces monuments de notre littérature dont une grande partie est bien difficilement accessible, puisque sept seulement sont imprimés. L'auteur a même joint à ces analyses la traduction littérale de dix-sept morceaux choisis. En le voyant ainsi continuer courageusement sa laborieuse entreprise, on ne peut qu'applaudir à la distinction qu'il a obtenue de l'Académie des Inscriptions, et l'encourager vivement à terminer au plus tôt son utile publication.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

BIBLIOTHÈQUE ANGEVINE. — *Description de la ville d'Angers et de tout ce qu'elle contient de plus remarquable*, par M. Péan de la Tuillerie, prêtre de Château-Gontier. — *Nouvelle édition augmentée de notes critiques et de recherches historiques sur les rues, les hôtels et les principales maisons d'Angers d'après les documents inédits des archives du département et de la Mairie*, par M. Célestin Port. — Angers, Barassé, 1869, in-12; xix, 607 pages et un plan.

C'est en 1778 que Péan de la Tuillerie publia sa description d'Angers. C'est un ouvrage dépourvu de critique historique et cependant d'un grand intérêt à cause des détails multipliés qu'il nous donne sur un grand nombre d'édifices détruits ou mutilés depuis la Révolution. On ne pouvait le réimprimer sans rectifier les erreurs si fréquentes que l'auteur a commises quand il a parlé de l'origine et de l'histoire des édifices et des institutions d'Angers. Il fallait aussi faire connaître au lecteur ce que sont devenus ces édifices et ces institutions depuis l'époque où écrivait Péan de la Tuillerie. M. Port a conservé intact le texte du vieil auteur, mais a placé au bas des pages des notes souvent plus développées que ce texte. On voit réunis dans ces notes une foule de renseignements curieux extraits des archives confiées à la garde de notre savant confrère. Il ne s'est pas contenté de relever les méprises de l'auteur, un peu simple, dont il s'est fait l'éditeur. Il ajoute souvent aux indications fournies par cet écrivain des indications nouvelles qui comblent les lacunes de son livre.

La ville d'Angers était divisée en trois quartiers qui correspondent chacune à une subdivision de l'ouvrage; la cité (p. 29), la ville (p. 120), et la Doutre (*de ultra Meduanam*) ou le quartier situé au-delà de la Maine (p. 414). La cité qui contenait l'évêché, la cathédrale, le château,

avait son enceinte particulière, qui subsiste en grande partie; on y entrait par quatre portes qu'au ^{xvi}^e siècle le chapitre de la cathédrale faisait encore fermer toutes les nuits. C'est le quartier le plus curieux d'Angers, puisque c'est le plus anciennement habité. Les autres quartiers sont aussi fort dignes d'intérêt. Nous citerons seulement deux faits : il subsiste des débris de l'enceinte que Foulques Nerra fit construire autour de la *ville*; la *Doutre* était, dès le ^{xiii}^e siècle, fermée de murs dont une partie reste encore debout.

Une ample table des noms de personnes et de lieux termine ce volume, qui sera à Angers le manuel indispensable de tout archéologue.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

LES OFFICES *des duchés de Lorraine et de Bar et de la maison des Ducs de Lorraine*, par H. Lepage, avec la collaboration de M. A. de Bonneval. Nancy, 1869. In-8° 428 pages.

L'objet principal de cet ouvrage est de faire connaître les noms des personnages qui ont rempli en Lorraine les fonctions les plus importantes soit dans l'État, soit dans la maison des ducs au moyen-âge et aux temps modernes. Chaque liste est précédée d'une notice qui fait connaître les attributions des fonctionnaires dont cette liste donne les noms. Ces fonctionnaires sont les régents et lieutenants généraux du duché, les chefs du conseil, les maréchaux, les sénéchaux, les baillis, les procureurs généraux de Lorraine et du Barrois, les lieutenants généraux des bailliages, les procureurs généraux des bailliages, les présidents des grands jours de Saint-Mihiel, les présidents de la cour souveraine, les maîtres échevins de Nancy (juges criminels en dernier ressort pour tout le duché), les généraux, chefs supérieurs et surintendants des finances, les présidents des chambres des comptes, les maîtres des monnaies, les gardes du trésor des chartes, les grands gruyers, grands voyers, grands maîtres de l'artillerie, recteurs et doyens de l'université de Pont-à-Mousson, etc. : tous ces personnages ont un caractère public. A la maison du prince appartiennent les grands chambellans, les grands maîtres d'hôtel, les grands maîtres de la garde-robe, grands aumôniers, grands écuyers, grands veneurs, etc. L'ensemble de cette organisation ressemblait beaucoup à celle des grands fiefs français. Ce qui était tout à fait différent, c'était l'administration de la justice : la juridiction supérieure des assises et des échevins de Nancy n'avait, que nous sachions, rien d'analogue en France.

Le travail de M. Lepage, tout entier fondé sur des documents authentiques, dont une grande partie est inédite, mérite d'être lu par toutes les personnes qui s'occupent, soit spécialement d'histoire de

Lorraine, soit en général de l'histoire de l'administration en Europe, au moyen-âge et dans les temps modernes.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

LE GRAND COUTUMIER DE FRANCE. *Nouvelle édition* par MM. Laboulaye et R. Dareste. Paris, Durand et Pedone-Lauriel, 1868, in-8°, xlv et 848 pages.

La coutume de Paris, qui tient une place si importante dans l'histoire de notre droit, qui, dans les derniers temps du droit coutumier, a exercé une si grande influence, qui, au moment de sa chute, a été si souvent invoquée par les rédacteurs du code Napoléon, est une de celles dont les origines se montrent à nous le moins clairement. Elle n'a pas été écrite au XIII^e siècle comme celle de Beauvaisis ou celle de Normandie. Les célèbres *établissements de saint Louis* ne sont pas non plus une coutume de Paris. Un des monuments les plus importants à étudier, quand on veut connaître l'histoire de cette coutume, est le *grand Coutumier de France*, cité quelquefois sous le nom de *Coutumier de Charles VI*. La tradition fait remonter ce livre au XIV^e siècle. On en connaît sept manuscrits, tous de la seconde moitié du XV^e siècle, onze éditions gothiques imprimées de 1514 à 1539, et une édition en caractères romains, donnée en 1598 par Charondas le Caron, qui l'a accompagnée de notes. Les manuscrits présentent six textes différents. Quant aux éditions, elles offrent aussi des variantes considérables : chacun se croyait le droit d'ajouter à la rédaction primitive ce qu'on pensait devoir intéresser le lecteur, et d'en retrancher ce qui paraissait inutile.

Les nouveaux éditeurs auraient dû, ce semble, prendre pour base de leur publication les manuscrits. Ils ne l'ont pas fait. Les manuscrits sont, il est vrai, plus anciens que les imprimés, mais les différences considérables qui existent entre eux prouvent qu'aucune des rédactions manuscrites n'a exercé sur le droit contemporain une influence comparable à celle des onze éditions gothiques publiées de 1514 à 1539. Ces éditions paraissent donc beaucoup plus importantes pour l'histoire du droit. MM. Laboulaye et Dareste ont donc reproduit la première édition en y ajoutant les additions contenues dans les éditions suivantes.

Dans les éditions imprimées, le grand coutumier est divisé en quatre livres.

Le premier, qui manque dans les manuscrits et paraît une addition à la rédaction primitive, est un recueil d'ordonnances sur la tenue du Parlement, du Châtelet de Paris et sur les eaux et forêts.

Les trois derniers livres sont la partie la plus ancienne du *grand Coutumier*.

Le second livre contient un traité complet de droit civil rédigé au point de vue coutumier, bien qu'il débute par quelques définitions empruntées au droit romain.

Le troisième livre est un traité de procédure civile.

Le quatrième contient d'abord plusieurs chapitres qui sont le complément du traité de procédure civile renfermé dans le livre précédent, il se termine par des chapitres consacrés au droit criminel.

Ces trois livres constituent, comme nous venons de le dire, le grand coutumier proprement dit. Viennent ensuite, dans les éditions anciennes, comme dans celle-ci, deux appendices : une traduction du style du Parlement et un recueil de formules pour divers actes, au milieu desquels est mêlé un traité de la manière de compter les degrés de parenté, traduit du latin de *Joannes Andreæ*.

L'insigne rareté des exemplaires du *Grand Coutumier* rendait cet ouvrage inaccessible à la plupart des amateurs et des savants qui s'occupent de l'histoire du droit français. Déjà en 1843, Klimrath en demandait la réimpression. Après vingt-cinq ans d'attente, nous sommes en possession de ce livre introuvable. Nous prions les deux savants qui en ont dirigé la nouvelle édition et le libraire qui en a fait les frais d'accueillir nos vifs remerciements.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

LA LEX MALACITANA *pour faire suite aux tables de Salpensa et de Malaga*, par M. Ch. Giraud. Paris. Aug. Durand et Pedone-Lauriel, 1868, in-8°, 81 pages.

En 1851, on découvrit près de Malaga, à cinq pieds de profondeur, deux tables de bronze, l'une était longue de cinquante-cinq pouces et demi, large de quarante pouces et demi; l'autre mesurait quarante pouces sur trente-deux. La première contenait un fragment de loi concernant Malaga, la seconde un fragment de loi concernant Salpensa. En 1853, un mémoire de M. Berlanga, avocat à Malaga, porta ces deux monuments à la connaissance du monde savant. Deux ans plus tard, ils furent réédités par M. Mommsen qui ne révoqua pas en doute leur authenticité (*Die Stadtrechte der lateinischen Gemeinden Salpensa und Malaca in der Provinz Bætica*, Leipzig, Hirzel, 1855). Immédiatement après cette dernière publication, il paraissait dans la *Revue historique de droit français et étranger*, t. I. p. 529, un article de M. Laboulaye, qui exposait les raisons pour lesquelles ces deux bronzes devaient, suivant lui, être considérés comme l'œuvre d'un faussaire. Le savant auteur a reproduit dans son travail les textes importants dont il s'agit. M. Giraud lui répliqua l'année suivante, et il considérait la question comme définitivement jugée dans le sens de l'authenticité, quand M. Asher, *privat docent* à Heidelberg, a repris la thèse de M. Labou-

laye. Le mémoire de M. Giraud a été écrit pour répondre à M. Asher. Il y examine à quel titre la table de Malaga a pu être dans le texte même qualifiée de *lex*, recherche s'il est possible d'admettre la *tutoris optio* telle qu'elle résulte de la table de Salpensa, et discute la question beaucoup plus intéressante de savoir jusqu'où s'étendaient les libertés municipales dans l'empire romain au premier siècle de l'ère chrétienne, principalement dans les premières années du règne de Domitien, auxquelles appartient la table de Malaga. Le procès nous paraît définitivement jugé.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

JEANNE D'ARC par M. Marius Sepet, *avec une introduction* par M. Léon Gautier. Tours, Mame, 1869, in-8° de XX et 314 pages.

La nouvelle collection de Portraits Historiques, dont la librairie Mame a confié l'exécution à d'anciens élèves de l'École des chartes, commence heureusement avec cette histoire de Jeanne d'Arc que notre confrère M. Marius Sepet vient d'écrire. Il n'est peut-être pas d'héroïne française qui ait été l'objet de plus de travaux et de publications que Jeanne d'Arc; nulle n'a laissé dans les souvenirs du peuple une trace plus glorieuse et plus pure. Sa vie si courte et si bien remplie, la singularité merveilleuse de sa destinée, sa mission providentielle, ont occupé les recherches des érudits les plus sagaces et les plus profonds, comme elles ont servi de texte aux littérateurs; et quelle que fût d'ailleurs leur opinion sur le rôle assigné par la providence à la Pucelle d'Orléans, ils sont tous tombés d'accord sur la grandeur de l'œuvre qu'elle a accomplie. Nous n'avons affaire, avec le livre de M. Sepet, ni à un travail de pure érudition, ni à un ouvrage uniquement littéraire. L'auteur a su allier dans une heureuse proportion la science précise de l'historien et le langage souple, facile, harmonieux, d'un écrivain élégant sans affectation.

On n'attend pas de nous que nous donnions ici l'analyse de cette nouvelle *Jeanne d'Arc* et que nous retracions en quelques lignes, à la suite de son biographe, l'héroïque histoire de la Pucelle; elle est gravée dans toutes les mémoires. Nous n'avons pas non plus à examiner certains points controversés de la vie et de la mission de Jeanne d'Arc; l'auteur nous en a dispensé lui-même, en déclarant qu'il ne voulait point faire de discussion dans un ouvrage purement élémentaire. Nous préférons dire en quelques mots de quelle manière il a compris sa tâche. Déterminé à laisser de côté les controverses, il a suivi surtout l'excellente édition des procès de condamnation et de réhabilitation donnée par M. J. Quicherat; il la cite presque à chaque page. M. Sepet déclare, dans sa préface, qu'il a pris encore pour guides la *Jeanne d'Arc* de M. Wallon et la *Jeanne d'Arc* de M. Abel

Desjardins. Les ouvrages de MM. H. Martin et Michelet sur l'héroïne de Domremy et de MM. Vallet de Viriville et de Beaucourt, sur le règne de Charles VII, ont fourni aussi des aperçus et des renseignements pour le volume dont nous rendons compte.

Telles sont les sources où le nouvel historien de Jeanne d'Arc a puisé les faits qu'il était appelé à raconter. Est-ce à dire qu'il n'a rien mis du sien dans ce volume? Outre son style simple, clair, coloré même par endroits, l'auteur a su trouver une division ingénieuse, un peu dramatique, pour nous présenter la vie de Jeanne d'Arc. Après un chapitre préliminaire intitulé : *La France avant Jeanne d'Arc*, l'auteur a écrit trois livres : *Livre premier : la mission, la lutte, le triomphe* ; — *Livre second : les déceptions, les angoisses* ; — *Livre troisième : le martyre*. Dans ce cadre facile à saisir, M. Sepet a groupé les événements et en a montré la suite et l'enchaînement. Qu'il nous soit permis de le louer d'avoir rapporté en entier, sauf à rendre le texte plus clair pour les lecteurs peu familiarisés avec notre vieux langage, les belles lettres que Jeanne adressait, soit aux Anglais, soit aux habitants des villes à qui elle allait porter secours ou à qui elle demandait leur aide pour accomplir sa mission. Ce sont des monuments qu'il est bon de vulgariser. Dans un sujet qui pouvait prêter à l'emphase et à l'exagération, l'auteur a été très-sobre. Mais est-il bien à propos de comparer Jeanne d'Arc avec Bonaparte, et la campagne de la Loire avec la célèbre campagne d'Italie? L'apparition du vainqueur d'Arcole et de Rivoli ne surprend-elle pas un peu au milieu du récit des événements du x^ve siècle?

L'ouvrage est précédé d'une introduction dans laquelle M. Léon Gautier a résumé en quelques pages les enseignements que l'on peut tirer de la vie de Jeanne d'Arc, et où il a combattu la théorie historique positiviste sur la mission de la Pucelle d'Orléans. Cette introduction accentue un peu l'esprit dans lequel est écrit ce volume ; tel qu'il est, il réunira, nous l'espérons, de nombreux suffrages, et il restera dans les mains de la jeunesse comme un bon livre et un des meilleurs que l'on ait écrits à la louange de Jeanne d'Arc, et pour perpétuer le souvenir de sa glorieuse mission, et des services qu'elle a rendus à la France.

A. BRUEL.

LIVRES NOUVEAUX.

367. — *Acta sanctorum. Editio novissima*, curante Joanne Carnandet. Septembris. T. 3. In-folio à 2 col., 983 p. Paris, lib. Palmé.

368. — *Advenne et entree du roy en sa ville d'Angers, le dixième de mars 1598*. In-16, 14 p. Paris, imp. Lainé.

Réimprimé par les soins de M. le comte de La Beraudière.

369. ANDRÉ. — *Antiquités rares de la Normandie. Notice sur une cassette d'ivoire de la cathédrale de Bayeux*. In-8°. 11 p. Rennes, imprimerie Catel et C^{ie}.

Extrait du tome 7 des *Mémoires de la Société d'archéologie du département d'Ille-et-Vilaine*.

370. ARBOIS DE JUBAINVILLE (D'). — *Inventaire sommaire des archives départementales antérieures à 1790*. Aube. Archives ecclésiastiques. Série G. T. 1. 1^{re} partie. In-4° à 2 col., 268 p. Paris, P. Dupont; Durand et Pedone-Lauriel.

Collection des inventaires-sommaires.

371. ARBOIS DE JUBAINVILLE (D'). — *Notice sur les seigneuries de Villemereuil et de Bierne, d'après les archives du château de Villemereuil*. In-8° de 4 p.

Extrait des *Mémoires de la Société académique de l'Aube*.

372. ARBOIS DE JUBAINVILLE (D'). — *Recherches philologiques sur l'anneau sigillaire de Pouan*. In-8° de 7 p. Paris, Palmé.

Extr. de la *Revue des questions historiques*.

373. *Armorial général des d'Hozier, ou registres de la noblesse de France. Registre 7^e (complémentaire). 24^e livraison*. Petit in-folio, 352 p. Paris, Firmin Didot frères, fils et C^{ie}. La livraison, 15 fr.

L'ouvrage est publié en 28 livraisons.

374. AUBRY-VITET. — *Les Sermonaires du moyen âge*. In-8°, 32 p. Paris, imp. Claye.

Extrait de la *Revue des Deux Mondes*, 15 août 1869.

375. AVEZAC (D'). — *Les navigations terre-neuviennes de Jean et Sébastien Cabot. Lettre au Révérend Léonard Woods*. In-8° de 20 p. Paris, imp. E. Donnaud. 1869.

376. AYMARD. — *Découverte d'antiquités effectuée à la cathédrale du*

Puy en 1865 et 1866. Rapport. In-8°, 59 p. Le Puy, imprimerie Marchessou.

Extrait des Annales de la Société académique du Puy, t. 28.

377. BARBIER DE MONTAUT (Mgr). — La Mosaïque du dôme à Aix-la-Chapelle. In-4°, 58 p. et 1 planche. Paris, lib. Didron.

Extrait des Annales archéologiques, t. 26.

378. BAUX. — Mémoires historiques de la ville de Bourg, extraits des registres municipaux de l'hôtel de ville. T. 2. De 1569 à 1595. In-8°, 302 p. Bourg, Martin-Bottler.

379. BEAUCHET-FILLEAU. — Pièces inédites, rares ou curieuses, concernant le Poitou et les Poitevins. 1^{er} fascicule. In-8°. 32 p. Melle, Moreau et Lacuve.

380. BEAUREPAIRE (CH. DE). — Notice sur un des amis et des correspondants de Voltaire, Jean-Nicolas Formont. In-8° de 55 p. Rouen, impr. Boissel.

Extrait du Précis des travaux de l'Académie de Rouen. 1868-1869.

381. BELGRAND. — La Seine. I. Le Bassin parisien aux âges antéhistoriques. Texte et planches. In-4°, cvi-293 p. et 79 pl. Paris, imp. impériale.

Histoire générale de Paris. Collection de documents.

382. BELLÉE. — Recherches historiques sur le Maine. In-8°, 22 p. Le Mans, imp. Monnoyer.

Extrait du Bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe.

383. BELLEVAL (DE). — Les Sénéchaux de Ponthieu. In-8°, 35 p. Paris, Dumoulin.

Extrait de la Revue nobiliaire, 1868.

384. — Bibliothèque de l'école des hautes études. Sciences philologiques et historiques. 1^{er} fascicule : La stratification du langage, par Max Muller, traduit par M. Havet; la chronologie dans la formation des langues indo-européennes, par G. Curtius, traduit par M. Bergaigne. In-8°, vii-117 p. Paris, Franck.

385. BLADÉ (J. Fr.). — Etudes sur l'origine des Basques. In-8° de iv et 549 p. Paris, Franck.

386. BLUHME. — Edictus ceteraque Langobardorum leges cum constitutionibus et pactis principum Beneventanorum ex majore editione Monumentis Germaniæ inserta correctiores recudi curavit Fredericus Bluhme. In-8° de 223 p. Hanoveræ, impensis bibliopolii Hahniani. 1870.

387. BOTREAU ROUSSEL BONNETERRE. — Essai sur la centralisation judiciaire en France du XIII^e au XV^e siècle. Discours prononcé à la séance solennelle de rentrée de la cour impériale de Caen, le 3 novembre 1868. In-8°, 49 p. Caen, imp. Hommais.

388. BRIFFAUT (l'abbé). — Histoire de la seigneurie et de la ville de Champlitte (Haute-Saône). In-8°, vii-205 p., plan et 1 grav. Langres, lib. Dallet.

389. BRION. — Histoire de Vimoutiers (Orne). In-16, 30 p. Paris, imp. Rigal et Cie.

390. BRUEL. — Les Manuscrits français de la Bibliothèque impériale. Aperçu historique sur les catalogues et la classification de ces manuscrits. In-8°, 12 p. Paris, Palmé.

Extrait de la Revue des questions historiques. — Tiré à 50 exemplaires,

391. BRUNEAU. — Rapport sur Samarobriva, ancienne ville de la Gaule. In-8°, 16 p. Saint-Quentin, imp. Doloy et Penet.

Extrait des Mémoires de la Société d'agriculture, sciences et arts de Douai.

392. BRUN-LAVAINNE. — Les Quatre Ages de l'Escaut. In-8°, 45 p. Lille, Quarré.

Extrait du 1^{er} vol. des Mémoires de la Société d'émulation de Roubaix.

393. BRUNNER (Heinrich). — Das anglonormannische Erbfolgesystem. — Le système de succession anglo-normand, avec un excursus sur les anciennes coutumes normandes. In-8° de 78 p. Leipzig, Duncker et Humblot.

394. Calendar of the Carew Manuscripts. By J. S. Brewer and W. Butler. Royal 8° cloth. 14 s. Londres, Longmans.

395. CANAT DE CHIZY (Marcel). — Observations sur quelques chartes concernant l'église de Lyon. In-8° de 15 p. Lyon, Aimé Vingtrinier. 1868.

Extrait de la Revue du Lyonnais.

396. CANÉTO (l'abbé). — Saint Hubert, sa légende, son siècle, et les monuments relatifs à son culte. In-8°. 87 p. avec fig. Auch, imp. Foix.

Extrait de la Revue de Gascogne.

397. — Catalogue de la bibliothèque communale de Marseille. T. 3. Histoire. In-8°, 525 p. Marseille, imp. Barlatier-Feissat père et fils.

398. CARAVEN. — Rapport adressé à Son Exc. M. le Ministre de l'instruction publique sur une tournée géologique, archéologique et

historique, accomplie dans le département du Tarn. In-8°, 32 p. Albi, imp. Desrue.

399. CARDEVACQUE (de) et TERNINCK. — L'abbaye de Saint-Vaast, monographie historique, archéologique et littéraire de ce monastère. T. 3. In-4°, 214 p. Arras, imp. Brissy.

400. CAUVET (Jules). — Des trêves établies entre particuliers selon les principes du droit anglo-normand. In-8° de 20 p. Caen, Leblanc-Hardel, 1869.

Extrait du t. XXVIII des Mémoires de la Société des antiquaires de Normandie.

401. CHAIX. — Essai sur le chapitre de Saint-Germain-Lembron. In-8°. 20 p. Clermont-Ferrand, imp. et lib. Mont-Louis.

402. — *Chartularium insignis ecclesiæ Cenomanensis quod dicitur Liber Albus Capituli*. In-4°, 538 p. Le Mans, imp. et lib. Monnoyer.

403. CHARVET. — Supplément à l'histoire de l'église de Vienne. Corrections et additions. In-4°, 31 p. Vienne, imp. Savigné.

404. CHAVOT. — Destruction de l'église de l'abbaye de Cluny et ses causes. In-8°, 14 p. Mâcon, imp. Protat.

Extrait des Annales de l'Académie de Mâcon.

405. — *Chronicles and Memorials of Great Britain, and Ireland : Annales Monastici*. Edited by H. R. Luard. Vols. 4 and 5. Royal 8°. half-bound, 10 s. each. Londres. Longmans.

406. CHON. — Etude sur le Journal de Narbonne, premier commissaire de police de Versailles sous Louis XIV et Louis XV, publié par M. Le Roi, archiviste de Versailles. In-8°, 54 p. Lille, imp. Danel.

Extrait des Mémoires de la Société impériale des sciences, etc. de Lille, 1869, 3^e série, 7^e vol.

407. CLARETTA. — *Storia della reggenza di Cristina di Francia, duchessa di Savoia; con annotazioni e documenti inediti. Documenti*. In-8°. pag. 312. Turin, imp. Civelli. 6 fr.

408. CLÉMENT (Pierre). — Une Abbesse de Fontevrault au xvii^e siècle. Gabrielle de Rochechouart de Mortemart. Etude historique. In-8°, xxii-410 p. Paris, lib. Didier et Cie.

409. COMET (de). — Monographie de la commune de Saint-Loubés (département de la Gironde). In-8°, xxiv-666 p. et carte. Bordeaux, imp. Gounouilhou.

410. COUDRAY. — Un coin de l'ancien Dunois, promenades archéologiques et autres dans les environs de Châteaudun. 1^{re} partie. In-8°, 128 p. Châteaudun, Pouillier-Vaudecraine.

441. COUET DE LORRY (de). — Notes historiques sur quelques anciennes familles messines à l'occasion d'un tableau attribué à Rembrandt. In-8°, 23 p. Metz, Rousseau-Pallez.

Extrait des Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de la Moselle, année 1868.

442. COUSIN (L.). — Derniers éclaircissements sur l'emplacement de Quentowic. In-8° de 20 p. Dunkerque, imp. veuve Benj. Kien. 1869.

Extrait du 14^e vol. des Mémoires de la Société Dunkerquoise.

443. COUSSEMAKER (de). — Scriptorum de musica medii ævi, novam seriem a Gerbertina alteram collegit nuncque primum edidit E. de Coussemaker. T. 3. Fasciculus 5. In-4° à 2 col., 231-400 p. Lille, Paris. Durand et Pedone-Lauriel.

444. DEFRÉMERY (C.). — Des mots espagnols et portugais dérivés de l'arabe. Paris, imp. impériale. In-8° de 20 p.

Extrait du Journal asiatique.

445. DELTUF. — Théodoric, roi des Ostrogoths et d'Italie, épisode de l'histoire du Bas-Empire. In-8°, 486 p. Paris, Firmin Didot frères, fils et C^{ie}.

446. DEMARSY. — Projet de bibliographie compiégnoise. Communication faite à la Société historique de Compiègne. In-8°, 9 p. Arras, imp. Rousseau-Leroy.

447. DEVALS. — Notice sur l'hôtel de ville de Montauban. In-8°, 20 p. Montauban, imp. Forestié neveu.

448. Dictionnaire archéologique de la Gaule, époque celtique : publié par la commission instituée au ministère de l'instruction publique d'après les ordres de S. M. l'Empereur. 2^e fascicule. In-4° à 2 col., 105-240 p. et 12 pl. Paris, imp. impériale.

449. DIETRICH. — Rapport sur des antiquités trouvées aux environs de Colmar. In-8°, 11 p. Strasbourg, imp. V^e Berger-Levrault.

Extrait du Bulletin de la Société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace.

420. DRAPEYRON (L.). — De Burgundiæ historia et ratione politica Merovingorum ætate. Thesim proponebat. In-8°, 149 p. Paris, Thorin.

421. — Duc (le) d'Antin et Louis XIV. Rapports sur l'administration des bâtiments annotés par le Roi, publiés avec une préface, par J. J. Guiffrey. In-12, 30 p. Paris, à l'Académie des bibliophiles.

422. DUHAMEL. Le pape Léon IX et les monastères de Lorraine. In-8°, 115 p. Epinal, imp. V^e Gley.

423. DUSSIEUX. — Généalogie de la maison de Bourbon, de 1256 à 1869. In-8°, 138 p. Paris, Lecoffre fils et C^{ie}.

424. DUVAL (Louis). — Le camp de Lignaux et le passage de l'armée du duc de Deux-Ponts dans la Marche, en 1569. In-8° de 12 p. Guéret, imp. V^e Betoulle.

425. EGGER. — L'Hellénisme en France, leçons sur l'influence des études grecques dans le développement de la langue et de la littérature françaises. 2 vol. in-8°, 994 p. Paris. lib. Didier et C^{ie}.

426. ELLIS, W. SMITH. — The antiquities of heraldry collected from the literature, coins, gems, vases and other monuments of pre-christian and mediæval times with a catalogue of early armorial seals, etc. 8°, XXIV-276 p. Londres.

427. FEILLET. — Notice historique sur les mémoires du cardinal de Retz. In-8°, 72 p. Paris, L. Hachette et C^{ie}.

428. FIÉVET. — Histoire de la ville d'Épernay, depuis sa fondation jusqu'à nos jours. 3 vol. in-8°, XII-1102 p. et 36 pl. Reims, Giret; Lemoine-Cauart.

429. FISQUET. — La France pontificale (Gallia Christiana), Métropole de Cambrai. Cambrai. In-8°, 727 p. Paris, Repos, 8 fr.

430. FLEURY. — Les Chapiteaux mérovingiens de l'église de Chivy. In-8°, 24 p. et 17 pl. Laon, imp. de Coquet et Stenger.

Extrait du tome 18 du Bulletin de la Société académique de Laon.

431. FOULON-MENABD. — Les Moulins primitifs. Première étude archéologique sur le territoire de Guérande. In-8°, 18 p. Nantes, imp. Forest et Grimaud.

Extrait du Bulletin de la Société archéologique de la Loire-Inférieure.

432. FRANÇOIS (Raymond). — Louis XIV et la révocation de l'édit de Nantes, essai d'histoire philosophique. In-8°, 46 p. Paris, Germer Baillière.

Extrait de la Philosophie positive.

433. FROINER. — La Colonne trajane interprétée. Reproduction en gravure phototypique par Gustavo Arosa. 1^{re} livraison. In-f°, 4 p. et 4 pl. Paris, imp. Jouaust; lib. Lacroix et C^{ie}.

L'ouvrage sera publié en 54 livraisons au prix de 10 fr. chacune. La livraison sera composée de 4 pl. et d'une feuille de texte sur papier de Hollande.

434. FRUGÈRE (l'abbé). — Apostolicité de l'église du Velay, dissertation sur la date de l'évangélisation du Velay, précédée d'une introduction sur les origines du christianisme dans les Gaules en général,

et suivie d'un appendice de notes et documents. In-8°, iv-244 p. Le Puy, imp. Marchessou.

435. GANTIER (A.). — Nouvelles recherches sur la ville de *Calagurris Convenarum*. In-4°, 35 p. et 2 pl. Toulouse, imp. Bonnal et Gibrac.

436. GÉRARD. — La Bataille d'Entzheim (4 octobre 1674). In-8°, 37 p. Colmar, lib. Barth.

537. GIRARD. — Quelque chose, par Philipppes Girard. Précédé du Nihil de Passerat, et d'une lettre à MM. de la Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois, par Prosper Blanchemain. In-8°, 22 p. Vendôme, imp. Lemer cier.

438. GUILLEMAUD. — Ventia et Solonion. Etude sur la campagne du préteur Pomptinus dans le pays des Allobroges, la dernière des Romains dans la Gaule avant le proconsulat de César (an 62 avant J.-C.). In-8°, 118 p. Paris, Didier et Cie.

439. GYSS. — Inventaire-sommaire des archives communales antérieures à 1790, rédigé par M. l'abbé Gyss, archiviste. Ville d'Obernai. In-4° à 2 col., 81 p. Strasbourg, V^e Berger-Levrault et fils.

440. HÉFÉLÉ. — Histoire des conciles d'après les documents originaux, traduite de l'allemand par M. l'abbé Goschler et M. l'abbé Delarc. T. 2. In-8°, 611 p. Paris, Adr. Le Clere et Cie.

441. HIPPEAU. — Le Gouvernement de Normandie au xvii^e et au xviii^e siècles. Documents inédits tirés des archives du château d'Harcourt. 3^e partie. Industrie, commerce, travaux publics. In-8°, xxiii-471 p. Caen, imp. Goussiaume de Laporte.

442. — Histoire littéraire de la France, par les religieux bénédictins de la congrégation de Saint-Maur. *Nouvelle édition*. T. 12. In-4°, xviii-735 p. Paris, lib. Palmé.

443. HOUDOY. — Histoire de la céramique lilloise, précédée de documents inédits constatant la fabrication de carreaux peints et émaillés en Flandre et en Artois au xiv^e siècle; édition nouvelle avec planches. Gr. in-8°, xi-171 p. Paris, Aubry.

444. — Illustrations poitevines. Le chevalier de Méré, son véritable nom patronymique, sa famille. Etudes biographiques accompagnées d'une généalogie inédite de la maison des Gombaud, seigneurs de Briaigne, de Champfleury, de Beaussay et de Méré en Saintonge et Poitou, par Léon de Beaumont, évêque de Saintes. In-8°, 48 p. Saint-Maixent, imp. Reversé; Niort, lib. Clouzot.

Extrait de la Revue de l'Aunis, de la Saintonge et du Poitou.

445. JAGER (Mgr). — Histoire de l'Eglise catholique en France, d'après les documents les plus authentiques, depuis son origine

jusqu'au concordat de Pie VIII. T. 17. In-8°, 507 p. Paris, Adr. Le Clere et Cie. 5 fr.

L'ouvrage formera 20 vol.

446. JAUBERT. — Supplément au glossaire du centre de la France. In-4°, iv-164 p. Paris, imp. et lib. A. Chaix et Cie.

447. JEANNEL (Ch. Julien). Descartes et la princesse palatine. In-8°, 25 p. Paris, Douniol.

Extrait du Correspondant.

448. JÉHAN. — Saint Gatien, ou les origines de l'Eglise de Tours. In-8°, 20 p. Tours, imp. Bouserez.

449. JOLLY. — Philippe le Bel, ses desseins, ses actes, son influence. In-18 jésus, xxviii-472 p. Paris, Amyot.

450. JOLY (A.). — Benoît de Sainte-More et le Roman de Troie, ou les Métamorphoses d'Homère et de l'épopée gréco-latine au moyen-âge. In-4°, 446 p. Caen, imp. Le Blanc-Hardel; Paris, lib. Franck.

Extrait du 27^e vol. des Mémoires de la Société des antiquaires de Normandie.

451. JOUBERT. — Les Invasions anglaises en Anjou aux xiv^e et xv^e siècles. — In-8°, 38 p. Angers, Barassé.

Extrait de la Revue d'Anjou.

452. JOUSSET. — Archéologie percheronne. In-8°, 7 p. Mortagne, imp. Daupeley frères.

Extrait de l'Echo de l'Orne.

453. KEMNERER. — Histoire de l'île de Ré, depuis les premiers temps historiques jusqu'à nos jours. 2 vol. in-8°, 1264 p. La Rochelle, imp. Mareschal.

454. KERSABIEC (Sioc 'han de). — Etudes archéologiques. Corbils, Samnites, Venètes, Namnètes, Bretons de la Loire. In-8°. 173 p. et carte. Nantes, Forest et Grimaud.

455. KIRWAN (de). — La France forestière depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. In-8°, 39 p. Paris, lib. Douniol.

Extrait du Correspondant du 25 juillet 1869.

456. LABAT. — Archéologie musicale. Gabriel Boni, compositeur, ancien maître de chapelle de la métropole Saint-Etienne de Toulouse, sa musique des quatrains du sieur Gui du Faur de Pibrac (xvi^e siècle). In-8°, 16 p. Montauban, imp. Forestié.

457. LABORDE PÉBOUÉ DE DOAZIT (Henri de). — Relation véritable des choses les plus mémorables passées en la Basse-Guienne depuis le siège de Fontarabie, qui fut en 1638, et particulièrement des désordres

et troubles arrivés aux sièges de Saint-Sever, Tartas, Ax ou Dax depuis le dit jour. In-8°, 132 p. Bordeaux, imp. V^e Dupuy et Cie.

458. LE HARDY. — Histoire du protestantisme en Normandie, depuis son origine jusqu'à la publication de l'édit de Nantes. In-8°, xxiv-456 p. Caen, Le Gost-Clérisse.

459. LESCURE (de). — Nouveaux mémoires du maréchal duc de Richelieu, 1696-1788, rédigés sur les documents authentiques en partie inédits. 3^e partie. Louis le Bien-aimé, 1727-1750. In-18 jésus, 443 p. Paris, Dentu. 3 fr. 50 c.

460. LESPINASSE (René de). — Registre-terrier de l'évêché de Nevers rédigé en 1287, contenant les revenus des quatre châteaux de l'évêque, la liste des paroisses, les rôles des tailles, cens, coutumes et autres redevances, publié pour la première fois d'après le manuscrit original. In-8° de 202 p. Nevers, Paulin Fay.

461. LE VASSEUR (Gustave). — De quelques petits poètes normands contemporains de Malherbe. In-8°, 28 p. Caen, Le Blanc-Hardel.

Extrait de l'Annuaire normand, année 1868.

462. LÉVRIER (Gabriel). — Précis historique de la ville de Melle. In-8°, xii-171 p. Melle, Moreau et Lacuve.

463. — Life (the) and death of Jeanne d'Arc, called the maid. 2 vols in one. 8°, 566 p. London.

464. LONGNON. — Livre des vassaux du comté de Champagne et de Brie, 1172-1222; publié d'après le manuscrit unique des archives de l'empire. In-8°, iii-419 p. Paris, Dumoulin; Franck, 7 fr. 50 c.

465. LORY. — Les Obsèques de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, mort à Bruges en 1467. In-4°, 36 p. Dijon, imp. Jobard.

Extrait des Mémoires de la commission des antiquités de la Côte-d'Or.

466. LOURIQU. — Essai d'interprétation de quelques noms de lieu gaulois qui se trouvent dans les Commentaires de la guerre des Gaules. In-8°, 44 pages. Bourges, imp. Jollet.

Extrait des Mémoires de la Société historique du Cher.

467. LUZARCHES. — Un manuscrit des lettres en vers de Loret. In-8°, 8 p. Paris, Techener fils.

Extrait du Bulletin du bibliophile, n° de juillet.

468. MANDON. — Ce que l'histoire de France doit surtout au duc de Saint-Simon. In-8°, 44 p. Montpellier, imp. Boehm et fils.

Extrait des Mémoires de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier.

469. MANTELLIER. — Histoire de la communauté des marchands fré-

quantant la rivièrre de Loire et fleuves descendant en icelle. T. 3. Documents et glossaire. In-8°, 504 p. Orléans, imp. Jacob.

Extrait des Mémoires de la Société archéologique de l'Orléanais.

470. MARCHAL (l'abbé). — Conjecture sur l'origine et les commencements du *Castrum Nanciaccum* ou *Nanceium*. In-8°, 16 p. Nancy, imp. Lepage.

Extrait des Mémoires de la Société d'archéologie lorraine.

471. MARCHESI. — La Liturgie gallicane dans les huit premiers siècles de l'Eglise. Observations historiques et critiques publiées à l'occasion du retour de l'Eglise de Lyon à son antique liturgie. Traduites de l'italien, par Mgr Gustave Gallot. In-8°, xxii-547 p. Lyon, H. Pélagaud fils et Roblot.

472. MARION (Jules). — Cartulaires de l'église cathédrale de Grenoble, dits cartulaires de saint Hugues. In-4°, xci-563 p. Paris, imprimerie impériale.

Collection de documents inédits sur l'histoire de France.

473. MARS (Dom Noel). — Histoire du royal monastère de Sainct-Lomer, de Blois, de l'ordre de Sainct-Benoist; recueillie fidèlement des vieilles chartes du mesme monastère et divisée en quatre parties; par Dom Noel Mars, Orléanois, religieux bénédictin de la congrégation de Sainct-Maur. 1646. Manuserit de la bibliothèque publique de Blois, publié textuellement sous les auspices de la Société des Sciences et lettres de Loir-et-Cher, avec notes, additions et tables par A. Dupré, bibliothécaire de la ville de Blois. Gr. in-8°, v-478 p. Blois, imp. Marchand.

474. MAULDE (de). — Notes historiques sur l'ancien prieuré de Flotin, dans la forêt d'Orléans. In-8°, 74 p. Orléans, imp Puget et C^{ie}.

Extrait des Mémoires de la Société d'agriculture, etc., t. 12.

475. MEANA. — Mémoires inédits sur la milice des Romains et celle des Français, de Jean-Anténor Hüe de Caligny; précédés d'une notice historique sur l'auteur et sur le corps français du génie. In-8°, pag. xxxix-85. Turin, 1868, Jules Speirani.

476. MÉDICIS. — Chroniques d'Estienne Médicis, bourgeois du Puy, publiées par Aug. Chassaing. T. 1. In-4°, 568 p. Le Puy, imp. Marchessou.

477. MOREY. — Le diocèse de Besançon au xvii^e siècle. Visite pastorale d'Antoine-Pierre de Grammont (1665-1668). In-8°, 41 p. Besançon, imp. Jacquin.

478. MOURIN (Ern.) — Les comtes de Paris. Histoire de l'avènement de la troisième race. In-8° de xxviii et 529 p. Paris, Didier.

479. NADEAU: — Vichy historique. Epoque romaine. Epoque féodale. Epoque moderne. Epoque contemporaine. In-18 Jésus, iv-315 p. et 15 gr. Vichy, Wallon. 3 fr. 50 c.

480. NOLIBOIS. — Notice sur le clocher de Saint-Michel de Bordeaux, sa construction primitive, de 1472 à 1492; sa restauration, de 1860 à 1869. In-8°, 16 p. Bordeaux, imp. Delmas.

481. — Notice historique sur la tapisserie brodée de la reine Mathilde, épouse de Guillaume le Conquérant, exposée dans la galerie Mathilde de la bibliothèque de Bayeux. In-12, 24 p. Bayeux, imp. Saint-Ange Duvant, 50 cent.

482. — Origine et esquisse topographique de la Chartreuse de Villeneuve-lez-Avignon (Gard), avec un plan de ce monument. In-8°, 71 p. Avignon, imp. V^e Bonnet.

483. PORT. — Dictionnaire historique, géographique et biographique de Maine-et-Loire; par M. Célestin Port, archiviste du département. 1^{re} livraison. In-8° à 2 col., 16 p. Angers, imp. et lib. Barassé. La livraison, 50 cent.

484. RATOUIS. — Etudes historiques sur l'Hôtel-Dieu et les anciens établissements charitables de la ville de Saumur. Petit in-8°, viii-90 p. Saumur, imp. Godet.

485. — Recueil des historiens des Gaules et de la France. *Nouvelle édition*, publiée sous la direction de M. Léopold Delisle, membre de l'Institut. T. 2 et 3. Paris, Palmé.

486. — Recueil de travaux originaux ou traduits relatifs à la philologie et à l'histoire littéraire, avec un avant-propos de M. Michel Bréal. 3^e fascicule. De l'ordre des mots dans les langues anciennes comparées aux langues modernes. Question de grammaire générale; par Henri Weil. 2^e édition. In-8°, 100 p. Paris, Franck.

Collection philologique.

487. RÉGNIER. — Madame de Sévigné. In-8°, 15 p. Paris, imprimerie Raçon et C^{ie}.

Préface de l'édition de Lettres choisies publiée sous la direction de M. Adolphe Régnier, membre de l'Institut.

488. ROBERT (Ch.). — Mélanges numismatiques. Trouvaille de monnaies du xvi^e siècle, France, Bourgogne, Bar, Savoie, Vaud et Bretagne. In-8°, 16 p. et 1 pl. Paris, imp. Cusset et C^{ie}.

Extrait de la Revue numismatique, 1869.

489. ROCHAMBEAU (de). — Le Dolmen de Vaugouffard, ou Pierre Brau. In-8°, 5 p. et grav. Vendôme, imp. Lemercier.

Extrait du Bulletin de la Société du Vendômois.

490. ROSSIGNOL. — Louis XIII avant Richelieu. Extrait d'une histoire inédite du château de Saint-Germain. In-8°. 93 p. Paris, Aubry.

491. RYMER'S FOEDERA. — Syllabus of the Documents relating to England and other Kingdoms. By Sir Thomas Duffus Hardy. T. 1, 1086-1377. In-8°, 650 p. Londres, Longmans.

492. SAINT-PONCY (comte Léo de). — Notice historique sur Blesle et l'abbaye de Saint-Pierre-de-Blesle. In-8°, 149 p. Le Puy, imp. Marchessou.

493. SCHMIT. — Catalogue descriptif des estampes relatives à la Guerre de trente ans en Lorraine, pendant la période dite suédoise (1631-1648). In-8°, 38 p. Nancy, Wiener.

Extrait des Mémoires de la Société d'archéologie lorraine.

494. SCHMIT. — Les Campagnes de Louis XIII en Lorraine, écrites de sa propre main. In-8°, 17 p. Nancy, Wiener.

Extrait des Mémoires de la Société d'archéologie lorraine.

495. SCHNEEGANS. — Document relatif à l'histoire des procès de sorcellerie dans le Haut-Rhin, dans la seconde moitié du xvi^e siècle. In-8°, 26 p. Colmar, lib. Barth.

496. SICKEL (Th.). — Monumenta graphica medii aevi ex archivis et bibliothecis imperii Austriaci collecta, etc. (Photographies et texte). Fasc. 7 à 9. Vienne, 1865-69.

497. — Sorcière (la) de Munster, sa torture à Wihr-au-Val et son exécution à Gunsbach (1631); par J. D. In-8°, 13 p. Colmar, Barth.

498. SUCHAUX. — Ruines de Saint-Sulpice, canton de Villersexel. Rapport fait à la Société d'agriculture, sciences et arts de la Haute-Saône. In-8°, 20 p. et 6 pl. Vesoul, imp. Suchaux.

499. TAILLIAR. — Apostolat de saint Denys dans les Gaules en 250. In-8°, 43 p. Amiens, imp. Caillaux.

Extrait des Mémoires du Congrès scientifique de France, 1867.

500. TERNINCK. — Recherches sur les monuments et les objets d'art relatifs à l'abbaye de Saint-Vaast. Accompagnées d'une étude numismatique par L. Dancoisne. In-4°, 129 p. et 3 pl. Arras, imp. Brissy.

501. TOPIN (Marius). — L'Homme au masque de fer. In-8°. VII-422 p. Paris, Dentu; Didier et C^{ie}. 7 fr.

502. TUEFFERD. — Notice historique sur Montbéliard et ses monuments. In-8°, 86 p. Montbéliard, imp. Barbier.

Extrait des Mémoires de la Société d'émulation de Montbéliard.

503. VALORY (de). — Histoire de la baronnie royale de Château-Renard en Provence; 3^e édition. In-8°. 125 p. Paris, L. Hachette et C^{ie}.

504. VAUQUELIN. — Les diverses poésies de Jean Vauquelin, sieur de La Fresnaie, publiées et annotées par Julien Travers. T. 1. In-8°, 16-446 p. Caen, imp. et lib. Le Blanc-Hardel.

505. VIOLLET-LE-DUC. — Description et histoire du château de Pierrefonds. 5^e éd. In-8°, 48 p. et 3 pl. Paris, lib. A Morel.

506. — Vray discours de la surprise et reprise du Mont Saint-Michel, advenue le vingt-deuxième juillet dernier passé. A Paris, chez Guillaume Chaudière, rue Saint-Jacques, à l'enseigne du Temps et de l'Homme sauvage. In-8° carré, 8 p. Rouen, imp. Boissel.

Réimpression.

507. ZAPPINO (de). — Esquisse historique et religieuse sur la chapelle de Notre-Dame-du-bout-du-Pont, de Villeneuve-sur-Lot. In-12, 133 p. Villeneuve, imp. Leygues. 1 fr.

CHRONIQUE.

Novembre 1869-Janvier 1870.

M. Léon Gautier a été autorisé à suppléer M. de Mas-Latrie pour le cours de diplomatie royale pendant l'année 1869-70. — Pendant cette même année, M. Paul Meyer suppléera M. Guessard pour le cours de langues romanes.

— Notre confrère, M. Gaston Paris a été chargé de suppléer M. Paulin Paris au Collège de France dans la chaire de langue et littérature française au moyen-âge. Il expose les jeudis à deux heures *l'Histoire de la littérature française au moyen-âge*, et les vendredis à neuf heures il explique la *Chanson de Roland*. M. Gaston Paris a été également nommé directeur-adjoint, chargé de la conférence des langues romanes à l'École pratique des Hautes-Etudes. Il étudie les mardis à huit heures du soir les différents textes de la chanson de geste de Fierabras.

— Nos confrères, M. Alexandre Bruel et M. Gustave Fagniez, ont été nommés archivistes aux Archives de l'empire.

— Notre confrère, M. le comte F. de Ripert-Monclar, attaché au ministère des affaires étrangères, vient d'être attaché à la légation de France à Lima.

— Par décret en date du 24 novembre 1869, notre confrère, M. Charles Tranchant, a été nommé chef du huitième bataillon des gardes nationales de la Seine.

— Nous avons la douleur d'annoncer la mort de deux de nos confrères : M. Jacques-Marie-Jules Boullé, décédé le 16 décembre dans sa quarante-deuxième année, et M. Dominique-Claude Boisserand de Chassey, archiviste aux Archives de l'Empire, décédé le 6 janvier à l'âge de 44 ans.

— Nous détachons du rapport lu à l'Académie des inscriptions et belles-lettres au nom de la Commission des antiquités de la France par M. de Lasteyrie, dans la séance du vendredi 5 novembre 1869, les passages suivants qui ont trait à plusieurs de nos confrères :

« Nous devons réserver une place des mieux méritées à M. Faugeron, l'auteur fort distingué de deux opuscules qui nous ont semblé dignes d'une mention honorable. Ces deux opuscules, écrits l'un en français, l'autre en latin, ont servi à leur auteur de thèses pour le doctorat. Quelle que soit du reste l'occasion à laquelle ils ont été composés, nous n'avons eu à nous occuper que de leur valeur intrinsèque, de l'intérêt que présentaient les sujets choisis, et de la manière dont ils ont été traités.

» La thèse française a pour titre *les Bénéfices et la Vassalité au IX^e siècle*; la thèse latine est intitulée *De fraternitate seu conloquiis inter filios et nepotes Ludovici Pii*.

» La première a été composée, comme l'auteur l'annonce lui-même un peu ambitieusement, dans le but de rectifier une opinion généralement admise en Allemagne aussi bien qu'en France, et particulièrement professée par notre illustre confrère M. Guizot. S'appuyant sur des textes nombreux, qu'il commente, il faut le reconnaître, avec beaucoup de sagacité, M. Faugeron repousse l'emploi du mot *bénéfices* comme terme générique pour désigner les terres concédées sous la condition d'une redevance quelconque. Ce terme, selon lui, ne doit et ne peut légitimement s'appliquer qu'aux simples concessions à titre d'usufruit. L'argumentation de M. Faugeron atteste un très-estimable fonds de véritable science; mais, disons-le, elle porte souvent sur des nuances d'interprétation qui tournent un peu trop à la subtilité.

» On peut en dire autant de la dissertation latine du même auteur. L'objet de celle-ci est de prouver que les fils et les petit-fils de Louis-le-Débonnaire, ne pouvant rendre à l'empire de Charlemagne sa puissante unité, se sont du moins toujours efforcés par des traités d'alliance offensive et défensive, de constituer une sorte de fédération embrassant toutes les anciennes parties de cet empire. C'est là une théorie politique ingénieuse sans doute, fondée même dans une certaine mesure, mais plus

d'une fois démentie par l'histoire, qui nous montre les turbulents héritiers de Louis le Débonnaire se rencontrant aussi souvent l'épée à la main sur les champs de bataille que dans des conciliabules de paix.

» Malgré ces légers défauts, nous n'avons pas cru devoir refuser nos encouragements à un auteur chez qui se manifestent aussi honorablement le goût et l'habitude des études sérieuses.

» Ici s'arrête la liste des récompenses et des encouragements que nous avons à décerner au nom de l'Académie, et des ouvrages qui nous en ont semblé dignes. La Commission se reprocherait cependant de passer complètement sous silence un certain nombre d'autres travaux moins importants, mais recommandables encore à divers titres, et dont quelques-uns sont dus à des auteurs déjà connus très-honorablement.

» Au premier rang, dans cette catégorie, doit figurer le mémoire de M. Castan sur le *Capitole de Besançon*. Appliquant à cette nouvelle étude l'excellente méthode dont il a fait preuve dans plusieurs de ses précédents ouvrages, l'auteur démontre ici fort habilement que les capitoles qui ont existé dans plusieurs villes de la Gaule ne doivent pas être confondus avec les forum. C'est là une très-bonne dissertation archéologique, qui aurait pu certainement prétendre à une meilleure part dans nos récompenses, si seulement elle avait eu un peu plus de développement.

» Nous avons été arrêtés de même par le peu d'importance relative des quatre opuscules de M. Duhamel : *l'Eglise de Saint-Maurice d'Épinal*; — *des Relations des empereurs et des ducs de Lorraine avec l'abbaye de Remiremont*; — *le Pariage de Remiremont dans ses rapports avec les ducs de Bourgogne et les rois de France*; — *Rapport sur les fouilles faites à Sauville*. — Constatons toutefois que nous avons rencontré dans ces diverses brochures bon nombre de renseignements intéressants, puisés aux meilleures sources, et des observations archéologiques qui témoignent du soin le plus minutieux.

» ... Dans un ordre de travaux tout différent, nous nous plaisons à signaler les recherches de M. Alf. Richard sur les *Archives du château de la Barre*. C'est là un travail très-conscientieux, qui offre un fort bon cadre pour le classement des collections de documents de cette nature, mais qui perd beaucoup de son importance par la date relativement récente et l'intérêt secondaire de la plupart des textes auxquels il se réfère.

» M. C. Port, dans la nouvelle édition qu'il vient de donner de la *Description d'Angers* par Péan de La Tuillerie, a consacré trop de soins, selon nous, et trop d'estimables labeurs à annoter dans les plus petits détails un livre connu sans doute, mais dont les notes, si intéressantes qu'elles soient, du nouvel éditeur, auront bien de la peine à faire un bon ouvrage. »

— Les 3 et 4 novembre, le Jury chargé de décerner le prix annuel de

mille francs, institué cette année par l'Empereur, dans le ressort académique de Clermont, pour l'ouvrage ou le mémoire qui serait jugé le meilleur sur quelque point d'histoire politique ou littéraire, intéressant les départements compris dans le ressort, s'est réuni au palais des Facultés à Clermont-Ferrand.

Plus de vingt ouvrages avaient été présentés au concours et soumis, depuis le mois d'août dernier, à l'examen approfondi du jury.

Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs que le jury, sur le rapport de M. Desdevizes du Désert, professeur d'histoire, a décerné, à l'unanimité, le prix institué par l'Empereur à M. Augustin Chassaing, ancien élève de l'Ecole des chartes, juge au tribunal civil du Puy, secrétaire de la Société académique du Puy, pour le tome premier des *Chroniques d'Estienne Médicis, bourgeois du Puy*, qu'il a récemment publié au nom de la Société académique.

— Parmi les dons faits aux archives départementales pendant l'année 1868, et dont la liste a été insérée au *Journal officiel* (numéro du jeudi 1^{er} juillet 1869), nous citerons les suivants qui nous ont paru plus particulièrement de nature à intéresser nos lecteurs :

Fac-simile d'un diplôme d'Agius, évêque d'Orléans en 842. Don de M. Boucher de Molandon aux archives du Loiret.

3,250 pièces, dont plusieurs remontant au xii^e siècle, donnant d'utiles indications sur la propriété des mielles, dunes et salines du littoral. M. Delisle. Archives de la Manche.

250 pièces, parmi lesquelles on remarque une charte de 1216 accordée à l'abbaye de Graville, par Philippe de Romare, fille de Jean, comte d'Alençon. M. Folliot d'Argences. Archives de la Manche.

Une charte impériale de 1237 permettant aux Avignonnais d'établir un impôt sur les comestibles. Une charte de 1238 prend les habitants sous la protection impériale et confirme les libertés et coutumes d'Avignon. Une charte de 1239 confère à la ville le privilège de battre monnaie. M. Trudt, collectionneur prussien. Archives de Vaucluse.

Une collection d'empreintes de sceaux contenant ceux de Richard, évêque d'Evreux, du chapitre de Vernon, de plusieurs seigneurs et d'hommes francs habitant les environs de Vernon au xiii^e siècle. M. A. Moutié. Archives de l'Eure.

Un cartulaire en parchemin (xiii^e siècle), intitulé : *Comté de Rhodéz*. — Un cartulaire (xiii^e siècle) appelé *Roche fort*. — Enumération des fiefs du Gévaudan, registre du xiv^e siècle, en parchemin. — Divers documents ayant trait au pariage entre l'évêque de Mende et Philippe le Bel, roi de France. M. le supérieur du grand séminaire. Archives de la Lozère.

125 pièces, dont une charte de 1236 en faveur de l'abbaye de Savigny et des titres de 1305 et 1389. M. Sauvage. Archives de la Manche.

Papiers de la famille de Rosnyvieu de Piré, remontant à 1338, et dont

onze pièces seulement ont été publiées par les bénédictins. M. le marquis de Piré. Archives d'Ille-et-Vilaine.

Un mandement du 14 juillet 1367, de Beudoin de Beaulo, capitaine de Nogent, et de Guérart Mausegent, bailli d'Evreux, lieutenants du captal de Buch, pour Charles le Mauvais, ordonnant aux trésoriers de ce roi de payer à Etienne Girard, présenté à la cure d'Hermanville par le captal, la somme de 120 fr. pour le rembourser des frais qu'il avait faits inutilement à la poursuite de ce bénéfice. M. Izarn. Archives de l'Eure.

Divers registres de notaires royaux et épiscopaux (xiv^e et xv^e siècles). — Trois cartulaires du chapitre cathédral : *Liber persicus*, *Liber viridis*, Livre des cinq secrétaires (xv^e et xvi^e siècles). — Registres et cahiers de comptabilité de l'évêché, du chapitre et du clergé. — Divers terriers, livres, pièces de comptabilité, de procédure, etc. Mgr l'évêque de Mende. Archives de la Lozère.

Ordonnances des rois Philippe IV, Charles V et Charles VI concernant le pavage de la ville de Riom. M. le comte de Bonnevie. Archives du Puy-de-Dôme.

Une collection d'empreintes de sceaux de rois de France et de ducs de Normandie, de plusieurs seigneurs et d'établissements religieux se rattachant au département de l'Eure. M. le comte de Reiset. Archives de l'Eure.

Inventaire des lettres, titres et chartes de Bretagne trouvés en la chambre du trésor desdites lettres et chartes en la tour neuve du château de Nantes. M. de La Borderie. Archives d'Ille-et-Vilaine.

Plan sur parchemin provenant de l'ancien chartrier du couvent de la Madeleine-lez-Orléans. M. Guérin. Archives du Loiret.

Huit sceaux en cire d'établissements religieux de l'ancien diocèse d'Orléans. M. Maitorasse, peintre d'histoire. Archives du Loiret.

Titres concernant les seigneuries de Tournalde, Mialonnettes, etc., la ville de Malzieu, les familles Astruc, Beaufort, Bony, de Langlade, de Rozière, etc. MM. Eugène et Ernest de Rozière. Archives de la Lozère.

2 pièces concernant l'abbaye de Salivat et la collégiale de Marsal. — 23 pièces relatives à l'ancienne baronnie de Viviers. — Copie d'un titre de 1648 portant affranchissement de la servitude de main-morte pour les habitants de Serres. M. Salmon. Archives de la Meurthe.

5,427 pièces concernant l'histoire du pays messin, de la Lorraine et de diverses autres provinces françaises; de 628 familles; de 147 communes; de 69 établissements religieux, etc. Don d'un anonyme. Archives de la Moselle.

Une liasse d'autographes parmi lesquels on remarque ceux du duc de Penthièvre; du maréchal de Broglie; du cardinal de Polignac; de Marie-Louise de Rohan, comtesse de Brionne; de Mgr Dillon, ancien évêque

d'Evreux ; de Marmontel ; de Lindet, avocat et député de l'Eure à la Convention, etc. M. le marquis de Blossville. Archives de l'Eure.

— Un manuscrit du x^e siècle, rédigé par un moine anonyme de l'abbaye de Saint-Vaast d'Arras, vient d'être découvert à Douai par M. l'abbé Dehaisnes, archiviste de cette ville. Dans cette compilation, la période de 404 à 592 offre un abrégé de l'histoire de Grégoire de Tours, avec certains faits inédits. De 583 à 644, l'auteur a imité la chronique dite de Frédégaire et le *Gesta rerum Francorum* ; de 656 à 694, il a suivi les premiers continuateurs de Frédégaire ; de 694 à 752, les autres continuateurs et les Annales de Metz ; de 752 à 829, il se rapproche des Annales de Lorsch, de celles d'Eginhard et de celles de Metz ; on trouve çà et là des faits nouveaux ou inconnus jusqu'à ce jour. De 830 à 844, il présente les Annales de Saint-Bertin, et enfin, de 874 à 889, le texte le plus complet et le plus ancien des *Annales Vedastini*. En comparant les textes publiés de ces deux dernières chroniques avec le manuscrit de Douai, on a compté plusieurs centaines de variantes. (*Polybiblion*.) — La Société de l'histoire de France a chargé M. l'abbé Dehaisnes de préparer une nouvelle édition des Annales de Saint-Vaast, pour laquelle le ms. de Douai fournira des ressources importantes.

— M. Th. Wright a découvert, parmi les manuscrits de la bibliothèque de l'archevêque Parker, dans le *Corpus Christi College*, à Cambridge, un vocabulaire alphabétique en latin et en anglais (anglo-saxon), qu'il suppose appartenir au viii^e siècle. Il est écrit en lettres qui sont pour la plupart onciales, et est à coup sûr le plus ancien monument de ce genre. M. Wright se propose de le comprendre dans un prochain recueil de vocabulaires anglo-saxons et anglais, publié aux frais de M. Joseph Mayer, de Liverpool. (*Polybiblion*, d'après l'*Athenæum*.)

— Le Rév. Edw. Arthur Dayman prépare sous ce titre : *A Mediæval latin English Dictionary*, un ouvrage qui s'appuiera principalement sur le *Glossaire* de du Cange, avec les additions que fournira l'étude des auteurs, des collections, des chartes, et spécialement des publications de la *Record Commission*.

— M. le comte Paul Riant vient de faire imprimer chez Adrien Le Clère, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Copenhague, une chronique en prose française intitulée : *Li Estoires de chiaus qui conquissent Coustantinoble, de Robert de Clari en Aminoïs, chevalier*. Ce chevalier fut un compagnon d'armes de Villehardouin, dont le récit sera contrôlé par cette chronique écrite au point de vue, non des plus grands seigneurs, comme celle de Villehardouin, mais des chevaliers pauvres de l'armée.

— L'éditeur Ed. Privat, de Toulouse, annonce une édition nouvelle de l'*Histoire générale du Languedoc*, de dom Cl. de Vic et dom J. Vaissète. Nous empruntons au prospectus les détails suivants sur la part que prendront à ce travail divers savants, dont la plupart sont nos confrères :

« Appelé, comme membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres de l'Institut, à coopérer à la collection des *Historiens des Croisades*, dont les Bénédictins avaient jadis conçu le projet et réuni quelques matériaux, M. Edouard Dulaurier, devenu à ce titre leur continuateur, a tenu à honneur de reprendre ici leur tradition et de contribuer, pour sa part, à restaurer un monument élevé à la gloire de son pays natal. Il s'est chargé de la direction générale du travail et se propose de retracer, dans une Introduction, l'histoire du livre, la biographie de ses auteurs et celle des membres des Etats Généraux qui en furent les promoteurs ou les patrons. Il s'occupera aussi de plusieurs questions auxquelles des études antérieures l'ont préparé, entre autres, des doctrines religieuses des Albigeois et de l'histoire des comtes de Tripoli appartenant à la maison de Toulouse.

» M. Emile Mabille, ancien élève de l'Ecole des chartes, membre de la Société des antiquaires de France, a pris pour tâche la révision de l'ensemble de l'ouvrage des Bénédictins, et le complétera par la publication de textes inédits, par celles des inscriptions que le moyen-âge a laissées dans la province, par des notices spéciales sur ses diocèses, ses abbayes et ses établissements religieux ou civils.

» M. Edward Barry, membre de l'Institut archéologique de Rome, etc., etc., outre ses annotations sur la période gallo-romaine et sur la période visigothique, donnera le recueil complet et que personne n'avait entrepris avant lui, des inscriptions antiques de l'Aquitaine et du Languedoc.

» M. Boutaric, sous-chef de la section administrative aux Archives de l'Empire, traitera l'histoire du Midi au ^{xiii}e siècle et en particulier sous l'administration d'Alphonse de Poitiers, héritier des comtes de Toulouse.

» M. Huillard-Bréholles, membre de l'Institut, celles du ^{xiv}e et du ^{xv}e siècles, principalement en ce qui concerne nos guerres avec l'Angleterre.

» M. Ernest Roschach, membre de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse, s'est chargé d'écrire la continuation depuis la mort de Louis XIII jusqu'en 1790.

» M. Guessard, membre de l'Institut, et M. Paul Meyer, archiviste aux Archives de l'Empire, reverront les textes romans édités, mais d'une manière assez imparfaite, par les Bénédictins, et ils y joindront plusieurs pièces nouvelles, soit historiques, soit littéraires.

» Toutes les suites numismatiques sont décrites par des savants spéciaux : MM. de Saulcy, sénateur, membre de l'Institut; Charles Robert, correspondant de l'Institut, et Anatole de Barthélemy, secrétaire de la

commission de la carte des Gaules au ministère de l'instruction publique. M. Charles Robert consacrera aussi ses soins à une branche de la science dans la culture de laquelle il a fait ses preuves, — la sigillographie.

» Plusieurs autres érudits, M. Baudouin, archiviste du département de la Haute-Garonne; M. Germer Durand, à Nîmes; M. Germain, doyen de la Faculté des lettres de Montpellier; M. Thomas, archiviste du département de l'Hérault; M. Zotenberg, attaché au département des manuscrits de la Bibliothèque impériale, etc., etc., ont promis leurs concours, soit par des dissertations sur plusieurs points de l'histoire politique, littéraire ou monumentale de notre Midi, soit par la communication des documents qui sont sous leur garde ou en leur possession.

» Des Index, rédigés méthodiquement et avec le plus grand soin, seront placés à la fin de chaque volume; une table générale et très-détaillée des matières terminera l'ouvrage.

» L'*Histoire générale du Languedoc*, avec la continuation et les additions, formera 14 forts volumes in-4°. Le prix de chaque volume est fixé à 20 fr. On souscrit chez Edouard Privat, éditeur, rue des Tourneurs, hôtel Sipièrre, à Toulouse, et chez les principaux libraires de France et de l'étranger. »

— Notre confrère M. Célestin Port vient de faire paraître les premières livraisons d'un *Dictionnaire historique, géographique et biographique de Maine-et-Loire*, qui se composera d'environ 60 feuilles d'impression serrée, à deux colonnes, in octavo. Le plan du livre est parfaitement tracé dans un programme, dont nous reproduirons les parties principales.

« Le *Dictionnaire* vraiment nouveau que nous annonçons, aurait l'ambition de réunir dans un vaste ensemble, d'accès facile à la curiosité et à l'étude, toutes les notions acquises où dès maintenant utiles à recueillir sur notre histoire angevine, jusqu'à ce jour si incomplètement explorée. L'auteur aurait voulu, pour mieux faire, avoir sous la main une série d'œuvres antérieures, chroniques, biographies, notices locales et topographiques, qu'il pût résumer à l'aise en toute sécurité; mais il a dû tout d'abord songer à tenter toute autre entreprise qu'une compilation. Les diverses Histoires de l'Anjou, qui ont chacune leur mérite, n'ont pas celui de s'être informées directement aux sources, moins encore de les avoir épuisées, et quiconque, repu d'idées générales, s'inquiète de la solution d'une question particulière, d'une suite étudiée de renseignements sur quelque point déterminé de nos origines, se trouve à chaque fois en peine et revient de sa recherche rebuté. Quelques monographies éparses ne sont pas pour compter dans un travail d'aussi vastes exigences; car c'est le fait d'une œuvre, comme celle que nous abordons, de s'attaquer à tout de front et de plain-pied, terre à terre et sans subterfuge d'éloquence ou de pédantisme. Nous avons dû pour y suffire, autant qu'il est possible

à œuvre d'homme, interroger avec persévérance les documents mêmes, et depuis quinze ans bientôt, sans nous croire encore au bout ni nous fatiguer de la peine, explorer à fond et mettre à jour enfin, outre les curieux manuscrits de la Bibliothèque municipale, que nous connaissons à suffisance, les archives du département, des communes, des cures, des châteaux, des fermes même, qui ont tant à dire encore à qui les veut faire parler.

« Notre cadre *géographique* comprend la nomenclature alphabétique de tous les noms de *lieux habités* inscrits au dernier recensement de 1866, complétée encore, autant qu'il nous a paru utile, par le dépouillement des cadastres communaux. A cet ensemble s'ajoutent les noms fournis par la géographie physique : montagnes, vallées, forêts, ruisseaux, fontaines, étangs, marais, îles, rochers ; — par la géographie historique : circonscriptions religieuses, politiques, administratives, vieux chemins, camps, châteaux, fiefs, abbayes, prieurés, commanderies, chapelles, croix, dolmens ou peulvans ; — par le relevé enfin, dans les documents que nous avons dépouillés et sur les plans, les anciennes cartes, notamment celle si précieuse de Cassini, des *lieux dits*, transformés, ou disparus, à quelque titre que s'y intéresse le souvenir. Les cours d'eau sont décrits avec l'indication complète de leur régime, source et confluent, étendue du parcours, noms des affluents et des communes traversées. Enfin chaque nom moderne, donné dans sa forme actuelle, — sauf les cas où des renvois corrigent les erreurs absolument inacceptables, est accompagné et, on peut dire, interprété par les noms anciens qui lui correspondent dans leur forme authentique prise au texte des inscriptions, des monnaies, des chartes, des chroniques, des aveux, des comptes, avec l'indication constante des documents consultés. Une place est réservée dans l'ordre alphabétique aux formes exceptionnelles et particulièrement aux noms latins, dont le radical s'éloigne assez de la forme actuelle pour laisser une première recherche incertaine. — Cet immense répertoire, dont les données répondent aux indications des *Dictionnaires topographiques* recommandés par le Ministre de l'Instruction publique, devient à lui seul un instrument de travail d'une utilité inappréciable, dont l'étude, à tout besoin, saura bien tirer parti — et peut-être aussi le commerce et les diverses administrations. — Ce n'est pourtant là que le cadre où viendront s'aligner à leur rang les renseignements historiques de tout genre qui ont pu être réunis sur chaque localité. On y trouvera spécialement le signalement et la description sûre et notée sur place des monuments existants ou détruits et des souvenirs qui s'y peuvent rattacher, véritable *Dictionnaire archéologique* par un témoin qui a fait son possible pour bien voir. Telle date à trouver ou rectifiée sans verbiage, telle notice ou simple note sur une ferme ou quelque localité oubliée, perdue, nous a coûté plus de peine que des articles d'importance plus prétentieuse où il n'était que de recueillir à pleine main. Chaque commune du moins trou-

vera ici dès maintenant son histoire, non point complète ni définitive ni de façon à défier les travailleurs, mais, nous l'osons dire, rédigée sur des données nouvelles, en dehors des banalités courantes et souvent erronées, sur des titres originaux de toute date et d'ordinaire ignorés. L'indication seule des documents consultés est un service dont nous saurons gré les chercheurs studieux. Une introduction en tête du volume résumera les éléments généraux de l'histoire d'Anjou et la description physique et administrative du département de Maine-et-Loire.

« Cette première tâche accomplie nous laisse entière une tâche nouvelle et aussi considérable, *la Biographie*, œuvre en tout temps et partout — ici plus que partout peut-être, — de rédaction délicate et dangereuse, que nous abordons résolument, sûr de notre conscience et de notre honnêteté. Il nous était facile de la réduire par des limites de temps, de province. Nous l'acceptons tout entière, sans restriction, étendant ici à tout l'Anjou d'avant 89 l'étude que les conditions forcées de notre travail ont dû borner pour la géographie administrative aux limites du département, considérant aussi comme des nôtres, autant que de raison, tout personnage qui, sans être né en Anjou, y est venu vivre et mourir, inscrivant enfin sur nos listes de mémoire les noms mêmes de nos contemporains morts d'hier ou de demain, jusqu'au dernier jour de notre publication. Ici surtout on nous tiendra compte, nous l'espérons, de notre réserve où le respect des convenances et de tant de relations affectueuses n'enlèvera rien, sinon à notre liberté, du moins à notre indépendance. Qu'on nous sache gré aussi de réunir, à l'heure même où les souvenirs se recueillent, ces renseignements précieux, qu'il est déjà si difficile de retrouver. Qu'est-ce donc que la même enquête à travers les temps déjà loin de nous ? Comme pour toute notre histoire, une voie à peine est frayée à la recherche, celle où tout le monde a passé. Mais au-dessous des *Illustres*, groupe restreint de noms, maintes fois et sans cesse racontés, il faut s'attendre à rencontrer une foule murmurante d'inconnus ou d'oubliés, qui ont un droit et qui réclament une place, dès que s'ouvre un coin de lumière dans un recueil local et qui veut rester angevin. Un jour l'idée s'imposera d'une Biographie nationale, moins dédaigneuse et moins hautaine, vulgaire, si l'on veut, mais avant tout reconnaissante et qui réunirait comme dans un tableau de foyer domestique toutes les traditions humbles ou glorieuses de la grande famille. Nous l'essayons pour l'Anjou. Les amis des lettres et des livres remarqueront peut-être, sachant comparer et lire, avec quel soin nous avons inscrit, comme dans une véritable *Bibliographie angevine*, quiconque a tenu la plume et publié livre ou brochure. Aux curieux de l'histoire de l'art, de nos jours si appréciée, nous osons promettre une suite de noms nouveaux de peintres, de sculpteurs, d'architectes, d'*artistes* de tout genre, telle que peu de provinces, à l'heure qu'il est, quoique l'Anjou ait passé à bon droit peut-être pour déshérité, en pourraient, faute de

recherches, produire d'égale en nombre et en importance. Là comme partout où nous n'avons pu faire mieux, nous n'avons pas craint de noter au passage une date au dessous d'un nom. C'est tout ce qu'il faut souvent pour provoquer ou satisfaire une recherche, et qui viendra après nous en saura facilement davantage. Il n'est pas à espérer, d'ailleurs, que de sitôt l'envie naisse à personne de reprendre sur nouveaux frais notre tâche laborieuse, et, pour n'indiquer qu'un détail, de revoir, par exemple comme nous l'avons fait par deux fois, page à page, les 400 registres des anciennes paroisses d'Angers. Une table spéciale, à la suite de notre Introduction, donnera, mieux que nous ne pourrions le dire, l'idée de la peine prise, en réunissant dans une sorte d'inventaire le relevé complet des sources de toute origine où nous avons puisé nos renseignements, inédits pour le plus grand nombre. Ce sera là pour nous un témoignage, — un guide sans doute, — un encouragement pour d'autres. »

Nous n'ajouterons qu'un mot. L'examen des livraisons publiées nous autorise à dire dès maintenant que M. Célestin Port a tenu largement les promesses de son programme. Le *Dictionnaire de Maine-et-Loire* sera une œuvre des plus utiles, et qui pourra servir de modèle dans beaucoup de départements.

L'éditeur annonce la publication d'une livraison par mois, au prix de 50 centimes.

— Notre confrère M. Maitre, archiviste de la Mayenne, a été nommé archiviste-adjoint de la Loire-Inférieure. Il a été remplacé comme archiviste de la Mayenne par notre confrère M. Duchemin.



TABLE

DES ARTICLES CONTENUS DANS CE VOLUME.

Inventaire des manuscrits latins de Saint-Victor conservés à la Bibliothèque impériale sous les numéros 14232-15175; par M. Léopold Delisle.....	1
Essai sur l'organisation de l'industrie à Paris aux ^{xiii} ^e et ^{xiv} ^e siècles (2 ^{me} article), par M. Gustave Fagniez.....	80
Note sur le véritable texte des instructions de saint Louis à sa fille Isabelle et à son fils Philippe-le-Hardi; par Paul Viollet..	129
Les Invasions normandes dans la Loire et les pérégrinations du corps de saint Martin; par Emile Mabille.....	149 et 425
Testaments d'artistes vénitiens; par L. de Mas Latrie.....	195 et 298
Note sur le ms. latin 5027 de la Bibliothèque impériale; par L. Delisle.....	212
Les derniers troubadours de la Provence, d'après le chansonnier donné à la Bibliothèque impériale par M. Ch. Giraud; par Paul Meyer.....	245, 461 et 649
Note sur un manuscrit de Tours, renfermant des gloses françaises du ^{xiii} ^e siècle; par L. Delisle.....	320
Lettre inédite d'Etienne Baluze aux prieurs et membres du collège de Saint-Martial de Toulouse; publiée par E. de Rozière.....	334
Etude philologique sur le mot français Rossignol, par H. d'Arbois de Jubainville.....	369
Recherches sur la vie de Guillaume des Roches, sénéchal d'Anjou, du Maine et de Touraine (1 ^{re} partie), par Gaston Dubois.....	377
Notice sur un recueil de traités de dévotion ayant appartenu à Charles V, par L. Delisle.....	532
Recherches sur les actes de l'état civil aux ^{xiv} ^e et ^{xv} ^e siècles, à propos d'un registre de paroisse de l'an 1411, par Harold de Fontenay	543
Une page inédite de l'histoire de Charles d'Anjou, par Louis Blancard.....	559
Observations sur plusieurs manuscrits de la Politique et de l'Economie de Nicole Oresme, par L. Delisle.....	601
Le baron de Jauioz; par H. d'Arbois de Jubainville.....	621
Le palefroi du chapitre de Remiremont, par M. Duhamel.....	633

OUVRAGES ANALYSÉS DANS LE BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Archives seigneuriales du Poitou. Inventaire analytique des archives du château de la Barre; par Alfred Richard.....	114
Cabinet (Le) des manuscrits de la Bibliothèque impériale; par Léopold Delisle. Tome I.....	572
Cahiers des Etats généraux, publiés par MM. Mavidal et Laurent.	345
Coln (Un) du vieux Nogent : l'Hôtel-Dieu; par A. Gouverneur...	234
Description de la ville d'Angers, par Péan de la Tuillerie; nouvelle édition, par M. Port.....	700
Droit municipal au moyen-âge, par Ferd. Béchard. — Droit municipal dans les temps modernes, par le même.....	337
Epopées (Les) françaises, par Léon Gautier, tome III.....	696
Etudes historiques sur la ville de Bayonne par Jules Balasque, avec la collaboration d'E. Dulaurens.....	117
Grand (Le) coutumier de France, nouvelle édition par MM. Laboulaye et Dareste.....	702
Grand (Le) Parangon des nouvelles nouvelles, par Nicolas de Troyes; publié par Emile Mabilley.....	576
Hellénisme (L') en France, par E. Egger.....	688
Histoire de l'impôt en France, par J. J. Clamageran.....	232
Histoire de l'université de Paris au xvii ^e et au xviii ^e siècles, par Ch. Jourdain.....	106
Index chronologicus chartarum pertinentium ad historiam universitatis Parisiensis, cura Caroli Jourdain.....	106
Jeanne d'Arc, par M. Marius Sepet, avec une introduction par M. Léon Gautier.....	704
Lettres de l'abbé Lebeuf: table analytique.....	234
Lex Malacitana (La), par M. Ch. Giraud.....	703
Liber diurnus ou Recueil des formules usitées par la chancellerie pontificale du v ^e au xi ^e siècle; par E. de Rozière.....	693
Librorum Levitici et Numerorum versio antiqua itala.....	346
Maccaronis Forza. Comédie macaronique de Bernardino Stéfonio, publiée par Ed. du Méril.....	583
Madeleine (La), maison de lépreux lez Bergues-Saint-Winoc; par E. de Coussemaker.....	109
Martin Double; par P. L. Jacob.....	216
Mémoire sur quelques fragments inédits de l'orateur Hypéride, par M. Egger.....	108
Mémoires de la Société archéologique de l'Orléanais. Tome XI..	232
Meraugis de Portlesguez, roman de la table ronde, par Raoul de Houdenc, publié par H. Michelant.....	221

Notices de bibliographie et d'histoire littéraire, par F. Morand.	233
Offices (Les) des duchés de Lorraine et de Bar, par H. Lepage, avec la collaboration de M. A. de Bonneval.....	701
Origines (Les) de l'histoire des procureurs et des avoués, par M. Ch. Bataillard.....	230
Philippe de Remi, sire de Beaumanoir, jurisconsulte et poète national du Beauvaisis, par H. L. Bordier.....	691
Prophétie (La) du roy Charles VIII par maître Guilloche, publiée par le marquis de la Grange.....	348
Publications historiques de l'Académie impériale de Vienne pendant les années 1865 à 1867.....	109
Recueil des historiens des croisades. Documents arméniens. Tome I.....	568
Table chronologique des chartes et diplômes imprimés, concer- nant l'histoire de Belgique, par Alph. Wauters.....	581
Villes neuves (Les), par Menault.....	225
Livres nouveaux.....	118, 234, 349, 583 et 707

CHRONIQUE.

ÉCOLE DES CHARTES ET SOCIÉTÉ DE L'ÉCOLE DES CHARTES.

Décret sur les cours de l'Ecole des chartes, 122. — M. Boutaric, professeur à l'Ecole des chartes, 125. — M. Léon Gautier et M. Paul Meyer, chargés de cours à l'Ecole des chartes, 718. — Thèses soutenues par les élèves de l'Ecole des chartes, 125. — Nomination de dix-sept archivistes-paléographes, 126. — Examens des élèves de l'Ecole des chartes, 593. — Bureau et commissions de la Société de l'Ecole des chartes pour l'année 1869-70, 239. — Cours de M. Gaston Paris au Collège de France et à l'Ecole des Hautes-Études, 718. — M. Paillard, commandeur de la Légion d'honneur, 600. — M. de Mas Latrie, officier de la Légion d'honneur, 600. — M. Redet et M. Deloye, chevaliers de la Légion d'honneur, 239. — M. Auger, avocat-général à Toulouse, 126. — M. de Ripert-Monclar, attaché à la légation de France à Lima, 719. — M. Charles Tranchant, chef de bataillon des gardes nationales de la Seine, 719. — Mort de M. Le Roux de Lincy, 363. — Mort de M. Mévil, 365. — Mort de M. Victor Langlois, 367. — Mort de M. Berbrugger, 599. — Mort de M. Boullé, 719. — Mort de M. Boisserand, 719.

ARCHIVES, BIBLIOTHÈQUES ET MUSÉES.

MM. Bruel et Fagniez, archivistes aux Archives de l'Empire, 718. — M. Desjardins, archiviste de Seine-et-Oise, 367. — M. Armand Rendu, archiviste de l'Oise, 368. — M. François Molard, archiviste de la Corse, 600. — M. Maitre, archiviste adjoint de la Loire-Inférieure, 728. —

M. Duchemin, archiviste de la Mayenne, 728. — M. Rimasson, archiviste de la ville d'Orléans, 239: — Dons faits en 1868 à diverses archives départementales, 721. — M. Ant. Héron de Villefosse, attaché à la conservation des antiques au musée du Louvre, 240. — M. Bonnardot, attaché aux travaux historiques de la ville de Paris, 126.

COMPAGNIES SAVANTES.

M. Paul Meyer, auxiliaire de l'Académie des Inscriptions, 368. — M. Rouland, auxiliaire de l'Académie des Inscriptions, 600. — Prix Gobert décernés par l'Académie des Inscriptions à M. Roget de Belloguet et à M. de Chantelauze, 600. — Distinctions obtenues au concours des antiquités nationales par plusieurs anciens élèves de l'École des chartes, 719. — Prix obtenu par M. Chassaing dans le ressort académique de Clermont, 721. — Prix proposés par l'Académie des sciences morales et politiques, 127 et 128. — Membres non résidents et correspondants du Comité des travaux historiques, appartenant à l'École des chartes, 127. — M. Bruel, chargé de publier le t. I du cartulaire de Cluny, pour le Comité des travaux historiques, 126. — Fondation de la Société de l'histoire de Normandie, 240. — Prix décerné à M. de Maulde par la Société archéologique de l'Orléanais, 368. — Prix proposé par l'Académie de Toulouse, 600. — Prix proposé par la Société d'Apt, 240.

FAITS DIVERS.

Jugement du tribunal de la Seine, relatif au testament d'Anne d'Autriche et à d'autres documents ayant fait partie des minutes d'un notaire de Paris. 240. — Manuscrit original de l'Histoire de Montpellier, donné à la bibliothèque de Montpellier, 368. — Projet de publication de l'histoire du monastère de Saint-Lomer, par Noël Mars, 128. — Prospectus d'une réimpression du Gallia christiana, 242. — Nouvelle édition de l'histoire générale du Languedoc, 724. — Manuscrit des annales de Saint-Vast de la bibliothèque de Douai, 723. — Chronique de Robert de Clari publiée par M. Paul Riant, 723. — Dictionnaire de Maine-et-Loire, publié par M. Cél. Port, 725. — Vocabulaire latin et anglo-saxon trouvé par M. Thomas Wright, 723. — Dictionnaire de la basse-latinité anglaise préparé par le Rév. E. A. Dayman, 723.



LISTE DES SOUSCRIPTEURS

A LA

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES CHARTES ¹

POUR L'ANNÉE 1869.



S. M. L'EMPEREUR.

S. M. L'IMPÉRATRICE.

S. E. M. le Ministre de l'Instruction publique.

S. E. le Garde des sceaux, ministre de la justice et des cultes.

ACADÉMIE (L') DES INSCRIPTIONS, à Paris.

— (L') IMPÉRIALE DE VIENNE (classe philosophico-historique).

ARCHIVES (Les) DE L'EMPIRE, à Paris.

— (Les) DE TOSCANE, à Florence.

— (Les) DE L'INDRE, à Châteauroux.

BIBLIOTHÈQUE (La) DE L'ARSENAL, à Paris.

— (La) IMPÉRIALE (département des manuscrits), à Paris.

BIBLIOTHÈQUE (La) DU LOUVRE, à Paris.

— (La) DU CORPS LÉGISLATIF.

— (La) DU SÉNAT, à Paris.

— (La) DE L'ÉCOLE DE DROIT, à Paris.

— (La) DE L'ORDRE DES AVOCATS, à Paris.

— (La) DE LA VILLE DE PARIS.

— (La) SAINTE-GENEVIÈVE, à Paris.

— (La) DE L'UNIVERSITÉ DE FRANCE, à la Sorbonne, à Paris.

— (La) DES SOCIÉTÉS SAVANTES, au Ministère de l'Instruction publique.

— (La) DE LA VILLE D'AIX.

— (La) DE LA VILLE DE BAYONNE.

1. Ceux de MM. les souscripteurs dont les noms seraient mal orthographiés, les titres omis ou inexactement imprimés, sont instamment priés de vouloir bien adresser leurs réclamations à M. Alph. PICARD, libraire de la Société, rue Bonaparte, 82, afin que les mêmes fautes ne puissent se reproduire dans la trente-unième liste de nos souscripteurs, qui sera publiée, suivant l'usage, à la fin du prochain volume de la *Bibliothèque*.

BIBLIOTHÈQUE (La) DE LA VILLE DU
MANS.

- (La) DE LA VILLE DE METZ.
- (La) DE LA VILLE DE NANCY.
- (La) DE LA VILLE DE PAU.
- (La) DE LA VILLE D'ORLÉANS.
- (La) DE LA VILLE DE RENNES.
- (La) ACADÉMIQUE, à Rennes.
- (La) DE LA VILLE DE TOURS.
- (La) DU CHATEAU DE COMPIÈGNE.
- (La) DU CHATEAU DE FONTAINEBLEAU.
- (La) CANTONALE DE LAUSANNE.

CERCLE (Le) AGRICOLE, à Paris.

ÉCOLE (L') IMPÉRIALE DES CHARTES, à Paris.

INSTITUT (L') DE FRANCE, à Paris.

JÉSUITES (Les RR. PP.), à Paris.

JOURNAL (Le) DE LA LIBRAIRIE, à Paris.

MAISON (La) ST-MICHEL, à Laval.

MINISTÈRE (Le) DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE (60 *ex.*).

SOCIÉTÉ (La) D'AGRICULTURE DE DOUAI.

- (La) D'ARCHÉOLOGIE D'ANVRANCHES.

- (La) ARCHÉOLOGIQUE DE BÉZIERS.

- (La) DES ANTIQUAIRES DE L'OUEST, à Poitiers.

- (La) DES ANTIQUAIRES DE PICARDIE, à Amiens.

- (La) DE NUMISMATIQUE DE BELGIQUE, à Bruxelles.

REVUE (La) ARCHÉOLOGIQUE, à Paris.

MM.

* ACHARD, archiviste, à Limoges ¹.

* ALLEAUME DE CUGNON, à Paris.

* ARBOIS DE JUBAINVILLE (H. D'), archiviste, à Troyes.

* AUBINEAU (L.), à Paris.

* AUBRY-VITET (Eug.), à Paris.

AUDENET, banquier, à Paris.

* AUGER (Ernest), avocat général à Toulouse.

* BAILLET (Aug.), à Pussay (Seine-et-Oise).

* BARBEU DU ROCHER (A.), à Paris.

* BARBIER DE LA SERRE (Rog.), auditeur à la Cour des comptes, à Paris.

* BARTHÉLEMY (A. DE), ancien sous-préfet, à Paris.

* BATAILLARD (Paul), avocat, à Paris.

BEAUCOURT (DE), à Paris.

* BEAUCORPS (Maxime DE), à Orléans.

* BEAUREPAIRE (Ch. DE), archiviste, à Rouen.

BELLAGUET, chef de division au ministère de l'instruction publique, à Paris.

BELVAL (le marquis DE), à Paris.

* BERTRAND (Arthur), à Paris.

* BERTRANDY, inspecteur général des Archives départementales, à Paris.

* BESSOT DE LAMOTHE, archiviste, à Nîmes.

* BLANCARD, archiviste à Marseille.

* BOCA (L.), archiviste, à Amiens.

BOCCA, libraire, à Turin (5 *ex.*).

* BOISSERAND DE CHASSEY, archiviste

1. Les noms précédés d'un astérisque sont ceux des membres de la Société de l'Ecole des chartes.

- aux Archives de l'Empire, à Paris.
- * BONNARDOT (Franc.), à Paris.
- BONNETTY, directeur des *Annales de philosophie chrétienne*, à Paris.
- * BORDIER (Henri-L.), à Paris.
- BORRANI, libraire, à Paris.
- BOSREDON, secrétaire-général du ministère de l'Intérieur, à Paris.
- BOSSANGE, libraire, à Paris.
- BOSVIEUX, juge, à Schlestadt (Bas-Rhin).
- BOTTÉE DE TOULMON, à Paris.
- * BOUTARIC (E.), sous-chef de section aux Archives de l'Empire, à Paris.
- * BOUYER (Ad.), à Paris.
- * BRIÈLE, archiviste de l'Assistance publique, à Paris.
- * BRUEL (L.-A.), archiviste aux Archives de l'Empire, à Paris.
- BUCK, libraire, à Luxembourg.
- CABIÉ, à Roqueserrière (Haute-Garonne).
- * CAMPARDON (Émile), archiviste aux Archives de l'Empire, à Paris.
- * CASATI, avocat, à Paris.
- * CASTAN, bibliothécaire, à Besançon.
- * CERTAIN (DE), à Brives (Corrèze).
- * CERISE (G.), à Paris.
- * CHAMBURE (DE), à Lachaux (Côte-d'Or).
- CHAMPOLLION (Aimé), chef du bureau des archives départementales, au ministère de l'Intérieur, à Paris.
- CHASLES, membre de l'Institut, à Paris.
- * CHATEL (E.), archiviste, à Caen.
- * CHAUFFIER (L.), à Paris.
- CHAUFFOUR (J.), avocat, à Colmar.
- CHAUVERONDIÉ (Aug.), archiviste, à Saint-Étienne.
- * CHAZAUD, archiviste, à Moulins.
- CHERBULIEZ, libraire, à Paris.
- CHEVALIER (l'abbé), correspondant du ministère de l'Instruction publique, à Romans.
- * CLAIREFOND, à Moulins.
- CLAUDE, bibliothécaire au département des manuscrits de la Bibliothèque impériale, à Paris.
- * COCHERIS, bibliothécaire à la Bibliothèque Mazarine, à Paris.
- * COURAJOD (L.), employé à la Bibliothèque impériale, à Paris.
- COURCEL (Valentin DE), à Paris.
- COUTOULY (DE), à Paris.
- CRESPIN, avocat, à Orléans.
- * CROSET (Ern.), à Paris.
- * CUCHEVAL-CLARIGNY, conservateur à la bibliothèque Sainte-Généviève, à Paris.
- CUMONT (Cte DE), à Crissé (Sarthe).
- * DAIGUSON (Maurice), juge, à Châteauroux.
- DALLOZ (P.), député au Corps législatif, à Paris.
- DARCEL (Alfred), à Paris.
- * DARESTE (Ant.-C.), professeur à la Faculté des lettres, à Lyon.
- * DARESTE (Rodolphe), avocat à la Cour de cassation, à Paris.
- * DAVID (Louis), conseiller maître à la Cour des comptes, à Paris.
- DEFRÉMERY, professeur suppléant au Collège de France, à Paris.
- * DELISLE (L.), membre de l'Institut, à Paris.
- * DELOYE (A.), conservateur du musée Calvet, à Avignon.
- * DELPIT (Martial), à Paris.
- * DEMANTE (Gabriel), professeur à la Faculté de droit, à Paris.

- * DEMARSY (Arthur), conservateur du Musée, à Compiègne.
- * DEPREZ, employé à la Bibliothèque impériale, à Paris.
- * DESJARDINS, archiviste, à Versailles.
- DESNOYERS (Jules), membre de l'Institut, bibliothécaire du Muséum d'histoire naturelle, à Paris.
- * DESPLANQUE, archiviste, à Lille.
- DION (DE), à Montfort-l'Amauri.
- * DOLBET, attaché au catalogue des manuscrits de la Bibliothèque impériale, à Paris.
- * DOÛET D'ARCQ, sous-chef de section aux Archives de l'Empire, à Paris.
- * DUCHEMIN, archiviste de la Mayenne, à Laval.
- * DUHAMEL, archiviste, à Épinal.
- DU MESNIL, chef de division au ministère de l'Instruction publique, à Paris.
- DUMOULIN, libraire, à Paris (2 ex).
- * DUPLÈS-AGIER (Henri), à Paris.
- * DUPONT (Edmond), sous-chef de section aux Archives de l'Empire, à Paris.
- * DUVAL (Louis), archiviste de la Creuse, à Guéret.
- EGGER, professeur à la Faculté des lettres, membre de l'Institut, à Paris.
- ESNAUT, au Mans.
- FABRY (DE), à Paris.
- * FAGNIEZ (Gust.), à Paris.
- * FANJOUX, directeur de la Société des forges et chantiers de la Méditerranée, à Marseille.
- * FAUDET (l'abbé), curé de Saint-Roch, à Paris.
- * FAUGERON, professeur au lycée de Rennes.
- * FINOT, archiviste, à Lons-le-Saulnier.
- * FLEURY (DE), archiviste de Loir-et-Cher, à Blois.
- * FLOQUET (A.), à Paris.
- * FONTENAY (H. DE), attaché au bureau des Archives, au ministère de l'Intérieur, à Paris.
- * FRANÇOIS (Saint-Maur), avocat-général, à Pau.
- * GARDET, avocat, à Paris.
- * GARNIER (E.), archiviste aux Archives de l'Empire, à Paris.
- * GAUTIER (L.), archiviste aux Archives de l'Empire, à Paris.
- GENOUILLE, professeur au collège Stanislas, à Paris.
- GERMAIN, doyen de la Faculté des lettres, à Montpellier.
- * GIRAUD (Al.), vice-président du tribunal civil, à Blois.
- GIRAUD (P.-E.), ancien député, à Romans.
- * GOSSIN (L.), sous-chef au chemin de fer d'Orléans, à Paris.
- GOUGET, archiviste à Bordeaux.
- * GRANDMAISON (Charles), archiviste, à Tours.
- GRANDVAL (le marquis DE), correspondant du ministère de l'Instruction publique, à St-Denis-Maisoncelles (Calvados).
- * GRÉA (l'abbé A.), vicaire-général, à Saint-Claude (Jura).
- GUÉRANGER (le T. R. P. dom), abbé de Solesme.
- * GUÉRIN (Paul) à Argenteuil (Seine).
- * GUESSARD (F.), membre de l'Institut, professeur à l'École des chartes, à Paris.

- * GUIFFREY (Jules), archiviste aux Archives de l'Empire, à Paris.
- * GUIGNARD (Ph.), bibliothécaire, à Dijon.
- GUIGNIAUT, secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions, à Paris.
- * GUIGUES (M.-G.), à Trévoux (Ain).
- GYLDENDAL, libraire à Copenhague (2 *ex.*).
- Hahn (Alex.), à Luzarches (Seine-et-Oise).
- * HENNEGUY, à Paris.
- * HERLUISON, libraire à Orléans (2 *ex.*)
- HIDBERT, professeur, à Berne.
- * HIMLY (A.), professeur à la Faculté des lettres, à Paris.
- HUILLARD-BRÉHOLLES, membre de l'Institut, chef de section aux Archives de l'Empire, à Paris.
- HURTIEL, à Paris.
- * JACOBS (Alf.), à Paris.
- * JANIN (E.), à Paris.
- JOURDAIN, chef de division au ministère de l'instruction publique, membre de l'Institut, à Paris.
- JUNG-TREUTTEL, libraire, à Paris, (9 *ex.*).
- KEMINCK, libraire, à Utrecht (Pays-Bas).
- * KERDREL (Audren de), à St-Vhel (Morbihan).
- * KROEBER (Auguste), à Paris.
- KYMMEL (N.), libraire, à Kiew (2 *ex.*).
- * LABORDE (le C^{te} Joseph de), archiviste aux Archives de l'Empire, à Paris.
- * LA BORDERIE (Arthur de), à Vitré (Ille-et-Vilaine).
- LABOULAYE (Edouard), membre de l'Institut, à Paris.
- * LACABANE (Léon), directeur de l'École des chartes, à Paris.
- LAFERRIÈRE-PERCY (le comte de), au château de Ronfeugeray (Orne).
- LAGRANCE (le marquis de), sénateur, membre de l'Institut, à Paris.
- * LAIR, secrétaire-général de la Compagnie des entrepôts, à Paris.
- * LALANNE (Lud.), membre du comité des travaux historiques et des sociétés savantes, à Paris.
- LAMBERT, bibliothécaire de la ville de Bayeux.
- LASCOMBES, à Paris.
- LASTEYRIE (Ferdinand de), membre de l'Institut, à Paris.
- LA VILLEGILLE (de), secrétaire du comité des travaux historiques, à Paris.
- * LEBEURIER (l'abbé), archiviste, à Evreux.
- * LECARON, à Paris.
- * LECOY DE LA MARCHE, archiviste aux Archives de l'Empire, à Paris.
- * LEFÈVRE (A.), à Paris.
- * LEFOULON, avocat, à Paris.
- * LEGLAY (E.), sous-préfet, à Libourne (Gironde).
- LEGOYT, chef de division au ministère des Travaux publics, à Paris.
- LEMAITRE, libraire, à Valenciennes.
- * LEMONNIER (H.), avocat, à Paris.

- LÉPINOIS (E. DE), à Rouen.
- * L'ÉPINOIS (H. DE), à Limeray (Indre-et-Loire).
- * LE PROUX, avocat, à Saint-Quentin (Aisne).
- * LESPINASSE (René DE), à Paris.
- LIÉNARD, à Verdun-sur-Meuse.
- LITTRÉ, membre de l'Institut, à Paris.
- LORENZ (O.), libraire, à Paris (4 ex.).
- * LOT, archiviste, aux Archives de l'Empire, à Paris.
- * LUCE (Siméon), archiviste, aux Archives de l'Empire, à Paris.
- * MABILLE (Emile), employé à la Bibliothèque impériale, à Paris.
- * MAÎTRE (L.), archiviste, à Nantes.
- * MARCHEGAY (P.), aux Roches-Baritaud (Vendée).
- MARCUS (Ad.), libraire à Bonn (Prusse).
- * MARIN-DARBEL (E.), à Fontainebleau.
- * MARION (J.), à Paris.
- * MARTY-LAVEAUX (Ch.), secrétaire de l'École des chartes, à Paris.
- MASCRÉ, ancien notaire, à Paris.
- * MAS LATRIE (L. DE), chef de section aux Archives de l'Empire, à Paris.
- * MAS LATRIE (René DE), auditeur au Conseil d'État, à Paris.
- MASSON, à Amiens.
- MAURY (Alfred), membre de l'Institut, directeur général des Archives de l'Empire, à Paris.
- MÉRIMÉE (Prosper), membre de l'Institut, à Paris.
- * MERLET (L.), archiviste, à Chartres.
- MESNIL-GLAISE (le M^{is} DE), à Paris.
- * MEUNIER (Ern.), à Paris.
- * MEYER (Paul), archiviste aux Archives de l'Empire, à Paris.
- MIGNET, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales, à Paris.
- MILLES CAMPS (G.), à Paris.
- MIREPOIX (M^{me} la duchesse DE), à Paris.
- MOIGNON, procureur impérial, à Paris.
- * MONTAIGLON (A. DE), professeur à l'École des chartes, à Paris.
- * MONTROND (FOURCHEUX DE), à Paris.
- MORÉ (M^{me}), à Paris.
- * MORELOT (l'abbé), à Dijon.
- MOUY (DE), à Paris.
- MUSSET, à Paris.
- MUQUARDT, libraire, à Bruxelles.
- * PAILLARD, préfet du Pas-de-Calais, à Arras.
- * PANNIER (L.), à Paris.
- * PARADIS (l'abbé Aug.), à Paris.
- PARAVEY (Edouard), négociant, au Havre.
- PARENT DE ROSAN, à Paris.
- PARIS (Paulin), membre de l'Institut, à Paris.
- * PARIS (Gaston), à Paris.
- * PASSY (Louis), administrateur du Crédit foncier, à Paris.
- PATIN, membre de l'Académie française, à Paris.
- * PÉCOUL (A.-L.), attaché à l'ambassade de France, à Madrid.
- * PÉLICIER (J.), professeur d'histoire au collège de Compiègne.
- PELLETAN, député au Corps législatif, à Paris.
- * PELLETAN (Camille), à Paris.

- * PÉRIN (Jules), avocat, à Paris.
- PERTZ, directeur de la Bibliothèque royale, à Berlin.
- PICARD, compositeur à l'imprimerie Lainé et Havard, à Paris.
- PONTMARTIN (DE), à Paris.
- * PORT (Célestin), archiviste, à Angers.
- * POUGIN (P.), négociant, à Paris.
- * QUICHERAT (Jules), professeur à l'École des Chartes, à Paris.
- QUICHERAT (Louis), membre de l'Institut, à Paris.
- * RAYMOND (Paul), archiviste, à Pau.
- * REDET (X.-L.), à Poitiers.
- REINWALD, libraire, à Paris (4 *ex.*).
- * RENDU (baron Athan.), à Paris.
- * RENDU (Armand), à Paris.
- RENOUARD (M^{me}), libraire, à Paris.
- * RIPERT MONGLAR (comte François DE), à Paris.
- * RIMASSON (Jules), archiviste de la ville d'Orléans.
- RISTELHUBER (P.), à Strasbourg.
- ROBERT (Charles), secrétaire-général du ministère de l'Instruction publique, à Paris.
- * ROCQUAIN (F.), archiviste aux Archives de l'Empire, à Paris.
- * ROSENZWEIG (Louis), archiviste, à Vannes.
- * ROULLAND (L.), à Paris.
- * ROZIÈRE (Eugène DE), inspecteur-général des archives départementales, à Paris.
- * SAIGE (G.), archiviste aux Archives de l'Empire, à Paris.
- * SAINT-MAURIS (baron DE), à Paris.
- * SCHNEIDER (L.), archiviste aux Archives de l'Empire, à Paris.
- * SCHWEIGHAEUSER (Alfred), à Strasbourg.
- SCULFORT, à Paris.
- SEIGNEUR (l'abbé), à Paris.
- * SENNEVILLE (DE), à Paris.
- * SEPET (Marius), employé à la bibliothèque impériale, à Paris.
- SERVAUX, chef de bureau au ministère de l'Instruction publique, à Paris.
- * SERVOIS (Gustave), membre du comité des travaux historiques et des sociétés savantes, à Paris.
- SOEHNÉE (W.), à Paris.
- * SOURY (Jules), employé à la Bibliothèque impériale, à Paris.
- * STADLER (E. DE), inspecteur-général des archives départementales, à Paris.
- * TARDIEU (Amédée), sous-bibliothécaire de l'Institut, à Paris.
- * TARDIF (Adolphe), chef de division au ministère de la Justice et des Cultes, professeur à l'École des Chartes, à Paris.
- * TARDIF (Jules), archiviste aux Archives de l'Empire, à Paris.
- TASCHEREAU, administrateur général de la Bibliothèque impériale, à Paris.
- TERREBASSE (DE), au Péage-de-Roussillon (Isère).
- THIERS, membre de l'Institut, à Paris.
- * THOLIN (Georges), archiviste, à Agen.
- THUMEREL-BERTRAM, libraire, à Saint-Omer (2 *ex.*).

* TRANCHANT (Charles), secrétaire général de la Compagnie des services maritimes des Messageries impériales, à Paris.

* TRAVERS, archiviste, à Besançon.

TREUTTEL ET WURTZ, libraires, à Strasbourg (5 *ex.*).

* TUETÉY (A.), archiviste aux Archives de l'Empire, à Paris.

VALROGER (DE), professeur à la Faculté de Droit, à Paris.

* VAULCHIER DU DESCHAUX (le vicomte R. DE), à Besançon.

* VÉTAULT, archiviste, à Châlons-sur-Marne.

* VILLEFOSSE (Héron DE), à Nevers.

VILLEFOSSE (Ant. H. DE), employé au musée du Louvre, à Paris.

VILLEMAIN, secrétaire perpétuel de l'Académie française, à Paris.

* VIOLLET (Paul), archiviste aux Archives de l'Empire, à Paris,

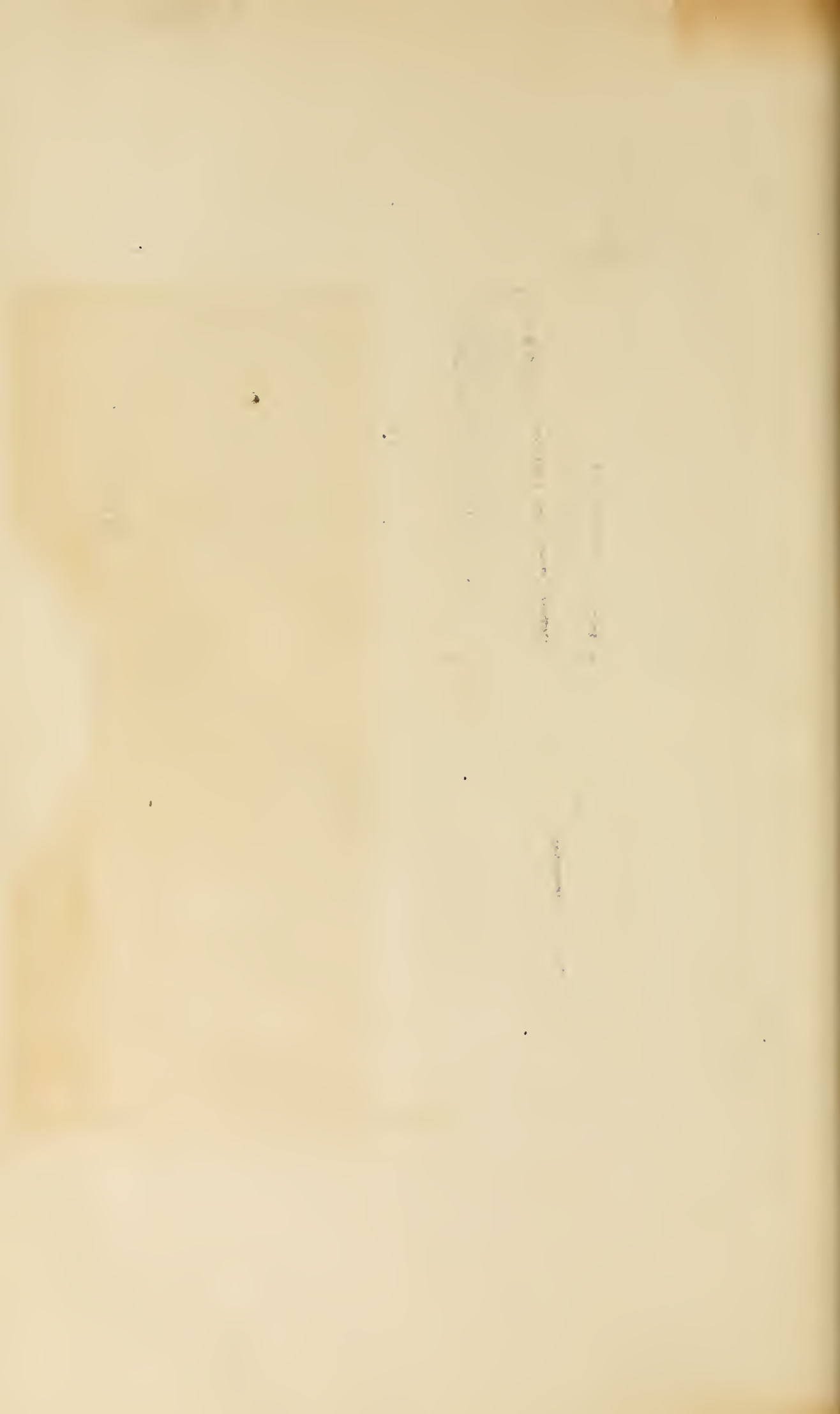
VIOLLET-LEDUC, architecte, à Paris.

VITET, membre de l'Institut, à Paris.

WAILLY (Natalis DE), membre de l'Institut, à Paris.

WALLON (H.), membre de l'Institut, à Paris.

* WEY (F.), inspecteur-général des Archives départementales, à Paris.



D
111
B5
t. 30

Bibliothèque de l'École
des chartes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

